LE MAGASIN

UNIVERSEL.

PARIS, DECOURCHANT, IMPRIMEUR,
1, RUE D'ERFURTH.

LE MAGASIN
UNIVERSEL.

TOME QUATRIÈME.



(1836 — 1837.)

PARIS,

AU BUREAU CENTRAL, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 20;

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

PRIX : { Broché. . . 5 fr. 50 c.
{ Cartonné. . 7 »

MAGASIN UNIVERSEL.

N° 1. Octobre 1836. Prix: deux sous.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION D'UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS ET D'ARTISTES.

NAPOLÉON A POSTDAM.



Napoléon visitant le tombeau de Frédéric-le-Grand, en 1806.

NAPOLEON A POSTDAM.

Napoléon, après le glorieux fait d'armes d'Iéna, marcha sur Berlin, et la capitale de la Prusse fit sa soumission au mois d'octobre 1806. La résistance des Prussiens dans cette campagne avait été faible, indécise, et peut-être l'état de sujétion où se trouvait la monarchie prussienne inspira à Napoléon quelque triste rapprochement avec l'éclat que cette monarchie avait jeté sous Frédéric II, son fondateur. Le nom de Frédéric avait rempli tout le dix-huitième siècle; les études militaires de Napoléon s'étaient appliquées à comparer sans cesse la tactique du roi de Prusse avec celle de César, Turenne, le grand Condé, Montécuculli et le prince Eugène; il avait conçu, pour les plans de campagne du roi de Prusse, dans la guerre de sept ans, une grande admiration; et puis Napoléon lui-même, créateur d'un vaste empire, aimait à méditer sur les glorieuses sueurs de ces hommes rares qui prennent un peuple pour le constituer dans de plus larges proportions. En arrivant à Berlin, Napoléon était tout plein de Frédéric; ceux qui l'ont approché à cette époque se rappellent qu'il semblait n'avoir que deux idées fixes: effacer les tristes trophées de Rosbach, enlever les drapeaux français qui pendaient à Postdam, et ensuite rendre visite au tombeau du roi de Prusse, comme s'il avait à plaindre le double deuil d'un grand homme et d'une grande monarchie qui tombait.

Frédéric II était né à Berlin le 24 janvier 1712; il eut pour précepteur un français réfugié, et pour gouvernante Mme de Roucoules, française aussi, ce qui contribua à lui inspirer du goût pour tout ce qui appartenait à la France. Une circonstance singulière de la vie de Frédéric, c'est que ce prince, si remarquable comme homme de guerre, éprouvait dans sa jeunesse une répulsion profonde pour tout ce qui se rattachait à la profession des armes. Il était alors littérateur, faiseur de madrigaux, controversiste ardent, adepte zélé de l'école philosophique qui commençait à se montrer, aussi le roi Frédéric-Guillaume, son père, aimait à

répéter : « Ce n'est qu'un petit maître, un bel-esprit français qui gâtera toute ma besogne. » Ne le vit-on pas prendre la plume pour réfuter le livre du *prince* de Machiavel, et plaider la cause des peuples contre un citoyen républicain qui enseignait, disait-il, la tyrannie? De là datent les relations de Frédéric avec Voltaire, objet constant de son admiration, même après le petit acte de despotisme qui brisa toutes relations entre le prince et l'écrivain.

En ceignant la couronne, on crut que le jeune Frédéric allait continuer sa vie de poète et de publiciste; mais ce fut une grande surprise pour tout son entourage de courtisans et de flatteurs, de lui voir délaisser toutes les occupations frivoles qui avaient bercé ses premières années, et se vouer tout entier à l'étude de l'administration et de la politique. L'attention de Frédéric se porta d'abord sur deux objets principaux : les finances et l'armée. Son père avait porté l'économie au dernier point dans toutes les parties de l'administration; ainsi il restait peu à faire sous ce rapport. L'armée prussienne n'était composée que de 60,000 hommes, Frédéric la porta à 80,000; et il s'empressa d'appeler dans ses rangs plusieurs officiers qui s'étaient distingués au service des autres puissances. On put s'apercevoir alors que le réfutateur de Machiavel allait consacrer, par son exemple, les principes qu'il avait combattus.

La première expédition militaire de Frédéric eut lieu contre le prince-évêque de Liége; ce fut Voltaire qui rédigea le manifeste contre l'évêque, lequel, vaincu, fut obligé de payer rançon. Une occasion plus importante de guerroyer se présenta bientôt. L'empereur Charles VI venait de mourir, laissant à sa fille Marie-Thérèse un immense héritage, mais une armée bien faible, depuis surtout la mort du prince Eugène. La succession impériale avait été garantie par la plupart des puissances, mais cette garantie n'empêcha aucun des souverains de convoiter une aussi riche proie, dès qu'ils la virent entre les mains d'une jeune princesse qu'ils crurent incapable de la défendre. Le roi de Prusse donna le premier le signal de cette guerre de spoliation, et le 10 avril 1741, il remporta une victoire complète sur les Autrichiens, réunis à Molwitz dans la haute Silésie. L'année suivante, à Craslau, il battit l'armée du duc de Lorraine. Deux succès aussi rapprochés l'un de l'autre fixèrent les regards de l'Europe sur cette brave armée et sur le jeune souverain qui la commandait. Les puissances rivales de l'Autriche s'unirent à Frédéric; toutes voulaient avoir part aux dépouilles qu'il était près d'obtenir; et c'est ainsi que se forma la coalition qui fut sur le point d'anéantir la Maison d'Autriche.

Cependant les puissances se ravisèrent; le 9 mai 1756, la France, l'Autriche, la Russie et la Saxe, signèrent un traité d'alliance commune, et l'on vit tout à coup changer, jusque dans ses bases, l'ancien système de la politique européenne. Dès le début de cette fameuse guerre de sept ans, Frédéric se trouva aux prises avec toutes les forces du continent; il ne fut pas effrayé d'une lutte aussi inégale, et, selon sa coutume, il prévint ses ennemis. Sans déclaration préalable de guerre, il attaqua subitement l'armée saxonne qui fut obligée de mettre bas les armes. Ainsi qu'on l'avait prévu, cette invasion irrita profondément les puissances alliées, et, d'un commun accord, elles déclarèrent le roi de Prusse perturbateur du repos public. Assailli par des armées formidables, Frédéric fut vaincu pour la première fois à Kollin. Jamais succès n'avait été plus disputé; la moitié de l'infanterie prussienne resta sur le champ de bataille; elle fut menée à la charge jusqu'à sept fois, et ce fut à la dernière de ces attaques que le roi, voyant ses soldats hésiter, leur cria avec l'accent du désespoir : « Vous voulez donc vivre toujours! »

Toutefois il ne tarda pas à prendre sa revanche, et ce fut contre le prince de Soubise qu'il dirigea ses premiers efforts. L'armée de France fut dispersée à Rosbach; un mois après, avec 33,000 hommes, le roi de Prusse met en déroute les Autrichiens et les Lorrains qui en comptaient 60,000. Ce fut en présence de l'armée alliée qu'il fit ses dispositions, et il ne régla son plan d'attaque qu'après avoir reconnu lui-même le terrain. A la levée du siége de Dresde, Frédéric déploya une habileté incroyable et dont les annales militaires n'offrent point d'exemples. Manœuvrant au milieu de trois armées autrichiennes, menacé dans ses communications par une armée russe, il sut contenir à la fois tant d'ennemis, et finit par battre le général en chef Laudon, au moment où celui-ci s'avançait pour l'accabler. Le roi était assoupi auprès d'un feu de bivouac, lorsqu'on vint lui annoncer que ses postes étaient en danger. Réveillé en sursaut, il ordonne avec un calme admirable les meilleures dispositions; l'ennemi, étonné de se voir attaquer par ceux qu'il croyait surprendre, hésite, et bientôt il est mis en fuite. Ce moment est peut-être le plus beau de la vie militaire de Frédéric.

Tel est l'homme pour lequel Napoléon professait l'admiration la plus grande; il ne prononçait son nom qu'avec enthousiasme, il portait une sorte de culte aux moindres objets qui lui avaient appartenu; et, lorsqu'en arrivant à Postdam, le 24 octobre 1806, Napoléon trouva l'épée, le cordon des ordres, la ceinture de ce prince et les drapeaux de sa garde, durant la guerre de sept ans, on entendit l'empereur s'écrier : « Voilà des trophées que je préfère à vingt millions. J'en ferai présent à mes vieux soldats de la campagne de Hanovre. Les Invalides les garderont comme un témoignage des victoires de la grande armée, et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres de Rosbach. »

Laissons parler maintenant le duc de Rovigo, qui accompagnait Napoléon lors de son entrée à Postdam : « Le premier soin de l'empereur fut de visiter le château; il remarqua sa beauté, et ne fit des réflexions que sur la nature du terrain sur lequel cette belle habitation est construite, et qui est si peu propre à la végétation que les arbres n'y peuvent parvenir à une hauteur très-ordinaire. L'empereur examina avec attention l'appartement du grand Frédéric, qui est religieusement respecté; aucun de ses meubles n'a été déplacé, et certes, ce n'est pas à leur magnificence qu'ils doivent leur prix; car il n'y a guère de magasins de friperie à Paris où l'on puisse trouver un meuble plus simple et plus commun. Sa table à écrire me parut être de la même espèce que celles que l'on voit encore chez nos vieux notaires de France. Son encrier avec ses plumes étaient toujours là. L'empereur ouvrit plusieurs des ouvrages qu'il savait que ce grand

roi lisait de préférence, et il remarquait les notes qu'il avait mises de sa propre main à la marge; il y en avait beaucoup qui respiraient la mauvaise humeur. L'empereur voulut franchir la porte par laquelle Frédéric descendait sur la terrasse du côté du jardin, ainsi que celle par laquelle il sortait lorsqu'il allait passer des revues dans la grande plaine de sable qui est voisine du château. »

Frédéric était d'une taille au dessous de la moyenne, mais déliée; sa constitution était délicate, mais l'exercice et la fatigue la rendirent robuste. Peu d'hommes ont su garder si constamment l'égalité d'âme et l'uniformité de résolution dans les chances de la vie. Il disait lui-même, qu'avant de prendre un parti, il fallait en bien peser les conséquences, mais qu'une fois pris, on devait le soutenir invariablement. C'était la maxime de Salluste : *Consulto, et ubi consulueris, maturè facto opus est.* Frédéric excella dans la stratégie; il créa l'art de manœuvrer devant l'ennemi, de le tourner, et de l'accabler en dirigeant sur un seul point ses plus grands efforts. Le premier de tous les modernes, il osa ne faire ses dispositions que sur le champ de bataille, et ce fut presque toujours en présence de l'ennemi, qu'il régla ses mouvemens. Son armée était regardée comme la meilleure de l'Europe; présent à toutes les revues, aux parades, et surtout à ces grandes manœuvres que venaient admirer, chaque année, les militaires de tous les pays, il était lui-même l'instructeur et l'ordonnateur de ses troupes. On s'empressa partout de suivre les leçons d'un aussi grand maître, et les principes qu'il prescrivit, adoptés alors par les différentes nations de l'Europe, et plus tard par Napoléon, règlent encore aujourd'hui les évolutions de toutes les armées.

Frédéric expira le 17 août 1786; il fut inhumé dans la résidence de Postdam. Il était dix heures du matin, le 26 octobre 1806, lorsque Napoléon, accompagné du général Duroc et de deux aides de camp, se rendit sans faste au caveau qui renferme les dépouilles de ce grand capitaine. Napoléon portait l'uniforme historique de colonel des chasseurs de la garde. Il n'avait point annoncé son projet à ses aides de camp; sa figure grave et habituellement méditative s'était successivement animée; en arrivant à Postdam, il demanda au gouverneur à voir le tombeau du grand Frédéric. Un officier prussien le précéda jusqu'à la grille qui fermait l'escalier du caveau; cette grille était gardée par un vieux invalide prussien, le doyen de l'hôtel, et qui avait servi dans la guerre de sept ans; ses cheveux blancs qui tombaient sur ses épaules, les cicatrices de son front annonçaient une de ces carrières militaires que Napoléon aimait à connaître et à récompenser. Quoique ce vieux invalide appartînt aux derniers rangs de l'armée prussienne, Napoléon le fit interroger par Duroc qui savait parfaitement l'allemand, sur la vie et les habitudes militaires de Frédéric. L'aspect de cet invalide émut vivement l'empereur; ce vieux soldat, qui avait commencé sa carrière dans les batailles contre la France, voyait ces mêmes français maîtres de la capitale du grand Frédéric. Napoléon descendit quelques marches et entra dans le caveau, la tête découverte; et prenant cette attitude d'une solennelle réflexion, il se plaça, les bras croisés, devant le simple monument. Il resta plus de dix minutes dans cette contemplation, adressant de temps à autre, quelques paroles saccadées à Duroc. Que de grandes pensées durent rouler dans cette tête! que de méditations sur les chances et les fortunes diverses de la victoire! Napoléon voulut tout voir, tout toucher de ce qui avait appartenu au grand Frédéric : « Ceci est plus simple, plus beau, que Saint-Denis » dit-il plusieurs fois à Duroc. Napoléon, qui aimait à consigner les moindres de ses démarches, dicta lui-même, en sortant du caveau, les quelques lignes suivantes insérées dans le 18e bulletin de la grande armée : « L'empereur, y est-il dit, a été voir le tombeau du grand Frédéric. Les restes de ce grand homme sont renfermés dans un cercueil en bois couvert en cuivre, placé dans un caveau sans ornement, sans distinctions, qui rappellent les grandes actions faites par un des premiers capitaines dont l'histoire conservera le souvenir. »

Il est une tombe à Sainte-Hélène, qui se trouve à peu près dans le même état de dénuement; une pierre toute simple, ombragée par un saule, est le seul monument qui couvre les cendres de celui qui, dans sa belle vie militaire, chercha toujours à imiter le grand Frédéric. Non seulement Napoléon marcha glorieusement sur ses traces, mais encore il a dépassé, dans quelques-unes de ses campagnes, les vastes combinaisons du monarque prussien. A. Mazuy.

LE SULTAN, RÉDACTEUR EN CHEF.

Nos lecteurs savent que le Grand-Seigneur a dissous le corps des janissaires, et discipliné son armée suivant les règles européennes; ils savent aussi qu'il étudie avec beaucoup de zèle l'art militaire, qu'il boit du vin et porte à merveille l'habit français; mais ce qu'ils ignorent sans doute, c'est que le Grand-Seigneur est journaliste.

Quoi de plus intéressant que la feuille hebdomadaire *Tekwimi-Wekai* ou *Tableau des événemens*, imprimée en arabe et en français, rédigée par les intimes du sultan, et sous sa direction! Quand le *Moniteur ottoman*, car c'est ainsi que s'appelle la partie française du journal, parut pour la première fois (5 novembre 1831), les Turcs ne voulurent pas croire qu'on pût prendre plaisir à une semblable feuille de papier, sur laquelle on ne voyait ni gravures, ni dorures. Assoupis par le tabac et le café, ils l'honorèrent à peine d'un regard; les plus hardis se moquèrent de Mahmoud et de son journal. Mais le Grand-Seigneur s'est noblement vengé de cette indifférence; il a su se faire lire avec intérêt d'abord, ensuite avec rage, avec frénésie; et voici par quels moyens.

Chaque pacha fut invité à souscrire pour un certain nombre d'exemplaires en faveur des habitans de sa province; puis le texte ottoman, qui ne correspond pas toujours au texte français, contenait des critiques si mordantes, des éloges si flatteurs des premiers personnages du pays, que ceux-ci s'empressèrent bientôt de régler leur conduite d'après l'esprit de cette publication, s'abandonnant tour à tour à une gaîté folle ou à un chagrin profond, selon que le *Tableau des événemens* avait été plus ou moins bienveillant à leur égard.

En outre, on eut soin de faire lire à haute voix cette gazette dans les lieux publics, cafés, cabinets de lecture, etc.; ceux qui connaissaient la langue écrite n'eurent rien de si empressé, que de s'en constituer les in-

terprètes vis-à-vis de leurs compatriotes, et de parler en quelque sorte par la bouche du sultan. Aujourd'hui encore cette lecture se fait souvent à haute voix. C'est une solennité qui diffère essentiellement de la manière dont les Ottomans se racontent les fables et anecdotes, car, à cette dernière occasion, le conteur se trouve souvent interrompu par les acclamations ou les éclats de rire de l'assemblée qui l'entoure, tandis qu'un recueillement profond préside à l'explication des pages imprimées. De temps à autre seulement, ce silence est interrompu par les cris : *Ins hallah* (si Dieu le veut) ! ou *Hallah kerim* (Dieu est grand) !

Il faut dire aussi que le sultan est enthousiaste de M. O'Connel. Les discours les plus révolutionnaires de l'agitateur d'Irlande se trouvent reproduits dans son journal avec une exactitude scrupuleuse; et, quand il y a quelques omissions, on peut être sûr qu'elles ne portent que sur des passages d'intérêt de localité ou de circonstance. En général le choix des morceaux extraits des journaux étrangers est fait avec goût et discernement.

Il est curieux de voir quel soin prend le gouvernement pour exciter la curiosité des orientaux et pour les intéresser aux affaires publiques. L'organisation de l'armée, les mouvemens de la flotte, le bulletin des batailles, l'administration civile, les événemens dans les provinces, tous ces sujets sont traités dans la feuille officielle. On y trouve de temps à autre le budget, spécifiant toutes les dépenses et les revenus de l'État. Il est inoui, dans l'histoire de l'empire ottoman, de voir un souverain rendre compte à ses contribuables de l'emploi des deniers publics. L'industrie, les arts et métiers, les inventions utiles, la littérature, tout ce qui peut contribuer enfin au bien-être matériel et intellectuel a paru au grand journaliste de Constantinople digne de sa sollicitude. En un mot, le *Moniteur ottoman* est l'expression d'un prudent réformateur; c'est le verbe frais et énergique d'un prophète de bonne foi, qui lutte avec gloire contre les revers que la destinée lui a préparés.

LES VÉGÉTAUX MARINS.

Isolé au milieu de l'Océan indien, souvent un navire battu des vents, désolé par la famine, est sur le point de périr. Tout à coup, le pilote aperçoit des forêts de *fucus* qui s'élèvent du fond de la mer; leurs feuilles rondes et larges sont criblées de trous qui laissent passer l'onde salée, mais leurs tiges et leurs racines offrent un mets aussi précieux que salutaire. A cet aspect, l'équipage sent renaître ses forces; il cueille ces végétaux que la Providence lui présente. Son courage se ranime; l'espérance renaît dans tous les cœurs, et, grace à une faible plante, déjà il se dirige vers sa patrie bien-aimée.

L'Océan n'est pas seulement orné de forêts; il a aussi ses jardins et ses fleurs. C'est au milieu des coquilles de nacre et des arbres de corail que s'élèvent modestement les feuilles jaunes de la violette marine et le rosier des eaux qui se couronne de fleurs comme le rosier des jardins. Mais, parmi les brillans végétaux qui embellissent l'empire des ondes, rien n'est plus magnifique que ces *fucus* gigantesques, dont les tiges semblent mesurer les gouffres qu'ils ombragent. Quelquefois la tempête brise, arrache et pousse ces forêts entières, avec tous leurs habitans, au milieu des grandes eaux. Alors, semblables à des filets, ils entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage. Enveloppés dans ces îles de verdure, les poissons, les coquillages, les insectes, sont entraînés dans les mers étrangères, où ils fondent de nouvelles colonies. Antiques habitans de ces vastes labyrinthes, ils se promènent sous les mêmes feuillages, reposent dans les mêmes retraites, où ils reçurent le jour, et voyagent, pour ainsi dire, sans quitter leur patrie.

L. AIMÉ-MARTIN.

Les dames romaines avaient des robes transparentes comme du verre; bientôt nos élégantes parisiennes pourront être aussi pudiquement vêtues. On nous écrit de Milan : « M. Olivi, de Venise, vient d'apporter, dans une découverte déjà ancienne, des perfectionnemens dont l'industrie pourra être appelée à recueillir de grands avantages : c'est l'art de *tisser le fil de verre*. Le procédé dont M. Olivi est l'inventeur diffère des essais qui ont été faits en d'autres pays, en ce que le verre prend toutes les nuances transparentes ou opaques; il s'assouplit au point de pouvoir être tissé et tordu, à peu de choses près, jusqu'au nœud parfait. Ainsi manipulé, le verre conserve sa souplesse et résiste à l'action du feu. En voyant les échantillons de ce travail, on est frappé de la beauté et de l'éclat des couleurs qu'on a su lui donner. »

RÈGNE ANIMAL.

(Premier article.)

Par le partage des productions de la nature en *Règnes, Classes, Ordres, Genres et Espèces,* on a fixé à chacune de ces divisions et des propriétés générales peu nombreuses destinées à les faire distinguer, et des dénominations exprimant ces propriétés. Par ce mécanisme, qui constitue les systèmes et les méthodes, on arrive à ordonner, à ranger régulièrement les plus nombreuses productions, à donner de leurs divers groupes une idée assez précise, et à faciliter l'étude en faisant descendre des notions générales qui embrassent un plus ou moins grand nombre de corps, aux notions particulières qui appartiennent à chacun d'eux. L'ensemble de ces divisions et de ces distinctions fondées sur des propriétés constantes qu'on nomme caractères, compose un tableau en quelque sorte représentatif de tous les objets créés et les lie entre eux par des rapports invariables.

Les Tableaux Méthodiques tiennent à la fois aux arts et aux lettres; aux arts, par leur disposition qui facilite singulièrement l'étude mnémonique; aux lettres, par une énonciation raisonnée des faits qu'ils embrassent ou des doctrines qu'ils présentent.

La Zoologie enseigne que tout être organisé, formant un ensemble dont toutes les parties se correspondent mutuellement, aucune ne peut changer sans que les autres changent aussi. « Par exemple, dit Cuvier, si les intestins d'un animal sont organisés de manière à ne digérer que de la chair récente, il faut que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie; ses griffes pour la saisir et la déchirer; ses dents pour la décomposer et la diviser; le système entier de ses organes du

mouvement pour la poursuivre et pour l'atteindre ; les organes des sens pour l'apercevoir de loin ; il faut même que la nature ait placé dans son cerveau l'instinct nécessaire pour savoir se cacher et tendre des piéges à ses victimes , etc. »

Il résulte de là que la forme d'un seul organe ou même d'un seul os de mammifère , par exemple, étant bien connue, on peut, à la rigueur, en s'appuyant sur les données fournies par l'Anatomie Comparée, déterminer quels sont les animaux auxquels ressemble le plus l'espèce dont il s'agit, et, par conséquent, connaître en grande partie ses formes et ses habitudes. Or, comme les intestins, les dents et les pieds sont dans un rapport plus direct avec ces mêmes habitudes, ils fournissent des caractères qui remplissent plus facilement le même objet.

Lorsqu'on cherche à classer les animaux d'après les modifications qu'on remarque dans les appareils les plus importans à la vie et d'après l'ensemble de leur organisation, on voit qu'ils peuvent tous se rapporter à quatre Types principaux. Ainsi dans la méthode de Cuvier, que nous suivrons ici, le Règne animal est divisé en quatre grands embranchemens, savoir : les *Animaux Vertébrés*, les *Animaux Mollusques*, les *Animaux Articulés* et les *Animaux Rayonnés*.

tronc ; les membres manquent quelquefois ; et d'autres fois, il n'y en a que deux ; mais, dans l'immense majorité des cas, leur nombre est de quatre, et jamais il ne s'élève plus haut. Le système nerveux est très-développé, et se compose, entre autres parties, d'une moelle épinière et d'un cerveau situés au dessus du canal digestif, et logés en partie dans la tête et en partie dans le tronc. Les globules du sang sont toujours rouges, et ce liquide circule dans un système vasculaire complet. Le cœur est musculaire et se compose de deux cavités au moins. Enfin, l'appareil digestif est très-compliqué. Il existe toujours deux mâchoires impaires et placées l'une au dessus ou au devant de l'autre ; des glandes salivaires, un foie, un pancréas, une rate et des reins.

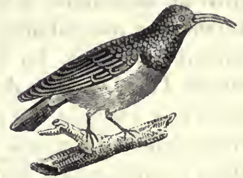
Le Type des *Vertébrés* a été partagé en quatre classes parfaitement isolées les unes des autres par l'organisation des êtres qui composent chacune d'elles. La subordination des caractères est si nette et si palpable, que l'on peut décider, *à priori*, des mœurs et des habitudes instinctives d'un animal, d'après la forme générale de sa structure, et surtout d'après les proportions que conservent entre eux tels ou tels appareils de sa vie.

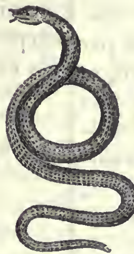
Ier TYPE. — VÉRTÉBRÉS.

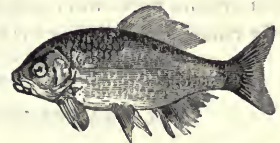
Ier TYPE. — VERTÉBRÉS. 4 CLASSES. — 28 *Ordres*.

Classe	Ordres
Ire CLASSE. MAMMIFÈRES. 9 *Ordres*.	Bimanes. Quadrumanes. Carnassiers. Marsupiaux. Rongeurs. Édentés. Pachydermes. Ruminans. Cétacés.
2e CLASSE. OISEAUX. 6 *Ordres*.	Rapaces. Passereaux. Grimpeurs. Gallinacés. Échassiers. Palmipèdes.
3e CLASSE. REPTILES. 4 *Ordres*.	Chéloniens. Sauriens. Ophidiens. Batraciens.
4e CLASSE. POISSONS. 9 *Ordres*.	Acanthoptérygiens. Abdominaux. Subrachiens. Apodes. Lophobranches. Plectognates. Sturioniens. Sélaciens. Cyclostomes.









Cette division renferme tous les animaux dont la structure est la plus compliquée, et dont les facultés sont les plus variées et les plus parfaites. Le corps et les membres des animaux vertébrés sont soutenus par une charpente composée de pièces liées et mobiles les unes sur les autres. Ce squelette, en même temps qu'il forme des cavités pour loger les principaux viscères, est lui-même entouré de parties molles. On distingue toujours, chez les animaux de ce Type, une tête et un

Les quatre classes du Type des Vertébrés, sont : les Mammifères , les Oiseaux , les Reptiles et les Poissons.

CLASSE DES MAMMIFÈRES.

Les Mammifères sont spécialement caractérisés par l'appareil de lactation dont ils sont pourvus. De même que les oiseaux, ils ont une température constante

(sang chaud) et un cœur partagé en deux ventricules complètement distincts et deux oreillettes. Le sang veineux traverse tout entier les poumons et ne se mêle pas au sang artériel; aussi la circulation est-elle double et complète. La respiration est toujours aérienne et se fait dans des poumons dont les cavités ne communiquent pas avec le reste du corps. La cavité thoracique est séparée de l'abdomen par le muscle diaphragme, et les poumons n'adhèrent pas à leurs parois. Chez ces animaux les globules du sang sont circulaires, tandis que, chez tous les autres animaux vertébrés, ils sont elliptiques. Enfin, ils ont la peau garnie de poils, et leurs membres antérieurs affectent presque toujours la forme de pattes ambulatoires ou préhensiles.

Cette classe a été partagée en neuf ordres, qui sont énumérés dans le *Tableau méthodique* qui est en tête de cet article. Chacun de ces ordres comprend lui-même un grand nombre d'animaux qui s'y trouvent rassemblés dans les subdivisions de *sections*, de *tribus*, de *familles*, de *genres* et de *sous-genres*, suivant les différences plus ou moins nombreuses que présente leur organisation.

CLASSE DES OISEAUX.

Leur respiration est aérienne, et leurs poumons, non divisés et fixés contre les côtes, sont enveloppés d'une membrane percée de grands trous et qui laisse passer l'air dans plusieurs cavités de la poitrine, du bas-ventre, des aisselles, et même de l'intérieur des os. La circulation se fait comme chez les mammifères, mais les globules du sang, au lieu d'être circulaires, sont elliptiques, et la température du corps est plus élevée. L'estomac se compose de trois poches : le *jabot*, le *ventricule succenturié* et le *gésier*, dont les parois sont d'autant plus musculaires, que l'animal vit plus exclusivement de grains. La fécondation s'opère avant la ponte de l'œuf, et c'est dans l'oviducte que se forme le blanc et la coquille. Le petit se développe par l'effet de l'incubation, à moins que la chaleur du climat ne suffise, comme cela a lieu pour les œufs d'autruches. Le corps des oiseaux est couvert de plumes qui tombent deux fois par an. Les ailes sont soutenues par l'humérus, l'avant-bras et la main qui est alongée, et montre un doigt et les vestiges de deux autres. Les pieds ont, en général, quatre doigts, dont trois dirigés en avant et un en arrière. Enfin, la voix de ces animaux se produit à la partie inférieure de la trachée, dans un organe particulier appelé larynx inférieur.

Cette classe a été divisée en *six ordres*.

CLASSE DES REPTILES.

Les Reptiles sont des animaux à respiration aérienne, comme les mammifères et les oiseaux, et qui se reproduisent au moyen d'œufs, comme ces derniers; mais leur circulation est incomplète, et leur température suit celle du milieu dans lequel ils sont plongés; aussi les appelle-t-on (comme les poissons, etc.) des animaux à sang froid. Le cœur ne présente qu'un seul ventricule, et à chaque contraction il n'envoie dans le poumon qu'une portion du sang qu'il a reçu des diverses parties du corps; le reste du sang veineux se mêle au sang artériel et retourne aux organes sans avoir traversé le poumon. Les globules du sang sont elliptiques comme chez les oiseaux, et les poumons sont composés de cellules peu nombreuses, dont la cavité ne communique pas avec le reste du corps. Aucun reptile ne couve ses œufs; quelquefois ils ne sont fécondés qu'après la ponte, et d'autres fois ils éclosent dans le corps de la femelle. Ces animaux ont la peau écailleuse ou nue, et le cerveau peu développé. On les divise en *quatre ordres*.

CLASSE DES POISSONS.

La Classe des poissons se compose des vertébrés ovipares, dont la respiration s'opère uniquement par l'intermédiaire de l'eau. Leurs branchies sont placées des deux côtés du cou, et ne sont séparées de la cavité de la bouche que par les branches de l'os hyoïde, auxquelles elles se fixent; chacune d'elles se compose d'un grand nombre de lames placées à la file, et recouvertes d'un tissu d'innombrables vaisseaux sanguins. L'eau que le poisson avale passe entre ces lames et s'échappe au dehors par deux ouvertures nommées ouïes. Le sang est envoyé du ventricule du cœur aux branchies; après avoir subi l'influence de la respiration, il passe dans le tronc artériel, situé sous l'épine du dos, se répand dans toutes les parties du corps, et revient à l'oreillette du cœur par le système veineux. La bouche de ces animaux est en général armée de dents, et il peut en exister sur presque tous les os qui concourent à former cette cavité.

Enfin, la structure totale du poisson est évidemment disposée pour la natation. Plusieurs espèces sont pourvues d'un sac rempli d'air (vessie natatoire), et tous ont des nageoires que l'on distingue (d'après leur position), en nageoires *pectorales*, qui sont les analogues des membres thoraciques, en nageoires *ventrales* qui correspondent aux membres abdominaux, en nageoires *anales*, en nageoires *dorsales* et en nageoires *caudales;* leur corps se termine par une queue épaisse.

Cette classe a été divisée en *neuf ordres*. Les six premiers ordres comprennent les poissons *osseux* (la carpe); les trois derniers, les poissons cartilagineux (la raie).

— ACHILLE COMTE. —

NICOLAS MACHIAVEL

1469 — 1527.

Niccolo Machiavelli, que nous appelons Nicolas Machiavel, et que les Italiens désignent communément sous le nom du *secrétaire florentin*, naquit à Florence, le 3 mai 1469. L'origine de sa famille remontait aux antiques marquis de Toscane, dont les possessions furent peu à peu envahies par la république naissante, vers la fin du 9[e] siècle. La famille Machiavelli fut honorée treize fois de la dignité de gonfalonier de justice, qui correspondait à celle de doge, et elle siégea cinquante-quatre fois, à diverses époques, dans le conseil des prieurs qui formaient la suprême magistrature de la république.

Une profonde obscurité couvre les premières an-

nées de la jeunesse de Machiavel; on sait seulement qu'il perdit son père à l'âge de seize ans, et qu'il acheva ses études sous la tutelle de sa mère. Il fut placé, dit-on, en 1494, auprès du savant Marcello Virgilio qui occupait un des premiers emplois de la chancellerie d'État; il s'y instruisit aux affaires, et, cinq ans après, il obtint sur quatre concurrens la préférence pour une place de chancelier de la seconde chancellerie. A peine était-il en fonctions, qu'un second décret le nomma secrétaire du *Conseil des Dix*, ou du gouvernement de la république. C'est dans la même année que Marcello Virgilio fut élevé à la dignité de grand chancelier, *primario cancelliere*, place qu'il conserva, ainsi que Machiavel la sienne, jusqu'au moment où les Médicis en rentrant dans Florence renversèrent le gouvernement qui les avait employés tous deux.

Pendant l'espace de quatorze ans et cinq mois qu'il occupa ce poste, Machiavel déploya toute l'activité de son esprit et toutes les ressources de son talent. C'était sur lui que reposaient la correspondance intérieure et extérieure de l'État, la tenue des registres des conseils et des délibérations, la rédaction des traités conclus avec les puissances voisines et les souverains étrangers. Mais ses concitoyens ne se bornèrent pas à un emploi pour ainsi dire stérile de sa capacité; ils voulurent en tirer des fruits plus immédiats, et pendant l'exercice même de ses fonctions, on lui confia vingt-trois légations à l'extérieur, dont quatre en France, auprès de Louis XII. Dans toutes ces affaires dont le succès importait extrêmement à la république, il sut toujours soutenir et défendre les intérêts et la dignité de sa patrie. S'il ne put réussir à sauver lui seul le gouvernement de Florence, il ne faut en accuser que le peu d'énergie et l'esprit de discorde qui régnaient parmi les habitans. Toutefois il ne cessa jamais de se servir de l'influence qu'il avait dans les affaires publiques, pour tenter de préserver la liberté de son pays; et, quel qu'ait été le résultat de ses efforts, ils suffisent du moins à sa gloire.

Florence tomba de nouveau au pouvoir des Médicis. Le gouvernement fut changé; Machiavel, après quatorze ans de services utiles, fut d'abord destitué de son emploi, et ensuite banni du territoire, avec défense de s'écarter du lieu marqué pour son exil. Ce n'était là que le commencement de ses malheurs. Peu de temps après, quelques républicains conspirèrent pour renverser le nouveau gouvernement, et rétablir la liberté. La conjuration fut découverte; deux des chefs eurent la tête tranchée, leurs principaux complices furent jetés dans les prisons. Machiavel, soupçonné d'être du nombre, sans qu'il existât contre lui aucune preuve, fut appliqué à la torture, et souffrit, comme il le dit lui-même dans une lettre, tout ce qu'on peut souffrir sans perdre la vie. Il n'avoua rien, soit qu'il eût la force de vaincre la douleur et de garder son secret, soit qu'il fût réellement innocent, comme il l'affirma toujours. Enfin il fut compris dans l'amnistie générale prononcée par Léon X, qui signala par cet acte de clémence son avènement à la papauté.

Machiavel, redevenu libre, n'en fut pas beaucoup plus heureux. Il était marié et père de plusieurs enfans; son désintéressement dans l'exercice de son emploi ne lui avait pas permis d'y rien faire pour sa fortune, et il sortait de sa place aussi pauvre qu'il y était entré. Il chercha dès lors des consolations dans la retraite et dans l'étude; et ici il est besoin de réformer quelques uns des jugemens qui ont été portés sur les écrits de cet homme célèbre.

On a fait un livre sur les vicissitudes de la fortune d'Aristote; on en pourrait faire un à peu près semblable au sujet de Machiavel. Ses ouvrages firent d'abord peu de sensation; les trois principaux: l'*Histoire de Florence*, les *Discours sur Tite-Live*, et le *Prince*, parurent quelques années après sa mort, revêtus d'un privilége du pape Clément VII, l'un des pontifes les plus éclairés qui soient montés sur la chaire de saint Pierre. Les successeurs de Clément VII laissèrent pendant long-temps réimprimer ces ouvrages sans y soupçonner rien de contraire ni à la morale, ni à la religion. Ce ne fut que sous le pontificat de Paul IV que le nom de Machiavel se trouva porté sur le catalogue des auteurs dont les écrits méritaient d'être proscrits; mais c'était prohiber bien tard des livres réimprimés déjà tant de fois, et où le venin qu'ils renfermaient devait être bien caché, puisqu'il a fallu plus de trente pour le découvrir.

Lorsque l'on approfondit les développemens dont Machiavel appuie la plupart de ses principes, sa véritable pensée ne tarde pas à jaillir, et l'on est tout étonné de voir que cet écrivain, que l'on taxe d'une morale si corrompue, parce qu'en exposant d'abord la question froidement et sans l'accompagner de blâme ni d'éloge, il semble rejeter toute idée de vertu, n'abandonne cependant jamais le parti de ce qui est bon et honnête. Le but de Machiavel, en composant le livre du *Prince*, ne peut plus maintenant rester douteux. En vain les uns ont voulu y voir un piége tendu aux Médicis, afin d'accélérer leur chute par l'appât du pouvoir absolu; en vain les autres ont prétendu que l'austère républicain y fait des concessions qui le rendent fauteur du despotisme. Ce traité a été composé dans la seule vue de prouver aux Médicis que son auteur avait su tirer parti de sa position pour acquérir de profondes connaissances en politique, et qu'il était digne d'être employé par les nouveaux maîtres de sa patrie.

En 1523, une nouvelle révolution éclate à Florence; le gouvernement populaire est rétabli. En revenant dans sa ville natale, toutes les espérances de Machiavel s'étaient réveillées. Quel autre en effet avait des titres mieux fondés à la reconnaissance publique? Mais en arrivant à Florence, les idées de faveur qu'il avait pu concevoir ne tardèrent pas à s'évanouir. Ce n'est point au moment où le peuple est dans l'ivresse du pouvoir qu'il faut en attendre justice. Machiavel en fit la triste expérience; et cet homme, qui avait supporté la torture avec tant de courage, se laissa abattre lorsqu'il se vit écarté des affaires par ses ingrats concitoyens; le chagrin qu'il en ressentit altéra sa santé. Il crut la rétablir en prenant un remède dont il faisait habituellement usage pour les maux d'estomac auxquels il était sujet: ce remède consistait en pilules dont il conseillait lui-même à ses amis de se servir, *et qui*, disait-il, l'*avaient ressuscité*. Cette fois, leur vertu fut loin d'être efficace; frappé de violentes douleurs d'entrailles, il expira le 22 juin 1527, à l'âge de 58 ans. Lorsqu'il sentit sa fin s'approcher, il implora les secours de la religion, et mourut assisté, jusqu'à ses derniers momens, de

tous les soins qu'elle prodigue à ses enfans. Il faut que l'acharnement de ses ennemis ait été bien grand pour avoir avancé qu'il était mort dans les sentimens d'athéisme les plus prononcés, et en proférant d'horribles blasphèmes; il existe tant de témoignages qui prouvent le contraire, qu'en vérité on aurait pu s'épargner une telle calomnie. Ce ne fut pourtant qu'en 1787, et sous le gouvernement du grand duc Léopold, que Florence, jusqu'alors ingrate envers la mémoire d'un des grands hommes sortis de son sein, lui éleva un tombeau en marbre dans l'église Santa-Crocce, auprès des monumens de Michel-Ange et de Galilée.

Machiavel passe en Italie pour un des écrivains qui ont donné à la langue nationale le plus de force, de clarté et de naturel. Sa manière d'écrire s'éloigne entièrement de celle de ses contemporains. Tandis que les Bembo, les Guicciardini se plaisaient dans le développement de leurs périodes, Machiavel, poussé par l'impétuosité de sa pensée, jette sa phrase comme elle lui vient à l'esprit; il ne cherche point à l'orner d'une richesse qui lui semble étrangère. Une chose digne de remarque, c'est le rapport qu'a son style avec celui de Montesquieu. Il n'est pas douteux que Montesquieu n'ait fait une étude de Machiavel qu'il appelle un grand homme dans son immortel ouvrage de l'*Esprit des Lois ;* s'il ne lui a pas rendu plus particulièrement justice en avouant les obligations qu'il lui avait, c'est sans doute la réprobation dont la mémoire du secrétaire florentin était frappée.

Car il reste contre lui une accusation terrible qui a fait de son nom le synonyme de la perfidie et de l'immoralité politique. Serait-il donc si difficile d'effacer cette tache ? Ne pourrait-on pas dire qu'en matière de gouvernement, le *Machiavélisme* existait bien avant Machiavel ? Toutefois, si l'on ne peut tout-à-fait dissiper les funestes préventions qui s'attachent à ses écrits, il trouvera peut-être son excuse, et dans les temps où il a vécu, et dans la position où il s'est trouvé : la France avait vu sur son trône Louis XI ; l'Angleterre, Henri VIII qui faisait périr trois reines, ses épouses, sur l'échafaud, et la chaire pontificale était déshonorée par Alexandre VI, ce Borgia de honteuse mémoire. Élevé pour ainsi dire au milieu de l'oubli de tous les principes de morale et de justice, lancé à vingt-quatre ans dans la carrière des affaires publiques, forcé par ses missions à traiter avec des personnages que leur élévation ne mettait pas à l'abri de la corruption, il aurait fallu posséder une ame d'une énergie bien extraordinaire pour ne point se laisser entraîner par le torrent de l'exemple.

Au nombre des antagonistes de Machiavel, on rencontre deux noms qui font autorité. Le premier est Frédéric II, ce monarque guerrier, philosophe et littérateur; le second est Voltaire qui mit à publier l'*Anti-Machiavel* du prince royal de Prusse cette infatigable activité qui fut toujours le mobile de ses actions. Cette entreprise de deux ennemis aussi illustres doit être signalée comme un hommage éclatant rendu à la haute réputation de Machiavel, et comme le complément de toutes les vicissitudes auxquelles ses ouvrages devaient être exposés.

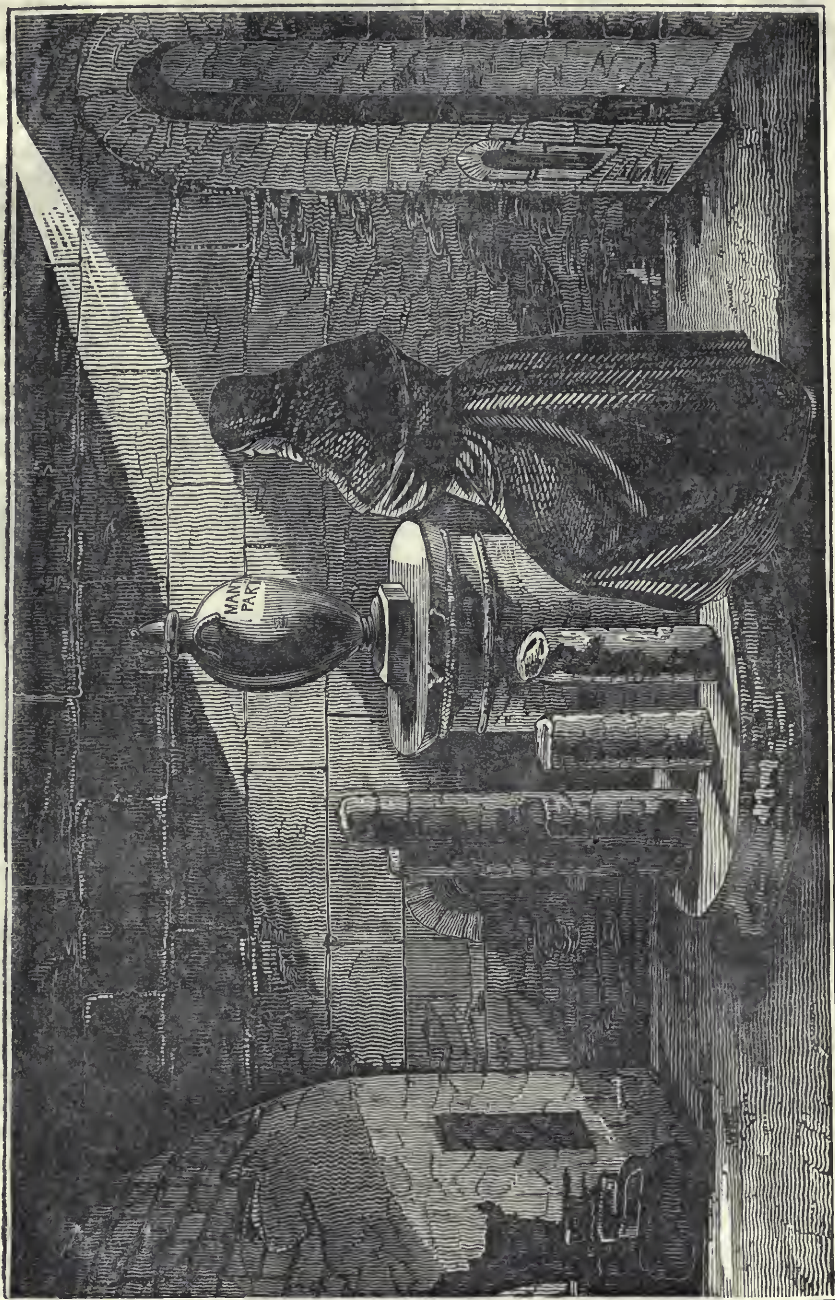


Machiavel.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par GIROUDOT.

INTÉRIEUR DU TOMBEAU DE VIRGILE.



Pétrarque visitant le tombeau de Virgile, sous le roi Robert, en 1341.

Tombeau de Virgile à Naples.

Ce fut le 15 octobre, l'an 70 avant J. C., et sous le consulat de Crassus et du grand Pompée, que naquit Virgile (*Publius Virgilius*) dans un petit village aujourd'hui connu sous le nom de Petiola, assez voisin de Mantoue. On ne sait rien de précis sur la profession de son père; mais la plus probable des conjectures autorise à penser qu'il était cultivateur et occupé du soin des troupeaux. On s'accorde à croire que le jeune Virgile eut une ferme pour berceau, des bergers pour compagnons d'enfance, et les champs pour premiers spectacles. Sans doute le père de Virgile ressemblait à celui d'Horace, qui, malgré le faible produit de son modeste enclos, ne négligeait rien pour l'éducation de son fils; Virgile reçut à Crémone les premiers bienfaits d'une instruction libérale. Il atteignait sa seizième année quand il quitta cette ville pour se rendre à Milan où il prit la robe virile.

Naples, célèbre par ses écoles, Naples, qui conservait, avec la pureté du langage harmonieux des Grecs, toutes leurs traditions et le goût des lettres et des sciences, appela bientôt Virgile dans son sein. C'est là que, se préparant à la poésie comme Cicéron s'était préparé à l'éloquence, le successeur d'Homère appliqua les forces de son esprit à l'étude assidue de la physique,

de l'histoire naturelle, des mathématiques et de toutes les connaissances que l'on possédait à cette époque. Ce fut à Naples, et à l'âge de trente-quatre ans, que Virgile entreprit les Géorgiques, poème que les siècles ont proclamé le plus beau de ses titres de gloire.

Suivant tous les auteurs qui ont parlé de lui, Virgile était d'une taille assez élevée, rustique d'apparence, faible de corps, sujet à des incommodités graves, très-sobre dans l'usage des alimens, et naturellement sérieux et mélancolique. Il chérissait la solitude, mais n'en recherchait pas moins la société des hommes vertueux et éclairés, au milieu desquels il vivait étranger à l'envie, ne censurant personne, et prenant plaisir à louer le mérite. Virgile semblait n'avoir rien en propre, sa bibliothèque était ouverte à tout le monde comme à lui-même. Quoique presque toujours retiré dans la Sicile, il possédait une maison magnifique à Rome, auprès des jardins de Mécène; il jouissait en outre d'une fortune considérable qu'il avait reçue d'Auguste. Fidèle à toutes les affections de la nature et à tous les liens du sang, Virgile usait de sa richesse de la manière la plus libérale envers ses nombreux parens qui vécurent tous dans l'aisance, grace à lui seul. Il avait tant de bonté dans le caractère, que les poètes, ses contemporains, bien qu'ils fussent jaloux les uns des autres, s'accordaient à le chérir et à l'honorer. Malgré la tendresse de son cœur qui avait besoin d'aimer, Virgile avait une grande réputation de chasteté; à Naples, on l'appelait communément *la Vierge*. Il était si modeste, qu'il se réfugiait dans les maisons pour se dérober aux regards de la foule qui se portait sur ses pas.

Le cadre resserré de cet article ne permet pas de s'occuper des magnifiques travaux de Virgile, de ses Géorgiques, de ses Bucoliques, et de l'Énéide, sublime épopée qui a placé son auteur à côté d'Homère, et lui a valu le titre de prince de la poésie latine. Dix ans suffirent à peine à Virgile pour composer la moitié de son Énéide; pendant le cours du travail, il fut vivement sollicité par Auguste qui brûlait d'entendre quelque chose du poème; le poète se défendait en alléguant que son ouvrage n'était encore qu'une ébauche; vaincu enfin par les plus pressantes instances, il récita au prince le second, le quatrième et le sixième livres. Rien ne peut se comparer à l'enthousiasme de l'empereur et de tous ses amis à cette lecture.

Virgile acheva en quatre ans les six derniers livres de l'Énéide; mais il y reconnaissait lui-même des défauts et des imperfections qu'il voulait faire disparaître. Résolu de les effacer en mettant la dernière main à son ouvrage, il partit pour Athènes, cette terre classique du génie. Après un séjour de plusieurs mois, et comme il s'acheminait vers Rome, Virgile fut saisi d'une indisposition subite, et il mourut dans la cinquante-deuxième année de son âge. Ses restes, transportés, suivant ses désirs, à Naples, où il avait long-temps mené une vie douce et agréable, furent déposés dans un sarcophage sur le chemin de Pouzzole.

Treize siècles plus tard, le tombeau de Virgile était visité par un autre poète célèbre, par Pétrarque, l'un des restaurateurs de la littérature en Europe, immortalisé, ainsi que la belle Laure de Noves, par une foule de *Sonetti* et de *Canzoni* qui respirent l'amour le plus tendre, le plus noble, et la plus riche poésie. Robert d'Anjou régnait alors sur Naples; c'était le prince le plus remarquable de son temps, par son esprit, ses connaissances et son amour éclairé pour les lettres. L'opinion qu'on avait de lui en Italie était telle, que Pétrarque ne crut point avoir mérité la couronne poétique que le sénat romain venait de lui décerner, si Robert ne prononçait qu'il en était digne. De son côté, le roi de Naples désirait avec passion connaître personnellement Pétrarque; il fut charmé de le voir arrivé à sa cour et flatté du motif qui l'y amenait. Il lui fit l'accueil le plus distingué, eut avec lui des entretiens où chacun d'eux se confirma dans l'opinion qu'il avait conçue de l'autre, et voulut le conduire lui-même dans les environs de Naples et au tombeau de Virgile.

Depuis cette époque, ce monument a subi l'inévitable dégradation des ans; en 1799, le général Championnet, profitant des premiers instans de la victoire, s'empressa de faire restaurer la tombe du grand poète. On n'a malheureusement pas la certitude de posséder le véritable portrait de Virgile; le buste de marbre, placé au Musée, porte assez l'expression simple et mélancolique que la tradition donne à la figure de l'auteur de l'Énéide, mais aucune preuve historique n'a démontré que ce buste soit une copie d'après nature, et faite sur l'original vivant.

VOYAGE A LA MER DE GLACE

(MONT-BLANC.)

Le 29 juillet dernier, un étranger partit du prieuré de Chamouny, avec le guide Michel, pour se rendre au fond de la mer de glace, à l'endroit appelé le *Jardin*. On sait que l'on donne ce nom à un petit tertre de verdure, recouvert de quelques fleurs, qui sort comme une île isolée au milieu d'un vaste océan de neiges éternelles. Cette course n'est jamais tout-à-fait exempte de dangers, et les neiges tombées sur les hauts sommets quelques jours auparavant, la rendaient un peu plus périlleuse qu'à l'ordinaire.

Nos deux voyageurs étaient près d'atteindre le but de leur promenade, lorsque tout à coup le guide disparut, englouti dans la neige. Il avait négligé de sonder le sol devant lui, avec son bâton, et il avait mis le pied sur une crevasse recouverte seulement de quelques pouces de neige. Cette mince croûte avait cédé, et Michel était tombé dans l'abîme.

Le voyageur se hâta de rebrousser chemin, pour se rendre au lieu habité le plus prochain, c'est-à-dire, au Montanvert, et y réclamer du secours. Mais, après avoir erré près de trois heures sur la neige, il s'égara complètement dans cette vaste solitude de glaces.

Il est aisé de concevoir toute l'angoisse qu'il devait éprouver dans cette cruelle position, lorsque, tout à coup, il aperçoit de loin, sur la neige, un homme qui se dirige de son côté. *Vous n'êtes pas dans le chemin, Monsieur!* lui crie-t-on dès qu'on est à portée de se faire entendre. — *Mon guide est perdu*, répond l'étranger, *il faut lui porter secours!* et il allait raconter

sa déplorable histoire, lorsque, tout en se rapprochant de l'inconnu, celui-ci l'interrompit par ces mots : *Vous ne me reconnaissez donc pas?* Et aussitôt, l'étranger, au comble de la joie, se jette au cou de son guide Michel, car c'était lui ! mais tellement défiguré, meurtri et ensanglanté, qu'il était en effet difficile de le reconnaître.

Il paraîtrait, d'après le récit de Michel, qu'il n'était tombé d'abord qu'à une profondeur d'environ dix pieds, mais qu'il s'y trouvait pris par les glaces, ayant la tête en bas, et les pieds en l'air. Pendant long-temps, il lui fut impossible de remuer. Cependant, rassemblant toutes ses forces pour tâcher de se redresser, il y réussit en partie; mais la conséquence de ces mouvemens fut une nouvelle chute, après laquelle il se trouva à une profondeur d'environ cinquante pieds, et toujours serré entre les parois de glace de la crevasse. De l'eau glacée tombait sans cesse sur sa tête et sur ses membres.

Dans cette périlleuse situation, Michel Desvoisseaux eut assez de force et de présence d'esprit pour réussir à sortir son couteau du gousset de son pantalon. Il se mit à creuser une des parois de la crevasse, de manière à pouvoir y placer son pied; faisant alors un vigoureux effort, il fut assez heureux pour se soulever un peu. Ce premier succès ranimant son courage, il continua à se tailler des espèces de degrés, tantôt dans une des parois et tantôt dans l'autre, et s'en servant pour grimper comme un ramoneur, il réussit, après deux heures de travail, à sortir de cet abîme, dans lequel il avait été si près de périr d'une mort affreuse.

Ce ne fut pas sans peine que les deux voyageurs regagnèrent le village de Chamouny. Michel avait plusieurs contusions à la tête, et des meurtrissures à tous les membres, mais heureusement aucune fracture. Il reçut immédiatement tous les soins qu'exigeait son état : une abondante saignée fut nécessaire. Il passa la nuit mieux qu'on n'osait l'espérer, et le lendemain matin, lorsque le voyageur eut quitté Chamouny, on avait tout espoir que cet accident n'aurait pas de suites fâcheuses.

LE CARDINAL DE RETZ,

COADJUTEUR DE PARIS.

1614 — 1679.

Bien des écrits ont été faits sur le cardinal de Retz; la plupart sont empreints de cet esprit étroit qui empêche les larges vérités historiques de se faire jour : tous manquent de ce caractère d'impartialité qui doit présider à l'histoire. On nous a peint le cardinal comme un factieux, comme un révolutionnaire, ce qui n'est pas exact; le cardinal fut un ambitieux, avec la soif des grandeurs et l'amour du pouvoir: il fut cela, rien autre chose.

Jean-François Paul de Gondi, célèbre sous le nom de Coadjuteur, qui s'est montré si bruyant à l'époque de la Fronde, était né à Montmirail, en 1614. Nous ne parlerons pas de sa laideur, de ses jambes arquées, ni des autres particularités de sa personne. Sa famille, d'une noblesse nouvelle et sans gloire, avait pris néanmoins une haute position dans l'État; son père était général des galères; son oncle avait succédé à un autre Gondi dans l'archevêché de Paris, qu'on destinait au frère du cardinal, pour faire de ce siége épiscopal un patrimoine de famille. Toutes ces grandeurs dataient d'un parvenu, Albert de Gondi qui se trouva maréchal de France pour avoir commandé cent chevaux à la bataille de Saint-Denis.

Vincent de Paul, ce modèle admirable de charité chrétienne, fut le précepteur de Paul de Gondi. Son frère, destiné aux grandeurs ecclésiastiques, ayant été tué dans une partie de chasse, cet événement ouvrit au jeune Paul les larges portes de Notre-Dame. Il faut lui rendre justice : il n'épargna rien pour contrarier les vues paternelles; refus, menaces, débauches, duels, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour démontrer qu'il serait un mauvais prêtre, il le fit, tout, jusqu'à vouloir enlever sa cousine, mademoiselle de Retz. Après s'être fait une certaine renommée de spadassin, après avoir montré sous la soutane plutôt un page qu'un abbé, le jeune Gondi partit pour Venise. Peu de temps après il revint à Paris pour conspirer contre le cardinal de Richelieu; le ministre, qui ne pardonnait pas souvent, se montra toutefois oublieux, et à sa mort on trouva dans ses papiers des notes favorables sur le petit abbé de Gondi.

Richelieu expirait, et Louis XIII le suivait de près dans la tombe, comme si ce roi n'avait pu ni régner ni vivre sans son ministre. La France tomba alors aux mains des étrangers; une Espagnole, Anne d'Autriche, fut déclarée régente; elle choisit pour chef du conseil un Sicilien, le cardinal Mazarin. Nous allons voir maintenant Paul de Gondi sur la grande scène des événemens; il vient d'être nommé à la coadjutorerie de l'archevêché de Paris. Plaçons ici Mazarin en face du cardinal de Retz, qu'il traita toujours en ennemi.

Les impôts qu'on avait promis d'alléger devenaient chaque jour plus pesans. Le Parlement de Paris éclate, le peuple applaudit et prend les armes; la chambre des comptes, la cour des aides, proposent au Parlement un traité d'union pour la défense de l'intérêt général; on le signe. Mazarin mande les principaux membres des quatre compagnies; il leur commande de déchirer le traité. Le coadjuteur alors se présente comme médiateur; on le joue, on lui promet qu'il ne sera rien entrepris contre le parlement, et quelques jours après, la bataille de Lens étant gagnée, Mazarin, au moment même où l'on chante un *Te Deum* à Notre-Dame, fait enlever de leur domicile Blanc-Mesnil et Broussel, membres les plus populaires du Parlement. A cette mesure, toute la population s'enflamme; le coadjuteur accourt dans le cabinet de la régente, où l'on tenait conseil; sa présence y excita d'insolentes railleries. En le voyant paraître, un courtisan se mit à dire : « Votre Majesté est bien malade; le coadjuteur lui apporte l'extrême-onction. » Il n'obtint de la reine que ces paroles amères : « Allez vous reposer, Monsieur, vous avez bien travaillé. » Alors il rentre à son archevêché, le cœur tout meurtri de moqueries, et il n'en sort que le jour des Barricades pour aller distribuer çà et là des bénédictions, ce qui fit dire à la cour qu'il avait béni la révolte.

Le coadjuteur ne songea plus qu'à tourmenter Mazarin. De là datent ses relations avec la duchesse de Longueville, par le crédit de laquelle il donnait aux frondeurs le duc de Longueville, son mari, gouverneur de Normandie, et le prince de Conti son frère. Un arrêt du Parlement, rendu tout d'une voix, déclare Mazarin ennemi de l'État, perturbateur du repos public; Paris met sur pied une armée de trente mille hommes, dans laquelle le coadjuteur fait marcher un régiment levé à ses frais; la Bastille est prise, et Broussel en est le gouverneur, lui, Broussel naguère prisonnier. Le caractère de ce mouvement devient si sérieux, qu'une partie de l'aristocratie se détache de la cour et vient se ranger auprès du Parlement; car lorsque les troubles civils prennent de la consistance, toujours l'aristocratie se partage : une moitié reste à la couronne, l'autre moitié passe au peuple. Quoique résolue à combattre, la cour effrayée dépêche un héraut que le Parlement refuse de recevoir, sous le prétexte fourni par l'esprit subtil du coadjuteur, qu'on n'envoie des hérauts qu'à ses ennemis ou à ses égaux, et que, à l'égard du roi, le Parlement n'est ni l'un ni l'autre. Ainsi Gondi trompait la conscience niaisement monarchique de ces bons magistrats.

Cependant on signe la paix. Rentré dans Paris, Mazarin n'oublia pas son inimitié contre le coadjuteur. Il avait cette fois un autre et non moins fatigant adversaire dans le prince de Condé. Mazarin résolut de les perdre l'un par l'autre. Il fit tirer deux coups de fusil dans le carrosse du prince de Condé, et jeta le soupçon à la face du coadjuteur. L'affaire fut portée au Parlement; le coadjuteur se présente accompagné d'un seul aumônier; il demande si l'on peut le croire capable d'un meurtre sur la personne d'un prince du sang; et comme le président de Mesme avait fait allusion à la conspiration d'Amboise, il l'apostropha : « Où donc trouvez-vous de la ressemblance avec cette conspiration, dit-il, où figuraient les premières familles de France, tandis que dans celle-ci, vous ne voyez que la police d'un escroc sicilien, devenu premier ministre? » Quelques jours après il proposa au Parlement des remontrances pour faire éloigner de Paris Mazarin. C'est dans cette séance mémorable qu'il improvisa du Cicéron pour donner plus d'autorité à sa parole; toutes les fortes têtes du Parlement furent dupes de cette fausse citation.

Mazarin est forcé de sortir de France. Réduite aux dernières extrémités, la reine se rapproche du coadjuteur, et lui offre la place de premier ministre, qu'il refuse. Il fut plus docile quand on lui proposa la pourpre; il reçut la barrette du cardinalat à Compiègne, des mains du jeune Louis XIV. En ce moment tout change de face; le prince de Condé se décide à la guerre civile; il se rend dans la Guyenne, lève des troupes, prend des villes, et arrive à l'improviste sous Paris, pour ce fameux combat du faubourg Saint-Antoine, où, acculé par Turenne contre les remparts, il allait être écrasé, si Paris ne lui eût ouvert ses portes.

Ici finit la Fronde, ici décroît la fortune du coadjuteur. Le Parlement, fatigué de ces sanglantes dissensions, signe une nouvelle paix; Mazarin revient à la cour, et le coadjuteur, malgré des avis venus de toutes parts, ayant osé se montrer au Louvre, s'y voit arrêté sans que le peuple témoigne la moindre émotion. On le conduit à Vincennes, où, pour lui accorder la faveur d'être transféré à Nantes, on le force à donner sa démission de l'archevêché de Paris, dont il venait d'entrer en possession par la mort de son oncle. Arrivé au château de Nantes, il médite son évasion qu'il exécute avec une intrépidité inouie. Cette évasion est trop dramatique pour en négliger les détails.

Ce fut un samedi de l'année 1654, par un beau soleil couchant du mois d'août. Il venait quelquefois après son dîner se promener sur la plate-forme où deux sentinelles avaient la consigne de suivre des yeux tous ses mouvemens; mais les choses extraordinaires plaisaient à ses calculs. Son médecin, et l'abbé Rousseau qui portait sous son ample soutane tous les ustensiles nécessaires pour l'évasion projetée, l'accompagnaient. Derrière eux, à quelque distance, marchaient deux valets de chambre chargés d'un rôle tracé d'avance pour le succès de l'entreprise. La conversation était joyeuse, les physionomies sans trouble. Après quelques instans, le cardinal feignit d'avoir soif, et, quand il eut bu, les valets de chambre s'approchèrent des sentinelles pour leur offrir de vider la bouteille, en ayant soin, sans y mettre aucune affectation, de les entraîner derrière une tour, comme pour empêcher le cardinal de s'apercevoir qu'on allait achever son vin. Alors le cardinal, élevant sa hardiesse jusqu'à la témérité, quitte sa simarre rouge, et la met sur un bâton entre deux créneaux, pour que cette espèce de mannequin improvisé fasse croire aux sentinelles, lorsqu'elles retourneront à leur faction, que le prisonnier s'est arrêté là. Le médecin et l'abbé déroulent une longue corde, au bout de laquelle est une escarpolette destinée à servir de siége au cardinal; ils l'attachent à cette corde par une sangle qui lui traverse la poitrine d'une épaule à l'autre, et ils le laissent glisser tout doucement contre le mur du bastion, haut de quatre-vingt-dix pieds. Au moment où il touchait la terre, une sentinelle le couche en joue; servi par sa présence d'esprit accoutumée, le cardinal va droit à elle, traînant la corde de laquelle il ne s'est point encore dégagé, et, avec le ton du commandement, il lui dit: « Si tu fais feu, tu seras pendu. » La sentinelle, mise à la question quelques heures après, avoua qu'elle avait cru que le gouverneur était du complot.

Tout semblait achevé. Le cardinal, monté sur un cheval vigoureux, entouré de quelques amis, galopait vers le premier relais, où d'autres chevaux, d'autres amis étaient placés pour qu'il pût aller ainsi de relais en relais jusqu'à Paris; lorsque, violemment lancé contre une borne, le cardinal se rompt l'épaule gauche. « Cet événement, dit-il, changea ma destinée. » On le remit sur le cheval; mais il fallut adopter un autre plan et suivre une autre route. Le cardinal ressentait une telle souffrance de son épaule cassée, qu'il était obligé de se tirer violemment les cheveux pour ne pas s'évanouir; comme la douleur devenait de plus en plus intolérable, on l'étendit dans les longues herbes d'un champ. Transporté ensuite sur une litière, passant de là sur une frêle barque, les flots emportèrent cette vie aventureuse jusqu'en Espagne, et de là à Rome, où d'autres événemens l'attendaient. Le saint père venait de mourir; le cardinal de Retz arriva à l'ouverture du conclave; dans cette assemblée, sa dextérité, déjà exercée

au parlement, dirigea les votes, et commanda au scrutin. Des intrigues le forcèrent à s'éloigner de Rome. La tristesse gagne le cœur, au spectacle de ces courses sur la terre étrangère; après s'être traîné en Hollande, dans les Pays-Bas, il revint en France, mais pour s'y cacher au fond d'une province.

Une seule fois il parut à la cour, où Louis XIV lui parla de ses cheveux blancs, pour lui faire comprendre qu'il ne voyait en lui qu'un vieillard condamné à l'oubli et au repentir. Versailles ne le vit plus; la vie du coadjuteur fut désormais toute pour le travail; c'est à ce travail que nous devons la rédaction de ses *Mémoires.* Ce n'est pas cependant que le cardinal ne vînt quelquefois à Paris, mais en secret, ignoré, ne se montrant nulle part. C'est dans un de ces voyages à Paris qu'il mourut presque subitement, en 1679, chez la duchesse de Lesdiguières, sa nièce. Madame de Sévigné consacre à cette mort quelques phrases mystérieuses; sans doute elle a écrit sous l'impression de certains bruits populaires, et l'on sait que le peuple ne croit jamais la mort assez hardie pour frapper ceux qu'il regarde comme étant d'une nature supérieure à la sienne.



Le Cardinal de Retz.

ÉTAT DES SCIENCES EN FRANCE

AU MOYEN-AGE.

(DU XIIe AU XIVe SIÈCLE.)

La littérature, a-t-on souvent répété, est l'expression de la société. Peut-être cette définition eût-elle été plus juste si on l'avait appliquée aux sciences, à celles surtout qui se lient à la marche de la raison générale. Une nation peut se glorifier d'une brillante littérature, et pourtant être encore fort reculée dans son existence intelligente et matérielle; témoin le siècle de Louis XIV, où la surface seulement a de la vie, où tout est grand, mais au sommet; à côté d'une cour savante et fastueuse se traîne un peuple ignorant et misérable. Les découvertes des sciences constatent d'une manière plus certaine l'état de la société; lorsqu'on voit leurs résultats se répandre et devenir populaires, on peut dire qu'il y a progrès.

L'état des sciences du 12e au 14e siècle fut imparfait, mais l'époque qui produisit Bacon (1) et Albert-le-Grand n'est pas sans curiosité. Le caractère dominant de cette époque est un entraînement vers les sciences occultes; ce fut une vieille coutume des aïeux que cette foi dans les sorts et les divinations : « Quiconque appellera un homme sorcier, dit une antique loi des

(1) Roger Bacon, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme plus moderne, est un franciscain du 13e siècle qu'il a rempli de ses travaux et de ses découvertes; il fut poursuivi comme sorcier.

Francs, et l'accusera d'avoir porté la chaudière où s'assemblent les sorciers, sera condamné à 62 sous d'amende; si c'est un homme libre, et qu'on ne puisse justifier de l'accusation, on paiera 186 sous.» Ces précautions de la loi prouvent que déjà, chez les Francs, la sorcellerie était une opinion commune et populaire. Au 12e siècle, la grande ambition des savans fut de se mettre en communication avec les diables. Les uns se livraient à la contemplation des astres, aux divinations par l'astrologie; les autres cherchaient dans l'analyse des métaux des résultats surnaturels; tantôt ils travaillaient la pierre philosophale, l'art de trouver de l'or (plus de cent ouvrages sont écrits sur ces matières); tantôt une mixtion d'herbes, un breuvage, exerçaient un charme sur les hommes et les animaux; on *envoûtait* un prince en piquant son effigie en cire, de telle sorte qu'il tombait, s'amaigrissant tous les jours; puis certains talismans formaient autant de préservatifs contre les maladies de la vie humaine.

L'expérience grecque avait fait peu de progrès dans la physique, et l'on sait combien les livres d'Aristote sont incomplets. Cependant, au moyen-âge, c'était sur des traductions corrompues et presque inintelligibles de ces travaux, que les ouvrages scientifiques étaient entrepris et achevés. Trois hommes célèbres ont décrit le monde physique: saint Thomas, saint Bonaventure et Albert-le-Grand; leurs travaux ne sont qu'un mélange des doctrines cabalistiques et des idées d'Aristote. Lorsqu'on en venait à des faits, à des applications, c'est alors que l'absurdité du système ressortait dans toute sa nudité: Vincent de Beauvais n'affirme-t-il pas que l'autruche couve ses œufs par la force calorique de ses regards? Il ne faut cependant point croire que ces études bizarres n'aient produit aucun résultat; c'est à l'esprit investigateur, à ces progrès persévérans, à cette inquiétude de l'imagination, que nous devons les premiers travaux de chimie et de mécanique; c'est dans ces laboratoires secrets, dans ces spéculations des longues nuits, que furent découvertes la boussole, la poudre à canon, les propriétés des verres convexes, et, plus tard, l'imprimerie et la gravure.

Albert-le-Grand a décrit la boussole en citant un passage d'Aristote, mais ce passage n'existe pas dans les œuvres du philosophe grec. Les anciens paraissent ne l'avoir point connue, car un si grand résultat eût fixé l'attention de Pline et des autres naturalistes. La description la plus complète de la boussole se trouve dans un livre du 13e siècle, connu sous le titre de *Bible Guyot;* l'auteur indique les propriétés de l'aimant, « pierre laide et brunette, où le fer volontiers se joint,» ainsi que sa direction vers le nord et l'étoile polaire. Cette importante découverte de la boussole appartient au 13e siècle; toutes les nations maritimes s'en disputent la gloire; la France la réclame, parce qu'elle porte des fleurs de lis; les marchands d'Amalfi l'avaient aussi revendiquée, parce que leur cité avait une boussole dans ses armoiries; quelques uns l'attribuent aux Arabes; d'autres enfin veulent que Marco Paolo l'ait rapportée de la Chine, mais les monumens constatent qu'elle était connue avant le retour du célèbre voyageur.

L'algèbre, la géométrie, la mécanique surtout, s'avançaient largement. Albert-le-Grand composa une tête parlante et un automate à figure humaine, qui allait ouvrir la porte quand on y frappait, et prononçait quelques mots. Roger Bacon avait fait un pigeon volant. En toutes ces recherches, la place de l'astrologie était grande; elle est la base des immenses travaux d'Albert-le-Grand, où la science des faits et des observations est étouffée par les théories cabalistiques. On ne peut ouvrir un livre d'astrologie sans que tout à coup n'apparaissent les sciences occultes, l'art d'évoquer les ombres dans le silence de la nuit, lorsque la lune, à demi-voilée d'un nuage, éclaire au lointain une ronde du sabbat. Albert nous apprend les moyens de broyer les simples, les mixtions alchimiques du sang, de la boue, pour produire des êtres par une génération factice; il nous donne la description de ces créatures imparfaites et effrayantes qui se meuvent sans exister. Une remarque curieuse, c'est que les ecclésiastiques ont travaillé à l'alchimie avec plus d'ardeur que tous les autres. On compte parmi les plus célèbres alchimistes, un pape, Jean XXII; un cardinal, Nicolas de Cusa; plusieurs évêques, chanoines, moines et abbés.

Ce que nous apprennent les chroniques des observations astronomiques révèle cette même tendance des esprits vers les superstitions astrologiques; le moine Albéric parle des sauts qu'on a vu faire au soleil; toute espèce d'éclipse annonce un grand événement, une calamité au monde chrétien, la mort d'un pape ou d'un roi. Les chroniqueurs contaient avec naïveté que le soleil passait la nuit, tantôt à éclairer le purgatoire, tantôt la mer; que la terre est soutenue par l'eau, l'eau, par les pierres, les pierres, par les quatre évangélistes, et ceux-ci, par le feu spirituel. Bacon n'était pas absolument étranger à ces puériles observations; toutefois, ses travaux sont plus rationnels; il rectifia de nombreuses erreurs sur le calendrier alors suivi, et en proposa au pape Clément IV une réforme. Les temps n'étaient point arrivés, et ce ne fut que trois siècles après qu'elle fut opérée, sous Grégoire XIII.

La médecine, qui avait fait de si grands progrès dans la vieille Grèce, semblait s'être entièrement perdue aux premiers siècles de notre barbarie; quelque faible routine s'était seulement conservée dans les monastères, où l'on pratiquait, avec l'hospitalité, l'art de guérir. Un des préjugés de la médecine d'alors, et elle en avait eu beaucoup! c'était de croire à la possibilité de prolonger indéfiniment la vie, tandis qu'elle s'occupait à peine de l'hygiène ou de l'art de la conserver. Roger Bacon a décrit des antidotes universels, au moyen desquels il pensait arrêter la mort elle-même, avec sa fatalité inexorable. Quant à la chirurgie, elle était confiée à des hommes illettrés, n'ayant que quelques habitudes purement mécaniques, quelquefois simples barbiers sans études. Aussi ne voit-on que des tentatives malheureuses, témoin le roi Richard, blessé légèrement au bras et expirant par l'ignorance de l'opérateur.

Les connaissances géographiques ne se sont perfectionnées qu'à une époque comparativement très-moderne. Le peu de notions que l'on avait au moyen-âge sur cette science, si utile aux progrès de l'esprit humain, avaient été transmises par les Arabes. On ne peut se faire une idée de toutes les absurdités géographiques qu'on rencontre jusqu'alors dans les chroniques. Gautier de Metz consacre tout un livre à la des-

cription de certaines îles où l'on voit six mois de jour et six mois de nuit : « Pour nous, s'écrie-t-il avec assurance, nous déclarons le monde carré au milieu des mers. » Quelques chroniques ne distinguaient que deux parties du monde : l'Europe et l'Asie, dans laquelle ils confondent l'Afrique. Ce qui devait avancer la science, c'était alors cet esprit voyageur qui avait tout à coup saisi l'Europe chrétienne. La mode des pélerinages dans la Palestine dominait les châteaux et les cités; de pauvres pélerins partaient à pied de la France ou de l'Angleterre, traversaient l'Italie, s'embarquaient à Gênes ou à Venise pour la Syrie. Quelquefois ils ne prenaient point la voie de mer, et parcouraient l'Allemagne, la Hongrie, les terres de l'Empire de Constantinople; ils arrivaient au tombeau de Jésus-Christ après six ou huit mois de marche à travers des pays inconnus. Le désir de convertir les infidèles avait aussi engagé à ces courses lointaines, dans l'Inde et la Tartarie, des religieux prédicans qui rédigeaient avec soin leur itinéraire. De toute cette activité devaient résulter de plus larges notions géographiques. Marco Paolo, à travers ses erreurs, et quelque confusion pour les noms des lieux et des peuples, demeure justement célèbre pour les immenses services qu'il a rendus à la géographie, en facilitant les travaux dans des siècles plus éclairés.

Au reste, rien de plus comique que les cartes géographiques qui sont l'ouvrage des moines du moyen-âge; toutes les positions sont fautives, toutes les divisions disproportionnées; aucune échelle ne peut servir à mesurer les distances; ils prennent le continent pour des îles, et des îles pour une portion du continent; les plus vastes royaumes sont rapetissés aux proportions d'une province, et les provinces y apparaissent avec les dimensions d'un royaume.

Tels sont à peu près les documens qui nous restent sur l'état des sciences au moyen-âge. Il est une vérité à constater : c'est que cette période fut une époque d'activité et de travail; on se livra avec ardeur aux investigations les plus diverses; et il n'est point douteux que les œuvres de ces hommes contemplatifs et laborieux n'aient puissamment avancé la science. — Nous nous occuperons, dans un prochain article, de l'état des beaux-arts.

A. Mazuy.

MONUMENS DE L'ANCIEN PARIS.

L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE.

A l'entrée de la rue Saint-Denis, et presque vis-à-vis du marché des Innocens, vous aurez sans doute remarqué une vaste construction dont la façade a quelque chose de monumental et que décorent des bas-reliefs dont les sujets sont empruntés à l'industrie et au commerce. Ce bâtiment, qui, dans ses quatre faces, enveloppe une cour incessamment traversée par un flot de piétons, est ce que nous appelons la cour Batave.

Entourée de boutiques et peuplée de marchands, cette cour attirerait les regards dans une ville moins importante que Paris. Mais dans Paris, cet immense bazar, dans Paris où vous trouverez à chaque pas de riches passages ornés par le commerce, dans Paris dont tant de rues ne sont qu'une suite de gracieux et brillans magasins, dans Paris qui possède le Palais-Royal, la rue de Rivoli et les boulevards, qu'est-ce, bon Dieu ! que la cour Batave?

Le lecteur devine de suite que si nous appelons son attention sur cette vaste construction, ce n'est pas pour la lui faire passer en revue. Nous passerions même sous silence l'origine de ce nom : *Cour Batave*, si nous ne savions, par expérience, qu'il y a parmi nos abonnés nombre d'érudits et d'amateurs d'origine et de traditions de toutes sortes. A cette classe de lecteurs nous dirons donc que la cour Batave fut bâtie en 1791 par une société de négocians bataves ou hollandais; de là son nom.

Ce que nous voulons voir dans la cour Batave, c'est ce qui n'y est plus aujourd'hui, une ancienne église démolie de fond en comble par les entrepreneurs du nouveau bazar, église dont nous avons reproduit la façade originale, et qui fut, à diverses époques, l'occasion de longues et curieuses contestations entre les gens d'église, les bourgeois et la cour elle-même.

Vers le commencement du 14e siècle, alors que la foi chrétienne, puissante encore au fond des cœurs, et que les souvenirs de la passion du fils de Marie attiraient en terre sainte de nombreux pélerins, une confrérie de bons Parisiens fonda une modeste église dans le lieu qu'occupe aujourd'hui la cour Batave. Ces pieux fondateurs avaient fait vœu de visiter la Palestine; leur église et leur corporation prirent le nom du *Saint-Sépulcre*.

Ce seul titre suffisait pour attirer dans le nouveau temple nombre de visiteurs et d'aumônes. Aussi, dès 1333, quatre ans au plus après sa fondation, la confrérie du Saint-Sépulcre comptait-elle dans son sein des rois et des princes. Le nombre de membres s'élevait déjà à plus de mille, et la confrérie se vit dans la nécessité de faire bâtir une église plus noble et plus vaste.

Comme les ressources particulières de cette pieuse association n'auraint pas suffi pour l'exécution de ce projet, on eut recours au moyen employé, en pareil cas, par nos pères pour la construction de tant de magnifiques cathédrales. Permission fut donnée par les évêques de solliciter la charité des fidèles dans plusieurs diocèses; et, vers le commencement du 16e siècle, la confrérie vit la dédicace de son église, qui ne fut néanmoins terminée qu'en 1655.

Cette nouvelle église se distinguait par son portail, estimé des connaisseurs. On y voyait un bas-relief qui représentait la sépulture de Notre-Seigneur; dans l'intérieur on admirait des vitraux peints en grisaille, plusieurs sculptures, quelques tableaux dans les chapelles, et surtout, au-dessus du grand autel, *une Résurrection* peinte par Lebrun.

Ce n'était pas sans peine que l'association du Saint-Sépulcre était parvenue à ce point de prospérité. Il lui fallut, dans l'origine, lutter contre le clergé de Notre-Dame et de Saint-Mèry, dont les églises étaient à proximité de celle du Saint-Sépulcre, et qui se voyaient

menacées de perdre une partie de leurs fidèles. Les confrères qui allaient toujours en avant, sans avoir égard aux oppositions du clergé parisien, se virent même excommuniés par l'évêque de Paris, et force fut aux insurgés de restituer annuellement à Notre-Dame et à Saint-Méry une partie des revenus qu'ils leur enlevaient.

Bien avant la fin du 17ᵉ siècle, la confrérie avait beaucoup perdu de son importance. Le clergé qu'elle avait organisé dans son église avait, comme de raison, substitué peu à peu son autorité à celle des confrères; l'église, mieux administrée du reste, était retombée dans la classe de toutes les autres églises.

Enfin, en 1672, cette maison fut réunie à l'ordre de Saint-Lazare, qui, 20 ans après, fut contraint de la rendre à ses premiers chanoines, puis y rentra de nouveau pour l'évacuer définitivement en 1790, lors de la suppression de cet ordre.

Pendant que les religieux de Saint-Lazare desservaient l'église du Saint-Sépulcre, quelques personnes imaginèrent de faire revivre les anciens priviléges de la confrérie, d'exhumer les bulles qui l'avaient instituée, de créer un ordre de chevalerie et de se décorer d'insignes particuliers. C'était en 1775; la confrérie ne comptait plus à cette époque que quelques bons bourgeois qui, à des époques fixes, se réunissaient dans des banquets. Ces banquets constituaient, à vrai dire, tout ce qui restait de l'association; aussi la confrérie avait-elle changé son noble titre originaire contre le titre ignoble, mais vrai, de *Confrérie de l'Aloyau*, qu'on lui donnait dans le public.

Les nouveaux chevaliers du Saint-Sépulcre avaient, dans leur nouvelle organisation de l'antique association, compté pour peu de chose les membres de la confrérie, et s'étaient réservé presque toutes les dignités; nombre de gens riches, et même des personnages titrés, devaient figurer dans le nouvel ordre du Saint-Sépulcre; mais les confrères de l'Aloyau crièrent à l'usurpation; et, un beau jour, ces distributions de décorations nouvelles, ces momeries puériles de réceptions et d'assemblées de l'ordre, misérable anachronisme d'un siècle ami des hochets, tout cela disparut devant un édit du roi, qui arracha les nouveaux chevaliers à leurs illusions de théâtre, et renvoya à leur *Aloyau* les confrères triomphans.

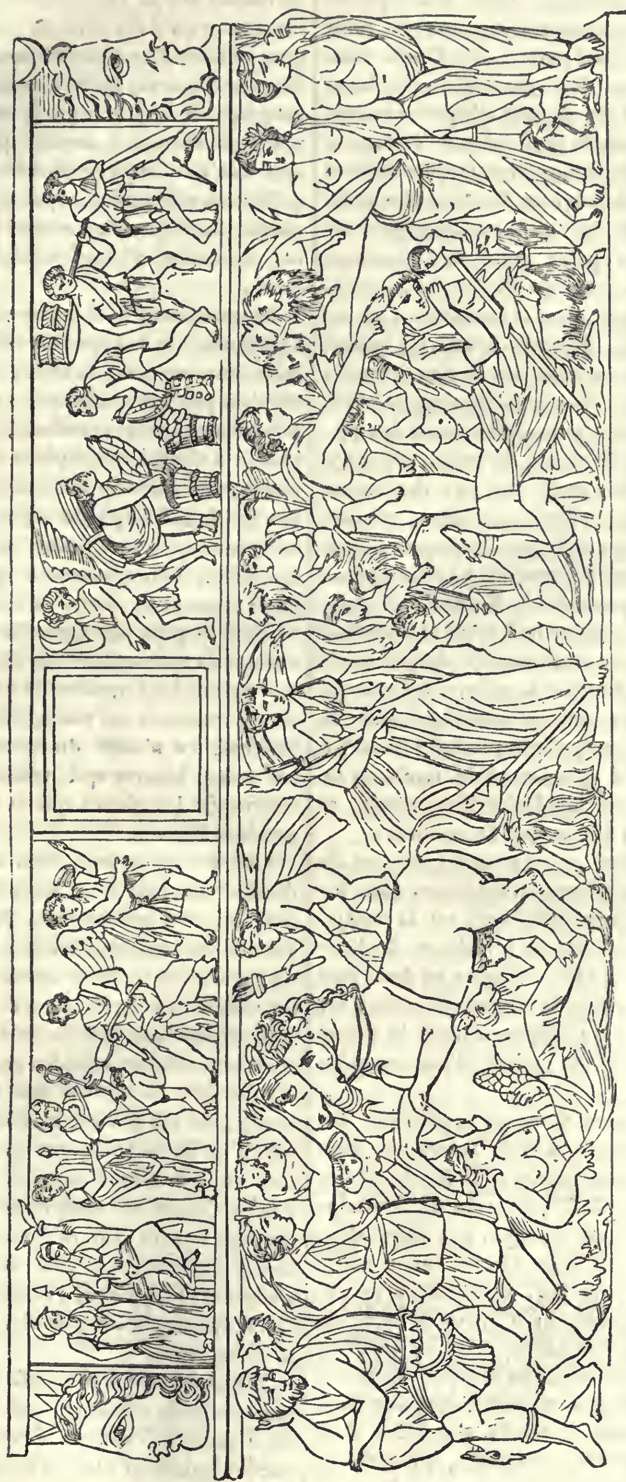
BRADSAW.



Portail de l'Église du Saint-Sépulcre.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Imprimé par la presse mécanique de CRÉTÉ, à Corbeil.



MONUMENS GALLO-ROMAINS.

SARCOPHAGE DÉCOUVERT A BORDEAUX.

MONUMENS GALLO-ROMAINS.

SARCOPHAGE DÉCOUVERT A BORDEAUX.

Parmi nos villes anciennes, beaucoup sont renommées par les antiquités romaines qu'on y a trouvées, ou par de beaux monumens qu'elles possédèrent, et dont elles conservent encore de remarquables débris. Tels sont Bordeaux, Vienne, Arles, Lyon, Poitiers, Fréjus, Autun, Reims, Narbonne, Nîmes, etc.; et même plusieurs lieux qui aujourd'hui ne sont plus que des villages : Nery, dans le Bourbonnais, Montot, dans la Franche-Comté, et Alichamp, dans le Berry.

Quant aux monumens funéraires, on conçoit que

les colonies romaines qui étaient établies dans les Gaules, que les troupes romaines qui se trouvaient cantonnées dans ses villes, que les magistrats romains, les marchands, les administrateurs de tout grade qui les habitaient ne pouvaient manquer de conserver pour leur sépulture le mode de leur patrie. D'ailleurs combien de Gaulois, à raison des emplois ou des honneurs dont ils étaient revêtus, durent adopter ces mêmes usages! Combien d'autres le firent par estime et par considération pour les vainqueurs, ou par faste et vanité! Ce dernier motif devait être d'autant plus puissant, qu'à cette époque le luxe de la nation gauloise était certainement loin d'égaler celui des Romains. S'agissait-il de quelque personnage illustre ou considérable dont on voulait immortaliser la mémoire, l'architecture élevait alors sur ses derniers restes un monument capable d'attirer les regards des siècles à venir; on adoptait quelquefois pour ces constructions le mode égyptien, des colonnes et des pyramides; mais ces pyramides et ces colonnes différaient de celles d'Égypte par des embellissemens d'un goût pur, par des bases, des piédestaux, des couronnemens agréables, et surtout par des proportions et des formes élégantes. Parmi tous les monumens funéraires terminés par une pyramide, le plus beau que possède la France est celui qu'on voit près de Vienne, entre le Rhône et la grande route (nous le donnerons incessamment). Malgré quelques dégradations qu'a éprouvées sa pointe, il a encore, dans son état actuel, y compris le massif qui porte la pyramide, plus de cinquante-deux pieds de haut. La tradition du pays prétend que c'est le tombeau de Ponce-Pilate, ce gouverneur de Judée bien connu, et qui fut exilé par Tibère à Vienne, en Dauphiné.

Dans de nombreuses fouilles faites aux environs de Bordeaux, on a extrait plusieurs sarcophages dont les formes n'ont rien de remarquable, mais où la sculpture est digne de fixer l'attention. L'histoire de Bordeaux est encore à faire; sa vieille origine ne peut être contestée. Ausone nous parle de sa magnificence; les découvertes que l'on fait journellement nous la prouvent; mais aucun auteur ne l'a établie d'une manière satisfaisante.

Le sarcophage dont nous donnons la gravure fut trouvé à St.-Médard d'Eyrau, à trois lieues de Bordeaux; il remonte, par son antiquité, à la fin du 2e siècle, ou au commencement du 3e; le style de la sculpture exige qu'on adopte cette époque. Les arts, alors réfugiés à Rome, ne peuvent nous laisser aucun doute que ce ne soit là qu'il ait été fait. Caché dans les entrailles de la terre, ce monument a bravé la barbarie des Visigoths, le fanatisme des Sarrasins et les pilleries des Normands; il est de ce superbe marbre de paros dont les sculpteurs de la Grèce se servaient pour leurs belles figures. Sans doute ce fut la sépulture d'un Léonce Paulin, grande famille consulaire, qui a donné à l'empire romain plusieurs magistrats suprêmes, et dont les propriétés dans l'Aquitaine étaient si étendues, qu'Ausone les appelle *Regna Paulini*.

La description d'un sarcophage serait, de nos jours, le sujet d'une élégie; nous y verrions, représenté pour ornement, un squelette armé de sa faux, une figure étendue sur un lit de mort, ou quelques génies en pleurs. Telles sont nos tombes modernes. Il n'en était pas de même chez les anciens Le sujet représenté sur ce sarcophage est le sommeil d'Endymion, mythe ingénieux que les poètes ont décrit, que presque tous les peintres se sont plu à retracer pour faire allusion au parfait bonheur, au sommeil éternel. Nous dirons peu de choses sur la vie mythologique d'Endymion; la fable assure qu'il fut aimé de Diane, et qu'il en eut cinquante filles. Les auteurs profanes varient sur la cause de son sommeil; les uns disent qu'ayant été admis au rang des dieux par Jupiter, et ayant manqué à Junon, il fut condamné à dormir perpétuellement. D'autres ajoutent que Jupiter promit de lui accorder tout ce qu'il pourrait souhaiter, et que le seul désir qu'il manifesta fut d'être doucement bercé par le Sommeil, ce roi des dieux et des hommes, comme le nomme Homère.

Le costume d'Endymion est celui des chasseurs de l'antiquité; sa tunique est relevée par une double ceinture, comme celle de Diane qui descend de son char conduit par deux amours; sa main gauche tient deux piques nommées *venabula*, dont on se servait à la chasse à cheval, et ses pieds sont entièrement couverts par la chaussure appelée *endrômis*, espèces de bottines qui faisaient partie du costume de Diane. Quant au chien que l'on voit aux pieds d'Endymion, et qui a un collier, Xénophon nous apprend que les Grecs ceignaient aussi le corps de leurs chiens de chasse; on trouve de plus des bas-reliefs et des pierres gravées antiques, représentant des chasses avec le nom de chaque chien. Cela prouve le cas que les anciens faisaient de ces animaux qui partageaient ainsi la gloire de leurs maîtres; ce n'était du reste qu'une modification de cet usage bizarre qui voulait qu'au mois d'août on couronnât les chiens qui avaient bien fait leur devoir pendant l'année.

Comme on le voit, rien n'est triste dans ce sujet destiné pourtant à un sépulcre. Ce ne fut point un artiste célèbre qui exécuta l'ouvrage, mais ce fut un homme de génie qui le conçut, qui dut même en faire un petit modèle. Pour avoir une juste idée de la manière dont ces sortes de travaux se faisaient à Rome, il faut connaître l'abus que les Romains firent des statues honorifiques sous les empereurs; il faut dire avec Tacite que l'usage en fut tellement profané de son temps, que les généraux dédaignaient d'aller à la guerre parce qu'ils ne voulaient pas partager avec des hommes indignes les honneurs trop légèrement décernés par les Césars. On conçoit que cette immensité du nombre des figures dut nécessiter l'établissement de plusieurs ateliers, à la tête desquels on plaça d'habiles sculpteurs; ils eurent l'inspection de tous les ouvrages, ils en fournirent les modèles, mais ils ne purent mettre la main à tous.

Les statues et bas-reliefs antiques ont, du reste, un incontestable avantage sur les productions modernes de ce genre; c'est d'offrir cette physionomie des belles choses, qui, pour être un peu défigurée dans ses détails, n'en est pas moins imposante dans son ensemble; c'est de fournir aux artistes des idées sur les costumes, les accessoires et le caractère des sujets qu'ils ont à traiter. Disons aussi que, de quelque manière et sous quelque rapport que l'on envisage les découvertes qui se font, elles n'en sont pas moins précieuses; elles tiennent par tant de fils aux grands événemens, que souvent elles fixent l'histoire sur des faits omis ou douteux.

A. M.

UN PRÉSIDENT DU QUINZIÈME SIÈCLE.

FRAGMENT.

Vous voyez, sur le penchant de ce coteau couvert de prairies, une petite ville qui domine une petite rivière. La ville se fait remarquer par cinq clochers de forme bizarre : un grand château, et une tour singulièrement élevée du côté de l'ouest. Vous êtes en Berry; la rivière est l'Indre; la petite ville est Loches; et, dans la tour, où vous apercevez de moment en moment flotter un voile de drap d'argent, est renfermée la gente *Agnès*. Agnès subit cette prison volontaire durant un voyage de son royal amant jusqu'à la cité de Bourges, sa capitale. Son amour a la complaisance de flatter ainsi les sentimens jaloux de Charles VII, dit le *Victorieux*, qui perdait si gaîment son royaume auprès d'elle. Elle attend le roi, mais le roi a ses raisons pour ne pas revenir à Loches.

Sur la route opposée à celle où la *belle des belles* porte incessamment ses regards, distinguez-vous là bas, tout là bas, vers l'horizon, un voyageur à cheval? Il chemine seul, et le vent du nord semble vouloir lui arracher son panache et son manteau. Regardez-le bien...... Mais vous ne le voyez plus, un nuage chargé de pluie vient de s'abattre entre lui et vous. Le voyageur est descendu de son cheval arabe, et va entrer dans une chaumière du coin de ce bois, pour se mettre un moment à couvert de l'orage, et apparemment pour se présenter devant le président de Chabannes, dans un équipage plus décent.

La chaumière où le voilà entré est celle d'un bûcheron. La famille est absente; mais un homme entre deux âges couvert d'un sarreau brun, et dont toute la personne est valétudinaire, est assis familièrement devant l'âtre, où il essaie de rallumer un feu de bruyères vertes. Bien qu'il soit étranger comme le premier voyageur, et entré là comme lui, pour éviter la bourrasque, il est à son aise dans la maison abandonnée du pauvre.

— Hé bien! votre seigneurie reste à la porte avec la bride de sa monture à la main, comme si elle voulait demander l'aumône? — Je l'ai faite à beaucoup de gens, l'ami; mais je n'entre jamais dans le plus humble logis sans en demander l'agrément au maître. — Le maître, c'est moi, puisque j'y suis; entrez. Le vilain n'y est pas; chauffez-vous à son feu; et vous m'aiderez ensuite à chercher s'il n'aurait pas laissé quelques bouteilles de vin sous ces fagots. — Voilà de l'eau-de-vie de Sancerre, que je porte toujours en voyage. — J'avais une soif de damné! Vous me paraissez un bon vivant, et votre brandevin est excellent. — Où allez-vous? — A Loches. — Et moi aussi. Y connaissez-vous quelqu'un à Loches? — J'y connaissais tout le monde il y a quelques mois. — Hé bien? — Vous êtes curieux! je suis discret; brisons là. — Vous avez peut-être tort. N'avez-vous pas entendu parler du président de Chabannes? — C'est chez lui que je vais. — Et moi aussi.

Et les deux voyageurs se regardèrent, et le premier entré poursuivit ainsi : — Votre nom? — M'avez-vous dit le vôtre? — Ah! moi, je m'appelle Landry; je n'en fais pas le fin. Je suis un pauvre diable qui vais occuper une place dans la justice du roi. — Ah! ah! Je suis bien aise de vous rencontrer. Je ne suis pas sans inquiétude sur mes biens, sur quelques suites d'un procès qu'on vient de me faire. Vous connaissez sans doute les lois du royaume? — Moi, je n'en connais pas une! — Et vous acceptez un emploi..... — Que voulez-vous! J'ai une femme et trois enfans à nourrir. J'ai fait long-temps un méchant métier; j'ai été *routier* dans les guerres civiles, *bandoulier*, *écorcheur*, *anglais*, que sais-je, moi! mais enfin, je me suis amendé; j'ai pris un état où il n'y a rien à dire, et me voilà prêt à entrer en exercice. Je crois que je commence ce soir.

— Je vous en félicite pour vos enfans. Tenez, Landry, puisque la Providence nous a fait rencontrer ici, laissez-moi faire une bonne action; c'est peut-être la dernière que j'aurai l'occasion d'accomplir dans mon pays. — De l'or! comment donc, dites-moi votre nom, j'essaierai de prier le bon Dieu pour vous. — Mon nom est celui d'un banni; mais je ne craindrai jamais de le dire : il est aussi celui d'un homme sans reproche : on m'appelle Jacques Cœur. — *L'inconnu en reculant* : Vous! Monseigneur! vous seriez ce coquin d'argentier du roi, dont on a fait le procès à Bourges?.... — Je vous ai dit que j'étais innocent. — Ce n'est pas là mon affaire. Vous êtes condamné..... — A l'exil. — Comment, à l'exil! — Oui, mon frère; et je suis mandé à Loches pour y recevoir les derniers ordres du roi, mon maître. Le président de Chabannes, qui a instruit mon procès, veut me parler, et me remettre sans doute l'ordre qui m'accorde un vaisseau que j'équiperai à mes frais, pour passer en Orient, avec ma famille. J'ai là, Dieu merci, des facteurs et des amis.

— Monseigneur, n'allez pas à Loches. — Pourquoi? — Parce que j'y vais. — Tant mieux, nous ferons route ensemble. Voulez-vous monter sur mon cheval? Vous me paraissez d'une santé faible. — Je me porte mieux que vous, si vous entrez chez le président. — Adieu, adieu, le temps s'éclaircit, et mon cheval frappe du pied; nous nous reverrons dans la ville. — — Gardez-vous de ce plaisir-là! Vous êtes mandé à la cour, et moi aussi; on vous attend chez le président, et moi aussi. En un mot, je vais à Loches pour pendre, et vous, pour être pendu. — Quoi! vous seriez......? — Oui, Monseigneur.

Voyez-vous Landry tendre la main à Jacques Cœur. Celui-ci n'ose pas la serrer; mais comme les deux compagnons se sont séparés vite! « Et voilà donc, disait l'argentier en piquant des deux son cheval arabe, voilà quelle reconnaissance on aura gardé à la pauvre Jeanne-d'Arc et à moi, deux enfans du peuple, qui avons peut-être sauvé le royaume, tandis que tant de gentilshommes le vendaient en détail. »

H. de Lat.....

LA GROTTE DE LA BALME (FRANCE).

Si l'on traverse la ville de Crémieu pour se rendre au hameau de la Balme, on parcourt un chemin bordé d'un côté par des rochers d'une grande élévation, de l'autre par des plaines arides. La surface de ces rochers offre le mélange des tons bizarres qui appartiennent aux pierres de toute nature, qui entrent dans leur constitution; les unes sont d'un noir foncé, d'autres

reflètent des couleurs brillantes, toutes sont entrelacées par les touffes du lierre qui serpente de la base au sommet des rochers, mollement appuyées sur de faibles arbustes dont l'existence appauvrie n'est entretenue que par le peu de terreau que leurs racines retiennent entre les couches du calcaire. Ces remparts naturels sont couronnés par des bois majestueux.

Les plaines qui séparent la route de la Balme du cours du Rhône sont de la plus triste stérilité; quelques brins d'herbe, quelques faibles épis se disputent un sable rouge et rocailleux; le voyageur porte à regret ses yeux sur ces terres misérables que le Rhône superbe semble dédaigner, et qui restent incultes et abandonnées.

C'est avec ces sentimens de tristesse et de pitié qu'on arrive à la petite commune de la Balme, et l'on y est reçu par de modestes habitans toujours surpris qu'on vienne chez eux chercher et admirer une merveille.

C'est une merveille en effet, qui est là, cachée dans les montagnes, au milieu d'un petit groupe de cabanes faites de bois et de boue; et le pauvre a creusé sa chaumière à l'ombre des pierres monumentales que la nature a entassées pour faire le pérystile de ces temples souterrains, enrichis des chefs-d'œuvre d'une sculpture que l'ébauchoire ou le ciseau ne touchèrent jamais.

Dirigé par le cicerone du hameau, homme qui regarde sans voir ou qui voit sans comprendre, le voyageur peut avec confiance franchir les difficiles abords de cette grotte magique. Son guide toujours froid, toujours méthodique dans ses excursions comme dans ses récits, place son pied dans les pas creusés par ses pères, répète les mots qu'il a entendus d'eux, et, comme eux, livre l'ame aux secousses de l'enthousiasme, de la terreur ou de l'admiration, sans qu'une seule étincelle de ce feu qu'il allume vienne échauffer son cœur ou réveille ses sens.

La seule émotion que ressente le conducteur, la seule crainte qu'il sache exprimer, c'est d'entendre une pierre se détacher, c'est de voir un flambeau s'éteindre; et, il faut le dire, sa sollicitude est aussi active que ses précautions sont intelligentes.

L'entrée de la grotte est au milieu du village; sa route est élevée dans les plus belles proportions et taillée, comme un arc de triomphe, au milieu des rochers à pic, qui s'étendent à l'infini. Des crevasses de cette voûte s'échappe un torrent qui se perd bientôt dans la cavité profonde qu'il s'est creusée au pied du rocher; des touffes de lierre, des arbres d'une belle végétation et des masses de rochers, élevées en colonnes majestueuses, décorent et complètent ce portique élégant.

Sur l'un de ses côtés est une chapelle en ruines; et la croix sainte est là pour rassurer dans le danger, et disposer l'ame au courage.

A peine a-t-on franchi le seuil et laissé derrière soi la chapelle, que le jour fuit sensiblement : on est entré dans le vestibule qui a près de cent pieds d'élévation ; ses parois sont irrégulières, hérissées d'aspérités et creusées d'excavations bizarres qui pénètrent plus ou moins dans le rocher. Pour aller plus avant, il faut gravir ces rocs; et si, arrêté sur leur sommet, on jette un regard derrière soi, on est témoin du plus beau des spectacles : le petit hameau de la Balme, la verdure du pérystile, le torrent qui se débat sur son lit de cailloux, le ciel qui fuit à perte de vue, tout cela, éclairé par un beau soleil, offre le plus merveilleux contraste avec les gouffres qu'on voit à ses pieds et les cavités sombres dont on est entouré. A chaque pas que fait le voyageur, il lui semble que la terre va s'entr'ouvrir; il se traîne sur des blocs éboulés; des montagnes renversées sont suspendues sur sa tête comme les débris de châteaux en ruines; il est forcé de se laisser glisser sur une terre noire et glaiseuse, à travers des canaux assez étroits pour livrer à peine passage à un homme, et c'est ainsi qu'il pénètre dans la seconde cavité, vaste salle dont le sol et le plafond sont inégaux, et qui est décorée de concrétions calcaires appelées stalactites ou stalagmites. Cette salle est suivie de plusieurs amphithéâtres où se trouvent rangés en symétrie les bassins nombreux qui reçoivent l'eau du torrent.

Ces bassins sont tous ciselés ou sculptés dans une rare perfection. Dans l'un de ces amphithéâtres est un immense bassin autour duquel sont disposés et étagés des bassins plus petits; dans quelques places ils forment des gradins sur lesquels on descend; les uns sont comme d'énormes coquilles, d'autres comme des vases antiques de Paros: leur blancheur les détache du fond noir de la grotte et met en saillie leurs découpures et leurs ciselures frangées.

De cette enceinte on passe dans la grotte dite des Diamans; ses murailles sont jonchées de concrétions qui brillent de l'éclat le plus vif, lorsque la lumière des flambeaux vient frapper leur surface cristalline, et que leurs millions de facettes la réfléchissent dans tous les sens. L'humidité de cette salle est dangereuse, et l'on se hâte de la quitter pour arriver sur une pente douce, mais par un passage difficile, au bord du lac.

C'est à ce moment qu'on éprouve un sentiment indéfinissable d'étonnement et de bien-être. Fatigué de ramper, de glisser, de gravir, on trouve enfin une occasion de repos : c'est une petite barque que, partout ailleurs, on désirerait plus propre et plus commode; mais enfin elle est là, et l'on s'y assied pour se faire transporter sans fatigue.

L'eau de ce lac est si limpide, qu'on distingue partout son lit de sable doré; au dessus de soi l'on contemple la voûte qui emprisonne cette mer; tantôt elle est sinueuse et irrégulière : c'est un canal étroit dont la barque touche les bords, et on ne l'a pas plus tôt franchi en se couchant au niveau de l'eau, qu'on pénètre dans des cavernes étendues dont l'œil ne peut saisir les limites. Le lac de la Balme a plus d'une lieue; quand on revient au bord après avoir fini le voyage nautique, on a devant soi une nouvelle entrée, et l'on est réservé à des sensations d'un autre genre.

Jusque-là la splendeur du vestibule, les cavités sombres et dangereuses, les amphithéâtres, les sculptures, les cristallisations, ont étonné, ébloui, charmé les sens, et cette nacelle, cette eau limpide, ont remplacé des pensées graves et solennelles par des idées gracieuses et riantes. Si le voyage se terminait là, on n'en garderait qu'un souvenir d'admiration; mais dans l'antre où l'on va descendre, c'est de la terreur qui saisira l'ame, c'est de l'effroi qu'on éprouvera à la vue des objets imposans que la nature y a rassemblés.

Après avoir parcouru des corridors d'une longueur prodigieuse, aux murs humides et froids, on arrive

dans une enceinte immense; il n'y a pas de caveaux destinés à recevoir les dépouilles des morts, qui aient jamais offert un aspect aussi tristement solennel, pas une dernière demeure où les monumens soient plus entourés de souvenirs religieux. De toutes parts s'élèvent des masses de rochers taillés comme des tombeaux; sur ces tombeaux sont accoudés des fantômes gigantesques semblables à des moines priant; çà et là sont des faisceaux d'armes et des urnes funéraires; ici, ce sont des colonnes qui ont l'air de soutenir l'immense voûte d'un temple gothique; là ce sont les parois qui sont couvertes de longs tuyaux figurant des jeux d'orgues; ailleurs, ce sont des masses mancelonnées qui ressemblent à des autels, et tous ces ornemens, jouets d'une nature inépuisable en ses formes comme en ses moyens, sont produits par l'infiltration des eaux qui, chargées de matières calcaires, les déposent aussitôt qu'elles arrivent au contact de l'air.

A quelques pas de cette enceinte, l'air qu'on respire est fétide et irritant; plus on marche, plus la respiration est gênée. Au silence de mort qui règne dans les caveaux succède un bruissement lointain; plus on approche, plus le bruit augmente; bientôt l'odeur est insupportable et le tumulte assourdissant; le voyageur



La Grotte de la Balme.

est à la fois asphyxié et étourdi. En ce moment, si l'on se trouvait seul dans cette atmosphère infectée, au milieu de ce concert infernal, l'imagination rêverait cet autre monde fait pour les criminels : il n'est peut-être pas plus repoussant.

Ce qu'on éprouve est si fatigant, qu'on est tenté d'abord de retourner sur ses pas; mais la curiosité l'emporte sur le malaise. Après une heure de marche, pendant laquelle le bruit et l'odeur vont toujours croissant, le voyageur arrive enfin dans un antre creusé d'un côté à une profondeur immense, et de l'autre disposé en plate-forme, d'où l'on peut observer les causes et du bruit et de la corruption de l'air : là, de mémoire d'homme, des millions de chauves-souris se sont réfugiées; elles tapissent les murailles, et leurs débris s'entassent dans l'énorme fosse qu'elles seules peuvent aborder. Dès qu'une lumière pénètre dans leur triste demeure, elles fuient de tous côtés; elles projettent sur vos têtes leur vol rapide, et parviennent souvent à éteindre les torches dont on se fait accompagner; leur nombre est tel, qu'en un instant cette partie de la grotte est comme transformée en une immense volière où ces horribles animaux peuvent à peine se remuer; on ne peut rester long-temps sans danger avec ces hôtes sauvages, dont les voyageurs se sentent heurter à chaque instant, et qui les force de quitter ce lieu, non pas mécontens d'y être venus, mais accablés d'émotion et de fatigue. Un corridor d'une étroitesse extrême conduit à la chambre dite du Roi, ainsi nommée parce que *François* Ier y reposa quelques instans; de cette chambre, après un court trajet, on se retrouve enfin au sommet du vestibule, d'où l'on revoit le jour et la verdure avec un bonheur réel : car on a pu se croire un moment séparé de la terre et des hommes.

La chapelle qui est à l'entrée de la grotte reçoit les prières des habitans de la Balme : tous les dimanches

un prêtre des environs vient y dire la messe; le 15 août, un service solennel y attire en foule les habitans des contrées voisines. C'est un admirable spectacle que ce peuple agenouillé sur la route qui mène à la grotte, depuis les premières maisons du village, jusqu'au fond du vestibule; femmes, enfans, vieillards, groupés çà et là sur des masses de rochers, au bord du torrent, mêlant leurs voix au bruit de l'eau qui frémit sur le cailloutage ou se brise dans les cavités profondes; les cantiques, répétés d'échos en échos et perdus dans l'immensité; le sentiment religieux auquel la solennité de ces lieux ajoute; le jour incertain qui éclaire chaque groupe d'après la place qu'il occupe dans la vaste enceinte: tout cela forme le plus beau tableau qu'on puisse contempler, le spectacle le plus intéressant qu'on puisse observer.

Telle est à peu près cette grotte de la *Balme*, moins connue peut-être et surtout moins célébrée que la plus minime cascade de la Suisse, la montagne la moins élevée des Alpes ou le plus maigre accident de l'Écosse; mais la Balme est française, la Balme nous appartient, la Balme, il faut bien le dire, n'est qu'à 120 lieues de Paris.

— Achille Comte. —

LES DERNIERS MOMENS DE RAMUS.

A l'angle de la rue des Carmes, au cinquième étage, et dans une chambre qui n'a pour ornement qu'une chaise de bois peint, une mauvaise coupe de faïence et un peu de paille fraîche, habite un sage que les monarques vont visiter quelquefois; dont le nom est prononcé en Italie, en Allemagne, en Angleterre, partout où disputent deux intelligences, et qui a troublé le monde moral, en mettant le premier en doute l'infaillibilité d'Aristote: c'est Ramus.

Il se promenait dans la cour du collége de Presles, si souvent témoin de ses sarcasmes amers contre l'empirisme du siècle, et rêvant, selon sa coutume, comment il blesserait de quelque nouveau coup cette vieille scholastique déjà toute mutilée par lui, quand un de ses disciples vint le distraire de sa méditation en lui montrant du doigt la place Maubert, et répétant: *Les voilà! les voilà!* Ramus le comprit et alla se cacher.

Bientôt on aperçut un homme d'une haute stature, le corps courbé, le front chauve, l'œil étincelant d'un feu livide, et vêtu d'une robe qu'il avait usée sur les bancs de l'école, en interprétant les oracles d'Aristote: c'était Charpentier que suivait un peuple d'adolescens, d'adultes, de vieillards, disciples, ou plutôt athlètes du philosophe de Stagire, dont ils soutiennent la divinité par des argumens qu'on ne connaissait pas dans les gymnases d'Athènes. A ces ames enthousiastes d'une philosophie qui pèse sur l'espèce humaine depuis dix-huit siècles, se sont mêlés quelques écoliers de Ramus lui-même, que Charpentier a gagnés en leur démontrant, dans trois discours divisés à la manière de l'école, que de ne pas croire à Aristote, c'est être huguenot. Toute cette cohue de sages reste dans la cour du collége, pendant que Charpentier monte les degrés qui conduisent à la retraite de Ramus. La porte en était ouverte. Les deux représentans de l'empirisme et du spiritualisme se saluent, et alors s'établit entre eux ce colloque latin qu'un historien contemporain nous a conservé, et dont il serait difficile de rendre l'énergique rapidité:

— Salut. — Salut. L'heure de mourir est venue. — La vie! — Je te la vends. — Combien? — Tout ce que tu possèdes. — Qu'il soit dit.

Alors Ramus fouille dans son lit et trouve une bourse pleine d'or qu'il remet à Charpentier. Le prix du sang enveloppé sous un pan de sa robe, Charpentier descend l'escalier et s'enfuit. Quelques écrivains veulent qu'il ait montré la fenêtre de son rival; d'autres racontent qu'il s'échappa comme un voleur nocturne.

A peine était-il loin, que cette multitude commence à murmurer: on entend distinctement: *Aristote! Aristote!* Les régens crient: *Huguenot!* en désignant du doigt ces niches en pierre d'où Ramus précipita, quelque temps auparavant, les images des saints. Des femmes de la place Maubert, attirées par le tumulte, font le signe de la croix; d'autres joignent les mains et répètent: *Jésus! Jésus!* Des écoliers, ramassent des pierres et essaient de les lancer jusqu'aux fenêtres de l'habitation du professeur. Enfin, un adolescent, plus hardi que ses camarades, pousse violemment la porte de bois du collége, et tous les autres le suivent pêle-mêle à travers l'escalier étroit qui conduit au *Sunium* du nouveau Platon. Ramus, assis sur la paille, attendait tranquillement que son sort s'accomplît: l'écolier qui était venu l'avertir de l'approche de Charpentier était à ses côtés, l'œil fixe sur son maître. La main qui frappa le philosophe fut celle d'un jeune homme auquel il aimait à faire lire ses livres de philosophie. Heureusement il ne la vit pas venir, car il avait relevé sur ses yeux son épaisse barbe blanche. Ses yeux, dit-on, étaient tout mouillés, le meurtrier l'affirma; mais quand son témoignage serait vrai, qui oserait croire que ce fût la vie que pleurât ce sage? Dans ce corps usé par les veilles et les disputes philosophiques, elle ne tenait qu'à un souffle, et ce souffle s'échappa bien vite: un seul coup tua le vieillard. On ouvrit la fenêtre; on souleva le cadavre et on le jeta dans la cour. En tombant, le ventre se rompit et les entrailles se répandirent sur le pavé. On vit alors des écoliers se précipiter, à la voix de leurs régens, sur ces restes sanglans, les partager entre eux comme des trophées, et les disperser ensuite dans les rues voisines, aux cris de la populace qui, armée de verges, fustige le corps du philosophe. On traversa la place Maubert pleine de vendeurs qui, s'approchant pour voir le seul homme qu'ils connussent dans le monde intellectuel, ramassaient de l'herbe pourrie et la jetaient sur cette figure que le Primatice avait prise pour modèle et que les rois avaient baisée en signe d'admiration. Ce disciple bien-aimé, dont l'histoire n'a pu sauver le nom, et quelques autres encore suivaient de loin le cortége, recueillant d'une main avide les débris de la robe de leur maître que déchirait la pointe des cailloux. Arrivé presqu'en face de l'église de Notre-Dame, on poussa le corps dans le fleuve: il surnagea et vint aborder au pont Saint-Michel où l'attendaient ses fidèles élèves. La foule avait couru à d'autres spectacles. Ils amarrèrent le corps, le lavèrent, l'enveloppèrent de leurs vêtemens, et ils se préparaient à l'emporter lorsque des passans les chassèrent à coups de pierre. Un homme du peuple étant descendu sur la Grève, écarta la barbe blanche qui couvrait la figure du mort et cria: C'est Ramus!... Tout Paris voulut voir les restes du philo-

sophe. Pendant que des princes allaient entendre ses leçons, Ramus avait eu des courtisans, il ne s'en trouva pas un, après sa mort, qui vînt garantir sa face des insectes ou de la populace. Au premier bruit du meurtre, ils s'étaient précipités dans les appartemens du monarque, pour lui baiser les mains, lui jurer une inviolable fidélité, et le féliciter sur le trépas d'un homme qui n'avait pas même de draps pour dormir. Ils parlaient d'aller remercier le Ciel; mais le prince rougit de cette ivresse de servitude, et il ne voulut pas les accompagner. On prétend que, pendant la nuit, un chirurgien se glissa dans l'ombre, et sépara la tête du tronc. Des historiens ont écrit qu'on jeta le tronc dans un égout voisin.

Pendant que le fleuve emportait doucement le corps, des hommes de la lie du peuple, qui croyaient que la fortune et la gloire devaient habiter ensemble, fouillaient la demeure de Ramus et s'étonnaient de n'y trouver que quelques gouttes de vin blanc dont il se lavait la barbe, un vieux manteau d'hiver, et deux ou trois volumes grecs tachés de sang. Ces livres étaient les seuls instrumens avec lesquels Ramus, durant trente ans, remua les esprits.

Ainsi s'éteignit une des plus brillantes lumières qui aient lui dans le seizième siècle. Ce fut Ramus qui le premier tenta de ruiner cette ténébreuse philosophie où les plus nobles esprits erraient en aveugles, et qui aurait exilé de nos écoles toutes les images d'Aristote, s'il eût vécu quelque temps encore; car la nature lui avait donné tout ce qu'il faut pour opérer les révolutions intellectuelles : une ame ardente, une complexion vigoureuse, une activité de corps infatigable, l'amour de la gloire et de la pauvreté, une éloquence vive et impétueuse. Il couchait sur la paille, ne vivait que de légumes qu'il allait acheter et qu'il apprêtait lui-même, pendant que d'un air curieux il interrogeait Aristote pour trouver l'intelligence de ce philosophe en défaut. Ses modestes revenus étaient employés à élever de pauvres écoliers auxquels il ne demandait pour toute reconnaissance qu'une haine sans bornes contre l'empirisme scholastique. On aurait tort peut-être de blâmer ce fanatisme philosophique; car une ame froide se serait enfermée dans le doute, et Descartes n'aurait pas trouvé les voies toutes préparées pour la régénération de l'entendement humain.

M. Audin.

CANTON DE GLARIS.

VALLÉE DE KLONTHAL.

Après une rude et difficile ascension de deux heures, on arrive au pied du mont Glärnisch, et, en traversant le hameau romantique de Riedern et un pont couvert, on recommence à monter à une petite distance de la Löntsch, qu'on entend gronder et bouillonner au fond d'une effroyable gorge. Là, une transition soudaine et singulière a lieu. Au spectacle de la désolation succède un charmant paysage, et les yeux se reposent agréablement sur une des vallées les plus délicieuses des Alpes, la vallée de Klonthal. Le brillant miroir des eaux du lac, ses rives couvertes d'une riche verdure, les petites habitations répandues çà et là et qu'ombrage le feuillage touffu de l'érable et du bouleau; tout enfin donne, dans la belle saison, une idée de l'Éden.

Le sentier, qui tourne à l'ouest et traverse le torrent, conduit aux riches prairies de Teufen-Winkel, arrosées jusqu'à Glärnisch par une foule de ruisseaux. Là on voit inscrit sur un immense bloc de granit le nom de *Gessner*, avec des éloges de la part de deux de ses compatriotes, ses justes admirateurs. Un groupe d'arbres étend son feuillage sur ce roc; les cascades et les torrens font entendre leur bruissement dans les environs; aucun lieu enfin ne pouvait être mieux choisi et n'était plus convenable pour élever un monument à celui qui, comme poète et comme peintre, a chanté dans un langage si passionné les beautés de la nature et les bienfaits de la Divinité.

Au milieu du berceau de la liberté, le village de Näfels est un lieu de pélerinage, un second Morgarten, où les intrigues de l'étranger échouèrent de nouveau, et où le courage des patriotes fut mis à une rude épreuve; car ils eurent à lutter tout à la fois contre la trahison au dedans, contre le despotisme au dehors.

En 1388, Wesen, près du lac de Wallenstadt, appartenait à Glaris, et était gouverné avec une rare modération; et néanmoins les habitans, loin d'avoir réellement pour leurs maîtres l'attachement qu'ils affectaient, désiraient rentrer sous l'autorité autrichienne, et prenaient en secret leurs mesures pour effectuer cette réunion. Afin de parvenir à leur but, ils avaient réussi à introduire, dans des futailles ou par d'autres moyens clandestins, un détachement de soldats autrichiens, qu'ils cachèrent dans leurs caves ou dans d'autres lieux retirés; et tout cela sans que Glaris en conçût le moindre soupçon : pour que la trahison fût même complète, ils demandèrent un renfort de cinquante hommes qu'on leur envoya. Alors, la veille de la Saint-Mathieu, les Autrichiens, ainsi que cela était convenu, se rassemblèrent, au nombre de six mille hommes, et se dirigèrent sur Wesen, les uns par le lac, les autres par terre; pendant ce temps, dans la ville qui jouissait du calme apparent, les soldats et les citoyens qui étaient du complot attendaient le signal pour se jeter sur la garnison qui ne se doutait de rien, et pour la passer au fil de l'épée.

Au moment où les assaillans eurent concentré leurs forces sous les murailles, le signal du massacre fut donné : des torches furent placées à chaque fenêtre, et la ville illuminée en un instant; des citoyens armés, arborant les aigles de l'empire, se précipitèrent dans les rues, les portes furent ouvertes de force, et, à chaque entrée dans la ville, le sang coula des deux côtés. Conrad d'Au, citoyen d'Uri, commandant la garnison suisse, fut tué sur le lieu même, ainsi que trente de ses hommes, tandis que les autres ne purent éviter la mort qu'en se précipitant des murs de la ville dans le lac, et en se sauvant à la nage. La nouvelle de cette trahison et du carnage qui s'en était suivi parvint à Glaris avec la rapidité de l'éclair, et excita l'indignation des confédérés. Une poignée de ces hommes intrépides, ayant à leur tête l'étendard de la liberté, volèrent aux frontières, vers lesquelles les Autrichiens s'étaient déjà avancés avec toutes leurs forces. Là, les bergers de Glaris les attaquèrent; et, par des escarmouches continuelles, les tinrent pendant quelques jours en respect. Cependant, comme les neiges commençaient à intercepter les communications dans les montagnes, et que les patriotes ne recevaient aucun renfort de Schwyz, ils se virent forcés de faire des

propositions de paix. Elles furent accueillies avec tant de hauteur, on voulait imposer des conditions si humiliantes aux confédérés, que ceux-ci se déterminèrent, quel que fût leur petit nombre, à lutter jusqu'au dernier, et à ne jamais acheter la paix par la perte de leurs anciens droits.

Alors, deux cents hommes de Glaris, commandés par Am-Buel, se portèrent près de Näfels, attendant l'attaque de l'ennemi qui s'approchait au nombre de six mille hommes, c'est-à-dire dans la proportion de trente contre un. Voyant l'infériorité des moyens qu'elles avaient pour défendre le pays, les autorités de Glaris, préparées à tous les malheurs, envoyèrent dans les montagnes les femmes et les enfans, et dépêchèrent en même temps des messagers à Schwytz et à Uri, pour réclamer assistance. Dans l'intervalle, les Autrichiens réussirent à forcer les retranchemens de Näfels, et Am-Buel, dont les forces s'élevaient alors à cinq cents hommes, se retira vers la montagne de Ruti, qui protégeait son arrière-garde, tandis qu'un terrain montueux mettait son front à couvert de la cavalerie ennemie. Le désordre commençait à se mettre parmi celle-ci, par l'effet de la chute des fragmens de rochers que les patriotes faisaient rouler du haut de la montagne, et qui, en portant la confusion dans les rangs ennemis, mettaient les patriotes à même de maintenir une lutte si inégale. Néanmoins, les Autrichiens continuèrent d'avancer vigoureusement; et, plus les obstacles croissaient, plus ils redoublèrent d'efforts pour les surmonter. Enfin, un grand cri, qui parut ébranler la montagne elle-même, causa parmi eux une terreur panique. L'infanterie et la cavalerie, se mêlant dans le plus grand désordre, quittèrent le champ de bataille sans reconnaître aucune autorité, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Le cri qui avait produit un effet si favorable aux Suisses, venait d'un petit détachement de trente volontaires de Schwytz, qui, en arrivant au secours de Buel, avaient annoncé leur approche et l'appui qu'ils venaient apporter à la cause de la patrie.

Restés maîtres du terrain, les hommes de Glaris poursuivirent l'ennemi et en firent un grand carnage, rappelant aux fuyards, lorsque ceux-ci tombaient sous les coups de leurs lances et de leurs bâtons ferrés, le massacre de Wesen et le meurtre de Conrad. Plus de deux mille cinq cents Autrichiens périrent sur le champ de bataille, ainsi que dans la plaine des environs, en fuyant. Beaucoup se jetèrent dans la Linth et y trouvèrent leur tombeau. Le pont de Wesen se rompit sous le poids des fuyards, et une foule de fantassins et de cavaliers périrent dans le lac. Cette bataille fut livrée le 9 avril 1388; et, actuellement encore, les habitans de Glaris célèbrent l'anniversaire de leur victoire le premier jeudi du même mois, et on proclame les noms de ceux qui périrent sur le champ de bataille, et de ceux qui survécurent à cette lutte sacrée en faveur de la liberté.

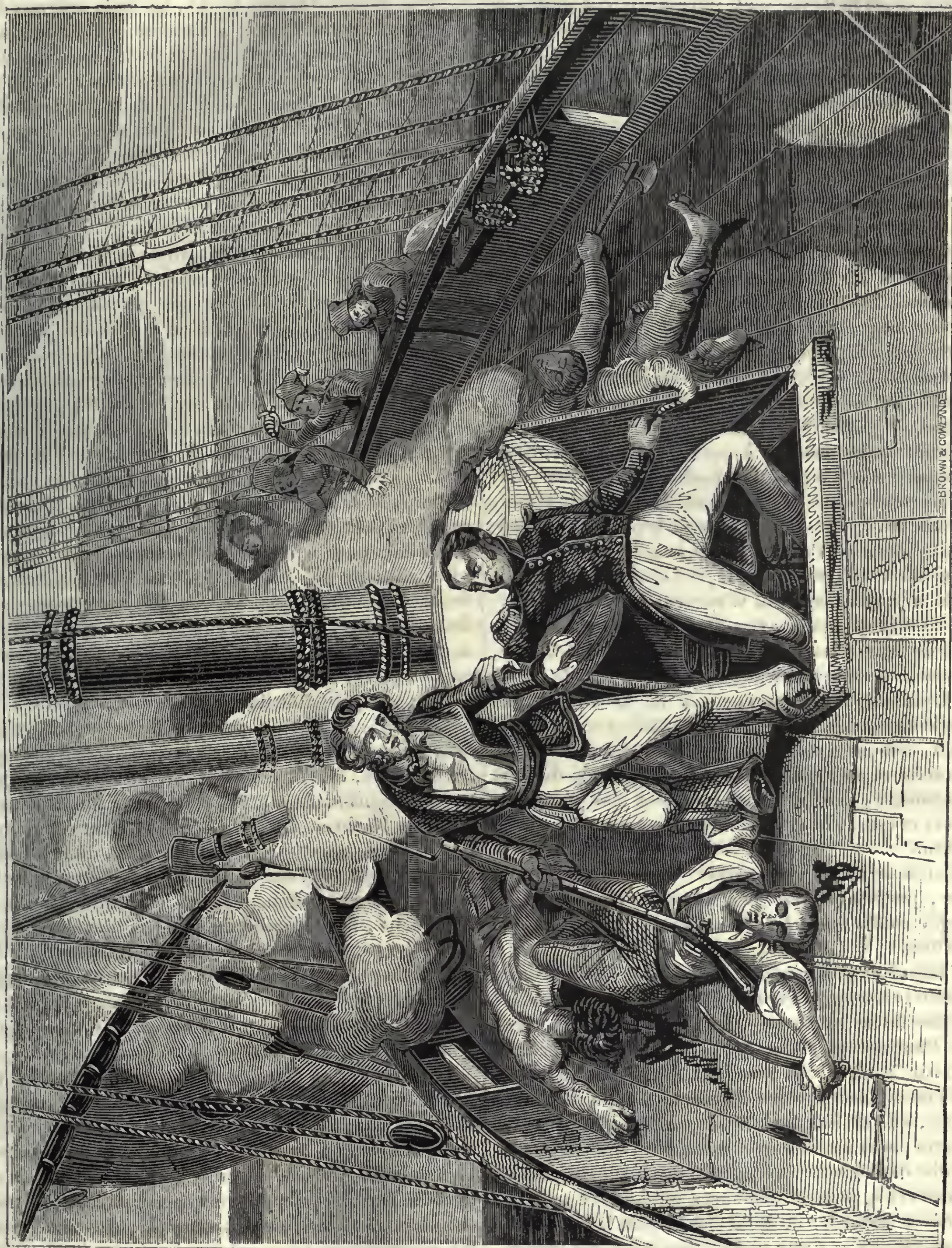


Laitier de la Vallée de Klonthal.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Imprimé par la presse mécanique de CRÉTÉ, à Corbeil.

MORT HÉROIQUE DE BISSON.



HISTOIRE CONTEMPORAINE.

—

BATAILLE DE NAVARIN. — MORT HÉROÏQUE DE BISS ON

— Octobre et novembre 1827. —

Le glorieux soulèvement de la Grèce durait depuis cinq ans avec des succès variés; les sympathies du monde civilisé semblaient acquises à ces Hélènes qui mouraient en défendant la croix. Tant que le mouvement religieux s'était mêlé aux troubles politiques du Piémont, à la révolution d'Espagne, il y avait eu hésitation parmi les puissances, et le congrès de Véronne avait même repoussé avec une sorte de dureté diplomatique les prières de la Grèce; mais, à la mort de l'empereur Alexandre, il éclata dans l'empire russe une si violente sympathie pour les Grecs, qu'il eût été impossible à l'empereur Nicolas, son successeur, de comprimer cet élan qu'imprimait une commune

croyance. Le cabinet de Saint-Pétersbourg déclara donc à l'Europe qu'il était décidé à prêter secours à la Grèce; et l'Angleterre, qui voyait avec méfiance l'accroissement que l'influence russe prendrait sur la Méditerranée, si la Russie seule intervenait, consentit, de concert avec la France, à un traité spécial qui fut signé à Londres, et dont l'objet était de mettre un terme aux malheurs des Grecs. On y stipulait l'indépendance des Hellènes, la limitation de la Grèce; et, comme dernière clause, on déclarait que la Porte-Ottomane serait contrainte à accepter les articles arrêtés par les trois puissances.

Tandis que le Grand-Seigneur faisait toutes ses dispositions pour annuler ou éluder les effets de l'intervention, les puissances qui s'en étaient chargées réunissaient des forces navales, destinées à la faire respecter. Elles envoyèrent dans la Méditerranée, chacune une escadre de quatre vaisseaux de ligne, quatre frégates, et quelques bâtimens légers, dont les commandans, le vice-amiral Codrington pour la Grande-Bretagne, le contre-amiral de Rigny pour la France, et le comte de Heiden pour la Russie, se concertèrent sur les mesures à prendre afin d'amener une suspension d'armes, ou d'empêcher les hostilités entre les forces grecques et ottomanes. Un officier anglais était allé en Égypte pour prévenir le pacha des arrangemens pris, et l'inviter à suspendre le départ de l'expédition préparée dans le port d'Alexandrie; mais le pacha, à qui l'on avait si souvent supposé des projets d'indépendance, avait déclaré sa résolution décidée de suivre les ordres et la fortune du Grand-Seigneur, son suzerain. Aussi, quelles que fussent toutes les représentations des envoyés de la France, de l'Angleterre et de la Russie, l'expédition turco-égyptienne, composée en tout de 92 voiles, sous les ordres d'Ibrahim et du capitan Tahir-Pacha, sortit du port d'Alexandrie, échappa aux croisières des puissances alliées, et entra, le 9 septembre 1827, dans le port de Navarin.

Cherchons, dans une analyse rapide, à pénétrer la cause, jusqu'à ce jour peu connue, qui amena le brusque conflit entre les forces navales d'Ibrahim et des alliés.

L'amiral anglais, informé le premier de l'entrée de la flotte turco-égyptienne à Navarin, se mit en croisière devant ce port, en attendant l'arrivée des escadres française et russe. Le 19 septembre, Ibrahim fit partir Tahir-Pacha avec une division de sa flotte, dans l'intention de savoir comment se conduirait l'amiral anglais, qui croisait seul depuis quelques jours devant Navarin; mais aussitôt que sir Édouard Codrington vit sortir les bâtimens turcs, il envoya une frégate auprès de Tahir-Pacha, pour lui annoncer qu'il fallait qu'il retournât à Navarin, ou qu'il emploierait la force pour l'y contraindre. « Cette notification, répondit le commandant turc, me paraît fort étrange, et je dois en informer Ibrahim, mon général en chef. » Ibrahim, à peine instruit de ces menaces, déclara à l'amiral anglais qu'il ne commencerait pas les hostilités, sans en avoir reçu l'ordre formel de la Sublime-Porte; qu'en conséquence il avait donné l'ordre au capitan-pacha de rentrer à Navarin. « Mais, ajouta-t-il, je sortirai moi-même avec toute ma flotte, si mon plan de campagne l'exige; et, sans égard aux forces combinées qui voudraient s'y opposer, je m'exposerai plutôt à tous les dangers, quelque grands qu'ils soient, afin de remplir le devoir d'un général d'armée, qui ne doit pas interpréter les instructions de son gouvernement. »

Le 21 au matin, l'escadre française rallia la division anglaise devant Navarin. Le 23, les deux amiraux demandèrent une audience à Ibrahim qui la leur accorda. « Nous avons reçu de nos cours, lui dirent-ils, l'ordre formel de faire cesser l'effusion du sang, et de contraindre par la force, celle des deux parties belligérantes qui s'y refuserait; les Grecs se sont soumis à cette résolution; si vous voulez continuer seul les hostilités, vous mettrez votre flotte dans le plus grand danger, en sacrifiant les intérêts de sa Hautesse, intérêts que vous devez protéger et défendre. »

Les deux amiraux s'efforcèrent de faire comprendre à Ibrahim l'insuffisance des moyens de résistance de la Porte, contre la volonté des puissances alliées. Ibrahim les écouta avec autant de sang-froid que d'attention : « Serviteur de la Sublime-Porte, répondit-il, j'ai reçu des ordres pour pousser la guerre en Morée; cependant, le cas qui se présente n'étant pas prévu, je vais expédier des courriers à Constantinople et en Égypte, et, jusqu'à leur retour, j'assure sur l'honneur qu'aucun bâtiment de ma flotte ne sortira de Navarin.»

Cette assurance ne tarda pas à être violée. L'escadre anglaise s'était dirigée sur Zante, et l'escadre française sur Milo, pour y refaire leurs vivres; elles avaient laissé chacune une frégate, *le Darmouth* et *l'Armide*, devant Navarin, pour observer les mouvemens de la flotte ottomane. A peine l'amiral Codrington avait-il mouillé à Zante, qu'un signal lui apprit que trente navires turcs, au mépris de l'armistice, étaient sortis de Navarin, aussitôt il reprend la mer, va droit à l'amiral turc, se plaint du manque de foi et lui déclare qu'il est prêt à s'opposer par la force à son passage. De son côté, M. de Rigny, prévenu en même temps que le commandant anglais, reprit avec son escadre la route de Navarin. Les forces russes étant enfin arrivées, les trois amiraux se réunirent : « Et, dit le bulletin officiel publié sur cette entrevue, considérant la violation de la suspension d'armes consentie par Ibrahim Pacha, la continuité du système d'extermination poursuivi par ses troupes dans la Morée, l'inutilité des représentations qui lui ont été faites, nous avons arrêté de prendre position avec nos escadres dans le port de Navarin, *pour renouveler à Ibrahim des propositions évidemment dans l'intérêt de la Porte elle-même.* »

Cette résolution prise, le commandement fut déféré, aux termes des instructions, au plus ancien des trois amiraux. C'était le vice-amiral anglais, sir Édouard Codrington, lequel arrêta les dispositions nécessaires. Le 20 octobre à midi, les trois escadres se mirent en ligne de bataille. La flotte turque se composait de trois vaisseaux de ligne, un vaisseau rasé, dix-neuf frégates, vingt-six corvettes, douze bricks et cinq brûlots. Les forces alliées consistaient en dix vaisseaux de ligne, dix frégates et quelques bâtimens légers.

Le signal donné pour forcer l'entrée du port, l'amiral anglais prit la tête de la ligne avec les vaisseaux de sa division. L'escadre française se plaça immédiatement après lui, ayant en tête la *Sirène*, sur laquelle était le pavillon de l'amiral de Rigny. Les Russes, au nombre de quatre vaisseaux et de quatre frégates, formaient l'arrière-garde. Les six bâtimens de tête passèrent à portée de pistolet des batteries de Navarin,

sans en être inquiétés; tout semblait annoncer qu'il ne serait pas brûlé une amorce dans cette journée. Toutefois, la frégate *le Darmouth*, qui avait été détachée de l'avant-garde pour aller dire aux brûlots turcs de s'éloigner du mouillage occupé par les escadres alliées, vint jeter l'ancre près de ces bâtimens et leur expédia quelques embarcations. Un coup de fusil parti de l'un des brûlots tua le midshipman à qui le capitaine anglais avait confié le commandement d'une de ces embarcations. Une vive fusillade s'ensuivit entre *le Darmouth* et les brûlots ennemis. Il était alors deux heures après-midi.

Sur ces entrefaites, un canot ayant été envoyé en parlementaire, par l'amiral Codrington, à bord du vaisseau amiral turc, le maître pilote anglais fut tué par un coup de fusil, tiré de ce vaisseau; au même instant une frégate lança deux ou trois boulets sur la *Sirène*, celle-ci riposta par sa bordée de tribord, et en un clin d'œil la bataille devint générale sur toute la ligne. A sept heures du soir, la flotte turco-égyptienne avait cessé d'exister. Plus de cinquante bâtimens étaient brûlés ou détruits; aucun n'était tombé au pouvoir des alliés; tous ceux qui étaient hors de combat étaient brûlés par leurs propres équipages, et l'amiral turc fit sauter son navire avec banderolles déployées. (Voyez la gravure à la fin du numéro) « C'était, dit un témoin oculaire, le plus horrible et le plus magnifique spectacle à la fois, que de voir se succéder les incendies et les explosions, dans l'enceinte étroite où s'était livré le combat. » L'acharnement des Turcs fut incroyable; plusieurs bâtimens alliés engagés sous leur feu, à une portée de pistolet, furent si maltraités dans leurs mâtures et dans leurs gréemens, qu'il fallut les envoyer à Malte et à Toulon, pour être réparés. L'escadre française perdit quarante-trois hommes tués, dont vingt-un sur la seule frégate *la Sirène*, montée par M. de Rigny; elle eut soixante-six hommes blessés grièvement. Les Anglais comptèrent soixante-quinze tués et près de deux cents blessés. L'escadre russe avait un peu moins souffert, mais n'avait pas montré moins d'habileté dans ses manœuvres et de vigueur dans le combat.

Ces pertes étaient peu considérables, en comparaison de celles de la flotte ottomane, qu'on évalua à plusieurs milliers d'hommes, et cette différence fut expliquée par leur infériorité dans le service de l'artillerie. La plupart des explosions qui les décimèrent, furent le résultat du désordre qui régnait à leurs bords dans le maniement des poudres et de la maladresse de leurs artilleurs.

Dans les plus saintes causes, il y a toujours des accidens qui les dégradent. C'est une chose triste à dire au milieu des sympathies générales, les Grecs n'abandonnèrent pas leur vieux métier d'écumeurs de mer. La bataille de Navarin, qui avançait tant leur cause, ne les empêcha pas de continuer les déprédations dont le commerce européen souffrait depuis plusieurs années dans les mers du Levant; presque tous les bâtimens grecs, convertis en corsaires, attaquaient indifféremment les navires ennemis, neutres ou amis; en cas de résistance, ils se livraient à des cruautés révoltantes envers les navigateurs, puis se partageaient impunément les bénéfices immenses de leurs pirateries. Il avait été établi à Égine, et sur quelques autres points, des commissions ou tribunaux chargés de prononcer sur la validité des prises; mais les pirates y trouvaient moins des juges que des protecteurs, et souvent même des associés. Déjà des représentations énergiques avaient été faites à ce sujet; les amiraux Codrington et de Rigny avaient écrit, au gouvernement d'Égine, des lettres qui ne laissent aucun doute à l'histoire sur ces odieuses pirateries exercées par les navires grecs, au moment où les flottes alliées venaient protéger la cause de leur patrie.

On trouve parmi les événemens de cette époque, un trait glorieux pour les annales de la marine, noble dévoûment digne des jours de l'antiquité. L'héroïque action de Bisson est un de ces épisodes qui déshonorent la régénération de la Grèce; cependant, il serait injuste de faire subir à l'esprit général d'un peuple, toute la responsabilité d'un acte qui fut le fait seul de quelques pirates.

La corvette française *la Lamproie*, étant au mois d'octobre, en croisière sur les côtes de Syrie, s'empara du brick grec *le Panayoti* ayant soixante-six hommes d'équipage. Ce pirate, conduit d'abord à Alexandrie, y fut reconnu par plusieurs bâtimens qu'il avait pillés. On mit l'équipage à bord d'une frégate qui partait pour Smyrne, à l'exception de six hommes qu'on laissa sur le brick; l'enseigne Bisson et quinze marins français complétèrent l'armement de ce bâtiment. Tous deux faisaient route de conserve dans l'Archipel, lorsque le mauvais temps les ayant séparés dans la nuit du 4 novembre, la prise fut obligée de relâcher dans l'île de Stampalie.

Deux des prisonniers grecs restés à bord, s'étant jetés à la nage, parvinrent à gagner la terre: « Cette circonstance, dit M. de Rigny dans son rapport officiel adressé au ministre de la marine, cette circonstance conduisit M. Bisson, qui commandait la prise, à se mettre sur ses gardes; car, ayant servi long-temps dans la station, il n'ignorait pas que toutes les îles de l'Archipel fourmillent de pirates, qui maîtrisent partout quelques pauvres villages dont les habitans n'osent même les dénoncer, à cause de la solidarité et de l'organisation que tous ces forbans ont établies entre eux. M. Bisson et ses quinze hommes se préparèrent à une défense vigoureuse. Cet officier s'assurant de la détermination du pilote Trémintin qui lui servait de second, résolut avec celui-ci que le survivant ferait sauter le bâtiment si les pirates parvenaient à s'en rendre maîtres. »

A dix heures du soir, malgré l'obscurité occasionée par un temps lourd, on distingua deux embarcations doublant une pointe de rochers et se dirigeant sur *le Panayoti*, en poussant des cris de vengeance. C'étaient deux misticks grecs, chargés chacun de soixante à soixante-dix hommes. Aussitôt tout l'équipage du brick monta sur le pont, et chacun prit son poste de combat. Bisson s'installa sur le beaupré, pour mieux observer la manœuvre de ces embarcations, qui s'avançaient à force de rames. Bientôt elles arrivèrent à une petite distance; Bisson ordonna à sa mousquetterie de faire feu. Les pirates ripostèrent par une vive fusillade et accostèrent le bord; ils abordèrent le brick par l'avant; après une opiniâtre résistance, dirigée par Bisson avec le plus grand courage, neuf des Français furent tués, et le pont envahi.

Bisson, quoique blessé, était parvenu à se dégager

des mains de quelques Grecs qui l'avaient saisi. Alors, passant sur l'arrière, il appelle Trémintin qui combattait encore, et, avec l'accent et le sang-froid du désespoir : « Pilote, lui dit-il, ces brigands sont maîtres du bâtiment, la cale et le pont en sont remplis; c'est le moment de terminer l'affaire. » Aussitôt il s'installe sur le tillac de l'avant-chambre qui n'était qu'à trois pieds au dessous du pont, et où se trouvaient les poudres. Il tenait une mèche cachée dans sa main gauche, et dans cette position il avait le milieu du corps au-dessus du pont. Il donne l'ordre à Trémintin d'engager les Français qui survivaient à se jeter à la mer, et, serrant la main de son second, il s'écria : « Adieu, pilote, je vais tout finir. » Quelques secondes après, *le Panayoti* sautait en l'air. Le lendemain matin on trouva gisans sur le rivage les corps de trois français, et soixante-dix cadavres grecs qui attestaient que la résolution héroïque de l'intrépide Bisson avait eu son plein effet.

Un dévoûment aussi généreux excita en France l'admiration d'un peuple sensible aux grandes actions, aux solennels sacrifices; cela fit contraste avec le caractère des pirates grecs, et consola un peu des barbaries dont ils souillaient la gloire de leur nom et la noble cause de leur patrie; aussi la reconnaissance publique se manifesta-t-elle avec enthousiasme; tous les journaux de la capitale et des départemens s'empressèrent de payer un juste tribut de louanges à la valeur de Bisson. La ville de Lorient fit frapper une médaille pour en éterniser le souvenir, et à Toulon une souscription fut ouverte pour élever un monument à la gloire de cet officier. Les lois et les réglemens qui régissent le service de la marine n'accordent de pension qu'aux père, mère, ou veuve des officiers. Bisson ne laissait qu'une sœur, et le roi, par une honorable exception, ordonna qu'une loi serait présentée aux chambres pour faire allouer à mademoiselle Bisson une pension pareille à celle qui est accordée à la veuve d'un vice-amiral (quinze cents francs.)

Voici en quels termes, M. Hyde de Neuville, alors ministre de la marine, retraçait la fin tragique de Bisson dans le discours qu'il prononça à la chambre des députés, le 21 avril 1828 : « Bisson se précipite dans la chambre où d'avance il a lui-même tout préparé; il prend une mèche, met le feu aux poudres; le navire saute..... Le sacrifice de l'honneur et du patriotisme est consommé; un noble cœur a cessé de battre, et la France compte un héros de plus ! »

Bisson était né à Guémené, dans le département de la Loire-Inférieure, le 3 février 1796. Voué dès sa jeunesse au service de la marine, il avait à peine terminé ses premières études, lorsqu'en 1811, il s'embarqua comme mousse sur la goëlette *la Vedette*, qui était employée à la protection des convois. Après avoir navigué pendant environ huit mois sur ce bâtiment, il en débarqua pour entrer en qualité d'élève à l'école spéciale de Marine établie sur le vaisseau *le Tourville*, en rade de Brest. Pendant les quinze mois qu'il passa sur ce bâtiment, Bisson acquit une instruction solide sur la théorie et la pratique du métier dont il avait fait choix, en même temps qu'il y puisa cet esprit d'ordre et ces principes de discipline, qui font le véritable homme de mer et le bon officier. Laborieux, actif, intelligent, le sang-froid et la rapidité du jugement formaient la base de son caractère; aussi le commandant de l'école le désignait-il comme l'un des meilleurs élèves.

Embarqué au mois de mars 1816, comme aspirant de première classe sur le brick *le Huron*, il fit à bord de ce bâtiment une campagne de dix-neuf mois consécutifs dans les Antilles. A son retour à Brest, en 1818, il passa en qualité d'élève de première classe, sur la gabarre *la Zélée*, avec laquelle il parcourut les mers de l'Inde, et visita les côtes de l'Afrique et de l'Amérique. Au mois de mars 1821, Bisson fut promu au grade d'enseigne de vaisseau; il l'était encore, lorsque six ans plus tard, eut lieu la catastrophe qui mit fin à sa vie.

Quant au pilote Trémintin, fidèle à son serment, il avait sauté avec le navire; mais, plus heureux que son brave capitaine, il fut lancé sans connaissance sur le rivage, ayant un pied fracassé, le corps meurtri, mais enfin respirant encore. Il raconta qu'au moment où il touchait la terre, un des brigands échappé à ce désastre, lui mettant un poignard sur le cœur, le dépouilla de tout ce qu'il avait sur lui, et notamment d'une montre que lui avait confiée l'infortuné Bisson. Le roi, pour récompenser la conduite ferme et courageuse du pilote Trémintin, le nomma chevalier de la légion-d'honneur, avec le grade d'enseigne de vaisseau; le ministre de la marine lui remit, en outre, une épée d'honneur qui rappelle l'action glorieuse à laquelle il a si vaillamment concouru.

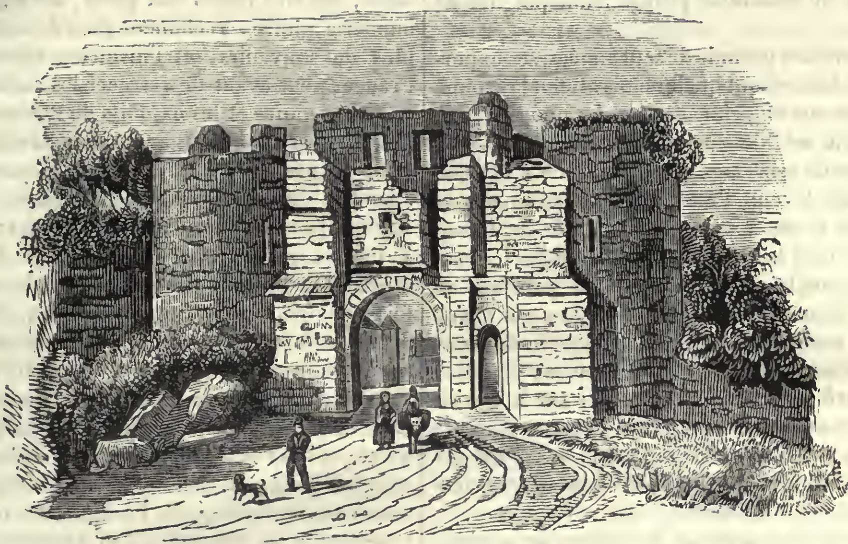
LA PORTE DE SAINT-JEAN, A PROVINS.

Les monumens de l'art s'effacent chaque jour du sol de la France, ceux surtout qui datent de l'ère romaine et des commencemens du moyen-âge. La France est riche en beaux monumens du style gothique; nous en avons, comme joyaux, ces belles cathédrales qui toutes néanmoins ne remontent pas au-delà des 12e et 13e siècles. Les monumens les plus rares sont ceux qui datent de l'ère romaine ou des 8e et 9e siècles, époque carlovingienne. Dans cette catégorie, il faut placer la porte de Saint-Jean, à Provins; évidemment les tours n'appartiennent pas au même style que la porte, et la porte elle-même est de plusieurs âges : les piliers du bas, gros et massifs se rattachent à l'époque romaine, tandis que le sommet est d'un temps relativement moderne. Les tours sont de la mauvaise époque du moyen-âge, quand il ne s'était pas encore détaché des lourdes formes gauloises, c'est-à-dire, des 10e et 11e siècles, dont on peut trouver un modèle dans la tour carrée de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et dans les tours crénelées de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille.

Provins est une des vieilles villes de France, de fondation romaine; elle ne devint importante que sous la seconde race; un capitulaire de Charlemagne en parle. Provins était la capitale de la Brie; elle fut réunie au comté de Champagne, et devint la résidence de ces nobles comtes qui, sous le nom héréditaire de Thibaut, furent tour à tour braves chevaliers, poètes spirituels, fondateurs de villes, de foires et de monastères. Qui ne connaissait au moyen-âge les foires de Provins en Champagne, où se rendaient, de toutes les parties de la France, les juifs, les commerçans qui venaient vendre ou échanger les produits du sol ou de la grossière industrie ? Plus d'une chanson des comtes Thibaut parle des foires de Provins; elles se tenaient dans la basse ville, en un lieu tout entouré de murailles; car il fallait défendre les marchands contre

les pilleries et les brigandages des seigneurs féodaux. C'est à Provins que les comtes de Champagne avaient fixé leur résidence; c'est là que naquit et vécut ce Thibaut, amoureux de la reine Blanche, et qui fut accusé d'avoir fait empoisonner le roi Louis VIII, son suzerain, à la suite d'une violente discussion. Aussi, lors du sacre du jeune Louis IX, Thibaut ne parut point à l'église; car il aurait eu à combattre en champ clos tous les sires bavards et indiscrets. Dans la ligue des grands vassaux, contre la régence de la reine Blanche, les barons firent tout leur possible pour attirer à eux Thibaut, car c'était un fier homme d'armes: ils seraient même parvenus à l'entraîner, lorsque la reine, qui connaissait tout son ascendant d'amour sur le cœur de Thibaut, alla le trouver : « A la nuit venue dans un petit castel où il gisait toujours épris. » Elle le regarda si tendrement que le comte s'écria : « Par ma foi, Madame, mon cœur et ma terre sont à votre commandement; il n'est rien qui vous pût plaire que en fisse volontiers; et jamais, s'il plaît à Dieu, m'unirai contre vous et les vôtres. De là, le pauvre comte repartit tout pensif, et lui venait souvent à sa remembrance, le doux regard de la reine et sa belle contenance : lors entrait dans son cœur la douceur amoureuse. » Ainsi Thibaut se sépara de ses nobles compagnons. Ceux-ci voulurent s'en venger; ils disaient : « Ce traître de comte nous délaisse et nous abandonne déloyalement; or, envahissons ses terres. » Le roi s'y opposa : « Si vous ne cessez de troubler Thibaut, écrivit-il, nous mènerons nos batailles pour le défendre. « Sire roi, répondaient les barons, laissez-nous aller contre le champenois. Nous marcherons avec trois cents chevaux moins que lui en aura. — Jamais, répliqua le jeune Louis inspiré par sa mère; jamais n'entendrai ni ne souffrirai qu'on dépouille Thibaut. »

Cette grande amitié dura peu. Deux années plus tard, le sire Thibaut avait vu s'accroître ses domaines; il venait d'hériter par son oncle, du royaume de Navarre et de 400 mille livres d'argent. Ainsi parvenu à la royauté et au plus haut degré de richesses, il conçut de nouveau la pensée d'une alliance féodale contre les droits importans de la suzeraineté. Le roi en fut informé, et son armée était prête à envahir la Champagne, lorsque le roi de Navarre fit toutes soumissions et renouvela ses hommages. Le pape l'avait pris sous sa protection; car, noble pélerin, il s'était revêtu de la croix pour combattre les infidèles, et, dans une pieuse chanson, il avait prêché la croisade. Thibaut vint donc à la cour de Louis pour revoir sa dame ; mais d'anciennes haines s'étaient accrues contre lui ; les frères du roi ne l'aimaient pas, ils soupçonnaient l'adultère de leur mère, si bien qu'un jour, le comte Robert fit saisir Thibaut par des goujats et varlets qui l'attachèrent sur un mauvais roussin, à la queue coupée, signe de vilenie; puis ils le couvrirent de haillons, et lui appliquèrent un masque de fromage mou à la figure. Thibaut ressentit profondément cette offense, il demandait champ clos et combat à outrance, mais la reine Blanche lui ordonna de quitter Vincennes, et le roi de Navarre obéit aux ordres de sa dame en psalmodiant ce couplet de sa façon :



La porte de Saint-Jean, à Provins.

> Amour le veut, et ma dame m'en prie,
> Que je m'en pars, et beaucoup la mercie,
> Quand par le gré, ma dame m'en châtie,
> Meilleure raison n'y voie en ma partie.

On montrait encore à Provins, il y a quelques années, des vers qu'on attribuait au comte Thibaut, peints sur les vitraux d'une église; à cette époque, plusieurs de ces vitraux servaient de calepin pour déposer les douces pensées d'amour.

Quand le comté de Champagne fut réuni à la couronne, Provins devint une ville du domaine royal. Depuis elle n'en a jamais été séparée ; néanmoins sous les Guise, la ville se montra fortement ligueuse, elle embrassa l'opinion catholique, et fut assiégée par Henri IV, en 1592 ; elle fit une opiniâtre résistance pendant trois jours. Les antiquités de Provins ont subi les ravages du temps et de la guerre; quelques unes néanmoins se sont parfaitement conservées: tel est l'édifice vulgairement nommé la Tour de César, qui ne nous paraît pas à nous de construction romaine. Plusieurs des monumens du moyen-âge portent ainsi des noms pseudonymes, et en France il y a plus de vingt tours appelées de Charlemagne, et qui appartiennent à l'architecture des 13e et 14e siècles. Quand un nom est grand en histoire, on en baptise toute construction qui doit braver les âges.

C.....

COMMERCE DE SYNGAPORE.

Syngapore est une des plus intéressantes colonies qui se présentent dans toute l'histoire du commerce. C'est une île qui a trente milles de longueur sur quinze de largeur, située presque sous l'équateur, et à l'extrémité est (en entrant dans la mer de Chine) d'un détroit de cinq cents milles de longueur, qui sépare la grande île de Sumatra de l'extrémité méridionale du continent d'Asie. Syngapore n'est qu'une des soixante-dix à quatre-vingts îles qui sont dans ces mêmes parages, et pour la plupart inhabitées et couvertes de forêts vierges jusqu'aux bords de la mer.

Il y a seize ans, elle ne contenait que quelques pirates vagabonds de Malayan, qui campaient momentanément sur ses bords, plutôt qu'ils ne l'habitaient. Pendant les dix premières années de l'occupation anglaise, sa population excéda 12,000 habitans, et, sous les sept années qui viennent de s'écouler, elle s'est doublée et s'élève aujourd'hui à 25,000. Il y a seize ans qu'elle n'avait aucun commerce, à moins qu'on ne veuille donner ce nom au misérable pillage d'une poignée de pirates.

Dans cette dernière période de sept années, ses exportations et importations ont quelquefois atteint la somme de deux millions sterling chacune (fr. 50,000,000), et n'ont jamais été au dessous d'un million et demi. Ainsi, en moins de seize ans, ce point, sorti de l'Océan et des forêts, est devenu l'un des principaux ports de l'Orient, comme il est en même temps, et de beaucoup plus, le plus actif et le plus entreprenant dans les vastes possessions anglaises de l'Inde. Cela provient en grande partie d'une position géographique très-avantageuse, mais surtout d'une entière liberté de commerce qui l'exempte de tous droits et même de toute espèce de contrôle. Syngapore se trouve sur la grande route de communication maritime existant entre la Perse, l'Arabie et l'Indostan d'un côté, et les îles indiennes, Siam, Tonquin, l'Australie et les côtes orientales de l'Amérique de l'autre.

En allant d'un de ces points à l'autre, on navigue en grande partie dans les eaux de Syngapore qu'il faut traverser comme la barrière d'une grande route. Son commerce se multiplie et se varie par la diversité des nations et des tribus dont se compose sa population, ou par les marchands étrangers et les marins qui fréquentent son port. On y parle trois dialectes chinois, trois des langues de l'Archipel indien, et trois de celles de l'Indostan, tant par les résidens que par la population flottante, sans compter l'usage fréquent des langues anglaise, portugaise et arabe.

Sous ce rapport, Moscou même ne surpasse pas Syngapore. On remarque, par conséquent, la même variété dans les nombreux navires que renferme son vaste port. Là, on voit de tout, depuis le navire solide, bien armé, fin voilier d'Angleterre, qui vient de faire près de vingt mille lieues sur l'Océan, jusqu'à la lourde jonque chinoise qui, ayant enfin réussi à tourner sa proue du bon côté, est descendue par le mousson sans changer la barre, et le frêle canot du Malais qui, tout frêle qu'il est, a apporté des oiseaux de paradis, de la poudre d'or et des nids d'oiseaux de la Nouvelle-Guinée, à une distance de deux cents milles.

On peut y voir, au moins, de ces constructions de navires ou embarcations différentes, l'une à côté de l'autre, et chacune d'elles toute particulière à la nation ou à la tribu à laquelle elle appartient, et qui indique à un certain degré caractéristique l'état de la civilisation. On peut assurer que le commerce tant vanté de Tyr, Sidon et Carthage, n'était rien en comparaison de celui de cette place sur laquelle, il y a à peine dix-huit ans, aucun Européen n'avait encore marché.

(Spectator, *Extrait du Bon Sens.*)

LA BATAILLE DE BOVINES,

FRAGMENT. — (*Premier article.*)

. . . .

L'histoire, épouvantée de ces grands souvenirs, a passé rapidement sur tous les événemens contemporains. Elle les eût laissés dans un entier oubli, si le bruit d'une éclatante victoire ne l'eût forcée à rouvrir ses annales. L'oriflamme relevée aux plaines que l'Escaut arrose, de puissantes armées qui se heurtent et s'entre-détruisent, des souverains au champ de bataille, des rois foulés aux pieds, un long carnage, une immense gloire, réclament plus de détails, imposent plus de souvenirs, et l'historien, né sur les terres de France, peut avant de retracer les malheurs de Crécy, redire la gloire et les exploits de Bovines.

Les causes que nous avons déjà développées avaient armé de nouveau Philippe et Jean-sans-Terre. L'un, c'était le roi d'Angleterre, excommunié par le pape, oubliait l'anathème au sein des plaisirs; l'autre, c'était Philippe, qui avait accepté la charge de venger le St-Siége de la résistance du prince anglais; et, docile cette fois à la voix des pontifes dont il ne discutait plus les droits, il s'arma, il partit. Il allait vaincre, lorsque Jean, après avoir vainement essayé d'acheter, au prix de son apostasie, le pardon de Rome et la réconciliation de l'anathème, le légat, qui était venu en France présider à l'expédition contre l'Anglais, défendit tout d'un coup à Philippe de rien tenter contre un prince devenu vassal du Saint-Siége. Et Philippe, ne voulant alors ni renoncer à sa vengeance, ni renoncer à l'appui que Rome pouvait offrir, dirigea ses armes vers la Flandre, où un sujet infidèle, devenu l'allié des Anglais, appelait sa royale justice. Réveillé par le bruit des armes, Jean-sans-Terre tenta de nouveaux efforts. Il avait de l'or et il acheta des alliés. Othon de Brunswick, empereur d'Allemagne, disputait à Frédéric II une couronne qu'il ne devait pas conserver; il était pauvre et n'aimait pas Philippe-Auguste. Ferrand de Portugal, comte de Flandre, avait osé résister en face, au roi de France, son suzerain, et n'avait échappé à son courroux que par la fuite. Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, avait trois fois déjà changé de parti, d'étendard et de seigneur, et ne pouvait pardonner les trahisons à son roi qui les lui avait pardonnées. Théobald-le-Beau, duc de Lorraine, se trouvait l'ennemi personnel de Frédéric et par conséquent de Philippe, son allié. Henry, duc de Brabant, avait donné sa fille à l'empereur Othon. Tous ces princes furent séduits par l'or et les intrigues de l'Angleterre. Othon se mit à leur tête. Les comtes de Namur et de Bar, malgré les liens étroits qui les attachaient à la famille royale, marchèrent dans une armée à laquelle ils n'avaient pu opposer de résistance, et l'empereur

suivi de 150,000 hommes, descendit en Flandre, et vint, par la rive droite de l'Escaut, jusqu'à Valenciennes.

Philippe n'avait pas 50,000 hommes réunis ; il marcha cependant à la rencontre de l'ennemi; partit de Péronne, et, suivant aussi le cours de l'Escaut, mais sur la rive gauche, s'avança jusqu'à Tournay sur la frontière du Hainault. Son projet, on peut le croire, était de se jeter sur les derrières de l'ennemi, de couper ses communications, et de le forcer à livrer bataille en le séparant de son pays ; mais l'entrée du Hainault était gardée ; trop de temps et trop de combats étaient nécessaires pour forcer le passage : il changea de marche, quitta Tournay, et se dirigea sur le pont de Bovines pour y traverser l'Escaut et retrouver l'armée allemande sur l'autre bord. Dans ce même temps, l'empereur, à qui la supériorité de ses forces et la promesse des devins semblaient assurer la victoire, croyant que Philippe cherchait à s'échapper, manœuvrait pour le rejoindre, passait l'Escaut à gué avec son armée et se portait en toute hâte sur le village de Bovines. C'était le 25 juillet, jour de la fête de Saint-Jacques-le-Majeur.

Philippe, fatigué de sa marche, et sachant qu'il fallait un long temps pour que son armée traversât le pont de l'Escaut, s'était jeté au pied d'un frêne où il reposait pendant la chaleur du jour : ses chapelains étaient près de lui, et l'étendard royal à ses côtés, cet étendard qui avait accompagné Charlemagne dans sa gloire, qu'on avait déposé jadis sur sa tombe, qui ne se montrait plus sous les voûtes du vieux Saint-Denis qu'aux jours solennels où les pierres sépulcrales se soulevaient pour recevoir les rois, et que Philippe avait tiré d'un repos de quatre siècles pour le réconcilier avec la gloire. Guérin, évêque de Senlis, garde-des-sceaux du royaume, confesseur du roi et commandant de l'armée, au nom du vieux connétable de Montmorency, Guérin de Senlis et le vicomte de Melun étaient allés présider au passage du fleuve et reconnaître la plaine, tandis que le duc, Eudes de Bourgogne, Robert, comte d'Auxerre, Jean, comte de Ponthieu, Gaucher, comte de Saint-Pol, Étienne, comte de Sancerre, étaient à cheval, l'armure délacée et la tête découverte, à regarder passer leurs soldats. En portant les yeux vers la plaine, Guérin vit s'élever la poussière, briller les casques, pointer des lances. Adam ! s'écria-t-il, qu'est-ceci ? Ne sont-ce pas les ennemis qui nous arrivent ? C'était leur avant-garde qui s'avançait en bon ordre, conduite par Hugues de Beaure et le comte de Flandre. Guérin aussitôt tourne son cheval et court vers le roi, le vicomte de Melun le suit ; l'un persuadé que l'ennemi allait attaquer, et demandant qu'on se préparât à le recevoir ; l'autre assurant que l'empereur ne voulait qu'observer le passage et gagner la route de Tournay. Philippe se réveille ; il écoute : Ce n'était pas trop le temps de combattre aujourd'hui, dit-il, mais le Seigneur n'a pas reproché aux Machabées de tirer le glaive pendant les fêtes consacrées, et le jour où l'Église est toute en prière doit être un heureux jour pour les serviteurs de Dieu. Il se réveille à ces mots, entre dans l'église voisine, y fait une courte et fervente prière, puis se fait armer et *monte sur un coursier en autre si grand lieu comme s'il eust dû aller à une noce ou à une féte.*

Alors l'évêque de Senlis rappela en toute hâte les troupes qui avaient passé l'Escaut, l'armée changea de front, *trompes et buccines commencèrent à bondir, batailles à retorner;* les chevaux furent couverts, les bannières déployées, les sergens et hommes de pied firent front devant, et l'on commença de crier par les champs : Aux armes ! barons! aux armes !

A ce cri, les grands vassaux et les chefs de guerre accoururent près du monarque pour demander l'ordre et la place de bataille. Philippe, debout au milieu d'eux tenait en main l'oriflamme : « Biaux cousins, leur dit-il, voyez, à qui le remettrai-je aujourd'hui ? Sire, répondit le duc de Bourgogne, j'ai près de moi un noble chevalier, Galon de Montigny, si pauvre, qu'il n'avait pas de quoi acheter un cheval, si brave que, pour en avoir un, pour être ici en bataille, il a mis en gage un petit champ qui lui est resté : remettez-lui l'étendard. Ami Galon, dit le roi, prends donc l'oriflamme ; c'est l'honneur de la France que je te confie. — A moi, sire ? dit le chevalier.—A toi, reprit le roi; la force te viendra de Dieu dans le combat ; la récompense du roi après la victoire. Puis se retournant vers les princes et les capitaines dont il était entouré : Seigneurs, barons et chevaliers, notre foi est toute en Dieu. Othon, qui se dit empereur, est maudit par notre saint père le pape ; Ferrand est un transfuge et un parjure; Renaud un traître et un excommunié; et nous, bien que pécheurs, nous sommes des chrétiens, des enfans de l'Église, nous sommes ceux que Dieu bénira. Je ne vous parle pas de moi ; ce n'est point ma cause à moi que vous allez défendre, c'est la vôtre, c'est celle de nos familles; vous êtes tous rois comme moi quand il s'agit de combattre : soyons tous guerriers devant l'ennemi, soyons tous chrétiens devant Dieu qui nous donnera la victoire.» A ces mots, les barons et les chevaliers s'inclinèrent, ils tirèrent leurs épées dont ils baissèrent les pointes à terre, et, ployant le genou, courbant le front et la main étendue, ils demandèrent au roi, pour qui ils allaient combattre, sa bénédiction de prince et de père. Le roi découvrit sa tête, leva les yeux au ciel, et étendit à son tour ses mains pieuses sur le front de ceux qui allaient mourir. Guillaume Breton, chapelain du roi, était derrière lui avec un clerc, et ils commencèrent à chanter les psaumes, *au mieux qu'ils purent, car les larmes et les sanglots les empeschaient durement.* On entendit le son des trompettes et le cri des attaques engagées à droite : les guerriers coururent à leurs chevaux de bataille, et le roi s'élança vers le front de la première ligne, pour qu'il n'y eût personne entre lui et l'ennemi.

Les sergens à cheval du comte de Soissons avaient commencé le combat entre les flamands et les allemands du comte de Flandre; le comte de Saint-Pol et celui de Beaumont, Mathieu de Montmorency, le duc de Bourgogne, le vicomte de Melun arrivèrent à la hâte et donnèrent aussitôt *comme l'aigle affamés si fiert en la tourbe des colombes.* Ferrand de Portugal ne put résister à leur impétuosité ; blessé de deux coups de lance, la cuisse traversée, foulé aux pieds des chevaux, demi-mort *et ne pouvant plus la bataille endurer*, il se rendit à Huon-de-Marvelles. La gauche des allemands recula en désordre, les communes qui marchaient sous l'étendard de Saint-Denis prirent en flanc le corps de bataille des ennemis, et les chevaliers s'y précipitèrent à la vue de la bannière royale qui s'agitait dans les airs. *(La suite à un prochain numéro.)*



Il y a dans la vie des rapprochemens bien extraordinaires. Avant d'aller chercher dans l'Inde le commandement qui devait se terminer pour lui d'une manière si fatale, M. de Lally était à Paris, jeune seigneur, élégant, coquet, insouciant, grand ami du plaisir, et tapageur comme il était permis de l'être, quand un grand nom promettait l'impunité. Une nuit, M. de Lally et plusieurs joyeux compagnons couraient, après boire, les rues de la capitale, cherchant à s'égayer aux dépens de quelques bons bourgeois retardataires. Soudain, dans la petire rue Saint-Jean, ordinairement si paisible, leurs oreilles sont frappées par des airs de contredanse; ils lèvent la tête, et voient les fenêtres brillamment éclairées d'un appartement au troisième étage: « C'est là, disent-ils tout d'une voix; on danse; montons et dansons. » Aussitôt dit, aussitôt fait; ils sonnent: un homme à physionomie franche et ouverte vient les recevoir:

— Monsieur, lui dit M. de Lally, nous sommes des gens comme il faut; nous aimons beaucoup la danse; le hasard nous a amenés dans votre quartier; nous avons entendu la musique, et nous n'avons pu résister à l'idée de vous demander la permission de danser chez vous.

— Ce serait très-volontiers, Messieurs, mais, avant d'entrer, il faut que vous sachiez chez qui vous venez.

— Qu'importe! vous êtes un homme bien élevé; nous pensons n'être nullement déplacés chez vous.

— Encore une fois, Messieurs, je dois vous dire à qui vous parlez: je suis le bourreau de Paris; j'ai marié ma fille, et nous célébrons la noce. »

Ici, mouvement d'hésitation chez les jeunes gens; mais bientôt, reprenant leur gaîté, et souriant d'avance à l'idée de pouvoir dire dans les salons de Versailles: Nous avons dansé chez le bourreau de Paris, les jeunes seigneurs s'empressèrent d'engager les plus jolies femmes de la société et se mirent à danser.

M. de Lally était resté seul près du maître de la maison, et l'interrogeait curieusement: « Ce n'est pas vous, Monsieur, qui faites les exécutions? — Non, pas ordinairement; j'ai des aides; je ne suis tenu qu'à assister. Mais si le condamné était un grand seigneur, je regarderais comme un devoir, comme un honneur, de procéder moi-même à l'exécution. »

M. Lally sourit d'un air contraint, et ne tarda pas à se retirer.

Quinze ans plus tard, presque jour pour jour, ce même bourreau tranchait la tête de M. de Lally.

Maintenant, allez rue des Marais, derrière le Diorama, frappez à une maison de jolie apparence, sans numéro; vous serez reçu par un homme dont la figure ressemble beaucoup à celle de Louis XVI; il vous accueillera avec politesse, et répondra à vos questions sans la moindre répugnance. Sans trop se faire prier, il vous montrera son musée, une petite guillotine en acajou, et un large coutelas. La guillotine est le premier modèle de cet instrument qui ait été fait; le coutelas est celui avec lequel les gentilshommes, qui, sous l'ancien régime, jouissaient du privilége de ne pas être pendus, étaient décapités. Après vous avoir montré une large brèche à la partie inférieure du coutelas, il vous dira:

« Du temps de mon père, les seigneurs de la cour avaient le droit de se tenir sur la plate-forme de l'échafaud, pendant les exécutions. Lorsque M. de Lally eut la tête tranchée, un jeune gentilhomme froissa le bras de mon père, détourna le coup, et la lame est venue s'ébrécher contre une dent. »



Bataille de Navarin. — Explosion du vaisseau amiral turc. (*Voy. page* 27).



Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par GIRODDOT.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR GUILLAUME.



Bataille de Hastings.

BATAILLE DE HASTINGS.

(14 OCTOBRE 1066.)

A la mort d'Édouard-le-Chaste, roi d'Angleterre, deux compétiteurs se disputèrent son héritage. C'était Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, et Harold, fils d'un bouvier saxon, qui, par d'éminens services rendus à la chose publique, était devenu un des personnages les plus considérables du royaume. Guillaume appuyait ses prétentions sur sa parenté avec Édouard, sur une institution d'héritier, qu'il disait en avoir reçue, mais dont il n'apportait aucune autre preuve que sa déclaration, sur un serment de fidélité qu'il avait extorqué à Harold, et sur une bulle du pape, qui lui adjugeait l'Angleterre, moyennant promesse solennelle d'acquitter régulièrement le denier de Saint-Pierre. Harold lui opposait ses vertus, ses talens, son courage,

sa richesse, son immense popularité et la parole du roi mourant qui l'avait désigné pour son successeur. Ces titres devaient l'emporter, surtout dans un pays où la couronne était élective. Aussi Harold fut-il élu, à l'unanimité, roi d'Angleterre, et proclamé à la satisfaction générale. Guillaume, quoiqu'il eût fait grand bruit de ses droits, ne comptait guère que sur son épée à laquelle il en appela aussitôt du jugement de la Bretagne. Il invita l'Europe au pillage de l'Angleterre, et, pendant six mois, affluèrent en Normandie tous les hommes avides de gloire et de fortune. Le pape, en même temps, prêchait une croisade contre l'excommunié Harold; de sorte que le zèle religieux attira sous les drapeaux du bâtard ceux que des considérations humaines n'avaient point entraînés. Quinze cents navires, sortis du port de Saint-Valery, transportèrent, à travers la Manche, ces hordes de maraudeurs qui reprenaient les mœurs et l'esprit de leurs aïeux du Nord.

De vagues rumeurs sur ces immenses armemens, l'intervention redoutable du pape, l'apparition d'une comète, de sinistres prédictions, qu'Édouard avait fait entendre sur son lit de mort, répandaient en Angleterre des terreurs superstitieuses : mais Harold, plein de jeunesse, de feu, d'intelligence et d'espoir, luttait, par son exemple et ses discours, contre ces pernicieuses influences, et ranimait le courage dans tous les cœurs par des préparatifs de défense proportionnés à la crainte générale. Depuis plusieurs mois, il campait à la tête de son armée, sur les côtes du Sud, attendant les Normands, lorsqu'il apprit que les Norwégiens étaient débarqués au nord, dans la Northumbrie. Aussi prompt à concevoir qu'à exécuter, Harold marcha aux Norwégiens, pour les chasser, et revenir recevoir les Normands. Mais, pendant qu'il remportait une victoire complète sous les murs d'Yorck, et qu'il donnait au roi norwégien les six pieds de terre qu'il lui avait fièrement promis avant le combat, la bannière normande aux trois lions était plantée sur le rivage de l'Angleterre.

Avec la même impétuosité qu'il avait couru aux Norwégiens, Harold se retourna contre les Normands, sans laisser à ses soldats le temps de prendre du repos, sans attendre les recrues qui marchaient vers lui de toutes les parties de l'Angleterre. Le bouillant Saxon, stimulé par les récits des dévastations que commettaient les envahisseurs, se précipita pour les arrêter. Cette rapidité lui fut fatale; les troupes qu'elle lui permit de rallier étaient beaucoup moins nombreuses que les ennemis, tandis que quelques jours de délai lui auraient assuré la supériorité numérique. Il espérait, par sa célérité prodigieuse, tomber à l'improviste sur les Normands, comme il venait d'arriver sur les Saxons. Mais le cauteleux Guillaume se tenait sur ses gardes; à peine était-il débarqué qu'il avait renfermé ses troupes dans un camp fortifié, et elles n'allaient piller que sous l'escorte de détachemens de cavalerie qui exploraient le pays. Obligé de renoncer à l'espoir de surprendre les Normands, Harold s'arrêta à quelques milles du camp ennemi, et fit élever des retranchemens derrière lesquels il semblait vouloir attendre l'arrivée de ses différens corps d'armée; mais Guillaume ne lui en laissa pas le temps. Cependant, et quoiqu'il comprît que sa position lui commandait de hâter l'événement, le duc de Normandie ne voulut pas négliger les moyens d'influence morale que lui offrait la religion. Il envoya un héraut qui somma le roi saxon de tenir son serment prêté sur des reliques saintes, et qui invoqua, au nom du pape, le courroux du Ciel sur le parjure et ses adhérens. L'excommunication troublait la conscience des chefs anglais; mais l'un d'eux, ayant rappelé que leurs biens étaient partagés d'avance entre les Normands, ils se raffermirent et jurèrent de combattre jusqu'à la mort. Cependant, cédant encore à une inquiétude superstitieuse, ils s'efforcèrent d'empêcher leur roi de prendre part à la bataille : « Harold, lui « dirent-ils, tu ne peux nier que, de force ou de gré, « tu aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps « des saints : pourquoi t'aventurer aux hasards du com« bat avec un parjure contre toi? Nous, qui n'avons « rien juré, la guerre est pour nous de toute justice, « car nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc « seuls livrer bataille; tu nous secourras si nous plions, « et, si nous mourons, tu nous vengeras. » Mais le roi répliqua que son devoir lui ordonnait de combattre. Ce fut encore au nom du devoir qu'il rejeta les conseils que lui donnaient les chefs de se retirer à Londres, en ravageant tout le pays devant les étrangers : « Moi, ré« pondit-il, que je ravage le pays qui s'est confié à ma « garde! par ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter « plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hom« mes que j'ai, mon courage et ma bonne cause. »

Pendant la nuit qui précéda le combat, des scènes différentes, mais également caractéristiques, se passèrent dans les deux camps. Les Normands, dont la civilisation avait déjà altéré le type primitif, après avoir préparé leurs armes, se mirent en oraisons, se confessèrent aux moines, reçurent les sacremens et se livrèrent à des exercices de piété. Les Saxons, au contraire, redevenus tout-à-fait Scandinaves à l'approche du combat, allumèrent de grands feux autour desquels ils se divertirent, en faisant retentir leurs vieilles chansons de guerre, et en vidant de larges cornes remplies de bière et d'hydromel.

Quand le jour parut, Guillaume, après que son armée eut entendu la messe et reçu la bénédiction de l'évêque de Bayeux, commandant en chef de la cavalerie, les mena à l'attaque du camp des Saxons. Il portait, suspendus à son cou, les ossemens sacrés sur lesquels Harold avait prêté serment; à son doigt était un cheveu de saint Pierre, enchâssé dans un diamant, et devant lui flottait l'étendard béni que le pape lui avait donné. Les Normands s'avançaient en chantant la romance de Roland, et en répétant le cri de ralliement des croisades : Dieu aide! Dieu aide!

Les Saxons attendaient derrière leurs retranchemens. Trois fois les Normands attaquèrent avec fureur, et trois fois les coups terribles des haches saxonnes, qui brisaient les lances et les épées et fendaient les armures, les forcèrent à la retraite. Alors Guillaume, pour attirer les Anglais dans la plaine, ordonna à un corps considérable de cavalerie de se porter en avant et de fuir aussitôt en désordre. Ce stratagème réussit : emportés par leur ardeur et croyant déjà à la victoire, les soldats d'Harold se précipitèrent hors de leurs palissades; mais les Normands firent volte-face, et, le changement de position leur donnant l'avantage des armes, ils rompirent les Saxons, et entrèrent avec eux dans les retranchemens. Là, le combat se renouvela avec fureur. Harold et ses frères fu-

rent tués au pied de leur bannière que les Normands remplacèrent aussitôt par l'étendard du pape, et les Saxons ne combattirent plus pour vaincre, mais pour mourir. Ils prolongèrent jusqu'à la nuit une résistance désespérée.

Cette seule bataille mit les Normands en possession de l'Angleterre. Les Saxons conservèrent long-temps encore leur courage et leur patriotisme; mais ils n'avaient plus de chef pour les rallier et les diriger. Guillaume ne rencontra plus que des résistances partielles et locales, et n'eut plus à combattre que des partisans. Cette conquête, quelque odieuses qu'aient été les circonstances avec lesquelles elle s'accomplit, fut un événement heureux pour la civilisation générale de l'Europe; car les Normands, en dépit de leurs actes, étaient plus avancés en lumières que les Saxons; ils ne rétrogradèrent vers leur barbarie primitive que pour piller; lorsqu'ils n'eurent plus rien à prendre et qu'ils n'eurent plus à craindre pour ce qu'ils avaient pris, ils revinrent à leurs mœurs plus policées.

Le lendemain du combat, deux moines saxons achetèrent de Guillaume, au prix de dix marcs d'or, le droit d'inhumer leur roi. N'ayant pu le reconnaître au milieu des cadavres, déjà dépouillés par les Normands, ils s'adjoignirent une femme qu'Harold avait aimée, la blonde Édith, *au cou de cygne*. Elle sut bientôt retrouver le corps de son amant. Harold ne fut roi d'Angleterre que pendant quelques mois, et la guerre l'occupa tout entier, de sorte qu'il ne put pas déployer ses nobles qualités, ses vertus et ses talens, qui promettaient aux Saxons le retour des jours du grand roi Alfred.

— AUG. D. (*Éphémérides.*) —

LYON ET SES FABRIQUES.

(*Premier article.*)

Il y a trois cents ans que, pour la première fois, deux hommes, deux amis, Turquet et Nariz, d'origine génoise, mais que leurs intérêts avaient fixés à Lyon, demandèrent et obtinrent l'autorisation d'établir, dans cette ville, des fabriques pour les étoffes d'or, d'argent et de soie. Aidés dans leurs projets par le consul Mathieu de Vauzelles, ils réussirent sans opposition, et reçurent une assez forte allocation pour parer aux premiers frais d'établissement.

A cette époque, Lyon était sans cesse troublé par la misère et l'inaction de ses ouvriers. Quelques négocians amassaient des richesses considérables, tandis que le peuple mourait de faim. On comprend dès lors quelle influence morale dut exercer l'établissement des fabriques modèles qui devenaient, pour tous, un moyen d'existence.

Il n'y eut d'abord que trois métiers de montés par Turquet et Nariz; mais le consulat leur fit un prêt de cinq cents écus, et cette somme, jointe à d'autres avantages, leur permit de donner un grand accroissement à leur industrie.

Voici dans quels termes furent conçues les lettres patentes accordées par François Ier à Turquet et Nariz, dans l'an 1536.

« Par cet acte, veut Sa Majesté, pour attirer dans « la ville de Lyon les ouvriers en velours génois et « étrangers, qu'ils puissent acquérir dans le royaume « tels biens, meubles et immeubles, et d'iceux dispo« ser par testament, donations entre vifs et autrement, « ainsi que bon leur semblera, et que leurs femmes, « enfans et héritiers, nés et à naître, puissent succéder « comme s'ils étaient natifs du royaume, sans prendre « des lettres de naturalité ou d'aubaine, ni être con« traints de payer aucune ferme ou indemnité; veut en« core, Sa Majesté, qu'ils soient exempts de toutes « tailles, impôts, emprunts, etc. »

De tels avantages furent un puissant attrait pour les ouvriers. Ils arrivèrent en grand nombre de Gênes, d'Avignon, de Tours, et autres villes où la fabrication des soieries était déjà en activité. Lorsque les négocians lyonnais surent quelles sommes considérables Turquet et Nariz avaient gagnées, l'envie les tenta, et ils établirent bientôt des fabriques rivales. Les nommés Rollet et Viard furent les premiers à donner l'exemple. Ils formèrent un atelier pour la fabrication des velours, et, au bout de quelques mois, il y eut plus de deux cents métiers en activité. Les choses marchèrent si vite et si bien, que, malgré la concurrence de plusieurs cités, Lyon se vit, en peu d'années, sans rivales en industrie. Les procédés pour la teinture, le tissage et l'apprêt des soies, y acquirent un degré de perfection qui n'a fait que s'accroître; et si les ouvriers ont, par la suite, perdu les avantages dont ils jouissaient, par privilége royal, c'est que leur nombre s'est augmenté dans une progression si considérable, qu'ils ont formé la majorité de la population industrielle à Lyon.

Le perfectionnement apporté par Jacquart aux métiers pour la fabrication des étoffes façonnées est, de nos jours, le dernier terme du progrès. Rien d'ingénieux comme ce nouveau procédé de tissage, que les fabriques étrangères ont vainement tenté d'imiter.

Louis XIV, par la révocation de l'édit de Nantes, nuisit au commerce français, et principalement aux fabriques de Lyon. Le premier, il fournit à nos voisins d'outre-mer le moyen de profiter de notre industrie. Plus de cinq cents familles protestantes, exilées par le fait de l'édit révoqué, se distribuèrent sur tous les points de l'Europe, et particulièrement en Angleterre. Toutefois, ces émigrations, si elles n'avaient fait la richesse des autres pays, auraient peu contribué à diminuer le nombre des ouvriers en soie. A Lyon, par exemple, sur une population de 180,000 habitans, on compte 60,000 ouvriers, savoir : 30,000 employés au tissage, 30,000 occupés à dévider, tordre, monter et apprêter la soie. Viennent ensuite les marchands en gros ou en détail, les commissionnaires, etc., etc., qui font monter le chiffre de 60,000 presque à celui de moitié de la population.

Sur ce nombre réel de 60,000 personnes, femmes ou enfans, employés à la fabrication des étoffes de soie, il s'en trouve un tiers qui meurt de faim, un tiers qui fait à peine ses frais, un tiers qui vit sans trop de gêne.

L'ouvrier en soie, autrement appelé *canut*, sans qu'on sache à quelle étymologie rapporter ce nom, est un être dont les mœurs sont traditionnelles comme le langage. Assez ordinairement pâle et grêle, le mouvement constant que le métier l'oblige à faire avec les bras, lui porte les épaules en arrière d'une façon disgracieuse. A peine assis sur une étroite bande de bois, décorée du nom de *banquette*, et obligé de travailler des pieds aussi bien que des mains, il est, quatre-vingts fois sur cent, assez mal jambé. Une allure souf-

freteuse, un parler lent et nasillard, lui sont particuliers.

Les canuts chefs d'ateliers n'ont qu'une chambre, soit qu'ils possèdent quatre ou seulement deux métiers. Parqués dans certains quartiers, comme autrefois les juifs, ils occupent, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au septième étage des maisons, de telle sorte qu'il n'est pas rare de trouver sous le même toit trente ménages formant une agglomération de cent à cent vingt personnes claquemurées et perchées les unes au dessus des autres.

Dans une seule pièce sont logés pêle-mêle le père, la mère, les enfans, les apprentis et les ouvriers des deux sexes. Deux planchers superposés dans la chambre commune forment ce qu'on appelle les soupentes, espèces de prisons basses et malsaines qui ne reçoivent jamais d'air extérieur, qu'on ne balaie que rarement, et qu'habitent, d'une part les punaises, la famille et les ouvrières femmes; de l'autre, les punaises et les ouvriers hommes. La chambre sert de cuisine, de salle à manger, de cabinet de toilette, d'atelier, de tout enfin. Il est habituel de trouver, sur la même table, le bonnet de tulle, les peignes, le pain et beaucoup d'autres choses surprises de se rencontrer. Lorsque les soupentes ne suffisent pas, on fait planchéier le dessus des métiers, en manière de hamacs, et les garçons se hissent là, pour y passer la nuit. Les canuts n'ont pas de vitres à leurs fenêtres; ils se servent de châssis garnis de papier, qui, soustrayant la soie à l'action de l'air extérieur, la rendent moins cassante. Enfin il règne, dans les quartiers occupés par les canuts, une odeur infecte à laquelle on doit surtout attribuer la pâleur de leur teint et la faiblesse de leur constitution.

Tout homme qui se destine à la profession de canut doit d'abord faire trois ans d'apprentissage. Au bout d'une année, il sait tout ce qu'il peut apprendre, mais le maître exige le surplus de ce temps pour s'indemniser des sacrifices qu'il fait. L'apprenti est logé, nourri et blanchi gratuitement pendant trois ans. Au commencement de la seconde année, il est taxé pour son travail. Le plus souvent on lui donne deux aunes d'étoffe à faire, et ce qu'il peut gagner en sus est pour lui.

L'ouvrier qui a terminé son apprentissage est payé, par le chef d'atelier, moitié du prix alloué par le négociant. Sur une étoffe de deux francs de façon par aune, il a un franc; de plus, on lui fournit le métier tout monté, on le loge et on le chauffe. Le canut qui travaille à ses pièces (selon l'expression reçue), paie de 10 à 15 sous par jour pour un métier simple, et 1 fr. 25 c. pour un métier à la Jacquart. Soit qu'il travaille pour lui ou pour le maître, il est toujours obligé de se nourrir.

Les ouvriers en soie déjeunent tous avec du lait ou une sorte de caillé connu sous le nom de fromage blanc. Un fromage de 6 c. fournit au déjeuner de toute la famille. L'ouvrier ou compagnon peut, en donnant un franc par jour, prendre chez son maître le dîner et la soupe le soir. L'ordinaire des canuts se compose, pour le dîner, d'un plat de viande et d'une salade à l'huile de noix. Le soir, il est d'usage de ne manger qu'une soupe. Les métiers sont éclairés chacun par une petite lampe appelée *chélut*. Les ouvriers sont obligés de payer l'huile qu'ils emploient. La plus parfaite liberté préside aux associations des compagnons et des autres canuts. Pas la moindre autorité d'une part, pas la moindre subordination de l'autre, c'est comme une famille dont tous les membres sont égaux. E. N.

REPRISE DE TOULON SUR LES ANGLAIS

(19 DÉCEMBRE 1793.)

Le siége de Toulon commença la réputation militaire de Napoléon. Il eut à lutter successivement contre l'impéritie des généraux et l'amour-propre des représentans du peuple; mais son caractère droit, sa volonté ferme, l'utilité de ses conceptions, sa vigueur et sa rapidité dans l'exécution, surmontèrent tous les obstacles. Il commença d'abord par suppléer à tout ce qui lui manquait en artillerie et en munitions; il organisa un parc de plus de cent pièces de gros calibre, fit une reconnaissance exacte des abords de la place et des nouvelles et terribles fortifications que les Anglais avaient élevées; ensuite il établit ses batteries.

L'intrépide général Dugommier, militaire instruit, n'eut pas plus tôt remplacé, dans le commandement de l'armée, les généraux Cartaux et Doppet, qu'il reconnut ce que valait Napoléon. Sa vieille expérience ne dédaignait pas les conseils du jeune chef de bataillon d'artillerie, et il témoignait hautement l'estime qu'il faisait de ses conceptions.

Ce fut pendant le siége de Toulon que Napoléon gagna une maladie de peau qui altéra long-temps son excellente constitution. Un jour qu'il était dans une batterie exposée au feu le plus violent de la place, un des chargeurs fut tué; il importait beaucoup que le feu de l'artillerie française ne se ralentît pas. Napoléon prit le refouloir et chargea lui-même dix ou douze coups. (Voyez la gravure.) L'artilleur mort était infecté d'une gale très-maligne: Napoléon en fut atteint. L'ardeur de la jeunesse, les impérieux devoirs du service l'empêchèrent de se traiter convenablement. Le mal disparut, mais le poison n'était que rentré; sa santé en fut gravement affectée; de là cette maigreur maladive, cet aspect chétif et débile qu'il eut pendant long-temps. Ce ne fut qu'après ses campagnes d'Italie et d'Égypte, qu'étant devenu empereur, et ayant plus de loisir sédentaire, il consentit à se soumettre à un traitement indiqué par le célèbre Corvisart, et qui lui rendit sa force primitive.

La Convention avait auprès de l'armée de Toulon trois commissaires : Barras, Fréron et Gasparin. Ce dernier, qui avait servi, eut toujours le bon esprit d'appuyer les avis du commandant de l'artillerie. Il avait été témoin de sa bravoure, et reconnaissait son génie. C'est par le secours de ce digne représentant que, dans un conseil de guerre tenu à Ollioules, le 15 octobre, Napoléon fit adopter le plan qu'il avait conçu pour soumettre Toulon.

Ce plan consistait, non pas à diriger le feu de l'artillerie sur une ville française, mais à s'emparer des hauteurs du Cair, qui dominent la rade et les forts de Toulon, et qui en commandent l'entrée. Les Anglais, appréciant l'importance de cette position, y avaient construit le fort Mulgrave que la perfection et le nombre de ses moyens de défense faisaient surnommer le *Petit-Gibraltar*. Napoléon pensait avec raison qu'aussitôt qu'il serait maître de ce point, d'où il aurait menacé la communication entre la flotte et la garnison assiégée, les Anglais, pour ne pas rester spectateurs de la prise de leurs soldats privés du secours de leur marine, se hâteraient d'évacuer la ville.

En conséquence, et tandis que, afin de donner le

change à l'ennemi, on faisait des manifestations sur un côté opposé, Napoléon s'occupa d'établir la batterie nécessaire, pour soutenir l'attaque du fort Mulgrave. Les travaux avaient été cachés avec le plus grand soin; les canons étaient en position; on n'attendait plus qu'une nuit favorable, lorsqu'un ordre irréfléchi des représentans du peuple, en faisant démasquer et jouer toutes les pièces, révéla aux Anglais le péril qui les menaçait. Ils résolurent aussitôt de détruire les ouvrages des assaillans. La nuit suivante, six mille hommes, sous la conduite du général O'Hara, commandant de Toulon, qui voulut diriger lui-même cette expédition, sortirent sans bruit de la ville. Ils avaient déjà réussi à pénétrer dans la batterie, déjà les pièces étaient enclouées; les Français, étonnés de cette brusque attaque, avaient perdu du terrain, et cherchaient à se reconnaître, mais Napoléon était là. Au lieu de reculer comme les autres, il se jeta sans hésiter, avec un bataillon seulement, dans un boyau de tranchée qui le conduisit sur le derrière des Anglais; il y arriva sans être aperçu, et, quand il fut au milieu d'eux, il commanda feu à droite et à gauche. Le désordre se mit dans les rangs ennemis, surpris à leur tour; le général O'Hara, en voulant rallier les soldats, fut fait prisonnier. L'approche du général Dugommier, à la tête de quelques bataillons, acheva de décider la retraite de la division anglaise qui fut ramenée en désordre jusque sous les murs de la place.

Enfin, quatre mois après le commencement du siége, le fort Mulgrave, attaqué dans la nuit du 18 au 19 décembre, fut emporté de vive force. Napoléon et Dugommier y entrèrent des premiers, par une embrasure. Le vieux général était accablé de fatigue. « Allez maintenant vous reposer, lui dit Napoléon. Nous venons de prendre Toulon; vous y coucherez demain. »

Le lendemain, en effet, l'escadre ennemie, qui pouvait être foudroyée par les batteries que Napoléon avait fait établir pendant la nuit, se hâta de retirer la garnison et d'évacuer le port et la rade de Toulon. Le même jour, les forts et la ville furent occupés par les troupes françaises.

Napoléon Bonaparte avait bien mérité de la patrie, pendant le siége; le grade de général de brigade d'artillerie fut sa récompense. En cette qualité, il fut chargé d'abord de l'armement et de la mise en état de défense des côtes de Provence, et de la rivière de Gênes. Ensuite il obtint le commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie.



Bonaparte au siége de Toulon.

LYON ET SES FABRIQUES

(2e ARTICLE.)

La *Saint-Lundi* est rigoureusement observée à Lyon parmi les ouvriers en soie. Ils travaillent tous les autres jours et une partie du dimanche; mais, le lundi, ils se rendent dans le faubourg Saint-Just, et dépensent en quelques heures tout ce qu'ils ont gagné dans la semaine. S'il y a plusieurs fêtes à la suite les unes des autres, les canuts les célèbrent toutes, non par dévotion, mais par amour du cabaret; aussi n'y a-t-il guère de ménages qui n'aient une partie de ce qu'ils possèdent au Mont-de-Piété. Il est rare que les ouvriers en soie prévoient au delà du jour le jour; et, s'il arrive une morte saison, si les métiers sont mis à bas, ils ne connaissent d'autres moyens, pour se soustraire à la misère, que d'aller chanter dans les rues pour toucher la pitié publique.

Une chose que l'on a observée, c'est que, réunis en nombre dans une fabrique, les ouvriers en soie se sont montrés plus moraux. L'émulation a été pour eux un puissant moyen d'action, et ils ont prouvé qu'ils pouvaient être améliorés par sa seule influence. Dès lors ils n'ont pas besoin qu'on leur impose des règles; ils les établissent d'eux-mêmes et les suivent ponctuellement. Cette observation d'une règle invariable est la condi-

tion du succès de toute entreprise en grand. Livré à ses seules forces et à son ignorance, l'ouvrier ne trouve en lui ni le désir ni la puissance de vaincre ses mauvais penchans. Aujourd'hui le maître entraîne l'ouvrier, demain l'ouvrier entraînera le maître. La femme reste seule avec ses enfans et sa misère, n'ayant en perspective que l'hôpital et une place au cimetière.

On semble craindre pour Lyon la réunion des ouvriers dans de grands ateliers; mais celui-là n'est-il pas plus porté à la révolte, qui est peu nourri, et qui travaille dans un endroit malsain? Il est bien reconnu que l'industrie en grand renferme un principe d'amélioration, soit sous le rapport de la vie matérielle de l'ouvrier, soit sous le rapport de la consommation. Il devient donc facile dès lors de régler la part de chacun, de manière à éloigner de tous les esprits la crainte que leur cause la question d'exploitation. Que les ouvriers, sans être mieux payés, puissent respirer un air pur, qu'on leur donne une nourriture saine, et ils se soumettront aux mesures d'ordre qui leur seront imposées. Plus une branche d'industrie s'accroît, plus l'esprit de corps gagne parmi les ouvriers. L'homme se laisse entraîner à ce qu'il voit faire : Pierre va au cabaret parce que Jacques, son voisin, s'y trouve; que demain Jacques reste chez lui, et Pierre abandonnera le cabaret.

A Lyon, plus que partout ailleurs, les chefs d'ateliers et les fabricans sont en état d'hostilité les uns à l'égard des autres. Les premiers se regardent comme exploités, les seconds, au contraire, parlent de leurs constans sacrifices. En toute justice, on pourrait se demander si les chefs d'ateliers sont fondés dans leurs prétentions, et si eux-mêmes ne sont pas un tiers intermédiaire nuisible aux ouvriers? Si les fabricans, au lieu d'avoir affaire aux chefs d'ateliers, employaient eux-mêmes les ouvriers, les façons devraient augmenter de toute la part des bénéfices qui reviennent aux premiers, et qui, tout insuffisans qu'ils sont pour les faire vivre, ajouteraient au bien-être général. L'achat et l'entretien des métiers, les frais de loyer et les impositions, tiennent les chefs d'ateliers dans une gêne permanente, rendue plus cruelle par la libre concurrence qui a réduit à rien le prix de certaines façons.

Lorsque la fabrique de Lyon va bien, elle se recrute d'ouvriers dans la Franche-Comté et dans l'Auvergne. Les commandes sont là, on veut les faire, on prend partout. Mais qu'il arrive une morte saison, et cette tourbe travailleuse, qui se trouve sans pain, produit au plus bas prix possible, pour avoir le moyen de s'en procurer. Si de grands ateliers étaient formés, si des capitaux en réserve permettaient en tous temps aux fabricans de donner du travail aux canuts, il n'y aurait plus ce mouvement oscillatoire, cette récrudescence fébrile de misère.

Pour qu'une branche d'industrie puisse fournir aux besoins de ceux qui l'exploitent, il faut que la consommation soit en raison de la production, et *vice versâ*. La soierie, exploitée en grand, devrait amener à ce résultat. D'une part, les ouvriers soumis à une règle qui les obligerait à travailler toute la semaine, trouveraient en bénéfice, à la fin de l'année, l'argent qu'ils hypothèquent au cabaret. De l'autre, n'ayant plus à redouter les mortes saisons et leurs conséquences de ruine, ils se rattacheraient davantage aux douceurs de la vie de famille, à leur ménage, d'autant plus facile à tenir propre, que les métiers n'en feraient plus partie.

Ce mode de fabrication en grand, tout en stimulant les ouvriers et leur faisant une vie commune de travail, laisserait leurs intérêts divisés, de manière à ce que chacun pût être libre de l'emploi de ses fonds. Le fabricant, à son tour, loin de perdre à cet état de choses, y gagnerait tout ce que le système parcellaire y perd. Un local, propre à cinquante métiers, ne coûterait pas, à beaucoup près, autant que les ateliers partiels, dans lesquels les ouvriers sont obligés de vivre d'une manière si peu conforme aux lois de l'hygiène.

Jusqu'ici il est malheureusement arrivé que ceux qui, en France, ont établi de grandes fabriques, se sont moins occupés du bien-être général que de leurs intérêts particuliers; c'est en partie à ce fait qu'on doit attribuer l'attitude hostile des ouvriers de Lyon; mais qu'on fonde, sans s'occuper de leurs opinions, des établissemens modèles où ils puissent trouver en tout temps des garanties de travail, et on les verra renoncer à leur mutinerie.

Pour arriver à un résultat satisfaisant, il ne faut pas demander aux riches de trop grands sacrifices en faveur des pauvres, non plus qu'à ces derniers une obéissance passive. Aujourd'hui chacun veut user du droit que Dieu lui a donné, de juger par lui-même de ce qui le concerne. Vivre le mieux possible, voilà la devise du jour. Avec le développement de l'intelligence, les besoins physiques se sont accrus. Le goût est devenu plus délicat, l'homme s'est créé des fantaisies qu'il ne connaissait pas, conséquence nécessaire d'un état de civilisation rapide..... Le peuple romain demandait du pain et des spectacles; le peuple français veut, avec des spectacles, autre chose que du pain.

Chez nos voisins d'outre-mer, l'ouvrier, quel qu'il soit, jouit de tous les *conforts* de la vie matérielle, et, avec des prix de façon souvent très-bas, suffit à son nécessaire, parce qu'il est attaché à quelque grande manufacture qui réduit parfois ses journées, mais qui ne les supprime jamais. La ville de Manchester compte plus de 200,000 ouvriers occupés à la fabrication des cotons, de la laine et de la soie. Là, de grandes machines appliquées au filage ont diminué le nombre des ouvriers au profit d'un seul exploitant. Le fabricant a pu, sans faire de sacrifice, réduire ses prix de tout ce qu'il a ôté aux bras inoccupés qui alors se sont jetés dans les ateliers de tissage, et ont contribué à faire baisser les façons.

L'Angleterre n'a jamais exporté ses produits de soierie, et, pour favoriser les manufacturiers français qui se sont établis à Manchester, Macclesfild et Londres, nos soies ont été long-temps prohibées. Lorsque M. Huskisson, ministre du commerce, voulut, en 1826, permettre l'introduction des produits de nos fabriques, afin de pousser au perfectionnement par la comparaison, ceux qui ne comprirent pas la haute portée de ses vues le combattirent avec énergie, et crurent qu'il compromettait l'existence des ouvriers anglais. Le temps ne tarda pas à prouver que le ministre avait eu raison. Par suite de cette mesure, les fabriques anglaises soutiennent, sous beaucoup de rapports, la concurrence avec nous pour les étoffes unies. Pendant long-temps les soieries de France, malgré les droits énormes dont elles étaient grevées, avaient la vogue en Angleterre. Maintenant nos voisins font mieux que nous en qualité, et, malgré la perfection de nos apprêts, les droits de douane étant restés les mêmes, l'exportation

des soieries unies est presque nulle. La Suisse, l'Allemagne, qui font de leur côté tisser à plus bas prix que nous, sont des concurrens qui nous causent un tort considérable, surtout en Amérique, où nos étoffes s'expédiaient par masses.

En présence de tels faits, il ne resterait que le découragement, si l'application de l'industrie en grand ne devait pas venir arracher les ouvriers à leur existence précaire.

L'édit de Nantes fit passer en Angleterre les fabricans qui l'ont initiée à notre industrie. Il serait à craindre, si l'on n'y prenait garde, que nos étoffes façonnées, si supérieures à celles de nos voisins, ne fussent à leur tour dénaturalisées par les ouvriers que la misère tend à rendre cosmopolites.

En 1814, lors des réactions royalistes dans le Midi, les fabriques d'Avignon et de Nîmes furent tout à coup désertes. La religion, aux prises avec la politique, chassa plus de 25,000 protestans de ces deux cités; si pareille émigration avait eu lieu à Lyon, il est plus que probable que la Suisse et l'Angleterre auraient offert asile et protection à nos exilés.

Ce que l'esprit de parti fit alors pour Nîmes et Avignon, la misère tente depuis long-temps de le réaliser pour Lyon. L'ouvrier qui a là sa famille, ses habitudes, lutte et cherche à échapper à sa mauvaise destinée. De là les insurrections, la révolte à main armée, qui ont bien moins tenu à l'esprit de parti qu'à la position désespérée des industriels lyonnais. L'homme qui n'a rien à perdre ose tout risquer, et il y a long-temps que les canuts n'ont rien à perdre..... Que leurs souffrances soient allégées, et ils reprendront leurs habitudes paisibles, leurs mœurs simples et douces, leur existence de canut. E. N.

L'HABILLEMENT SINGULIER.

M. de Louvois avait toujours eu l'esprit un peu léger. Étant à Brest, à dix-huit ans, avec beaucoup de dettes, et sans argent, il écrivit à son père; et, ne recevant point de réponse, il vendit tous ses habits pour fournir aux frais de son voyage, ne gardant pour toute garde-robe, qu'un mauvais frac usé; et il partit pour se rendre au château de Louvois, où le marquis de Souvré le reçut très-mal : dans les premiers jours, M. de Louvois n'osa pas lui renouveler sa demande. Un soir, M. de Souvré lui dit que les dames les plus considérables du voisinage devaient dîner chez lui le surlendemain. — J'espère, ajouta-t-il, que vous voudrez bien quitter ce vilain habit de voyage et vous habiller convenablement. M. de Louvois se garda bien de dire qu'il ne lui restait plus que le vêtement qu'il avait sur lui; mais il déclara qu'il n'avait apporté que de vieux habits, et qu'il désirait en faire faire un neuf; et il saisit cette occasion de demander de l'argent. M. de Souvré refusa d'un ton qui ne laissait nulle espérance. M. de Louvois n'insista point; il se contenta de répondre qu'il mettrait un autre habit. Il y avait dans la chambre où il couchait une vieille tapisserie à grands personnages : il en détache un pan qui représentait Armide et Renaud; il envoie chercher le tailleur du village: et, lorsqu'il fut arrivé, il lui ordonna de lui faire un habillement complet, habit, veste et culotte avec ce pan de tapisserie, de passer la nuit, et de le lui rendre le surlendemain de bonne heure. Le tailleur, pour mettre un peu de régularité dans ce singulier ouvrage, fit les manches avec les deux bras d'Armide, et sur le dos de cet habit il mit la tête de Renaud, ornée d'un beau casque; deux petits visages d'amours et des fragmens de bouclier formaient le reste de l'habillement dont M. de Louvois se revêtit avec une joie parfaite. Équipé de la sorte, au mois de juillet, il attendit dans sa chambre, et non sans impatience, l'arrivée de la compagnie. Aussitôt qu'il entendit les voitures dans la cour, il descendit lestement, malgré l'étonnante lourdeur de sa parure, et il s'élança sur le perron afin de donner la main aux dames, ce qu'il fit sérieusement, et de l'air du monde le plus simple et le plus naturel. Comme on s'émerveillait et que l'on questionnait en vain M. de Louvois qui, avec un maintien triomphal, conduisait ces dames dans le salon, M. de Souvré survint. A l'aspect de son fils paré des dépouilles de sa chambre, il recula deux pas en arrière en demandant d'un ton foudroyant raison de cette extravagance.

— Mon père, répondit M. de Louvois, vous m'aviez ordonné de mettre un autre habit, et, comme je n'avais à ma disposition que cette étoffe, j'ai été forcé de l'employer pour vous obéir.

Madame de Genlis.

SUR LE CHATEAU DE LUYNES.

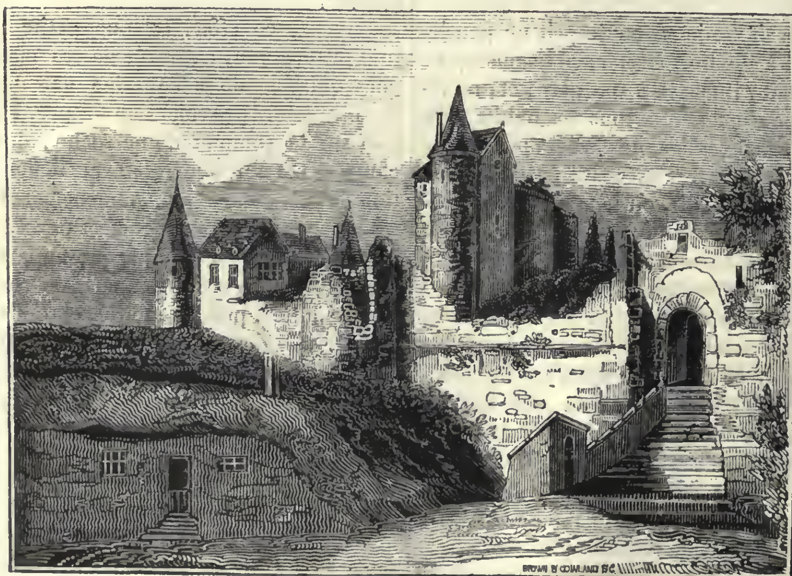
— « Je suis Tourangeau, j'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable, que la révocation de l'édit de Nantes a réduit à mille habitans, et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions.» Ainsi s'exprime Paul-Louis Courrier, dans un de ces pamphlets spirituels qui l'ont placé au nombre des écrivains les plus originaux de notre époque.

Luynes, en effet, est une petite ville d'un aspect tout pittoresque, entourée de ces magnifiques campagnes qui font de la Touraine une des plus riches et des plus belles provinces de France. Un vaste château, bâti sur le sommet d'une roche, domine au loin la contrée. On fait généralement remonter la construction de cet édifice au commencement du 14e siècle; ses tourelles, avec leurs fenêtres percées en meurtrières, leurs escaliers en colimaçon, appartiennent à cette époque, ainsi que ses remparts en ruines et sa grande tour réduite à plus de moitié, et qui chaque jour voit crouler une de ses pierres. Le château de Luynes est une ancienne dépendance de la terre de Maillé, érigée par Louis XIII en duché-pairie, au mois d'août 1619, en faveur de Charles d'Albert, connétable de Luynes, son favori.

Ce fut une fortune bien merveilleuse, que celle de cet Albert de Luynes! Pour distraire ses jeunes années, on avait entouré Louis XIII de pages élégans, selon la vieille coutume de France; il fallait bien lui donner des compagnons de jeux, de petits menins qui passaient ses caprices d'enfant et lui formaient une cour peu dangereuse. Parmi ces courtisans, Albert de Luynes était celui que le roi avait pris en affection particulière. Né au Pont-Saint-Esprit, il sortait d'une maison pauvre qui se disait pourtant issue des Al-

berti de Florence; elle possédait alors les deux seigneuries de Brantes et de Cadenet: « si étroites, dit le maréchal de Bassompierre, le faiseur de bons mots de cette époque, qu'un lièvre les traversait d'un saut chaque jour. » Et que fit Albert de Luynes, pour conquérir les bonnes graces de Louis XIII? Dans sa jeunesse passée aux châteaux des bords du Rhône, Albert avait appris la fauconnerie, éducation des valets de bonne souche; personne ne savait mieux élever les oiseaux de proie, enseigner les gentillesses aux éperviers et aux grues, aux pies-grièches surtout, « espèces d'oiseaux qui étaient aussi peu connues que leur maître, » comme le disait l'abbé Legendre. Albert, venant en cour, se mit de suite dans les faveurs de Louis XIII en lui faisant présent de ces oiseaux ainsi dressés. Le prince ne pouvait plus s'en passer; quand il ne le voyait pas autour de lui, il courait par toute la maison, criant: « Albert! Albert! où est Albert? » et aussitôt, prenant son petit canon, il le tirait, car c'était le signal de colère qui indiquait l'impatience du jeune Louis XIII. Ce fut au moyen de ces passe-temps frivoles, qu'Albert de Luynes conquit le plus grand ascendant sur l'esprit du monarque. Après l'assassinat du maréchal d'Ancre, triste victime des haines de la populace, ce fut Albert de Luynes qui lui succéda dans l'emploi de premier ministre. Il parvint à dominer l'esprit du roi, jusqu'à ce point de se faire nommer connétable, dignité suprême de l'État; et l'on vit un homme sans capacité guerrière, dénué de toutes les qualités qui font les grands capitaines, ceindre sans rougir l'épée des Clisson, des Duguesclin et des Montmorency. Une fois au faîte du pouvoir, comblé d'honneurs et de puissance, le connétable de Luynes, dont l'insolence et les prétentions croissaient avec la fortune, devint insupportable à Louis XIII qui méditait sa disgrace. Il n'y échappa que par sa mort, arrivée inopinément en 1621, durant la guerre contre les Huguenots. Avant qu'il expirât, ses équipages furent pillés par ses gens, et l'on ne trouva même pas un linceul pour l'ensevelir.

Ce nom de Luynes rappelle aussi un lugubre souvenir; c'est là que fut assassiné, le 10 avril 1825 Paul-Louis Courrier, atteint d'un coup de fusil à quelques pas de sa maison; l'auteur de cet attentat est demeuré inconnu : il est peu probable que la justice des hommes l'atteigne. Certes, Courrier était loin de penser qu'il périrait un jour à Luynes, victime d'un assassinat, lorsqu'en 1816, dans sa *pétition aux deux chambres*, il faisait ainsi le tableau de la Touraine: « De toutes les provinces du royaume, disait-il, c'est non seulement la plus paisible, mais la seule paisible depuis vingt-cinq ans. Où trouverait-on, je ne dis pas en France, mais dans l'Europe entière, un coin de terre habitée, où il n'y ait eu, durant cette période, ni guerres, ni proscriptions, ni troubles d'aucune espèce. C'est ce qu'on peut dire de la Touraine, qui, exempte à la fois des discordes civiles et de l'invasion étrangère, sembla réservée par le Ciel, pour être, dans ces temps d'orage, l'unique asile de la paix; calme au milieu de tourmentes, c'était comme une de ces oasis entourées des sables mouvans du désert. Or, dans cette province de tout temps si heureuse, si pacifique, si calme, il n'y a point de canton plus paisible que Luynes: là on ne connaît ni vols, ni violences, ni le meurtre, ni l'assassinat! » Ce fut neuf ans après avoir tracé ces lignes, et dans ce même canton qui lui paraissait être le refuge de la pureté des premiers âges, que le malheureux Courrier laissa sa vie comme la réfutation sanglante d'un écrit où l'esprit de parti avait fait taire la vérité.



Le château de Luynes.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, n. 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquee par GIROUDOT.

LE CALAO



LE CALAO.

Cette figure est celle d'un *Calao* que Levaillant a nommé Calao à casque concave. Les Calaos, si remarquables par les formes extraordinaires du bec de quelques uns d'entr'eux, paraissent appartenir exclusivement aux Indes et à l'Afrique. L'excroissance de leur bec les a fait appeler oiseaux rhinocéros. Leur port et leurs habitudes les rapprochent des corbeaux; leurs pieds sont semblables à ceux des martins-pêcheurs, et ils avoisinent les Toucans par leur énorme bec dentelé, surmonté de proéminences quelquefois aussi grandes que lui. La forme de ces excroissances varie beaucoup avec l'âge; elles ne paraissent même pas encore dans les très-jeunes oiseaux, et elles n'acquièrent que graduellement les dimensions et les formes particulières qui ont servi à établir des variétés d'espèces dans le *sous-genre* des *Calaos à casque*. L'on s'exposerait à commettre de grandes erreurs, si de trop bonne heure l'on s'en rapportait à la conformation du bec pour la distinction des espèces. Dans le *Calao* de l'Inde, le casque, en se recourbant vers le haut, ressemble à la corne du rhinocéros. Le *Calao-bicorne de la Chine*, dont on possède un individu au cabinet d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle, a le casque divisé en deux parties. La substance du bec qui, dans le premier âge est très-consistante, devient plus légère à mesure qu'il s'opère dans ces cellules, l'espèce de ventilation qui les dilate et donne tant de volume au casque. Nitzrch a constaté que les cavités du bec et du casque étaient ouvertes à la respiration pulmonaire, ce qui dessèche en quelque sorte la substance de ces parties, et la rend plus cassante. Le même physiologiste a trouvé que les os des membres des *Calaos* sont creux, même jusque dans les phalanges onguéales des orteils. On sait que cette pénétration de tout le corps de l'oiseau par l'air qu'il respire, a pour effet l'oxigénation du sang sur une plus grande surface; car ce fluide se trouve en contact avec l'oxigène, lors de son passage à travers les vaisseaux capillaires de tous les organes, aussi bien que lorsqu'il traverse les capillaires du poumon. On a dit que l'air, qui remplissait la cavité des os des oiseaux, diminuait d'autant leur pesanteur. Il a été prouvé que l'air qui séjourne dans ces cavités est déjà respiré, et que, sans avoir été complètement dépouillé de son oxigène, il en a cependant perdu beaucoup. Or, l'air atmosphérique étant d'autant plus léger qu'il a moins d'oxigène et qu'il contient plus d'azote, on conçoit l'avantage que l'oiseau retire, pour l'acte du vol, de cette légèreté spécifique qui s'augmente encore de la dilatation que l'air reçoit de la chaleur du corps qu'il parcourt, et pénètre ainsi dans tous les replis.

Les Calaos sont tristes et taciturnes; leur vol est lourd, le battement de leurs ailes et le claquement de leurs mandibules les fait reconnaître de loin.

Dans leur voyage aux îles Timor, Rawak, Boni, Vaigiou, etc., MM. Quoy et Gaimard trouvèrent des Calaos perchés sur la cime des arbres élevés, des muscadiers surtout, dont ils recherchent les fruits qu'il

avalent tout entiers: nature d'aliment qui donne à leur chair un excellent goût. Quoique leurs ailes soient peu développées, on les entend voler de loin; ce qui tient à ce que leurs longues pennes, écartées à l'extrémité, fouettent l'air et le font vibrer avec force. Cet oiseau est un exemple de ce que peuvent les localités sur les mœurs des animaux. En Asie, environné de fruits, il se borne à cette nourriture, et, dans les déserts de l'Afrique, il se repaît de la chair des cadavres; il suit les chasseurs pour manger les entrailles du gros gibier que ceux-ci dépècent sur place, et il fait lui-même la chasse aux rats et aux souris. Cette habitude l'a fait adopter par les Indiens, comme un animal domestique; on l'élève et on le garde dans les maisons, pour y servir, comme le chat, à la destruction des parasites.

On trouve des calaos en Afrique, dans les Indes et à la Nouvelle-Hollande. Quoique Bontius eût déjà annoncé que l'espèce nommée rhinocéros mangeait de la chair et de la charogne, et qu'elle prenait aussi les rats et les souris, on était assez généralement dans l'opinion que les fruits étaient la principale nourriture de ces oiseaux, et qu'ils les saisissaient et les avalaient à la manière de toucans, sans avoir besoin de les écraser. Mais Levaillant étend à tout le genre l'assertion de Bontius, et il dit positivement, dans son Histoire naturelle des oiseaux de l'Amérique et des Indes, que, malgré la facilité avec laquelle, dans l'état domestique, on habitue ces oiseaux à manger des fruits, des légumes, du pain, ils ne sont pas naturellement frugivores; qu'ils se nourrissent d'insectes, de grenouilles, de lézards, et prennent ainsi de petits mammifères qu'ils froissent entre leurs mandibules après les avoir tués, et qu'ils avalent entiers; au défaut desquels alimens, ils arrachent des lambeaux de cadavres, ce qui est également attesté par d'autres auteurs. Et un fait que la seule construction de leur bec rend certain, c'est qu'ils ne pourraient briser des substances dures avec cet instrument qui n'a point de prise par la trop grande distance des mandibules au point d'appui.

On a divisé le *genre calao* en deux *sous-genres :* le premier comprend les calaos à casque; le second, les calaos sans casque, dont la mandibule supérieure est lisse. Quant aux variétés d'espèces, elles reposent sur la forme particulière de la proéminence qui reçoit des changemens successifs, et de l'âge et du sexe de l'individu.

Ach. Comte.

COURSES SUR LA GLACE

DE SAINT-PÉTERSBOURG A KRONSTADT.

Au commencement de l'hiver, on trace sur la glace le chemin qui conduit de Pétersbourg à Kronstadt; il est indiqué par une allée de hautes balises. De lieue en lieue on trouve des guérites bien chauffées où sont placées des sentinelles qui, dans les temps brumeux, entretiennent des feux de distance en distance, et sonnent des cloches dont le tintement prolongé rassure et guide le voyageur. Un restaurant est établi vers le milieu de la route. Cette innombrable quantité de personnes de tout âge et de tout sexe, enveloppées dans de vastes pelisses, et glissant avec indifférence sur une surface fragile qui les sépare de l'abîme, offre à l'habitant des contrées méridionales un spectacle étrange qui jette dans son ame un effroi ignoré des peuples du Nord. Mais c'est surtout lorsque sont commencées les courses en bouers, que la rade de Kronstadt présente le tableau le plus animé. Ces bouers sont des canots fixés sur deux lames de fer semblables à celles des patins; une troisième est adaptée sous le gouvernail; des bancs sont disposés pour les voyageurs autour de cette embarcation qui a un, deux et même trois mâts. Poussés par le vent qui souffle avec force dans cette saison, et dirigés par un pilote habile, ces canots, que distinguent des agrès variés et des pavillons de différentes couleurs, volent avec une incroyable rapidité; un soleil pâle laisse tomber sur eux ses rayons sans chaleur; les voiles se déroulent, l'aquilon souffle, le bâtiment s'élance, les matelots, par de savantes manœuvres, cherchent à se devancer, et, en moins d'une heure, un espace de dix lieues est franchi. Pierre I[er] aimait beaucoup ces courses sur la glace, et sa prévoyance avait su leur donner un but utile. Poursuivant sans relâche le dessein qu'avait formé son génie de créer des marins, et craignant que, dans l'inaction d'un long hiver, les hommes qu'il avait initiés aux secrets de la manœuvre des vaisseaux ne perdissent le fruit de ses leçons, il les exerçait ainsi; et, sur un océan solide, les armait de cette experience qu'ils déployaient ensuite sur une mer orageuse.

Ancelot.

(*Six mois en Russie.*)

ÉTAT DE LA SCULPTURE EN ITALIE.

Quand on parle des beaux-arts, il est impossible que la pensée ne nous transporte pas de suite en Italie. C'est là en effet leur véritable patrie; c'est là surtout que domine la sculpture. Dans les statues se trouvent la religion et l'histoire des anciens, non seulement à Rome, mais à Paris, à Londres, à Berlin, partout où il y a un musée qui renferme une Vénus, un Brutus, un Antinoüs. Ainsi jadis les statues, transportées dans la ville éternelle, au milieu des pompes triomphales, offraient l'histoire abrégée de chacune des nations soumises à son empire. Un peuple de pierre surgit bientôt dans les temples, dans les palais, sur les places publiques, dans les carrefours, contrastant par son immobilité avec cette foule animée qui allait et venait par les rues. Voilà pourquoi Michel-Ange quitte Florence, et, la Bible à la main, va chercher son Moïse sur les bords du Tibre. C'est là qu'il fonda la sculpture chrétienne. Mais cet art empiéta bientôt sur la peinture, et envahit toutes les toiles, sans excepter celles de l'auteur.

Quel est cependant l'esprit qui maintenant anime les sculpteurs en Italie? Est-ce celui de Phidias ou celui de Michel-Ange? C'est l'un ou l'autre, car la pensée de celui qui nous a donné en France le Spartacus, ce Napoléon des esclaves, n'aurait pu se produire sur le sol italique. Je dois dire pourtant qu'on voit à Florence, sur la place Ducale, une Judith qui coupe la tête d'Holopherne; ce groupe coulé en bronze date de quelques siècles, et rappelle la révolte des Florentins contre le duc d'Athènes; on lit au dessous cette inscription non moins étonnante : *Exemplum publicæ salutis.* Quel amour de la

patrie dans cette femme que Parny a osé ridiculiser ainsi qu'avait fait Voltaire de l'héroïne d'Orléans! Il faut le dire, ce n'est actuellement ni Moïse, ni Judith qui représentent l'esprit de la sculpture en Italie. Il est même nécessaire de distinguer l'esprit des artistes de celui du public.

Cette distinction serait absurde à toute autre époque où le caractère du siècle serait bien arrêté, les lois, les mœurs, l'unité d'un pays, basés sur de solides fondemens. Mais maintenant c'est dans le passé que les Italiens cherchent leurs espérances d'avenir; et on voit s'élever çà et là des monumens à la gloire des hommes illustres d'autrefois. Les gouvernemens flattent le peuple en favorisant son goût; mais les statues qu'ils lui offrent sont celles des rois. Quant aux sculpteurs, ayant en général les yeux attachés sur des Vénus et sur des Apollons, ils sont dominés par le beau de ce genre, lors même que la religion leur demande des sujets tout différens; l'Apollon se transforme en un ange, la Vénus en une Madeleine. Voilà la sculpture classique. Aurait-il mieux valu que les papes brisassent toutes les statues, ainsi qu'ils avaient commencé à faire, pour empêcher le retour de l'idolâtrie? Canova a recueilli toute la mythologie dans son atelier, et la cour de Rome a placé ses ouvrages dans les salles du Vatican.

Il est bien difficile aux artistes de se détacher entièrement de l'antique qui les cerne de toutes parts. Beaucoup de personnes savent que, sur les portes de bronze de l'église de Saint-Pierre, sont sculptées les amours incestueuses de Jupiter. Doit-on s'étonner après cela que les ateliers soient remplis de Vénus, de Mars, de Cupidons et d'autres divinités? Contrairement à ce penchant des artistes, l'esprit public tend à la réforme de la sculpture, et nous indiquerons l'Italien dont le ciseau peut y travailler le plus puissamment. Ce n'est pas pour César, mais pour Torquato Tasso que le peuple demande des statues. Alfiéri, indigné que ce grand poète soit enterré dans une chapelle de couvent, sans aucune marque de distinction, propose, dans un sonnet, de convertir la basilique de Saint-Pierre en un vaste tombeau où sera déposée sa cendre.

Le monument du Tasse, que le sculpteur Fabri a exécuté en plâtre, est très-simple. Sur le tombeau est le poète ayant au dessus de lui la Madone, sa muse, et sur le devant on voit ses funérailles. Au lieu de cette procession, n'eût-il pas été mieux de représenter le baptême de Clorinde, l'œuvre de sa plume, comme on sculpte sur le tombeau du guerrier les victoires dues à son épée?

Pour faire les frais de cette sculpture, on ouvrit une souscription où figurèrent bientôt les noms d'un grand nombre d'étrangers de distinction. M. de Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome, dit, en faisant son offrande, que celui qui avait chanté la gloire des croisades appartenait à toutes les nations. M. Fabri doit exécuter le modèle en marbre.

On doit à Thorwaldsen un des monumens dont se plaint Alfiéri : c'est le tombeau de Pie VII. Quel sujet que la vie de ce pape, à cause de ses rapports avec les grands événemens de l'Europe! Les poètes et les orateurs ont employé à cette occasion tant d'images empruntées à la Bible, à la mythologie de tous les peuples et de tous les âges, qu'un siècle suffirait à peine pour en prendre connaissance. Il s'agissait du triomphe du catholicisme; mais comment Thorwaldsen l'eût-il compris, lui qui est protestant? Son monument ne dit rien. En haut est le pape, et au bas se tiennent, d'un côté, la Force ou la Constance, et de l'autre la Religion qui consulte la Bible. Ce n'est certes pas la religion catholique, dont le génie est dans la foi et non dans l'examen. Selon les artistes, il y a un haut mérite d'exécution dans cet ouvrage; mais tout y est d'une froideur glaciale. Les chanoines de Saint-Pierre en furent indignés, et dirent que c'était l'œuvre d'un barbare et d'un hérétique. Or, nos lecteurs sauront que M. Thorwaldsen est Danois, et que MM. les chanoines appellent barbares tous ceux qui ne sont pas Italiens. L'atelier de cet habile sculpteur est très-vaste, et toutes les pièces sont remplies de statues. C'est Camucini qui l'a poussé dans la carrière par jalousie contre Canova. Il fit son portrait, le plaça sur un riche tapis au milieu de son atelier prétentieux, et le signala à tout le monde comme un grand sculpteur. Son meilleur ouvrage est un berger et le triomphe d'Alexandre, imitation d'un relief du Parthénon d'Athènes. A côté de son atelier, on remarque ceux de deux artistes qui ont sur lui l'avantage du génie comme il a sur eux celui de la fortune, M. Finelli et M. Tenerani. Celui-ci a travaillé long-temps avec Thorwaldsen : il n'était pas connu alors, mais bientôt il sentit la nécessité de s'affranchir. Sa première œuvre remarquable est la Psyché; elle lui fut commandée par une dame noble de Florence. Il paraît que, dans cette circonstance, la laideur eut le pouvoir d'inspirer la beauté. Un morceau non moins remarquable est un bas-relief représentant la catastrophe du poème des *Martyrs* de M. de Chateaubriand; on en voit le dessin dans le salon de madame Récamier, de cette femme chez qui on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de son aménité ou de son amour pour les arts. M. Tenerani a fait aussi des Vénus, des Génies, des Amours. Ce n'est point le talent, mais la protection et par conséquent la fortune qui lui manque; aussi son atelier est-il très-modeste, comme celui de M. Finelli, son voisin, artiste vraiment digne de ce nom, et dont la noble fierté n'a jamais su se plier à la moindre flatterie. Pour entrer chez lui, il faut frapper à la porte; aussi n'est-il que peu connu des voyageurs. Sa Vénus sortant de la coquille est remarquable, et rappelle celle du poète Lucrèce. Elle est, comme celle-ci, le symbole de la nature. Mais son ange du jugement dernier manque d'inspiration religieuse; il n'a ni la fougue ni le geste de celui qui réveille les morts; on dirait plutôt un trompette de l'armée céleste sonnant la retraite. Peut-être l'auteur n'a-t-il jamais lu l'Apocalypse ni rêvé les formes d'un ange.

Après les artistes distingués dont nous venons de parler, il y en a une foule d'autres qui ne font que torturer avec leur ciseau toutes les divinités du paganisme. La cour pontificale protége assez les beaux-arts, et les prélats et les cardinaux daignent quelquefois visiter les artistes dans leurs ateliers. Ce fut le cardinal Zurla qui, après avoir examiné très en détail les Graces sculptées par Thorwaldsen pour le monument Appiani, s'écria : « Imaginerait-on que nos belles romaines eussent servi de modèle à cet artiste? » Ces Graces sont en effet bien loin de briller par la perfection des formes, et le cardinal rendait justice à la beauté des Romaines. La sculpture a été admise dans le Vatican, et les papes lui en ont cédé les vastes salles, mais en la soumettant aux lois de la décence. C'est le gouvernement qui fait déchirer les entrailles de la terre à Rome

et aux environs, pour en arracher les statues, et qui fournit ainsi au journal arcadique, toujours chargé d'antiquités, l'occasion de dire quelque ânerie. Les princes romains les moins amateurs des œuvres du génie font aussi faire des fouilles pour enrichir leurs galeries, véritables cimetières des beaux-arts, comme dit Lamartine en parlant des musées. En effet, leurs opulens possesseurs y mettent rarement les pieds, et en laissent la jouissance presque exclusive aux curieux et aux étrangers. C'est dans le peuple que se trouve le sentiment des beaux-arts, et un Transteverino, debout dans un cabaret, le manteau jeté sur les épaules, vous représente, sans y songer, la pose d'un sénateur des beaux jours de la république. Les artistes trouvent dans cette classe d'excellens modèles, non seulement quant aux formes, mais sous le rapport de l'intelligence.

Une dame transteverine s'entend très-bien à jouer le rôle de Cléopâtre devant un sculpteur. Le dernier artisan connaît l'histoire romaine et la mythologie par les récits des vieillards; et ce n'est pas seulement dans la capitale des États pontificaux que l'on cultive la sculpture. La Romagne a produit deux artistes distingués, Baruzzi et Monti. Le dernier a exécuté plusieurs morceaux pour la cathédrale de Milan et pour celle de Novare; mais je ne sais s'il a du génie. M. Baruzzi est professeur public à Bologne. Le beau idéal de la sculpture n'est, selon lui, que dans la mythologie. Il a fait une Léda assez belle, et n'a point craint le scandale, en offrant aux yeux de tous un oiseau amoureux s'ébattant sur une femme nue. Le cimetière de Bologne est un véritable musée où les artistes peuvent former leur talent. L'emplacement en est magnifique; entouré de bâtimens, d'arbres et de fleurs, il offre l'aspect d'un vaste jardin. Là on trouve comme partout la hiérarchie des rangs et des fortunes. Le fossoyeur est le seul artiste qui travaille aux sépultures plébéiennes. Elles occupent le milieu; mais à l'entour s'élèvent de tous côtés de pompeux monumens où la sculpture s'est mise en frais pour des hommes dont les Égyptiens n'auraient pas même permis d'inscrire les noms. L'orgueil plutôt que la piété des familles veille à l'entretien de ce musée funèbre.

Le goût des monumens ne s'étend pas, au sud, au delà des États du pape. Le Napolitain y est complètement étranger; et Virgile, relégué sur un rocher, n'a d'autre entourage que des buissons. Le Tasse n'a obtenu qu'un misérable buste placé dans un jardin public. Les sculpteurs dont on cite les noms sont MM. Angélini et Cali. Le premier a fait quelques Amours assez gracieux, et quelques monumens assez estimés. Le second est l'auteur des statues qu'on voit dans le palais du ministère. On peut remarquer dans le nombre un Ferdinand Ier, costumé en Achille. Si le sentiment des beaux-arts n'est pas encore formé à Naples, c'est que la nature ne suffit pas, et que l'éducation doit venir à son aide. Pendant que toute l'Europe attend avec impatience les résultats des fouilles de Pompéï, on voit à peine trente paysans remuer nonchalamment les cendres qui recèlent tant de trésors. Le Musée ne renferme qu'un très-petit nombre de statues, et si quatre élèves vont étudier la sculpture à Rome, le gouvernement qui les y entretient n'a point le mérite de cette institution: elle date du règne de Murat.

LUIGI C.....

(La suite à un prochain numéro.)

TOMBEAU DE JEAN-SANS-PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

LUTTE DES BOURGUIGNONS ET DES ARMAGNACS, SOUS CHARLES VI.

1371 — 1419.

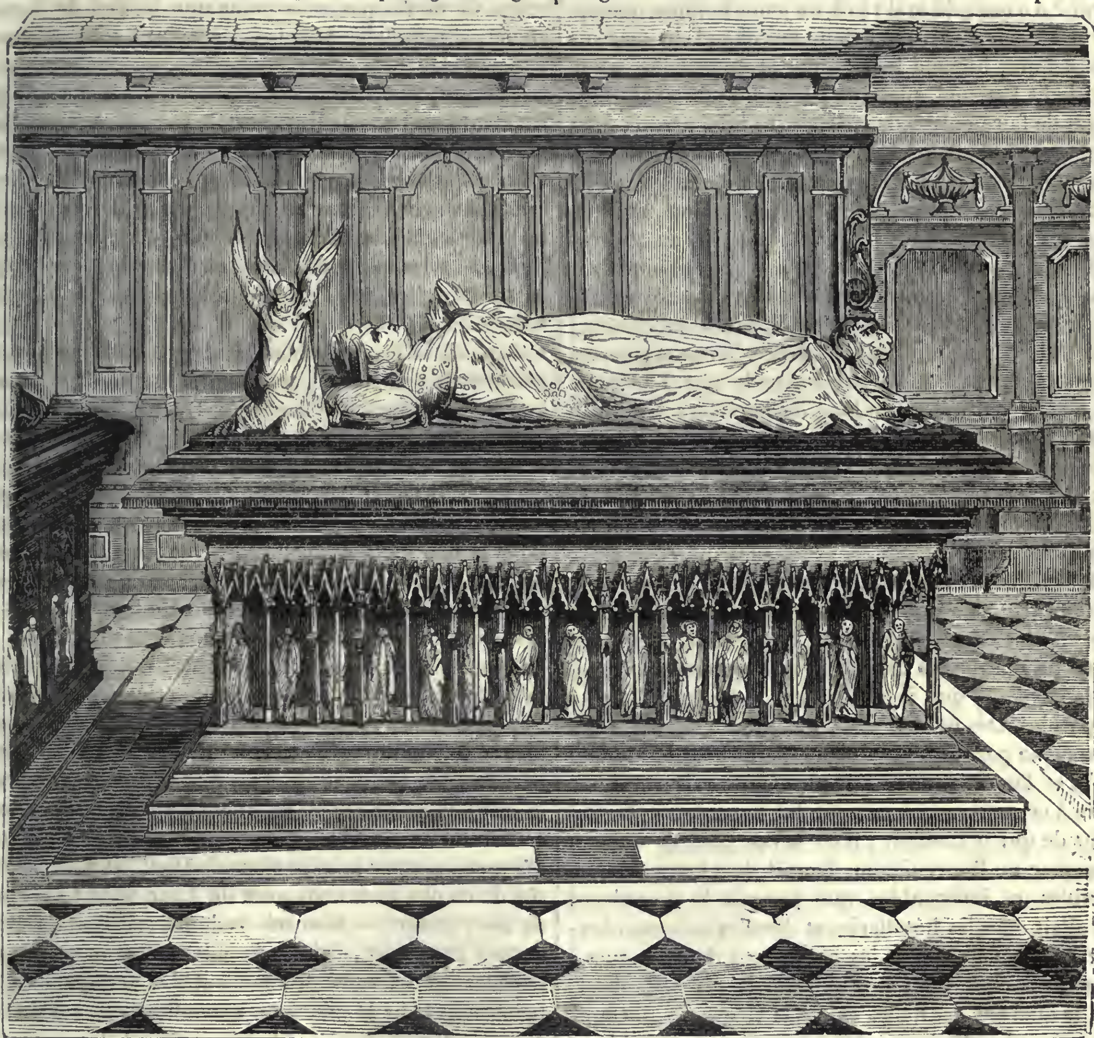
Jean-sans-Peur, deuxième duc de Bourgogne de la maison de Valois, est ce prince tout populaire qui a joué un si grand rôle en France, sous Charles VI, à l'époque des longues querelles entre les Bourguignons et les Armagnacs. La société se classait alors en deux grandes divisions : la gentilhommerie et le peuple. Ce fut de ces deux classifications sociales dont les ducs d'Orléans et de Bourgogne se firent les représentans. Ces princes agirent souvent par des intérêts particuliers, par le besoin de mettre la main dans la huche du trésor, passion dominante chez les grands vassaux; mais ils ne furent puissans, ils ne s'emparèrent de l'autorité, que pour faire triompher les intérêts dont ils s'étaient déclarés les champions. Le duc d'Orléans fut le chef des gentilshommes, de la bourgeoisie opulente liée avec eux; le duc de Bourgogne, au contraire, celui du peuple avec ses violences, ses excès et sa force.

Charles VI, qui portait alors la couronne de France, fut toujours dans un état bien piteux de folie et d'extravagances, depuis surtout l'aventure de l'hôtel de la reine Blanche, lorsque, dans un déguisement de sauvage, il courut le grand hasard d'être brûlé. Sa Majesté ne connaissait personne, ne distinguait ni homme ni femme quelconque; et lorsqu'on lui amenait la reine, il semblait qu'il ne l'avait jamais vue; la visite de maître Juvénal seul paraissait lui faire quelque plaisir; il lui disait, sans trop savoir pourquoi : « Juvénal, ne perdons pas notre temps. »

Dans ces circonstances, le duc d'Orléans, frère du roi, s'empara du gouvernement avec l'entière disposition des deniers. Le premier acte du prince fut une levée de subsides sur le peuple, sans distinction des gens d'église. Ce subside exorbitant excita des brouilles et des murmures. Le duc de Bourgogne s'empressa de faire publier aux halles que ce n'était point de son consentement que telles choses se faisaient. Les archevêques de Reims et de Sens excommunièrent tous les collecteurs chargés de retirer les deniers. Ce mouvement de résistance fut si grand, que le duc d'Orléans ne put continuer à diriger le conseil; il se trouva réduit à abdiquer sa puissance. Le duc de Bourgogne prit alors l'autorité; à peine établi au gouvernement, il résolut, dans l'intérêt populaire, une grande réforme pour les offices : c'était un moyen d'avoir de l'argent sans imposer les métiers. Ce projet trouva une vive opposition, et alors le duc Jean se rendit sous les piliers des halles : « Mes très-chers amis, s'écria-t-il au milieu d'une foule innombrable de peuple, on veut grandement vous accabler par des exactions insupportables. On vous en prépare de bien rudes; mais j'y mettrai bon ordre. — Il n'y a de bon prince que le duc de Bourgogne, répondit la multitude; nous le défendrons envers tous et un chacun. » Et le noble duc n'avait de ligue et amitié qu'avec les bouchers, couteliers, et même les pauvres marchandes de cresson, si puissantes alors par leurs criailleries. Ne le vit-on pas suivre à pied le convoi de Le Gois, un des chefs de la bouche-

rie, et jeter le premier sur son cercueil l'eau bénite du goupillon d'argent de Notre-Dame?

Et voilà qu'au milieu même de cette popularité, le duc de Bourgogne fut privé de son pouvoir; le duc d'Orléans, de retour à Paris, se remit à la tête du conseil; mais le peuple prit les armes, et fit entendre de violens murmures lorsqu'il apprit que le brave Bourguignon venait d'être exilé. Les princes en vinrent alors à un accord par le moyen du prévôt des marchands; les ducs de Bourgogne et d'Orléans se donnèrent de publics témoignages d'amitié; ils s'embrassèrent chez le duc de Berry, leur oncle, lequel, en plus grand signe de réconciliation les fit coucher dans le même lit, et le dimanche 20 novembre 1407 ils communièrent ensemble. Trois jours après le duc d'Orléans soupait chez la reine, lorsqu'un valet de chambre se présenta de la part du roi : « Monseigneur, lui dit-il, Sa Majesté vous mande que vous veniez devant elle sans délai; elle a hâte de vous parler pour quelque chose qui touche à vous et à elle. » Incontinent, le duc se fit amener sa mule. Il était tard, environ huit heures du soir; la nuit était sombre, chacun retiré chez soi. Comme il s'en allait suivant la vieille rue du Temple, dix-huit ou vingt hommes armés s'élancèrent tout à coup sur lui,



TOMBEAU DE JEAN-SANS-PEUR, DUC DE BOURGOGNE,
Dans le chœur de la cathédrale, à Dijon.

criant : « A la mort! à la mort! — Qu'est ceci? d'où vient ceci? Je suis le duc d'Orléans, mes amis. — C'est ce que nous demandons, répliquèrent-ils. » Bientôt il fut renversé de sa mule, tous ces gens frappaient sur lui, tant qu'ils pouvaient, à grands coups de haches, d'épées et de masses, et finalement ils l'assommèrent. Un grand homme vêtu d'un chapeau rouge qui lui descendait sur les yeux, dit à haute voix : « Allons-nous-en; il est mort! »

Le meurtre du duc d'Orléans fut pris à grande joie par les habitans de Paris; il n'était point aimé des métiers ni de la bourgeoisie. Le duc de Bourgogne avait bien assisté dévotement à ses funérailles : « Jamais, disait-il, plus méchant et plus traître meurtre ne fut commis et exécuté en ce royaume. » Mais le surlendemain il parcourut les rues de Paris en criant de toutes ses forces : « Bonnes gens, afin qu'on n'accuse personne de la mort du duc d'Orléans, je déclare que c'est moi et nul autre qui ai fait faire ce qui a été fait. » Sur ce il tourna son cheval, et s'en alla sans s'arrêter jusqu'à la frontière de Flandres, pour mettre ordre aux affaires de son duché.

De 1407 à 1418, le royaume présente le spectacle le plus déplorable; ce n'est qu'une suite de réactions entre les deux factions d'Armagnac et de Bourgogne; leur administration partait de deux principes différens; c'est pourquoi il n'y avait rien de fixe, et l'une se hâtait de démolir ce que l'autre avait construit. Joignez

à cela les progrès des armées anglaises qui s'emparaient l'une après l'autre des belles provinces du royaume, et la funeste bataille d'Azincourt qui vit périr la fleur de la noble chevalerie de France.

Paris était alors au pouvoir du connétable d'Armagnac. On ne peut s'imaginer l'effroyable haine que les Parisiens avaient conçue contre lui; on disait que la nuit il brûlait des femmes et des enfans, et qu'il avait une notable quantité de toiles pour coudre les habitans dans des sacs et les jeter à la rivière. Cette situation pouvait-elle durer? Ne devait-on pas en appeler à ce bon duc de Bourgogne qui protégeait le pauvre peuple? Au mois de mai 1418, un jeune homme, nommé Perrinet Leclerc, fils d'un riche marchand de fer, sur le Petit-Pont, homme fort estimé et quartenier, et de plus, ledit Perrinet, plein de courage et de résolution, résolut de faire entrer dans Paris les hommes d'armes de monseigneur de Bourgogne; il communiqua son projet à quelques uns de ses compagnons, jeunes gens de conduite assez déréglée, de peu de réflexion, mais de beaucoup de témérité. Dans la nuit du 28 au 29 mai, les Bourguignons se présentèrent à la porte Saint-Germain-des-Prés. Perrinet Leclerc avait dérobé les clés sous le chevet du lit de son père; il ouvrit doucement; les Bourguignons entrèrent en silence. Perrinet referma les portes et jeta les clés par dessus le mur. La troupe s'en alla à petit bruit le long de la rivière, jusqu'au Châtelet; puis, se divisant en petites troupes, ils parcoururent les quartiers, criant: « Notre-Dame de la paix! Vive Bourgogne! que ceux qui veulent la paix s'arment et nous suivent! » De toutes parts le peuple sortait des maisons, reprenant les couleurs et la croix de Bourgogne, et répétant les mêmes cris. Un des chefs de cette troupe s'étant présenté devant le roi toujours dans un état déraisonnable: « Comment se porte mon cousin de Bourgogne, lui dit le malheureux prince; il y a long-temps que je ne l'ai vu. » Ce furent toutes ses paroles. Dès qu'il fit jour, on le mit à cheval, et on le promena par les rues en signe d'approbation de tout ce qui se faisait. Il ne restait plus nulle raison, ni mémoire à ce pauvre prince; peu lui importait entre les mains de qui il tombait: il ne savait plus ce qu'était Armagnac ou Bourguignon. Faut-il dire les massacres horribles et incroyables que commit la populace? Elle allait dans les hôtelleries et dans les maisons chercher les Armagnacs, et les assommait dans les rues à coups de haches. On s'assembla sur la place Maubert; tout le quartier des halles et de la Grève s'y porta en foule; les plus furieux, élevant une voix terrible et agitant leurs armes, commencèrent à dire: « La ville n'aura jamais de repos tant qu'il restera un Armagnac! Il faut tous les meurtrir! » Et comme le prévôt cherchait à les calmer: « Maugrebleu, répondit-il, maudit soit de Dieu qui aura pitié de ces traîtres d'Armagnacs! De par le diable! ne nous en parlez plus; par la sambleu! ce que vous direz ne servira de rien. » Et le prévôt, les voyant enflammés d'une telle rage, n'osa plus leur résister: « Mes amis, faites ce qu'il vous plaira, » dit-il. Alors ce peuple se porta dans les prisons et fit le plus épouvantable massacre, lequel dura depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir, et, comme l'on pense bien, le connétable d'Armagnac ne fut point épargné.

Le duc de Bourgogne était éloigné de Paris au moment où se passaient ces choses si détestables; à peine en eut-il avis qu'il se mit en marche, et, peu de jours après, il fit son entrée dans la grande ville. Le peuple le reçut fort joyeusement; tous, hommes, femmes, enfans, prêtres, moines, vinrent au devant de lui, ayant le chaperon bleu et la croix de Bourgogne; car, comme les Armagnacs avaient fait, pendant leur puissance, une confrérie religieuse qui portait l'écharpe blanche, il fallut avoir aussi une confrérie bourguignonne: elle s'appela de Saint-André, et prit pour signe une couronne de roses rouges, de sorte que même les vicaires de Saint-Eustache, de Saint-Gervais et de Saint-Paul, avaient sur la tête une coiffure de roses. Ce ne fut pas sans peine que le duc de Bourgogne, si populaire pourtant, parvint à calmer l'émotion; au milieu de tant de calamités, ce prince paraissait abattu; il distribuait des récompenses à ceux qui l'avaient servi, mais il ne portait remède à rien. Son dessein était de traiter avec le dauphin, depuis Charles VII, lequel ne demandait pas mieux. En effet, une bonne convention fut conclue au milieu de grands transports de joie et d'embrassades. La paix une fois signée, le dauphin retourna en Touraine pour combattre l'Anglais; le duc de Bourgogne revint à Pontoise auprès du roi.

Cependant les deux princes étaient convenus de se revoir; ils s'écrivaient avec amitié, se confiant même leurs secrets. Le sieur Tanneguy Duchâtel vint visiter le duc de la part du dauphin, et lui porter mille assurances de l'amitié de ce prince: «Après le roi, son père, lui dit-il, il n'est personne qu'il aime davantage que vous; il souhaite très-fort vous embrasser. » On fixa, pour le lieu de la nouvelle entrevue, le pont de Montereau. Comme le duc Jean s'y acheminait, Tanneguy vint encore au devant de lui: « Hé bien, lui dit le prince, sur votre assurance, nous venons voir M. le dauphin, et nous sommes tout prêt à le servir selon sa volonté. — Mon très-redouté seigneur, répondit Tanneguy, n'ayez nulle crainte, car Monseigneur est bien content de vous, et veut désormais se gouverner selon vos conseils. » Le duc de Bourgogne avait le pressentiment qu'il se machinait quelque chose contre lui: « Nous nous fions à votre parole, disait-il à Tanneguy; par le saint nom de Dieu, êtes-vous bien sûr de ce que vous nous avez dit? car vous feriez mal de nous trahir. — Mon très-redouté seigneur, répéta encore Tanneguy, j'aimerais mieux être mort que de faire trahison à vous ou à nul autre. » Et cependant, à peine arrivé sur le pont, on entendit crier: « Alarme! alarme! Tue! tue! » Et l'on aperçut les gens du dauphin et Tanneguy lui-même frappant le duc de leurs haches et de leurs piques. A l'instant même il fut abattu. Les valets se précipitèrent sur lui, et, après l'avoir dépouillé, ils voulurent jeter le corps dans la rivière; mais le curé de Montereau s'y opposa et le fit porter dans un moulin, auprès du pont; on le transporta ensuite aux Chartreux de Dijon, où l'on voit encore son mausolée, œuvre de l'Aragonais Jean de-la-Huerta.

Ainsi fut vengé par un crime, le crime que, douze ans auparavant, avait commis le duc de Bourgogne. Le meurtre du duc d'Orléans avait livré le royaume à douze années de désordre et de guerre civile. Le meurtre du duc de Bourgogne donna la France aux Anglais. C'est de cet événement que datent le règne de Henri VI, et la régence du duc de Bedfort à Paris.

PRISE DE JÉRUSALEM PAR SALADIN.

Une seule journée avait enlevé au royaume de Jérusalem son chef et ses défenseurs les plus intrépides, une reine en pleurs, les enfans de ceux qui étaient morts à la bataille de Tibériade, et quelques soldats fugitifs, étaient les seuls gardiens du saint sépulcre. Devancé par la terreur de ses victoires, Saladin se présenta bientôt sous les murs de cette capitale dont les habitans n'espéraient plus que dans la miséricorde de Dieu et celle du vainqueur. Il fit venir les principaux de la ville, et leur dit : « Je crois, comme vous, que « Jérusalem est la maison de Dieu ; je ne veux point en « profaner la sainteté par l'effusion du sang; abandon- « nez ces murs, et je vous livrerai une partie de mes tré- « sors. » Le désespoir leur donna de la fermeté. « Nous « ne pouvons, répondirent-ils, vous céder une ville où « notre Dieu est mort; nous pouvons encore moins « vous la vendre. » Le sultan jura alors sur le Koran qu'il ne s'emparerait de la ville que par la force ouverte. Le siége fut commencé et poussé avec vigueur. Jérusalem avait encore une nombreuse population; mais ses habitans n'avaient que des prières et des supplications à opposer à la fureur des assiégeans. Ceux mêmes qui avaient répondu à Saladin avec quelque courage ne songèrent plus qu'à implorer son indulgence. Saladin se ressouvint de son serment, et se montra inexorable. Un jour qu'ils le suppliaient plus vivement de se laisser toucher, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles : « Comment voulez-vous, leur dit-il, que « j'accorde des conditions pour une ville prise ? » Mais les Sarrasins furent repoussés; et le sultan, craignant le désespoir des assiégés, fit assembler les docteurs de la loi, et leur demanda s'il pouvait se dégager du serment qu'il avait fait de prendre la ville d'assaut. Les imans et les cadis décidèrent en faveur de l'humanité; et, ce qui est digne de remarque, ils puisèrent leur décision dans les subtilités d'Aristote, traduit en arabe. Saladin accorda la vie aux habitans; après quatorze jours de siége, il entra en triomphe dans Jérusalem. Il traînait à sa suite ce Gui de Lusignan, qui revenait captif dans une ville où il avait été roi; vingt mille guerriers, faits prisonniers à Tibériade, et conduits à la suite du vainqueur, revirent en pleurant ces murs que leur courage n'avait pu défendre. C'est ainsi que cette Jérusalem, qui avait été conquise quatre-vingt-quatre ans auparavant, et qui avait coûté tant de sang à l'Europe, tomba au pouvoir des infidèles. Saladin usa de sa victoire avec générosité.

— J. Michaud. —

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait pas de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par dessus son bonnet, les deux côtés pendans à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte : —Qui va là ? — Ouvrez..... Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. —De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut? Hé bien ! cherchez là dedans..... Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte ; le voleur fouille : — Hé bien ! il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a ma clé. — Hé bien, cette clé ? — Cette clé, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez... Le voleur met la clé à un autre tiroir. — Laissez donc; ne dérangez pas ! ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous ? ce sont mes papiers : à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Hé bien, prenez. Fermez donc le tiroir... Le voleur s'enfuit. — M. le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte ! Quel chien de voleur ! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait ! Maudit voleur ! L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail, sans penser peut-être qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

— Chamfort. —

CANTON D'UNDERWALD.

Le mont Pilate, ainsi nommé parce que son sommet est ordinairement couvert de nuages, forme une masse isolée, entre l'Entlibuch au nord-ouest, et l'Underwald au sud-est. Il est beaucoup plus élevé que le Righi, et renommé pour ses riches pâturages. Au nord-est est le défilé de Reuss, conduisant à Underwald. Sur le côté méridional de la montagne, on voit les restes de l'ouvrage le plus extraordinaire de ce genre qui ait jamais été construit, « le couloir d'Alpnach. » Il est dû à l'ingénieur Ruepp, à l'effet de se procurer, à peu de frais, le bois de construction qui croît sur le Pilate. Sa longueur est de quarante mille pieds, deux lieues et demie environ, et il aboutit au lac, en traversant des rochers, des précipices et des coteaux. Un arbre de quatre-vingt-dix pieds de long sur deux de diamètre en parcourt toute l'étendue en deux minutes et demie. La rapidité de la descente est telle, qu'au moment même où on aperçoit l'arbre de loin, il a déjà passé, et si vite, qu'il paraît à peine avoir trois pieds de long. Des ouvriers sont placés le long du couloir, pour transmettre des ordres et donner avis des accidens ou interruptions qui peuvent survenir.

« En assistant à la descente des arbres, dit le feu professeur Playfais, nous étions placés près du couloir, uniquement occupés de l'impression que la chute, vue de près, produisait sur ceux qui en étaient les témoins. Le fracas causé par la rapidité du mouvement et la grandeur du corps qu'on faisait descendre, la secousse qu'il imprimait à la machine lors de son passage, avaient quelque chose d'effrayant, et donnaient l'idée d'un danger plus grand qu'il n'était réellement. Notre guide ne voulut pas assister à ce spectacle, et se plaça derrière un arbre à quelque distance, quoique M. Ruepp lui assurât qu'il ne serait pas moins exposé que nous si un arbre venait à s'échapper du couloir, puisqu'il mettrait en pièces tous ceux des environs. Pendant tout le temps que le couloir a existé, il n'est arrivé que trois ou quatre fâcheux accidens, et encore ils furent le résultat d'une excessive témérité. »

Cet ouvrage fut détruit en partie en 1819, et n'a jamais été réparé, car les demandes des pins du mont Pilate ont beaucoup diminué par le nouvel ordre de choses. Napoléon faisait acheter tous ces bois et les faisait diriger sur la Hollande : un mois suffisait pour ce transport, sur une distance de plus de trois cents lieues.

Voici, sur cette montagne, une tradition supersti-

tieuse. Les habitans disent que Ponce-Pilate, dévoré de remords, se précipita dans le petit lac qui est au sommet, et que de là viennent les orages qui dévastent ordinairement le triple pic du Pilate, et les malheurs qui arrivent aux bergers qui font paître leurs troupeaux dans ce lieu maudit. C'est ainsi que, dans la fable, on attribuait aux efforts de Typhée, renfermé dans une caverne profonde, les éruptions volcaniques qui jetaient la consternation dans la belle Campanie. Il fut long-temps défendu de troubler le calme des eaux du lac, en y lançant des pierres : car alors, disait-on, Pilate exciterait des tempêtes pour se venger de ce qu'on aurait troublé son repos. Ce ne fut qu'à la fin du XVIe siècle que cette superstition cessa d'exister, par suite du parti que prirent plusieurs personnes d'exorciser l'esprit du lac. En effet, elles s'y rendirent en compagnie, firent quelques cérémonies expiatoires le long des bords, et, bien armées contre tous les enchantemens, furent assez hardies pour jeter dans le lac une grande quantité de pierres, et poussèrent même leur courage jusqu'au point de le traverser, en proférant des imprécations contre l'esprit de Ponce-Pilate. Depuis cette époque, on n'a plus attribué qu'aux causes naturelles les orages qui se sont élevés sur la montagne.

Indépendamment d'un écho fort extraordinaire, bien connu des bergers, ces rochers contiennent deux cavernes bien remarquables. La première, le *Mondmilchloch,* ou grotte de la lune, est d'un accès facile, et, à l'entrée, elle se divise en deux branches. Il en sort un ruisseau qui rend un bruit pareil à celui de l'eau chassée avec force dans un tuyau de métal. Celle-ci contient beaucoup d'agaric minéral, ou de terre de marne, et on lui donne dans le pays le nom de *Mondmilch,* ou lait de la lune : c'est de là que la grotte prend son nom. L'autre caverne, connue depuis long-temps sous le nom de grotte de Saint-Dominique, est située vers le haut d'un rocher perpendiculaire de douze cents pieds de hauteur. Le seul moyen d'y entrer est de descendre le long d'une corde attachée au sommet, jusqu'à trois cents pieds environ. Ce moyen est si dangereux, que, pendant long-temps, les plus hardis chasseurs n'avaient pas osé tenter l'expérience. En entrant dans cette demeure aérienne, on voit une espèce de statue assise à table. Les savans d'autrefois supposaient que c'était un ouvrage des Romains, ou qu'il était dû au ciseau de quelque magicien. Mais cette illusion, comme la légende dont nous venons de parler, s'est bientôt dissipée par suite d'un fait nouveau qui a fait évanouir toutes ces illusions poétiques.

Ignace Matt, chasseur de chamois, y descendit. trouva que la grotte a cent vingt pieds de longueur sur quatre-vingt-dix-huit de hauteur et vingt-huit de largeur. Elle est creusée dans la pierre calcaire et n'a point de stalactites. Une eau extrêmement limpide en dégoutte sans cesse : on marche sur le sable et la mascallite. Deux blocs détachés sont en effet placés à l'entrée. Le premier peut avoir huit pieds de haut et a quelque ressemblance avec une statue dont les coudes seraient appuyés sur le second bloc qui a l'air d'une table. De là lui vient le nom de cave Saint-Dominique.



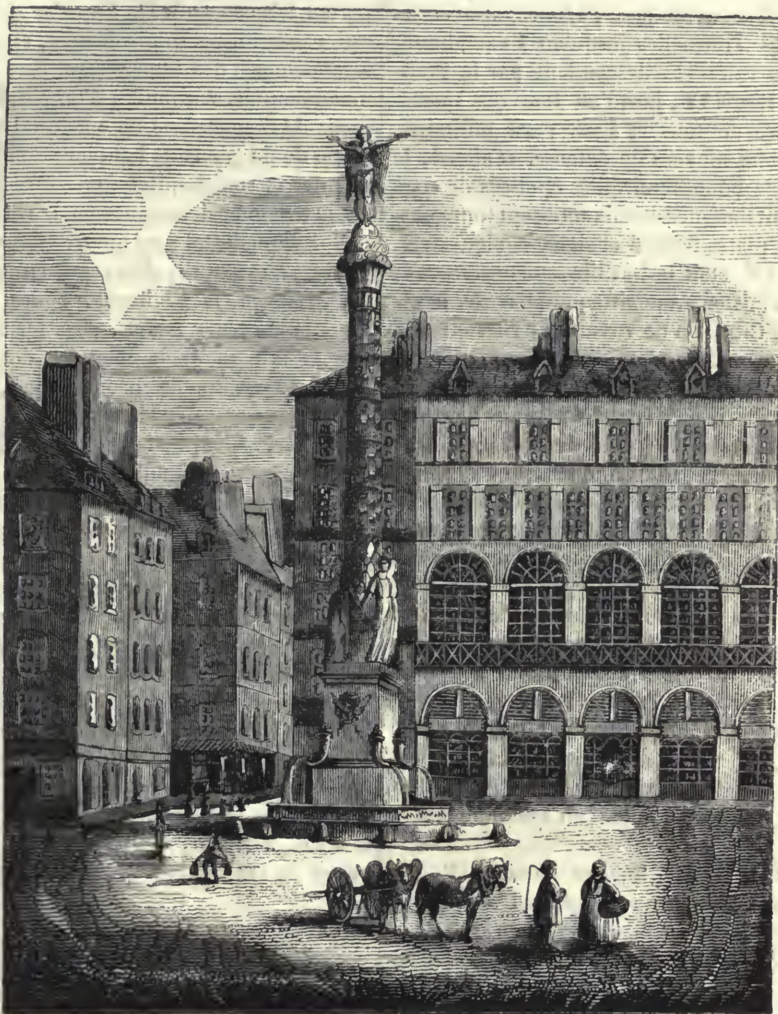
Femme du canton d'Underwald (Suisse).

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, n. 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par GIROUDOT.

MONUMENS DE PARIS.

FONTAINE DU PALMIER OU COLONNE DU CHATELET.



MONUMENS DE PARIS.

—

FONTAINE DU PALMIER OU COLONNE DU CHATELET.

De tous les monumens qui embellissent aujourd'hui Paris, la grande capitale, une moitié appartient au règne de Louis XIV, l'autre moitié à l'empire de Napoléon, et c'est encore un rapprochement à ajouter à tous ceux qui ont été faits, entre deux époques qui ont plus d'une ressemblance entre elles. C'est seulement vers le milieu du 17e siècle, que Paris a commencé à s'empreindre de sa physionomie moderne; alors, des travaux de tous genres s'exécutèrent comme par enchantement, et de nouveaux édifices remplacèrent ceux des temps passés.

La *Fontaine du Palmier*, ou colonne du Châtelet, dont nous donnons la gravure, fut construite en 1807. Mais, avant d'entretenir nos lecteurs de ce monument, il ne sera peut-être pas sans intérêt de tracer un tableau de Paris, lorsqu'il secoua définitivement, sous Louis XIV, les langes du moyen-âge, et de voir les améliorations qu'y introduisit le grand roi, améliorations qui se développèrent avec magnificence sous le génie de Napoléon.

L'enceinte de Paris, au 17e siècle, s'était considérablement accrue; la ville était flanquée de plusieurs faubourgs sur les deux rives de la Seine, tous ces faubourgs, environnés de murailles fermées. Paris, au moyen-âge, était concentré en l'île, tout catholique et religieux, ayant pour centre Notre-Dame, la grande et sainte cathédrale; il était clos sur la Seine par les deux abbayes de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Germain-des-Prés, avec leurs jardins, leurs moulins, leurs riches propriétés, leurs fours banaux. Puis, il s'était élevé à Paris des métiers, la ville des confréries, avec ses étals, ses boucheries dans les rues Saint-Martin, Saint-Denis, le marché des Innocens, quartiers actifs, ayant leurs boutiques de bonneterie, leur orfèvrerie et leurs églises aussi, Saint-Eustache, Saint-Gervais, vieux patrons des métiers. Ensuite, Paris parlementaire et d'université, s'étendant à l'île Saint-Louis et au Marais, avec ses rues larges

et bien pavées, et au faubourg Saint-Germain, sur l'herbe verdoyante du Pré-aux Clercs. Si la ville catholique et marchande était pleine d'églises et d'étals, la ville d'université et de parlement voyait des maisons régulières, bien bâties, des cours et places largement plantées, comme les solitudes de l'antique académie d'Athènes. Il y avait aussi Paris royal avec ses palais, depuis les Tournelles jusqu'au Luxembourg nouvellement construit; et, descendant par le Pont-Neuf, œuvre de Henri IV, jusqu'au Louvre, monument d'architecture de tous les âges. Paris militaire, offrait de redoutables moyens de défense. D'abord, la grande enceinte, de bonnes murailles épaisses de six à sept pieds; elle était flanquée de soixante-sept tours, chacune d'elles avec plates-formes et deux couleuvrines. Aux portes de Paris, était la Bastille, forte construction capable de résister à une attaque sérieuse. Pénétriez-vous dans la Cité, on ne voyait que rues étroites avec chaînes et bornes. Ce n'était pas sans motifs que les habitans avaient ainsi construit toute leur ville en rues serrées; n'était-il pas facile d'arrêter dans ces rues les francs-archers de la garde du roi, les mousquetaires et carabins, venant imposer leurs lois à la bourgeoisie? Aussi, combien ce voisinage de fenêtres à fenêtres n'était-il pas favorable au parlage des quartiers! on se connaissait tous comme francs amis et bons compères de même rue; on se prêtait son luminaire, on célébrait en commun les mêmes solennités. Si on était quartenier ou marguillier, toute la rue le savait; on se disait à travers l'huis toutes les nouvelles du jour; si le roi était entré dans sa bonne ville, si le parlement tiendrait sa séance, s'il y aurait mariage et fête à la paroisse, s'il y avait mortalité en la Cité, si les vents impétueux s'étaient fait sentir pendant la nuit, s'il y avait peste et famine en quelques villes lointaines.

Tel était l'état de Paris, lorsque Louis XIV, en agrandissant les quartiers, en multipliant les édifices, donna à la physionomie de la capitale un caractère plus imposant. On fit un repavage général de Paris, en pierres larges et bien jointes; on perça de belles rues dans le faubourg Saint-Germain; tout fut tiré au cordeau; on put aller en carrosse dans la ville sans être cahoté à chaque pas; les bourgeois, clercs, médecins et bonnes dames purent renoncer à monter sur leur mule, et les filous de la famille de la *Mère-Jeanne*, si célèbre alors par son argot, ne purent trouver abri dans l'obscurité, car des lanternes et réverbères furent attachés non loin les uns des autres, de telle sorte qu'un jour lumineux était jeté aux grandes rues. Le Nôtre dessina le pompeux jardin des Tuileries; les arcs de triomphe des portes Saint-Denis et Saint-Martin, la colonnade du Louvre, les Invalides et l'Observatoire, ces deux édifices, glorieux par eux-mêmes et plus encore par leur but et leur pensée, attestèrent le génie des Perrault et des Blondel.

Ce grand œuvre d'amélioration et d'embellissemens, entrepris par Louis XIV, fut poursuivi avec activité par Napoléon. Paris lui doit beaucoup; il y fit exécuter un grand nombre de travaux et d'établissemens utiles : le canal de l'Ourcq, les ponts d'Austerlitz, de la Cité, d'Iéna, plusieurs quais, marchés, abattoirs, les cimetières actuels, etc..... appartiennent à l'administration impériale, chez laquelle le faste n'étouffait point le sentiment de l'utile, inséparable du vrai génie. La colonne de bronze s'élève sur la place Vendôme; la seconde galerie du Louvre, l'arc de triomphe de l'Étoile, le Temple de la Gloire (aujourd'hui la Madeleine), le palais de la Bourse, surgissent de leurs fondations. Puis, au centre de la place, du Châtelet, à l'extrémité septentrionale du pont-au-change, l'empereur fait construire la *Fontaine du Palmier*, fontaine qui, par sa forme, son isolement, et par ses inscriptions à la mémoire des armées françaises, mérite le titre de monumentale. Au milieu d'un bassin circulaire de 20 pieds de diamètre est un piédestal qui porte une colonne de 52 pieds de hauteur; son fût a la forme d'un palmier et son chapiteau en offre les rameaux. De là est provenu la dénomination de cette fontaine.

Sur le piédestal sont quatre statues symboliques plus grandes que nature; elles représentent la Loi, la Force, la Prudence, la Vigilance. Unies entre elles par la jonction de leurs mains, elles forment un cercle autour de la base de la colonne, dont le fût est divisé par des anneaux de bronze doré, sur lesquels sont inscrits les noms des victoires remportées par les Français. Aux quatre angles du piédestal sont placées quatre cornes d'abondance dont les parties inférieures se terminent par des têtes de poissons marins qui produisent quatre jets d'eau. La face du piédestal qui regarde le pont au Change, et la face opposée, sont décorées d'une large couronne de lauriers en reliefs, au centre de laquelle est une aigle éployée.

Au dessus du chapiteau de la colonne, on voit une portion sphérique, en bronze doré, d'où s'élance une figure de même métal : c'est celle de la Victoire, aux aîles déployées, élevant et tenant de chaque main deux couronnes; car, ainsi que nous l'avons dit; ce monument fut construit en 1807; Napoléon était alors à l'apogée de sa puissance : il avait vaincu à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, et la paix de Tilsitt venait de sanctionner ses glorieux succès!

ÉTAT DE LA SCULPTURE EN ITALIE.

Deuxième article (Voyez page 44.)

Une ville de l'Italie, dont la sculpture est bien autrement avancée, est Florence. Mais elle y a un caractère tout autre qu'à Rome et à Naples. L'ombre de Michel-Ange plane toujours sur elle. Florence est le pays de la régénération, c'est la Rome du moyen-âge. On n'y voit point l'école littéraire divisée en classicisme et en romantisme. Le journal, l'Anthologie, destiné à représenter l'opinion publique, était une œuvre de philosophie, il marchait dans le progrès et appartenait à la nouvelle école. Le Dante et Michel-Ange, voilà les deux grands modèles qu'il proposait. La littérature exerce une puissante influence sur les beaux-arts : aussi M. Pampelani ne trouble-t-il le repos, ni d'Hercule, ni d'Ajax pour qui nous avons peu de sympathie; mais il va réveiller dans leurs tombes deux grands artistes, Arnolfo di Lapo, et Brunelleschi pour les placer à côté de la cathédrale de Florence, et montrer à la fois celui qui a bâti ce magnifique édifice, et celui qui a élevé dans les airs une coupole si élégante et si hardie.

M. Bartolini a sculpté une Madone avec le Christ

sur ses genoux, conception de Michel-Ange, dont Milizia a fait une juste critique en disant que le fils lui paraissait plus âgé que la mère. Parmi les autres ouvrages, on remarque une *Charité* avec deux enfans d'une beauté peu commune. Cet artiste a fait son début en France, et son talent a pu être apprécié par ceux qui ont vu au dessus de la porte du Musée du Louvre la tête colossale de Napoléon, que remplaça celle de Louis XVIII, œuvre du plus mauvais goût.

Plusieurs siècles se sont écoulés depuis le moment où il a été prouvé que la terre tourne, et Florence n'avait pas encore exposé à l'admiration publique les traits de celui qui découvrit cette importante vérité. Le grand-duc s'est chargé de réparer cette omission, et la statue de Galilée sera bientôt inaugurée dans la salle de l'Académie du Cimento, au milieu des instrumens avec lesquels le philosophe déchirait le voile de la nature; elle est due au ciseau de M. Costoli: le travail en est tout-à-fait remarquable. Ce même artiste a fait aussi un Jérémie, et quoique les connaisseurs ne veuillent y voir qu'un Isaïe, toujours est-il qu'on le reconnaît pour un prophète, et qu'il y a de l'inspiration dans cet ouvrage. Dante, l'Homère du christianisme, n'a pas été aussi heureusement traité. La littérature et la sculpture semblaient s'être entendues pour le rappeler à la vie, et le dédommager, par des honneurs publics, de son exil, de ses malheurs, de l'oubli où l'avait jeté l'ignorance. Mais M. Ricci a défiguré sa personne, comme des pédans ont défiguré sa poésie : il l'a sculpté sur son tombeau, demi-nu, et avec des muscles fortement indiqués, comme un lazzaroni de Naples.

La ville de Pise vient d'ériger une statue à Léopold Ier, grand-duc de Toscane. Cette cité, déjà favorisée par la nature, s'est signalée entre toutes les autres en réveillant les étincelles de savoir qui s'échappaient de l'Orient, et en répandant ensuite la lumière dans les régions occidentales. Son université a joui d'une brillante renommée : Léopold, ce prince qui a fait le bonheur de son pays par sa modération et son amour pour le progrès social, y envoyait ses fils pour leur apprendre à se familiariser avec leurs sujets, en même temps qu'ils s'éclaireraient par la culture des sciences et des lettres. Il était trop juste qu'on élevât une statue à un tel prince, pour rappeler aux souverains les exemples qu'on leur a donnés.

La réforme de la sculpture, après avoir commencé en Toscane, sera achevée à Milan par un artiste que son génie et son habileté d'exécution mettent bien au dessus des autres. J'entends parler de M. Pompeo Marchesi que la nature semble avoir placé à l'extrémité de l'Italie comme pour donner à cette contrée l'empire des beaux-arts, qui avait appartenu si longtemps au pays du centre, à Rome et à Florence. Milan n'a pas de monumens qui rappellent l'histoire du pays et excitent l'enthousiasme artistique. Rien n'y annonce la grandeur passée; mais tout y respire l'aisance actuelle. Les richesses sont répandues à peu près dans toutes les classes, et les citoyens sont égaux devant la loi. Les maisons étant au même niveau, la splendeur d'un palais n'insulte pas à la misère d'une maisonnette voisine. C'est la seule ville d'Italie où le talent trouve des ressources, et où il soit profitable; l'instruction étant très répandue dans les familles, il se voit accueilli partout avec distinction. Où le génie de M. Marchesi pouvait-il se montrer avec plus d'éclat? Si vous entrez dans les maisons, vous y trouverez des statues sorties de ses mains, la *Flore*, la *Vénus*, l'*Innocence*, la *Madeleine*, qui font l'ornement des escaliers et des salles. On en voit plusieurs chez la marquise Visconti d'Aragona, chez la princesse Belgiojoso, et chez le duc de Litta; mais c'est dans son atelier que l'artiste brille de toute sa gloire. Son imagination originale, s'affranchissant des entraves de l'imitation, s'est frayé une route nouvelle. Il emprunte à la mythologie les noms, mais non pas les personnages. Sa Flore et sa Vénus ont tout-à-fait le caractère de l'époque actuelle. Les plaisirs y sont spiritualisés, et on y remarque quelque chose d'intellectuel qui, dans les statues des Grecs et de leurs imitateurs, ne perce pas au travers de l'enveloppe matérielle. Sa *Psiché* et son *Innocence* sont le symbole de deux ames qu'il appartient au christianisme seul de définir. C'est surtout dans les sujets sacrés que M. Marchesi a déployé son beau talent. On admire dans son *jeune Nazaréen prêchant aux docteurs* une connaissance parfaite de la marche que suit la nature depuis l'enfance jusqu'à l'âge de trente-trois ans; on y devine la physionomie du Christ peint par Léonard de Vinci. L'accord du moral avec le physique, l'ame d'un dieu se développant dans le corps d'un jeune garçon, y ressortent d'une manière frappante. Nous ne saurions donner ici le catalogue des ouvrages enfantés par l'imagination de ce grand artiste. Son atelier en renferme, ou plutôt en renfermait une foule. Ici l'argile se transformait en statue, là le marbre s'animait sous les coups du marteau qui faisait retentir la voûte.... Hélas! un si bel atelier n'existe plus! l'Envie, qui, la torche à la main, fait la guerre au Génie, a incendié le temple de la Sculpture. L'artiste a pleuré cette perte cruelle; mais bientôt, semblable au phénix, il est sorti avec une imagination plus fraîche et plus vigoureuse. Une souscription a été ouverte pour l'indemniser de la perte de sa fortune, et à son tour il indemnise les Milanais des chefs-d'œuvre qu'ils ont perdus. Le gouvernement lui a commandé un ouvrage immense et d'un prix considérable, pour être donné à la ville de Milan. Le génie de M. Marchesi s'y montrera dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé : c'est une mère conduisant ses enfans à l'église le jour du Vendredi-Saint, pour y voir représenter la mort de J.-C., et leur expliquer les mystères fondamentaux de la religion. Quel sujet sublime! Quel groupe? Y aura-t-il rien à lui opposer parmi les plus admirables morceaux de l'antiquité? Le groupe le plus nombreux de Toro-Farnès est le monument d'une barbare vengeance: deux fils du roi de Thèbes qui enchaînent à un taureau sauvage la rivale de leur mère.

Tout en s'élançant dans l'avenir de l'art, M. Marchesi ne néglige pas le passé, et favorise le penchant qu'ont généralement les Italiens à rendre hommage à la gloire des morts. Il a fait le buste du poète Monti; la statue du célèbre Beccaria que l'on voit dans le palais de Brera est aussi de lui. L'auteur *degli Delitti e delle Pene* porte sur son visage la satisfaction d'avoir par la publication de son livre essuyé les larmes d'un grand nombre d'infortunés. En face de lui on voit le poète Parini qui, je ne sais pourquoi, a pris, sous le ciseau de Marchesi, l'expression d'un St-Jean l'Évangéliste.

On va élever une statue à madame Agnesi, célèbre mathématicienne, qui quitta les sciences pour les œuvres

de charité, et termina sa vie dans le pieux établissement de Trivulzi. Les dames de Milan font les frais de la sculpture. Ce sont elles qui brodèrent un tapis pour en faire cadeau à Bellini. Ce sont elles encore qui ouvrirent une souscription en faveur du poète Grossi, et lui payèrent ainsi son poème 20,000 fr., somme colossale pour un auteur italien. Ces dames, remplies d'admiration pour le génie, d'un esprit cultivé, du caractère le plus aimable, sont encore les plus belles et les plus gracieuses de toute la Péninsule. Dans un tel pays, et au milieu de circonstances si favorables, la réforme de la sculpture doit se faire promptement et avec un plein succès. Elle se montrera sans doute dans l'arc dit du Simplon, qui, d'arc de triomphe, a été converti en arc de paix; elle paraîtra aussi dans cette cathédrale de Novara dont les chanoines, voulant que le gouvernement emploie leur argent pour le bonheur public, le consacrent aux beaux-arts. L'arc du Simplon et la cathédrale vont être comme deux lices où s'établira une lutte artistique entre M. Marchesi et les sculpteurs italiens les plus célèbres. En attendant, ce célèbre artiste s'est chargé de faire une statue de Charles-Emmanuel, roi de Piémont. Elle sera élevée sur la place de Novara en mémoire de l'assainissement de Malaria, dont ce prince fit dessécher les marais.

La France ne refusera pas d'applaudir à nos efforts pour la réforme de la sculpture; elle en partage la gloire, et son petit danseur napolitain est, pour nous, bien au dessus de tous les faunes anciens. Le moyen-âge et l'époque actuelle peuvent être représentés par les beaux-arts, sans qu'il soit nécessaire de les affubler d'un costume grec ou romain. Le pinceau sublime de Gérard a représenté Henri IV et Napoléon dans deux grands tableaux qui valent deux poèmes historiques; mais on les y voit tels qu'ils se montraient devant leurs contemporains. Que la sculpture accomplisse aussi sa mission. Pas de tunique de héros sur un roi de Naples! Napoléon sur la place Vendôme est bien le *petit caporal*. Chaque homme est, pour ainsi dire, marqué d'un cachet particulier qui le distingue du reste de l'humanité. Quand l'empereur vit sa statue par Canova, choqué de son entière nudité, il ordonna qu'on la couvrît d'un voile. Canova avait imité les Romains; et Napoléon, ce vaste génie qui tenta de régénérer l'humanité, donna en jetant ce voile le signal de la réforme.

Luigi C.....

RÈGNE ANIMAL.

(Deuxième article.)

Nous avons parcouru, dans notre premier article, les divisions primaires et secondaires du grand Type des animaux *vertébrés*; nous voici arrivés en présence d'une multitude incalculable de créatures qui, sans avoir de grandes analogies les unes avec les autres, ont du moins, pour être séparées des *vertébrés*, le caractère commun d'être privées de vertèbres. On a suivi long-temps des méthodes très-variées pour répartir les animaux *invertébrés* dans les cadres d'un système fondé sur l'uniformité des caractères extérieurs ou intérieurs. Lamarck, qui le premier distingua les animaux d'après leurs nerfs et leur squelette, subdivisa l'embranchement des *invertébrés* en apathiques et en sensibles. Dans le premier de ces groupes, il rangea les Infusoires, les Polypes, les Tuniciers, les Radiaires et les Vers; dans le second, les Insectes, les Arachnides, les Crustacés, les Annélides, les Cirrhipèdes et les Mollusques. Cuvier sentit que les deux séries des *vertébrés* et des *invertébrés* étaient discordantes, et il essaya de répartir plus également le *règne animal*, en subdivisant le groupe des animaux *invertébrés en Mollusques articulés* et *rayonnés*, trois embranchemens qui sortent, il est vrai, du même tronc de l'animalité, mais qui toutefois forment des souches diverses. Il existe en effet, entre chacun de ces embranchemens, de grandes lacunes, des interruptions qui rompent la chaîne des êtres et ne permettent pas de suivre l'organisation animale par des séries non interrompues de *décursations successives*, depuis l'homme jusqu'aux plus nuls et aux plus imparfaits des êtres. Telle est la fausse idée qu'on a voulu établir en proclamant que le règne animal se dégrade, et présente partout une unité organique modifiée par les circonstances extérieures, ou les milieux ambians; théorie mensongère qui, resserrant la puissance créatrice dans de misérables limites, attente à sa grandeur en l'accusant de stérilité dans ses plans et dans ses moyens.

Il serait injuste d'accuser les naturalistes modernes des écarts où se sont laissé entraîner quelques esprits, dans les systèmes qui ont pour but de subordonner les corps de la nature les uns aux autres, d'après l'analogie progressive qu'ils offrent à l'observateur. Rien ne séduit et n'attache comme les rapprochemens; et cette idée des analogies se retrouve dans les premiers travaux tentés sur les êtres de la nature. On doit remarquer pourtant cette différence, entre les anciens et les modernes, c'est que, moins sages que leurs devanciers, ces derniers embrassent toute la création, dans le vaste système de l'unité organique, et que, non contens de passer des minéraux aux végétaux, par les schistes ou l'amianthe; des végétaux aux animaux, par la sensitive, ou mieux encore, les conferves, les zoocarpées, et les bacciliaires, etc.; ils remontent l'échelle du règne animal, des polypes aux méduses, des vers aux mollusques, des mollusques aux reptiles, des reptiles aux poissons (par les têtards des grenouilles), des poissons aux oiseaux (par les trigles et les exocets), des oiseaux aux mammifères (par les chauves-souris et les ornithorynques), et des mammifères à l'homme (par les singes), sans tenir compte du vide immense que laissent entre l'homme et le plus perfectionné des autres animaux la liberté et la conscience de soi-même.

Ainsi que nous l'avons déjà exposé, il n'y a pas de gradation à établir entre les quatre embranchemens du *règne animal*, il n'y a pas plus de moyens de passer d'une huître à une mouche, et d'une araignée à un polype, que d'une carpe à un colimaçon. Ces quatre types primordiaux ont chacun une valeur absolue, et une importance spéciale, qui en fait des *tous* complets en eux-mêmes, et réglés par des lois qui leur sont propres.

Chaque embranchement est riche en variations d'êtres et de propriétés; mais tout est mesuré pour des rapports nécessaires; car la nature a des moyens trop féconds, pour avoir besoin d'en être prodigue; elle ne passe à une combinaison secondaire, qu'autant que son type primitif et ses modifications deviennent insuffi-

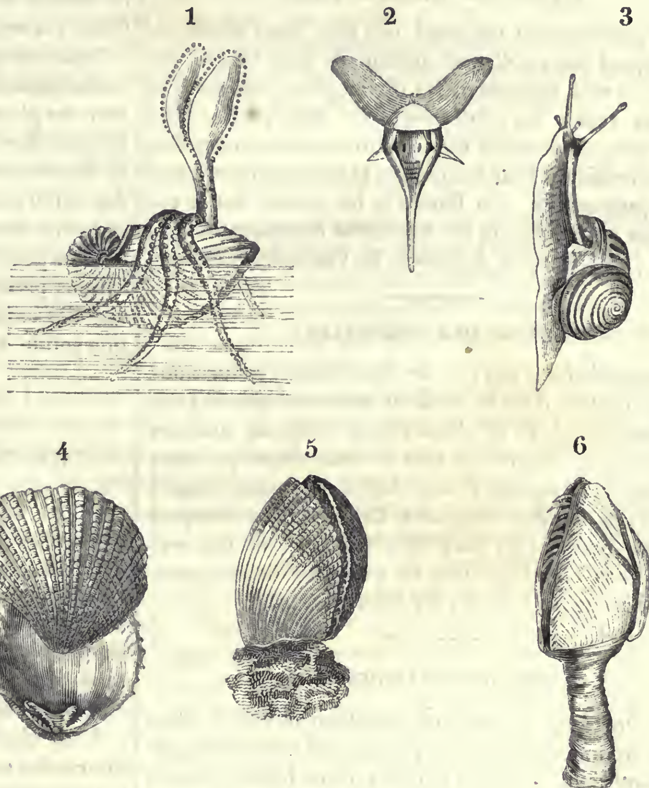
sans, et jamais elle n'ajoute un organe que lorsque de nouvelles circonstances exigent des moyens particuliers. Ainsi, loin de trouver dans la série animale, depuis l'homme jusqu'aux monades, la *décursation successive* dont a parlé Linné, et une série non interrompue de perfectionnemens gradués par les nuances les plus imperceptibles, on trouve au contraire de grandes lacunes et des interruptions, soit que nous ne connaissions pas tous les anneaux qui rattachent entre elles les productions animées ; soit que les révolutions du globle aient détruit une foule de races intermédiaires dont on rencontre des vestiges parmi tant de débris fossiles; soit plutôt que le grand arbre de la vie n'ait pas poussé une tige unique, mais bien un grand nombre de rameaux plus ou moins divergens, et toutefois conservant entr'eux des adhérences fraternelles. En effet, si comme nous l'avons vu, on descend, sans trop d'efforts, de la structure du mammifère à celle de l'oiseau, et de là au reptile, au poisson, parce que tous ces vertébrés sont constitués sur un modèle commun, la chaîne au delà est brusquement interrompue: ni les mollusques, ni les insectes, ni les crustacés, bien moins encore les animaux rayonnés ou les zoophites, ne se rattacheront aux vertébrés.

Faisons maintenant l'histoire du second embranchement du *Règne animal.*

2e TYPE. — MOLLUSQUES.

2e TYPE. — MOLLUSQUES. 6 *Classes.* — 15 *Ordres.*

1re Classe. — 1 *Ordre.*	Céphalopodes.
2e Classe. — 1 *Ordre.*	Ptéropodes.
3e Classe. GASTÉROPODES. 9 *Ordre.*	Pulmonés. Nudibranches. Inférobranches. Tectibranches. Hétéropodes. Pectinibranches. Tubulibranches. Scutibranches. Cyclobranches.
4e Classe. ACÉPHALES. 2 *Ordres.*	Testacés. Acéphales.
5e Classe. — 1 *Ordre.*	Brachiopodes.
6e Classe. — 1 *Ordre.*	Cirrhipodes.



Le type des *Mollusques* doit suivre immédiatement les *vertébrés* dans l'ordonnance méthodique des animaux.

Ce type, qui avait été entrevu par Aristote, a été séparé par Cuvier de la classe des vers auxquels il avait été long-temps réuni. Quelques naturalistes hésitent encore sur le rang qu'on peut accorder aux animaux *Mollusques*, car, s'ils doivent passer avant les insectes pour leur respiration, leur circulation et l'existence des principaux viscères, ils sont évidemment après eux pour tout ce qui tient à l'activité et à la révélation extérieure de la vie. Construits sur un plan particulier, formant un type distinct, ils peuvent être aussi rapprochés des *vertébrés* que certains *articulés*, mais sous un autre point de vue.

Les *Mollusques* n'ont point de squelette articulé, ni de canal vertébral, comme les animaux vertébrés; ni une série d'anneaux enveloppant leurs corps et constituant une espèce de squelette extérieur, comme les animaux articulés. Tantôt leur peau est complètement nue, tantôt une partie de l'enveloppe tégumentaire, nommée le manteau, secrète une substance calcaire qui forme un abri pour l'animal, et qui porte le nom de coquille. Le système nerveux de ces animaux se compose d'un certain nombre de masses médullaires, dispersées dans différentes parties du corps; leur sang est blanc ou bleuâtre, et leur système circulatoire complet; on y trouve un cœur aortique, et souvent deux réservoirs veineux que la plupart des anatomistes regardent comme des cœurs pulmonaires. Le mode de respiration varie.

Les *Mollusques* se divisent en six classes.

CLASSE DES CÉPHALOPODES.

Les *céphalopodes* ont le corps en forme de sac ouvert par devant, renfermant des branchies, et d'où sort une tête bien développée et couronnée d'appendices charnus, au moyen desquels ces animaux marchent et saisissent les objets. Ce sont, de tous les mollusques

ceux dont la structure est la plus compliquée, et dont les organes sont les plus parfaits. La plupart secrètent une matière particulière, d'un noir très-foncé, qu'ils expulsent pour teindre l'eau qui les environne, et se dérober ainsi à la vue. Ce sont les seiches, les poulpes, etc.

CLASSE DES PTÉROPODES.

Les *ptéropodes* n'ont pas le corps couvert ; la tête manque d'appendices ou n'en a que de petits. Les principaux organes du mouvement sont deux ailes ou nageoires membraneuses, situées aux côtés du cou, et sur lesquelles est souvent l'organe respiratoire ou tissu branchial.

CLASSE DES GASTÉROPODES.

Les *gastéropodes* ont aussi une tête assez distincte; ils rampent sur un disque charnu de leur ventre sur lequel on voit facilement les divers plans musculaires qui font varier les contractions de cette partie. Plusieurs sont absolument nus, d'autres ont une coquille, les uns respirent l'air en nature, et sont pourvus d'une cavité pulmonaire (la limace); les autres ont la respiration aquatique, et des branchies diversement disposées (les Doris, les Aplysies, les Carinaires, etc.)

CLASSE DES ACÉPHALES.

Les *acéphales* n'ont pas de tête distincte; leur bouche est cachée dans le fond du manteau qui est presque toujours ployé en deux et qui renferme aussi les branchies, les viscères et tout le reste du corps. Presque tous ces animaux sont logés dans une coquille bivalve; ils ont des branchies. Cette classe se compose de deux ordres : les acéphales testacés, et les acéphales sans coquille. Dans les premiers de ces groupes, on range les huîtres, les moules, etc.

CLASSE DES BRACHIOPODES.

Les *brachiopodes* ont un manteau ouvert à deux lobes, comme celui des *acéphales*; ces lobes sont garnis à l'intérieur de petits feuillets branchiaux. Ils sont tous munis d'un coquille bivalve et incapable de mouvemens ; aussi ils saisissent leur nourriture à l'aide de petits tentacules mous, charnus, assez semblables à des filamens qu'ils peuvent, à leur gré, ou porter en dehors ou cacher dans leurs coquilles.

CLASSE DES CIRRHIPODES.

Les *cirrhipodes* sont des mollusques qui ressemblent aux autres par le manteau et les branchies, mais qui en diffèrent par les filets (cirrhes) disposés en paire le long du ventre. Ces filets sont cornés, articulés d'une manière mobile, et rappellent assez bien les petites nageoires placées sous la queue des crustacés.

Les mollusques sont très-multipliés, et pourtant on n'en retire aucun avantage essentiel; je ne passerai pas sous silence, toutefois, l'application que l'homme en a faite à ses besoins; un grand nombre d'espèces sont propres à lui servir de nourriture, mais c'est un aliment difficile à digérer, que tous les estomacs ne supportent pas, et dont on ne devrait d'ailleurs jamais faire usage, sans avoir préalablement pris la précaution de les nourrir convenablement durant plusieurs jours. Les huîtres, les moules sont l'objet d'un grand commerce; les poulpes, les seiches, les colmars sont fort recherchés en Grèce et en Italie; les escargots et plusieurs buccins sont assez estimés dans certains pays, et l'étaient tellement des anciens Romains, qu'au rapport de Pline, ces animaux réunis dans des parcs, et pourvus d'une abondante nourriture, acquéraient de très-fortes dimensions, et prenaient à la longue une saveur exquise. Les mollusques n'offrent presqu'aucune ressource pour nos vêtemens, mais on retire de leurs coquilles ces perles brillantes et cette nacre argentée, si recherchée par le luxe et la richesse. La peinture tire encore de quelques uns de ces animaux des couleurs précieuses par leur éclat, par leur solidité, et la facilité de leur emploi; telles sont l'encre de la Chine, la sepia, la pourpre, etc.

Nous ne terminerons pas sans rappeler ici que la connaissance approfondie de ces animaux a produit l'un des plus beaux résultats de la géognosie moderne. Le géologue s'aide des coquilles des mollusques dans la détermination de l'identité ou de la superposition des différentes couches de la terre, et il voit dans la quantité innombrable de ces animaux, se succédant dans la profondeur des mers, et entassant leurs générations pendant des périodes incalculables de temps, une des causes évidentes de l'accroissement de la portion solide de la terre.

ACHILLE COMTE.

GROSSE CLOCHE DU KREMLIN.

Dans le premier volume du *Magasin Universel*, nous avons donné une notice accompagnée d'une gravure qui donnait une juste idée de cette masse énorme.

L'Abeille du Nord publie une lettre de Moscou, du premier septembre, dans laquelle on lit d'intéressans détails sur l'opération du soulèvement de cette cloche qui était, comme on sait, enfouie dans la terre.

Cette cloche, l'une des merveilles de Moscou, avait été coulée en 1733, sur l'ordre de l'impératrice Anne, par le fondeur russe Michel Montorine; elle a 21 pieds de haut, 23 pieds de diamètre, et pèse 12,000 pouds (492,000 livres). La beauté de ses formes et de ses bas-reliefs, la richesse du métal employé à sa fonte, et qui se compose d'or, d'argent et de cuivre, en font un monument remarquable, non seulement sous le rapport religieux, mais encore sous celui de la perfection à laquelle on était déjà parvenu en Russie, à cette époque, dans l'art du fondeur.

La cloche a été soulevée, le 5 août dernier, en présence des autorités et d'une foule considérable de spectateurs, par les soins de M. Montferrand, déjà si avantageusement connu par les nombreux travaux qu'il a exécutés à Saint-Pétersbourg. Pour la retirer du sol, où elle était enfouie à une profondeur de 30 pieds, M. de Montferrand avait fait creuser la terre tout autour, et construire des échafaudages de 48 pieds de haut. A cinq heures et demie du matin, après les prières pour l'heureuse issue de cette opération, 600 soldats, sur un signe de M. Montferrand, mirent les cabestans en mouvement, et bientôt après on vit s'élever la cloche qui se trouva entièrement

soulevée dans l'espace de 42 minutes, sans le moindre accident. Les ouvriers commencèrent aussitôt à élever une plate-forme qui se trouva prête dans l'espace de huit heures, et sur laquelle la cloche fut descendue. Le lendemain, elle fut placée sur des patins, et ensuite amenée, au moyen d'un plan incliné, jusqu'au piédestal destiné à la recevoir, et sur lequel elle a été placée le 8 août.

Au moment où l'ancien président des États-Unis, James Madison, vient de mourir, exerçant dans son pays natal les modestes fonctions de juge de paix, il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler l'anecdote suivante.

Napoléon, premier consul et empereur, consacrait presque tous les jours, quand il était à Paris, une heure ou deux de l'après-dîner à des causeries familières auxquelles peu de personnes étaient admises. C'étaient le second consul ou l'archichancelier, des généraux de premier rang, deux ou trois aides-de-camp, et ceux des membres du conseil d'État qui jouissaient de la faveur du chef suprême.

Ces causeries se prolongeaient, suivant que le maître avait plus ou moins bien dormi la nuit précédente, suivant qu'il s'était plus ou moins fatigué dans la journée; elles étaient tristes ou gaies, suivant que les nouvelles du jour étaient bonnes ou mauvaises. Quelquefois la causerie se trouvait tout naturellement terminée, parce que Napoléon, alongé sur un canapé, s'y était endormi.

Un soir le premier consul — il l'était encore à cette époque — se montrait plus expansif qu'à l'ordinaire; il parlait seul, il parlait bien; on l'écoutait avec autant de plaisir que d'intérêt. Tous les sujets avaient été passés en revue; enfin le mot *ambition* fut prononcé.

— On me croit ambitieux! s'écria le premier consul..... ambitieux! et de quoi? Moi, de l'ambition! Écoutez, Messieurs, ce que je vais vous dire, je vous autorise à le répéter. Dans trois ans, je me retire des affaires. J'aurai cinquante mille livres de rente; avec mes goûts, c'est plus qu'il ne faut. J'aurai une campagne, parce que madame Bonaparte aime la campagne. Alors je ne demanderai plus qu'une chose, je l'aurai bien méritée, et je la veux absolument: je veux être juge de paix de mon canton. Suis-je ambitieux?

Le premier consul parlait ainsi au commencement de 1802.

FÊTES CÉLÉBRÉES DANS LE MYSORE

POUR CONJURER LA PETITE VÉROLE.

Les détails suivans sur cette singulière cérémonie sont fournis par un témoin oculaire.

Les fêtes de Mariannah, divinité invoquée par les Hindous contre la petite vérole, consistent en jeûnes, ablutions, sacrifices, danses et promenades *à travers le feu;* cette dernière et périlleuse épreuve se fait après le coucher du soleil. Près de Bangalore, ville importante de la province de Mysore, et qui compte une population de plus de 60 mille ames, le lieu de la fête est une petite pagode d'un aspect assez misérable, desservie par sept ou huit prêtres. Un fossé de 18 pieds de long sur 12 de large est creusé au milieu de la première enceinte. Ce fossé est rempli de charbons ardens. Au moment donné, une longue file d'individus de tout âge, de tout sexe, sortant de la pagode, s'y rend processionnellement, en chantant les louanges de la déesse Mariannah, avec accompagnement de cymbales et de l'inévitable *tourté.* Tous ceux qui composent le cortége arrivent au feu sans vêtemens, mais le corps enduit d'une substance jaunâtre dont aucun des naturels du pays ne connaît la composition. Après que l'un des desservans du temple a immolé un coq, les dévots se mettent à passer et repasser dans le foyer; ils s'avancent, puis reculent, tantôt avec lenteur, tantôt avec vivacité, sans que rien décèle en eux la moindre douleur, et chacun d'eux, marchant ou dansant, traverse ainsi le brasier, au centre duquel est pratiqué un sentier bien étroit. Cette promenade dans le feu est précédée d'ablutions et de trois conjurations adressées à Mariannah. Lorsque la cérémonie est achevée, le cortége rentre dans le temple, et les *fidèles* enduits sont lavés dans une grande piscine. C'est dans cette eau que sont ensuite plongés les jeunes enfans que l'on veut préserver de la petite vérole : immersion qui, hâtons-nous de le dire, est rarement efficace.

AZAY-LE-RIDEAU (FRANCE).

Le château d'Azay, par son agréable situation dans une île formée par la rivière d'Indre, est digne d'être cité comme l'un des plus pittoresques de France, et par la richesse des détails de son architecture, il doit être mis au nombre des plus beaux monumens de la renaissance.

Les archives de cette terre offrent une suite de seigneurs qui remonte jusqu'au commencement du XIIIe siècle. Hugo-Ridelley ou Ridelli, seigneur d'Azay et de Relay, est le premier dont on ait connaissance, et c'est de son nom que ce lieu a pris celui d'Azay-le-Rideau. Ce seigneur est compté parmi les chevaliers bannerets de Touraine, qui combattaient auprès de Philippe-Auguste, à la bataille de Bovines.

Il ne reste, de l'ancien château, qu'une grosse tour qu'on a trouvé le moyen de lier aux nouvelles constructions, commencées, en 1502, par Gilles Berthelot, et continuées par Pothon de Xaintrailles et Samblançay. Ce château, élevé sur pilotis, est flanqué de tourelles, qui forment, avec les deux principaux corps de bâtiment, une masse aussi imposante que remarquable par l'élégance de son architecture. Il est entouré, au nord et au midi, par la rivière d'Indre qui, au couchant, se divise de manière à former plusieurs petites îles couvertes d'arbres. A l'extrémité, du côté de la route de Chinon à Tours, se trouve une belle chute d'eau, formée par le bras de la rivière qui sépare les jardins d'un ancien pont.

La terre d'Azay, l'une des plus anciennes châtellenies de France, jouissait de priviléges très-étendus. Après Gilles Berthelot, trésorier ou surintendant de l'épargne sous François Ier, elle a été successivement possédée par les dauphins d'Auvergne, et plusieurs seigneurs des maisons de Montpensier, de Sancerre, de Cossé, de Saint-Gelais, de Lausac, de Lusignan et de Vassé. Le propriétaire actuel s'est attaché à réparer le château dans le style du XVIe siècle, et particulièrement la chambre de François Ier. Ce prince avait fait d'Azay-le-Rideau un rendez-vous de chasse, à cause du voisinage de la forêt de Chinon.

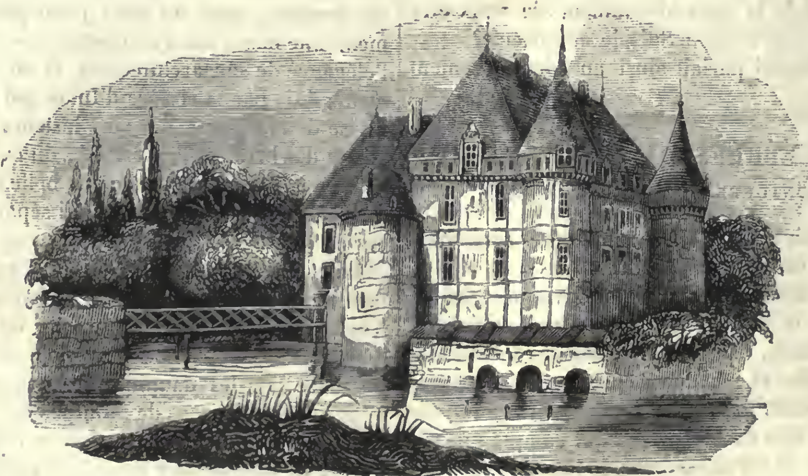
Le portail d'Azay, exécuté avec légèreté et correction, est le premier objet qui se fait remarquer. Composé de trois ordres d'architecture, pris dans les modèles de la renaissance, ce portail, ornement de la façade principale du château, sert de cage à un escalier des plus curieux, où le précieux des détails le dispute à leur profusion. Les deux bas-reliefs de la première frise représentent, l'un une hermine, et l'autre une salamandre au milieu des flammes, avec cette devise : *Nutrisco et extinguo.* Cinq colonnes surmontées de niches, dans la frise desquelles est écrit : *ung seul désir,* servent à lier le rez-de-chaussée avec les étages supérieurs, dont les pilastres sont recouverts d'arabesques du meilleur goût. Ce portique se termine par un fronton, sur lequel on distingue quelques traces d'armoiries, et le chiffre de Diane de Poitiers, cette femme dont la beauté agit si puissamment sur l'esprit des rois François Ier et Henri II, son fils.

Quoi de plus gracieux que la cour de François Ier, et le gentil usage des filles de la reine, nobles demoiselles qui servaient les intimités du palais. Lorsque le roi allait courre le cerf à Fontainebleau, à Azay, à Saint-Germain ou à Chambord, cette nombreuse suite de jeunes demoiselles l'accompagnaient, et là, sa majesté prenait ses ébattemens et plaisirs. La cour de François Ier était, comme dit Brantôme, assez gentiment corrompue : « Une cour sans femmes, disait ce roi galant, est une année sans printemps, un printemps sans roses. — C'est un jardin sans fleurs, ajoute un courtisan, et ressemble mieux une cour de satrape ou d'un Turc, que non pas d'un roi très-chrétien. » Quand le roi s'acheminait vers quelques uns de ses châteaux, sans y mener les femmes, chose, du reste, qui était assez rare : « Nous étions, dit encore Brantôme, si esbahis, si perdus et fâchés, que pour huit jours que nous faisions de séjour séparés d'elles et de leurs beaux yeux, ils nous apparaissaient un an, et toujours à souhaiter : *quand serons-nous à la cour?* n'appelant la cour bien souvent là où était le roi, mais où étaient la reine et les dames. »

Le but de François Ier avait été de raviver l'esprit chevaleresque des vieux temps, non point qu'il pût évoquer du tombeau une institution qui était morte avec les idées et les mœurs de la conquête féodale; mais le courage galant du preux monarque se complaisait avec les fières prouesses, les bons coups d'épées, les combats à fer émoulu qui s'unissaient si bien à l'amour des dames, à la douce licence des mœurs et des propos. Jamais les tournois, les chocs des longues piques n'avaient été plus fréquens et plus hardis; on se mêlait aux joûtes par amour de sa mie : rois, princes du sang et simples chevaliers. Quels beaux échafauds parés de mille couleurs! quelle foule de nobles demoiselles donnant le prix de vaillance à travers les trophées d'armes et les blasons ! Aussi, tous les châteaux bâtis à cette époque sont-ils surchargés de devises galantes, de chiffres entrelacés que soutiennent de petits amours, et le château d'Azay, plus qu'aucun autre donne une juste idée de ces gracieux passe-temps.

Tout porte à croire qu'il a dû exister sur l'emplacement d'Azay-le-Rideau un établissement formé par les Romains; plusieurs fouilles ont fait découvrir d'anciens monumens qui, par leur distribution encore apparente et par les matériaux dont ils étaient composés, annoncent des constructions romaines. On voit, dans la bibliothèque du château, un *sigillum* en cristal, d'une grande dimension, un petit gladiateur monté en bague, des urnes lacrymatoires et d'autres objets précieux qui se trouvaient, pour la plupart, renfermés dans le tombeau d'un jeune chevalier romain, trouvé dans le parc d'Azay, en un lieu nommé la Remonière, qu'on dit avoir tiré son nom d'un temple consacré à Remus.

La petite ville d'Azay-sur-Indre paraît avoir été autrefois d'une assez haute importance; occupée par les Bourguignons qui s'en étaient rendus maîtres, Charles VII, alors dauphin, en fit le siége et la prit en 1418. Ce prince, mécontent des habitans, en fit pendre, disent les chroniques, dix-sept, vingt et quatorze aux toits de leurs maisons, qu'il fit brûler après. Delà la dénomination d'Azay-le-Brûlé, conservée depuis à cette ville.



Château d'Azay-le-Rideau.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, n. 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par GIROUDOT.

LE TIGRE ET LE BOA.



LE BOA ATTAQUANT LE TIGRE.

Le dessinateur de ce groupe a dû être inspiré par ces vers de Delille sur le Boa :

« Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps;
Favori d'Esculape, et l'emblême du Temps,
Ancien dominateur des forêts d'Amérique,
Détesté dans l'Europe, adoré dans l'Afrique,
De l'Indien, pour lui toujours hospitalier,
Convive caressant, et démon familier,
Que de variétés dans sa race effrayante !
Il court, nage, bondit, gravit, vole ou serpente;
Tantôt, au bruit lointain des agrestes pipeaux,
Caché dans la moisson, il attend les troupeaux,
Et, des plis écaillés qu'avec force il déploie,
Saisit, étreint, étouffe et dévore sa proie;
Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout à coup engloutis par son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante;
Formidable aux oiseaux, à l'hôte des forêts,
Aux reptiles criards qui peuplent les marais,
Du tigre affreux lui-même affrontant la colère.....

Les boas sont en effet les plus grands animaux de leur ordre (Ophidiens). C'est parmi eux que se rencontrent ces serpens monstrueux qui atteignent trente et quarante pieds de long, et qu'on dit capables de dévorer des hommes, des gazelles et des buffles.

Ces grands reptiles, quoique dépourvus de venin, n'en sont pas moins redoutables par leur force et par leur agilité. Pour eux, la ruse supplée à la force différente des moyens de défense et d'attaque. Suspendu sur les arbres, enfoncé dans les eaux, tapis sous l'herbe, le boa attend sa victime à l'affût, s'élance sur elle l'entoure, la presse, l'écrase dans ses replis tortueux, et, comme le Laocoon puni dans Virgile, la victime bientôt étouffée est rompue et broyée en morceaux qui pourront être facilement engloutis. Quand l'animal est ainsi pétri, le boa l'étend sur la terre, le couvre de sa bave et d'une salive très-muqueuse et commence à l'avaler, la tête la première. Dans cette sorte de déglutition, les deux machoires du serpent se dilatent considérablement, il semble avaler un aliment plus gros que lui. Quelquefois on a surpris ce monstre au milieu de cette pénible opération, et alors il est facile de lui donner la mort, parce qu'il ne peut ni fuir, ni se débarrasser de la masse qui déforme sa tête. Quand il est parvenu à avaler l'animal tout entier ou une portion considérable de son corps, le boa s'engourdit, et sa digestion devient un pénible travail; le poids de son repas le fatigue. Il se tapit alors dans des lieux écartés, et y demeure immobile, jusqu'à ce que son œsophage d'abord, et son estomac ensuite aient achevé la diges-

tion de la substance animale qui ramollit de bonne heure par la putréfaction qui s'en empare, et ne tarde pas à être macérée par l'action chimique et vitale des sucs qui suintent de toutes les parois du canal digestif.

Le nom de boa, employé par Pline, indiquait, selon lui, les habitudes de ce serpent qui suivait les troupeaux afin de s'accrocher aux mamelles des vaches pour les téter et se nourrir de leur lait; mais cette version populaire ne peut s'appliquer, dans Pline, qu'à quelque couleuvre d'Europe parvenue à la plus grande taille; car les véritables boas appartiennent au nouveau continent.

Entre diverses espèces de boas, nous dirons quelques mots du Devin (boa constrictor), nommé vulgairement le roi des serpens : sa longueur, sa force et la beauté de ses couleurs le rendent très-remarquable et lui ont valu chez les sauvages un culte particulier sous les noms de Xalxathera, Boignacu, Giboya et Ianca Acanga.

C'est un des plus gros serpens. Adanson en a vu des fragmens qui avaient plus de deux pieds de circonférence. Il a souvent plus de cinquante pieds de long et, alors, en rampant sur les plantes, il les écrase et les brise comme si on les avait aplaties à dessein avec le rouleau des jardiniers. Le devin n'attaque point les hommes et paraît même les craindre; il est très-lent dans ses mouvemens. On le trouve souvent blotti, roulé en spirales sur le bord des ruisseaux et attendant sa proie. Il forme, dans cette attitude, un disque de près de sept pieds de diamètre, au centre duquel se trouve sa tête qu'il soulève, de temps à autre, de quelques pieds sur cette sorte de spirale, pour observer si quelque animal approche. J'ai dit plus haut qu'aussitôt qu'il le croit à sa portée, il s'élance comme un ressort et s'entortille autour de son cou afin de l'étouffer. Si l'animal est trop puissant, il s'efforce de l'entraîner jusqu'au tronc d'un arbre, et, alors, enlaçant des mêmes replis sa victime et le pilier sur lequel il l'immole, il se rend avec moins de fatigue le maître de ses mouvemens et se sert de la résistance de l'arbre pour mieux briser ses membres, sa poitrine et sa tête.

Le museau du boa-Devin est semblable à celui d'un chien de chasse. Ses os mastoïdiens sont détachés et peuvent, en se séparant, occuper quatre fois plus de largeur; aussi ses lèvres et sa gorge sont-elles très-ridées.

Le boa, figuré dans la planche qui accompagne cet article, est le boa-géant (boa-gigas). Cette espèce, la plus grande de toutes, habite les contrées chaudes de l'Amérique, notamment la Guianne et jamais l'ancien continent; à Cayenne on la nomme la Dépone. Ses écailles sont carrées et il règne le long de son dos une suite de grandes taches ovales, d'un brun noirâtre, disposées deux à deux transversalement.

Le boa-broderie a été décrit dans ce recueil, volume 1, page 400.

Achille COMTE.

Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, vivait fort retiré à Paris, dans son bel hôtel de la rue du Mont-Blanc; il voyait et connaissait peu de monde; seulement, trois ou quatre fois dans l'année, il croyait devoir donner des dîners d'apparat. Quand il avait des invitations à faire, il ouvrait l'almanach impérial, et choisissait à peu près au hasard dans le sénat, le corps législatif, le conseil d'État, la magistrature et le haut clergé.

Quarante personnes avaient été invitées pour l'un de ces dîners, et trente-neuf convives étaient réunis dans les salons du cardinal. Il était sept heures et demie, et l'on ne se mettait pas encore à table; le cardinal paraissait inquiet, et la faim alongeait toutes les figures.

— Vous attendez encore quelqu'un, Monseigneur? se hasarda à dire l'un des convives.

— Oui, j'attends un respectable sénateur.

Une demi-heure s'écoule, le même convive revient au cardinal :

— Monseigneur, le respectable sénateur est peut-être malade?

— Oh! non, il me l'aurait fait dire.

Une nouvelle demi-heure se passe.

— Mais, Monseigneur, quel est donc ce respectable sénateur?

— C'est M. le comte de Laville-Leroux.

— Mais, Monseigneur, il est mort depuis un an.

— C'est différent; alors il faut nous mettre à table.

PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

— A la dernière réunion de l'association britannique à Bristol, M. Cross, de Broomfield (Sommerset), a dit qu'après avoir consacré une grande partie de son temps à l'étude de l'électricité, il s'était dernièrement attaché à perfectionner la puissance de la pile de Volta qu'il était parvenu à conserver dans toute sa force pendant un an, au moyen de l'eau seulement, rejetant entièrement les acides. M. Cross expliqua ensuite qu'il avait tiré de l'eau d'une cave cristallisée, à Holway, et que, par l'action de la pile de Volta, il était parvenu à obtenir de cette eau, dans l'espace de dix jours, de nombreux cristaux tomboïdes, semblables à ceux de la cave; et, afin de s'assurer si la lumière exerçait une influence dans ce procédé, il en avait fait une seconde fois l'essai dans une cave obscure, et qu'il avait obtenu les mêmes cristaux en six jours, avec le quart seulement de la pile de Volta. Il a, dit-il, répété cette expérience une centaine de fois, et toujours avec le même succès. M. Cross est pleinement convaincu qu'il serait possible de faire même du diamant, et que, dans un temps qui n'est pas éloigné, toute espèce de minéral pourra être créée par la main habile de l'homme.

En exerçant ses expériences, il a obtenu du carbonate de cuivre gris et bleu, du phosphate de soude, et vingt ou trente autres essais divers.

Le professeur Sedgwick a déclaré que M. Cross, il y a quelques années, l'avait emmené sur les collines de Quantock (chemin de Taunton); à cette époque, M. Cross était occupé à faire les expériences les plus gigantesques, en attachant des lignes de Volta aux arbres de la forêt, le long desquelles il conduisait des courans de lumière électrique, aussi gros que le mât d'un navire de soixante-quatorze canons, et même il les faisait circuler dans sa maison avec toute la dextérité d'un habile conducteur de charriot.

LA BATAILLE DE BOVINES

Deuxième article (Voir page 31).

C'était au centre que Philippe avait commencé son attaque, parce que c'est au centre qu'Othon devait être; c'est au centre que l'empereur faisait les plus grands efforts, parce qu'il ne pouvait y rencontrer le roi de France. Le choc des Allemands fut terrible; il renversa les soldats des communes qui se jetaient en foule au devant de l'escadron du roi; et bientôt cet escadron de guerriers choisis fut entouré lui-même d'ennemis aux bras indomptables. Gui de Malvoisin, Étienne de Longchamp, Gérard de Latruye, Guillaume de Garlande, jeunes hommes et vieux de courage; Henry, comte de Bar, noble en force et en vertu; Barthélemy de Raiye, ancien, vaillant et sage; Guillaume des Barres, la fleur des chevaliers de cet âge, frappaient, renversaient, faisaient des prouesses merveilleuses, et cependant on voyait dans la mêlée avancer l'aigle dorée au rayon de sinople, que portait, à côté de l'empereur, le comte de Regensburg, son garde du corps. Pendant qu'ils combattaient glaive à glaive, corps à corps, les fantassins allemands se glissèrent entre les chevaux; ils arrivèrent au roi, et le saisirent au défaut de la cuirasse avec un crochet de fer, ils le renversèrent de son coursier. A l'instant Pierre Tristan s'élança de son cheval au milieu des épées et des lances; Guillaume des Barres poussa le sien sous les coups qui l'accablaient, pour se rapprocher du roi. Étienne de Longchamp se jeta dans cette mêlée sans pouvoir la traverser. Philippe, renversé sous les pieds des chevaux, tenait une épée, combattait et se défendait encore; et Galon de Montigny, placé devant lui, frappait de sa main droite de terribles coups de sa hache d'armes; tandis que, de la gauche, il faisait voltiger dans les airs l'oriflamme qui avertissait du danger, et criait de toute sa force : Saint Denis! saint Denis! au roi! au roi!

Mais, voilà que l'arrivée des chevaliers change la face du combat : les chevaux français foulent aux pieds les fantassins allemands; les chevaliers, avec leurs grandes lances, abattent les épées à trois tranchans dont les soldats d'Othon faisaient pour la première fois usage.

Les fantassins occupés à se défendre contre cet escadron de troupes victorieuses, abandonnent les guerriers qu'ils avaient si vivement pressés; Philippe, délivré, remonte sur le premier cheval qu'il rencontre : «Et la revanche! s'écrie-t-il, Othon! Othon! et il fond comme un trait sur le groupe de guerriers avec lesquels Othon s'avançait. Enguerrand de Coucy porte un coup de lance à l'empereur et le fait ployer jusqu'à la croupe de son cheval; Pierre de Malvoisin saisit le cheval par les rênes et l'entraîne avec lui. A cet aspect, la fureur des Allemands se rallume, ils font un nouvel effort. Gérard de Latruye, pressé de toutes parts, porte à l'empereur un coup de hache qui glisse sur ses armes, relève le bras, frappe un second coup et blesse si mortellement le coursier d'Othon, que l'animal, devenu furieux, se redresse, s'emporte, renverse tout autour de lui et fuit en liberté; il fuit, mais Guillaume des Barres, l'Achille de la France, se trouve sur son passage; il s'élance vers Othon, le saisit, essaie en vain de l'arracher à un coursier emporté, le poursuit encore, l'atteint au moment où le destrier mourant se roulait avec fureur sur le corps de son maître, l'enserre de nouveau dans ses bras, et tombe à l'instant au milieu de sept cents Brabançons dont il soutient seul l'effort, jusqu'au moment où Saint-Valerie l'arrache à leurs coups et le ramène au roi vainqueur.

A la gauche cependant, le comte de Boulogne combattait encore; le chancelier Guérin, le comte de Dreux et Robert de Dreux, évêque de Beauvais, y luttaient, depuis le milieu du jour, contre le désespoir de Renaud qui n'attendait du combat que la prison ou la mort. Robert de Dreux croyait que sa qualité d'évêque lui défendait de verser du sang; mais il portait au combat une massue énorme dont il renversait tout ce qui se trouvait devant lui. Pierre Guérin, couvert de la robe d'hospitalier, et la croix épiscopale sur la poitrine, tenait à la main une longue lance, dont, au plus fort de la mêlée, il ne se servait que pour détourner les coups. Le comte de Salisbury tomba sous la pesante massue de Robert de Dreux, et se rendit couvert de blessures. Déjà les cris de victoire retentissaient de tous côtés, déjà le champ de bataille était vide de combattans, et l'intrépide Renaud, à cheval, au milieu d'un cercle de gens de pied, armés de piques à double tranchant, insultait encore à la victoire de l'armée française. Pierre Guérin arriva avec sa longue lance, et tandis qu'il se présentait devant les Bolonais qui dirigeaient sur lui tous les coups, un chevalier, Pierre de Tournel, se glissa par terre jusqu'au comte de Boulogne, le frappa, l'arracha de son cheval, Renaud tomba, ses guerriers prirent la fuite, et le chancelier, avec sa robe sanglante, sa croix et sa lance demi-brisée, amena prisonnier, vers Philippe, le dernier et le plus coupable de ses ennemis.

Il était sept heures : les trompettes et les buccines sonnèrent la retraite. L'armée revint aux camps, l'armée victorieuse qui avait tant d'exploits à conter. Le roi appela les prisonniers : trente bannerets parurent devant lui, tous nés dans ses États, tous dignes de la mort puisqu'ils avaient maugréé leur serment, et le roi leur donna la vie. Paris, qui devait le revoir, *aime les rois clémens,* et le trône de France apprend à ennoblir la victoire. Le lendemain, Philippe repartit pour la capitale. *Qui pourrait,* disent les chroniques, *qui pourrait dire ne deviser par bouche, ne penser de encry, ne écrire en table, la très-grande joie et la très-grande feste que toz le peuple fesait au roy en si comme il en retornait.* Les chants des clercs, le son des cloches, les acclamations du peuple l'accompagnèrent sur toute la route : les maisons étaient tapissées au dehors, les églises parées comme aux jours solennels, les chemins jonchés de rameaux et de fleurs. Paris attendait le roi comme un roi, et le reçut comme un père. Sept jours et sept nuits de suite les fêtes se succédèrent. L'université, les bourgeois, les magistrats étalaient à l'envie leur joie et leur reconnaissance. On eût dit que chacun d'eux eût vaincu aux champs de Bovines. Othon alla dans les murs de Brunswick cacher une défaite qui lui coûta l'empire; Jean, à qui on a fait dire que sa rage ne pouvait être rassasiée que du sang de la France, demanda humblement la paix, et Philippe, qui ne croyait pas assez à la perfidie, lui accorda la paix, comme il lui eût donné la vie sur le champ de bataille.

M. le comte A. de P.

MONTAIGNE (MICHEL EYQUEM DE).

1533 — 1592.

Ce fut dans le Périgord, le dernier jour de février 1533, que naquit Michel, fils de Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne ; il vint au monde dans la maison de son père, maison noble, et juchée sur un tertre, comme dit son nom (1). Sa famille, originaire d'Angleterre, était riche et ancienne, mais peu illustre. Le père de Montaigne avait vécu presque toujours dans la retraite; seulement, vers la fin de sa vie, les bourgeois de Bordeaux l'élurent maire de leur ville, charge qui semblait d'autant plus belle, qu'elle n'offrait pour bénéfice que l'honneur de son exécution. Ce père de Montaigne, homme de peu d'études, mais d'une raison forte et haute, avait d'étranges idées pour son temps et pour son rang. Il lui plut et lui sembla sage, que son fils fût dressé à la plus basse et commune façon de vivre, si bien qu'il l'envoya dès le berceau nourrir dans un pauvre village où il demeura longuement. Il fit même une chose plus remarquable peut-être et plus extraordinaire en ce temps : « Comme il visait de le rallier avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de notre aide, et estimait qu'il fût tenu de regarder plutôt vers celui qui tend les bras, que vers celui qui tourne le dos, il le donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune, pour l'y obliger et attacher. »

Son éducation commençait ainsi en même temps que sa vie. Les premiers spectacles qui frappèrent ses yeux furent de vivantes leçons de simplicité et de modestie. Son père faisait peu de cas de l'enseignement qui s'impose; il se fiait davantage à l'influence des impressions et de l'habitude ; il était d'avis qu'il fallait ménager les organes des enfans à l'égal de leur intelligence et de leur humeur : « Jusque-là et à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les éveiller le matin en sursaut et de les arracher du sommeil tout à coup et par violence, il faisait éveiller son fils par le son de quelque instrument de grande mélodie. Et quant aux châtimens, encore qu'il eût l'esprit lent, l'appréhension tardive, l'invention lâche et un incroyable défaut de mémoire, Michel ne tâta des verges qu'à deux coups, et bien mollement. » Pierre Eyquem avait dans l'esprit que le temps qui se perd à l'étude des langues anciennes était à la fois un obstacle au développement de l'intelligence et de l'ame ; il imagina de changer la langue maternelle de son fils, et de lui donner pour telle, au lieu du français, le latin. Et voici comme il s'y prit : « En nourrice, et avant le premier dénoûment de la langue, il le donna en charge à un Allemand, du tout ignorant de notre langue, et très-bien versé en la latine; cettuy-ci qu'il avait fait venir exprès, l'avait continuellement entre les bras, et ne l'entretenait d'autre langue que latine ; ni lui-même, ni sa femme, ni valet ni chambrière, ne parlaient en la compagnie de Michel qu'autant de mots latins que chacun avait appris pour jargonner avec lui ; tellement, qu'il avait plus de six ans avant qu'il entendît, non plus de français ou de périgordin, que d'arabesque. »

(1) En vieux français on écrivait et on prononçait montaigne pour montagne.

Cependant on envoya le jeune Michel au collége de Guyenne, très-florissant pour lors, et le meilleur de France. Ses succès n'y furent pas éclatans. Bientôt l'âge requis lui étant venu, on le fit entrer dans les charges publiques ; il eut un office de conseiller au parlement de Bordeaux. Il y avait alors un autre conseiller dans la même cour, que l'on nommait Étienne de la Béotie ; il s'était annoncé dès l'âge de seize ans, dans le monde par un traité de la *Servitude volontaire*. Le livre tomba aux mains de Montaigne qui se prit aussitôt d'une vive estime pour la Béotie. « Ce fut le moyen de leur première accointance et l'acheminement de cette amitié qu'ils ont nourrie entre eux si entière et si parfaite, que certainement il ne s'en peut lire de pareilles. » Rien de si merveilleux que cette amitié, rien de plus touchant que ce que Montaigne en raconte ; malheureusement elle fut de courte durée, car la Béotie mourut quatre ans après que Montaigne et lui eurent commencé de s'aimer.

Le siècle où vivait Montaigne se débattait dans les querelles religieuses ; la réforme de Luther et de Calvin, avait livré la France à de longues guerres civiles. Montaigne peu séduit par les belles paroles des réformateurs, n'approuvait pas non plus les emportemens de ceux qui les combattaient ; de quelque côté que vinssent les persécutions et les violences, il les déplorait et les condamnait uniformément ; et comme il le dit lui-même : « au Gibelin j'étais Guelphe ; au Guelphe, Gibelin. « Montaigne était venu à la cour pendant la minorité de Charles IX ; quelques affaires de sa province l'y avaient fait envoyer. Il la suivit à Paris, à Rouen, à Chartres, et ne tarda guère d'y être jugé et estimé pour ce qu'il valait, aussi bien par Catherine de Médicis que par le chancelier de l'Hôpital. Il fut chargé par la reine de rédiger pour son fils des instructions sur l'art de régner ; on le fit ensuite gentilhomme de la chambre du roi, et on lui donna l'ordre de Saint-Michel, si considérable encore en ce temps « qu'il n'y avait ni charges, ni états, quels qu'ils fussent, auxquels la noblesse prétendît avec tant de plaisir et d'affection. » Les voyages étaient pour lui comme une distraction ; après avoir visité Rome, il s'arrêta à Venise, et, pendant qu'il y était, il fut élu maire de Bordeaux. Il succédait au maréchal de Biron, et ce fut le maréchal de Matignon qui lui succéda. La règle était qu'on ne gardât cette charge que pendant deux ans ; on pouvait cependant être réélu, mais seulement une fois, et il n'y en avait eu que deux exemples. Montaigne en fut un troisième.

Tout le génie et toute la gloire de Montaigne sont enfermés dans ses *Essais*. Il avait déjà trente-neuf ans quand il en composa les premiers chapitres ; il y travaillait sans suite et à de longs intervalles, selon que l'y poussaient l'occasion et sa fantaisie. Ce ne fut point un livre fait de dessein réfléchi et prémédité, mais d'entraînement, d'abandon, presque de hasard. En 1580 il se détermina à le publier, encore n'en donna-t-il d'abord que deux livres. Le succès fut du commencement assez équivoque, principalement en province, jusqu'à ce qu'enfin Juste-Lipse, dont l'autorité était alors fort considérable, avertit le public de l'excellence de cet ouvrage, et fit, à bien dire, sa réputation. Un peu avant les états de Blois de 1588, Montaigne alla de nouveau à Paris pour faire imprimer son troisième livre. Ce fut où il rencontra Marie de Gournay, jeune

fille qui n'avait guère alors que vingt ans, et qui, presque au sortir de l'enfance, avait si bien compris le mérite des *Essais* « qu'ils la transirent d'admiration.» Montaigne, quand il l'eut connue, en conçut la plus favorable espérance; et elle, à son tour, se prit pour lui du plus vif enthousiasme et de la vénération la plus tendre. Privée de son père, elle le sollicita d'en accepter le titre et de lui accorder celui de sa fille. Un vœu si touchant ne pouvait être repoussé; ils s'unirent d'une généreuse et noble adoption, formée des seuls rapports de l'esprit.

Montaigne ne tarda pas à s'en aller de ce monde en l'autre. Dès l'âge de quarante-cinq ans, il souffrait des douleurs de la pierre. Ce ne fut pourtant pas la cause immédiate de sa mort; frappé d'une esquinancie, la paralysie survint qui lui ôta l'usage de la langue; mais le cerveau n'en fut pas atteint, et jugeant qu'il allait mourir, il fit convier par écrit quelques gentilshommes ses voisins à le venir assister en sa dernière heure. Eux venus, il voulut qu'on célébrât la messe dans sa chambre; et au moment de l'élévation, ce pauvre gentilhomme s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes il expira dans cet acte de piété; ce qui fut, dit Pasquier, un beau miroir de l'intérieur de son ame. C'était le 13 septembre 1592; il n'avait pas encore achevé sa cinquante-neuvième année.

Montaigne était d'une assez petite stature, la taille forte et ramassée, le visage pas très-gras, mais plein; l'humeur moitié gaie, moitié sérieuse; le tempérament modérément vif et sanguin, la constitution saine,



Montaigne.

la santé rarement troublée, l'allure et le geste témoignant de quelque fierté; la démarche prompte et ferme; il dormait même au déclin de son âge sept ou huit heures tout d'une haleine; indifférent sur le choix des mets à sa table, ignorant du plaisir de boire, se vêtissant des mêmes habits en toute saison; malhabile aux exercices du corps, la danse, la paume, la lutte, la chasse, l'escrime; à la musique aussi malhabile; écrivant gauchement et ne lisant guère mieux; sans mémoire, sans promptitude d'esprit, mais pénétrant jusqu'au plus profond des choses lorsqu'il les avait saisies. Quant à l'immortel ouvrage des *Essais*, c'est un livre étrange et unique en sa forme comme en son sujet. C'est, comme l'a dit un beau caractère et un beau talent, l'étude exacte et universelle de l'homme, faite pourtant sur un seul modèle, l'auteur lui-même; c'est le portrait de tous en un seul portrait, toutes les physionomies d'hommes dans la même image. C'est un livre simple et divers, varié et toujours semblable; partout même ton, même façon, même allure, même langage, même gravité, même licence. C'est de l'uniformité qui ne se laisse pas reconnaître, et qui toutefois ne se cache point. Familier, naturel, facile, abondant, qui pénètre en vous sans que vous songiez à vous en défendre, qui vous entraîne où il veut sans que vous délibériez jamais pour le suivre, ce livre a charmé nos pères, et il a pour nous un charme de plus : la naïveté de son vieux langage, qui donne à la pensée ellemême encore plus de naïveté.

L'histoire fournit parfois, à de longs siècles d'intervalle et chez des peuples différens, des actions qui sont identiquement les mêmes : on ne saurait dire en vérité si c'est le hasard seul qui les reproduit, si des circonstances pareilles les inspirent, ou si elles sont dues, chez certains hommes, à la connaissance et à la mémoire des siècles passés. En voici un exemple : Louis XVIII était à la veille de revenir en France et fut fêté par le roi d'Angleterre. Au moment d'entrer dans la salle où il offrait un repas, Georges s'arrête sur le seuil et ne sait ce qu'il doit faire, car si l'étiquette de la cour britannique ne permet à personne de passer avant le roi, celui-ci sentait cependant les égards qu'il devait à son hôte couronné; alors il saisit un flambeau et passe devant le roi de France pour l'éclairer. — Or, en 1640, voici ce qui arrivait à la cour de Louis XIII. — Richelieu avait assisté à un bal et se disposait à sortir; Louis XIII s'y disposait également. Tout le monde s'empressait à faire place au cardinal et l'on faisait peu d'attention au roi. Le ministre, s'apercevant à la livrée d'un page que le roi le suivait, se rangea pour le laisser passer : « Hé bien, « monsieur le cardinal, dit Louis, pourquoi donc ne « passez-vous pas? n'êtes-vous pas le maître? » Le politique profond saisit deux flambeaux des mains d'un page et dit au roi en passant devant lui : « Sire, quand « je prends le pas sur Votre Majesté, c'est pour faire « l'office de son très-humble serviteur. »

Voulant par un dernier effort assurer sa double puissance législative et religieuse, Mahomet offre une fortune immense à un de ses partisans, lui promet de partager avec lui son pouvoir, sous la condition que, descendu dans une profonde citerne, il criera devant le peuple : Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

Tout est convenu. L'imposture émerveille le peuple; il tombe aux genoux de Mahomet qui s'écrie : La voix de Dieu a parlé, refermons à jamais le sanctuaire de sa parole! et bientôt la citerne fut comblée de pierres.

H. DROZ, MÉCANICIEN.

Comme son père, cet habile artiste était né à Chaux-de-Fond, dans le comté de Neuchâtel; comme son père, son génie l'entraîna vers la mécanique. Le père, destiné à l'état ecclésiastique, s'était voué à l'horlogerie; il avait perfectionné différentes pièces de montres. Séduit par la chimère du mouvement perpétuel, en le cherchant, il fit plusieurs découvertes importantes : il conçut l'idée d'une pendule, laquelle, au moyen de la combinaison de deux métaux également dilatables, pourrait marcher sans être remontée, tant que les pièces ne seraient pas détériorées par le frottement. Celui de ses ouvrages qui suppose le plus de génie et de patience, c'est l'automate écrivain, qu'il exécuta au retour d'un voyage en Espagne. Dès l'âge de seize ans, Henri Droz annonça de grandes dispositions pour l'art dans lequel son père s'était distingué; à vingt-deux ans, il vint à Paris avec plusieurs pièces de son invention : un automate dessinateur, une jeune fille qui touchait différens airs sur le clavecin, suivant la musique des yeux, de la tête, se levant quand elle avait fini de jouer, et saluant la compagnie. Il fit exécuter par un ouvrier très-habile, que son père avait formé, deux mains artificielles pour les fils de M. de la Reynière, fermier-général, en voyant ces mains, Vaucanson dit à Droz : « Jeune homme, vous commencez par où je voudrais finir. »

Henri Droz est mort le 18 novembre 1791.

LA SALPÉTRIÈRE.

Vous, qu'un brillant équipage transporte vers les lieux où l'on ne réfléchit jamais sur les vicissitudes humaines; vous, que des pensées légères comme la gaze de vos toilettes occupent tout le jour, parées de gaîté et de bonheur; vous quittez vos demeures parfumées, pour attirer les regards d'une foule d'admirateurs, pour respirer dans un bois coquet, rendez-vous du grand monde, l'air pur qu'embaument encore les parfums répandus sur vous; vos chevaux accoutumés à vous conduire dans la route des plaisirs, ne vous ont jamais arrêtées devant cette enceinte, bordée par les sombres boulevards de la capitale, que nulle distraction n'approche. Jamais vos regards ne se sont tournés vers cette habitation, forteresse du malheur, où tant de souvenirs s'éteignent, où tant de larmes coulent, où tant de souffrances n'ont de terme qu'à la mort, et pourtant ! cette porte de fer s'est fermée souvent sur celles qui ont dédaigné de s'informer qui elle pouvait garder. Hélas ! quelques visites aux habitantes de ce séjour seraient peut-être salutaires à la femme du monde; entourée par le séduisant cortége qu'elle y trouve; à la vue des victimes que ce lieu renferme, elle se dirait, cette femme jeune et belle : « Ces yeux qui me regardent, effrayés, ont été doux « comme les miens, cette bouche qui m'injurie a reçu « des baisers d'amour, ce cœur qui n'a plus de pensées « justes a battu au doux nom d'épouse et de mère; « et peut-être, pour avoir trop aimé les hommages du « monde, cet être, de la même nature que moi, est « condamné à son mépris... Quelles sont les habitantes de ce séjour? Des folles !... des folles ! Oh ! terrible mot qui dit tant de malheurs pour peindre un être qui n'est plus rien !

L'édifice qui renferme celles-ci est le plus beau qui soit en Europe : une muraille spacieuse l'entoure, et son étendue contient près de soixante mille toises carrées. Ce séjour qui sert d'asile à la vieillesse, à la pauvreté, à la folie enfin, fait face à ce jardin magnifique, le plus bel établissement qui soit au monde; ce jardin destiné à la science, que les hommes les plus célèbres ont habité, séjour d'études, de travaux merveilleux, où le génie a inventé des prodiges, où la nature a dévoilé ses secrets à ses grands hommes, palais que toutes les fortunes de la terre ne pourraient acquérir, aussi riche en matériaux profusément répandus dans ses galeries, qu'en idées exhalées dans ses jardins. Oui, c'est un effet du hasard bien extraordinaire qui a placé si près l'un de l'autre la richesse et la pauvreté, le génie et l'idiotisme, la sublime raison et la folie : en un mot, le Jardin des Plantes et la Salpétrière.

Là, sous les mêmes verroux, dans l'hôpital que je viens de nommer, vivent ensemble et séparées, la vieillesse qui attend, la pauvreté qui finit, puis enfin la folie calme et sans pensée, délirante et furieuse.

Pénétrez dans ce séjour: votre cœur éprouvera d'abord de douces émotions. Sous de grands marronniers, sur des gazons émaillés de fleurs, autour des fontaines qui les arrosent d'une eau claire et limpide, on voit se promener des femmes que l'âge a courbées. L'aveugle est conduite par celle qui y voit encore, la sourde soigne la plante qui s'élève par ses soins, l'infirme reçoit des distractions de la causeuse qui aime qu'on l'écoute, la friande trouve pour quelque obole, au bazard de l'établissement, de quoi la satisfaire. Ces bonnes vieilles, qui n'ont pas connu l'agitation du monde, toutes de bas étage, n'ont pas de souvenirs qui puissent les affliger; le passé leur donne peu de regret, et l'avenir leur donne peu de crainte; elles mourront, et leur tombe est auprès d'elles; accoutumées et heureuses de savoir qu'elles y seront renfermées, elles appellent leur dernière demeure *la sixième division de l'hôpital.*

En entrant dans ce séjour, elles ont déposé à la porte le fardeau le plus lourd pour le malheureux et le vieillard, la misère; elles sont sûres de vivre sans tourment, de mourir soignées et consolées; les secours de la religion ne les abandonneront pas, l'église est près d'elles, toujours ouverte pour recevoir leurs prières, le prêtre toujours disposé à entendre leurs plaintes et à les absoudre; ainsi, elles attendent la fin de leur vie avec résignation, et arrivent au terme du voyage en comptant les heures sans redouter la dernière.

Dans la première cour qu'on traverse, on voit beaucoup de visages ridés, mais peu de tristes. Bientôt on arrive dans la cour des malades, et déjà la tristesse commence, mais c'est le sort de tout être qui a vécu, de souffrir avant de mourir; ainsi, l'on n'emporte de ce spectacle douloureux, qu'un sentiment de reconnaissance pour la pensée philanthropique qui a présidé à la fondation de ce bel établissement. Quelques pas encore, et des sensations plus pénibles vous attendent: c'est le lieu consacré aux idiotes. Oui, l'idiotisme est plus à plaindre encore que la folie. Qui dit folie dit pensée, pensée extravagante, dangereuse pour soi et les autres, c'est vrai; mais enfin, par cette crainte même qu'inspire la folie, elle a quelque chose encore de la vie; tandis que l'idiotisme ôte à l'homme tout ce qui le distingue de la brute, et même le place bien au dessous d'elle, puisqu'en perdant sa nature, le malheureux idiot n'est d'aucune. Ces misérables créatures dégénérées poussent ensemble des gémissemens sourds, sans énergie. Il faut que le dévoûment de leurs gardiennes supplée à l'instinct qui leur manque pour subvenir à leurs besoins les plus impérieux et les plus abjects; il faut qu'elles les prennent comme des enfans dans leur caprice, et les soignent comme des malades. Tout cela est exécuté avec une douceur, une intelligence qui ne peut avoir de récompense que dans le sentiment charitable qui inspire les dignes femmes dévouées à l'humanité souffrante.

Ces végétations vivent très-long-temps, et ne guérissent presque jamais. De ce séjour de dégoût, on s'achemine encore, marchant sur de beaux gazons, couverts d'arbres majestueux; çà et là on rencontre des infirmières proprement vêtues, portant à leur ceinture, à côté de la croix sainte, la clé qui emprisonne le troupeau confié à leur garde; on passe devant les cuisines où est préparée avec soin la nourriture des quatre mille habitantes de ce séjour, et l'on arrive enfin, après avoir respiré l'air pur des beaux jardins qu'on a traversés, devant une haute porte de chêne, fermée par des verroux, et par une clé confiée à la gardienne en chef de l'hôpital.

A quelque distance de cette porte, avant qu'elle ne s'ouvre, on entend un bruissement insaisissable, quelques cris aigus, des éclats de rires qui n'inspirent pas de gaîté, et on serait tenté de retourner sur ses pas, si un spectacle du plus haut intérêt ne vous invitait à calmer toute crainte. En effet, à peine cette porte a-t-elle tourné sur ses gonds, que mille femmes répandues dans une cour spacieuse arrivent autour de la grille de fer qui les cerne; des yeux effrayés et effrayans sont là, braqués sur vous, ces yeux ont une expression qui donne froid au cœur. Cette expression semble vous dire: « Que venez-vous faire ici? Est-ce pour insulter « à notre malheur, que vous avez quitté le beau « monde? venez-vous faire servir votre raison à vous « amuser de notre folie? Notre raison à nous, qui n'est « plus à votre fantaisie, est à la nôtre. » — Je suis une reine, dit celle-ci, une reine détrônée, mais j'ai les sentimens de ma grandeur perdue, et elle se sépare de tout le monde, marche à grands pas avec fierté, s'entretient seule de ses malheurs; elle veut être servie à part des autres femmes qu'elle prend pour ses sujettes. Celle-ci lit aux astres, devine l'avenir; pour mieux réussir dans ses recherches, elle passe les nuits éveillée, s'enveloppe de haillons, à la manière des sorcières, et reste seule, aussi les yeux fixés sur le ciel à méditer sur les secrets des astrologues. D'autres placent sur leurs cheveux épars des bandeaux de cordes pour se parer; d'autres se dechirent sous le cilice, pour le triomphe de leur religion; d'autres chantent, dansent, profèrent d'incohérentes paroles, se parlent entre elles, se heurtent, s'injurient, font un bruit semblable à celui des chauves-souris surprises dans leur antre.

L'aliénation chez les femmes a un caractère plus prononcé que chez les hommes: ce n'est pas sans danger que l'on pénètre au milieu de ces êtres désorganisés, et c'est surtout la vue des femmes qui met les folles en fureur; le contraste de leur toilette avec les haillons qui les couvrent, le calme des traits de la visiteuse qu'elles comparent peut-être au trouble de leur ame, l'homme dont elle est accompagnée et leur isolement, toutes ces vérités qui se révèlent aux yeux des folles malgré leur folie, les blessent et provoquent les injures et les outrages dont elles couvrent celle qui a l'indiscrétion de troubler leur retraite. Des cabanes entourent cette cour mystérieuse dont je viens de parler; là gémissent des pauvres folles furieuses et enchaînées, tandis qu'autour d'elles se promènent les *incurables*. Incurables!... Oh! si un instant la raison leur était rendue, à ces pauvres femmes, qu'elles pussent comprendre le mot qui les condamne à jamais! Être pour la vie enfermées et innocentes, avilies et honorables, regrettées, chéries peut-être et pourtant rejetées du monde, isolées pour la vie. Oh! quelle erreur de la nature d'avoir donné à l'homme une raison qui peut le quitter, et à laquelle il peut survivre. Oui, si cette minute lucide leur était accordée, elle renfermerait plus de douleur que toute une vie de chagrin et d'amertume. Mais, le croirait-on, c'est lorsque la gaîté les anime, ces pauvres femmes, qu'elles sont plus effrayantes encore; la gaîté sur les traits d'une folle, c'est un rayon de soleil qui se projette un instant sur un tombeau; il ne peut le ré-



Jeune Fille dessinée à la Salpétrière, d'après nature.

chauffer. Parmi ces créatures si malheureuses, il n'en est pas qui inspirent plus de pitié que celles qu'un noble chagrin a flétries. Oh! qu'elle est intéressante cette jeune fille qui tresse la couronne virginale que sa tête doit porter le jour où son amant deviendra son époux. Son amant est mort, elle l'attend toujours, elle le croit endormi, elle croit le voir près d'elle, regarde sans cesse la place où son imagination l'a fixé, elle sourit quelquefois à cette illusion de son délire; puis, elle tombe dans des convulsions qui font craindre pour sa vie.

De cette enceinte, où se promènent ces malheureuses, *ces pauvres incurables,* on pénètre dans les dortoirs. Il en est un réservé aux idiotes condamnées à rester au lit: on le désigne sous le nom de dortoir des *Gâteuses.* C'est là surtout que l'on éprouve un sentiment d'admiration pour les soins dont on entoure ces fumiers vivans; l'ingénieuse propreté de ces anges humains est au dessus de tout éloge. Des conduits d'eau lavent à l'instant la pierre placée sous le lit des malades et salie par elles; la paille fraîche sur laquelle elles sont étendues remplace celle qui ne l'est plus; et l'on se promènerait au milieu de ce lieu qui devrait infecter, sans savoir ce qui s'y passe, si l'on ne vous le faisait observer.

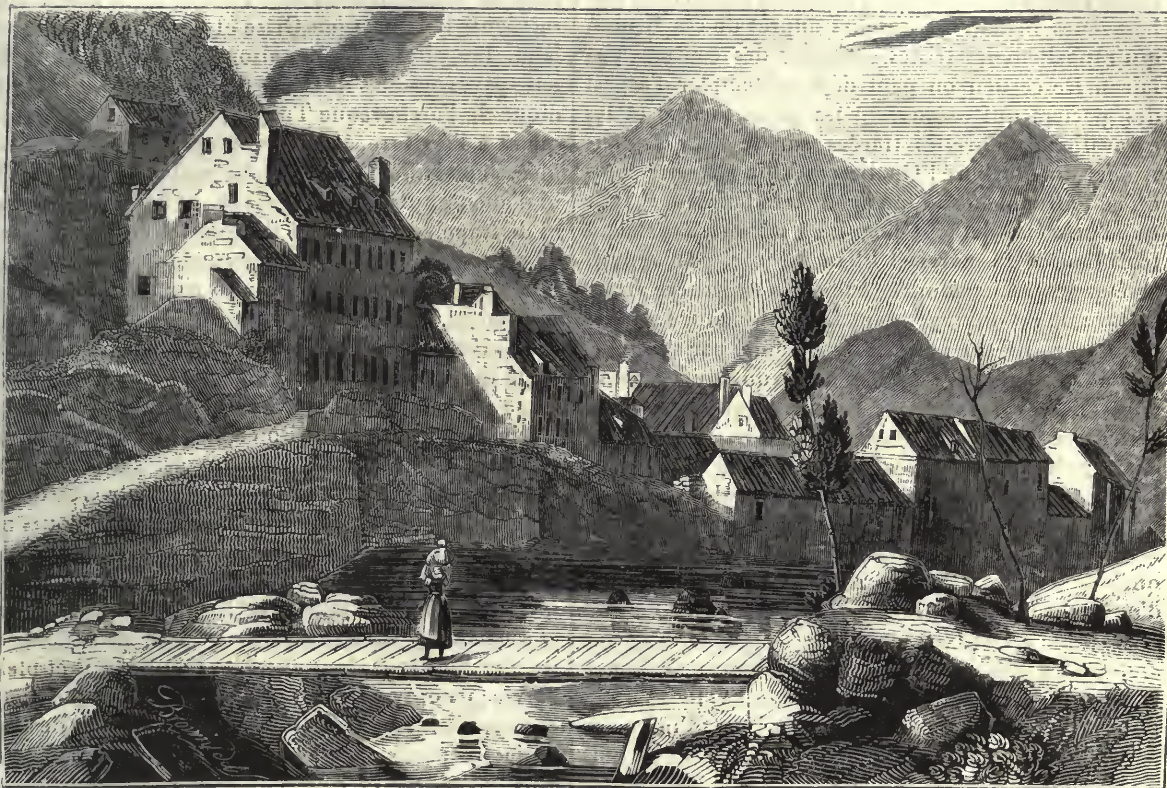
Les infirmeries, les réfectoires, tout en un mot, est merveilleusement organisé pour adoucir et améliorer le sort des femmes et des infirmes de toute nature, confiées aux soins de l'administration de la Salpétrière. Cette administration défraie pour son service toute espèce de corps d'état: charpentier, menuisier, fumiste, couvreur; des médecins, des pharmaciens en assez grand nombre, pour que les secours soient aussi prompts qu'intelligens; plus de trois cents employés desservent cet énorme établissement. Chaque corps est logé, ainsi que l'aumônier qui dessert la chapelle de l'hôpital. L'église est belle et spacieuse, des bancs y sont disposés pour recevoir les nombreux fidèles de la maison. Enfin, il est impossible d'unir avec plus de perfection les sentimens de douce charité et d'humanité active à l'administration du matériel, où rien n'est négligé pour soulager les souffrances et le malheur.

Aglaé Comte.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erforth, n. 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par Giroudot.

BARÉGES.



BARÉGES.

Une des routes les plus agréables pour se rendre à Baréges, est celle de Bagnères, petite ville située à l'entrée de la vallée de Campan, au pied d'une colline, d'où jaillissent ces eaux fameuses qui attirent une si grande affluence d'étrangers en ces lieux. A Campan, une grande partie des maisons sont bâties en marbre. On le retire d'une carrière qui se trouve aux environs du village. Toute cette contrée a beaucoup de charmes : c'est une nature gracieuse, paisible, *idyllique*. Le pays est bien cultivé, et riche en belles prairies; de riantes collines s'entrecoupent dans tous les sens. L'Adour, dont le cours est très-sinueux, reçoit un grand nombre de petits ruisseaux, qui coulent sur un lit de marbre, et forment çà et là des cascades sur un fond blanc et vert, des touffes de fleurs et des bouquets de buissons. Les maisons sont propres et d'un aspect agréable; devant la plupart des habitations s'élèvent des chênes majestueux et des châtaigniers, au milieu desquels paissent de nombreux troupeaux. Dans le fond se dresse le vaste rempart des Pyrénées, que domine le Pic du Midi.

Près de Campan se trouve la célèbre grotte de Montagne-Grise, habitée par des fées, des enchanteurs et des gnomes. Elle a donné naissance à une foule de contes et de traditions populaires qui s'étendent jusque dans la vallée de Roncevaux, et remontent au temps de Charlemagne. En sortant de la vallée de Campan, on entre dans la vallée d'Aure, où se trouve le joli village de Grip. C'est de là que l'on voit le Pic du Midi en plein; longtemps il a passé pour le sommet le plus élevé des Pyrénées; les récentes observations barométriques ont prouvé que le Mont-Perdu et le Vignemale le surpassent de quelques centaines de toises.

La plupart des voyageurs, attirés dans les Pyrénées par l'espoir d'y recouvrer la santé plutôt que par le désir de contempler la grande et belle nature, n'entreprennent point des courses lointaines pour aller admirer les scènes imposantes qu'elle offre dans les hautes montagnes de la chaîne centrale. La renommée de quelques sites pittoresques excite toutefois leur curiosité; et il en est peu qui, avant de s'éloigner de la contrée, ne veuillent, au moins une fois, jouir de leur aspect; mais les murailles de rochers qui couronnent les bassins de Gavarnie sont pour eux ce qu'elles paraissent à la première vue, la dernière limite du monde. Cependant des hauteurs mêmes de ces gorges, dont l'enceinte semble être inaccessible et ne laisser nulle part la moindre voie de communication avec le pays qui les entoure, quel champ immense ne s'ouvre pas aux yeux du voyageur curieux et observateur! quelle source féconde en émotions qu'une ascension à la Brèche de Roland!

Une fois arrivé au tiers de la montagne, on est émerveillé à la vue des vastes pâturages, qu'on ne s'attendait pas à trouver sur ces pentes si inclinées, au-dessus des escarpements d'où tombent les petites cascades, et dans le voisinage d'un immense vallon de neiges. Un nombre considérable de plantes et de fleurs rares dans les climats tempérés croissent et étalent leurs brillantes couleurs auprès de ces frimas, qui rappellent les tristes solitudes des contrées polaires. De ce lieu on peut déjà contempler l'aspect des glaciers qui recouvrent les plates-formes et les excavations naturelles tracées sur le flanc septentrional du Marboré! Quelle agréable surprise lorsqu'en tournant au sud, on aperçoit la fameuse Brèche que l'on a inutilement cherché à découvrir pendant trois heures de marche! Plein de joie, on voudrait arrêter ses pas, et admirer à loisir la singulière architecture de cet ouvrage, dans lequel la nature semble avoir travaillé sur un plan qui étonne par sa symétrie et sa régularité; mais bientôt un froid piquant vous saisit, et rappelle les dangers qu'on ne peut éviter que par le mouvement et l'activité d'une marche rapide. On arrive enfin à la Brèche de Roland, large creux qui n'a pas moins de 40 pieds de profondeur, et où les neiges sont permanentes; on a beau savoir que la connexité des rochers au milieu desquels se trouve la Brèche n'a pas moins de 20J pas d'ouverture, que leur élévation varie de 60 à 100 toises; que les deux sommets du *Taillon* et du *Cylindre*, qui les dominent à une égale distance, s'élèvent, le premier de près de 90, le second de 169 toises, il est impossible, avant d'avoir atteint la base, d'imaginer l'effet que leur grandeur colossale produit sur les sens du spectateur étonné.

Quand on a franchi le pas escarpé de l'Escalette, on descend dans la vallée de Baréges. La ville, dont elle tire son nom, est située dans une gorge étroite et resserrée dans un petit espace. Sa position au milieu de ces roides et hautes montagnes est, du reste, d'un aspect fort pittoresque. Depuis une dizaine d'années, on a cherché à rendre le séjour de Baréges plus commode et plus agréable pour les étrangers; néanmoins il reste encore beaucoup à faire à cet égard. La vie y est fort chère; un seul homme ne peut pas dépenser moins de 12 francs par jour.

Ce qu'on peut faire de mieux pendant la belle saison, c'est de visiter le Pic du Midi. Chemin faisant, on jouit sur différents points d'une vue magnifique; mais ce qui rend surtout cette excursion intéressante, c'est qu'elle offre l'occasion d'étudier les mœurs et le caractère des montagnards. Pour cela il faut entrer dans les cabanes des bergers, chercher à leur inspirer de la confiance et à les faire causer. Ces gens ne connaissent que leurs montagnes et leurs vallées; ils ne se doutent pas qu'il y ait autre chose au monde. Ils ne possèdent que leurs troupeaux, et ne vivent qu'avec leurs pareils. Leur langue est riche, colorée, poétique; chaque expression porte l'empreinte d'une âme forte et d'une imagination vive. Les dispositions poétiques de ces bergers se manifestent avec le plus d'énergie au haut des montagnes; dans les régions inférieures, il y a des habitations fixes, où l'on rencontre de l'aisance, même du luxe; mais dans les contrées supérieures, c'est tout différent. Les pasteurs y mènent une vie nomade; ils construisent pour quelque temps d'étroites cabanes, qu'ils abattent lorsque le manque de pâturage les force à conduire leurs troupeaux plus loin. Beaucoup d'entre eux meurent dans un âge fort avancé sans être descendus une seule fois dans les vallées. Les villes les plus voisines, telles que Pau et Tarbes, leur sont entièrement inconnues; mais ils vous parleront fort au long de la grotte miraculeuse de Montagne-Grise et de la fronde de Roland. Les plus instruits raisonnent sur l'histoire de leur pays comme s'ils avaient lu l'Arioste ou la chronique de l'archevêque Turpin; fort peu savent lire; quant à l'écriture, ils peuvent à peine s'en faire une idée. Jamais ils n'ont entendu parler de Louis XIV ni d'aucun autre roi de France, ni de la révolution, ni de Napoléon, ni même des guerres entre la France et l'Espagne. Henri IV, à cause de la proximité du Béarn, leur est seulement connu par quelques contes populaires. Du reste, ils ont une foi entière à toutes les traditions : un vieillard vous parlera de la découverte qu'il a faite de la caverne d'un enchanteur; un autre connaît exactement l'emplacement du château d'acier qui servait de prison à Gradasse, et l'endroit où Roland s'est battu avec Ferragus. Lorsqu'on entend les récits de ces gens, on est tenté de croire que c'est d'après les vieilles romances des troubadours du Béarn que l'Arioste a composé son *Orlando furioso*.

Ces heureux montagnards n'ont point de désirs qu'ils ne puissent satisfaire. Ils vivent sans maîtres et sans valets, sans supérieurs et sans subordonnés; ils sont bien faits, leur visage expressif, frais et plein de vie; ils ont une démarche légère et dégagée. Leur costume fait ressortir les belles proportions de leur taille; ils portent ordinairement une veste courte et sans manches, et couvrent leur chevelure touffue d'un béret écarlate. Toute leur manière d'être a quelque chose d'antique, de pittoresque, qui frappe vivement l'imagination. Leurs chants contribuent beaucoup à donner du charme à ces montagnes : ce sont des romances pastorales en dialecte béarnais, douces et simples comme leur vie, et qu'ils chantent en s'accompagnant d'une espèce de harpe à deux cordes.

Le chemin qui conduit au haut du pic n'offre ni difficultés ni dangers; toutefois il ne laisse pas d'être fatigant pour ceux qui ne sont pas habitués à gravir de hautes montagnes. On parvient, sans beaucoup d'efforts, jusqu'à la vallée du Couret; mais on a un peu plus de peine pour arriver au lac d'Oncet, d'où il y a encore 350 toises jusqu'au sommet du pic. Celui qui compterait jouir sur ce point d'une vue très-étendue se trouverait fort désappointé. Il est vrai que vers le nord on voit fuir dans le lointain les superbes campagnes du Béarn et du Languedoc, bordées de collines; mais du côté du sud, l'horizon est rétréci par des pics fort hauts qui s'élèvent en amphithéâtre. Le désir d'étudier la structure des Pyrénées peut seul déterminer à franchir ces barrières posées par la nature; l'artiste, l'œil fixé sur le développement pittoresque des montagnes et sur la vallée de Gavarnie, cachée par des vapeurs blanchâtres, d'où une multitude de sommets semble sortir comme d'un océan sans bornes, cherche en vain autour de lui quelques sujets propres à ses travaux. Tout se heurte et se confond; pas un objet sur lequel on puisse reposer la vue, rien que les siècles n'aient ébranlé, pas une forme que le temps ait respectée.

Si, en atteignant les hauteurs, l'imagination nous élève pour un instant au-dessus de nous-même, l'aspect des abîmes et des gouffres, la nudité, le désordre des monts entassés de toutes parts, font bientôt rentrer dans le néant de notre être; le cœur bat avec force, la vue se trouble, la disposition de l'âme émue se met bientôt en rapport avec la profonde mélancolie du tableau dont on voudrait secouer l'influence, les ingénieuses fictions de l'Arioste disparaissent devant les réalités, et l'on conserve à peine le pouvoir d'admirer.

Autrefois personne ne restait à Baréges pendant l'hiver; les habitants se retiraient à Luz ou dans les dix-sept villages qui sont disséminés dans la vallée. Depuis que les médecins envoient des malades à Baréges pour y passer l'hiver, les habitants restent, quelque rude qu'y soit la mauvaise saison. Les loups descendent en hiver des Pyrénées en troupes innombrables, et pénètrent dans les habitations des hommes. On a un moyen fort simple de se garantir de leurs attaques. Les habitants ne sortent jamais sans se munir d'un petit bâton de bois résineux allumé, dont la flamme pétillante tient ces hôtes vigilants en respect. Quand il s'en rencontre pendant le jour dans les rues, on tire vaillamment des coups de fusil par les croisées. On fait bien pourtant de ne pas sortir pendant la nuit, car c'est alors qu'ils viennent en plus grande la quantité. Le desservant d'Aha, petit village situé dans les montagnes, près d'Eaux-Bonnes, qui revenait la nuit d'auprès d'un mourant auquel il avait administré le viatique, fut attaqué, il y a quelques années, par des loups affamés, qui le dévorèrent, ainsi que son cheval. Le lendemain on trouva sur la neige quelques lambeaux de sa soutane, des traces de sang et des os de cheval. Un pauvre ermite des environs fut également la proie de ces terribles animaux. Dans une battue générale qu'on fit, sur l'ordre du préfet des Hautes-Pyrénées, on n'en tua pas moins de cinq cents; et cependant, quelques jours après, on ne s'apercevait guère que le nombre en fût diminué. Ce qui affecte d'une manière pénible aux approches de Baréges, c'est le spectacle de ce grand nombre de militaires ou d'autres individus, français et étrangers, qui, mutilés, boitant, éclopés, ou les bras en écharpe, se promènent d'un air triste et valétudinaire sur la grand'route, en attendant l'heure d'être admis à prendre les bains qui doivent soulager leurs souffrances et amener leur guérison. L'eau thermale de ce lieu est surtout souveraine pour les blessures et les plaies d'armes à feu : aussi y a-t-on établi un hospice composé de la réunion de plusieurs bâtiments, où sont logés et traités, aux frais du gouvernement, les militaires français. Au moyen de l'arrangement intérieur de la maison de bains et de l'extension qu'on lui donne tous les jours, plus de quinze cents malades peuvent chaque année profiter des bienfaits reconnus de cette source, une des plus salutaires de la contrée.

LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE

ET SON PORTIER.

C'est une vaste enceinte divisée comme un damier par des grilles en bronze, par d'élégants compartiments où sont renfermés des tombeaux, tous enrichis de palmes, d'inscriptions, de larmes aussi froides que les pierres dont se sont servis des gens désolés pour faire sculpter leurs regrets et leurs armes. Il y a là de bons mots gravés en noir, des épigrammes contre les curieux, des concetti, des adieux spirituels, des rendez-vous où il ne se trouve jamais qu'une seule personne, des biographies prétentieuses, du clinquant, des guenilles, des paillettes. Ici, des thyrses; là, des fers de lance; plus loin, des urnes égyptiennes; çà et là, quelques canons; partout, les emblèmes de mille professions ; enfin tous les styles : du moresque, du grec, du gothique, des frises, des oves, des peintures, des urnes, des génies, des temples, beaucoup d'immortelles fanées et de rosiers morts. C'est une infâme comédie! c'est encore tout Paris avec ses rues, ses enseignes, ses industries, ses hôtels, mais vu par le verre dégrossissant de la lorgnette, un Paris microscopique, réduit aux petites dimensions des ombres, des larves, des morts, un genre humain qui n'a plus rien de grand que sa vanité.

Et, en ce lieu, il y a un portier; et, de tous les portiers de Paris, celui du Père-Lachaise est le plus heureux. D'abord, il n'a point de cordon à tirer; puis, au lieu d'une loge, il a une maison, un établissement qui n'est pas tout à fait un ministère, quoiqu'il y ait un très-grand nombre d'administrés et plusieurs employés; que ce gouverneur des morts ait un traitement et dispose d'un pouvoir immense dont personne ne peut se plaindre : il fait de l'arbitraire à son aise. Sa loge n'est pas non plus une maison de commerce, quoiqu'il ait des bureaux, une comptabilité, des recettes, des dépenses et des profits. Cet homme n'est ni un concierge ni un portier; la porte qui reçoit les morts est toujours béante; puis, quoiqu'il ait des monuments à conserver, ce n'est pas un conservateur ; enfin c'est une indéfinissable anomalie, autorité qui participe de tout, et qui n'est rien; autorité placée, comme le mort dont elle vit, en dehors de tout. Néanmoins, cet homme exceptionnel relève de la ville de Paris, être chimérique comme le vaisseau qui lui sert d'emblème, créature de raison mue par mille pattes, rarement unanimes dans leurs mouvements, en sorte que ses employés sont presque inamovibles. Ce gardien du cimetière est donc le concierge arrivé à l'état de fonctionnaire, non soluble par la destitution.

Sa place d'ailleurs n'est pas une sinécure : il ne laisse inhumer personne sans un permis ; il doit compte de ses morts, il indique dans ce vaste champ les six pieds carrés où vous mettrez quelque jour tout ce que vous aimez. Oui, sachez-le bien, tous les sentiments de Paris viennent aboutir à cette loge, et s'y administrationalisent. Cet homme a des registres pour coucher ses morts : ils sont dans leur tombe et dans ses cartons. Il a sous lui des gardiens, des jardiniers, des fossoyeurs, des aides. Il est un personnage. Les gens en pleurs ne lui parlent pas tout d'abord. Il ne comparaît que dans des cas graves : un mort pris pour un autre, un mort assassiné, une exhumation, un mort qui renaît. Le buste du roi régnant est dans sa salle, et il garde peut-être les anciens bustes royaux, impériaux, quasi-royaux dans quelque armoire, espèce de petit Père-Lachaise pour les révolutions.

Enfin, c'est un homme public, un excellent homme, bon père et bon époux, épitaphe à part. Mais tant de

sentiments divers ont passé devant lui sous forme de corbillard ! mais il a tant vu de larmes, les vraies, les fausses ! mais il a vu la douleur sous tant de faces, et sur tant de faces ! il a vu six millions de douleurs éternelles ! Pour lui, la douleur n'est plus qu'une pierre de 11 lignes d'épaisseur et de 4 pieds de haut, sur 22 pouces de large : quant aux regrets, ce sont les regrets de sa charge ; il ne déjeune ni ne dîne jamais sans essuyer la pluie d'une inconsolable affliction. Il est bon et tendre pour toutes les autres affections : il pleurera sur quelque héros de drame, sur M. Germeuil de l'*Auberge des Adrets*, l'homme à la culotte beurre frais, assassiné par Macaire ; mais son cœur s'est ossifié à l'endroit des véritables morts. Les morts sont des chiffres pour lui ; son état est d'organiser la mort. Puis enfin il se rencontre trois fois par siècle une situation où son rôle devient sublime, et alors il est sublime à toute heure... en temps de peste. DE BALZAC.

MARIE LECKZINSKA.

1703—1768.

Marie-Charlotte-Sophie-Félicité Leckzinska, fille du roi de Pologne Stanislas Ier, naquit à Posen, alors capitale du palatinat de Posnanie, le 23 juin 1703, au milieu des troubles qui agitaient sa patrie, vers le temps de la déposition d'Auguste et de la première élection de Stanislas. Le malheur l'assaillit dès le berceau ; jusqu'à l'âge de douze ans, elle ne connut que les périls et les alarmes. Les premiers sons qui frappèrent ses oreilles furent ceux des instruments de guerre, et les premiers objets qui s'offrirent à sa vue furent des camps et des armées. D'abord proscrite et fugitive dans les Etats de son père, témoin ensuite des grandes batailles de Charles XII, elle partagea, avec sa maison, la disgrâce de ce grand homme. Après la défaite mémorable de Charles XII à Pultawa, la jeune Marie fut conduite à Stétin, dans la Poméranie ; le vent de l'adversité la poussa successivement en Suède, de Suède aux Deux-Ponts, et des Deux-Ponts en France, où elle entra en 1720.

Marie Leckzinska avait alors dix-sept ans; objet privilégié des soins de son père, elle avait comblé ses espérances ; profondément pénétrée des grands principes religieux, elle possédait encore les talents que demandait sa naissance ; et il eût été difficile de trouver à cette époque, dans aucune des cours de l'Europe, une princesse d'un esprit plus pénétrant et d'une éducation plus soignée. Il y avait cinq ans déjà que le roi de Pologne était réfugié sur la terre de France, lorsqu'un jour il vit arriver le cardinal de Rohan, qui lui demanda une audience secrète; il s'agissait d'obtenir son consentement pour le mariage de sa fille avec le jeune roi Louis XV. En ce moment, Stanislas éprouva, comme il le disait depuis lui-même, les sentiments du patriarche auquel on annonçait que le fils dont il avait pleuré la mort gouvernait en Egypte ; il s'écria : « Béni soit le Seigneur qui se souvient de nous; ceci est son ouvrage, et lui-même l'achèvera. » En effet, pauvre petite fille d'un roi sans patrie, et sans patrimoine, n'ayant pour toute dot que ses vingt ans, la princesse Marie était loin de prétendre au beau trône de France. Cependant au mois d'août de l'année 1725, le duc d'Orléans, fils du régent, se rendit à Strasbourg, où Stanislas avait transféré sa demeure. Le prince-ambassadeur était accompagné de la maison destinée à la nouvelle reine, qu'il épousa au nom de Louis XV, le 14 du même mois. L'extérieur de cette princesse était agréable sans être séduisant; le plus grand charme de sa figure était de reproduire toute la bonté de son âme, et d'exprimer des vertus qu'elle devait au malheur ainsi qu'à la religion. Le roi la reçut avec transport, et parut fait pour goûter sur le trône tout le bonheur de la vie domestique : les intrigues des courtisans les plus corrompus, et de toutes les ambitieuses coquettes de la cour, échouaient devant la pureté calme de cet amour conjugal. Six ans après son mariage, le roi avait encore l'habitude, lorsqu'on lui vantait à dessein la beauté de quelque dame, de répondre par cette adroite et noble question : « Est-elle plus belle que la reine ? »

Jamais princesse ne jouit de plus d'estime sur le trône et ne sut mieux se concilier l'affection de la cour et le respect du peuple. Quoiqu'elle n'aimât pas à représenter, le goût du roi pour la chasse et les petits voyages la mettait souvent dans la nécessité de le faire ; elle recevait alors les ambassadeurs, les grands du royaume, les étrangers, avec un ton d'aisance et un air de satisfaction qui eussent fait croire qu'elle était flattée d'un cérémonial auquel elle ne se prêtait que par devoir. Marie Leckzinska était de toute petite taille, mais ce désavantage était chez elle amplement compensé ; elle avait de la dignité dans les manières ; cet air de majesté, tempéré par la douceur, qui avertissait de sa supériorité sans la faire craindre, et cette noble simplicité qui se communiquait sans s'abaisser. Les princes et les princesses du sang avaient surtout à se louer des égards et des bontés qu'elle leur marquait ; elle leur avait voué à tous un véritable attachement, et elle témoigna toujours une vive reconnaissance au duc de Bourbon, qui avait le plus contribué à son mariage.

Le Ciel avait béni l'union de Louis XV ; un dauphin était né, et dès son enfance ce jeune prince annonçait les plus heureuses qualités. On aimait à le comparer à ce duc de Bourgogne, dont tous les vieillards parlaient avec des regrets profonds et touchants. L'heureuse fécondité de la reine la rendit successivement mère d'un second fils et de huit princesses qui égayaient la cour par leurs jeux enfantins. Rien de si modeste et si respectable que les dépenses de cette reine ; son zèle charitable s'occupait nuit et jour des besoins des pauvres ; elle se montrait accessible, familière, et savait concilier une gaieté facile avec la piété la plus profonde. Quoique l'on ne connût qu'une partie des aumônes qu'elle faisait, Louis XV, étonné qu'elle pût y suffire, demandait un jour à la duchesse de Villars quelles pouvaient donc être ses ressources :

« J'ai cru jusqu'à ce jour, répondit la duchesse, que Votre Majesté et le contrôleur général y étaient pour beaucoup. — Point du tout, répliqua le roi ; jamais elle ne nous a rien demandé. — Cela étant, continua madame de Villars, je conseillerais à Votre Majesté de mettre la reine à la tête des finances de l'Etat, car elle a évidemment le don des miracles

pour multiplier les siennes; et je suis sûre qu'elle donne beaucoup au delà de ses revenus. » Ce secret merveilleux de la reine Marie pour donner plus qu'elle n'avait, c'était d'associer à sa charité le dauphin, les princesses ses filles et plusieurs dames de la cour. Un jour que le duc de La Vauguyon, pendant un voyage à Compiègne, proposait au dauphin de contribuer à une bonne œuvre : « Vous ne savez donc pas, lui répondit le prince, que ma mère, depuis que nous sommes dans ce pays-ci, me tient à l'observance des capucins? Elle ne me laisse pas le sou. »

Jusqu'à l'âge de trente ans Louis XV eût pu passer pour le modèle des rois et des époux; alors sorti de l'âge où les passions s'annoncent dans toute leur violence, où des faiblesses trouvent le plus d'excuses, il semblait qu'on n'avait plus à craindre aucune révolution fâcheuse dans ses goûts ni dans son caractère. Cette espérance fut trompée; et ici commence pour Marie Leckzinska une série d'épreuves et de chagrins qu'elle supporta avec une admirable résignation. Nous ne remuerons pas les tristes souvenirs de cette époque de débauches, nous n'irons pas ouvrir les portes du palais où Louis XV, enfermé comme les despotes d'Orient, eut avec eux une autre conformité, celle d'établir une espèce de harem dans le Parc-aux-Cerfs; nous laisserons même de côté et la duchesse de Châteauroux, et madame de Pompadour, et madame Dubarry. Au milieu de tous ces scandales, ce qu'il faut admirer, c'est cette reine Marie Leckzinska, ange de vertus et de douceur, entourée de sa famille, et cherchant à ramener Louis XV au calme de ses premières années. La politique, qui préside aux alliances royales, avait donné pour épouse au dauphin la fille d'Auguste II, de ce prince qui avait détrôné le roi Stanislas; les aimables qualités de la jeune dauphine effacèrent tout ce que cette union pouvait avoir de fâcheux pour Marie Leckzinska qui l'avait adoptée, et la traita toujours comme sa fille; faibles femmes qu'elles étaient, elles luttèrent vainement contre les mauvaises doctrines qui avaient débordé sur la cour, et qui remuaient si profondément la société.



Marie Leckzinska.

Et d'ailleurs la fatalité inexorable avait appesanti sa main de fer sur la famille royale; la mort venait d'enlever le dauphin, prince dont les lumières égalaient la piété. La reine Marie fut vivement frappée de cette perte, elle chérissait ce fils dont le cœur correspondait si bien au sien, et qui avait partagé toutes ses douleurs : « Priez Dieu, écrivait-elle à une de ses amies, que je supporte mieux que je ne fais la perte que j'ai essuyée; ah! qu'elle est terrible! Dieu n'a pas écouté nos prières, mais il a exaucé les siennes; il n'avait de désirs que pour le ciel, ne voulant pas même se joindre aux prières publiques qui se faisaient pour sa guérison. » La mort du dauphin rapprocha pour quelque temps Louis XV de la dauphine, de la reine et de ses filles; la dauphine surtout prenait de l'ascendant sur son esprit; mais atteinte d'une maladie de langueur, elle expira dans les bras de la reine, sa belle-mère et son amie. Dans le court intervalle de deux ans, Marie Leckzinska perdit encore trois de ses filles, et toutes ces secousses avaient altéré sa santé affaiblie depuis longtemps; elle mourut le 24 juin 1768, après plusieurs mois de souffrance. Marie Leckzinska était âgée de soixante-cinq ans; elle en avait passé quarante-trois sur le trône. Sa mort, arrivée quelque temps après celles du dauphin, de la dauphine et de trois de ses filles, réveilla des soupçons d'empoisonnement qui s'étaient élevés dès la maladie du dauphin, soupçons qui ne paraissent nullement fondés. Louis XV regretta sincèrement son épouse; il la pleura plusieurs jours au milieu de ses enfants, car la mort venait de lui enlever coup sur coup les seules personnes qui auraient pu rendre de la vigueur à son caractère et de la pureté à ses pensées.

VOYAGE PAR EAU DE PARIS A LA MER.

(Premier article.)

A sept heures du matin, vous montez avec vos bagages sur les voitures soi-disant accélérées, qui vont de la rue de Rivoli à Saint-Germain; elles quittent pour vous leur itinéraire habituel. En deux heures, vous avez fait quatre lieues, train d'accélérées. A neuf heures, vous heurtez en passant le domaine délabré de Maisons-sur-Seine; vous tournez un reste d'allée, et vous trouvez, au pied d'un vieux moulin, trois gendarmes et une grande machine grise, longue de 130 pieds, qui fume en vous attendant; c'est le bateau à vapeur *le Théodore*. On vous embarque; vos bagages vous suivent, et les gendarmes aussi. La cloche sonne, le bateau démarre, les gendarmes se sauvent, la mécanique s'ébranle, le poisson de feu remue ses nageoires de fer, et vous voilà pour douze heures dans l'eau, emporté par une force irrésistible, inconcevable, effrayante, vous, Parisiens, qui n'osiez pas, il y a dix ans, vous fier à la Seine jusqu'à Saint-Cloud. Ce soir, à neuf heures, vous saluerez la statue de Corneille sur le pont de pierre de Rouen.

Vous savez bien maintenant ce que c'est qu'un bateau à vapeur; il est inutile de vous fatiguer à cet égard de détails techniques, où probablement je m'embrouillerais tout le premier. Mais savez-vous le nom de l'homme qui a découvert l'application de cette singulière puissance, la vapeur, aux phénomènes de locomotion qu'elle accomplit aujourd'hui? non, n'est-ce pas? ni moi non plus. On nous a très-soigneusement appris par qui furent brûlés le temple d'Ephèse et la bibliothèque d'Alexandrie, par qui furent inventés la guillotine et le canon : la boussole et la machine à vapeur sont restés sans nom d'auteur. Le perfectionnement a usurpé la gloire de l'invention, et voilà tout. Les Anglais, fort avides de l'initiative en pareil cas, soutiennent que le premier qui reconnut le principe de la force expansive de la vapeur, fut un des leurs, le marquis de Worcester, de qui les expériences remontent à 1663; mais voici que les Espagnols viennent, un procès-verbal de 1535 à la main, affirmer que l'essai d'une machine à vapeur, adaptée aux navires, fut fait en présence de Charles-Quint et des seigneurs de sa cour. Voyez combien le bateau à vapeur serait une vieille chose, d'après cela! Puisqu'ils s'étaient si facilement attribué la découverte du principe, les Anglais eussent été bien bons de laisser à d'autres l'honneur de l'application; aussi n'ont-ils pas manqué de le prendre, et d'en faire parrain Jonathan Hull, à la date de 1736, oubliant, sans doute, que quarante ans plus tôt, en 1648, leur compatriote Savery avait déjà exécuté un appareil fort satisfaisant et fort développé. Or, M. Arago a démontré qu'en 1695 un Français, Denis Papin, inventeur de la soupape de sûreté, avait exprimé clairement un moyen de navigation par la vapeur; et d'ailleurs, puisque Papin imaginait la soupape de sûreté comme obstacle aux explosions, il connaissait donc bien déjà la nature et les ressources de la machine. Ce qui demeure à peu près constant, après tout, c'est que la prétendue invention pour laquelle Jonathan Hull se fit *patenter* en 1673, était impraticable en navigation, même pour la remorque des navires; qu'un petit bateau à vapeur, le premier qu'on ait vu en France, fut construit par les frères Perrier en 1775; que six ans après, le marquis de Jouffroy, fatigué de voir les coches de Lyon à Châlons remonter si lentement et si péniblement la Saône, à force de rames et de hallage, osa lancer, sur cette belle rivière, un bateau à vapeur, construit et dirigé par lui, d'après les études qu'il avait faites dès 1778 à Beaume-les-Dames. Vous voyez bien que les essais soi-disant primitifs des Anglais Miller, Stanhope et Symington en 1791, 1795 et 1801, des Américains Livingston et Fulton en 1803, sont de beaucoup postérieurs aux nôtres, et que la France peut à bon droit revendiquer au moins la meilleure part dans la création du bateau à vapeur.

C'est pour nous une mission glorieuse que d'avoir à parler des prodiges de la vapeur. Car cette magnifique conquête de l'industrie sur la physique appartient à la cause sacrée que nous soutenons; car bien que vous y voyiez figurer des noms de marquis, l'invention de la vapeur, appliquée aux arts, est toute démocratique. Lisez son histoire : Denis Papin n'était qu'un homme du peuple; le capitaine Savery avait commencé par être un pauvre ouvrier mineur; Newcomen fut un serrurier; Cawley, son associé, un vitrier; Trevithick faisait des journées de trois shillings dans un atelier de mécanique, et Watt, l'immortel Watt lui-même, de qui la statue en marbre coudoie, à Westminster, le mausolée de la fière Elisabeth; Watt mit longtemps son génie et ses veilles au service d'un faiseur d'instruments de physique. Les riches et les nobles sont venus ensuite recueillir ce que le pauvre et l'artisan avaient semé. Voilà la justice du sort. Qu'est-ce que *le Théodore*, ce bateau qui le premier s'est hasardé dans la navigation presque impossible de la basse Seine, sinon un monument de plus de l'obscur génie des travailleurs? Il y avait, et ce n'est pas bien vieux, dans les ateliers d'un riche fabricant de cachemires, un artisan complétement illettré, chargé, à très-petit profit, de la surveillance et de l'entretien d'une machine à vapeur appliquée à la confection des étoffes si merveilleusement belles, qui à la dernière exposition rendirent plus fameux encore le nom déjà sans rivaux d'Hindenlang. En voyant fonctionner cette machine, avec laquelle il vivait, pour ainsi dire, et qui était devenue sa compagne et sa joie, à lui, comme les cloches de Notre-Dame à Quasimodo, l'ouvrier d'Hindenlang avait deviné les perfectionnements immenses que la science pyrotechnique ou pyrobalistique subirait nécessairement quelque jour, et l'instinct de la mécanique, développé chez cet homme dans des proportions qui prouvent que la phrénologie ne ment pas, l'amena tout seul, sans le secours de nulle éducation, à bouleverser les moyens connus, et à se fonder un système nouveau, admirable d'économie et de simplicité. Un voisin du fabricant de cachemires, une supériorité industrielle aussi, ayant entendu vanter l'intelligence du mécanicien d'Hindenlang, vint lui faire part un jour d'un accident arrivé à sa *pompe à feu*; vous savez que *pompe à feu* est l'expression vulgaire, qui tient son origine de ce que les premières machines à vapeur eurent pour objet l'élévation de l'eau. L'ouvrier alla visiter le moteur paralysé; du premier coup d'œil il vit pourquoi et comment l'action en avait été

suspendue, et ne put s'empêcher de témoigner le regret qu'il éprouvait à voir les faiseurs de machines s'obstiner dans une complication inutile, et si féconde en accidents. Son raisonnement simple et tangible, ses vues ingénieuses, frappèrent le propriétaire de l'usine endommagée, au point que celui-ci lui demanda s'il se croyait capable de construire une machine ainsi modifiée. L'ouvrier répondit que oui. Il s'agit ensuite de savoir ce que coûterait l'exécution de la machine. A cela le mécanicien répliqua que le système tel qu'il l'entendait devant prendre moitié moins de matière et de main-d'œuvre, pour une puissance égale, la dépense serait conséquemment moindre de moitié. Mais cette moitié, c'était encore 15,000 francs, et où diable le pauvre homme de génie eût-il jamais trouvé crédit pour 15,000 francs ? Le fabricant paya d'avance sans hésiter. Honneur à lui ! son nom mérite d'être inscrit en toutes lettres dans notre journal. L'homme qui n'a pas eu peur de risquer 15,000 francs pour donner à son pays une gloire de plus, est le même qui, seul, devant le comité d'enquête commerciale, proposa la destruction de la ligne de douanes, et déclara hautement que la concurrence anglaise l'effrayait si peu, lui fabricant français, qu'à la première proclamation du libre échange, il irait fonder à Londres un dépôt de ses manufactures. Cet homme, c'est M. Théodore Parquin ; l'ouvrier qui ne savait pas lire, et qui, grâce à cet homme, est aujourd'hui célèbre à rendre jalouses de nous l'Angleterre et l'Amérique, l'ouvrier pauvre, ignoré, enfoui, maintenant riche et roi de son art, s'appelle Cavé.

Auguste LUCHET.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Un cœur de citoyen et des travaux constants,
Et sans l'outrer jamais, l'exacte économie,
De la prospérité sont les vrais éléments.

STATUE ANTIQUE

DÉCOUVERTE A NANTES EN SEPTEMBRE 1836.

Une découverte des plus importantes pour les amateurs d'archéologie vient d'être faite dans cette ville. En déblayant un ancien mur d'enceinte de la ville, dans l'emplacement d'une maison que l'on bâtit rue Royale, on a mis à découvert une statue de femme à corps de chien ou de sphinx, dont l'exécution paraît remonter à la plus haute antiquité. La tête, remarquable par son caractère, est bien conservée. Les détails du corps rappellent les statues d'Isis et d'Io, et peuvent faire présumer l'origine égyptienne de ce curieux monument. Sous la partie inférieure du corps, on remarque deux rangées de mamelles, signe adopté, comme on sait, dans l'antiquité égyptienne, comme symbole de la fécondité, ou, comme il n'est pas rare d'en trouver des exemples, attribué aux divinités qui président aux tombeaux. Il est probable que cette statue servait d'ornement à quelque cippe funéraire, dont on ne manquera pas de retrouver les vestiges en continuant de savantes recherches.

Ce qui donne bon espoir, c'est que ce n'est pas la première antiquité découverte sous cet emplacement. Dans un livre de recherches curieuses sur l'histoire nationale, publié par M. Fournier de Nantes, cet habile archéologue a prouvé que ce même emplacement qui occupe le terrain de l'église de Saint-Pierre, presque vers la place de la Préfecture, avait servi de cimetière pendant le temps de la domination romaine. Les tombeaux qu'il a reconnus et explorés renfermaient, outre les charbons, les cendres et les vases antiques, de nombreux objets de fabrication romaine. Non loin de là, on sait qu'il existe encore des vestiges de l'ancien temple de Volianus. Cette précieuse découverte a mis en émoi tous les savants nantais, et l'on ne doute pas que tant de zèle n'aboutisse à quelque autre précieuse révélation.

PALAIS-GALIEN A BORDEAUX.

On ne peut déterminer d'une manière précise l'époque de la fondation de Bordeaux. Cette ville fut bâtie, dit-on, par des habitants de l'ancien Berry, lesquels, chassés de leur province par César, s'établirent au bord de la Garonne, dans un lieu entouré et défendu par de vastes marécages. Vers le milieu du IIIe siècle, les Romains s'emparèrent de la ville, la détruisirent; puis ils la réédifièrent sur un plan régulier. De tous les édifices somptueux dont ils ornèrent la ville nouvelle, il ne reste que quelques ruines d'un amphithéâtre appelé vulgairement le *Palais-Galien*, du nom de l'empereur à qui on en attribue la construction. L'opinion qui désigne Galien comme fondateur de cet édifice a été ébranlée depuis 1831 par la découverte faite à Nérac d'une mosaïque romaine représentant le gouverneur des Gaules, Tétricus, qui se révolta contre Galien, et devint empereur de l'Espagne et des Gaules. Sur cette mosaïque, l'effigie de Tétricus est entourée de tous les monuments qu'il a fait élever; et parmi ces monuments, on reconnaît sans peine l'amphithéâtre de Bordeaux.

Cet amphithéâtre renfermait cinq enceintes. La plus grande avait 21 pieds et demi de largeur, et le mur qui la formait au dehors était d'une épaisseur de plus de 5 pieds ; les autres enceintes avaient environ 11 pieds, et leurs murs diminuaient d'épaisseur à mesure qu'ils approchaient de l'arène, laquelle avait 238 pieds dans son grand diamètre, et 168 dans son petit. Dans l'intérieur, on voyait des galeries, des escaliers et des chambres destinées au logement des animaux et aux usages de ceux qui dirigeaient les spectacles. Les galeries étaient au nombre de quatre, dont deux au rez-de-chaussée et deux au-dessus; elles s'étendaient le long de l'amphithéâtre, et avaient environ 20 pieds de hauteur. On avait formé deux grandes divisions; l'une, où s'entassait le peuple, était dans la partie supérieure de l'édifice, et descendait jusqu'aux galeries; l'autre, réservée aux grandes familles patriciennes, était un peu plus bas que les galeries, et se terminait à quelques pieds au-dessus de l'arène. On arrivait à cette arène, non-seulement par deux grandes portes qui étaient aux extrémités du grand diamètre, mais encore par quinze portiques pratiqués dans le mur extérieur, lesquels perçaient également les autres. Outre les portiques, on avait élevé en dehors d'autres arcades pour prendre les escaliers qui conduisaient aux galeries et à l'amphithéâtre le plus élevé. Des deux côtés de cha-

que escalier étaient des chambres d'environ 11 pieds carrés, qui communiquaient aux galeries. Il existe encore quelques parties des quatre premières enceintes; quant à la cinquième, on ne voit plus que ses fondements.

L'amphithéâtre avait aux deux extrémités du grand diamètre deux portes, qui subsistent presque entières; elles ont 27 pieds de hauteur et 18 de largeur. Les deux côtés de ces portes sont accompagnés de pilastres, dont les chapiteaux soutiennent une espèce d'architrave au-dessus de la porte; cette architrave était surmontée d'une plate-bande plus élevée que la galerie de l'étage supérieur. Au second étage, il y avait au-dessus de chaque porte une arcade avec deux niches, chacune de 18 pieds de haut sur 4 de large; il régnait au-dessus une corniche avec des consoles, que le temps a tout à fait défigurées; cela devait être suivi de l'attique, qui terminait tout l'édifice.

Autant que les ruines de cet immense monument permettent de le conjecturer, le rez-de-chaussée était d'ordre toscan. Au surplus, il est certain que l'amphithéâtre de Bordeaux n'a pas été achevé, et que le sixième mur qui devait entourer l'arène n'a jamais été élevé sur ses fondements, dont on voit encore les traces. On doit sans doute attribuer la cause de son interruption aux barbares qui inondèrent l'empire romain, et auxquels on fut obligé de céder l'Aquitaine, dont Bordeaux était la capitale. Ce qui reste du Palais-Galien, ainsi que des anciens murs de Bordeaux, prouve que leur construction date du Bas-Empire, et, par conséquent, se ressentait déjà de la décadence de cette époque. Bien que ces restes ne soient pas très-considérables, ils sont empreints d'un caractère si attrayant, leur couleur est si belle, qu'ils appellent l'attention de tout homme qui sent les arts. Ces portiques, autrefois retentissants du bruit des fanfares, sont aujourd'hui silencieux; et ces murailles si fortes ont dû céder aux siècles, à ces patients conquérants.

Les débris du Palais-Galien ont été à diverses époques un objet de recherches pour les savants et d'études pour les artistes; mais depuis quelques années on s'est occupé davantage de peindre et de dessiner ces ruines intéressantes. On ne saurait en effet trop se hâter, si l'on veut conserver au moins leur image. Bientôt elles auront disparu pour céder a place à de misérables échoppes; déjà ces ignobles constructions les entourent, les couvrent, et semblent les presser de toutes parts. Depuis 1792, où, pour la première fois, l'édifice fut attaqué par des démolitions dévastatrices, des mains profanes n'ont pas cessé d'en arracher ces pierres dont l'ensemble majestueux proclamait l'un des derniers chefs-d'œuvre du peuple-roi. En est-ce donc de Bordeaux comme de tant d'autres villes? la destruction flagrante et non interrompue du Palais-Galien accuse-t-elle bien haut l'administration municipale, et donne-t-elle une fois de plus la triste preuve qu'au sein d'une grande cité, en présence des magistrats, et malgré la clameur publique, on peut impunément effacer, annihiler les plus belles ruines? — Nous craignons qu'il en soit ainsi. — Quelques arcades et des fragments de portiques luttent encore contre de déplorables envahissements; ces imposants débris vont être vaincus, non par le temps, qui semble impuissant contre ces masses séculaires, mais par la main de l'homme, auxiliaire souvent plus barbare!

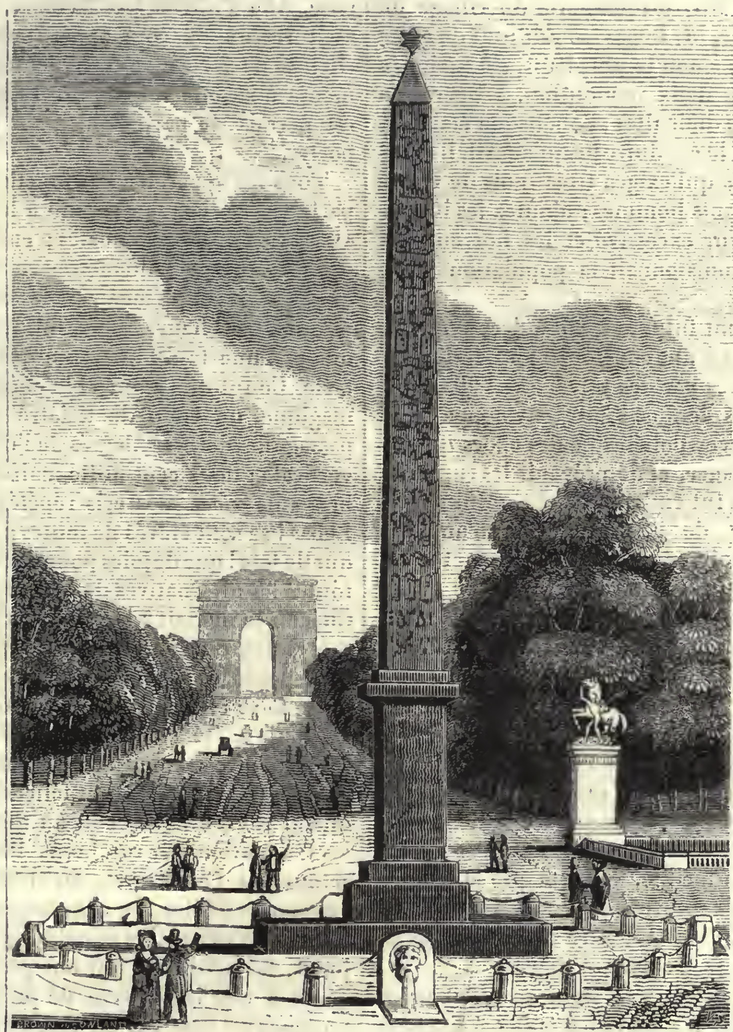


(Palais-Galien.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique, fabriquée par GIROUDOT.

L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR.



L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR.

Un monument de l'antique civilisation égyptienne se trouve maintenant face à face avec les monuments de la civilisation française; les vieux siècles des bords du Nil lèvent la tête au milieu de nos âges nouveaux. Bizarre destinée des monuments ! Les œuvres de l'homme, comme l'homme lui-même, ont leurs révolutions et leurs aventures. Lorsque dans le pays de Thèbes, il y a près de trente-quatre siècles, on éleva l'obélisque actuellement appelé *Obélisque de Louqsor*, qui eût dit qu'un jour le géant de granit, resté solitaire au milieu des ruines de la Thébaïde, serait arraché à son sol, pour être porté au delà des mers, chez des peuples qui l'admireraient sans le comprendre ? Qui eût dit qu'à trois mille ans de là, des nations nouvelles battraient des mains devant le monument tiré des carrières de Syène, comme aux jours où l'ancien peuple de Thèbes le salua pour la première fois sur sa base ? L'idée d'orner une place de Paris d'un monument de l'antique ville aux cent portes appartient au gouvernement tombé en 1830. L'expédition de Louqsor fut conçue en même temps que l'expédition d'Alger: les mêmes hommes qui veillaient à l'honneur du pavillon de France, veillaient aussi à l'intérêt des arts. La Restauration eut le temps de conquérir Alger, mais elle n'a pu voir arriver, des rives orientales du Nil, le colosse voyageur sur la place Louis XV.

Résumons dans quelques lignes l'historique des travaux qu'a occasionnés ce précieux monument. Parmi les obélisques que l'Egypte possédait naguère, trois ou quatre avaient fixé l'attention des voyageurs: ceux d'Alexandrie, connus sous le nom d'*Aiguilles de Cléopâtre*, et surtout les deux monolithes qui se voyaient encore debout, de chaque côté de la porte d'un temple de l'ancienne Thèbes, dans l'enceinte duquel on a bâti le village de Louqsor.

Les relations amicales de la France avec le pacha d'Egypte, les sollicitations des antiquaires et des amis

des arts, déterminèrent le gouvernement de la Restauration à demander au pacha la permission d'enlever les obélisques de Thèbes, ce qui fut accordé. Les Chambres votèrent les fonds. On construisit, à Toulon, un vaisseau long et étroit, qui, muni de toutes les choses nécessaires et remorqué par un bateau à vapeur, fut conduit, en traversant la Méditerranée et en remontant le Nil, jusqu'auprès du village de Louqsor. L'ingénieur, M. Lebas, se mit tout de suite en mesure d'abattre, sinon le plus haut, du moins le mieux conservé des deux monolithes. L'opération présentait de grandes difficultés ; l'obélisque était enfoui en partie; pour le conduire jusqu'au Nil, il fallut creuser une tranchée qui exigea trois mois de temps et les bras de huit cents hommes ; ajoutez les incommodités d'une chaleur excessive et les horreurs du choléra, qui alors moissonnait la population indigène.

Quand le monument fut tout à fait à découvert, on le revêtit entièrement d'une enveloppe formée de planches épaisses, retenues par des traverses et des boulons serrés avec des écrous. Cette enveloppe avait pour objet de préserver l'obélisque des chocs qui auraient pu l'endommager, et de prévenir les ruptures. Enfin, le monument fut embarqué, et conduit, après avoir fait le tour de l'Espagne, jusqu'au pont Louis XV. Après quoi on le tira sur le quai, et le bateau alla en Bretagne prendre les blocs de granit destinés à former, sur le milieu de la place Louis XV, le piédestal sur lequel devait reposer le monolithe. Ce piédestal, haut de 25 à 30 pieds, étant terminé, on a formé, en maçonnerie et en madriers, un plan incliné, qui prenait naissance auprès de l'obélisque, et s'élevait progressivement jusqu'à la hauteur du piédestal. Cela fait, le monument étant couché sur une espèce de traîneau en charpente, on a conduit le tout, à l'aide de cabestans, de cordages, de poulies moufflées, le long du plan incliné, de sorte que la base de l'obélisque est arrivée contre le dé du piédestal. Alors il ne s'agissait plus que de lui faire décrire un quart de cercle pour qu'il se trouvât en place.

Voici une idée de l'appareil dont on a fait usage pour atteindre ce but. D'abord on a enfoncé en terre, à l'aide du mouton, de gros pieux de chêne destinés à retenir les cabestans ; ensuite on a consolidé le piédestal par de fortes pièces de charpente, dont deux faisaient arc-boutant du côté opposé au plan incliné, de crainte que l'obélisque, dont l'arête inférieure de sa base appuyait contre le piédestal, ne dérangeât celui-ci. Dix mâts de 65 pieds de long furent assemblés par leurs pieds, cinq à la droite, cinq à la gauche de l'obélisque, sur un gros cylindre de bois, qui lui-même tournait dans un demi-cylindre creux ; les dix mâts étaient retenus vers le haut entre deux traverses, et le tout lié fortement avec des cordes.

Tel était le jeu de cette machine ; des câbles attachés aux traverses supérieures allaient saisir l'obélisque et son enveloppe un peu au-dessous de sa tête, et comme il pouvait tourner sur un cylindre de bois fixé vers l'angle inférieur de sa base, on conçoit qu'en renversant les mâts en arrière, l'obélisque devait se dresser peu à peu pour suivre leur mouvement. Dix cabestans, virés (tournés) par trois cents artilleurs, ont été employés pour exécuter ce mouvement; il est inutile de faire observer que, pour augmenter la force motrice et régler la marche de l'appareil, on a employé un grand nombre de poulies moufflées.

Si on s'était contenté de ce système, on aurait pu, à la vérité, faire décrire un quart de cercle au monolithe; mais il est évident que vers la fin de sa course il serait tombé avec violence sur le piédestal ; il aurait même pu se renverser ensuite du côté opposé. Afin d'obvier à ce fâcheux accident, l'obélisque était retenu du côté opposé aux mâts, par quatre chaînes de fer qu'on lâcha lentement quand il commença à se mouvoir de lui-même pour tomber, s'il est permis de parler ainsi, sur le dé qui devait le porter.

Tous les appareils ont fonctionné avec un succès parfait; l'obélisque s'est mu à la manière des astres, sans bruit et sans secousses ; enfin, l'opération, que des accidents insignifiants ont retardée quelque temps, et qui avait commencé vers les onze heures, s'est terminée à trois heures douze minutes, aux applaudissements d'une foule immense qui assistait à ce spectacle. Ce fut une admirable chose, un effet vraiment magique, un coup de théâtre merveilleux, que le passage des derniers degrés de l'obliquité à la position verticale : deux cent mille mains ont battu alors; de bruyants *vivat*, des cris répétés : Bravo, monsieur Lebas ! se sont élevés de toutes parts. Quel triomphe ! quelle fête ! que de joies pour cet artiste qui a passé par toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance! Chacun se mettait à la place de cet homme qui devait être si heureux, sur qui avait pesé d'un poids si lourd la responsabilité, qui devait acquérir tant de gloire, ou se faire si cruellement honnir du monde savant. La foule a été ce qu'est presque toujours la foule laissée à elle-même, juste, bonne, enthousiaste ; elle a entouré M. Lebas, l'a félicité, l'a presque porté, quand il est allé recevoir au ministère de la marine les félicitations du roi Louis-Philippe. Lorsqu'il est retourné à l'obélisque, où il avait à remercier des auxiliaires fidèles, les charpentiers qui avaient pris à cœur cette affaire, les matelots que le public a pu bien juger, les artilleurs qui ont prêté leur force intelligente à une manœuvre de précision dont tous les hommes ne sont pas capables, si simple et si machinale qu'elle paraisse ; quand, disons-nous, il est retourné à l'obélisque, l'ovation a recommencé bruyante, amicale, passionnée. On a beaucoup parlé de Fontana dans ces derniers temps. Nous ne nierons pas la gloire que ce savant s'est acquise en érigeant l'obélisque de Sixte-Quint ; mais le travail de M. Lebas était bien autrement compliqué, puisque l'érection n'est, à son dire, qu'un jeu d'enfant à côté des difficultés qu'il lui a fallu surmonter durant une marche de trois années. Certainement, on eût mieux fait de parler beaucoup plus de M. Lebas, et un peu moins de Fontana.

L'obélisque de la place Louis XV a 68 pieds de haut; son pyramidion est un peu mutilé, mais ce défaut est facile à réparer. Le monument est en outre fendu vers sa base jusqu'au tiers de sa hauteur. Les Egyptiens avaient prévenu les effets que pouvait occasionner cette gerçure en la consolidant par des clefs de bois de sycomore, taillées en queue d'hironde ; des clefs semblables, mais en bronze, remplacent maintenant les anciennes. La carrière publique de l'obélisque commença le 23 décembre 1834, quand

il arriva à Paris, car tout de suite on lui fit de l'opposition. Faire de l'opposition à une pierre! Pourquoi pas? Nous sommes une nation essentiellement critique, notre génie est l'opposition; une pierre, comme un homme, sera le but de nos plaisanteries, de nos sarcasmes, de nos colères.

Reproduirons-nous tout ce qui a été dit contre l'obélisque? « Pourquoi un obélisque ici, se sont écriés les uns, quand il y en a tant sur toutes les places de Rome; n'est-ce pas une belle rareté! — Dépenser des millions pour avoir un monument qui sera si laid! ont ajouté les autres; et puis, pourquoi le mettre sur la place Louis XV? Il empêchera de voir l'Arc de triomphe, les Tuileries, la Madeleine, la Chambre des Députés; au moins si on le mettait dans le Louvre, il ne nuirait à rien ni à personne; il serait là à merveille. » On en a bien dit d'autres! Combien avons-nous entendu de gens très-graves répéter : « A quoi sert l'obélisque! » Demander à quoi sert un obélisque! Et à quoi servent, s'il vous plaît, la colonne Vendôme, l'arc de triomphe de l'Étoile, celui du Carrousel? Quand on en est là, que l'on demande à quoi servent un monument, un objet d'art, on est bien près de la barbarie. Heureusement que le pays est plus artiste que ces hommes qui ne peuvent souffrir l'obélisque. L'esprit positif tue toute poésie, et un grand peuple qui n'aurait plus de poésie ne serait pas éloigné de sa mort. Grâce au ciel, la France n'en est pas là; elle a de l'enthousiasme pour les belles choses, pour les nobles entreprises; elle ne demande pas à quoi cela sert : elle le comprend; tout en encourageant l'industrie, elle aime l'art et ne lui fait pas une étroite et mesquine opposition.

VOYAGE PAR EAU DE PARIS A LA MER.

Deuxième article. (Voy. p. 70.)

C'est Cavé qui a fait *le Théodore*, et il l'a baptisé du nom de son bienfaiteur. Ce bateau tout en fer, et ainsi construit afin d'éviter les cas de bris en touchant les bas-fonds de la Seine, est mu par une double machine oscillante, c'est-à-dire qu'il présente deux cylindres basculant alternativement comme deux canons sur leurs affûts. Elle est à haute pression et de la force de vingt chevaux. On avait mal à propos attribué à l'Anglais Stewenson l'idée première de la machine oscillante qui, à beaucoup d'autres avantages, joint celui de tenir moins de place qu'aucune autre, condition précieuse dans un bateau. La meilleure réponse à cette charitable insinuation, c'est que les Anglais achètent en France la machine oscillante de Cavé pour la copier chez eux à leur usage. Nous avons dit que la machine du *Théodore* est à *haute pression;* que cela n'effraie personne! notre habile mécanicien a résolu à cet égard tous les problèmes de solidité et de sécurité. L'explosion des bateaux à vapeur n'arrive jamais que par la rupture de la chaudière; et les chaudières de M. Cavé, faites pour être chargées à cinq ou six atmosphères, résistent à l'épreuve de soixante atmosphères, quand la presse hydraulique veut la leur faire subir. Voilà une première garantie. Mais ce n'est pas tout. Le passager sait très-bien aujourd'hui que la chaudière d'un bateau est toujours éprouvée convenablement; mais il a lu partout que le niveau de l'eau qui doit être incessamment contenu dans la chaudière venant à baisser par une cause quelconque, la paroi qui est au-dessous des fourneaux peut être mise à sec et rougir; si alors le roulis du bateau fait monter l'eau des parois latérales sur la partie rougie, le métal incandescent se déchire à l'instant même, et la chaudière fait explosion. Or, les machines de M. Cavé ont prévu tout cela. D'abord un procédé très-simple et très-ingénieux assure continuellement la chaudière contre le défaut d'eau; et si, par impossible, le niveau liquide venait à se déranger, si même la chaudière se vidait entièrement, le danger serait nul encore; les parois rougies se détacheraient d'elles-mêmes, la vapeur restée dans la chaudière s'échapperait par mille fuites, et le bateau s'arrêterait. C'est le pis qui puisse arriver maintenant. Aussi, voyez! on ne parle plus d'explosion sur nos rivières; l'Angleterre n'en signale que bien rarement. Il n'y a plus guère que l'Amérique qui, moins avancée que notre vieux monde, en fait de perfectionnements, fournisse de temps en temps quelque sinistre de ce genre. Mais voici que les machines de Cavé ont déjà pénétré dans l'autre hémisphère : encore un an d'expérience peut-être, et la navigation du Mississipi sera douce et sûre comme celle de la Seine.

Il a fallu une grande hardiesse pour entreprendre franchement, comme on l'a fait, la navigation régulière entre Paris et Rouen. C'est un commencement de l'admirable problème de *Paris port de mer*. Cette idée gigantesque pour laquelle il n'y avait point assez de rires, devient presque sérieuse aujourd'hui. Tout est utopie avant la pratique, c'est évident. Mais que dire des expériences, quand elles ont réussi? Voici un bateau aussi long qu'un trois mâts du commerce, qui mène le passager en douze heures de Maisons à Rouen, et qui se fait fort d'aller en deux ou trois heures de moins l'an prochain. Il tire peu d'eau, c'est vrai; dix-huit pouces, qu'est-ce que cela! Un brick du commerce tire au moins huit pieds; la distance est énorme. Mais ce minime tirage de dix-huit pouces n'est absolument nécessaire que dans les basses eaux et à fort peu d'endroits de la rivière. On peut donner du fond à un lit; les moyens de creuser sous l'eau sont connus. Qui empêcherait de couper par des canaux les coudes les plus difficiles et de faire une grande route d'eau de Paris à Maisons? Je l'ignore. Après tout, les obstacles sont peut-être infranchissables. Pourtant on a fait des choses si grandes et si incroyables! Le génie devine, comme je le disais tout à l'heure; et le premier consul Bonaparte, en visitant les quais de Rouen, laissa tomber un jour ces paroles mémorables : « Paris, Rouen et le Havre sont une seule ville; la Seine en est la grande rue! »

En attendant, gare au service de terre, alerte aux messageries, à ces insolentes entreprises qui mettent le voyageur sous le paquet, comme l'a si bien dit Janin dans son *Chemin de Traverse*, le plus spirituellement mauvais livre qui existe. C'est si commode, si joli, ce voyage sur l'eau! On lit, on se promène, on dort, on cause, on chante, on joue aux cartes, on peint, on pince de la guitare, on mange, on fume, on boit, tout en faisant cinq lieues à l'heure. Point de fatigue, point de cahots, point de poussière, point de genoux qui broient vos genoux, point d'enfants en bas

âge qui tettent et qui pleurent, et qui font pis ; point de têtes endormies qui vous surplombent l'épaule ; point de voisinage forcé dont il vous faut subir l'ennuyeuse conversation. Un double panorama de cinquante lieues bordé de forêts, de prairies, de forteresses, de cathédrales et de châteaux, peuplé de villages qui vous regardent passer tout ébahis, fourmillant d'îles qui vous croisent et vous heurtent comme de verdoyants navires ; qu'est-ce que l'insipide diligence comparée à tout cela ? Une torture de douze heures, pas autre chose. Aussi la diligence a-t-elle pris l'alarme. Elle est devenue presque complaisante, presque aimable ; elle a presque élevé le voyageur à la considération du ballot. Et puis, elle attaque la dangereuse concurrence par tous les moyens imaginables ; elle en médit, elle la calomnie, elle la nie même quand elle peut. Elle paie, ceci est historique ; elle paie des cochers de cabriolets, surtout ceux du petit numéro, qui ont le privilége de causer plus volontiers avec la pratique, pour répandre partout que le bateau ne marche plus, qu'il est brisé, que c'est fini. On m'a dit cela, à moi, qui ne savais point où m'adresser pour le départ à la vapeur, et qui demandais fort tranquillement des renseignements *ad hoc* au cocher dit de *la régie* qui me conduisait. Tristes et mauvais moyens que ceux-là ! Que serait-ce donc, bon Dieu ! si le propriétaire du *Théodore* pouvait réaliser le magnifique projet que voici ? Après avoir fait soigneusement étudier la rivière, il a proposé au gouvernement de la rendre navigable à quatre pieds de profondeur partout et en tout temps, si, en échange des frais considérables que causerait une telle main-d'œuvre, on voulait lui accorder pendant six ans le privilége du transport des voyageurs entre Paris et Rouen, à la charge ensuite de rendre ladite rivière exploitable pour tout le monde, et de porter les voyageurs à 6 francs par tête, au lieu de 12 qu'il prend aujourd'hui. Bien qu'aujourd'hui, comme toujours, nous soyons les antagonistes de toute espèce de privilége, nous voilà néanmoins obligés de reconnaître qu'il y aurait avantage pour tout le monde dans l'acceptation d'un semblable arrangement. Mieux vaut, en tout cas possible, que le gouvernement ne soit jamais entrepreneur de quoi que ce soit.

Un mot maintenant pour expliquer ce prix de 12 francs la place, qui paraît élevé à beaucoup de personnes, quoique en définitive il soit inférieur à la moyenne du tarif des transports par terre. Les charges du voyage pour la vapeur sont en général mal appréciées, parce que les moyens de locomotion sont pour ainsi dire invisibles. Un mot là-dessus, disons-nous, et puis nous abandonnerons cette matière un peu aride. La machine d'un bateau à vapeur comme *la Normandie*, par exemple, qui est forte de 120 chevaux, coûte de 150 à 200,000 fr. Elle brûle 600 à 800 kilogrammes de charbon par heure en vaporisant 3,500 kilogrammes d'eau. Ajoutez au capital de la machine celui du bateau ordinairement fort considérable ; calculez l'intérêt de ces deux capitaux réunis, l'énorme dépense du combustible, l'entretien journalier de la machine, les droits de navigation, la paie, toujours trop médiocre cependant, des malheureux chauffeurs, vrais cyclopes, obligés de subir toute une journée l'horrible feu des fourneaux sans un peu d'air qui les rafraîchisse ; mettez avec les gages du capitaine et des matelots, et vous serez étonné que l'on vous demande si peu d'argent pour votre part de contribution à tant de frais et de peines. Auguste LUCHET.

3e TYPE. — ARTICULÉS.

Troisième article.

Cette grande division du règne animal se compose d'êtres qui n'ont ni vertèbres ni squelette intérieur, mais dont le corps est renfermé en entier dans un système d'anneaux plus ou moins durs et articulés entre eux. Ces anneaux ne sont autre chose que des portions de la peau, encroûtées de matière cornée ou calcaire, ou simplement épaissie, et qui remplissent les mêmes fonctions que les os des animaux vertébrés ; car l'on peut dire que les animaux articulés ont un squelette extérieur.

Dans tous ces animaux, le système nerveux central se compose d'une double chaîne de noyaux médullaires, disposés par paires de chaque côté de la ligne médiane, et placés à la face ventrale du corps ; tantôt les noyaux des deux côtés restent toujours distincts, d'autres fois ils se réunissent de façon à constituer une seule série de ganglions impairs. Dans tous les cas, ceux des différentes paires sont réunis entre eux par des cordons de communication, et un certain nombre de ganglions sont situés dans la tête, au-devant et au-dessus de l'œsophage, tandis que les autres sont placés au-dessus du tube intestinal. Il résulte de cette disposition que les cordons qui réunissent la masse nerveuse céphalique (ou cerveau de la plupart des auteurs) au reste du système ganglionnaire forment autour de l'œsophage une espèce de collier.

Le canal intestinal s'étend d'une extrémité du corps à l'autre, et la bouche est, en général, armée de mâchoires, qui sont toujours disposées par paires de chaque côté de la ligne médiane, et se meuvent de dehors en dedans. Le foie se compose tantôt d'un grand nombre de petits cœcums, d'autres fois de plusieurs petites masses glandulaires isolées, mais en général il est remplacé par des vaisseaux biliaires. Les membres manquent quelquefois, mais dans la plupart des cas ils sont très-nombreux ; on n'en compte presque jamais moins de trois paires, et quelquefois il en existe plusieurs centaines. Ces animaux sont presque tous pourvus d'yeux d'une structure très-compliquée ; mais il n'en est qu'un très-petit nombre qui présentent des vestiges d'un appareil auditif. Enfin, tous se produisent au moyen d'œufs.

Les animaux du type des articulés ont le sang blanc ; les annélides font seuls une exception à cette règle générale.

Nous avons dit que les anneaux articulés qui entourent le corps et souvent les membres des animaux de ce *type* leur tenaient lieu de squelette. En effet, ces anneaux sont presque toujours assez durs pour pouvoir prêter aux mouvements tous les points d'appui nécessaires ; en sorte qu'il y a dans ce type, comme dans celui des vertébrés, des animaux marcheurs, coureurs, sauteurs, nageurs, volants. Il n'y a que les *articulés* dépourvus de pieds, ou qui n'ont pour pieds que des fragments membraneux et mous, qui soient bornés à la reptation. En général, les an-

neaux encroûtés, qui sont la partie solide du corps des articulés, sont mobiles les uns sur les autres, soit par les charnières qui terminent chaque bord d'un anneau, soit par les membranes flexibles qui vont de l'un à l'autre, soit par l'emboîtement réciproque de ces parties; mais, dans certaines parties du corps, on les trouve soudées ensemble.

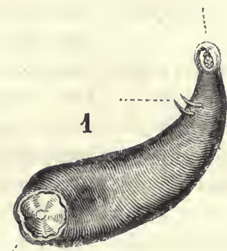
Le *type des articulés* occupe la troisième place dans la distribution du RÈGNE ANIMAL en quatre embranchements. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la prééminence qu'on a dû donner, et qu'on a donnée au *Type des mollusques* sur celui des *articulés*. Les considérations d'anatomie comparée qu'il faudrait mettre en avant pour soutenir ce qui a été fait par Cuvier, et repousser ce que veulent faire d'autres naturalistes, ne peuvent pas être déduites d'une manière assez élémentaire, et s'écarteraient du plan général de nos articles d'histoire naturelle. Il suffira de dire que si *quelques animaux articulés* semblent être voisins des *vertébrés* par l'activité de leur vie, la vivacité de leurs mouvements, la perfection de leur instinct, leurs aptitudes industrielles, etc., les *mollusques* ont des droits plus incontestables au second rang par leur organisation complexe, sous le rapport de la circulation, de la respiration, de la digestion, de la reproduction et des appareils sensitifs.

Le *type des articulés* comprend une quantité prodigieuse d'animaux dont l'organisation et les habitudes sont très-variées. La distribution de ces animaux en annélides, crustacés, arachnides et insectes, repose sur des différences profondes. Pendant longtemps les annélides ont été dispersés dans d'autres divisions, et les trois dernières classes étaient réunies en une seule sous le nom d'insectes. C'est Cuvier qui a rallié ce groupe, en établissant dans la classe des insectes les coupes actuelles.

3e TYPE. — ARTICULÉS.

3e TYPE. — ARTICULÉS. 4 CLASSES. — 24 ORDRES.	1re CLASSE. ANNÉLIDES. *3 Ordres.*	Tubicoles. Dorsibranches. Abranches.
	2e CLASSE. CRUSTACÉS. *7 Ordres.*	Décapodes. Stomapodes. Amphipodes. Lœmodipodes. Isopodes. Branchiopodes. Pœcilopodes.
	3e CLASSE. ARACHNIDES. *2 Ordres.*	Pulmonaires. Trachéennes.
	4e CLASSE. INSECTES. *12 Ordres.*	Myriapodes. Thysanoures. Parasites. Suceurs. Coléoptères. Orthoptères. Hémiptères. Névroptères. Hyménoptères. Lépidoptères. Rhipiptères. Diptères.

1



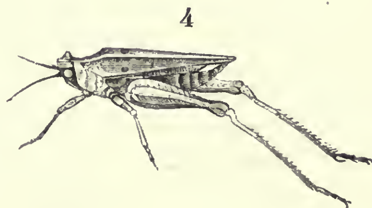
2



3



4



CLASSE DES ANNÉLIDES.

Les annélides ont toujours leur corps plus ou moins mou, divisé en un très-grand nombre d'anneaux, et ordinairement uniforme, c'est-à-dire long et étroit. Leur peau, souvent terne et terreuse, est quelquefois nuancée des couleurs les plus vives. Leur sang est rouge.

Quelques espèces d'annélides ont des pieds d'une structure très-compliquée (les néréides); d'autres ne rampent qu'à l'aide de poils ou de crochets (les lombrices ou vers de terre); d'autres enfin sont privés de pieds (les sangsues).

Ces animaux vivent dans les eaux douces ou salées, ou sont enfoncés dans la terre. Plusieurs espèces s'abritent dans les tubes qu'elles se creusent dans les pierres, ou dans des étuis qu'elles fabriquent en agglutinant autour de leur corps le sable sur lequel elles se roulent. Les annélides se nourrissent aux dépens d'autres animaux, qu'ils sucent ou qu'ils avalent. Lorsque le froid se fait sentir, ces animaux s'enfoncent dans la vase des étangs, et y passent l'hiver dans un état de torpeur. Les sangsues paraissent très-sensibles aux variations atmosphériques; elles s'agitent quand le vent souffle; si le ciel se couvre, elles s'enfoncent dans la vase; si l'orage gronde avec violence, elles montent à la surface de l'eau, et s'y maintiennent. Des marchands de sangsues, premiers observateurs de ces faits, ont imaginé d'en tirer parti pour prévoir la marche du temps. Des bocaux gradués, contenant une petite échelle, sont pour eux comme des espèces de baromètres dans lesquels les sangsues montent et descendent, suivant l'état de

l'atmosphère; mais cette expérience est sujette à de nombreuses erreurs, et ne mérite pas la confiance qui lui est accordée.

Les annélides ont été partagés en trois ordres, les *tubicoles*, les *dorsibranches* et les *abranches*, d'après les différences qu'on rencontre dans la disposition des organes respiratoires.

CLASSE DES CRUSTACÉS.

La classe des crustacés comprend tous les animaux articulés pourvus d'un système circulatoire, d'organes respiratoires extérieurs ou branchies, et de pieds articulés. Tous les animaux de cette classe sont construits sur le même plan général que les crabes et les écrevisses. Leur nom de crustacés vient de l'espèce de croûte de concrétion presque pierreuse qui recouvre le corps chez la plupart d'entre eux. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ils s'éloignent des annélides, et ressemblent aux insectes et aux arachnides par l'existence du sang blanc et des pattes articulées, et ils se distinguent de ces animaux par leur respiration branchiale, par le nombre de leurs pattes et par plusieurs autres caractères.

La forme de leur corps varie, mais les anneaux qui le couvrent ont en général une consistance très-grande; la tête est souvent confondue avec le thorax, qui est séparé de l'abdomen. Les pattes, dont le nombre est ordinairement de cinq ou de sept paires, sont ordinairement formées de plusieurs articles et s'insèrent au thorax; la tête est pourvue en avant de deux paires d'appendices grêles et filiformes, qu'on nomme antennes; elle est aussi armée de plusieurs paires de mâchoires, et l'abdomen supporte d'autres appendices, qui ont ordinairement la forme de nageoires. La plupart de ces animaux sont carnassiers. Quelques-uns vivent en parasites sur d'autres animaux, dont ils sucent le sang, à l'aide d'une trompe; mais presque tous se nourrissent d'aliments solides, et ont une bouche armée de fortes mâchoires; la plus grande partie d'entre eux vit au sein des mers, les autres séjournent dans les eaux douces ou sur la terre, cachés dans les creux de rochers, sous les pierres ou dans le sable. Dans toutes les parties du monde, la chair des crustacés est mise au rang des comestibles : à Paris, par exemple, plusieurs crabes, le homard, l'écrevisse des ruisseaux, le palémon-squille, le crangon vulgaire, sont fréquemment servis sur les tables; d'autres sont recommandés sous le point de vue de leurs propriétés médicales; il en est enfin dont la chair passe pour être délétère.

La classe des crustacés a été partagée en sept ordres. Cette division, énumérée dans le tableau qui accompagne cet article, a pour base la situation et la forme des branchies, la manière dont la tête s'articule avec le tronc et les organes masticateurs.

CLASSE DES ARACHNIDES.

La classe des arachnides se compose des animaux qui, par le mode général de leur organisation, ressemblent aux araignées. De même que les crustacés et les insectes, ce sont des animaux articulés à sang blanc et à pattes articulées; mais ils diffèrent des crustacés par leurs organes respiratoires aériens, communiquant au dehors, au moyen d'ouvertures appelées stigmates, et ils s'éloignent des insectes par l'existence d'un appareil circulatoire, composé d'artères, de veines et d'un vaisseau dorsal qui fonctionne comme le cœur des animaux vertébrés.

Presque toutes les arachnides sont des animaux terrestres : aussi leurs pattes sont-elles conformées pour la marche ou pour le saut. Ces organes sont souvent très-longs, et ordinairement terminés par deux crochets. On ne sait presque rien sur le sens de l'ouïe et de l'odorat chez ces animaux. En haut et en avant, sur la partie du corps qui représente la tête, on trouve presque chez tous un certain nombre de points luisants, qui sont les yeux; on désigne ces organes sous le nom d'yeux lisses, pour les distinguer des yeux à réseaux des insectes. Chacun d'eux se compose d'une petite cornée convexe et sans trace de division, derrière laquelle se trouve un petit corps vitré, une couche de matière colorante et la terminaison d'un nerf optique.

Les mœurs des arachnides présentent beaucoup d'intérêt. Un des phénomènes les plus curieux de l'histoire de ces animaux, est la manière dont ils savent filer les soies, et fabriquer avec ces matériaux délicats des toiles qui sont souvent aussi remarquables par leur étendue que par la régularité avec laquelle leur trame est ourdie. Cette soie est une matière sécrétée par un appareil particulier, logé dans l'abdomen de l'araignée, et qui s'échappe au dehors par un certain nombre de filières ou de petits trous situés au sommet d'autant de mamelons groupés au bas du ventre.

La classe des arachnides a été divisée en deux ordres, dont le caractère distinctif est le mode de respiration, soit par des sacs pulmonaires, soit par des trachées.

CLASSE DES INSECTES.

On donne le nom d'insectes à des animaux invertébrés, dépourvus de branchies et d'organes de la circulation, ayant un corps articulé, muni de membres articulés eux-mêmes, et respirant par des stigmates.

Tous ces animaux manquent de cœur, d'os à l'intérieur du corps et d'organes distincts isolés pour la respiration. La plupart d'entre eux ont six pattes, et beaucoup ont des ailes. Il en est qui ont une bouche munie de mandibules ou de mâchoires libres disposées par paires latérales, placées les unes au devant des autres, et mobiles isolément. Tels sont ceux qui appartiennent aux ordres des coléoptères, des orthoptères, des névroptères, comme les cantharides, les scarabées, les sauterelles, les demoiselles, etc. D'autres, au contraire, comme les punaises, ont, pour pomper leur nourriture, une sorte de bec articulé, un tube composé de plusieurs pièces, dans l'intérieur desquelles sont contenues des soies fines et aiguës; tandis que les papillons ont pour bouche un instrument particulier, roulé en spirale sur lui-même, et nommé langue, et que chez les diptères, comme la mouche commune, la bouche forme tantôt une trompe charnue, terminée par deux lèvres qui font l'office d'une ventouse, et tantôt une sorte de suçoir non évasé à son extrémité libre, et dans lequel se trouvent des soies, dont l'insecte se sert pour percer les téguments des êtres organisés, afin de se nourrir de leurs humeurs. Presque tous aussi portent sur la tête des cornes de figures variables, articulées, au nombre de deux, appelées antennes, et dont l'usage

positif est encore ignoré, quoiqu'il soit probable qu'elles servent à la perception de quelque sensation.

Les yeux des insectes, le plus souvent au nombre de deux, quelquefois plus nombreux, ne sont jamais couverts par des paupières, et offrent à leur surface, quand il n'y en a que deux, comme chez les demoiselles, les papillons et les mouches, une quantité considérable de petites facettes. Lorsqu'il en existe un plus grand nombre, on observe communément, outre ces deux yeux composés et à facettes, trois yeux lisses ou stemmates, disposés en triangle sur le sommet de la tête, dont les premiers occupent les côtés dans tous les cas.

Les limites de cet article ne nous permettent pas de compléter la description de cette classe d'animaux; et nous ne pouvons que dire quelques mots sur la classification des insectes. Toutes les méthodes tentées jusqu'à ce jour se réduisent à trois principales. L'une, celle de Swammerdam, a pour base les métamorphoses; une autre, celle de Linné, est fondée sur l'absence ou la présence des ailes, sur leur nombre, leur consistance, leur mode de superposition, la nature de leur surface, etc.; dans la troisième, celle de Fabricius, on n'a eu recours qu'à l'examen des diverses parties de la bouche.

Latreille a classé les insectes d'après tous les caractères que ces animaux présentent; mais il a accordé surtout une importance spéciale aux organes du mouvement et à l'organisation de la bouche, sans négliger toutefois les métamorphoses et les moyens de reproduction de ces animaux.

Les anciennes classifications des insectes, fondées sur une seule série d'organes, n'indiquaient pas de coupes tranchées. La méthode naturelle du RÈGNE ANIMAL a rassemblé dans une même division les insectes qui ont entre eux le plus de points de ressemblance; et pour eux, comme pour les familles naturelles des plantes classées par Jussieu, il suffit de connaître un seul individu pour avoir des idées générales sur tous ceux qui sont groupés autour de lui.

ACHILE COMTE.

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer.
Je vais... où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

M.-A.-V. ARNAULT.

CHATEAU DE CHAUMONT.

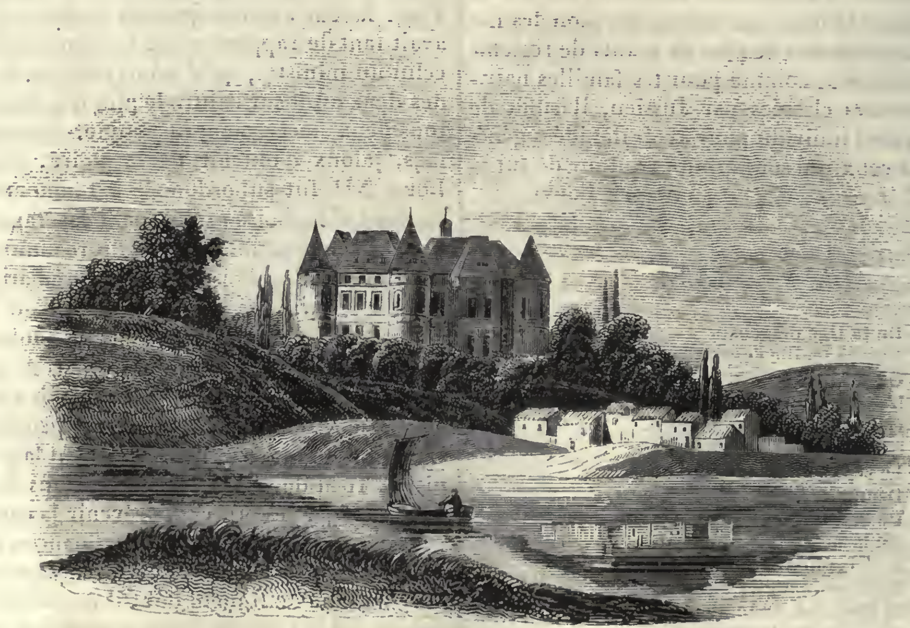
Le château de Chaumont, situé sur les bords de la Loire, a été construit sur les ruines d'un monument féodal dont la fondation est attribuée à Gueldin, chevalier danois, à qui le fief de Chaumont fut concédé par Eudes II, comte de Blois, pour les services qu'il lui avait rendus dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Foulques, comte d'Anjou, et qui valut à Gueldin le surnom de *Diable de Saumur*, dont il était seigneur. Gueldin eut un fils du nom de Geoffroi, dit *la Fille*, à cause de sa beauté, et qui se singularisa par l'habitude qu'il avait contractée de ne jamais se couvrir la tête; il vécut cent ans. Ce seigneur fonda la maison d'Amboise et de Chaumont, par le mariage de sa nièce avec l'héritier du vaillant Lysoys de Bazoges, surnommé *l'honneur de la noblesse du Maine*.

En 1153, Thibaut le Grand, comte de Blois, fit prisonnier le sire de Chaumont, et l'enferma à Château-Dun, où il trépassa. Ses fils livrèrent alors le manoir de Chaumont à Thibaut, qui le fit démolir, mais ils conservèrent le fief et ses dépendances. Le château fut reconstruit par les seigneurs d'Amboise; et c'est là que naquit le prélat connu dans l'histoire sous le nom de *cardinal d'Amboise*. Louis XII, n'étant encore que duc d'Orléans, avait obtenu l'archevêché de Rouen pour le jeune d'Amboise, à peine âgé de quatorze ans; et l'on pourrait faire remonter à cette époque le commencement de son ministère, puisque le duc d'Orléans, alors gouverneur général de la Normandie, lui confia toute l'autorité, et que les heureuses réformes qu'il fit dans cette province annoncèrent celles qu'il devait opérer pour le bonheur du royaume. Le duc d'Orléans étant parvenu à la royauté, le pouvoir que d'Amboise exerçait sur la Normandie s'étendit sur la France entière; il devint premier ministre, et conserva ce titre, ainsi que l'amitié du monarque, jusqu'à sa mort. On chercherait vainement dans l'histoire un second exemple d'une faveur aussi longtemps prolongée; mais il y avait tant de rapports entre le caractère du prince et celui du ministre, qu'il serait difficile de dire lequel des deux avait sur l'autre le plus d'influence Aimant tous deux sincèrement le peuple, également économes, jaloux d'obtenir de la gloire, l'ambition de Louis XII fut subordonnée à l'honneur, celle du cardinal d'Amboise excitée par l'espérance de faire le bien. Toute l'administration du royaume reposa sur le cardinal d'Amboise; et il est remarquable que, malgré les grandes guerres d'Italie sous Louis XII, guerres dont le commencement fut toujours brillant et la fin désastreuse, la France ne cessa pas de jouir du repos; et que les impôts, diminués à l'avénement royal, ne furent jamais augmentés pendant le règne. C'est en cela que consiste réellement la gloire du ministre. Il fit de grandes réformes dans la législation, pour abréger les procès et prévenir la corruption des juges; il mit de l'ordre dans les finances, et donna un grand exemple de modération en se contentant de l'archevêché de Rouen, dont il employait la presque totalité du revenu au soulagement des pauvres et à l'entretien des églises. On peut croire qu'un homme qui ne se démentit pas un instant dans la plus haute fortune, ne souhaitait d'être pape que pour travailler à l'amélioration des mœurs de la chrétienté; mais dans ces jours d'intrigue il fallait, pour parvenir au saint Siége, moins de bonhomie que n'en avait le cardinal d'Amboise. Il consentit à retirer les troupes françaises de Rome, pour ne pas paraître gêner les

suffrages; et le cardinal Julien de La Rovère, qui lui donna ce conseil, se fit élire à sa place, sous le nom de Jules II. Le cardinal d'Amboise avait été nommé légat du pape en France; et c'est une chose vraiment extraordinaire, que le même homme ait réuni les fonctions de premier ministre et de légat sans que la France et la cour de Rome aient jamais eu à lui faire le moindre reproche. Le cardinal d'Amboise fut chéri des Français, qui l'appelaient le *père du peuple*, titre qu'ils donnaient également à Louis XII.

Le lignage de la maison d'Amboise ne fut interrompu qu'à la mort de Georges d'Amboise, tué, en 1525, à la bataille de Pavie. A cette époque, le château de Chaumont passa dans la famille des La Rochefoucauld, par le mariage d'Antoinette d'Amboise avec le sire de Barbezieux. Ce fut après la mort de Charles de La Rochefoucauld que le château de Chaumont fut acquis par la reine Catherine de Médicis. La vieille chronique nous a conservé quelques-unes des faiblesses de Catherine de Médicis. C'est dans un petit oratoire, situé au haut de l'une des tourelles du château de Chaumont, qu'elle mandait Ruggieri le magicien, pour le consulter sur la destinée future de sa race; et un jour Ruggieri lui fit un cercle magique; et tandis que mille têtes fantastiques paraissaient autour d'elle et se réflétaient dans des miroirs noircis, trois petites figures royales parurent sur une table préparée, et l'alchimiste annonça que c'étaient les trois fils de Catherine, tous trois couronnés d'un pesant diadème. Le sieur Regnier, mathématicien, et qui passait pour astrologue, venait aussi chaque huitaine à Chaumont. Ledit Regnier était l'inventeur d'un certain talisman que Catherine portait toujours sur elle. « On prétend, dit un écrivain contemporain, que la vertu de ce talisman était pour gouverner souverainement et connaître l'avenir, et qu'il était composé de sang humain, de sang de bouc et de plusieurs autres sortes de métaux fondus ensemble sous quelques constellations particulières qui avaient rapport à la nativité de cette princesse. » Nous avons déjà cherché à réhabiliter le nom de Catherine de Médicis; qu'importent ses faiblesses de femme, ses superstitions, ses talismans magiques! La superstition se mêle toujours aux grandes émotions de la vie; ceux qui voient un peu loin se laissent entraîner à cette terreur de l'immense nature, et, petit qu'on est en face de l'univers, on s'agenouille devant ses phénomènes.

Le château de Chaumont, construit sur une hauteur qui domine la ville de ce nom, a son entrée principale au midi, et donne sur une grande plaine. Les bâtiments, quoique peu réguliers, bâtis à diverses époques, n'en sont pas moins remarquables dans leurs détails; les plus anciens sont ceux qui dominent la Loire. Au commencement du XVIIIe siècle, on voyait encore dans le château de Chaumont des meubles parfaitement conservés, ayant appartenu à Catherine de Médicis.

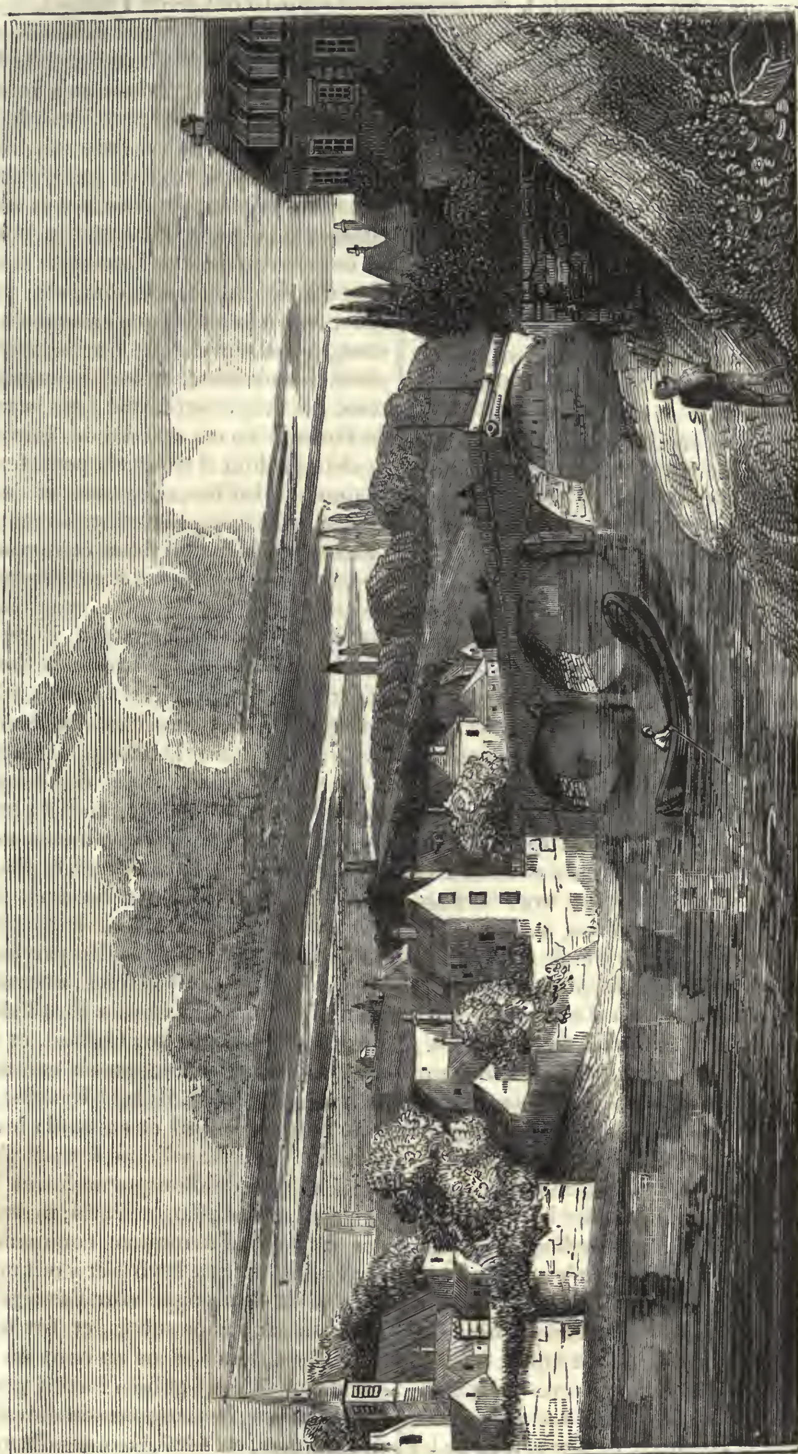


Château de Chaumont.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par GIROUDOT.

VUE DE CORBEIL.



CORBEIL (Seine-et-Oise.)

CORBEIL.

Corbeil est une de ces jolies petites villes qui bordent la Seine aux environs de Paris. Elle est située au point où cette rivière reçoit les eaux de la Juine (ou Essone), qui s'y divise en plusieurs bras. C'est un bien beau spectacle que celui des rives de la Seine, ce fleuve roi de la reine des cités, le fleuve français qui n'a pas traversé la terre étrangère, comme le Rhône et comme le Rhin; qui ne va pas en transfuge enrichir nos voisins du trésor de ses eaux, comme l'Escaut et comme la Meuse; qui descend de nos montagnes et se perd dans notre océan, sans avoir fécondé d'autres plaines, sans avoir baigné d'autres villes! Que manque-t-il à sa beauté? N'a-t-il pas son histoire sacrée comme il a son histoire fabuleuse. Son patron auprès du Dieu des Chrétiens est le vénérable abbé saint Seine, qui vécut au VIe siècle, et fonda non loin de la source du fleuve un monastère connu sous son nom, qu'un petit bourg voisin a conservé. Saint Seine y fut longtemps invoqué aux époques de sécheresse ou d'inondation, car ces terribles accidents naturels étaient imputés, dans la croyance naïve des peuples, à la colère que lui causaient nos péchés. En pareille circonstance, on allait en foule entendre la messe au pied d'une croix plantée auprès de la source, et au dernier évangile on plongeait par trois fois dans ce faible ruisseau la statue du saint patron. La philosophie a passé sur tout cela; la croix même a disparu, et les douces consolations avec elle. De toute cette poésie merveilleuse du moyen âge, il ne reste que de pieuses légendes et de mystiques souvenirs.

On a beaucoup écrit sur l'étymologie du nom de Corbeil : il ne faut pourtant pas attendre de ces recherches des choses plus surprenantes que tout ce qui a été dit sur l'origine grammaticale de villes bien plus considérables. La ressemblance de ce nom avec *Corbilo*, ville gauloise sur la Loire, et avec *Corbulo*, général romain qui vivait sous Néron, a fait imaginer aux uns qu'il pouvait bien dériver de quelqu'une de ces sources. Les corbeaux qui abondaient dans ces parages ont donné lieu de croire à d'autres que Corbeil avait pris sa dénomination du vol de ces oiseaux : *corvolium à corvorum volatu*. Ce sont là des fictions qui ne méritent pas grande confiance. Au commencement du IXe siècle Corbeil n'existait pas, ce n'était que le nom d'un territoire, réunion de quelques cabanes de pêcheurs et de bateliers. En l'an 863, Charles le Chauve confirma un échange fait entre les moines de Saint-Germain d'Auxerre et le comte Conrad. Parmi les biens échangés est une ferme située aux Corbeilles, *in corbeliis*. Ces mots, quoiqu'ils s'appliquent à la localité de Corbeil, n'indiquent cependant ni ville, ni bourg, ni château. Dans la même année 863, les incursions des Normands obligèrent ceux qui possédaient les reliques de saint Spire et de saint Loup de les transporter dans le voisinage de Corbeil et de les mettre en sûreté, non dans ce lieu qui n'avait point de forteresse, mais dans un château appelé Paluau. Ces reliques conservées contribuèrent dans la suite à l'illustration de Corbeil.

Corbeil, lieu d'abord très-obscur, reçut, en moins d'un siècle, une consistance qu'il n'avait jamais eue. Sa situation sur la route que suivaient les Normands y fit établir un château et même un comte pour le défendre. Le premier comte connu s'appelait Haymon; il fonda l'église de Saint-Spire, où l'on voit encore son tombeau surmonté de son effigie, avec cette simple inscription : « Ci gist le corps de haut et noble homme, le comte Haymon, jadis comte de Corbeil. Dieu ayt son âme. » Odon, comte de Corbeil en 1108, avait pour frère Gui de Troussel, dont le fils, Hugues de Crécy, était un homme méchant et courageux qui, suivant les grandes chroniques de France, vivait de brigandages, ne se plaisait qu'à voler, qu'à incendier et à troubler le royaume. Gui de Troussel, voyant qu'Odon, comte de Corbeil, son frère, refusait de se joindre à lui pour faire la guerre au roi, épia ses actions, et, pendant qu'il était à la chasse, le saisit, le chargea de fers, et l'entraîna prisonnier au château de la Ferté-Alais. Les barons du château de Corbeil, instruits de cette arrestation, s'en plaignirent au roi, qui se mit à la tête d'une troupe d'hommes armés, et chargea son sénéchal de Garlande d'aller observer la place. Ce sénéchal, arrivé le premier devant le château, fut pris et renfermé dans la tour avec le comte de Corbeil. Le roi marcha dès lors en toute hâte sur le château dont il trouva la porte fermée. Du haut de la tour, on lui lança des traits et des pierres : il voulait en tirer vengeance incontinent; mais ceux qui l'accompagnaient lui firent cette prière : « Gentil roi, ayez pitié de nous; car si ce déloyal et excommunié Hugues de Crécy, homme cruel et sanguinaire, arrive et entre dans le château, il est d'humeur à faire pendre et étrangler le comte de Corbeil, le sénéchal et les autres prisonniers. » Le roi, frappé de cette observation, pour empêcher l'arrivée de Hugues de Crécy, fit entourer le château de troupes et construire cinq tours défendues par des sergents. Hugues de Crécy, averti de ce siége, vint à plusieurs reprises et sous divers déguisements, même sous celui de jongleresse, se présenter devant la place, mais toujours inutilement. Le château fut pris, et les prisonniers mis en liberté, notamment le comte de Corbeil.

En 1357, Corbeil fut pillé par un chef de guerre appelé le Bègue de Villaines; et ensuite, en 1358, par les Anglais et les Navarrais. En 1363, des gens d'armes français se jetèrent sur Corbeil, et y commirent des excès tels qu'auraient pu en commettre des soldats ennemis. En 1369, Robert Kanole, capitaine anglais, vint devant Corbeil et en brûla les faubourgs. Sous Charles VI, cette ville ne fut pas plus tranquille. En 1415, le duc de Bourgogne forma le projet de s'en emparer, afin d'affamer Paris; mais un corps de troupes du parti d'Armagnac, commandé par Barbazan, le prévint, occupa la ville et y mit une forte garnison. Le duc de Bourgogne vint l'assiéger, l'attaqua pendant un mois sans succès, et fut obligé de lever le siége. Le château, situé au bout du pont, sur la rive gauche, était vaste et bien fortifié pour le temps. Dans sa grosse tour, fameuse par son élévation, Charles VIII fit enfermer, en 1487, Georges d'Amboise, qui n'était encore qu'évêque de Montauban. A l'époque des guerres religieuses de la Ligue, Henri IV s'était porté avec son armée devant Corbeil, alors au pouvoir des Ligueurs. Le 19 avril 1590, cette ville lui ouvrit ses portes, et tous les échevins et les notables vinrent les recevoir dans le faubourg. La ville fut reprise quel-

ques mois plus tard par les troupes de la Sainte-Union, sous les ordres du duc de Parme, ce Farnèse de glorieuse mémoire. Il donna un assaut général et sacrifia un grand nombre de soldats. Corbeil subit le malheureux sort des villes prises d'assaut.

Parmi les capitaines qui ont commandé la ville de Corbeil, on distingue, dans le XVe siècle, un chevalier de Rubempré et Antoine de Chabannes, comte de Dammartin; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est de voir cette dignité occupée par une femme, Perrette de La Rivière, dame de La Rocheguyon, presque à la même époque où deux autres femmes commandaient, l'une, Jeanne d'Arc, à Orléans, l'autre, Jeanne Hachette, à Beauvais. Quoiqu'il ne reste presque point de vestiges de l'ancienne habitation des rois de France à Corbeil, cette ville n'en a pas moins eu, pendant plusieurs siècles, la splendeur qui devint plus tard le partage de Fontainebleau, de Compiègne et de Versailles. Louis le Gros prit possession du château de Corbeil, après en avoir soumis et châtié le dernier comte. Philippe-Auguste et saint Louis tinrent souvent leur cour plénière à Corbeil; Philippe le Long en avait fait le lieu habituel de sa résidence. Louis XI et Louis XII séjournèrent aussi au même château; le premier y passa plusieurs jours après la bataille de Montlhéry en 1465; le second s'y acheminait tous les ans le jour de la fête de saint Jean-Baptiste; c'est là que le recteur de l'Université de Paris et les suppôts vinrent le trouver pour recouvrer ses bonnes grâces.

Depuis ce temps, la seigneurie de Corbeil ayant été engagée à divers particuliers, cessa peu à peu d'intéresser les descendants des princes qui en avaient eu la propriété. Plusieurs reines l'eurent en douaire, et parmi elles la reine Ingerburge, femme divorcée de Philippe-Auguste, où elle mourut. Son tombeau était conservé dans l'église de Saint-Jean-en-l'Ile, bel édifice gothique qu'elle avait fondé; on y voyait sur une table de cuivre la figure de cette princesse, ornée des attributs de la royauté. On montrait au presbytère un petit chariot de fer à quatre roues, que l'on promenait jadis rempli de charbons ardents dans l'église, pour y retenir les fidèles pendant les rigueurs de l'hiver. Au midi était un vaste bâtiment nommé le *Palais de la reine*, où l'on conservait intacte la chambre d'Ingerburge et son lit en écarlate. L'église, le presbytère et le palais, tout a disparu ou changé de face aux jours de la révolution; une poudrière les a remplacés; on n'a pas épargné le tombeau de l'épouse de Philippe-Auguste; le métal dont il était couvert a tenté la cupidité et causé sa destruction.

C'est à Corbeil qu'Abeilard ouvrit une école d'enseignement public, avant d'aller s'établir à Melun et à Paris. La tradition veut qu'il se soit rendu à Corbeil pour y voir Héloïse qu'on lui avait enlevée, et l'on prétend marquer l'endroit même de son domicile au donjon. Il y commença la lecture de sa philosophie et eut un auditoire nombreux et florissant.

Corbeil est aujourd'hui, comme il était au XIe siècle, divisé en deux parties par le cours de la Seine. La partie située sur la rive droite, anciennement nommée *Vieux-Corbeil*, la moindre en étendue, est considérée comme un faubourg. Sur une colline qui domine la ville était l'ancienne église paroissiale de Saint-Germain; l'église qui lui a succédé est celle de Saint-Léonard, située au bas de la colline. Un beau pont tout en pierre, à l'exception de deux arches démolies par les alliés en 1814, et qui sont maintenant en bois, sert à communiquer de cette partie de Corbeil à la partie située sur la rive gauche de la Seine. Cette seconde partie, spécialement nommée la ville ou le *Nouveau-Corbeil*, est plus étendue, plus populeuse que l'autre. Au bout du pont, du côté de la ville, se trouvait l'ancien château. Dans cette partie est encore l'église de Saint-Spire, aujourd'hui paroisse de Corbeil; non loin de là se trouvaient aussi l'église et la maison de Saint-Jean-en-l'Ile, transformées en poudrière, et l'église de Saint-Guénaut, où l'on a placé les prisons et la bibliothèque publique, composée de 4,000 volumes.

Corbeil, chef-lieu d'arrondissement, est du département de Seine-et-Oise; on y fait un commerce considérable de grains et surtout de farines; de nombreux moulins, établis sur la petite rivière de Juine, servent à la mouture; un vaste bâtiment, nommé le *magasin*, reçoit les farines destinées à l'approvisionnement de Paris. On y voit une belle halle solidement construite, avantageusement située, bâtie en 1780; ainsi que diverses manufactures de papiers, de toiles peintes, etc.... Le voyage de Paris à Corbeil est agréable et facile; n'y eût-il qu'un seul chemin pour s'y rendre, les détails qu'on y rencontrerait, de droite et de gauche, suffiraient pour en faire oublier la longueur qui n'est toutefois que d'environ sept lieues. Mais il est peu de petites villes qui offrent plus de moyens d'y arriver: deux grandes routes par terre et une par eau, sans compter plusieurs issues dont Corbeil est le centre, et qui facilitent les communications avec les lieux circonvoisins.

A dix minutes de distance de la ville, et au milieu d'un champ cultivé, on aperçoit une statue sur son piédestal. C'est le souvenir d'un dévouement sans utilité et sans gloire, et pour lequel cependant un homme laissa sa vie. Vers la fin du dernier siècle, un fort de la halle de Paris avait fait la gageure de se rendre à Corbeil à pied, sans s'arrêter, et ayant sur le dos un sac de farine pesant plus de 300 livres. Le malheureux se mit en marche par une belle journée d'automne; il soutenait vaillamment son pari, il était même sur le point d'en sortir victorieux; épuisé de fatigues, il apercevait déjà les hautes maisons de la cité, lorsqu'une défaillance subite le fait chanceler, il tombe et expire à l'instant. Triste victime de l'amour-propre, on lui a élevé un monument qui perpétue une action, petite en elle-même, mais grandie par son funeste résultat. A. M.

SAINT VINCENT DE PAUL.

1576—1660.

Saint Vincent de Paul naquit en 1576 dans le petit village de Pouy, situé sur les confins des Landes de Bordeaux, non loin des Pyrénées; ses parents, pauvres laboureurs, vivaient de leur travail; leur fortune consistait en une pièce de terre qu'ils cultivaient de leurs mains. Six enfants partageaient leurs fatigues,

soutenaient leur vieillesse, et Vincent, qui était le troisième, menait paître les troupeaux de son père. Lorsque la Providence appela le saint prêtre aux honneurs de l'Eglise, il aimait à se rappeler ces temps de joie et d'innocence, il se plaisait à répéter qu'il était le fils d'un pauvre paysan, et qu'il avait commencé sa vie par garder les troupeaux.

Le jeune Vincent fut mis au couvent des Cordeliers de la ville d'Acqs, sous la protection d'un de ses parents; il y étudia avec ardeur, et ce fut alors que son père résolut de le consacrer à l'état ecclésiastique. Il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1600. Cette époque commence la première épreuve de Vincent de Paul. Quelques affaires l'avaient appelé à Marseille; un gentilhomme chez lequel il vint habiter lui proposa de retourner par mer dans sa ville natale; Vincent y consentit, et c'est lui qui va nous raconter, dans son simple langage, les périls et les souffrances d'une pénible captivité : « Je m'embarquai pour Narbonne afin d'y arriver plus tôt, et pour épargner quelque chose que je destinais aux pauvres. Le vent nous était tellement favorable que nous devions arriver ce jour-là même à bon port, si Dieu n'avait permis que trois brigantins turcs ne nous eussent attaqués si vivement, que deux ou trois des nôtres étant tués, tout le reste blessé, nous n'eussions été contraints de nous rendre à ces félons; ils nous enchaînèrent, et après nous avoir grossièrement pansés, ils prirent la route de Barbarie, tanières et spelonques de voleurs.» Les chrétiens captifs furent conduits à Tunis, et placés dans le marché public : « Ils nous visitèrent, continue Vincent de Paul, tout de même que l'on fait de l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos côtes, sondant nos plaies en nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, puis lutter pour voir la force d'un chacun. » Vendu à un renégat de Nice, le jeune Vincent opéra sa conversion, et tous deux arrivèrent à Avignon après maints périls dans les déserts et sur les flots.

Peu de temps après, Vincent de Paul reçut la cure de Clichy, dans la banlieue de Paris même. C'étaient de pauvres paysans qu'il allait avoir à guider: un petit champ, quelques droits sur les récoltes, devaient seuls former son patrimoine. Il accepta sans hésiter; et cependant les mémoires rapportent qu'il venait de refuser la riche abbaye de Saint-Léonard-du-Chaume, et le titre brillant d'aumônier de la reine. A peine Vincent de Paul exerçait-il les modestes fonctions de curé de Clichy, qu'il fut arraché de cette douce obscurité par les avis, et l'on pourrait dire, par les commandements du père Bérulle, qui désigna le charitable curé pour être précepteur dans la famille de Gondi. Vincent de Paul versa des pleurs en quittant l'humble presbytère où il avait passé des jours si heureux : « Je m'éloignai tristement de ma petite église, dit-il dans une de ses lettres; mes yeux étaient mouillés de larmes, et je bénis, en sanglotant, ces hommes et ces femmes qui venaient vers moi, et que j'avais tant aimés; mes pauvres y étaient aussi, et cela me fendait le cœur. Arrivé chez M. de Gondi, on me donna une belle chambre, et j'y vécus comme dans une cellule, m'occupant de mes devoirs et de l'éducation de ses fils. » C'est dans cette maison de Gondi que Vincent de Paul conçut la pensée des missions religieuses; aussi il ne tarda pas à retourner dans la retraite pour se consacrer au service de la misère et de la douleur.

Un de ses premiers soins fut de visiter les galères du roi. « Je vis en arrivant, écrit Vincent de Paul, un spectacle des plus pitoyables qu'on puisse imaginer : des criminels chargés du poids de leurs fautes et de la pesanteur de leurs chaînes, accablés de tant de misères qu'elles leur ôtaient le soin et la pensée de leur salut, et les portaient incessamment au blasphème et au désespoir. Etant donc touché d'un sentiment de compassion envers ces pauvres forçats, je me mis en devoir de les consoler et de les attirer le mieux qu'il me fut possible. J'écoutais leurs plaintes, je compatissais à leurs peines, j'embrassais leurs fers pour les rendre plus légers, j'employais tout ce que mes prières et mes remontrances avaient de force pour que les officiers les traitassent avec humanité. » A Paris, ces infortunés étaient réunis dans des cachots infects; une nourriture malsaine, un air humide, dévoraient les débris de leur existence. Saint Vincent obtint des soulagements pour ces malheureux; de la Conciergerie où ils étaient amoncelés, il les fit transférer dans un local particulier qu'il avait loué au faubourg Saint-Honoré; et dans le mois de mai 1622, on le vit à la tête des prisonniers se rendre en procession dans le lieu qu'ils devaient désormais habiter.

C'est à peu près à la même époque que saint Vincent de Paul fonda le célèbre collége des Bons-Enfants; il le consacra à l'éducation des ecclésiastiques qui porteraient dans les campagnes des secours à la détresse et des consolations à l'infortune. Dans l'acte d'institution, écrit de la main même de saint Vincent de Paul, il est dit : « Qu'il avait plu à Dieu de pourvoir, par sa miséricorde infinie, aux besoins des villes, et qu'il ne reste que le pauvre peuple de la campagne qui seul demeure comme abandonné; à quoi il a semblé qu'on pouvait remédier par l'association de quelques prêtres de bonnes vie et mœurs, et de capacité connue, qui, renonçant à tous les bénéfices, charges et dignités de l'Eglise, s'appliqueraient purement aux besoins du pauvre peuple, allant de village en village, aux dépens de leur bourse commune, secourir, instruire et catéchiser ces pauvres gens, sans en prendre aucune rétribution en quelque manière que ce soit. »

L'ardente charité de Vincent de Paul ne se ralentit pas : à l'institution des Bons-Enfants vint se joindre bientôt la mission des prêtres de Saint-Lazare et l'établissement des Dames de la Charité. C'est un touchant spectacle que la naissance de ces pieuses associations. Dans beaucoup de villes où il n'existait pas d'hôpitaux, les malades étaient délaissés et périssaient sur leur lit de douleur. A l'appel de saint Vincent de Paul, des confréries charitables s'établirent dans les paroisses, et l'on vit de faibles femmes braver jusqu'aux maladies contagieuses qui n'épargnent pas le zèle secourable. Une des fondations les plus glorieuses de saint Vincent de Paul, fut celle de l'hospice des Enfants-Trouvés. Des rapports du lieutenant du Châtelet constatent que chaque année trois ou quatre cents enfants nouveau-nés étaient exposés dans une maison sise rue Saint-Landry; là, une veuve avec deux servantes, moyennant une indemnité, se chargeaient du soin de leur nourriture; mais ne pou-

vant suffire à un si grand nombre, la plupart de ces pauvres enfants finissaient par mourir de langueur. Ces désordres ne pouvaient échapper à l'active bienfaisance de saint Vincent de Paul; aidé de quelques vertueuses dames, il ouvrit une maison où l'on ne put d'abord recevoir que douze de ces petites créatures; mais à mesure que les moyens augmentaient, on augmentait aussi le nombre des enfants. Il existe une touchante relation, rédigée par ces dames charitables, sur les nobles pèlerinages que faisait saint Vincent de Paul dans la ville de Paris pour recueillir les enfants délaissés: — « 22 janvier. M. Vincent est arrivé vers les onze heures du soir; il nous a apporté deux enfants; l'un peut avoir six jours, l'autre est plus âgé. — 25 janvier. Les rues sont remplies de neige; nous attendons M. Vincent. — 26 janvier. Le pauvre M. Vincent est transi de froid; il nous arrive avec un enfant qui a les cheveux blonds; il est déjà sevré. Cela fait pitié de le voir. — 7 février. L'air est bien vif. M. Vincent est venu visiter notre communauté; ce saint homme est toujours à pied. La supérieure lui a offert de se reposer; il a couru bien vite à ses petits enfants. »



(Saint Vincent de Paul)

Au milieu de ses pieuses et nombreuses occupations, Vincent de Paul ne négligea point l'oreille des rois. Pendant le règne de Louis XIII, il n'avait eu de communication avec la cour que pour remplir le saint ministère de défenseur des pauvres. Un historien rapporte qu'à son agonie le roi envoya chercher Vincent de Paul à Saint-Germain, pour en recevoir de salutaires avis et pour lui communiquer quelques desseins de piété. Ce fut sous l'administration d'Anne d'Autriche, régente du royaume, que Vincent de Paul commença à se trouver lié à l'administration de l'État. La reine-mère avait jugé à propos d'établir un conseil pour les affaires ecclésiastiques; il fut composé du cardinal Mazarin, du chancelier, de M. Charton et de Vincent de Paul, qui n'accepta qu'avec une extrême répugnance cette participation aux affaires publiques; il ne se détermina que par l'idée du bien qu'il pouvait faire dans ces fonctions. En effet, l'occupation principale de ce conseil était le choix des prélats et des évêques propres à remplir les bénéfices ecclésiastiques; et ce choix rentrait essentiellement dans la pensée et l'expérience de saint Vincent de Paul: pendant plus de dix années toutes les affaires roulèrent sur lui: il recevait les demandes que l'on adressait au roi; il avertissait la reine sur les vertus et la capacité de chacun; c'était lui enfin qui portait la parole au conseil pour soutenir ou faire rejeter les sollicitations. Vincent de Paul ne négligea rien pour établir la gravité des mœurs dans le clergé, et pour confier les dignités ecclésiastiques à ceux qui les méritaient le mieux. Il faut voir avec quel zèle il étudiait la conduite publique et la vie privée des pasteurs! avec quel discernement il savait révéler les

beaux caractères et la piété cachée au choix du cardinal Mazarin ! Nous n'avons pas besoin de dire avec quel soin Vincent de Paul protégea, dans le conseil qu'il dirigeait, les maisons saintes qu'il avait fondées. Les monuments du temps nous disent que jamais saint Vincent n'assistait au conseil sans demander quelque chose pour ses petits orphelins et ses pauvres malades.

Il y a cela d'admirable dans cette vie, qu'elle est toute pleine, et que, jusqu'à l'heure de la mort, Vincent de Paul ne cessa de faire du bien. C'est en effet peu d'années avant de s'éteindre qu'il conçut et exécuta la pensée de fonder à Paris un hôpital pour les pauvres vieillards. De concert avec un habitant de cette ville, saint Vincent acheta deux maisons et un terrain dans le faubourg Saint-Laurent; il les fournit de lits, de linges et de toutes les choses nécessaires ; on y bâtit une chapelle, et quarante vieillards purent être nourris et entretenus dans le nouvel établissement. Cependant ces nombreux travaux avaient épuisé les forces de saint Vincent de Paul; dès l'âge le plus tendre il avait été exposé aux douleurs d'une maladie aiguë ; dans la maison de M. de Gondi une espèce de paralysie l'avait frappé ; il était consumé par une fièvre continuelle qui durait quelquefois trois, quatre et même quinze jours de suite ; pendant ce temps, il n'interrompait jamais ses exercices, se levait toujours à quatre heures du matin ; seulement il se soumettait à son remède ordinaire, qui consistait à se couvrir durant son sommeil de manière à être trempé de sueur. Dieu avait réservé une longue vie et des souffrances à son serviteur ; avec les années ses jambes s'enflèrent, et les infirmités de sa jeunesse devinrent de graves maladies. Au milieu de ses maux, Vincent de Paul ne diminuait rien des rigueurs auxquelles il s'était condamné ; il couchait toujours sur une paillasse, observait avec la même sévérité les jeûnes et les abstinences, et à mesure que son corps s'affaiblissait, son âme ardente semblait augmenter de force et de puissance. Il s'occupait avec le même zèle du soin de sa congrégation et des pauvres surtout; il assemblait souvent les officiers de sa maison, leur prescrivait les devoirs qu'ils avaient à remplir et les services qu'ils avaient à faire.

Cependant la mort approchait à grands pas, et tous les prêtres de la communauté de Saint-Lazare s'apercevaient qu'elle allait bientôt se saisir de sa proie. Saint Vincent, calme dans ce moment, les exhortait à veiller bien plus aux besoins des pauvres qu'à ses propres besoins. Ce fut le lundi 27 septembre 1660, à quatre heures du matin, que ce vertueux protecteur de la souffrance rendit son âme à Dieu ; son visage resta le même, avec la douce expression de son angélique sérénité. Le corps demeura exposé le lendemain 28 septembre jusqu'à midi, dans la chapelle de Saint-Lazare. Ses funérailles ne furent majestueuses que par leur simplicité : le prince de Conti, le nonce du pape s'étaient mêlés à la foule des pauvres que la pieuse sollicitude de Vincent de Paul avait sauvés de la misère.

Saint Vincent de Paul est peut-être le type de toutes les perfections ; c'est une de ces vertus qui se laissent approcher et toucher, qui n'effraient point la faiblesse humaine ; c'est une de ces renommées presque contemporaines, que quatre générations de vieillards peuvent s'être transmises de souvenirs en souvenirs, qui vit dans les cœurs plus encore que dans les monuments. La vie de cet homme de Dieu est une histoire de la charité, c'est le manuel de la bienfaisance que toute intelligence peut saisir, que toute âme peut imiter ; car les œuvres du soutien de toutes les misères vivent encore, ses hôpitaux sont debout, et ses fondations cernent en quelque sorte l'humanité souffrante pour la secourir.

La bulle de canonisation de Vincent de Paul fut donnée par le pape Clément XII, le 16 juin 1737.

MARIAGE D'UNE ESCLAVE

AUX ÉTATS-UNIS.

Voici une histoire qu'entre beaucoup d'autres du même genre, Thomason, missionnaire, a dernièrement racontée à M. Bradford, dans un meeting où il était question de l'esclavage.

Un jeune médecin, plein de mérite et d'instruction, fit un voyage de sa ville natale, située dans le nord des États-Unis, à une autre ville de l'Etat du Mississipi. Ce jeune homme, pour le dire en passant, s'appelait Wallis. Il prit un logement dans une maison garnie, dont la ménagère, fort jolie personne de vingt ans environ, lui inspira un amour très-vif. Bien que le teint de la jeune femme ne fût pas du blanc le plus pur, le médecin, exempt des préjugés trop ordinaires contre la race de couleur, lui offrit bientôt sa main. On l'accepta : le mariage eut lieu presque secrètement, et l'heureux couple vint bientôt après s'établir dans le district de Colombie, non loin de Washington.

Il n'y avait pas encore longtemps qu'ils y vivaient paisibles et retirés, lorsqu'un matin un individu, qui avait toutes les manières de ce qu'on appelle gentleman, se présente chez M. Wallis sous un prétexte banal. La conversation s'engage. Alors l'inconnu adresse au docteur cette question suffisamment indiscrète :

« Monsieur, n'avez-vous pas ramené avec vous une femme du Sud ?

— Non, monsieur, et je ne comprends pas...

— Comment ! reprit le premier interlocuteur, et votre épouse n'est-elle donc pas venue avec vous du Mississipi ?

— En effet, je crois qu'elle est née dans ce pays, dit M. Wallis.

— Eh bien ! votre épouse, ainsi que vous la nommez, est mon esclave, et, à moins que vous ne me payiez immédiatement 900 dollars (4,400 fr.) pour son rachat, je la dénoncerai comme fugitive. Elle en vaut, à la vérité, 1000 au moins ; mais puisque vous l'avez épousée, je consens à rabattre quelque chose sur cette somme.

— Votre esclave ! s'écria le pauvre docteur fort étonné, c'est impossible.

— Croyez-moi ou ne me croyez pas, peu m'importe, continua l'autre ; il faudra bien que vous vous rendiez. Je vais laisser ma facture, et si dans vingt-quatre heures vous n'avez pas fait remettre l'argent à tel hôtel où je demeure, je vous promets, mon cher monsieur, que le nom de mistris Wallis sera signalé dans les feuilles publiques comme celui d'une esclave en fuite. »

Aussitôt que cet homme fut sorti, le docteur monta chez sa femme, que ses qualités, ses vertus et ses grâces lui rendaient si chère.

« Mon ange, lui dit-il, quand nous nous sommes mariés, vous étiez donc esclave ?

— Oui, je l'étais, confessa-t-elle en versant d'abondantes larmes.

— Pourquoi donc ne me l'avez-vous point dit avant la cérémonie ?

— Je n'osais. Pouvais-je espérer que vous consentiriez à vous allier à une esclave ?

— C'est bien. Maintenant la vérité s'est découverte. Aussi vais-je compter les 900 dollars qu'on exige, car je vous aime trop pour jamais consentir à une séparation de vous. »

Durant ce court dialogue, mistriss Wallis était en proie à la plus vive agitation. Elle pria son mari de lui dépeindre les traits et la tournure du réclamant: ce qu'il fit avec toute l'exactitude possible; puis il lui demanda si le signalement répondait effectivement à celui de son ancien maître.

« Oui, dit-elle en baissant les yeux. Il était même plus que mon maître, il était mon père. »

CHATEAU DE SAINT-FARGEAU.

A quelques lieues de Joigny se trouve l'ancienne et jolie petite ville de Saint-Fargeau, dont saint Vigile, qui vivait au milieu du VIIe siècle, parle dans son testament ; elle est située sur la rive du Loing, à peu de distance de la source de cette rivière. Au centre de la ville, et sur la place principale, s'élève un vaste et curieux château, bâti vers 980 par Héribert, évêque d'Auxerre. Dans la suite ce château appartint aux barons de Toucy ; au XIIIe siècle, Jeanne de Toucy l'apporta en dot à Thibaut de Bar, et leur arrière-petit-fils le vendit, en 1450, à Jacques-Cœur, l'argentier de Charles VII. La terre de Saint-Fargeau passa successivement à Jean de Chabannes, à René d'Anjou, son gendre, et à François de Bourbon, duc de Montpensier, en faveur duquel elle fut érigée, par François Ier, en duché-pairie. François de Bourbon n'eut qu'une fille, qui épousa Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII ; elle mourut en laissant pour unique héritière Anne-Marie-Louise, duchesse de Montpensier, connue sous le nom de *Mademoiselle*.

Une des singularités de la vie de mademoiselle de Montpensier, c'est la quantité de mariages qu'elle souhaita ou qui lui furent proposés. Dès le berceau, elle fut nourrie de l'idée d'épouser Louis XIV; tous les hommes de bataille, tous les grands noms avaient été successivement désignés pour Mademoiselle, et le cardinal-infant, et le comte de Soissons, et le roi d'Espagne lui-même, puis le prince de Galles, puis le duc de Savoie. Mademoiselle de Montpensier n'était pas de ces femmes qu'une passion vulgaire touche et domine; elle avait un caractère de fille romaine, qui se révéla au milieu de cette Fronde que des écrivains à petite vue ont présentée comme une ridicule parade. Quelle fierté de cœur, quelle force de résolution dans son expédition des Amazones à Orléans, où elle avait été envoyée par les frondeurs afin de maintenir cette ville dans leur parti ! Et à ce combat du faubourg Saint-Antoine, n'est-ce pas mademoiselle de Montpensier qui, en faisant tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi, empêcha la ruine de l'armée du prince de Condé? Dans tous les mouvements populaires il se révèle des âmes passionnées et fières qui se jettent avec ardeur dans le tumulte, parce que le tumulte est l'élément naturel des imaginations vives, et souvent des cœurs hauts. Respect donc au caractère de mademoiselle de Montpensier ; elle put être faible en vieillissant, elle put être follement éprise du duc de Lauzun, mais durant la Fronde elle développa un type éminemment antique ; elle fut la femme du peuple, la reine des halles ; elle domina l'échevinage, le parlement ; elle fut enfin la pensée forte au milieu de beaucoup de résolutions incertaines et d'âmes timides.

Lorsque Louis XIV rentra dans Paris, mademoiselle de Montpensier fut exilée dans sa terre de Saint-Fargeau ; réduite contre son gré à une vie tranquille, l'activité de son esprit se porta vers l'étude. Elle nous apprend qu'elle se mit à lire beaucoup et à écrire quelques morceaux qu'elle se plaisait à voir imprimer sous ses yeux. C'est durant cet exil dans son beau château, et d'après l'avis des personnes qui l'entouraient, qu'elle composa les Mémoires qu'elle nous a laissés. On voit encore son cabinet d'études, où l'on doit présumer qu'elle évoquait ses souvenirs ; c'est là qu'elle traça les portraits si naturels, si vrais, des personnages de son temps, et les détails de ces misérables intrigues où sa franchise naturelle et l'élévation de son noble caractère la rendirent si constamment la dupe de la politique de Mazarin. Une cour peu nombreuse, mais bien choisie, était rassemblée à Saint-Fargeau ; et ce fut pour l'amusement de cette société distinguée que Ségrais composa ses *Nouvelles françaises*. Mademoiselle de Montpensier préférait cette demeure à ses autres châteaux ; elle l'augmenta, elle changea toutes les dispositions intérieures ; ses armoiries et son chiffre, placés dans les peintures et les sculptures, témoignent de leur origine. Par son testament du 27 février 1685, mademoiselle de Montpensier donna la terre de Saint-Fargeau au duc de Lauzun qu'elle avait épousé secrètement.

Le château de Saint-Fargeau est un édifice entièrement construit en briques et très-bien conservé. La porte d'entrée, qui donne sur la place principale de la ville, est d'un bel effet. L'étendue de ce château, le grand nombre de salles qui le divisent, son parc immense, agréablement planté en jardins paysagers et embelli par une vaste pièce d'eau, lui donnent l'aspect d'une maison royale. C'est encore un reste précieux du moyen âge féodal ; tout y est debout : les petites tourelles ici, là, flanquées, le large pavillon du centre, la salle d'armes avec ses rateliers où les anciens barons pendaient leur bonne rapière, les petits réduits qui forment les angles des tours d'où l'on voyait venir de loin les pages cheminant sur leurs destriers, et la dame de Toucy, le faucon éperonné au poing, alors que le nain du château, tout bossu, tout contrefait, et accroupi comme un lévrier sous une ogive, faisait entendre le son d'un cornet retentissant.

Vendu par le duc de Lauzun à la famille Lepelletier, le château de Saint-Fargeau renferme dans sa chapelle le tombeau du conventionnel de ce nom. Lepelletier de Saint-Fargeau avait été président à

mortier au parlement de Paris. Jusqu'en 1789 il ne s'était guère fait connaître que comme un jeune homme livré à tous les plaisirs et à tous les goûts que son immense fortune (il avait près de 600,000 livres de rente) lui permettait de satisfaire. Elu d'abord membre de l'Assemblée constituante, les électeurs du département de l'Yonne le nommèrent plus tard député à la Convention. Dans la première séance où il fut question du procès de Louis XVI, Lepelletier soutint que ce prince devait être jugé par la Convention; il se montra implacable dans le cours du jugement, et finit par voter la mort *sans appel au peuple;* il avait même fait imprimer, contre cette mesure qui pouvait sauver le malheureux Louis XVI, un pamphlet dans lequel il menaçait d'une imprécation populaire ceux de ses collègues qui voudraient faire adopter l'appel. Pétion, qui peut-être était plus ennemi de Louis XVI que Lepelletier, dénonça cet écrit à la Convention comme un acte séditieux, tendant à dissoudre la représentation nationale. Dans sa réponse le député de l'Yonne se montra l'adversaire le plus acharné de l'appel au peuple, et il entraîna au vote plusieurs de ses collègues qui hésitaient encore.

Le 20 janvier, veille de l'exécution, Lepelletier alla dîner au Palais-Royal, chez un restaurateur nommé Février, moins pour prendre un repas que pour savoir ce qu'on pensait de l'horrible jugement. Au moment où il allait payer sa dépense, un inconnu s'approcha de lui : « N'êtes-vous pas M. Lepelletier? lui demanda-t-il vivement? N'avez-vous pas voté la mort du roi? — Oui, répondit le conventionnel, et j'ai voté d'après ma conscience; au surplus, qu'est-ce que cela vous fait? » et il repoussa l'interrogateur avec violence. Pour réplique, celui-ci tire un large coutelas de dessous ses vêtements et le lui plonge dans la poitrine; Lepelletier expira presque immédiatement, sans proférer une seule parole. Le meurtrier se nommait Pâris et avait été garde du roi. La mort de Lepelletier devint le signal de la persécution non-seulement des royalistes, mais encore des républicains qui avaient voulu l'appel au peuple. Un décret ordonna que ses dépouilles seraient portées au Panthéon. La cérémonie fut réglée sur le rapport de Chénier, et elle eut lieu le 24 janvier de la manière suivante. On avait enveloppé de feuillage et de couronnes civiques la base ruinée sur laquelle on voyait, avant le 10 août, la statue équestre de Louis XIV, au milieu de la place Vendôme; là fut étendu, sur une espèce de lit de parade, le corps de Lepelletier nu et livide; et l'on avait pris soin d'exposer aux yeux du public la large blessure que lui avait faite Pâris. Pour transporter le corps, on le plaça dans la même situation sur un char sépulcral très-élevé; on le conduisit au Panthéon en traversant les rues les plus passantes de Paris, sur une étendue de près d'une lieue; et l'on voyait en tête du cortége la Convention, la Société des Jacobins et les sections de Paris. Le 8 février 1795, le décret qui avait décerné les honneurs du Panthéon à Lepelletier de Saint-Fargeau fut rapporté. C'est la marche naturelle des révolutions : elles foulent aux pieds le lendemain ce qu'elles ont élevé la veille, et après vous avoir porté en triomphe au Panthéon, elles vous envoient aux Gémonies.

A. Mazuy.

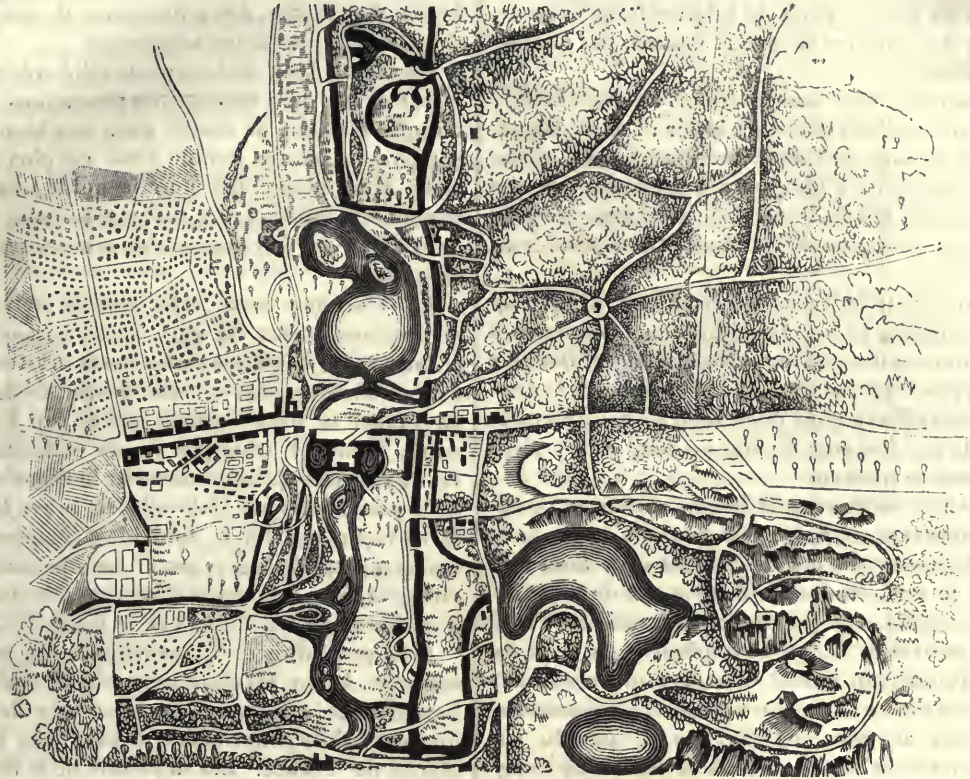


(Vue du château de Saint-Fargeau.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique fabriquée par Giroudot.

CHANTILLY. — MORFONTAINE. — ERMENONVILLE.



Parc d'Ermenonville.

CHANTILLY. — MORFONTAINE. — ERMENONVILLE.

Chantilly, Morfontaine, Ermenonville ; ces trois habitations, si grandes de souvenirs, qui ont vu fouler leur gazon par les souverains, les princes, les philosophes ; terres enchantées où l'on admire, où l'on rêve, où l'on est ému ; productions majestueuses qui donnent une juste idée de ce que peuvent la fortune, le goût et même le sentiment, unis aux beautés de la nature.

L'ancien château de Chantilly, pour lequel le connétable de Montmorency fit percer une route magnifique au travers de la forêt, n'existe plus ; un modeste feuillage, qui serpente autour d'un treillage vert, cache le rez-de-chaussée de la noble demeure des Senlis, issus des Charlemagne, des Montmorency, des Condé enfin. Des millions répandus sur ce beau domaine ont produit les merveilles qu'on y trouve encore ; plus de tourelles pourtant, plus d'armoiries féodales, mais que de beautés y restent encore ! Cette belle et spacieuse terrasse, placée entre l'ancienne capitainerie, devenue le nouveau château, et le bâtiment d'Enghien aux trente-six fenêtres de face ; puis l'extérieur du château, décoré de pilastres corinthiens ; l'intérieur, embelli, agrandi depuis 1815 par le vénérable prince de Condé, jusqu'au moment où une mort fatale vint l'enlever à l'amour des habitants de sa campagne. La bienfaisance du prince lui assurait chaque jour de nouveaux droits à leur reconnaissance, et aujourd'hui à leurs regrets éternels.

De la terrasse, tout a été ménagé pour charmer les yeux : un temple, un hameau, un canal de près d'une lieue de large, des kiosques élevés sur des rochers, au loin une île charmante, mille objets posés comme par magie, forment des groupes et des tableaux que l'artiste peut étudier et rendre sans autre effort de talent qu'une fidélité parfaite, pour que rien ne soit à désirer dans son œuvre. Mais si l'on s'égare dans les mille bosquets du parc dessinés par l'art et la nature, on est arrêté, ici, par la cabane nommée *Ermitage*, ornée de meubles rustiques ; là, par des chaumières où une pauvreté apparente cache le luxe et l'élégance ; plus loin on trouve une chapelle gothique, et à côté d'elle le temple profane de l'amour. Si l'on quitte les promenades anglaises, on arrive bientôt devant le bâtiment superbe qu'un caprice de grand seigneur, ou un amour de luxe qui ne savait plus sur quoi se répandre, a destiné à des chevaux. L'élégance et l'étendue de ce monument l'ont fait confondre souvent, au premier aspect, avec le château même ; la façade de cet édifice, décorée d'une magnifique pelouse, a près de *cent toises* de développement, et est terminée aux deux extrémités par deux pavillons d'une belle architecture. Trois cents chevaux peuvent être logés dans l'enceinte de ses murailles.

La renommée des écuries de Chantilly est euro-

péenne. On sait qu'un prince de Condé y donna un magnifique banquet à un potentat. Pendant le repas, des draperies élégantes empêchaient de voir les rateliers et les chevaux; on pouvait se croire ainsi dans une galerie de réception, lorsqu'au signal convenu, les rideaux se levèrent et découvrirent les beaux coursiers du prince, parés de housses brodées en or, aux yeux des convives surpris et charmés par ce spectacle inattendu.

La faisanderie était aussi autrefois un objet remarquable; aujourd'hui elle reste isolée : l'on dédaigne, au milieu de tant de choses intéressantes, de visiter cette enceinte qui n'a plus que des souvenirs presque effacés de cette chasse bizarre, de cet amusement de nos anciens rois, tombé en discrédit comme tant d'autres.

Ce qui mérite de fixer l'attention et d'inspirer un intérêt véritable, ce sont les habitations souterraines que couronnent des jardins et des treillages. Dans ces cabanes vivent des familles, sans comprendre le danger qui nous effraye pour elles. Leur sécurité vient de l'habitude où elles sont d'avoir vu leur père y vivre sans crainte ni malheur.

Près de huit mille arpents de bois entourent Chantilly et achèvent de le rendre une des habitations les plus délicieuses de la France Dans cette forêt magnifique, le cerf, le daim, les animaux de toute espèce fourmillent et se disputent pour ainsi dire l'honneur de périr sous le feu d'un grand de la terre. Le dernier prince qui habita ce séjour merveilleux y rappela une de ses splendeurs passées : les chasses reprirent leur attitude guerrière, et le son du cor se fit entendre de nouveau dans la forêt trop longtemps silencieuse. Au milieu de la forêt de Chantilly, près des étangs de Commelle, était un petit manoir appelé le *château de La Loge*, où Blanche de Castille et son fils saint Louis venaient en pèlerinage, durant un mois entier, prier au milieu des religieux. Ainsi ce bois sacré a vu les prières, les craintes et les plaisirs de nos rois. L'asile religieux a été restauré par le dernier prince de Condé.

De Chantilly on va facilement à Morfontaine, qui est à peu de distance de ce domaine. Avant 1790, Morfontaine était pauvre et misérable; ses terres restaient incultes, ses marais fangeux. Un riche banquier y jeta à cette époque assez d'or pour poser la première pierre d'un embellissement que plus tard Joseph Bonaparte acheva. Le frère de l'empereur versa des trésors sur Morfontaine et le rendit justement célèbre. Après le roi d'Espagne vint un étranger; puis enfin le possesseur de Chantilly, le prince de Condé, l'ajouta à sa seigneurie, et redonna à la terre de Morfontaine un éclat nouveau. On trouve, bâtis par le roi Joseph, une superbe orangerie, un théâtre délicieux, où des acteurs d'un plus grand théâtre répétaient, pour se délasser, des rôles importants qu'ils jouaient dans le monde, des comédies et des vaudevilles. Une impératrice y parut sous le costume d'une soubrette; sa fille gracieuse et charmante y jouait près d'elle la maîtresse de logis. Morfontaine fut un séjour délicieux, où les grands de cette époque ne dédaignaient ni les artistes, ni les plaisirs que l'étiquette n'attriste pas. Le théâtre de Morfontaine avait, par le moyen d'un rideau de fond mobile, une décoration naturelle : c'était le jardin illuminé qui apparaissait à un coup de sifflet, comme à Naples le magnifique tableau de la mer.

Pour embellir Morfontaine, la nature lui a donné une chaîne de rochers à pic, un désert, des eaux magnifiques, des vallées délicieuses; l'art a ajouté à ces merveilles, en élevant des chaumières, des tombeaux, des grottes, des souterrains; là, des tours gothiques; ici, des statues mondaines.

Un lac de deux cents arpents a été créé par le roi, et sur ce lac on a ménagé des plantations charmantes qui forment de toutes parts une heureuse perspective. La nature semble avoir été plus généreuse pour Morfontaine que pour le noble Chantilly. Le domaine de Morfontaine, moins grandiose, fait naître dans l'âme des émotions qu'on aime à sentir et à se rappeler.

Une troisième terre, riche aussi de souvenirs, fut, au commencement du XIII[e] siècle, ensanglantée par le fanatisme; la guerre civile laissa des traces horribles à *Ermenonville*, à cette époque désastreuse où en France le frère s'armait contre son frère; mais enfin, Henri IV triompha de ses ennemis, et le roi vint dans cette solitude chercher le repos et le bonheur près de sa chère Gabrielle. Le brave Dominique Devic reçut, en 1603, le domaine d'Ermenonville des mains mêmes de Henri pour récompense de ses services; et, par une suite d'héritages collatéraux, ce domaine passa, en 1701, à *René Louis de Girardin.*

L'on peut dire qu'Ermenonville fut créé par ce seigneur. Avant lui cette terre n'était qu'un marais impraticable; elle devint, sous les yeux de son ingénieux et habile propriétaire, le plus beau jardin paysagiste de France. Les souvenirs de la Suisse et de l'Italie, longtemps visitées par le seigneur d'Ermenonville, le dirigèrent dans les embellissements qu'il fit à sa terre chérie. M. de Girardin l'appelait son Éden, et s'y trouvait le plus heureux des hommes. Il y conserva tout ce qui pouvait intéresser : la tour de Gabrielle, son bas-relief et l'armure de Devic sont en ruine, mais ils ne sont pas abattus, et l'on peut encore, sous cette armure, lire avec un peu de peine les vers suivants, qui font allusion à la jambe qu'avait perdue le brave Devic à la bataille d'Ivry :

En ce Boccage où ton laurier repose
Sur le joli myrte d'amour,
Ton fidèle sujet dépose
Ses armes. A toi pour toujours,
O mon cher, mon bien-aimé maître!
J'ai déjà, sous ton étendard,
Perdu de mes jambes le quart;
Te voue ici mon restant être.
Que si d'un pied marche trop lent pour toi,
Point ne défendrai meilleure aide,
Car pour combattre pour son roi,
L'amour fera voler *s'arrède*.

Près de cette tour gothique on arrive au lac qui mène au Bocage, réduit délicieux et fleuri; la nature est là plus calme, plus parfumée qu'ailleurs, les oiseaux y gazouillent doucement, les eaux y murmurent sans bruit. On ne se croit pas sur la terre, cet asile semble près du ciel; et, pour ne pas détruire l'illusion, on lit sur un petit monument : *Ici règne l'Amour*, et, tout près de cette inscription, ces jolis vers de Pétrarque :

L'acque parlano d'amore, et l'aura, e i rami,
E gli engeletti, e i pesci, e i fiori, e l'erba.

« L'onde, l'air, le feuillage nous parlent d'amour, » et les petits oiseaux, et les poissons et les fleurs et » les gazons. »

On trouve encore de tous côtés des vers où la philosophie et les sentiments plus doux sont exprimés avec grâce et bonheur.

Comme Chantilly et Morfontaine, Ermenonville a son petit et son grand parc, séparés comme les autres. On entre dans le grand parc d'Ermenonville par une simple barrière appuyée à un piédestal sur lequel on lit ces vers :

Ici commence la carrière
D'un doux et champêtre loisir;
Chacun, au gré de son plaisir,
A chaque borne militaire,
Pourra poursuivre ou s'arrêter.
Dans la carrière de la vie,
Par le sort ou la fantaisie,
Chacun se sent précipité;
Mais pour ne jamais culbuter
Dans l'abîme de la chimère,
Le seul moyen c'est de bien faire,
Ou bien de savoir s'arrêter.

Puis, sur le revers du poteau :

Le jardin, le bon ton, l'usage
Peut être anglais, français, chinois ;
Mais les eaux, les prés et les bois,
La nature et le paysage,
Sont de tout temps, de tout pays.
C'est pourquoi, dans ce lieu sauvage,
Tous les hommes seront amis,
Et tous les langages admis.

La route qui s'offre d'abord au promeneur est celle qui conduit à une grotte superbe ; un escalier conduit au sommet. Là, le plus beau point de vue se fait admirer : l'île des Peupliers se découvre de la manière la plus pittoresque. La vue de cette île et du monument qu'elle possède rappelle les malheurs de celui qui y trouva son dernier asile, après un séjour de quelques mois seulement chez son bienfaiteur : le grand philosophe, l'homme de la nature et du génie, l'auteur d'Émile enfin, reposa sous l'ombrage des beaux peupliers d'Ermenonville, jusqu'au moment où l'Assemblée nationale ordonna la translation des restes de J.-J. Rousseau au Panthéon. Rien ne put empêcher cet ordre d'avoir son effet ; prières des habitants, juste réclamation du maître, rien ne fut écouté : le 11 octobre 1794 le monument fut violé, et, sous le prétexte d'honorer la mémoire de Jean-Jacques, on le tourmenta jusque dans son tombeau. M. de Girardin avait mis tous ses soins à élever à l'homme qu'il appelait son ami une dernière demeure digne du sentiment qu'il lui portait. Le monument, de style antique, est orné des pensées chèries de Rousseau; une femme est assise près d'un palmier, soutenant dans ses bras son enfant qu'elle allaite, et, le livre de l'Émile dans sa main, elle semble méditer sur ses devoirs ; un autre groupe représente des femmes encore, déposant des fleurs sur l'autel de la nature; la devise que Rousseau s'était choisie est inscrite sur le fronton du monument :

Dévouer sa vie à la vérité.

M. de Girardin y fit ajouter ces mots :

Ici repose l'homme de la nature et de la vérité.

Près du tombeau, sur une simple pierre, à côté du banc appelé le banc des mères, on lit cette inscription :

Là sous ces peupliers... dans ce simple tombeau,
Qu'entourent ces ondes paisibles,
Sont les restes mortels de Jean-Jacques Rousseau;
Mais c'est dans tous les cœurs sensibles
Que cet homme si bon, qui fut tout sentiment,
De son âme a fondé l'éternel monument.

Dans cette grotte on lit ces vers qui donnent une juste idée du lieu :

Nous, fées et gentilles nayades,
Établissons ici notre séjour;
Nous nous plaisons au bruit de ces cascades;
Mais nul mortel ne nous vit en plein jour :
C'est seulement lorsque Diane amoureuse
Vint se mirer au cristal de ces eaux,
Qu'un tendre poëte a cru, dans une verve heureuse,
Entrevoir nos attraits à travers les roseaux.
O vous qui visitez ces champêtres prairies,
Voulez-vous jouir du destin le plus doux,
N'ayez jamais que douces fantaisies,
Et que vos cœurs soient simples comme nous.
Lors, bien venus dans nos riants bocages,
Puisse l'amour vous combler de faveurs !
Mais maudits soient les insensibles cœurs
De ceux qui briseraient, dans leurs humeurs sauvages,
Nos tendres arbrisseaux et nos gentilles fleurs.

On admire dans le parc le temple de la Philosophie, soutenu par six colonnes, sur lesquelles sont inscrits les noms de Newton, Descartes, Voltaire, W. Penn, Montesquieu, J.-J. Rousseau. Sous les noms de ces grands hommes sont les mots suivants : « Lumière. — Nul vide dans la nature. — La raillerie. — L'humanité. — La justice. — La nature. » Puis, sur une septième colonne inachevée, ces mots : « Qui l'achèvera ?.... » Dans la forêt on trouve encore des débris de cabanes, de grottes, de temples. Ermenonville a aussi son désert à pic et sauvage : en s'enfonçant dans les ronces, en gravissant des sentiers tortueux et des rochers à pic, on arrive au rocher de Julie..... avec ces mots d'Héloïse :

La roche est escarpée, l'eau est profonde,
et je suis au désespoir.

Dans le désert il existe encore une chaumière très-anciennement construite. M. de Girardin l'a dédiée à Rousseau qui se plaisait dans ce lieu sauvage. On y lit ces pensées empruntées à ses œuvres :

« C'est sur la cime des montagnes solitaires que » l'homme sensible aime à contempler la nature ; » c'est là que, tête à tête avec elle, il en reçoit des » inspirations toutes-puissantes qui élèvent l'âme » au-dessus des erreurs et des préjugés. »

On y lit encore :

« Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des » siens pour faire sa volonté. »

Le village d'Ermenonville est peuplé de six cents habitants à peu près; il est baigné par la petite rivière de la Nonette. Ce village est assez triste.

Le château coupe la vallée en deux parties; l'ancien manoir lui sert de fondations. Trois tours s'élèvent à trois extrémités, une quatrième est renversée ; les fossés du château sont remplis d'eau, et lui donnent un aspect noble que n'ont pas les habitations privées de cette décoration féodale. Peu d'étrangers ont quitté la France sans avoir visité Chantilly, Morfontaine et Ermenonville ; et la terre qui a vu mourir Jean-Jacques est peut-être celle qui laisse le plus d'émotions.

Ermenonville, d'ailleurs, ne le cède en rien aux autres terres ses voisines, sous le rapport des visites célèbres. En 1777 l'empereur Joseph II y vint; Gustave III lui rendit aussi visite en 1783; et la reine de France y fut reçue par M. de Girardin, qui donna dans ses parcs à sa souveraine une fête digne d'elle : elle y fut couronnée de fleurs par un essaim de jeunes filles, sur un banc qui conserve encore ce royal souvenir; enfin, en 1815, lors de l'invasion de notre patrie, à cette époque désastreuse où les étrangers s'érigeaient en maîtres dans nos campagnes, on vit un des chefs de l'armée russe, qui avait établi son camp *au Plessis-Belle-Ville*, donner l'ordre de respecter Ermenonville, et décharger le village de toute corvée militaire, par respect pour la mémoire du philosophe qui l'avait habité; tant le génie inspire de vénération à tous les peuples! On ne veut pas rougir de soi-même sous le toit qui a couvert un grand homme; on veut par quelque chose se rapprocher de lui; on veut pouvoir s'appliquer ce vers de *Régulus :*

Un grand homme appartient à l'univers entier.

(*Voir la gravure du Château, pag.* 96 *à la fin.*)

Aglaé Comté.

ORANG-OUTANG.

« .... Passe pour être, de tous les animaux, celui » qui ressemble le plus à l'homme par la forme de » sa tête, la grandeur de son port et le volume de » son cerveau; mais les expressions exagérées de » quelques auteurs sur cette ressemblance tiennent, » en partie, à ce que l'on n'en avait vu que de jeunes » individus, et tout fait croire que son museau devient » beaucoup plus proéminent.... Jeune, et tel qu'on » l'a vu en Europe, c'est un animal assez doux, qui » s'apprivoise et s'attache aisément, qui, par sa con- » formation, parvient à imiter un grand nombre de » nos actes; mais dont l'intelligence ne paraît pas » l'élever autant qu'on l'a dit, ni même surpasser » beaucoup celle du chien. » — Cuvier.

C'est pourtant à ces seules paroles que doivent se réduire toutes les dissertations philosophiques dont un orang-outang est devenu le prétexte; c'est à ces quelques lignes empreintes de l'austère sévérité et de la profonde sagesse de notre grand Cuvier, que devraient se borner les détails dans lesquels nous voulons entrer nous-mêmes. Mais l'avide curiosité du public ne permet pas qu'on s'arrête dans cette prudente réserve. L'orang-outang a fait tant de bruit par sa vie, et même par sa mort supposée, que, malgré notre respect pour les paroles du Pline français, nous tenterons d'ajouter quelques faits à la note qu'il a consacrée à l'orang, et qu'il n'a faite ainsi concise qu'avec la volonté de ne dire de cet animal que ce que la raison pouvait admettre, et ce que l'esprit devait retenir.

Dans la langue malaise, les mots *orang-outang* signifient hommes sauvages. Les Malais et les habitants des îles de la Sonde ont donné ce nom aux grandes espèces de quadrumanes que l'on trouve dans leur pays, et principalement dans l'île de Bornéo. Ils sont persuadés que ces grands singes sont une race humaine dégénérée; qu'à une époque éloignée de nous de plusieurs milliers d'années, des hommes paresseux se réfugièrent dans les bois pour se soustraire à l'obligation de travailler; que leur postérité s'altéra de plus en plus, et devint enfin telle qu'on la voit aujourd'hui.

Le jeune individu qui, depuis huit mois, a le privilége de préoccuper l'attention parisienne, n'a pas avancé beaucoup les observations que les métaphysiciens s'étaient promis de faire sur lui, et l'étude des facultés de l'entendement humain, à l'endroit des singes, ne devra pas une notion de plus à la curieuse acquisition que le Muséum d'histoire naturelle a faite. Toutefois, quelque douloureuses que soient pour beaucoup de gens les déceptions de cette nature, et quoiqu'on soit forcé, par cet exemple nouveau, à mettre plus de lenteur et de réserve dans les jugements qu'on portera désormais sur la confraternité de l'homme et de l'orang, le jeune Jack n'en reste pas moins un objet intéressant à examiner, et nous sommes heureux de l'avoir vu vivre, pour être témoins de cette singulière organisation dont Rousseau ne comprenait pas le mystérieux perfectionnement, quoiqu'il ait écrit des orangs que « peut-être, après » des recherches plus exactes, on trouvera que ce ne » sont ni des bêtes ni des dieux. »

Le jeune Jack, âgé seulement de neuf mois, a été apporté de Sumatra. Son front, très-élevé et bombé dans la ligne médiane, de manière à simuler assez bien le front de certains hommes, est tout à fait dépourvu de longs poils, ainsi que le reste de la face, sauf les côtés des joues : son nez ne fait point de saillie; ses yeux ont une expression remarquable de douceur et d'intelligence, et leurs paupières sont garnies de longs cils. Son museau n'est point proéminent, mais ses lèvres sont très-mobiles, et peuvent s'allonger de près de deux pouces; ses dents offrent l'apparence de celles de l'homme, mais les canines sont plus allongées. Les oreilles diffèrent de celles de ce dernier, seulement en ce qu'elles ne sont pas terminées par un lobule; la face est d'une couleur ardoisée; les pouces sont très-petits comparativement aux autres doigts dans les quatre mains. Cet animal est complètement dépourvu de queue; tout le corps, à l'exception de la face et de la partie antérieure du cou, est couvert de longs poils roux; ceux de la tête, dirigés en avant, font l'effet d'une perruque.

La taille de cet orang-outang est de deux pieds et demi; mais il paraît que sa mère était deux fois plus grande. La cuisse, la jambe et la main des extrémités supérieures ont chacune six pouces de longueur. Les dimensions sont plus grandes dans les membres antérieurs.

Déjà en 1808, un jeune orang-outang femelle avait été apporté en France à l'impératrice Joséphine, et l'on en fit des dessins qui se trouvent dans les vélins du Muséum. Mais, soit que l'état de l'animal, qui mourut au bout de cinq mois, eût altéré sa physionomie, soit que le peintre n'eût pas bien saisi son caractère, on observe des différences notables avec l'individu vivant aujourd'hui.

Il est difficile de ne pas éprouver un sentiment tout différent de l'admiration, quand on voit cet animal donnant une de ses mains au jeune enfant de son gardien, et s'appuyant sur les trois autres mains pour venir de la chambre où il mange dans celle où il se tient habituellement. Cette figure, tannée et ridée,

dont la peau ne peut bien être comparée qu'au tour de la bouche d'un cheval, a un air de vieillesse et de triste bonhomie tant soit peu repoussant, et c'est un contraste bizarre que de voir un enfant de deux ans jouant avec l'orang comme un camarade, se roulant sur lui et recevant ses baisers : car l'animal paraît avoir une véritable affection pour l'enfance. Il n'a garde de lui faire mal ou de le toucher trop brusquement, et semble comprendre sa faiblesse. On s'étonne que l'orang soit moitié moins âgé que cet enfant, quand on voit sa force et la facilité avec laquelle il grimpe au sommet de l'arbre dressé au milieu de sa chambre, et se suspend par une main ou s'accroche par un doigt au grillage de fil de fer de ses fenêtres.

Parmi les preuves vraiment remarquables d'intelligence que donne constamment cet animal, on peut citer cette douceur qu'il montre pour les enfants. Il ne se livre jamais avec eux à des jeux brutaux et qui pourraient les blesser. Un enfant étant tombé dans la pièce voisine de celle qu'il occupe, il s'y précipita pour le relever. Une canne lui avait été confiée en amusement : il la refusa opiniâtrement à son gardien et la rendit de lui-même au propriétaire, guidé comme par une sorte de sentiment de la propriété. Enfin, voici un trait que nous ne citerions pas s'il ne dénotait un esprit d'observation assez plaisant : Voulant retenir un chien qui s'enfuyait, il ne put le saisir qu'à la naissance de la queue ; sa main, portée immédiatement à sa narine, lui ayant fait éprouver une impression désagréable, il rattrapa l'animal et ne le lâcha qu'après s'être convaincu, en répétant les mêmes opérations avec l'autre main, que, de cet attouchement seul, avait résulté pour son odorat cette sensation pénible.



(L'orang-outang.)

Dans les premiers jours de son arrivée au Muséum, son gardien lui prépara, pour son repas, une salade : Jack s'empressa de saisir une feuille, et la rejeta vivement avec un murmure très-significatif de plainte et de dégoût. On voulut savoir le motif de cette répugnance, et on s'aperçut que la salade était trop vinaigrée. Quoique l'heure du repas fût passée déjà, Jack ne revint pas de sa première impression, et, dans une attitude d'insouciance, il semblait attendre du temps le changement dont son aliment ne pouvait se passer. Pourtant rien ne changeait, et l'on avait décidé de ne pas lui donner d'autre nourriture pour voir le parti qu'il prendrait. Après plusieurs allées et venues, il découvrit, dans un coin de la pièce, un gros chiffon de papier à sucre qui avait enveloppé des biscuits : prendre ce papier, l'étendre comme une serviette, le plier en plusieurs doubles, placer une feuille de salade entre ces plis, presser et fouler ce papier comme une éponge, fut l'affaire d'un moment ; Jack, heureux de sa découverte, parvint à essuyer ainsi chaque feuille de sa salade, et put ensuite la manger sans grimace et sans inquiétude.

Nous terminerons par le récit d'un acte non moins remarquable. La pièce occupée par Jack n'est séparée de celle de son gardien que par une porte vitrée. Fatigué des visites continuelles que l'orang-outang venait lui rendre, le gardien démonta la serrure et la replaça deux pieds plus haut sur la porte. Pendant plusieurs jours le singe essaya vainement de

saisir par un bout le bouton de la serrure; mais il ne pouvait le tenir assez longtemps pour tirer la targette, et retombait sur ses pieds désespéré de ses insuccès. Un jour la porte s'ouvrit sans que le gardien pût comprendre comment Jack avait pu faire pour en arriver là; il se mit plus tard à l'observer, et ne fut pas peu surpris de voir son prisonnier saisir la corde pendue au plafond de sa chambre, la ramener sur le bouton de la serrure, puis, se cramponnant avec force aux pieds de sa table, tirer cette corde à lui jusqu'au moment où, le bouton cédant à ses efforts, elle glissa comme sur une poulie et servit à ouvrir la porte.

La biographie de l'orang-outang se grossirait aisément des mille et un détails que nos lecteurs pourront lire dans les feuilles publiques, heureuses de trouver dans les bêtes des sujets d'intérêt que les hommes et les affaires ne leur offrent pas toujours. Nous croyons devoir arrêter ici l'histoire des faits et gestes du célèbre Jack, convaincus que l'étude de ses facultés intellectuelles ne doit pas se composer des imitations plus ou moins singulières auxquelles on le voit se livrer, mais bien de l'examen attentif et difficile des phénomènes de réflexion et de décision spontanée qu'on croit exister chez lui.

Achille Comte.

UN HOTEL A NEW-YORK.

Les auberges et les hôtels garnis de New-York peuvent contenir environ 20,000 personnes, et cependant il est souvent très-difficile aux voyageurs de trouver un gîte; car ils arrivent de 4 à 500 à la fois par les bateaux à vapeur et par les chemins de fer. De nouveaux hôtels s'établissent journellement, mais le plus formidable est celui que M. Astor (né à Hanau, dans la Hesse) a établi au prix de 700,000 dollars (3,500,000 fr.), et qu'il a donné en présent à son fils, qui paie déjà à la ville de New-York les impôts correspondant à une fortune de 2,000,000 de dollars (10,000,000 de fr.) environ.

Astor-House sera prochainement ouvert aux voyageurs et aux autres hôtes. Le bâtiment a une façade de 200 pieds de long; c'est le plus bel ornement de Broadway. Sa masse, sa simplicité et sa convenance lui donnent un caractère de grandeur, et M. Astor ne pouvait pas élever un monument plus durable de sa fortune et de son bonheur que cet hôtel qui, pendant des siècles, contribuera au bien-être des vivants.

La distribution intérieure est supérieure à tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. La maison contient 300 chambres, y compris les pièces les plus vastes, comme l'immense salle à manger pour les hommes, qui a 400 pieds de long, 41 de large, et 19 de hauteur, jusqu'aux plus petites pièces qui se trouvent au-dessus de l'entresol. Dans toutes les chambres, les fenêtres donnent directement sur le dehors; toutes ont une cheminée et une sonnette.

La cuisine est construite de telle manière que le chef, un *artiste d'un mérite éprouvé,* peut voir d'un seul coup d'œil toutes ses dépendances.. Outre les dispositions habituelles des cuisines, on a encore établi dans celle-ci un appareil à vapeur qui cuit les légumes, les viandes, etc., tandis que la lumière brillante que le gaz répand fait admirer la grande propreté qui règne partout. Sous la cuisine se trouvent les buanderies, une des parties de l'établissement les plus intéressantes à voir, et où, par la multiplicité des chaudières et par la puissance de la vapeur, le linge, *une demi-heure après qu'il est mis en blanchissage,* se trouve lavé, séché, et prêt à pouvoir être employé de nouveau.

Le linge est séché de cette manière: on l'étend sur des rouleaux qui tournent sur de petites bandes de fer, dans une grande salle tellement chauffée par la vapeur que le linge est séché en cinq minutes. Plus loin et dessous se trouve la machine à vapeur, qui fait monter l'eau dans les quatre grandes divisions de la maison, fournit de vapeur la cuisine et la buanderie, et nettoie les fourchettes et les couteaux, les bottes et les souliers; et la machine peut encore fournir un excédant de vapeur qui servirait plus tard dans le cas où l'on pourrait en sentir le besoin pour quelque chose d'utile.

Les chambres destinées aux étrangers sont bien décorées, mais sans clinquant. Tous les meubles sont de bois de noyer, recouvert d'une couleur foncée; les glaces sont encadrées de la même manière. La glace qui se trouve dans la salle de compagnie destinée aux dames est bien la plus grande des Etats-Unis: elle est haute de 120 pouces et large de 72. Les parquets et les tapis sont d'un luxe impérial. Le mobilier a coûté 90,000 dollars (450,000 fr.), et le nombre des domestiques de la maison se compose de 80 personnes. Il y a 400 serrures dans la maison, et on n'en trouve pas deux qui puissent s'ouvrir avec la même clef. Le grand portail de la maison repose sur des colonnes de marbre, et il est pavé de marbre.

ARCHÉOLOGIE.

D'après une feuille allemande, *le Kunstblatt*, on continue avec activité les fouilles et les déblaiements dans la capitale actuelle de la Grèce. Une des découvertes les plus importantes qu'on ait faites est une très-longue inscription, dont on a retrouvé d'abord le morceau principal, et ensuite plusieurs fragments. Cette inscription contient une espèce de mémoire ou de facture des frais qu'ont occasionnés les ornements en sculpture d'un temple qui paraît être l'Erectéion. L'architecte y est désigné sous le nom d'Archilochus d'Agryle, nom restitué ainsi à l'histoire des arts où il était inconnu.

On cite ensuite un grand nombre de sculpteurs qui ont exécuté des figures, avec l'indication des prix de leurs travaux. Deux céroplastes ou modeleurs en cire ont fait les modèles des rosettes et achanthes en bronze. Un contrat a été fait avec un nommé Dionysodori pour peindre à l'encaustique 113 pieds de cannelures de l'architrave, à raison d'un pantobolon le pied; 166 feuilles d'or pour la dorure des ornements en bronze ont coûté autant de drachmes; le fournisseur de cet or était un bourgeois de Mélite, appelé Donis; le plomb pour sceller les figures a coûté 10 drachmes, etc. Cette inscription est un document précieux pour servir à l'histoire des arts dans les beaux temps de la Grèce.

En démolissant une batterie qui masquait l'entrée des Propylées, on a mis à découvert l'ancienne route ou montée qui y conduisait; elle est couverte de grandes dalles en marbre pentélique; ce pavé est sillonné dans sa largeur, pour que les chevaux puissent monter et descendre sans glisser. Les marches pour les piétons avaient été démolies en partie lorsqu'on avait construit la batterie; on pourra maintenant les remettre en place.

En travaillant au rétablissement des colonnes du Parthénon, on a retrouvé dans les ruines un fragment bien conservé de la frise, qui a échappé à l'avidité de lord Elgin. Il représente trois des douze divinités assises qui ornaient le milieu de la frise au-dessous de l'entrée orientale. Tout près de ce bas-relief, on a trouvé un superbe siége ou trône en marbre blanc, dont le dos est orné d'une figure drapée et ailée; c'est peut-être un des siéges sur lesquels, selon Hérodote, la prêtresse de Minerve avait coutume de s'asseoir.

Ces deux beaux fragments antiques étaient enfouis entre les colonnes du péristyle et celles du pronaos.

Dans d'autres endroits de l'ancienne ville, on a trouvé des fragments de statues et des tombeaux de divers temps. C'est ainsi qu'on a déterré des sarcophages en marbre, sur lesquels sont sculptés des génies bachiques et d'autres figures, mais qui, dans des temps barbares, paraissent avoir été ouverts par effraction, et destinés ensuite à servir à de nouvelles sépultures. Dans un de ces sarcophages on avait entassé jusqu'à douze corps ou squelettes.

En un mot, Athènes pourra espérer de former un très-beau musée d'antiquités, si les objets qu'on trouve ne sont pas obligés d'aller orner le musée de Munich pour faire plaisir à l'auguste père du roi Othon.

UNE PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

A AIX EN PROVENCE AU XVe SIÈCLE.

Vers l'an 1462, le roi René, ce prince d'une mémoire si débonnaire, institua une singulière procession. Il avait emprunté, pour en faire un spectacle magnifique, tout ce que la verve poétique de ce temps savait mêler de sacré et de profane, d'histoire ancienne et d'histoire moderne.

Le lundi de la Pentecôte on élisait les principaux chefs de la fête : le roi de la Bazoche, le prince d'Amour, l'abbé de la Jeunesse, et quelques autres grands dignitaires. Huit jours après avait lieu *la Passado* ; vers midi les bâtonniers, après avoir préalablement entendu la messe à la cathédrale, parcouraient la ville au pas de course, musique en tête, s'arrêtant à chaque coin de rue pour donner aux passants le spectacle de leur adresse. Puis ils se rendaient sur le cours où avait lieu *lou gué*, c'est-à-dire la distribution des costumes. Le prévôt, accompagné des échevins, proclamait le nom des dieux de l'Olympe, qui venaient successivement se ranger près de lui.

Le jour de la Fête-Dieu arrivait enfin; la procession se mettait en marche au son des cloches à grande volée. D'abord se présentaient quatre bâtonniers chargés de rubans; ils étaient accompagnés des archers du comte de Provence, portant chacun une torche. Ceux-ci précédaient la Renommée, montée sur un cheval de bataille; le costume de la deesse était une robe jaune sur laquelle étaient peintes les armes des principaux seigneurs provençaux; deux ailes peintes en jaune sortaient de la robe par deux fentes pratiquées aux épaules, et si légèrement ajustées qu'on eût dit qu'elle allait voler; sa coiffure était un bonnet également jaune et couvert de plumes.

Deux groupes suivaient la Renommée. Le premier se composait des chevaliers du Croissant, ordre militaire institué par le roi René; les chevaliers avaient un croissant sur la poitrine et à leurs casques, pour indiquer que leur valeur devait toujours aller en croissant. Une musique militaire les séparait du second groupe : le duc et la duchesse d'Urbin, montés sur des ânes. Les figures grotesques de ces malheureux princes rappelaient un trophée de René, qui vainquit Urbin en 1460. Les vociférations et les railleries du peuple accueillaient toujours l'image de ce général, qui, pour avoir été vaincu une fois, n'était pas moins un des hommes les plus remarquables de son époque.

Un charivari, réunion de bruits aigus et discords cherchant à imiter les pleurs et les grincements de dents de l'Enfer, annonçait le noir Pluton. Cinq groupes différents composaient son cortége. Le premier était celui des *Rascassettos*, représentant les lépreux de l'Écriture; ils étaient tous munis de peignes, de brosses, de ciseaux et d'éponges, s'occupant sans cesse à brosser, peigner et laver un d'entre eux, qui cherchait vainement à se soustraire à leurs bons offices. *Lou Jouet dou cat* paraissait après les *Rascassettos*. Moïse portait les tables de la loi; son front était orné des deux rayons lumineux que lui donne la tradition. Aaron était près de lui, et cherchait à expliquer la loi divine aux Israélites; mais ceux-ci se moquaient des paroles du grand-prêtre et dansaient autour du veau d'or. Un d'entre eux tenait un jeune chat qu'il lançait en l'air et ressaisissait dans sa chute avec beaucoup d'adresse : c'est ce qui faisait donner à ce groupe le nom de Jeu du chat, *lou Jouet dou cat*.

Un autre groupe représentait le petit Jeu des diables. Un enfant vêtu de blanc figurait une âme, qu'un ange conduisait par la main, lui montrant la croix. Des diables cherchaient toujours à frapper de leurs masses ou de leurs fouets la bienheureuse âme; mais les coups retombaient sur l'ange, dont le dos était vraisemblablement rembourré. Le grand Jeu des diables suivait le petit, et terminait le cortége du dieu des enfers; Hérode, revêtu des insignes de la royauté, était en butte à la fureur des démons qui le harcelaient à coups de fourches et de piques. La diablesse se faisait remarquer au milieu d'eux; c'était une femme habillée dans le goût le plus moderne, personnification de la coquetterie. — Les dieux de la mer suivaient ceux de l'enfer; leur costume était bleu clair, ainsi qu'est l'eau azurée; ils entouraient Neptune, dont la main était armée du redoutable trident; les vents exécutaient autour de lui une danse animée.

Une musique champêtre annonçait les dieux de la terre. Les nymphes, vêtues de robes vertes comme les feuilles des bois, mêlaient leurs danses avec les satyres; ceux-ci avaient les jambes couvertes de

peaux bigarrées ; le haut de leur corps était enveloppé d'un gilet dont la couleur imitait celle de la chair ; une longue queue et des cornes complétaient le costume. Pan, habillé de même, les suivait en jouant de la flûte. Un char couvert de pampres et de feuilles vertes annonçait Bacchus ; c'était en effet lui qui était assis sur un tonneau ; d'une main il tenait une bouteille, et de l'autre une coupe. Il se versait à boire, et dès qu'il avait trempé ses lèvres dans la tasse, elle lui était arrachée par les faunes qui composaient sa suite et qui la vidaient. Aussi cette partie de la procession était-elle une des plus gaies.

Venait ensuite la partie la plus curieuse, celles des *chivaoux frux* (chevaux fringants). Des chevaliers de la cour de René exécutaient, debout sur leurs chevaux, des exercices, comme on en voit encore chez Franconi ; mais il paraît que ces seigneurs n'avaient pas la même adresse que les écuyers de ce dernier, car, dans une de ces processions, plusieurs d'entre eux tombèrent et furent tués. Il fut décidé alors qu'on les remplacerait par des hommes qui auraient des chevaux de carton attachés à leur ceinture, et qui répétaient d'une manière moins dangereuse les exercices de leurs devanciers.

Diane et Apollon suivaient ces redoutables cavaliers. Diane portait son arc et ses flèches ; Apollon, sa lyre harmonieuse et le coq matinal. Les Heures leur succédaient, se tenant par la main. Le groupe suivant représentait la visite de la reine de Saba à Salomon ; elle le saluait avec des rameaux verts et en balançant son corps de droite à gauche. Salomon, pour lui faire honneur, exécutait devant elle une danse gracieuse, abaissant sa redoutable épée à la pointe de laquelle était attaché le *Castelet* (petit château), surmonté de cinq girouettes. Ce castelet figurait le temple élevé par ce monarque. Les femmes de la reine de Saba la suivaient, tenant chacune une coupe, présent du saint roi.

Derrière étaient les trois parques, Clotho, Lachésis et Atropos, roulant, filant et coupant les jours des mortels. Hérode les suivait ; il présidait au massacre des innocents. Ses gardes, armés d'arquebuses, tiraient en l'air, et une douzaine d'enfants se jetaient à terre en poussant de grands cris. Les mages, les apôtres, les évangélistes, figuraient aussi dans cette procession ; elle était terminée par le prince d'Amour, l'abbé de la Jeunesse et le roi de la Bazoche. René avait personnifié dans ces trois chefs, la noblesse, le clergé et le peuple ; tous trois marchaient sur la même ligne, tous trois avaient un cheval de la même couleur et de la même taille ; tous trois avaient une même suite. En cette circonstance, mais en celle-là seule, se retrouvait l'égalité.

La procession du Saint-Sacrement, ainsi qu'elle était observée il y a encore quelques années à Paris, suivait ce cortége.

En 1645, et principalement en 1680, les archevêques de la ville voulurent supprimer les scènes profanes de cette cérémonie ; le peuple mécontent menaça de brûler l'archevêché, et les prélats renoncèrent à cette mesure. La fête continua donc sans obstacles jusqu'en 1789. A ce moment, la révolution, qui renversait toutes les antiques et pieuses cérémonies, abolit aussi la procession d'Aix ; elle fut reprise à l'époque du concordat, mais alors elle était bien déchue de son ancienne bizarrerie !

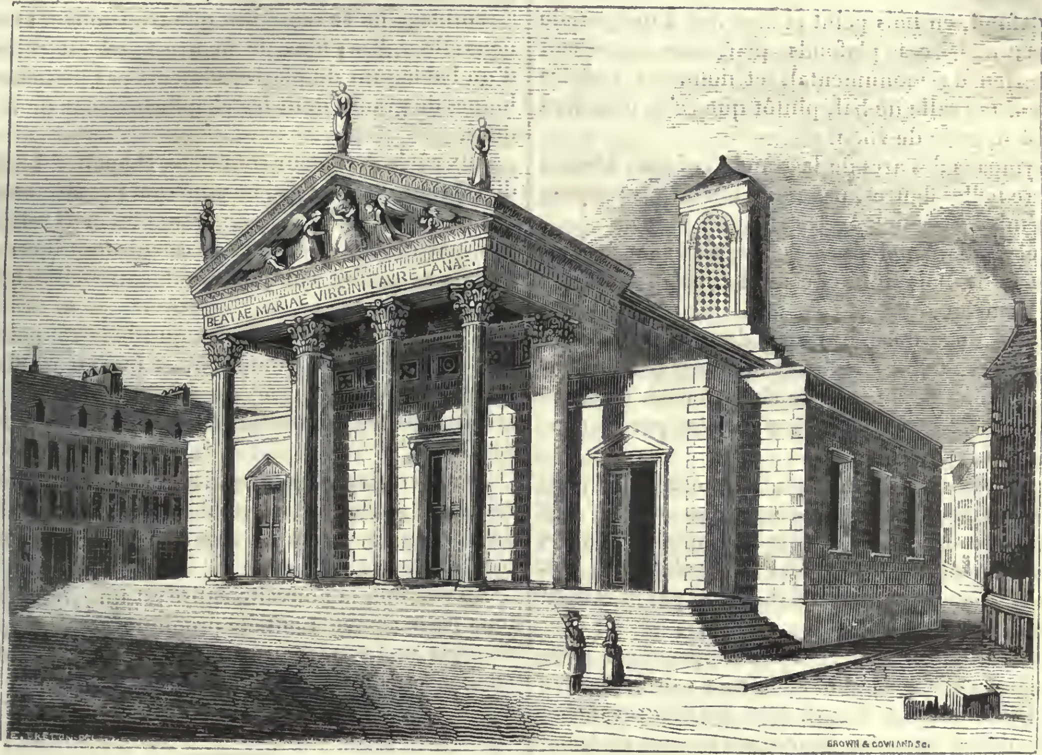


(Château d'Ermenonville. Voy. pag. 91.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par GIROUDOT.

MONUMENTS DE PARIS.



(L'église Notre-Dame-de-Lorette.)

MONUMENTS DE PARIS.

Bien peu d'architectes ont vu terminer le monument qu'ils avaient commencé ; plus heureux, M. Lebas, après avoir donné le plan de Notre-Dame-de-Lorette, peut aujourd'hui jouir de son ouvrage. Malheureusement son bonheur ne sera pas entièrement sans mélange ; car, si on trouve beaucoup à louer dans le nouveau monument, quelquefois aussi la critique pourra l'attaquer avec justice, séparant toutefois les fautes dont l'architecte peut être responsable, de celles dont on ne doit accuser que l'esprit de parcimonie, qui dans notre siècle rapproche si souvent la misère et le luxe.

Les fondations de Notre-Dame-de-Lorette furent jetées, il y a environ quinze ans, sur un sol tellement humide, qu'une grande partie dut être posée sur des planchers portés par des pilotis.

La façade exhaussée sur plusieurs degrés est composée de quatre colonnes et de deux pilastres corinthiens, supportant un fronton, et formant péristyle.

De chaque côté sont des pavillons rentrants, percés chacun d'une porte. Un grand bas-relief de 30 pieds de base occupe tout le fronton. Il représente l'hommage à la Vierge, sculpté en ronde bosse, par M. Lebœuf-Nanteuil, de l'Institut. Le bas-relief ne manque pas de noblesse et de talent d'exécution, mais on peut lui reprocher un peu de symétrie.

Au-dessous, sur la frise, on lit en lettres d'or l'inscription suivante :

BEATÆ. MARIÆ. VIRGINI. LAVRETANÆ.

Le sommet du fronton est orné d'un groupe représentant la Charité, par M. Laitié ; à l'angle de gauche est la figure de l'Espérance, par M. Lemaire ; à droite la Foi, par M. Foyatier. Les trois groupes, de pierre de Conflans, ont 8 pieds de proportion.

En entrant dans l'église, on se trouve sous l'orgue, qui est soutenu par deux colonnes ioniques de stuc imitant le jaune antique. L'orgue est dû à l'un des plus habiles facteurs de France, M. Cavalier, de Toulouse. On vante la qualité du son de cet instrument ; mais combien les boiseries sont inférieures à celles qu'on admire dans la plupart des anciennes églises !

Notre-Dame-de-Lorette est, à l'imitation de Sainte-Marie-Majeure de Rome, divisée en cinq nefs, par quatre rangées, chacune de huit colonnes de stuc, semblables à celles qui supportent l'orgue.

La nef du milieu, beaucoup plus élevée que les autres, est décorée de huit tableaux, quatre grands et quatre plus petits, représentant des sujets tirés de l'histoire de la Vierge. Les quatre petits sont la Nais-

sance de la Vierge, par M. Monvoisin; l'Annonciation, par M. Dubois; l'Assomption, par M. Dejuinne; la Visitation, par M. Coutan. Les quatre grands représentent le Mariage de la Vierge, par M. Langlois; la Purification, par M. Vinchon; l'Adoration des Mages, par M. Granger, et l'Adoration des Bergers, par M. Hesse.

Le plafond, en bois peint et doré, est d'une grande richesse; mais ces plafonds plats me paraissent n'avoir rien de monumental, et donner à l'édifice l'aspect d'une salle de bal, plutôt que celui d'un lieu consacré au culte de Dieu.

Les tympans des arcs de la grande nef sont décorés de quatre belles figures, par M. Schnetz: les prophètes Jérémie, Ezéchiel, Isaïe et Daniel.

Les plafonds des deux nefs latérales sont à compartiments de bois doré. Le fond est bleu, avec des rosaces blanches.

Enfin les deux dernières nefs, dont le plafond est bleu avec des étoiles d'or, sont occupées par les chapelles, au nombre de trois de chaque côté, communiquant ensemble, et séparées seulement par les confessionnaux.

Chacun de ces autels est surmonté du portrait d'un saint. Chaque bas-côté est en outre décoré de huit tableaux. Les meilleurs sont une Lapidation de saint Etienne, de M. Couder; le Rachat d'un captif, par M. Schnetz, et Saint Hyacinthe, par M. Alfred Johannot.

La chaire, dont l'abat-voix est supporté par deux belles figures d'anges, sera citée avec raison comme un modèle d'élégante simplicité; mais en revanche, que dire de cet immense banc-d'œuvre qui coupe et embarrasse la grande nef!

On avait eu la malheureuse idée de placer sur les colonnes de larges écussons peints en bleu, avec des croix renfermées dans un cercle d'or; l'art et le bon goût se trouvaient ici en opposition avec le désir du clergé. Nous savons mieux que personne tout ce qu'un pareil désir a de respectable dans les choses qui touchent au culte; nous savons fort bien aussi que de pareilles croix, dans une nouvelle église, sont nécessaires aux cérémonies de la consécration. Mais le Rituel dit que les croix seront posées *parietibus*, et les colonnes ne sont pas des murailles. Nous ne nous rappelons pas enfin qu'à Rome les belles colonnes de marbre, de jaspe ou de granit qui soutiennent toutes les églises soient défigurées par de semblables écussons. Quoi qu'il en soit, l'administration est intervenue avec une prudence qu'on ne peut trop louer, dans ce petit débat entre les arts et le clergé; on est tombé d'accord que huit croix seraient peintes en or sur les pilastres de l'enceinte intérieure, et quatre autres croix pareilles, et sans écussons, sur quatre colonnes du milieu, aux deux côtés du banc-d'œuvre et de la chaire.

Le chœur est trop petit, et, par un singulier oubli, on a omis de ménager une place pour les musiciens, qu'on sera forcé de reléguer au-dessus de l'orgue.

Le côté droit du chœur est occupé par une grande fresque de M. Drolling, imitant la tapisserie, et représentant Jésus-Christ disputant avec les Docteurs. En face, une autre fresque de M. Heim, retrace la Présentation au temple. Au-dessus de ces peintures sont des cartels où sont inscrits les noms des douze apôtres.

La tribune est décorée d'un couronnement de la Vierge, de M. Picot, peinte sur fond d'or, dans le style des anciennes fresques. Le cul-de-four, badigeonné en granit, contraste tristement avec cette magnificence. Du reste, comme je l'ai déjà dit, ce bizarre assemblage ne se reproduit que trop souvent dans la nouvelle église; ainsi le maître-autel est surmonté d'un baldaquin de plâtre, soutenu par de belles colonnes de granit, dont les chapiteaux sont de bronze doré.

Aux côtés du chœur sont deux chapelles, bien loin d'être terminées, et qui ne pourront pas être ouvertes avant deux années. Près de là sont les deux sacristies, qui, par une de ces fautes de calcul dont il est difficile de se rendre compte, n'ont entre elles aucune communication.

Il ne me reste plus à parler que de la coupole, qui doit représenter l'Assomption, et qui est confiée au pinceau de M. Delorme, qui a déployé le plus grand talent dans les quatre figures d'évangélistes des pendentifs.

Je ne terminerai pas sans demander aux architectes raison de ce clocher, véritable cage à perroquet, qui déshonore l'intérieur du monument, et surmonte si pitoyablement la façade.

Au résumé, la nouvelle église est un *joli* édifice où tous les ornements ont été prodigués, mais auquel il manque une condition bien essentielle, celle de répondre à sa destination.

Ernest Breton.

AFRIQUE.

ORAN ET SES ENVIRONS.

(Premier article.)

Me voici à Oran. Cette ville, jadis grande et peuplée, mais réduite aujourd'hui à quelques milliers d'habitants, est située par 35° 50' de latitude nord, et 3° de longitude ouest de Paris. Elle est bâtie en partie sur le bord de la mer, à l'entrée d'un spacieux ravin, et en partie sur deux plateaux de chaque côté du même ravin. La rade est pittoresque, mais peu profonde; exposée aux vents, elle ne peut offrir un ancrage sûr aux navires d'un port considérable.

Oran se présente avec un aspect imposant et gracieux; les rues sont larges et droites: c'est un paradis comparé à Alger. On y entre et on en sort par six portes. La ville est entourée d'une *chemise garnie* et de plusieurs *randants*. Cette chemise est flanquée, de distance en distance, par des forts magnifiques, ouvrages des Espagnols. Le climat est délicieux, et tout le monde m'a assuré qu'il est généralement très-sain, quoiqu'un peu vif pour les poitrines délicates. La mortalité est moins grande à Oran qu'à Alger: Alger cependant est loin d'être une ville malsaine. La proportion des malades parmi les troupes françaises est d'un sur cent. Il est très-rare qu'elle dépasse cinq: encore n'est-ce que dans les mois des grandes chaleurs et quand souffle le *simoun*. L'abus des fruits et

de l'eau-de-vie entre pour autant que le simoun dans le chiffre des malades. Espérons que des sociétés de tempérance finiront par s'établir en Afrique.

Le ravin escarpé dont je parlais tout à l'heure divise la ville en deux portions, que réunit un joli pont en pierre d'architecture espagnole. Le ruisseau qui traverse le ravin ne tarit pas même au fort de l'été. Son courant alimente plusieurs moulins. On ne peut s'imaginer une plus jolie vallée enclose entre les deux moitiés d'une ville. Sur chacun des bords du ruisseau s'étendent des terrasses et des jardins couverts de fleurs et de fruits. On entend de tous côtés les chants des oiseaux, dont le gazouillement se mêle au murmure de l'eau, tandis que l'œil se promène voluptueusement sur les pêchers, les amandiers et les orangers en fleurs. Excusez-moi si je tombe dans la pastorale ; mais j'ai rarement éprouvé des sensations plus douces que celles qui berçaient mon âme, tandis que je gravissais la montée qui conduit du rivage à la ville haute. Le paysage qui se déployait à mes yeux éveille les souvenirs mêlés de l'histoire d'Espagne et de l'histoire maure. La forteresse de Santa-Cruz, perchée comme l'aire d'un aigle sur le sommet du mont Kamsa, 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer, couronne la première cime de la chaîne montagneuse qui serpente et fuit, dans un espace de trois lieues, jusqu'à Mers-el-Kebir, où l'on trouve d'autres magnifiques fortifications espagnoles. Les minarets des mosquées, le drapeau tricolore flottant sur la tour de la citadelle, me faisaient penser à la fois au passé, au présent et à l'avenir.

La ville d'Oran fut restituée aux Maures par les Espagnols en 1791. Ils l'occupaient depuis un siècle, et avaient dépensé des millions pour la rendre imprenable ; mais un tremblement de terre, dans une seule et fatale nuit, ensevelit des milliers d'habitants sous les ruines de leurs maisons, et renversa les forteresses bâties par la main des hommes, comme un enfant aurait renversé des maisons de cartes. L'or, cependant, aurait pu réparer leurs ruines : mais les Espagnols se lassèrent d'une possession qui leur avait déjà tant coûté. Par un traité entre le monarque catholique et le dey d'Alger, Oran et son territoire furent cédés à celui-ci.

Ma première visite en arrivant à Oran fut pour le consul anglais M. Dalzell. Je montai ensuite au fort appelé la *Nouvelle-Kasba*, par opposition à l'ancienne qui tombe en ruines, dans le dessein de présenter mes hommages au général Trézel. La Nouvelle-Kasba a de beaux remparts, des batteries qui commandent la rade et la ville, un fossé profond avec une contrescarpe et les restes d'un chemin couvert. Il y a des casernes pour 500 fantassins et 200 chevaux. Toutes les cours ont leurs fontaines et leurs jets d'eau. La porte d'entrée, bâtie en pierres de taille, est d'une assez belle architecture. Le général et son aimable dame me reçurent avec toute l'amabilité française, et m'invitèrent à leur soirée.

Le fort de Santa-Cruz protége suffisamment le côté de la ville où il est situé. Avec les réparations nécessaires, on pourrait y loger une garnison assez considérable. Ce fort de Santa-Cruz était désert quand je le visitai. Son aspect de désolation, son escalier sombre, ses chambres vides et silencieuses, me firent remercier ma bonne étoile qui m'avait donné pour compagnons des Français à l'humeur joviale. Si j'avais été seul, j'aurais craint de rencontrer des habitants de l'autre monde dans ce séjour déserté par les vivants. Pour le spectateur placé sur les remparts de Santa-Cruz, les maisons d'Oran ressemblent à un de ces jouets d'enfants, destinés à représenter une ville : cités microscopiques dont un bambin tient dans sa main la cathédrale et tous les édifices publics.

L'œil découvre au delà de la ville et d'un pays vaste et désert un lac salé de vingt milles de long, dont les eaux sont vierges encore du contact d'un bateau. Leur peu de profondeur en est la cause. Le lac n'en est pas moins d'un grand avantage pour le pays. Ses bords desséchés durant l'été fournissent du sel en si grande abondance, qu'on le vend ici à sept sous le quintal. Les Français m'avaient déjà dit à Arzew que les indigènes préparaient le sel eux-mêmes.

On a découvert dans le château de Santa-Cruz des chemins souterrains qui conduisent de la forteresse à divers points de la plaine ; quelques-uns n'ont guère moins de trois milles d'étendue. Les chakals viennent se loger la nuit dans les tristes murs de la forteresse déserte, et dès le soir on y entend leurs lugubres concerts. Le plus grand mal est qu'ils peuplent la forteresse d'une armée de puces de toute espèce, vrai fléau pour le visiteur : nous en étions couverts quand nous retournâmes à Oran, et je ne me débarrassai de cette perfide engeance qu'en prenant un bain et en me changeant de la tête aux pieds.

Il y a deux autres petits forts à l'ouest de la ville, sur la route de Mers-el-Kebir ; ils sont en très-bon état et occupés par les Français. Sur le parapet d'un de ces forts on voit une pique de fer fixée perpendiculairement dans le mur : c'est sur cette pique qu'au temps des Maures on empalait les criminels.

Au sud-est on découvre les ruines des fortifications des tours carrées qui rendaient autrefois la ville imprenable de ce côté ; elle est bien loin de l'être aujourd'hui. Tous ces forts élevés par les Espagnols sont construits avec les pierres que fournit une vaste carrière du voisinage, où l'on a trouvé souvent des poissons fossiles. La population espagnole d'Oran habitait un large plateau séparé de la partie mauresque de la ville par le ravin et le ruisseau. C'est un spectacle frappant pour l'imagination que ces ruines de palais et d'églises, ces vestiges de places publiques, des rues et des maisons couvertes d'orties et de toutes ces plantes sauvages qui brisent les urnes des morts, comme dit Juvénal. Quoiqu'il n'y ait pas de sentier frayé au milieu de ces décombres, c'est ma promenade favorite, car ce spectacle est en harmonie avec mes idées mélancoliques. Le philosophe voit le jugement de Dieu dans cette ville autrefois riche et superbe, où l'hyène trouve aujourd'hui son repaire, et où la vipère s'étale en paix sur les dalles des temples échauffées par le soleil. Un autre motif de ma prédilection pour ces ruines, c'est que cette partie de la plaine abonde en fleurs sauvages, et que je suis en train de faire un herbier de plantes indigènes.

Je vous entends vous écrier : « Comment échappez-vous aux hyènes et aux serpents ? » Eh, mon Dieu ! ces pauvres créatures ne vous attaquent jamais, si vous ne les molestez les premiers. Je tâche, autant que possible, de diriger mes excursions sur un terrain déblayé, et je m'amuse à *pêcher* les plantes

avec une baguette terminée par un crochet de fer.

Les environs d'Oran ne me paraissent pas aussi riches en fleurs sauvages que les campagnes qui environnent Alger; mais j'ai surtout résidé l'hiver dans cette dernière ville, tandis que je suis arrivé ici avec le printemps.

Des champs entiers sont couverts d'asphodèles dont les fleurs sont bleues et blanches, et qui s'élèvent quelquefois jusqu'à six pieds de haut; l'*alium sativum*, ou ail sauvage, a une jolie fleur de la même couleur; mais la tulipe sauvage, que Jussieu classe dans la famille des liliacées, est l'orgueil de la campagne africaine et y croît en larges touffes; elle ne doit pas tout à son extérieur, comme la tulipe de nos jardins, mais elle réunit une odeur semblable à celle du lis à l'or éclatant de son calice. *La reine de Saba n'était pas vêtue plus richement qu'elle*, quand elle éblouit le roi Salomon. La buglosse officinale, avec ses fleurs d'un bleu foncé; le *linus ruber*, avec ses fleurs rouges, et le *convolvulus*, plus grand et plus beau qu'en Europe, font ressembler la terre au plus riant tapis; tandis que la *ferula communis*, qui s'élève à une hauteur prodigieuse, étale sa riche verdure qui repose les yeux.

Le parfum du serpolet, qu'on rencontre en abondance, se mêle à celui de l'*alyssum montanum*. On remarque plusieurs espèces de mauves : la *malva arborescens* est la plus utile en médecine; la *malva rotundiflora* est la plus agréable à l'œil. La *presida alba*, avec sa tige élevée et sa fleur blanche, et le *chrysantemum majus*, espèce de camomille géante, décorent agréablement les bords de la route. Ce ne sont là qu'un bien petit nombre de mes fleurs favorites. Mais vous n'aimez peut-être pas la botanique? je ne vous ennuierai pas davantage. Cependant, il est encore une fleur qu'il faut que je vous nomme, c'est mon petit bijou : la *miotis annua*. Ce n'est pas une beauté rayonnante ni à grand effet; mais quand vous examinez de près sa corolle, vous diriez un saphir enchâssé dans une émeraude.

Ces excursions ont du moins cela de bon, qu'elles me donnent un excellent appétit. Je trouve la cuisine d'Oran beaucoup meilleure que celle d'Alger, à table d'hôte tout comme chez les particuliers. Je vis dans une pension avec des employés civils et des officiers qui n'ont pas de ménage. Pour mes 65 francs par mois, je fais deux repas par jour : un déjeuner à la fourchette et le dîner. On nous sert plus de plats que je n'en touche, et du vin léger à discrétion. La viande, le poisson et la volaille sont deux fois meilleur marché ici qu'à Alger : mais je ne crois pas que nos hôtes fassent fortune, à en juger, du moins, par ce que l'hôtesse me disait l'autre jour. Resté le dernier de ses convives, je la complimentais sur son talent culinaire, auquel nous faisions tous honneur, quand je m'aperçus que j'avais mis le doigt sur la corde sensible : « Hélas ! monsieur, me dit-elle d'un ton chagrin, si c'était comme vous des hommes de conscience, s'ils se contentaient de manger d'un plat ou deux, notre auberge nous ferait vivre; mais les corbeaux, les ogres ! leurs mâchoires nous dévoreront, mon mari et moi ! » Et la pauvre dame s'essuya les yeux avec son tablier : « J'ai beau le dire à mon mari, et lui recommander de ne pas se donner tant de mal; plus sa cuisine est bonne, plus il y perd. » Pauvre dame ! Et je n'avais pas de peine à la croire : j'avais remarqué moi-même un gros major qui, pour sa part, avait avalé une omelette, tout le blanc d'un poulet, avec un morceau de jambon pour assaisonnement, sans compter une pyramide de côtelettes qu'il avait fait descendre d'un demi-pied.

A propos d'omelette, j'en ai mangé une délicieuse, faite avec un œuf d'autruche, le lendemain de mon arrivée à Oran; c'était à la table du général Trézel. Tous les convives, à l'exception d'un prêtre espagnol et de moi, portaient l'épaulette. Notre saint homme était un ami de Mina, et, par conséquent, un *exaltado*. Il nous dit qu'il fallait manquer de sens commun pour prétendre que la religion catholique était hostile à la liberté et favorable au droit divin des rois. « Elle a, ajoutait-il, détrôné, cette religion, plus de rois et d'empereurs que le protestantisme; aussi le catholicisme et le républicanisme se donnent naturellement la main. » J'étais si occupé de mon omelette, et le ton du bon père me rappelait à tel point la furibonde éloquence de Daniel O'Connell, que je me gardai bien d'entrer en controverse avec lui.

(*La suite à un prochain numéro.*)

STANISLAS LECKZINSKI,

ROI DE POLOGNE.

1682—1766.

Stanislas Leckzinski naquit, le 20 octobre 1682, à Léopold, capitale du palatinat de la Russie-Rouge. Sa maison, originaire de Moravie, s'était établie en Bohême, lorsque, en 965, Philippe de Pertzyn vint en Pologne, accompagnant la fille du duc de Bohême, qui épousait Miécislas, duc des Polonais. Cette princesse ainsi que le seigneur de Pertzyn professaient la religion chrétienne, qu'ils parvinrent à faire adopter par Miécislas, jusqu'alors dévoué au paganisme. C'est ainsi que les ancêtres de Stanislas jetèrent les premiers fondements du christianisme dans la Pologne. Bientôt les descendants de Pertzyn fondèrent la ville de Leckno, d'où ils prirent, suivant l'usage polonais, le nom de Leckzinski. L'histoire a conservé les noms de plusieurs grands hommes issus des comtes de Leckno; les Raphaël, les Venceslas, les André, les Bogeslas furent, aux deux derniers siècles, des personnages distingués dans la république et par leurs emplois et par leur mérite personnel.

Raphaël Leckzinski, troisième du nom, comte de Leckno, d'abord staroste ou juge de Fraumstad, ensuite grand-enseigne du royaume, occupa successivement les palatinats de Kalish et de Posnanie. Il réunit à ce dernier le généralat de la Grande-Pologne, et enfin la charge de grand trésorier de la couronne. Raphaël épousa la fille de Stanislas Zablonowski, palatin de Russie, et de ce mariage naquit le prince dont nous allons tracer la vie.

Stanislas avait apporté en naissant une complexion faible; ce ne fut point par l'inaction d'une vie molle et oisive, mais par une continuité d'exercices réglés et d'occupations sérieuses, que le comte Raphaël se

proposa d'affermir le tempérament débile de son fils. Il ne lui permettait pour délassement de ses travaux d'esprit que des exercices du corps; il lui apprenait à braver la chaleur et le froid, et dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, il lui fit contracter l'habitude de souffrir la faim et la soif. Unique héritier de deux grandes maisons, cet enfant chéri n'avait pour lit qu'une dure paillasse, quelle que fût la rigueur des saisons. Aussi Stanislas, de tout frêle qu'il était en s'éveillant à la vie, fut-il un des hommes les plus robustes et les mieux constitués de son temps. L'esprit se développait dans le jeune Leckzinski à mesure que le corps se fortifiait; à l'âge de dix-sept ans, il parlait et écrivait le latin, l'italien et le français; il s'exprimait dans sa langue maternelle avec grâce; enfin il était versé dans les connaissances mathématiques, dans la mécanique surtout, à ce point qu'il eût pu, simple particulier, se faire un nom par cette science. A une physionomie ouverte qui respirait la candeur et la bonté, Stanislas joignait des manières aisées et la plus noble franchise; il était d'un caractère liant et enjoué, avait l'esprit juste et pénétrant, le jugement droit et sûr, une âme courageuse et forte et par-dessus tout un cœur dévoué.

L'éducation de Leckzinski étant terminée, son père le fit voyager. De tous les pays qu'il parcourut, aucun



Stanislas Leckzinski.

ne l'intéressa comme la France; il y arriva peu de temps avant la guerre d'Espagne, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV. Aussi, à la cour et dans la capitale, tout fut sujet d'admiration pour le jeune Polonais; il racontait qu'une de ses grandes satisfactions à Versailles avait été d'y voir l'illustre élève de Fénelon, ce duc de Bourgogne, prince à peu près de son âge, dont on publiait déjà les rares qualités. La famille Leckzinski avait une admiration héréditaire pour la France. Qui eût pu prédire alors à Stanislas qu'il verrait un jour une de ses filles assise sur le trône de ce beau pays? Le comte Raphaël, au retour de son fils, s'empressa de l'initier aux grandes affaires de la république. Ici commence la carrière politique de Stanislas, et cette suite de tourmentes qui deux fois le jetèrent en exil.

Leckzinski n'était âgé que de dix-neuf ans à la mort du roi de Pologne, le grand Sobieski; alors juge de la noblesse du palatinat d'Odolanou, il fut envoyé par sa province à la diète préparatoire pour l'élection d'un nouveau roi. Cette assemblée l'ayant chargé d'aller complimenter la reine sur la mort de son époux, il s'acquitta dignement de cette mission; député à la diète générale d'élection, il obtint un grand nombre de suffrages pour en être nommé maréchal; mais il renonça à cette charge importante, et il se fit remarquer en défendant son vieux père qu'on accusait de liaisons suspectes. Les suffrages de la diète se portèrent sur l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. Stanislas se rapprocha de ce prince, lequel lui accorda le palatinat de Posnanie et la charge d'échanson de la couronne. Cependant la Pologne fut bientôt agitée par les troubles les plus grands. Auguste y retenait les troupes saxonnes qu'il y avait introduites pour soutenir son parti au temps de son élection; vainement lui représentait-on que c'était violer les privilèges de la noblesse : Auguste promettait d'avoir égard à ces représentations, mais il s'en

tenait à des promesses. Le mécontentement devint général. De plus il venait de faire alliance avec le czar Pierre Ier : ce qui attira sur la Pologne les armes du roi de Suède, Charles XII. Stanislas fut député par la diète de Varsovie auprès de ce monarque, qui, dès cette première entrevue, conçut le dessein de le porter sur le trône. Au commencement de mai 1704, l'assemblée de Varsovie déclara le trône vacant, et toutes les voix parurent se dessiner en faveur de Leckzinski. L'élection fut fixée au 12 juillet; la séance s'ouvrit à trois heures après midi, et sur les neuf heures du soir, Stanislas était proclamé roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, au bruit de l'artillerie des Suédois et des acclamations de la multitude.

Peu de jours après cette élection, le prince Lubormiski, grand-général de la couronne, déclara par un manifeste qu'il ne reconnaîtrait pas le nouveau roi. Il alléguait, entre autres motifs, que l'élection s'était faite un samedi, jour fatal à la Pologne, et qu'elle avait été proclamée après le coucher du soleil, ce qui était de mauvais augure. Il attaquait, il est vrai, la légitimité de l'élection par des raisons plus plausibles. A ne consulter que la constitution, qui exigeait une entière liberté et l'unanimité des suffrages, la nomination de Stanislas était irrégulière; mais cette irrégularité était le vice ordinaire de toutes les élections des rois de Pologne. En même temps, Charles XII, avec l'élite de son armée, alla chercher celle qu'Auguste commandait en personne. Ce prince n'attendit pas le roi de Suède; mais il prit une résolution hardie, ce fut d'aller enlever son rival dans la capitale. Stanislas, obligé d'en sortir, joignit Charles XII à Lemberg, que les deux rois quittèrent au bout de quelques jours pour marcher à l'ennemi. Celui-ci fut battu, et Auguste se vit forcé de conclure un traité par lequel il reconnut Stanislas pour seul et légitime roi de Pologne; il lui remit les archives et les joyaux de la couronne, et il fallut qu'il répondît à une lettre que ce prince lui avait écrite, comme à l'électeur de Saxe, pour lui faire part de son avénement au trône.

La fortune ne tarda pas à changer; la journée de Pultawa ayant mis fin aux prospérités de Charles XII, il ne fut plus possible à Stanislas de se maintenir en Pologne après les grands revers de son allié. Dans la triste situation où il se trouva réduit, il assembla une diète générale; il y rendit compte de tout ce qu'il avait fait pour pacifier les troubles, et il défia les plus malintentionnés de lui reprocher la moindre infraction aux lois : « Si vous jugez, ajouta-t-il, que le sacrifice de ma couronne puisse devenir utile à la patrie, je suis prêt à le faire. » L'assemblée lui jura une fidélité inviolable et lui prodigua les plus magnifiques promesses; mais on s'en tint là, et Stanislas fut obligé de se retirer à Stettin, et plus tard dans la principauté de Deux-Ponts, où il appela sa famille, de laquelle il était séparé depuis longtemps. Malgré cette réunion, il ne jouit pas d'une tranquillité parfaite, et un complot fut tramé pour l'enlever: les conjurés tirèrent quelques coups de pistolet sur une voiture où ils croyaient Stanislas, et où se trouvait seulement un de ses officiers. On se mit à la poursuite des assassins qui furent condamnés au dernier supplice. Stanislas leur fit grâce, et Auguste protesta à la face de l'Europe qu'il détestait cet attentat. Personne ne l'en crut capable, mais tous les soupçons tombèrent sur Flemming, son ministre.

Charles XII venait de mourir. Stanislas, en perdant son ami, perdait les moyens de subsister qu'il tenait de sa libéralité. Proscrit de sa patrie, privé de ses biens matrimoniaux, obligé de quitter la principauté des Deux-Ponts, dont le comte palatin Gustave venait de prendre possession, ce prince, dit un écrivain contemporain, se trouva alors dans l'embarras d'un voyageur que la nuit et l'orage ont surpris en même temps; il faut qu'il avance, et il ne sait quelle route prendre. Dans cette perplexité, la Providence fut son guide et le conduisit en France. Il fut reçu à Strasbourg et dans toute l'Alsace avec les honneurs dus aux têtes couronnées, et trois ans plus tard on vint lui annoncer que sa fille Marie Leckzinska était destinée à s'unir à Louis XV. Peu de temps après ce mariage inespéré, Stanislas quitta l'Alsace pour habiter Chambord, puis Meudon, où les deux jeunes époux allaient souvent le visiter.

Stanislas essaya une seconde fois de reconquérir le royaume de Pologne; il se rendit même à Varsovie, et de là à Dantzik: mais ses tentatives furent malheureuses; il fut obligé de s'échapper déguisé en paysan, et, après mille dangers, il arriva dans les Etats du roi de Prusse, son ami. La conduite de l'empereur d'Allemagne, au sujet des affaires de Pologne, avait forcé la France à lui déclarer la guerre. Des succès éclatants couronnèrent les armes françaises, et Charles VI fut obligé de souscrire aux conditions que lui imposa la cour de Versailles. Par le traité conclu à Vienne en 1738, il fut arrêté que Stanislas abdiquerait, mais qu'il conserverait les titres et honneurs de roi de Pologne, et qu'il serait mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, à sa mort, seraient réunis à la couronne de France. La Lorraine conserve encore le souvenir du gouvernement sage et modéré de Stanislas Leckzinski; elle doit à sa sollicitude la création d'un grand nombre d'institutions pieuses, de fondations charitables, de caisses de prévoyance. Des temples, des palais, des châteaux de plaisance, des quartiers spacieux pour les troupes, et d'autres édifices publics de la plus grande somptuosité furent élevés. L'Europe admire toujours l'ensemble unique que présentent, par leur réunion, les deux places Royale et de la Carrière, à Nancy. Ami des lettres et des sciences, Stanislas s'efforça de les encourager par l'établissement d'une académie, et ce fut dans la première de ses séances que le surnom de *Bienfaisant* lui fut donné.

Dirons-nous la triste fin de Stanislas Leckzinski à Lunéville? Le 5 février 1766, il se leva de bonne heure, selon sa coutume. Après s'être livré à ses exercices de piété, il s'approcha de la cheminée pour voir l'heure à une pendule; il était vêtu d'une robe de soie ouatée, présent de sa fille, et dont un des pans prit feu. Stanislas sonne ses valets qui ne se trouvent pas à leur poste; vieillard de quatre-vingt-quatre ans, il veut se baisser pour étouffer la flamme, mais il perd l'équilibre et tombe sur des charbons ardents. Dans cette affreuse position, il ne peut ni se relever, ni même appeler à son secours; il souffrit pendant quelque temps des douleurs horribles, jusqu'à ce que son valet de chambre et un valet de garde-robe étant survenus, l'un et l'autre parvinrent à relever le

roi. Il avait les doigts de la main gauche calcinés, et, du même côté, une plaie qui depuis la joue s'étendait jusqu'au genou. L'agonie fut longue et douloureuse; elle finit, le 23 février, à quatre heures après midi. La consternation et la douleur remplirent toute la Lorraine à la mort de ce prince; la translation du corps, de Lunéville à Nancy, quoique faite au milieu de la nuit, fut accompagnée des sanglots du peuple accouru de toutes parts pour contempler le cercueil qui renfermait les restes de son bienfaiteur. A.M.

FRANCE. — SENS.

Sens, ancienne capitale du Sénonais, est située sur la pente d'une colline à l'est de la rivière d'Yonne, qui arrose ses murs. Cette ville est une des plus anciennes des Gaules; elle est connue dans César sous le nom d'*Agendicum Senonum;* elle devint dans la suite la capitale de la quatrième Lyonnaise. De nos jours elle a perdu son ancien nom d'*Agendicum*, et n'a retenu que celui des peuples qui l'habitaient autrefois, et dont Tite-Live a parlé sous le nom de *Galli-Senones*. Ce sont eux qui, longtemps avant la venue de Jésus-Christ, firent des établissements considérables en Italie, fondèrent Sienne, prirent Rome sous la conduite de Brennus, et s'étendirent même dans la Grèce. César soumit ces peuples à l'empire romain, comme le reste des Gaules; ils y demeurèrent sujets jusqu'au règne de Clovis, qui en fit la conquête. Sous la fin de la seconde race de nos rois, la ville fut soumise à des comtes particuliers, d'abord amovibles, et qui se rendirent de petits souverains dans la suite. Ils furent expulsés par le roi Robert l'an 1005, et la ville fut réunie à la couronne de France. Le christianisme a été prêché à Sens dans le IIe ou IIIe siècle, par saint Savinien, que la ville révère comme son apôtre.

L'église métropolitaine, qui se déploie sur une grande place, est dédiée à saint Etienne, premier martyr. Cette église, une des plus belles du royaume, a trois grandes portes d'une architecture gothique; la façade est ornée de deux grosses tours, dont l'une est surmontée d'une lanterne de pierre, où est l'horloge de la ville. Il y a peu d'églises qui possèdent un plus grand nombre de reliques, et qui aient des ornements aussi somptueux. Elle se compose de trois nefs : celle du centre est majestueuse; les bas-côtés entourent le chœur; les fenêtres et rosaces sont à vitraux peints par Jean Cousin. Un superbe baldaquin, supporté par quatre colonnes de porphyre, couronne le maître-autel. Le chœur est riche; au milieu on remarque un mausolée en marbre blanc, érigé en l'honneur du dauphin, fils de Louis XV, qui y a été inhumé, ainsi que de la princesse de Saxe, son épouse. Ce mausolée, mutilé pendant la révolution, a été restauré depuis; c'est un des chefs-d'œuvre de Coustou et de son élève, Julien Beauvais. La première figure est celle de l'Amour, dont les regards se dirigent sur un enfant qui, placé à ses pieds, brise l'hyménée. Sur le dernier plan apparaît l'effigie du Temps, couvrant d'un voile funèbre deux urnes unies ensemble par des guirlandes de cyprès et d'immortelles. Sur le devant du monument, le Génie des sciences et des arts paraît plongé dans la douleur, tandis que l'Immortalité réunit en faisceau les attributs symboliques des vertus des deux époux, et que la Religion pose sur leur urnes une couronne.

La cathédrale de Sens renfermait autrefois plusieurs autres mausolées qui attiraient l'attention des amateurs; les débris de celui du cardinal Duprat offrent quatre bas-reliefs d'un travail admirable, seuls restes d'un grand et beau monument que le marteau révolutionnaire a abattu, ainsi que plusieurs autres tombes qui décoraient l'église, celle, entre autres, du cardinal Duperron. On remarque derrière le chœur un groupe en stuc d'un beau travail, représentant le martyre de saint Savinien. La chapelle de la Vierge est décorée avec un goût exquis; d'autres sont riches aussi en sculptures et en peintures. Dans une salle contiguë à l'église se trouvent les portraits de tous les archevêques de Sens. Plusieurs conciles se sont tenus dans cette ville; le plus célèbre est celui où saint Bernard fit condamner Abailard comme hérétique. En 1163, le pape Alexandre III se réfugia à Sens et y séjourna deux ans; ce fut aussi la retraite du fameux archevêque de Canterbury, le fougueux Thomas Becket.

En 1348, la ville de Sens n'était point environnée de fossés; Charles V, encore dauphin, craignant que les Anglais ne s'en emparassent, ordonna aux habitants de l'en entourer. Les eaux de l'Yonne et de la Vanne y coulaient. Plus tard, ces fossés furent comblés; ils ont maintenant disparu, et ont fait place à des promenades ombragées. En 1531, afin de nettoyer la ville et la préserver des incendies, on fit circuler les eaux de la Vanne dans les rues; elles coulent encore dans les principales et y entretiennent la propreté. Sens s'étant déclarée pour le parti de la Ligue, Henri IV l'assiégea en 1590; après trois assauts sans résultats pour ses armes, il fut forcé de lever le siége, et ne prit possession de la cité que quatre ans plus tard. Cette ville est encore en partie entourée de vieilles murailles. On remarque dans ses murs des arcades figurées comme dans les constructions romaines, et aux environs des débris de voies antiques qui conduisaient à plusieurs des cités voisines. Des neuf portes qui donnent entrée à Sens, trois sont antérieures au XIVe siècle ou construites à cette époque; ce sont celles de Notre-Dame, de Saint-Antoine et de Saint-Remy.

On conserve dans la bibliothèque publique de Sens le manuscrit de la fameuse *Fête des fous* et la *Prose de l'âne*, l'un des plus curieux monuments de la folie humaine; ce manuscrit paraît avoir été écrit vers le milieu du XIIIe siècle. Le cahier de vélin est en forme longue, contre l'ordinaire des anciens manuscrits; mais on voit bien qu'on ne lui donna cette forme qu'afin de pouvoir l'enfermer dans des dyptiques qu'on y conservait probablement depuis plusieurs siècles; et en effet il y est encore renfermé; il est noté et écrit avec soin, et toutes les enjolivures sont d'une composition aussi bizarre que la fête qu'il reproduit. — On a donné le nom de *Fête des fous* à certaines réjouissances que les clercs, les diacres et les prêtres faisaient dans plusieurs églises pendant l'office divin, en certains jours, principalement depuis les fêtes de Noël jusqu'à l'Epiphanie. Pour découvrir l'origine de ces cérémonies, il faut remonter aux fêtes du pa-

ganisme, parmi lesquelles les saturnales, les lupercales et les calendes de janvier tenaient le premier rang. Quelque scandaleuses que fussent ces cérémonies, elles subsistèrent en tout ou en partie au milieu du christianisme, malgré les conciles, les papes, les évêques qui mirent tout en usage pour les abolir ; en vain l'on établit des prières publiques, des processions, des jeûnes à cette occasion, rien ne put réprimer ces désordres. C'était surtout dans la cathédrale de Sens que cette singulière solennité se faisait avec le plus d'appareil ; l'âne y était honoré d'un culte tout particulier. Le jour de Noël, après vêpres, les clercs et les diacres dansaient et gambadaient au milieu de l'église ; on élisait ensuite un évêque ou un archevêque des fous, et son élection était confirmée par un grand nombre de bouffonneries ridicules, et entre autres ils encensaient le nouveau dignitaire avec la fumée de vieilles savates qu'ils brûlaient. Puis un âne, revêtu d'une belle chape, était introduit dans la nef, et tous les assistants, déguisés d'une façon grotesque, chantaient en chœur plusieurs strophes dont le refrain était :

Hé, sire âne, hé, chantez,
Belle bouche rechignés ;
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à planter.

De tous les acteurs et les spectateurs de la cérémonie, il n'y avait sans doute qu'un seul animal qui ne riait pas, à savoir, ce pauvre âne qui était forcé de braire à chaque instant ; c'était là vraiment l'*asinus vehens mysteria* dont parle Aristophane.

A une lieue et demie de Sens, on voit la fontaine de Veron, célèbre par ses particularités ; elle est située au pied d'une montagne, et forme un bassin de près de huit toises de diamètre ; à quelques pas de là elle fait tourner un moulin, et son eau, en rejaillissant sur les murs, durcit et pétrifie en assez peu de temps la mousse qui s'y rencontre ; il en résulte des pierres spongieuses, légères, et dans quelques-unes desquelles on distingue encore la mousse. Ce fait est si réel, qu'il faut de temps en temps arracher ces pétrifications qui, sans cela, empêcheraient la roue de tourner. Au bout de cinq cents pas, ce ruisseau se perd dans la prairie voisine. Vis-à-vis de cette fontaine, on voit de l'autre côté de l'Yonne le village d'Etigny, où se conclut, en 1576, la paix entre Henri III et le duc d'Alençon, par les sollicitations de leur mère, Catherine de Médicis.

A. Mazuy.

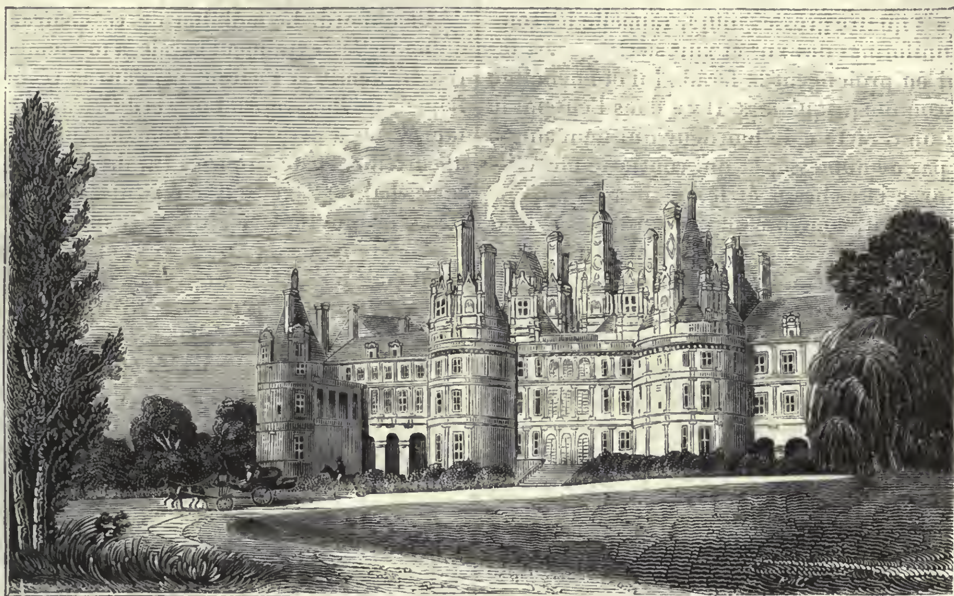


(Porte de Notre-Dame à Sens.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par Giroudot.

FRANCE. — CHATEAU DE CHAMBORD.



(Une vue du château de Chambord.)

CHATEAU DE CHAMBORD,

DÉPARTEMENT DE LOIR-ET-CHER.

C'est en 1523, et sous le règne de François Ier, que fut commencé le château de Chambord, bel édifice où dix-huit cents ouvriers dans tous les genres travaillèrent pendant plus de douze ans. De François Ier à Henri III, la construction de Chambord a coûté, suivant les comptes du trésor royal, 835,570 livres, somme qui représente plus de douze millions de notre monnaie. Malgré de si énormes dépenses, les bâtiments du château n'ont jamais été complètement achevés. Voici ce qu'en dit André Duchesne, dont le style naïf convient merveilleusement au sujet :

« Car enfin que je ne mette en compte les maisons de plaisance, les palais et les autres châteaux que quelques seigneurs ont fait bâtir assez richement, cestui-ci de Chambord est bien le plus magnifique en toutes pièces rares, qu'il y ait guères en Europe, et comme l'abrégé de toute l'industrie humaine de son tems. Le grand roi François Ier y fut servi partout avec tant d'ordre, de conduite et de jugement, que toutes les parades de son architecture se ressentent de la grandeur de l'un des plus grands rois du monde. Cette royale maison a sa vue jusque sur la ville de Blois, encore qu'elle en soit distante de trois lieues, et limitée de tous côtés de prés, eaux et forêts. Riche d'un escalier qui n'a point son pareil en la France pour être tellement et si largement composé, qu'un grand nombre d'hommes y peuvent monter et descendre diversement et en même tems, sans s'entrevoir, et pour être l'un de ses côtés industrieusement dérobé de l'autre. Je laisse à l'œil des curieux les chambres, antichambres, salles, garde-robes, cabinets, portiques et galeries, comme aussi les jardins, et celui même qu'on appelle de la Reine, grand de cinq arpents de terre, au bout duquel, vers la forêt de Blois, vous remarquerez une allée, large de six toises et longue de plus d'une demi-lieue, embellie de plus de quatre rangs d'ormeaux si droitement alignés, que ceux du roi de Perse, tant vantés de l'antiquité, ne seraient rien auprès. »

Ceux qui ont vu Chambord, qui l'ont visité avec soin, qui ont été à portée d'admirer l'ensemble et les détails de ce beau monument, ne sont pas étonnés de la célébrité dont il a joui pendant longtemps, et de l'affection particulière des rois de France qui en ont fait leur demeure favorite. Ce château, situé au milieu d'un parc de douze mille arpents clos de murs, dont l'enceinte a plus de huit lieues, réunit par la variété des sites et les accidents du terrain, ce qui peut favoriser tous les genres de chasse. Des taillis immenses et des forêts spacieuses sont peuplés de cerfs, de biches, de chevreuils et de sangliers ; des garennes, des terriers nombreux et de vastes prairies y attirent et y fixent du gibier de toute espèce. La rivière du *Cosson*, qui traverse le parc et dont les rives touchent presque aux murs du château, offre tous les agréments de la pêche ; ses bords, ombragés par des touffes de joncs et de roseaux, servent de retraite aux oiseaux aquatiques. Le parc, coupé par de larges allées et des sentiers battus, favorise les chasses les plus nombreuses et les plus brillantes. C'est de ces différentes routes que le château se présente sous divers aspects aux voyageurs ; on découvre de loin ses dômes, ses donjons, ses tourelles et ses terrasses. La belle lanterne qui couronne l'escalier, et s'élève majestueusement au-dessus de l'édifice, est aperçue des hauteurs de Blois.

Le caractère d'architecture du château de Chambord a quelque chose de particulier qui l'éloigne au-

tant des formes gothiques que des proportions élégantes des édifices grecs et romains; on serait tenté de croire que l'architecte a voulu laisser un monument singulier pour indiquer l'époque qui a séparé la barbarie de la renaissance des arts. Le donjon, flanqué de ses quatre grosses tours, rappelle les constructions uniformes des XIIe et XIIIe siècles; mais les galeries qui en prolongent la façade lui donnent une élégance inconnue jusqu'alors. Il y a dans l'ensemble de l'édifice un caractère de lourdeur qui ne manque cependant pas de noblesse, et qui contraste merveilleusement avec la richesse et le fini des détails. Le corps du bâtiment, composé de trois ordres de pilastres, présente d'abord à l'œil une grande simplicité; mais au-dessus des terrasses qui couronnent le troisième étage, les ornements sont prodigués avec une telle profusion, les pilastres, les colonnes, les bas-reliefs, les frises y sont si richement sculptés, qu'on a peine à croire, après en avoir attentivement examiné le travail, que douze années aient pu suffire pour exécuter tant de chefs-d'œuvre de dessin et de sculpture. Aussi les sculptures sont-elles aujourd'hui la seule partie brillante du château de Chambord; la plupart sont dans le plus bel état de conservation, et suffiraient à l'illustration de ce bâtiment. Quoique très-variées de formes, elles sont cependant toutes du même goût. On retrouve partout, dans les caissons des voûtes, dans les tympans, dans les bas-reliefs des frises et dans les ornements des chapiteaux, l'F et la Salamandre couronnés, emblèmes des devises de François Ier. Dans quelques parties de l'édifice on remarque le croissant de Diane de Poitiers et l'H et le D enlacés; c'est particulièrement dans les constructions de Henri II. L'emblème de Louis XIV représenté par un soleil, avec sa devise *Nec pluribus impar*, est encore conservé dans plusieurs endroits.

Au-dessous du dôme qui termine l'un des beaux escaliers placés aux angles des cours, dans celui de l'aile d'Orléans, l'artiste a placé trois cariatides qui représentent, dit-on, le portrait de François Ier, de la duchesse d'Etampes et de la comtesse de Châteaubriand. L'escalier, placé dans l'aile de la chapelle, n'est pas entièrement terminé; les cariatides n'y sont qu'indiquées. Dans cet escalier, construit sous le règne de Henri II, devait se trouver le portrait de ce prince, ayant pour pendant celui de la duchesse de Valentinois. La mort prématurée du roi laissa imparfait ce projet, et l'on conçoit que Catherine de Médicis, sa femme, ne se soit pas empressée de le réaliser.

Les deux chapelles sont les pièces les plus remarquables du château de Chambord; la grande, bâtie par François Ier, dans la tour qui termine à gauche la façade, est d'une conservation admirable et d'une simplicité noble et élégante; les arcs à pleins cintres de la voûte viennent se joindre avec une grâce parfaite à l'entablement, et y reposent sur des coussins qui forment un ornement plus ingénieux que de bon goût. L'oratoire de la reine de Pologne, construit dans un corps de bâtiment adossé à la tour opposée à celle de la grande chapelle, est un petit chef-d'œuvre de sculpture. La voûte supportant une terrasse qui paraît avoir fait partie des appartements de François Ier, est d'une richesse de travail étonnante; il est à regretter que ce soit la partie de l'édifice qui ait le plus souffert de la dégradation du temps.

Le reste du château n'offre rien de remarquable qu'une distribution large et bien entendue de vastes et nombreux appartements disposés à chaque étage d'une manière régulière et commode. On ne retrouve dans aucun d'eux les vestiges de l'ancienne splendeur de Chambord. Le mobilier de ce château, qui était d'une richesse vraiment royale, a totalement disparu: il a été vendu à l'encan, pendant la révolution, aux fripiers de Blois, d'Amboise et d'Orléans; et les belles tapisseries d'Arras et des Gobelins qui décoraient les appartements de François Ier, de Louis XIV et du maréchal de Saxe, ont été brûlées pour en tirer le peu d'or que renfermait leur tissu.

Sous le règne de Louis XIV, chaque année Chambord était témoin de nouvelles fêtes. Dans celle qui eut lieu au mois d'octobre 1670, on fit construire dans une des salles du château un théâtre sur lequel Molière et sa troupe jouèrent pour la première fois le *Bourgeois gentilhomme*. Le comique de ce chef-d'œuvre ne fut pas d'abord apprécié par la cour; le roi lui-même voulut attendre la seconde représentation pour porter son jugement. Il se prononça alors en faveur de l'ouvrage, et les compliments qu'il en fit publiquement à Molière mirent fin aux craintes que ce grand homme éprouvait, depuis cinq jours, d'avoir déplu à son auguste protecteur. Les grands seigneurs, qui avaient cru voir dans le silence du roi un signe de mécontentement, et qui s'étaient déchaînés contre la pièce, coururent bien vite après dans la chambre de Molière pour lui témoigner leur admiration. On chercherait aujourd'hui vainement à Chambord des vestiges de tant de splendeur, et c'est au milieu des décombres qu'il faut y recueillir les souvenirs de Molière et de Louis XIV.

Chambord devint plus tard l'apanage du vainqueur de Fontenoy; le maréchal de Saxe s'y reposa des fatigues de trente victoires au sein des plaisirs, des arts et de l'amitié. Ce fut vers la fin de l'année 1748 que le maréchal vint habiter Chambord; il y fut reçu avec tous les honneurs militaires, et y retrouva des compagnons d'armes. Le roi, par une galanterie particulière, permit que ses deux régiments de hulans vinssent y tenir garnison, et leur fit bâtir des casernes à la porte du château. Le maréchal de Saxe menait à Chambord une vie toute militaire; ses soldats étaient tenus dans la discipline la plus exacte; il assistait tous les matins à leurs évolutions, et donnait des soins particuliers à un haras qu'il avait formé avec une race de chevaux de l'Ukraine, qui, libres et sans gardiens, vivaient dans le parc, et arrivaient d'eux-mêmes sur la place d'armes à l'heure de la manœuvre. Le maréchal ne jouit que deux ans de cette noble dotation; la mort vint l'y frapper le 30 novembre 1750. Des honneurs funèbres lui furent rendus avec une pompe toute royale; son lit de parade fut entouré de seize drapeaux pris sur l'ennemi; et six pièces de canon, dont Louis XV lui avait fait présent, tirèrent d'heure en heure pendant quarante jours dans les cours du château.

Depuis quarante ans, le domaine de Chambord a eu une singulière destinée; peu de propriétés en France ont été autant de fois vendues que celle-ci a été donnée. En 1799, Louis XVIII, qui deux ans auparavant avait érigé Chambord en duché pour en faire don à Pichegru, le transféra, sous la garantie de

l'empereur de Russie, à Barras, pour une défection promise. En 1804, Chambord entra dans le domaine impérial. En 1808, par le traité de Bayonne, signé le 12 avril, Chambord fut donné en toute propriété au roi d'Espagne, Charles IV. En 1810, Napoléon fit don de Chambord au maréchal Berthier, lequel n'y parut jamais, et laissa tomber le château en ruines. En 1820, la famille du maréchal Berthier vendit Chambord à une commission qui offrit ce domaine à M. le duc de Bordeaux. Il a fallu de mauvais jours de passions et de haines pour déposséder M. le duc de Bordeaux et méconnaître ainsi les droits sacrés de la propriété. A. Mazuy.

ABD-EL-KADER.

Abd-el-Kader a fixé et fixe encore assez vivement l'attention publique, pour que les détails suivants sur son caractère et sa vie présentent de l'intérêt à nos lecteurs.

Abd-el-Kader appartient à une ancienne famille de marabouts, qui fait remonter son origine aux califes fatimites; il naquit à la guetna de Sidi-Macchidin, aux environs de Mascara. Cette guetna est une espèce de séminaire, où les marabouts, ses ancêtres, réunissaient des jeunes gens pour les instruire dans les lettres, la théologie et la jurisprudence. Elle est située sur les flancs d'une montagne élevée, dans un site riant et pittoresque, où tout dispose à l'étude et à la paix de l'âme.

Abd-el-Kader fut aussi bien élevé qu'un Arabe peut l'être par son père, qui trouva à exploiter en lui une nature intelligente et vigoureuse. Encore fort jeune, aucun passage du Coran ne l'embarrassait, et ses explications devançaient celles des plus habiles commentateurs. Il se livra aussi avec zèle à l'étude de l'éloquence et de l'histoire. Aussi est-il maintenant l'homme le plus disert de son pays, avantage immense chez les Arabes, et connaît-il parfaitement l'histoire de sa nation et les points que la nôtre a de communs avec elle. Il ne négligea pas non plus les exercices du corps, dans lesquels il excelle : il passe généralement pour le meilleur cavalier de Barbarie. Enfin, à vingt ans, il se faisait remarquer par la réunion de toutes les belles qualités que les hommes aiment à voir dans ceux qu'ils mettent à leur tête.

Abd-el-Kader est âgé de vingt-huit ans; sa taille est médiocre; il a peu d'embonpoint; sa physionomie est douce, spirituelle et distinguée; ses yeux sont beaux; sa barbe est rare et noire; ses dents, mal rangées, sont marquées de taches bleues; ses mains sont belles, et il en a un soin particulier; il porte la tête un peu penchée sur l'épaule gauche; ses manières sont affectueuses et pleines de politesse et de dignité; il se livre rarement à la colère, et reste toujours maître de lui; toute sa personne est séduisante; il est difficile de le connaître sans l'aimer.

Abd-el-Kader est d'une grande bravoure; cependant son esprit est plus organisateur que militaire. Quoique son âme soit fortement trempée, dans les circonstances pénibles où il s'est souvent trouvé, il a eu quelques moments d'abattement. Ses mœurs sont pures et rigides; il n'a qu'une femme, qu'il aime tendrement. Sa famille se compose d'une fille de cinq ans, et d'un fils qui lui est né peu de jours avant l'entrée des Français à Mascara. Lorsqu'il était en ville, il habitait avec sa famille une assez belle maison, mais qui n'était point le palais. Il y vivait sans gardes et en simple particulier. Chaque jour, d'assez bonne heure, il se rendait au palais ou beylik pour y vaquer aux soins de l'administration et y donner ses audiences. Le soir, il rentrait dans sa maison, où il redevenait homme privé.

Abd-el-Kader est toujours vêtu très-simplement; son costume est celui d'un pur Arabe, sans aucune espèce d'ornement ni de marque de dignité; il ne déploie quelque luxe que pour ses armes et ses chevaux; il a eu pendant quelque temps un bournous dont les glands étaient en or. Il les coupa; voici à quelle occasion : Un de ses beaux-frères, qu'il avait nommé kaïd d'une puissante tribu, afficha dans cette position un faste qui fit murmurer. Il le manda, et après lui avoir reproché sa conduite, il ajouta : « Prenez exemple sur moi; je suis plus riche et plus puissant que vous; voyez cependant comme je suis vêtu; je ne veux pas même conserver ces misérables glands d'or que vous voyez à mon bournous. » Et aussitôt il les coupa. Depuis cette époque il n'a plus porté sur lui le moindre filet d'or ou d'argent.

Abd-el-Kader aime beaucoup l'étude, à laquelle il consacre le peu de moments de loisir que lui laisse sa vie agitée; il a une petite bibliothèque qui le suit dans toutes ses courses. Lorsqu'il est en expédition, son existence est beaucoup plus royale qu'en ville. Il habite alors une tente superbe, fort commode et distinguée. On y a pratiqué un petit réduit très-élégant où il travaille. Voici quel est au camp l'emploi de son temps, lorsque la journée n'est pas prise par des opérations militaires : En arrivant dans sa tente, après la marche du jour, il ne garde qu'un domestique près de lui, et consacre quelques instants à des soins de propreté. Il fait ensuite venir des secrétaires, et successivement ses principaux officiers, et travaille avec eux jusqu'à quatre heures; il se présente alors à l'entrée de sa tente et fait lui-même la prière publique; il prêche ensuite pendant une demi-heure, en ayant soin de choisir un texte religieux qui l'amène tout naturellement à mettre en circulation les idées qu'il lui convient de répandre sur la guerre et la politique. Du reste, personne n'est obligé d'assister à ses sermons. Peu d'instants après il se met à table; il mange avec son principal secrétaire Miloud-Ben-Arach, son confident intime, ses frères, lorsqu'ils sont à l'armée, et le plus souvent un de ses agas. Les mets qu'on lui sert sont peu nombreux, mais bons et préparés avec soin. Il ne fume ni ne prise, et prend peu de café.

Abd-el-Kader paraît avoir des idées religieuses et providentielles, mais il n'est point fanatique. Il ne craint point de discuter avec des chrétiens sur des affaires de religion, et il le fait sans aigreur et avec politesse; il est honnête homme, et a des principes de moralité bien établis; il se montre exact observateur de sa parole, quoique fin et rusé dans l'acception diplomatique du mot. Rien n'est plus éloigné de son caractère que la cruauté; il gouverne les Arabes avec justice et douceur; il s'est toujours montré, lorsqu'il l'a pu, clément et généreux envers ses ennemis. Deux seulement ont été mis à mort sous son administration, et

encore après jugement : le cadi d'Arzew et Sidi-el-Gomary, cheik d'Angad, qui fut pendu à Mascara dans le mois d'août 1835. On a dit qu'il avait fait étrangler Sidi-el-Aribi. Ce chef, qui avait été très-légalement condamné pour trahison, est mort du choléra-morbus dans sa prison.

La conversation d'Abd-el-Kader est animée et quelquefois brillante. M. Allegro, alors officier d'ordonnance du général Trézel, se trouvant auprès de lui peu de temps avant la reprise des hostilités, lui conseillait un jour, avec adresse et convenance, de se désister d'une partie de ses prétentions au sujet du traité de paix du général Desmichels, et cherchait à lui prouver qu'il ne devait pas se laisser séduire par les caresses de la fortune au point de viser à un but peut-être hors de sa portée. « Allegro, lui dit l'émir, il y a trois ans que je n'étais encore qu'un des quatre fils de mon père, obligé, lorsque j'avais tué un homme dans un combat, de m'emparer de son cheval et de son équipement pour augmenter ma chose. Tu vois ce que je suis maintenant, et tu veux que je n'aie pas confiance en moi ! »

Abd-el-Kader ne paraît envier à l'Europe que des perfectionnements matériels, et fait peu de cas de notre civilisation. Il se plaît à entendre parler des actes du gouvernement de Bonaparte, et ce qu'il admire le plus en lui, c'est non ses triomphes militaires, mais l'ordre qu'au sortir d'un bouleversement général il a su faire régner dans ses Etats.

Dans sa vie privée, Abd-el-Kader passe pour économe jusqu'à la parcimonie ; mais comme prince, il dépense à propos. Il n'a que des idées fausses sur le commerce et les finances.

TURQUIE. — CONSTANTINOPLE.

Arrivé au détroit qui conduit à la pointe de Cancopi, sous les murs de Constantinople, on jouit du plus beau point de vue de l'univers. Les bords du détroit sont ornés de maisons charmantes, et des villages placés à mi-côte forment au loin des groupes délicieux. Les feuillages verts qui ornent de toutes parts les riches vallées sur lesquelles serpentent librement les eaux du Bosphore, ces contrées superbes où la nature est grande et fière d'un air de liberté, sont habitées pourtant par des hommes esclaves, dont les traits portent l'expression de la servitude et de l'avilissement ; mais la ville dans laquelle ces hommes sont enchaînés par le despotisme a toute la beauté, toute la grandeur qui manquent à leur caractère. Qu'elle est éblouissante cette citée fondée par un grand homme, dégagée de tout bâtiment insalubre, ornée de ses mosquées, de ses flèches dorées, de ses superbes platanes, qui projettent leur ombre sur ces monuments à la fois légers et somptueux ! L'aspect de Constantinople frappe l'imagination d'étonnement ; rien n'est plus majestueux, plus pittoresque, plus magnifique, plus délicieux enfin que la situation de cette ville ; la nature semble l'avoir prédestinée pour être la capitale de l'univers, et les architectes paraissent l'avoir bâtie pour fasciner les regards.

Cette merveille est entourée d'une muraille de quatorze milles de tour ; quarante-trois portes, autrefois, en fermaient l'entrée ; elles sont aujourd'hui réduites à vingt ; une d'elles, qu'on nomme Akhour-Kapoussi, ne s'ouvre que pour les approvisionnements du sérail. Tout ce qui contribue à rendre une ville remarquable se trouve dans Constantinople : des aqueducs superbes, qui ont coûté plus de 60 millions, servent à distribuer des eaux de toutes parts ; les portiques, les écoles, les églises élevées à toutes les croyances, les hôpitaux, visités très-souvent par des maladies contagieuses ; les palais éloignés des quartiers où le commerce et le peuple habitent, ses bains magnifiques, son sérail imposant, un théâtre enfin, où peu d'artistes s'exercent, il est vrai, mais qui prouve que la barbarie n'a pas toujours régné dans cette ville, puisqu'on y a sacrifié aux arts.

Aucun pays n'a éprouvé de plus sanglantes révolutions que ce beau pays ; la cause en est dans les changements fréquents des souverains, dans l'incapacité, les vices et les crimes de la plupart d'entre eux, désordres qui valurent à plusieurs une fin désastreuse. Espérons que les lumières franches et pures éclaireront les maîtres de cette terre, que la nature a dotée de ses plus belles productions et de son soleil radieux. Déjà la révolution française y a apporté des améliorations, en contribuant à la peupler d'hommes libres ; et il faut dire, à la louange du pouvoir même, que les étrangers y vivent tranquilles et heureux.

Un des faubourgs de Constantinople, Péra, auquel est réservé l'honneur de loger les ministres plénipotentiaires de l'Europe, offre une variété très-piquante d'étrangers. Le Grec s'y montre gai et bruyant, l'Arménien grave et sévère ; à côté du Juif au teint hâve, aux yeux vifs et faux, on rencontre le Français au visage gracieux et ouvert ; puis viennent, pour compléter le tableau, les capucins, les moines, les cordeliers, et, au milieu de ces groupes, les eunuques, noirs ou blancs, richement vêtus, montés sur leurs chevaux plus élégants encore que leurs maîtres.

Péra serait une résidence très-originale et très-recherchée, si la malpropreté des rues, l'incommodité des maisons, les denrées détestables qu'on est forcé d'accepter, n'y rendaient la vie toute de privations ; cependant les ministres peuvent s'y plaire, car leurs habitations sont des palais magnifiques, et ne laissent rien à désirer aux représentants des rois de l'Europe.

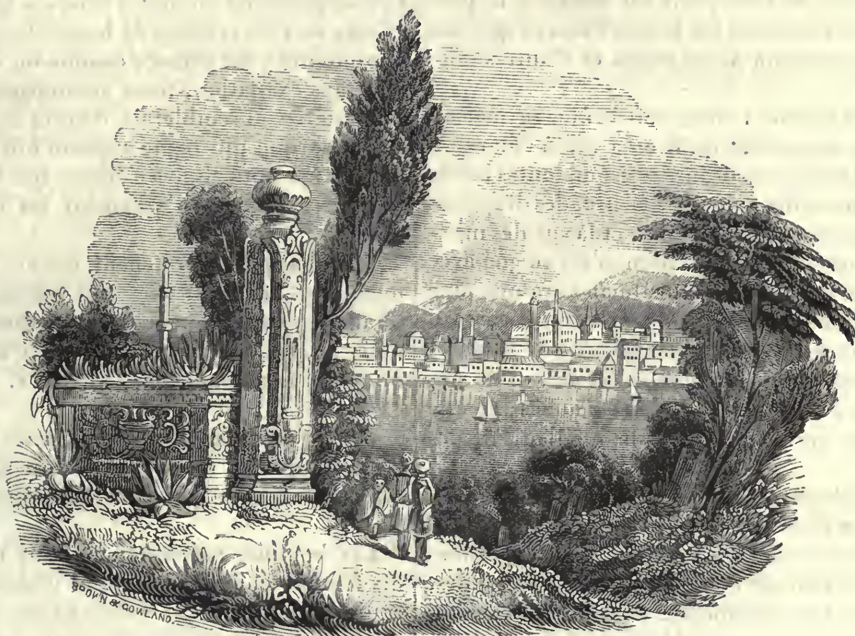
Le faubourg de Péra, comme la ville même de Constantinople et ses autres faubourgs, jouit d'un silence parfait ; les voitures, inconnues dans ce pays, ne viennent pas interrompre le sommeil des habitants. Le tintement des cloches n'est pas plus importun, car, à l'exception d'un couvent, aucune église ne possède le privilége d'appeler ses paroissiens à la prière par le secours d'une clochette. De ce faubourg on découvre les tombeaux des Musulmans, ombragés par une forêt majestueuse de cyprès.

Avant de descendre par l'échelle Balouk-Bazar dans Constantinople, on rend visite à d'autres tombeaux intéressants par la réunion des morts qu'ils renferment : les catholiques, les protestants, Francs, Italiens ou Anglais tous reposent en paix dans le *grand Champ des morts ;* mais nul arbre n'est planté pour orner, ombrager ou rafraîchir cette dernière demeure de toutes les croyances ; le soleil brûle et

dessèche les simples fleurs qu'une main amie y est venue planter; quelquefois cet asile religieux est troublé par les éclats d'une douleur scandaleuse; des femmes y viennent gémir, sangloter et crier sur la tombe de leurs maris; elles adressent à leur ombre des reproches sans mesure ni tendresse; puis, après cette espèce de comédie lugubre, on les voit s'endormir sur leur tombeau, jusqu'à ce que le gardien les chasse du cimetière.

Le premier édifice qui se montre en entrant, comme je l'ai dit, par l'échelle de Balouk-Bazar, c'est la douane Turque, bâtie de bois, et très-remarquable; puis le marché au poisson, encombré presque toujours par une nombreuse population; le bâtiment où se pile le café n'est pas éloigné du marché; le bruit des machines qui servent au broiement est très-incommode; le café ne se vend jamais que pilé à Constantinople et très-mélangé; c'est le pays où on le prend le plus mauvais et en plus grande abondance.

On trouve sur sa route, en se dirigeant vers le sérail, la chapelle funéraire de Sélim III, très-remarquable par sa propreté et son élégance; bientôt se présente l'immense palais du grand-visir, où toutes les ambitions viennent se heurter; aussi ce séjour est-il témoin du flux et reflux de toute la population de la ville; on appelle ce palais la *sublime Porte;* c'est



(Une vue pittoresque de Constantinople.)

auprès de ce lieu si fréquenté que se trouve le terrible *Babi-Hamaïoun*, qui voit les exécutions journalières des suspects et des victimes du despotisme; les pachas eux-mêmes y viennent quelquefois expier leur cruauté.

A quelque distance de ce lieu, qui inspire une sorte d'effroi, on trouve l'*Estaminet Turc*, recherché de tous les habitants les plus considérables de la ville, le *café Anglais* de Constantinople.

C'est là qu'on peut prendre une juste idée de l'abrutissement où conduit la manie abjecte de fumer; si nos fashionables pouvaient contempler les habitués de Theriaki, leur maigreur, leur pâleur cancéreuse, leurs yeux éteints et hagards, leurs corps semblables à des squelettes, et surtout l'anéantissement où cette passion les fait tomber, la vue de ces momies vivantes calmerait sans doute l'amour de nos élégants pour le cigare et l'opium, et l'air de la capitale, déjà assez épais dans nos promenades, cesserait d'être infecté par la fumée que nos *hommes libres* se croient en droit de jeter, autour d'eux, sur les jolies personnes qu'ils enlaidissent assurément, en les forçant de grimacer à cet encens nouveau qu'elles reçoivent à *plein nez* de leurs adorateurs.

Mais si les Musulmans s'infectent et s'engourdissent avec leur pipe bien-aimée, ils ont aussi l'habitude du bain, qui compense, au moins sous le rapport de la propreté, leur mauvaise passion. On cite, parmi les plus beaux établissements de ce genre, les bains appelés les *Thermes;* ces bains sont les plus splendides qui soient au monde; c'est en vain que la capitale de la France a voulu les imiter; rien ne peut donner une idée des soins prodigués aux habitués des *Thermes orientaux*. Du reste, notre impatience française s'arrangerait peut-être mal de tout ce qu'il faut endurer là, pour prendre la chose la plus simple à

nos yeux, un bain. D'abord le divan où il faut boire du café et fumer, les promenades qu'il faut faire dans les chambres chauffées graduellement, la pierre de marbre sur laquelle il faut livrer ses membres aux masseurs comme pour un sacrifice, les frictions rudes qu'il faut souffrir avec le gant de crin, les arrosements aux eaux savonneuses et parfumées, le second café à boire et le repos à prendre; après tout cela enfin, une demi-journée perdue; je le répète, nos Français, si actifs et si occupés, ne pourraient se résoudre à tant de peine. Mais le temps perdu, pour les Orientaux, est un temps gagné. Dès qu'ils peuvent fumer, boire du café et dormir, ils éprouvent les jouissances pour lesquelles ils sont nés; et lorsque, couché sur un divan, le Turc, accroupi, fume son *chiché*, ou promène ses doigts dans le mets qu'on lui sert, tandis qu'un esclave, à l'aide d'un éventail, fait naître autour de lui un peu d'air, le Turc jouit du bonheur le plus parfait, jusqu'au moment où la nuit l'avertit que son harem l'attend avec un autre sopha et d'autres langueurs.

Le Turc, indifférent à tout, voit brûler sa maison avec autant de sang-froid qu'il en a mis à l'élever à grands frais. Dans les maisons, presque toutes bâties en bois, on trouve des bains de marbre, des draperies dorées, des richesses répandues çà et là sur des meubles quelquefois vermoulus. Rien n'est soigné avec harmonie dans l'Orient; le Musulman aura une pipe de grand prix entre les mains, assis sur un carreau sale et dur; son coucher, jeté au hasard sur le plancher ou sur un mauvais sopha, n'est fait ni de nos doux édredons, ni de nos moelleux matelas; ce que nous appelons un grabat ferait le meilleur lit des Musulmans.

Ce peuple calme est étranger aux querelles vaillantes, ainsi le duel et le suicide sont pour eux des êtres de raison. La police, si difficile à exercer dans les grandes villes, et qui a tant de peine à réprimer les crimes, n'a que faire à Constantinople. Mais le Musulman, qui n'est ni colère ni emporté, est rusé, fin et dissimulé; lorsqu'il veut obtenir une grâce, il a recours, pour séduire le seul homme qui les dispense, le grand-visir, aux flatteries, aux politesses, aux fausses protestations; mais le Musulman, qui ne se permet pas, par orgueil, le jeu d'aucun instrument, qui méprise la danse, qui dédaigne l'adresse dans les exercices, à qui la chasse est inconnue, et qui ne se sert du cheval que pour se transporter lentement et gravement là où il a besoin d'aller, et non pour faire assaut de légèreté avec son coursier; le Musulman, dis-je, ne pouvant mettre d'amour-propre dans les talents qu'il n'a pas, et qu'il ne veut pas avoir, est étranger encore au défaut de la vanité, défaut si commun parmi les hommes civilisés. La naissance, si bien faite pour exalter l'orgueil des familles nobles chez la plupart des hommes, n'existe pas parmi les Musulmans; ceux-ci ne connaissent que leur père, mais ils le chérissent, le soignent vieux ou malade, ce père qui ne descend jamais d'aucune race dont l'histoire *a dû conserver le nom et le souvenir.* Sans doute cette circonstance est favorable à la simplicité des mœurs, mais elle l'est aussi au mépris de la gloire.

Le Musulman aime et respecte sa patrie; un prisonnier préfère mourir plutôt que d'aller ailleurs chercher la liberté. Du reste, il y a peu de temps encore, l'instruction et les livres pénétraient difficilement dans ces contrées. On cite la réflexion d'un de ses ambassadeurs, qui prouve en lui une âme autant élevée qu'une tête peu meublée de la science géographique; à l'occasion du tombeau de Napoléon, il disait qu'il ne concevait pas que les Français ne fussent pas aller chercher, *à pied ou à cheval*, ce tombeau du grand homme à Sainte-Hélène.

Ce peuple, tout esclave et tout indolent qu'il est, inspire aux voyageurs un intérêt d'observation très-piquant. Le Musulman a l'air fier et noble, son costume ajoute à la dignité de son port et de ses traits; son climat, sans être aussi beau que celui de l'Italie, est heureux; un léger vent du sud vient adoucir les rigueurs de l'hiver, et l'été n'a pas de chaleur trop brûlante, sous le vent du nord, qui rafraîchit, par son passage, l'ardeur du beau soleil de ces contrées. Les rapports des étrangers avec ces hommes doux et calmes sont un échange de bienveillance réciproque; l'hospitalité y est exercée comme un devoir, c'est-à-dire sans exaltation, mais accompagnée de douceur et d'intérêt. Il semblerait, d'après les idées libérales du monarque qui règne aujourd'hui sur ce peuple, qu'une ère nouvelle va s'élever sur le trône. On le sait, déjà il vient d'affranchir les femmes de son sérail.

Nous allons maintenant donner une idée des mœurs et des habitudes des femmes turques. Le sérail du grand-seigneur mérite de fixer d'autant plus notre intérêt, que bientôt peut-être il n'existera plus que dans le souvenir des Orientaux.

« C'est une grande question parmi les hommes, dit
» Montesquieu, de savoir s'il est plus avantageux
» d'ôter la liberté que de la leur laisser. »

Les hommes préféreraient, sans contredit, avoir dix femmes enfermées obligées d'obéir, qu'une seule courant à son aise qui n'obéirait pas, et qui n'userait de sa liberté que pour tourmenter celui que les lois lui donnent pour maître. Un maître! c'est là le titre qui, dans notre pays, offense la femme, et lui fait abuser quelquefois de sa liberté: qu'un mari se contente d'être le soutien de sa compagne, on verra peu de femmes désirer secouer le joug conjugal, et la grande question d'*ôter* ou de *laisser la liberté aux femmes* sera résolue.

Mais en Turquie, il est une coutume qui révolte la délicatesse de nos Françaises; c'est la loi qui permet à plusieurs femmes de prendre place dans le même ménage. Les Musulmanes s'arrangent pourtant très-bien de cette loi. Il est vrai que le mari de plusieurs femmes, à Constantinople, les traite toutes ensemble beaucoup mieux que ne le fait quelquefois à Paris l'époux d'une seule. Le Musulman est doux et affectueux pour ses compagnes; la femme est à ses yeux le plus beau présent qu'ait fait la Divinité aux hommes, le plus grand des biens qu'il peut acquérir; aussi, dans cet heureux pays, pour les familles qui possèdent de jeunes et belles filles, le cruel *sans dot* n'attriste pas les cœurs: non-seulement le notaire ne vient pas se placer entre les affections et l'intérêt, mais c'est au futur à faire de riches présents à la famille de l'épousée; la mère, les sœurs, les cousins et cousines, tous, jusqu'à la dernière génération, re-

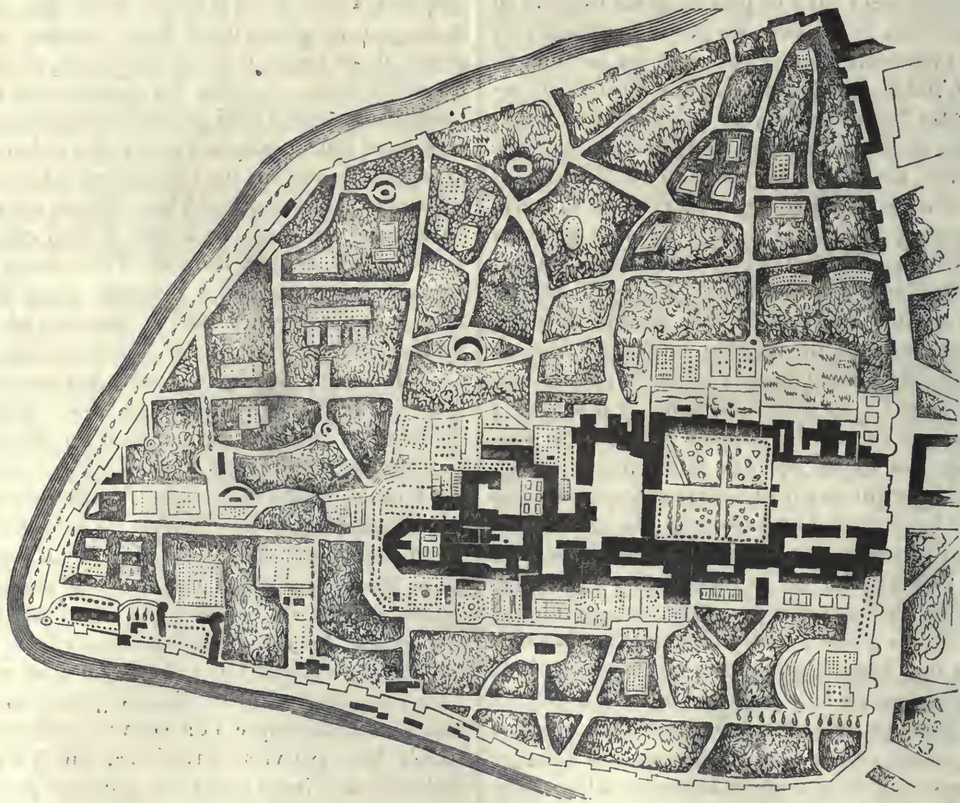
çoivent un cadeau proportionné à la beauté que l'on confie à l'heureux mari qui a promis de faire son bonheur; et, si le Turc manquait à son serment, dès qu'il est prouvé que les torts viennent de son côté, les lois le punissent très-sévèrement, la victime alors obtient sa séparation et une pension viagère proportionnelle à la fortune du mari; voilà qui vaut mieux pour les Musulmanes, que, pour les Françaises, la dot à donner et quelquefois à perdre. Si au contraire la jeune femme a des torts, le mari, pour s'en débarrasser, peut en faire cadeau à l'un de ses amis; c'est la seule vengeance qu'il lui soit permis d'exercer. Mais, comme je l'ai dit, les Musulmanes ne sont pas seules à ordonner dans la maison; les Musulmanes portent des voiles épais lorsqu'elles vont se promener, et elles se promènent très-peu : il est permis à tout vieillard qui rencontre une femme seule dans la rue de la reconduire forcément chez elle, tant il est scandaleux de voir une femme seule se promener. Mais ce qui est plus affreux que le voile et la retenue où vivent les femmes de Constantinople, c'est de partager sans se plaindre les affections d'un mari. Voilà l'idée révoltante qui n'admet aucune compensation aux yeux de nos jolies Françaises; malgré leur goût pour la toilette, elles n'accepteraient pas à ce prix les gazes brodées en or, les pierreries précieuses, les perles brillantes, les étoffes de cachemire dont se couvrent les femmes de l'Orient. L'habitude fait tout. La fille d'un Turc, accoutumée dès l'enfance à savoir qu'elle ne doit changer son titre de fille qu'en devenant, non pas *la femme* d'un homme, mais l'*une des femmes* d'un Musulman, s'arrange d'avance d'un sort qui est celui de sa mère, de ses parentes, de ses amies; elle ne rêve pas pour elle un autre bonheur que celui de sa mère, qui est d'obéir aveuglément à son époux. Lorsqu'il plaît à celui-ci d'ajouter à sa maison une femme de plus, elle l'accepte comme un meuble nouveau; loin de se plaindre, elle trouve dans la nouvelle épouse une compagne pour l'aider dans les détails du ménage, et il n'est pas rare de voir les femmes d'un harem s'aimer comme des sœurs, soigner mutuellement leurs enfants; et celle qui en a le plus est plus respectée, plus chérie que les autres. Les personnes qui ont été admises dans l'intérieur des familles musulmanes ont remporté l'impression du bonheur qui y règne; ces femmes, que les Françaises plaignent tant, sont loin à leur tour de les trouver heureuses, elles se révoltent à l'idée de leur liberté, qui n'est à leurs yeux qu'une preuve de mépris de leur mari : « Comment, disent-elles, les Français dédaignent-ils assez leurs femmes pour les laisser voir à tous les hommes? » Elles ne peuvent croire que des femmes honnêtes aillent dans le monde les épaules et les bras nus, ainsi exposées à tous les regards; elles les croient très-malheureuses et presque dégradées. Les femmes musulmanes ne changeraient donc pas leur destinée avec celle des femmes libres; ces femmes ont encore une raison de bonheur que n'ont pas toujours les Françaises, c'est une santé parfaite; elles mènent une vie si calme, elles ont des habitudes si simples, que leur belle nature ne se détériore jamais que par le temps. Pour rendre leur constitution forte et saine, la mère, dans ce pays, nourrit toujours sa fille, et si un malheur se place entre elle et son devoir, la femme choisie pour le remplir devient à l'instant même de la famille, est traitée, comme l'un de ses membres, avec tous les égards qu'on devrait à une seconde mère. Cette enfant, après avoir sucé un lait pur pendant plusieurs années, passe à des aliments abondants et sains; arrivée à l'âge de croissance, jamais les vêtements de la jeune fille n'empêchent ses organes de se développer; jamais les corsets baleinés, les ceintures meurtrières ne font partie de ses ajustements; sa taille n'a pas besoin, pour être gracieuse, de ne compter que quelques pouces de circonférence; elle s'arrondit sans s'écraser sous le corsage proportionné à sa grosseur; les poumons de la jeune fille se dilatent facilement sous sa robe sans agrafes; et à l'âge où nos demoiselles sont chétives, frêles, malingres et sans fraîcheur, la Musulmane est belle et déjà formée. Mais si l'on accorde aux femmes de Constantinople plus de force, plus de fraîcheur, et, pour dire tout, à regret, plus de beauté qu'aux Françaises, qu'elles sont loin d'elles par les facultés de l'esprit! le mari des premières ne leur demande, et pour cause, qu'une science, celle d'élever les nombreux enfants qu'il désire. N'ayant pas lui-même une imagination très-active, il n'a que faire de femmes exaltées auprès de lui; aussi leur éducation est-elle complétement négligée, et les dignes compagnes des Turcs n'ont d'autre savoir que de nourrir et soigner religieusement leurs enfants, que de se parer, de se baigner, de se parfumer, de se peindre les sourcils, les cheveux, les ongles et le visage; de produire le plus d'effet possible sous leurs vestes dorées, sous leur tunique à longs plis et leur voile de gaze, et leur turban de cachemire. Avec ces talents pour plaire, uniquement à leur époux, elles peuvent, en science, ne pas aller même si loin que la fausse *Agnès;* elles peuvent renoncer à *lire, écrire et compter passablement;* mais elles peuvent vivre heureuses, parce que les femmes dont je parle ne sont pas humiliées de leur position; elles sont femmes légitimes d'un homme; protégées contre ses passions et ses torts par la loi; elles prennent, à ses côtés, le titre d'épouse et de mère. Le harem d'un Musulman, où se trouvent quelquefois réunies quatre, six, huit ou dix femmes, selon sa fortune, est un sanctuaire sacré qui inspire le respect. Il n'en est pas de même du sérail, cet asile de la servitude et du despotisme; là, ce ne sont plus des femmes qui attendent leur époux, ce sont des esclaves qui attendent un maître; des femmes achetées par des êtres vils et dégradés, qui ont marchandé leurs chairs pour servir à satisfaire l'appétit brutal de leur seigneur, un ramas de femmes abruties que l'on couvre de diamants pour cacher leur pauvreté primitive, que l'on parfume pour purifier leurs corps, ne pouvant purifier leurs âmes, composent le peuple de ce lieu fondé en l'honneur de la débauche; ce sérail, enfin, objet de terreur et de dégoût. Si par malheur il se trouvait parmi ce misérable troupeau humain une femme qui sentît sa dignité, à combien de souffrances ne serait-elle pas destinée, soumise aux caprices d'un homme qui la possède sans penser qu'il devrait l'aimer, sans même qu'elle puisse obtenir de lui un léger mensonge pour se tromper soi-même sur son abjecte position! Elle est forcée de feindre elle-même un amour qu'elle n'a pas, de cacher son désespoir, ses larmes, et sa haine peut-être, sous des dehors doux et gracieux. Oui, si cette femme existe dans le sérail, elle est digne de

pitié. L'esclave qui maudit ses chaînes, qui préférerait une misère honorable à une opulence infâme, mérite encore l'estime des hommes libres, et celui qui lui rend sa dignité en l'affranchissant a droit à leur respect.

Béni soit le sultan qui vient d'ouvrir les portes de la prison dorée, si la liberté des femmes qu'il y tenait enfermées est complète; mais s'il n'a fait que rendre leur esclavage moins cruel, il n'a rien fait pour elles, car il ne les a pas affranchies de la honte, et il les a dégradées davantage. Dès qu'on pourra penser que le sérail est un lieu de joie et de délices pour les femmes qui l'habitent, qu'elles se trouvent heureuses de leur flétrissante position, ces femmes inspireront bientôt le dégoût méprisant dont on couvre, en Europe, ces êtres que, forcé de nommer des femmes, on a séparés du genre humain en les disant *perdues*.

Oui, il faut, pour l'honneur de ces malheureuses esclaves, *que la terreur habite aux portes du palais;* il faut que le sérail reste imposant au pied des mers, entouré de ses hautes et redoutables murailles, flanqué de ses tourelles et de ses flèches que le soleil semble enflammer; il faut que ce palais magnifique conserve ses tours, ses remparts et ses hommes armés, ses eunuques noirs, ses vieillards blancs, son divan qui tremble à l'approche du maître; il faut que la faiblesse de ses belles victimes soit comme ennoblie de toute la force qui les entoure; il faut que leur jardin, triste comme les cyprès qui le décorent, entende plus de gémissements que d'amoureux soupirs, ou, ce qui vaut mieux sans doute, que le sérail tombe en cendres, que le sultan n'ait plus qu'un harem, que des femmes remplacent des maîtresses, et qu'après avoir compris qu'on devait rendre les femmes heureuses, Mohamed II soit convaincu qu'il faut encore les honorer.

AGLAÉ COMTE.



(Plan des jardins et du harem du Sultan à Constantinople.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique fabriquée par GIROUDOT.

INDES ORIENTALES.



Le rajah de Baroda.

LE RAJAH DE BARODA.

Baroda est une vaste et populeuse ville des Indes orientales, avec des rues larges et sales, remplies de pourceaux qui vont et viennent dans tous les sens, et n'annoncent pas la richesse, quoiqu'il y ait d'immenses fortunes parmi les commerçants, indigènes et européens ; les maisons en général y sont très-hautes, la plupart construites en bois avec des toits inclinés en tuiles. Le palais du rajah, vieux bâtiment du même genre, est élevé de quatre étages et situé sur la place principale ; il y a dans l'enceinte des murs quelques pagodes passables, mais nul autre édifice ne mérite la moindre attention. En dehors de la ville se trouve le cantonnement des troupes de la Compagnie des Indes ; c'est tout à fait un village anglais, comme on en voit aux environs de Londres, avec des maisons en briques, et de petits jardins fermés par une haute haie de verdure ; l'église chrétienne qui s'élève au milieu, construction gothique, élégante, peut contenir de quatre à cinq cents personnes.

Le rajah actuel de Baroda est un homme de talent qui gouverne lui-même ses Etats, sans prendre conseil de ses ministres, et qui les gouverne avec autant de justice que de vigueur. Son seul défaut est un amour excessif de l'argent. Le territoire qu'il possède est considérable, mais non pas d'un seul tenant ; ce sont des lambeaux de provinces bizarrement entremêlés aux possessions de la Grande-Bretagne et de plusieurs rajahs indépendants ; ses revenus, qui s'élèvent à environ vingt millions de francs, surpassent

toutes les évaluations que l'on pourrait faire d'après l'étendue de son territoire, dont la plus grande partie est sauvage et stérile, et ne sauraient s'expliquer que par la fertilité et la population remarquable des districts qui sont réellement productifs. Du reste, le rajah de Baroda est, après Rundjet-Sing, le plus riche et le plus puissant des souverains de l'Inde.

Un Anglais, l'évêque de Calcutta, Ebert, nous a laissé quelques détails sur un voyage qu'il fit à Baroda, ainsi que sa visite au rajah. Voici les passages les plus curieux de sa relation : « A environ trois lieues de la ville, nous rencontrâmes le résident britannique qui était venu au-devant de nous; il m'apprit qu'il avait vu le rajah sortir de son palais, et que nous le trouverions sous des arbres en dehors des murs. Nous hâtâmes le pas pour ne pas faire attendre Sa Hautesse trop longtemps, et après une marche de deux heures nous vîmes en effet une multitude de soldats presque tous arabes, les uns montés sur des chevaux ou des chameaux, portant chacun un gros paquet de fusées ; les autres à pied, armés de sabres et d'arquebuses. Les troupes formaient une longue avenue, à l'extrémité delaquelle nous aperçûmes plusieurs éléphants, dont un, équipé avec une splendeur plus qu'ordinaire, était celui du rajah. En somme, pour la pompe et la richesse, le spectacle qui s'offrit à mes yeux surpassa beaucoup mon attente, et piqua d'autant plus ma curiosité qu'il était tout asiatique, sans aucune de ces imitations du costume ou du cérémonial d'Europe que j'avais vues aux autres cours. Là, nous descendîmes de cheval, et nous cheminâmes à pied entre les deux lignes ; nous arrivâmes enfin au rajah qui est un petit homme trapu et qui paraissait avoir une trentaine d'années. Quand nous eûmes échangé les compliments d'usage, Sa Hautesse me demanda quel jour je comptais aller la visiter ; je nommai le surlendemain ; elle remonta alors sur son éléphant, et nous prîmes des directions différentes à travers la ville.

» Au jour dit, le résident britannique et moi nous allâmes, avec le cortége le plus pompeux que nous avions pu réunir, rendre visite au rajah ; il nous reçut selon les règles les plus rigoureuses de l'étiquette orientale, dans une longue et étroite salle à laquelle on arrive par un vilain escalier. Cette salle était tendue en étoffes rouges, avec des rideaux aux fenêtres, une multitude de méchantes gravures anglaises, accrochées le long des murs, des lustres suspendus au plafond et une petite fontaine au milieu. A une des extrémités, il y avait sur le plancher un tas de coussins qui formait le trône de Sa Hautesse ; et à gauche de ce trône, une rangée de chaises sur lesquelles nous prîmes place. La soirée se passa avec de la musique, un ballet et une collation ; la seule chose un peu extraordinaire fut que le prince, par cérémonie ou par politesse, nous accorda une audience privée dans son propre cabinet, petite chambre qui renfermait divers objets de luxe ou de commodités venus d'Europe, ainsi que deux gravures, la première de Bonaparte, la seconde du duc de Wellington. La veille de mon départ, au coucher du soleil, le prince vint dans toutes ses splendeurs me rendre ma visite et me présenter ses adieux. Le rajah avait amené son fils avec lui, enfant de six ans que l'on regarde déjà comme un grand personnage, et auquel on porte toute la considération due à l'héritier présomptif. Tout le monde se mit ensuite à chuchoter avec son plus proche voisin ; le rajah m'apprit qu'il avait une fille bonne à marier; il lui trouvait bien un excellent parti, mais il n'avait pas assez d'argent pour subvenir aux dépenses nécessaires; il espérait que le gouvernement anglais lui en prêterait à un intérêt raisonnable. Durant ces conversations, des danseuses et des musiciens se donnaient toutes les peines du monde pour plaire, sans que personne daignât les honorer d'un regard ou prêter un moment l'oreille, excepté moi peut-être. La musique ne manquait pas d'harmonie, mais était monotone et langoureuse. Quant aux danseuses, elles étaient laides, comme c'est l'ordinaire, et empaquetées dans d'immenses jupes rouges ; leur danse lourde et disgracieuse n'avait rien qui pût charmer les yeux d'un Européen. »

Nous ajouterons à ces détails quelques traits des mœurs et du caractère des Indiens de ces contrées. Dans les mois d'août et de septembre, quand les épis rôtissants abondent, ils se livrent à la paresse, à la danse et au jeu ; généralement on les voit alors couchés, abandonnés à de frivoles contemplations, jouant au ballon, ou absorbés par un jeu semblable aux dés pour lequel ils ont une passion effrénée. L'hospitalité s'exerce d'une manière fort remarquable parmi eux ; ils offrent toujours à un étranger ce qu'ils ont de mieux. Si un guerrier, en entrant dans une cabane étrangère, n'est pas immédiatement engagé à manger, il se regarde comme profondément offensé, quand même il viendrait de faire chez lui son repas. Dans ces occasions, il ne suffit pas d'offrir la nourriture ordinaire, comme gibier ou *homany*, c'est parmi eux une incivilité et une grossièreté de ne point mettre devant l'hôte leurs plus grandes friandises, sucre, huile d'ours, miel, et, quand ils en ont, du rhum. Si, ce qui arrive souvent, il n'y a aucune espèce de nourriture, le fait est immédiatement annoncé, et sur-le-champ il est accepté comme une excuse suffisante.

Leur faculté de supporter une fatigue continue est réellement extraordinaire; les femmes mêmes peuvent voyager aussi vite qu'un cheval, et portent une incroyable quantité de bagages sur le dos. Leur discipline à l'égard des enfants n'est pas remarquablement sévère. Fouetter est une chose rare parmi eux, et cette punition est considérée comme le plus honteux des châtiments ; les fautes sont ordinairement réprimées par une immersion dans l'eau froide ; et comme on le peut aisément présumer, leurs enfants sont beaucoup plus obéissants en hiver qu'en été. Une triste coutume est encore en usage parmi eux ; cette coutume, c'est l'infanticide ; ils tuent principalement les filles ; c'est à la difficulté de contracter des alliances convenables qu'il faut attribuer cet usage ; la vanité, en voilà la cause pour ce qui les concerne, car ils ne cherchent point à se justifier à l'aide de la tradition. Chez les Minas, il existe toutefois une loi qui leur fait une obligation et leur donne la faculté de se débarrasser de leurs filles, et ils font même intervenir le Ciel dans cet acte barbare ; sur cent cinquante familles, on trouve seulement trente filles à côté de cent quatre-vingt-dix garçons. Le rajah de Boudi a été amené, par les représentations du dernier agent politique anglais placé auprès de lui, à proscrire l'infanticide de ses Etats, et le gouverneur gé-

néral s'est empressé d'écrire à ce prince pour lui témoigner toute la satisfaction que lui causaient ses efforts.

Les guerriers indiens, pour parcourir une petite distance, ne vont pas plus vite que les Européens; mais ils sont capables de soutenir la fatigue pendant un temps incroyable; ils peuvent courir douze ou quatorze heures sans relâche; et après un repas fait à la hâte et un repos très-court, ils paraissent complétement refaits et prêts à une nouvelle course. Leurs principes militaires sont en petit nombre et simples, mais remarquables pour la sagacité et singulièrement appropriés au caractère des guerres dans lesquelles ils sont généralement engagés. La circonspection est peut-être, plus que l'audace, le trait caractéristique de leur système; détruire leur ennemi au moindre risque possible pour eux-mêmes, est leur but principal. C'est à tort qu'on les a parfois supposés privés de discipline; leurs manœuvres sont peu variées, mais ils les exécutent avec beaucoup de promptitude et d'intelligence. Ils sont fort adonnés à la superstition, et professent une grande vénération pour leurs magiciens; presque tous ces dignitaires sont vieux et décrépits. A. M.

ANTIQUITÉS.

On vient de trouver, entre Saulieu et Autun (à Liernais, Côte-d'Or), une tête de taureau, du travail le plus exquis, qui paraît être, après un examen attentif, de cet airain de Corinthe qui était si recherché par les dames romaines, qui fut si fameux chez les anciens, et dont la composition est restée un secret.

Cette antique présente trois questions principales à résoudre · 1° Une question de chimie sur un métal d'une composition inconnue, qui, chose bien remarquable, exhale une bonne odeur. Assurément, dans ce temps où la chimie a fait de si grands progrès, cette composition va être facilement analysée et reproduite, les arts pourront en tirer un grand profit; car, sans compter sa bonne odeur à laquelle, suivant Martial et autres, on reconnaissait l'airain de Corinthe, il semble que ce métal mixte, tenant un juste milieu entre tous les métaux, n'aura, dans l'usage, les inconvénients ni de l'or, ni de l'argent, ni de l'airain, mais, au contraire, tous les avantages de ces différents métaux, comme cela paraît par l'échantillon que donne cette antique. Mais il me semble aussi que, si on fondait une statue de ce métal de Corinthe une fois reconnu et reproduit, cette statue serait parfaitement l'emblème de l'ordre social actuel : étrange découverte faite en France justement à une pareille époque!

2° Une question d'histoire, puisqu'il serait possible que cette antique, par les imperfections singulières du mélange de métaux qui se remarquent dans sa composition, vînt confirmer un fait historique contesté par les modernes, à savoir, ce mélange fortuit d'or, d'argent, d'airain dans l'incendie de Corinthe.

3° Une question de statuaire sur cette tête, de la beauté la plus remarquable.

DÉCOUVERTE DE SCULPTURES GOTHIQUES.

Une nouvelle découverte, qui ne peut manquer d'intéresser vivement les amis de l'art, vient d'avoir lieu dans l'un des murs de l'hôtel de la préfecture, à Angers. Elle est de nature à jeter un grand jour sur l'histoire de ce monument et sur celle de la puissance des anciens Bénédictins de cette ville. Samedi dernier, des ouvriers occupés, sous les yeux d'un des architectes, M. Binet, à défaire le recrépissement de l'intérieur de la galerie qui conduit de la conciergerie aux appartements de M. le préfet, aperçurent des fragments de sculptures gothiques.

Un vague désir de curiosité ayant fait creuser un peu plus avant dans l'épaisseur, on remarqua avec surprise que les sculptures se prolongeaient dans toute la largeur et la longueur de ce mur. Aussitôt des ordres furent donnés pour poursuivre les recherches, et bientôt une magnifique galerie d'arceaux du style mauresque sortit de dessous les débris.

Elle se compose, autant qu'il est possible de le juger maintenant, de six petits arceaux qui ressemblent à des passages ou plutôt à des chapelles mortuaires. Chacun de ces six arceaux est soutenu, d'un côté, par douze colonnes posées sur deux lignes parallèles, et de l'autre par un pilastre uni, surmonté à sa partie supérieure d'une frise élégante. Les chapiteaux des colonnes sont d'un motif différent, et plusieurs peuvent rivaliser, par la délicatesse de leur travail, avec la richesse du style corinthien. Ces six arceaux sont suivis par quatre autres d'un plus grand développement, et pareillement soutenus par des colonnades. Leurs encadrements sont riches en sculptures symboliques. Celui du milieu, qui est le plus grand, est rempli de griffons, de poissons, de reptiles et de figures humaines plus ou moins artistement dénaturées. Des personnes très-érudites prétendent remarquer, au milieu de toutes ces belles choses, quelques-uns des signes du zodiaque.

L'arceau suivant offre dans son encadrement la représentation du séjour céleste. Plusieurs poses d'archanges, de chérubins et d'anges sont dignes d'être étudiées. Le troisième encadrement est consacré aux guerriers, dont les armes et le costume doivent se rapporter au xe siècle. Le dernier, sur lequel on a voulu éterniser les arts et métiers, représente des travailleurs au moment où ils se livrent à leurs travaux spéciaux. Cet encadrement est peut-être le plus précieux.

Qui sait si ce n'est pas l'unique page qui nous reste de l'histoire de l'industrie dans notre pays pendant la mystérieuse époque du moyen âge?

C'est avec plaisir que nous pouvons annoncer que l'administration s'occupe en ce moment de prendre des mesures pour la conservation de cette précieuse découverte. La reconnaissance des amis des lettres, et le plaisir qu'éprouveront les étrangers à visiter ces restes d'une ancienne époque, sauront la récompenser des sacrifices qu'elle pourra faire pour les bien conserver.

RÈGNE ANIMAL.

Quatrième et dernier article.

La division du règne animal qui fait le sujet de cet article porte le nom d'*Embranchement* des *Rayonnés* ou *Zoophytes*. Ces dénominations indiquent que l'on est arrivé aux degrés les plus inférieurs de l'échelle des animaux, et qu'on est en présence d'êtres qui, pour la plupart, rappellent plus ou moins bien le règne végétal. Bonnet, qui, en créant le mot *zoophytes*, demandait grâce pour cette expression barbare, ne se doutait pas du suffrage qui l'attendait. C'est qu'en effet, sauf quelques exceptions, le mot *zoophytes* caractérise d'une manière nette ces existences ambiguës qui, placées comme des *mezzo termine* entre les deux grandes coupes des êtres vivants, ne sont ni des animaux ni des plantes, et semblent n'être le produit que d'une indifférence profonde pour l'une ou l'autre de *ces deux formes* de la vie. On a beau répéter à satiété que la plante est un *corps* passif et l'animal un *être* actif, on n'en arrivera pas plus promptement à distinguer certains fucus et certaines algues, classés dans les plantes, d'avec des sertulaires, des cératophytes ou des productions coralligènes dues à des animaux de la classe des polypiers. Les Urédo, les Preccinies, les Conferves, paraissent venir d'animalcules infusoires, ou se transformer en ceux-ci, et il n'y a entre eux qu'une différence du plus au moins dans la dynamisation des mêmes éléments. C'est pour ces derniers êtres surtout que devrait s'établir un *règne* intermédiaire entre les végétaux et les animaux, règne qui pourrait être désigné sous le nom de *corps vivants primaires*, et où se rangeraient d'eux-mêmes les *oscillatoires*, les *volvox*, les *baccilariées*, les *fragilariées*, et quelques autres encore.

Quoi qu'il en soit de cette innovation, et en attendant qu'elle ait eu quelque crédit auprès des législateurs officiels de l'histoire naturelle, disons ce que, dans l'état actuel de la science, on sait sur le type des Rayonnés.

Cette grande division du règne animal comprend tous les animaux dont la structure est la plus simple. Le système nerveux manque presque toujours, et orsqu'il existe, il est rudimentaire; il n'y a pas de système véritable de circulation, et souvent on n'aperçoit aucun organe spécial de génération. Ces animaux sont formés sur un plan tout différent des précédents; car, au lieu d'avoir leurs organes des sens et du mouvement placés symétriquement aux deux côtés d'un axe, ils les ont autour d'un centre, ce qui leur donne la forme et la disposition circulaire des fleurs des végétaux. Ils ne possèdent aussi ni organes des sens particuliers ni système de nerfs distincts; quelques-uns (les Echinodermes) ont à peine des vestiges de circulation, et des organes respiratoires placés presque toujours à la surface du corps. La plupart n'ont qu'un sac qui sert d'entrée pour les aliments et d'issue pour les excréments. Enfin les dernières familles ne montrent qu'une cellulosité pulpeuse, homogène, contractile et sensible. Tels sont les Echinodermes, les Radiaires proprement dits, les Polypes groupés et coralligènes, les Infusoires, etc.

Le plus ou moins de complication des zoophytes a donné lieu à leur division en classes :

CLASSE DES ÉCHINODERMES.

Les animaux de cette classe ont un intestin distinct, flottant dans une grande cavité et accompagné de plusieurs autres organes pour la respiration et la circulation partielle du fluide nutritif. C'est dans cette classe que se rencontrent les oursins, les astéries, les holoturies. Les premiers vivent parfaitement libres dans le fond de la mer à d'assez grandes profondeurs, ce sont des animaux éminemment carnassiers, et qui pondent une quantité innombrable d'œufs; les derniers se rencontrent sur les rivages, au milieu des fucus et des rochers sur lesquels ils s'attachent, dans les moments de tourmente, au moyen des singuliers suçoirs dont leur peau est pourvue et qui peuvent s'étendre beaucoup.

CLASSE DES VERS INTESTINAUX.

Ces rayonnés n'ont pas de vaisseaux bien évidents et où se fasse une circulation distincte, ni organes spéciaux pour la respiration. Leurs corps est en général allongé ou déprimé, leurs organes sont disposés longitudinalement. C'est parmi ces animaux que sont rangés les vers qui se développent au sein des corps vivants : le trichocéphale si commun dans le gros intestin de l'homme, les ascarides, les strongles qui ont jusqu'à trois pieds de long, les échinorinques qui plongés dans un liquide l'absorbent par toute leur surface, et enfin les tænia, ces cruels ennemis des animaux dans lesquels ils se développent et qu'ils paraissent épuiser ; on en a vu qui avaient plus de cent pieds de long ; les grands ont près d'un pouce de largeur. Les tænia sont très-tenaces, les remèdes les plus violents avaient peine à les expulser ; un médecin français, M. Mérat, a découvert dans la feuille de grenadier des propriétés particulières qui permettent d'espérer à l'avenir la destruction de ces hôtes dangereux.

CLASSE DES ACALÈPHES.

Les animaux compris dans cette classe sont privés d'organes respiratoires et circulatoires ; leur forme est circulaire et rayonnante ; leur bouche tient lieu des deux ouvertures de l'intestin qui n'est lui-même qu'une sorte de sac autour duquel sont des tentacules plus ou moins nombreux qui servent à la locomotion et au toucher.

Parmi ces rayonnés, les uns (les méduses) sont gélatineux, libres et flottent dans la mer en contractant ou en dilatant leur corps ; il y en a qui parviennent à plusieurs pieds de diamètre et pèsent jusqu'à cinquante livres ; les autres (les diphries, les physalies) se rencontrent dans toutes les mers chaudes. Ces dernières ressemblent à une grande vessie oblongue, relevée en dessus d'une crête saillante, oblique et ridée, et garnie en dessous, à l'une de ses extrémités, de productions charnues et cylindriques.

Les physalies, du reste, sont un objet de litige entre M. de Blainville, qui les réclame pour les faire figurer dans les mollusques, et les naturalistes qui avec Cuvier les maintiennent parmi les acalèphes, jusqu'à plus ample information.

CLASSE DES POLYPES.

Ce sont de petits animaux gélatineux, dont la bou-

che, entourée de tentacules, conduit dans un estomac tantôt simple, tantôt suivi d'intestins. C'est dans cette classe que se trouvent ces innombrables animaux composés et agrégés que l'on a longtemps regardés comme des plantes marines. La plupart poussent de nouveaux individus comme des bourgeons, et néanmoins se propagent aussi par des œufs.

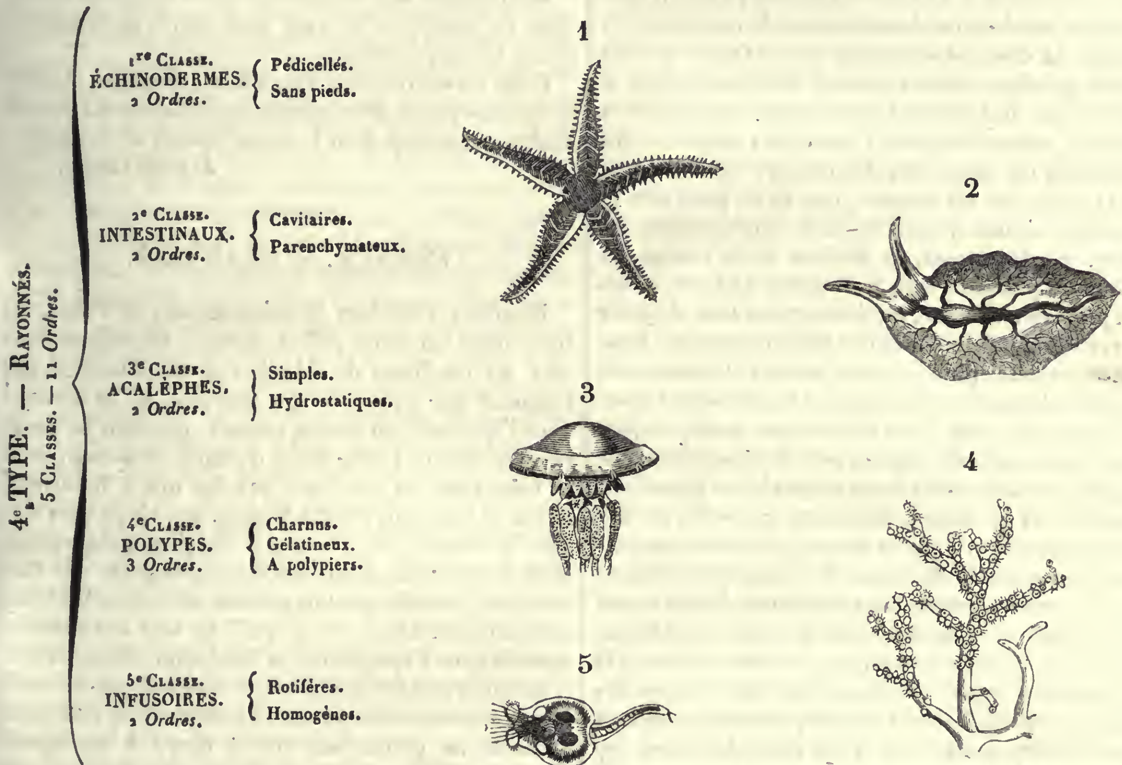
L'histoire de cette classe nous entraînerait trop loin et nous aurons incessamment l'occasion de parler ici des actinies, des polypes à bras, des coraux et des éponges qui sont autant de subdivisions de la quatrième classe des rayonnés.

CLASSE DES INFUSOIRES.

On donne ce nom à des petits êtres qui n'ont été découverts que par le microscope, et qui fourmillent dans les eaux dormantes. Le plus grand nombre ne montre qu'un corps gélatineux sans viscères, et quelques-uns paraissent posséder un estomac et des organes du mouvement.

Les belles et savantes recherches de M. Bory de Saint-Vincent ont jeté sur cette classe d'animaux une lumière nouvelle. Le premier il a mis l'ordre et la raison dans une étude jusque-là repoussée et flétrie parce qu'elle avait d'autres instruments d'investigation que ceux de la masse des observateurs. Il s'en est peu fallu qu'on ne traitât de métaphysicien le naturaliste patient et consciencieux qui a marché tout seul pendant vingt-cinq ans à la détermination d'une classe entière d'animaux, monde ignoré qu'il

4e TYPE. — RAYONNÉS.



n'a présenté avec tant de délicatesse que parce qu'il y avait dans sa brillante organisation l'union rare et mystérieuse de l'esprit qui saisit et généralise, et du savoir qui examine et rallie les données de l'observation.

Cet article termine la série que nous devions présenter sur le *règne animal*. Avant de finir, qu'il nous soit permis de dire encore une fois que, dans l'esprit du grand naturaliste, dont les sciences en deuil pleureront longtemps la perte douloureuse, jamais ses classifications n'ont eu la prétention de former une échelle graduée sur laquelle serait marquée la supériorité réciproque de tel animal sur tel autre ; Cuvier regardait toute tentative de ce genre comme inexécutable, et il ne considérait ses divisions et ses subdivisions, que comme l'expression graduée de la ressemblance des êtres qui entrent dans chacune d'elles. « Ainsi je n'entends pas, disait-il, que les mammifères ou les oiseaux, placés les derniers, soient les » plus imparfaits de leur classe ; j'entends encore » moins que le dernier des mammifères soit plus parfait que le premier des oiseaux, le dernier des mollusques plus parfait que le premier des annélides » ou des zoophytes ; même en restreignant ce mot » vague de plus parfait au sens le plus complétement » organisé. L'échelle prétendue des êtres n'est qu'une » application erronée, à la totalité de la création, de » ces observations partielles qui n'ont de justesse » qu'autant qu'on les restreint dans les limites où » elles ont été faites, et cette application, selon moi, » a nui, à un degré que l'on ne pourrait imaginer, » aux progrès de l'histoire naturelle dans ces derniers » temps. »

Les limites posées à ces articles de zoologie, par la variété inhérente à la publication qui les accueille, ne nous ont permis que quelques courtes considéra-

tions à la page 4 et 5 du présent volume, et, forcés d'être concis, nous n'avons pu donner les explications qui eussent mis notre pensée dans tout son jour, et nous n'avons pas insisté, comme il l'eût peut-être fallu, sur les avantages que donnent pour l'étude, la distribution méthodique des animaux. Leur nombre étant immense, il a été indispensable d'établir parmi eux des divisions et des subdivisions qui avaient pour base les changements d'organisation observés dans chacun d'eux. Il a fallu qu'un nom particulier désignât chaque division pour qu'on ne pût jamais la confondre avec une autre, et qu'on reconnût avec certitude les êtres qui lui appartenaient.

Ces divers procédés ont donné à l'étude de la zoologie une marche sévère et sûre qui garantit ses progrès et ses conquêtes. Pour faire saisir l'utilité de ces classifications, il suffit de quelques exemples : si l'on voulait sans leur secours trouver le nom et deviner les habitudes de l'animal appelé lièvre, il faudrait faire une longue énumération de caractères, et comparer la description qu'on aurait tracée à celle de plus de cent mille animaux différents; mais si l'on dit que le lièvre est un animal *vertébré*, de la classe des *mammifères*, de l'ordre des *rongeurs*, du genre *lepus*, on saura par le premier de ces mots, dont la définition est connue, que ce ne peut être ni un insecte, ni aucun autre animal sans squelette intérieur ; par le second, on exclura de la comparaison tous les poissons, tous les reptiles et tous les oiseaux ; par le troisième, on distinguera tout de suite le lièvre des neuf dixièmes des mammifères, et, lorsqu'on aura déterminé le genre auquel il appartient, on n'aura plus qu'à le comparer à un très-petit nombre d'animaux dont il ne diffère que par quelques traits plus ou moins saillants; pour le faire distinguer avec certitude, il suffira donc de quelques lignes.

Il existe ici la même différence que celle qu'il y aurait à chercher, d'après son signalement, un soldat dans une armée dont tous les rangs seraient mêlés, ou dans une armée bien ordonnée dont chaque division, chaque brigade, chaque régiment, chaque bataillon et chaque compagnie se trouveraient à la place qui leur appartient et porteraient avec eux des signes distinctifs. A l'aide des classifications zoologiques, on arrive à appliquer à un animal le nom qui lui convient, de la même manière que l'on parvient à trouver la personne que l'on cherche d'après l'adresse de sa demeure. Dans ce dernier cas, on s'enquiert d'abord de son pays, puis de la province, de la ville, du quartier, de la rue, de la maison, et enfin de l'étage qu'elle habite, et dans le premier cas on se demande d'abord à quelle grande division du règne animal appartient l'espèce que l'on observe, puis à quelle classe, à quel ordre, à quelle famille, et à quel genre il faut le rapporter; et ces questions résolues, le travail est presque achevé.

Dans la classification des animaux, on donne le nom d'espèce à une réunion d'individus qui se ressemblent extrêmement entre eux et dont la race se perpétue avec les mêmes qualités essentielles. Ainsi les hommes, les chiens, les chevaux constituent, pour le zoologiste autant d'espèces distinctes.

Quelquefois une espèce diffère considérablement de toutes les autres; mais en général, il en existe un nombre plus ou moins considérable qui se ressemblent beaucoup et qui ne se distinguent que par des différences peu importantes; le cheval et l'âne, le chien et le loup sont dans ce cas ; dans les classifications naturelles, on réunit les espèces voisines dans des groupes appelés genres, et on joint à leur nom particulier un nom générique qui leur est commun ; ainsi on dit lézard *gris*, lézard *piqueté*, lézard *ocellé*, etc., et perdrix *rouge*, perdrix *grise*, etc., pour désigner les différentes espèces du genre lézard, ou du genre perdrix.

Chaque animal a, comme on le voit, deux noms qui peuvent être comparés au nom de famille et aux noms de baptême des hommes; seulement l'ordre dans lequel on les place est l'inverse de ce qui a lieu pour ceux-ci : le nom du genre précède toujours le nom de l'espèce.

Les genres qui ont entre eux le plus d'analogie sont réunis en tribus et celles-ci en familles.

Les familles sont réparties d'après les mêmes principes en groupes d'un rang plus élevé, auxquels on donne le nom d'ordres.

Enfin les ordres sont, à leur tour, réunis en classes, et les classes sont elles-mêmes des divisions des grands Embranchements dont le règne animal se compose.

Achille Comte.

FRANCE. — BEAUVAIS.

Beauvais, chef-lieu du département de l'Oise, est situé dans un riche vallon entouré de collines boisées, au confluent de l'Avelon et du Therain, qui baignent une partie de son enceinte, et, se divisant dans l'intérieur en divers canaux, donnent la vie et le mouvement à une foule d'usines. Beauvais, dont la fondation est attribuée par les uns à Bellovèse, neveu d'Ambigat, roi des Gaules, qui vivait vers l'an 164 de Rome, par d'autres à Belgius, quatorzième chef des Gaulois, Beauvais était la capitale des Bellovaques, peuples gaulois souvent cités dans les Commentaires de César. Quoi qu'il en soit des diverses opinions sur l'époque de sa fondation, toujours est-il qu'elle remonte à une haute antiquité, et de nombreux monuments romains découverts en différents endroits ne permettent aucun doute à cet égard. Beauvais, d'ailleurs, ainsi que plusieurs autres cités anciennes, a porté le nom de *Cæsaro-Magus*, ville de César, qui s'en empara 54 ans avant Jésus-Christ. Mais ce nom, qu'il ne paraît pas avoir porté longtemps, n'a pu appartenir qu'à la partie de la ville actuellement appelée la Cité. Du temps de Constantin, Beauvais se nommait *Civitas Bellovacorum;* le Capitulaire de Charlemagne le nomme *Belvacus;* Hincmar l'appelle *Belgivagus;* Aimoin, *Belvagus;* d'autres, *Bellovaci*, *Bellovacum*, etc., etc.

Voici quelles sont les époques les plus importantes de l'histoire de Beauvais. Vers l'an 471, Chilpéric entra en vainqueur dans cette cité. En 850, Oscheri brûla Beauvais; mais la ville fut bientôt réparée, ou n'avait pas été entièrement détruite, puisque trente ans après elle servait d'asile contre les incursions des Normands. Peu de temps après, elle fut de nouveau la proie des flammes, en 886, puis en 1018. Après un siége de deux ans, elle fut prise, en 1109, par Louis le Gros. C'est à Beauvais qu'en 1357

prit naissance la fameuse sédition qui fut appelée la *Jacquerie*, qui de là s'étendit dans plusieurs provinces de France, et ne fut apaisée que par la destruction d'une partie des malheureux qui y avaient pris part. Le 7 juin 1432, jour de la Trinité, les Anglais surprirent la porte de l'Hôtel-Dieu, aujourd'hui porte d'Amiens, et tuèrent Jacques de Guehengnies, lieutenant du capitaine de la ville, qui, avec Jean de Lignières, d'une des premières familles du pays, avait fait échouer leur entreprise. Le premier, aidé de quelques soldats, avait arrêté les ennemis par sa résistance désespérée; le second avait eu la présence d'esprit de couper adroitement la corde de la herse, et d'enfermer ainsi dans la ville tous les Anglais qui y avaient pénétré, et qui furent massacrés jusqu'au dernier. Mais c'est surtout du temps de Louis XI que les habitants de Beauvais donnèrent les preuves du courage le plus héroïque. Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, vint, à la tête de 80,000 hommes, mettre le siége devant Beauvais, le 27 juin 1472; mais la ville, défendue par les bourgeois, résista avec vaillance. Les filles et les femmes prirent part à la défense, sous la conduite de Jeanne Laisné, dite Fourquet, plus connue sous le nom de Jeanne Hachette, qui, le jour de l'assaut, montée sur la brèche, arracha le drapeau bourguignon qu'on voulait y arborer, et précipita dans les fossés le soldat qui le portait. Le duc de Bourgogne fut obligé de lever le siége le 22 juillet. On raconte que Charles le Téméraire, faisant remarquer aux ambassadeurs d'Angleterre son superbe parc d'artillerie, disait que c'était là les clefs des bonnes villes de France. Le fou qui le suivait fit semblant de chercher quelque chose parmi les pièces d'artillerie : « Que cherches-tu? lui dit Charles. — Les clefs de Beauvais, répondit-il; je ne puis les trouver. » C'est en récompense de cette glorieuse défense que Louis XI, par lettres patentes datées de Senlis, du 22 février 1473, accorda à Jeanne Laisné, et à Colin Pillon qu'elle venait d'épouser, l'exemption de toutes tailles et charges publiques. En outre, une procession fut instituée par lettres patentes de Louis XI, pour le 14 octobre, jour de Sainte-Angadrème, à l'intercession de laquelle on attribua la levée du siége. Les femmes, dans cette procession, ont le pas sur les hommes, tirent plusieurs coups de couleuvrine, et portent en triomphe l'étendard enlevé par l'héroïne. Cette procession, interrompue pendant les premières années de la révolution, se fait actuellement tous les ans, le dimanche le plus proche du 14 octobre, en exécution d'un décret du 12 décembre 1806.

A dater de cette époque, Beauvais ne fut le théâtre d'aucun événement remarquable. Les armes de cette ville sont un témoignage honorable de son courage, de sa fidélité : elle porte des *gueules au pal d'argent*, avec cette devise :

Palus ut hic fixus, constans et firma manebo.

On entre dans Beauvais par cinq portes et trois poternes. Les portes sont celles d'Amiens ou de l'Hôtel-Dieu au nord, de Clermont ou de Bresle à l'est, de Paris et de Saint-Jean au midi, de Gournay ou du Limaçon à l'ouest. Des trois poternes, celle de Saint-André est située sur le nouveau canal, à l'est de la ville; celle de Sainte-Marguerite, au nord-ouest, à l'entrée du Thérain, est flanquée d'une ancienne tour; celle de Saint-Louis, à l'ouest, près de la rivière, n'est qu'une petite porte percée dans une des anciennes murailles.

Parmi les édifices de Beauvais, le premier rang appartient sans contredit à la cathédrale de Saint-Pierre; mais ce monument, un des chefs-d'œuvre de l'art gothique, mérite que nous lui consacrions un article spécial; et c'est ce que nous nous réservons de faire dans une de nos prochaines livraisons.

La seconde paroisse, dédiée à saint Etienne, ne mérite pas cependant d'être passée sous silence. Elle fut fondée, si l'on en croit des traditions mensongères, en 220, par saint Firmin. On éleva en 997 l'édifice que l'on voit aujourd'hui. Au-dessus de l'une des portes latérales est une grande roue entourée de limaçons. A l'angle de la façade s'élève un gros clocher carré flanqué d'une tourelle ronde, et presque isolé de l'église. Cette tour, fort élevée, est d'une architecture massive et pesante. Le portail était orné de quantité de figures de saints, malheureusement mutilées à la révolution. A gauche, sur l'un des piliers était un charmant bas-relief de la renaissance, représentant une Transfiguration; il est presque entièrement détruit.

L'église est divisée en trois nefs; leur construction est antérieure à celle du chœur, comme on peut en juger par la forme ronde et surbaissée des arcades, et par la bizarrerie des chapiteaux. A droite, en entrant, on voit la figure d'une sainte qui fut crucifiée, sainte Wilgeforte. Sur le quatrième pilier du même côté est une Descente de croix, composée de quatre figures de grandeur naturelle, placées sur un rocher et surmontées d'un magnifique baldaquin gothique. Dans la grande chapelle de la croisée de droite, consacrée aux trépassés, est un grand tableau représentant l'*Impiété*, peint par Depape en 1724. Les clefs de voûtes de l'église conservent encore des traces de peinture. Cette église renferme des vitraux magnifiques de la plus belle conservation. On remarque surtout Charles IX et sa mère, le Christ portant sa croix, le Martyre de saint Pierre, la Pêche miraculeuse, le Baptême de Jésus-Christ, saint Nicolas, la Généalogie de la Vierge avec le portrait et les costumes de plusieurs rois de France, parmi lesquels on distingue Louis XII. La chapelle de Notre-Dame-de-Mont-Carmel est d'une grande richesse; la statue de la sainte est en marbre blanc. Les vitraux superbes représentent le martyre de saint Etienne, le Christ sur la croix et la Résurrection. Au-dessus d'un autel de la croisée de gauche est un crucifix, entre les deux saintes femmes, figures coloriées, assises sous un baldaquin de bois, de sculpture gothique. Près de là est une petite armoire dont les panneaux, peints avec talent, paraissent de l'école italienne. Le tableau précieux représente Notre-Dame de Lorette et le miracle de la *Santa-Casa*. La sacristie des enfants de chœur est séparée de l'église par une grille de pierre de la plus grande légèreté. Enfin, le maître-autel est très-riche.

Si je me suis étendu un peu longuement sur la description de ce monument, c'est qu'aucun ouvrage n'en a parlé d'une manière détaillée, et que c'est une justice de réparer un tel oubli. Près de Saint-Pierre et de l'archevêché sont les restes de l'ancienne

église de Notre-Dame-de-la-Basse-OEuvre; elle date, dit-on, du IIIe siècle, et fut jusqu'au IVe un temple de Jupiter. Cet antique monument est aujourd'hui enclavé dans des constructions modernes.

L'Evêché est un édifice d'une ancienne construction, dont les dehors annoncent une forteresse. Il est flanqué de deux grosses tours, et entouré de hautes et fortes murailles. Ces tours furent bâties des deniers de la ville par ordre de Simon de Clermont, dit de Nelle, évêque de Beauvais, dont on y voit encore sculptés et l'image et les armes. Louis Devilliers fit rebâtir ce palais dans le XVe siècle. A la révolution il fut converti en préfecture. Alors la chapelle renfermait des archives; le feu y prit, et tout fut consumé. La chapelle est à peu près détruite. L'escalier est pratiqué dans un pavillon ou tourelle en avant-corps, à six pas inégaux, surmontée d'une horloge et d'une campanille gothique très-élégante. A côté est une autre jolie tourelle décagone d'un bon goût gothique. Depuis une dizaine d'années, l'Evêché est rendu à sa destination première. La façade opposée à ce pavillon donne sur les fossés de la ville et sur le bras de la rivière qui l'entoure.

Le principal édifice qui décore la grande place est l'Hôtel-de-Ville, bâtiment moderne dont la première pierre fut posée le 30 avril 1753, et qui fut élevé sur les dessins de l'architecte Bayen. La régularité de ce monument forme un singulier contraste avec la bigarrure des maisons anciennes et à pignons qui entourent la place. C'est dans l'Hôtel-de-Ville que l'on conserve l'étendard enlevé par Jeanne Hachette, et dont nous donnons le dessin. Il est dans le plus grand état de vétusté, et pour le maintenir, on a été obligé de l'appliquer sur une forte toile. Deux tableaux retracent la belle action de Jeanne Hachette. Le plus grand, peint par Lebarbier l'aîné, fut donné, en 1788, par M. de La Rochefoucault, évêque de Beauvais. Le second a été peint, en 1827, par d'Hardivilliers.

Beauvais est entouré de jolies promenades. La plus fréquentée est le cours Scellier, dû aux soins de M. Le Scellier, maire de Beauvais. Le faubourg Saint-Jean est arrosé par l'Avelon, qui y mêle ses eaux à celle du Thérain, en baignant de toutes parts le pied d'une ancienne tour très-grosse et très-basse qui, on ne sait pourquoi, a reçu le nom de tour de Boileau. Elle faisait partie des fortifications de la ville, ainsi qu'un gros mur creux et voûté qui y est attenant. Il ne faut pas oublier de citer l'Hôtel-Dieu et le Théâtre, qui sont modernes, le Collége, ancien couvent d'Ursulines, le bâtiment où siége la Cour d'assises, le bureau des pauvres, et la fameuse manufacture royale de tapisserie, fondée en 1664 par Louis Hinard, trois ans avant celle des Gobelins.

Beauvais est une des villes de France qui conservent le plus de maisons anciennes, et qui doivent le plus intéresser les artistes. Dans la petite rue qui conduit de la grande place à la cathédrale, est la maison d'un boulanger; il est impossible de rencontrer des sculptures plus jolies et d'une plus grande naïveté que celles qui la décorent.

Ernest Breton.



Etendard du duc de Bourgogne enlevé par Jeanne Hachette.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

FRANCE. — BEAUVAIS.



(Une vue intérieure de la cathédrale de Saint-Pierre.)

CATHÉDRALE DE SAINT-PIERRE

DE BEAUVAIS.

L'ancienne cathédrale de Beauvais fut fondée vers l'année 991 par Hervée, quarantième évêque de cette ville, puis continuée par son successeur Roger, élu évêque en 996. Cette église, bâtie avec une certaine magnificence, fut incendiée à deux reprises différentes, en 1180 et 1225. C'est après cette dernière catastrophe que Miles de Nanteuil, évêque de Beauvais, entreprit d'élever l'église que nous voyons aujourd'hui, sur un plan beaucoup plus vaste que celle qu'elle était destinée à remplacer. Pour subvenir aux frais de cette construction, on décida de leur consacrer chaque année le dixième des revenus de l'évêque et des chanoines, et la première année de toutes les cures vacantes dans le diocèse.

Les piliers du chœur étant trop éloignés pour soutenir les voûtes, celles-ci s'écroulèrent à deux reprises, en 1272 et 1284. Ces accidents n'ayant que trop prouvé l'insuffisance des tirants de fer pour empêcher le déversement des piliers, qui, attendu leur immense hauteur, ne présentaient pas assez de résistance pour contre-buter la poussée des voûtes, on prit le parti d'élever entre les piliers d'autres piliers avec des arcades en ogives; on employa quarante ans à ces importantes réparations.

En 1338, on entreprit d'achever le chœur sous la direction d'un habile architecte, Enguerrand, dit le Riche. Mais les travaux, interrompus par les guerres contre les Anglais, ne furent repris qu'en l'an 1500 sous l'épiscopat de Villiers de l'Ile-Adam : ils furent alors confiés aux deux architectes Jean Wast, de Beauvais, et Martin Lambiche, de Paris. L'évêque de Beauvais accorda la permission de faire usage de beurre pendant le carême à ceux qui contribueraient par leurs dons à l'exécution de ce grand projet.

Toutefois le premier élan étant passé, la libéralité des fidèles s'était ralentie, et les travaux étaient près de cesser, quand le roi Louis XII vint en aide à l'entreprise, en accordant le produit d'un nouvel impôt sur le sel, secours qui fut continué par son successeur François Ier. Après leur mort, les deux architectes furent remplacés par Jean Wast fils, et François Maréchal, qui achevèrent la croisée de l'église en 1555. A cette époque, il n'était bruit dans le monde chrétien et dans le monde artiste que de l'admirable coupole de Saint-Pierre, élevée par Michel-Ange. Les architectes de Beauvais, jaloux d'égaler la réputation de ce grand homme, au lieu de terminer la nef dont ils avaient déjà commencé une travée, construisirent au-dessus de la croisée un clocher pyramidal, vrai chef-d'œuvre de délicatesse et de légèreté, élevé de 288 pieds, ce qui donnait, à partir du pavé, une hauteur totale de 455 pieds, 31 pieds de plus que la coupole du Vatican. Cette admirable flèche, dont la construction avait coûté treize ans de travail et des sommes énormes, ne subsista que cinq années. Elle s'écroula en 1573, le jour de l'Assomption, au moment où heureusement le clergé et le peuple étaient en procession dans la ville.

On s'empressa de déblayer l'église des décombres et de faire les réparations les plus urgentes. Pour fermer la partie centrale de la croisée que l'écroulement de la pyramide avait laissée à découvert, on construisit une voûte en bois semblable à celle du chœur. Le comble fut refait, et on éleva au-dessus un petit clocher couvert en plomb pour remplacer celui qui venait d'être détruit; en 1576, on y plaça quatre cloches qui avaient été bénies le 30 septembre de la même année. Les réparations furent faites au moyen des libéralités du roi Charles IX, et du cardinal Charles de Bourbon, alors évêque de Beauvais.

Les voûtes de la croisée, qui avaient été aussi endommagées par suite de cet événement, furent réparées jusqu'au portail de la rue Saint-Pierre, que l'on devait à la munificence du roi François Ier. Ce monarque voulant témoigner sa reconnaissance au chapitre de la cathédrale, qui avait offert à l'Etat une partie de ses richesses pour la rançon du roi, fit terminer ce portail au retour de sa captivité en Espagne. La croisée de l'église étant achevée, on continua à élever les deux premières travées de la nef du côté du chœur, dont les fondements avaient été jetés depuis longtemps. Malheureusement l'insuffisance des sommes destinées à cette immense construction força de suspendre les travaux, et de clore par un mur de refend, qui s'élève jusqu'à la voûte, cette partie de l'église restée imparfaite, et qui, selon toute apparence, ne sera jamais terminée; et c'est vraiment bien dommage, car si la nef eût été continuée et achevée, la cathédrale de Beauvais eût pu rivaliser avec les plus beaux édifices gothiques, non-seulement de France, mais de l'Europe entière.

La façade principale donnant sur la rue Saint-Pierre offre tout ce que l'architecture gothique, quoique sur son déclin, pouvait réunir de richesse et d'élégance. Les deux piliers angulaires qui flanquent cette façade sont enrichis, dans toute leur hauteur, de fleurs de lis, de salamandres, de couronnes royales, de colonnettes et de rosaces. Malheureusement toutes les statues ont été mutilées à la révolution. La porte, qui est de la même époque, est chargée d'ornements délicieux, où domine encore la salamandre, qui indique qu'elle fut exécutée sous le règne du roi chevalier. Le dessin des figures et des ornements paraît être du Primatice, ou d'un de ses meilleurs élèves; quelques-uns en attribuent l'exécution à Jean Goujon.

La façade septentrionale, quoique datant également du XVIe siècle, est loin d'offrir la même richesse. Les grands contre-forts qui lui servent d'appui sont lisses et sans sculptures. Dans la lunette du portail, on voit un arbre généalogique dont les écussons ne portent aucune armoirie; on devait sans doute y sculpter celles des bienfaiteurs de l'église, lorsque les travaux furent interrompus.

Le pourtour de l'édifice est environné d'une multitude d'arcs-boutants d'une structure hardie, dont les piliers butants, disposés en retraite, ont tout au plus 3 pieds d'épaisseur et sont surmontés de très-jolis clochetons. Ces arcs-boutants servent à contrebuter la poussée des voûtes; ils sont maintenus dans leur écartement par de grosses barres de fer. Deux galeries placées, l'une à la hauteur des combles des bas-côtés, et l'autre autour du grand comble, servent à circuler sur l'édifice.

L'intérieur de la basilique, qui a 144 pieds de hauteur sous clef, sur 48 pieds de largeur, présente dix-neuf arcades en ogives, un rang de galeries, et un de fenêtres de très-grandes dimensions, dont les roses sont de la plus grande délicatesse. Indépendamment de cette galerie, il en existe une autre petite au-dessus du pourtour des arcs ogives du bas-côté qui environne le chœur, autour duquel sont neuf chapelles.

Quelques vitraux sont d'une belle conservation; on croit que ceux des roses du nord et du midi sont de Jean et de Nicolas Lepot, célèbres peintres-verriers. Dans la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul, un des vitraux offre une figure de saint Paul, qui rappelle par sa noblesse les apôtres de Raphaël; il est d'Enguerrand-Leprince, autre artiste fort habile, mort en 1530.

Le buffet d'orgue, dont l'origine remontait au XVIe siècle, a été remplacé en 1826 par un instrument dont la facture a été confiée à M. Cosyn. Le maître-autel et les peintures imitant des panneaux de menuiserie, qui servent de revêtement à la partie inférieure des colonnes du sanctuaire, n'offrent rien de remarquable, et les colonnes produiraient un meilleur effet, sans ces ornements parasites et de mauvais goût.

Sous le bas-côté gauche, celui que présente notre gravure est le tombeau en marbre blanc du cardinal de Forbin Janson, évêque de Beauvais, mort à Paris en 1713. La statue, agenouillée, est due au ciseau de Nicolas Coustou. Ce monument est derrière le pilier qui occupe le milieu de notre gravure. A côté est une grande horloge fort curieuse, surmontée d'un couronnement gothique très-élégant.

Enfin, dans les derniers temps, on a élevé à droite de la partie existante de la grande nef un bel autel funèbre de marbres blancs et noirs, dont malheureusement l'architecture grecque n'est nullement en rapport avec le style du reste de l'édifice.

Telle est la description de cette belle cathédrale,

dont le chœur sera toujours cité comme le *nec plus ultrà* de la hardiesse et de l'élégance gothique. On connaît le fameux dicton : Pour composer un monument parfait, il faudrait les clochers de Chartres, le portail de Reims, la nef d'Amiens, et le chœur de Beauvais. Ernest BRETON.

AFRIQUE.

ORAN ET SES ENVIRONS.

Deuxième article. (V. p. 98.)

Des femmes charmantes embellissaient la table. L'une d'elles me dit qu'elle avait mangé du lion, et que c'était de l'excellente viande : « Le chacal rôti, ajouta-t-elle, n'est pas à dédaigner ; on m'en a servi une fois, et la tranche que j'en ai mangée ressemblait fort à du gibier ; elle me parut beaucoup plus savoureuse que du mouton. » J'entends nos ladies s'écrier : « Quelle folie ! quelle *vulgarité !* » Qu'elles se rassurent, la mangeuse de lion était une jolie petite femme toute délicate et toute gracieuse. Aussi, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'avec une si jolie bouche, on ne devait pas mâcher volontiers un pareil gibier.

J'accompagnai, il y a quelques jours, le général Trézel et son état-major dans une excursion qu'il faisait à la tête de sa brigade. Notre voyage se passa sans aventure : nous n'aperçûmes qu'un seul indigène. A quatre milles d'Oran, la chaîne des collines qui vont du sud à la mer est nue et pierreuse ; la plaine elle-même est sans culture, mais elle est couverte d'asphodèles d'une espèce si grande, que je les cueillais avec la main sans descendre de cheval, ainsi que de magnifiques touffes de tulipes et de buglosses. Nous aperçûmes une gazelle blanche, qui, à notre approche, se blottit dans les asphodèles : par bonheur pour le pauvre animal, la discipline militaire s'opposait à sa poursuite. Les trompettes de la cavalerie jouaient par intervalles des fanfares que n'étouffait pas le roulement des tambours, comme il arrive d'ordinaire dans la musique militaire française. Les échos d'une contrée sauvage donnaient un singulier effet aux sons du cor. Pas une tente, pas un Arabe, pas un chameau. Toute la nature vivante semblait avoir pris la fuite à l'approche des Français, à l'exception d'un aigle majestueux qui planait au-dessus de la colonne, et semblait prendre plaisir à la musique militaire. Le glorieux oiseau, je crois encore le voir, s'élevant tout à coup au milieu des nuages, retombait comme une flèche jusqu'à ce que l'ombre de son envergure se projetât sur le sol sablonneux. Tantôt il prenait la tête de la colonne, et, retournant son bec et ses yeux étincelants, il semblait nous inviter à l'accepter pour guide ; tantôt il traçait des ellipses plus ou moins raccourcies, ou tournait verticalement sur lui-même comme s'il se fût amusé à pirouetter. « Non, me disais-je en moi-même, des soldats français ne peuvent voir un aigle planer au-dessus de leur drapeau, sans songer à ce qui n'est plus. » Je ne me trompais pas, car, regardant autour de moi, je vis sur toutes ces faces gauloises une expression inaccoutumée : c'était une expression mélancolique et grave ; mais il était aisé de la comprendre. « C'est peut-être imagination de ma part, dis-je à un officier dont le cheval marchait à côté du mien, mais vos soldats regardent cet oiseau avec un sentiment d'admiration. — Chut ! chut ! me dit-il, ce n'est pas le moment de faire des réflexions là-dessus ; mais vous avez parfaitement raison, l'oiseau fait sensation. » Malgré ce conseil de prudence, je ralentis le pas de mon cheval, et, accostant un vieux maréchal-des-logis balafré : « C'est un noble oiseau, lui dis-je, que celui qui plane au-dessus de nous. — Ah ! me répondit-il avec emphase, l'aigle valait bien le coq ! »

A trois lieues d'Oran nous rencontrâmes une citerne, qui nous désaltéra et rafraîchit nos chevaux. Le général ordonna une halte pour déjeuner. Quelques vivandières avaient suivi la troupe ; elles nous vendirent les éléments du repas. Un pauvre petit diable d'Arabe gardait, auprès de la citerne, quelques vaches maigres et osseuses comme les vaches qui pronostiquaient la famine dans le songe de Pharaon.

Le capitaine Lagondie, mon camarade, lui demanda en arabe ce qu'était devenue la tribu qui habitait ordinairement le voisinage. Le petit pâtre répondit que ses compatriotes s'étaient tous enfuis dans le désert, à l'exception de la famille de son père. C'était évidemment un mensonge, car la tribu n'avait fait que se cacher à l'approche des Français. Nous rentrâmes le soir à Oran sans la moindre aventure.

L'aigle n'est pas la seule majesté qui rende souvent visite au voisinage d'Oran ; le monarque des quadrupèdes y paraît aussi par intervalles. Je ne l'y ai jamais vu vivant, mais je l'ai entendu rugir. C'était par une belle soirée. Je rôdais seul à un quart de mille environ de la ville, quand la grande voix du lion frappa mon oreille. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; alors même qu'elle crie dans le désert, cette voix-là se fait écouter. Je la reconnus tout de suite, et cependant je ne l'avais entendue que dans les ménageries. Ces fiers rugissements correspondaient à merveille à la sauvage grandeur du spectacle et au magnifique panorama des lacs qui se perdaient à l'horizon. Aussi j'en éprouvai d'abord un plaisir mêlé de vanité. Que de héros de romans, pensai-je, envieraient ma bonne fortune ! entendre le lion libyen rugir dans sa liberté natale ! Je ne savais de quel côté venait ce rugissement, mais le lion était encore à une grande distance ; en sorte que, pendant une minute, je jouis aussi tranquillement de ma sublime pensée que si j'avais été occupé à lire Longin, enfermé dans mon cabinet et enveloppé dans ma robe de chambre. Mais, tout ravi que j'étais, ma prudence revint au galop. Je pensai que sa majesté lionne courant la poste et ne se faisant précéder d'aucun courrier, le meilleur moyen de ne pas tomber en son auguste présence était de regagner la ville. Je m'y décidai. Chemin faisant, je rencontrai deux soldats français assis sur le bord de la route, leurs fusils à côté d'eux. « Messieurs, leur dis-je, avez-vous entendu les rugissements du lion ? — Parbleu, oui, répondirent-ils, et comme s'ils avaient lu dans ma pensée : Écoutez donc, mille bombes ! il doit être tout près de nous. Il ne faut pas songer à vous en aller seul en ville. Nous nous en retournions au blockaus... » (C'était un mensonge, car les deux jeunes drôles avaient le devant sur moi quand ils s'étaient arrêtés, et prenaient évidemment la route de la ville). « Mais nous vous accompagnerons jusqu'aux portes, afin de vous voir en sûreté. » J'eus beau leur

assurer que je n'avais pas peur, et les remercier de la peine : « Bah ! bah ! monsieur l'Anglais, ne parlez pas de cela : nous irons avec vous. » Il n'y avait pas moyen de refuser leurs services. C'étaient de bons chiens qui, ayant flairé le gibier, n'étaient pas disposés à lâcher prise. J'acceptai leur protection, ne voulant pas disputer le pour-boire qu'ils s'étaient promis. Ils chargèrent leurs fusils à balle ou firent mine de les charger, et jurèrent de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre les jours de celui qui prenait l'engagement tacite d'humecter leur gosier. Je ne pouvais m'empêcher de rire sous cape en pensant quelle bouchée sa majesté lionne eût pu faire de l'escorte et du protégé. Nous arrivâmes bientôt aux portes d'Oran, et vis-à-vis un appétissant cabaret. Ici mes deux braves échangèrent un regard d'intelligence. « Messieurs, leur dis-je, en tirant un franc de ma poche, je vous donnerais bien une légère marque de ma gratitude pour votre vaillante protection ; mais ce serait mal reconnaître un si grand service. Cet argent va se transformer en deux litres d'eau-de-vie. Vous vous enivrerez et vous attraperez la fièvre. » Ce contre-temps imprévu leur fit faire ce que les Français appellent une mine d'une aune de long. « Mais, continuai-je, si vous voulez vous régaler de vin, le franc est à votre service. — Va pour du vin, reprirent ces deux drôles ; du vin ! du vin ! garçon, du vin ! » L'hôte accourut pour prendre mes ordres, et nous vidâmes à nous trois cinq bouteilles de vin rouge pour un franc. Ce vin est fabriqué avec les raisins du pays. A quatre sous la bouteille on ne peut guère être difficile ; mais en bonne conscience, cette boisson, infiniment supérieure au bois de campêche et à celle que l'on vend pour du vin à Alger, était très-passable ; et mes deux guerriers n'avaient pas encore vu le fond de la dernière bouteille, qu'ils eussent défié toute la race lionne.

Les rugissements du roi des déserts libyens avaient été provoqués par sa fureur contre une troupe d'indigènes acharnés à sa poursuite ; il fut tué le soir même à quelques milles d'Oran. J'avais couru grand risque de lui servir de dîner. Il avait égorgé le matin un chameau pour son déjeuner. Le propriétaire du chameau s'était mis en campagne avec quelques bons tireurs. Le lendemain, je vis le corps de cette majesté en la possession du général Trézel. Il l'avait acheté 40 fr. avec la peau : j'en aurais donné 100 pour le moins. Le corps avait 7 pieds de long sans la queue. Tous les savants en histoire naturelle s'accordèrent à dire que l'auguste mort n'avait pas plus de trois ans. Il était assez mince et n'avait pas plus de crinière qu'une lionne ; sa langue fut servie à la table du général Trézel, et l'on m'assura qu'elle avait à peu près le goût de la langue de bœuf.

Bizarre pitié ! dira-t-on ; mais la jeunesse de cet animal m'intéressait à son sort, elle contrastait singulièrement avec l'effroi qu'il avait semé dans les environs. Le soir où ses rugissements s'étaient fait entendre, on voyait les promeneurs et les voyageurs se presser de rentrer dans la ville. Les hyènes et les chacals, dont la psalmodie est le concert habituel des alentours d'Oran, oublièrent de chanter leurs vêpres et restèrent deux jours aussi muets que la mort.

(Thomas Campbell, *New-Monthly Magasine.*)

FRANCE. — VIENNE (Isère).

LE PLAN DE L'AIGUILLE, OU TOMBEAU DE PILATE.

La ville de Vienne en Dauphiné paraît avoir été fondée par les Allobroges ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existait avant l'arrivée des Romains dans la Gaule, et que les vainqueurs l'avaient rendue d'une grande magnificence. Mais, soit par le malheur des différentes guerres, soit par l'avide destruction des barbares, il n'y a point de ville dont les hommes aient moins respecté les antiquités, et dans laquelle le bouleversement paraisse plus général. Le monument, terminé par une pyramide, que l'on voit dans la plaine, en sortant de Vienne pour aller en Provence, est le mieux conservé. Un vieil écrivain dit que plusieurs personnes ont avancé qu'à l'exemple de Rome, dont le milliaire doré présentait le centre, cette pyramide marquait le milieu de la ville de Vienne ; mais cette opinion, qui ne repose sur aucune donnée positive, n'a pas de vraisemblance. L'enceinte de la ville est distincte encore aujourd'hui, et ne s'étendait point du côté où ce monument est placé ; de plus, sa forme, consacrée aux tombeaux réels ou supposés, ne peut avoir été empruntée dans aucun temps pour servir de mille. On sait d'ailleurs que les Romains plaçaient les monuments élevés à la mémoire des morts, sur les grands chemins, tout au plus près des villes, dans lesquelles personne en général n'était enterré.

Cette pyramide n'est point un ouvrage dont l'architecture soit correcte ; mais la construction en est singulière et mérite l'attention des curieux. Le monument est élevé sur un massif construit solidement en grandes pierres dures, de la qualité de celles qu'on tire encore aujourd'hui des carrières du Bugey, sur les bords du Rhône ; les assises sont de 15 à 16 pouces de hauteur, et posées en retraite, de manière à former des gradins sur les quatre faces ; comme il est un peu enterré au-dessus du rez-de-chaussée, on ne les a trouvées qu'en faisant fouiller, et on en a compté jusqu'à huit ; en supposant qu'il n'y en ait pas un plus grand nombre, cette fondation est encore une nouvelle preuve de l'attention des anciens pour la durée de leurs édifices. La pyramide est supportée par un corps d'architecture carré, dont chaque angle est orné d'une colonne engagée, et chaque face percée d'une arcade de 8 pieds de largeur, sur 15 de hauteur. Les murs ont 2 pieds d'épaisseur ; ils sont construits avec de grandes pierres aussi de Bugey, bien jointes et arrêtées ensemble avec des goujons scellés, comme on le voit par les trous que l'on a faits en plusieurs endroits pour arracher ces morceaux de bronze, barbarie pratiquée sur plusieurs monuments de Rome et de l'Italie. Ces murs, couronnés d'un entablement, supportent un plancher sur lequel est posée la pyramide dont la base est de 11 pieds 6 pouces en carré, et la hauteur actuelle (car il manque quelques pierres au sommet) est d'environ 42 pieds. Par les lames de fer qu'on a introduites dans les jointures, il n'a pas été possible de connaître si elle est pleine, ou s'il y a du vide qui en diminue la pesanteur, laquelle n'en serait pas moins très-considérable. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette construction, c'est que ce poids

immense ne porte point sur les quatre murs, puisque le vide qu'ils laissent entre eux est de plus de 12 pieds, tandis que la pyramide n'en a que 11 et 1|2 à sa base, et porte par conséquent totalement sur le plancher. Il a fallu apporter dans cette construction bien du soin et bien de l'intelligence, pour la rendre aussi solide et aussi durable.

Voici ce que le savant Chorier a écrit sur ce beau monument : « Je ne doute pas que cette pyramide ne fût accompagnée de beaucoup d'ornements qu'elle n'a plus ; elle est d'une belle forme, et d'une bâtisse solide et hardie ; il est certain que si elle avait pu être facilement renversée, les nations barbares qui ont si souvent inondé les Gaules l'auraient démolie ; mais ne l'ayant pu sans dangers, elles l'ont du moins dégradée, autant que leur rage de dévastation en a eu de liberté. S'il manque néanmoins quelques pierres à la cime, c'est un outrage qu'elle n'a reçu qu'au milieu du XVIIe siècle. Un Milanais qui habitait Vienne à cette époque, ayant acheté la terre où est cette pyramide, prit la résolution de la détruire ; il commença même ce sacrilége, mais le chef de la justice de Vienne, Pierre de Boissac, empêcha cet acte de vandalisme. C'est une opinion aussi publique que mal appuyée, que cet édifice est le mausolée de Vénérius, fondateur supposé de la ville de



(Aiguille près de Vienne (Isère).

Vienne ; on s'est imaginé que comme les urnes qui contenaient les cendres d'Adrien et de Marc-Aurèle furent mises au sommet des obélisques dressés dans Rome à leur mémoire, celles de Vénérius le furent aussi par les premiers Viennois, à la pointe de cette pyramide, dans une urne d'or. Cet ouvrage paraît trop romain pour être attribué à des Africains ; d'ailleurs presque tous les récits que l'on fait de Vénérius sont fabuleux ; Vienne est l'ouvrage des Allobroges, et non de peuples si éloignés. J'avoue néanmoins que cette pyramide n'a été faite que pour honorer la mémoire de quelque illustre mort, et quoique nous n'ayons point de preuves assez fortes pour nous apprendre avec certitude à la gloire de qui elle a été érigée, nous avons assez de conjectures pour penser qu'elle l'a été en l'honneur d'Auguste. Les longues prospérités de son règne lui ayant acquis l'amour de tous les peuples, des honneurs divins lui furent rendus après sa mort dans les principales villes de l'empire romain. Elles tâchèrent toutes d'imiter ce qu'avait fait Rome en cette occasion ; il n'y eut pas seulement des temples et des prêtres comme à un Dieu immortel, mais aussi des cénotaphes comme à un homme illustre. »

Nous n'adoptons pas entièrement cette opinion de Chorier ; il a senti la difficulté de sa conjecture, mais il voulait illustrer la ville de Vienne sa patrie, par un monument des Césars. On ne peut se persuader que Lyon ayant admis la divinité d'Auguste avec un si grand appareil qu'elle lui a élevé des temples, et

fondé un collége de prêtres pour desservir ses autels; dans le même temps une ville aussi considérable que Vienne, qui n'en est éloignée que de 5 lieues, et dont les démarches étaient si éclairées, n'ait élevé à ce même prince qu'un simple cénotaphe, c'est-à-dire, qu'elle l'ait réduit aux droits de l'humanité, avec si peu d'appareil que le monument est placé même hors de son enceinte. Nous pensons donc que cette pyramide a été élevée à quelque personnage considérable dont on ignore le nom, comme on ne connaît plus l'autel et les autres distinctions accordées sans doute à la mémoire de l'empereur Auguste dans la ville de Vienne. Le *plan de l'Aiguille* est aussi connu sous le nom de *tombeau de Pilate*. Pilate, dépossédé en l'an 37 de son gouvernement de Judée, fut, suivant une tradition, relégué dans les Gaules par Caligula; la tradition nomme pour lieu de son exil Vienne, où il se tua, dit-on, de désespoir, en l'an 40; mais il n'est nullement prouvé que cet édifice soit la sépulture de Ponce Pilate; cela n'est même pas vraisemblable, et l'on ne doit pas plus y croire qu'à l'existence d'une prétendue maison de Pilate à Rome, dont le style d'architecture ne remonte pas au IXe siècle. Du reste, le monument de Vienne n'a jamais été absolument terminé; les colonnes sont encore brutes, et les chapiteaux dans le bossage. A. MAZUY.

DOCUMENTS HISTORIQUES.

LETTRES DU CARDINAL MAZARIN A LOUIS XIV (1659).

Jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, Louis XIV s'occupa peu d'affaires; tout plein de passions, d'activité, il ne quittait les camps et les siéges que pour se donner aux impétuosités de la jeunesse. La vie de Louis XIV commença par des galanteries chevaleresques; il s'éprenait avec frénésie, toujours prêt à sacrifier sa politique, les intérêts de sa royauté au sentiment qu'il éprouvait; il allait devant lui au premier objet qui lui inspirait de l'attachement, et comme le principe religieux dominait dans son éducation, Louis XIV, avec sa vie plus tard si dissipée, ne songeait qu'à épouser l'objet de ses prédilections.

Parmi les jeunes filles dont le roi s'était éperdûment épris, se trouvait Maria Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin. Ce n'était pourtant pas une grande beauté que mademoiselle Mancini : « car, dit madame de Motteville, elle était grande et bien droite; mais elle était si maigre, et ses bras et son cou paraissaient si longs et si décharnés, qu'il était impossible de la pouvoir louer sur cet article. Elle était brune et jaune; ses yeux, qui étaient grands et noirs, n'ayant point encore de feu, paraissaient rudes; sa bouche était grande et plate, et hormis les dents qu'elle avait très-belles, on la pouvait dire alors toute laide. »

On a écrit que Mazarin favorisait les vues ambitieuses de sa nièce, et qu'il aurait été bien aise de la voir sur le trône de France. Il n'en est rien. Tout le souci de Mazarin, au contraire, c'est de mettre un terme à ce qu'il appelle un scandale; et voici deux lettres, précieuses pour l'histoire, que le cardinal adressa au jeune Louis XIV, lorsque, sur les frontières des Pyrénées, il négociait le mariage de ce prince avec l'infante Marie-Thérèse :

« Je vous avoue, écrit Mazarin, que je ressens une extrême peine d'apprendre, par les avis qui se reçoivent généralement de tous les côtés, de quelle manière l'on parle de vous dans un temps que vous m'avez fait l'honneur de me déclarer que vous étiez résolu d'avoir une extraordinaire application aux affaires, et de mettre tout en œuvre pour devenir, en toutes choses, le plus grand roi de la terre. Les lettres de Paris, de Flandre et d'autres endroits disent que vous n'êtes plus connaissable depuis mon départ, et non pas à cause de moi, mais de quelque chose qui m'appartient; que vous êtes en des engagements qui vous empêcheront de donner la paix à toute la chrétienté et de rendre votre Etat heureux par le mariage. On dit, et cela est confirmé par des lettres écrites de la cour à des personnes de ma suite, on dit que vous êtes toujours enfermé à écrire à la personne que vous aimez, et que vous perdez plus de temps que vous ne faisiez à lui parler quand elle était à la cour. On y a ajouté que j'en suis d'accord, et que je m'entends avec vous, vous poussant à ces choses-là pour satisfaire mon ambition. On dit que vous êtes brouillé avec la reine, et ceux qui en écrivent en des termes plus doux disent que vous évitez, autant que vous pouvez, de la voir. Je vois d'ailleurs que la complaisance que j'ai eue pour vous, lorsque vous m'avez fait instance de pouvoir mander quelquefois de vos nouvelles à cette personne et d'en recevoir des siennes, aboutit à un commerce continuel de longues lettres, c'est-à-dire à lui écrire chaque jour et d'en recevoir réponse, et les courriers manquant, le premier est toujours chargé d'autant de lettres qu'il y a de jours qu'on n'a pu les envoyer, ce qui ne peut se faire qu'avec scandale, et je puis dire avec quelque atteinte à sa réputation et à la mienne. Ce qu'il y a de pis, c'est que j'ai reconnu, par les réponses que la même personne m'a faites, que vous n'oubliez rien pour l'engager de plus en plus, l'assurant que vos intentions sont de faire des choses pour elle que vous savez bien qui ne se doivent pas, et qui sont, par plusieurs raisons, impossibles. Plût à Dieu que, sans blesser votre réputation, vous pussiez vous ouvrir de vos pensées à d'autres; car, par ce qui vous serait dit, depuis le premier jusqu'au dernier de votre royaume, vous seriez au désespoir de les avoir eues, et je ne me verrais pas dans le plus pitoyable état où j'aie jamais été, étant accablé de douleurs, ne pouvant dormir un seul moment, et, en un mot, ne sachant ce que je fais; ce qui est à un point, que, quand je voudrais passer sur toutes sortes de considérations pour vous servir, je n'aurais pas l'esprit et l'assiette qu'il faut pour le faire avec succès. Bien que vous ayez la bonté de me mander que vous vous résoudrez, pour la gloire de Dieu et votre honneur, à faire tout ce qui sera nécessaire, vous permettrez que je vous dise qu'écrivant en d'autres termes à La Rochelle, je ne sais pas quelles sont vos véritables intentions. Je puis vous assurer de certaine science que le prince de Condé et bien d'autres sont alertes pour voir ce qui arrivera de ceci, espérant, si les choses se passent selon leur souhait, de bien profiter du prétexte plau-

sible que vous leur donnerez, et l'on ne manquera pas de faire sonner bien haut que j'aurai été le conseiller et le solliciteur de toute la conduite que vous aurez tenue. Je suis encore obligé de vous dire, avec la même franchise, que, si vous ne changez, sans aucun délai, de conduite, et que vous ne surmontiez la passion qui présentement vous domine, en sorte que chacun voie que non-seulement le mariage projeté s'exécutera et que vous le faites de bon cœur, il est impossible qu'en Espagne on n'ait connaissance de l'aversion que vous y avez et du mauvais traitement que l'infante courrait risque de recevoir; et en cela je tiens pour constant que l'on prendrait, à Madrid, les mêmes résolutions que nous prendrions nous-mêmes en pareil cas. C'est pourquoi je vous prie de considérer ce que vous pourriez attendre de Dieu et des hommes, si pour cela nous devions recommencer la guerre la plus sanglante qu'on ait jamais vue, et avec autant de préjudices que nous avons remporté d'avantages par le passé. Je conclus tout ce discours en vous disant que si je vois par la réponse que je vous conjure de me faire en toute diligence, qu'il n'y ait pas lieu d'espérer que vous vous mettiez de bonne façon et sans réserve dans le chemin qu'il faut pour votre bien, pour votre honneur et pour la conservation de ce royaume, je n'ai d'autre parti à prendre, pour vous donner cette dernière marque de ma fidélité et de mon zèle pour votre service, qu'à me sacrifier, et après vous avoir remis tous les bienfaits dont il a plu au feu roi, à vous et à la reine de me combler, me mettre dans un vaisseau avec ma famille, pour m'en aller en un coin de l'Italie passer le reste de mes jours, et prier Dieu que ce remède que j'aurai appliqué à votre mal produise la guérison que je souhaite plus que toutes les choses du monde. »

Treize jours après, Mazarin écrit encore au roi : « J'ai reçu la réponse que vous avez eu agréable de me faire. Vous me faites bien l'honneur de me dire que vous êtes persuadé que je ne désire que votre gloire et le bien de votre Etat, et qu'ainsi vous êtes résolu plus que jamais de suivre mes avis; mais dans le même temps vous ne le faites pas. Je vous avais supplié de n'écrire pas à La Rochelle, et vous m'avez répondu que cela vous serait trop dur, et que la confidente (1) avait approuvé vos raisons; de manière qu'il faut conclure que j'aurai crédit dans votre esprit, et que vous aurez la bonté de suivre mes avis, pourvu qu'ils soient conformes à vos sentiments; vous ne parlez à présent que de suivre ceux de la confidente parce qu'ils s'accordent en quelque façon avec les vôtres. Vous concluez que vous ne sauriez pas faillir en suivant les conseils de la confidente, et que vous ne doutez pas que je ne l'approuve. Cela s'appelle en bon français éviter la question et donner le change. Vous êtes le maître de votre conduite, mais non pas de m'obliger à l'approuver lorsque je sais qu'elle est préjudiciable à votre honneur, à la gloire et au bien de votre Etat, et au repos de vos sujets. Enfin, croyant que je ne saurais commettre un plus grand crime à votre égard que de vous déguiser les choses importantes à votre service, je vous déclare que je ne puis être en repos, ni satisfait, si je ne vois par les effets que vous ne vous rendiez maître de vous-même, après avoir connu visiblement que sans cela tout est perdu, et que le seul remède qui reste à pratiquer, est celui de me retirer et emmener avec moi la cause des malheurs qu'on est à la veille de voir arriver. J'aime fort ma nièce, mais sans exagération; je vous aime encore davantage, et je m'intéresse plus à votre gloire et à la conservation de votre Etat qu'à toutes les choses du monde. C'est pourquoi je ne puis que vous répliquer les mêmes choses que j'ai eu l'honneur de vous écrire; et, quoiqu'elles ne vous soient pas à présent très-agréables, je suis assuré que vous m'en aimerez bien un jour. Vous prenez la peine de me dire que vous voulez bien croire ce que je vous mandais qu'on disait sur votre personne et sur le commerce que vous avez à La Rochelle, mais que vous ni la confidente n'en avez entendu parler. Cela n'est pas étrange que personne ne vous entretienne sur une pareille matière, et pour la confidente, elle ne peut pas savoir ce que je sais, mais assurément elle sait beaucoup de choses qu'elle ne vous dit pas. Enfin, je vous réplique que toute l'Europe s'entretient sur la passion que vous avez, et chacun en parle avec une liberté qui vous est très-préjudiciable; à Madrid même l'affaire a éclaté, car on n'a pas manqué de l'écrire de Flandre et de Paris avec intention de brouiller et rompre le projet d'alliance qui est sur le tapis, et empêcher ainsi l'exécution de la paix. Et si vous n'y remédiez sans aucun délai, l'affaire empirera tous les jours de plus en plus, et elle deviendra incurable. »

C'est un magnifique monument pour l'honneur de Mazarin que cette correspondance. Le ministre ne veut pas que sa nièce soit reine de France; il menace de se retirer plutôt que de souffrir que le roi sacrifie le bien de l'Etat à une passion d'amour, et cette passion pourtant eût élevé les Mancini, la famille entière du cardinal sur le trône. **A. M.**

(1) Mazarin, dans toute sa correspondance, appelle ainsi la reine mère, Anne d'Autriche.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé,
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand, sous le manteau blanc qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher !

Le comte ALFRED DE VIGNY.

Les oiseaux nous ont quittés;
Déja l'hiver qui les chasse
Etend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.

BÉRANGER.

Minuit ! l'année expire, et l'année est éclose.
Une reine nouvelle entre dans l'univers;
Reine enfant, dans les mains que de hochets divers !
Que son sceptre est léger sur l'enfant qui repose !

Madame DESBORDES-VALMORE.

RUINES DE L'ABBAYE DE MORTEMER

(EURE).

A peu de distance d'Ecouy, au milieu de la forêt de Lyons, s'élèvent les belles ruines de l'abbaye de Mortemer. Beaumont, dans le Vexin normand, avait été le berceau d'une abbaye fondée, en 1130, par Robert de Candos, gouverneur du château de Gisors, en reconnaissance peut-être de ce qu'il avait échappé à la trahison qui avait menacé ses jours à Gisors. Mais, soit que les descendants de Robert n'eussent point conservé leur protection aux moines de Beaumont, soit que ces pieux cénobites aspirassent à une vie plus cachée, à l'aspect d'une nature moins riante et plus sauvage, ils quittèrent Beaumont après une résidence de quelques années, et s'en allèrent à la recherche d'une autre solitude. Dans la forêt de Lyons, est un vallon étroit et ombragé, dirigé du sud-ouest au nord-ouest. Les cris des oiseaux de proie et le murmure d'un faible ruisseau étaient, aux premières années du XIIe siècle, comme ils le sont redevenus aujourd'hui, les seuls bruits qui troublassent le silence solennel de cette nouvelle Thébaide. Les eaux du ruisseau violemment contrariées dans leur cours disparaissaient tout à coup, puis se montraient de nouveau pour disparaître encore, et formant une espèce de marais entre le point d'où elles tiraient leur origine et celui où elles allaient se perdre, avaient donné à ce lieu le nom de Mortemer, nom qu'une bataille fameuse avait rendu cher aux Normands. C'est dans cette vallée solitaire, dans ces profondes retraites, asile assuré contre le tumulte et les distractions du monde, que se réfugièrent les moines de Beaumont. Henri Ier, qui n'avait plus alors qu'un triste et rapide séjour à finir sur la terre, Etienne et Geoffroy Plantagenet, Henri II, Richard Cœur-de-Lion, protégèrent et dotèrent le monastère naissant, qui, ayant adopté la règle de l'ordre de Cîteaux, avait besoin des libéralités des princes pour devenir, comme les autres maisons de l'ordre, un refuge gratuit ouvert à tous les voyagurs. La reine Mathilde, femme d'Etienne Plantagenet, concourut aux dépenses de la construction de l'église, qui ne fut cependant commencée que sous Henri II. Les travaux durèrent trois ans, et coûtèrent plus de mille livres de cette époque. Il ne restait plus à élever que le chevet, ou chœur des moines, dont les fondements furent jetés, de 1178 à 1180, par l'abbé Richard de Blosseville, et qui fut terminé par son successeur Guillaume pendant les dernières années du siècle. Henri II célébra à l'abbaye de Mortemer le commencement du carême en 1161, et avec toute sa cour il reçut les cendres des mains de saint Pierre de Tarentaise, légat du pape. Tel est le seul souvenir qui se rattache à l'abbaye de Mortemer; mais si l'historien a peu de chose à lire dans ses ruines, le peintre y trouvera les motifs les plus pittoresques, l'architecte d'intéressants sujets d'étude. Ces beaux restes appartiennent aujourd'hui à une riche Anglaise, dont la sollicitude éclairée veille à leur conservation; mais malheureusement ce n'est que depuis peu d'années que cette propriété a passé dans ses mains, de celles d'un chaufournier, qui chaque jour démolissait une ogive, ou une colonne, dont les pierres lui servaient à faire de la chaux. C'est ainsi que chaque jour encore un ignorant vandalisme fait disparaître de la surface de la France tant de beaux monuments dont elle devrait être fière.

Ernest BRETON.

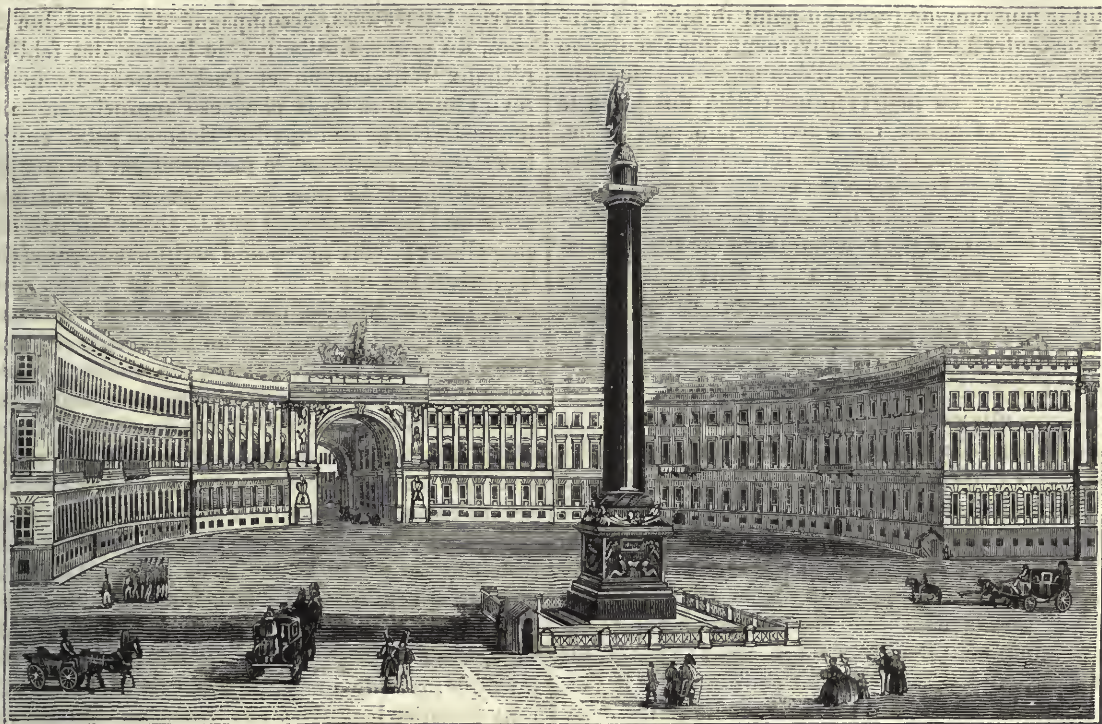


(Ruines de l'abbaye de Mortemer.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

RUSSIE. — SAINT-PÉTERSBOURG.



(La colonne Alexandrine.)

LA COLONNE ALEXANDRINE

A SAINT-PÉTERSBOURG.

Dès l'année 1825, époque de la mort de l'empereur de Russie Alexandre, son frère et son successeur, l'empereur Nicolas, conçut la pensée d'ériger un monument à sa mémoire sur la place du palais d'hiver, l'une des principales de Saint-Pétersbourg. Un Français, M. de Montferrand, proposa d'adopter le mode antique des colonnes ou obélisques, et il désigna un bloc de granit, d'une dimension extraordinaire, que ses fréquents voyages d'inspection lui avaient fait remarquer dans une des carrières où l'on avait exploité déjà les quarante-huit colonnes qui décorent l'église de Saint-Isaac. Cette carrière est celle de Pytterlaxe, située dans l'une des baies du golfe de Finlande, entre Wybourg et Frédérichsham ; on y arrive par un sentier raboteux, frayé entre les roches. Placée à mi-côte et éloignée de la plage de trois cents pieds, l'aspect de cette carrière est pittoresque et sauvage. Les seules traces que l'on aperçoive de la main des hommes sont des débris accumulés de terres, et quelques cabanes d'ouvriers. La masse qu'il a fallu extraire pour en tirer le fût de la colonne avait quatre-vingt-dix-huit pieds de longueur, sur une épaisseur moyenne de vingt-deux pieds ; son poids était de neuf millions cinq cent soixante-seize mille livres environ ; elle a été taillée dans le roc vif sur trois de ses côtés. Ce travail remarquable de courage et de patience, auquel six cents ouvriers ont été sans cesse employés, a duré près de deux ans. Enfin, le 19 septembre 1831, la masse granitique fut renversée en sept minutes sur le bord du navire qui avait été construit pour la recevoir. Ce fut un spectacle intéressant de voir d'un côté les rochers de Pytterlaxe battus par les flots, tandis que les ouvriers, au son de la cloche d'une modeste chapelle, placée au sommet de la montagne, imploraient les bénédictions du Ciel pour le succès de leurs travaux.

La colonne Alexandrine surpasse en élévation tous les monuments monolithes qui aient jamais été érigés. Son fût en granit, de quatre-vingt-quatre pieds, repose sur un piédestal également en granit. La hauteur totale du monument, depuis le sol de la place jusqu'à la partie supérieure de la croix, est de cent soixante-huit pieds. Le piédestal est orné d'armures anciennes qui rappellent les principaux faits d'armes des guerriers moscovites. Les figures colossales du *Niémen* et de la *Vistule*, de la Victoire et de la Paix, de la Justice et de la Clémence, de la Sagesse et de l'Abondance, sont groupées avec d'autres armures qui appartiennent aux siècles passés. Le sommet de la colonne est couronné par un ange tenant la croix de la main gauche, et de la droite montrant le ciel. Sur la face du piédestal qui regarde le palais d'hiver, on lit l'inscription suivante en langue russe : « A Alexan-

dre Ier, la Russie reconnaissante. » Ce piédestal, sa base, le chapiteau et le piédouche qui supporte la statue, sont recouverts en bronze.

Ce fut le 11 septembre 1834, jour de saint Alexandre, qu'eut lieu l'inauguration de la colonne Alexandrine. Dans toutes les rues de la capitale, depuis le point le plus éloigné jusqu'au point unique qui servait de centre à ce grand mouvement, une circulation extraordinaire de piétons et d'équipages, qui augmentaient d'heure en heure, formait déjà un spectacle pittoresque et animé : « J'arrivai non sans peine, écrit un Français, témoin de cette fête, à la place qu'on avait bien voulu, en ma qualité d'étranger, me donner sur le balcon du ministère des affaires étrangères, situé en face de la colonne qu'on allait inaugurer. Le tableau qui s'offrit à mes yeux était magnifique, et je me hâtai de le contempler, car il n'était que le cadre d'un autre tableau plus sublime qui allait frapper mes regards. A ma droite était le palais impérial, orné d'un immense escalier aboutissant à un balcon que surmontaient de riches tentures; sur la même ligne, le monument de l'Amirauté, un des plus vastes édifices de l'Europe, se prolongeait avec ses colonnades, ses galeries et son dôme éclatant. Au fond, en face de moi, je distinguais dans le lointain le palais du Sénat et du Saint-Synode, devant lequel Pierre le Grand s'élève sur un rocher. A ma gauche, une imposante perspective se terminait par cet immense monument demi-circulaire, dont le centre est l'arc de triomphe de la Millione couronné par la Victoire aux six chevaux de bronze, et dont les deux ailes embrassent je ne sais combien d'hôtels et de ministères divers. Contre tous ces palais, et à leurs fenêtres, et sur leurs toits, des estrades contenaient cette foule qui vient contempler les fêtes et qui en est le plus bel ornement. La vaste enceinte était vide, des soldats régulièrement placés en jalons indiquaient seulement le calcul qui avait assigné à chaque régiment son espace et sa direction, afin que sur cette seule place plus de cent mille hommes pussent entrer, sortir et se mouvoir en tous sens sans la moindre confusion. »

Au milieu de tout cela s'élevait le monument fraternel que la reconnaissance avait fondé et que la piété allait consacrer. Ce n'était pas de la poésie, ce n'était pas de l'éloquence que l'on présentait ici à un souverain pour fixer ses regards et briguer ses suffrages. Ce souverain n'était plus. La colonne élevée à l'empereur Alexandre rappelle l'inscription simple des habitants de Montpellier : « *A Louis XIV, après sa mort !* » Autour du piédestal de bronze sur lequel repose l'énorme monolithe, une tenture rouge ornée de couronnes d'or était déployée, et se rattachait à des lances que surmontaient des aigles dorées. Quatre riches faisceaux marquaient les angles du carré. Vis-à-vis la colonne, le grand balcon adossé au palais contenait, dans trois compartiments, l'impératrice, entourée de la cour et du sénat, le clergé et le corps diplomatique.

A onze heures, cinq coups de canon furent tirés de la citadelle; la circulation des équipages cessa, la fête venait de commencer. Qu'on se figure une place entièrement vide et que jalonnaient quelques soldats indicateurs. Le signal est donné, dix minutes s'écoulent, cent mille hommes occupent la place, sans que dans cette entrée subite, infanterie, cavalerie, artillerie, manquent une seule minute à la régularité du mouvement. A la vue de ces troupes rangées en bataille, un hourra général se fit entendre ; bientôt il redoubla, et des *vivat* l'accompagnèrent. C'était le czar Nicolas qui venait de paraître. Après avoir inspecté les troupes, accompagné du grand-duc Michel, du prince Guillaume de Prusse, des feld-maréchaux Wittgenstein et Paskéwitsch, l'empereur revint au centre de la place et s'approcha de la colonne. Le clergé du bout du balcon du palais entonna le *Te Deum* écouté par le peuple et par l'armée avec recueillement. Le plus grand silence régnait sur la place où l'on n'entendait que le chant lointain de la chapelle et la voix grave de l'archidiacre qui récitait les prières des morts en mémoire du défunt empereur. Le czar Nicolas, qui écoutait à pied le service divin, mit tout à coup le genou en terre, et les cent mille hommes l'imitèrent par un mouvement rapide. Ces prières solennelles, ce silence, tout ce peuple et ces soldats agenouillés sur la place invoquant l'Etre suprême ; cette profonde conviction où l'on était que cette piété était sincère, le souvenir de l'empereur mort dominant cette scène, tout cela provoquait un attendrissement indéfinissable ; lorsque couvrant sa tête et remontant à cheval, l'empereur Nicolas se retourna vers la colonne et donna le signal, cinq cents coups de canon se firent entendre, un hourra universel s'éleva de nouveau, tambours, musique, cris de joie frappèrent les airs et semblèrent ébranler les pavés. Les draperies flottantes qui entouraient le piédestal s'abaissèrent, les aigles, les faisceaux s'inclinèrent d'eux-mêmes comme par enchantement, saluèrent la colonne et disparurent pour la laisser briller dans toute sa splendeur. Ces cris, ces chants, le son des trompettes, et le canon de la place, et le canon de la forteresse, et le canon des vaisseaux de la Newa, formèrent avec les hourras de toute l'armée un tonnerre éclatant. Le bruit cessa enfin. Le clergé aux riches habits et aux bannières brillantes, accompagné des vieux grenadiers du palais, vint d'un pas grave et lent faire le tour de la colonne et la bénir. A quelques pas derrière lui s'avançait l'impératrice suivie des dames de sa cour revêtue du costume moscovite ; le sénat, les gentilshommes du palais fermaient la marche.

Le témoin oculaire que nous avons déjà cité, électrisé par ce spectacle solennel, écrivit le soir même les lignes suivantes, quelque peu empreintes d'exagération : « Les fêtes de l'inauguration de la colonne Alexandrine sont terminées. Vous en donner une idée exacte, vous communiquer d'ici l'émotion qui a frappé comme d'un seul coup une grande armée et une population immense, ce serait une vaine tentative : de telles choses ne se décrivent pas. J'ai vu à Paris, la veille du départ de Napoléon pour ses dernières campagnes, une revue de la vieille et de la jeune garde, avec un grand nombre de régiments de ligne et un matériel formidable ; et je sais quelle impression produit un grand spectacle militaire ; j'ai vu à Rome, dans la semaine sainte du jubilé qu'on n'avait pas célébré depuis cinquante ans, la vaste place de Saint-Pierre couverte de toutes les populations italiennes et des pèlerins de toutes les parties de l'univers, attendant et recevant à genoux cette béné-

diction du saint pontife que tous les voyageurs représentent comme le spectacle religieux le plus propre à remuer l'âme. Eh bien, l'empereur ni le pape, Rome ni Paris, les plus grandes revues militaires ni les cérémonies les plus imposantes du culte, ne sauraient jamais vous donner une idée de ce que j'ai vu et ressenti dans le court espace d'un jour. Il y a des émotions trop grandes pour la fragilité humaine; celle-ci est du nombre. Je sens que l'impression en sera durable, et comme les anciens, je marquerai d'un signe cette mémorable journée, afin de la rappeler souvent à mon souvenir. » A. M.

BIOGRAPHIE.

KOTZEBUE, LITTÉRATEUR ALLEMAND.

Puisque le titre d'écrivain universel appartient de droit à tout auteur qui s'est essayé dans un grand nombre de genres, bien qu'il n'ait excellé dans aucun, et que dans plusieurs même il soit demeuré au-dessous du médiocre, nous ne contesterons pas l'universalité de Kotzebue. Poésie, philosophie, histoire, romans, voyages, critique littéraire et politique, il a tout abordé; mais c'est surtout comme auteur dramatique qu'il mérite d'être étudié et jugé : madame de Staël a rempli cette double tâche avec sa sagacité ordinaire. « Aucun juge impartial, dit-elle, ne peut lui refuser une intelligence parfaite des effets du théâtre. *Les Deux Frères, Misanthropie et Repentir, les Hussites, les Croisés, Hugo Grotius, Jeanne de Montfaucon, la Mort de Rolla*, etc., excitent l'intérêt le plus vif partout où ces pièces sont jouées. Toutefois il faut avouer que Kotzebue ne sait donner à ses personnages ni la couleur des siècles dans lesquels ils ont vécu, ni les traits nationaux, ni le caractère que l'histoire leur assigne. Ces personnages, à quelque pays, à quelque siècle qu'ils appartiennent, se montrent toujours contemporains et compatriotes; ils ont les mêmes opinions philosophiques, les mêmes mœurs modernes; et, soit qu'il s'agisse d'un homme de nos jours, ou de la fille du soleil, l'on ne voit jamais dans ces pièces qu'un tableau du temps présent, naturel et pathétique. Si le talent de Kotzebue, unique en Allemagne, pouvait être réuni avec le don de peindre les caractères tels que l'histoire nous les transmet, et si son style poétique s'élevait à la hauteur des situations dont il est l'ingénieux inventeur, le succès de ses pièces serait aussi durable que brillant. »

Kotzebue naquit le 3 mai 1761 à Weimar, où son père occupait la place de conseiller de légation. Ses dispositions poétiques se manifestèrent dès l'enfance, néanmoins il se distingua dans l'étude du droit. Il était âgé de vingt ans, lorsque le comte de Goertz, ministre de Prusse en Russie, l'appela à Saint-Pétersbourg. Kotzebue s'y rendit en qualité de secrétaire du comte de Bauer. La recommandation de ce dernier, et quelques pièces de théâtre jouées à l'Ermitage, lui valurent la faveur de l'impératrice Catherine, qui le nomma conseiller titulaire, le plaça dans l'administration de Reval, en Esthonie, où il devint, en 1783, assesseur au premier tribunal, et bientôt président du gouvernement, avec le titre de lieutenant-colonel. En 1795, ayant donné ou reçu sa démission, il se retira près de Narva, dans une propriété qui lui venait de son mariage avec une demoiselle russe de noble origine. Là, il se livra tout entier à son goût pour la littérature dramatique. En 1796, il accepta la place de directeur du théâtre impérial à Vienne, et la quitta au bout de deux ans. Au printemps de 1800, sollicité par sa femme, il retournait en Russie : à peine arrivé sur les frontières de l'empire, un ordre de Paul Ier le prive de sa liberté, et l'envoie en Sibérie. Kotzebue a raconté l'histoire de son exil, dont on l'accuse d'avoir fait un roman, dans un livre intitulé : *l'Année la plus remarquable de ma vie*. Les amis de l'auteur ne tardèrent pas à éclairer le prince, qui le rappela, lui fit des excuses, lui confia la direction du théâtre de Saint-Pétersbourg. Après la mort de Paul Ier, Kotzebue revint à Weimar : jaloux de la suprématie que Goëthe exerçait dans cette ville, il parcourut la France et l'Italie; bien accueilli des deux nations, il n'outragea pas moins l'une que l'autre dans ses *Souvenirs de Paris, de Rome et de Naples*.

Vers la fin de 1803, Kotzebue entreprit à Berlin la publication d'un journal intitulé *le Sincère*. Jusqu'en 1813, il se consacra tour à tour aux matières littéraires et politiques; on lui attribue plusieurs des manifestes qui partirent du cabinet russe. L'empereur Alexandre paya ses services, en le nommant d'abord consul-général à Kœnigsberg (1813), puis en se l'attachant avec le titre de conseiller d'Etat au département des affaires étrangères (1816). En 1817, l'empereur l'autorisa à retourner dans sa patrie, et le nomma son correspondant littéraire en Allemagne, le chargeant en outre de lui rendre compte de l'esprit public de ce pays. C'était, en d'autres termes, faire du célèbre écrivain l'espion de ses compatriotes : Kotzebue s'en constitua le calomniateur. Sa correspondance, véritable pamphlet contre les idées nouvelles, et les hommes qui les avaient adoptées, attaquait avec fureur les plus hautes renommées de l'Allemagne et les priviléges de ses universités. Une généreuse indignation s'éleva dans le cœur des jeunes étudiants, dont la plupart avait défendu l'indépendance nationale sur le champ de bataille. L'un d'eux, nommé Sand, se chargea de la vengeance commune : il se rendit à Manheim, où résidait Kotzebue. Admis à une audience particulière, il lui présenta un papier sur lequel étaient écrits ces mots : *Sentence de mort contre Auguste Kotzebue le* 23 *mars* 1819, et tirant son poignard, il le plongea dans le cœur de sa victime, qui poussa quelques cris, et expira.

Ainsi périt un homme remarquable par d'éminentes facultés, dont il fit trop souvent un déplorable usage : comme à tant d'autres, pour avoir du génie il ne lui manqua que de la vertu. — X.

(*Ephémérides.*)

HISTOIRE DE FRANCE.

—

JEAN DUNOIS, BATARD D'ORLÉANS.

1402—1468.

Jean Dunois, comte d'Orléans et de Longueville, grand-chambellan de France, était fils naturel de Louis, duc d'Orléans, assassiné à Paris par les Bourguignons, et de Mariette d'Enghien. Il naquit le 23 novembre 1402. Dès sa jeunesse il montra ce qu'il devait être un jour. Valentine de Milan, quelques moments avant d'expirer, ayant fait approcher ses enfants, voulut que Jean Dunois, qui s'honorait du titre de *bâtard d'Orléans*, reçût aussi ses derniers soupirs. En s'adressant à son fils aîné, elle dit : « Jean m'a été dérobé, et nul de vous n'est aussi bien taillé que lui pour venger la mort de son père. »

Les jeunes années du bâtard d'Orléans s'écoulèrent au milieu des troubles qui agitaient la monarchie de France. La situation du royaume était alors bien pitoyable. A vrai dire, le règne de Charles VII ne commence qu'à la soumission de Paris à la royauté héréditaire. L'histoire flatteuse a pu s'indigner du gouvernement du duc de Bedfort et du roi d'Angleterre, Henri VI, passer même sous silence les actes les plus essentiels de cette administration; mais le règne de Henri VI n'en est pas moins un fait important, un grand événement dans l'histoire, et qui a laissé de longues traces. A la mort du roi Charles VI, le dauphin, exclu de la couronne par le traité de Troyes, conservait à peine quelques provinces; *roitelet de Bourges*, comme l'appelaient ses ennemis, il n'avait pour lui que quelques débris de la chevalerie, ses aventuriers, ses Ecossais surtout; il n'inspirait aucune considération au peuple; on parlait avec mépris de sa cour dissolue, de ses favoris insolents, de ses folles dames d'amour. Aussi, à la mort de Charles VI, on ne s'occupa point à Paris du droit ou des prétentions de Charles dauphin. Cependant celui-ci n'avait pas désespéré de sa cause; il était entouré de bons capitaines de gens d'armes, et parmi eux on distinguait Dunois, La Hire et Pothon de Xaintrailles. Dunois s'était trouvé à plusieurs affaires d'où il était toujours sorti avec avantage; mais rien ne servit à le faire distinguer comme ses exploits au siége de Montargis, en 1427. Les Anglais, au nombre de 3,000, commandés par les comtes de Warwick et de Suffolk, avaient investi cette ville, qui se défendit par l'avantage de sa situation et par le courage d'une poignée d'archers. La place manquait de vivres et de munitions. Dunois est choisi pour leur en porter. Son premier soin est d'instruire les assiégés du secours qu'il leur amenait; il marche à la tête de 1600 hommes, arrive, combat, met les ennemis en déroute, et remporte une victoire signalée.

De nouveaux trophées l'attendaient sous les murs d'Orléans. Vers la fin du mois de septembre 1428, le comte de Salisbury alla mettre le siége devant cette ville. Le duc de Bedfort n'était point d'avis qu'on tentât une entreprise aussi hasardeuse. La circonstance semblait pourtant favorable : le roi Charles était réduit à la dernière extrémité; beaucoup de grands seigneurs et de princes, voyant que de toutes parts ses affaires s'en allaient en ruines, et qu'elles étaient trop mal gouvernées, l'avaient abandonné ou le servaient entièrement à leur guise; les garnisons se rendaient sans plus se défendre; les sujets les plus dévoués étaient prêts à se livrer au désespoir; des calamités horribles, la misère, la famine, les maladies ravageaient les provinces des bords de la Loire. Il n'y avait plus d'argent ni dans le trésor du roi ni dans la bourse des sujets : « Tant de la pécune du roi que de la mienne, il n'y avait pas en tout chez moi quatre écus, » racontait Renault de Bouligny, son trésorier. Les dépenses de sa maison étaient réduites au plus exact nécessaire; il vivait comme le plus simple de ses serviteurs; dans les jours même de festoiement sa table était frugale, ses plus nobles gentilshommes ne trouvaient que des mets très-mal apprêtés :

> Un jour que La Hire et Pothon
> Le vinrent voir par festoiement,
> N'avait qu'une queue de mouton
> Et deux poulets tant seulement.

Au milieu de cette misère, le roi Charles ne perdait pourtant point courage; il avait toujours bonne espérance et mettait son recours en Dieu. C'était à la défense d'Orléans que semblait s'attacher le dernier espoir de la cause royale; si Orléans était perdu, les Anglais se répandaient au delà de la Loire : il ne restait plus au roi qu'à aller se réfugier dans les montagnes de l'Auvergne ou dans le Dauphiné. Chacun parut se résoudre à tenter les derniers efforts pour se préserver d'un tel malheur. Déjà, depuis quelque temps, on s'attendait que ce siége serait entrepris; le bâtard d'Orléans et une foule de braves capitaines s'y étaient renfermés. Ce glorieux bâtard d'Orléans partagea les lauriers cueillis par Jeanne d'Arc; il se trouvait toujours dans la mêlée, et partout où le péril était le plus imminent. On sait que c'est au siége d'Orléans que commencèrent les merveilleuses aventures de la Pucelle; nous ne raconterons pas une histoire si connue. L'esprit chevaleresque du siècle attribua à Agnès Sorel et à Jeanne la Pucelle les faits de batailles et les victoires des gens d'armes de Charles VII; ce fut une de ces traditions de castels et de tournois, une de ces légendes de femmes et d'amour, contées au coin du feu par les belles châtelaines à leurs servants. « Dunois, dit M. de Barante dans son beau travail sur les ducs de Bourgogne, voyant arriver Jeanne d'Arc avec son convoi, traversa dans un petit bateau pour venir se consulter avec les chefs. « Êtes-vous le bâtard d'Orléans? dit-elle. — Oui, reprit-il, et bien joyeux de votre venue. — C'est vous, ajouta-t-elle, qui avez conseillé de passer par la Sologne, et non par la Beauce, tout au travers de la puissance des Anglais? — C'était, répliqua-t-il, le conseil des plus sages capitaines. — Le conseil de messire est meilleur que le vôtre et que celui des hommes, reprit Jeanne; c'est le plus sûr et

le plus sage. Je vous amène le meilleur secours que reçut jamais chevalier ou cité, le secours du Roi des cieux (1). » La tradition de la Pucelle est un mélange de foi dévote et de galanterie chevaleresque; l'intervention de Dieu et des dames était une condition nécessaire dans les chroniques et dans les légendes de manoirs; on ne croyait pas aux grandes choses qui se faisaient tout simplement par les grandes âmes, il fallait encore la main de Dieu et le secours des femmes, vieille superstition des forêts de la germanie. Trop de témoignages nous restent sur cette merveilleuse fille pour qu'il soit possible de nier sa puissante influence sur l'imagination dévote et belliqueuse des aventuriers qui entouraient Charles VII; elle donna une première et grande impulsion à la chevalerie; mais la cause des succès décisifs de Charles VII tint plus particulièrement à ses alliances avec les Ecossais, à ses traités avec les ducs de Bretagne et de Bourgogne, et à la bonne épée des La Hire et des Dunois.

Trois ans après la délivrance d'Orléans, Dunois réduisit à l'obéissance royale la ville de Chartres, dont Charles VII lui donna le commandement. Quelques mois plus tard il fit lever le siége de Lagny. Dunois ne fut pas aussi heureux en voulant dégager Saint-Denis; les Anglais le forcèrent à se retirer; ce léger échec devait être compensé par la prise de Paris, où le bâtard d'Orléans fit son entrée le 13 avril 1436, avec le connétable de Richemont; ils menaient avec eux les grandes batailles, où l'on voyait bien 800 fust de lances. Tant de guerres et de désastres faisaient vivement soupirer après la paix; Dunois fut nommé au nombre des plénipotentiaires chargés de la négocier. Il se rendit, à cet effet, dans la petite ville d'Oie, entre Calais et Gravelines, qui était le lieu où se tenait le congrès. Il y rencontra son frère, Charles d'Orléans, auquel il avait rendu d'importants services. Pour lui témoigner sa reconnaissance, ce dernier créa Jean comte de Dunois. Mais avec toutes ces dignités, il conserva toujours dans ses titres celui de bâtard d'Orléans. De retour à Paris, le roi le désigna pour accompagner Madame Catherine de France, qui se rendait à Saint-Omer, pour épouser le comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne Philippe le Bon. La convocation



(Jean Dunois, bâtard d'Orléans. — Costume de l'époque.)

(1) Nous saisissons cette occasion pour annoncer à nos lecteurs la mise en vente d'une nouvelle édition de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante. L'éditeur, M. Dufey, n'a rien négligé pour en faire un ouvrage de luxe; les gravures qui accompagnent ce beau livre si rempli de science, de naïveté et d'intérêt, sont autant de chefs-d'œuvre sous le rapport du dessin et de la gravure. Plus de quatre mille souscripteurs sont déjà acquis à cette nouvelle édition.

de l'assemblée des états le rappela à Orléans; on ne pouvait obtenir la paix sans démembrer le royaume. Dunois opina pour la guerre, fondant son opinion sur ce que les lois du royaume ne permettaient pas au souverain d'aliéner le domaine de la couronne. Son avis prévalut, et l'on reprit bientôt les hostilités.

Le bâtard d'Orléans eut un moment de faiblesse, en entrant dans la conspiration tramée par La Trémouille, et en faisant révolter le dauphin contre son père. Son erreur fut de courte durée; plein de confiance dans le monarque qu'il avait si bien servi, il vint se jeter à ses pieds, et fit l'aveu de sa faute; jaloux de faire oublier sa conduite, il se distingua aux siéges d'Harfleur et de Dieppe. Charles VII, pour gage de sa satisfaction, l'envoya à Londres en 1444, pour traiter de la paix; il parvint à faire signer une trève de deux ans, et à faire revenir son frère Charles en France; plus tard, il fit rentrer le Maine sous l'autorité du roi, qui, voulant récompenser le zèle et la bravoure de Dunois, le décora du titre de son lieutenant-général représentant sa personne. A peine était-il revêtu de cette charge importante, qu'il partit pour aller combattre les Anglais dans la haute et basse Normandie; tout plia sous sa grande épée, et en moins de deux ans les ennemis furent entièrement expulsés de cette belle province. Le roi, en considération des services que lui avait rendus son lieutenant, ratifia la donation qu'il lui avait faite du comté de Longueville. Il l'envoya en 1450 pour réduire la Guienne; bientôt les Anglais furent chassés de Blaye, de Dax, de Fronsac, regardée comme la clef de la province. Dunois entra en vainqueur à Bordeaux, dont il s'était attaché tous les habitants par la douceur de ses manières. Charles VII récompensa le vaillant Dunois en lui accordant les honneurs de prince; puis il le chargea d'arrêter le duc d'Alençon, qui entretenait une correspondance criminelle avec les Anglais. Dans l'assemblée convoquée à Vendôme pour juger le duc, le roi avait à ses pieds le comte de Dunois comme grand-chambellan; il employa tout son crédit auprès du monarque, surtout dans les derniers moments de ce prince, pour le réconcilier avec le dauphin son fils. La fin de la vie de Charles VII fut absorbée par les conspirations sourdes des princes de sa famille contre son conseil; les choses en vinrent à ce point à la cour, que le roi n'osait plus manger crainte de poison, et il s'amaigrit tellement, s'amenuisa de telle sorte, que finalement il mourut d'inanition.

A l'avénement de Louis XI, tous les princes se révoltèrent contre lui, et Dunois fit partie de cette confédération, qui prit plus spécialement le titre de *Ligue du bien public*. On s'est beaucoup demandé ce qui dans le XVIe siècle avait produit la Ligue; on a pris cet événement de l'histoire comme un fait nouveau, inouï; on n'a pas fait attention que depuis le XIIe siècle, il ne se passe pas cinquante ans sans qu'il y ait quelque ligue et confédération, soit pour les intérêts de la féodalité, soit contre l'Eglise, soit enfin contre l'autorité royale. Ce fut le comte de Dunois qui porta la parole au nom de la Ligue, devant les députés de Louis XI; il déclara que le roi avait manqué à ses engagements, privé les princes de leurs droits et le royaume de son éclat. Dunois fut encore chargé de négocier la paix qui fut signée à Conflans; dans ce traité, la féodalité se fit une large part; chaque prince s'attribua une plus grande étendue de territoire, des apanages et de nouvelles prérogatives. On doit considérer cette *Ligue du bien public* sous Louis XI, comme un des plus grands et des plus heureux efforts tentés par la haute propriété territoriale contre la couronne qui l'avait provoquée. La propriété territoriale, qui se lie au sol, est difficile à s'ébranler; il est impossible, quand elle est un fait dans la société, qu'elle ne devienne pas un droit dans le pouvoir et dans la législation. Après la signature du traité de Conflans, Dunois rentré en faveur revint à la cour; il y maria son fils, et fut nommé par le roi président du conseil de réformation des abus du royaume; il s'occupait de ce travail lorsqu'il mourut en 1468. A. Mazuy.

HISTOIRE NATURELLE.

—

ANIMAL ET COQUILLE DE L'ARGONAUTE.

Parmi les animaux dont l'histoire a le plus vivement intéressé les naturalistes de tous les temps et de tous les pays, il en est un qui est toujours resté au-dessus de tout ce qu'on pouvait en dire; c'est l'argonaute. Avant d'avoir été décrit par les savants, cet animal était déjà chanté par les poëtes; il était révéré par les hommes, qui croyaient lui devoir l'art de la navigation, et ses manœuvres ingénieuses étaient racontées avec enthousiasme, soit en vers élégants, soit en style non moins harmonieux que des vers. Delille, si méprisé des *rêveurs à nacelle*, ce poëte que ces messieurs relèguent avec tant de dédain dans la stérile catégorie des *faiseurs de vers*, et dont ils croient abattre le talent en l'appelant du nom de *poésie descriptive*, notre Delille, en un mot, ne pouvait pas oublier l'argonaute dans sa savante description des *Règnes de la nature*, poëme brillant et élevé, où les sciences de fait ne rencontrent pas d'erreur grave, et que les écrivains naturalistes devraient parfois prendre pour modèle.

Après avoir passé en revue les animaux qui peuplent la surface de la terre, traversent les airs, s'enfoncent sous le sol ou s'agitent au sein de tous les corps organisés, Delille arrive à ceux dont la présence anime les eaux. L'un, dit-il,

L'un en casque brillant est sorti de son moule;
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule;
L'autre de l'araignée a la forme et le nom;
Un autre imite aux yeux la trompe ou le clairon;
Là c'est une massue, ailleurs une thiare;
Celui-ci d'un long peigne offre l'aspect bizarre;
L'autre en boîte de nacre est joint à son rocher;
Cet autre est un vaisseau, dont le petit nocher
(Son instinct pour boussole, et son art pour étoile)
Est lui-même le mât, le pilote et la voile.
Un autre, moins heureux, sous un toit emprunté
Est contraint de cacher sa triste nudité,
Et contre ses rivaux dispute une coquille....

Il parle ailleurs (*Géorgiques françaises*) de :

La grue au haut des airs naviguant sans boussole;
Le nautile sur l'eau dirigeant sa gondole....

Or, il faut le reconnaître, de pareilles observations ne perdent rien à être traduites en langage fleuri, et l'histoire naturelle serait plus répandue dans les connaissances humaines, si les savants avaient daigné rendre ses abords moins âpres et sa langue moins pédantesque.

On ne peut assez le répéter, la plupart des gens du monde, même parmi ceux qui ont puisé des connaissances littéraires dans une éducation libérale, confondent l'histoire naturelle avec la médecine ou la pharmacie, et ne voient jamais dans celui qui l'étudie qu'un homme occupé de la recherche des remèdes. Ce reproche, que Rousseau faisait à ses contemporains relativement à l'étude des plantes, et qui diminuait à ses yeux le charme de la botanique, peut être également appliqué à toutes les branches de la science de la nature.

Quoi qu'il en soit, comme quelques portes sont ouvertes aux sciences pour entrer dans le monde, et puisque l'esprit du public semble vouloir se familiariser avec les mystères de la science, nous tenterons l'histoire de quelques-unes de ces admirables productions de la nature, qui, de nos jours, sont le patrimoine des savants, et que, dans des temps reculés, tous les hommes étaient appelés à étudier et à connaître.

L'argonaute appartient à l'ordre des mollusques *céphalopodes* et à la division de ces derniers, qui comprend les céphalopodes pourvus d'une coquille.

Nous avons (dans notre deuxième article du Règne animal) donné l'argonaute comme exemple de l'ordre des céphalopodes : ce n'est pas à dire qu'il puisse servir de type aux animaux de cet ordre ; mais c'est une des espèces les plus remarquables de cette division de la classe des mollusques, qui, jusqu'à ces derniers temps, a été ignorée des naturalistes, et qui pourtant est un des sujets les plus intéressants à étudier. Cet ordre comprend, en effet, et les plus grands animaux de la création après les animaux vertébrés, et des êtres microscopiques qui étonnent l'imagination par leur forme variée ; il offre, d'une part, les animaux les plus parfaits des invertébrés, et, de l'autre, des êtres qui, vivant et mourant aux endroits où ils sont fixés, semblent devoir occuper une place moins avancée dans l'échelle animale. Les céphalopodes ont les formes les plus bizarres, les plus effrayantes même, lorsqu'ils sont d'une grande taille, et ils n'ont rien de pareil à eux dans tout le reste du règne animal ; ils réunissent, à des races contemporaines des premiers habitants de nos mers, les dépouilles, souvent gigantesques, de races congénères dès longtemps anéanties ; ils sont ainsi une partie considérable des débris organiques qui composent les couches du globe ; ils fournissent un aliment sinon délicat, du moins abondant sur toutes les côtes, et des produits utiles à diverses industries. C'est d'eux que nous vient la sépia, cette liqueur noire que la nature leur a donnée comme principal moyen de défense. Agiles, forts, habiles nageurs, ils jouissent à un point très-remarquable des organes de la vue et de l'odorat.

Le corps de l'argonaute est en forme de sac ; sa tête est arrondie ; un rétrécissement assez marqué la sépare du reste de son corps ; elle porte deux grands yeux, et son sommet est couronné de longs tentacules coniques qui entourent la bouche et sont garnis, dans toute l'étendue de leur face interne, de suçoirs ou espèces de ventouses. Deux des bras de l'argonaute sont élargis, dans une partie de leur longueur, en une membrane ovale qui s'étend jusqu'à leur extrémité ; l'animal roule et déroule à volonté cette membrane.

La coquille de l'argonaute a une seule cavité large et profonde, et n'est composée que de deux ou trois tours de spire contigus, formés dans le même plan, et dont le dernier est beaucoup plus grand que tous les autres. La carène, cette espèce de saillie plus ou moins large qui règne sur le dos de la coquille, depuis le sommet de la spire jusqu'à la bouche, est cannelée ou bordée de dentelures réunies par de petites rides transversales. La substance de cette coquille est mince et flexible, d'un blanc mat ou laiteux, quelquefois grisâtre, jaune ou roux dans certaines parties ; elle est si délicate, que le moindre choc semble devoir la briser. On a observé que l'argonaute préférait les mers profondes, à fond sablonneux, et qu'il évitait les récifs et les rivages rocailleux.

Aristote, Elien, Oppien, et beaucoup d'autres, ont célébré l'industrie de ce mollusque ; ils ont décrit les manœuvres à l'aide desquelles il vogue à la surface des eaux dans les temps calmes, et plonge au fond dans les temps orageux. Pline a écrit que l'argonaute ne s'élève du fond de la mer que dans les temps les plus calmes. Parvenu à la surface des eaux, il agite ses bras comme autant de balanciers ; il introduit, dans sa coquille, l'eau qui lui est nécessaire pour faire un lest indispensable ; il étend ses bras comme des rames, et vogue sur la surface des eaux. Un vent doux se fait-il sentir, il dresse perpendiculairement ses deux bras palmés, les tient écartés, et la membrane élargie et oblongue qui règne sur une partie de leur longueur présentant une plus grande surface au vent, ces bras lui servent de voiles. Les trois autres bras de chaque côté servent de balanciers, et le bas du corps qui forme un crochet hors de la coquille fait les fonctions de gouvernail. Il marche ainsi dans la direction qu'il veut suivre ; mais, si quelque ennemi s'approche, si la surface de la mer se ride, l'argonaute retire promptement dans sa coquille les avirons, la voile et le gouvernail, il vide son lest, fait chavirer sa nacelle, et descend au fond de la mer.

L'argonaute paraît vivre solitaire. On ne sait rien sur son genre de nourriture et sur les moyens qu'il a de se la procurer. On a trouvé de ces animaux dans plusieurs parties de la Méditerranée, dans la mer des Indes, dans la partie du nord de Saint-Domingue, sous le tropique. On n'en a pas encore rencontré dans les mers du Nord.

Aristote avait déjà remarqué que l'animal de l'argonaute n'était point attaché à sa coquille ; ce fait extraordinaire, reconnu vrai par les modernes, a donné lieu à une discussion scientifique déjà ancienne, et qui n'est point encore terminée. Quelques naturalistes ont soutenu que le poulpe que l'on rencontre dans la coquille appelée par Linné *Argonauta argo*, n'y était qu'en parasite, et n'en était point le véritable constructeur ; mais comme depuis Aristote on n'a jamais trouvé cette coquille avec un autre habitant, que c'est toujours la même espèce d'animal qu'on y rencontre, que les autres argonautes ont aussi un poulpe différent de celui-là, et constamment sem-

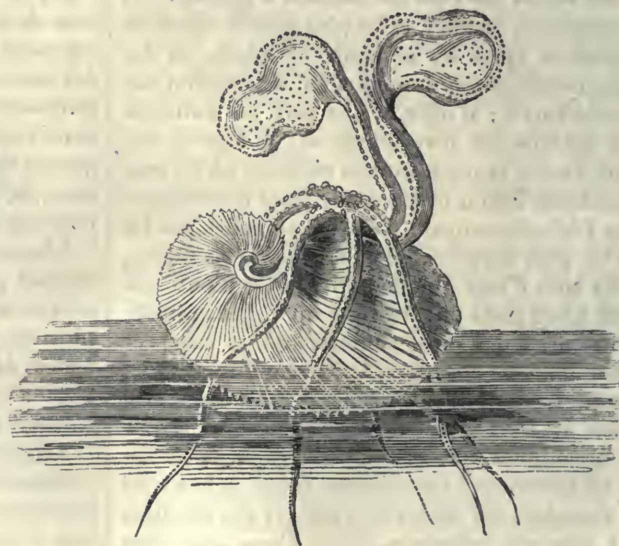
blable dans la même coquille, qu'on le trouve même dans l'œuf, il faut bien admettre qu'il en est le légitime propriétaire. M. de Blainville, dans ces derniers temps, a cherché à prouver que cet animal n'est, comme le crustacé qu'on nomme Bernard l'Ermite, qu'un parasite, qui s'empare de la coquille dans laquelle on le trouve. Les motifs de cette opinion sont que l'argonaute n'est point adhérent à cette coquille, qu'il diffère en cela de tous les mollusques connus qui sont pourvus d'une ou deux attaches musculaires; qu'il s'en sépare, comme le savaient les anciens et comme on a pu s'en assurer de nos jours, et que ce fait est le seul qui existe; qu'il peut vivre sans elle, comme l'a prouvé M. Granch, qui en a gardé plusieurs qui étaient sans coquille; qu'enfin, il n'est en rien semblable aux mollusques pourvus d'enveloppes testacées, ceux-ci ayant le manteau qui sécrète la matière très-mince et très-mou; et qu'ensuite même il n'a pas la forme de la coquille, que son corps ne va point jusqu'au sommet de la spire comme cela se voit dans les coquilles univalves. Cet auteur pense que lorsqu'on connaîtra mieux la mer Méditerranée, on trouvera sans doute le véritable animal de l'argonaute, qui, selon lui, doit habiter, comme les carinaires, la haute mer; et que ce n'est que lorsqu'il est mort, que la coquille est jetée sur les côtes, où ces poulpes s'en emparent et s'en servent alors pour voguer en pleine mer.

Les auteurs qui n'adoptent pas les idées de M. de Blainville sont M. Cuvier et ses disciples. Ils prétendent avec juste raison que, non-seulement cet animal habite toujours la même coquille, mais qu'il s'en sert toujours de même, puisqu'Aristote a très-bien décrit ses mœurs; que cette coquille, très-fragile, est presque toujours très-bien conservée, quoique habitée par le poulpe; qu'on en trouve de très-jeunes ayant aussi un petit animal. Enfin ils ajoutent qu'on a pu découvrir une petite coquille dans un individu conservé au Muséum d'histoire naturelle, qui était pourvu d'œufs.

Nous n'avons ni le désir ni le droit de prendre parti dans cette discussion. D'une part, le respect que nous avons pour la mémoire de Cuvier nous impose la plus grande réserve quand il s'agit de l'attaque d'une de ses opinions; d'une autre part, M. de Blainville, que l'anatomie comparée s'enorgueillit de compter parmi ses grands écrivains, a fait reposer sa théorie sur des fondements si solides, il a appelé à son secours des arguments si rigoureux et si logiquement liés ensemble, qu'on n'a pas le pouvoir de se soustraire aux déductions de ses raisonnements, et, quoi qu'on en ait, on serait prêt à céder si l'on n'espérait voir à son tour ce qu'il a vu lui-même, en se promettant ainsi la satisfaction de ne rien admettre en aveugle, et de ne former ses convictions sous le patronage de qui que ce soit.

Achille Comte.





(L'Argonaute dehors de sa coquille et avec sa coquille.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

SUISSE. — CANTON DE VAUD.



(Une vue du château de Lausanne.)

CANTON DE VAUD.

La longue chaîne des Monts-Joux sépare le canton de Vaud de la Franche-Comté, et c'est dans ce canton, ou plutôt sur sa limite du côté de la France, que s'élèvent les plus hautes sommités du Jura; parmi ces sommités, le Mont-Tendre, la Dole et le Chasseron, d'une hauteur de près de 4,000 pieds, sont les plus remarquables. On ne rencontre pas de montagnes aussi élevées dans l'intérieur du canton, qui, par cette raison, a pris le nom de Vaud, c'est-à-dire vallée; le Joral, qui en traverse une partie, n'atteint, au Mont-Pèlerin, qu'une hauteur de 2,700 pieds; mais vers l'extrémité du canton, à l'est du lac de Genève, les Alpes ont une hauteur de près de 10,000 pieds. C'est sur ces sommets élevés, qu'en venant de la France on trouve les premiers glaciers,

tels que le Pillon qui alimente par deux cascades le ruisseau du Dard ; le Tex-Rouge, les Diablerets, dont la masse fit écrouler, au XVIIIe siècle, deux pics de montagnes. Une particularité du canton de Vaud, ce sont les petits lacs des Alpes qui reçoivent les glaces et neiges fondues des hautes montagnes, et ne débordent pourtant jamais; quelques-uns disparaissent même pendant une partie de l'année par des canaux souterrains, et sont remplacés périodiquement par des moissons ou des prés. Les bords de ces lacs passagers, ainsi que des lacs perpétuels, et les diverses hauteurs du canton, produisent une si grande variété de plantes, que sur les deux mille espèces que possède toute la Suisse, on en trouve jusqu'à dix-sept cents dans le seul pays de Vaud. Le botaniste est là dans son élément.

La vallée de Joux est le premier district que l'on traverse en sortant du Jura français; située entre la chaîne du Joux et le Mont-Tendre, dominée par la Dent-de-Vaulion, traversée par la rivière d'Orbe et par un lac de deux lieues et demie de long, cette vallée offre de belles prairies, des sites charmants, des mœurs pastorales, et de plus une industrie fort active. Les moines y introduisirent l'agriculture au XIIe siècle, et, malgré leur vie contemplative, ils furent cause qu'une vallée jusqu'alors marécageuse devint le séjour d'un peuple pasteur; mais ce furent les protestants français, échappés aux massacres de la Saint-Barthélemy, qui créèrent dans la vallée de Joux des ateliers et des manufactures; ils enrichirent un pays pauvre en grains et en fruits, des ressources dont la France fut privée par le fanatisme. On ne peut rien voir de plus laborieux, de plus industrieux, de plus pacifique que les habitants de la vallée de Joux; ceux qui ne sont pas pasteurs se livrent à l'apprêt du fer ou du bois; ils sont forgerons, couteliers, arquebusiers, horlogers; un travail plus délicat, la fabrication des dentelles, occupe les femmes, surtout celles du Soliat. Quel que soit cet esprit laborieux, les habitants de la vallée, dont le nombre s'est considérablement accru depuis deux siècles, ne trouvent pas tous à y subsister, et sont obligés en partie d'émigrer pour chercher ailleurs les moyens d'existence.

La rivière d'Orbe, venant du lac des Rousses, passe auprès des Brasses, dont les forges avaient autrefois une grande activité, et entre dans le lac de Joux. Ce lac poissonneux est bordé d'un côté par des tapis de verdure entremêlés de maisons et de chalets; de l'autre des rochers couverts d'un rideau de forêts de sapins hérissent sa rive. C'est auprès du village de l'Abbaye qu'on voit jaillir du pied d'une roche la belle fontaine de la Lionne, dont les eaux vont se réunir à celles du lac. Ce fut sur l'emplacement de ce village qu'un sieur de Grandson fonda, vers le milieu du XIIe siècle, une abbaye de Prémontrés, première colonie de toute la vallée. A l'époque de la Réformation cette modeste communauté religieuse fut sécularisée.

Auprès du village du Pont, situé à l'extrémité du lac, une langue de terre sépare ce bassin d'un petit lac appelé du Brenet; mais il communique avec le grand par un canal. Une ancienne tradition prétend que les eaux du lac de Joux se perdaient autrefois dans des cavités souterraines appelées les *entonnoirs*; mais que les moines de l'abbaye, en bouchant ces retraites, forcèrent les eaux à former le second bassin, qui trouva une issue dans des fentes de rochers. L'industrie a profité de cet échappement des eaux pour mettre en mouvement le mécanisme ingénieux des moulins de Bonport, une des curiosités de la vallée. C'est à une demi-lieue des rochers sous lesquels disparaissent les eaux du Brenet, que jaillit une source abondante que l'on a toujours regardée comme la continuation de l'Orbe, et à laquelle on a donné, par cette raison, le même nom; mais elle n'a pas constamment jailli au même endroit. Pendant longtemps elle sortait de la grotte des Fées, vaste souterrain naturel à deux étages auprès de Valorbe, dont l'intérieur ressemble à un édifice gothique ruiné.

Cette contrée n'a pas toujours été aussi paisible qu'elle l'est maintenant, et les ravages de la guerre ont fréquemment désolé les communes que le travail rend heureuses. Le fort des Clefs, qui gardait un défilé du Jura, au delà de Valorbe, servait dans le moyen âge de demeure à des seigneurs qui trouvaient plus de plaisir à dévaster le pays qu'à le faire fleurir. Quand les Suisses eurent enfin le sentiment de leur force et de leur liberté, ils assiégèrent ce poste important, le prirent d'assaut et le réduisirent en cendres avec la ville qui y touchait. En suivant le cours de l'Orbe et ses cascades, on arrive à la ville de ce nom qui présente un intérêt historique. Capitale du royaume de la petite Bourgogne, elle a été anciennement la résidence des rois mérovingiens; elle avait alors une citadelle, avec un château fort, et plusieurs églises; les Bernois détruisirent le château en 1475, et n'en laissèrent subsister qu'une haute tour dont on voit encore les ruines.

Après Orbe, les bords de la rivière perdent leur agrément; c'est à travers des marais malsains qu'elle arrive enfin à Yverdun, où elle se jette dans le lac de Neufchâtel. Yverdun est une jolie petite ville qui présente en raccourci avec son port, ses magasins, sa douane et son commerce de transit, l'image d'une place de mer. C'était autrefois une des *bonnes villes* de la Savoie; les Bernois la jugèrent assez bonne pour s'en emparer et la garder. Outre la ville d'Yverdun, le pays de Vaud possède sur le lac de Neufchâtel la ville et le port de Grandson, dont le château a été longtemps la résidence de la famille de Grandson, assez connue par ses guerres dans ce pays. Quand la Suisse devint libre, ses troupes s'emparèrent de cet asile de la féodalité. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, le reprit, et fit pendre cinq cents Bernois qui en composaient la garnison; les Suisses se vengèrent cruellement de cet acte de rigueur, en taillant en pièces, le 3 mars 1476, entre Grandson et Concise, l'armée du duc, forte de 70,000 hommes. C'est une des grandes victoires qu'ils aient remportées; et ce n'est que par des succès aussi éclatants qu'ils ont pu affermir leur indépendance, malgré le nombre et la force de leurs ennemis.

Si des bords du lac de Neufchâtel on se dirige vers celui de Genève, on voit Coppet, dont le château était autrefois le siége d'une baronie. Coppet a été illustré par le séjour du ministre Necker et de sa fille, la célèbre madame de Staël; après une vie orageuse, mais marquée de gloire, les restes de madame de Staël reposent à Coppet, auprès de ses parents, qu'elle surpassa, sinon en vertus paisibles, du moins en gran-

deur d'âme, et surtout comme écrivain. Nyon, bâtie sur une colline au bord du lac, se fait voir de loin; c'était déjà sous les Romains une colonie équestre; on y a trouvé plusieurs inscriptions que l'on conserve à Genève. En remontant un peu le ruisseau d'Aubonne, qui se jette dans le lac, on trouve le joli bourg de ce nom; un marin célèbre, le grand Duquesne, a son tombeau dans l'église d'Aubonne.

Revenant vers le Léman, on aperçoit d'abord la petite ville de Morges, bâtie régulièrement, avec un antique château qui sert aujourd'hui d'arsenal au canton, et le château de Wufflens, un des plus anciens du pays de Vaud. On arrive ensuite au chef-lieu du canton, à Lausanne, située sur trois collines, à quelques minutes du lac. Les inégalités de son sol l'ont fait diviser en *cité*, *bourg*, *pont*, *palud* et *Saint-Laurent*. Au IVe siècle l'évêché d'Avenches fut transféré à Lausanne, et depuis lors l'évêque disputa la juridiction à la commune. Sa belle cathédrale gothique, l'une des églises les plus remarquables qui soient en Europe, fut consacrée au culte, en 1275, par le pape Grégoire X, en présence de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg et de plusieurs cardinaux qui ne se doutaient pas que ce monument servirait plus longtemps au culte réformé qu'à celui des catholiques. Depuis la Réformation, l'évêché est transféré à Fribourg. Il n'y a pas encore un demi-siècle que le pays de Vaud forme un canton indépendant, et que son gouvernement siége à Lausanne; auparavant les Bernois traitaient les Vaudois en sujets conquis. Sous les ducs de Savoie, le pays de Vaud jouissait du moins du régime représentatif: les Bernois l'avaient dépouillé de ce droit important. La nouvelle de la révolution française inspira aux Vaudois le désir de secouer le joug de Berne; ce fut en vertu de la garantie que le roi Charles IX avait donnée aux Vaudois, en 1565, au sujet de la conservation de leurs priviléges, que les armées de la république affranchirent le pays de Vaud.

Le canton de Vaud n'admet point de priviléges de castes ni de personnes; tout habitant est soldat; la religion évangélique réformée est celle des habitants. L'avancement des pasteurs est réglé comme l'avancement militaire; les cent cinquante-huit cures du canton sont divisées en cinq classes; une fois entré dans une de ces classes, on ne peut, d'après la loi, passer dans une autre; mais on avance dans la sienne par ordre d'ancienneté, sans que l'intrigue y obtienne la moindre préférence. Chaque classe de pasteurs a ses assemblées, et se subdivise en sections ou colloques. L'académie de Lausanne, composée maintenant de quatorze chaires, qu'ont occupées les Gessner, les Barbeyrac, les Henri Estienne, est spécialement destinée à former des candidats pour les cures; il faut y avoir été examiné et agréé pour avoir droit à une place de pasteur. Autrefois cette académie attirait beaucoup d'étudiants étrangers, comme le beau site de Lausanne attire toujours un grand nombre de voyageurs. Le château cantonal, résidence actuelle du gouvernement, est un grand bâtiment de forme carrée, commencé vers le milieu du XIIIe siècle par l'évêque Jean de Cossonay, et terminé, après soixante-dix ans de travail, par Guillaume de Challand. Jusqu'à l'époque de la Réformation il servit de forteresse au prince évêque; depuis, les gouverneurs de Berne y ont résidé et y ont fait des augmentations considérables. Au commencement de ce siècle, et dans les dernières années qui viennent de s'écouler, il a été beaucoup agrandi. Dans une des salles de cet antique palais existait autrefois un pupitre, roulant sur des gonds, et qui masquait une porte de communication avec un souterrain. C'est par cette porte, dit-on, que Sébastien de Montfaucon, dernier évêque, se sauva en 1536, lorsque le château fut assiégé par les troupes de Berne.

A l'extrémité du lac de Genève s'élève, du milieu des eaux, le vieux château de Chillon. Lord Byron le salue dans un de ses poëmes :

Chillon! thy prison is a holy place
And thy sad floor an altar!.....

« Chillon, ta prison est un lieu sacré, et ton triste plancher un autel! »

Ce fut dans les souterrains humides de ce donjon, au-dessous du niveau des eaux du lac, que Bonnivard, le plus ardent défenseur de la liberté de Genève, expia sous la domination du duc de Savoie le tort glorieux d'avoir consacré sa vie à la prospérité de son pays. On voit encore dans ces cavernes affreuses les traces de sa captivité. — Le hameau de Gérignos a une position telle qu'il voit le soleil se lever trois fois derrière les pics de diverses hauteurs situés du côté de l'est; tous les habitants y mènent une vie presque nomade; ils ont des maisons en bois placées à des élévations plus ou moins considérables qu'ils habitent successivement dans le cours des quatre saisons. C'est là que se trouvent les débris du château d'Aigremont, noble manoir féodal qui eut pour dernier châtelain Pontverre. Les montagnards des environs racontent qu'on le voit encore la nuit, assis sur un fauteuil, entouré de chaudières remplies d'or et d'argent, et comptant avidement son trésor, tandis que de jeunes filles, vêtues de noir et couvertes d'un voile blanc, font retentir ces ruines de leurs gémissements plaintifs. A. M.

ASIE. — PERSE.

Aspect général de la Perse. — Astrabad. — Description de cette ville. — Caractère des Persanes. — Leurs habitudes. — Leur costume. — Traditions populaires. — Bagdad. — Téhéran. — Les femmes de la cour. — Singulière coutume.

Des plages basses, exposées à toute l'ardeur du soleil, envahies par des sables brûlants; des rangées successives de montagnes, tantôt couvertes d'arbres et de neiges, tantôt masses arides de rocs, et dont les espaces sont remplis par des vallons spacieux; de vastes plaines sans eau, sans culture; des déserts plus vastes encore, imprégnés de sel marin; partout la marque funeste des révolutions; des villes en ruines, des villages inhabités; quelquefois des vallées délicieuses, de gras pâturages, des jardins produisant en abondance des fruits de toute espèce, tel est l'aspect général de la Perse, appelée à si juste titre pays de montagnes. De quelque côté que le voyageur se dirige, soit qu'il touche le rivage aride du golfe Persique, soit qu'il s'engage sous le ciel brûlant des plaines de

la Babylonie, soit enfin qu'il vienne des bords humides et tempérés de la mer Caspienne, il lui faut, avant de parvenir au centre, au plateau de ce royaume, gravir par des chemins étroits et bordés de précipices, les rocs les plus élevés, lutter contre les excès du chaud et du froid, braver les hordes de brigands qui infestent le pays, supporter la disette d'eau, de vivres, s'exposer la nuit aux injures de l'air, ayant pour tout abri quelquefois un caravensérail ruiné, ouvert de tous côtés, le plus souvent ses seuls vêtements et son manteau. Arrivé à cette région moyenne, sa vue s'égare sur des pays cultivés, des villes populeuses, des villages nombreux, perdus sous des forêts de palmiers, défendus par des fossés, des murs de terre et quelques tours en brique. Nous ne parlons ici que des contrées les plus habitées, des environs des grandes villes, de Téhéran, Ispahan et quelques autres.

Par la disposition du sol en Perse résulte une grande variété de température. Les bords du golfe Persique, le Kermesir, par exemple, sont inhabitables l'été. Du 15 juin au 15 août, s'élève ce vent pestiféré, le sam-yel, dont l'atteinte, aussi rapide, aussi funeste que celle de la foudre, est toujours mortelle. Alors les habitants abandonnent les villages et s'enfoncent dans les montagnes, jusqu'au retour d'une température supportable. Les provinces septentrionales, rafraîchies par les vents qui soufflent régulièrement de la mer Caspienne, et s'arrêtent aux montagnes, jouissent d'un climat tempéré, hiver comme été. Ici l'air qu'on respire est plus frais, des montagnes couvertes de bois rappellent le bas des Alpes et des Pyrénées ; mais lorsqu'on s'éloigne de ces terres basses pour arriver au plateau de la Perse, le vent devient plus froid, les productions changent, et l'on se croirait transporté sous un autre ciel.

La ville d'Astrabad est située dans le Mazendéran, sur les côtes méridionales de la mer Caspienne ; elle doit, dit-on, son origine à Zezid-eb-Makled, chef arabe d'une grande célébrité. Ce prince ayant fait halte à un village nommé Aterik qui occupait une partie du site actuel qui couvre la ville d'Astrabad, on tira de la terre un trésor composé de quarante vases remplis d'or et d'argent, et liés ensemble par une chaîne. Zézid ordonna de construire une ville avec ces richesses. Astrabad a une lieue environ de circuit, et est fortifiée, mais d'une si pauvre manière que ses remparts ne résisteraient pas à des troupes quelque peu résolues. Comme toutes les villes de Perse, elle est en grande partie ruinée, et ses murs ne renferment pas plus de deux mille maisons. L'aspect d'Astrabad diffère de celui des autres villes méridionales de la Perse ; non-seulement les bois s'étendent sur tous les points jusqu'au bord du fossé de la ville, mais les nombreux jardins et les arbres qui se mêlent dans tous les quartiers aux édifices, produisent un effet agréable, quand on le compare à l'aspect stérile et monotone des murs et des toits de terre grise des villes des autres provinces. Les maisons aussi sont pittoresques et riantes pour la forme et pour la couleur ; le style de leur architecture est léger, plus dans le goût indien que dans le goût persan ; les toits élevés en pointe sont couverts en tuiles ou en chaume et dépassent les murs. Beaucoup ont de hauts *badghirs* (littéralement, preneurs de vents) ; ce sont des tours carrées ayant de chaque côté des ouvertures par où le vent arrive dans les chambres d'une maison ; ces tours couvertes en tuiles font, dans le paysage, l'effet que produisent les clochers : ils l'animent. Les bazars sont assez étendus, mais peu garnis, car bien qu'Astrabad soit un port de mer, il s'y fait peu de commerce. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville singulière, c'est la fraîcheur et la beauté de la verdure qui se mêle de toutes parts aux maisons ; ici de vieux et beaux sycomores, là de hauts cyprès qui s'élèvent au-dessus des murs de jardins chargés de lis et de giroflées.

On évalue la population totale du Mazendéran à cent cinquante mille familles. Le territoire d'Astrabad, entre autres, est le berceau de la tribu des Cadjars, toute guerrière et constamment armée pour se défendre des Turcs ; cette tribu est fort attachée à son pays, et se répand si peu dans l'intérieur de la Perse, qu'on ne trouve guère des Cadjars qu'à la cour. Depuis plus d'un siècle c'est la tribu royale ; elle est, dit-on, dépositaire d'une grande partie des trésors du dernier roi de Perse. Tous les ans, les habitants qui veulent faire le pèlerinage de Mechehed, se réunissent à Astrabad, au nombre de sept à huit cents personnes ; la caravane est alors en état de résister aux bandes de pillards, et part ordinairement dans le mois d'octobre ; le voyage n'est guère que d'une quinzaine de jours, mais dans un pays ras et presque désert.

S'il fallait en croire certains voyageurs, la bassesse et la fausseté seraient les traits caractéristiques des femmes orientales. Cela n'est pas exact. Soit qu'elles ne désirent pas une liberté qui ne présente à leur imagination aucun charme, soit qu'elles aient appris de bonne heure à se soumettre à l'empire de la nécessité, ces femmes ne se considèrent point comme opprimées. On peut leur reprocher de la nonchalance, un goût effréné pour la parure, les bijoux et les choses futiles ; mais en général elles sont aimables, douces et modestes. L'appartement qu'elles habitent est ordinairement la partie supérieure de la maison. On le nomme harem, c'est-à-dire lieu sacré. Les femmes sont tellement exclues de la société des hommes, qu'il n'est ni permis, ni décent à ceux-ci d'en prononcer le nom ; il faut, quand on parle d'elles, se servir d'une circonlocution ou du mot *famille*. Dans les villes, elles se visitent réciproquement, et alors la porte de l'appartement est interdite à l'époux. Lorsqu'une dame arrive chez son amie, celle-ci va au-devant d'elle, la dépouille de son voile et d'une partie de ses vêtements ; toutefois cet usage n'a lieu qu'entre les personnes d'un rang égal. Lorsqu'il y a de la supériorité dans celle qui reçoit la visite, elle se fait suppléer par son intendante. Des sourcils noirs, bien arqués, et se joignant l'un l'autre, étant considérés comme une très-grande beauté, les Persanes ont recours à l'art pour les faire paraître tels ; après le bain elles peignent leurs ongles avec une couleur jaune ou rouge, préparation cosmétique dont tout le monde fait usage, et sans laquelle il serait peu convenable de se présenter.

Le costume des femmes d'Astrabad diffère peu de celui qu'elles portent dans les autres provinces ; il se compose d'une chemise très-courte et d'un pantalon ; un mouchoir de soie noire entortillé autour de leur tête sert de turban, avec un morceau de coton blanc

que l'on jette au besoin sur la tête et les épaules. Mais quand elles sortent à quelque distance de la maison, elles se servent du *tchedder*, ou voile qui enveloppe tout le corps ; ces voiles sont de soie ou de coton rayé, quelquefois en grands carrés bleus, quelquefois en rouge et en vert. Elles portent aux jambes une espèce de bas nommée *tchak-tchor*, qui reçoit comme des bottes le bas du pantalon, et elles mettent par-dessus la pantoufle ordinaire verte et à talons hauts.

Le sycomore croît abondamment dans les forêts qui couvrent ce pays ; les habitants pensent que dès que cet arbre atteint l'âge de mille ans, il prend feu et brûle de lui-même. Parmi les nombreuses traditions de la contrée, il en est une qui se rattache à une tour que l'on dit être le tombeau d'un souverain. Cette tradition suppose que là est un puissant trésor qu'un talisman protége, et dont un magicien indien de très-grande habileté avait découvert le secret ; mais les conditions de ce talisman ne lui permettant pas d'agir en personne, il employa un agent qui ignorait ce qu'il allait faire. Le magicien confia à cette personne le talisman qu'il avait préparé et qu'elle devait attentivement comparer avec celui qu'elle verrait dans la tour ; l'émissaire avait par-dessus toute chose été prévenu de ne point lever la



(Costume de ville des Persanes d'Astrabad.)

tête, quoi qu'il pût entendre. Le messager agit conformément aux instructions qu'il avait reçues, et au moment où il venait de rapprocher les deux talismans, le charme s'opéra. Un bruit formidable se fit entendre, et un nombre prodigieux de pigeons s'envolèrent par la grande porte qui s'ouvrit subitement ; cette volée était si considérable, et le bruit des ailes durait tant, que l'envoyé, las de s'en tenir aux conjectures, oublia l'avis et regarda en l'air. Tout à coup les pigeons cessèrent de voler, et une grande quantité d'or monnayé tomba autour de lui. Le charme avait changé l'or en pigeons, qui dirigeaient leur vol vers les coffres du magicien, mais la curiosité de son agent le rompit, et l'or reprit si promptement sa forme primitive, que la portion même qui traversait l'air tomba à terre, et personne, depuis ce moment, n'a été capable de trouver le reste du trésor.

A Bagdad, ville qui doit un grand renom historique au règne des califes, surtout à celui d'Haroun-al-Raschild, les femmes des premières classes sont ordinairement choisies parmi les plus belles esclaves qu'on puisse s'y procurer de Circassie et de Géorgie ; des chaînes d'or, des colliers de perles et divers ornements en pierres précieuses brillent sur la partie supérieure de leurs personnes, tandis qu'elles ont les poignets et chevilles des pieds entourés de bracelets en or massif, ayant la forme de serpents. Des mousselines brochées d'or et d'argent composent non-seulement leurs turbans, mais souvent leur vêtement de dessous. En été, le châle le plus coûteux

remplace sur elles la pelisse, qui, dans la saison rigoureuse, est garnie des plus riches fourrures. Les cercles qui ont lieu à Bagdad chez les dames du plus haut rang peuvent exciter au moins une fois la curiosité. Toutes les personnes invitées étant réunies, le repas du soir ou dîner est bientôt servi. Ensuite la société, assise sur plusieurs rangs, s'apprête à jouir du spectacle, qui consiste en musique et en danses; l'une et l'autre, très-bruyantes, durent toute la nuit. A minuit on sert le souper. Entre ce second banquet et le premier, le narguily au suave parfum ne quitte point les lèvres des dames, excepté quand elles prennent le café, ou témoignent, soit par des acclamations, soit par de longs éclats de rire, l'effet que certaines danses, certains morceaux de chant, ont produit sur elles. Tandis qu'elles donnent ainsi carrière à leur joyeuse humeur, telle d'entre elles qui ressent un besoin subit de repos, s'étend sans excuse préalable, et dort sur le riche tapis qui lui a servi de siége. D'autres suivent bientôt son exemple, sans que cessent ni les chants qui seuls éveilleraient un mort, ni le fracas des instruments, ni les causeries sur tous les tons. Toutefois le tumulte de cette scène s'affaiblit par degrés; visiteuses, chanteuses et danseuses cèdent également au sommeil, et l'on finit par voir tous les tapis couverts de femmes endormies, les maîtresses du logis pêle-mêle avec leurs esclaves, les personnes de leur société, et celles qui sont venues en faire l'amusement.

La Perse n'a point, à proprement parler, de ville capitale; le siége du gouvernement a changé selon le caprice ou la commodité des princes régnants. Rey, Ispahan, Casbin, Tauris, ont été à différentes époques les lieux de leur résidence. Aujourd'hui le roi de Perse habite Téhéran; ainsi cette ville est de nos jours la capitale du royaume. Téhéran peut avoir une lieue et demie de circonférence; elle est entourée d'un mur épais en briques, flanqué d'innombrables tours, et ceinte d'un large fossé. Il règne un glacis entre le fossé et le mur qui a six portes; ces portes sont marquetées en briques de couleur, et offrent des figures de tigres et autres animaux, en grossière mosaïque. L'intérieur de la ville présente un triste aspect à un Européen; il ne voit que des maisons construites en briques cuites au soleil, qu'on prendrait à leur couleur pâle pour de la boue; il marche dans des rues étroites et non pavées, que l'amas des boues rend impraticables dans les mauvais temps, et son attention doit se borner à se garantir des nombreux chameaux qui y circulent.

Lorsque les femmes du roi sortent pour aller à la campagne, on indique cinq ou six heures d'avance la route qu'elles doivent suivre. Alors, malheur à quiconque resterait sur cette route, ou dans un endroit d'où il pourrait apercevoir les chameaux et les chevaux qui portent les femmes. Les chemins, les approches des chemins même, doivent être déserts. Lorsque l'heure du départ est arrivée, des troupes de cavaliers courent très-loin devant le cortége, criant: *corouc*, *corouc*, défense, défense; c'est-à-dire, que chacun se retire. Des eunuques, aussi à cheval, marchent entre ces cavaliers et les femmes; ils frappent rudement d'un gros bâton qu'ils portent à la main, ceux qui ne se retirent pas assez promptement. Les femmes sont ordinairement à cheval; quelques-unes, la favorite par exemple, voyagent dans une espèce de litière, que les Persans nomment *takti-révàn*, trône ambulant, et qui est porté par deux chameaux, un devant, l'autre derrière. Le *corouc* serait un genre d'incommodité très-pénible pour les sujets, s'il prenait souvent au roi la fantaisie de se faire accompagner de ses femmes; tout homme doit fuir dès qu'il a atteint l'âge de sept ans. A. Mazuy.

NAPOLÉON ET M. AMPÈRE.

Le lundi 23 octobre 1806, l'Académie des sciences était assemblée en l'une de ses séances ordinaires. Geoffroy Saint-Hilaire était président; le comte Humphrey-Davy, vice-président, et Cuvier et Delambre, secrétaires perpétuels, étaient au bureau. M. Ampère occupait en ce moment la tribune, où il lisait un mémoire du plus haut intérêt sur son admirable théorie des courants électriques. L'Académie était absorbée dans l'attention que commandait ce travail d'une des plus hautes intelligences de notre âge, lorsque tout à coup un murmure se répandit dans l'assemblée; une agitation extraordinaire saisit tous les membres à l'arrivée d'un étranger, qui, vêtu d'un habit noir et décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur, parut à la porte de la salle, entra mystérieusement, fit un geste de silence qui arrêta tout à coup ce murmure, et, s'étant approché d'une table, trouva un fauteuil vide et y prit place.

Cependant M. Ampère, cet homme de génie dans lequel il y avait autant du Leibnitz que du La Fontaine, et dont l'extrême distraction est aussi connue que la haute intelligence, n'avait pas remarqué ce mouvement, bientôt diminué par l'intérêt même de sa lecture, et sans doute aussi par le soin qu'avait mis à le calmer l'inconnu qui venait d'arriver.

Le mémoire lu, M. Ampère le remit sur le bureau de l'Académie, et recueillit de toutes parts les témoignages d'admiration que ce beau travail méritait si bien.

Ces témoignages avaient retenu pendant quelques minutes l'honorable académicien, qui ne retourna que plus tard à sa place.

Mais quel ne fut pas son étonnement de voir son fauteuil occupé par cet étranger qu'il ne connaissait pas! M. Ampère, un peu piqué, tournait avec une sorte de gêne autour de ce fauteuil dont on s'était emparé; il toussait avec embarras et affectation, et cherchait avec cette urbanité naïve, qui était une de ses manières, à faire deviner à l'usurpateur la nécessité de quitter le siége usurpé: mais soit qu'on ne le comprît pas, ou qu'on ne voulût pas le comprendre, l'inconnu restait à cette place.

M. Ampère, s'enhardissant de plus en plus, commençait à murmurer plus distinctement; il disait à ses voisins, d'une façon détournée, mais assez claire pour que l'inconnu pût le comprendre, qu'il était étrange que l'on prît ainsi une place sans autres formes; et comme il rencontrait partout un sourire silencieux, il éprouva un véritable mécontentement, et dit à haute voix à M. Geoffroy Saint-Hilaire:

« Monsieur le président, je dois vous faire remar-

quer qu'une personne étrangère à l'Académie occupe un de nos siéges, et a pris place parmi nous. »

Cette déclaration occasionna une grande rumeur, et M. Geoffroy Saint-Hilaire répondit à M. Ampère :

« Vous êtes dans l'erreur, monsieur; cette personne à laquelle vous faites allusion est un membre de l'Académie des sciences.

— Depuis quand? dit M. Ampère fort étonné.

— Depuis le 5 nivôse an 6, répondit l'étranger.

— Et dans quelle section, s'il vous plaît? reprit M. Ampère avec une certaine ironie.

— Dans la section de mécanique, mon savant collègue, répondit en souriant l'étranger.

—Cela est un peu fort, » ajouta M. Ampère; et prenant un *Annuaire de l'Institut* qui se trouvait là, il l'ouvrit avec vivacité, et y lut à cette date le nom de *Napoléon Bonaparte*, membre de l'Académie des sciences, nommé dans la section de mécanique le 5 nivôse an 6.

C'était l'empereur qui venait, de la hauteur de son rang, courber sa tête sous le niveau de la science.

M. Ampère, fort troublé, se confondait en excuses; il avait une vue fort affaiblie, il ne reconnaissait pas l'empereur....

« Voilà l'inconvénient, monsieur, lui dit le souverain, qu'il y a à ne pas connaître ses collègues; je ne vous vois jamais aux Tuileries : nous vous forcerons bien d'y venir. »

Ces paroles, dites avec une extrême bienveillance, rassurèrent l'illustre géomètre, et ayant trouvé un autre fauteuil vide, il alla s'y asseoir sans autre réclamation.

FRANCE. — GISORS (EURE).

Ancienne ville du Vexin normand et du Vexin français qui furent si souvent séparés, Gisors est situé sur la rive droite de l'Epte, sur la frontière de l'ancienne France et de l'ancienne Normandie, à l'embranchement des routes de Paris, Rouen, Alençon, Dieppe et Beauvais, à six lieues sud-ouest de cette dernière ville, et à seize lieues nord-ouest de Paris.

Gisortium est le nom donné à ce lieu par les écrivains du XIIe siècle et par la chronique de Normandie. Il y est mentionné vers l'an 1031, époque où Henri Ier, roi de France, était en guerre contre sa mère et son frère.

Aujourd'hui Gisors, dont la population est évaluée à 3,500 habitants, est un chef-lieu de canton du département de l'Eure. Il est assez bien bâti; la rue de Paris seule conserve assez de caractère des villes anciennes, mais la principale rue qui porte le nom de Grande-Rue ou rue du Bourg, et qui, changeant de nom au pont sur l'Epte, prend celui de Cap-de-Ville, n'offre rien de pittoresque. Au bord de l'Epte, entre la rue de Paris et la rue Cap-de-Ville, est une ancienne maison occupée par un maître d'école, et couverte de charmantes sculptures en bois, qui malheureusement ont trop peu de relief pour produire un grand effet.

Peu de villes d'Italie ou d'Espagne offrent dans les rues plus de christs et de madones éclairés par des lampes. L'Hôtel-Dieu existe encore sous le nom d'Hospice civil et militaire. Le collége est conservé. Le théâtre occupe l'église d'un couvent de Carmélites, transformé lui-même en hôtel-de-ville. On trouve aussi dans Gisors plusieurs importantes manufactures, entre autres une filature de coton, l'un des plus beaux établissements de ce genre. Elle appartient à la maison Davilliers, qui en possède en outre, près de là, au village de Saint-Charles, une autre qui occupe plusieurs centaines d'ouvriers.

Gisors doit toute sa célébrité à son château, qui joua un grand rôle dans les guerres du moyen âge. On n'est pas bien d'accord sur l'époque positive de sa fondation; voici pourtant l'opinion la plus probable. L'abbé Suger nous apprend qu'un baron nommé Paganus, païen, fit le premier, vers l'an 1000, fortifier ce lieu en y construisant un château qui fut, selon toute apparence, considérablement augmenté par Guillaume le Roux, de 1088 à 1097.

C'est dans ce château que Henri Ier, roi d'Angleterre, reçut, en l'année 1119, le pape Calixte II, qui venait pour cimenter la concorde entre deux rois chrétiens, et pour obtenir de Henri qu'il rendît à son frère Robert le duché de Normandie, dont il s'était injustement emparé, et la liberté qu'il lui avait ravie.

La position du château de Gisors devait le livrer aux armes de Philippe-Auguste dès que l'Angleterre serait distraite de ses intérêts du continent par des troubles intérieurs ou des expéditions lointaines. Aussi le roi de France ne manqua-t-il pas de s'en emparer pendant que son cousin Richard Cœur-de-Lion cueillait d'autres lauriers en Palestine. La bataille de Courcelles, donnée en 1178 dans un village de ce nom, à peu de distance de Gisors, faillit borner avant le temps la glorieuse carrière de Philippe-Auguste. Entouré d'ennemis, il parvint, à l'aide de son épée, à se frayer une route, et se jeta dans Gisors de toute la vitesse de son cheval; ses hommes d'armes se précipitèrent à sa suite dans un tel désordre et avec une telle impétuosité, que le pont de bois qui traversait l'Epte s'écroula sous le poids de ces cavaliers, chargés de lourdes armures, au moment où le roi achevait de le franchir. Son cheval le tira à la nage de ce nouveau péril, et le rendit au rivage, sain, sauf et toujours invaincu. On dit que, dans ce danger, il avait imploré la Vierge, dont l'image était placée sur la porte de la ville, et qu'en mémoire de sa délivrance, il fit dorer cette porte dans toute sa hauteur. Elle a conservé jusqu'à nous le nom de Porte dorée.

Les ruines du château sont situées sur une éminence à l'extrémité de la ville du côté de Rouen, et près de la rivière d'Epte. Elles se composent de deux enceintes avec un donjon placé au milieu de la seconde. La première enceinte, qui aujourd'hui sert de halle, était très-étendue et pouvait contenir un grand nombre de soldats; elle était flanquée de tours, dont plusieurs subsistent encore. Il y avait, pour pénétrer dans la forteresse, deux portes avec de grosses tours, des herses et des ponts-levis. La seconde enceinte, celle qui se présente dans notre dessin, était bâtie sur le sommet de la colline, dominait la première, et n'avait qu'une entrée. Le donjon central, de forme octogone, était très-élevé. Il ne reste plus que quelques-unes des marches qui conduisaient à la plate-forme. Le château offre partout les points de vue les plus pittoresques; plusieurs parties, telles que le donjon, les

deux portes, la tribune de la chapelle, sont remarquables par leur conservation.

Mais ce que ces ruines présentent de plus curieux, c'est la haute tour élevée d'environ cent pieds, connue sous le nom de tour du Prisonnier. On arrive à cette tour par un pont très-étroit jeté sur des fossés profonds, aujourd'hui transformés en jardins. On trouve d'abord une salle ronde voûtée d'environ dix-neuf pieds de diamètre, sans compter l'épaisseur des murs qui est de six pieds ; ce qui donne à la tour un diamètre de trente et un pieds. Cette salle, où se trouve une immense cheminée gothique dans laquelle, dans les temps modernes, on a ménagé un four, est éclairée par deux fenêtres très-étroites. On descend ensuite dans une autre salle semblable, mais sans cheminée, où sont rangées sur des planches quelques archives de la ville. On y voit aussi trois chapeaux de feutre ayant appartenu à ces brigands de 93, connus sous le nom de Chauffeurs.

Enfin, au-dessous de cette salle, en est encore une troisième souterraine qui reçoit le jour par trois ouvertures obliques qui donnent dans les fossés. C'est dans ce cachot que fut renfermé un prisonnier d'Etat inconnu, dont on place le séjour entre les règnes de Louis XII et de Henri III. On reconnaît encore dans le mur les entailles qui servirent à la tentative d'évasion du prisonnier. On dit qu'il tomba sur le rocher, se blessa grièvement et fut rapporté mourant dans son cachot. Pendant son séjour, ce malheureux occupa ses trop nombreux loisirs à tapisser les murailles de sa prison d'une grande quantité de bas-reliefs, sculptés sans autre outil qu'un clou qu'il était parvenu à détacher de la porte. Les bas-reliefs, quoique d'un travail grossier, sont du plus grand intérêt ; on y remarque la passion de Jésus-Christ, des calvaires, des chevaliers, des armoiries, des instruments, des siéges, des armes. On ne lit qu'une seule inscription qui au moins étant signée, nous apprend le nom de ce prisonnier, enveloppé du reste d'un mystère jusqu'ici impénétrable :

O MATER DEI, MEMENTO MEI.
POVLAIN.

Je ne terminerai pas cet article sans parler des charmantes promenades qui entourent le château, et qui seraient dignes d'une ville de premier ordre. Quant à l'église, un des plus beaux monuments de France, si je l'ai passée sous silence, c'est que je me réserve de la décrire dans un article qui lui sera spécialement consacré.

Ernest BRETON.



(Château de Gisors.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

ITALIE. — TIVOLI.



(Chute du Bernin et grotte de Neptune.)

TIVOLI.

Située à environ cinq lieues de Rome, la ville de Tivoli, dont la fondation est attribuée à Tibur, Corax et Catillus, Argiens, fut construite vers l'année 462 avant la fondation de Rome, après l'expulsion des Sicules, qui possédaient le pays. C'est du premier de ces trois frères qu'elle prit le nom de *Tibur*, d'où, par corruption, s'est formée sa dénomination actuelle de Tivoli. Tibur résista pendant quatre cents ans aux Romains, qui ne la subjuguèrent que l'an de Rome 401. Tivoli a souvent été célébré par les poëtes du siècle d'Auguste : c'était le séjour d'Horace, de Tibulle et de Mécènes. Auguste y venait souvent, et y rendait la justice sous les portiques d'Hercule. Tibur fut la patrie de Caton le censeur, du pape Simplicius, et de beaucoup d'autres personnages célèbres à différents titres. Cette ville, jadis si riche, renferme une population d'environ sept mille habitants, qui presque tous sont mendiants. On voit souvent les artisans quitter leur ouvrage, les marchands leur boutique, pour venir tendre la main aux voyageurs.

Tivoli renferme plusieurs *villas;* la plus magnifique était celle que le cardinal Hippolyte d'Este, fils d'Alphonse, duc de Ferrare, fit construire en 1549; mais, faute des réparations nécessaires, elle tombe en ruines. On prétend que l'Arioste y composa une partie de son poëme immortel; mais cette opinion est complétement erronée, car la construction de la villa d'Este est postérieure à la mort du poëte, arrivée le 6 juin 1533.

Le monument d'antiquité le plus curieux qui existe à Tivoli est le temple de Vesta. On reconnaît à la belle architecture de cet édifice le style des meilleurs temps. Plutarque dit que Numa Pompilius fit donner la forme ronde au temple qu'il érigea à Vesta, voulant en faire le symbole de l'univers : c'est sur ce léger fondement que les antiquaires ont dédié à Vesta le joli temple de Tivoli. Ce monument, de figure circulaire, n'a que 12 pieds et demi de diamètre; il était environné de dix-huit colonnes : mais on n'en voit plus que dix, qui sont en travertin, revêtues de stuc, d'ordre corinthien, cannelées, et de 18 pieds de haut sans le chapiteau, qui est décoré de feuilles d'olivier. L'entablement est orné de festons et de *bucrânes*. La *Cella*, dont une partie est détruite, est

composée de tuf et de travertin, et est percée de deux fenêtres, comme le temple de Vesta à Rome. Il est placé à pic sur le bord du précipice où s'élance l'Anio, aujourd'hui *Teverone*.

A gauche de ce joli temple en est un autre qu'on croit avoir été celui de la sibylle Tiburtine. Il est construit en travertin, de forme rectangulaire, et orné de quatre colonnes d'ordre ionique. Le petit temple a été transformé en une église dédiée à saint Georges. D'une terrasse placée en avant du temple de Vesta, on jouit d'un coup d'œil vraiment admirable. A droite, on voit l'Anio arriver majestueusement au milieu des maisons de Tivoli, puis tout à coup manquer de terre, former une nappe d'environ 50 pieds de haut sur 120 de large, puis s'engouffrer sous les rochers, pour reparaître dans la grotte de Neptune. Autrefois l'Anio tombait à pic dans cette grotte; en 1826, un éboulement eut lieu, vingt-quatre maisons furent emportées avec tous les biens de leurs malheureux propriétaires. Léon XII a fait faire la chute actuelle, qui offre plus de sécurité.

A gauche de cette chute, du même côté, un autre bras de l'Anio se précipite par une ouverture faite par le Bernin. Cette chute, haute de 250 pieds, quoique moins abondante que la première, est bien plus belle sans contredit. Avant d'arriver à ces chutes, d'autres bras de l'Anio se sont répandus dans la ville, où, après avoir servi à plusieurs usines, ils se réunissent pour former les cascatelles.

Par un sentier serpentant on descend au fond de l'abîme. Une inscription apprend que c'est le général français Miollis qui a fait tailler ce chemin pour favoriser la curiosité de l'artiste et du voyageur. En descendant on jouit, à plusieurs reprises et sous des points de vue différents, de l'aspect de la belle chute du Bernin ; mais c'est au bas que s'offre un spectacle plus sublime : à gauche, la chute du Bernin ; à droite, une vaste et sombre caverne qui retentit d'un fracas épouvantable. C'est la grotte de Neptune, où se précipite l'Anio. On aurait de la peine à détacher ses regards d'un aussi admirable tableau, si on n'était dans une position aussi incommode que dangereuse. D'un côté, l'eau, qui rejaillit en poussière en se brisant sur le rocher, inonde le voyageur ; d'un autre, le sol sur lequel il marche, sans cesse humide et glissant, l'expose à chaque pas à manquer pied et à rouler dans le torrent; et malheureusement de tels accidents ne s'y sont renouvelés que trop fréquemment. Les eaux de la grotte de Neptune et de la chute du Bernin se réunissent pour tomber ensemble dans la grotte des Syrènes. C'est à Joseph Vernet, notre célèbre peintre de marine, que la grotte de Neptune doit son nom.

Remontant à Tivoli, et descendant de nouveau par un escalier étroit creusé dans le rocher, on arrive à la grotte des Syrènes ; c'est une sorte de pont naturel, sous lequel l'Anio se précipite pour la troisième fois.

De Tivoli on traverse l'Anio sur le pont Lupus, construit par Sixte V ; puis, après un assez long détour, nous sommes arrivés de l'autre côté de la vallée, au fond de laquelle coule l'Anio. Là se développe aux regards un paysage de la plus grande richesse : à gauche les chutes de l'Anio, en face les temples de Vesta et de la Sibylle, et la ville de Tivoli ; plus loin, par une échappée, la campagne de Rome, la ville des Césars, et la coupole de Saint-Pierre ; à droite, enfin, des collines charmantes ombragées de chênes verts et d'oliviers. C'est dans cette délicieuse position qu'on prétend qu'existait la maison du poëte Catulle.

Bientôt on se trouve en face de la grande cascatelle ; elle sort de la ville par un canal, et forme une grande chute d'environ cent pieds de haut, accompagnée de quelques jets moins considérables. En deux bonds ces eaux sont réunies à celles de l'Anio.

A quelques pas se présente, à gauche, une petite église dédiée à saint Antoine, et élevée sur quelques fragments de constructions antiques. Ce sont les restes de la villa d'Horace. Presqu'en face est l'église de la Madonna di Quintiliolo ; elle est aussi bâtie sur l'emplacement de la maison de Quintilius Varus, dont on voit encore des ruines assez importantes. Bientôt s'offrent aux regards les petites cascatelles. Les eaux, sortant de différents conduits, présentent dans leurs jeux variés un coup d'œil enchanteur. Le jet le plus élevé s'élance de la villa de Mécènes, qui domine majestueusement la cascade.

Descendant au fond de la vallée, on traverse, sur un pont antique, un ruisseau très-limpide qu'on appelle l'Aquoria. Le pont porte le nom de Cœlius ; il est à une seule arche et d'une belle conservation. Les pierres même qui forment la voûte servent aussi de pavé, construction assez singulière et dont on a peu d'exemples.

On remonte ensuite à Tivoli par l'ancienne voie Tiburtine, qui est assez bien conservée en cet endroit, et qui passait sur le pont Cœlius. On voit à droite, dans une *vigne*, un édicule rond, construction du ve ou vi^e^ siècle, qu'on appelle, sans savoir pourquoi, le temple de la Toux. Il est très-probable qu'il a toujours été église chrétienne ; mais il est surtout hors de doute qu'il ait eu cette destination dans le moyen âge, puisqu'il y reste encore quelques traces de peintures sacrées. Près de là est la villa de Mécènes. On peut juger, par l'importance de ses ruines, de son ancienne magnificence. Elle était traversée par une voûte qui livrait passage à la voie Tiburtine ; cette voûte est d'une admirable conservation. On voit encore plusieurs chambres, des portiques, des colonnes doriques, et tout l'édifice est surmonté d'une vaste terrasse, d'où la vue plane sur toute la campagne de Rome; cette terrasse est revêtue du ciment le plus dur. Sous les bâtiments est une grande salle souterraine, qu'on appelle communément les écuries de Mécènes : c'était plutôt un réservoir. Dans un côté de cette salle on a creusé un canal, dans lequel passe un torrent rapide qui, sortant par une arcade, forme le principal jet des cascatelles. Mécènes et ses courtisans sont aujourd'hui remplacés par des forgerons ; au tumulte des fêtes a succédé le mugissement des eaux et le fracas des enclumes. ERNEST BRETON.

VOYAGE PAR EAU DE PARIS A LA MER.

Troisième article. (Voy. p. 75.)

A peine embarqué, le Parisien court à ses bagages égarés pêle-mêle dans une montagne de ballots; il les rassemble, il les dérange, il les bouleverse, il les ôte du soleil, il les éloigne de la cheminée, il les couche mollement à l'ombre, il les abrite de son mieux; il

viendra les revoir, les toucher, les remanier dix fois pendant le voyage avec une sollicitude toute paternelle. Le Parisien est esclave de son paquet : c'est connu ; il perdra son dîner en route pour monter sur l'impériale constater la situation topographique d'un sac de nuit, et Dieu sait qu'il aime à dîner cependant! Voilà ce qui vous explique son grand enthousiasme pour le bateau à vapeur ; c'est que là il lui est loisible d'aller à toute heure renouer connaissance avec ses malles et son étui à chapeau, s'assurer si le roulis ne les a point chavirés, si aucun ne gémit froissé du contact de l'autre. Une fois quitte de ces soins généraux, le Parisien met en botte sa canne, sa cravache et son parapluie ; il noue une ficelle autour, et place le faisceau en long sur quelque banquette encore inoccupée, de façon à gêner parfaitement bien quiconque sera forcé de venir s'y asseoir. Puis, comme il a traîné à sa suite une blouse et un manteau, il commence à passer la blouse par-dessus son habit, ensuite il étale le manteau sur la blouse ; deux minutes après, sentant qu'il étouffe sous cette triple enveloppe, il défait le manteau, il défait la blouse, et il est très-malheureux, car il ne sait plus où loger sûrement son manteau ni sa blouse, à présent que les matelots ont étendu sur la totalité des bagages la grande toile goudronnée qu'on appelle *prélat*. Il va désolé, d'un coin à l'autre coin, poser, reprendre, reposer son manteau et sa blouse ; il se donne une peine affreuse, et finit, pour plus de sécurité, par faire de ses deux emballages une énorme liasse qu'il portera partout sous son bras. Alors il jette, satisfait, un dernier regard autour de lui, et descend dans la chambre pour déjeuner.

Tandis qu'on met le couvert du Parisien et qu'il déjeune, le bateau a dit adieu à Maisons, ce splendide bijou du XVIIIe siècle, chef-d'œuvre de messire François Mansard, qui passa de la famille du président de Maisons au comte d'Artois, frère de Louis XVI, du comte d'Artois à la nation, de la nation au maréchal Lannes, et de la veuve de ce héros à Jacques Laffitte, malheureux millionnaire qui s'est ruiné à bâtir un trône. Louis XVI est venu là écouter en frémissant le bruit sourd et bizarre que fait au loin une révolution qui commence, ou bien admirer en connaisseur les merveilles des ciseleurs d'autrefois. Sa femme, l'insouciante héritière de Marie-Thérèse, le laissait seul, et jouait dans les bosquets du parc comme un enfant, bien éloignée de supposer, hélas! que ces vieux hêtres sur lesquels la main des flatteurs traçait son chiffre adoré, pussent jamais tomber sous la hache d'un charpentier chargé d'en édifier le royal échafaud. Longtemps après les pompes et les joies funèbres de la dynastie décapitée, vinrent les bruyantes orgies des soldats créés princes par le sabre : alors la *Marseillaise* sonna de toutes ses volées sous les plafonds aristocratiques du château de Maisons, alors des cris immenses, des sanglots de bonheur et d'espoir y proclamèrent la naissance du ROI DE ROME, unique et chétif rejeton d'une autre dynastie morte poitrinaire à Schœnbrunn. Jacques Laffitte, arrivé déjà presque tout jeune à ce point de noblesse et de renommée où l'appellation prénominale de *monsieur* ne peut plus sans insulte être appliquée à un homme; Jacques Laffitte, ne reniant pas son père; Jacques Laffitte, généreux, bienveillant, bienfaisant à nous rendre éternellement fiers de lui ; un être irréprochable qui n'a fait qu'une faute dans sa vie et qui l'a faite de bonne foi, comme tout ce qu'il fait; un banquier à la caisse toujours ouverte, qui serait bien riche encore si tant d'ingrats qui lui doivent leur opulence voulaient seulement lui en payer l'intérêt; Jacques Laffitte donna Maisons aux intelligences démocratiques. Manuel, le martyr de la tribune, Béranger, le poëte des chaumières, et tous ceux qui aimaient Manuel et tous ceux qu'aimait Béranger y reçurent une noble et magnifique hospitalité. Maisons et Lagrange, châteaux de Laffitte et de Lafayette, souvenirs à jamais bénis! Pourquoi faut-il qu'à l'un d'eux se mêle, pour le ternir, le nom d'un homme, depuis devenu ministre, qui, le jour venu, a pris son bienfaiteur pour échelle, et l'a repoussé du pied! Vous savez comment il s'appelle, cet homme!

Le Parisien n'a point dit adieu à Maisons, lui; ses malles l'intriguaient trop, et puis, qu'est-ce que Maisons, qu'est-ce que Laffitte pour le Parisien? Maisons, un joli parc que l'on vend par petits morceaux, avec une petite maison bâtie dessus, le tout payable en vingt ans; Laffitte, un banquier qui a donné son nom à la rue d'Artois, ci-devant Cérutti; connu. Le Parisien n'a pas vu Conflans, non plus, cette ruine monastique dont le prieur était roi de la province pendant deux jours de l'année, depuis la veille de l'Ascension à midi, jusqu'au lendemain de l'Ascension à midi. Quel joli sujet de vaudeville! Le Parisien, à cette heure, rêvait à ce qu'il ferait de sa blouse et de son manteau. Quand le bateau a couché sa cheminée pour passer sous le pont de Poissy, le Parisien était à déchirer une côtelette; c'est dommage, il eût été flatté de donner un coup d'œil à Poissy, le grand fournisseur de moutons; il n'eût pas vu sans intérêt les moulins de Saint-Louis.

Plus loin est Meulan, riant amphithéâtre, et en face de Meulan, l'Ile-Belle, où certain abbé, bibliothécaire de Louis XV, avait mis sur terre le paradis de Mahomet.

Cependant, quand il entend dire *Mantes!* le Parisien s'émeut dans la chambre. Mantes! dit-il, voilà! Et, saisissant un dernier verre de vin, il le boit, remet sur sa tête son chapeau de paille, reprend sous son bras la blouse et le manteau qui étaient descendus déjeuner avec lui, et reparaît magnifique sur le pont. Il veut voir Mantes : une ville qui possède un sous-préfet, un tribunal de première instance, un conservateur des hypothèques, un sous-inspecteur des forêts, un receveur particulier, 4,188 habitants et une bibliothèque, vaut bien la peine qu'on la regarde en passant. Et le pont! le pont, chef-d'œuvre de Perronnet, l'auteur du pont de Neuilly et du pont de la Concorde, moins les statues! Et l'église Notre-Dame, que l'on voit de neuf lieues, et qui semble une cathédrale, tant ses tours sont hautes et belles! C'est donc là que le petit-fils du pelletier de Falaise vint faire les *relevailles avec dix mille lances en guise de cierges* qu'il avait promises au roi de France! Pauvre Guillaume le Conquérant! avoir mis sur sa tête la couronne d'Angleterre et fondé une dynastie qui régna cinq cents ans, lui, un bâtard venu au monde parce que le duc Robert le Diable s'était pris d'amour pour une petite fille qui lavait sa robe dans un ruisseau ; avoir tout bravé, tout vaincu, rois et tempêtes, et venir mourir d'un abcès à l'estomac, comme un

porte-balle, pour se venger d'une mauvaise plaisanterie! Qui a jamais fini plus malheureusement que cet homme? Porté presque par charité de Mantes à Rouen, il eut pour le soigner deux prêtres et un domestique; il n'était pas encore mort que le domestique l'avait déjà quitté, pour aller à la recherche de son chien perdu. Quand le domestique revint avec son chien, le roi avait fini de souffrir, et de ses deux médecins, c'est-à-dire de ses deux prêtres, il n'était plus resté que Gonthard, abbé de Jumiéges; l'autre, qui se nommait Guilbert, évêque de Lisieux, avait fait comme tout le monde. « Pourquoi donc avez-vous quitté le roi? demanda Gonthard au domestique.

— Ma foi! n'était-il pas mort? dit le serf.

— Non! au lieu de courir à votre chien, ne pouviez-vous rester à m'aider?

— Il sentait si mauvais que je l'ai cru mort, et *mieux vaut chien vivant que roi mort!* »

Et quand le grand homme, soigneusement aromatisé et salé dans un beau cercueil de cèdre, eut été triomphalement porté de Rouen à Caen par tout ce que l'on avait pu ramasser de princes, d'évêques, de seigneurs et de moines, qu'arriva-t-il au beau milieu du service funèbre que lui faisaient les hôtes du monastère qu'il avait fondé en partant pour la conquête? Ecoutez et réfléchissez.

Ce fut l'évêque d'Evreux, Gislebert II, dit le Grand, qui fit l'oraison funèbre. Il avait fort largement donné au roi tout ce qu'on donne en pareil cas, grandeur d'âme, libéralité, force, génie, loyauté, justice, quand tout à coup un homme se leva dans l'église, un homme du peuple, nommé Asselin, fils d'un maréchal-ferrant : « Dans tout ce que vient de dire le saint évêque, s'écria cet homme d'une voix claire et sonore comme la trompette du jugement dernier, le saint évêque a menti! Le Guillaume duc et roi que voici a volé le champ de mon père; cette terre où vous voulez inhumer son corps m'appartient, j'y suis maître, j'en atteste Dieu! C'est un champ que Guillaume usurpa sur mon père lorsqu'il fit bâtir cette abbaye, sans le payer, sans lui en vouloir faire satisfaction; c'est pourquoi je réclame ce fonds, et J'EN APPELLE A ROC! » A cet appel sacré, tous les assistants frémirent; quelques voix s'élevèrent; mais l'homme du peuple jeta fièrement son bâton à ses pieds, comme pour défier l'attaque, et le prince Henri, troisième fils du mort, qui conduisait le deuil, commanda que toute prière serait suspendue, sans que nul assistant bougeât de sa place cependant, jusqu'à ce qu'il eût été reconnu si l'homme avait parlé vrai ou faux. Le bourreau eut ordre de se tenir prêt, la hache levée. L'homme avait parlé vrai : il fut payé et se retira. En passant devant le catafalque, d'où s'échappaient les entrailles putréfiées de l'homme-roi, il étendit la main, et dit : « Roi, je te fais quitte. » Alors les chants funèbres furent repris, et le bourreau sortit, la hache basse. Vraiment on parle de barbarie et d'esclavage à propos de ce temps; que ferait-on sous notre soi-disant liberté à un pauvre homme qui s'aviserait de troubler si insolemment des obsèques royales?

Ainsi mourut et fut enterré Guillaume le Conquérant. Voulez-vous savoir ce que le peuple a gardé de lui? Ni statue, ni mausolée, que je sache. Tout est dans une ronde que les gens de Falaise chantent sur l'air de la *Boulangère*. Aug. LUCH....

FOSSILE ANTÉ-DILUVIEN.

DESCRIPTION DE LA TÊTE DU DINOTHERIUM GIGANTEUM.

L'un des plus beaux titres de M. *de Humboldt*, est d'avoir fait mieux connaître les variations infinies que présentent, selon les différents lieux et les différents climats, les causes extérieures de l'existence des êtres organisés sous toutes les zones, et d'avoir fixé d'une manière précise le degré d'influence que ces variations exercent sur la vie des êtres qui y sont soumis. La surface de la terre et les conditions d'existence qu'elle offre sous les différents climats aux êtres organisés, n'ont pas toujours été telles qu'elles sont actuellement, et son enveloppe végétale et les animaux qu'elle nourrit ont également changé. Tout un monde d'êtres, des générations entières d'animaux ont à jamais disparu. Si les grands phénomènes qui ont tour-à-tour présidé à la création du monde, à toutes les époques de sa formation (et dont plusieurs se passent encore sous nos yeux), ne nous conduisaient pas nécessairement à admettre que les êtres organisés nés à ces différentes époques sur la surface de la terre, ou dans les eaux, ont dû modifier leur nature, à mesure que la terre modifiait la sienne, ou bien ont été forcés de périr, nous en trouverions la preuve dans les nombreux débris d'animaux que renferme l'écorce de la terre; ces débris nous apprennent en même temps la marche suivie par la nature dans la création du règne organique, depuis son apparition dans les couches les plus anciennes de l'écorce jusqu'à nos jours. On sait combien *Cuvier* s'est illustré par ses recherches sur les ossements fossiles. L'étude de ces débris plus ou moins fracturés n'est pas seulement, comme on pourrait le penser, une extension donnée à nos études d'anatomie comparée, pour voir si par leur forme et leur texture les ossements du monde anté-diluvien peuvent être rapportés à ceux des animaux actuellement existants, ou bien pour connaître en quoi ils diffèrent de ces derniers. Cette étude a un autre résultat, bien plus important. L'examen des fossiles, la connaissance des lois qui président à leur distribution dans les couches terrestres, nous fournissent les faits les plus propres à éclairer les révolutions qui ont agité notre globe depuis son origine jusqu'à sa constitution actuelle. Aussi ces recherches sont-elles devenues la base d'une science aussi intéressante qu'utile, la géologie.

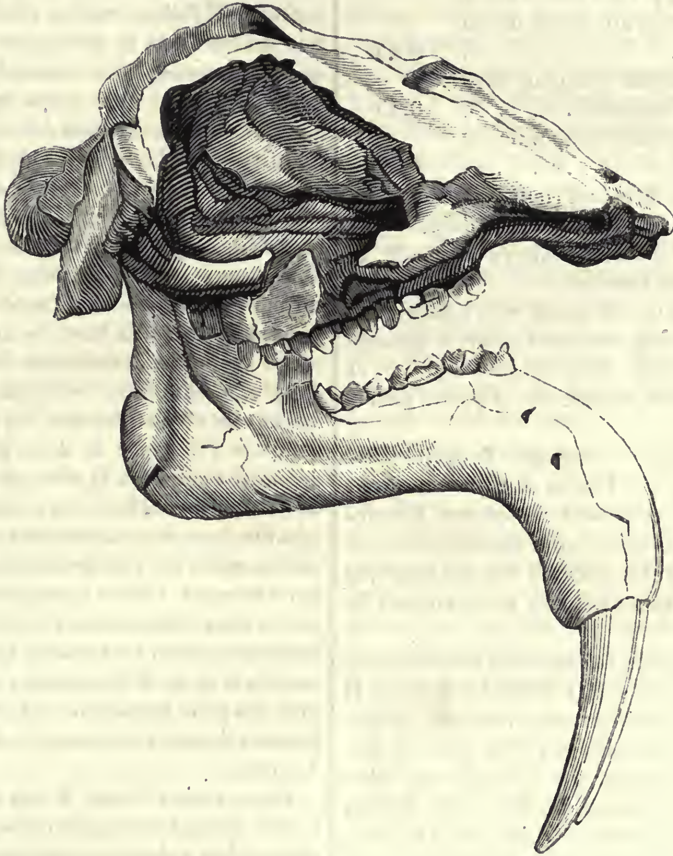
On me pardonnera sans doute cette digression; il est si naturel de se laisser aller à des considérations générales chaque fois que la science s'enrichit d'une nouvelle acquisition. La découverte de la tête du *Dinotherium giganteum*, un des animaux les plus intéressants du règne anté-diluvien, est un fait important dans l'histoire de la géologie.

Cette découverte, due à M. *Klipstein*, nous a été annoncée par M. le *docteur Kaup*, inspecteur du Musée grand-ducal de Darmstadt, où se trouve une des plus riches collections de fossiles qu'il y ait en Europe. M. *Kaup* ne cesse de profiter de sa position pour servir les intérêts de la science. Dans sa description des ossements fossiles, rédigée en français, il donne les détails les plus précieux sur les principaux mammifères anté-diluviens, qui, sans lui, seraient très-probablement encore inconnus.

Animé par les conseils de M. *Kaup,* qui lui avait communiqué son infatigable ardeur pour la science, M. *Klipstein* fit faire des fouilles dans sa propriété près d'Eppelsheim, petite ville située sur la rive gauche du Rhin, dans le grand-duché de Hesse : c'est là qu'il eut le bonheur de découvrir une tête entière et bien conservée du *Dinotherium giganteum.* Jusqu'alors le cabinet de Darmstadt n'en avait possédé que de petits fragments, et parmi les nombreux ossements que les environs d'Eppelsheim fournissent à ce cabinet, il ne s'était encore trouvé que six têtes, appartenant à des animaux plus petits que le *Dinotherium*, c'est-à-dire au *Rhinoceros Schleiermacheri*, à *l'Acerotherium incisivum,* à *l'Arctomys primigenia,* et au *Spermophilus superciliosus.*

Nous croyons être agréables aux géologues expérimentateurs, en disant d'abord quelques mots sur la manière dont cette tête, aussi fragile qu'énorme, fut retirée du fond d'un fossé de 18 pieds de profondeur, où elle était engagée par une partie de son crâne dans une couche d'argile marneuse.

On commença par creuser tout autour de la tête et en dessous, en ménageant dix colonnes de terre sur lesquelles elle restait reposée. Il s'agissait de



(Dinotherium giganteum.)

passer des cordes dans les intervalles de ces colonnes, afin de soulever la tête et de l'amener à la surface ; mais, comme la pression des cordes aurait pu l'endommager, M. *Kaup* fit remplacer les dix colonnes naturelles par autant de colonnes artificielles en gypse, puis construire une couche épaisse de gypse au-dessous de la tête, dont on frotta les parties qui se présentaient nues avec de l'huile et du gras de lard, pour qu'il n'y eût pas d'adhérence entre elle et le gypse. La tête reposait donc par tous ses points sur une couche artificielle. A travers cette couche on fit passer des barres de fer terminées par des anneaux auxquels on attacha les cordes; douze hommes robustes, placés sur un échafaudage, se mirent alors à l'œuvre, et en présence d'une foule nombreuse accourue de tous les villages voisins, la tête fut retirée du fossé avec la couche de gypse qui lui servait de support. On la plaça sur une voiture, et on la transporta lentement dans la petite ville d'Alzei, et de là à Darmstadt.

Lorsque, il y a 7 ans, M. *Kaup* fit connaître la mâchoire inférieure du *Dinotherium* devant la réunion des naturalistes à Berlin, tous les zoologistes, et même le célèbre *Cuvier*, pensèrent que le *Dinotherium* était une espèce de tapir, qu'ils nommèrent tapir gigantesque. Ils ne voyaient pas qu'à l'exception de quelque ressemblance entre les dents molaires de ces deux espèces, il n'y avait aucun caractère qui pût les faire rapprocher l'une de l'autre. Quant à M. *Kaup*, il s'est cru suffisamment autorisé à faire du *Dinotherium* une famille particulière, qu'il a placée à côté des pares-

seux et des pangolins. Le crâne du *Dinotherium* diffère totalement de celui des autres pachidermes et des édentés fossiles.

Notre planche représente le profil de la tête du *Dinotherium*. On est frappé tout d'abord de l'énormité de la fosse temporale, et du volume de la mâchoire inférieure; le muscle masseter destiné à la faire mouvoir devait être énorme aussi. On remarquera avec non moins d'intérêt les petits orbites ouverts en arrière, et placés postérieurement au-dessus de la première et de la seconde molaire. Les arcades zigomatiques sont faibles, et les deux condiles pour la réception de l'atlas ou première vertèbre sont placés fort haut.

	m. c.
La longueur totale de la tête est de. .	1,105
Sa hauteur verticale, prise à partir de la quatrième molaire jusqu'au bord de la fosse temporale, est de.	0,45
Depuis le bord de l'orbite jusqu'au bord postérieur de la fosse temporale. . . .	0,45
La profondeur de la fosse temporale est de.	0,29

L'angle formé par la face supérieure des frontaux et celle de l'occipital, n'est que de 39 à 40 degrés, tandis que chez la plupart des mammifères il en a 90, et même davantage chez la baleine.

La face inférieure de la tête laisse voir l'ouverture nasale qui est fort étroite, les trous pour le passage des nerfs optiques qui sont d'un volume énorme, et enfin la largeur fort considérable de la partie postérieure.

Sur le dessus de la tête on remarque la cavité très-vaste qui reçoit la trompe. Les os nasaux manquent entièrement. Les os frontaux sont très-courts. La surface étendue de tous les os et leurs nombreuses rugosités attestent la force et le volume des muscles qui s'y attachaient, et qui servaient aux mouvements de cette tête.

M. *Kaup* présume que le *Dinotherium* était un animal terrestre qui se tenait sur le bord des fleuves. Il pense qu'il devait se mouvoir avec lenteur, et que ses énormes défenses (recourbées par le bas, et non vers le haut, comme il l'avait cru d'abord avec plusieurs naturalistes sur l'examen des fragments qui lui étaient arrivés) lui servaient pour fouiller la terre, et en arracher des racines et des tubercules, qu'il portait à sa bouche avec sa trompe. Selon lui, ces incisives devaient être pour l'animal un moyen de locomotion, et ses pieds être armés d'ongles énormes qu'il fourrait en terre. La forme de la partie postérieure de la tête, très-semblable à celle de la baleine, vient à l'appui de l'opinion du célèbre *Buckland*, géologue anglais, qui croit que le *Dinotherium* était aquatique, sans pour cela détruire l'opinion de M. *Kaup*.

La Société géologique du grand-duché de Hesse, à laquelle cette tête appartient, encouragée par l'Académie des sciences de Paris, se propose de faire l'exhibition de la tête fossile du *Dinotherium giganteum*, ainsi que d'un moule de la même tête, dans les quartiers les plus fréquentés de Paris et de Londres, lorsque le nombre des souscripteurs à l'ouvrage intitulé : *Géologie de la Hesse rhénane, et description des ossements du Dinotherium giganteum*, se sera élevé à 150. Cet ouvrage, rédigé par MM. *Klipstein et Kaup*, membre de ladite société, sera accompagné de 4 planches et deux profils, et de deux cartes géologiques (1).

E. J.

FRANCE. — MONUMENTS ANTIQUES.

CHATEAU-GAILLARD AU PETIT-ANDELY (EURE).

Après avoir, par son courage, échappé au glaive des Musulmans, aux embûches de Jean et de Philippe, aux fers du duc d'Autriche, Richard Cœur-de-Lion était rentré dans la Normandie. Mais, en voyant tout ce que la trahison lui enlevait de l'héritage de ses pères, le lion avait frémi de rage. La ligne de l'Epte était franchie; la Seine ouvrait un large passage aux Français pour venir porter le pillage, la destruction et la mort jusque dans les murs de sa capitale. Il fallait couvrir ce qui restait de ses Etats. Sur les bords de la Seine, dans les vallons d'Andely, se dressait un énorme rocher d'environ six cents pieds de longueur sur deux cents dans sa plus grande largeur, et s'élevant de près de trois cents pieds au-dessus du niveau de la Seine. Tel fut le lieu où Richard voulut asseoir la forteresse qu'il destinait, comme l'indique si naïvement le nom qu'il lui a imposé, à braver dédaigneusement les armes des rois de France. Une première fortification, de forme triangulaire, formant une enceinte de cent quarante pieds de long sur cent pieds à la base du triangle, fut destinée à servir comme d'avant-corps à la place; la pointe de l'angle, faisant face vers l'est à une langue de terre qui eût pu être accessible, fut garnie d'une forte tour flanquée à distance de deux plus petites, destinées à défendre ses flancs. Il n'est plus possible aujourd'hui de déterminer sa hauteur; mais elle devait être considérable, à en juger seulement par l'épaisseur de la muraille, qui n'est pas moindre de dix pieds. Un escalier tournant, inscrit dans une tourelle prise en partie sur la tour elle-même, donnait accès aux étages supérieurs; on en voit encore les restes. Cette tour formait la tête de la forteresse; aussi fut-elle construite avec un soin particulier, et joua-t-elle un rôle important dans les événements du siége sous Philippe-Auguste.

Deux autres tours, à peu près de la même force, furent placées aux angles de la base inférieure de l'enceinte. Les murs des courtines, murs qui vont d'une tour à l'autre, reçurent une épaisseur au moins égale à celle des tours; ils avaient huit, dix et quatorze pieds d'épaisseur. Richard fit entourer cette première fortification d'un fossé large et profond, taillé dans le roc vif; il a, vers le fond, trente pieds de large, et cinquante si on mesure à partir du pied des murs, ceux-ci étant bâtis en retraite sur le roc. La contrescarpe, partie du fossé opposée au rempart, est perpendiculaire. La profondeur de ce fossé est encore de quarante pieds, malgré les débris qu'il contient. Le terrain de ce premier fort fut aplani; mais il conserva, dans la direction de l'est à l'ouest, une pente assez rapide, due à sa disposition naturelle. Il ne reste plus aucune trace des édifices qui étaient dans cette enceinte.

(1) On souscrit à Paris, au bureau des traductions allemandes, rue Saint-Jacques, 167. Le prix de la souscription est de 30 fr., prix des libraires. Les souscripteurs recevront une carte d'entrée valable pour tout le temps de l'exhibition du Dinotherium.

En arrière de cette première fortification, Richard en fit tracer une seconde. Un rempart de quatre-vingt-dix pieds de long, portant huit pieds d'épaisseur et flanqué de deux tours, fut destiné à en protéger le front. Les flancs, déjà défendus par l'escarpement du terrain, reçurent de bonnes murailles, l'une, celle qui regarde la Seine au sud-ouest, s'appuyant à une tour de forme octogone à l'intérieur, et se prolongeant ensuite sous forme de parapet jusqu'au premier bastion ; l'autre, vers le nord-est, s'étendant en forme d'ellipse autour de la troisième enceinte ou citadelle. Il est assez probable que cette muraille du nord-est était aussi garnie d'une tour ; mais on ne peut guère l'affirmer que par analogie, car cette partie de la forteresse est celle qui a le plus souffert dans les diverses démolitions qu'elle a éprouvées. Il est même presque impossible de suivre la trace de la maçonnerie. Cette seconde enceinte fut élargie vers sa base ; là elle se termine en un vaste demi-cercle tracé par le fossé qui la sépare de la citadelle. Cette partie, ne pouvant être exposée à une attaque des assiégeants, ne fut point fermée par un rempart.

A l'angle sud-ouest intérieur il existait un bâtiment ayant 85 pieds de long, sur 25 de large. L'étage supérieur servait de chapelle, le rez-de-chaussée de magasin et de cellier. Quelques assises de pierres, presqu'à fleur du sol, sont tout ce qui reste de ce bâtiment, construit par Jean-sans-Terre en 1202. Un puits fut creusé dans le roc pour le service de la garnison ; il en existait un second dans la citadelle : tous deux ont été comblés.

Telle était cette seconde fortification, qui devenait une retraite formidable après la chute de la première, et qui pouvait elle-même succomber à son tour, sans que l'assiégé fût obligé de déposer les armes.

Restait la partie la plus élevée de la roche. Richard fit creuser dans le roc vif un fossé ayant depuis 15 jusqu'à 20 pieds de large, attendu son évasement à sa partie supérieure du côté du rempart, dont la base était en talus. Une fortification, affectant la forme elliptique, mais d'une construction toute particulière et bien remarquable, couronne cette crête de la roche. Cette citadelle se compose, dans les trois quarts de son développement, de segments de tours, au nombre de dix-sept, qui ne sont séparés entre eux que par 2 pieds environ de courtine. Cette vaste muraille bosselée a de 7 à 8 pieds d'épaisseur, sans parler du terre-plein, qui subsiste encore en grande partie ; elle devait avoir 30 pieds de hauteur au moins.

Le rempart de la citadelle, dans la partie qui regarde la Seine au couchant, suit une ligne brisée, irrégulière, comme le rocher sur lequel il est assis. Ce rempart, défendu à son extrémité nord-ouest par une tour et des bastions, et dans toute sa longueur par l'escarpement de la roche, n'avait pas besoin d'être aussi fort et aussi travaillé que le reste de la citadelle. Aussi Richard ne craignit-il pas d'y pratiquer plusieurs ouvertures destinées à donner du jour à la maison d'habitation.

De cette maison on communiquait à plusieurs ouvrages extérieurs pratiqués à même le flanc de la roche, et dont la tour ronde que l'on voit à mi-côte faisait partie. Cette communication avait lieu au moyen d'un escalier taillé dans le roc sous la maison, et qui aboutissait à un conduit souterrain, dont l'ouverture, aujourd'hui mise à nu, s'aperçoit extérieurement lorsqu'on se place sur le bord de la rivière.

Plus bas, du pied de la tour, partait un mur, qui descendait jusqu'à la Seine, et qui interceptait le passage de ce côté. On remarque, dans l'alignement des débris de ce mur sur le bord de la chaussée qui passe au pied de la roche, un massif en pierre, garni d'un ciment semblable à celui qui fut employé dans la construction du château. En face de ce massif s'élevait une île extrêmement longue et étroite, qui était connue dans le pays sous le nom de *l'île des trois Rois*, et qui, depuis peu, a été réunie à la terre.

Je ne dois pas terminer la description de la troisième enceinte sans parler des cryptes ou galeries souterraines, dont l'entrée est placée dans le fossé de la citadelle, et qui le longeaient en suivant sa courbure sur une étendue d'environ 80 pieds. Ce sont de véritables casemates creusées dans le roc vif ; leur plafond est soutenu par un double rang d'énormes piliers d'épargne, soit carrés, soit à pans, qui sont taillés avec quelque soin ; elles sont aujourd'hui bouchées presqu'à leur entrée. Au fond de cette retraite s'ouvrait, vers la gauche, deux conduits assez étroits, dont l'un semble prendre la direction du nord, l'autre celle du levant ; on ignore où ils aboutissaient.

Le donjon se compose d'une tour engagée dans le mur occidental de la citadelle, et qui, bien que de forme circulaire dans les trois quarts de son développement, se termine en angle vers le levant à sa partie extérieure. Le mur de la tour, à mesurer de cet angle, n'a pas moins de 20 pieds d'épaisseur ; il en a 12 dans les autres parties, sans comprendre l'épaisseur des contreforts. Ceux-ci ressemblent à des coins de pierre appliqués contre la muraille ; car ils deviennent de plus en plus minces vers la base de la tour, disposition assez singulière. Le donjon avait deux étages, prenant jour par deux vastes fenêtres de forme ogive.

Ces immenses travaux furent pourtant terminés dans le court espace d'une année, et Richard, dans sa joie, put s'écrier : « *Ecce, quàm pulchra filia unius anni !* Qu'elle est belle, ma fille d'un an ! » Les chroniqueurs rapportent qu'au mois de mai 1198, pendant que le roi se plaisait à contempler les progrès de la construction, une affreuse pluie de sang vint souiller les vêtements des ouvriers et porter la terreur dans leurs âmes. Richard seul contemplait cet horrible présage avec indifférence ; rien n'eût pu le déterminer à renoncer à son beau château de la Roche, comme il se plaisait à l'appeler.

Richard ne devait pas longtemps jouir de son ouvrage : deux ans plus tard il tombait comme Achille frappé au talon de la flèche d'un soldat. Après sa mort, Philippe-Auguste voulut reconquérir la Normandie, et vint assiéger Château-Gaillard en 1203. Ce siége, mémorable par sa durée et par le courage du brave gouverneur Roger de Lascy, se prolongea huit mois. Cependant un habile plongeur étant parvenu à mettre le feu aux palissades qui unissaient l'île au Château-Gaillard, les assiégeants profitèrent du trouble des assiégés inférieurs pour les forcer à capituler. Libres alors de diriger toutes leurs forces contre le château, ils l'enveloppèrent d'une enceinte fortifiée de tours,

et attendirent de la famine le succès de leur entreprise. Roger de Lascy avait fait sortir, à deux reprises, toutes les bouches inutiles. La première fois, Philippe-Auguste les avait laissées passer sans obstacle; mais la seconde troupe fut repoussée par les assiégeants, et ces malheureux, renfermés entre leurs ennemis et la citadelle, passèrent tout l'hiver en proie à la plus horrible famine, réduits à se dévorer entre eux, après avoir mangé les chiens qui avaient été chassés en même temps. Enfin Philippe-Auguste, touché d'une tardive compassion, les recueillit dans son camp, et l'abondance des aliments fit périr presque tous ceux que la famine avait épargnés.

A la fin de février, le roi, revenu en personne au siége, fit combler l'immense fossé et battre en brèche. L'intrépidité d'un soldat, dont l'histoire a conservé le nom, Pierre de Bogis, introduisit les Français dans le corps de la place, et bientôt jusque dans le donjon. Le brave gouverneur et les deux cents hommes qui restaient de la garnison furent traités avec une générosité digne de leur courage.

En 1314, Château-Gaillard fut le théâtre d'une nouvelle tragédie. La reine Marguerite de Bourgogne, femme de Louis X, dit le Hutin, fut enfermée dans cette forteresse et étranglée avec un linceul, d'autres disent avec ses cheveux, par ordre du roi son mari. Elle avait trahi la foi conjugale; ses sœurs Blanche et Jeanne de Bourgogne étaient ses complices : mais Marguerite fut la plus cruellement punie.

Destiné à n'être pris que par la famine, le Château-Gaillard soutint encore deux siéges mémorables : l'un, de sept mois, contre les Anglais commandés par le duc d'Excester, en 1418; l'autre, de six semaines, contre les Français, en 1449. Charles VII vint lui-même prendre part, pendant deux ou trois jours, aux travaux de ce siége.

Cette forteresse eut encore quelque importance dans le temps des guerres de la Ligue, et ce ne fut que sous le règne de Louis XIII que le gouvernement fit consommer sa ruine, pour empêcher l'usage que pouvaient en faire les troupes de partisans. C'est ainsi que la politique a fait un monceau de ruines du château de Pierrefonds et de tant d'autres, dont

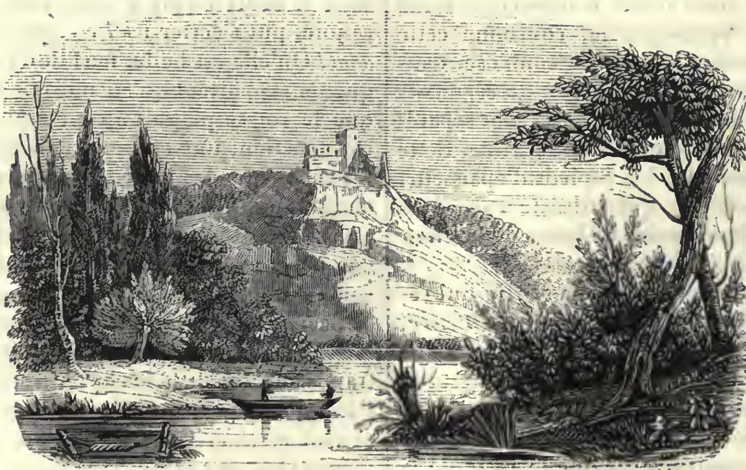
La masse indestructible eût fatigué le Temps.

Depuis une quarantaine d'années, le Château-Gaillard n'est pas tout à fait sans habitants. Sur le flanc de la montagne, dans la partie qui regarde la Seine, est creusée une grotte que l'on s'est obstiné jusqu'à ce jour à regarder comme la chapelle du château, mais qui certainement n'a jamais eu cette destination. En faudrait-il une autre preuve que sa position hors de l'enceinte de la forteresse? D'ailleurs, elle eût été trop petite ; elle n'a que 30 pieds de long sur 16 de large. Quelques petites niches, creusées dans les parois du rocher, annonceraient assez qu'on y aurait placé des figures de saints, et cela seul avait fait donner à ce crypte la dénomination de chapelle; mais s'il eut jamais cette destination, ce ne dut être qu'accidentellement. C'est là que s'était réfugiée une femme qui à sa mort, arrivée il y a quinze ans, était plus qu'octogénaire, une femme remarquable par sa taille colossale, son insouciante patience, son caractère bizarre de physionomie, de langage et de mœurs. Cette femme était tellement, dans l'esprit des habitants, identifiée aux ruines du château, qu'on ne l'appelait que la mère Gaillard.

A sa mort, la mère Gaillard a été remplacée par un Polonais, nommé Jaworski, et par sa femme et son fils; mais le Polonais lui-même est mort, depuis un an, au magnifique hôpital de Saint-Martin, fondé au Petit-Andely par le dernier duc de Penthièvre, et dont l'église est surmontée d'une haute coupole.

L'église Saint-Sauveur du Petit-Andely est un beau monument d'architecture gothique. On remarque surtout la bizarrerie des consoles sur lesquelles reposent les nervures de la voûte du chœur. Le clocher octogone est terminé par une flèche assez élevée. La place qui sert de promenade aux habitants du Petit-Andely est ombragée de plusieurs rangées de tilleuls et de marronniers.

ERNEST BRETON.



(Château-Gaillard.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

ILES BRITANNIQUES.



(Grotte de Staffa.)

ILES BRITANNIQUES.

LA GROTTE DE STAFFA.

En quittant Edimbourg, c'est à travers des golfes, des rochers, des vagues écumantes, des îles presque désertes; c'est en traversant des flots, que d'éternels nuages rembrunissent, qu'on aperçoit au fond de l'horizon l'île de Shy, l'île d'Iona et l'île de Staffa, toutes trois célèbres, l'une par sa grotte d'albâtre, l'autre par sa sépulture royale, Staffa, enfin, par la grotte qui nous occupe.

L'île de Staffa est déserte; elle n'offre son asile qu'à des oiseaux de passage, pressés de la quitter, tant sa végétation a peu de ressources, car sur le sommet de cette île croissent comme à regret quelques brins d'avoine et une mousse solide et abondante qui naît sur la pierre saltique. Au milieu de cette espèce de désert on trouve pourtant une cabane en ruine : ce débris est là comme pour attester que les hommes ont été forcés d'abandonner le séjour des héros et des dieux. Staffa et sa grotte de basalte sont nés d'un volcan sous-marin, c'est une merveille enfantée par la tempête. Le poëte de l'antique Ecosse, Ossian, y fixa le trône de Fingal; les noires colonnes qui ornent cet édifice lugubre semblent porter le deuil de ses héros fabuleux. Comment l'immortel romancier de la nouvelle Ecosse, comment l'auteur d'*Ivanoé* n'a-t-il pas rendu ce palais mystérieux l'asile de quelques personnages fantastiques; comment le génie de Walter-Scott est-il resté muet devant cette grotte mélodieuse? La nature a formé autour de ce magique séjour des colonnes graduées et majestueuses, qui s'élèvent et reçoivent les vagues de la mer, calmes ou furieuses, sans en être affaiblies, ni modifiées; toujours immobiles, toujours imposantes, ces mille colonnes serrent dans leurs bras les eaux qui les ont engendrées, et qui leur conservent leur fraîcheur et leur brillante netteté. Plus on approche de la grotte, plus la route devient difficile; on craint de voir à chaque instant la barque

étroite et légère à laquelle on a confié sa vie se briser sur ces colonnes entassées de toutes parts, qui ressemblent aux débris d'un portique en ruine. C'est ici, dit M. Ch. Panckoucke, qui a visité ce séjour poétique et nous a donné, d'après ses ingénieuses observations, un ouvrage empreint de l'esprit qui l'a dicté, intéressant autant qu'il est instructif : « C'est ici, » dit-il, que l'on peut observer dans tout son grandiose une mer sans fin, d'immenses lames d'eau, » des marées furibondes, des nuages lourds et épais, » des ouragans furieux, spectacle triste, imposant, » sauvage, qui donne à l'âme une certaine énergie et » où l'on conçoit que l'imagination a pu créer et faire » apparaître les héros d'Ossian. »

On remarque dans la partie la plus reculée d'un réduit mystérieux une espèce de siége où le voyageur ne manque pas de s'asseoir : on nomme cet endroit le *fauteuil de Fingal*. Enfin, après une excursion, qui n'est pas sans danger, autour de l'île, l'entrée de la grotte apparaît aux yeux étonnés; c'est devant ce merveilleux portique, qui semble embelli par le ciseau de l'artiste, c'est devant cette voûte élevée dans des proportions élégantes, devant ces colonnes produits d'une lave compacte, que l'on reste dans une admiration sans bornes pour la puissance créatrice qui a combiné et taillé ces ornements avec une scrupuleuse exactitude.

« Je ne puis mieux comparer cette caverne profonde, dit M. Ch. Panckoucke, qu'à une grande » église gothique, dont la nef présenterait deux rangées de colonnes brisées et inégales debout aux deux » côtés de l'édifice. » Le fond de la grotte est fermé et obscur, comme le cœur d'un temple. Cet édifice est baigné, jusque dans sa profondeur, par les flots de la mer qui frappent de chaque côté les murs devant lesquels s'élèvent des colonnes prismatiques de près de 50 pieds.

Çà et là d'autres groupes moins élevés ressemblent à des jeux d'orgues d'où paraissent s'échapper des sons plaintifs, mélange bizarre des flots et des vents qui s'entre-choquent et se débattent au fond de l'abîme. Après que le voyageur a parcouru cette grotte, et qu'arrivé au terme de sa route, il n'a plus qu'à revenir sur ses pas, la mer apparaît à ses yeux comme par un effet d'optique. Ce magnifique spectacle est terminé par un horizon sans limites. Le jour, affaibli par les reliefs de la grotte, projette sa lueur incertaine sur les premiers piliers. Ce jour l'invite à revenir vers sa bienfaisante clarté : car toutes ces productions sublimes que l'homme aime à comprendre et à admirer ne donnent à son âme que des émotions vives ou profondes; mais c'est sous le ciel seulement, au milieu d'une nature grande et sans limites, qu'il se sent heureux et libre.

Il faut, pour connaître mieux en détail l'île de Staffa et sa grotte imposante, avoir recours à l'ouvrage de M. Ch. Panckoucke, et étudier les beaux dessins dont son talent l'a enrichi.

Aglaé Comte.

FRANCE.

LANDES, LANDAIS ET DUNES.

Le nom de *Landes* désigne génériquement de vastes plaines désertes et incultes, qui se couvrent cependant d'une faible végétation, et s'applique particulièrement, en France, aux deux départements qui bordent la Gironde et l'Adour.

Le dessin, la peinture et la plume de l'écrivain sont insuffisants pour retracer un espace qui étonne par son étendue : l'art ne saurait reproduire aucun de ces plans intermédiaires qui servent en quelque sorte à mesurer les distances, et l'expression la plus heureuse serait également impuissante et décolorée pour les reproduire.

Ce qui frappe le plus dans ce pays sauvage, c'est la triste uniformité du site. Des bouquets de pins plantés çà et là, des chênes rabougris incessamment broutés par les troupeaux, un sable grisâtre sur lequel la végétation fait d'infructueux efforts, des parcs ou *cabans*, que l'on découvre de loin en loin, l'absence des chemins, la stagnation des eaux, tout concourt à faire naître de pénibles sensations dans ces solitudes. La fleur dorée de la jauge, celles des bruyères et de diverses graminées récréent un peu la vue au milieu de cette accablante monotonie.

Nous pensons qu'on s'est trompé en considérant les *Landes* comme étant frappées de misère autant que de stérilité. Il est vrai qu'à n'en juger que par l'apparence, tout y offre l'image du plus absolu dénûment; cependant la mendicité, cette lèpre incurable, indestructible au sein de la civilisation, est un fléau qui ne désole pas ces arides contrées. Les *Landais* les plus aisés, ainsi que les plus pauvres, sont vêtus de bure grossièrement fabriquée avec la toison des brebis, et tous se couvrent de la dépouille même de leurs troupeaux, mettant la laine en dehors ou en dedans, selon qu'il pleut ou qu'il fait froid. C'est sous cet accoutrement bizarre qu'ils viennent très-fréquemment jusqu'à Bordeaux vendre leurs denrées; mais s'ils font pitié à l'opulent habitant des villes, ils sont pleins d'indifférence pour un sort meilleur, rient sans cesse du mépris qu'ils inspirent, et s'en dédommagent en faisant glisser de nouvelles pièces d'or dans leur gousset.

Les *Landes* ont été l'objet de l'attention et des recherches des économistes et des agriculteurs; mais jusqu'à présent il n'a été apporté aucun changement à leur situation : il est à craindre qu'elles ne s'améliorent pas davantage à l'avenir, et que l'aveugle routine, dont l'empire est là plus absolu qu'ailleurs, ne soit toujours l'un des premiers obstacles qu'on aura à vaincre. On doit se défier dans ces contrées des innovations purement spéculatives et qui ne reposeront pas sur l'expérience et la pratique : on peut modifier la culture que les gens du pays ont reconnue la meilleure, mais il se faudrait bien garder de la changer. C'est pour avoir trop complétement dédaigné d'anciens usages qu'on a vu échouer tous les essais. On voit encore dans les *Landes* la trace des dépenses extraordinaires qui ont été faites pour fertiliser un sol qui s'est constamment refusé à seconder des entreprises mal combinées. On a voulu élever des châteaux, où il ne fallait construire que des cabanes; on a planté et aligné des allées, où il ne fallait que des semis de pins; on a creusé à grands frais des étangs, des rivières, où il ne fallait qu'ouvrir des fossés et les entretenir. Cette dernière observation se justifie par les lagunes ou flaques qui sillonnent les *Landes* en tous sens, et qui forcent le *Landais* à toutes les précautions qu'il

prend pour garantir ses semences de l'inondation. On est contraint d'admirer son industrie, sa patience opiniâtre, et de reconnaître qu'il rend vraiment un culte à la terre en le voyant conduire les dépôts d'eaux pluviales dans des canaux partiels aboutissant à des ruisseaux ou petites jales, et dans les temps de sécheresse, détruire ce travail inouï par un travail entièrement contraire, et rappeler l'eau dans ses champs brûlés.

Si, comme nous l'avons dit, l'aspect général des *Landes* est âpre et sauvage, on rencontre parfois des hameaux où l'œil se repose agréablement. Presque partout où plusieurs familles se sont réunies, des eaux saines et transparentes murmurent sur un sable moins ingrat, que la proximité des engrais achève de rendre plus fertile; le chêne, l'orneau, diverses espèces de peupliers d'une assez belle végétation confondent leur ombrage, et des prairies charmantes semblent y avoir été transportées par magie. Non loin de ces habitations on retrouve quelques groupes de bouleau : leur feuillage grêle, léger et mobile, leur vert cendré, le luisant de leur écorce, contrastent avec les pins et les bruyères touffues dont ils sont avoisinés : c'est comme un paysage de Salvator dans lequel un peintre moins sévère serait venu introduire cet arbre gracieux.

C'est dans ces petits villages qu'on peut juger avec quel instinct particulier et quel succès étonnant les *Landais* s'occupent de l'éducation des abeilles, ou plutôt les élèvent sans s'en occuper : ils n'ont besoin ni de démonstrations, ni de livres, ni d'ouvriers pour leur façonner des ruches. Ces merveilleux insectes, irrésistiblement portés au travail, s'y livrent avec ardeur sans qu'on les y excite, il suffit qu'on place des appiés (1) à une certaine distance de la maison, et près d'un ruisseau, pour qu'ils y établissent leur laboratoire ; ils trouvent là tout ce qu'ils cherchent : la liberté et le secret.

La partie des *Landes* la plus déserte, la plus complétement dépeuplée, se trouve derrière les dunes, sur le littoral de l'Atlantique, depuis Bayonne jusqu'au bassin d'Arcachan. Ce bassin est renommé pour la pêche. La commune de *Gujan* et celle de la *Teste* qui l'avoisine sont uniquement habitées par des marins pêcheurs. Comme ils ne vont jamais en pleine mer, la famille entière fait partie de l'équipage et s'entasse dans une longue embarcation dont la proue, excessivement élevée, sert tout à la fois à fendre la vague et à protéger les pêcheurs contre l'impétuosité des lames pendant le gros temps. On est frappé de l'aspect riant de ces communes de *Gujan*, de *Teich*, et de *la Teste*, dont la fertilité contraste avec les déserts arides et les sites sauvages des *Landes* qui les entourent et qu'il a fallu traverser pour arriver jusque-là.

Les pêcheurs jettent leurs filets vis-à-vis *la chapelle* après avoir adressé la prière accoutumée à *Notre-Dame-d'Arcachan;* ils suivent l'île des *Oiseaux* et le canal qui aboutit au *Cap-Ferret*. Arrivés à ce point, ils se dirigent vers le *sud* jusqu'au lieu dit *l'Ancien-Pila;* puis ils se replient et viennent terminer leur petite campagne au *Moulau*.

Non loin de ce rivage s'élève, au milieu d'une forêt de pins, à travers laquelle on découvre la mer, le cippe consacré à Bremautier. Ce fut cet ingénieur habile qui, vers la fin du dernier siècle, fit d'heureux essais de semis de pins dans l'objet de fixer les *dunes*, espèces de montagnes de sable mobile que les vents déplacent incessamment; il parvint à éviter l'envahissement des terres qu'elles séparent de la mer, à rendre la salubrité au pays qui dévorait ses habitants, et à former un *balisage* pour les marins que la triste uniformité des *dunes*, depuis l'Adour jusqu'à la Gironde, expose à des méprises fréquentes et à des dangers imminents.

(1) C'est le nom qu'on donne aux ruches; il vient sans doute d'*apiaires*, désignation générique des abeilles.

FABRIQUE

POUR UTILISER LES ANIMAUX MORTS.

Il existe à Châlons-sur-Marne une grande fabrique pour utiliser les animaux morts. Voici l'emploi qu'on en fait :

Les chevaux sont équarris ; toutes les parties gélatineuses sont tranformées en colle-forte ; le sang, les entrailles enfouis dans la terre et convertis en terreau, pour être vendus comme engrais ; tout le reste de l'animal est soumis à une ébullition de plusieurs heures pour séparer les os des chairs; la graisse recueillie à la surface du liquide est vendue séparément. Les os servent pour la tabletterie ou pour la confection du noir animal ; les chairs cuites sont employées à la nourriture des porcs et de nombreuses volailles. Depuis un an, cet établissement a acheté 1,400,000 os qui n'avaient aucun prix dans le pays, il y a quatre ans ; ils se vendent actuellement 3 fr. le cent, ce qui fait une somme de 90,000 fr. distribuée dans la classe la plus pauvre de la société, qui s'occupe de ramasser ce produit.

Ces 1,400,000 os brûlés ont donné 900 milliers de noir qui, réduit en poudre, se vend 10 fr. le cent ; ce qui fait une somme de 90,000 fr., dont la plus grande partie est employée à payer la main-d'œuvre nécessaire pour briser les os, les cuire et les moudre. Le nombre des chevaux abattus à Châlons a été de 800, payés 8,800 fr. La fabrique a acheté 7 à 8,000 livres de matières cornées, sur le pied de 14 fr. le cent, qui ont acquis une valeur de 60 fr. le cent. Elle a livré au commerce 3,000 livres d'huile de pieds de bœuf, à 1 fr. ; 1,500 livres de graisse à 50 c. ; le sang, la chair, les débris de tous genres sont desséchés dans les fours, mis en poudre et mêlés avec de la terre carbonisée pour faire le noir d'engrais ; on en livre 5 à 7,000 hectolitres à 5 francs.

Soixante-huit ouvriers sont employés dans cet établissement, et la journée est payée, en moyenne, 1 fr. 70 c. En résumé, donner à des objets perdus, abandonnés et nuisibles par cet abandon, une valeur de 200,000 fr., répandre cette somme dans la classe pauvre et laborieuse, donner du travail à quatre-vingts personnes, assainir le pays et ouvrir à l'agriculture une nouvelle source de prospérité en lui offrant des engrais riches et variés ; tels sont les résultats de cet établissement qui devrait, dans bien d'autres villes, trouver des imitateurs.

BIOGRAPHIE.

GEORGE WASHINGTON.

1732—1799.

Nous allons tracer la vie d'un de ces hommes supérieurs qui apparaissent à de longs intervalles pour changer les empires, d'un de ces caractères dignes des plus beaux jours de l'antiquité, et dans son histoire on croit retrouver, selon l'expression de M. de Fontanes, une vie perdue des hommes illustres dont Plutarque a si bien tracé le tableau; de George Washington enfin, qui sut fuir l'autorité quand l'exercice en pouvait être arbitraire, qui ne consentit à en porter le fardeau que lorsqu'elle fut resserrée dans des bornes légitimes, qui refusa qu'elle lui fût continuée quand il vit que l'Amérique heureuse n'avait plus besoin de son dévouement, et qui fut assez heureux pour finir ses jours avec tranquillité, jouissant, comme les autres citoyens, du bonheur qu'un grand peuple avait reçu de lui.

George Washington naquit le 22 février 1732, à Bridge-Creeck, dans la comté de Westmoreland, en Virginie, d'une famille d'origine anglaise, établie en Amérique depuis trois générations. Son éducation fut ce qu'elle pouvait être dans un pays dénué de moyens; toutefois, il étudia les mathématiques de manière à pouvoir exercer la profession d'arpenteur; ayant à opérer dans un pays nouveau, sur des espaces d'une grande étendue, il acquit une pratique et un coup d'œil dont il sut habilement tirer parti par la suite pour la défense de son pays quand il fut à la tête des armées. Washington était d'une taille élevée, sa physionomie était imposante et majestueuse, sa constitution très-robuste; son caractère grave et réservé, son intelligence, son activité et la régularité de sa conduite le firent nommer, à l'âge de dix-neuf ans, un des adjudants-généraux des milices de la Virginie, avec le titre de major. Les hostilités se continuaient alors en Amérique entre l'Angleterre et la France; les traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle avaient laissé indécises les limites des Français et des Anglais dans ces contrées; les premiers mettaient une grande importance à créer une communication non interrompue entre la Lousiane et le Canada, et pour y parvenir ils avaient établi une longue ligne de fortifications. Washington fut chargé de porter au commandant des postes français les réclamations du gouverneur de la Virginie, et la sommation de se désister d'entreprises contraires aux traités. Parti du dernier poste anglais le 15 novembre 1753, il traversa des déserts sans être arrêté ni par les pluies, ni par les neiges, ni par le passage des torrents, se conciliant avec adresse l'affection des sauvages. Il fut obligé, pour s'acquitter de sa mission, de pousser son voyage beaucoup au delà du lieu qui lui avait été désigné, et ne revint qu'au bout de deux mois et demi. La publication de son journal donna une haute idée de sa capacité. La réponse du commandant français était négative; pour arrêter ses entreprises, le gouvernement de la Virginie décréta la levée d'un corps de trois cents hommes, dont Washington fut nommé lieutenant-colonel. Cette première campagne ne fut pas heureuse, et Washington dut signer une capitulation.

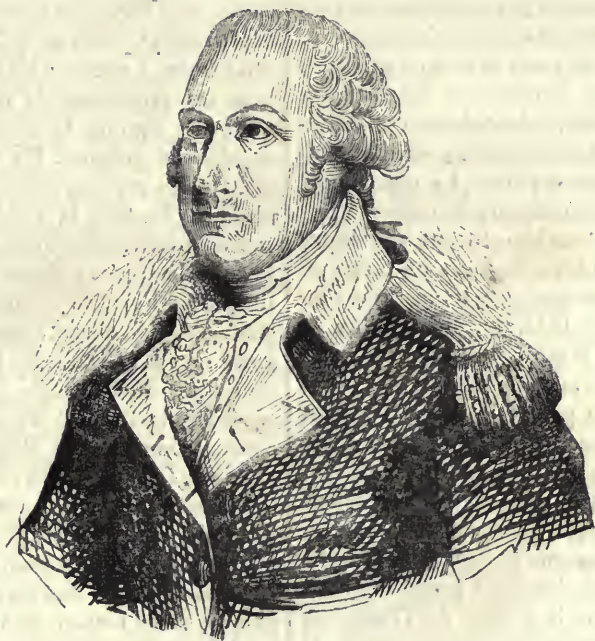
Au commencement de l'année suivante (1755), les Anglais firent passer en Amérique deux régiments de ligne pour détruire les établissements français; le général Braddock, qui les commandait, fut surpris et tué avec la plus grande partie de ses soldats. Washington l'avait suivi en qualité d'aide de camp, et à peine guéri d'une maladie dangereuse, il n'avait rejoint l'armée que la veille du combat; il montra dans ce désastre autant de sang-froid que de courage, et il n'échappa qu'avec peine à la poursuite des vainqueurs. Après cet événement, le gouvernement de la Virginie, abandonné à ses propres forces, ordonna la levée d'un régiment sous les ordres de Washington, qui fut nommé commandant en chef de toutes les troupes du pays; ces troupes, qui ne s'élevèrent jamais à plus de huit cents hommes, toujours prêts à abandonner leur drapeau, furent chargées de défendre cent cinquante lieues de frontières. Alors les Français venaient d'abandonner la Virginie. Washington, après avoir ramené ses soldats, donna sa démission, et fut élu membre de l'assemblée de la Virginie. Devenu, par la mort de son frère aîné, propriétaire de vastes domaines, il se maria, se livra au soin de ses affaires, et en peu de temps il devint un des plus riches habitants de sa province.

La renonciation de la France, par le traité de 1763, à toute possession dans l'Amérique septentrionale, semblait assurer désormais à l'Angleterre la jouissance paisible de ses colonies dans cette partie du monde; mais la discorde ne tarda pas à éclater entre elles et la métropole. Chacune des diverses provinces avait son assemblée, qui prétendait avoir seule le droit d'imposer les taxes, tandis que le parlement d'Angleterre s'arrogeait une juridiction illimitée sur les colonies. Un acte du ministère britannique, qui établit des droits sur le thé, le verre, le papier, etc., excita une opposition générale et qui se manifesta de la manière la plus vive dans la province de Massachusset et à Boston; les autres provinces déclarèrent que la cause de ces villes était celle de toutes les colonies, et désignèrent des députés pour former un congrès à Philadelphie. Washington, qui s'était montré opposé constamment aux prétentions de la métropole, fut un des sept membres députés par sa province à ce congrès, qui se réunit le 14 septembre 1774. Toutes les résolutions que l'on y prit furent de véritables hostilités contre l'Angleterre. Le parlement britannique déclara dès lors la province de Massachusset en état de révolte, et ordonna les mesures les plus rigoureuses contre les insurgés; dix mille hommes furent embarqués pour l'Amérique, tandis que trente mille auraient à peine suffi pour contenir un pays aussi étendu et dans lequel le mécontentement était porté au plus haut degré. A la nouvelle des résolutions du parlement, la province de Massachusset ordonna des levées de troupes, et le combat qui s'engagea à Lexington, le 19 avril 1775, fut le commencement de la guerre. Le 10 mai, un nouveau congrès se réunit à Philadelphie; sa première occupation fut de nommer un général en chef des troupes américaines, et l'unanimité des suffrages se réunit sur Washington.

Le général en chef se rendit aussitôt devant Boston. L'armée était forte d'environ quatorze mille hommes, mais elle manquait de poudre et de baïonnettes; il n'y avait ni ingénieurs ni canonniers, et le plus grand

désordre y régnait. Par les soins de Washington, l'armée et les différents corps qui la composaient reçurent une organisation moins irrégulière, et après un siége de plusieurs mois, ils s'emparèrent de Boston. Le congrès, cédant au vœu unanime du peuple, proclama l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord, le 4 juillet 1776, trois mois après la prise de Boston. Nous ne suivrons pas Washington dans la longue guerre qu'il soutint pour l'affranchissement de son pays; sa réputation comme militaire est peut-être au-dessous de ce qu'elle devrait être. On le regarde en général comme un chef prudent et circonspect, propre à une guerre défensive et méthodique, la seule que permît sa position; mais s'il se montra habile à éviter le combat lorsqu'il ne pouvait pas se promettre l'avantage, l'attaque de Boston, les batailles de Trenton et de Princetown, les campagnes de New-Jersey et de la Pensylvanie, feraient honneur aux plus grands capitaines. Il faut comparer l'armée américaine aux troupes qu'elle avait à combattre, considérer sa composition, le dénûment dans lequel on la laissa si souvent, les désertions qui l'affaiblissaient sans cesse, pour se faire une idée de la tâche pénible que Washington eut à remplir, et des talents qu'il déploya pendant une guerre de huit ans.

Les préliminaires de la paix furent signés le 20 janvier 1783, et l'indépendance des États-Unis de l'Amérique fut reconnue; le 25 novembre, les Anglais évacuèrent New-Yorck. Dès le 27, Washington réunit dans cette ville les officiers qui avaient servi sous ses



(Washington.)

ordres; il leur fit et reçut d'eux les adieux les plus touchants, et partit pour Annapolis, où siégeait alors le congrès. En passant à Philadelphie il remit au contrôleur des comptes l'état de l'emploi des fonds versés entre ses mains pendant le cours de la guerre; dans cet état, chaque article était appuyé de pièces justificatives, excepté les dépenses secrètes qui, au bout de huit ans de guerre, s'élevaient à peine à 2,000 livres sterling. Le général fut reçu par le congrès dans une séance solennelle; il y remit sa commission, et se retira dans un de ses domaines sans demander aucune récompense; celle qui lui fut décernée, et qu'il accepta avec reconnaissance, ce fut le droit de recevoir et d'envoyer ses lettres par la poste sans qu'elles fussent taxées. Rentré dans ses foyers, il se livra à l'agriculture; les expériences que sa grande fortune lui permit de suivre avec persévérance contribuèrent beaucoup au perfectionnement de cet art dans les États-Unis. Cependant, malgré la cessation de la guerre et la reconnaissance de l'indépendance de l'Amérique, l'argent y était très-rare, le commerce languissait; le gouvernement était sans influence et sans considération. Washington fut un des premiers à signaler les causes qui s'opposaient à la prospérité de la république; dès le mois de juin 1783, il avait adressé aux gouverneurs des divers États une lettre pour leur faire sentir que sans une force centrale puissante, l'union ne pouvait subsister. La nécessité d'accroître le pouvoir du congrès était reconnue par tous les bons esprits, et devenait de jour en jour plus évidente. Dans cet état de choses, une convention s'assembla à Philadelphie dans le mois de mai 1787; elle dut reviser les articles de la confédération. Washington, qui y avait été député par la Virginie, en fut nommé président, sur la désignation de Franklin. La nouvelle constitution augmenta beau-

coup le pouvoir du congrès; il se composa d'un sénat nommé pour six ans, d'une chambre de représentants et d'un président élu par le sénat pour quatre ans, chargé du pouvoir exécutif, chef des armées de terre et de mer, et de la direction des relations extérieures. Washington fut élu président de la république, à l'unanimité, et installé le 30 avril 1789.

La force que le nouveau gouvernement donnait à l'Union produisit bientôt d'heureux effets; l'Angleterre accrédita un ministre auprès des États-Unis, ce qu'elle avait négligé jusqu'alors. Washington fut réélu président en 1793. La république, tranquille au dedans, respectée au dehors, voyait sa population et ses richesses s'accroître avec une rapidité sans exemple. La tâche de Washington était remplie ; parvenu au terme de sa seconde présidence, il ne voulut pas consentir à être réélu. Au commencement de 1797, après avoir adressé à ses concitoyens ses derniers conseils, et installé son successeur, il retourna dans ses terres, et reprit avec joie les travaux de l'agriculture. Il ne jouit pas longtemps de cette existence paisible; une violente inflammation l'enleva en vingt-quatre heures, le 14 décembre 1799; il était dans sa soixante-huitième année, et sa forte constitution semblait lui promettre une plus longue carrière. La mort de ce grand homme fut envisagée comme une calamité publique; les habitants des États-Unis furent invités par le congrès à porter pendant trente jours un crêpe au bras en signe de deuil, et quelque temps après on imposa son nom à la ville fédérale, aujourd'hui le siége du gouvernement. Washington avait plus de justesse que d'éclat, et il avait plus acquis par la réflexion et l'expérience que par la lecture. Il parlait peu, mais lorsque les circonstances l'exigeaient, à une grande force de raisonnement il savait unir une éloquence entraînante, qui presque toujours ramenait les esprits à son opinion. La fermeté, la persévérance, la modération, le désintéressement, forment les traits principaux de son caractère. Les deux premières qualités, si remarquables dans la guerre de l'indépendance, ne brillèrent pas moins lorsque, revêtu de la présidence, il parvint à maintenir la neutralité, malgré l'enthousiasme du plus grand nombre de ses compatriotes pour la révolution française ; lorsqu'il refusa de donner à la Chambre des représentants communication des instructions qui avaient amené un traité avec l'Angleterre ; mais dans tout ce qui n'intéressait pas le bien de l'État, il cédait sans peine aux désirs du peuple. Il en donna la preuve en engageant l'association des *Cincinnati* à modifier les premiers statuts dans lesquels on croyait reconnaître les éléments d'une noblesse héréditaire. Exempt de toute ambition personnelle, supérieur aux susceptibilités de l'amour-propre, mettant avant tout ses devoirs et l'intérêt du pays, il marcha d'un pas ferme dans le chemin qu'il s'était tracé, malgré les murmures et les plaintes de la multitude, auxquels cependant il était loin d'être insensible. Président de la convention qui donna aux États-Unis une constitution conforme aux idées démocratiques de la majorité des habitants, et appropriée à un pays dont l'étendue présentera encore longtemps un vaste champ aux esprits spéculatifs ; investi le premier de la présidence instituée par cette constitution, et de la mission d'établir une autorité inconnue jusqu'alors, et dont l'usage qu'il en ferait devait déterminer les limites ; chef du gouvernement pendant huit années, et dans des circonstances singulièrement difficiles, Washington fut également grand comme législateur, grand comme administrateur, grand comme politique. Partout, même dans la culture de ses terres, il fut supérieur aux autres, et jamais il ne se montra fier de sa supériorité. A. M.

FRANCE. — NEVERS.

LA PORTE DES CROUX.

Nevers est une ancienne ville de la Gaule celtique, située sur la Loire, près de l'endroit où la Nièvre se jette dans cette rivière, et à une lieue au-dessus du confluent de la Loire et de l'Allier ; César en parle dans le septième livre de ses Commentaires, sous le nom de *Noviodunum* ou *Nivedunum*. Dès ce temps c'était une ville forte, car César, partant pour une expédition, y laissa ce qu'il avait de plus précieux en son armée, à savoir : les otages qu'il tenait des Gaulois, ses provisions de vivres, l'argent destiné à la solde des légions, le bagage de ses soldats et grand nombre de chevaux. Du reste, l'histoire de Nevers, pendant les premiers siècles de la monarchie, est très-obscure. En 865, la ville fut érigée en capitale d'un comté, auquel elle donna le nom de Nivernais, et que Charles le Chauve joignit aux autres possessions de Robert le Fort, ce comte d'Anjou célèbre, le Macchabée de son siècle, regardé comme le chef de l'auguste race des Capets. En 1538, Nevers devint le chef-lieu d'un duché-pairie. Placée dans une situation agréable, la ville est d'un aspect pittoresque, mais sa construction est peu élégante ; le genre en est vieux et triste ; la plupart des rues sont étroites, sombres et tortueuses. Au centre, est une vaste place assez régulière, sur un côté de laquelle se trouve l'ancien château des ducs de Nivernais.

Le château de Nevers paraît avoir été bâti par les princes de la maison de Clèves. En 1573, la cour de ce château fut fermée par une épaisse muraille, surmontée de deux créneaux, à laquelle on substitua une magnifique grille en fer, détruite vers la fin du siècle dernier. Il est occupé par les tribunaux, et la vaste salle où la belle princesse Marie, entourée de sa cour, déployait ses charmes dans des fêtes brillantes, est aujourd'hui le théâtre des débats des plaideurs. C'est dans ce manoir qu'un trouvère du XIIIe siècle a placé les principales scènes de l'histoire de Gérard de Nevers et de sa mie la sage Euriant. La place ducale, qui précède le château, est due au duc Charles II de Gonzague ; elle fut bâtie en 1608, sur le modèle de la Place-Royale de Paris. Le parc du château est devenu, par acquisition, une promenade publique. Avant 1767, il ne contenait que le grand carré long, aujourd'hui planté en ormes et en tilleuls ; toute la partie haute était en vignes. A cette époque, le duc de Nivernais, Louis Jules Mancini, si galant, si spirituel, se promenant avec la gracieuse madame de Prunevaux, cette dame lui fit observer que les vignes ajoutées au parc rendraient la promenade beaucoup plus agréable ; l'aimable duc donna aussitôt des ordres pour faire transformer cette partie en jardin. C'est ce qui a procuré à la ville de Nevers une des plus jolies promenades que l'on connaisse.

L'église cathédrale date du VIIe siècle: elle était dédiée à saint Gervais et à saint Protais, et le fut plus tard à saint Cyr. Les vitraux du chœur sont remarquables par la richesse et la vivacité de leurs couleurs; les tapisseries de haute lice qui entourent encore le chœur, et où est représentée l'histoire du martyre de saint Cyr, sont un don de la comtesse Marie d'Albret, qui les fit de ses mains. C'est un monument précieux pour ceux qui aiment à suivre la marche et le progrès des arts. On lisait dans le beau nécrologe des Recollets, que cette princesse ayant reçu quelques sujets de plainte du chapitre pendant qu'elle travaillait à ce long ouvrage, imagina de s'en venger en donnant aux bourreaux de saint Cyr les figures des chanoines de ce temps : « Icelle église, écrit un vieil historien, est grande, spacieuse, et d'assez belle structure; la joignant est une tour où sont logées les cloches, qui sont grosses et harmonieuses, même y en a une que monseigneur Lodovic de Gonzagues, duc de Nivernais, a fait fondre à ses dépens; elle est fort grosse, et de bon son. » Vers l'an 250, la foi chrétienne fut prêchée à Nevers; à la fin du Ve siècle on y établit un évêché. Parmi ses évêques, on compte saint Jérôme, qui vivait sous les règnes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. Du temps de saint Jérôme, l'église de Nevers était fort pauvre, car elle avait été dépouillée de ses héritages par les guerres civiles; l'évêque n'avait alors pour tous biens temporels que le petit domaine d'Indray; et comme le dit la chronique de saint Cyr, ledit évêque saint Jérôme étant mandé par le roi pour un concile national, n'eut moyen d'y aller en plus grand équipage que monté sur un âne : « Cette pauvreté était la nourrice de sainteté, ajoute Guy Coquille, écrivain du XVIe siècle, et sur ce est bien à propos l'ancien proverbe :

Au temps passé du siècle d'or,
Crosse de bois, évêque d'or;
Maintenant changent les lois:
Crosse d'or, évêque de bois.

Il paraît certain que l'affranchissement de la commune de Nevers est due à Pierre de Courtenay en 1194. Ducange le dit expressément et cite la charte. Nevers serait donc une des plus anciennes villes municipales. Cependant on ne fait remonter ordinairement l'établissement de la commune de Nevers qu'au 27 juillet 1231, époque où Guy II, comte de Nevers, lui accorda une nouvelle charte, qui, concédant probablement de plus amples priviléges aux habitants, aura fait oublier l'ancienne. Cette charte de Guy II fut signée par quinze barons, comme témoins et garants; de plus, elle fut cautionnée par les archevêques de Lyon, de Sens, et les évêques de Langres, d'Autun et d'Auxerre, autorisée par une bulle du pape Innocent IV, et confirmée par le roi Jean en 1356. C'est aussi Pierre de Courtenay qui fit construire l'enceinte de la ville, dans laquelle il renferma le bourg de Saint-Etienne, les abbayes de Saint-Martin, de Notre-Dame, de Saint-Sauveur et de Saint-Victor; les murailles, très-hautes et d'une grande épaisseur, furent bâties avec beaucoup de soins et de dépenses; on n'y employa que des matériaux de choix. La Loire et la Nièvre les baignaient au sud; partout ailleurs elles étaient entourées d'un fossé large et profond. En plusieurs endroits, elles étaient munies au dedans de remparts de terre élevés jusqu'au marche-pied; et dans tout leur contour intérieur, on avait ménagé une rue assez large pour que les voitures pussent y circuler. Enfin, dans le courant du XVe siècle, on y ajouta, de distance en distance, de grosses tours rondes, casematées et couronnées de créneaux. Ces murailles existent encore, mais plus ou moins dégradées; la plupart des tours existent pareillement; les unes sont à demi ruinées, d'autres ont subi quelques réparations, et forment aujourd'hui des maisons assez commodes. La ville de Nevers était alors divisée en cinq quartiers, ayant chacun une porte : le quartier de la Nièvre, le quartier de la Barre, ceux de la Loire, des Croux et des Artilliers. Les portes de la Barre, de Nièvre et des Croux furent construites en même temps que la nouvelle enceinte; celles de Saint-Nicolas et des Artilliers le furent plus tard. C'étaient de grandes tours carrées, flanquées de deux tourelles et munies d'un boulevard en avant. La porte des Croux, la seule qui subsiste, peut donner l'idée de ce qu'étaient les autres; elle fut rebâtie en 1393.

A peu près en cette année 1393, voici ce qu'il advint dans la ville de Nevers; c'est un vieux chroniqueur qui va nous le narrer : « Environ ce temps-là, le pape Jean XXII avait interdit la ville d'Orléans, et privée de l'Université, à cause d'une sédition mue par les citoyens contre les écoliers, en laquelle un parent dudit pape avait été tué. Les habitants de Nevers recueillirent ladite Université et les suppôts d'icelle, qui pour quelque temps y demeurèrent. Mais comme le peuple de Nevers est assez mal endurant, et que entre les écoliers souvent se trouvent plusieurs mal-complexionnés, ils n'arrêtèrent guères à avoir débat, et à certain jour, plusieurs particuliers citoyens de Nevers prirent la chaire du docteur en colère, la portèrent sur le pont et la jetèrent en Loire, disant ces mots : « Que de par le diable elle retournât à Orléans dont elle était venue. » Par cette occasion, ceux d'Orléans reprirent leur Université; mais pour lequel scandale ces particuliers séditieux furent condamnées en grosses amandes singulièrement infligées sur chacun. »

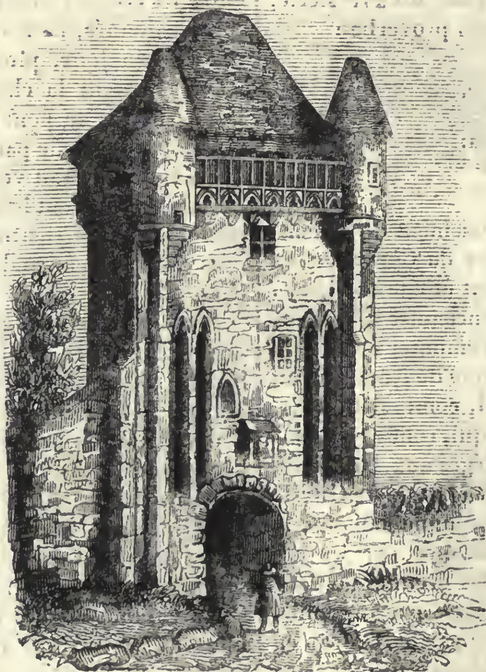
Parmi les édifices que les curieux ne manquent jamais de visiter à Nevers se trouve la maison de maître Adam Billaut, menuisier et poëte, surnommé le *menuisier de Nevers* ou le *Virgile au rabot;* il demeurait en la rue de la Parcheminerie, proche l'église de l'Oratoire. Sans études, mais doué d'un génie naturel, *maître Adam* s'amusait à faire des vers; les princes de Gonzague, qui allaient de temps en temps dans leur duché, ayant lu quelques-uns de ses sonnets, huitains et dizains, récompensèrent l'auteur. Celui-ci étant venu à Paris pour un procès, adressa une ode au cardinal de Richelieu, qui lui fit une pension. Ce fut un signal; le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le duc de Guise et beaucoup d'autres seigneurs lui firent aussi des pensions; mais il paraît qu'elles étaient payées très-inexactement, car on trouve dans ses œuvres plus d'une pièce où il se plaint de cette négligence. Le grand Condé et Corneille furent du nombre de ses panégyristes. On ne peut nier que les vers de maître Adam n'aient tiré un grand relief du contraste de son état; il y a d a

mauvais goût, des pointes ridicules, mais de la verve, de la noblesse dans les pensées, et quelquefois dans l'expression. Sa chanson : *Aussitôt, que la lumière vient redorer nos coteaux*, est connue de tout le monde, et elle suffirait seule pour justifier l'enthousiasme d'une époque où la langue française était à peine formée. Deux autres artisans du même temps, qui faisaient aussi des vers, Ragueneau, pâtissier, et Réault, serrurier, lui adressèrent chacun un sonnet; celui du pâtissier finissait par cette pointe :

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu ;
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

Le monastère de Faye, que l'on voyait près de Nevers, devait sa fondation à une singulière circonstance, s'il faut en croire d'antiques légendes : « Ledit monastère, écrit un vieil historien, a été édifié et fondé par Guillaume, comte de Nevers, mu de dévotion par l'occasion qui s'ensuit. Un gentilhomme de sa maison, amateur de la chasse, se trouva surpris par la nuit dedans les bois, dont y a grande quantité, et sont fort épais en cet endroit où est le monastère de Faye, et étant égaré de son chemin, fut contraint de loger en la cabane d'un charbonnier; comme il était mal logé et mal accommodé, il dormit mal aussi, et fut contraint de veiller partie de la nuit et deviser avec le charbonnier qui se chauffait à son fourneau de charbon. Advint environ la mi-nuit qu'il voit en fantôme arriver un homme à cheval ayant une femme en croupe ; et étant près de ce fourneau, tous deux descendent, et l'homme de cheval donne deux ou trois coups de dague à cette femme, puis la jette comme demi-morte en ce fourneau de charbons ardens, et se jette après. Incontinent le chevalier, la dame et le cheval disparurent; c'était une vision et fantôme. Le gentilhomme, hôte du charbonnier, épouvanté de cette vision, eut loisir de veiller le reste de la nuit, et le matin venu, il partit, et arrive auprès du comte de Nevers son maître, pour lui réciter ce qu'il avait vu. Le comte, par curiosité, voulut s'en acertener de ses yeux, et à certaine nuit qu'il se trouva audit lieu, ne faillit de voir la même vision ; car le charbonnier avait dit que toutes et quantes fois qu'il avait un fourneau de charbon en feu, la même vision advenait. Ledit comte, s'enquérant de diverses parts, et selon divers récits qui lui furent faits, vint à recueillir que c'était la pénitence d'un gentilhomme, son domestique décédé, qui, aimant par fol amour une dame mariée, tua son mari pour jouir plus facilement d'elle, ainsi que le bruit était. Le comte, mu de dévotion par cette vision merveilleuse, fit bâtir, fonda et dota au même lieu l'église et monastère de Faye. » Et pendant plusieurs siècles, le peuple, dans sa foi naïve et ses pieuses croyances, venait chaque année en pèlerinage audit monastère ; il récitait quelques litanies et oraisons pour le repos de l'âme du pauvre mari qui avait été si cruellement dagué et transpercé d'outre en outre.

A. MAZUY.

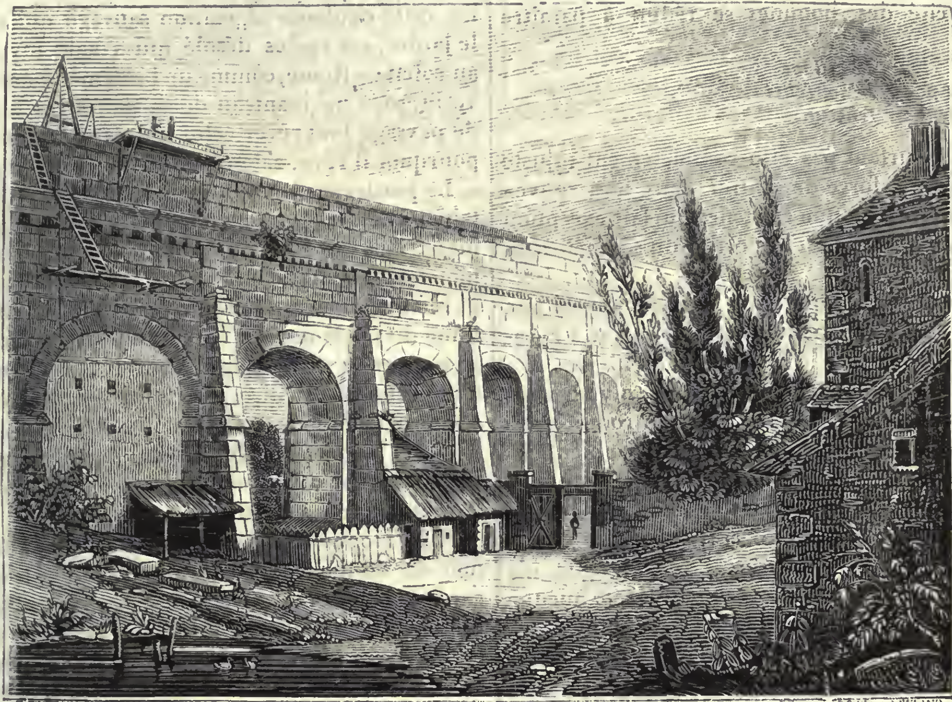


(La porte des Croux à Nevers.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — MONUMENTS.



(Aqueduc d'Arcueil.)

AQUEDUC D'ARCUEIL.

A gauche de la route d'Orléans, à environ une lieue de Paris, sur les bords de la petite rivière de Bièvre, est le village d'Arcueil, qui, réuni maintenant à celui de Cachant, qui faisait autrefois une paroisse à part, est une commune assez considérable de l'arrondissement de Sceaux. Arcueil tire son nom d'*Archeïlum* ou *Archoïlum*, qui, en basse latinité, signifie un édifice formé par une réunion d'arcades. Ce nom doit son origine à l'aqueduc que, dans le IIIe siècle, les Romains élevèrent en ce lieu pour conduire à Paris, et principalement au palais des Thermes, les eaux réunies de la montagne voisine.

L'église, dont la construction remonte au règne de saint Louis, est remarquable par la délicatesse de travail de son portail gothique, de ses galeries intérieures, et la bizarrerie des chapiteaux de ses colonnes. Le sol qui entoure cet édifice a été tellement exhaussé, qu'on a été obligé de faire un escalier au moins de douze marches pour pouvoir y descendre.

De charmantes maisons de campagne environnent Arcueil. On remarque surtout celles qui furent habitées par deux savants célèbres, M. le marquis de La Place et M. le comte Berthollet.

La maison de Guise y posséda jadis une magnifique habitation qui fut démolie en 1753.

Les restes de l'aqueduc romain, qui se voient encore, consistent en deux arcades, beaucoup plus étroites que celles de l'aqueduc moderne. Ces deux arcades sont d'une construction en tout semblable à celle des Thermes de Julien. On y remarque la même qualité de pierres, de ciment et de briques, revêtues de même d'assises de pierres de taille.

Depuis longtemps l'aqueduc romain était détruit, et on ne parlait plus des fontaines d'Arcueil. La découverte qui fut faite, en 1612, des sources de Rungis, éloignées d'environ une lieue et demie, fut cause de la construction du superbe aqueduc qui existe aujourd'hui, dont Louis XIII posa la première pierre le 17 juillet 1613, et que Marie de Médicis fit élever ensuite sous la direction du fameux architecte Jacques de Brosses. L'aqueduc, achevé en 1624, a environ 400 mètres de long sur 24 de haut. Il est composé de 20 arcades, qui ont près de 24 pieds de diamètre; neuf seulement sont à jour; sous l'une d'elles passe la rivière de Bièvre. L'intérieur de l'aqueduc est éclairé par des ouvertures assez rapprochées, et on a ménagé un trottoir qui permet de le parcourir dans toute sa longueur. Les eaux, très-abondantes et de la plus grande limpidité, déposent un sédiment calcaire très-grossier et très-épais, qui souvent obstrue les conduits, et nécessite de coûteux entretiens.

L'aqueduc d'Arcueil, voûté et recouvert de larges pierres de taille, est digne par sa construction de rivaliser avec les plus beaux aqueducs romains, et parmi les modernes, ceux de Buc et de Marly ne peuvent lui être comparés. Ernest BRETON.

UN PORTIER DU PAPE.

Il est possible qu'il y ait des hommes heureux dans cet infortuné monde, mais je n'en ai jamais rencontré. Métastase a bien raison d'avoir dit que les apparences du bonheur sont toujours trompeuses, et que la félicité des hommes se réduit à paraître heureux :

Si reduce
A parer' a noi felici
Ogni lor felicità.

Je ne veux pourtant pas être complétement injuste envers le sort. A force de rentrer dans mes souvenirs, j'y ai découvert une existence qui fait exception à la règle commune : c'est le portier du séminaire du Vatican.

Une affaire assez importante m'avait appelé aux archives de l'église de Saint-Pierre. J'entrai à la sacristie, et je demandai à parler à l'archiviste. Un sacristain me pria fort poliment de le suivre ; nous traversâmes une vaste cour, et je fus introduit dans le vestibule du séminaire, où je trouvai ce bienheureux portier.

C'est un homme de soixante-cinq ans environ. Il est habillé avec du drap grossier, coupé sur le patron des vêtements bourgeois du moyen-âge. Sa figure n'a connu ni le rire, ni les pleurs ; elle ne porte aucune trace de passions vaincues ou satisfaites ; elle est sereine comme la figure de saint Pierre, le portier du paradis. Ce calme vieillard habite une loge qui ressemble à la cellule d'un chartreux. Les murs sont peints à fresque et ornés des portraits de tous les papes illustres, et du cardinal-gouverneur. Des sentences choisies dans les saints Pères y sont écrites par intervalles, et encadrées avec des bandes de papier doré. Le lit est au fond d'une alcôve ; le chevet est au niveau du matelas ; sa couverture est diaprée de larges fleurs rouges ; un baldaquin bien étoffé brochant sur le tout. Le portier n'a pour compagnon qu'un magnifique chat gris, lequel paraît avoir aussi la conviction de son bonheur, et dont les doux loisirs vont s'exercer sur les gouttières sculptées par Le Bramante et Michel-Ange. Au moment où j'entrai, le portier causait avec son chat.

« Excusez-moi si je vous dérange, lui dis-je, en le saluant comme portier n'a jamais été salué, je désirerais parler à M. le révérend archiviste. »

Il me regarda fixément, déposa son chat sur une chaise, et me dit, avec une harmonieuse lenteur d'accent : « A monsieur l'archiviste ! Ah ! je vais voir s'il est visible ; attendez-moi un petit moment. »

Je m'inclinai, et je caressai le chat du pape, ce qui, je crois, n'est arrivé à aucun autre voyageur.

En attendant le retour du portier, que j'avais vu se perdre dans les tortuosités d'un escalier sans fin, je me mis à examiner les lieux. La porte du jardin était ouverte, j'entrai. Le jardin du séminaire est abandonné des jardiniers, et cela fait du bien. Il est planté d'orangers, et le gazon est couvert d'oranges qu'on n'a pas cueillies, et qui tombent. Je ne crus pas commettre un sacrilége, ou au moins une indiscrétion, en détachant de l'arbre quelques-uns de ces fruits, avant leur chute. J'en ouvris une douzaine ; ils étaient aigres comme des citrons. Heureusement on peut se désaltérer à une charmante fontaine, qui fait peu de bruit, mais qui donne une eau pontificale, digne d'être portée en triomphe sur un aqueduc. L'ensemble de ce jardin fait un singulier plaisir à voir. Ce dédain de culture, ce massif d'arbres, ce haut gazon avec sa mosaïque orange, ces murs tapissés de capucines, cette fontaine mousseuse et recueillie, cette opulente végétation sauvage qui couronne le jardin, cet enclos désolé qui s'étale joyeusement au soleil de Rome, comme un beau mendiant transtéverin, sous un manteau doré, toutes ces bizarreries de paysage font rêver celui qui passe, et qui ne sait pourquoi il rêve, selon l'habitude des voyageurs.

Le portier me surprit, assis sur la pierre de sa fontaine, une orange verte à la main. Il s'avança lentement, sans me faire soupçonner par ses gestes ou les mouvements de sa tête ce qu'il avait reçu mission de me transmettre. Quand il se trouva en face de moi, il me dit : « Monsieur l'archiviste est malade ; vous ne pouvez le voir, mais si vous avez quelque chose d'important à lui dire, venez demain, vous parlerez à monsieur le sous-archiviste.

— Eh ! monsieur, lui dis-je, je pars ce soir pour Civita-Vecchia. Je vous prie de me faire introduire auprès de monsieur le sous-archiviste. »

Il fut étonné de ma vivacité ; sa figure faillit exprimer un sentiment pour la première fois ; il me regarda fixément, et dédaignant de mettre sa parole impatiente au diapason de la mienne, il me dit, avec la tranquillité habituelle et perlée de sa voix : « Monsieur le sous-archiviste est sorti ; il est à *Borgo Nuovo*, il ne rentrera que vers les vingt-trois heures : *alle venti tre*.

— Eh bien ! lui dis-je, j'attendrai vingt-trois heures. On est fort bien ici ; je ne vous dérange pas ?

— Monsieur est Français ?

— Pour vous servir.

— Ah ! j'ai entendu parler de votre pays. Vous avez eu un empereur païen ?

— Jamais.

— Si, si, païen ; il a fait beaucoup de mal au Saint-Père.

— Vous vous souvenez de cela ?

— Comment, si je m'en souviens ! il y a quarante ans que je suis *San-Pietrino*. »

Cette expression, qu'on ne peut traduire, désigne très-bien une des professions les plus singulières qui existent en Italie. Les *San-Pietrini* sont des hommes attachés au service de ce labyrinthe chrétien qu'on appelle Saint-Pierre. Il y a des *San-Pietrini* qui ne sont jamais sortis de l'immense édifice, où ils vivent et meurent, comme des marins sur leurs vaisseaux. On embrasse à Rome l'état de *San-Pietrino* lorsqu'on n'a rien de mieux à faire, et qu'on peut avoir de bonnes protections, et présenter au chef des certificats de moralité.

« Quarante ans ! lui dis-je, pour détourner la conversation d'un sujet qui m'embarrassait ; vous n'avez donc jamais fait d'autre métier ?

— Jamais d'autre. Mon père était San-Pietrino pour la *girandola ;* et ma mère *San-Pietrina* pour balayer le tombeau du pape Paul, de la famille des Borghèse. Saint-Pierre est ma maison paternelle.

— Vous en êtes sorti quelquefois ?

— Jamais. Où voulez-vous que j'aille !

— C'est juste. Vous êtes ici au seuil du paradis, que feriez-vous ailleurs? Vous connaissez Rome, cependant?

— Je la connais un peu; je ne l'ai vue que de là-haut, de la coupole; on la voit très-bien.

— Et quels sont vos amusements ici?

— Oh! je mène une vie de séraphin. J'entends la messe tous les jours; je regarde passer les processions; quelquefois je sonne la grosse cloche, pour le *Corpus Domini*, pour le samedi saint, pour les grandes fêtes; je vois sortir le Saint-Père souvent; il sait mon nom; il me bénit; il me fait donner quelques écus. C'est un saint.

— Et que faites-vous de l'argent?

— Moi? rien, je n'en ai pas besoin; je me nourris des miettes qui tombent de là-haut; je bois de l'eau de ma fontaine, et je ne change d'habits que tous les vingt-cinq ans, pour le jubilé.

— Vous n'avez jamais été marié?

— Oh! monsieur, on voit bien que vous êtes Français... Je suis portier du séminaire du Vatican.

— Excusez-moi, je ne connais pas les usages.... Ainsi donc, vous êtes un homme fort heureux, n'est-il pas vrai?

— Je ne comprends pas bien votre seigneurie.

— Je vous dis que vous me paraissez bien content de votre position.

— Mais tout le monde, je crois, est content de sa position.

— Pas précisément; il y a au contraire des gens qui se disent malheureux

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Mais ils offensent Dieu, ceux-là.

— Je ne vous dis pas le contraire, mais j'en ai vu de ceux-là..... Qui fréquentez-vous ici?.... Quelle est votre société?..... Avez-vous des amis?

— Je ne vous comprends pas bien, excusez-moi.

— Pardon, je vous fais peut-être des questions indiscrètes.... Encore une, s'il vous plaît, une seule: Formez-vous quelque souhait? Quelle est la chose que vous désirez le plus ardemment?

— Comme tout le monde, le paradis.

— Oui, dans l'autre vie, mais dans celle-ci?

— Une messe à mon intention, célébrée par le Saint-Père à la chapelle Pauline, le jour de ma mort.

— Voilà toute votre ambition?

— Eh! j'espère que c'est bien assez pour un pauvre portier.

— Vous ne désirez rien autre?

— Rien. »

En ce moment un professeur en soutane de drap violet et en toque, descendit rapidement l'escalier, et me dit que je pouvais monter aux archives, qu'elles étaient à ma disposition. Je suivis le jeune abbé, qui m'introduisit dans une galerie disposée en bibliothèque, et dont les croisées ouvertes laissaient apercevoir dans un voisinage effrayant un des flancs de la prodigieuse basilique. Là, je trouvai deux autres abbés; ils me reçurent avec une grâce toute romaine, et voulurent bien m'épargner de fastidieuses recherches sur tant de rayons à registres, qui pour moi étaient un domaine inconnu, et pour eux une fréquentation de tous les jours.

En descendant des archives, je revis le portier; il se promenait dans son jardin, calme comme le premier homme, dans l'Eden, avant sa faute: il fredonnait nonchalamment un verset de psaume, et s'arrêtait de temps en temps, du pas et de la voix, pour arracher quelques feuilles jaunies par le soleil, et dont la nuance triste déparait la verdure des orangers. Je ne pus m'empêcher de le détourner de ses occupations, pour le remercier et lui faire mes adieux: il me rendit ma politesse par un geste amical, mais sans empressement ni intention marquée de vouloir continuer l'entretien avec moi; il m'avait déjà oublié; j'avais fait moins d'impression, dans sa journée, qu'une feuille jaune sur une verdure de printemps.

Si chacun est philosophe à sa manière, voilà un homme qui peut-être a adopté la bonne. Il n'a connu ni les ennuis, ni les contrariétés, ni toutes ces sensations poignantes qui jalonnent les autres existences. Son bonheur, à lui, ne se forme pas seulement de l'absence du malheur, mais d'une série non interrompue de jouissances qui vivent dans son cœur, comme une fête calme et perpétuelle. Il se rend témoignage, à chaque instant, de la béatitude qui l'inonde. Ce n'est que pour lui que le soleil romain brille, que la fontaine coule, que l'oranger se couvre de fleurs, que le pape se promène en palanquin, que Michel-Ange a jeté la coupole de Saint-Pierre à 400 pieds dans l'air. Toutes ces voluptés paisibles l'enveloppent comme un vêtement, l'enivrent sans satiété, l'accompagnent partout. C'est le seul homme de l'univers qui tient toutes ses passions, tous ses caprices, toutes ses fantaisies, à la portée de sa main: et croyez bien que ce n'est point un bonheur vulgaire, celui qu'il retire d'un spectacle solennel qui l'entoure et fait corps avec lui. Elle est d'autant plus grande, sa félicité, qu'elle ne lui laisse jamais le loisir de la soumettre à l'analyse froide qui tue et désenchante. Enfin, cet homme est si heureux, dans toute la plénitude du mot, que, délivré des sombres préoccupations qui assiégent la vie présente, il regarde sans effroi la vie future, et du fond de son vieux fauteuil de concierge, il voit distinctement, dans le paradis, la place lumineuse qui l'attend pour l'éternité. Si j'avais l'honneur d'être *San-Pietrino*, je demanderais la survivance du portier du séminaire du Vatican.

****

LE LIERRE.

Quelles douces émotions n'ai-je pas ressenties en voyant le lierre décorer les ruines et leur rendre, par son éternelle verdure, cet air de jeunesse qu'elles ont perdu! Que de fois ne me suis-je pas arrêté, saisi d'admiration à la vue de cette plante, symbole d'une amitié généreuse qui cache sous son vert tissu les injures de l'âge, et qui tantôt grimpant, tantôt s'abaissant sur les antiques tours, reproduit en faisceaux de verdure les créneaux ou les arceaux que le temps n'a pas respectés! Oui! le lierre est le symbole d'une amitié généreuse, puisqu'il ne s'attache qu'aux malheureux: il ne couvre que des débris et les revêt de son immortalité. Que cette plante cache de secrets! que de leçons de morale et de vertu dans une seule de ses feuilles! Ce besoin d'un ami, puisque le lierre ne rampe jamais, le désintéressement qui l'accompagne,

puisqu'il ne suit que le malheur, cette immortalité que révèle sa verdure éternelle, n'est-ce pas là le portrait d'une amitié sincère et véritable? Oui! Dieu en créant la nature en a fait un grand livre ouvert à tous les hommes. Tout y est expliqué par symboles. Heureux ceux qui savent y lire la vertu et la religion! S.-A.

LE BOULEAU.

Au milieu de nos belles et paisibles forêts, il existe un arbre que j'admire et que j'aime. Ce n'est pas le chêne superbe qui balance dans les airs son faîte chargé de feuillage et d'années; ce n'est pas non plus le hêtre, le hêtre si cher aux vers du doux Virgile et sous lequel il soupirait ses harmonieux accords. Cet arbre si riche de sa simplicité et de sa modeste élégance, c'est le bouleau. Ses feuilles dentelées et transparentes, son tronc uni et élancé, et je ne sais quoi de gracieux et de mélancolique dans ses branches flexibles et recourbées, lui donnent un caractère tout à la fois triste, suave, léger, qui plaît infiniment aux regards. Lorsqu'une brise légère vient agiter doucement son vert feuillage, cet arbre solitaire s'incline gracieusement vers la terre avec un mélodieux frémissement. Le bouleau n'exprime ni la douleur terrestre que le saule représente en laissant tomber ses longs rameaux, ni la fierté du chêne dont le faîte élevé domine tous les arbres des forêts; il ressemble à ces âmes tendres et mélancoliques qui ne recherchent la solitude et l'oubli que pour penser et pour aimer. Placé comme entre le ciel et la terre, il semble tenir de l'éclat des deux mondes, et inviter les âmes pensives, aimantes et recueillies, à se reposer sous son frais ombrage.

Olivier de Saint-Albin.

VOYAGES. — OCÉAN PACIFIQUE.

LE ROI NÉRON, CHEF SUPRÊME DES ÎLES MASSACRE.

Ce fut dans le courant de l'année 1830 que le capitaine américain Morrell, commandant le beau brick *l'Antarctique*, de New-Yorck, découvrit le groupe des îles Massacre, dans l'Océan Pacifique. Le navire était à peine assuré sur ses ancres, que les naturels, à peu près aussi noirs de peau que les Africains, commencèrent à se réunir autour de lui, demeurant toutefois à distance respectueuse dans leurs petits canots, et témoignant, par leurs signes, de la curiosité, de l'étonnement et de la crainte. Ils s'avancèrent jusqu'à un mille du vaisseau, et alors ils tinrent leurs rames immobiles, comme n'osant avancer davantage. A cette vue, le capitaine Morrell déploya un drapeau blanc en signe d'amitié, et leur montra plusieurs colliers de grains de verre et d'autres objets brillant au soleil. On les décida ainsi à s'approcher tout à fait du navire; mais lorsqu'ils eurent examiné les cordages, les agrès, ils parurent avoir tellement peur, qu'ils ne purent, pendant quelque temps, se déterminer à venir à bord. « J'en distinguai bientôt dans le nombre un, écrit le capitaine; je le reconnus pour être le chef de la peuplade, et, faute d'un nom plus convenable, je l'appelai *Néron*. Sa taille était athlétique, son regard plein de majesté et de noblesse; il était très-splendidement ou plutôt très-bizarrement orné de coquillages et de fleurs qu'il portait à la tête, au cou et à la ceinture, tandis que ses bras et ses jambes étaient décorés d'anneaux et de bracelets de la plus belle écaille de tortue. Après un long temps, je parvins à lui persuader de venir à bord avec quelques-uns des siens; mais ce fut après beaucoup de doute et d'hésitation. Qui pourrait dépeindre en termes assez forts leur étonnement lorsqu'ils se virent sur le pont? ils semblaient être devenus muets et stupides, et ne firent pas le moindre mouvement, ne remuèrent pas le pied avant que j'eusse pris Néron par le bras et l'eusse fait promener avec toutes les démonstrations imaginables de politesse. »

Un peu rassuré par la bienveillance de cette conduite et par la cordialité de la réception, Néron commença peu à peu à revenir de sa surprise, et à témoigner une extrême curiosité; il examina rapidement les mâts, les voiles, le pont, les câbles, les ancres, et tout ce qui tombait sous ses yeux, passant d'un objet à un autre, les palpant avec ses deux mains, demandant l'usage de chaque chose, mais n'attendant jamais de réponse, et mettant aussitôt les doigts sur un autre objet. Enfin, il se mit à sauter sur le pont comme un fou, alternativement riant et poussant des exclamations de surprise; lorsqu'une chose le frappait d'une façon toute particulière, il s'écriait aussitôt : *rett-stiller*, c'est-à-dire beau. Ses compagnons s'intéressaient aussi beaucoup aux objets dont ils étaient environnés, mais n'osaient pas exprimer leurs sensations en présence de leur chef. Le capitaine Morrell invita Néron à descendre avec lui dans la cabine; mais il refusa jusqu'à ce que trois de ses gens eussent d'abord tenté cette terrible entreprise, et qu'il leur eût donné l'ordre en conséquence, ordre qu'ils écoutèrent avec une répugnance évidente. Cependant ils eurent à peine mis le pied dans la cabine, que la frayeur fit chez eux place à la surprise et à l'admiration, lorsqu'ils virent le grand nombre de fusils, de pistolets et de sabres brillants qui la décoraient de toutes parts; ils couvraient de leurs mains leurs yeux éblouis, et ils criaient : *rett-stiller*, cri que répétaient aussitôt leurs compagnons restés sur le pont. On leur montra ensuite une glace, dont la vue les frappa d'abord de terreur; ils restèrent plusieurs minutes abrutis d'étonnement, se regardant les uns les autres, puis fixant l'image réfléchie par le miroir: mais aussitôt qu'ils y reconnurent leur visage noir comme l'ébène, ils s'embrassèrent, firent les plus grotesques grimaces, rirent à gorge déployée et hurlèrent de joie.

Néron, dès qu'il les entendit, ne put résister plus longtemps à son désir de descendre aussi et à leurs sollicitations; en un saut il fut dans la cabine, et tandis qu'il la parcourait des yeux, ses exclamations de surprise et de bonheur dépassaient toutes les bornes. Bientôt on aperçut autour du vaisseau un plus grand nombre de barques, remplies de naturels également noirs et nus, venant des autres îles; ils paraissaient incrédules aux merveilleuses histoires que racontaient ceux de leurs amis qui étaient à bord.

Mais ils se convainquirent bientôt par leurs propres yeux qu'on ne leur avait pas dit la moitié même de ce qui était. On leur montra alors la cuisine, leur offrant du pain et quelque autre nourriture; ils refusèrent d'y goûter avec beaucoup de répugnance. Les canons attirèrent ensuite l'attention du chef noir, qui parut fort inquiet d'en connaître l'usage; mais il n'était ni convenable ni politique alors de satisfaire sa curiosité sur ce sujet. Le capitaine Morrell prit cependant un peu de poudre et la brûla devant eux sur le pont, ce qui les effraya tellement, qu'ils tombèrent tous la face contre terre; mais, voyant qu'ils n'avaient aucun mal, ils se relevèrent bientôt sans plus rien craindre, et donnèrent à entendre que cela produisait l'effet du tonnerre et des éclairs. Quand leur curiosité commença enfin à se satisfaire, et l'ardeur de leur enthousiasme à se calmer, on distribua à Néron et à ses principaux camarades quelques présents, dont ils témoignèrent beaucoup de reconnaissance. Néron ne voulut pas être en reste de politesse; c'est pourquoi il dépêcha vers le rivage plusieurs canots, qui ne tardèrent pas à revenir chargés de cocos et d'autres



(Néron, chef des îles Massacre.)

fruits. Alors, à sa prière, le capitaine Morrell accompagna Néron à terre, dans son propre canot, tandis que le second du navire les suivait dans la chaloupe de *l'Antarctique*, bien équipée d'hommes et d'armes.

Lorsqu'ils furent descendus dans l'île, Néron conduisit ses hôtes à sa maison, qui ne se distinguait des autres qu'en ce qu'elle était plus haute et plus vaste; ils y prirent des rafraîchissements, lesquels consistaient en fruits et en *poissons* de plusieurs espèces; puis assis sur des nattes, dont le plancher était couvert, les chefs, avec quelques fort jolies femmes presque entièrement nues, formaient un cercle autour de ces étrangers; mais c'était sur le capitaine Morrell que se portaient le plus souvent leurs regards, et sans doute ils le considéraient comme chef de quelque puissante tribu d'une île lointaine. Le repas fini, le capitaine Morrell présenta à la reine une paire de ciseaux, un petit couteau et des grains de verre que Sa Majesté accepta très-gracieusement et dont elle parut fort ravie, des ciseaux surtout. Le couteau et les ciseaux excitèrent l'admiration générale, ce qui était bien naturel dans un groupe d'êtres qui n'avaient encore jamais vu un morceau de fer ni d'acier, et dont les meilleurs outils étaient faits de coquillages ou de pierre. « Après que leur joie se fut un peu calmée, écrit encore le capitaine Morrell, leur curiosité se dirigea sur ma personne même. Nul d'entre eux cependant, à l'exception du roi Néron, n'osa me tou-

cher, encore n'exécuta-t-il cette prouesse que d'une main tremblante. Quand il se fut bien convaincu que j'étais de chair et d'os comme lui et ses semblables, et que rien ne pouvait faire disparaître la couleur blanche dont il croyait ma peau noire recouverte, il se tourna vers ses conseillers d'un air fort surpris, et les harangua quelque temps à propos de ce merveilleux phénomène. Toute l'assistance l'écouta avec moins de respect que d'étonnement, restant immobile comme des statues, les yeux fixes et la bouche béante. Néron me pria alors d'ouvrir ma veste et ma chemise pour qu'il fît le même essai sur la couleur de mon corps ; mais le résultat fut un accroissement de surprise. Chacun des hommes s'approcha tour à tour, et se convainquit que ma peau n'était ni une étoffe blanche bien tendue sur mon corps, ni sa couleur l'effet de moyens artificiels. Quand leur curiosité fut suffisamment satisfaite sur ce point, les femmes m'offrirent plusieurs beaux colliers de coquillages qu'elles détachèrent de leur cou, de leurs bras et de leurs jambes, et dont elles me parèrent. Cette politesse fut aussitôt imitée par les chefs qui ôtèrent et m'offrirent leurs bonnets ou guirlandes de plumes ingénieusement travaillés et ornés avec goût de corail rouge. Cependant nous avions été joints par environ quatre cents naturels ; tout-à-coup, à mon extrême surprise, fut entonnée une chanson qu'ils chantèrent en chœur, vieux et jeunes, hommes, femmes et enfants. A en juger par leurs gestes, elle s'adressait évidemment à moi, et avait pour but de témoigner leur reconnaissance des présents qu'ils avaient reçus. Alors je cherchai par signes et par gestes, à force de révérences et de sourires, à les remercier d'une telle politesse. Ce concert terminé, je fis entendre à Néron que je désirais examiner l'île, et le priai de me faire l'honneur de m'accompagner, ce à quoi il consentit avec plaisir, prenant avec lui plusieurs gens de sa suite. Six hommes, par ordre de leur chef, marchèrent devant nous, servant de guides et nous frayant le passage. J'étais sans armes, m'imaginant que la meilleure garantie de ma sûreté personnelle était la confiance que je semblais mettre en mes conducteurs, qui, de fait, paraissaient les gens les plus doux, les meilleurs et les plus inoffensifs que j'eusse jamais vus. Tandis que nous traversions la forêt, tous cherchaient à m'amuser, jouant, sautant, courant, cabriolant comme des gamins qui sortent de l'école. Tous les objets qui me tombèrent sous les yeux pendant cette excursion avaient un air de jeunesse et de fraîcheur, comme si toute l'île était de création récente, les arbres étaient fort jeunes ; en passant au milieu des bois, je vis quelques plantes couvertes à profusion de belles fleurs rouges, que Néron me dit être cultivées par eux exclusivement pour leur parure. Vers le centre de l'île, mon attention fut arrêtée par de petits morceaux de corail, empilés régulièrement, et seulement séparés les uns des autres par des sentiers dont l'approche était défendue par des pieux fichés en terre. Néron m'apprit que c'était le cimetière royal, et que les morceaux de corail étaient autant de tombes. Ils n'y enterraient que les chefs et les guerriers de distinction, qui seuls avaient la permission de franchir la palissade : les corps des gens du peuple étaient jetés à la mer. »

Dans les îles Massacre, les hommes sont en général grands de 6 pieds, bien proportionnés, droits et larges de poitrine ; aussi sont-ils forts, nerveux, vigoureux et un peu gros, mais extrêmement agiles ; leurs bras et leurs jambes sont bien taillés ; et comme la plupart des insulaires de l'Océan Pacifique, leurs mains et leurs pieds sont petits en proportion des autres parties du corps. La forme de leur tête est extrêmement gracieuse, et toute différente de celle des Africains ; la peau des hommes et des femmes est douce et délicate au toucher ; leurs cheveux sont un peu crépus, mais doux et soyeux. Leurs yeux sont grands, naturellement unis et bien proportionnés ; leur nez est élégant, et leurs lèvres le sont aussi, car elles sont peu épaisses, et s'ouvrent assez pour laisser voir deux rangées d'ivoire, c'est-à-dire leurs dents qui sont toutes égales et pareilles, admirablement disposées entre des lèvres dont l'incarnat ne le cède en rien à l'éclat du corail qui environne leurs îles. Mais l'expression de leur physionomie, lorsqu'elle n'est pas adoucie par le plaisir, est sauvage, féroce, en même temps qu'elle indique la fermeté et la résolution. Ils se tatouent avec extravagance bras, jambes, poitrine, épaules et figure, et souvent d'une si effrayante manière, que leur air féroce en devient hideux. Les femmes sont presque aussi corpulentes que les hommes, ont également le teint noir, et ne sont pas moins bien faites, avec le dos étroit, le sein saillant, la taille mince, les hanches peu marquées ; elles ont les jambes et les bras bien proportionnés, de grands yeux noirs, de petites figures rondes, le cou mince et de fort belles dents. Nous ne dirons presque rien de leur vêtement, et pour cela nous avons d'excellentes raisons. Quelques-unes portent bien des nattes faites avec la seconde écorce du cocotier, qu'elles attachent comme un jupon autour de leur ceinture, et qui tombent jusqu'à mi-genoux ; mais la plupart, hommes et femmes, vont entièrement nus, si nous exceptons leurs ornements qui consistent en larges feuilles, en coquillages, en os et en dents de poissons, qu'ils portent à la tête, aux oreilles, au nez, au cou, aux bras, aux reins, aux cuisses, aux jambes et aux chevilles. Les chefs se distinguent par des bonnets à plumes qui ondulent gracieusement au souffle du vent. Leurs instruments de guerre sont assez nombreux pour se convaincre qu'ils seraient, en cas d'hostilité, de très-formidables ennemis. Leurs armes consistent en arcs, flèches, lances, massues et haches. Les arcs ont 8 pieds de longueur, et sont faits de bois de palmier ; ils sont légers, forts et très-élastiques ; l'écorce intérieure du même arbre leur fournit les cordes. Les flèches sont de petits roseaux très-droits, qui poussent en abondance dans une des îles ; elles sont longues de 5 pieds, et la pointe est faite d'un bois extrêmement dur. Leurs lances sont du même bois que leurs arcs, hautes de 16 pieds, également ciselées au milieu, et polies avec tant de soin, travaillées avec tant de goût, qu'elles semblent être d'ivoire. Leurs massues sont aussi de palmier ; elles ont 4 pieds de long, avec une lame plate à l'un des bouts, large de 5 pouces et bien aiguisée ; l'autre bout, qui est le manche, est presque rond, et gros de manière à être tenu dans la main ; il se termine par une espèce de boule assez semblable au pommeau d'une épée, sur laquelle sont sculptés la tête, la figure et les traits d'un nègre féroce. Leurs haches sont longues de

18 pouces, avec un bout aminci pour servir de poignée, tandis que de l'autre est une tête grossièrement sculptée, de la grosseur d'un coco, qui représente l'horrible figure d'un guerrier tatoué et peint pour le combat. A. Mazuy.

FRANCE. — SOISSONS.

La ville de Soissons appartenait à la Belgique sous la domination romaine ; elle portait alors le nom de *Noviodunum;* plus tard, érigée en cité, elle s'appela *Suessona*, d'où est dérivé le nom qu'elle possède aujourd'hui, *Soissons*. César entoura Soissons d'une muraille, bâtie de briques et de pierres. La ville avait, de l'est à l'ouest, 150 toises ; du nord au midi, 130. Deux châteaux et plusieurs monuments s'élevèrent sous César. Il fit aussi percer plusieurs grandes routes pour joindre Soissons aux villes voisines, et on trouve encore des débris de colonnes portant des inscriptions romaines qui attestent la présence des empereurs dans cette ville. Une d'elles fut élevée par Marc-Aurèle-Antonin Pie ; elle est datée de son troisième consulat. On trouve aussi, en fouillant les décombres des anciennes constructions, des médailles à l'effigie de Tibère, de Néron et de Galba. Soissons avait la prééminence après Reims sur toutes les villes de la Belgique, jusqu'au moment où Clovis vainquit *Syagrius*, et fit alors de Soissons le siége principal de la puissance française.

A l'époque où le christianisme s'introduisait en France, Soissons vit deux prosélytes de la doctrine chrétienne prêcher dans ses murs, avec zèle et enthousiasme, la vraie religion. Deux hommes de basse condition y furent élevés à la gloire du martyre. Le cruel collègue de Dioclétien, l'exécuteur de ses ordres, leur fit endurer des souffrances horribles pour obtenir l'abjuration de leur foi ; mais ils préférèrent la mort au parjure. Leurs cendres furent recueillies par un vieillard nommé Roger ; sa maison devint, à cause des deux saints qu'elle recélait, le rendez-vous des chrétiens qui voulaient prier ensemble sur les dépouilles de ces hommes mis au nombre des martyrs par leur courage religieux. Or, ces deux victimes étaient de modestes cordonniers que l'amour du christianisme enflammait. Le calendrier les nomme saint Crépin et saint Crépinien. La maison de Roger est devenue une des belles églises de Soissons. Les persécutions que les Romains exercèrent sur les chrétiens enflammèrent le zèle des défenseurs du christianisme. Deux adversaires redoutables quittèrent la belle Italie pour venir, dans une petite ville française, combattre pour la cause sacrée de leur religion ; l'un était simple prêtre, l'autre évêque, Sixte et Sinice. Ils firent faire aux Soissonnais de si rapides progrès dans la foi, qu'en peu de temps l'Eglise du Seigneur s'éleva triomphante dans leur ville. Sixte et Sinice moururent bientôt après leurs succès, et furent canonisés. Leurs dépouilles furent placées comme première pierre d'une église qu'on bâtit en leur honneur à Reims, où l'évêque s'était retiré. Le 1er septembre de chaque année, une fête solennelle encore aujourd'hui rappelle la mémoire de ces deux saints célèbres.

Clovis, par amour pour sa bonne ville de Soissons, y célébra ses noces avec la belle Clotilde ; le roi et la reine aimaient le séjour de cette ville, et surtout leur château de Crouy, bâti sur le bord de la jolie rivière d'Aisne, qui baigne le vallon, serpente d'une manière si pittoresque aux côtés de la ville, et rend ses promenades si riantes et si animées. Clotilde répandit des trésors dans les églises de Soissons ; elle en bâtit plusieurs, entre autres l'église de Sainte-Sophie, tout près de son palais. Occupée uniquement du salut de son royal époux, elle l'entourait des signes religieux qu'elle voulait lui faire adorer. On sait le rôle élevé que cette femme céleste joua dans l'importante conversion de Clovis.

Après Clovis, des victoires, ternies par des crimes, rendirent Clotaire Ier possesseur de Soissons. Cette cité fut le théâtre des plus effrayantes réactions ; mais, peu de temps après, le tyran, tourmenté du poids de ses remords, voulut les expier aux pieds du saint évêque de Noyon. Il partit, et, au moment où il arrivait dans la ville, *Médard*, le saint évêque, se mourait. Le roi, à la nouvelle de cette mort qui lui enlevait l'espérance de son salut, tomba dans un affreux désespoir, et fit transporter le corps de Médard à Soissons, suivit cette dépouille mortelle à pied, la tête couverte d'un crêpe funèbre. La cendre de saint Médard fut déposée dans une chapelle dépendante du château de Crouy ; le roi attacha des religieux à cet asile, pour y rendre les honneurs au saint qu'il renfermait, et, voulant ou croyant apaiser le courroux céleste par des sacrifices de fortune, il fit élever un magnifique monastère près de la chapelle où était le tombeau de saint Médard. Toutefois sa mort l'empêcha de terminer son œuvre ; il avait légué à son fils l'ordre de poursuivre les travaux importants qu'il avait commencés, et assigné, pour cette opération, des sommes immenses. Ces dernières dispositions en faveur de la communauté disposèrent les religieux en sa faveur, et Clotaire, malgré ses crimes, eut une place près du pieux évêque de Noyon. Les historiens du temps louèrent la piété et les vertus du roi.

On voit les effigies de Clotaire et de son fils sculptées sur leur tombeau dans les caveaux de l'abbaye de Saint-Médard. Dans ce temps, où les miracles étaient l'espérance du peuple, son spectacle et presque son unique fortune, les saints étaient pour une communauté ce qu'est aujourd'hui une franche et belle industrie pour des négociants habiles. Ainsi, bientôt le monastère de Saint-Médard attira la foule, les offrandes pleuvaient de toutes parts, les richesses s'amassèrent, et les religieux arrivèrent de tous côtés et s'accrurent au nombre de quatre cents. Cet établissement, fondé par un remords, devint l'une des premières communautés du royaume. Le pape lui décerna des priviléges, et l'on y tint des conciles nombreux et importants.

La ville de Soissons est encore célèbre par les désordres et les atrocités de la reine *Frédégonde*, par la puissance de ces maires du palais, régnant sur leur simple fauteuil plus librement et surtout plus despotiquement que les rois de notre époque sur leur trône. Ebroin, l'un des maires, fit élever dans Soissons plusieurs monastères. Une église fut ouverte aux pauvres comme maison d'asile ; une autre fut

consacrée à la sépulture des religieuses. Dans l'une de ces églises on trouva un manuscrit de saint Augustin, et un soulier et une ceinture ayant, dit-on, appartenu à la *Sainte Vierge;* puis un tombeau renfermant les reliques de saint *Draussin*, où se présentait tout chevalier qui *désirait devenir invincible.* Enfin, lorsque Soissons, après bien des révolutions, fut une des cités du vaste empire de Charlemagne, le flambeau des lettres, que le monarque promenait sur la France, s'arrêta sur cette ville. Des écoles s'élevèrent pour instruire les fils des nobles et des riches. A cette époque, on ne songeait pas encore à instruire le pauvre; mais, du fond de l'Italie, l'empereur appela deux musiciens célèbres, *Théodore* et *Benoît*, pour instruire ses sujets dans l'art du chant, et remplacer les tristes psalmodies par des accords harmonieux. Charlemagne soumit les monastères à de sévères règlements; il fonda un hôtel-dieu pour y recevoir les malades, et des sœurs hospitalières furent attachées à cet utile établissement pour les soigner.

L'abbaye de Saint-Médard, un peu négligée durant le règne de Charlemagne, reprit sa splendeur sous son fils, *Louis le Débonnaire.* De nouvelles dotations vinrent l'enrichir encore; mais, peu reconnaissant des largesses du roi, le monastère ouvrit plus tard à Louis ses cachots, et les moines l'emprisonnèrent, par l'ordre de ses fils, dans le plus affreux de tous.

A cette époque, la puissance du clergé opprimait tous les Etats; à l'aide de la superstition et du fanatisme, les prêtres entassaient sur une relique les trésors des couronnes et les deniers de la veuve. Le crime, trop souvent, était assis sur le trône, et se croyait caché parce que le voile d'un religieux se plaçait entre le peuple et la victime; le tombeau d'un martyr sanctifiait les cendres d'un assassin, et, pour une offrande de plus, on forçait d'adorer ce qu'on eût dû maudire. Des révolutions sanguinaires éclaircirent les rangs des religieux à Soissons. Les Normands pillèrent la belle et riche abbaye de Saint-Médard, et, sous le règne de Charles VI, Soissons fut le théâtre d'une guerre intestine où les soldats du roi se portèrent à toutes les horreurs. Cette ville conserve encore le triste souvenir du malheureux Abeilard, forcé de brûler son livre et de faire amende honorable devant ses juges et ses bourreaux.

Aujourd'hui la petite ville de Soissons ne présente plus de ses abbayes splendides et de ses châteaux royaux que quelques débris; le peu qui reste de ses reliques si précieuses n'inspire qu'un sentiment de pitié pour l'abus qu'on a fait de celles qui n'existent plus. Autant le tombeau d'un être vertueux commande le respect, autant les miracles attribués à la mort la rendent ridicule. Maintenant, les églises de Soissons ne sont témoins que de simples cérémonies où l'on peut unir sa voix et ses vœux au digne ecclésiastique qui les porte vers le ciel. La jeune fille y reçoit un époux, et l'enfant le baptême; la dernière prière, enfin, vient confondre devant l'Être suprême le pauvre et le riche, et les rend égaux devant la sublime justice de Dieu. La ville de Soissons a toujours sa rivière, ses vallons, ses prairies et son air embaumé. Sa cathédrale est d'une belle architecture; Saint-Jean-des-Vignes est aussi une très-belle église, et les ruines de Saint-Médard réveillent trop de souvenirs pour ne pas intéresser le voyageur.

La ville de Soissons a donné plusieurs hommes de mérite à la France. Julien d'Héricourt y fonda une académie qui se faisait honneur de venir, dans le sein de l'Académie française, prendre un protecteur pour l'aider et la diriger dans ses travaux.

Aglaé Comte.



(Ruines du château de Braisne près de Soissons.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOUCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — MONUMENTS.



(Tombeaux de Saint Denis).

FRANCE.

TOMBEAUX DE SAINT-DENIS.

Les princes français des trois races reposaient sous la basilique de Saint-Denis, dans des caveaux dont les principaux étaient des cryptes ou chapelles souterraines, seuls restes parvenus jusqu'à nous de l'église érigée sous Charlemagne. Le 31 juillet 1793, la Convention rendit un décret qui ordonnait la destruction des tombeaux des rois dans l'église de Saint-Denis et dans toute l'étendue de la république. Une commission fut aussitôt nommée pour présider à cette opération ; heureusement, sur la réclamation de quelques amis des arts, on y adjoignit une autre commission dite des monuments, chargée de conserver ceux qui lui paraîtraient dignes de cette faveur. C'est à cette commission que l'on doit de posséder encore ceux de ces mausolées qui, après avoir fait l'ornement du Musée des monuments français, ont été rapportés à Saint-Denis. M. Lenoir, conservateur de ce Musée, nous a laissé un procès-verbal des exhumations. Il contient une foule de faits et de rapprochements curieux dont nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'avoir un aperçu.

Ce fut le samedi 12 octobre 1793 que les membres composant la municipalité de *Franciade* (Saint-Denis) donnèrent l'ordre de procéder à l'exhumation des corps des rois, reines, princes, princesses et hommes célèbres qui avaient été déposés dans la basilique depuis près de quinze cents ans, afin d'en extraire les plombs, conformément au décret rendu par la Convention nationale. On commença par creuser deux fosses profondes destinées à recevoir pêle-mêle tous les ossements, dans la cour qui, portant encore le nom des Valois, longe le côté septentrional de la basilique, et ce fut sur le lieu même où existait autrefois une chapelle qui avait reçu les corps de Henri II, de Catherine de Médicis et de huit de leurs enfants.

Le premier corps exhumé fut celui de Turenne, qui fut trouvé dans un état parfait de conservation. Au lieu de déposer le corps de ce grand homme dans la fosse, on le conserva plus de huit mois dans la sacristie ; il fut ensuite exposé dans la galerie du Jardin des Plantes, puis enfermé dans une urne dans le jardin du Musée des monuments français ; enfin, le 1er vendémiaire an 9 (23 novembre 1799), il fut, par arrêté des consuls, transporté aux Invalides, où il est aujourd'hui, et où son monument a été rétabli.

Le corps de Henri IV fut trouvé dans un tel état de conservation, qu'on put mouler son masque. Sa barbe et ses moustaches étaient parfaitement intactes.

Louis XIII et Louis XIV étaient bien conservés; mais ce dernier avait la peau noire comme de l'encre. Quant aux corps de François Ier et de Louis XV, ils étaient dans un état de décomposition complet.

Le même jour, 16 octobre 1793, on exhuma le corps de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, épouse de Charles Ier, roi d'Angleterre, morte en 1669, à l'âge de soixante ans. La destinée de cette princesse offre un singulier rapprochement. Une révolution la chassa du trône d'Angleterre, et coûta la vie à son mari; une révolution amena la destruction du tombeau qu'elle était revenue chercher dans sa patrie, et cette destruction eut lieu au moment même où la malheureuse reine de France, Marie-Antoinette, montait sur l'échafaud.

On a retiré du cercueil de Charles V, mort en 1380, une couronne de vermeil bien conservée, une main de justice en argent, et un sceptre en vermeil long d'environ 5 pieds, et surmonté d'un bouquet de feuillage, du milieu duquel s'élevait une grappe de corymbe, ce qui lui donnait à peu près la forme d'un thyrse. Ce morceau d'orfévrerie, assez bien travaillé pour son époque, avait conservé tout son éclat.

Dans le cercueil de Jeanne de Bourbon, sa femme, on a découvert un reste de couronne, un anneau d'or, des débris de bracelets, un fuseau de bois doré et des souliers à la poulaine, avec des restes de broderies d'or et d'argent.

Dans le tombeau de Philippe le Bel, on trouva un anneau d'or, un fragment de diadème d'étoffe tissue en or, un sceptre de cuivre doré, de 5 pieds de haut, et terminé par une touffe de feuillage et un chardonneret de cuivre colorié.

Le soir, à la lueur des flambeaux, les ouvriers firent l'ouverture du tombeau en pierre du roi Dagobert, mort en 638. Après avoir cassé la statue qui servait de couvercle au sarcophage fait en *lumachelle* de Bourgogne, on trouva un coffre de bois d'environ 2 pieds de long, garni de plomb dans son intérieur, qui renfermait les ossements du prince, et ceux de Nanthilde sa femme, morte en 642. Les ossements étaient enveloppés d'une étoffe de soie, et les corps séparés par une planche qui partageait le coffre en deux parties. Sur un côté de ce coffre était une plaque de plomb avec cette inscription :

HIC JACET CORPVS DAGOBERTI ;

sur l'autre côté, une inscription semblable :

HIC JACET CORPVS NANTHILDIS.

Dans la chapelle dite *des Charles*, était le cercueil de plomb de Bertrand Duguesclin, mort le 13 juillet 1380. Son squelette s'est trouvé intact, la tête bien conservée, les os tout à fait desséchés et très-blancs. Duguesclin fut le premier personnage dont l'oraison funèbre ait été prononcée par l'Eglise. Un poëte ancien nous a laissé à ce sujet une stance touchante :

Les princes fondoient en larmes
Des mots que l'évêque montroit,
Quar il disoit : Plorez, gens d'armes,
Bertrand qui très tous vous aimoit.
On doit regreter les fez d'armes
Qu'il fit au temps qu'il vivoit.
Dieu ayt pictié sus toutes ames
De la sienne, quar bonne étoit.

Le célèbre abbé Suger était enterré dans l'épaisseur du mur de la croisée de l'église du côté du midi, avec cette simple inscription :

HIC JACET SVGERIVS ABAS.

Enfin, le dernier cercueil qui présenta quelque particularité curieuse, fut celui de Philippe le Long. Son squelette était dans son entier, et vêtu de ses habits royaux; sa tête portait une couronne d'argent doré, enrichie de pierres. Son manteau était orné d'une agrafe d'or en forme de losange, et d'une autre plus petite en argent. Une partie de sa ceinture d'étoffe satinée, garnie d'une boucle d'argent doré, et un sceptre de cuivre doré, furent également retirés du sarcophage.

Tous ceux de ces monuments ou sarcophages qui avaient été conservés au Musée des monuments français ont été rapportés à Saint-Denis, lors de la suppression de ce Musée. Ils ont été déposés dans les cryptes ou chapelles souterraines où ils étaient pour la plupart avant la violation des tombeaux. Quatre mausolées seulement ont été replacés à la place qu'ils occupaient dans l'église : ce sont ceux de Dagobert, François Ier, Louis XII et des Valois.

Le tombeau de Dagobert est placé à gauche en entrant dans l'église : il était autrefois dans le sanctuaire au côté droit du maître-autel. Les bas-reliefs qui le décorent sont curieux par l'extravagance du sujet et la forme bizarre, grotesque et même indécente des figures. Le sujet est tiré d'une vision qu'eut un nommé Jean, ermite qui habitait une petite île sur les côtes de la Sicile. Cet ermite en fit part à un certain Ansoald qui, par hasard, passait dans ce pays, et qui la publia à son retour en France. L'ermite Jean avait vu sur la mer l'âme du roi Dagobert tourmentée et déchirée à coups de verges par des démons de figure affreuse qui l'entraînaient dans l'antre de Vulcain. Dagobert allait être dévoré par les flammes, lorsqu'il invoqua le secours de quelques saints, qui aussitôt descendirent du ciel et vinrent disputer son âme aux démons.

Le bas-relief est divisé en trois parties. Dans la première, on voit Dagobert tout nu, aux prises avec plusieurs diables d'une laideur effroyable. Au-dessus, il est représenté tiré à droite et à gauche par les saints et les démons. Enfin, dans le troisième compartiment, il est enlevé au ciel sur un drap que les saints tiennent aux quatre coins. Le fronton gothique qui surmonte le mausolée supporte une image du Sauveur, au pied de laquelle sont prosternées les figures du roi et de la reine Nanthilde qui était ensevelie avec lui. Le tombeau de Dagobert était autrefois isolé, et la face postérieure, ornée de la statue couchée de la reine Nanthilde, est appliquée contre le mur en face, mais il n'a pas de bas-relief.

A l'angle de la nef et de la croisée méridionale est placé le magnifique mausolée de François Ier. Seize colonnes d'ordre composite et de marbre blanc soutiennent une voûte ornée de sculptures, sous laquelle sont couchées les figures nues de François Ier et de la reine Claude sa femme. Au sommet du mausolée, sont à genoux les statues du roi, de la reine et de leurs trois enfants. Ce tombeau est attribué au Primatice ou à Nicolo. Les bas-reliefs principaux représentent la bataille de Marignan et celle de Cerisolles.

A l'angle de la croisée septentrionale se trouvent le mausolée de Louis XII et celui de Henri II dit des Valois. Ces deux monuments sont conçus dans le même système que celui de François Ier.

Aux coins du tombeau de Louis XII sont quatre figures représentant la Prudence, la Piété, la Tempérance et la Force. Le roi et la reine Anne de Bretagne sont couchés sur le sarcophage, nus et décharnés. Autour, sont les figures des douze apôtres, et tout le monument est surmonté des statues agenouillées du roi et de la reine. Ce mausolée, ouvrage de Paul Ponce et de Juste de Tours, fut un des premiers monuments qui signalèrent la renaissance.

Le tombeau des Valois, d'auteur inconnu, est soutenu par douze colonnes composites. Aux angles sont les quatre Vertus cardinales, figures de bronze, dont le style rappelle celui de Germain Pilon. Sous la voûte sont couchées les statues de marbre blanc de Henri II et de Catherine, dont les figures de bronze sont à genoux sur le mausolée.

En face de ces monuments, de l'autre côté de la croisée, sont deux grilles qui donnent accès aux chapelles souterraines.

D'abord s'offre encastrée dans le mur une mosaïque du style le plus barbare. Sur le mausolée de Clovis est couchée la figure du prince, les pieds posés sur un lion. C'est ainsi que sur les monuments des princes de la première race sont presque toujours couchées leurs figures, les pieds des hommes reposant sur un lion, symbole de la force, ceux des femmes sur un chien, symbole de la fidélité.

Aux angles du premier caveau sont les statues de Clovis et de Clotilde, morceaux très-curieux et contemporains des princes dont ils retracent l'image. Une mosaïque antique, représentant une vendange, est placée au-dessus du cercueil de Frédégonde. Sur des fûts de colonnes sont les bustes de Dagobert et de Nanthilde, et à côté est le mausolée de Charles-Martel. Plusieurs statues modernes ont été placées dans ce caveau : la meilleure est celle de Charlemagne, par M. Gois. Au-dessous sont les tombeaux de Pépin le Bref et de Berthe sa femme; puis viennent ceux de Louis III et de Carloman. Le mausolée de Blanche de Castille, mère de saint Louis, est orné de losanges, avec des peintures sur verre représentant des tours, armes de Castille, des fleurs de lis et des colombes, symbole du Saint-Esprit. La statue couchée est de marbre noir. Dans une chapelle en face sont les bustes coloriés de saint Louis et de Marguerite de Provence, et les tombeaux avec les figures couchées et coloriées de son fils et de son frère.

Près de là sont les mausolées du comte Robert et du comte d'Alençon, autres fils de saint Louis, revêtus d'une cotte de mailles et portant des écus fleurdelisés. Viennent ensuite les tombeaux de Philippe le Bel et de sa femme, de Charles de Valois son frère, de Louis X et de sa femme; puis la statue debout, jadis coloriée, de Béatrix de Bourbon.

Au-dessous de la chapelle de la Vierge est une chapelle expiatoire, dont les murs portent des tables de marbre noir où sont gravés les noms des princes dont les sépultures ont été violées.

En face de cette chapelle était l'entrée du caveau des Bourbons que Napoléon avait adopté pour les sépultures impériales. Le seul prince de sa famille qui y fut inhumé fut le grand-duc de Berg, fils de Louis Bonaparte. A la Restauration, ce corps a été déposé dans le cimetière de Saint-Denis. La porte a été murée, et on ne descend plus dans le caveau que par trois dalles placées dans l'église devant le maître-autel, et qu'on ne lève que lorsqu'on a un prince à descendre. Ce caveau contient maintenant les corps du duc de Berry et de Louis XVIII, et ce qu'on a retrouvé des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Continuant le tour des souterrains, on trouve les tombeaux de Philippe II et de sa femme; la statue debout, en marbre blanc et noir, de Marie de Bourbon, abbesse de Poissy au XIVe siècle, le tombeau de Jean le Bon; un caveau où sont déposés sur des tréteaux les cercueils des deux princes de Bourbon et de Condé. Enfin s'offre aux regards une pierre creusée qui contint le corps de Pépin le Bref, et qui présente une particularité assez curieuse : lorsqu'on la frappe, elle rend un son métallique analogue à celui d'un vase de bronze.

Je ne terminerai pas cet article sans dire quelques mots des restaurations de la basilique, auxquelles, depuis quelques années, on a consacré des sommes énormes. Elles sont confiées au talent de MM. Debret et Mesnager, habiles architectes, qui conduisent les travaux avec le plus grand goût. L'église entière est reprise en sous-œuvre, et chaque pierre endommagée par le temps est remplacée par une autre exactement semblable. A l'aide de ce mode de restauration, nous aurons une église dans le plus parfait état, tout en lui conservant son admirable caractère.

Ernest BRETON.

COURSES SUR LA GLACE,

DE SAINT-PETERSBOURG A KRONSTADT.

L'hiver a ses plaisirs : son souffle rigoureux
Souvent est le signal des courses et des jeux.
C'est alors qu'emporté par un coursier rapide,
Court le traîneau léger sur la neige solide;
Alors, en se jouant, les pieds armés de fer
Vont sillonnant les flots endurcis par l'hiver.

DELILLE.

Au commencement de l'hiver, on trace sur la glace le chemin qui conduit de Pétersbourg à Kronstadt; il est indiqué par une allée de hautes balises. De lieue en lieue on trouve des guérites bien chauffées, où sont placées des sentinelles qui, dans les temps bru-

meux, entretiennent des feux de distance en distance et sonnent des cloches dont le tintement prolongé rassure et guide le voyageur. Un restaurateur est établi vers le milieu de la route. Cette innombrable quantité de personnes de tout âge et de tout sexe, enveloppées dans de vastes pelisses, et glissant avec indifférence sur une surface fragile qui les sépare de l'abîme, offre à l'habitant des contrées méridionales un spectacle étrange, qui jette dans son âme un effroi ignoré des peuples du Nord. Mais c'est surtout lorsque sont commencées les courses en bouers, que la rade de Kronstadt présente le tableau le plus animé. Ces bouers sont des canots fixés sur deux lames de fer semblables à celles des patins ; une troisième est adaptée sous le gouvernail ; des bancs sont disposés pour les voyageurs autour de cette embarcation qui a un, deux et même trois mâts. Poussés par le vent qui souffle avec force dans cette saison, et dirigés par un pilote habile, ces canots, que distinguent des agrès variés et des pavillons de différentes couleurs, volent avec une incroyable rapidité; un soleil pâle laisse tomber sur eux ses rayons sans chaleur; les voiles se déroulent, l'aquilon souffle, le bâtiment s'élance, les matelots, par de savantes manœuvres, cherchent à se devancer, et, en moins d'une heure, un espace de dix lieues est franchi. Pierre I[er] aimait beaucoup ces courses sur la glace, et sa prévoyance avait su leur donner un but utile : poursuivant sans relâche le dessein qu'avait formé son génie de créer des marins, et craignant que, dans l'inaction d'un long hiver, les hommes qu'il avait initiés aux secrets de la manœuvre des vaisseaux ne perdissent le fruit de ses leçons, il les exerçait ainsi, et, sur un océan solide, les armait de cette expérience qu'ils déployaient ensuite sur une mer orageuse.

INDES ORIENTALES.

RUNDJET-SING, ROI DE LAHOR.

On se souvient encore avec quel empressement on accueillit le général Allard à son retour de l'Inde ; avec quel avide et bienveillant intérêt on écouta les récits de ce vieux soldat, récits étranges, qui, tout vrais qu'ils sont, rappelaient parfois les contes merveilleux des *Mille et une Nuits*. Et quand on eut parcouru toutes les phases de cette singulière destinée, quand on eut payé à ce représentant du nom français en Asie le tribut d'admiration qu'il mérite, comme on l'interrogea sur Rundjet-Sing, sur ce petit Bonaparte d'Orient, que nous avions entrevu dans la correspondance de Jacquemont! Qui de nous aujourd'hui ne s'intéresse à ce prince, barbare à demi civilisé, dans lequel on retrouve quelque chose de la grandeur et du génie des anciens conquérants de l'Asie; chef d'une horde guerrière, qui, sans autre secours que sa valeur et son habileté, a su se créer, sous les yeux mêmes des Anglais, un puissant empire qui tient en respect la compagnie des Indes orientales? Nous ne pouvons en effet nous défendre d'un véritable sentiment de sympathie pour le roi de Lahor, quand nous le voyons accueillir honorablement des officiers français, les revêtir de commandements importants, donner par eux à ses troupes l'organisation et la discipline des armées françaises, adopter enfin le drapeau français.

Nous avons déjà publié une notice sur Rundjet-Sing ; voici quelques nouveaux détails sur l'organisation primitive des peuples qu'il gouverne, les Sikhs, leurs conquêtes et leurs revers, enfin leur situation au moment où Rundjet-Sing s'empara de la souveraine puissance. Cette partie, entièrement neuve, a par elle-même une importance historique véritable.

Les Sikhs ne formaient point dans l'origine un peuple, mais bien une secte religieuse ; cette secte commença au moment où Baber vint fonder dans l'Hindoustan la puissance des Mogols ; Nanak-Shah, auquel elle doit sa naissance, prêchait la tolérance universelle, et voulait opérer une fusion entre la foi des Hindous et celle des Mahométans. Les dogmes et les croyances qui composaient la doctrine de ce réformateur furent successivement développés par dix *gourous*, ou guides spirituels, dans des volumes sacrés qu'on appelle *Grantles*. Cette doctrine de paix et d'union eut de nombreux prosélytes ; mais, tout pacifiques qu'ils étaient, les nouveaux sectaires ne tardèrent pas à inspirer des craintes, et ne purent éviter la persécution. Les mesures rigoureuses exaspérèrent le dernier des gourous, Govind, qui, rompant avec les traditions de Nanak-Shah, fit de ses coreligionnaires des guerriers, et les plus redoutables ennemis de l'empire des Mogols et de la foi musulmane. Govind succomba, et sa secte fut presque entièrement détruite ; ceux d'entre les Sikhs qui échappèrent à la persécution se cachèrent et conservèrent dans une profonde retraite les préceptes du martyr Govind.

Les désordres qui éclatèrent dans la vice-royauté de Lahor, l'invasion des Afdalis, sous la conduite d'Admed-Shah, rendirent l'espérance aux Sikhs; ils reparurent un moment, mais l'énergie du gouverneur de Lahor les réduisit encore à quitter le pays. La guerre renaissait sans cesse entre les puissances qui se disputaient le Penjab, et toujours les Sikhs en profitaient; les nouvelles invasions d'Admed et la mort du gouverneur de Lahor accrurent leur audace et leur nombre; chaque jour des bandes de pillards se montraient dans les districts du Penjab ; mais ce qui favorisa surtout leurs conquêtes, c'est le secours que leur demandèrent tour à tour les partis ; aussi se trouvèrent-ils puissants lorsque le Penjab resta enfin au pouvoir d'Admed-Shah. Il leur fut plus facile que jamais de se recruter, de s'organiser, de développer toutes leurs ressources, de faire de nouvelles conquêtes et d'assurer leurs établissements. Effrayé de cet accroissement de puissance, Admed s'avance avec un détachement d'élite pour attaquer les Sikhs ; mais c'était un ennemi difficile à saisir, car il se dispersait comme il se rassemblait, avec la plus grande promptitude. Admed-Shah, en arrivant, ne trouva plus de Sikhs à combattre, et rentra dans Lahor ; mais quelques mois après, il les surprend, les poursuit, et les massacre ; leur perte fut si grande en cette occasion, que cette défaite est qualifiée de *ghalou-ghara* (carnage sanglant) dans les traditions sikhes. La vengeance d'Admed ne s'en tint pas là ; il démolit les temples sikhs et les réservoirs sacrés, après les avoir souillés

par le sang et les entrailles des vaches et des taureaux. A peine Admed fut-il parti, que les Sikhs reprirent les armes, s'emparèrent de la ville de Sirhind et la rasèrent. Pas une maison ne resta debout, et c'est une action encore méritoire pour un Sikh d'emporter trois briques des ruines de Sirhind ; ils s'emparèrent alors définitivement du Penjab, et ne furent plus troublés dans leur possession. Comme on le voit, cette conquête offre quelques rapports avec celle de la Gaule par les Francs. Ce n'est qu'à force d'incursions sans cesse renaissantes, ce n'est qu'après une longue lutte que les associations sikhes, comme autrefois les associations franques, parvinrent à occuper le pays qu'elles convoitaient.

Les hordes sikhes qui marchaient sous la conduite des serdars n'étaient autre chose que des associations où chacun se regardait comme intéressé au succès d'une même entreprise, et considérait les terres nouvellement conquises comme une propriété commune dont il devait avoir sa part, selon l'aide qu'il avait apportée. Le nom de *misals*, par lequel elles se désignaient elles-mêmes, indiquait qu'elles formaient



(Rundjet-Sing.)

une confédération de puissances égales entre elles, sous des chefs de leur choix. Quand elles s'organisèrent dans le pays, on arrêta d'abord les circonscriptions territoriales de chaque misal, qui étaient au nombre de douze ; puis les serdars prirent leur part, et le reste fut partagé entre chaque chef de bandes ; ces chefs à leur tour distribuèrent les villes, les villages, les hameaux, les terres, aux chefs inférieurs, selon le nombre de chevaux qu'ils avaient mis en campagne. Chacun, en un mot, reçut sa part suivant son mérite, comme associé à titre égal, et la posséda dans une indépendance presque absolue. Le serdar, chef du misal, conduisait à la guerre, et rendait la justice en temps de paix ; il était respecté et traité avec déférence par les chefs inférieurs ; mais ceux-ci ne se considéraient comme obligés à l'obéissance que quand ils y trouvaient leur bénéfice réciproque, ou que le bien du misal l'exigeait. Dans le cas d'une querelle entre égaux, on s'en rapportait au jugement du chef de bande, et si la décision n'était pas satisfaisante on pouvait faire appel au serdar. Malgré la hiérarchie assez régulière qu'on y remarquait tout d'abord, cette espèce de république fédérative avait moins de chances de durée que le système féodal. On n'y trouvait nulle part le pouvoir énergique qui pouvait lui donner de l'unité. Les désordres y naquirent promptement et ne furent point réprimés. Dans une organisation aussi peu stable, et parmi ces hardis aventuriers, jamais les motifs de querelles ne pouvaient manquer ; elles se multiplièrent, et chacun

suivant à son gré le parti qui lui plaisait, ce fut bientôt une confusion dont surent profiter les ambitieux.

L'aïeul, et surtout le père de Rundjet-Sing, jetèrent au milieu des divisions intestines les fondements d'une fortune qui devait s'élever si haut. La famille de ce prince ne date pas de bien loin, elle tire son origine d'un nommé Dison, qui possédait pour tout patrimoine deux charrues et un puits. Dison fut le père de Nodh-Sing, dont le fils, Tcharat-Sing, s'éleva par sa valeur, de la condition de simple *darvi* ou homme de grand chemin, au rang de serdar du douzième misal de la confédération sikhe. Tcharat-Sing mourut à quarante-cinq ans, laissant une veuve avec deux fils et une fille. L'aîné de ces fils, Maha-Sing, lui succéda dans son serdari, qu'il agrandit bientôt aux dépens des misals voisins. Nous ne le suivrons pas dans les guerres et dans les négociations qui occupèrent toute sa vie ; nous dirons seulement qu'il ne tarda pas à prendre le premier rang parmi ses égaux, qu'il n'y eut plus dans le Penjab de serdar qui pût rivaliser d'autorité avec lui, et réunir des forces égales aux siennes ; qu'à sa mort enfin il laissa à son fils, Rundjet-Sing, une puissance telle que le jeune prince put achever plus tard la soumission de tous les serdars dont les misals subsistaient encore.

Rundjet-Sing est né en 1780 ; il a donc aujourd'hui cinquante-sept ans. Il avait douze ans lorsque son père mourut ; à dix-sept il prit les rênes du gouvernement. Depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, sa vie n'a été qu'une suite de combats presque toujours heureux, de négociations presque toujours heureuses. Ambitieux comme son père et son aïeul, il attaqua d'abord les serdars dont les possessions lui faisaient envie, ou dont la puissance lui portait ombrage ; ce fut dans ces petites guerres surtout qu'il déploya cette activité sans égale, et cette merveilleuse fécondité de ressources qui le distinguent. Ses agrandissements successifs ne tardèrent pas à le mettre en contact avec la compagnie des Indes, à laquelle il inspira dès l'abord des craintes sérieuses ; tout en prenant une attitude hostile, elle comprit qu'une alliance avec le roi de Lahor valait mieux pour elle qu'une guerre dont les chances étaient incertaines ; aussi s'empressa-t-elle de conclure, dès 1809, un traité avec Rundjet-Sing. La compagnie lui traçait pour limites au sud le Satledi, il est vrai ; mais ne lui restait-il pas la faculté de s'étendre à l'orient vers les monts Hymalaia, à l'ouest et au nord dans l'Afganistan ? Il en a largement profité. La partie occidentale du Penjab, la région montagneuse qui avoisine le Kachemyr, et le Kachemyr lui-même, une grande partie du Kaboul, sont successivement tombés en son pouvoir, et tout récemment encore, les journaux anglais nous annonçaient que dans une expédition au-delà du Sind, qui naguère encore lui servait de frontière, il s'était assuré de la rive droite de ce fleuve par la conquête de presque tout le Kandahar.

Ainsi la puissance du roi de Lahor s'étend aujourd'hui du sommet de l'Himalaia au confluent du Satledi et du Sind, sur tout ce magnifique delta qui porte le nom de Penjab, le pays aux cinq fleuves ; si elle s'arrête vers le sud, au cours du Satledi, parce que les Anglais sont derrière, elle franchit au nord le Sind sur tous les points, et menace l'Afganistan. Ce royaume est presque aussi vaste que la France, et peut-être s'agrandira-t-il encore. L'activité est la vie de Rundjet-Sing ; la soif des richesses et des conquêtes le pousse. Qui sait où s'arrêteront ses envahissements, aujourd'hui surtout qu'il se trouve à la tête de soixante mille hommes de troupes régulières, bien aguerries et pleines d'ardeur, dont les deux tiers sont armées à l'européenne ? avec de pareilles forces, toutes les conquêtes lui deviendront faciles. A. M.

FRANCE. — BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

LA QUIQUENGROGNE.

Bourbon-l'Archambault est du petit nombre des villes du Bourbonnais dont on peut faire remonter l'existence au temps des Romains ; on ne peut douter qu'elle ne soit l'*Aquæ Bormonis* ou *Borvonis* que l'on trouve sur les tables romaines. L'histoire ne dit rien de cette ville avant le VIIIe siècle ; Pépin l'assiégea et la prit en 759. C'était alors une place du Berry, et le Berry faisait partie de l'Aquitaine. On croit que Pépin donna cette place et son territoire à un de ses parents qui les transmit à sa postérité ; ces seigneurs sont restés obscurs et sans doute peu puissants pendant le IXe siècle. Dès le Xe, on trouve des preuves qui constatent leur existence, on voit leur puissance s'accroître et jeter de l'éclat sur un nom qui devait retentir dans le monde. Du reste, Bourbon a peu profité d'être l'origine d'un si grand nom, et sans ses eaux minérales, cette ville serait totalement inconnue. A peine ses premiers seigneurs ont-ils accru leur territoire, qu'ils commencent à négliger leur capitale ; ils y ont un immense château, ils l'habitent quelquefois, et l'on voit cependant que ce n'est pas là le siége de leur gouvernement : il était à Souvigni sous les Archambault, puis à Moulins, et Bourbon ne resta qu'une châtellenie et un bourg, car c'est ainsi qu'il est désigné encore dans le XVIe siècle : « Bourbon-l'Archambault, écrit un vieil historien, nommé d'un Archambault, baron et seigneur de Bourbon, à la différence de Bourbon-Lancy, qui est en Bourgogne, est un grand bourg, à fond de vallée, entre deux montagnes, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, en pays pierreux et pénible ; ledit bourg est mal plaisant et assez mal bâti. »

De nos jours, Bourbon-l'Archambault n'est pas beaucoup plus considérable, mais il est mieux bâti ; ses faubourgs sont situés sur trois collines d'où ils prennent leurs noms de faubourgs de la Sainte-Chapelle, de Villefranche et de la Paroisse. Les coteaux qui l'environnent sont formés de granit. La vallée développe un riant tapis de verdure sur un terrain profond, dont la fertilité s'accroît du dépôt onctueux qu'y laisse la petite rivière de Bruges. Dans un rayon de plusieurs lieues de circonférence, règnent les forets royales de Grosbois, de Civrais, de Bagnolet et de Tronçais ; ces forêts renferment des arbres magnifiques. En général, le pays offre à la vue des prairies, des bouquets de bois, des terres bien cultivées, et l'on y retrouve l'aspect de l'Anjou et du Bocage. Bourbon-l'Archambault possédait deux choses qui appelaient

l'attention : ses eaux minérales, que les révolutions n'ont pu lui enlever, et son immense château qui n'a pas résisté à ces révolutions, et dont il ne reste que des ruines. Ce château, d'une antique origine, était situé sur des rochers, entouré de trois côtés par des précipices creusés par la rivière de Bruges, qui forme là un étang, remarquable par la beauté de ses eaux et la construction de sa chaussée. Cette situation était formidable, à une époque surtout où l'artillerie était inconnue; aussi jusqu'à Pépin ce n'était probablement qu'une forteresse. On doit croire que le premier Archambault y bâtit un château habitable, auquel il donna son nom; mais les constructions qui existaient en leur entier dans le XVIe siècle, et dont on voyait encore des restes assez considérables avant la révolution de 1789, étaient dues à Archambault IX, aux ducs Louis Ier et Louis II, à Pierre II et Anne de France sa femme.

En arrivant à Bourbon-l'Archambault par la route de Moulins, on aperçoit sur une hauteur les débris de ce château. Vingt-quatre grosses tours en défendaient l'enceinte; trois seulement, assez bien conservées, sont tout ce qui reste debout. L'une d'elles, énorme, et qui occupe l'angle méridional de cette masse confuse de constructions de toutes les époques, est assise sur des rochers hérissés; elle domine la ville aux toits entassés et noirs. C'est la *Quiquengrogne!* Quand le duc Louis Ier fit creuser ses larges fondements, les bourgeois méfiants et jaloux se mutinèrent, car la tour battait la ville; incontinent le duc braqua ses couleuvrines sur le rempart et s'écria : « On la bâtira qui qu'en grogne. » Tant que les ouvriers travaillèrent, les vieux routiers se tinrent là mèche allumée; les bourgeois cédèrent, et la colère de leur seigneur baptisa la nouvelle tour : *Qui qu'en grogne, tel est mon plaisir*, fut la devise des premiers sires et ducs de Bourbon. C'était un vaillant homme d'armes que ce Louis Ier, duc de Bourbon; mais il était grand dépensier, amateur fol des carrousels, joûtes et tournois, et de grandes sommes de deniers suffisaient à peine à ses plaisirs; il pressurait ses pauvres vassaux, et c'était chose bien nécessaire qu'une bonne tour crénelée pour les empêcher de *grogner*. En récompense des services que le duc Louis avait rendus à la royauté, Philippe le Bel lui donna l'importante place de grand chambrier de France, l'une des quatre premières de la couronne, et qui depuis lui fut héréditaire dans la maison de Bourbon, jusqu'à la défection du connétable sous François Ier; eh bien, les revenus de cette charge étaient lestement dépensés, tellement que sa mère fut obligée, pour payer ses dettes, d'engager plusieurs châtellenies du Bourbonnais : Montluçon, Chantelles et Verneuil. Au milieu de l'esprit chevaleresque et religieux qui enfantait alors les croisades, le duc Louis ne perdit jamais de vue le Bourbonnais, la plus importante partie de ses propriétés; en 1315 il jeta les fondements du chapitre de Bourbon. La vie de ce prince n'est pas sans éclat; sous Philippe le Long, il fut admis dans les conseils, employé dans les négociations les plus importantes, et il y acquit une grande réputation d'habileté et de sagesse, qu'il augmenta encore, lorsque, seul des princes du sang, il défendit la loi salique, et montra dans cette occasion un jugement sain et ferme que l'exemple ne pouvait ébranler. Le duc de Bourgogne, les comtes de Valois et de la Marche, voulaient exclure du trône Philippe le Long, qui triompha de cette ligue, aidé des conseils et de l'influence du duc de Bourbon. Le Bourbonnais acquit bientôt une nouvelle importance, lorsque, de simple baronie qu'il était, il fut érigé en duché-pairie; dans ses lettres d'institution, Charles le Bel relève avec emphase, non-seulement les grandes qualités et les services du duc Louis, mais l'étendue et les richesses du Bourbonnais, et l'avantage de posséder l'imprenable château de Bourbon.

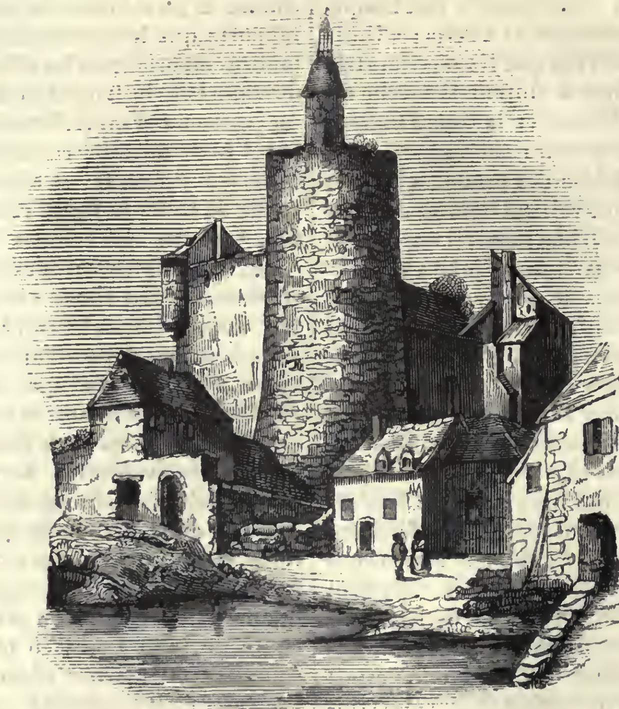
La *Quiquengrogne* sert aujourd'hui de prison et d'horloge à la petite ville de Bourbon-l'Archambault. En montant l'escalier de la tour du levant, dite *l'Admirale*, on découvre sur le mur un curieux croquis, dessiné à l'ocre jaune et rouge. Un homme d'armes, au pourpoint et aux chausses mi-parties, chaperon en tête et hallebarde au poing, présente une fleur à une jeune fille, dont les cheveux pendants, le long corsage, les manches serrées et la cornette relevée appartiennent au XIVe siècle. Ce caprice d'une sentinelle désœuvrée, de quelque pauvre prisonnier rêvant à sa belle peut-être, ne manque ni d'habileté, ni surtout de la physionomie vraie de l'époque. Au-dessus de cette légère esquisse, on distingue un écusson bien conservé, avec les trois fleurs de lis et le lambel de la maison de Bourbon; ce ne sont point des fleurs de lis arrondies comme celles des Bourbons depuis Louis XIV, mais des fleurs de lis élancées et pointues comme le fer de lance de saint Louis. Une tradition rapporte que le jour de l'assassinat de Henri III, la foudre emportant sur les vitraux de la Sainte-Chapelle de Bourbon le lambel de la branche cadette, en fit un écusson de France. Cette Sainte-Chapelle de Bourbon-l'Archambault, commencée par Jean II, continuée par Pierre II, et achevée seulement en 1508, rivale de celle de Paris, réunissait dans sa construction tous les merveilleux caprices de l'art du XVe siècle, à la perfection d'exécution de l'époque de la renaissance. Ses riches vitraux, ses boiseries délicates, ses dentelles de pierre, ses châsses d'or incrustées de joyaux, ses statues d'argent massif, tout a disparu; on ne distingue plus que des terrains fouillés, des pans de murs croûlants et des pierres éparses.

La Sainte-Chapelle de Bourbon possédait un grand nombre de sculptures, rares par leur travail. On y remarquait Jésus-Christ et ses douze apôtres, la généalogie de la maison de Bourbon exécutée en bas-relief, et tout le luxe d'ornements d'une architecture variée et féconde. Au-dessus du portail étaient placés Adam et Ève, groupe en pierres d'Apremont, et une figure de saint Louis en terre cuite. Deux statues équestres de marbre blanc ornaient le péristyle; Pierre II était représenté une main gantée, posée sur la poignée de sa dague au fourreau fleurdelisé; l'artiste minutieux avait mis à l'index de son autre main nue, une bague si délicatement ouvragée, que son chaton offrait presque la finesse d'un camée antique. Sa femme, Anne de France, fille du roi Louis XI, tenait un faucon au poing, et caressait la crinière flottante de sa haquenée. De tant de merveilles, il ne reste aujourd'hui qu'un tas de décombres. C'était aussi dans la Sainte-Chapelle qu'avait été déposé le morceau de la vraie croix donné par saint Louis à son fils Robert; Louis Ier, duc de Bourbon, fit faire pour

le renfermer un reliquaire d'or, enrichi de pierres précieuses ; il établit un chapitre composé de sept vicaires pour le garder ; ces vicaires étaient dotés de 60 livres tournois, à condition que le jour des morts ils réuniraient cinq cents personnes, les plus pauvres des châtellenies du Bourbonnais, et donneraient à chacune deux *denrées* (une livre) de pain, une pinte de vin, une cotte de drap de la valeur de 5 sous, une paire de souliers de 19 deniers, 3 deniers en monnaie et pour 3 deniers de viande.

La postérité de Louis Ier conserva le Bourbonnais jusqu'au célèbre connétable de Bourbon qui prit les armes contre François Ier. Dès ses jeunes années, le connétable de Bourbon s'était fait remarquer par sa valeur à une époque si féconde en guerriers illustres; rien ne manquait à sa gloire, lorsqu'une injustice du roi l'enleva à la France et à ses devoirs, et mit la maison de Bourbon dans une défaveur qui se prolongea jusqu'aux derniers jours du règne de Henri III. On sait que la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, fit valoir juridiquement les droits qu'elle prétendait avoir sur les domaines du connétable, et qu'elle gagna son procès. Le connétable de Bourbon, trop fier pour se voir dépouillé de ses biens, prêta l'oreille aux propositions qui lui furent faites par Charles-Quint et par le roi d'Angleterre, et il passa à l'étranger. Il était déjà hors de France lorsque François Ier lui fit redemander l'épée de connétable, et l'ordre dont il était décoré; sa réponse annonce tout le ressentiment de son âme : « Quant à l'épée de connétable, le roi me l'a ôtée à Valenciennes lorsqu'il confia à M. d'Alençon l'avant-garde qui m'appartenait ; pour ce qui est de l'ordre, je l'ai laissé à Chantelles, derrière mon chevet.» Sa fuite seule fut déjà un malheur pour la France, car elle arrêta François Ier, prêt à passer en Italie ; il y envoya l'amiral Bonnivet qui n'y éprouva que des défaites. Le connétable de Bourbon mourut au siége de Rome en 1527. La fierté de son caractère rendit toutes ses grandes qualités fatales à son pays, à lui-même, à sa famille. On assure que dans un temps où il était loin de prévoir qu'il s'armerait contre la France, il aimait à citer la réponse d'un gentilhomme gascon, à qui Charles VII demandait si quelque chose pourrait le détacher de son service : « Non, sire, pas même l'offre de trois royaumes comme le vôtre ; mais oui bien un affront.» François Ier confisqua le Bourbonnais et le réunit à la couronne ; il fit démanteler le château de Bourbon-l'Archambault, et démolir la forteresse de Chantelles, principale place d'armes de la contrée, édifice immense dont on voit encore de nos jours des débris imposants.

A. Mazuy.

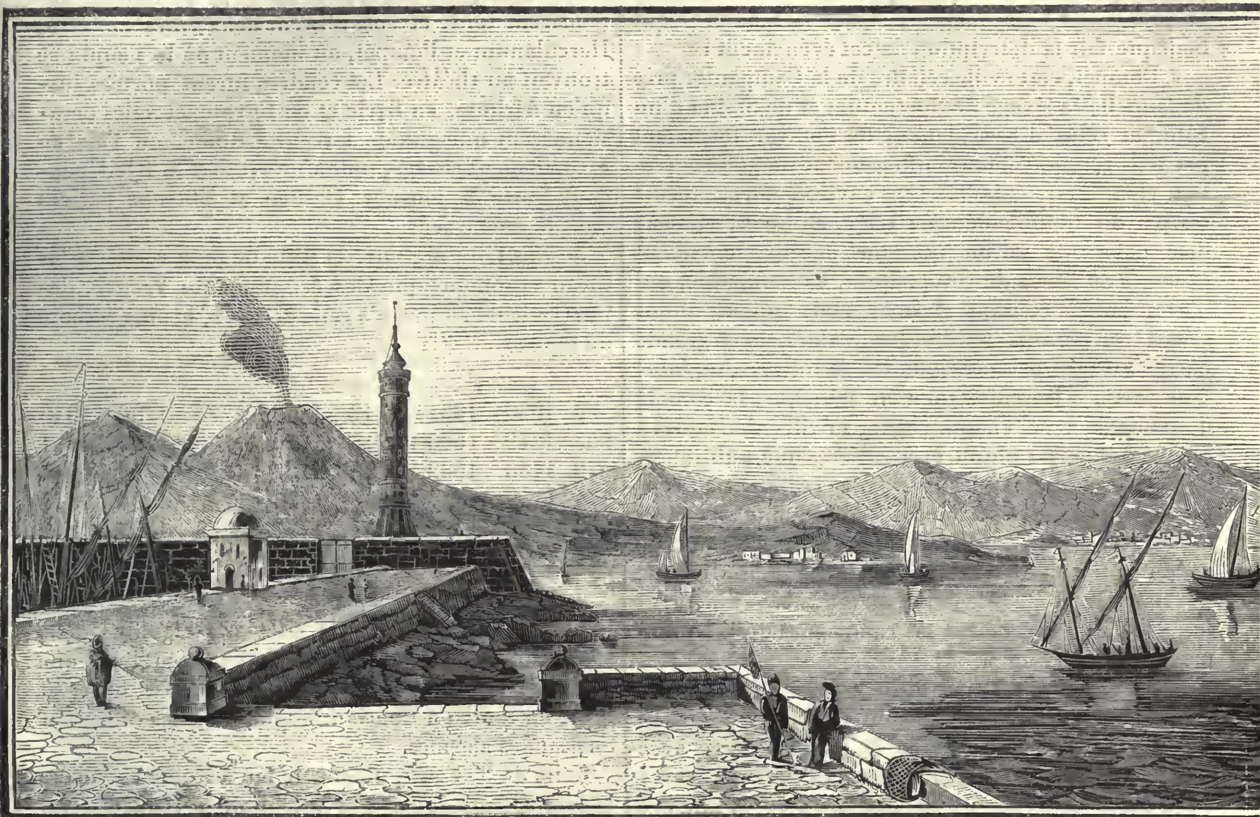


(La Quiquengrogne.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.— Presse mécanique.

ITALIE. — NAPLES. — LE VÉSUVE.



(Vue du Vésuve, prise du Môle à Naples.)

LE VÉSUVE.

Le Vésuve est situé entre la mer et les Apennins, à environ deux lieues et demie de Naples, dont il est séparé par la courbure du golfe. Il a subi tant de variations dans sa hauteur et dans la forme de son cratère, qu'il devient très-difficile d'en donner une idée exacte, et que le voyageur ne peut raconter que ce qu'il a vu, et non pas annoncer ce que verront ceux qui viendront après lui. Tel qu'il est aujourd'hui toutefois, le Vésuve passe généralement pour être élevé d'environ 600 toises au-dessus du niveau de la mer.

Les écrivains de l'antiquité ne nous fournissent sur cette montagne que des notions tellement vagues et incertaines, qu'on ne sait pas même au juste si c'était bien à cette même montagne que les anciens donnaient le nom de Vésuve. Quelques passages feraient soupçonner qu'ils désignaient sous ce nom la Solfatara de Pouzzol. Cependant Diodore, Strabon et Pline paraissent s'accorder à donner cette dénomination à la montagne que nous connaissons sous ce nom. On ne trouve rien dans l'histoire des premiers temps de l'Italie qui fasse penser que le Vésuve se fut déjà signalé par ses ravages et ses éruptions. Le premier auteur qui en fasse mention est Diodore de Sicile, qui écrivait vingt-cinq ans avant Jésus-Christ; il dit que cette montagne avait autrefois vomi des flammes comme l'Etna, et qu'elle conservait encore quelques traces de convulsions volcaniques. Strabon entre dans de plus grands détails : après avoir décrit Pompéi, Herculanum et plusieurs autres villes, il dit qu'au-dessus de ces villes s'élève le Vésuve, montagne très-fertile, dont le sommet seulement est recouvert de cendres, et paraît indiquer qu'il y avait en ce lieu un volcan, qui se sera éteint lorsque toutes les matières combustibles auront été consumées.

Cependant les habitants de toute cette contrée vivaient dans la plus grande sécurité, et étaient bien loin de soupçonner que près d'eux veillait un ennemi terrible, qui bientôt allait répandre au loin la dévastation et la terreur.

Je ferai précéder le récit de mon ascension d'une description sommaire des principales éruptions, empruntée à divers auteurs contemporains et témoins

oculaires, et à l'intéressant voyage de M. de La Chavanne.

Le premier signe que le volcan donna de son existence fut un tremblement de terre en l'an 63. Les secousses effrayèrent les habitants, les chassèrent de leurs demeures, et firent écrouler plusieurs villages situés à la base du cône. Cependant cette convulsion cessée et la terreur disparue, les habitants revinrent et réparèrent leurs maisons. Voici la manière dont Sénèque fait la description de cet événement :

« Pompéi, cette ville célèbre de la Campanie, près de laquelle le rivage de Surrentum et de Stabia d'un côté, et celui d'Herculanum de l'autre, formaient par leur réunion et leur enfoncement un golfe agréable, vient d'être ruinée, et ses environs fort maltraités par un tremblement de terre, en hiver, c'est-à-dire dans une saison que nos ancêtres croyaient exempte de périls de cette nature. La Campanie, qui n'avait jamais été sans alarmes, mais qui au moins s'était trouvée sans atteintes jusqu'alors, fut en grande partie ravagée par ces violentes secousses du globe. Une partie d'Herculanum a été détruite ; la colonie de Nuceria a été endommagée ; la ville de Naples a essuyé des pertes plutôt particulières que publiques, et a été légèrement éprouvée par ce redoutable fléau ; plusieurs maisons de campagne sur la cime des montagnes ont ressenti des secousses sans effet. On ajoute qu'un troupeau de six cents moutons fut étouffé, que des statues ont été brisées, et qu'après cet événement funeste on vit errer dans les campagnes des hommes privés de la raison. »

Seize ans d'une tranquillité trompeuse s'écoulèrent, après lesquels la montagne déploya de nouveau son activité effrayante. Pline le jeune a décrit avec des détails très-circonstanciés et infiniment curieux cette fatale éruption de 79, qui laissa après elle des souvenirs ineffaçables. Dans une lettre à Tacite, il commence par raconter la mort de son oncle, qui périt dans cette éruption, victime de son courage et de son amour pour la science. Il était à Misènes, commandant la flotte romaine. Curieux d'observer de près un aussi terrible phénomène, et de porter du secours aux malheureux menacés de la mort, il monte sur un vaisseau, traverse le golfe et se fait conduire à Stabia ; partout règnent la terreur et la confusion, on fuit de tous côtés. Pline, cependant, pour rassurer son ami Pomponianus, chez lequel il était descendu, se livre au sommeil ; mais, réveillé par le tumulte, il est forcé de fuir jusqu'au rivage, où, trouvant la mer trop agitée pour s'embarquer, il s'arrête, demande de l'eau et se couche sur un drap qu'il fait étendre ; bientôt des flammes qui parurent plus grandes et une odeur de soufre, qui annonçait leur approche, mirent en fuite ceux qui l'accompagnaient. Il se lève, appuyé sur deux serviteurs qui ne l'avaient point abandonné, et, dans le moment, il tombe mort. Trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la robe qu'il avait quand il mourut, et dans la position d'un homme qui repose.

Un siècle après, Plutarque ajoute encore à ces détails, et cinquante ans plus tard, Dion Cassius, y mêlant le récit d'histoires merveilleuses et de fables créées et répétées par le peuple, dit qu'une grande disette s'ensuivit, que des tremblements de terre ébranlèrent le pays et furent accompagnés de bruits horribles, tant sous terre que dans l'atmosphère ; la mer rugissait, et on entendit des éclats affreux, comme si des montagnes se déchiraient ; d'énormes pierres furent lancées, ainsi que des masses de feu et de fumée, de sorte que l'air en était obscurci, et le soleil avait disparu comme pendant une éclipse. Des amas de cendres couvrirent la terre et la mer, détruisirent tout, et ensevelirent deux villes entières, Herculanum et Pompéi, au moment où le peuple se trouvait au théâtre. Les cendres furent portées jusqu'en Afrique, en Syrie et en Égypte, et elles occasionnèrent une grande terreur à Rome, où l'air en fut tellement chargé, qu'on ne vit pas le soleil pendant toute la journée. Gallien et Eutrope parlent dans le même sens.

Je vais faire précéder la suite de mon récit du tableau chronologique des éruptions du Vésuve, depuis celle de 79 jusqu'à celle de 1822, la plus récente de toutes.

79	1036	1631	1712	1760	1774	1786	1810
203	1049	1660	1717	1766	1775	1790	1811
472	1138	1682	1730	1767	1776	1794	1813
512	1139	1694	1737	1770	1777	1804	1817
685	1306	1701	1751	1771	1778	1805	1820
993	1500	1704	1754	1773	1779	1806	1822

L'éruption de 472 a été citée par Sigonius dans son histoire de l'empire d'Occident. Il prétend que l'Europe entière fut couverte de cendres fines, et qu'il en tomba à Constantinople, où elles causèrent de grandes alarmes.

Celle de 993 mit, dit-on, le feu à Rome en divers endroits, entre autres à la cathédrale de Saint-Pierre.

La septième éruption commença le 27 février 1036. Un moine de Mont-Cassin en donne une description qui fait croire qu'elle dut être considérable, puisqu'il dit que les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent, et qu'il en sortit un torrent de matières liquides qui s'étendit jusqu'à la mer. C'était, dit-on, la première fois que la lave coulait depuis 79.

En 1631, des secousses de tremblement de terre précédèrent la treizième éruption, une des plus formidables dont on ait conservé la mémoire. Les puits des environs se desséchèrent. Le 16 décembre, au milieu de la nuit, on ressentit dans les environs de la montagne de violentes secousses qui durèrent presque sans interruption jusque vers le matin, qu'on vit une immense colonne de fumée noire et épaisse s'élever dans les airs et prendre la forme d'un pin d'Italie, indice certain d'une éruption violente. Une nuit obscure enveloppa le golfe ; une pluie de cendres et de sable couvrit au loin les environs ; le tonnerre retentit, et l'obscurité ne fut dissipée par intervalle que par la clarté des éclairs et des globes de feu que lançait l'abîme. Les convulsions se terminèrent par une explosion ; la montagne s'ouvrit du côté de *S. Giovanni a Teduccio ;* un torrent de lave en sortit et se divisa en sept branches, brûlant des jardins, des vignes et des villes. Portici et Résina furent détruits, et la lave, roulant ses flots enflammés à la mer, entraîna avec elle une partie des *Due Torre ;* une des branches se dirigea vers la *Madonna del Arco.* Ce pays

si riche n'offrit plus que les restes d'un vaste incendie. A ces torrents de feu succédèrent des torrents d'une eau bouillante, qui, sortant des flancs de la montagne, entraînèrent du sable et des cendres, et dévastèrent ce que le feu avait épargné; un violent tremblement de terre vint compléter cette scène d'horreur. Ce ne fut que le 25 février que l'éruption cessa, après avoir duré soixante-dix jours. Le nombre des victimes monta, dit-on, à trois mille. Cinq cents personnes, qui se rendaient en procession à la *Torre del Greco*, furent noyées par un de ces torrents.

Ce fut en 1737 qu'eut lieu la vingt-deuxième éruption, observée par don Francesco Serrao, premier médecin du roi de Naples. Voici l'abrégé de la description qu'il nous en a laissée. Le Vésuve fumait depuis sept ans : le 14 et le 15 mai, cette fumée se montra accompagnée de flammes. Elle augmenta considérablement dans la nuit; alors le volcan commença à lancer des pierres ardentes, et l'embrasement continua plusieurs jours, paraissant tirer son activité d'une quantité prodigieuse de soufre dont le sommet de la montagne était couvert. Le 20, la violence de l'incendie avait augmenté, au point qu'on voyait en plein jour la flamme s'élever au-dessus du cratère. Vers le soir sa fureur redoubla et continua jusqu'au lendemain, qu'une explosion épouvantable acheva d'inspirer la terreur aux villages d'alentour. Sur le soir, on aperçut une crevasse dans la montagne, et le volcan vomit des flammes par cette nouvelle bouche; mais telle était l'activité du feu et la quantité des matières embrasées qui bouillonnaient dans le gouffre, qu'on ne vit point de diminution dans la gerbe de flammes qui jaillissait du cratère. Cette matière paraissait enveloppée d'une vapeur sombre, sillonnée sans cesse par des éclairs d'un rouge ardent, tandis que la lave débouchant par la crevasse se précipitait sur Résina. Vers neuf heures, le torrent parut ralentir sa course; le rouge ardent des matières en fusion commençait à perdre un peu de son éclat. A onze heures, la crevasse commença à vomir de nouvelles matières; elle jeta des pierres, ce qu'elle n'avait pas encore fait. Le torrent reprit son cours avec plus de rapidité ; la montagne paraissait en feu. On l'entendit éclater avec fracas ; les secousses étaient aussi épouvantables que fréquentes. Chacun fuyait avec horreur des lieux que le feu et la terre menaçaient d'engloutir. Le 21, la lave accumulée se fraya plusieurs routes, le feu se communiqua à une forêt de genêts qui couvrait une portion de la montagne, et la réduisit en cendres. La lave envahit un couvent de Capucins situé vers l'occident, puis vint s'arrêter au bord de la mer. Le torrent de feu avait 3,800 toises de long, 150 pieds de large et 24 de hauteur. Le 24, on entendit une très-forte explosion ; puis l'incendie alla toujours en décroissant jusqu'au 29 qu'il parut éteint. Cependant la fumée continuait toujours noire et épaisse. Les 5 et 6 juin, après une pluie abondante, cette fumée devint blanche, et répandit dans les environs une odeur suffocante de soufre qui endommagea les arbres à plus de six cents pas à la ronde. Une seconde pluie qui tomba quelques jours après sur les laves encore ardentes les fit fumer de nouveau, et si elle ne produisit pas, comme la première fois, cette vapeur sulfureuse, il s'en exhala une odeur infecte qui occasionnait de violentes douleurs de tête. Ces laves parurent embrasées jusqu'au 25, que leur surface devint noire, et pendant plus d'un mois elles conservèrent assez de chaleur pour enflammer un bâton qu'on y enfonçait. Serrao évalue à 319,658,161 pieds cubes la quantité de matières sorties du volcan pendant ces vingt-deux jours.

Le 22 octobre 1751 commença la vingt-troisième éruption, qui s'annonça par de fortes explosions et des secousses qui se ressentirent à Naples et à Massa. Le 25, les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent avec fracas du côté de *Bosco-tre-Case*. L'ancienne lave fut soulevée, et un torrent de matière liquide descendit dans la plaine, et combla un vallon d'une largeur de 40 pieds sur une profondeur de 65. Six mois après, cette masse de lave avait encore une chaleur insupportable, et il s'en exhalait une vapeur de soufre et de vitriol qui ôtait la respiration.

Le 4 décembre 1754 commença la vingt-quatrième éruption qui dura six ans, pendant lesquels le Vésuve vomit presque continuellement des laves.

En 1760, il s'ouvrit au pied de la montagne douze bouches à feu avec des éclats semblables à des décharges d'artillerie; la lave, après avoir parcouru 4 à 500 toises, s'arrêta le 23 décembre. Le 28, un autre courant se dirigea vers la Torre, et le lendemain s'arrêta à douze pas de la mer; mais les émissions de fumée et de pierres ne cessèrent que le 7 janvier. Cette éruption répandit dans l'atmosphère une vapeur si meurtrière, que la plupart de ceux qui la respiraient périssaient en peu de jours. Les cadavres se couvraient de taches pourprées, et l'autopsie découvrait le poumon et le ventricule droit du cœur prodigieusement gonflés par la quantité de sang qui s'y était portée, à peu près de la même manière que chez les personnes asphyxiées par la vapeur du charbon.

Le chevalier Hamilton a laissé une longue description de l'éruption de 1767 ; en voici l'abrégé :

« Il s'était formé sur la montagne un monticule de la hauteur de 185 pieds, qui servait de cheminée principale au volcan, et d'où jaillissait une fumée noire si épaisse qu'elle ne paraissait sortir qu'avec difficulté. A tous moments de grosses pierres étaient lancées à une hauteur considérable. Déjà la lave était parvenue au vallon, quand la nuit vint encore ajouter son obscurité à cette scène d'horreur. Une violente détonation se fit entendre, et lorsque le jour parut, on découvrit que la montagne s'était ouverte depuis le sommet jusqu'à son milieu, et que de cette nouvelle brèche sortait une fontaine de lave ardente. La terre tremblait, et il tombait une grêle de pierres ponces. En un peu moins de deux heures, la lave avait déjà couvert trois milles; elle avait cependant près d'une lieue de largeur sur 70 pieds d'épaisseur. »

On ne saurait donner une idée de la confusion de cette nuit dans Naples. La retraite précipitée du roi, forcé de quitter Portici, vint encore augmenter les alarmes. Les églises étaient remplies de monde; on ne rencontrait que processions dans les rues. Les journées des 20, 21, 22 et 23 se passèrent dans une alternative de calme et de fureur. Les cendres pleuvaient dans Naples en si grande abondance, qu'on était obligé de se servir de parapluies. Le 24 se ter-

mina cette éruption qui avait été aussi violente que de courte durée.

M. Denon a décrit comme témoin oculaire l'éruption de 1799; j'emprunte donc à sa narration les détails que je transcris ici :

« Dans les derniers jours de juillet le volcan jeta vers la Somma une longue coulée de laves, mais ce ne fut que le 3 août, deux heures avant la nuit, que la montagne fit entendre un grand bruit intérieur. A la nuit, on en aperçut le flanc couvert de quatre ou cinq ruisseaux de lave. Le 5, à la nuit, la montagne était toute en feu; une gerbe de flamme d'une hauteur prodigieuse s'élançait du cratère ; le 6, elle s'arrêta ; la journée du 7 fut assez calme, mais à onze heures du soir la lave recommença à couler. Dans la soirée du 8, il s'éleva une gerbe de feu de 18,000 pieds d'élévation. La terreur s'empara du peuple, et en un instant le chemin de Portici se trouva couvert de malheureux emportant leurs enfants et leurs effets les plus précieux, et tout cela se passa dans le court espace de vingt-huit minutes que dura le phénomène. Le 14, tout était fini. »

J'arrive enfin à l'horrible catastrophe de 1794. Le 12 juin, *Torre del Greco* ressentit un violent tremblement de terre. La nuit se passa en continuelles alarmes, ainsi que les deux journées suivantes. Le dimanche, on entendit comme une décharge d'artillerie. Le bruit partit, non du sommet, mais du milieu de la montagne qui s'ouvrit à l'occident. Des torrents de lave enflammée roulaient dans deux directions ; l'un, d'environ un mille de largeur, prenant son cours sur Résina, l'autre sur la *Torre del Greco*, bourg d'environ 1800 âmes, qui devint la proie de la lave, et dont les habitants furent obligés de chercher un refuge à Naples. L'autre bras incendia le palais Brancaccio, l'église des Marins et le couvent des Franciscains. Le 8 juillet tout était terminé.

En 1804, il y eut une éruption assez faible. Ce fut quelque temps après, dans un moment où le Vésuve était dans le plus grand calme, que Châteaubriant y monta ; il nous a donné dans une de ses lettres le récit de son ascension.

En 1820, huit bouches s'ouvrirent à la fois, et devinrent autant de cratères, deux dans l'intérieur du cône principal et six à l'extérieur.

En 1822, un neuvième se forma encore, et bientôt un torrent de feu se dirigea sur Résina, en passant sur la lave de 1810. Cette année, il y eut deux éruptions, ou plutôt celle de janvier ne fut que le prélude de celle d'octobre. Le 20 de ce mois, on ressentit des secousses de tremblement de terre. Le 21, la lave bouillonna, et se précipita en deux courants sur Résina; à minuit d'énormes gerbes de feu jaillirent dans les airs à plus de 2,000 pieds. Le 22, à midi, une colonne de fumée s'éleva à une hauteur démesurée, s'étendant en forme de parapluie ; divers courants de lave menacèrent Portici et *Bosco-tre-Case*. Le 27, des torrents d'eau transportèrent les cendres, et inondèrent les pays voisins. La nature était en combustion. A Naples, des pluies de cendre eurent lieu par deux fois, et à un intervalle de huit jours. La première fois elles étaient rouges, la seconde blanches. A la *Torre dell' Annunziata*, les propriétaires durent avoir soin de balayer d'heure en heure les terrasses de leurs maisons, tant la cendre tombait épaisse. Cependant aucune frayeur ne se manifesta dans Naples; il n'en fut pas de même à *Torre del Greco* : dans ce malheureux village, plus exposé qu'un autre, les habitants se tiennent toujours prêts à la fuite, à chaque éruption un peu considérable ; aussi émigrèrent-ils. Le cratère changea de forme, et perdit quelques centaines de pieds de sa hauteur.

Tel est le résumé succinct des diverses éruptions du Vésuve. Aujourd'hui, tout épouvantable qu'il est, il est dans un de ses moments de tranquillité ; mais il ne faut pas se fier au calme apparent qu'il conserve quelquefois pendant une assez longue suite d'années.

Les éruptions sont annoncées par des secousses souterraines, et on voit s'élever des tourbillons d'une fumée noire et épaisse, qui prend la forme d'un pin d'Italie ; les puits des environs se dessèchent, et la mer se retire de ses rivages.

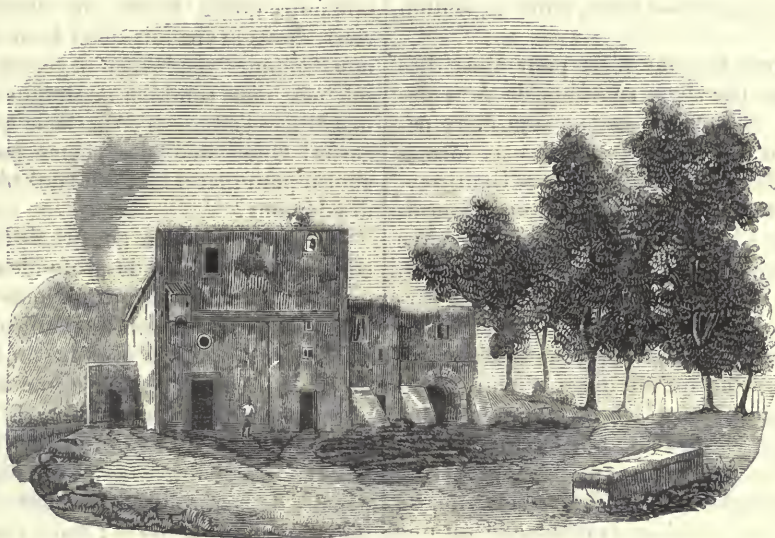
Voici maintenant la liste abrégée des principales matières vomies par le Vésuve :

1° La fumée ; 2° la cendre, sable noir et fin ; 3° les pierrettes, sable plus gros ; 4° les pierres ponces : elles sont plus brunes et plus pesantes que les pierres ponces ordinaires ; 5° les pierres naturelles : le Vésuve les jette un peu brûlées à l'extérieur ; 6° les écumes : il y en a de très-légères qui ressemblent à l'écume de sucre ; les grosses écumes ressemblent au mâche-fer ; 7° les pyrites octaèdres, petites colonnes d'environ deux lignes de longueur, à huit faces polies et noires : il s'en trouve quelquefois de jointes ensemble ; 8° le soufre stérile : il se trouve sur les pierres ponces, et autres pierres dans le plan intérieur ; il est jaune, et n'a que peu d'odeur ; le plan intérieur est quelquefois jaune à cause du soufre, blanc à cause de l'alumine, vert à cause du cuivre et du vitriol, gris à cause du fer ; 9° le soufre pur natif ; 10° le talc, qui se trouve attaché aux pierres que lance le Vésuve : c'est une sorte de pierre transparente comme le verre, et qui se lève par feuilles ; 11° les marcassites : elles se trouvent dans le plan intérieur ; on y distingue toutes sortes de métaux ; leur poids est énorme ; 12° les cristallisations représentant des pierres précieuses de toutes espèces ; 13° les stalagmites dans les grottes, et produites par les infiltrations de la pluie ; 14° eau de mer, mêlée de coquillages ; 15° minéraux de toutes sortes, mélangés, confondus dans ce laboratoire infernal ; 16° les cailloux volcaniques, de diverses nature et couleurs ; 11° enfin les laves. La lave est une matière embrasée et liquide, de la consistance du verre fondu. Elle sort ordinairement des flancs de la montagne pendant les éruptions, et se répand comme un torrent dans les campagnes. Ses couleurs sont variées à l'infini, selon la matière dont elle se compose, car tous les minéraux entrent dans sa formation.

J'arrive enfin au récit de mon ascension, récit qui, je pense, sera lu avec plus d'intérêt, après la notice dont je l'ai fait précéder.

Ce fut au commencement de janvier 1830 que nous partîmes de Naples, à sept heures et demie du matin, pour aller visiter le Vésuve, ce volcan que les Napolitains, dans leur style poétique, appellent *la montagne*, comme les Grecs appelaient Homère *le poëte*, les Romains Virgile. Nous nous fîmes conduire en calèche à Résina, village sur le bord de la mer,

tenant à Herculanum, et le plus proche du Vésuve, qui l'a déjà recouvert quatre fois. A peine descendus de voiture sur la petite place où se tiennent les *ciceroni*, et les ânes qui transportent les voyageurs, nous nous vîmes entourés par la foule. C'était à qui s'emparerait de nous, à qui crierait le plus haut pour nous offrir ses services, ou nous faire prendre ses ânes. On eût dit une émeute. Impatientés, nous envoyons promener hommes et ânes, et comme le dernier des Horaces, nous fuyons pour disperser nos ennemis. Nous partons seuls. Ce ne fut qu'à quelque distance de Résina que nous adoptâmes un guide, qui avait persisté à nous suivre. A neuf heures nous commençons notre ascension. A peine avons-nous dépassé les dernières maisons de Résina, que déjà nous marchons sur les laves dont la couleur noirâtre vient attrister la vue. Déjà, avant-coureurs des fatigues qui nous attendent, les pierres volcaniques, les scories nous déchirent les pieds. Ici, commence cette nature morte, ce principe de destruction, qui tout d'un coup transforme un pays fertile et riant en un désert de la mort. Tout ici a quelque chose d'effrayant et de sinistre. Cependant l'œil se repose de temps en temps sur quelques portions de terrain qui n'ont pas encore été envahies, ou qui, rendues à l'agriculture par la succession des temps, se recouvrent d'arbres et de vignes, et paraissent les oasis de ce désert. C'est là que croît ce vin si renommé, le *Lacryma Christi*. La cendre du volcan fortifie le cep, et dédommage au moins ainsi des maux que parfois elle cause. Aussi, le croirait-on? nulle contrée du globe ne possède dans un même espace autant de population que celle qui entoure le Vésuve. Il est environné d'habitations et de jardins, propriété



(Vue de l'ermitage du Vésuve.)

d'hommes qui oublient leur danger en tâchant de tirer parti de la fertilité du sol, et qui, l'éruption terminée, reviennent élever de nouveau leur maison à l'endroit même qu'une expérience funeste et inutile devrait leur apprendre à fuir. Nous avançons..... bientôt tout est couvert par les laves : on distingue celles produites par les diverses éruptions à la différence de leur couleur. Notre guide nous fait remarquer celle de 1822, qui occupe une immense superficie. La route se dirige presqu'en ligne droite vers le côté du cône qui regarde le nord, jusqu'à ce qu'elle arrive au *Piano delle Ginestre*. Ce plateau, jadis couvert d'arbustes toujours verts, de buissons et de genêts, n'est plus maintenant qu'une étendue déserte, où l'on ne voit autre chose que les surfaces écumeuses de vastes courants de lave qui s'y sont croisés l'un sur l'autre.

A onze heures moins un quart, nous atteignons l'ermitage de San-Salvator, placé sur une petite plate-forme, à l'extrémité occidentale du *Colmo dei Canteroni*. Jusqu'à présent, sa position élevée l'a préservé des laves qui se sont toujours divisées au pied du rocher volcanique sur lequel il repose. Cet ermitage, qui date de 1631, contient une chapelle et quelques chambres. Un ermite habite, là, dit madame de Staël, sur les confins de la vie et de la mort. Devant sa porte sont quelques arbres, dernier adieu à la végétation. Ces ermites ne sont pas toujours des religieux ; il y a environ quarante ans, l'un d'eux, mort dans un âge très-avancé, était un ancien valet de chambre de madame de Pompadour. Quel contraste! Avoir servi les petits soupers de Louis XV, et préparer le repas frugal du voyageur! Quel singulier rapprochement! Trianon au pied du Vésuve!

On conserve à l'ermitage un livre où chaque voyageur inscrit son nom, et quelquefois une pensée.

Chose étonnante! bien rarement le Vésuve a enfanté quelque idée digne de lui. On peut lui appliquer ces vers si naïfs que le tombeau de l'amante de Pétrarque inspira au roi chevalier :

Qui le pourra louer, qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

Autour de l'ermitage sont disposées de petites chapelles, où l'on vient en pèlerinage faire les stations de la *Via Crucis*. Quel lieu plus propre que celui-ci à inspirer les sentiments que Dieu doit attendre de l'homme? Le Vésuve, c'est la crainte; Naples, c'est la reconnaissance.

Laissant l'ermitage à gauche, nous continuons notre route par un chemin assez uni, qui longe la Somma, mamelon au nord du Vésuve. Entre les deux montagnes est une petite vallée qui porte le nom d'*Atrio del Cavallo*. Ce terrain produisait autrefois des plantes et des arbres, et même offrait un pâturage aux chevaux des voyageurs; car c'était là qu'on mettait pied à terre. Depuis l'éruption de 1630, toute végétation a disparu.

La route que nous suivons n'est pour ainsi dire qu'un canal formé par deux courants de lave des éruptions de 1821 et 1822. A gauche sont deux petits cônes, les seuls qui soient restés des six formés en 1820. L'un des deux s'appelle le cône de Gauthrey, nom qui lui a été légué par un malheureux Français qui s'y précipita le 16 janvier 1821 et dont le Vésuve rejeta le corps quarante-huit heures après. Enfin en vingt minutes nous arrivons au pied du cône, la partie la plus difficile de notre ascension.

Mesurant de l'œil la distance qui nous sépare de la cime, il nous semble qu'un quart d'heure nous suffira pour l'atteindre ; aussi, en partant, nous élançons-nous vivement en plantant notre bâton dans la cendre. Nous montons en courant pendant les dix premiers pas, mais cette ardeur s'éteint bien vite. Le cône est presqu'à pic, le sol de la montagne est une cendre fine et glissante qui se dérobe sous nos pas, comme pour nous repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie. Pour avancer d'un pas, il faut en faire deux. Notre guide nous recommande de chercher les endroits où les scories sont en plus grand nombre. Le pied rencontre alors un point d'appui plus solide; mais aussi quelquefois la pierre se détache, et roule en bondissant jusqu'au pied de la montagne. Malheur à qui se trouverait sur son passage!

Bientôt l'eau ruisselle de nos fronts, notre haleine devient plus rapide et plus courte, une cendre fine et sèche s'attachant à notre gosier nous épuise la poitrine. Nos pieds sont déchirés par les scories qui ont rempli nos souliers, qu'heureusement nous avons eu la précaution d'attacher à nos jambes avec des rubans. Harassés, nous nous asseyons sur un bloc de basalte que le volcan a vomi.

Abaissant les yeux, nous apercevons au-dessous de nous, gravissant à pied, une nombreuse société d'Anglais, que nous avions laissée au bas du cône, se disposant à se faire hisser en palanquin, c'est-à-dire sur des chaises attachées à de longs bâtons. Ils avaient dû rassembler huit porteurs pour chacune de ces litières improvisées; mais à peine en route, le porteur de devant glisse et recule, et tombe sur le nez ainsi que le voyageur, parce que le porteur de derrière n'a pas reculé. Un instant après ils changent de rôle, et voilà le voyageur les jambes en l'air. La position n'était pas tenable; il fallut payer et renoncer à un mode de transport qui n'était amusant que pour les spectateurs et pour ceux qui y trouvaient leur profit, et qui, tout en faisant leurs conditions, savaient fort bien que les pauvres étrangers seraient les premiers à renoncer. Il fallut donc mettre pied à terre, et, bon gré mal gré, se contenter de monter comme nous sans autre secours que celui d'un bâton.

Beaucoup de personnes s'attachent à la ceinture de leur guide, et se font ainsi traîner; mais les mouvements se trouvant contrariés, cet aide est plus nuisible qu'utile.

Enfin nous avons repris haleine, nous recommençons à gravir avec une nouvelle ardeur; d'autres difficultés nous attendaient. Plus nous approchons du sommet, plus le terrain s'échauffe, et nos pieds brûlés nous refusent le service. *Andiamo, signori, corraggio!* crie notre guide. Encore un effort.... nous voici arrivés. Nous avons mis deux heures à gravir le cône, nous sommes rendus, en nage, les pieds en sang et calcinés; mais combien ne sommes-nous pas dédommagés par l'admirable spectacle qui s'offre à nos regards! Quels lieux les poëtes pouvaient-ils mieux choisir pour placer les forges de Vulcain ou la demeure des démons?

Qu'on se figure un gouffre de 5,624 pieds de circonférence sur 1340 de profondeur, les parois presqu'à pic, quelquefois même en surplomb. (*V. la gravure.*) De tous côtés sort une fumée brûlante; au fond du cratère, au milieu d'un bassin à surface inégale et de couleur sombre, s'ouvre une large bouche d'environ 40 pieds de diamètre (1). Elle vomit sans cesse des tourbillons de flammes qui s'élèvent presqu'à la hauteur du sommet de la montagne que la fumée dépasse de beaucoup. De minute en minute nous sentons trembler la terre; puis, avec une détonation semblable à celle d'une batterie, le volcan lance à une hauteur prodigieuse des pierres rouges qui reviennent perpendiculairement s'engloutir dans la bouche d'où elles sont sorties, ou qui, tombant un peu à côté, augmentent le petit cône qui s'y est formé.

Enveloppés dans nos manteaux que nous avons eu soin de faire apporter par notre guide, car le froid est piquant au sommet de la montagne, assis sur un quartier de lave, contemplant ce tableau infernal et magique, nous oublions nos fatigues en savourant quelques bouteilles de *Lacryma-Christi*. Un moment nous détachons nos regards de ce gouffre enflammé pour le porter sur la *Campania felix* sur laquelle nous planons. Combien le contraste fait encore ressortir la beauté de ce délicieux golfe de Naples! Qu'il est juste et sublime ce mot de l'auteur *des Martyrs* : C'est le paradis vu de l'enfer!

Voyez à l'orient le promontoire de Sorrente, la patrie du Tasse; Capri, la honte de Tibère, la gloire de nos armées; Ischia, volcan éteint, jadis digne rival du

(1) Ainsi que je l'ai déjà dit, l'aspect et la forme du cratère changent à chaque éruption. Aujourd'hui le cratère est entièrement comblé, et on ne peut plus y descendre.

Vésuve, Procida la Grecque, et puis une longue ligne de la mer azurée. Au midi, le cap Misène, Pouzzol, Pausilippe avec ses bosquets, ses églises et ses villas ; en avant, Naples se déployant en magnifique amphithéâtre; puis, à nos pieds, Portici, Herculanum, Résina, les *Due Torre,* Pompéia et des prairies émaillées de fleurs..... Des fleurs près d'un volcan ! Elles me rappellent cette suave création de l'auteur du *Monastère,* cette frêle et douce Katty, enchaînée à Julien d'Avenel, le brigand qu'elle aime, mais dont chaque mouvement semble devoir briser la trame fragile de son existence éphémère.

Levons-nous et partons. Une rude tâche nous reste à accomplir ; c'est peu d'avoir, du haut de la montagne, contemplé le volcan mugissant sous nos pieds, nous voulons en sonder la profondeur.

Du côté où nous sommes arrivés, la descente du cratère est impossible. Sur un rebord étroit, inégal, n'ayant quelquefois qu'un pied de largeur, il nous faut parcourir la moitié de la circonférence du cratère, marchant entre deux abîmes, à gauche un gouffre de flammes, à droite la partie extérieure du cône; si le pied nous manquait, aucune chance de salut, aucun moyen de nous retenir. Nous arrivons enfin à un point où la paroi est moins perpendiculaire, où la descente est sinon facile, au moins possible. Nous respirons un moment. Ici nous pouvons parfaitement juger de la disposition de la montagne. La Somma, qui vue de Naples paraît aussi haute que le Vésuve, ne semble plus qu'une circonvallation autour de la gigantesque pyramide, élevée de 3,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Rien ne peut offrir un aspect plus sauvage et plus terrible que l'*Atrio del Cavallo*, cette étroite vallée qui les sépare. Au Vésuve et à la Somma, vient se grouper une troisième montagne, celle d'Ottajano. Cette dernière ne peut s'apercevoir de Naples, étant cachée par la Somma. Il y a tout lieu de penser que ces trois montagnes n'en firent autrefois qu'une seule, et que l'Atrio del Cavallo n'est qu'une large crevasse, formée par quelque violente éruption.

Enfin, nous nous lançons dans le cratère : la descente est extrêmement rapide. Nous marchons au milieu de la fumée, dans une cendre brûlante, où nous enfonçons jusqu'aux genoux. Dans certains endroits, la chaleur est si forte, qu'il est impossible d'y rester. Un de mes compagnons ayant eu le malheur de mettre les pieds dans un de ces endroits, la douleur fut si violente, qu'il tomba, et, ne pouvant trouver un point d'appui où reposer ses mains, il ne put parvenir à se relever. Il y serait mort brûlé et étouffé, si à ses cris nous n'eussions envoyé notre guide, qui en quelques instants fut près de lui, le releva et l'aida à regagner le sommet de la montagne, où il attendit la fin de notre périlleuse excursion.

Bientôt nous arrivons au fond du cratère ; il est occupé entièrement par la lave liquide, et au centre est la bouche à feu, qui ne cesse de vomir flammes, pierres et fumée. Sur la lave est une épaisse écume qui surnage, semblable aux glaçons qu'une rivière charrie. C'est sur ces morceaux d'écume, un peu refroidis par le contact de l'air, scories légères qui craquent et s'écrasent, qu'il faut nous aventurer pour parcourir le fond du cratère. Quand nous franchissons une crevasse, nous sommes presque suffoqués par les *moffettes* soufrées et la vapeur ardente qui s'en exhalent.

Dans chaque fente, nous voyons sous nos pieds un feu mille fois plus dévorant que celui des verreries. Si nous y enfonçons l'extrémité de notre bâton, la flamme monte à l'instant même jusqu'à notre bras. Mais nous oublions tout, la curiosité l'emporte, et ce n'est que sortis du cratère, hors de l'impression du moment, que nous avons considéré avec effroi les périls que nous venions de courir. Si la légère écume sur laquelle nous marchions s'était dérobée sous nos pas, si nous étions tombés dans une fente, si le volcan eût vomi une plus grande quantité de pierres ou de laves, nous aurions été anéantis en bien moins de temps que je n'en mets à le dire. Et, l'avouerai-je ? de tant de dangers, on ne retire d'autre fruit que le stérile honneur de pouvoir dire : Je suis descendu dans le cratère ; j'y ai ramassé ces laves, ces minéraux, ces scories couvertes de soufre. On ne voit rien au fond du cratère qu'on ne voie aussi bien et peut-être mieux du haut de la montagne.

Nous remontons avec peine, au milieu des cendres ardentes ; nous parcourons de nouveau la demi-circonférence du volcan, et, parvenus à notre point de départ, nous nous lançons à corps perdu sur cette pente de cendres. En onze minutes, nous descendons le cône, qu'il nous avait fallu deux heures pour gravir.

A cinq heures et demie nous étions à Résina ; à six heures un quart, notre calèche nous déposait à Naples, rompus, brûlés, écorchés, presque morts de lassitude, mais riches de ces souvenirs qui restent à jamais gravés dans l'imagination, et qu'on ne peut trouver avoir payés trop cher au prix de fatigues que quelques jours font oublier. E. B.

UN COMBAT EN CHAMP-CLOS

SOUS LOUIS LE GROS.

(Le comte Hugues de Cressy contre le comte Amaury de Montfort.)

Mais la trompette sonne, ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant ;
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.

Les clairons donnèrent le signal, et les deux combattants se précipitèrent l'un sur l'autre avec la rapidité de la foudre. Leurs glaives se rencontrèrent sur leurs têtes, et le choc en retentit dans l'enceinte. Cent coups furent portés et rendus tour à tour avec la même agilité, parés avec la même adresse. La sueur des deux champions dégouttait sur leurs armures. Un silence morne régnait autour d'eux. Il n'était plus possible de prévoir l'issue de cette lutte terrible. Cependant, par une feinte adroite, Montfort trompa son adversaire, et son glaive tomba d'aplomb sur le casque de Cressy. Le cimier fut brisé, mais la dureté du casque fit dévier le glaive, et l'oreille seule fut

ensanglantée. La fureur de Cressy s'en accrut, sa vigueur en redoubla; le glaive qui l'avait blessé fut brisé en éclats par son épée sur la tête du comte de Montfort, qui passa lestement sa hache dans la main droite et tira son poignard de la gauche. Un autre chevalier que Cressy aurait jeté son épée pour que les armes fussent égales; mais il avait oublié qu'il combattait contre le père de Luciane, et l'aspect de son sang l'avait altéré du sang de son ennemi. Il combattait à la fois du glaive et de la hache; mais l'adroit Montfort savait se garantir de tous les coups; profitant même d'un faux pas que Cressy avait fait en glissant sur le tronçon du glaive qu'il avait jeté dans l'arène, il lui porta sur son gantelet un coup si violent et si rude, que l'épée du barbare tomba de sa main engourdie. Le combat ne fut plus inégal; Montfort pressa son adversaire pour ne lui laisser ni le temps ni la faculté de ramasser son épée. Cependant le danger semblait redoubler la vivacité de Montfort. Un de ses coups eût abattu l'épaule de Cressy, si la plaque d'acier qui la couvrait n'eût été trop fortement trempée pour être même entamée. La riposte fut prompte; et si le tranchant de la hache n'avait rencontré le manche de chêne, c'en était fait du comte de Montfort. Un frémissement de crainte se fit entendre parmi les spectateurs, et cette marque d'intérêt ranima son courage. La hache de Cressy fut si rudement heurtée par la sienne, qu'elle tomba en deux tronçons entre les deux combattants.

Mais Cressy ne se laissa point déconcerter par ce malheur. Avant qu'un dernier coup fût venu le frapper, il s'était précipité sur son adversaire et l'avait enlacé de ses bras nerveux. La hache d'Amaury était désormais inutile; elle ne pouvait agir, elle ne pouvait frapper qu'au hasard sur le dos de Cressy; et Montfort, serré comme dans un étau, n'avait qu'un bras pour se défendre. Il abandonna son arme, et les deux champions furent réduits à leurs poignards. Etroitement embrassés l'un par l'autre, chacun d'eux cherchait à fatiguer son adversaire, à le renverser sur l'arène. Leurs muscles tendus montrèrent longtemps une vigueur égale, longtemps la victoire parut incertaine; mais le comte de Montfort luttait avec le poids de cinquante années contre un colosse qui était dans toute la vigueur de la jeunesse. Cressy lui fit perdre terre et le renversa sous lui sans l'abandonner. Son genou, posé sur le ventre de son ennemi, le pressait comme un tigre acharné sur sa proie; et, lui arrachant le poignard dont Montfort cherchait encore à le frapper, lui portant le sien à la gorge en lui comprimant la visière de sa main gauche :

« Rends-toi, dit-il, confesse que tu es vaincu!

— Grâce! grâce! » criaient les spectateurs tremblants de cette longue et terrible lutte. Le roi Louis jeta son sceptre dans la lice, les juges du camp se levèrent, et les sons du cor transmirent à Cressy l'ordre de cesser le combat.

VIENNET.

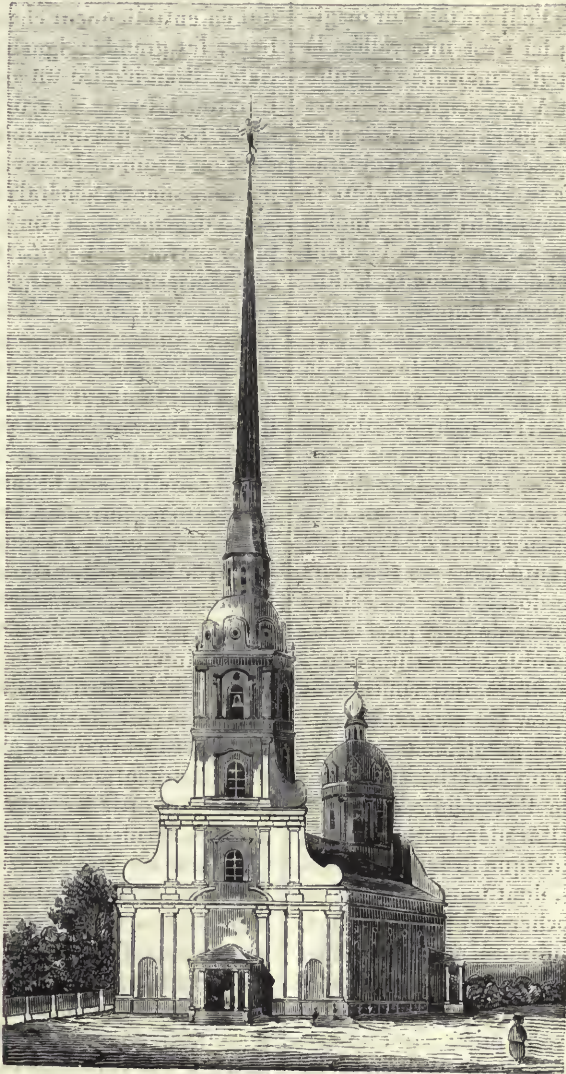


(Vue intérieure du cratère en 1830. —Voir pag. 181.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

RUSSIE. — SAINT-PÉTERSBOURG.



(Eglise de Saint-Pierre et Saint-Paul, dans la forteresse.)

SAINT-PÉTERSBOURG.

ÉGLISE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL, DANS LA FORTERESSE.

La ville de Pétersbourg, bâtie avec ensemble, ne renferme rien qui la dépare ; on n'y voit point de ces quartiers fangeux, de ces rues étroites et tortueuses qui blessent à chaque instant les regards d'un étranger visitant les principales villes de l'Europe, Londres comme Paris, Vienne, Naples ou Berlin. L'aspect en est grand, régulier, jeune et majestueux ; on dirait qu'un pouvoir surnaturel en fut le créateur. Comment, en effet, ne pas être saisi d'admiration en songeant que cette immense et magnifique cité, élevée sur pilotis, s'est fait place au milieu de marais impraticables ? quel prodige d'efforts et de constance ! Il est impossible de n'être pas frappé d'étonnement à l'aspect de ces vastes rues dont l'œil ne saurait mesurer la longueur, de ces places, de ces quais, de ces larges canaux ouverts à la Newa, de cette profusion de palais et d'édifices élevés comme par enchantement sur un sol que des marais infects paraissaient défendre, il y a cent ans à peine, contre les entreprises de l'homme ! Toutefois ces monuments, qui semblent attester chez les Russes de si grands progrès dans les arts, ne sont point leur ouvrage ; c'est aux lumières, aux talents des étrangers, appelés et retenus en Russie,

qu'on doit presque tout le lustre et l'éclat dont brille la résidence des czars.

Saint-Pétersbourg est situé à l'embouchure de la Newa, qui l'environne presque entièrement de ses eaux, se divise en plusieurs bras, et forme des îles dans lesquelles sont placés plusieurs quartiers de la ville. Lorsqu'on arrive par mer à Saint-Pétersbourg, il faut toujours passer par Cronstadt, et de ce port une vue agréable et gracieuse prépare l'œil au tableau magique que la capitale va offrir ; ici c'est une vallée, là un jardin charmant, partout des maisons élégantes qui appartiennent la plupart à des seigneurs russes ou à des négociants étrangers ; mais ce qui fixe surtout l'attention, ce sont les palais impériaux d'Oranienbaum, de Péterhoff et de Strelnaïamysa. Sur la rive gauche du golfe, la vue est moins variée, moins riante ; mais les belles forêts de sapins qui la bordent ont quelque chose de sévère et de majestueux. Enfin, le milieu du tableau est terminé à l'horizon par les deux clochers de l'Amirauté et de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. En remontant le grand bras de la Newa, la ville se présente sur une longueur de plus d'une lieue. A droite, on a la rive méridionale du fleuve, bordée d'un magnifique quai de granit. Plus loin, on voit la place de Pierre Ier, sur laquelle se trouve la statue équestre de cet empereur ; au delà du pont qui conduit de cette place à l'île de Wasilief, est le vaste édifice de l'Amirauté, avec ses chantiers et son beau clocher à flèche dorée, lequel, éclairé par le soleil, semble une colonne de feu ; puis le palais impérial, dont la vaste étendue et la saillie dérobent aux yeux les autres édifices qui continuent d'embellir cette rive de la Newa. Du côté de Wasili-Ostroff, c'est-à-dire sur la rive septentrionale, à gauche du voyageur, est encore un superbe quai, tout en granit, avec le palais de l'Académie des arts, l'hôtel du corps des Cadets, l'Académie des sciences et la nouvelle Bourse, et à quelque distance, la forteresse de Saint-Pétersbourg, dont tous les ouvrages sont revêtus de granit ; le clocher de l'église du fort, qui, doré comme celui de l'Amirauté, produit un effet magique. Enfin, toute cette vue que l'on peut embrasser presque d'un coup d'œil quand on arrive à Saint-Pétersbourg par eau, se termine par l'hôpital militaire, situé dans le quartier de Wibourg. Le voyage par terre n'offre presque aucun point de vue ; on entre dans la ville par un arc de triomphe, à une seule arcade, d'un style noble et simple, surmonté d'urnes en marbre blanc.

Outre les bras nombreux formés par la Newa, Saint-Pétersbourg renferme plusieurs canaux qui arrosent la partie méridionale de la ville, et coupent en cercles irréguliers l'immense quartier de l'Amirauté. Les principaux sont le canal de la Moïka, le canal de Catherine qui a près d'une lieue de longueur, et enfin la Fontanka, le plus long et le plus large de tous les canaux de la cité. Les quais de Saint-Pétersbourg sont un de ses plus beaux et de ses plus riches ornements ; celui qui borde la rive gauche de la Newa est surtout remarquable ; il s'élève au moins de 10 pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve ; dans toute sa longueur règne un trottoir large de 7 à 8 pieds, tout en granit. Les ponts ne répondent pas à la beauté des quais ; le cours rapide de la Newa, et les glaces qu'elle charrie au printemps et en automne, sont cause que l'on n'a pu jusqu'à présent jeter des ponts finis sur le fleuve ; il a fallu se servir de ponts de bateaux. Au printemps, avant que les ponts soient rétablis, et en automne quand ils sont ôtés à cause des approches de l'hivernage, on trouve, aux endroits où on les passe ordinairement, de grandes gondoles qui ont dix à douze rameurs ; elles appartiennent aux différents ministères de l'empire, qui en entretiennent chacun deux, ou à des particuliers ; les grands seigneurs ont leurs gondoles spéciales. Rien n'offre un aspect plus éclatant et plus frais que les rues de Saint-Pétersbourg, tant à cause de la forme des maisons, que des couleurs claires dont on a soin de les revêtir de temps en temps. Les maisons sont en général construites en briques, et ont peu d'ornements, si l'on excepte les colonnes que l'on place partout ; la plupart des maisons de Saint-Pétersbourg ont deux étages ; il est rare d'en voir qui en aient trois ou quatre. Il existe encore dans beaucoup de rues quelques maisons en bois ; comme ce genre de construction est défendu, on ne relève pas même celles qui tombent. Il faut cependant convenir que si ces maisons n'étaient pas aussi exposées aux incendies, elles mériteraient la préférence dans tout le nord, car elles sont beaucoup plus chaudes que celles qui sont en pierres ou en briques.

Passant ensuite à l'examen des principaux monuments de Saint-Pétersbourg, nous commencerons par le *palais impérial d'hiver*. Cet édifice est plus remarquable par sa grandeur colossale et la magnificence de son intérieur, que par la beauté de son architecture. Il a été bâti vers le milieu du siècle dernier par un architecte italien, ce qui ne l'empêche pas d'être de fort mauvais goût ; des ornements inutiles le surchargent, on est frappé surtout d'une manière désagréable par les entailles faites dans les frises et dans les corniches pour les fenêtres et les ornements. Ce palais est composé d'un rez-de-chaussée, d'un bel étage et d'un attique ; le toit est entouré d'une balustrade ornée de statues ; mais comme elle n'est point à jour, l'effet en est désagréable. Le palais forme un carré long, au milieu duquel est une cour assez vaste ; l'entrée principale, qui mène au grand escalier, n'est destinée que pour des souverains et des ambassadeurs. Le bel étage renferme les grands appartements de cérémonies, ceux des membres de la famille impériale, et la chapelle, où l'on remarque un tableau de Lagrenée qui représente la Vierge Marie portée sur des nuages au milieu des apôtres qui la contemplent. Le faîte de l'édifice est occupé par un jardin suspendu à la manière asiatique ; il y a un autre jardin d'hiver entièrement environné et couvert de vitrages : il peut assez se comparer à une vaste serre chaude. Le *palais de marbre*, riche dans ses détails, a de grands défauts dans son ensemble ; tous les étages sont revêtus de marbre et embellis de colonnes ; mais ce qui est surtout remarquable, ce sont les portes toutes de bronze doré, et d'un travail très-fini. Le *palais Saint-Michel* a été élevé par Paul Ier sur les ruines du *palais d'été*, disgracieuse construction en bois de l'époque de Pierre le Grand. Le portail de ce palais est composé de huit colonnes de marbre rougeâtre du pays, il a trois portes grillées soutenues par quatre piliers de granit ; l'édifice forme un carré entouré de tous côtés par des canaux. L'architecture

n'offre qu'une masse monstrueuse de pierres rougeâtres, environnée de fossés et de ponts-levis. On prétend que l'empereur Paul, si singulier, si fantasque, avait fait peindre son palais en rouge par une galanterie à sa manière : une dame de la cour se présenta dans une assemblée en gants rouges, et le prince en envoya un à son décorateur, avec ordre de donner cette couleur à son palais ; plusieurs seigneurs, pour plaire au prince, firent également peindre leurs maisons en rouge, ce qui certes n'a pas contribué à leur donner un joli coup d'œil. L'intérieur de ce palais n'offre dans ce moment rien de remarquable, car à la mort de Paul Ier on a fait transporter ailleurs tout ce qu'il renfermait.

Un monument digne d'occuper les regards du voyageur, après les palais, c'est la forteresse située dans l'île de Saint-Pétersbourg, que Pierre Ier fit bâtir, et que l'on peut regarder avec raison comme la première base de la ville. Ses murs, fortifiés de cinq bastions réguliers, environnent une petite île d'un quart de lieue de tour ; du côté de la terre, elle n'a qu'une porte qui conduit à l'île Saint-Pierre par le moyen d'un pont-levis. Cette forteresse, qui pouvait être utile lorsqu'on l'a construite, ne l'est plus aujourd'hui, ni pour la défense de la ville, puisqu'elle se trouve au centre et ne la domine pas, ni pour servir de retraite en cas de prise ; elle n'est propre qu'à faire une prison d'Etat. Pendant que Pierre Ier la faisait bâtir, il occupait une petite maison de bois que l'on voit encore dans une île voisine, et autour de laquelle on a construit une espèce d'enveloppe en maçonnerie, qui la met à l'abri des dégradations, et n'empêche pas cependant qu'on ne l'examine. Elle est composée de trois pièces : un salon, une salle à manger et une chambre à coucher ; rien de cela n'est commode, tout est même d'une simplicité grossière ; mais Pierre le Grand, occupé de ses vastes projets, presque toujours à la tête des ouvriers qu'il animait de son exemple, n'avait pas le temps de songer à se procurer une habitation commode et élégante ; c'était un lieu de repos, et non pas un boudoir, dont il avait besoin. En plaçant sa demeure dans une île, tandis que les importants travaux qu'il dirigeait sur la rive opposée appelaient sa surveillance journalière, Pierre, à qui, dès sa plus tendre enfance, l'aspect de l'eau inspirait une terreur involontaire, prétendit s'imposer l'obligation de traverser la Newa deux fois par jour, et il parvint ainsi à dompter la nature.

Le premier édifice qui frappe les regards et appelle l'attention dans l'intérieur de la forteresse, est l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont nous donnons la gravure ; elle est peu régulière, mais elle mérite d'être vue parce qu'elle renferme les tombeaux de Pierre Ier et de ses successeurs. Ces tombeaux sont en granit et sans aucun ornement ; chacun d'eux porte une simple plaque d'airain, indiquant le nom du prince dont il renferme les dépouilles, l'année de sa naissance et la durée de son règne ; mais les trophées qui couvrent les murailles du temple parlent plus haut que toutes les épitaphes, et, en rappelant les exploits qui ont signalé le passage de ces souverains sur le trône, ces riches boucliers, ces massues, ces hallebardes, ces étendards persans, moldaves et turcs, enveloppent les tombes impériales d'une ombre glorieuse. L'église Saint-Pierre et Saint-Paul est surmontée d'une coupole et d'un clocher de forme carrée et pyramidale, haut de 385 pieds, en y comprenant la flèche et la croix ; ce clocher, revêtu de feuilles d'airain doré, domine toute la ville, et semble de loin s'élancer du sein de la Newa qui baigne les remparts du fort. L'intérieur du monument, dont la principale voûte est soutenue par douze colonnes, est orné de pilastres, de frises et d'arabesques ; on y remarque plusieurs beaux tableaux, de riches sculptures en bois, et la *porte sainte*, remarquable par sa dimension et son extrême magnificence. Près de l'église, on voit dans un bâtiment fait exprès, *le Petit-Grand-Sire*, première chaloupe qui frappa les yeux de Pierre le Grand.

La place de Pierre Ier tient à celle de Saint-Isaac, ce qui la rend une des plus vastes de Saint-Pétersbourg ; toutefois elle est moins célèbre par son étendue que par la statue équestre de Pierre Ier érigée sous le règne de Catherine. L'empereur, monté sur un coursier fougueux, est assis sur une peau d'ours, pour figurer, dit l'auteur de la statue, l'état de barbarie dans lequel il a trouvé son peuple. Les obstacles qu'il a eu à vaincre pour le civiliser sont représentés par le rocher escarpé au sommet duquel s'élance le cheval. Le czar est vêtu à l'asiatique ; une couronne de lauriers ceint son front ; sur le piédestal, on lit d'un côté ces mots gravés en lettres d'or : *Petro primo, Catharina secunda*, 1782 ; de l'autre côté est la même inscription en russe. La place du palais d'hiver est, après celle de Pierre Ier, la plus belle de Saint-Pétersbourg ; c'est au milieu que s'élève, majestueuse, la colonne Alexandrine bien connue de nos lecteurs.

Les étrangers ne manquent jamais de visiter à Saint-Pétersbourg deux chambres qui font partie du bâtiment de l'Académie des sciences ; on pourrait les appeler les chambres de Pierre Ier, car dans la première on voit un lustre d'ivoire, des plats, des assiettes, des coupes en bois, faits de sa propre main ; contre les murs et dans les armoires, il y a aussi de lui divers ouvrages de cuivre qui représentent des siéges et des combats. Dans la seconde chambre on montre une figure en cire du czar, très-ressemblante ; il est dans un costume fort riche, c'est celui qu'il portait le jour où il couronna Catherine. Un peu plus loin, on aperçoit le costume qu'il aurait peut-être mieux valu lui donner, parce qu'il le porta toute sa vie, et qu'il ne parut qu'une fois avec celui dont on l'a revêtu : c'est un simple uniforme vert, une épée à manche de cuivre, un chapeau à trois cornes, percé d'une balle à la bataille de Pultawa. Un tout petit cabinet contient enfin l'habillement de matelot qu'il portait à Saardam et à Cronstadt. Dès qu'il eut appris, en 1703, l'arrivée du premier vaisseau hollandais à Cronstadt, Pierre Ier vola à sa rencontre dans une chaloupe ; travesti en matelot, il avait ordonné aux seigneurs de sa suite de prendre le même costume ; il convoya le vaisseau dans son passage de Cronstadt à Pétersbourg, et le conduisit heureusement jusque dans le port. Qu'on juge de l'étonnement du capitaine et de l'équipage invités à la table du prince, lorsqu'ils reconnurent dans l'empereur le pilote dont ils avaient admiré l'habileté ! Pierre, après les avoir comblés de présents, exempta de tous droits la cargaison du navire, et, bravant les rigueurs de la saison déjà avancée, les reconduisit jusqu'à Cronstadt. C'est ainsi que

ce souverain, qui imprima un caractère de grandeur et de majesté à toutes ses entreprises, ne négligea rien pour attirer l'industrie de l'étranger dans le nouveau port dont il avait deviné l'importance future.

FRANCE. — CHARENTE-INFÉRIEURE.

La Rochelle, l'île de Ré et l'île d'Oléron. — Rochefort et l'île d'Aix.

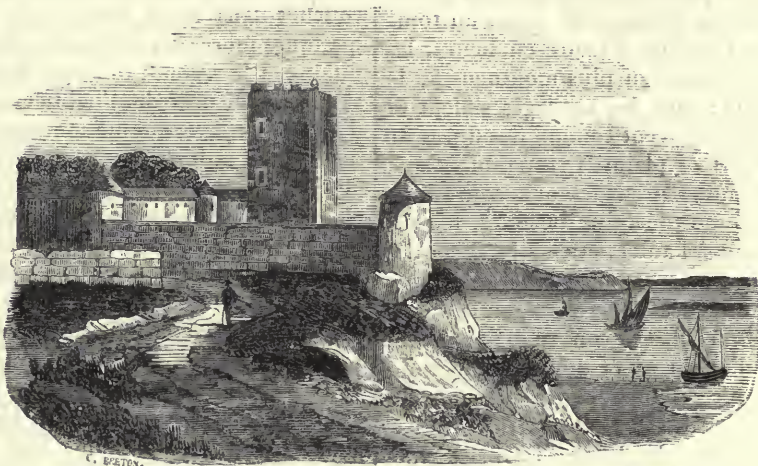
Lorsqu'on fait route du nord vers l'ouest de la France ; lorsqu'on a suivi les rives de la Loire ; lorsqu'on a visité ces châteaux bâtis à des femmes par des rois : Chambord et ses escaliers mystérieux, ses balcons, ses tourelles, ses coupoles quasi orientales ; Chenonceaux, cette *villa* italienne debout sur un pont ; lorsqu'on a erré à travers les champs de genêts de la Vendée ; lorsqu'on aborde ensuite Niort et la route de La Rochelle, certes on est bien tenté de revenir sur ses pas, et de ne voir au delà qu'un désert sans nom. Aux abords de La Rochelle, la plaine est morne et stérile ; elle convient à cette ville déchue. On sait quel rôle La Rochelle a joué dans l'histoire, quelle haute position elle s'était acquise par son commerce d'outre-mer, quelle lutte elle soutint contre le pouvoir royal après avoir accepté sa suzeraineté au XIVe siècle ! Laissée comme place forte aux protestants par l'édit de Nantes, elle se gouvernait elle-même ; elle élisait parmi ses marchands vingt-quatre échevins que ce titre seul anoblissait, et un maire, qui ne reconnaissait au-dessus de lui que le roi et les princes du sang. La puissance de Richelieu, malgré une défense inouïe et désespérée, brisa l'orgueil de cette municipalité. Mais pour avoir vu crouler avec ses remparts et ses priviléges son influence politique, sa destinée de ville indépendante, La Rochelle n'en garda pas moins sa vieille opulence ; fortifiée de nouveau par Vauban, elle prit rang, grâce à sa position, parmi les premiers ports de France ; après toutefois l'émancipation de l'Amérique, la dépossession de nos colonies de la Louisiane et du Canada, elle déchut rapidement. Flottes et armement, tout fut délaissé. Sa rade est maintenant déserte, son bassin vide ; quelques expéditions pour la pêche de la morue, un faible commerce de bois du Nord, voilà toute sa vie commerciale. Aussi ne trouve-t-on dans les rues nulle activité, nul mouvement ; la vieille tour du port va crouler, et les vieux navires au radoub pourrissent dans leur chantier. La Rochelle lutte contre sa mauvaise destinée ; elle tente toutes les industries, toutes les ressources, mais elle paraît triste et comme accablée sous tant d'efforts impuissants. De lourdes arcades pèsent sur les boutiques de ses maisons ; les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées ; point de monuments qu'un lourd Hôtel-de-Ville, souvenir glorieux d'une autre époque, avec son escalier, d'où le brave maire Guiton haranguait la multitude, et l'encourageait à la résistance pendant le mémorable siége.

En face du port de La Rochelle, les deux îles de Ré et d'Oléron forment une immense rade, dont l'entrée est le pertuis d'Antioche. La plus grande longueur de l'île de Ré est de sept lieues, en y comprenant les rochers des Baleines, qui la prolongent d'une lieue ; sa largeur, extrêmement réduite dans son centre, où elle n'a qu'une demi-lieue, l'est environ de deux en deçà et au delà de cette espèce d'isthme ; son territoire, généralement peu fertile, ne produit ni blés ni pâturages ; les arbres y sont rares ; mais l'île abonde en vignobles. La population de l'île de Ré est de dix-huit mille habitants ; elle renferme plusieurs villages, les bourgs d'Ars, de la Flotte et la petite ville de Saint-Martin. Quatre forts la défendent : ceux de la Prée, de Martray, de Sablonceaux, et la citadelle de Saint-Martin, dont les fortifications, augmentées depuis par Vauban, résistèrent en 1628 aux efforts de l'escadre anglaise chargée de protéger La Rochelle contre l'armée que commandaient Louis XIII et Richelieu. — L'île d'Oléron, quoique un peu plus grande que celle de Ré, est cependant moins peuplée ; elle ne compte que seize mille habitants ; la côte occidentale porte le nom de sauvage, parce que, continuellement battue par les vents et par les flots, elle n'offre que des rochers affreux entrecoupés de dunes, et aucun asile aux bâtiments surpris par la tempête. Oléron était connue des anciens ; plusieurs géographes de l'antiquité en font mention sous les noms d'*Uliarus* ou d'*Olerum*. Les marins de cette île ont toujours joui d'une grande célébrité ; leurs institutions furent aux Français ce que celles de Rhodes furent aux Romains. Leurs lois relatives à la navigation, appelées Jugements d'Oléron, sont un monument de la jurisprudence maritime ; elles appartiennent au XIIe siècle, et n'en sont pas la production la moins remarquable. Éléonore d'Aquitaine, qui les fit rédiger à son retour de la Terre-Sainte, ayant été témoin de la grande autorité qu'avait dans tout l'Orient le livre du Consulat de la mer, voulut procurer un bienfait semblable au pays qu'elle gouvernait. L'île d'Oléron est traversée, dans presque toute son étendue, par une grande route qui vient aboutir à la tour de Chassiron, fanal élevé à une des extrémités de l'île, pour indiquer aux vaisseaux l'entrée du pertuis d'Antioche, qui la sépare de l'île de Ré.

En quittant La Rochelle et les îles qui la protégent pour aller à Rochefort, on a à parcourir une route vraiment sinistre : la mer vient mourir au bord du chemin ; les goëlands, chassés par les coups de vent, dessinent leurs ailes blanches sur des nuages perpétuellement sombres. A peine trouve-t-on quelques maisons sur cette route pour relayer. Aussi salue-t-on avec bonheur, dès qu'on l'aperçoit, le dôme de l'hôpital et les remparts de Rochefort ; on trouve dans la ville des rues larges, bien alignées et plantées d'arbres ; une belle place au centre, avec une fontaine et son inévitable naïade, couronnée de roseaux. Ses maisons basses, même avec leurs contrevents peints, lui donnent un air de village enrichi, et si les villes modernes ne portent avec elles ni trace ni intérêt historique, elles ont l'avantage d'être mieux bâties, mieux aérées. C'est une histoire d'hier que celle de Rochefort : on sait que c'est le génie de Colbert qui fit sortir ce port des marais de la Charente ; mais Rochefort a beaucoup perdu de son ancienne splendeur ; la construction languit comparativement aux temps de guerre ; on laisse tomber en pièces sur

les chantiers ces énormes masses, vaisseaux de haut bord, *l'Ulm*, *le Du Guesclin*, *le Comte d'Artois*, qui ont déjà trois fois changé de nom et subi trois baptêmes politiques. Rochefort n'a guère de remarquable que son port et son hôpital, bâti dans le goût simple, sévère, mais quelque peu contourné du grand siècle. C'est à Rochefort que Napoléon tombé trouva un dernier asile, un dernier cri d'enthousiasme et des bras levés pour le défendre : cri impuissant; protestation perdue contre un décret inexorable ! C'est sur la grève de l'île d'Aix qu'il brisa son épée, et que vint mourir sa dernière espérance.

Cette île d'Aix, située entre la terre ferme et l'île d'Oléron, importante par sa position pour la défense du port de Rochefort, a été jadis vraisemblablement unie au continent; placée vis-à-vis la côte de Fouras, elle était autrefois couverte de chênes verts, comme toute cette côte. S'il faut ajouter foi à un procès-verbal dont un vieil historien fait mention, on ne pourra révoquer en doute l'ancienne jonction de cette île à la terre ferme : « Par les titres et procès-verbaux, dit-il, de l'état auquel toutes choses étaient en l'année 1430, il y avait entre la ville de Châtel-Aillon et l'île d'Aix une cité nommée Monmeillan qui en dépendait, à laquelle cité et à ladite île on pouvait aller par terre et à pied sec, de basse mer, en passant sur quelques pierres, selon que rapportent les anciens ouïs du pays, et avoir vu gens qui de leur temps y avaient passé ; ce qui est grandement à remarquer pour l'ancienne connaissance des lieux, quoique les choses ne soient plus. » La position des lieux confirme l'exposé de ce procès-verbal. Entre la pointe de l'Aiguille et l'île



(Vue de l'île d'Aix.)

d'Aix, se trouve un îlot, nommé Enet, très-voisin de cette île ; cet îlot communique avec l'île d'Aix par une chaussée naturelle, formée de gros blocs de rochers et submergée actuellement. Au sud-est de la Charente, on voit l'île *Madame*, distante du continent d'environ 500 toises. Quand la mer est basse, on peut aller à pied sec du continent dans cette île ; et de la pointe de cette île partent des rochers plats qui s'avancent vers l'île d'Aix. Lorsqu'on jette les yeux sur la proximité et la correspondance de tant de morceaux isolés, peut-on ne pas croire qu'ils étaient unis autrefois? Cette multitude d'écueils semés entre les îles et le continent, ces files de rochers dont les pointes s'allongent vers les îles, ne sont-elles pas le squelette du corps massif dont la mer a dévoré les parties?

Besly prétend qu'au IXe siècle il y avait des moines dans l'île d'Aix ; mais les Normands, ayant infesté ces côtes en 845, égorgèrent ces pieux solitaires et ruinèrent le monastère après l'avoir pillé. Nul monument historique ne confirme ce fait. En 1077, fut établi dans l'île d'Aix un monastère par les soins d'Isambert, seigneur de Châtel-Aillon, et l'acte de fondation ne parle pas d'un établissement antérieur. Pierre l'Hermite ayant été élu abbé de Cluny en 1122, vint en Aquitaine faire la visite des maisons de son ordre. Pierre de Poitiers, moine de Cluny, élevé plus tard à la dignité de chancelier de l'université de Paris, célébra en vers le passage du célèbre prédicant à l'île d'Aix. Il ne paraît pas que celui-ci ait été fort sensible aux compliments du poëte, car quelques jours après il lui écrivit en ces termes : « Je vous plains, mon cher fils, de vous voir livré à l'étude des sciences profanes; je regrette le prix du temps que vous employez en de stériles recherches. Quel fruit en retirez-vous? Vous arrangez dans une fiction poétique des mensonges séduisants..... » La lettre de l'abbé de Cluny, d'une longueur démesurée, est toute sur le même ton. Le monastère de l'île d'Aix fut totalement détruit par les protestants, durant les guerres civiles des XVIe et XVIIe siècles.

L'île d'Aix a environ un quart de lieue de long, sur à peu près un demi-quart de lieue de large ; elle offre un territoire fertile en vins et en pâturages. On y trouve un village dont la population est d'environ deux cent quarante habitants, pour la plupart occupés à la pêche ; la population totale de l'île ne va pas au-delà de quatre cent cinquante personnes. C'est

dans cette rade que les vaisseaux partis de Rochefort complètent leur équipement et mouillent en attendant les vents favorables pour appareiller. L'île d'Aix est bien fortifiée et défendue par un château ; c'est un point militaire important qui contribue à la sûreté du port de Rochefort. Les Anglais s'en emparèrent en 1757, et l'abandonnèrent, après en avoir fait sauter les fortifications; des batteries formidables la mettent aujourd'hui à l'abri de toute nouvelle tentative.

UNE TEMPÊTE.

« . . . .

Le vent se modère, il tourne un peu pour nous; nous fuyons, par un ciel gris et brumeux, vers le golfe de Damiette; nous perdons de vue toute terre; la journée, nous faisons bonne route ; la mer est douce, mais des signes précurseurs de tempête préoccupent le capitaine et le second; elle éclate au tomber du jour; le vent fraîchit d'heure en heure, les vagues deviennent de plus en plus montueuses; le navire crie et fatigue; tous les cordages sifflent et vibrent sous les coups de vent comme des fibres de métal; ces sons aigus et plaintifs ressemblent aux lamentations des femmes grecques aux convois de leurs morts; nous ne portons plus de voiles, le vaisseau roule d'un abîme à l'autre, et chaque fois qu'il tombe sur le flanc, ses mâts semblent s'écrouler dans la mer comme des arbres déracinés, et la vague écrasée sous le poids rejaillit et couvre le pont; tout le monde, excepté l'équipage et moi, est descendu dans l'entre-pont; on entend les gémissements des malades et le roulis des caisses et des meubles qui se heurtent dans les flancs du brick. Le brick lui-même, malgré ses fortes membrures et les pièces de bois énormes qui le traversent d'un bord à l'autre, craque et se froisse comme s'il allait s'entr'ouvrir. Les coups de mer sur la poupe retentissent de moment en moment comme des coups de canon ; à deux heures du matin la tempête augmente encore ; je m'attache avec des cordes au grand mât, pour n'être pas emporté par la vague et ne pas rouler dans la mer lorsque le pont incline presque perpendiculairement. Enveloppé dans mon manteau, je contemple ce spectacle sublime, je descends de temps en temps sous l'entre-pont pour rassurer ma femme couchée dans son hamac. Le second capitaine, au milieu de cette tourmente affreuse, ne quitte la manœuvre que pour passer d'une chambre à l'autre, et porter à chacun les secours que son état exige : homme de fer pour le péril et cœur de femme pour la pitié; toute la nuit se passe ainsi. Le lever du soleil, dont on ne s'aperçoit qu'au jour blafard qui se répand sur les vagues et dans les nuages confondus, loin de diminuer la force du vent, semble l'accroître encore; nous voyons venir, d'aussi loin que porte le regard, des collines d'eau écumante derrière d'autres collines. Pendant qu'elles passent, le brick se torture dans tous les sens, écrasé par l'une, relevé par l'autre; lancé dans un sens par une lame, arrêté par une autre qui lui imprime de force une direction nouvelle, il se jette tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre; il plonge la proue en avant comme s'il allait s'engloutir; la mer, qui court sur lui, fond sur sa poupe et le traverse d'un bord à l'autre; de temps en temps il se relève ; la mer, écrasée par le vent, semble n'avoir plus de vagues et n'être qu'un champ d'écumes tournoyantes; il y a comme des plaines, entre ses énormes collines d'eau, qui laissent reposer un instant les mâts ; mais on rentre bientôt dans la région des hautes vagues, on roule de nouveau de précipices en précipices. Dans ces alternatives horribles, le jour s'écoule ; le capitaine me consulte : les côtes d'Égypte sont basses, on peut y être jeté sans les avoir aperçues; les côtes de la Syrie sont sans rade et sans port : il faut se résoudre à se mettre en panne au milieu de cette mer, ou suivre le vent qui nous pousse vers Chypre. Là, nous aurions une rade et un asile, mais nous en sommes à plus de quatre-vingts lieues. Je fais mettre la barre sur l'île de Chypre, le vent nous fait filer trois lieues à l'heure, mais la mer ne baisse pas. Quelques gouttes de bouillon froid soutiennent les forces de ma femme et de mes compagnons toujours couchés dans leurs hamacs. Je mange moi-même quelques morceaux de biscuit, et je fume avec le capitaine et le second, toujours dans la même attitude sur le pont, près de l'habitacle, les mains passées dans les cordages qui me soutiennent contre les coups de mer. La nuit vient plus horrible encore; les nuages pèsent sur la mer, tout l'horizon se déchire d'éclairs, tout est feu autour de nous : la foudre semble jaillir de la crête des vagues confondues avec les nuées; elle tombe trois fois autour de nous ; une fois, c'est au moment où le brick est jeté sur le flanc par une lame colossale; les vergues plongent, les mâts frappent la vague, l'écume qu'ils font jaillir sous le coup s'élance comme un manteau de feu déchiré dont le vent disperse les lambeaux semblables à des serpents de flamme ; tout l'équipage jette un cri ; nous semblons précipités dans un volcan : c'est l'effet de tempête le plus effrayant et le plus admirable que j'aie vu pendant cette longue nuit ; neuf heures de suite, le tonnerre nous enveloppe ; à chaque minute, nous croyons voir nos mâts enflammés tomber sur nous et embraser le navire. Le matin, le ciel est moins chargé, mais la mer ressemble à une lave bouillante; le vent qui tombe un peu et qui ne soutient plus le navire, rend le roulis plus lourd ; nous devons être à trente lieues de l'île de Chypre. »

LAMARTINE.

FRANCE.

CHATEAU DE VAUX-LE-PRASLIN (SEINE-ET-MARNE).

Le château de Vaux-le-Praslin est situé à dix lieues de Paris, sur les bords de la Seine, près de Melun. Trop souvent l'aspect d'un grand monument rappelle de grandes infortunes, et des voûtes qu'on croyait muettes ont quelquefois raconté au voyageur la chute d'un homme puissant. Tel est le sentiment que l'on éprouve à la vue de Vaux-le-Praslin. En voyant ce superbe édifice, on se souvient involontairement du nom de son premier possesseur, de Fouquet, ce fier surintendant dont la disgrâce fut un des premiers actes du règne de Louis XIV, alors que le monarque prit en mains les rênes de l'État. Fouquet, l'élève de Mazarin, en avait imité les magnificences dans ses

palais ; il s'était fait le protecteur des arts, de la poésie, de tout ce qui vivait alors de l'esprit et de l'intelligence ; son impulsion généreuse, sa protection d'or furent plus fécondes que celles de Colbert ; c'est lui qui créa ce système dont son successeur reçut tout l'éclat. Dans la vieille monarchie c'était une ancienne coutume de sacrifier le surintendant des finances aux clameurs du peuple ; par là on semblait venger les pauvres payeurs d'impôt, soulager les villes et les campagnes chargées de tailles et gabelles. La disgrâce de Fouquet est une résolution arrêtée dans l'esprit de Louis XIV dès qu'il prend la conduite des affaires ; il croit cette disgrâce une chose nécessaire à la force de son pouvoir, et il n'attend plus que l'instant propice pour l'exécuter.

Commencé en 1653, le château de Vaux et ses vastes jardins coûtèrent à Fouquet dix-huit millions, somme équivalente à près de trente-six millions de notre époque ; ce superbe domaine fut d'abord appelé Vaux-le-Vicomte. L'architecte Levau, que Boileau prétend être le véritable auteur de la colonnade du Louvre, construisit le palais ; les jardins commencèrent la réputation de Le Nôtre ; les peintures furent exécutées par Lebrun et les premiers artistes du temps. Entreprendre ici la description détaillée du château de Vaux serait s'engager dans une nomenclature nécessairement froide et surabondante ; mais nous ne saurions nous dispenser d'en signaler les principales beautés.

L'avant-cour est décorée de portiques et fermée, du côté de l'avenue, par une grille que soutiennent des cariatides ; deux bassins enrichis de groupes ornent la cour du château, qui lui-même est entouré de larges fossés remplis d'eau vive et bordés d'une balustrade de pierre. Un immense vestibule communique à un grand salon ovale dont l'architecture se compose d'arcades et de pilastres ; quatre statues de marbre, d'après l'antique, remplissent quatre de ces arcades. Les appartements sont ornés de figures en stuc et de peintures magnifiques. On remarque un riche plafond du peintre Lebrun représentant l'apothéose d'Hercule et quelques-uns de ses travaux ; un autre plafond, du même auteur, se compose de cinq figures : la Fidélité, le Secret, la Force et la Prudence groupées et soutenues par une Renommée. Dans le fond, Apollon renverse à coups de flèches l'Envie et d'autres monstres qui se perdent dans l'épaisseur des nuées. Le plafond du cabinet reproduit une femme qui dort, la tête appuyée sur son bras ; elle laisse tomber des pavots. La frise est ornée d'arabesques, parmi lesquelles on remarque un écureuil à qui une couleuvre donne la chasse ; on sait que l'écureuil appartenait aux armes de Fouquet, et la couleuvre à celles de Colbert. Si ces peintures ont été faites après la chute du surintendant, elles n'ont rien qui doive étonner ; mais si, comme on l'assure, elles l'ont été auparavant, l'allégorie est frappante et l'événement a réalisé la prédiction.

Du côté des jardins, la façade du château offre deux pavillons ornés de pilastres d'ordre ionique ; deux petits avant-corps qui les accompagnent sont surmontés d'une balustrade régnant pareillement sur le dôme qui est terminé par une campanille. Le milieu de la façade est décoré de quatre colonnes ; au-dessus sont autant de pilastres avec un fronton, et sur l'entablement s'élèvent quatre figures de pierre ; des chiffres et des armes supportés par des lions et des génies tenant des couronnes, surmontent le bandeau des croisées du rez-de-chaussée : on aperçoit dans le fronton les armes des anciens maîtres du château. De magnifiques bassins, une belle pièce d'eau d'un arpent carré, au centre de laquelle est une figure en marbre représentant Neptune sur une conque marine tirée par trois chevaux ; une chute d'eau ; un canal de 500 toises de longueur occupant toute la largeur d'un parc de 600 arpents ; de nombreux piédestaux, jetant chacun de l'eau dans une coquille, tels sont les principaux ornements de cette immense propriété. C'est dans le parc que l'on vit pour la première fois l'eau s'élancer en jets et tomber en cascades ; on l'y avait amenée à grands frais de près d'une lieue. Les jardins, autrefois décorés de fort belles statues de marbre, dont plusieurs antiques, en ont été dépouillés en grande partie par le temps et les suites de la révolution. Ce que ces jardins offrent maintenant de plus remarquable est une grotte en forme d'amphithéâtre, où s'élève une grosse gerbe du milieu d'un bassin ; on y monte par deux rampes ornées de balustrades et de quatre piédestaux supportant quatre lions.

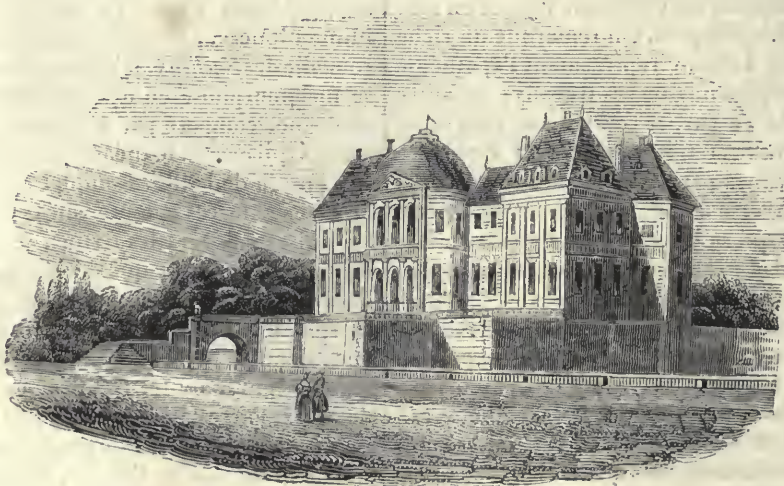
Fouquet, possesseur d'un séjour si somptueux, y réunissait tout ce que la ville et la cour pouvaient offrir d'aimable et de grand ; fier de sa prospérité, il voulait que chacun y prît part ; il eut en quelque sorte à sa solde les poëtes, les artistes et tous les hommes de mérite de son temps. Qui n'a lu les détails de cette fête célèbre que Fouquet donna au jeune Louis XIV, cette fête de Vaux dont tous les arts réunis firent les frais, et dont le nom seul est synonyme de magnificence ? Le 17 août 1661, le château de Vaux fait place au palais d'Armide ; les cascades et les jets d'eau jaillissent de toutes parts ; des tables pompeusement servies descendent des plafonds au milieu de nuages transparents ; Torelli et Lebrun ont réuni l'art du machiniste à celui du peintre, et Molière, le sublime Molière, a fait pour cette journée solennelle la comédie des *Fâcheux ;* la gracieuse mademoiselle Béjart se métamorphose en nymphe pour en prononcer le prologue, composé par Pélisson ; et les termes, les statues qui ornent le théâtre, s'animent pour exécuter une entrée de ballet. Fouquet dépensa près de deux millions dans ces somptuosités ; il désirait séduire le roi qui aimait tant les festins, se plaisait tant dans les féeries ; il ne fit que décider sa chute immédiate. Louis XIV put juger par les magnificences royales du surintendant, quels projets ses immenses richesses pouvaient préparer ; combien ne serait-il pas populaire de punir un tel faste ? et en quittant les fêtes de Vaux, l'arrestation de Fouquet fut décidée. Conduit à Angers sous bonne garde, puis à Vincennes, et transféré de là à la Bastille, Fouquet fut condamné à une détention perpétuelle qu'il subit dans la forteresse de Pignerol. D'autres motifs furent donnés à ce coup de force monarchique ; on prétendit que Fouquet avait élevé ses prétentions jusqu'à mademoiselle de La Vallière ; il est d'habitude dans les cours frivoles d'indiquer de petites causes aux grandes disgrâces de la fortune ; Fouquet subit la destinée de tout ministre qui cherche à se faire une grande position à côté de l'autorité royale jeune et forte ; il eut l'orgueil de sa puissance, et fut brisé.

Ainsi l'homme qui se faisait des créatures au moyen de quatre millions distribués annuellement; l'opulent financier, le seigneur aimable qui pensionnait le mérite, qui choisissait l'éloquent Pélisson pour son commis et La Fontaine pour son poëte; celui qui faisait faire ses divertissements à Molière et à Lully, ses parcs à Le Nôtre, ses peintures à Lebrun, l'ami du plaisir, des beaux-arts et de madame de Sévigné qui le désigne dans ses lettres sous le nom du *pauvre ami;* celui de qui Boileau écrivait : *Jamais surintendant ne trouva de cruelles*, termina misérablement ses jours dans un cachot. Fouquet demeura captif dans la citadelle de Pignerol. On fit sur lui mille contes vulgaires; on voulut voir le Masque de fer, sorte de tradition qui s'est perpétuée d'âge en âge. Le Masque de fer fut peut-être une de ces créations fantastiques que le XVIIIe siècle jeta à la face de la royauté, alors qu'on voulut supposer que des peines horribles, des tourments indicibles étaient imposés aux captifs. Les détentions perpétuelles s'étaient alors substituées, pour les puissants et les hauts gentilshommes, à la peine de mort; quelquefois, pour dérober le visage du prisonnier, on lui imposait un masque de velours. Le masque était la mode de la fin du règne de Louis XIII, il entrait dans le costume des hommes, des femmes surtout; on dansait, on se battait le visage couvert. Plus d'un prisonnier d'Etat porta le masque en velours dans les longues captivités de la Bastille, de Pignerol ou de l'île Sainte-Marguerite. L'histoire se borne là quand elle ne veut pas entrer dans le domaine du roman philosophique.

Après la chute de Fouquet, Vaux-le-Vicomte passa à son fils qui le garda quelque temps ; ce domaine, acquis par le maréchal de Villars, prit le nom de son nouveau propriétaire. Le duc de Villars, fils du précédent, abandonna l'entretien des eaux, et renversa les ouvrages de Le Nôtre. Le duc de Praslin, qui à cette époque était ministre de la marine et des affaires étrangères, l'acheta du duc de Villars ; et cette terre, depuis érigée en duché-pairie, est restée dans sa famille. Vaux-le-Vicomte, Vaux-le-Villars, s'appelle aujourd'hui Vaux-le-Praslin. Ce superbe séjour n'est plus ce qu'il était autrefois ; plusieurs millions suffiraient à peine pour lui rendre son ancienne splendeur. Ces jardins, témoins de tant de fêtes, sont maintenant déserts et presque méconnaissables ; le palais tombe en ruine ; on n'y voit plus s'empresser cet essaim de courtisans qui venaient adorer la fortune de l'opulent financier. Mais le temps n'a pu ôter à ces murs la magie dont ils étaient revêtus : l'écureuil de Fouquet, la couleuvre de Colbert, les trois lézards de Louvois s'aperçoivent encore dans les frises. Le grand siècle est tout entier dans ce palais, jadis si splendide, aujourd'hui si délaissé. En visitant cet immense édifice, on croit entendre résonner encore la voix de Pélisson ; en parcourant le parc, les jardins, on se représente La Fontaine, assis, la tête baissée, le regard triste, adressant aux belles nymphes de Vaux cette prière si pathétique dans laquelle il les supplie d'intercéder pour son bienfaiteur :

Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Oronte (Fouquet) est à présent un objet de clémence;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

A. Mazuy.



(Vue du château de Vaux-le-Praslin.)

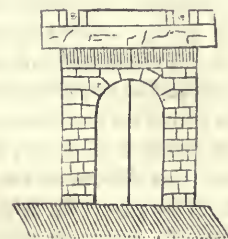
Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

AFRIQUE. — CONSTANTINE.

(Plan de Constantine.)

A Constantine, dont le centre A est plus élevé que le reste de la ville.
B Porte d'El-Cantara.
C Bab-el-Oued (porte de l'eau).
D Bab-el-Sidi.
E Ravin de la Rummel.
F Bab-el-Djezaïr (porte d'Alger).
G Position occupée par la brigade Trézel et le quartier-général, sur le mont *Mantsoure*.
I Chemin d'Alger.
K Cassamba et batterie.
L Batterie de 11 pièces dans la ville.
M Batterie établie par l'armée française.
N Gué sur la Rummel.
O Position occupée par la brigade d'avant-garde.
P Pont sur le ravin et sur la Rummel, de 50 mèt. de long, et 1 mèt. 50 c. de large.
R Position où s'est formée la colonne destinée à attaquer la porte d'El-Cantara; c'est le chemin de Bone.



(Dessin de la porte d'El-Cantara.)

Les points G et O sont élevés et dominent la ville, bâtie elle-même sur une éminence; elle est entourée d'une muraille crénelée avec des tours carrées en quelques endroits.

Le ravin au fond duquel coule la Rummel est escarpé sur les deux rives et a une profondeur de 25 à 30 mètres.

AFRIQUE.

PROVINCE DE CONSTANTINE.

Le déplorable résultat de la récente expédition de Constantine et les préparatifs qui ont lieu pour une nouvelle campagne, ont dû nécessairement fixer l'attention sur une ville qui a été témoin d'un des désastres les plus affligeants pour les armes françaises depuis la funeste retraite de Moscou. Cette ville est, dit-on, peu connue, et l'expédition qui devait la faire tomber en notre pouvoir a été faite avec si peu de réflexion, qu'à en juger même par les bulletins officiels du maréchal Clausel, toute la partie topographique du pays semblait être ignorée de ceux qui ont entrepris cette *forte reconnaissance*. On eût dit qu'on s'aventurait dans les régions inconnues du centre de l'Afrique, et qu'on allait faire la découverte de Tombouctou et des sources du Niger. Cependant Constantine n'est pas une ville tellement ignorée, que les renseignements sur ses forces défensives aient été impossibles à se procurer. Elle est, il est vrai, moins connue que Bone, Oran et Alger, ou que les villes du littoral de la régence; mais elle est le centre d'un commerce très-actif. Il y a à Tunis et à Alger plus de trois cents négociants qui ont fait de longs séjours dans la capitale de ce beylick, lesquels auraient pu fournir des notions sûres et positives. Nous réunissons ici, comme simples faits propres à satisfaire la curiosité publique, quelques documents recueillis en 1830, à l'époque où l'expédition de Constantine était dans les projets de M. de Bourmont, comme le complément nécessaire de l'expédition d'Alger.

Tout le monde sait que l'ex-régence d'Alger se divisait en quatre parties : la première, qui obéissait au dey, et avait Alger pour chef-lieu ; les trois autres, qui avaient un gouverneur nommé bey. Les chefs-lieux de ces trois provinces étaient Oran, Titery et Constantine. La charpente de la province de Constantine est, à peu de chose près, semblable à celle des autres; ce sont toujours des chaînes parallèles d'une épaisseur variable, séparées par des vallées plus ou moins considérables, et quelquefois réunies par des chaînons intermédiaires. Nous ne nous étendrons pas sur la situation géographique de Constantine ; tous les dictionnaires apprennent que cette ville est située à 67 lieues 1/2 d'Alger et à 30 lieues de Bone. Ces distances varient de quelques milles avec les évaluations du dépôt de la guerre; la différence est, du reste, de peu d'importance. Constantine est une ville très-ancienne et qui a joui sous la domination romaine d'une grande splendeur ; elle fut, sous le nom de *Cirta*, une des villes les plus florissantes de la Numidie. Caligula en avait fait la capitale de la Mauritanie. Sa position est formidable, et les Romains l'avaient même fortifiée par une enceinte de hautes murailles, flanquées de tours de distance en distance ; cette enceinte est encore dans un très-bon état de conservation. Pline, qui avait habité cette ville, nous apprend qu'elle s'élevait sur une espèce de promontoire, inaccessible de tous côtés, excepté vers le sud-ouest; de son temps, cette seule partie de la ville avait plus de 800 toises de circuit. La ville inclinait un peu au sud, et se terminait au nord par un précipice de 100 toises de profondeur. La vue de ce côté est magnifique et plane sur un grand nombre de vallées qui étaient autrefois couvertes de maisons de plaisance, de palais et de villas romaines dont il reste encore de nombreux débris et de curieux vestiges. A l'est, la ville est dominée par de hautes montagnes, formées d'une chaîne de rochers inaccessibles.

Au milieu des ruines qui attestent la splendeur de l'ancienne *Cirta*, se trouvent dans son enceinte un grand nombre de citernes sans cesse remplies, pour les besoins de la ville, avec les eaux du *Physiah*, qui y étaient amenées par un grand et bel aqueduc dont il reste encore d'imposantes ruines. Au nord de la ville, un superbe pont, chef-d'œuvre d'architecture romaine, et qui rappelle le pont du Gard, est jeté sur la *Rummel*, grande rivière qui baigne les murs de la ville, et à laquelle les Arabes ont donné le nom d'*Ouel-el-Kébir, Lampsagus* des anciens. Ce pont, à trois rangs d'arches, était orné d'une galerie et de colonnes surmontées de corniches, de festons, de guirlandes et de têtes de bœufs d'un très-beau travail, et dont on trouve encore de précieux restes. Chaque arche était surmontée de caducées qui indiquaient que Cirta, très-florissante alors, était sous le patronage de Mercure, le dieu du commerce. Entre les deux principales arches était un bas-relief curieux, dans le genre de ceux qui décoraient dans l'antiquité les fontaines, et dont le sujet était souvent une scène comique ; celui-ci représentait une femme placée entre deux éléphants, et dont les regards moqueurs étaient tournés vers la cité. Au bout du pont, à l'entrée de la ville, se trouve un vaste édifice qui sert aujourd'hui de caserne à la garnison turque, et qui devait être, si on en juge par les débris de deux piédestaux de granit brun et de plusieurs piliers de marbre rouge chargés de sculptures, cet édifice, disons-nous, devait être le palais du préfet romain. Un arc de triomphe, très-bien conservé, placé à la gauche du pont, est encore surchargé d'ornements de bon goût et d'un bon style ; cet arc de triomphe à trois arceaux s'appelle aujourd'hui le château du géant, *Cassir-Goulah*. Un peu au delà de la belle cascade formée par une chute de la Rummel, se trouve la mystérieuse source de Kabal-bra-Kaal, qui nourrit dans ses eaux limpides une grande quantité de tortues; elles sont le sujet d'une multitude de contes merveilleux et de traditions superstitieuses dans le pays. En sortant de la ville, les deux rives de la Rummel sont bordées de beaux jardins et de maisons de campagne, dont la plus remarquable est celle du bey. Dans les environs on exploite une carrière de très-bel albâtre; les sources calcarifères, nommées les *bains enchantés*, font naître de petites pyramides naturelles par le dépôt de matières calcaires dont leurs eaux sont chargées. Dans la partie la plus élevée du sol de Constantine, la Rummel sort d'un canal souterrain; ce point, élevé de 5 à 600 pieds au-dessus de la plaine, est encore, comme dans l'antiquité, le lieu d'où l'on précipite les criminels et les femmes infidèles.

Cirta ayant beaucoup souffert pendant les guerres des Romains et des Numides, fut rebâtie par une fille de Constantin, qui lui donna le nom de *Constantine*. Elle fit depuis partie du royaume de Tunis jusqu'au

milieu du XVIIe siècle, où elle fut enlevée aux Tunisiens par les Algériens, qui en firent la capitale d'une de leurs provinces. Le beylick de Constantine est considéré comme deux fois plus riche que celui d'Oran et six fois plus riche que celui de Titery. Le bey soldait annuellement au dey d'Alger un tribut d'impôts, évalués, par un voyageur qui avait vu les comptes du trésorier de la Casauba, à la somme de 60,000 dollars, environ 300,000 francs, payables par sèmestre. Cet impôt n'était pas le seul dont le bey de Constantine fût redevable. Comme les autres beys de la régence, il était obligé de venir tous les trois ans rendre compte au dey de son administration, et ce voyage lui coûtait toujours plus de 200,000 francs en présents et en gracieusetés, pour s'attirer la bienveillance et la protection des grands officiers du dey. Le bey de Constantine payait aussi un tribut en nature au dey d'Alger, pour la nourriture de ses troupes ; ce tribut était de 200,000 mesures de blé et de 6,000 mesures d'orge, qu'il prélevait sur les populations arabes de sa province, et dont les cheiks étaient responsables envers lui.

Constantine a été beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui; les notes du bey El-Mal portent à 35,000 le nombre des habitants, tant Maures que Turcs et Juifs; cette dernière caste y est la plus nombreuse. Constantine fait à elle seule tout le commerce d'intérieur ; elle est en relations fréquentes avec Tunis et fournit des produits de l'Europe toutes les tribus de l'Atlas; ses rapports s'étendent même jusqu'aux peuplades du Grand-Désert. D'après l'opinion de tous les négociants algériens ou européens qui ont fait des séjours plus ou moins longs à Constantine, on ne doute pas que cette ville ne possède plus de richesses qu'Alger, et que, dans l'hypothèse d'une colonisation assurée et florissante, elle ne soit appelée à devenir la métropole du commerce de tout le nord de l'Afrique.

Bone, que nous occupons dans la province de Constantine, porte en arabe le nom d'Anabar. La population de cette ville se compose de 1200 indigènes et de 1700 Européens. A un quart de lieue de Bone sont les ruines d'Hippone, cité célèbre par l'épiscopat de saint Augustin. Les environs de Bone sont fort beaux et très-favorables à la colonisation ; le beylick possède dans la plaine des terres considérables que les beys de Constantine donnaient à cultiver à des Arabes, à certaines conditions. On appelle dans le pays ces terres *azel*, ainsi que les Arabes qui les cultivent. D'autres terres étaient affectées aux pâturages des troupeaux du bey ; on les appelait *azib*, de même que les Arabes à qui ces troupeaux étaient confiés. Depuis l'occupation de Bone par les Français, les *azel* et les *azib* ont abandonné la plaine.

La Calle, où nous avons eu un établissement assez florissant, est à 35 lieues de Tunis. Cet établissement remontait à 1450. Les négociants qui y vinrent achetèrent des Arabes la propriété de cette partie du territoire, moyennant certaines redevances, ce qui fit donner à ces achats le nom de *concessions*. Lorsque les Turcs s'établirent dans la régence d'Alger, ils reconnurent par plusieurs traités la validité de ces concessions. Sous Louis XIII, nous avions cinq forts sur cette côte ; le principal était le bastion de France, dont la garnison s'élevait à huit cents hommes. En 1798, les Algériens nous enlevèrent la Calle; antérieurement à cette époque, nous avions abandonné tous les autres points. La Calle nous fut rendue en 1801 ; elle fut reprise par les Algériens, et rendue de nouveau en 1817. Enfin, en 1827, époque de la rupture avec Hussein-Dey, les Français furent obligés d'abandonner une troisième fois la Calle, et les Arabes détruisirent les constructions que nous y avions élevées. A cette époque la Calle n'avait que quatre cents habitants. On voit que nos pères avaient songé avant nous au nord de l'Afrique; Louis XIV voulut occuper Didjeri ; il y envoya une expédition qui fut dirigée par le duc de Beaufort. La ville fut prise avec assez de facilité, mais au bout de trois mois, les Turcs et les Arabes obligèrent les troupes françaises de l'évacuer.

Un autre avenir attend, nous l'espérons, les établissements que nous formons aujourd'hui sur les côtes d'Afrique; ce n'est point en vain que nous aurons dépensé depuis six années tant d'hommes et tant d'argent. Mais il importe que nous occupions le plus tôt possible tous les principaux points de l'ex-régence; il importe que l'une de ses plus belles parties, la province de Constantine, tombe au pouvoir de nos armes. C'est alors, mais alors seulement que les tribus ennemies ou encore incertaines perdront toute espérance, et se rattacheront à la France. C'est alors que nous pourrons songer sérieusement à recueillir tout le fruit de cette belle conquête, et que les forces du pays, constamment dirigées vers un but de conciliation et de paix, deviendront productrices et fécondes.

CHRONIQUE BRETONNE.

LE SAUT-ROLLAND.

Le Saut-Rolland est une hauteur située dans la commune de Dompierre-du-Chemin, dont les habitants, je suis sûr, ne l'envisageraient pas avec moins de plaisir, si elle était transportée à une lieue au delà ; cette hauteur est coupée par un vallon aride et sauvage, arrosé par un maigre filet d'eau que la nature semble ne lui accorder qu'à regret. Deux chaînes de roches colossales, dont la superposition semblerait l'effet de quelque bouleversement prodigieux, hérissent les sinuosités de ce triste vallon. Un intervalle d'environ 100 mètres sépare en certains endroits la cime de ces deux chaînes irrégulières. Or, franchir à cheval cet espace, tel est le saut étonnant que la tradition populaire attribue à Rolland. Comme elle ne fixe point la date de cette affaire, le plus tard qu'on puisse la remettre, c'est quelques jours au moins avant la bataille de Ronceveaux, après laquelle l'on sait que Rolland ne pouvait plus sauter; mais comme elle ajoute qu'il perdit aussi la vie au rocher de Dompierre, il résulte de cette fâcheuse coïncidence une certaine difficulté assez difficile à résoudre ; peut-être faut-il supposer que la première fois qu'il fut tué, il n'en mourut pas. Toutefois est-il que notre héros, arrivé sur la hauteur de Dompierre, fit sauter son coursier d'un rocher sur l'autre, et cela même à plusieurs reprises. La première fois, c'est pour le *bon Dieu* qu'il entreprend de sauter; et un coup d'éperon le lance heureusement sur l'autre bord. La seconde

fois, c'est pour la *bonne Vierge :* même succès. Mais une troisième tentative réussit mal ; il faut dire aussi que l'intention était moins pure de la part du sauteur ; cette fois c'était pour sa maîtresse, et elle lui porta malheur ; l'infortuné Rolland tombe au fond du précipice ; et certes il dut y laisser la vie ainsi que son coursier, car l'un portant l'autre ils tombèrent de plus de 100 pieds de haut. On montre encore de nos jours, gravés sur la pierre, quelques vestiges de fer à cheval, qui attestent l'authenticité de notre histoire. Celle qu'on m'a montrée ne retenait plus que la moitié de sa forme ; mais on m'a judicieusement fait observer que c'était là précisément que le pied du cheval avait glissé, lorsqu'il sauta pour la fatale maîtresse.

Il y a encore sur le Saut-Rolland d'autres monuments de vérités aussi historiques que celle-ci. Témoin cette pierre mystérieuse qui doit se trouver sur l'un des versants du rocher; je ne connais pas précisément le lieu, car si je le savais il y a longtemps que M. Rostchild m'eût cédé son sceptre d'or. En effet, si je savais l'endroit précis où gît la bienheureuse pierre, je n'aurais qu'à me présenter le jour de Saint-Jean, avec une baguette de coudrier à la main, au moment où le soleil vient caresser le monticule de ses rayons naissants ; alors, ô prodigieux effets de ma baguette ! la pierre, métamorphosée subitement en porte de fer, me laisserait entrevoir l'intérieur d'un immense et magnifique palais souterrain. Le vestibule entièrement de fer offrirait à ma vue des parvis tout resplendissants d'un acier brillant et poli ; que si, confiant dans la puissance magique de ma baguette, j'osais pénétrer plus avant, après avoir traversé une superbe salle aux lambris d'argent, j'arriverais à une pièce immense bâtie d'or massif et couverte de monceaux de même métal ; mais c'est ici que la cupidité peut devenir fatale : un énorme dragon, aussi peu courtois que le cerbère du vénérable Pluton, veille à la garde de ces trésors, et dévorerait infailliblement le mortel audacieux qui tenterait d'y porter la main : ainsi donc, à moins d'avoir trompé la vigilance du concierge-monstre, le plus grand bonheur qui puisse vous arriver, c'est de sortir de ces lieux comme vous y êtes entré.

Une autre pierre moins mystérieuse, il est vrai, mais d'une réalité plus sensible, c'est la pierre *dégouttante*, ainsi nommée parce qu'elle distille continuellement les gouttes d'une eau transparente, qui tombe dans un bassin creusé profondément dans le flanc du rocher. Cette eau, quoique d'une limpidité remarquable, semblerait mêlée de substances ferrugineuses, du moins la surface du bassin qui la reçoit en offre l'empreinte. La roche énorme d'où partent ces gouttelettes présente de nombreuses fissures qui feraient *craindre* la rupture et par suite la chute de quelques-uns de ses fragments. Je dis craindre, car c'est encore une tradition constante dans le pays, que quand la pierre *dégouttante* tombera, le *jugement viendra*, tant sera violente la commotion du sol. Un pareil sinistre pourrait se réaliser avant la fin du siècle suivant ; car cette pierre, gestée sur la lisière de la principale chaîne, semble s'avancer de plus de la moitié de son volume au-dessus du vallon. Déjà même des voyageurs y auraient découvert des signes qui feraient croire qu'elle aurait glissé de quelques lignes, et que par conséquent son équilibre est fortement compromis. Quelque chose toutefois pourrait rassurer le lecteur sur un danger aussi imminent, c'est le gisement de plusieurs pierres voisines, qui ont déjà subi le sort qui menace la pierre *dégouttante,* sans que le monde ait encore fait la culbute.

L'abbé Bucheron.

FRANCE. — FRÉJUS.

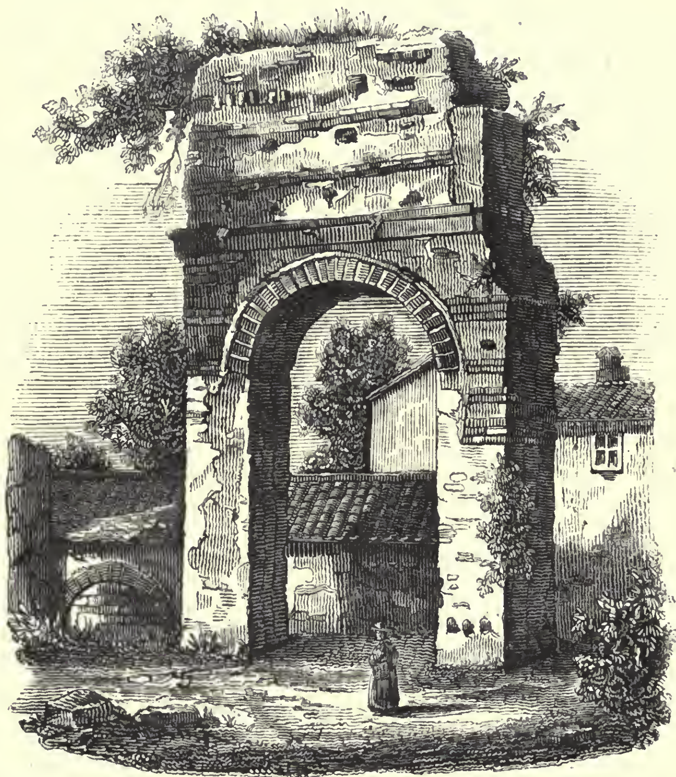
LA PORTE DORÉE.

La ville de Fréjus, célèbre par les hommes illustres auxquels elle a donné naissance, fut, dans les temps anciens, une des plus opulentes cités de la Gaule ; c'est un lieu classique qui doit à ses nombreuses antiquités la réputation dont il jouit de nos jours. César agrandit et embellit cette ville, alors la capitale des *Oxibii ;* c'est pourquoi on l'appelait *Forum Julii* et *Forum Julium*, d'où s'est formé son nom moderne Fréjuls, que l'on prononce aujourd'hui Fréjus. Quoique distante de la mer d'environ deux milles, Fréjus possédait autrefois un port tellement vaste, que César y plaça une des flottes de l'empire romain pour la défense de toute la côte de la Méditerranée, et Auguste y envoya les trois cents vaisseaux qu'il avait pris sur Antoine à la bataille d'Actium. Ce port, qui aboutissait à la mer par un large canal dans lequel circulaient les navires, ferait sans doute encore prospérer Fréjus, si des hordes ennemies et dévastatrices n'avaient étendu leurs ravages sur cette malheureuse cité. Les Sarrasins, qui s'étaient établis vers le xe siècle aux environs de la Garde-Freynet, dans des lieux qu'on nomme aujourd'hui *Montagnes des Maures,* firent irruption sur Fréjus, brillant encore de tout son éclat. Ces barbares, qui ne laissaient après eux que des ruines, ne se contentèrent pas de le saccager, ils le réduisirent en cendres, et firent disparaître cette ville célèbre dont le territoire immense et fertile pouvait suffire à cent mille habitants. Les petits bâtiments pouvaient encore à cette époque entrer dans son port ; mais en peu d'années, le sable, le limon et la vase, amenés par une espèce de torrent qu'on nomme la *Rivière d'Argent,* l'encombrèrent, et il est aujourd'hui tellement comblé, que la place où les vaisseaux venaient mouiller, ainsi que le prouvent les anneaux de bronze qui étaient destinés à les retenir, est aujourd'hui éloignée de la mer de plus d'une demi-lieue.

La Rivière d'Argent, qui coule à l'est de Fréjus, était connue des Romains sous le nom de *Flumen Argenteum.* Lépide campa sur ses bords pour en disputer le passage à l'armée d'Antoine ; mais au lieu de le combattre, il s'unit avec lui contre le sénat. Les antiquités romaines que l'on trouve partout sur la route qui conduit à la ville, en attestent l'antique splendeur et l'importance. On y voit d'abord les ruines d'une tour carrée qui, à ce qu'on pense, était un phare ; tout auprès sont des vestiges de bâtiment dont on ne peut dire quel était l'usage ; plus loin il y a encore une tour. En suivant les traces du vieux quai, comme pour aller vers la ville, on longe un ancien mur, et l'on arrive à une espèce de môle flanqué de quatre tours ; ce môle paraît avoir été construit pour protéger les vaisseaux contre le mistral, vent du nord

si redouté. Si l'on continue d'avancer dans la même direction, on aperçoit la *Porte dorée.* Les habitants assurent que ce nom lui a été donné parce qu'on a découvert dans la maçonnerie des clous à tête dorée; on distingue en effet des restes de clous dont les têtes ont été enlevées. La bâtisse de cette porte est en briques et en petits moellons de granitelle, ou de la même serpentine dont on fait usage à Saint-Tropez; les assises de ces pierres et celles des briques alternent de la même manière qu'on l'observe dans presque tous les monuments romains. La Porte Dorée servait de communication entre le port et la ville; c'est une espèce d'arc triomphal de grande dimension; son état prouve d'une manière étonnante la solidité de la maçonnerie romaine; un des piliers est dégradé au point de n'avoir plus que quelques pieds de diamètre, cependant il ne s'écrase pas sous le poids énorme qu'il supporte. Dans le mur d'une maison, derrière la Porte dorée, on voit un chapiteau dorique; il vient probablement de cette porte, ainsi qu'une tête mutilée en marbre, qui est placée sur un autre mur de la même maison.

Non loin de la porte de *la Clède,* du côté de la terre, sont les débris d'un ancien cirque. Son plan est elliptique; l'enceinte est encore assez bien conservée, mais les siéges sont détruits; sa circonférence n'est que de 280 pas. L'arène enfouie sous 10 pieds de décombres est peut-être restée intacte. On remarque à la partie supérieure, des restes de la corniche; une des pierres qui la composaient est percée d'un trou qui ne la traverse qu'à moitié; ces pierres trouées servaient, comme celles du théâtre d'Orange, à soutenir les perches auxquelles on attachait les toiles destinées à mettre les spectateurs à l'abri du soleil. La frise était ornée de sculptures, ainsi qu'on peut en juger par un fragment qui y a été trouvé. Plus loin, à environ 500 pas, dans un lieu appelé Villeneuve, est une tour dont les murs sont très-épais, et dans laquelle on voit de petites niches qui, sans doute, étaient destinées à recevoir des urnes. Cet édifice est connu sous le nom de Panthéon. Il existe encore de nombreux vestiges du grand aqueduc que les Romains avaient fait pour amener les eaux de la Siagne; il est quelquefois porté sur un ou deux rangs d'arcades; on en a démoli plusieurs pour en employer les matériaux à des édifices particuliers. On remarque entre autres, à Fréjus, douze arcades qui ont 34 pieds de la base à la naissance du cintre, et une autre arcade, haute de 9 toises, qui soutient un conduit couvert de la hauteur de près de 6 pieds; c'était celle de tout le canal. En s'éloignant de la ville jusqu'à la naissance de l'aqueduc, les arcades s'abaissent; le canal, caché sous la terre, reparaît ensuite; il traverse des rochers, et prend l'eau à Monts, après avoir parcouru dans ses détours un espace d'environ 15 lieues de France, quoiqu'il n'y en ait que 7 de Monts à Fréjus, en droite ligne. Si ce magnifique ouvrage atteste le génie et la grandeur des Romains, combien ne doit-il pas humilier les hommes qui foulent aujourd'hui cette même terre? Ces maîtres du monde ayant reconnu l'avantage que leur donnaient la douceur du climat de Fréjus et son heureuse situation, résolurent d'y former un grand établissement. Un môle procura un abri au port, de vastes magasins furent construits pour les approvisionnements, un immense aqueduc pour amener une eau



(Porte dorée à Fréjus.)

saine, et de belles conserves pour la réunir et la charger sur des vaisseaux. Les habitants d'un lieu d'ailleurs si favorisé par la nature ont laissé périr ces beaux établissements; il eût été facile de rétablir les canaux bâtis par les Romains; l'insalubrité de l'air produite par le manque d'eau a moissonné cent fois plus de personnes qu'il n'en aurait fallu pour exécuter ces travaux, et aucune voix ne s'est élevée pour proposer de les entreprendre.

Mais à défaut de ce bel aqueduc, dit un voyageur moderne, il resterait encore à Fréjus un moyen de se procurer une eau potable. A peine est-on sorti de la ville, qu'on voit plusieurs sources jaillir des flancs de la montagne. Les habitants pourraient employer la méthode dont on fait usage dans la Forêt-Noire, en Souabe; pour conduire l'eau à des distances très-considérables, on ne s'y sert que de conduits faits avec des troncs d'arbres résineux, qu'on perce dans leur longueur et qu'on ajuste bout à bout. Ces conduits sont placés sous terre, et renouvelés autant de fois qu'il le faut, ce qui n'a pas de grands inconvénients dans un pays où le bois abonde; les forêts des montagnes des Maures et de l'Esterel pourraient en fournir une assez grande quantité. Il semble que les habitants de Fréjus attendent un miracle de la Providence; ils ne font rien pour combattre les fléaux dont ils sont sans cesse menacés; les marais chargent l'air de miasmes pestilentiels, et il n'y a pas bien longtemps encore que les fièvres enlevaient chaque année un sixième de la population. Toutefois, s'il faut en croire un récent ouvrage, cette situation s'améliorerait de jour en jour; il n'existerait plus qu'un marais à Fréjus, celui de Ville-Pey, à cinq milles environ de distance, et sa position topographique est telle, qu'aucun vent ne peut en apporter les émanations sur la ville : « Qu'il me soit permis d'exprimer mon étonnement de ce que les géographes modernes persistent à signaler Fréjus comme un pays malsain, s'écrie l'auteur; ce fut une vérité jadis, maintenant c'est une erreur. Il est des choses qu'on ne répète avec légèreté que par la raison qu'elles ont été dites une fois. Non, Fréjus n'est pas une petite ville malsaine, comme le dit Voltaire, et le cardinal de Fleury ne s'intitulerait plus évêque de Fréjus *par l'indignation divine*. Nous possédons des fontaines qui, sous le rapport de l'assainissement, tiennent lieu de l'aqueduc romain. »

Quoi qu'il en soit, le terroir de Fréjus est le plus fertile de la Provence; c'est une véritable terre promise; les citronniers et les orangers y prospèrent; les aloès qui croissent sur les bords des chemins annoncent la douceur du climat. Le territoire qui environne la ville est une vaste plaine, laquelle s'étend du couchant au midi, bornée par une chaîne de montagnes qui se termine à la mer. Dans les nombreuses fouilles qu'on y a faites, on a découvert en différents temps diverses antiquités; on peut citer, entre autres, des inscriptions qui remontent au règne d'Auguste, une statue, dite de Vénus Uranie, qui a été envoyée à Paris, un buste de Janus en marbre dont la ville fit présent au cardinal de Fleury. On a également trouvé au terroir des Arcs une rangée de petits vases de terre renfermant des cendres; il y avait aussi un médaillon de terre cuite qui représentait un lion terrassé par un génie. Dans l'église épiscopale de Fréjus, consacrée à saint Etienne, gros bâtiment gothique, de plan fort irrégulier, se trouve, à côté de l'entrée, le baptistère, petit édifice rond, soutenu par huit colonnes de granit noir très-dur, avec des chapiteaux de marbre blanc; on croit que cette église est un ancien temple, et rien ne dément cette conjecture; on y remarque aussi un sarcophage chrétien, orné de trois sujets sculptés en relief, parmi lesquels on reconnaît Adam et Eve. Il existe dans cette église un tableau qui rappelle un trait rapporté par les auteurs qui ont écrit la Vie de saint François de Paule. En abordant sur le rivage, il apprit que la peste exerçait ses ravages dans Fréjus; il l'en écarta par ses prières, et la ville attribue à son intercession d'avoir été souvent préservée de ce fléau.

Fréjus a vu naître dans ses murs Cornélius Gallus, poëte et général qui commandait en Egypte sous Auguste, et fut condamné à mort pour trahison; Julius Græcinus, qui a composé sur l'agriculture des ouvrages mentionnés par Pline; Julius Agricola, dont Tacite, son gendre, a si bien peint la vertu modeste et la sage modération; Valère Paullin, l'ami de Vespasien; et Quintus Roscius, acteur accompli, qui, par la pureté de ses mœurs et l'éclat de ses talents, mérita l'amitié de Cicéron. C'est aussi à Fréjus que la frégate *la Muiron* descendit le général Bonaparte à son retour d'Egypte; les habitants se pressèrent autour de lui, le portèrent en triomphe, et prirent sur eux de le dispenser de la quarantaine; faveur qui lui avait été refusée sur plusieurs points de la côte.

A. M.

FRANCE. — LOIRE-INFÉRIEURE.

LE CHATEAU DE PORNIC.

Pornic est une petite ville maritime du département de la Loire-Inférieure, située sur la côte nord de la baie de Bourgneuf, à onze lieues de Nantes, et en face de l'île de Noirmoutier. Elle est bâtie en amphithéâtre sur un coteau élevé de près de 80 pieds au-dessus du niveau de la mer, et se divise en haute et basse ville; quelques-unes des rues sont de véritables escaliers, et plusieurs maisons, semblables aux grottes creusées sur les rives de la Loire, aux environs de Tours, ont leurs jardins au-dessus des toits. L'air y est vif et très-sain, aussi bien dans la ville basse que dans la ville haute; la bonne santé habituelle des habitants de Pornic doit être attribuée à l'aisance dont ils jouissent pour la plupart, à leur vie laborieuse et à l'état de salubrité de la côte sur laquelle leur ville est située. Pendant la révolution, Pornic a été brûlée par l'armée vendéenne, commandée par Charette; depuis cette époque elle a été entièrement rebâtie, et l'on peut dire qu'il y a eu émulation de la part des habitants pour l'embellir. Au sommet d'une prairie, renfermée dans la ville, on trouve un hôpital fondé en 1721.

Sur un des coteaux qui forment le port, on voit les ruines restaurées d'un ancien château, qui appartenait jadis aux ducs de Bretagne, et dans lequel ils entretenaient garnison depuis Pierre Mauclerc. Ce Pierre Mauclerc, tige des derniers ducs de Bretagne, fut le prince le plus spirituel et le plus habile de son temps, ayant plus de penchant vers le mal que vers le bien; et dans ce qu'il eut de bon, il se glissa toujours quelque vice pour en effacer le mérite; in-

quiet et turbulent, il eut presque toujours les armes à la main, et les employa tour à tour contre les ennemis de l'Etat, contre ses sujets, contre son roi, et contre les infidèles. Le château de Pornic, abandonné depuis 1792, était dans un état complet de dégradation, car la guerre civile avait achevé la destruction de ce qui avait échappé au temps ; il ne restait plus que quelques masures, asiles des reptiles et des oiseaux de proie, lorsqu'en 1824 un habitant de Nantes forma le projet de soustraire au vandalisme les restes de cet antique monument, qui était encore remarquable par son heureuse situation, et par les ruines d'une tour désignée sur les nouvelles cartes comme l'un des points les plus essentiels pour les marins qui fréquentent la baie de Bourgneuf. Depuis on y a fait quelques constructions dans le genre italien, en alliant autant que possible le goût moderne avec les débris de cet ancien édifice qui doit dater du commencement du XIIe siècle ; c'était l'une des nombreuses possessions de Gilles de Laval, seigneur de Retz, trop fameux sous le nom de *maréchal de Retz.*

Dirons-nous la vie de ce maréchal de Retz ? Né vers l'an 1396, il perdit son père à l'âge de vingt ans, et servit d'abord le duc de Bretagne, son souverain. Etant passé sous le gonfanon fleurdelisé du roi de France, Charles VII, il emporta d'assaut le château de Lude, dont il tua le commandant. En 1429, il fut un des principaux capitaines qui aidèrent Jeanne d'Arc à faire entrer des vivres dans Orléans ; il était, ainsi que son frère René, sire de Laval, l'un des chefs de l'armée qui accompagna le roi à Reims pour y être sacré, et à cette occasion il fut nommé maréchal de France. En l'élevant si jeune à cette dignité, peu prodiguée alors, on ne considérait pas moins l'éclat de ses services que celui de sa naissance : il est certain qu'il était décoré de ce titre au sacre de Charles VII, et que ce fut lui qui apporta la sainte ampoule de l'abbaye de Saint-Remi à l'église métropolitaine. Ici paraît finir la carrière honorable du maréchal de Retz ; il ne nous reste plus que la tâche pénible d'offrir le tableau de ses extravagances, des vices et des crimes monstrueux qui ont plus contribué que ses exploits à sa malheureuse célébrité. Héritier à vingt ans d'un patrimoine considérable, il était devenu l'un des plus riches seigneurs du royaume, en 1432, par la mort de Jean de Craon, son aïeul. On évaluait sa fortune à 300,000 livres de rente qui feraient plus d'un million aujourd'hui, sans compter les profits de ses droits seigneuriaux, les émoluments de ses charges et un mobilier de cent mille écus d'or ; mais il en eut bientôt dissipé la plus grande partie par ses prodigalités, son faste et ses débauches. Il vendit à Jean V, duc de Bretagne, plusieurs de ses propriétés, parmi lesquelles on distingue le château de Pornic. Il ne tarda pas à s'adonner à la magie, promettant tout au diable, même son âme. Ce fut à cette époque qu'il commença à immoler des enfants, pour employer leur sang et leur cœur dans ses charmes diaboliques ; ses gens attiraient dans ses châteaux, par quelques friandises, les jeunes garçons du voisinage, et on ne les revoyait plus sortir. Le scandale fut si public et les réclamations si nombreuses, que Gilles de Laval fut déféré à la justice. Arrêté au mois de septembre 1440, il fut renfermé avec deux de ses complices dans le château de Nantes. On frémit d'horreur en lisant les détails obscènes et atroces de cet épouvantable procès, dont l'instruction dura un mois ; le nombre de ses victimes paraîtra incalculable, si l'on considère que les massacres eurent lieu presque sans relâche dans plusieurs de ses domaines, et qu'ils durèrent huit ans, selon ses propres aveux. Pour dérober les traces de ses cruautés, il faisait précipiter les cadavres dans les fosses d'aisance quand il était en voyage ; mais dans ses châteaux, il les brûlait et en jetait les cendres au vent. Convaincu de tant de forfaits, le maréchal de Retz fut condamné à être pendu et étranglé avec ses deux complices ; l'exécution eut lieu à Nantes le 25 octobre 1440, dans la prairie de Biesse, remplacée par une rue qui porte aujourd'hui ce nom, à l'entrée du pont de la Madeleine.

Le château de Pornic était alors aux mains des ducs de Bretagne. A côté de ce vieil édifice on voit une croix de pierre, plantée dans une position oblique ; cette croix, on ne sait par quel motif, se nomme la croix des Huguenots. L'entrée du port de la petite ville de Pornic a environ 200 toises de largeur, et se prolonge sur une longueur de 600 toises entre deux coteaux hérissés de rochers, jusqu'à la ville qui en forme le fond, et dont la situation en amphithéâtre offre un aspect pittoresque. Une écluse, construite au fond du port, retient l'eau de la rivière de Haute-Perche, ainsi que celle qu'y introduisent les marées, et permet de remonter ce canal à environ deux lieues dans les terres. Ce port est fréquenté par quarante à cinquante frêles barques de dix-huit à vingt tonneaux, qui font journellement la navigation de la petite baie de Bourgneuf, pour aller chercher des engrais dans l'île de Noirmoutier et autres points de la côte du département de la Vendée, où elles portent en échange du bois provenant de l'exploitation des forêts du pays de Retz. A la pleine mer, le coup d'œil est gracieux, et lorsqu'elle baisse, elle laisse à découvert une plage ferme et sablonneuse qu'on peut traverser en tous sens. Pornic est une ville très-fréquentée dans la belle saison pour ses bains de mer : on les prend à la lame sur une vaste grève ou dans des grottes que le temps a creusées au pied des rochers, et dans lesquelles l'eau se renouvelle à chaque marée. Ces grottes sont d'autant mieux disposées pour prendre les bains de mer, qu'elles offrent un abri constant contre les vents du sud et d'ouest qui règnent souvent et battent en plein la côte. Dans la saison des eaux, on trouve à Paimbœuf, qui n'est éloigné de Pornic que de quatre lieues, une voiture publique qui fait ce trajet en deux heures ; de sorte qu'au moyen de bateaux à vapeur, qui parcourent la distance de Nantes à Paimbœuf dans le même laps de temps, on peut se rendre dans quatre heures de la capitale du département à Pornic, d'une manière agréable et sans fatigues.

De la plate-forme du château de Pornic, l'œil plane sur la baie de Bourgneuf et l'embouchure de la Loire ; on découvre Beauvoir, Noirmoutier, la tour de Batz, Escoublac et ses dunes, le *plateau du Four* enfin, d'où s'élève majestueusement le phare du Croisic. On sait qu'une partie de la côte du département de la Loire-Inférieure est couverte de dunes ; celles d'Escoublac sont les plus remarquables. Escoublac est un bourg moderne, bâti à un quart de lieue de l'ancien

bourg qui, vers le milieu du XVIIIe siècle, a été enseveli sous les eaux de l'Océan. Ce triste événement n'a pas eu lieu d'une façon subite, mais bien par la marche lente et graduée des dunes. Des masses énormes s'étaient amoncelées sur le rivage; poussées par le vent, elles gagnèrent l'intérieur des terres, et couvrirent peu à peu une partie du territoire de la commune. Malgré tous les efforts, les maisons furent atteintes, les sables s'étendirent bientôt sur le village entier, et les habitants découragés se virent forcés de fuir leurs demeures. Depuis, les dunes ont envahi encore l'espace qui ne leur est plus disputé, et qui aujourd'hui ne conserve même pas la trace de ce qu'il renfermait jadis. Il y a quelques années, on voyait encore la flèche du clocher; mais subissant le sort des habitations ensevelies dont elle indiquait la place, elle a aussi disparu. A deux ou trois lieues en mer existe un écueil fameux en naufrages. C'est un banc de rochers nommé le *plateau du Four*, dont l'étendue est de plus d'une lieue; les parties les plus hautes ne paraissent que d'environ 6 pieds à l'époque des grandes marées. Les naufrages étant très-fréquents sur cet écueil, le gouvernement y a fait élever, depuis quelques années, un phare indicateur dont les feux perpétuels font connaître aux navigateurs les dangers qu'ils doivent éviter. La tour, de 60 pieds de hauteur, se divise en deux étages; le premier, auquel on monte par une échelle perpendiculaire incrustée dans le mur, est le magasin; le second, l'appartement des gardiens; et sur la plate-forme, autour de la lanterne, règne une galerie de 2 pieds de largeur qui leur sert de promenade. Lorsque la mer couvre entièrement le rocher sur lequel est construit le phare, les gardiens, dans une sorte de réclusion, ne peuvent sortir un seul instant, car on leur défend même d'avoir un canot, de peur qu'entraînés par quelque orage, ils ne laissent éteindre le feu au moment où il serait le plus nécessaire. Tous les huit jours une chaloupe vient de terre apporter leur nourriture et fournir à leurs besoins; mais quelquefois, et surtout aux approches de l'hiver, alors que les vents soufflent avec violence, les communications sont interrompues, et les habitants de la tour demeurent des semaines entières sans voir un seul être vivant; ils n'ont devant les yeux que des masses énormes de nuages et l'écume blanchissante des vagues qui se brisent au pied de la tour.

Mais nous voici quelque peu éloignés de Pornic; retournons-y pour admirer ses environs qui ne manquent pas d'agréments. Au revers du coteau sur lequel la ville est bâtie règne une assez belle végétation, protégée par son élévation et abritée des mauvais vents. Une petite rivière, nommée la Haute-Perche, qui vient se jeter à la mer, coule au milieu d'une jolie contrée boisée; mais il faut à cette ville un établissement public approprié aux bains de mer, et un lieu de réunion pour les étrangers qui y viennent chercher la santé, comme pour ceux que des distractions y appellent. La ville de Pornic, d'une population qui n'excède pas huit cents âmes, est renommée par les excellents marins qu'elle produit; les habitants sont vifs, laborieux, affables envers les étrangers. Le costume des hommes est à peu près partout celui des marins: des vestes courtes, de larges culottes et un chapeau ciré. Les femmes se font remarquer par un costume particulier qui n'est pas sans élégance; elles portent des coiffures carrées très-hautes et garnies d'immenses dentelles; un voile est fixé au sommet; tantôt il s'attache sous le menton et couvre la poitrine, tantôt il est laissé flottant sur les épaules; leurs cheveux, séparés sur le front, sont repliés par derrière et contenus par un ruban qui ceint la tête; une collerette à broderies roides et empesées, une robe à larges manches que recouvre un corsage lacé par devant, leur donnent en tous points l'aspect des châtelaines du moyen âge, et reproduisent le gentil accoutrement des nobles dames bretonnes à la grande époque de la comtesse de Montfort. A. Mazuy.



(Château de Pornic.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — HONFLEUR.



(Une vue de Honfleur.)

HONFLEUR.

Honfleur, ville et port de mer du département du Calvados, située entre la côte Vassal et celle de Grâce, sur la rive gauche de l'embouchure de la Seine, est dans une position extrêmement favorable aux opérations maritimes. Il paraît, d'après les récits de plusieurs historiens, qu'elle occupait, dans les temps moyens de la monarchie, un rang honorable parmi les ports de la province, puisque, sous le règne de François Ier, elle était pourvue d'un château, de murailles et de portes défendues par des bastions dont il reste encore des débris. Cet appareil militaire la rendait nécessairement digne d'un certain intérêt; et si l'on réfléchit d'ailleurs que le Havre étant nul à cette époque, Honfleur présentait le seul point d'où l'on pût défendre l'embouchure de la Seine contre les flottes ennemies ; si l'on examine le parti que l'on pouvait tirer de sa situation topographique, au moyen de laquelle on peut commander tout le commerce dont ce fleuve est l'écoulement continuel, on concevra quel prix la France dut attacher à sa conservation. Quelques chroniques font remonter son origine au temps de Jules César; d'autres veulent qu'un chef d'aventuriers, dont les soldats rançonnaient les bâtiments qui naviguaient dans ces parages, en ait été le fondateur ; mais ces assertions, reposant sur d'anciennes traditions populaires, et ne s'appuyant sur aucun document historique, ne méritent pas une sérieuse attention. Quoi qu'il en soit, *Huneflotum* (c'est le nom latin que porte Honfleur, et dans les vieux titres Huneflot), fut souvent le théâtre d'événements remarquables, tant à l'époque de l'invasion de la Normandie par les Anglais, que lors des guerres civiles soutenues dans ce pays par les Calvinistes. Assiégée en 1440 par les premiers, prise en 1562 par les seconds, reprise la même année par le duc d'Aumale, cette ville était tour à tour la proie des différents partis qui se disputaient sa conquête, lorsque Henri IV, maître alors d'une partie de la province, résolut de s'en emparer. Le chevalier de Grisson, gouverneur de la place, fit une résistance habile et vigoureuse; capitaine expérimenté, il s'était ménagé des intelligences avec l'amiral Brancas de Villars, et il recevait par mer des convois de vivres et de munitions. Peut-être même la valeur de la garnison, ranimée par ces puissants secours, aurait-elle fatigué le courage du monarque, s'il n'avait fait couler un bâtiment à l'entrée du port, et coupé de cette manière toute communication avec les assiégés. Cette manœuvre produisit son effet, elle isola complétement Honfleur des alliés qui pouvaient la secourir, découragea bientôt sa garnison, qui, par une capitulation honorable, passa enfin sous les drapeaux du roi de Navarre.

L'intérieur du port de Honfleur renferme deux bassins; le premier a été commencé en 1684 : mal entretenu, il n'est presque d'aucun usage ; le second, autorisé par lettres patentes du 28 août 1786, rend encore quelques services au moyen d'une écluse de chasse, dont l'action cependant est tellement paralysée par les obstacles résultant des localités mêmes qu'elle peut suffire à peine à l'entretien du chenal.

L'avant-port toutefois est assez spacieux ; il peut y entrer des vaisseaux tirant jusqu'à 16 pieds d'eau, circonstance assez favorable au petit nombre d'expéditions de long cours que cette ville est en état d'entreprendre. Différents projets avaient été soumis à l'autorité pour obvier aux inconvénients présentés par l'accumulation de la vase; l'un d'eux, entre autres, devait, à l'aide d'un canal, établir une communication facile avec Rouen, en faisant éviter les bancs de sables mouvants de Quillebœuf et de Saint-Sauveur; mais ce projet, accueilli d'abord avec intérêt, fut traité bientôt avec indifférence, et finit par être tout à fait oublié. Peut-être aurait-il changé les destinées d'une ville dont le commerce a subi de si grandes altérations; peut-être aurait-il excité une heureuse émulation entre elle et le Havre, si le gouvernement avait employé dans cette entreprise des capitaux qui pouvaient lui rapporter de si grands intérêts. Au surplus, à notre époque paisible, Honfleur est parfois assez fréquenté ; on y voit quelques gros navires qui viennent y déposer les produits de leurs courses lointaines, à côté de petites embarcations consacrées uniquement, soit au cabotage, soit à la pêche. Cette dernière occupation surtout, à laquelle sont employés des navires appelés houris, besquines et picoteux, est une branche d'industrie si productive sur ces rivages, que les premiers rapportent souvent du nord de l'Angleterre des cargaisons de maquereaux estimés 15 à 18,000 francs. Aussi, sans compter les ressources que ce commerce procure à la ville, sans compter l'espèce d'aisance qu'il répand sur les habitants de ces côtes, il amène à des résultats bien autrement précieux, en formant pour la marine royale une pépinière de matelots intrépides et expérimentés.

La gravure que nous publions offre la vue de l'intérieur du port; en face on aperçoit une partie de la ville dominée par une tour ancienne, seul débris, avec la porte de Caen, des fortifications qui la défendaient jadis. La population, d'environ quinze mille âmes au XVIIe siècle, est à peine aujourd'hui de huit mille individus, employés, les uns à la fabrication de la dentelle, les autres à l'élaboration de quelques produits chimiques, tels que l'alun, l'acide sulfurique, le sulfate de fer, etc... travaux de peu d'importance, il est vrai, mais auxquels la ville est en partie redevable du reste d'activité qui l'anime. Le port d'Honfleur a fourni d'intrépides navigateurs, dont les découvertes donnent quelque éclat à ses annales maritimes. C'est de ce lieu que Binot Paulmier de Gonneville, parti pour les Indes, fut jeté sur la côte de Madagascar, qu'il prit pour celle des Terres-Australes. En 1617, le nommé Lelièvre, natif d'Honfleur, sortit de Dieppe avec trois vaisseaux pour Java, Achem et Sumatra, et commença des liaisons commerciales avec les souverains de ces contrées. Pierre Berthelot, pilote d'Honfleur, se signala dans les Indes par son habileté dans la navigation et par sa bravoure; il se fit Carme déchaussé, continua d'exercer sa profession, et souffrit le martyre en 1639 dans la ville d'Achem. Enfin tous les habitants de cette ville, voués depuis longtemps aux entreprises de la mer, exercés sans cesse à la pratique de cet élément, ont rendu à la marine française les plus grands services.

La situation d'Honfleur est très-agréable ; bâtie en amphithéâtre au pied d'une colline, au sommet de laquelle on parvient par une pente insensible, elle présente, lorsqu'on arrive par la route de Rouen, un coup d'œil attrayant. Les restes d'un vieux château, appelé la Lieutenance, que l'on aperçoit encore à l'entrée du port, contribue, par la forme pittoresque de ses débris, à rendre la perspective plus intéressante; mais la vue d'une campagne aussi belle, d'une nature aussi féconde en contrastes, ne dissipe pas entièrement les idées qui naissent à l'aspect de l'énorme quantité de vase dont l'entrée du port est depuis longtemps encombrée. Espérons toutefois que le projet conçu pour amener en ces lieux les eaux d'une rivière chargée de les nettoyer leur donnera par la suite, sinon leur ancienne prospérité, au moins la facilité de recevoir sans danger les bâtiments qui fréquentent ces rivages Les étrangers, attristés par le spectacle de la décadence d'un port dont les destinées devaient être si belles, ne devraient pas y faire des visites fréquentes ; cependant les campagnes qui l'environnent sont si délicieuses, la terre est si prodigue de richesses sous le ciel de cette contrée, qu'elle est encore le rendez-vous habituel d'un grand nombre de voyageurs.

A l'ouest de la ville d'Honfleur, on rencontre, au sommet d'une côte escarpée, située sur les bords de la Seine, la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, petit monument aussi remarquable par les visites religieuses dont il est l'objet, que par le site enchanteur qu'il présente. Environné d'une végétation abondante qui donne à son aspect une physionomie agreste, ce lieu, d'où l'on découvre les lointains de l'Océan, mérite à juste titre la célébrité qui lui attire l'attention de tous les voyageurs. Quelques Capucins, par l'entremise desquels les pélerins venaient adresser leurs suppliques à la Vierge, desservaient autrefois cet asile, encore rempli des offrandes et des *ex voto* présentés par la reconnaissance des matelots à leur céleste protectrice. Ici, l'on voit suspendues à la voûte des béquilles offertes par un boiteux, en l'honneur du miracle qui lui rendit l'usage de ses jambes ; là, des modèles de navires, attachés au plafond de l'édifice, témoignent, aux yeux des fidèles, les dangers auxquels la Vierge a pu les arracher ; plus loin, des tableaux retracent l'apparition de l'auguste patronne aux regards éplorés d'un équipage ; partout enfin l'on aperçoit les nombreux témoignages de la gratitude du faible envers la toute-puissance de la protection divine. Il ne faut pas croire cependant que cette confiance dans une intercession, excitée par l'imminence d'un péril, puisse changer entièrement les habitudes de ceux qui s'imposent ainsi des obligations pour désarmer le courroux du ciel; ce serait avoir une fausse idée du caractère des suppliants. Au contraire, ces pieuses réunions, si louables dans leur principe, deviennent parfois une circonstance favorable aux penchants que les marins conservent toujours pour la licence, et c'est dans les conséquences de l'accomplissement de ces vœux qu'il faut trouver les preuves de cette assertion. Dès qu'un équipage aborde le rivage, il s'empresse aussitôt d'accomplir la résolution qu'il a formée dans une situation dangereuse. A cet effet, une procession, précédée d'une bannière et suivie du clergé de la paroisse, se dirige, au milieu de la foule, vers la chapelle destinée à ces sortes de pèlerinages. De toutes parts les chants religieux se font entendre ; bientôt

on gravit, nu-pieds et en chemise, les sentiers rocailleux qui conduisent au sommet de la côte; partout règne le recueillement ou la ferveur, l'enthousiasme ou l'humilité : mais à peine les dernières actions de grâces expirent-elles dans les airs, à peine la fin de la cérémonie permet elle aux matelots de revenir vers la ville, que les premiers penchants reparaissent avec d'autant plus de force qu'ils ont été plus comprimés. Soudain ils se répandent dans tous les lieux où le plaisir se présente sous les formes les plus brutales; soudain les jurements succèdent aux cantiques, les bravades irréligieuses à la religion; et celui qui le matin s'abaissait avec tant de componction pour s'acquitter du prix qu'il avait mis à son existence, semble maintenant chercher dans les blasphèmes l'énergie factice que le premier orage va faire disparaître de nouveau.

En tournant un peu sur soi-même, quand on est sur la hauteur de Notre-Dame-de-Grâce, la scène change absolument d'aspect. Ce n'est plus un site agreste que l'on aperçoit; l'œil ne vient plus s'égarer sous des ombrages touffus; c'est un horizon immense qu'il embrasse, à l'extrémité duquel le ciel et la mer paraissent entièrement confondus. Tout est sublime dans ce tableau, tout porte un caractère de majesté sévère, imposant pour les habitants de ces plages, et plus imposant encore pour ceux de l'intérieur des terres qui n'ont jamais joui de ce spectacle. Aussi ces derniers, en venant promener leur curiosité sur ces rivages, ne manquent jamais de s'y arrêter avec délices pour contempler un point de vue qui leur procure des émotions inconnues jusqu'alors. Leur témérité nautique leur fait même traverser quelquefois l'espace qui sépare les deux rives de la Seine; mais après une entreprise aussi audacieuse, lorsqu'ils sont revenus au sein de leurs foyers, ils racontent avec orgueil toutes les particularités de leur voyage, les dangers auxquels ils ont échappé, les énormes monstres marins qu'ils ont aperçus, sans jamais oublier la tempête, devenue l'épisode obligé de ces sortes de récits.

A. Mazuy.

VERS INÉDITS D'ANDRÉ CHÉNIER.

Près des bords où Venise est reine de la mer,
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,
Chante Renaud, Tancrède et la belle Herminie.
Il aime ses chansons; il chante sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir;
Il chante; et, plein du dieu qui doucement l'anime,
Sait égayer du moins sa route sur l'abîme.
Comme lui, sans échos, je me plais à chanter;
Et les vers inconnus que j'aime à méditer,
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Où de tant d'aquilons ma voile est poursuivie.

MATELAS DE MOUSSE.

Les lois qui ont été imposées à l'homme exigent le repos et le délassement après le travail et la fatigue, pour réparer ses forces et le rendre propre à de nouveaux travaux. C'est principalement la nuit et dans son lit que l'homme se livre au repos; c'est aussi dans un lit qu'il est relégué par les infirmités et les maladies, et souvent pendant de longues années. Il est donc bien important à l'homme d'avoir un lit convenable et bon, soit pour le repos de la nuit, soit pour le temps des afflictions. Or, la partie essentielle d'un lit ce sont les matelas; les matelas de laine, de crin ou de plume ne peuvent être le partage d'un grand nombre de familles, qui à peine ont pour tout lit quelques planches et un peu de paille, comme j'en ai été si souvent témoin. C'est donc rendre un grand service aux familles pauvres de leur apprendre qu'elles peuvent suppléer la laine pour matelas, par une autre matière qui ne coûte rien parce qu'elle est ordinairement abandonnée à l'indigence des pauvres. Cette matière, c'est la mousse. Elle se trouve presque partout; dans les vallons, sur les montagnes, dans les bois, dans les bruyères, même sur les troncs des vieux arbres; la plus longue est la meilleure. Pour en faire usage, il faut la cueillir dans l'été après sa maturité parfaite, la bien faire sécher au soleil, la séparer de tout corps étranger, ensuite s'en servir, au lieu de laine, pour faire des matelas. J'ai passé tout l'hiver de 1830 sur un seul matelas de mousse, et je me suis trouvé aussi bien couché que sur la laine. Ces sortes de matelas sont très-en usage et fort à la mode en Suède et dans une grande partie de la Russie.

Tripier (de l'Isère).

GRÈCE. — ATHÈNES.

VOYAGEURS VISITANT LES RUINES D'ATHÈNES.

Tout voyageur doit un pèlerinage à Athènes; c'est le rendez-vous des antiquaires et des savants; on ne peut guère se vanter d'avoir vu la Grèce si on n'a pas visité la ville de Minerve. Aussi nous avons des descriptions sans nombre d'Athènes, des vues, des dessins et des explications de ses monuments. Les noms d'une multitude de voyageurs, gravés sur les colonnes du Parthénon et du temple de Thésée, annoncent à l'étranger qui arrive dans cette ville qu'il a été devancé dans la carrière des découvertes.

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est leur belle couleur. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs ou des feuilles en automne. La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite les regards; on ne voit point ordres sur ordres, colonnes sur colonnes, dômes sur dômes. Le temple de Minerve, par exemple, est, ou plutôt était un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un portique, et élevé sur trois marches qui régnaient tout autour. Le portique occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice

(218 pieds); l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte; dans l'une on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias; dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens. Des morceaux de sculpture occupaient les deux frontons du temple; les offrandes votives, ainsi que les boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre Médique, étaient suspendus en dehors de l'édifice; entre ces boucliers on avait mis des inscriptions; elles étaient vraisemblablement écrites en lettres de bronze, à en juger par les marques des clous qui attachaient ces lettres.

Tel était ce temple qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes. L'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines, car on en aurait une très-fausse idée si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, chargé de ciselures et de festons à notre manière. Qu'il y a loin du Parthénon, avec son économie d'ornements, son heureux mélange de simplicité et de grâce, à notre profusion de découpures, à nos colonnes guindées sur d'énormes bases, ou à nos portiques écrasés! Après leur harmonie générale, leur rapport avec les lieux et les sites, et surtout leurs convenances avec les usages auxquels ils étaient destinés, ce qu'il faut admirer dans les édifices d'Athènes, c'est le fini de toutes les parties. L'objet qui n'est pas fait pour être vu, y est travaillé avec autant de soin que les compositions extérieures; la jointure des blocs qui forment les colonnes du temple de Minerve est telle, qu'il faut la plus grande attention pour la découvrir, et qu'elle n'a pas l'épaisseur du fil le plus délié. Les rosaces, les moulures, tous les détails des édifices offrent la même perfection; des découpures en ivoire ne seraient pas plus délicates que les ornements du temple d'Erechtée; les cariatides du Pandroséum sont des modèles. Enfin, si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France paraissent grossiers, les monuments de Rome semblent barbares à leur tour dès qu'on a vu ceux de la Grèce.

Athènes est remplie d'ouvrages prodigieux. Les Athéniens, peuple si peu riche, si peu nombreux, ont remué des masses gigantesques; les pierres du Pnyx sont de véritables quartiers de rochers; les dalles de marbre qui couvraient les Propylées étaient d'une dimension telle qu'on n'en a jamais vu de semblables; la hauteur des colonnes du temple de Jupiter olympien passe peut-être 60 pieds, et le temple entier avait presque un quart de lieue de circonférence. Les murs d'Athènes, en y comprenant ceux des trois ports et les longues murailles, s'étendaient sur un espace de près de neuf lieues; les murailles qui réunissaient la ville au Pirée étaient assez larges pour que deux chars y pussent courir de front, et, de cinquante en cinquante pas, elles étaient flanquées de tours carrées. Jamais les Romains n'ont élevé de fortifications aussi considérables. On ne peut se lasser d'admirer les vieux monuments d'Athènes : qui pourrait voir avec indifférence les œuvres du peuple le plus brillant, le plus ingénieux de l'antiquité? Ici se trouve le temple de Thésée, le rocher de l'Aréopage; là, les prisons de Socrate et la tribune aux harangues taillées dans le roc. Le temple de Thésée, si bien conservé, si élégant, si parfait dans son ensemble, dit combien les Athéniens étaient susceptibles de sentiments nobles, d'enthousiasme patriotique. Voici quelle fut l'origine de ce temple : le bruit se répand qu'on a vu l'ombre de Thésée combattre dans les rangs de l'armée grecque contre les Perses; le fils de Miltiade apporte d'une île voisine les ossements du héros à qui Athènes devait sa première puissance, et la nation lui élève un temple embelli par les arts. Puis la tribune du Pnyx ne rappelle-t-elle pas l'époque où une immense multitude, troublée par la crainte de voir ses foyers envahis, écoutait là, sur cette place maintenant déserte, les immortelles harangues de Démosthènes? La grotte ou prison qui vit mourir Socrate, victime de l'injustice de ses concitoyens, est à cent pas du Pnyx; on est saisi d'un sentiment religieux à l'aspect du lieu où ce grand homme cessa de vivre, en élevant son âme aux plus hautes pensées de morale et de philosophie. Par quelle fatalité ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, que les modernes vont admirer si loin et avec tant de fatigues, doivent-ils en partie leur destruction aux modernes? Le Parthénon subsista dans son entier jusqu'en 1687; les chrétiens le convertirent d'abord en église; et les Turcs, par jalousie des chrétiens, le changèrent à leur tour en mosquée. Il fallut que les Vénitiens vinssent, au milieu des lumières du XVIIe siècle, canonner les monuments de Périclès; ils tirèrent à boulets rouges sur le temple de Minerve; une bombe enfonça la voûte, mit le feu à des barils de poudre, et fit sauter en partie l'édifice. La ville étant prise, Morosini, dans le dessein d'embellir Venise des débris d'Athènes, voulut descendre les statues du fronton du Parthénon : il les brisa.

Dirons-nous maintenant l'état actuel d'Athènes, nouvelle capitale de la Grèce régénérée? Cette ville, qui n'était qu'un amas de pierres en 1830, présente aujourd'hui un aspect animé; les rues sont garnies de boutiques, la plupart tenues par des Grecs, quelques-unes par des Français. Il y a à peine quelques années qu'il eût été difficile d'y trouver la moindre ressource; on y voit actuellement un marché abondant, des hôtels où l'on est aussi bien traité que dans ceux de nos villes de France. La cité d'Athènes s'accroît tous les jours; les personnes qui restent deux mois sans la voir ont de la peine à s'y reconnaître. La reconstruction de la ville a été d'une rapidité étonnante; on n'a pas cessé de bâtir depuis l'année 1835; il n'y avait auparavant qu'une quarantaine de maisons parmi les décombres. Pourtant Athènes, qu'on a tant de fois essayé de tirer de sa poussière, offre encore en ce moment l'image d'une ville qui naît à peine; rien n'y est achevé; une jolie maison est à côté de pans de murs écroulés; on est surpris de rencontrer, au milieu d'une rue récemment construite, une masse de vieilles masures habitées par de pauvres familles grecques. Il ne serait pas facile de suivre une description détaillée de la ville ressuscitée; il y règne encore une sorte de confusion; à chaque pas ce sont des bouts de rues, puis d'autres rues sans symétrie formées de petites boutiques construites en bois. Jusqu'à présent Athènes n'est qu'un mélange de ruines et de maisons neuves. Il n'y a que deux rues bien alignées : l'une porte le nom d'Eole, elle partage la ville en deux et va aboutir à la tour des Vents qui est au pied de l'Acropolis. L'autre rue, appelée Hermès, commence à l'arrivée du Pirée, et

traverse celle d'Eole ; beaucoup de maisons manquent à ces deux rues, et celles qu'on y voit sont toutes irrégulières. On bâtit peu solidement ; si on en excepte les demeures des principaux personnages du gouvernement, toutes les autres sont comme ébauchées en bois. Un peuple qui se bâtit d'aussi fragiles habitations songe peu à l'avenir ; en effet, nous ne croyons pas que la plupart de ceux qui rebâtissent Athènes, soient animés du désir d'en faire une ville importante et durable.

Venons aux grands édifices de la nouvelle Athènes. On jette en ce moment les fondements d'un palais pour le roi Othon; ce palais est commencé depuis neuf mois; les travaux s'y font très-lentement; l'argent manque pour augmenter le nombre des ouvriers. Quantité de blocs de marbre tirés des carrières du mont Pentélique sont répandus sur la place où sera le palais du roi. La demeure actuelle du roi de la Grèce ressemble tout bonnement à une maison bourgeoise. Un hôpital, situé du côté des colonnes du temple de Jupiter, s'achève en ce moment; cet hôpital est isolé et n'a rien de remarquable. Le marché est situé sur l'emplacement du gymnase d'Adrien. A côté du marché on voit une caserne et une tour très-mesquine que lord Elgin a donnée à Athènes, pour la dédommager de tous les ouvrages de génie qu'il lui a enlevés; cette tour était destinée à porter une horloge, elle sert aujourd'hui de prison. Les saintes ruines de la vieille Athènes sont respectées, et il est consolant de dire qu'on n'a touché à aucun monument pour en faire des matériaux de construction. La population d'Athènes est de 15,000 habitants; elle est presque toute grecque; il n'y a que 2,5oo étrangers environ, la plupart Bavarois. L'apathie, le calme froid des Allemands s'accordent mal avec le caractère vif, léger des Hellènes; aussi existe-t-il entre ces deux peuples une animosité qui amènera sans doute une complète séparation. On espère que le jeune roi Othon parviendra à concilier les esprits; mais n'est-il pas à craindre que le génie même d'un Périclès ou d'un Aristide n'échoue au milieu de tant de passions diverses et de goûts si opposés les uns aux autres?



(Voyageurs visitant les ruines d'Athènes)

Il est impossible de parler d'Athènes sans dire quelques mots du Pirée. Il y a déjà de l'activité dans ce port jadis si célèbre, et pendant longtemps si solitaire! On y trouve une foule de maisons mieux construites que celles d'Athènes. Le gouvernement a vendu une partie du terrain aux habitants de l'île de Chio, et ceux-ci, presque tous commerçants, ne tarderont pas à venir mettre la main à l'œuvre pour faire revivre le port créé par Thémistocle. Le chemin qui conduit du Pirée à Athènes est aussi bien entretenu que nos plus belles routes de France; ce chemin traverse un grand bois d'oliviers.

A droite des débris de la fameuse muraille qui réunissait le Pirée à la ville, est un tombeau en marbre élevé à la mémoire de Caraïskakis, général grec, tué à la bataille d'Athènes en 1827. Le Céphise n'a pas été oublié dans les reconstructions nouvelles; son lit est creusé avec soin, et les eaux de ce fleuve poétique s'écoulent paisiblement jusqu'à la mer. Une puissance mystérieuse, une admiration indicible, vous ramènent toujours vers les vieux monuments de la cité; ils sont là, et semblent défier les Athéniens de nos jours de ne jamais rien élever qui puisse les égaler en beauté et en durée. En avançant vers l'Acropolis, l'immense citadelle, l'imagination est frappée de la physionomie diverse de toutes ces fortifications écroulées. Que de nations ont passé par là! Fortifications helléniques, byzantines, françaises, vénitiennes, turques; tous les peuples s'y montrent avec leurs ruines. Le gouvernement a entrepris des fouilles dans ce lieu; on a déjà trouvé des urnes lacrymatoires, des vases renfermant des ossements humains, une multitude de petites figures de divinités en marbre et en métaux. Plusieurs travailleurs sont occu-

pés à l'enlèvement des décombres; les six belles colonnes qui soutenaient le fronton de ce monument seront bientôt mises à découvert, et il est tout à fait probable que, dans peu de temps, on pourra voir les magnifiques restes du vestibule qui servait d'entrée à la citadelle.

En sortant d'Athènes, on entre dans la *Voie sacrée*, route autrefois bordée de monuments qui auraient sufli pour la rendre célèbre, si elle n'avait pas été sanctifiée par la plus imposante des cérémonies religieuses de l'antiquité. Tous les cinq ans, des théories, précédées de chœurs de musique, la parcouraient, environnées de la magnificence du culte mythologique, en portant la statue d'Iacchus, fils de Jupiter, au temple de Cérès d'Eleusis, sanctuaire où se célébraient des mystères institués sous le règne d'Erechtée, 1423 ans avant Jésus-Christ, mystères qu'il n'était pas permis aux mortels de révéler. Le cortége avait ses stations marquées par le rituel des Eumolpides, qui contenait aussi des procédés pour produire les prestiges mystiques destinés à entretenir la crédulité. Dans l'ordre accoutumé des pompes, on entrait dans un défilé bordé de pins qui conduisait aux temples d'Apollon et de Vénus, auxquels on sacrifiait; en descendant vers le golfe de Salamine, lieu à jamais célèbre par la victoire des Athéniens sur les armées de Perse, on couronnait le cippe de Théodore, qui fut le grand acteur tragique de son temps. Plus loin, on rencontrait la chapelle de Jupiter débonnaire, où Thésée s'était purifié du sang versé par ses mains; enfin on chantait des hymnes au reposoir du figuier sauvage sous lequel Cérès s'était arrêtée lorsqu'elle cherchait Proserpine, ravie par Pluton à sa tendresse maternelle. Ainsi cette procession était une visite rendue aux dieux et aux grands hommes protecteurs et bienfaiteurs d'Athènes, dont l'histoire était représentée par des autels, des colonnes et des monuments sur cette terre de glorieux souvenirs.

Grâce aux écrivains dont les ouvrages ont échappé à la barbarie, le voyageur attentif peut encore retrouver les vestiges des merveilles qui embellissaient l'Attique. A un mille d'Athènes, on traverse un bois d'oliviers, où l'on voit des débris de chapelles, des colonnes brisées, et, à quelque distance, le monastère de Daphné, bâti sur les ruines du temple d'Apollon. Eleusis présentait un abrégé de la création mythologique des anciens, qui avaient attaché des souvenirs religieux à toutes les parties de son territoire; on peut avec les écrits de Pausanias, guide le plus sûr et le plus judicieux, revivifier la Grèce, et cette contrée en particulier. Mais il est impossible de parler avec connaissance de cause des mystères de Cérès dont les hiérophantes firent un secret impénétrable et terrible; Pausanias, tout prêt à les révéler, dit qu'il en fut détourné par un songe; et il s'arrête frappé d'une terreur semblable à celle des Vénitiens qui n'osaient même prononcer le nom redoutable du tribunal des trois. Il paraît que ces cérémonies commencèrent à déchoir sous le règne de Valentinien, et ce fut en vain que l'empereur Julien essaya de les réhabiliter. La raison humaine s'était formée, le paganisme tombait de vétusté, il était percé des coups du ridicule; on ne voyait plus aux litanies de Cérès que quelques vieilles dévotes qui se frappaient la poitrine aux portes du tribunal sacré, lorsque les barbares enveloppèrent Eleusis, son temple, ses autels et son culte expirant, dans la catastrophe qui détruisit les libertés, les monuments et la population presque entière de la Grèce. Au milieu des ruines majestueuses d'Eleusis qui gisent comme un colosse renversé par une commotion souterraine, est bâti l'humble village de Lepsina; quarante familles qui composent sa population y cultivent la plaine, et ce peuple fait entendre des accents demi-barbares aux lieux où furent chantés les hymnes sonores de la plus brillante poésie.

FRANCE. — BESANÇON.

LA PORTE TAILLÉE.

Besançon était déjà une cité très-importante lorsque César entreprit la conquête des Gaules; c'est même de cette ville, dont il avait fait sa principale place d'armes, qu'il marcha contre Arioviste qui s'avançait des bords du Rhin avec une armée formidable. Lors de la division de la Gaule en provinces romaines, Besançon devint la capitale de celle qui reçut le nom de *Maxima Sequanorum*; à la chute de l'empire, elle conserva sa prééminence, et fut le siége ordinaire des premiers rois, et ensuite des comtes de Bourgogne. Les empereurs d'Allemagne, tour à tour alliés ou ennemis des papes, ayant essayé de réunir sous leur domination les divers Etats échappés aux faibles successeurs de Charlemagne, Besançon reçut de Henri l'*Oiseleur*, avec le titre de ville impériale, des franchises et des priviléges qui l'aidèrent à recouvrer une partie de son antique splendeur. Au XIe siècle elle entra dans la ligue des villes anséatiques; sa position la rendit importante pour le commerce de l'Italie avec l'Allemagne, et longtemps elle fut comptée parmi les principales places de change de l'Europe. Elle dut de nouveaux avantages à la bienveillance particulière de Charles-Quint; ce puissant monarque lui accorda le droit de battre monnaie, et lui donna ses propres armes. Placée au centre du comté de Bourgogne, Besançon formait avec son territoire assez circonscrit un état indépendant qui avait ses lois et ses coutumes spéciales. Les Suisses, dont cette ville s'était ménagé l'alliance, et les rois d'Espagne, ses protecteurs naturels comme souverains du comté de Bourgogne, l'aidèrent longtemps à se défendre contre les attaques de la France. Mais elle ne put résister aux armés de Louis XIV; deux fois attaquée, deux fois soumise en quelques années, elle subit le sort de la province dont elle redevenait la capitale.

Besançon est divisée en deux parties, que réunit un pont de fondation romaine, mais perpétué par des constructions de tous les âges. Sa position est exactement telle que César l'a décrite au premier livre des Commentaires *de Bello gallico*. Appuyée à l'est contre le mont Cœlius, elle s'étend dans une plaine baignée de tous côtés par les eaux du Doubs, qui en forme une presqu'île, embellie de part et d'autre des plus riants aspects. Quelques murs élevés au-dessus du mont Cœlius furent longtemps les seules fortifications d'une ville que sa position rendait presque imprenable. Lorsque la poudre et l'artillerie remplacèrent les ma-

chines de guerre des anciens et des guerriers du moyen âge, les gouverneurs de Besançon sentirent la nécessité de pourvoir d'une manière plus efficace à la défense de leur cité. Le fort Griffon fut construit à l'extrémité de la ville que le Doubs laisse sans protection, et des remparts garnis de meurtrières s'élevèrent dans les endroits dont la faiblesse pouvait laisser un passage à l'ennemi. Plus tard, entre les deux conquêtes de la Franche-Comté par Louis XIV, les Espagnols commencèrent sur le mont Cœlius une citadelle que la marche rapide des armées de France ne leur laissa pas le temps de terminer ; elle fut achevée par Vauban, à qui l'on doit également la restauration du fort Griffon. Ce n'est que de nos jours que l'on a complété la défense de Besançon en couronnant les montagnes qui la dominent de toutes parts, de forts qui rappelleraient la féodalité si leurs murs étaient usés par le temps.

Le sol de Besançon est riche en antiquités ; dans quelque endroit qu'on le fouille, on en extrait des médailles romaines et des débris somptueux des beaux arts antiques. Des constructions récentes dans la partie haute de la ville ont découvert des bains publics, des chapiteaux d'un beau travail, des colonnes, des fragments d'une statue colossale de marbre. Il n'est pas un seul quartier où l'on n'ait rencontré des pavés de mosaïque, les uns d'une élégante simplicité, les autres entourés de dessins variés d'un très-bon goût; enfin, les ruines de temples ou d'édifices dispersées dans cette enceinte, attestent, comme l'histoire, que Besançon était sous la domination romaine une des principales villes des Gaules ; tout rappelle encore au pied de ses montagnes le séjour du peuple roi. Des nombreux monuments anciens qui décoraient Besançon, il ne reste plus que l'aqueduc d'Arcier, et un arc de triomphe que sa teinte sombre a fait appeler, dès le x[e] siècle, Porte-Noire, *Porta-Nigra*. L'aqueduc d'Arcier, dont le peuple attribue la construction à César, ne remonte pas au delà du règne des Antonins. Il apportait à Besançon des eaux pures et abondantes qu'on ne saurait trop regretter. La longueur de ce canal est d'environ deux lieues. Arcier, qui lui donne son nom, est un joli village sur la rive gauche du Doubs, au pied de la dernière chaîne du Lomont qui le garantit des vents du midi, et dont le canal suivait toutes les sinuosités. Un obstacle presque insurmontable s'opposait à son entrée dans Besançon ; un énorme mur de rochers dont la rivière baigne le pied, lui fermait le passage; la patience des Romains vint à bout de le percer. C'est cette ouverture, agrandie sous Louis XIV avec peu de peine et de dépenses, qu'on nomme aujourd'hui la *Porte-Taillée*.

L'arc de triomphe de Besançon se trouve placé maintenant entre deux lignes de bâtiments, de sorte que l'on ne peut pas l'examiner dans toutes ses faces. Au moyen âge, son grand arc était rétréci par des constructions barbares ; la partie supérieure était surmontée d'un bâtiment qui servait de grenier à blé aux chanoines de Saint-Jean et de logement aux clercs du chapitre. C'est au milieu de ces masures que le beau monument des Romains était comme perdu ; elles viennent de disparaître, et la partie gauche de l'arc qui avait le plus souffert a été entièrement reconstruite. On ne sait rien de positif sur l'objet ni sur l'époque de la construction de l'arc de triomphe de Besançon. Ceux qui ont vu dans l'un des bas-reliefs Zénobie, reine de Palmyre, pensent qu'il fut élevé en l'honneur d'Aurélien ; d'autres prétendent qu'il le fut à la gloire d'un des fils de Constantin. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet arc triomphal est du Bas-Empire, qu'il est un des plus beaux monuments de la province et de la France ; que l'ordonnance générale était d'un style grand et magnifique, digne des riches conceptions des artistes byzantins des premiers siècles, et que ce monument est probablement le dernier que le goût des arts du grand peuple ait élevé dans les Gaules.

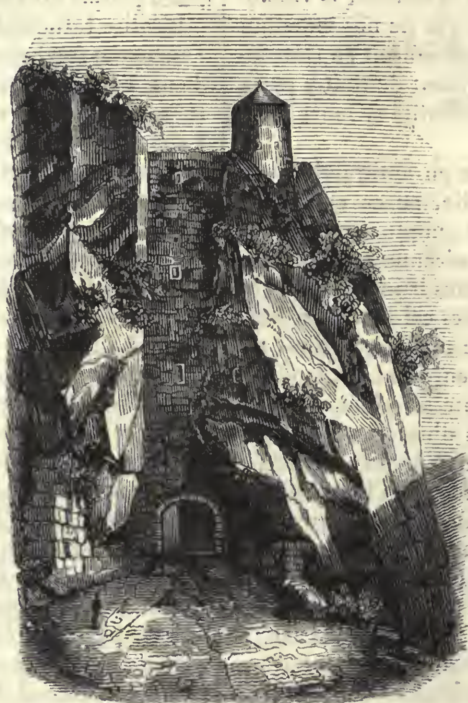
L'église cathédrale de Saint-Jean, grand bâtiment d'ancienne fondation, fut reconstruite dans le xi[e] siècle par l'archevêque Hugues I[er]; le style, qui participe du gothique et du sarrasin, est d'un aspect imposant. A chaque extrémité de la nef sont de riches autels et un beau chœur ; en face du siége de l'archevêque on voit le buste en marbre blanc de Pie VI ; une belle *Résurrection* de Vanloo se fait remarquer dans la chapelle du Saint-Suaire, parmi d'autres bons tableaux. Une chapelle voisine offre un Saint-Sébastien, l'un des chefs-d'œuvre de Fra Bartolomeo, maître de Raphaël. La Mort d'Ananie et de Saphire, par il Piombino, élève de Michel-Ange, orne une autre chapelle. Ces chapelles sont petites, sur un seul côté de la nef, mais fort jolies et toutes de styles différents ; de beaux anges en marbre blanc décorent le maître-autel, construits en marbres d'Italie rares et que couvre un superbe baldaquin. L'église a trois nefs, divisées par des colonnes ovales, bizarres, mais élégantes ; les vitraux sont peints ; les fenêtres, fort petites, ne laissent pénétrer dans l'église qu'une faible clarté qui ajoute à la majesté de l'édifice. Besançon possède plusieurs autres églises, toutes de construction moderne.

Un monument digne d'attention est le palais du cardinal de Grandvelle, fils du chancelier de Charles-Quint. Les écrivains flamands n'ont pas rendu justice au caractère du cardinal ; la douceur de son administration à Naples suffit pour prouver qu'il fut étranger aux sanglantes exécutions des Pays-Bas, qui ne commencèrent d'ailleurs qu'après son départ de la Flandre. Quoique éloigné presque toujours de sa patrie, Grandvelle n'oublia jamais sa ville natale; il y fit construire ce palais d'un goût italien, dont l'élévation ne manque point d'élégance, et l'enrichit d'une bibliothèque et d'une galerie de tableaux des plus habiles artistes dont il se montra le protecteur généreux. Les tableaux font partie aujourd'hui du Musée du Louvre, et les statues antiques qu'il avait envoyées de Rome ont décoré Versailles. De temps immémorial, Besançon avait possédé des écoles célèbres. A la renaissance des lettres, les magistrats s'empressèrent d'établir des écoles pour l'enseignement des langues anciennes et de la philosophie. Dès le milieu du xvi[e] siècle, les Grandvelle y fondèrent un collége pour les langues orientales et la théologie, et ils dotèrent cette précieuse institution avec une magnificence vraiment royale. Pour compléter le système d'enseignement alors suivi dans le reste de l'Europe, il ne manquait plus à Besançon que des chaires de droit, de médecine, et le privilége de conférer des grades réservé aux universités; secondés par le cardinal de Grandvelle, les magistrats obtinrent du pape une bulle por-

tant érection d'une chaire de droit à Besançon, et ils l'offrirent à Cujas. Les troubles qui désolèrent le comté de Bourgogne, dans le XVIIe siècle, opposèrent un long obstacle aux démarches que faisaient les magistrats pour obtenir une université ; mais aussitôt que Besançon se fut soumise à Louis XIV, ils renouvelèrent leurs tentatives, et l'université de Dôle fut transférée à Besançon, où elle a existé pendant près d'un siècle, avec un éclat dont le souvenir n'est point encore altéré.

Les habitants de Besançon ont toujours fait preuve de courage, et l'histoire a consigné plusieurs époques glorieuses pour cette ville. En 406, elle résista aux hordes de Vandales, en 413 aux Germains, en 451 aux Huns ; dans le XIIIe siècle elle repoussa les bandes allemandes, et dans le XVe, à trois époques différentes, les Bourguignons et les Anglais échouèrent devant ses murs. Enfin, en 1814, Besançon fut assiégée sans succès par les armées des puissances coalisées.

A. M.



(Vue de la Porte-Taillée à Besançon.)

A NOS LECTEURS.

En terminant la 3me année du *Magasin universel*, nous avions annoncé qu'une nouvelle ère d'améliorations s'ouvrait pour cette feuille ; parvenu à la moitié du 4me volume, est-il besoin de dire que notre promesse a été fidèlement tenue ?

Papier plus beau, plus grand et satiné, gravures et tirage d'une meilleure exécution, rédaction plus variée et mieux en rapport avec l'esprit historique de l'époque, tout cela a eu lieu, et aura sans doute été remarqué.

Ce n'est pas tout. De plus vastes progrès suivront bientôt ces premières tentatives pour faire une question d'art des publications pittoresques, malheureusement exploitées jusqu'à ce jour comme une spéculation égoïste ; et certes, la modicité du prix du *Magasin Universel* dit assez que ses fondateurs l'ont conçu plutôt dans un but d'utilité morale que dans un résultat pécuniaire. Que tous nos abonnés, directs ou indirects, tous nos lecteurs enfin, viennent donc apporter leur part dans le noble dessein de populariser l'étude de l'histoire, des sciences, de former le goût d'une génération avide de savoir ; qu'ils répandent le *Magasin Universel*, qu'ils montrent ce qu'il est, qu'ils disent ce qu'il doit être, et, nous en sommes sûrs, ils seront compris par la classe nombreuse qui veut s'instruire et s'amuser tout à la fois. Tel est notre seul désir, et c'est ce qui doit résulter du concours bienveillant de nos lecteurs.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

RUSSIE. — MOSCOU.



(Eglise de l'Assomption bâtie à la Pokrovka à Moscou.)

ÉGLISE DE POKROVKA A MOSCOU.

Les églises russes présentent en général une particularité qui frappe tous les étrangers, parce qu'ils ne la retrouvent pas dans le reste de l'Europe ; c'est le nombre et la forme singulière des coupoles. Jusqu'à présent l'on n'est point tombé d'accord sur l'origine de cet ornement. Le prototype de ces coupoles bulbeuses ne se retrouve ni à Sainte-Sophie de Constantinople, ni dans les plus anciennes églises qui subsistent dans la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Archipel. Quelques historiens en ont voulu chercher l'origine dans la Chine; d'autres ont supposé, avec quelque vraisemblance, que c'était dans l'Asie que devait s'en trouver le modèle, et c'est peut-être à tort qu'on leur a objecté que les Tatars, conquérants et nomades, habitants des camps et non des villes, n'avaient guère été en état d'enseigner l'architecture aux peuples qu'ils subjuguaient. Il est certain qu'on voit en Perse des tombeaux surmontés de cylindres couronnés de coupoles dont la forme se rapproche de celles de la Russie. Enfin, en résumant tout ce qui a été dit sur l'architecture des églises de Moscou, on peut conclure que le vase de ces églises est byzantin, que les coupoles ont été empruntées à l'Orient, et que les ornements d'architecture forment un genre mixte, qui a été modifié dans le goût du siècle auquel appartinrent les architectes italiens ou allemands qui construisirent ces édifices. Nous joignons ici une gravure représentant l'église de l'Assomption, bâtie à la Pokrovka, sous le règne de Boris Godounoff. Cette église, l'une des plus belles de Moscou, offre dans son architecture un mélange gothique et italien d'une grande élégance, et une légèreté difficile à obtenir dans une construction en briques. Les coupoles nombreuses et s'élevant à diverses hauteurs dessinent une pyramide d'un très-bel effet. L'architecte Bajanoff, si célèbre sous le règne de l'impératrice Catherine II, faisait beaucoup de cas de cet édifice.

La rigueur du climat de la Russie ne permet pas qu'on y donne aux églises les grandes dimensions de celles de l'Occident, et c'est par le même motif qu'il en est plusieurs qui ont deux étages, dont l'un est susceptible d'être chauffé.

A. S. à Moscou.

DOCUMENTS HISTORIQUES.

LOUIS XIII ET CINQ-MARS.

C'est une opinion généralement répandue, que Cinq-Mars était auprès du roi Louis XIII l'homme de sa confiance intime, le dépositaire des secrets de son cœur; on a blâmé, avec raison, cette froide indifférence du monarque tirant sa montre le jour de l'exécution du grand écuyer, et s'écriant : « Le cher ami va passer un mauvais quart d'heure. » Aussi ne chercherons-nous pas à justifier cette phrase; mais on l'expliquera peut-être, lorsqu'on aura une connaissance exacte des véritables rapports qui existaient entre Louis XIII et le jeune Cinq-Mars ; et ces rapports n'étaient pas ceux d'une douce intimité.

A l'origine, Cinq-Mars avait été placé auprès du roi par Richelieu comme une distraction pour le prince, et un moyen de connaître ses plus secrètes pensées. Cinq-Mars servit longtemps d'espion au cardinal ; on le voyait quelquefois dans les appartements du roi, simulant le sommeil, accroupi dans un coin sur un fauteuil ou un lit de parade, et tout cela pour écouter, au profit du ministre, ce qui se disait et se faisait dans la chambre du roi. La chose alla même si loin, qu'on s'en aperçut. Un jour, s'adressant à Puységur, Louis XIII dit : « Voyez s'il y a quelqu'un dans ma garde-robe. — Il n'y a, répondit le courtisan, que M. de Cinq-Mars qui dort sur un lit. — Il ne dort pas, répliqua le roi, mais il en fait le semblant pour écouter ce que nous disons. » C'était par la protection de Richelieu que Cinq-Mars s'était élevé au poste de maître de la garde-robe, et ce fut de son consentement que la charge de grand écuyer lui fut déférée. Le titre de M. *le Grand* était ambitionné par cette haute domesticité royale qui avait hérité des grandes charges du système féodal, alors que les hommes de forte lignée venaient à cheval autour de la table du suzerain, aux grands jours du paon à mille couleurs.

La cour de France passait une longue partie de la saison à Saint-Germain : l'air y convenait parfaitement au roi ; mais on y menait une vie triste et monotone. Louis XIII se levait de bonne heure, visitait ses mousquetaires; puis, montant à cheval, il se portait au plus épais de la forêt, poursuivant le cerf et le sanglier, s'abîmant la poitrine à donner du cor jusqu'au soir, où il comptait lui-même sa meute dans le palais, et jouait quelques instants avec le plus fin de ses limiers. Quand la saison était mauvaise ou que le roi était malade, il s'amusait dans la cour à lancer des faucons éperonnés, des éperviers au vol rapide qui fondaient sur les merles et les petits oiseaux. Cinq-Mars ne pouvait quitter le roi mélancolique et maladif; ses fonctions de grand écuyer lui en faisaient un devoir : et d'ailleurs, quand Louis XIII n'apercevait pas Cinq-Mars, il l'appelait de toutes les forces de sa voix : « Où est Cinq-Mars? Que fait Cinq-Mars? » Le jeune écuyer n'avait permission de s'absenter du château que pour aller rendre compte au cardinal, en sa maison de Ruel, de ses conversations intimes avec le roi. Retournait-il à Saint-Germain, il y retrouvait encore les devoirs de sa charge et le visage du roi irrité de son absence : « Allons à cheval, Cinq-Mars, pour courre un cerf. » Telle était la seule distraction que Louis XIII offrait à son grand écuyer, et celui-ci ne dissimulait plus toutes les fatigues et les douleurs de sa position : « je laisserais toutes les faveurs que Votre Majesté me donne, disait-il, pour une soirée entière et libre en ma belle compagnie du Marais. »

Or, voici ce que faisait pour se distraire le grand écuyer. Quand le roi était couché, et qu'il avait donné le bonsoir à ses gardes, M. le Grand montait à cheval, et, galopant à toute bride, il se rendait à Paris par la route si mal pavée, jusqu'à la belle société du Marais, où il apparaissait vers minuit; il restait deux ou trois heures en compagnie de la brillante Marion

de Lorme, buvant, aimant, répétant maintes saillies contre le vieux cardinal et ses prétentions d'amour; puis il remontait à cheval, et s'en revenait à franc étrier à Saint-Germain, pour assister au lever du roi. Il y apparaissait pâle, défait, les yeux rouges de veilles, plein de mauvaise humeur. Toute la journée, ce n'étaient que disputes avec le roi; il le suivait avec répugnance dans ses exercices, dormant presque toujours à cheval ou dans les riches fauteuils de damas qui ornaient les appartements. Le roi se plaignait souvent du grand écuyer au cardinal, dont tout le soin était de les raccommoder. Quand ces disputes étaient trop vives, le roi réunissait avec attention toutes les phrases de M. le Grand, et les racontait au cardinal pour lui montrer que les torts n'étaient pas de son côté : « Mon cousin, écrivait Louis XIII, je suis bien marri de vous importuner sur les humeurs de M. le Grand. A son retour de Ruel, il m'a baillé le paquet que vous lui avez donné. Je l'ai ouvert, et l'ai lu. Je lui ai dit : M. le cardinal me mande que vous lui avez témoigné une grande envie de me complaire en toutes choses, et cependant vous ne le faites pas sur un chapitre, de quoi je l'ai prié de vous parler, qui est sur votre paresse. Il m'a répondu que vous lui en aviez parlé, mais que pour ce chapitre là il ne pouvait changer, et qu'il ne ferait pas mieux que ce qu'il avait fait. Ce discours m'a fâché; je lui ai dit : Un homme de votre condition qui doit songer à se rendre digne de commander les armées, et qui m'avez témoigné avoir ce dessein, la paresse y est du tout contraire. Il m'a répondu brusquement qu'il n'avait jamais eu cette pensée, ni y avait prétendu. Je lui ai répondu que si, et n'ai pas voulu enfoncer ce discours. Vous savez ce qui en est. J'ai repris ensuite le discours sur la paresse, lui disant que ce vice rendait un homme incapable de toutes bonnes choses, et qu'il n'était bon qu'à ceux du Marais, où il avait été nourri, qui étaient du tout adonnés à leurs plaisirs, et que s'il voulait continuer une telle vie, il fallait qu'il y retournât. Il m'a répondu arrogamment qu'il était tout prêt. Je lui ai répliqué : Si je n'étais plus sage que vous, je sais ce que j'aurais à vous répondre là-dessus. Ensuite de cela, je lui ai dit que m'ayant les obligations qu'il m'a, il ne devait pas me parler de la façon. Il m'a répondu son discours ordinaire, qu'il n'avait que faire de mon bien, qu'il était tout prêt à me le rendre, qu'il s'en passerait fort bien, et qu'il serait aussi content d'être Cinq-Mars que M. le Grand; et que, pour changer sa façon de vivre, il ne pouvait vivre autrement. Et ensuite est venu toujours me picotant, et moi lui, jusque dans la cour du château, où je lui ai dit qu'étant en l'humeur où il était, il me ferait plaisir de ne me point voir. Il m'a témoigné qu'il le ferait volontiers. Je ne l'ai point vu depuis. »

Cet autographe si curieux de Louis XIII révèle parfaitement la position de Cinq-Mars à la cour. M. le Grand était l'agent de Richelieu auprès du roi : agent capricieux, insubordonné, cherchant plus tard à agir pour son compte; dès lors Louis XIII put voir avec indifférence qu'on le débarrassât d'un témoin importun avec lequel il était en perpétuelles discussions. On sait que Cinq-Mars et son ami de Thou furent condamnés à avoir la tête tranchée, pour avoir négocié avec l'Espagnol au préjudice de l'Etat. Ils subirent la mort à Lyon; et voici une relation contemporaine où se trouvent consignés quelques détails inconnus sur leurs derniers instants.

« Le 12 septembre 1642, sur les trois heures après midi, quatre compagnies des bourgeois de Lyon, formant bien douze cents hommes, furent rangées en forte bataille sur la place des Terreaux. Au milieu de la place fut dressé un échafaud de 7 pieds de haut et environ 9 pieds de large et de long. Un peu sur le devant, s'élevait, à 3 pieds, un poteau, devant lequel on coucha un bloc de demi-pied. Une échelle de huit échelons servait à parvenir sur le plan de l'échafaud, lequel était ainsi visible. Toutes les maisons environnantes, les fenêtres, murailles, toits, tréteaux volants, en un mot toutes les éminences ayant vue sur la place, étaient si énormément couvertes de curieux, que le monde semblait suer à gros flots par leurs ouvertures. A cinq heures du soir, on avertit les condamnés que l'heure était venue. M. de Cinq-Mars s'approche alors de M. de Thou, et lui dit avec gravité : « Allons, monsieur, allons; il est temps. » Là-dessus, ils s'embrassèrent et sortirent. M. de Cinq-Mars, en descendant le perron, salua la foule; il le fit avec tant de bonne grâce et de douceur, qu'il tira des larmes à un chacun. M. de Thou, voyant le carrosse, avait dit sur les degrés : « Eh quoi, on nous mène en carrosse! irons-nous donc ainsi en paradis? »

» M. de Cinq-Mars était vêtu d'un pourpoint de drap de Hollande, couleur de musc, tout brillant de dentelles d'or, avec un manteau d'écarlate à queue et à gros boutons d'argent, un chapeau noir à la catalane; ses cheveux, d'un beau blond, flottaient à longues boucles sur ses épaules. M. de Thou était habillé de deuil. Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud; M. de Cinq-Mars en descendit d'un visage ouvert. Il posait le pied sur le second échelon de l'échelle, lorsqu'un archer lui enleva son chapeau par derrière. Lors il s'arrêta court, s'écriant : « Eh! laissez-moi mon chapeau. » Puis le reprenant, il s'en recouvrit, et acheva de monter. Ensuite s'approchant courageusement du poteau, il essaya en badinant si son col irait bien. Il se releva, et dit à son confesseur : « Mon père, je vous prie, rendez-moi ce dernier service de me couper les cheveux. » Après qu'ils furent coupés, il prit un crucifix, le baisa aux pieds, et dit : « Allons, il faut mourir; mon Dieu, ayez pitié de moi! » Puis embrassant fortement le poteau, il ferma les yeux, la bouche, et attendit le coup. Au moment où il le reçut, il poussa d'une voix forte ce cri : Ah! qui fut aussitôt étouffé par le sang. M. de Cinq-Mars mort, on leva la portière du carrosse. M. de Thou en sortit d'un visage aussi affable que serein. Il monta généreusement sur l'échafaud, jeta son manteau, et courut embrasser l'exécuteur en lui disant : « Ah! mon cher frère, tu vas me mettre en paradis! » Puis se tournant vers la foule, il se découvrit et la salua, jeta son chapeau qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars, alors recouvert d'un drap noir. Il se mit enfin en position. Le couperet du bourreau tomba lourdement sur le cou, mais si près de la tête, qu'il ne fut entamé qu'à demi. Le corps se renversa sur le côté gauche, agitant les bras et les jambes. Alors le bourreau, tout tremblant, frappa à coups redoublés, et ne réussit à détacher la tête qu'a-

près six à sept coups cruellement donnés sur la gorge. »

Jamais la multitude n'avait éprouvé une pitié plus douloureuse qu'au supplice de Cinq-Mars et de M. de Thou. Le peuple voyait encore là une de ces vengeances du cardinal de Richelieu qui immolait tout à son pouvoir. Cinq-Mars, noble jeune homme de vingt-deux ans, qui mourait sur l'échafaud, M. de Thou, fils du vieil historien de l'Europe, étaient des victimes d'élite, et, dans les jours de révolution, celles-là surtout frappent les masses.

A. Mazuy.

AFRIQUE.

LE ROI DE BOUSSA.

Beaucoup de nos lecteurs savent sans doute que le Niger, ce grand fleuve du Soudan, a été suivi depuis sa source jusqu'à Boussa, royaume d'Yaourie en Afrique, par Mungo-Park, et que c'est là où l'on suppose que l'infortuné navigateur termina, dans le cours de l'année 1806, tragiquement sa carrière. Des relations subséquentes apprirent que le Niger coulait vers l'ouest, depuis Boussa, et qu'il devait, selon toutes les apparences, se jeter dans l'Ocean Atlantique; en 1827, le capitaine Clapperton et Richard Lander le traversèrent près de Boussa même, en se rendant de la côte de Guinée dans la capitale du royaume des Felatahs, et, à Boussa, ils recueillirent quelques renseignements sur la fin de Mungo-Park. Le capitaine Clapperton mourut dans le royaume des Felatahs; Richard Lander revint seul vers la côte, et, dans son trajet, il entendit encore parler du Niger, comme ayant son embouchure à l'Océan. De retour en Angleterre, il rendit compte de ce qu'il avait vu et entendu; la précision de ses détails détermina le gouvernement britannique à ordonner, vers la fin de 1829, une expédition, dans le but de descendre le Niger depuis Boussa jusqu'à la mer, et ce fut aux deux frères Richard et John Lander qu'il confia le commandement de cette entreprise, laquelle du reste réussit complétement.

Avant d'arriver à Boussa, les deux frères Lander traversèrent une forêt épaisse, à l'extrémité de laquelle se trouvent les ruines d'une grande ville, qui, d'après ce qu'on leur dit, avait été récemment pillée par une troupe de Felatahs; ils avaient massacré tous ceux qui avaient fait résistance, et emmené le reste en esclavage; ces ruines étaient considérables, et la population de la ville devait avoir été très-nombreuse. Quelques instants après, ils s'arrêtèrent dans une belle et vaste plaine où croissaient majestueusement quelques arbres séculaires; elle servait d'asile à des oiseaux de toute espèce et à une multitude d'énormes singes qui s'éloignaient à pas comptés en entendant la détonation des armes à feu; là paissaient des troupeaux d'antilopes, bondissant de tous côtés sur le gazon. C'est de ce lieu qu'ils aperçurent la ville de Boussa, située sur le continent, et non dans une île du Niger, comme l'a écrit le capitaine Clapperton. Boussa se compose d'un grand nombre de huttes, éparses çà et là, à peu de distance les unes des autres; elle est ceinte d'un côté par le Niger, et de l'autre par une longue muraille garnie de tours et de fossés. Quoique ainsi défendue par l'art et par la nature, elle a cependant été prise une fois par les Felatahs. Le sol, généralement fertile, produit en abondance du riz, du blé, le *dowah*, espèce de froment qui constitue la principale nourriture des habitants, riches et pauvres. Le roi et la reine de Boussa ont chacun des troupeaux considérables de beau bétail, mais pas un de leurs sujets ne possède ni un seul taureau ni une seule vache; il ne leur est permis d'avoir que quelques moutons ou une chèvre. Le gibier est très-abondant dans la contrée, et quelquefois les naturels cherchent à en tuer avec leurs flèches; mais ils y parviennent si rarement, qu'à peine, dans le cours d'une année, abattent-ils une ou deux pintades, animal au vol lourd, et par conséquent peu difficile à atteindre. Le gouvernement du pays est despotique. Toutes les querelles entre particuliers sont déférées au roi, qui absout et condamne uniquement d'après son bon plaisir; mais ce pouvoir illimité dont jouit le monarque est presque toujours exercé avec douceur et modération.

« Après quelques heures d'attente, écrivent les frères Lander, nous fûmes introduits près du roi, que nous trouvâmes dans un appartement intérieur de son palais, en tête à tête avec la *Midikie*, titre que l'on donne à sa principale épouse. Ils nous félicitèrent de notre arrivée à Boussa avec toutes les apparences de la cordialité, et nous assurèrent gravement et de l'air le plus triste, qu'ils avaient passé la matinée à pleurer la perte du capitaine Clapperton (il était mort depuis deux ans), dont ils déploreraient éternellement la fin prématurée. La chose n'était pas impossible assurément; mais comme en entrant nous n'avions remarqué sur leur visage aucun signe extérieur de larmes, nous prîmes la liberté de ne pas croire ce qu'ils nous disaient. Nous présentâmes ensuite à leurs majestés les cadeaux qui leur étaient destinés; elles en parurent enchantées, le roi surtout, qui, pour nous prouver son admiration et sa reconnaissance, ne put s'empêcher de dire et de faire mille folies; une paire de bracelets d'argent, une pipe et une lorgnette fixèrent à tel point son attention, que, dans l'excès de sa joie, il n'en détourna pas les yeux de toute une demi-heure. Le roi brille par la finesse de son esprit, et ses manières en notre présence, quoique douces et modestes, ne manquèrent jamais de dignité. Le lendemain dans la matinée, le roi, accompagné de son épouse, qui, dit-on, est son conseiller et son seul confident, nous honora d'une visite à notre hutte. Ils vinrent sans aucune espèce d'étiquette, et tous deux étaient habillés plus simplement que ne le sont beaucoup de leurs sujets. Ainsi le roi portait une tunique de coton blanc, par-dessus une autre tunique blanche et bleue de même étoffe, un bonnet de drap rouge, et des sandales de cuir de pareille couleur. La reine était vêtue d'une simple chemise; un morceau de toile bleue était attaché autour de sa tête, et cachait complétement sa chevelure; un second chiffon était jeté sur son épaule gauche, et un troisième, noué autour de sa ceinture lui descendait jusqu'au milieu des jambes. Ses pieds étaient nus, ainsi que ses bras jusqu'aux coudes; un anneau de cuivre ornait chacune de ses oreilles, et huit bracelets de corail décoraient chacun de ses poignets. »

Les frères Lander visitèrent ensuite le Niger, appelé *Quorra* par les naturels; mais en le voyant ils furent bien désappointés dans leur attente. Là, en effet, il est si peu large que l'on peut sans peine lancer une pierre d'un bord à l'autre. De noirs et sourcilleux rochers, qui s'élèvent à pic au milieu du courant, occasionnent d'impétueux tourbillonnements à la surface de l'eau; ils apprirent que le fleuve, au-dessous de Boussa, était divisé en trois branches par deux grandes îles, et leurs guides leur montrèrent l'endroit où Mungo-Park et ses malheureux compagnons périrent. Il existe plusieurs versions sur la mort du célèbre voyageur; le récit le plus circonstancié est celui d'Amadi Fatouma, nègre que Mungo-Park avait engagé comme pilote pour descendre le Niger jusqu'à Boussa; ce nègre avait tenu un journal. Le 19 novembre 1805, Park était parti de Sansauding avec deux officiers, trois soldats, trois nègres et le pilote; après quelques aventures et des combats soutenus contre les indigènes, Amadi se fit débarquer dans le royaume de Boussa. Le lendemain, comme il allait voir le roi, des cavaliers entrèrent pour in-



(Le roi de Boussa.)

former le prince que des blancs étaient passés sans rien donner pour lui. Le roi fit mettre Amadi aux fers, et envoya des troupes pour occuper, sur le bord du fleuve, un rocher au-dessous duquel les bateaux sont obligés de passer; elles y arrivèrent avant Park; il voulut forcer le passage, on lui lança des piques, des flèches et des pierres. Il se défendit longtemps, deux de ses esclaves furent tués. Alors il fit jeter toutes ses marchandises dans le fleuve, et s'y précipita; ses compagnons en firent autant: tous furent noyés. On a élevé des doutes sur la vérité de cette narration. Un voyageur anglais étant dans le royaume d'Assiauty, entendit un autre récit, d'après lequel les nègres étaient accourus sur les bords du Niger, pour engager par leurs cris Mungo-Park à éviter les écueils; il se méprit sur leurs intentions et les repoussa. Le navire ayant sombré, l'équipage sauta dans l'eau pour se sauver à la nage; mais le courant entraîna tous ces malheureux, et ils se noyèrent. Si l'on réfléchit à la crainte que montrent les chefs de l'intérieur d'être accusés du meurtre d'un blanc, on conçoit que celui dans les Etats duquel la catastrophe de Park a eu lieu, se soit efforcé d'atténuer les faits.

La première pensée des frères Lander, en arrivant à Boussa, fut donc d'aller aux renseignements sur la triste fin de leur compatriote; mais connaissant l'extrême jalousie des naturels sur tout ce qui touche le Niger, ils crurent devoir dissimuler, et sur les questions pressantes du roi qui leur demandait le but de leur voyage, ils répondirent qu'ils voulaient simplement gagner le Bornou par la voie de l'Yaourie, espérant qu'il leur faciliterait les moyens de traverser

en sûreté son territoire. Sa réponse fut satisfaisante, et il promit toute l'assistance qui serait en son pouvoir. Il y avait près de deux jours que les voyageurs n'avaient vu Sa Majesté africaine, lorsqu'un de ses envoyés vint leur dire que le roi son maître était tailleur, et qu'en conséquence il serait fort reconnaissant si on pouvait lui faire cadeau d'un peu de fil et de plusieurs aiguilles. Les frères Lander profitèrent de cette circonstance pour faire connaître au monarque tailleur leur désir d'avoir quelques détails sur Mungo-Park; ils chargèrent leur interprète de porter à Sa Majesté le fil et les aiguilles, et de l'interroger sur l'*homme blanc*. Le roi se borna à répondre « que lorsque l'homme blanc avait péri dans le Quorra, il était lui-même fort jeune, et qu'il ne savait pas ce qu'étaient devenus ses différents effets; que cet événement était arrivé sous le règne du prédécesseur du dernier roi, lequel n'y avait pas longtemps survécu, et que toutes traces de l'homme blanc avaient disparu avec lui; que cependant il y avait dans la ville un homme qu'on disait avoir en sa possession un livre de l'homme blanc, et qu'il le questionnerait. » En effet, le jour suivant, Sa Majesté vint accompagnée d'un individu qui tenait un livre sous son bras; c'était un gros in-4° qui, disait-il, avait été repêché dans le Niger après le naufrage de Mungo-Park. Un instant les frères Lander crurent que c'était le journal de l'illustre voyageur; ils l'ouvrirent avec une sorte de solennité : mais, hélas ! c'était tout simplement un vieil ouvrage de marine sans aucune importance, ce qui les mortifia grandement, ainsi que le roi, et le possesseur du livre surtout, qui espérait quelque bon cadeau en échange.

Le roi de Boussa est un des hommes les plus grands et les plus beaux du pays, de même qu'il en est le plus actif et le plus laborieux; il est souvent malade, car dans sa jeunesse il a avalé une forte dose de poison que lui avait administré un de ses ennemis. Les autres chefs et les principaux habitants de cette partie de l'Afrique passent la plus grande partie de leur vie à dormir, ou perdent leur temps à de puériles et frivoles occupations; mais Sa Majesté de Boussa, quand les affaires publiques ne réclament pas ses soins, emploie utilement toutes ses heures de loisir à surveiller les travaux de ses esclaves et à confectionner ses vêtements; il s'occupe sans cesse à ouvrir de nouvelles routes conduisant à sa ville, et à réparer, à élargir les anciennes. C'est une exception rare dans ces contrées de voir un chef qui daigne prendre soin de la voie publique, et la raison que donne le roi de Boussa pour expliquer sa conduite est assez singulière, quoique juste et sensée : « Si, dit-il, mes ennemis s'avançaient vers mes portes dans des intentions hostiles, et trouvaient tous les chemins couverts de mauvaises herbes, ne s'écrieraient-il pas entre eux : Oh ! le roi de Boussa est un prince lâche, paresseux, sa ville ne contient que peu d'habitants, car la route est verte, on n'y voit pas le pied des hommes; allons donc attaquer la ville, elle tombera tout de suite entre nos mains. Si au contraire mes ennemis voient un chemin bien large, bien uni et où il ne pousse pas d'herbe, ils se diront : Cette route n'est ainsi frayée que parce qu'il y passe beaucoup de monde; la ville où elle aboutit doit être populeuse, forte, florissante, et le monarque de cette ville vigilant et brave; si nous en risquons l'attaque, nous serons vaincus et tués; mieux vaut donc nous retirer tandis qu'on ne nous a pas encore aperçus, crainte qu'il ne nous arrive quelque malheur. » Tels sont les discours que le roi de Boussa tient habituellement à ses sujets pour chercher à les guérir de la paresse qui leur est naturelle, et pour les exciter à travailler dans l'intérêt général.

Un soir, tandis que les deux frères Lander dormaient profondément étendus sur leurs nattes, ils furent soudain réveillés par un grand cri de détresse que poussaient d'innombrables voix, et par un épouvantable vacarme formé du choc de toute espèce d'ustensiles de ménage; aussitôt ils virent leur interprète se précipitant hors d'haleine dans la hutte, et il leur dit d'une voix tremblante que le soleil entraînait la lune à travers les cieux. Cherchant quel pouvait être le sens d'une si étrange nouvelle, les voyageurs sortirent à demi habillés, et s'aperçurent que la lune était totalement éclipsée. Bientôt ils furent environnés d'un grand nombre d'habitants qui, tous en proie à la plus vive frayeur, criaient que la fin du monde était arrivée. Des prêtres musulmans, se mêlant aux groupes, disaient que l'éclipse était occasionnée par suite de l'obstination et de la désobéissance de la lune à l'égard du soleil; ils prétendaient que depuis fort longtemps la lune était mécontente de la route qu'elle était forcée de suivre dans le ciel, parce que cette route était obstruée de mille difficultés; qu'elle avait en conséquence épié une occasion favorable, et que l'ayant trouvée le soir dont il s'agit, elle s'était écartée de son chemin habituel pour entrer dans celui du soleil. Elle n'était cependant pas allée loin dans la voie défendue, lorsque le soleil courut aussitôt après elle en grande colère, et la punit de sa présomption en l'enveloppant de ténèbres et la ramenant de force vers son propre territoire. Cette bizarre explication du phénomène des éclipses obtint toute la confiance du roi, de la reine et de la plupart des habitants de Boussa. Quant au charivari qui se poursuivait toujours avec vigueur, il avait pour but de contraindre le soleil à regagner sa sphère et à laisser la lune éclairer le monde comme d'habitude.

Que dire ensuite de la belle fête dont les voyageurs anglais furent témoins? Le jour était sur son déclin lorsque le roi de Boussa sortit de sa demeure pour se montrer à son peuple; il était accompagné de ses principaux sujets avec lesquels il parcourut la ville, les uns battant du tambour, les autres jouant du fifre ou sonnant de la longue trompette arabe. Sa Majesté montait un superbe cheval, somptueusement caparaçonné; des groupes d'individus en habits de fête étaient assis sous chaque arbre avec des lances, des carquois remplis de flèches, et de longues queues de vaches. Quand les gens munis de ces queues se mettaient à chanter, ils les agitaient au-dessus de leur tête, ou bien ils les lançaient en l'air à une grande hauteur, remuant les jambes avec une vitesse qui tenait du merveilleux; les musiciens, non satisfaits que la ville entière retentît de leur infernale et discordante musique, hurlaient comme des possédés, cabriolaient avec une souplesse inimaginable, et semblaient rivaliser d'affreuses grimaces. D'après une ancienne coutume restée en vigueur, le roi de Boussa harangue chaque année son peuple le jour où l'on célèbre cette fête; et, il faut bien le dire, le commen-

cement du discours que prononça Sa Majesté ne fut pas, dans son genre, très-différent de celui que débitent les chefs des gouvernements représentatifs d'Europe à l'ouverture de la session des Chambres; il assura son peuple de la tranquillité intérieure du pays et de la disposition amicale des puissances étrangères à son égard; ce discours dura près d'une heure, et en guise de sceptre le monarque brandissait dans sa main le bout d'une queue de lion. Le lendemain, la fête continua; le roi devait danser en présence de ses sujets; il parut sur la place publique, et exécuta quelques pas avec beaucoup de roideur et de gravité, au milieu des cris d'enthousiasme et des applaudissements de la foule. Lorsque ses premiers pas furent terminés, le roi commença une danse qui consistait à imiter le petit galop d'un cheval lorsqu'il marche au combat. C'était, comme on s'en doute, d'un burlesque achevé, et Sa Majesté regagna son habitation en dansant sur un seul pied, avec un sérieux imperturbable.

Nous terminerons ici nos anecdotes sur le roi de Boussa. Il nous reste maintenant à parler de la fin malheureuse de Richard, l'aîné des frères Lander; il repartit une troisième fois pour l'Afrique en 1833. C'est près de l'embouchure du Niger que le brave et intéressant jeune homme fut atteint d'une balle tirée, dit-on, par un de ces Européens, marchands de chair humaine, qui font encore secrètement la traite des esclaves sur la côte. Richard Lander, très-grièvement blessé, eut encore assez de force et de courage pour revenir à l'établissement britannique de Fernando, et y rendre compte de sa dernière mission avant d'exhaler son dernier soupir.

FRANCE.

LE MONT-DORE. — PUY-DE-DOME.

On désigne sous le nom général de Mont-Dore, et non pas Mont-d'Or, une chaîne de montagnes du département du Puy-de-Dôme, montagnes dont la circonférence est d'environ vingt lieues.

La vallée du Mont-Dore est formée par quatre montagnes : à droite, le Rigolet et Lucleigue; à gauche, Langle, d'où sortent les eaux thermales des bains, et Servielle, que le peuple a surnommé l'*Ecorchade*, à cause des ravins dont elle est sillonnée. Les feux souterrains des volcans ont tourmenté, soulevé, bouleversé ces masses énormes; leur aspect est devenu terrible, et leurs noms conservent souvent le souvenir de ces catastrophes épouvantables qui ne s'effacent jamais de la mémoire des hommes. Ici, c'est la vallée des Enfers, plus loin, le chemin du Diable, les Abîmes, etc. C'est surtout à l'automne que ces montagnes reprennent leur aspect sauvage, quand la cime des pins commence à blanchir, quand les redoutables *Echirs* ébranlent les airs.

Le Rigolet est une montagne à cime ronde, élevée de 230 toises au-dessus du village, couverte de bois et d'énormes prismes de basalte. Les gens du pays l'appellent *le Capucin*, parce que, parmi ces prismes, il en est un isolé, qui présente assez bien l'aspect d'un capucin enveloppé de son froc.

La vallée s'ouvre du sud au nord, et a près d'une lieue et demie de longueur; elle est terminée par le Mont-Dore, la plus haute montagne de l'Auvergne, et qui donne à la fois son nom et au village des bains, et à la chaîne de montagnes dont il fait partie. Ce mont ferme la vallée de sa large base, s'arrondit autour d'elle en demi-cercle, et, s'élevant par une pente peu rapide, forme un vaste amphithéâtre couvert d'une forêt de sapins. Cette masse imposante, dont la hauteur n'est pas moindre de 512 toises, doit son nom à un faible ruisseau nommé la *Dore*, qui y prend sa source, non loin d'un autre nommé *Dogne*. Les deux sources, se confondant dans la vallée, forment ensemble la rivière appelée la *Dordogne*.

Le lieu d'où s'élance la Dore est un large ravin de forme triangulaire, dont la couleur rougeâtre fait encore ressortir l'éclat argenté de ses eaux. Partout ailleurs, cette riche et sauvage décoration serait admirée, même isolée de tout ce qui l'entoure. Ici, elle ravit, parce qu'elle n'est que le complément d'un tableau magnifique. Cependant cette même cascade, dont le site et les détails, adoucis au loin par l'illusion de la perspective, se montrent sous des formes ravissantes; si l'on ne craint pas d'essuyer quelques peines, même de courir quelques risques pour la considérer de près, on la trouvera horrible. Un chemin particulier conduit au Mont-Dore; il est même possible d'arriver à cheval jusqu'à la base du dôme qui le termine, et qu'on nomme le *Pic-de-Lacroix*. Mais à moins d'être accoutumé au péril des montagnes, il ne faut pas tenter d'escalader le pic. Beaucoup de personnes ne se verraient pas sans effroi sur la pointe de cette quille, entourée de tous côtés de précipices. Il règne sur le Mont-Dore et dans ses environs un froid extremement vif; souvent au mois d'août on y voit de la neige qui n'est pas encore fondue.

La gorge où la Dogne prend sa source s'appelle *les Enfers*, et l'on est forcé d'avouer que, par son aspect effroyable, par les formes affreuses de ses rochers volcaniques, ses énormes monceaux de laves brisées, elle ne mérite que trop bien ce nom.

La vallée du Mont-Dore offre aux regards de l'observateur les curiosités les plus rares et les plus variées.

La Dordogne reçoit un ruisseau qui porte le nom de *Cascade*, et qui forme effectivement la plus célèbre de toutes les cascades de l'Auvergne. Ce ruisseau tombe d'une montagne volcanique, que les eaux ont creusée depuis des siècles; les couches qu'elles ont mises ainsi à découvert nous prouvent qu'elle fut formée par les diverses éruptions d'un volcan.

On peut monter à la cascade en suivant le ravin formé par le ruisseau; la fatigue est extrême, mais combien n'en est-on pas dédommagé! Quand on est arrivé au sommet de la montagne, on voit se déployer une vaste et magnifique décoration; c'est une immense coulée de basalte, qui, haute de 60 pieds, et terminée par une surface plane, est venue sur la montagne s'arrondir en demi-cercle. Cette enceinte ovale est presque aussi régulière, si l'on excepte un endroit qui s'est écroulé, que le plus bel amphithéâtre romain. C'est au centre de l'enceinte qu'est placée la cascade; c'est de cet hémicycle, haut de 60 pieds, qu'elle se précipite, et telle est la violence de sa chute, que les laves sur lesquelles elle tombe la font rejaillir avec tant de force, que, réduite en pous-

sière humide, elle inonde le spectateur, même à une grande distance. On cite encore les cascades de *Cureuil* et de la *Vernière,* et les voyageurs ne manquent pas de visiter le *Pic-de-Sancy*.

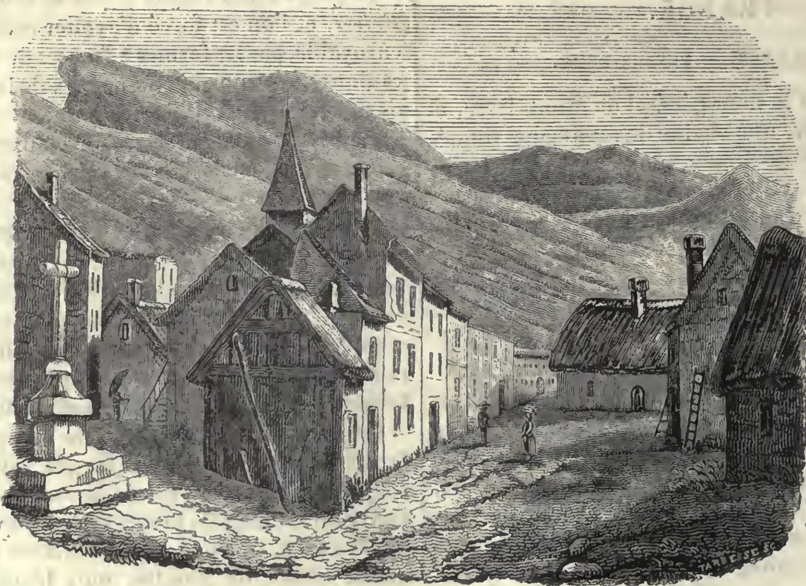
Le village des Bains, par son admirable position, devait offrir le coup d'œil le plus pittoresque, avant d'avoir été gâté par ces froides et plates constructions modernes, espèce de *cages* à voyageurs, dont les blanches murailles semblent une anomalie si choquante au milieu de cette nature sauvage et vigoureusement colorée. Le village est riche en sources thermales et minérales; il avait attiré l'attention des Romains, qui attachaient tant d'importance à ces sources, qui, outre leur utilité reconnue, emportaient avec elles quelques idées religieuses. Le temps et la barbarie des hommes ont épargné quelques restes des édifices qu'ils y firent élever; mais on n'a aucune donnée positive sur l'époque de ces constructions; on ne peut que conjecturer, d'après le style des sculptures, qu'elles appartiennent au Bas-Empire, et au IVe siècle de notre ère. Malgré les attaques du temps, malgré le rude climat de la vallée, malgré les orages et les éboulements de la montagne de Langle, le petit bâtiment ou *Ædicula*, qui renferme la source des bains, est parvenu jusqu'à nous; il a 11 pieds de profondeur, 9 de largeur et 11 d'élévation. Au centre de cette construction, l'eau jaillit en bouillonnant, et sa chaleur est telle qu'elle fait monter le thermomètre à 36° de Réaumur.

Le vaste édifice destiné aux bains, dont la construction n'a été terminée que depuis quelques années, a nécessité quelques réparations, quelques changements dans la forme extérieure de l'*Ædicula*, dite les *Bains de César*. Son frontispice a été réparé, et la chaleur de ses eaux modérée par leur mélange avec des eaux d'une température moins élevée.

Il existe encore trois autres sources thermales, celles de *Sainte-Marguerite* et du *Tambour*, et le *Grand Bain*, ou bain de *Saint-Jean*. Le Grand Bain est situé à 20 pas des Bains de César; le bâtiment qui le contient est de construction romaine, et dans les travaux exécutés il y a peu d'années, outre un grand nombre de curieux fragments d'antiquité, on a trouvé deux sources abondantes dont la température n'est pas au-dessous de 42 degrés.

Devant le village des Bains est une place au centre de laquelle est une source froide et minérale; à l'extrémité méridionale s'élevait un temple magnifique, dont le nom antique de Panthéon s'est conservé jusqu'à nous. On est parvenu à relever exactement le plan de ce monument. Il paraît que sa façade était décorée d'un fronton soutenu par six colonnes; cette construction paraît dater du Bas-Empire, et cependant tous ses ornements sont d'un goût et d'une délicatesse remarquables.

Les bains du Mont-Dore sont au nombre des plus fréquentés; du 15 juin au 20 septembre, ils reçoivent chaque année plus de deux mille baigneurs, qui, pour la plupart, viennent moins pour y chercher la santé que pour y déployer tous les raffinements du luxe, et se conformer aux règles de la mode et du bon ton. E. B.



(Vue du village du Mont-Dore.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.



(Portion de vitraux du XIIIe siècle, tirés du sanctuaire de la cathédrale de Chartres, représentant un marchand de fourrures et un marchand drapier.)

ÉTAT DES BEAUX-ARTS EN FRANCE

AU MOYEN AGE.

(DU XIIe AU XIVe SIÈCLE.)

Les beaux-arts suivent la civilisation; il ne faut donc point chercher dans le moyen âge cette haute perfection qui n'arrive qu'avec les besoins et les émotions d'un état social plus avancé. Cependant, alors que tout s'essaie encore, des monuments religieux nous étonnent par leur hardiesse; nos grandes cités comptent presque toutes quelques-unes de ces églises à ogives, à flèches dentelées et comme suspendues dans les airs. En présence de ces cathédrales noircies, de leur portail façonné, de ces vieux saints qui garnissent leurs niches, on est pénétré d'un sentiment tout autrement chrétien et religieux que devant les imitations du Parthénon d'Athènes où la croix n'est qu'un anachronisme. Entrons dans un de ces débris du moyen âge, tout est empreint des croyances chrétiennes; ces vitraux qui reflètent au milieu de la foule recueillie des nuances d'un bleu céleste ou d'un rouge ardent; cet orgue dont les tuyaux se marient si bien à ces longues ogives qui forment le cintre de la voûte; ces quelques tombeaux çà et là dispersés, où repose, roide et couchée, la statue d'un abbé avec sa crosse et sa mitre, ou bien la figure à cheveux plats et longs d'un seigneur châtelain, comme le témoignent le chien et le faucon à ses pieds; ces stalles du chœur, relevées par des sculptures bizarres où les mains des chanoines s'appuient sur des images grotesques; tout cela excite je ne sais quelle émotion pieuse qu'on rechercherait vainement sous le grandiose péristyle du Panthéon, ou sous la magnifique colonnade de la Madelaine.

L'architecture dans les xe, xie et xiie siècles est marquée d'un type particulier. Le petit nombre de monuments qui ont précédé cette époque et qui nous restent encore, offrent des constructions informes où se montrent quelques souvenirs rares et défigurés de l'art chez les Grecs et les Romains. Ce sont des basiliques massives à larges tours crénelées, ou bien quelques imitations des temples gaulois dont les débris ont servi de modèle aux travaux grossiers des Barbares. Mais dès le xiiie siècle l'architecture prend de la hardiesse et de la couleur, tous les monuments semblent partir d'un type commun; c'est partout un portail excessivement chargé d'ornements, des portes cintrées se rétrécissant à mesure qu'elles se rapprochent de l'intérieur de l'église; quelquefois deux grandes tours soutiennent l'édifice, qui forme à l'extérieur l'image d'une croix ou quelque signe mystique du catholicisme; dans l'intérieur du temple, d'immenses piliers dont la forme et la grosseur sont masquées par des jets de colonnes qui viennent s'unir au cintre de la voûte et se marient en berceau; partout dans ces monuments une nudité parfaite sans peinture, mais relevée par l'éclat des vitraux de couleur reflétant mille nuances. Tel est le système général de l'architecture nommée gothique, et qui a produit les plus beaux monuments du moyen âge.

Il est difficile d'indiquer l'origine de ce style. Fut-il emprunté à l'Orient ou à la Grèce durant les longs pèlerinages dans la Palestine? Mais quelques-unes des églises gothiques précédèrent les croisades. Est-il un emprunt fait à l'architecture mauresque, à ces minarets élancés, à ces mosquées façonnées de mille découpures? Il y a bien quelque ressemblance dans les détails, mais les formes ogiviques qui dominent dans les églises ne se retrouvent pas dans les ornements mauresques presque toujours ronds. Du reste, ces causes purent agir, car dans les arts il n'y a rien d'entièrement neuf.

La construction des églises dans le moyen âge était une affaire toute populaire; ce n'était pas seulement une entreprise d'ouvriers, mais un devoir du catholicisme où se mêlait une sorte d'amour-propre religieux, et cent mille hommes travaillèrent à la cathédrale de Strasbourg. Malgré cette ardeur des peuples, la construction de ces cathédrales durait quelquefois des siècles; c'est ainsi que l'abbé Suger nous apprend qu'il donna de grands soins aux travaux de Saint-Denis, et cependant il ne put achever durant sa longue administration que le portail de cette abbaye.

Le plus ancien monument du moyen âge que l'on ait à Paris, est l'église de Saint-Germain-des-Prés. Sa grosse tour carrée est du règne de Charlemagne; elle existait lorsque le moine Abbon se défendit avec ses religieux contre les Normands qui assiégèrent l'abbaye; le porche et le portail, les deux tours de derrière sont d'une construction plus récente. L'église de Notre-Dame vit jeter ses fondements en 1163, sous l'administration de Maurice de Sully, évèque de Paris; elle ne fut achevée qu'à la fin du siècle suivant. Alors s'éleva son portail méridional. La métropole n'a pas ce svelte, cette hardiesse des beaux monuments du style ogivique; elle est lourde, massive, et les sculptures multipliées qui la décorent dissimulent à peine ses tours pesantes, ses murailles épaisses. L'intérieur est plus hardi et plus élancé. Deux modèles élégants, quoique dans d'étroites proportions, restent encore debout; ce sont la Sainte-Chapelle que l'on voit dans la cour du Palais, et la petite église de Vincennes: c'est là le beau idéal du style, avec ses flèches percées à mille jours que le vent semble balancer.

Mais ce n'est pas à Paris que se trouvent les plus grandes merveilles de cette architecture. Qui n'a contemplé la cathédrale de Strasbourg, dont la face d'entrée a plus de 240 pieds de haut, surmontée d'une tour qui la domine d'une semblable hauteur? Les cathédrales de Reims, d'Abbeville; celles d'Auxerre, de Rodez, d'Autun, de Beauvais et de Chartres, offrent aussi des monuments de patience et de goût. L'histoire a conservé les noms d'un petit nombre d'architectes. On trouve un Libergier, qui construisit la chapelle de Saint-Nicaise de Reims; Robert de Luzarche, auquel on doit la cathédrale d'Amiens; Pierre de Montereau, qui bâtit la Sainte-Chapelle. Souvent les moines, les abbés, dirigeaient eux-mêmes les constructions; chacun des profès, des frères lais avait une profession mécanique. Quand on bâtit le monastère de Dun, on n'employa aucun étranger; les moines seuls élevèrent cet élégant édifice; les uns étaient chargés des plans de dessin; les autres, du tail de la pierre et de la sculpture; les autres enfin, de la menuiserie et de la serrurerie. Ils faisaient comme un monument de famille; car l'élévation d'une église, d'une chapelle, devenait une source

de richesses pour le monastère et la contrée; c'était une fête, une occasion de pèlerinage. Tout autour s'élevaient bientôt des maisons, des oratoires, et tel hameau devint une grande cité à cause des reliques renfermées dans les châsses du monastère voisin.

Dans les constructions comme dans l'embellissement des monuments d'architecture, on faisait entrer pour beaucoup la sculpture. Les églises de cet âge brillent des ornements les plus nombreux ; ici des groupes de personnages représentant les douze apôtres ou les douze signes du Zodiaque; plus loin les images du Paradis, la Vierge jouant de la cithare; puis le tableau de l'Enfer avec ses démons à figures monstrueuses et bizarres. Tantôt c'est un bon saint à l'effigie bénigne, les deux doigts levés et jetant sa bénédiction sur un groupe d'enfants agenouillés; tantôt des statues de rois chevelus et couronnés; plus loin quelques nobles dames montées sur leurs haquenées, le faucon au poing; là des fleurs, des moissons et des fruits. Mais ce qui manque à ces groupes nombreux, c'est le mouvement; aucune des figures n'est animée; une sorte d'immobilité plus froide encore que la pierre est partout répandue; les traits sont parfaits et réguliers, mais sans âme; c'est la mort enfin dans des sujets où l'artiste s'est proposé de donner la vie. Plus il s'attache à donner de l'action à ses personnages, plus ils deviennent gauches et compassés.

Cette insuffisance de l'art ne se montre pas dans les ornements de détail ; on y trouve des arabesques ingénieusement dessinées, des fleurs, des fruits parfaitement imités. On ne peut assez contempler les manuscrits du moyen âge, où se réunissent presque toutes les merveilles du dessin; la couverture est en bois surmonté de quelques figures en argent, parsemées çà et là de pierreries; un double fermoir à clef empêche qu'on n'ouvre le livre, et une chaîne de sûreté est destinée à le rattacher à une bibliothèque ou à un mur, afin qu'on ne puisse le dérober. Lorsqu'on parcourt les pages, il n'en est aucune qui n'offre un ornement; chaque chapitre est précédé d'une miniature à brillantes couleurs; ces miniatures représentent des scènes de la vie publique ou privée, des sujets du Vieux et du Nouveau Testament.

L'art du peintre se faisait surtout remarquer dans les vitraux. Ces couleurs inaltérables, ce mélange de nuances, bleu, rouge et or, servaient à reproduire les symboles pieux du christianisme, Jésus sur le Calvaire, la tête sanglante et couronnée d'épines, saint Pierre domptant les flots, Jean prêchant au désert; un départ de croisés, les barons, les chevaliers, la croix attachée sur la poitrine, suivis d'une nombreuse troupe de vassaux avec leurs chiens en laisse; quelquefois le portrait des abbés du monastère ou du suzerain qui l'avait doté de quelque bonne rente en sous d'or, en blé ou en vin. Tous ces tableaux brillent sur le verre et présentent une vivacité de couleurs, une variété capables d'étonner les artistes modernes.

La même perfection de travail se produit dans les petits ouvrages d'orfèvrerie qu'on destinait aux châsses de saints, ou que l'on consacrait comme des *ex voto* sur l'autel. Si une cité avait échappé à quelques grandes calamités, aux horreurs d'un siége ou d'une épidémie, les bourgeois faisaient reproduire en or et en argent leurs maisons à tourelles; si un châtelain s'était sauvé d'un péril à la poursuite d'un sanglier, ou dans la Palestine s'il avait été racheté d'une longue captivité, il suspendait près de l'autel quelque symbole qui rappelait ses dangers ou son infortune. Ces offrandes de la piété présentent un heureux mélange de l'or, de l'ivoire, de l'ébène, travaillé avec tout ce que peut produire l'invention patiente, mais dépouillée de pensée et de nouveauté.

Les beaux-arts embrassent encore une branche féconde en émotions; nous voulons parler de la musique. Chez les anciens, la musique fut triste et monotone ; les Grecs et les Romains chantaient leurs airs à l'unisson, et les instruments qui accompagnaient la voix jouaient la même partie; dans les temples, sur le théâtre, comme au-devant des triomphateurs de Rome, les joueurs de flûte suivaient les chœurs de femmes, d'enfants, par les simples règles de l'harmonie, sans jamais s'écarter de l'octave. C'est à l'orgue, invention toute cléricale, transmise en France par l'Eglise grecque, que l'on doit l'idée de tirer plusieurs sons, de disposer d'une multitude de notes à la fois. Cette méthode, introduite au commencement du XIIIe siècle, prit le nom de *double-chant;* mais bientôt elle rencontra une forte opposition, car tout ce qui est nouveau effraie : les papes lancèrent des bulles contre le double-chant, et ne le permirent que dans les grandes solennités de l'année. Saint Louis, cependant, protégea ces nouveautés musicales, et ses messes furent toujours chantées à triple voix. La susceptibilité des pontifes ne s'étendit pas à cette prose bizarre, à ces complaintes en langue populaire qu'on chantait à tue-tête dans les fêtes patronales; ces antiennes, dont quelques-unes nous sont restées, n'offrent rien de neuf; toutes ressemblent aux noëls que l'on entend encore dans nos campagnes.

En résultat, de tous les arts, l'architecture seule et le dessin, lorsqu'il s'appliquait à reproduire des objets inanimés, avaient atteint quelque élégance. Tout le reste est dans l'enfance, et ne se montre point encore avec ses perfections et ses grandes formes.

A. Mazuy.

OLIVIER CROMWELL.

1599—1658.

Olivier Cromwell naquit à Huntingdon le 25 avril 1599. Sans aucun des moyens d'influence que peut donner la naissance ou la fortune, soutenu par la seule force de son caractère et par un concours de circonstances extraordinaires, Cromwell parvint à commander des armées, à renverser l'ancien gouvernement de son pays, à faire périr un roi sur l'échafaud, et à s'emparer du pouvoir souverain avec une autorité que n'avait jamais exercée aucun monarque d'Angleterre. Milton a exalté et d'autres ont ravalé la famille du Protecteur; il a dit lui-même, dans un discours qu'il prononça au parlement le 12 septembre 1654, qu'il n'était ni bien ni mal né; ce qui était modeste, car sa naissance était bonne et ses alliances remarquables. L'éducation du jeune Cromwell fut assez soignée, mais il n'eut dans son enfance aucun goût pour l'étude; il apprit péniblement un peu de

latin et ne sut jamais correctement l'orthographe. Son père étant mort, il quitta bientôt l'Université de Cambridge, et revint auprès de sa mère, qui l'envoya à Londres pour s'instruire dans les lois; mais au lieu de s'y appliquer, il s'adonna à la débauche. A peine âgé de vingt et un ans, il épousa Elisabeth Bourchier. On le voit dès lors changer subitement de mœurs; il entre dans la secte puritaine, il s'empreint de l'enthousiasme religieux, tantôt feint, tantôt vrai, qu'il conserva toute sa vie.

Une succession de 4 à 500 livres sterling ayant donné quelque aisance à Cromwell, il fut élu, en 1628, membre du troisième parlement de Charles Ier, où il se signala par ses déclamations contre le papisme. Sa voix était aigre et passionnée, ses manières rustiques, ses vêtements sales et négligés; il avait la taille petite, les épaules larges, la tête grosse et le visage enflammé. Le troisième parlement ayant été dissous, Cromwell prit la résolution de passer dans la Nouvelle-Angleterre; mais une proclamation du roi défendit les émigrations. Il n'y a pas dans les annales des hommes un exemple plus frappant de la fatalité. Obligé de rester en Angleterre par la volonté du roi qu'il devait conduire à l'échafaud, Cromwell fut élu membre de la Chambre des communes, au parlement du 5 mai 1640. Ce quatrième parlement fut subitement dissous, et l'obscur député reparut enfin, la même année, dans ce *long parlement* qui devait faire sa puissance et qu'il devait détruire. La révolution qui commençait sa marche ne se trompait pas sur son chef; Cromwell fut admis à tous les secrets de la faction, qui, après avoir paru ne vouloir que réprimer les abus de l'autorité du monarque, annonça bientôt le projet de détruire la monarchie elle-même. La guerre entre le roi et le parlement s'engagea. Cromwell leva un régiment de cavalerie dont il obtint le commandement; à la tête de ce corps, il se signala par son habileté et par sa bravoure; nommé lieutenant-général parlementaire, il devint bientôt l'âme de tout, refondit et reconstitua l'armée, et aux nombreux combats où il se trouva, il fut toujours vainqueur.

Charles Ier, tombé au pouvoir des rebelles, venait d'être condamné à mort. Un des cousins de Cromwell, alors au service de Hollande, débarqua en Angleterre pour tâcher de sauver le roi; introduit avec beaucoup de peine auprès d'Olivier, il chercha à l'effrayer de l'énormité du crime prêt à se commettre, il lui représenta qu'il l'avait vu jadis dans des opinions plus loyales. Olivier répliqua que les temps étaient changés, qu'il avait jeûné et prié pour Charles Ier, mais que le Ciel n'avait point encore donné de réponse : « Retournez à votre auberge, lui dit-il, et ne vous couchez qu'après avoir entendu parler de moi. » A une heure du matin, un messager de Cromwell vint dire à son cousin que le conseil des officiers avait *cherché le Seigneur,* et que le Seigneur voulait que le roi mourût. Cromwell apposa son nom à l'ordre d'exécution avec ces bouffonneries qu'il avait coutume de mêler aux actions les plus sérieuses; il barbouilla d'encre le visage de Martyn, qui signait après lui. Charles Ier était à peine décapité, que Cromwell se fit ouvrir le cercueil, et s'assura, en touchant la tête du monarque, qu'elle était véritablement séparée du corps. L'ambition de Cromwell ne connut dès lors plus de bornes; il devait son pouvoir à la confiance d'un parlement ignorant et fanatique; mais ce parlement l'embarrassait quelquefois; il sentit qu'il ne pouvait parvenir à une domination plus absolue qu'en faisant passer l'autorité suprême aux mains de l'armée. Ce fut un coup décisif que le parti qu'il prit en 1653 de dissoudre cette même Chambre des communes qui l'avait élevé si haut; il se rendit à Westminster avec trois cents soldats, et après avoir laissé ses troupes en dehors, il pénètre seul dans la Chambre. Il écoute un moment en silence la délibération; puis, se levant tout à coup, il accable les communes d'outrages, les accuse de servitude, de cruauté, d'injustice : « Cédez la place, s'écrie-t-il en fureur; le Seigneur en a fini avec vous, il a choisi d'autres instruments de ses œuvres. » Cromwell frappe du pied, et ses trois cents mousquetaires envahissent la salle. Vane veut élever la voix : « O sir Henri Vane, sir Henri Vane, dit Cromwell; le Seigneur me délivre de sir Henri Vane! » Désignant alors tour à tour quelques-uns des membres présents : « Toi, dit-il, tu es un ivrogne, toi un débauché, toi un adultère, toi un voleur. » Tous les députés sortirent pêle-mêle : « Vous m'avez forcé à cela, s'écriait Cromwell; j'avais prié le Seigneur de me faire mourir plutôt que de me charger de cette commission. » Il sortit le dernier, fit fermer les portes et mit les clefs dans sa poche. Le lendemain, on trouva suspendu à la porte de la Chambre des communes un écriteau ainsi conçu : *Chambre à louer, non meublée.*

Le 16 décembre 1653, un nouveau parlement, dont Cromwell avait dirigé la composition, le déclara *protecteur de la république d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande,* avec le titre d'*altesse;* il fut installé à White-hall, le palais des rois d'Angleterre, au milieu des plus grandes solennités. Cromwell brisa encore ce parlement; peut-être en voulait-il à ces députés trop naïfs de ne lui avoir pas mis de force la couronne sur la tête. Le Protecteur se livrait ainsi à ces fréquentes dissolutions qui avaient perdu les Stuarts; mais le bras de Cromwell était autrement puissant que celui de Charles Ier. Mettez à part l'illégalité des mesures de Cromwell, illégalité dont après tout il était peut-être obligé d'user à une époque de révolte et de complots, l'usurpation de ce grand homme fut glorieuse. Les premières mesures de son gouvernement furent dirigées par la plus sage politique : des magasins de vivres abondamment pourvus, la solde de l'armée constamment assurée un mois d'avance, le trésor public administré avec vigilance, économie et probité, sans nouvel impôt. Il composa les cours de justice de légistes intègres et éclairés, sans avoir égard aux opinions politiques: Hale, un des plus savants jurisconsultes qu'ait eus l'Angleterre, ennemi déclaré de la révolution, fut nommé juge dans le premier tribunal du royaume. Le Protecteur ne chercha presque jamais à influer sur l'administration de la justice, et pendant toute la durée de son gouvernement, le public n'éleva aucune plainte contre l'indépendance des juges. Sa vie privée fut simple et retirée, sans faste, au milieu de sa famille et de quelques amis. Trop éclairé pour ne pas voir que la prospérité du commerce était la véritable base de la puissance de l'Angleterre, il le protégea et l'encouragea dans toutes ses branches. On sait que c'est lui qui conçut l'idée de ce fameux Acte de navigation qui a servi à donner au

commerce anglais un si grand avantage sur celui des autres peuples. Ce Cromwell, qui avait si habilement tiré parti des querelles religieuses, et qui avait adopté le jargon ridicule d'une secte de fanatiques, ce même homme, devenu le maître, montra sur la religion des principes politiques aussi sages et aussi modérés que pouvait peut-être le permettre l'esprit de ces temps ; il fit statuer par une loi que le protestantisme serait le seul culte professé publiquement, mais il laissa à chacun la liberté de croyances ; ce qui était beaucoup à une époque où l'intolérance religieuse dominait l'Europe.

Ce qui distingue avec le plus d'éclat le caractère et les talents politiques du Protecteur, c'est sa conduite à l'égard des puissances étrangères. Il fit la guerre aux Hollandais, qui avaient alors une force navale imposante, commandée par Ruyter, Tromp et d'autres amiraux célèbres. La marine anglaise avait à leur



(Olivier Cromwell.)

opposer Blacke. Après plusieurs combats très-disputés, mais où le pavillon britannique eut toujours l'avantage, les Hollandais furent obligés de demander la paix et de reconnaître sur mer la supériorité des flottes anglaises. Mazarin, qui gouvernait en France, et qui ne pouvait entendre sans pâlir prononcer le nom de Cromwell, lui envoya un ambassadeur et rechercha son alliance avec des marques de respect et de soumission peu convenables à la dignité de la monarchie française. La cour d'Espagne se montra encore moins fière ; elle sollicita vainement l'amitié de Cromwell, et ne put éviter une guerre malheureuse. Mazarin, qui s'était allié avec le Protecteur, envoya un corps d'armée dans les Pays-Bas, prit Dunkerque, dont il fit don à l'Angleterre. Blacke entra avec une escadre dans la Méditerranée, où, depuis les croisades, aucune flotte anglaise n'avait osé pénétrer. L'Angleterre était devenue la première nation de l'Europe ; jamais son commerce ne s'était montré plus florissant, sa marine aussi formidable ; ni sa population, ni l'étendue de son territoire, ne l'avaient destinée à un si haut degré de puissance. C'était l'ouvrage du génie de Cromwell ; et si l'on compare l'énergie de son gouvernement avec la faiblesse de

celui qu'il avait détruit, la corruption de celui qui lui succéda, il faut convenir qu'aucun souverain n'a gouverné les trois royaumes avec autant de talent et de gloire.

Pourtant Cromwell ne fut pas heureux; en parvenant au terme de l'ambition la plus audacieuse, il n'y trouva qu'amertumes et désenchantements. Il sut réprimer par l'ascendant de son génie et la vigueur de ses armes les entreprises des nations étrangères; il ne put pas apaiser à l'intérieur les haines de ses ennemis. Ces ennemis étaient nombreux; c'étaient tout à la fois les partisans des Stuarts et les républicains sincères; c'étaient les politiques et les guerriers qui avaient été les instruments de ses projets, et qui n'en partageaient pas les fruits; c'étaient surtout ces sectes fanatiques qu'il avait abaissées et réduites à ne plus exercer d'influence sur le gouvernement. On tenta plusieurs fois de l'assassiner; les coupables furent sévèrement punis, mais les supplices n'empêchèrent pas les mêmes complots de se renouveler. La terreur s'empara de l'âme de Cromwell, et il n'eut plus un moment de repos; l'idée du poignard et du poison glaçait le courage de cet homme qui s'était pourtant montré brave dans les combats. Il portait sous son habit une cotte de mailles; il ne marchait jamais sans avoir dans ses poches deux pistolets chargés; il n'osait coucher deux nuits de suite dans la même chambre. Cet état d'inquiétude et d'angoisse s'accrut encore par la publication du fameux écrit: *Killing no murder*, tuer n'est pas assassiner. Ce pamphlet fut recherché avec empressement; Cromwell le lut, et en parut tellement frappé, que dès ce moment on ne le vit plus sourire; il se sentait abandonné par l'esprit de la révolution d'où lui était venue sa grandeur. Cette révolution, qui l'avait pris pour guide, ne le voulait plus pour maître; sa mission était accomplie; sa nation et son siècle n'avaient plus besoin de lui: car, pour nous servir de la belle image de M. de Châteaubriand, le temps ne s'arrête point pour admirer la gloire; il s'en sert, et passe outre.

(*La suite à un prochain numéro.*)

FRANCE. — POITIERS.

PORTE DU PONT-JOUBERT.

Poitiers est une des plus anciennes cités des Gaules; elle existait bien avant la conquête des Romains; c'est la même ville que l'antique *Limonum*, place forte du temps de César. On a beaucoup écrit pour connaître l'origine des noms de Poitiers, Poitou, Poitevins; il ne nous appartient pas d'entrer dans toutes ces discussions qui ont produit des volumes in-folio; nous nous bornerons à citer l'ingénieux raisonnement d'un érudit du XVIe siècle, et l'on avouera au moins que *si non è vero, ben è trovato*: « Le pays du Poitou, dit-il, fut premièrement appelé *Pictavia*, à cause de ce qu'il est peint et enrichi d'arbres, blés, vignes, fontaines, rivières, bois, bocage et pâturage, et la cité de Poitiers fut appelée *Pictavis, ab ave pictâ*, parce qu'elle fut édifiée au lieu où l'on avait trouvé un oiseau peint. Autres ont écrit que la cité de Poitiers eut ce nom du temps de Jules César, à cause d'un sien chevalier qui ainsi nomma ladite cité. Et quant à moi, je n'ai pu trouver que les Poitevins soient venus et procédés d'autres gens que des Scythes, et crois que Poitiers fut premièrement appelée *Pictavis*, qui signifie force peinte, car les Scythes étaient cruels et forts, et semblait qu'ils eussent les visages peints de rouge à cause du sang des hommes qu'ils buvaient. Les Poitevins, descendus des Scythes, ont été entre les mains des Romains, des Goths, des Français et des Anglais; et parce que, par longue fréquentation de personnes, on retient de leurs mœurs et conditions, les Poitevins, à cause des Scythes, sont vindicatifs, hardis et cruels; à cause des Romains, sont assez mûrs et pesants; à cause des Goths, lourds et grossiers en leurs gestes et façon de faire; assez beaux de corps, à cause desdits Scythes et aussi des Anglais; aigus d'esprit et honnêtes en leur forme de vivre, à cause des Français. »

La ville de Poitiers est bâtie sur une colline escarpée, environnée de rochers circonscrits par deux vallons, au milieu desquels coulent le Clain et la Boivre, qui se réunissent au-dessous de cette cité, et l'entourent presque en entier. Le confluent de ces deux rivières, la jolie promenade du pont Guillon, les vieilles tours, débris imposants d'un château gothique dont cette promenade a pris la place, la pureté des eaux, les belles allées de boulevards qu'elles baignent, le bâtiment de l'abbaye de Moutierneuf qui s'élève derrière ce tableau, tout cet ensemble forme une perspective des plus gracieuses. Poitiers est une des grandes villes de France, mais elle n'est pas peuplée en raison de son étendue; elle est ceinte de murailles antiques, flanquée de tours de distance en distance, et généralement mal bâtie; les rues sont, pour la plupart, étroites, excessivement escarpées et pénibles à parcourir, tant par la rapidité des pentes que par la mauvaise nature des pavés; l'intérieur n'offre qu'un immense amas de maisons sans goût, sans architecture, séparées, dans quelques endroits, par de vastes jardins, et même par des terres labourables. Ce pays, envahi par les Sarrasins et les Normands, théâtre de longues guerres contre les Anglais, et que le fanatisme religieux a tant de fois ensanglanté, a dû être souvent ravagé; cependant on y trouve encore quelques monuments. On montre à Poitiers les débris de trois aqueducs construits avec toute la solidité que les Romains donnaient à leurs ouvrages, et les ruines d'un amphithéâtre dont il ne reste plus qu'un petit nombre d'arcades engagées dans des constructions modernes. La porte du Pont-Joubert, la seule existante des six par où l'on pénétrait dans la vaste enceinte de l'ancienne Pictavia, en était la principale entrée. On attribue à Guillaume VII, comte de Poitou, la construction d'une tour voisine de cette porte, bâtie en 1106, afin d'ajouter à ses moyens de défense; elle formait l'extrémité du pont qui communiquait de la rue principale à la rive opposée du Clain.

Mais ce qui est digne de fixer l'attention à Poitiers, ce sont les édifices religieux. Et d'abord l'église cathédrale dédiée à saint Pierre, un des plus beaux monuments d'architecture gothique que possède la France. S'il faut en croire une vieille chronique, voici à quelle circonstance cette église devrait sa fondation: « Le même jour que saint Pierre fut crucifié à Rome, saint Martial prêchait publiquement en la ville de Poitiers, au lieu où est à présent l'église ca-

thédrale, et, en faisant sa prédication, fut ouïe une voix qui dit : « Martial, je suis ton maître Jésus, qui te notifie que cejourd'hui mon bien-aimé apôtre Pierre a été crucifié à Rome, et veux qu'à l'honneur de lui et commémoration de son martyre tu fasses ici une église. » Incontinent elle fut commencée par saint Martial. Trois cents ans après ou environ, saint Hilaire, étant en un concile à Rome, raconta l'histoire de son église de Poitiers dont il était évêque, et par ce moyen lui fut donnée une partie de la barbe de saint Pierre qui repose en une châsse dans icelle église Depuis, la chose a été approuvée par un miracle que Dieu fit en l'église Saint-Hilaire, pour la guérison d'un paralytique qui était allé se recommander aux prières dudit saint, parce qu'en cette église avaient souvent été faits plusieurs beaux et grands miracles ; et sitôt que le collége de la cathédrale y alla avec ladite châsse où était la barbe de saint Pierre, le paralytique fut guéri ; et ceci est au long écrit en l'histoire et légende de saint Hilaire. » La cathédrale de Saint-Pierre est remarquable par sa large façade à trois porches, flanquée de deux tours d'inégale grandeur ; le grandiose de l'art y respire tout à la fois, et dans sa vaste étendue, et dans la hardiesse de ses voûtes ; elle n'a rien de cet éclat frivole emprunté à la superfluité des ornements ; le mauvais goût n'y a point chargé le beau gothique d'un mélange confus de figures, de feuillages et de festons ; on y reconnaît une époque de transition vers le modèle plus simple que les œuvres du vieil âge, plus hardi que celles des temps nouveaux. Les tours qui accompagnent la principale entrée ne sont ni d'un même dessin, ni de la même architecture ; la tour de l'horloge s'élève avec élégance, une galerie dentelée la couronne, et le même ordre règne autour de l'église ; la tour des cloches est plus simple, d'un style moins sévère et moins agréable à la vue.

L'église Notre-Dame, superbe échantillon de l'architecture romane, présente une façade d'une rare beauté ; son portail est orné de sculptures et de statues, flanqué de faisceaux de colonnes qui soutiennent deux fort jolies tourelles à dôme pointu et sculpté en écailles de poisson. On prétend que cette église fut fondée par Constantin. Mais la chose la plus merveilleuse et ravissante était assurément la fondation de la basilique *Saint-Pierre-le-Puellier,* ainsi nommée parce qu'un grand nombre de jeunes filles religieuses s'y rendirent après sa construction ; et ici laissons encore parler, dans sa langue naïve, le bon annaliste des vieux temps : « Or, comme sainte Hélène passait par le pays de Poitou pour aller à Luçon, une sienne servante, nommée Loubète, qui était contrefaite et boiteuse, toutefois de bonne et sainte vie, étant indisposée, demeura en la ville de Poitiers ; sa maîtresse lui donna une petite portion de la vraie croix avec autres reliques qu'elle mit en un coffret ; et avant de prendre logis, se reposa en une place sous un arbre, mit son coffret sous sa tête, et s'endormit. A son réveil, ne trouva plus son coffret, dont fut fort ébahie et dolente, et, jetant les yeux vers le ciel, elle aperçut ledit coffret pendu et attaché au plus haut de l'arbre où il avait été divinement transporté. Pour lors, la bonne pèlerine Loubète fut trouver le gouverneur de Poitou, et lui demanda permission de faire bâtir en ce lieu une chapelle, afin d'y mettre des religieuses ; à quoi le comte s'accorda ; et, voyant l'imperfection corporelle de ladite Loubète, qui était boiteuse des hanches, et cheminait à fort grand'peine, lui donna autant de terre qu'elle pourrait en tournoyer depuis soleil levé jusqu'à midi, ce qu'elle accepta ; et en la compagnie des gens du comte, le lendemain matin, commença son chemin, et en fit plus en deux heures qu'on ne pensât qu'elle en ferait en un jour. Incontinent après, la bonne pèlerine Loubète fit bâtir, par l'aide et aumône de l'évêque de Poitiers, une petite église, avec un logis pour elle et les filles qui voudraient venir servir Dieu avec chasteté et pureté, et fut nommée ladite église Saint-Pierre-le-Puellier, *Sanctus Petrus puellarum.* »

Parmi les nombreux rochers qui dominent la ville de Poitiers dans une étendue assez considérable, on distingue une pointe qui a l'apparence d'un pilier ; on l'appelle l'*Amiral Coligny*, parce que c'est le poste périlleux où l'amiral se tenait, en 1569, pour diriger les opérations du siége de Poitiers. Ce rocher est voisin des anciens murs de la ville qui touchent les bords du Clain. La *Pierre levée* est à peu de distance, soutenue par un seul pilier en pierre aussi brute que la Pierre levée elle-même ; elle a 18 pieds de longueur sur 14 de largeur. Selon une tradition populaire, sainte Radegonde apporta cette pierre sur sa tête, et le support dans son tablier, et les plaça comme ils sont ; on ajoute que la sainte portait encore un autre pilier, mais qu'elle le laissa tomber ; le diable, qui la suivait, le ramassa et l'emporta. Quelques auteurs ont prétendu qu'Eléonore, fille de Guillaume X, avait fait élever cette masse pour servir de limite au champ destiné à une foire qui lui doit sa fondation, et qui se tient tous les ans au mois d'octobre. Rabelais s'est servi de la Pierre levée pour donner une haute idée de la force de son Pantagruel ; le fils de Gargantua étudiait en droit à Poitiers, et un jour qu'il n'avait rien à faire, il alla se promener dans les vignes, et en rapporta cette pierre : « De fait, écrit Rabelais, le bon Pantagruel vint à Poitiers pour étudier, et profita beaucoup ; auquel lieu voyant que les écoliers étaient aucunes fois de loisir, et ne savaient à quoi passer le temps, en eut compassion. Et un jour prit d'un grand rocher une grosse roche de 12 toises en carré, et la mit sur pilier au milieu d'un champ bien à son aise, afin que lesdits écoliers, quand ils ne sauraient autre chose faire, passassent le temps à monter sur ladite pierre, et là banqueter à force flacons, jambons et pâtés, et écrire leurs noms dessus avec un couteau ; et de présent l'appelle-t-on la *Pierre levée.* Et en mémoire de ce, n'est aujourd'hui passé aucun en la matricule de l'université de Poitiers, sinon qu'il ait bu en la fontaine de Croustelle et monté sur la Pierre levée. »

Poitiers rappelle de grands souvenirs ; ce nom est surtout célèbre dans notre histoire par deux batailles, dont l'une fut une grande victoire, l'autre une grande défaite. Charles Martel détruisit les bandes sarrasines en 732 ; et en 1356, le roi Jean, fait prisonnier, abaissa son gonfanon devant les archers du prince Noir. Les historiens arabes ont écrit que les Sarrasins furent dispersés par Charles Martel aux environs de Tours, et non à Poitiers ; mais la plupart des chroniques françaises, notamment celle de l'abbaye de Moissac, rédigée à l'époque même de l'évé-

nement, affirment que le combat eut lieu près de Poitiers, et même dans un de ses faubourgs. On sait que les Musulmans, maîtres depuis l'an 710 de l'Espagne, l'ancienne terre des Wisigoths, avaient formé le projet de subjuguer les Francs; en l'année 732, Abdérame passa les Pyrénées à la tête de forces formidables, et, après avoir vaincu le duc d'Aquitaine, il se présenta devant Poitiers, où se trouvait Charles Martel avec ses carrés de lances et d'arbalètes. Ce furent les Sarrasins qui commencèrent l'action; ils cherchèrent en vain, par la légèreté de leurs mouvements, à mettre le désordre dans les rangs des chrétiens; mais ceux-ci, pesamment armés, et, suivant l'expression d'un contemporain, semblables à un mur ou à une glace qu'aucun effort ne peut rompre, virent se briser devant eux les attaques les plus impétueuses. Tout à coup un détachement, conduit par le duc d'Aquitaine, envahit le camp des Sarrasins; ceux-ci courent à sa défense, et, à ce moment, un trait, habilement dirigé, renverse mort Abdérame leur chef. Un désordre effroyable se mit parmi eux ; la plus grande partie resta sur le champ de bataille, tandis que le peu qui survécut reprit en toute hâte le chemin des Pyrénées. Le lendemain, Charles Martel distribua à ses soldats les richesses immenses que les Sarrasins avaient abandonnées; il repassa la Loire, fier de l'éclatant triomphe qu'il venait de remporter, et joignit à son nom de Charles, déjà illustré par tant de victoires, le titre de Martel ou Marteau, parce que, suivant la Chronique de saint Denis: « Comme li martiau débrise et froisse le fer et l'acier et tous les autres métaux, aussi froissait-il et brisait-il par la bataille tous ses ennemis et toutes autres nations. »

Les champs de Poitiers, témoins de tant de vaillance, virent, six siècles plus tard, la terrible défaite où la chevalerie de France succomba. Toute la fleur des gentilshommes fut moissonnée: la plupart se montrèrent lâches, et les batailles de lances les plus épaisses prirent la fuite devant les archers anglais. Les fils du roi, à l'exception de Philippe, le plus jeune, à peine âgé de 13 ans, firent bien triste mine; lorsqu'ils aperçurent la bannière du prince de Galles, ils se partirent, dit Froissard, en fuyant avec plus de huit cents lances saines et entières. Le roi Jean seul déploya un grand courage; il allait au-devant de tous, une hache d'armes à la main. Il y avait presse autour de lui, et on lui criait: « Rendez-vous, rendez-vous. » Le roi combattait toujours, lorsqu'un chevalier fend la foule, s'approche, lui disant en bon français: « Sire, sire, donnez-vous à moi. — Où est mon cousin le prince de Galles? s'écria le roi Jean; si je le voyais, lui parlerais. — Sire, répondit le chevalier, il n'est pas ici; mais rendez-vous à moi, et vous y conduirai : je suis Denis de Morbèque, chevalier d'Artois, servant du roi d'Angleterre, car je ne puis demeurer au royaume de France: j'ai forfait. » Et le pauvre roi Jean se rendit au chevalier. Il y avait toujours presse, et chacun s'écriait: « Je l'ai pris, je l'ai pris, » afin d'avoir l'honneur et récompense; et Jean, presque étouffé, disait: « Seigneurs, seigneurs, menez-moi courtoisement devers le prince mon cousin, je suis assez grand pour faire riche chacun de vous. » Ce fut une triste journée que cette bataille de Poitiers ; presque toute la noblesse de France fut dispersée; il y eut dix-sept comtes de pris, sans compter les barons et les chevaliers, « et y furent morts entre cinq cents et sept cents hommes d'armes, et bien six mille hommes des communes. »

A. Mazuy.

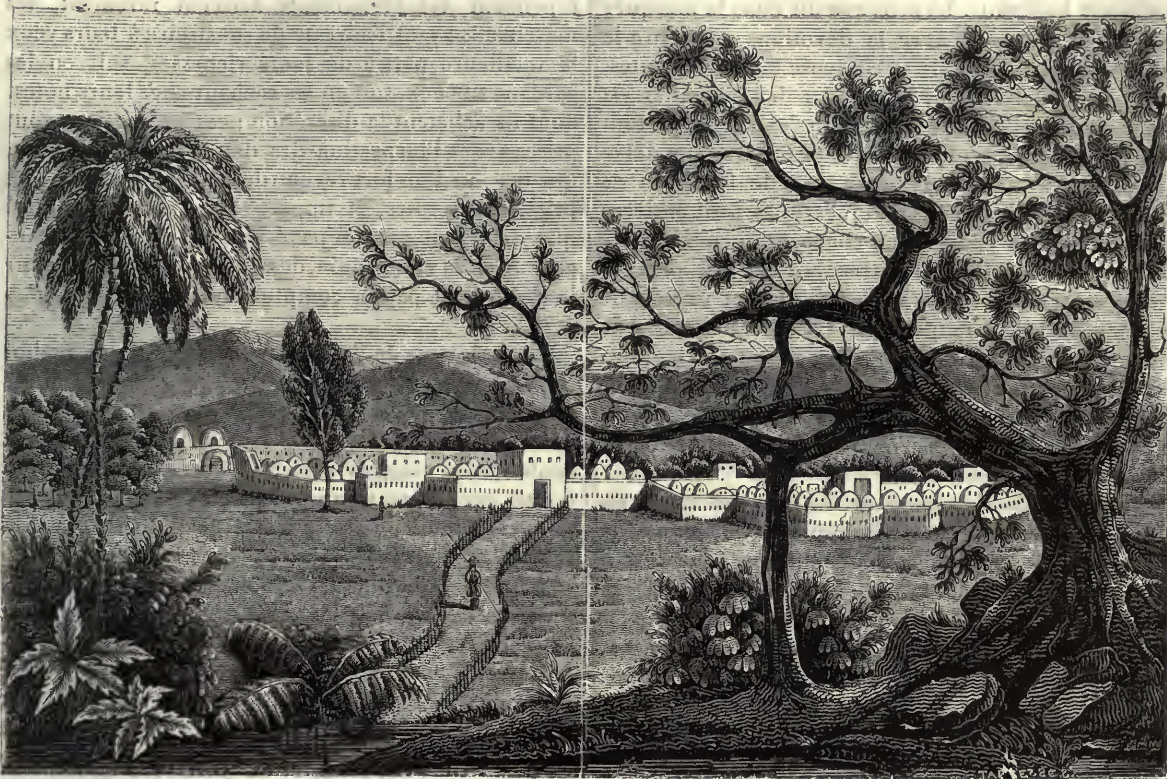


(Porte du pont Joubert à Poitiers.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

AFRIQUE. — LE BONDOO.



(Boolibany, capitale du royaume de Bondoo.)

L'ÉTAT DE BONDOO.

Le Bondoo est situé dans l'Afrique occidentale, entre le 14e et 15e degré de latitude nord, et le 10e et 12e de longitude ouest. L'aspect de la contrée est en général montagneux, principalement au nord et à l'est; ces montagnes sont en grande partie composées de rochers, et ne sont pas très-élevées; la plupart sont couvertes de bois clair-semé, mince et tortu, qui ne peut être propre qu'à brûler.

Les vallées où sont situés les villes et villages sont défrichées par la culture. D'innombrables torrents, plus ou moins considérables, coulent en tous sens à travers ces vallées, et les arrosent pendant la saison des pluies; le reste de l'année, ils sont à sec; mais le *Sénégal* et le *Falémé* se sont enrichis de leurs eaux, qu'ils ont reçues et rapportées des montagnes. Un grand nombre de *Tamarins*, de *Rhamnus lotos*, et autres arbres fruitiers agréablement dispersés dans les vallées, enrichies de villes et de villages, entourés de plantations de cotonniers et d'indigo, leur donnent l'aspect le plus pittoresque; puis, au-dessus de tout, domine le géant du règne végétal, l'immense *Baobad*, cet arbre prodigieux, que vénèrent la plupart des peuples africains.

Boolibany, la capitale du Bondoo, est située dans une vaste plaine, au pied d'une chaîne de montagnes nues et pelées.

Cette bourgade est la résidence du roi, ou de l'*almamy*. Sa population est tout au plus de quinze à dix-huit cents habitants, dont le plus grand nombre est allié, esclave, ouvrier ou serviteur de l'almamy, ou bien de la famille royale. Boolibany est entouré d'un mur en terre glaise de 10 pieds de haut sur 18 pouces d'épaisseur. Elle a cinq portes avec quelques pans de murailles que surmontent des petites tours placées symétriquement, ayant 9 à 10 pieds carrés, et percées de meurtrières, ce qui donne à cette place une apparence assez formidable.

Les palais de l'almamy et de sa famille sont adossés aux murailles, à l'ouest de la ville, et entourés de murs plus épais et plus élevés, construits de la même façon et de la même matière; ces palais se touchent, mais sans avoir aucune communication intérieure.

La mosquée est dans le plus pitoyable état; elle est située à l'extrémité de la ville, au sud-ouest, et est presque entièrement dépouillée du chaume qui lui servait de toiture; les murs, construits en terre glaise, ont environ 9 pieds de haut, et le toit se

compose d'une charpente grossière, et supportée au centre par trois forts piliers fourchus, hauts de 18 pieds. Ce toit descend en pente sur le mur, et déborde d'environ 6 pieds : il est soutenu à son extrémité par d'autres piliers fourchus qui n'ont que 5 pieds de haut. Cet espace entre la muraille et les poteaux forme une galerie qui sert de promenade aux habitants. La prière se dit dans la mosquée cinq fois par jour, avec la dévotion extérieure la plus fervente. La ville se compose de rues étroites, sales et irrégulières, et l'extérieur des murailles est un réceptacle d'immondices, d'où s'exhalent, surtout dans la saison des pluies, les miasmes les plus délétères. Les huttes ou maisons sont de forme et de construction diverses. Quelques-unes sont entièrement bâties en terre et en charpente grossière que recouvre un toit plat; d'autres sont rondes, avec des murs en terre comme les premières, et un toit de forme conique, composé de bâtons recouverts de longues herbes sèches, employées comme le chaume; les portes sont basses et incommodes, particulièrement celles des huttes rondes, et d'autant plus désagréables qu'elles servent à la fois de portes, de croisées et de cheminées.

Les palais de l'almamy et de tous les membres de la famille royale ont le même inconvénient, et ne se ressemblent point. Seulement ces édifices sont construits sur une plus grande échelle; l'intérieur couvre une superficie d'un arpent environ, et se trouve divisé en plusieurs petites cours, séparées par des murs de terre à hauteur d'appui. Dans l'une sont les logements des femmes, dans les autres les magasins d'armes, de munitions, de marchandises et de grains. Les murs ont environ 13 pieds de haut, et sont garnis, dans leur pourtour à l'intérieur, de petites chaumières carrées, qui servent de cuisines, d'étables, ou de logements pour les esclaves et pour divers autres besoins du service. Les toits de ces chaumières sont plats, et dans les cas d'attaque, on y place des combattants, qui s'y trouvent défendus et garantis par le parapet que forme la muraille.

A peu de distance au sud-ouest on voit les ruines d'une ville presque aussi grande que Boolibany, et qui en formait une partie; elle fut complétement détruite en 1817, par l'armée des *Kartans*. On ne peut douter que cette affaire n'ait été horriblement meurtrière, en voyant une grande étendue de terrain, jonchée d'os humains blanchis par le temps, et dépouillés de leur enveloppe, et par les oiseaux de proie, et par les bêtes féroces.

Le gouvernement de Bondoo est monarchique; l'autorité suprême réside dans l'almamy, ou roi; il se trouve cependant quelques circonstances où les lois de Mahomet doivent lui servir de guide; alors elles sont interprétées par les imans, ou prêtres mahométans, qui sont entièrement sous sa domination, et qui d'ailleurs, habitués au rôle de courtisans, tournent toujours l'interprétation en faveur du roi.

Les revenus de l'État sont la propriété de l'almamy, ou du moins totalement à sa disposition, ils sont considérables, et se composent du dixième de tous les produits territoriaux, et d'une taxe imposée à tous les marchands européens qui traversent le pays pour faire le commerce; cette taxe est calculée sur la charge qu'un âne peut porter en marchandises; chaque charge est imposée à sept bottes de poudre (mesure du pays) et un fusil, ou leur valeur en marchandise quelconque. Le commerçant est obligé d'y joindre encore des présents pour l'almamy et ses ministres; s'il osait refuser de satisfaire aux demandes exagérées du roi et des siens, il serait inévitablement pillé, et sa personne serait en danger; cependant ces événements arrivent rarement, les marchands ayant l'adresse de soustraire à leurs yeux la meilleure partie de leurs richesses, soit en les gardant sur eux, soit en les cachant chez leurs hôtes, dont ils achètent la discrétion ; ces précautions sont prises avant l'inspection des délégués de l'almamy, qui tire aussi un fort revenu de la dîme de tout le sel pris sur les côtes, et importé dans son pays, ainsi que du tribut annuel payé par les vaisseaux marchands de la compagnie des Indes, commerçant sur la rivière, et par le comptoir français établi à *Baquelle*.

Les habitants de Bondoo suivent la religion mahométane, mais pas aussi régulièrement que les autres contrées de l'ouest de l'Afrique. Dans la plupart des villes, ils ont des écoles pour les enfants qui doivent professer la religion mahométane; ces écoles sont tenues par les imans ou prêtres : ils se bornent à enseigner à leurs élèves la lecture et l'écriture, prises seulement dans le Koran.

Le peuple de Bondoo est un mélange de *Foolahs*, de *Mandingous*, de *Serrawollies* et de *Jallons*; ils ont conservé les mœurs et les usages des *Foolahs*, et parlent exclusivement leur langue. Ils sont d'une taille moyenne, très-bien faits et très-actifs; leur couleur est cuivrée et leurs traits ont plus de rapport avec ceux des Européens qu'aucune autre peuplade de l'Afrique, excepté les Maures; leurs cheveux ne sont ni aussi courts ni aussi crépus que ceux des Nègres; leurs yeux ont plus d'expression, sont plus grands, plus ronds et plus ouverts.

Les femmes sont vives; elles ont la taille svelte et des traits et des formes dignes d'être enviés par les plus belles Européennes. Elles sont propres jusqu'à la recherche, ornent leur tête, leur cou, leurs bras et leurs jambes, de corail, d'ambre et de perles de diverses couleurs, auxquelles elles mêlent souvent de petits boutons d'or ou d'argent; elles portent toujours un voile d'un tissu imitant la mousseline, tiré de leurs manufactures. Elles aiment le musc et toutes les odeurs avec passion ; ne pouvant se procurer facilement des essences de rose et de lavande, elles y suppléent par le girofle réduit en poudre et mêlé avec une autre fève broyée de la même manière à peu près, et aussi parfumée que celle que nous appelons ici fève de *Tonka*. Ce mélange étant arrosé d'un peu d'eau gommée, elles en forment de petites boules de la grosseur d'un pois; lorsque ces boules ont pris une sorte de consistance, on les perce, et alors elles en façonnent des colliers et des bracelets. Souvent elles enfilent simplement les clous de girofle, et les portent de même ; mais la manière dont elles aiment le mieux en faire usage, c'est de les renfermer dans un petit sachet d'étoffe de soie des couleurs les plus brillantes, en en réunissant plusieurs qu'elles pendent à leur cou. Leurs cheveux, peignés avec le plus grand soin, sont divisés en un grand nombre de tresses flottantes sur les épaules, et réunies seulement près

de la tête par une chaîne d'ambre ou de corail dans laquelle sont entremêlées des perles ; cette chaîne va se joindre aux autres bijoux qui ornent le sommet de la tête; telle est principalement la coiffure des jeunes filles. Les femmes mariées attachent leur chevelure avec une petite bande étroite ou cordonnet, soit en soie, soit en drap de coton, ayant à peu près un doigt d'épaisseur ; pour compléter leur parure, elles portent à leurs oreilles des anneaux d'or si larges, qu'ils tombent jusque sur leurs épaules, et si lourds, que leurs oreilles en seraient déchirées si elles ne prenaient la précaution de les soutenir avec une petite bande de cuir rouge très-étroite, attachée par un bouton à chaque anneau et fixée sur le sommet de la tête. Leur démarche, quoiqu'elle paraisse étrange à des yeux européens, a cependant de la noblesse et de la grâce.

Les couleurs favorites pour l'habillement des hommes sont le bleu et le blanc ; les plus riches préfèrent les mousselines de l'Inde aux étoffes de leurs propres manufactures. Le vêtement de dessus, qui ressemble beaucoup aux blouses, est brodé en soie de différentes couleurs sur le dos, autour du cou et sur la poitrine ; le bonnet est toujours blanc et brodé. Les marabouts ou prêtres, ainsi que les vieillards, portent un turban blanc dont la forme est rouge ou bleue, et quelquefois un chapeau fait de joncs ou d'herbes tressées, avec une forme conique et de larges bords.

La force armée du Bondoo peut s'élever à cinq ou six cents chevaux, et à deux ou trois cents fantassins. Quand le roi veut réunir son armée, soit pour la défense de son pays, soit pour faire quelque excursion chez ses voisins, il fait proclamer la guerre au son du tambour. Cette proclamation est répétée de ville en ville, et de village en village; aussitôt chaque chef rassemble tous les hommes destinés à marcher, et, se mettant à leur tête, les conduit au quartier-général. Les chefs tiennent conseil avec le roi sur les moyens d'attaque et de défense ; ils ne mettent aucune régularité dans la division de leurs troupes, et ne s'occupent nullement de les approvisionner ni de les équiper. Chaque officier ou soldat est obligé de se pourvoir de munitions et de sa nourriture personnelle ; aussi sont-ils très-mal fournis de l'un et de l'autre. La plupart n'ont souvent pour armes qu'un couteau et un fort bâton d'un bois très-dur; les plus favorisés, lorsqu'ils possèdent déjà un fusil, reçoivent deux pierres et deux ou trois charges de poudre et de balles. Plus rarement encore, et par une grâce spéciale, le roi fait présent d'un cheval à l'un, et d'un fusil à un autre ; mais pour les provisions de bouche, ils n'ont d'autre ressource que le pillage ; aussi malheur aux propriétaires des magasins et des bestiaux dans les villes où ils séjournent.

Quand le roi projette d'envoyer un détachement de ses troupes au pillage de quelque ville voisine, il choisit un chef parmi ses parents ou ses ministres pour le commander, ou plutôt pour le conduire. Le plus grand secret est gardé sur l'objet de l'expédition, qui ne doit être connu que de l'almamy et de celui qui la commande ; ceux qu'ils conduisent l'ignorent également, et n'en sont informés que lorsqu'ils arrivent sur le terrain. Les habitants de ces villes, surpris à l'improviste, sont ordinairement emmenés avec leurs troupeaux et réduits en esclavage ; mais si l'ennemi, prévenu par quelque indiscrétion, se trouve préparé à la défense, les assaillants prennent la fuite en désordre et perdent quelquefois beaucoup de monde. Bondoo, toutefois, a souvent aussi souffert des attaques de voisins plus puissants que lui ; telle a été la terrible incursion des Kartans, qui, en 1817, faillit détruire à jamais la puissance du Bondoo.

Ernest Breton.

HINDOUSTAN. — DELHI.

Delhi est l'antique capitale de l'empire Moghol, fondé par Babour, l'un des descendants de Tamerlan ; empire qui, après avoir subsisté deux siècles avec gloire, a déchu rapidement de nos jours, et n'existe plus que dans un fantôme de souverain qui siége encore sur un trône à Delhi, protégé et pensionné par les Anglais. Cette ville n'est plus que l'ombre d'elle-même ; naguère tout s'y ressentait encore de la confusion qu'y avait excitée le voyage du gouverneur général et commandant en chef, lord Amherst, le premier gouverneur anglais qui ait fait une visite à l'empereur ou Grand Moghol, et à qui ait été accordée la permission de s'asseoir en sa présence. Le petit-fils de Tamerlan ressentit vivement cette injure, et l'on dit qu'il en versa des larmes. Aujourd'hui le pouvoir de ce prince ne s'étend guère au delà des murs de son palais, lequel, construit au centre de la ville, est là comme la tombe où sont venues expirer la gloire et la splendeur de l'Orient. Peu de pays ont subi autant d'invasions que l'Inde, peu se sont vus traités aussi cruellement par les vainqueurs, et nombre de villes, opulentes autrefois, ne sont plus aujourd'hui que de misérables villages.

Généralement les rues des cités de l'Orient sont très-étroites et très-sombres. Au Caire, si par malheur vous rencontrez sur leurs *Donkeys* une file de beautés couvertes de la tête aux pieds, comme dans une mascarade, opérez vite retraite, ou bien résignez-vous à être serré comme une momie contre la muraille, pour avoir osé vous arrêter sur leur passage. La grande rue de Delhi, appelée *Chandery-Choké*, la plus large peut-être de toutes celles des villes orientales, est une exception à cette règle. Les maisons ont de distance en distance des balcons où les hommes se tiennent assis, magnifiquement vêtus d'étoffes blanches, fumant leur longue pipe, et où les femmes, qui ont abdiqué toute modestie, viennent se montrer sans voiles. Le vacarme d'une ville si populeuse est inexprimable ; chaque maison semble aussi remplie qu'une ruche d'abeilles; deux cent mille habitants sont ici rassemblés dans une circonférence d'environ deux lieues, étendue des murailles de la moderne Delhi. Le hennissement des chevaux, le beuglement du gros bétail, le fracas des roues de chariots, le son bruyant de la trompe des éléphants, les cris plaintifs des chameaux, variés d'ordinaire par le rugissement du léopard ou du tigre, animaux muselés et conduits dans les rues, afin d'être vendus aux amateurs pour aller à la chasse des quadrupèdes de leur espèce, ce bruit surpasse toute idée. Parmi les

naturels il paraît exister une sorte de familiarité qui met tout de suite chacun à son aise. Si un étranger entre dans la ville, et trouve un groupe livré à quelque amusement, il ne se fait aucun scrupule de s'y joindre, et d'y prendre une part aussi vive que s'il avait connu depuis ses premiers ans les membres qui le composent; et alors, offrant sa pipe à l'un d'eux, ou bien en recevant une, signe évident de l'hospitalité qu'il attendait, il s'assied et raconte son histoire avec le même abandon que s'il était de la famille.

Les maisons de Delhi sont irrégulières dans leur construction, et parfois curieusement décorées. Des rideaux de diverses couleurs pendent devant les portes, et la coutume de suspendre les vêtements aux toits des maisons pour sécher, assimile les édifices ainsi bariolés à l'agréable aspect d'un vaisseau pavoisé de toutes ses voiles le jour d'un gala en pleine mer. Les nuages de poussière que soulève le nombre prodigieux des équipages, et puis les insectes qui assiégent par myriades les boutiques de pâtissiers, sont incontestablement ce qu'il y a de plus intolérable dans cette vaste cité, ainsi que l'odeur rance des différents articles de manufactures qui s'apprêtent sous vos yeux. Une grande habileté et de grandes précautions sont nécessaires pour parcourir les rues de Delhi, surtout à cheval; il faut crier, pousser, heurter, donner force coups de fouet, pour avertir la multitude, et la déterminer à se ranger et céder le passage. De temps à autre, vous avez à serrer une file de chameaux, pesamment chargés, ou à reculer vivement devant une marche d'éléphants; et si votre cheval s'effraie à la vue de ces derniers animaux, ce qui est assez ordinaire, il faut de l'adresse pour éviter d'être lancé dans des chaudrons pleins d'eau qui bouillonnent de chaque côté du chemin devant les offices des cuisiniers. La peur gagne souvent à la fois le coursier et les éléphants; alors ceux-ci, en essayant d'échapper à l'approche d'un cavalier, mettent la rue entière dans la plus étrange confusion. Le danger n'est pas moindre à la rencontre du cortége d'un grand personnage, cortége en tête duquel s'avance une multitude d'esclaves, presque tout nus, criant le nom de leur maître, et suivis par les dromadaires, les éléphants, après lesquels vient le palanquin qui porte le personnage, entouré d'une escorte analogue à son avant-garde. Du reste, le même concours de peuple et de marchands encombre toutes les rues de Delhi; rien n'égale l'habileté de ces derniers à faire valoir leurs marchandises; les marchés sont nombreux, et, en peu d'heures, vous pouvez y voir étalées toutes les productions du globe. Les orfévres de Delhi sont très-habiles, et les brodeurs renommés dans tout l'Orient; un trafic non interrompu règne entre cette ville et Cachemyre, qui souvent envoie ses châles pour y recevoir une broderie d'or et d'argent.

Une lieue avant d'arriver à Delhi, la route n'offre qu'une affreuse scène de désolation, une suite de ruines, une suite de tombeaux; ce sont des restes de constructions en briques, des fragments de pierres, de granit, de marbre, répandus de toutes parts sur un sol naturellement rocailleux et sans un seul arbre. C'était là qu'était situé le vieux Delhi, là que l'avaient fondé les rois Patans sur les débris de la cité hindoue d'Indraput. Lorsque la ville actuelle, qui certes occupe une position plus avantageuse, fut bâtie par Shah-jehan, il y amena d'autorité beaucoup d'habitants de l'ancienne; les autres suivirent bientôt, sans qu'il eût besoin de les contraindre, pour être plus près de la cour et des principaux marchés; enfin, comme durant la guerre Maharatta, personne ne pouvait dormir en paix à moins d'être protégé pas des murs, le vieux Delhi ne tarda guère à être entièrement abandonné. Le nom officiel de la cité qui existe aujourd'hui est Shah-jehan-Pour, c'est-à-dire, cité du roi du monde; mais celui de Delhi s'emploie toujours dans la conversation et dans toutes les pièces écrites qui ne doivent pas être soumises à l'empereur. Une masse de ruines plus considérables que les autres indique le lieu où fut situé l'ancien palais Patan. On voit que c'était une large et solide forteresse; la seule chose qu'on y remarque est un haut pilier noir de métal fondu, appelé *Canne de Firoze*. C'était autrefois un emblème du dieu Siva que renfermait une pagode élevée à cette même place, et à propos duquel une tradition disait que tant qu'il resterait debout, les enfants de Brâhma continueraient à être les maîtres dans Indraput. Lors de la conquête du pays par les Persans, la vanité de la prophétie fut démontrée, et Firoze enferma le pilier dont il s'agit dans la cour de son palais, comme trophée de la victoire de l'islamisme sur l'idolâtrie. Ce pilier est couvert d'inscriptions persanes et arabes; mais la plus ancienne de toutes, à ce qu'il semble, celle qui sans doute contient la prédiction, est en caractères dont la valeur significative est tout à fait perdue.

Vers le milieu de la rue Chandery-Choké, dont nous avons déjà parlé, s'élève le palais impérial moderne qui fut bâti par l'empereur Shah-jehan. Il est entouré par une muraille de 60 pieds d'élévation, munie de créneaux, flanquée de petites tours circulaires, et percée de deux magnifiques portes; le tout est construit en granit rouge, et ceint d'un large fossé. Néanmoins ce n'est nullement ce qu'on appelle un château fort; les murs ne sauraient résister qu'à des flèches; mais, comme habitation d'un souverain, c'est un lieu de toute beauté. Des sentinelles en uniforme rouge, car ce sont des cipayes de l'armée régulière de la compagnie des Indes-Orientales, montent la garde au dehors; à l'intérieur, ce sont les soldats des deux bataillons provinciaux levés au nom de l'empereur qui font le service. Ils sont assez bien disciplinés à l'européenne, mais ils n'ont que des arquebuses à mèche, et conservent le costume oriental; le général qui les commande, quoique sous la dépendance de la Compagnie des Indes, est regardé comme un des domestiques du Grand Moghol, et loge dans son palais. La cérémonie principale d'une visite d'étiquette à l'empereur consiste en échanges de présents dont la quantité est basée sur le rang du visiteur. C'est une chose très-importante; le nombre de saluts est réglé, et vous devez offrir une somme d'argent que le prince s'empresse d'accepter, et qui grossit son épargne. Pour avoir une idée de ces réceptions, nous allons laisser parler un voyageur moderne: « Le jour de mon arrivée à Delhi, je me rendis au palais, accompagné du résident de la compagnie des Indes; nous traversâmes une longue voûte semblable à une nef de cathédrale, les murs étaient couverts de fleurs artistement sculptées et d'inscriptions extraites du Koran. Cette voûte aboutissait à une cour pleine de fumier, et dont les bâ-

timents tombaient en ruines, où se tenaient, pour nous recevoir, le général en chef des gardes du Moghol, et un grand nombre de vieillards qui portaient tous une canne à grosse tête d'or, signe que tous remplissaient de hautes fonctions. A l'extrémité du portique, nos guides, tirant un grand rideau, se mirent à crier: « Voici l'ornement du monde, voici l'asile des nations, le souverain des souverains, l'empereur Acbar-Shah, le juste, le fortuné, le victorieux Acbar! » Nous vîmes en effet, sous un riche pavillon de marbre blanc, assis, entouré d'une multitude de monde, le pauvre vieux héritier de Tamerlan. Le résident fit trois profondes révérences, et je suivis son exemple, cérémonie que nous recommençâmes deux fois jusqu'aux degrés du pavillon, les hérauts d'armes répétant à chaque fois leurs exclamations sur la grandeur de leur maître. Puis, tandis que j'allai me placer debout, à main droite du trône, le résident s'approcha,



(Général des gardes de l'empereur.)

les mains jointes, suivant la coutume orientale, et il annonça à l'empereur qui j'étais. Je m'avançai alors, m'inclinai trois nouvelles fois, et offris en cadeau deux mille francs dans une bourse brodée que je tins sur mon mouchoir, car c'est l'étiquette rigoureuse. Sa Majesté prit l'argent, le mit à côté d'elle, et je demeurai quelques minutes à ses pieds. Je fus ainsi à même de mieux apercevoir le vieillard. Il avait une belle figure, avec un nez aquilin et une longue barbe blanche; son teint n'est guère plus foncé que celui d'un Européen; ses mains sont délicates, et il avait aux doigts plusieurs bagues précieuses; son visage et ses mains furent tout ce que je pus voir de lui, car le reste du corps était complétement enveloppé de châles; ensuite je revins avec 200 francs faire mon cadeau à l'héritier présomptif, lequel me coiffa d'un petit turban de brocard, et, pour cela, je lui comptai encore 200 francs. Puis invitation me fut faite d'aller revêtir les habits d'honneur que *l'asile du monde* m'avait préparés. On me mena en conséquence dans une salle voisine, où je m'affublai d'un beau caftan à fleurs bordé de fourrures. Lorsque je fus ainsi paré, je retournai vers l'empereur, et je lui offris un nouveau cadeau qui consistait en un exemplaire de la Bible arabe richement relié en velours bleu, avec filets d'or. Il l'accepta avec plaisir, et, en échange, il me

passa un collier de perles autour du cou qu'il me fallut payer encore 200 francs. Enfin on m'annonça qu'avant de me retirer je devais aussi accepter un cheval qui m'attendait à la porte du palais; et tandis que les hérauts proclamaient à haute voix cette nouvelle preuve de la munificence impériale, je dus compter de nouveau 200 francs. Je pris congé du Moghol avec trois fois trois révérences profondes, ce qui devait, je crois, en porter le nombre à une soixantaine, et je m'en allai reprendre mes vêtements ordinaires. Je n'en ressortis pas sans avoir envoyé à Sa Majesté l'impératrice une nouvelle somme de 200 f., ni distribué des gratifications aux serviteurs. Il ne faut pourtant pas croire que cet échange de politesse ait été très-coûteux pour le Moghol ou pour moi, pour lui surtout. Ses différents cadeaux en effet, y compris le cheval, chétive rosse qui se traînait péniblement, ne valaient pas beaucoup plus de 500 fr.; et comme je lui en comptai, tant à lui qu'à sa femme, à son fils et à ses gens, une somme d'environ 3,000, on voit que la cour impériale fit ce matin-là une très-bonne affaire. D'un autre côté, ma générosité ne me coûta rien, puisque c'est la Compagnie des Indes qui, en pareille occasion, se charge de tous les frais.»

Les Puharreis, castes qui se distinguent des Hindous par leur origine, leurs mœurs et leurs traditions, habitent ces contrées. En général, ils sont de taille moyenne, mais remarquables par l'élégance de leurs formes, la largeur de leur poitrine et leur constitution robuste. Ces peuples ont chez eux une administration régulière de la justice, qui, d'après d'anciennes coutumes, est exercée dans chaque village par un jury de cinq vieillards; ils sont très-pauvres, mais hospitaliers suivant leurs faibles moyens, et n'éprouvent aucune répugnance à manger avec les Européens, chose rare chez les montagnards. Quoique toujours prêts, quand l'occasion se présente, à piller leurs ennemis héréditaires des plaines, ils n'ont jamais cessé d'être honnêtes et probes les uns à l'égard des autres, et, ce qui est une immense distinction entre eux et les Hindous, ils détestent et méprisent le mensonge plus que toutes les nations du monde. De plus, il n'y a pas d'exemple qu'un Puharrei ait manqué de parole. Si, à la vérité, ils sont sales sur leurs personnes comparativement aux Hindous, une propreté admirable règne dans leurs chaumières. Les hommes dédaignent les rudes travaux et font de la chasse leur principale occupation. Leur goût pour la musique est extrême, et leur oreille excellente; ils aiment à la fureur la généalogie et les vieilles histoires, et certains chefs se glorifient de la noblesse de leurs ancêtres. Nulle obligation de servage, nulle sujétion féodale n'existe parmi eux; lorsqu'un individu est mécontent du chef de son village, il est libre d'aller s'établir dans un autre.

FRANCE. — ANGOULÊME.

LE CHATEAU D'ANGOULÊME.

Une tradition populaire attribue la fondation d'Angoulême à Marrus, capitaine romain qui vivait dans le VIe siècle avant l'ère chrétienne; toutefois l'origine de la ville et l'étymologie de son nom, sont historiquement inconnues. Ausone, poète du IVe siècle, est le premier qui parle d'Angoulême, sous le nom d'*Iculisma;* c'était alors la capitale des Agésinates, peuples qui occupaient l'Angoumois. De la domination des Romains, Angoulême passa sous celle des Visigoths, qui la conservèrent jusqu'en 507, époque où Clovis s'en rendit maître après la bataille de Voclade. Voici, du reste, la description que donne de cette ville un vieil historien d'une grande exactitude : « Angoulême est la capitale du pays d'Angoumois, et lui a donné sa dénomination; elle est bâtie sur le sommet d'une haute montagne, élevée entre les rivières d'Anguienne et de Charente, lesquelles s'allient et s'embrassent en ce lieu-là par l'assemblage de leurs eaux. Et ce qui rend la situation de cette ville plus belle et plus considérable, c'est que la planure de la montagne qui lui sert de base et de fondement ne porte de largeur qu'autant qu'il en faut pour l'enceinte de ses murailles; elle est inaccessible de tous côtés, à la réserve d'un seul qui est bien fortifié et remparé de tours, fossés et bastions. Comme cette ville est fort ancienne, elle a été conséquemment sujette à diverses révolutions et à d'étranges accidents; elle est décorée d'une belle église cathédrale, dédiée à l'honneur de saint Pierre. C'était un des plus superbes temples de toute la Guienne, et surtout recommandable par une des plus superbes tours et aiguilles de France qui lui servait de clocher. On dit que saint Ausone, premier évêque d'Angoulême, fit bâtir cette église pour y exercer les fonctions du christianisme, que le grand Clovis l'agrandit beaucoup et l'embellit d'une magnifique architecture. »

La ville d'Angoulême n'est pas seulement agréablement située, elle est en général bien construite; les maisons sont propres et régulières, les rues larges et droites; la promenade en terrasse, qui occupe l'emplacement des anciens remparts, offre un horizon des plus vastes par son étendue, et l'un des plus magiques, par le tableau qu'il déploie de campagnes riantes et fertiles, aussi belles que bien cultivées. Du haut de ses murs, élevés d'environ 200 pieds au-dessus du niveau de la plaine, l'œil se repose avec plaisir sur le bassin de la Charente et sur celui de la petite rivière d'Anguienne, dont les eaux coulent au milieu de vastes prairies, ombragées de touffes d'arbres, et dominées par des coteaux couverts de riches vignobles. On voit, d'un côté, des rochers agrestes et escarpés, des chemins creux, des forêts immenses; de l'autre, la vue s'égare sur des plaines traversées par les grandes routes de Paris et de Bordeaux. On parvient à la ville par quatre rampes : deux à l'Houmeau et deux à Saint-Pierre. Les deux rampes de l'Houmeau ont été commencées en 1740; elles sont encore très-roides néanmoins, mais traitées avec plus d'intelligence que les anciennes rampes de Saint-Pierre, construites postérieurement, et presque impraticables pour les voitures, qui étaient obligées, il y a quelques années, de faire un long circuit pour arriver dans la ville. Aujourd'hui un superbe chemin planté d'arbres descend de la porte Saint-Pierre, et va, jusqu'au bas du faubourg de ce nom, se joindre à la grand'route; il se replie sur lui-même, après avoir embrassé près de la moitié de la circonférence de la montagne sur la-

quelle la ville est bâtie ; la première partie de ce chemin se joint à la seconde en formant une belle rotonde plantée d'arbres, environnée de bancs de pierre, au milieu de laquelle s'élève une colonne de 47 pieds de hauteur, surmontée d'un globe.

La promenade la plus belle, et aussi la plus fréquentée d'Angoulême, est la place d'Artois, commencée en 1776 et finie en 1787. Plantée d'arbres d'espèces diverses divisés en trois allées, elle est séparée des maisons qui la bordent de chaque côté par une large rue ; l'Hôtel-de-Ville et la salle de spectacle la terminent à une de ses extrémités, et elle se joint à l'autre bout au rempart Desaix qui longe la ville jusqu'à la porte du Secours. Les principales portes d'Angoulême sont celles de Saint-Pierre, du Secours, de Chandos et du Palet, autrefois flanquées de tourelles qui faisaient partie des fortifications ; ces tourelles ont été démolies ; il ne reste que quelques débris des anciennes murailles, et les portes n'offrent plus rien de curieux. Quelques vieilles tours existent dans l'intérieur de la ville ; ce sont de grosses et lourdes masses, moins imposantes par leur aspect que par les souvenirs historiques qu'elles réveillent. Un inconvénient attaché à la situation d'Angoulême, et auquel il est très-difficile de remédier, c'est le défaut d'eau : les fontaines sont abondantes au bas du coteau, mais leur éloignement fait qu'on est obligé de transporter l'eau dans des barils, à dos de bêtes de somme, pour la vendre aux habitants ; car, quoiqu'il y ait beaucoup de puits dans l'intérieur de la ville, la plupart ne fournissent qu'une eau de mauvaise qualité, et tous sont si profonds qu'ils n'offriraient que peu de ressources en cas d'incendie.

Sigebert raconte qu'après la sanglante défaite des Visigoths, où le roi Alaric perdit la vie de la propre main de Clovis, la ville d'Angoulême fut assiégée par l'armée victorieuse, et qu'une partie des murailles tomba, comme par miracle, aux pieds des assiégeants ; de manière que les Visigoths, effrayés d'une aventure si étrange et inopinée, abandonnèrent la place et la laissèrent entre les mains des Francs. Ceux des Visigoths qui restèrent en la ville d'Angoulême furent passés au fil de l'épée par Clovis, qui nomma pour évêque Apronius, son chapelain ; il fit aussi abattre les murailles de cette pauvre cité, et voulut qu'elle fût démantelée pour servir à la postérité d'un illustre trophée et d'un monument insigne de sa victoire. Cependant les murailles d'Angoulême furent rebâties sous les successeurs de Clovis ; Charles le Chauve, qui craignait le retour des pirates danois et normands, envoya un brave et vaillant capitaine, nommé Vulgrin, pour prendre le commandement des pays d'Angoumois et de Périgord ; ce fut ce Vulgrin qui fit reconstruire les murs d'Angoulême en 866. Durant le moyen âge, Angoulême fut gouvernée par des comtes souverains ; elle en compte jusqu'à dix-neuf, dont quatorze étaient issus de la race chevaleresque des Taillefer, et cinq de celle des Lusignan. Après avoir été réunie à la couronne, cette ville fut cédée aux Anglais après la bataille de Poitiers ; mais les habitants, pressurés par les exactions infinies des soldats bretons, les chassèrent de leurs murs. Charles V, en reconnaissance d'une telle conduite, en fit l'apanage des fils de France. Dans le XVIe siècle, Angoulême eut à souffrir des guerres religieuses qui agitaient la monarchie ; tour à tour aux mains des Calvinistes et des Catholiques, elle finit par se rendre, en 1562, à l'amiral Coligny, qui dut se reprocher d'avoir laissé ses soldats abuser de la victoire : les églises furent pillées et saccagées, la cathédrale détruite, car aux jours d'effervescence cette rage de démolition se produit toujours, elle s'empare des multitudes aussi bien que des gouvernements même.

Le vieux château d'Angoulême, dont il ne reste plus que quelques tours, est situé au milieu de la ville et la domine par sa position élevée ; il était anciennement appelé le *Château de la Reine*, à cause d'Isabelle Taillefer, comtesse d'Angoulême, femme, en premières noces, de Jean-sans-Peur, roi d'Angleterre, si célèbre dans l'histoire sous le nom de *Comtesse-Reine*. La maison de Taillefer était ainsi désignée depuis Guillaume Ier, comte d'Angoulême, lequel, dans une bataille contre les Normands, fendit d'un bon coup de rapière leur chef Storis, malgré la cuirasse dont il était couvert ; sa postérité a conservé le surnom de Taillefer (*Sector Ferri*). La grosse tour ronde est la partie la plus ancienne du château ; on pourrait la reculer, avec quelques autres bâtiments de peu d'importance, jusque vers le milieu du XIIe siècle. Au rez-de-chaussée de cette tour, se trouvait la salle commencée par la veuve de Hugues III, mort en 1282 ; on y aperçoit quelques traces des armoiries de cette famille. Au second étage est une autre salle, construite par le comte Jean, aïeul de François Ier, et décorée du blason de la maison d'Orléans-Angoulême et de ses nobles alliances. Les créneaux en accolades de cette vieille tour paraissent être postérieurs à l'époque du comte Jean, quoique à demi-écroulés. La grande tour polygone, où est aujourd'hui juché le télégraphe, a été bâtie par Hugues IV, qui mourut en 1303, les créneaux sont en ogives. Le reste du château ne remonte pas au delà du XVe siècle, et la partie de l'ouest est même beaucoup plus moderne.

Corlieu, écrivain du XVIIe siècle, qui s'est occupé des antiquités d'Angoulême, finit ainsi sa description : « Certainement je ne puis passer sous silence une singularité remarquable qui a donné du renom à la ville d'Angoulême, et qui a été décrite par tous les cosmographes et annalistes. C'est la mémorable rivière de Touvre, laquelle, prenant sa naissance au pied d'un château ruiné, à une lieue d'Angoulême, et descendant par la plaine d'une fort grande largeur, prend fin à demi-lieue de son commencement, et entre dans la Charente. Cette admirable rivière de Touvre a servi d'un argument célèbre à nos poëtes français à cause de sa beauté, et d'un nombre infini de cygnes, que les anciens comtes d'Angoulême avaient affranchis et qu'ils y faisaient nourrir pour leur divertissement ; et on disait jadis : *que la Touvre était tapissée de cygnes, pavée de truites, lardée d'anguilles et bordée d'écrevisses.* — Mais c'est une chose merveilleuse, au rapport des historiens, qu'elle ne peut porter un bateau de diverses pièces, qu'il ne soit en peu de temps rongé et perdu par les vers qui s'y engendrent, et il faut de nécessité qu'il soit fait d'une seule pièce de bois. C'est une créance et opinion commune au pays d'Angoumois que la rivière de Touvre se fait d'une autre moindre qu'on nomme le

Bandiac, qui, passant à une lieue de là, le long de la forêt de Braconne, se perd en plusieurs endroits et se va rendre à la Touvre. La cause de la perte du Bandiac est que la terre de la forêt de Braconne est légère et spongieuse où l'eau se dérobe; ce qui est aussi cause qu'en tout ce quartier-là, il n'y a ni puits, ni fontaines, et qu'il s'y rencontre plusieurs grandes et profondes fosses où la terre s'est enfoncée par son peu de solidité. Les poëtes angoumois ont feint que le Bandiac fut amoureux de la Touvre, et que pour en jouir il se déroba par des conduits souterrains. Toutefois, le seul Bandiac ne fait pas la Touvre qui a six fois autant d'eau que lui, mais il se joint avec d'autres sources qui composent par leur union cette belle et agréable rivière. Je ne dirai plus qu'un mot de ce qui se voit autour d'Angoulême : c'est d'un ancien tombeau de pierre élevé sur terre, à la hauteur de 6 pieds, entre des vignes, sur un haut terrier, à la vue de la ville. Les habitants l'ont nommé le tombeau du Bourguignon, et disent que ce fut un Bourguignon (cette gent a été anciennement taxée d'ivrognerie), lequel ayant goûté du vin provenu en ce lieu, et venant à mourir, y voulut être enterré ; et a été ce tombeau si vénérable à la postérité qu'il n'a jamais été violé, et demeure dans son entier. »

Angoulême est le lieu de naissance de Marguerite de Valois, sœur de François Ier, princesse la plus accomplie de son sexe, et l'ornement de la cour de France par sa beauté, sa douceur, son esprit éclairé et l'élégance de ses manières. François Ier la chérissait tendrement et l'appelait sa *Mignonne*, la *Marguerite des Marguerites*. C'est à tort qu'on a douté de la pureté de ses mœurs, parce que l'on trouve dans ses Contes, le plus connu de ses écrits, certaines joyeusetés et gaillardises, comme le dit Brantôme; mais il faut se rappeler que le langage qui aujourd'hui nous paraît libre, ne s'éloignait pas de son temps du bon ton de la cour, et son style est même plus convenable que celui de quelques sermons de l'époque. — Parmi les personnages remarquables nés à Angoulême, on distingue encore un de ses évêques, saint Gelais ; ce fut lui qui restaura et enrichit la vieille basilique, et augmenta le palais épiscopal ; on lui doit l'aile gauche de ce dernier monument, dont le pignon élevé, surmonté d'une sorte de statue grotesque, paraît être parfaitement dans le goût de la dernière période de l'architecture gothique. Saint Gelais mourut en 1502, âgé seulement de trente-six ans, des suites d'une épidémie qui ravageait Angoulême, un de ses frères fit construire, pour renfermer son tombeau, l'opulente chapelle de Notre-Dame-du-Salut, connue aujourd'hui sous le seul nom de Saint-Gelais. « Elle est, dit Corlieu, autant belle et riche qu'il y en fût au royaume de France. » Néanmoins les fines dentelures, les capricieuses arabesques, les figures délicates, les armoiries répétées, tout cela rehaussé de peintures d'or et d'azur, devait laisser dans l'âme quelque chose de l'impression d'un boudoir; car ce n'est plus de l'architecture gothique, vraiment hardie, religieuse et chevaleresque, c'est un monument où il y a déjà trop de *renaissance*, c'est de l'art enjolivé, choyé par le goût abâtardi d'une époque de transition. Cette chapelle, qui paraît n'avoir été terminée qu'en 1533, fut écrasée sous les débris du *grand clocher*, incendié et ruiné en 1568 ; ses restes, qui étaient naguère dans un état honteux de profanation, sont momentanément abrités : on parle de les restaurer d'une manière plus complète. A. Mazuy.



(Le château d'Angoulême.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

FRANCE. — BAYONNE.



(Vue de Bayonne.)

BAYONNE.

La plupart des premiers noms de villes, de pays, de rivières et de montagnes, ont été changés en passant sous la domination d'un maître étranger, et c'est ce qui fait méconnaître leur antiquité et leur origine; les Romains, conquérants de l'Espagne, firent subir à leurs nouveaux sujets cette révolution de noms, et les villes ne furent plus connues par leur ancienne dénomination. Il est probable que Bayonne fut enveloppée dans cette commune destinée; c'est pourquoi on ignore quels furent ses fondateurs, du moins on n'en a que des notions incertaines. Une chose est constante, c'est que cette ville était habitée dès le IIIe siècle de notre ère; elle fut lente à prendre de l'accroissement, et on la voit peu figurer dans les premiers siècles de la monarchie; il paraît, par le silence des historiens et par son ancienne enceinte, qu'elle n'était pas très-considérable. Tout le pays devait alors n'offrir qu'une vaste solitude; le passage des Goths et des Wisigoths des Gaules en Espagne exposait les habitants aux ravages de ces hordes de barbares. Ce n'était pas le seul fléau dont ces terres étaient frappées; les Gascons, qui n'étaient point encore établis en deçà des Pyrénées, descendaient des montagnes, et comme la guerre était leur unique métier, le pillage leur unique ressource, ils s'en retournaient chargés de butin. Un pays perpétuellement dévasté par le fer et les flammes devait être sans commerce et sans industrie; voilà sans doute la cause de la longue obscurité où Bayonne est restée.

Vers le milieu du VIe siècle, l'empereur Julien fit une guerre opiniâtre aux Maures et aux Sarrasins; il les poursuivit jusqu'au delà des Pyrénées, et pénétra même dans le royaume de Castille. Au retour de ses conquêtes il s'arrêta longtemps à Bayonne, qu'il choisit pour chef-lieu du pays de Labour, en latin *Lapurdum*. Cette ville était alors moins connue sous ce nom, que par celui de *Baïa-Ona*, qui, dans l'idiôme basque, signifie bonne baie; ce ne fut que dans le VIIIe siècle qu'elle reçut le nom de Bayonne, nom qu'elle a conservé.

Située dans un charmant vallon formé par les trois côteaux de Saint-Etienne au nord, de Saint-Léon au midi, et de Mousserolles vers l'est, Bayonne est la seule ville de France qui jouisse de l'avantage inappréciable de voir une rivière et un fleuve lui apporter le tribut de leurs eaux, et par leur jonction y former un port d'une vaste étendue, à une lieue de distance de l'Océan. La Nive, tranquille, traverse paisiblement son enceinte, tandis que l'Adour, superbe et tumultueux, roule son onde rapide autour de ses murs extérieurs. La situation pittoresque de cette ville offre des points de vue nombreux et variés; des ruines de l'ancien château de Mars, par exemple, on a devant soi la Nive qui partage la cité en deux parties inégales, dites le *grand* et le *petit Bayonne*, et l'on distingue les deux ponts qui réunissent les deux quartiers. Au-dessus de celui qui est le plus éloigné, et qu'on nomme le *pont Mayour*, on aperçoit la grande porte d'entrée de la citadelle, ses bastions, ses remparts et tout l'ensemble des bâtiments qu'ils renferment. L'Adour coule au bas du

quartier du petit Bayonne, et ce fleuve, après avoir reçu les eaux de la Nive, forme du côté occidental de la citadelle, le port spacieux, près duquel se trouve ce large quai, ombragé d'arbres magnifiques, si connu sous le nom d'*allées Marines*. Enfin la cathédrale, commencée dans le temps où Bayonne était sous la domination de l'Angleterre, et achevée depuis la réunion de la Guienne à la France, en 1451, se présente ici sous son plus bel aspect. Sa construction et son architecture méritent d'être distinguées ; cet édifice est un des plus beaux monuments du moyen âge; mais c'est le seul que possède cette ville, ou du moins le seul qui soit digne de l'attention des amis des arts, car nous ne parlerons pas de la vieille enceinte du grand et du petit Bayonne qui ont chacun un petit château ; ces fortifications ne sont d'aucune utilité pour la défense de la ville, et les deux châteaux ne méritent aucun intérêt sous le rapport de l'art. Aussi n'est-ce pas de ses monuments que Bayonne tient sa grande célébrité; elle la doit à son ancienneté, aux événements historiques dont elle a été le théâtre, à son importance comme place forte du royaume qui exerce une haute influence sur le sort des pays circonvoisins, tels que la Basse-Navarre, l'Armagnac, la Chalosse, le Béarn et même le Bigorre. La richesse de ces provinces diminue ou augmente selon que le commerce de Bayonne dépérit ou prospère ; c'est le résultat des moyens de communication que présente la réunion de la Nive et de l'Adour. En effet, le commerce de cette ville est principalement de commission et de transit entre la France, l'Espagne et le nord de l'Europe.

Les habitants de Bayonne, par leur intrépidité et leur patriotisme, ont aussi contribué à en assurer la renommée. Jaloux de mériter la devise *nunquam polluta* que portent les armes de leur ville, depuis l'époque où, seuls, ils la reprirent sur les troupes d'Edouard II, roi d'Angleterre, ils l'ont toujours défendue contre les forces ou la ruse des étrangers. On sait que les Bayonnais ont été les premiers à entreprendre des courses lointaines sur les mers polaires, pour faire la pêche de la baleine, et l'on connaît à combien de titres ils ont mérité la réputation dont ils jouissent, d'être excellents marins et habiles constructeurs de vaisseaux. Cependant on ne trouve point dans le chantier de construction, placé au-dessous de la citadelle, et que l'on nomme le parc, ce mouvement, cette activité dans le travail qui donne une grande idée de la prospérité de ce genre d'établissement. Celui de Bayonne devra sans doute un nouvel accroissement aux canaux de communication qu'on se propose d'établir entre les Pyrénées et l'Adour, et à l'exploitation des forêts de ses montagnes, qui lui fournissent des mâts et des bois de construction. Bayonne possède en abondance tous les autres matériaux nécessaires aux agrès.

Le caractère des Bayonnais est froid, soucieux et réfléchi ; il forme un contraste frappant avec l'humeur vive et enjouée des Basques qui séjournent dans leur ville et qu'on y voit affluer journellement de la Navarre française. Mais ce qui est bien digne de remarque, c'est qu'on ne trouve point à Bayonne cette partie de la population, misérable et sans moyen d'existence, qui encombre les grandes cités. Toutes les classes d'habitants, toutes les professions y forment des associations divisées par compagnies, et soumises à des règlements particuliers. Les commissionnaires, les emballeurs, les portefaix, sont surveillés et dirigés par des chefs qui en répondent et qui sont attachés aux maisons de commerce qui les emploient. La population entière de Bayonne offre l'image d'une grande famille, dont les diverses branches sont étroitement liées les unes aux autres. La révolution a empêché l'exécution d'un plan, d'après lequel on aurait plus que doublé l'enceinte trop resserrée de Bayonne, qui aurait pu contenir alors près de quarante mille habitants, au lieu de quatorze mille seulement qu'elle en renferme aujourd'hui. Il s'agissait de démolir les fortifications du midi de la ville, depuis les Allées Marines jusqu'à la Nive, et de reculer son étendue jusqu'au milieu du vaste marais de Cheyris, qu'on aurait fait disparaître en faisant couler les eaux dans un large canal d'une construction facile sur un terrain uni ; ce canal aurait formé un nouveau et superbe rempart, défendu par les feux croisés des batteries de la citadelle et de Saint-Michel. En même temps, la citadelle et la ville de Saint-Esprit, qui n'est à proprement parler qu'un faubourg de Bayonne, presque entièrement habité par quatre à cinq mille Juifs, auraient reçu dans une nouvelle enceinte, du côté du nord, les terrains qui les dominent. Aux regrets d'avoir vu ce plan avorter, les Bayonnais, véritablement intéressés à la prospérité de leur ville, joignent un sujet de crainte qui malheureusement s'accroît et se réalise de jour en jour. La barre de sable qui s'étend en demi-cercle au fond et autour de l'embouchure de l'Adour, ne permet l'entrée du port aux grands navires que par les plus hautes marées, et aux petits bâtiments eux-mêmes qu'au moyen d'une passe dont la situation change presque journellement. Les travaux entrepris jusqu'à présent pour détruire cet obstacle n'ont fait qu'en suspendre l'accroissement effrayant et successif qui menace Bayonne dans la source la plus importante de son existence.

Bayonne est à jamais célèbre dans les fastes sanglants de la guerre par l'invention de la baïonnette, dont les Basques savent faire un usage terrible. Sous le canon de la citadelle, et au pied des hauteurs de Montaigu, se trouve un vallon resserré et couvert d'épaisses fougères qu'il faut chercher péniblement à travers des sentiers glissants et pierreux. C'est là qu'on voit le *cimetière anglais*, dont l'histoire est un des glorieux épisodes du blocus de Bayonne en 1814. Ce vallon, aujourd'hui si ignoré, était rempli au mois d'avril 1814 d'hommes, de chevaux et de bruit ; tous ces coteaux, où croissent les genêts épineux et le thym des champs, étaient occupés par une brigade anglaise formée du 2e régiment de la garde royale, des détachements des 1er et 3e de cette même garde, et du 60e régiment d'infanterie de ligne. Des postes avancés étaient placés sur toutes les hauteurs, dans tous les défilés ; de l'embouchure de l'Adour à la Nive, c'était un vaste champ au milieu duquel la ville de Bayonne et la citadelle, ceintes de murailles et de canons, semblaient défier les combinaisons stratégiques. Bayonne, alors bloquée par une armée de quarante mille hommes, avait résolu de se défendre avec opiniâtreté ; sa garnison et ses habitants, inspirés par un même courage et un même enthousiasme, avaient déjà fait

éprouver de cruelles pertes à l'ennemi ; chaque jour le canon de la citadelle détruisait les ouvrages des travailleurs anglais; la nuit seule interrompait cette canonnade impitoyable.

Or, le 14 avril 1814, à deux heures et demie du matin, un soldat de la garnison se glissa sans bruit sur les parapets de la citadelle, du côté où les murs offrent peu d'élévation; il échappa par de merveilleuses précautions à la vigilance des postes avancés, et il arriva jusqu'auprès des sentinelles anglaises placées au pont du Moulin, sur le chemin de Boucau. Arrêté aussitôt et désarmé sans résistance, cet homme demanda à être conduit auprès du général anglais Hope, commandant en chef; là, moyennant un prix convenu, il révéla au général la sortie projetée de la garnison, le nombre d'hommes qui devaient composer les colonnes d'attaque et l'heure de la sortie. Le général donna aussitôt des ordres; les officiers d'ordonnance coururent aux diverses positions occupées par les troupes anglaises, mais il n'était plus temps; le tambour et le canon se faisaient entendre, et les troupes françaises se précipitèrent au pas de charge. En effet, on n'avait pas tardé à s'apercevoir à la citadelle de la disparition du déserteur, et la sortie avait eu lieu immédiatement. Les postes avancés de l'ennemi étaient seuls sous les armes, et avant que les colonnes de Boucau et de Hayet eussent eu le temps de se rallier et de marcher sur le théâtre du combat, la garnison avait repris vaillamment, et au fil de l'épée, toutes les positions; sur le plateau de Montaigu avait eu lieu le combat le plus terrible et le plus longtemps disputé; les retranchements anglais, pris et repris quatre fois, se pavèrent de cadavres; enfin le terrain resta aux braves bataillons français des 82ᵉ, 26ᵉ et 70ᵉ de ligne. Le déserteur, qui venait de vendre lâchement la garnison, servait de guide au général Hope, lorsque les balles des voltigeurs du 82ᵉ abattirent le chef anglais et tuèrent le traître sur place. Un magnifique cerisier s'élevait à gauche du petit vallon, le tronc de l'arbre garda merveilleusement un boulet comme pour y conserver la date d'un combat mémorable. Autour de cet arbre furent ensevelis les officiers tués à ses pieds dans la journée du 14 avril, et c'est là l'origine de ce modeste et historique cimetière si paisiblement caché dans la commune de Saint-Etienne.

Pendant seize années, quelques pierres grossièrement taillées signalèrent seules aux habitants et aux visiteurs la sépulture des officiers anglais. En 1830, une sorte de souscription fut ouverte en Angleterre dans le 2ᵉ régiment de la garde royale, appelé *Coldstream*, et M. Harvey, consul anglais à Bayonne, ancien capitaine dans ce même régiment, fut chargé d'acheter le terrain où reposaient ses compagnons d'armes, et d'y faire construire un mur de clôture. Bientôt le cimetière s'éleva ; quelques arbres y furent plantés, et une sorte de pierre tumulaire, placée debout à une des extrémités du monument, rappela le nom des morts et la date de la sortie de la garnison de Bayonne. Le monument de *Coldstream-Guards* est devenu, depuis 1830, le but des pèlerinages d'une foule d'Anglais que leurs affaires ou leurs goûts cosmopolites ont amenés dans ces contrées. On assure même que quelques-uns d'entre eux, sous l'influence d'une pensée exclusive de piété nationale, ont fait le voyage de Bayonne pour contempler un instant la tombe de leurs compatriotes, et pour en emporter des feuilles ou des fleurs mémoratives qu'ils plient précieusement dans leur album.

—

NICOLAS POUSSIN.

1594 — 1665.

Nicolas Poussin, l'un des plus grands peintres d'histoire, surnommé *le peintre des gens d'esprit* par la richesse et la beauté de ses compositions, naquit aux Andelys en 1594; il était fils d'un gentilhomme dont les services militaires, sous Henri III et Henri IV, avaient épuisé la fortune. A l'aide de la médiocre pension de son père, il fit d'assez bonnes études; mais en même temps il montra un tel goût pour le dessin, que, durant les leçons, il ne cessait de tracer des figures sur les marges de ses livres ou sur les murs de la classe. Le peintre Varin eut le mérite de reconnaître et de développer les dispositions du Poussin, en l'encourageant et lui donnant des soins. A dix-huit ans, le jeune élève se rendit à Paris à l'insu de son père; il s'y lia avec un amateur de peinture qui l'accueillit et lui procura les moyens de s'instruire. Une belle collection de gravures d'après Raphaël et Jules Romain ayant été mise à sa disposition, ces deux grands maîtres devinrent l'objet des études du Poussin : ce fut véritablement là sa première école. Après avoir pendant quelque temps parcouru la province, il reprit le chemin de la capitale avec le projet bien arrêté d'aller se perfectionner à Rome. Il tenta vainement deux fois ce voyage : la première fois, il parvint jusqu'à Florence; la deuxième, il ne dépassa pas Lyon, où, ayant abandonné gaiement à la fortune, comme il le disait, son dernier écu, il resta jusqu'à ce qu'il eût acquitté en tableaux une dette contractée avec un marchand. Enfin il entreprit pour la troisième fois le voyage de Rome, où il arriva au printemps de l'année 1624.

L'étude de la poésie et de l'histoire avait, en exerçant l'imagination et le jugement du Poussin, accru en lui le désir de voir, dans la terre classique des arts, se réaliser les conceptions des poëtes et les récits des historiens. Le Poussin rejoignit à Rome son ami Marini; mais il ne put jouir longtemps du plaisir de visiter les monuments avec lui. Marini, en partant pour Naples, où il mourut, le recommanda aux bonnes grâces du cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII. Par un nouveau contre-temps, le prompt départ du cardinal pour ses légations de France et d'Espagne laissa le Poussin à lui-même, et la protection du légat lui valut seulement l'entrée du musée Barberini. Aussi l'homme de génie qui avait été présenté à la cour du prélat comme ayant *una furià di diavolo* fut contraint de donner deux tableaux de batailles pour quelques écus. Le Poussin, associé par l'infortune au sculpteur Duquesnoi, allait avec lui étudier les antiques et les modeler pour en enrichir ses tableaux. Il s'attacha principalement aux beautés expressives conçues comme l'objet particulier

et général du dessin, et comme peignant, par un trait vif et précis, le langage de la pensée et du sentiment; de là cette disposition à rechercher dans l'antique ce beau idéal qui le portait à l'étude des sujets historiques les plus propres aux développements de la composition et du style. Quoique les figures antiques fussent regardées par lui comme la source de toutes les beautés, elles n'offraient plus qu'un petit nombre d'attitudes; il fallait les mettre en action, les disposer suivant les lieux, les temps et les usages. Dans cette vue, le Poussin méditait partout et observait dans les *villas*, sur les places, dans les églises de Rome; il notait sur ses tablettes toutes les actions qui l'intéressaient et le frappaient le plus; il remarquait les effets de l'optique et des autres phénomènes dans la nature, comme ceux de l'art dans les monuments et dans les ouvrages des grands maîtres.

Vers l'époque du retour du cardinal Barberini à Rome, soit instigation de la part d'Italiens jaloux, soit animadversion contre les Français à cause du peu de succès de la légation, le Poussin fut attaqué par des soldats près de *Monte-Cavallo*, en regagnant son logis. Il se para en vain de son portefeuille, et reçut un coup de sabre sur le bras gauche. Depuis cet événement, le Poussin prit et ne quitta plus le costume romain. Echappé à cet accident occasionné par l'habit français, il ne put éviter l'atteinte d'une maladie grave, qui fut peut-être causée par cette suite d'études, de courses et de travaux pénibles. Dans cette maladie, la famille de Jacques Dughet, son compatriote, le recueillit, et il y recouvra la santé. Le Poussin, par reconnaissance, épousa, en 1629, une des filles de son hôte, Anna Maria, qui l'avait soigné avec sa mère. La dot fut employée à l'achat d'une petite habitation sur le mont *Pincio*, d'où l'on jouissait des plus beaux aspects de Rome, et qui avait à côté la maison de Salvator Rosa, et en face celle de Claude Lorrain. Plusieurs tableaux historiques lui furent d'abord commandés à l'arrivée du cardinal Barberini. Le premier dont on le chargea fut la *Mort de Germanicus*, tableau qui annonça le grand talent de l'auteur pour la composition dramatique; dans la *Prise de Jérusalem*, il se montra déjà savant dans les usages et les costumes des anciens. La protection du cardinal Barberini valut encore à l'artiste français, par la bienveillance du commandeur del Pozzo, d'être employé à peindre un grand tableau pour la basilique de Saint-Pierre. C'est là que paraît s'être borné le petit nombre d'ouvrages dont il fut chargé par le gouvernement pontifical et le légat; mais ils lui donnèrent l'amitié particulière et constante du commandeur del Pozzo, qui occupa ou recommanda son talent, et dont le cabinet lui fut ouvert pour ses études d'antiquités, ainsi que la bourse pour ses avances et ses besoins.

La suite de la vie du Poussin à Rome, tout entière au travail, développa et porta son talent à un haut degré de perfection, ce qui nous dispense de nous étendre longuement sur le plus grand nombre de ses tableaux, répandus dans les cabinets et les musées, et multipliés tant de fois par la gravure. Sa composition des *Sept Sacrements* acheva de porter au loin la réputation de son savant auteur. Il reçut des commandes pour Naples, pour l'Espagne et pour la France; il travailla pour la duchesse d'Aiguillon et pour le maréchal de Créqui. Ce fut à Rome, et non à Lyon, que Jacques Stella, étant à la suite de cet ambassadeur, se lia d'amitié avec le Poussin et s'attacha même à lui comme peintre, au point que plusieurs de ses tableaux ont été attribués au Poussin. L'un et l'autre continuèrent à correspondre ensemble, lorsque Stella, de retour à Paris, en 1637, fut logé au Louvre en qualité de peintre du roi, avec M. de Chanteloup, maître d'hôtel de Sa Majesté, devenu aussi l'ami et le correspondant du Poussin. Un *Triomphe de Neptune*, qu'il exécuta pour le cardinal de Richelieu, accrut le désir qu'avait témoigné le ministre à M. des Noyers, secrétaire d'Etat, d'engager le Poussin à venir se fixer à Paris. L'artiste philosophe, moins ami des honneurs que de son repos, jouissant des douceurs d'une vie paisible, quoique laborieuse, au sein de sa famille et de ses amis de Rome, eût préféré suivre, disait-il, le *chi sta bene, non si muova;* toutefois, dans une réponse à M. de Chanteloup, il lui mandait qu'il avait été ébranlé par sa lettre dans la résolution de rester à Rome; mais qu'il y servirait volontiers le roi aussi bien qu'à Paris, en tout ce qui lui serait commandé. Ce ne fut qu'après avoir reçu l'invitation même de M. des Noyers, accompagnée d'une lettre du monarque, qu'il annonça ses dispositions pour son départ en automne. Il arriva en France vers la fin de 1640. Un carrosse du roi conduisit le Poussin de Fontainebleau à Paris au logement qui lui était destiné dans le jardin même des Tuileries, et un brevet de Louis XIII le nomma son premier peintre ordinaire, ayant la direction générale de tous les ouvrages de peinture et d'ornements de ses maisons royales.

Il y avait à peine deux ans que le Poussin habitait Paris, qu'il demanda un congé pour retourner mettre ordre à ses affaires et amener sa femme en France. Il repartit pour Rome en septembre 1642. La mort du cardinal de Richelieu étant survenue au bout de quelques mois, et celle de Louis XIII ayant suivi d'assez près, ainsi que la retraite de M. des Noyers, le Poussin regarda ses engagements comme rompus, et ne songea plus qu'à se renfermer dans les travaux de son atelier. Cependant, à la rentrée de M. des Noyers, s'il refusa de venir reprendre ses fonctions au Louvre, c'est qu'on lui proposait, dit-il, de finir seulement la grande galerie, ce qu'il pouvait faire en envoyant de Rome les modèles. Il ne cessa point de travailler pour la France; et l'on peut dire qu'il fut par ce motif, et par les conseils que Lesueur, Lebrun et Mignard reçurent de lui, le rénovateur principal de l'art sous Louis XIV. Il mérita ainsi de conserver, tant qu'il vécut, le titre et les honoraires de premier peintre du roi, qui lui furent assurés par ce monarque. Il seconda aussi le zèle de M. de Chanteloup pour l'avancement de l'art, en lui envoyant des copies de tableaux de grands maîtres faites sous ses yeux par des artistes français. Indépendamment de ces expéditions, il faisait passer à son correspondant des bustes antiques dont l'exportation était alors très-difficile. Il n'y avait rien qu'il ne fît pour ses amis. Econome de leur bourse dans ses acquisitions, le Poussin ne l'était pas moins pour les honoraires de ses ouvrages : il prit seulement la moitié des 100 écus donnés en paiement d'un tableau du *Ravissement de saint Paul* qui lui avait été demandé par

M. de Chanteloup. Ce fut en 1644 qu'il commença de travailler à la deuxième suite des *Sept Sacrements* qu'on a vu longtemps à Paris, au Palais-Royal, avec le *Ravissement de saint Paul*, et qui, de même que celui-ci, a passé en Angleterre. Agé alors de cinquante ans, le Poussin, en ébauchant le nouveau tableau de *l'Extrême-Onction*, dont il reste au Musée une esquisse si expressive, écrivait à M. de Chanteloup qu'il se sentait, en vieillissant, plus animé que jamais du désir de régler ses pensées sur celles des anciens peintres grecs, et que cette scène devait être un sujet tel qu'en choisissait Apelle, qui aimait à retracer des personnes mourantes.

En avançant dans sa carrière, le Poussin resta moins exclusivement attaché à ce goût sévère, puisé dans l'antique, mais allant quelquefois jusqu'à la dureté et à la sécheresse; son exécution devint plus moelleuse, sa composition plus riche, et l'on y remarque une plus grande harmonie entre les scènes, les sites et les figures. Quoique son génie plus étendu n'eût point perdu de sa force, et que sa santé, altérée par des travaux continuels, lui eût laissé assez de fermeté pour exécuter de grands ouvrages, le Poussin diminuait le nombre de ses excursions, et se bornait souvent à des promenades sur le mont *Pincio*, où ses amis l'attendaient. Ses exercices étaient réglés comme ses heures de travail; levé chaque jour de grand matin, il se promenait quelques heures, où il jouissait, devant sa maison, de l'aspect de Rome et de ses collines; ensuite il se mettait à peindre sans interruption jusqu'à midi; après dîner, il travaillait encore une heure ou deux, et, le soir, il se rendait à ses promenades accoutumées. Ses entretiens étaient graves et spirituels avec les savants, nobles et pleins de franchise avec les grands, affables et ouverts avec ses amis; on y retrouvait ce sens droit, cet intérêt moral qui attache tant dans ses ouvrages. Il avait appris, en servant ceux dont il possédait l'amitié et l'estime, à se servir lui-même et à ne point rougir de la pauvreté. On connaît sa réponse au cardinal Massimi, qui, après être resté avec lui fort avant dans la nuit, voyant l'artiste le reconduire la lampe à la main, le plaignait de n'avoir pas de laquais : « Et moi je vous plains, monseigneur, d'en avoir un si grand nombre. »



(Nicolas Poussin.)

Depuis quelques années, la constitution du Poussin, quoique robuste, s'était affaiblie par le long travail qui épuisait ses forces. Si la touche un peu molle qu'on a remarquée dans *le Déluge*, son dernier tableau, semble convenir à une nature engloutie sous les eaux, ce qui alors pourrait être une beauté serait partout ailleurs défectueux : le tremblement de sa main se fait sentir dans les dessins de ce temps, dont le trait est mal assuré. Le chagrin que lui causa la mort de sa femme, qu'il perdit vers la fin de 1664, accrut son infirmité; et il marque à ce sujet à M. de Chanteloup que la main lui tremblait tellement, qu'il a peine à terminer une lettre en huit jours. Une inflammation d'entrailles, suite de la maladie nerveuse dont il était attaqué, lui laissa néanmoins toute sa force morale et sa connaissance pour dicter une dernière lettre, dans laquelle il annonçait à son ami Chanteloup l'extrémité où il se trouvait; et, en effet, la mort suivit de près. Comme il avait vécu en homme de bien et en sage, il mourut de même en chrétien, après avoir reçu les sacrements, le 19 novembre 1665, dans la soixante-douzième année de son âge. Sa fortune, fruit de plus de quarante ans de travaux, s'élevait à peine à 15,000 écus romains.

OLIVIER CROMWELL (1).

Deuxième article. (V. p. 222.)

Une violente fièvre vint mettre fin à une existence si misérable. Cromwell montra de la faiblesse dans sa

(1) Nous devons la gravure d'Olivier Cromwell que nous avons placée dans la livraison 28e, à l'HISTOIRE D'ANGLETERRE de M. le baron de Roujoux, beau travail que deux éditions enlevées en peu de temps recommandent suffisamment à nos lecteurs.— Cet ouvrage, orné de 450 gravures et de 6 cartes géographi-

maladie ; fidèle à son caractère, il déclara qu'il avait eu des révélations ; il disait à ses médecins : « Je vous répète que je ne mourrai point de cette maladie ; j'ai reçu du Ciel des réponses favorables. Le Seigneur a eu égard à mes supplications et à celles des saints personnages qui entretiennent une intime correspondance avec lui. » Les chapelains de Whitehall annonçaient le prochain rétablissement du prophète : il mourut pourtant. Il expira le 13 septembre 1658, dans sa cinquante-neuvième année. Sa carrière de gloire avait été rapide, car il avait plus de quarante ans lorsqu'il commença à jouer un rôle important dans les affaires publiques. Cromwell avait institué le Protectorat électif, non héréditaire, et il s'était réservé le droit de nommer son successeur. Il n'avait point encore déclaré son choix lorsqu'il tomba malade. Ce ne fut que peu de temps avant sa mort qu'il dicta l'acte par lequel il désignait, pour le remplacer, son fils aîné Richard. Celui-ci fit de magnifiques funérailles à son père, et il fut enterré dans l'abbaye de Westminster. La plupart des cours de l'Europe, et la cour de Versailles elle-même, prirent le deuil, comme pour un souverain allié.

On conçoit que Cromwell a dû être jugé bien diversement, et dans le siècle où il a vécu, et dans ceux qui l'ont suivi. Le temps a dissipé les préventions qu'avaient fait naître les factions politiques et religieuses, et l'histoire impartiale a fixé le rang que doit occuper dans la postérité cet homme que de grands talents et de grands crimes ont, suivant la belle expression de Pope, condamné à une renommée éternelle. Ce qui le distingua particulièrement, ce fut son audace à concevoir les plans les plus hardis, la promptitude et l'intrépidité dans l'exécution, un génie fécond en ressources pour vaincre les obstacles. Il est difficile de croire qu'il fut réellement attaché aux rêveries des puritains ; mais on ne peut douter qu'il n'eût un fond de religion, et qu'il ne fût même un zélé calviniste. Il se montra fanatique pour dominer des fanatiques, et il fallait bien adopter leur jargon pour gagner leur confiance ; mais il se moquait lui-même de ce jargon quand il était avec ses amis. Il s'amusait un jour à boire avec eux, et il cherchait un tire-bouchon qui s'était égaré, lorsqu'une députation de presbytériens se présenta pour lui parler. Il leur fit dire qu'il ne pouvait les recevoir, parce qu'il était occupé à *chercher le Seigneur*. Lorsqu'ils furent partis, il dit à ses compagnons : « Les imbéciles ! ils croient que nous cherchons le Seigneur, et nous ne cherchons qu'un tire-bouchon. » Enfin, ce qui surprend dans Cromwell, c'est la trivialité et le galimatias de son langage ordinaire, comparés avec le grand sens qui règne dans quelques-uns de ses discours, et surtout avec l'influence qu'il exerçait par la parole, non-seulement sur une soldatesque ignorante, mais encore sur une assemblée comme le parlement, composée d'hommes mieux élevés et plus instruits.

ques, se compose de 3 beaux volumes, publiés chaque semaine par livraison de 3 feuilles, et de 10 belles gravures. Le prix de la livraison est de 50 centimes. L'ouvrage complet, 26 fr. A Paris, chez Alfred Mainguet, éditeur, rue Jacob, 19.

Un ange aux plumes argentées,
Au chevet d'un berceau qu'ombrageaient à demi
Ses ailes dans les airs mollement agitées,
Planait d'un vol léger sur l'enfant endormi.
L'immortel, incliné vers la douce figure,
Où brillait un sourire et d'amour et de paix,
Comme au miroir d'une onde pure,
Croyait voir son image et contempler ses traits.
De cette illusion entretenant l'ivresse,
Vers la bouche tranquille il approche, il se baisse.
Oh ! combien ce sommeil lui paraît gracieux !
Le pur souffle échappé de ses lèvres de rose
Respire le calme des cieux ;
Sur ce front argenté l'innocence repose,
Et son éclat céleste en cercle radieux
Semble briller autour de ses boucles flottantes,
Dont l'or en ondoyants replis
Voile deux mains éblouissantes,
Jointes paisiblement sur un beau sein de lis.
L'immortel souriait à cette aimable image.
Soudain son front pensif s'est voilé d'un nuage ;
Il détourne les yeux, et pousse un long soupir.
Déjà dans les jours à venir
Il avait entrevu l'orage
Qui fait ployer le chêne et brise l'humble fleur.
Il entendait siffler la flèche du malheur,
La flèche au vol mortel, qu'inutile défense,
N'écartent la justice, hélas ! ni l'innocence.
Ces yeux clos doucement allaient s'ouvrir aux pleurs ;
Ce sein paisible et pur, qu'à peine
Agite en s'exhalant une légère haleine,
Devait être brisé sous le poids des douleurs.
L'esprit céleste, ému d'une sainte tristesse,
Consulte, l'œil aux cieux, l'éternelle sagesse ;
Le Tout-Puissant fait signe, et d'un facile effort
Soulevant dans ses bras l'innocent qui sommeille,
Il presse sa paupière et sa lèvre vermeille :
« Sois heureux, » lui dit-il ; et l'enfant était mort.

FRANCE. — BOUCHES-DU-RHONE.

LE CHATEAU DE TARASCON.

L'origine de Tarascon n'est pas connue ; Strabon et Ptolémée sont les seuls auteurs anciens qui parlent de cette ville ; ils se sont bornés à la citer sans entrer dans aucun détail. Tarascon paraît avoir été originairement un comptoir fondé par les Marseillais, postérieurement au passage d'Annibal. Sous la domination romaine, cette ville était à la fois une position militaire et un entrepôt pour la navigation du Rhône ; il y avait une citadelle, appelée *Arx Jovis*, dans le même endroit où on a bâti depuis le château. Toutefois Tarascon n'avait pas alors une grande puissance, car elle n'était sur aucune des voies romaines de la Gaule ; c'est pourquoi il n'en est point fait mention dans les itinéraires. Sous les rois francs, cette ville acquit plus d'importance et devint le chef-lieu d'une des vigueries de la province d'Arles. La guérison de Clovis, attribuée à un pèlerinage que ce prince fit à la chapelle de Ste Marthe, durant le siége d'Avignon, valut à Tarascon cette distinction honorable.

Vers la fin du XIIe siècle, de grandes contestations eurent lieu dans le conseil municipal de Tarascon

entre la noblesse et les bourgeois; la première de ces classes prétendait avoir plus d'autorité dans l'administration que les statuts ne lui en attribuaient. Ces contestations se terminèrent par voie de conciliation, en 1199. Trois ans après, Alphonse II, comte de Provence, confirma aux habitants les priviléges, franchises et coutumes attachés au consulat ; il reconnut que cette magistrature et la juridiction qui en dépendait, n'étaient point une concession, mais un droit fondé sur un ancien usage. Cette déclaration fut faite dans une assemblée publique, et il fut spécifié que le bailli n'entreprendrait rien sur les antiques libertés dont jouissaient les habitants. Depuis cette époque, Tarascon tint un rang distingué parmi les cités de la Provence. Après sa réunion à la France, elle continua de jouir des mêmes priviléges qu'elle avait eus sous les comtes ; le siége de la viguerie y est resté jusqu'à la révolution.

La ville est bâtie sur la rive gauche du Rhône, vis-à-vis Beaucaire. Un magnifique pont suspendu, appuyé sur une longue chaussée qui occupe une île du Rhône, permet la libre circulation des voyageurs et des marchandises entre la Provence et le Languedoc. Le sol qu'occupe la ville est en partie rocailleux, et assez élevé pour la mettre à l'abri des inondations. Elle est entourée d'une muraille flanquée de tours et percée de trois portes, dont une, donnant sur le Cours, est d'une architecture noble et majestueuse. Cette muraille, aujourd'hui inutile, tombe en ruines et est même coupée sur plusieurs points. Les rues sont belles; plusieurs sont alignées, régulières et assez larges; celle qui conduit à la place de l'Hôtel-de-Ville est ornée de portiques où l'on peut circuler à l'abri du mauvais temps. C'est la seule ville du département où ce genre d'architecture, à la fois commode et élégant, ait été conservé. La place de l'Hôtel-de-Ville est bien décorée, mais un peu étroite. Le Cours qui borde la grand'route est une très-jolie promenade, entretenue avec beaucoup de soin. Les dehors de la ville sont riants et agréables, surtout le long du Rhône, où il y a des levées de terre, bordées de beaux arbres, d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Le château de Tarascon est le plus grand, le plus magnifique monument dont le xve siècle ait enrichi le Midi. Commencé en 1400, il fut achevé par le roi René, qui l'habita et y donna des fêtes et carrousels magnifiques. Ce séjour royal est devenu une prison ; dans cette triste métamorphose, l'intérieur a perdu ses ornements, mais le dehors conserve sa majesté. C'est un carré d'une grande élévation, ayant du côté de la ville deux belles tours rondes, et du côté du Rhône deux tours carrées irrégulières. Une enceinte plus basse, flanquée d'autres tours carrées, s'étend vers le nord. Quand on est sur le pont du Rhône, on voit le château à découvert; il élève sa masse imposante sur le bord oriental, tandis que l'autre rive présente les formes fantastiques des tours de Beaucaire. Quand on arrive du côté de terre, on l'aperçoit aussi de très-loin; sa blancheur et son élévation le font remarquer au-dessus de la ville, dont il dépasse tous les édifices; il est d'une fraîcheur qui ne laisserait pas soupçonner son antiquité de quatre siècles. Les comtes de Provence ont tous habité ce château durant leur séjour à Tarascon, où ils venaient très-souvent ; ils y tenaient leur cour, y dansaient les ballets, et c'est là qu'au mois de juin 1449, le roi René donna ce tournois célèbre, dont les historiens de Provence parlent avec tant d'enthousiasme.

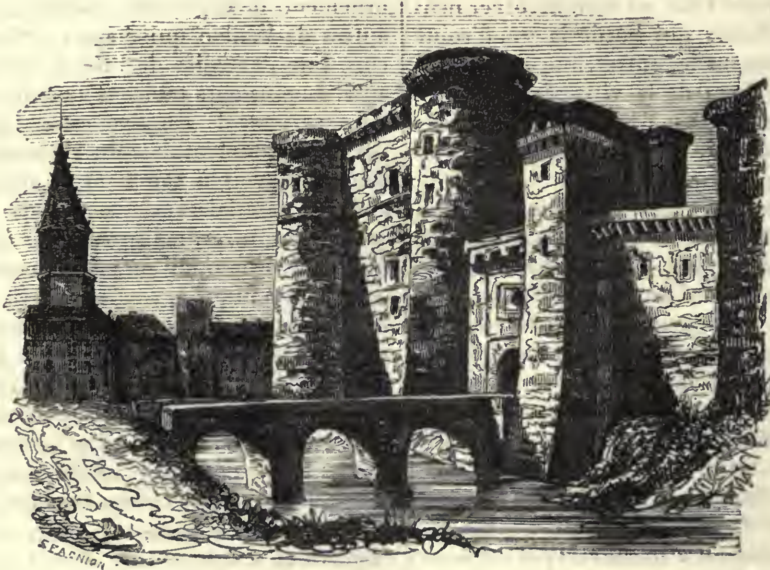
Tarascon a possédé plusieurs couvents de religieux. Les Dominicains ou prêcheurs s'y établirent en 1256, par les libéralités de Charles II. On voit encore sur le frontispice de leur église un bas-relief allégorique d'une belle exécution. Ce fut dans cette même église que fut découverte la fameuse conspiration de Dampui, chef des ligueurs. Un nommé Henri, habitant de Tarascon, étant entré dans l'église pour faire sa prière du soir, s'y endormit. A son réveil, trouvant les portes fermées, il se blottit dans un confessionnal. A minuit plusieurs personnes arrivent. Henri prête une oreille attentive, et il apprend que le clergé et les religieux réunis sont d'accord d'ouvrir les portes de la ville à Dampui, chef des ligueurs. Il retient le mot de ralliement des conspirateurs, qui était *la Mort*. Les autorités royales sont aussitôt instruites de toute cette trame ; les conjurés sont convaincus et punis, et Henri reçoit quelque temps après une récompense du roi. Depuis cette époque, on ne le désigna plus que par le surnom de *la Mort*, qui est resté à ses descendants, dont plusieurs existent encore aujourd'hui. Les capucins avaient à Tarascon un beau monastère dont l'église était très-riche. Ce couvent était dirigé en dernier lieu par le père Chérubin, général de l'ordre, qui, par son mérite et ses vastes connaissances, s'était attiré la considération de tous les souverains de l'Europe. Ayant été envoyé auprès du pape Clément XIV, il fit dessiner à Rome, par le célèbre Vien, six tableaux de grande dimension, représentant l'histoire de sainte Marthe. Ces tableaux ont échappé aux fureurs révolutionnaires, et sont aujourd'hui un des principaux ornements de l'église Sainte-Marthe, ainsi que deux autres de Vanloo qui étaient également aux capucins. Une des salles de l'Hôtel-de-Ville est décorée aussi de plusieurs tableaux tirés du même couvent.

La paroisse de Tarascon est dédiée à sainte Marthe. Ce monument date du xie siècle; le portail gothique, ouvert à son flanc droit, était richement sculpté ; on a laissé subsister ce qui n'était que fleurons et moulures, mais toutes les figures ont été rasées. C'est une tradition généralement admise à Tarascon, que Marthe, sœur de Marie-Madelaine, vint avec sa suivante Marcelle dans cette ville, où elle apporta la foi chrétienne. Le pays était alors ravagé par un monstre qu'on appelait *la Tarasque*, du nom de la ville; Marthe, dit-on, l'enchaîna avec sa ceinture, et en délivra le pays. Les habitants de Tarascon tiennent pour positif que sainte Marthe mourut dans leur ville, et que ses restes furent déposés dans une grotte qu'on a convertie en chapelle. Cette chapelle souterraine existe encore dans l'église de Sainte-Marthe ; la dédicace en fut faite par Imbert, archevêque d'Arles, et Rostang, archevêque d'Avignon, comme le prouvent deux inscriptions placées de chaque côté de la porte d'entrée. Clovis et Louis XI ont visité les reliques de sainte Marthe, et ont fait des dons magnifiques à cette église ; mais les trésors ont disparu dans la révolution. Les reliques ont pourtant été laissées dans la chapelle souterraine; celle-ci est incrustée de marbre noir ; au fond

est le tombeau de la sainte, en marbre blanc. Il y a trois chapelles latérales; dans l'une se trouve un bas-relief représentant sainte Madelaine à la Sainte-Baume; dans une autre, le tombeau de la fille de Louis II, comte de Provence. Toutes ces sculptures sont faites par des mains habiles. A droite de l'escalier, qui conduit à la chapelle, est le riche tombeau de Jean de Coxa, grand sénéchal de Provence, mort en 1476.

C'était le jour de la Pentecôte que l'on célébrait à Tarascon les jeux de la Tarasque. Des hommes de peine, costumés uniformément, allaient, vers midi, chercher la Tarasque pour la conduire hors de la porte Jarnègues. La Tarasque, représentation d'un dragon monstrueux, était formée d'un assemblage de cerceaux recouverts d'une toile peinte; ses pattes étaient armées de griffes, sa queue écailleuse et plusieurs fois recourbée, sa tête tenait du taureau et du lion. Cette effrayante figure était portée par une douzaine d'hommes, et l'un d'eux s'introduisait dans le corps de la Tarasque pour en faciliter les mouvements; des fusées étaient attachées aux deux narines de l'animal, et l'on y mettait le feu au moment où la course commençait. Cette course était de nature à inspirer de la terreur; la Tarasque s'agitait en tous sens, comme si elle était animée de fureur et de rage. Plus d'une fois la rencontre de cette hideuse figure a été funeste aux habitants; heurtés, renversés, meurtris, toute plainte leur était interdite; ils étaient obligés de sauter devant le terrible animal, et leur accident ne servait qu'à exciter la gaieté des spectateurs. Le nombre des courses était réglé, ainsi que les lieux et les distances; lorsqu'elles étaient finies, on portait la Tarasque à l'église de Sainte-Marthe, et on lui faisait faire trois sauts, en guise de salutation devant la statue de la sainte. A ces jeux de la Tarasque le roi René ajouta, selon sa coutume, divers accessoires pour donner à la fête plus d'éclat et de solennité. Le jour de la Pentecôte n'était pas la seule époque où la Tarasque se montrait en public; on la voyait reparaître le jour de Sainte-Marthe, mais dans une attitude bien différente; ce n'était plus un monstre en fureur, répandant au loin la crainte et l'effroi; la Tarasque se laissait conduire avec docilité par une jeune fille représentant sainte Marthe. D'une main elle dirigeait l'animal avec un simple ruban; de l'autre elle tenait un bénitier et un aspersoir. Tel était le dénoûment d'une action dramatique dont l'allégorie est facile à reconnaître. La Tarasque représentait le paganisme persécutant avec fureur; la religion chrétienne, personnifiée dans sainte Marthe, domptait ce monstre par la prière. Les jeux de la Tarasque furent représentés pour la première fois à Tarascon, le 14 avril 1474, en présence du roi René et de sa deuxième femme, Jeanne de Laval, qui, atteinte alors d'une maladie de langueur, fut ramenée à la gaieté, disent les chroniques, par les contorsions plaisantes et merveilleuses de la Tarasque. Ces jeux furent toujours célébrés jusqu'à la révolution; ils attiraient un grand concours d'étrangers. Aujourd'hui on ne les exécute que dans les grandes occasions, avec beaucoup moins d'éclat et de magnificence.

A. Mazuy.



(Le château de Tarascon.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

LE CHINCHILLA. — LES PELLETERIES.



(Le chinchilla.)

LE CHINCHILLA.

Ce petit rongeur a longtemps été confondu avec le Hamster. Il se trouve maintenant compris dans cette grande *famille* tout américaine, qui correspond au *genre Cavia* de Linné, à côté des Agoutis et du Cochon d'Inde.

Il est assez bizarre que l'on ait ignoré, jusqu'à ces dernières années, et la forme extérieure, et l'organisation anatomique d'un animal que recherche le plus le luxe des nations civilisées, et qu'on ait importé en Europe, depuis des siècles, les douces et belles fourrures qui avaient enveloppé de petits êtres dont on ne soupçonnait ni le caractère, ni les mœurs, ni même l'origine.

Le silence gardé par les marchands Péruviens, ou l'ignorance où ils étaient des habitudes du Chinchilla, ont donné carrière aux conteurs, et nous ne manquons pas de récits fantastiques sur ces animaux, pas plus qu'on n'en a manqué à l'égard de l'hydromis, dont la fourrure orangée est une richesse pour l'habitant des îles du canal d'Entrecasteaux.

L'abbé Molina, dont l'*Essai sur l'histoire naturelle du Chili* fut publié à Bologne en 1782, a décrit, le premier, le chinchilla comme une espèce du *genre Mus* de Linné; dans la dernière édition de son ouvrage, publiée en 1810, le chinchilla est placé dans le *genre Hamster*, et porte en synonymie le nom de *Mus laniger*. C'est à MM. Bennett et Becchy que la science doit une connaissance plus exacte des mœurs de ce rongeur; ils purent s'en procurer quelques-uns dans un voyage qu'ils firent, en 1831, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et par leurs soins, ces animaux purent être étudiés à la société zoologique de Londres.

La longueur du corps d'un de ces individus est de près de 9 pouces, et celle de la queue de près de 5. Ses proportions sont étroites, et ses membres comparativement courts, car la partie postérieure est beaucoup moins longue que l'antérieure. La fourrure est longue, épaisse, serrée, laineuse, quelquefois crispée et mêlée; grise ou couleur cendrée pardessus et plus pâle dessous. La forme de la tête ressemble à celle du lapin; les yeux sont gros, larges et noirs; les oreilles larges aussi, nues, arrondies au bout, et presque aussi longues que la tête. Les moustaches sont très-fournies et très-longues, une d'entre elles ayant trois fois la longueur de la tête; plusieurs sont noires, et les autres blanches. Il y a quatre petits doigts de pied, avec un rudiment distinct de pouce qui termine le pied antérieur. Le postérieur a le même nombre de doigts, trois d'entre eux fort longs; celui du milieu est plus étendu que les deux autres

latéraux, et le quatrième et dernier très-court est placé en arrière. A tous les doigts, les griffes ou ongles sont courts, et presque cachés par des touffes de poils rudes. La queue est d'environ moitié de la longueur du corps, d'une épaisseur égale partout, et couverte de longs poils touffus. Le poil est ordinairement hérissé vers le dos, et non couché comme dans les Ecureuils.

L'animal se tient généralement assis et peut aussi se soutenir sur les pieds de derrière. Il mange assis, saisit ses aliments et les porte à la bouche avec les pattes de devant. Sa nourriture consiste principalement en herbes sèches, telles que trèfle et luzerne dont il paraît très-friand. Molina a écrit que les Chinchillas vivaient en société, et cette opinion est au moins ébranlée par les observations qu'on a faites à Brectonstreet, où un combat féroce fut livré entre deux Chinchillas qui avaient été réunis dans la même cage, et que l'on s'empressa de tenir éloignés pour s'assurer leur conservation.

Une famille de Chinchilla est ordinairement composée de huit à dix individus, souvent on en trouve réunis en plus grand nombre. Essentiellement sédendaires, ils ne quittent les terriers où ils sont nés que lorsque quelque accident irréparable ou l'excès de population les y contraignent. Il est rare de les rencontrer à plus de vingt pas de leurs habitations, et encore n'est-ce qu'après le coucher du soleil, et après s'être assuré que tout est tranquille autour d'eux. Cette prudence et ce soin d'éviter le danger n'excluent pourtant pas un certain courage. Les Indiens ont assuré à des voyageurs que les chinchillas se défendent avec assez d'énergie contre les sarigues, les moufettes et les autres petits carnassiers qui sont leurs ennemis naturels. Leurs cris sont variés, aigus dans l'expression de la crainte; ils ressemblent, dans d'autres moments, à un roulement sourd. Le chinchilla se nourrit de plantes bulbeuses qui croissent abondamment dans ces parties, et il produit, trois fois par an, cinq ou six petits. Il a l'humeur si docile et si douce qu'on le prend dans la main sans qu'il cherche à se sauver. Il semble prendre grand plaisir à être caressé. Le place-t-on sur soi, il y reste aussi tranquille que s'il était dans sa propre demeure. Cette douceur extraordinaire est due probablement à sa pusillanimité, qui le rend fort timide. Comme il est excessivement propre, on ne peut craindre qu'il salisse les habits de ceux qui le tiennent, ou qu'il leur communique une mauvaise odeur, car il en est entièrement exempt. Par cette raison, il peut habiter les maisons sans aucun désagrément, et presque sans dépense; celle qu'il causerait serait amplement compensée par le produit de sa fourrure. Les anciens Péruviens, qui étaient plus industrieux que les modernes, ont fait de cette laine des couvertures de lit et des étoffes de beaucoup de prix.

Notions sur les pelleteries.

Presque toutes les pelleteries ou fourrures dont on fait usage sont fournies par des animaux de deux principaux ordres : les carnassiers et les rongeurs.

Les fourrures les plus estimées sont celles dont les poils longs, soyeux et épais, recouvrent une quantité considérable de duvet et de bourre. Elles viennent toutes des pays froids, et on ne tire guère des pays chauds que quelques pelleteries à poils ras. Le climat a en effet une influence très-grande sur la fourrure des animaux; lorsque la nature les destine à vivre dans un pays froid, elle leur donne une fourrure chaude et épaisse, tandis que lorsqu'elle les place dans un pays chaud, elle ne les recouvre que de poils courts, secs et peu abondants, et ne fait pas naître entre ces poils et la peau un duvet moelleux comme chez les premiers.

Les saisons influent de la même manière sur les fourrures. En été les poils ordinaires sont moins longs et moins fournis qu'en hiver, et c'est dans cette dernière saison seulement qu'il existe à la base de ces poils beaucoup de duvet. Quelquefois il survient aussi, aux différentes saisons, des changements très-considérables dans la couleur des poils.

En effet, à une époque déterminée de l'année, les mammifères perdent leurs poils qui sont remplacés par d'autres. Cette mue a ordinairement lieu au printemps et à l'automne; tantôt elle s'opère sans que la couleur du pelage soit modifiée, d'autres fois les poils nouveaux ne ressemblent pas du tout aux anciens. C'est ainsi que dans le nord, l'écureuil commun, au lieu de conserver toujours sa couleur roussâtre, prend en hiver une couleur grise très-agréable. L'isatis, ou renard bleu de Sibérie, présente des changements de couleur non moins considérables, et qui font qu'en hiver sa fourrure est très-recherchée, tandis qu'en été elle est presque sans valeur.

Quelques fourrures nous sont fournies par les animaux qui habitent la France ou les pays voisins; mais la plupart de celles qui se trouvent dans le commerce viennent du nord de l'Amérique ou de la Sibérie.

Les pelleteries du pays, qu'on appelle aussi *sauvagines*, sont fournies par le renard, la fouine, le putois, la loutre de rivière, le chat domestique, le lapin et le lièvre. La plupart de ces peaux sont teintes (ou, comme on le dit dans le commerce, *lustrées*), pour imiter des fourrures plus précieuses.

Dans l'empire Russe, la chasse des animaux à fourrures se fait principalement dans la vaste étendue du pays situé à l'est du Volga jusqu'au Kamschatka, et même sur les côtes du nord-ouest de l'Amérique, où l'on trouve beaucoup de loutres de mer dont la fourrure est très-estimée et se vend principalement aux Chinois. La Sibérie fournit diverses espèces de renards, dont la peau a souvent une grande valeur (tels que le renard bleu ou l'isatis, le renard noir, etc.), la marte, la zibeline, l'hermine, etc.; on en tire aussi un grand nombre de peaux d'ours. Les immenses forêts du nord-est de l'Amérique nous fournissent des peaux de castor, de marte, de loutre de rivière, d'ours, etc.

De l'emploi des poils pour la fabrication du feutre.

Les poils de plusieurs des animaux de la classe des rongeurs ne servent pas seulement comme pelleteries, mais sont aussi employés pour la fabrication des chapeaux de feutre. Ces poils possèdent en effet la propriété de se mêler et de se pelotonner si bien lorsqu'on les foule, qu'on peut en former des tissus très-solides, et c'est ainsi qu'on fait le feutre.

C'est principalement avec le duvet du lapin et du lièvre que l'on fabrique les chapeaux de feutre; jadis on employait beaucoup de poils de castor, mais son prix élevé en a banni presque entièrement l'usage.

On commence par arracher le jarre des peaux de lapin et de lièvre dont on veut se servir, puis on mouille le duvet resté adhérent à la peau avec une liqueur particulière dont l'action rend le feutrage plus facile, et on le coupe.

Le duvet ainsi coupé est placé sur une table, et parfaitement bien mêlé à l'aide d'un grand archet dont on fait vibrer la corde au milieu de la masse de poils; ensuite on le presse de façon à le réunir en une espèce de gâteau circulaire (appelé capade), et lorsqu'il est dans cet état on le foule; pour cela on le trempe à diverses reprises dans un bain chaud et acide, et on le presse dans tous les sens. Par ce foulage le feutre se rétrécit de plus en plus et prend de la consistance. Pour dresser le chapeau, on ramollit ensuite avec de l'eau bouillante le feutre ainsi obtenu, et on le fait sécher sur une forme en bois, puis on le teint en noir et on l'apprête.

Ach. Comte.

Vous, dont j'ai célébré la gloire et les vertus,
Vous, dont je croyais voir les ombres
Errer autour de moi dans les demeures sombres,
O mes héros chéris, je ne vous verrai plus!

Compagnons de mon infortune,
Mon erreur a trop peu duré :
Votre poëte, à ses ennuis livré,
Ne traîne qu'à regret une vie importune.

(Lamentations du Tasse, *stances imitées de lord Byron.*)

AFRIQUE.

LE BORNOU ET LA CONTRÉE DE MUNGA.

Le centre de l'Afrique renferme de nombreuses peuplades guerrières, indomptables, et qui sont perpétuellement en guerre les unes contre les autres; quelquefois un chef habile et courageux parvient à dompter toutes ces tribus sauvages, mais la soumission n'est jamais de longue durée, et les dévastations recommencent de plus belle. Une longue inimitié a toujours existé entre les habitants de la contrée de Munga et ceux du royaume de Bornou : plusieurs fois les principales cités de ce dernier pays ont été ravagées par les Mungowiens, et l'on montre les débris du vieux Birnie qu'ils ont détruit de fond en comble. Les ruines de cette ville témoignent mieux de la puissance des anciens sultans de cette province que tous les récits que l'on fait de leurs magnificences. Birnie couvrait un espace de deux lieues carrées, et n'avait pas, dit-on, moins de deux cent mille habitants; plusieurs parties des murs subsistent encore; ils étaient d'une épaisseur de 8 pieds, hauts de 28, et bâtis en briques rouges fort dures. La rivière de Muggabi coule dans les environs; ses bords sont couverts d'une belle verdure et ses eaux très-profondes; elle renferme un grand nombre d'hippopotames, et de temps à autre leurs têtes noires apparaissent à la surface. Près de ses rives, dans un petit vallon, florissait il y a quatorze ans la ville de Gambarou, qui a donné son nom au district, et qui était la résidence favorite des souverains de Bornou. Les ruines que le temps n'a pas encore détruites prouvent au voyageur que cette ville était digne de la préférence dont elle jouissait. Parmi les restes d'édifices qu'on aperçoit de toutes parts, on remarque les murs d'une mosquée et ceux du palais des sultans. Toute la ville était bâtie en briques, et devait avoir une plus belle apparence qu'aucune des cités actuelles. La position était superbe; et quoique les campagnes environnantes soient aujourd'hui pleines de ronces et de plantes inutiles, on assure qu'elles étaient autrefois cultivées avec beaucoup de soin.

Des voyageurs anglais qui ont parcouru l'Afrique en 1836, à une époque où le sultan de Bornou était en guerre avec les Mungowiens, nous ont laissé quelques détails sur la manière de combattre de ces peuplades. Il y a peu d'ordre dans les marches jusqu'à ce qu'on aperçoive l'ennemi; chacun paraît savoir qu'il doit à tel jour se trouver en tel endroit, et pourvu qu'il atteigne au jour dit l'endroit indiqué, tout est bien. Le sheik marche en tête, et immédiatement après lui vient le sultan de Bornou qui l'accompagne toujours en pareille circonstance, quoiqu'il ne se batte jamais. Le sheik est précédé de cinq drapeaux, deux verts, deux rayés et un rouge, sur lesquels sont écrites en lettres d'or des phrases du Koran; un nègre, jouissant de toute sa confiance, le suit à cheval et porte son bouclier, sa cotte de mailles, son casque d'acier, toute son armure enfin; un autre, bizarrement habillé avec un chapeau de paille et des plumes d'autruche, tient son tambour : la perte de ce tambour dans l'action est toujours regardée comme malheureuse et déshonorante. A la suite des officiers marchent les eunuques et le harem; le sheik n'emmène avec lui que trois femmes, montées sur de petits chevaux dressés avec soin, et que conduit par la bride un jeune esclave; leur tête et leur figure sont complètement cachées par un voile de soie brune. Le sultan de Bornou a cinq fois autant de suite, et son harem est trois fois plus nombreux; il est aussi accompagné par des hommes portant des trompettes de bois creux, et ne cessant jamais d'en tirer quelques sons. Le sheik n'a point de trompettes, attendu que ces instruments sont réservés par privilége à la royauté seule. Devant le sultan s'avance le porte-enseigne; et cette enseigne consiste en un très-long bâton, au bout duquel sont attachées des lanières de cuir et de soie de différentes couleurs, en imitation sans doute des queues du pacha; à sa droite et à sa gauche se tiennent deux guerriers armés de lances énormes, avec lesquelles ils sont censés défendre leur maître dans l'action, car celui-ci manquerait à sa dignité s'il se défendait lui-même. Mais ces lances sont tellement surchargées d'amulettes, et ceux qui les portent si abominablement appesantis par leur embonpoint, qu'on ne saurait concevoir que ces armes puissent être dans leurs mains de la moindre utilité; du reste, toutes les autres personnes qui composent la suite des princes, avec leurs têtes grosses comme des outres, leurs ventres protubérants et leurs habits bien rembourrés, présentent le plus ridicule spectacle.

Quand les Mungowiens attaquent une place, c'est la coutume du pays d'y mettre aussitôt le feu; ce sont en effet de simples huttes en paille qui deviennent en un instant la proie des flammes. Les malheureux habitants sont donc obligés de fuir en toute hâte, mais ils tombent alors entre les mains de leurs impitoyables ennemis qui les entourent; et en un clin d'œil les hommes sont massacrés, les femmes et les enfants accouplés et faits esclaves. Les huttes dans ces contrées sont commodes, bien bâties, vu l'abondance de la longue paille que fournissent les bords des rivières; elles sont divisées intérieurement par des nattes que les femmes fabriquent avec une grande habileté. Toutes ont une porte de paille entrelacée dans un châssis de bois; et quelques habitations des principaux sont entourées d'un mur de nattes qui forme un enclos où se trouve souvent une seconde hutte pour les femmes esclaves. Dans cet enclos sont aussi la vache et les chèvres qui les approvisionnent de lait. Ces malheureuses gens ne défendent que rarement leurs demeures; elles les abandonnent plutôt, et par ce moyen parviennent à s'échapper, si l'attaque n'est pas faite de nuit, ou si l'incendie ne devient pas général avant qu'elles aient le temps de fuir.

« Le 1er juin, au lever du soleil, écrit le capitaine Denham, je fus témoin d'un spectacle militaire; le sheik à cheval passa la revue de ses troupes. Il s'était fait accompagner sur le terrain par les quatre sultans qui suivaient l'expédition; et en différents endroits du cercle que formaient l'infanterie arabe et la cavalerie bornowienne, on voyait ses principaux esclaves et ses officiers, revêtus de leurs tuniques écarlates brodées d'or, et entourés des gens de leur suite. Quant à lui, son costume était propre et simple: deux chemises de mousseline blanche et très-larges, avec une écharpe de même couleur, et un turban de cachemire, composaient son habillement. A son côté était suspendu le sabre que, disait-il sans cesse, le sultan des Anglais lui avait envoyé; enfin, il était monté sur un magnifique cheval bai. Il se plaça au milieu du cercle, tandis que ses soldats favoris, les Kanembous, étaient rangés en colonnes serrées, et au nombre de neuf mille. A un signal qui leur fut fait d'avancer, ils poussèrent un cri, le plus perçant qui ait jamais retenti à mes oreilles; puis ils défilèrent par tribus de huit cents à mille. » Ces guerriers sont entièrement nus, à l'exception d'une ceinture en peau de chèvre ou de mouton qu'ils attachent au-dessus des hanches, avec le côté velu en dehors, et de quelques bandes d'étoffe très-étroites dont ils s'entourent la tête et qui leur traversent la figure sous le nez. Leurs armes sont une lance et un bouclier, avec un poignard placé, pointe en haut et manche en bas, sur la partie intérieure de leur bras gauche, où il est retenu par un anneau qui leur serre le poignet. Leurs boucliers sont faits du bois d'un arbre appelé *fogo*, et malgré leur immensité, ils ne pèsent que peu de livres; les diverses pièces de bois dont ils sont formés tiennent entre elles au moyen de lanières de cuir de bœuf, et des lanières pareilles sont disposées en zig zag sur le côté extérieur pour l'embellissement; ils ressemblent assez par la forme à une fenêtre gothique. A l'abri de cette arme défensive, les Kanembous attaquent les archers en bon ordre et à pas lents; leurs chefs sont à cheval, portant pour seules marques distinctives une tunique bleue et un turban de la même couleur. Lorsqu'ils approchent de la tente où se tient le sheik, ils ralentissent leur marche, et après avoir frappé leurs lances contre leurs boucliers, ce qui produit un grand et bel effet, ils sortent du cercle, s'arrêtent de nouveau et attendent leurs compagnons qui défilent après eux de la même manière. Une noble confiance existe entre ces guerriers et le sheik; il est toujours au milieu d'eux, les harangue avec chaleur et abandon, et tandis que tous l'entourent, c'est à qui baisera ses pieds et les étriers de sa selle. Au coucher du soleil, lorsque les Kanembous prennent leur position pour la nuit, et toujours ils la prennent sur les points les plus rapprochés de l'ennemi, un spectacle pittoresque s'offre aux yeux. Ils établissent chaque soir une ligne régulière de postes, ou plutôt de piquets, forts de cinq ou six hommes, qui s'étend de leur corps principal à quelqu'une de leurs tribus stationnée une lieue en avant; ils se couchent d'ordinaire à l'abri de leurs boucliers, qui les protégent et de la pluie et du vent, aussi bien que des flèches ennemies. Un ou deux hommes de chaque piquet reste toujours éveillé, et à chaque demi-heure ou plus souvent, pendant toute la nuit, on entend leurs sentinelles se renvoyer de l'une à l'autre un cri convenu. Lorsque le moindre bruit vient à retentir dans le camp, tous frappent sur leurs boucliers et poussent un hurlement pour montrer qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

L'armée du Bornou était sur le point d'atteindre ses ennemis les Mungowiens, lorsque des centaines de ces derniers se présentèrent devant les tentes du sheik, se prosternant jusqu'à terre, et jetant du sable sur leurs têtes en signe de soumission. Il n'y eut que l'auteur de la rebellion, Malem Fanamy, qui refusa de venir, parce qu'il craignait de perdre la tête: il offrait cependant deux mille esclaves, mille bœufs et trois cents chevaux pour prix de la paix. Comme le but du sheik était de ramener au devoir ce chef rebelle, et non de le mettre à mort, ni même de le dépouiller de ses biens, il refusa toute transaction. Enfin, au bout de quelques jours, Malem Fanamy, contraint par ses sujets qui ne voulaient pas être victimes de son entêtement, suivit l'exemple des autres; il vint au camp monté sur un cheval d'une blancheur éblouissante, avec une suite de mille personnes, et descendant à la porte de la tente du sheik, il se coucha dans la poussière; il eût même jeté du sable sur sa tête, s'il n'en eût été empêché par ordre de ce dernier, qui le fit comparaître devant lui. Comme c'est l'usage en pareille occasion, le coupable était pauvrement habillé et avait la tête découverte. Il s'attendait réellement à être décapité; mais quelles ne furent pas sa surprise, sa joie, lorsque le sheik, après avoir reçu sa soumission, le fit vêtir de huit belles chemises, et le renvoya avec une tête grosse comme six, à cause des pièces d'étoffes dont il la lui entoura. La politique habile du sheik obtint ainsi un résultat qui le dispensa de continuer son expédition; et d'ailleurs, il n'ignorait pas lui-même que la voie des armes devait lui être fort chanceuse. La nation contre laquelle il avait été sur le point de se mesurer est puissante; les Mungowiens peuvent mener au combat douze mille archers; leurs flèches sont beaucoup plus longues que celles des Felatahs, et ils ont

une manière de les empoisonner qui les rend infailliblement mortelles. On conçoit dès lors que le sheik ne dut pas manquer l'occasion de se concilier, par des moyens de douceur, un peuple qui possède des forces si imposantes, et qui, habitant les frontières du Bornou, forme de meilleures troupes que celles des autres tribus. De plus, les Mungowiens combattent généralement à pied, tandis que la plupart des Bornowiens paraissent à cheval sur le champ de bataille. Or, dans ces contrées, c'est l'infanterie qui décide ordinairement la fortune de la guerre, et nous avons dit plus haut le grand cas que le sheik faisait des fantassins kanembous, lesquels marchent toujours à l'ennemi en avant de sa cavalerie. Il lui importait donc beaucoup d'incorporer dans son armée les peuples du Munga ; l'expédition n'avait pas d'autre but, et elle réussit presque sans coup férir.

Rien de plus triste que les caravanes d'esclaves qui traversent la contrée de Munga pour se rendre à Tripoli ; hommes, femmes et jeunes filles, sont tous accouplés au moyen d'anneaux en fer attachés à leurs jambes. Les marchands ont coutume d'engager un esclave à persuader à ses compagnons qu'en arrivant à Tripoli ils redeviendront libres, et seront habillés de rouge, cou-



(Guerrier mungowien.)

leur que tous les nègres aiment avec passion. Par de telles promesses on obtient d'eux qu'ils se soumettent tranquillement à leur sort, jusqu'à ce qu'ils soient trop éloignés de leur patrie, pour que leur évasion soit autrement possible qu'au risque de mourir de faim. Si les centaines et même les milliers de squelettes qui blanchissent au vent du désert, ne révélaient assez haut l'affreuse vérité, la bonne mine qu'ont encore les esclaves dans le Bornou où ils sont passablement nourris, comparée avec l'état pitoyable dans lequel ils arrivent au Fezzan, prouveraient d'une façon trop claire la vivacité des souffrances qui commencent pour eux à leur sortie de la contrée nègre.

Les cérémonies du mariage dans cette partie de l'Afrique ont quelque chose de si bizarrement chevaleresque, de si supérieur à la ridicule monotonie d'une noce africaine, où cinq cents individus se réunissent, couverts de broderies d'or, et restent à se regarder les uns les autres depuis le matin jusqu'au soir, que nous ne pouvons nous empêcher de les décrire. Le jour où doit s'accomplir la cérémonie nuptiale, c'est-à-dire la dernière des cérémonies qui constituent le mariage, car les époux sont en général fiancés un an d'avance, la musique de la ville ou de la tribu, consistant d'ordinaire en une cornemuse et deux petits tambours, va donner une sérénade à la jeune fille d'abord, ensuite au jeune homme, qui, selon l'usage, se promène par les rues splendidement habillé, avec une partie de la population à ses talons. Pendant ce temps, toutes les femmes, parées de leurs plus beaux atours, se rendent à la maison de la future, et se plaçant aux différents trous de la muraille

qui servent de fenêtres, regardent dans la cour. Quand elles sont ainsi placées, et que la future est en face d'une des fenêtres, avec la figure entièrement cachée par son voile, l'usage veut que les habits de noce, chemises de soie, châles, pantalons, voiles, pour montrer l'opulence des futurs époux, soient suspendus du haut en bas de la maison. Alors on permet aux jeunes chefs arabes de venir présenter leurs hommages; ils sont précédés par leur musique, et deux ou trois femmes, dansant avec beaucoup de dignité un pas lent, s'avancent au centre de la cour, sous la fenêtre de la fiancée; là, les dames saluent leurs visiteurs par des cris de joie, et ceux-ci rendent le salut en posant leur main droite sur leur poitrine, tandis qu'on les promène autour du cercle que forment les invités. Il est rare de voir dans aucun autre pays un pareil assemblage d'yeux noirs et brillants, de larges boucles d'oreilles et de dents blanches. Après avoir fait le tour du cercle, chaque homme remet son cadeau entre les mains de la principale danseuse qui le montre à la compagnie; et les assistants applaudissent plus ou moins suivant la valeur de l'objet. Avant leur départ, tous les visiteurs déchargent leurs pistolets; puis les dames les saluent par de nouveaux cris.

Lorsque cette cérémonie est terminée, l'épouse, un peu avant le coucher du soleil, se prépare à quitter la maison de son père; on lui envoie à cet effet un chameau, sur le dos duquel est une espèce de fauteuil d'osier, recouvert de fourrures et de châles. Elle y monte et se place de manière à voir devant elle, et néanmoins à cacher tout à fait sa figure aux yeux des autres; on la conduit de cette façon hors de la ville où sont réunis en foule des gens à pied et à cheval, porteurs d'armes à feu. Tous ces tirailleurs, par petits détachements de trois ou quatre, passent et repassent avec vitesse près du chameau de la jeune fille, faisant de fréquentes détonations de leurs armes à ses oreilles; on tremble en songeant au péril qu'elle court, mais ce péril est, à ce qu'il paraît, un honneur qui console en pareil cas de la frayeur qu'on éprouve. Elle fait de cette manière trois fois le tour de la ville; et ce qui n'égaie pas le moins cette scène, c'est que de temps en temps le jeune homme cherche à approcher du chameau de sa fiancée qui est entouré de négresses, lesquelles se mettent à crier et à le repousser dès qu'elles l'aperçoivent, au grand amusement des spectateurs. Enfin, les cavaliers, sans que les décharges de mousqueterie cessent, la conduisent au milieu d'eux et à la demeure de son futur; étant arrivée, il faut toujours qu'elle paraisse fort surprise et refuse de descendre de sa monture : les femmes hurlent, les hommes battent des mains, et elle finit par se décider à entrer dans la maison; alors, quand elle a reçu un morceau de sucre dans sa bouche de la main de son fiancé, et qu'elle lui en a mis un autre dans la sienne, la cérémonie est achevée, et ils sont déclarés mari et femme par les assistants.

FRANCE. — MACON (SAÔNE-ET-LOIRE).

Mâcon, ancienne ville de la Gaule celtique, faisait partie, avant l'invasion romaine, de la république des Eduens. Les Romains s'en emparèrent, et la nommèrent *Matisco Æduorum;* ils y établirent des dépôts militaires, une vaste manufacture de flèches, de javelots, et plus tard la ville reçut le titre de cité; on y éleva des temples et plusieurs édifices publics, que les incendies et les malheurs des guerres ont entièrement détruits. Lorsqu'en 1758 on creusa les fondations du grand hospice, on déterra des vases, des statues de bronze et d'argent et divers autres objets précieux qui attestent que, sur cet emplacement, il exista autrefois un temple romain d'une grande magnificence. On a également découvert dans les fouilles des fondations de l'église Saint-Vincent, en 1810, deux pierres avec des inscriptions romaines; l'une est le fragment d'un autel élevé à *Jupiter-Tonnant* et à Auguste; l'autre est une pierre sépulcrale portant une inscription en l'honneur de Gallus, que ses vertus placèrent aux premiers honneurs, et auquel on érigea des statues. Des monnaies romaines y furent aussi trouvées, ainsi que plusieurs colonnes de diverses grosseurs et d'une qualité de granit qu'on ne rencontre plus dans les carrières du pays. Mâcon, sous les Romains, était bâti sur la hauteur dans l'emplacement des Jacobins; plusieurs chartes des VIIe et IXe siècles attestent que l'ancienne église Saint-Vincent était construite hors des murs.

Peu de villes ont plus souffert que Mâcon du pillage des hommes de guerre; en 451, elle fut saccagée et réduite en cendres par les Huns, sous la conduite d'Attila; à peine est-elle rebâtie, et voici les Sarrasins qui la ravagent de nouveau. Dans le IXe siècle, Lothaire voulant se venger des comtes Bernard et Guérin qui avaient contribué à rendre la liberté à son père, prit Mâcon, qu'il brûla en partie. Une charte de Louis le Jeune apprend que sous son règne la ville de Mâcon fut détruite et rasée par la malice de certains traîtres et déloyaux : *Perfidorum hominum malignitate vastata, et solo fuit æquata urbs Matisconensis.* Le motif de cette dévastation, ainsi que le nom des peuples qui la commirent, sont inconnus; il est probable que ce furent les Brabançons, les mêmes qui, conduits par Guillaume, comte de Châlons, pillèrent Cluny, et, dans un vieux martyrologe, il est fait mention de plusieurs chanoines tués à Mâcon *per Barbantiones.* « Cette misérable ruine de Mâcon exténua tous les habitants, et les rendit fort longuement si pauvres, qu'ils furent plusieurs ans avant que de se pouvoir résoudre à la réédifier. Toutefois, prenant courage, sur la fin du règne de Philippe-Auguste, la ville de Mâcon fut construite de nouveau et close de murs, et y furent faites six portes desquelles la première, qui était celle du Pont, appartenait à l'évêque, qui y députait des portiers; les portes de Bourgneuf et de la Barre étaient en la garde des hommes de l'évêque. La porte de la Citadelle et la porte Guichard-Vigier (depuis murée) furent en la garde du comte; enfin la sixième, la porte Saint-Antoine, était commise à un prud'homme agréé par le comte et le chapitre. »

Quelques années après cette reconstruction de Mâcon, on vit surgir de nouveau certaine vermine d'hommes, comme le dit un chroniqueur, gens nés au dommage d'autrui, qui prirent licence de piller, saccager et brûler les églises et les monastères. Cependant les troubles que ces pendards et ennemis d'un cha-

cun avaient suscités ayant pris fin, et les principaux chefs punis, les affaires des églises de Mâcon demeurèrent en quelque tranquillité, mais non toutefois si durable qu'elle n'ait été encore interrompue par des infortunes et inconvénients prodigieux. « Et sous le règne du roi Louis XI, les chanoines de Saint-Pierre, ayant souvenance des misères jadis souffertes, se résolurent de se mieux assurer; pour ce, ils firent ceindre leur monastère de forts murs, quatre grosses tours aux quatre coins et quatre autres sur les flancs, lesquelles, avec les tours de deux superbes portails à ponts-levis, faisaient une forteresse de furieux aspect. Mais, voici ce qu'il advint: Ledit roi Louis XI étant venu faire la guerre au duc de Bourgogne, les gens de son armée eurent grande envie de tourner visage contre Mâcon, et de fait, leurs coureurs en approchaient souvent fort près. Les Mâconnais étant donc en attente du siége, il arriva qu'un chanoine de Saint-Pierre, qui avait la conduite de l'horloge, monta de nuit au clocher pour y rhabiller quelque chose; mais d'autant qu'il portait une lanterne, les Mâconnais se dirent qu'il avait intelligence avec les ennemis logés ès environs, et qu'il leur était allé donner signal avec son feu. Ce bruit de ville échauffa si fort les esprits des soldats et de la populace, que d'une fureur (à laquelle l'autorité du gouverneur ne put résister) ils envahirent ce monastère, et y exercèrent leur rage avec si grande animosité, que tous les meubles furent pris et enlevés, les bâtiments ruinés et abattus en trois jours, tellement que ce beau et somptueux monastère fut réduit en masure et amas de ruines, l'an 1470, environ carême prenant. Cette désolation étonna grandement les chanoines qui furent contraints de se retirer séparément chez leurs parents; mais, ajoute le moine chroniqueur dans son indignation, si jamais en quelque part le proverbe ancien s'est trouvé vrai:

> Jamais chien le verrou d'église n'a rongé
> Qu'il n'ait senti le fouet, ou ne soit enragé,

ç'a été par rapport à Mâcon, car de tous ceux qui ont envahi jadis le bien de l'Eglise, nul n'en est enfin demeuré impuni.»

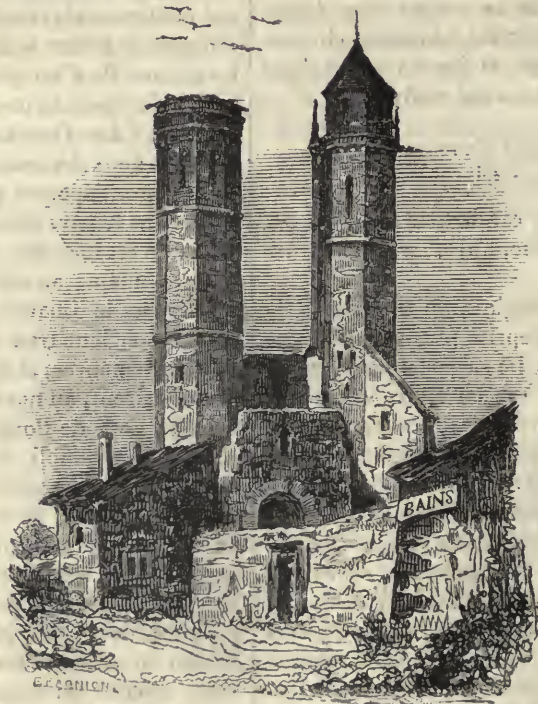
Pendant les guerres de religion, au XVIe siècle, la ville de Mâcon fut prise et reprise plusieurs fois par les troupes des deux partis. Le siége le plus remarquable qu'elle ait soutenu est en 1567, contre les troupes royales. Après plusieurs jours de famine, les habitants, n'en pouvant plus, et craignant un assaut, demandèrent à capituler. Le duc de Nevers, chef de l'armée, assembla un conseil de guerre, dans lequel furent admis les gentilshommes mâconnais qui servaient dans son armée; presque tous opinèrent pour que les évangélistes fussent passés au fil de l'épée; mais l'esprit de modération du duc de Nevers repoussa ce moyen extrême, et on accepta la capitulation, qui fut signée le 4 décembre; la garnison déposa les armes et se retira à Genève. Toutefois, au milieu de ces calamités, il s'ensuivit encore la ruine des églises de Mâcon, « et chose singulièrement à déplorer, même l'église cathédrale, laquelle fut dépouillée de toutes ses bellesses et ornements, mêmement des siéges du chœur, qui étaient bien des plus riches et singuliers de France, tous peints et historiés de personnages du Vieil et Nouveau Testament avec un art incroyable, effigié sur certaine pâte quasi toute recouverte d'or et azur. » Cette église, dont nous donnons la gravure, fut rebâtie quelques années plus tard; on la flanqua de deux grosses tours, et les décorations intérieures étaient de toute magnificence. Elle a été dévastée de nouveau en 1793, et maintenant elle est bien déchue de son antique splendeur.

Mâcon est une ville agréablement située, dans une contrée fertile, sur la rive droite de la Saône. Elle est bâtie sur le penchant et au pied d'un coteau, et comme toutes les anciennes cités, ses constructions sont irrégulières, ses rues étroites, mal percées, pavées de cailloux roulés qui rendent la marche pénible; les places sont propres, mais petites et sans ornements. Toutefois les constructions modernes dont cette ville s'embellit chaque jour, sont grandes et de bon goût. Depuis la démolition de ses remparts, elle est entourée de boulevards, d'où la vue se repose avec plaisir sur les jardins et les maisons de campagne qui l'environnent. Le quai qui longe le cours de la Saône est large, élevé, d'une vaste étendue, bordé de jolis hôtels et de cafés élégants; il offre une promenade très-fréquentée, formée de belles allées d'arbres qui se prolongent au-dessus et au-dessous de la ville, le long de la rivière. Quoique dans une situation excentrique, à l'extrémité septentrionale du département de Saône-et-Loire, Mâcon en est le chef-lieu; ses principaux édifices sont l'hôpital, commencé en 1758, et achevé douze ans plus tard sur les plans du célèbre Soufflot; la maison de la Charité dont l'établissement date de 1680, et l'hôtel de la préfecture, bâti en 1618, par Gaspard Dinet, évêque de Mâcon, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle, et qui était, avant la révolution, la résidence de l'évêque. Un pont de douze arches, au-dessous duquel la Saône forme une île d'un gracieux aspect, réunit la ville au bourg de Saint-Laurent qui appartient au département de l'Ain. On voit au milieu la colonne qui limite les deux départements. Ce pont est ancien, mais on ignore l'époque précise de sa construction; il passe dans le pays pour avoir été bâti par César: cette assertion est inexacte, car il est constant qu'il n'existait pas, même au milieu du Xe siècle. Dès le règne de Charles le Chauve, les Juifs avaient été reçus à Mâcon; on leur traça une enceinte dans laquelle ils durent demeurer, et qui prit le nom de *Sabbat.* Ils construisirent, au nord de la ville, un pont qui a retenu le nom de Pont-Jud, *Pons Judæorum,* et qui vient d'être démoli.

Mâcon était anciennement l'un des premiers siéges de justice, et des quatre bailliages généraux du royaume; la sénéchaussée de Lyon dépendait du bailliage de Mâcon; et quoique les ducs de Bourgogne, au faîte de leur puissance, se soient emparés du Mâconnais, jamais il n'a été sous leur juridiction absolue, et les rois de France s'y sont toujours réservé un siége pour leurs baillis; lesquels, expulsés de Mâcon par les armes des ducs Philippe le Bon et Charles le Téméraire, se réfugièrent à Saint-Gengoulx, pour cette cause nommée depuis, Saint-Gengoulx-le-Royal. « Le roi Louis XII était coutumier de dire qu'il avait quatre villes, sinon semblables, du moins fort pareilles en situation, Blois, Mâcon, Château-Thierry et Joigny. Et de vrai toutes quatre sont exposées à l'orient, se relèvent petit à petit jusqu'au sommet d'un terrain, lequel s'étend en

plaine fertile et de bon rapport; chacune flanquée de sa grosse rivière, avec son pont de pierre, son grand faubourg au bout, et sa belle prairie. Mais comme Mâcon est entre les quatre la moins élevée, aussi est-elle la moins pénible à gravir; ce qui fait conjecturer que si les rois de France avaient pris coutume de la fréquenter, le séjour y eût été aussi somptueux et agréable qu'en aucune des autres. »

Mâcon eut jusqu'en 1250 des comtes héréditaires. Les chroniques des couvents rapportent l'anecdote suivante du comte Girard, qui se montra toujours grand amateur des biens ecclésiastiques. L'abbaye de Tournus avait à Louans un port, lequel rapportait un profit considérable en sel, qu'on distribuait chaque année aux pauvres dans la première semaine du carême. Girard, de sa propre autorité et sans aucune cérémonie, en établit, un beau jour, un autre à très-peu de distance. Les moines lui représentèrent en vain l'injustice de cette entreprise; il ne tint compte de leurs remontrances. Longtemps après, il vint à Tournus avec une grande suite, et entra dans l'église de Saint-Philibert; comme il s'y promenait en triomphe, il arriva par hasard qu'il s'arrêta seul devant l'autel de saint Philibert pour se mettre en oraison. Pendant qu'il y était, un moine tenant une crosse en mains, descend de derrière l'autel, et se posant devant le comte, lui dit : «Comment as-tu été si hardi d'entrer dans mon monastère et dans mon église, toi qui ne crains pas de m'enlever mes droits et mes revenus? » Après ces paroles, il prit le comte par les cheveux, le renversa par terre et lui donna force coups de crosse avec vigueur. Le pauvre comte, tout ébahi, promit avec serment d'abandonner son nouveau port : il tint parole; et non content de cette concession, il envoya à l'église de Tournus un riche tapis de soie cramoisi tissu d'or, et plusieurs autres présents, telles que chapes, dalmatiques, et aumusses, enrichies de diamants et pierreries. L'an 1239, le comte Jean et Alix sa femme, se voyant sans enfants, vendirent le comté de Mâcon au roi saint Louis pour la somme de 10,000 livres, et 1000 livres de pension viagère; à leur mort, saint Louis réunit ce pays à la couronne. Un siècle plus tard, et presque jour pour jour, le dauphin Charles, régent du royaume pendant la prison du roi Jean, donna le comté de Mâcon, en augmentation d'apanage, à son frère le duc de Berry. Le comté de Mâcon rentra au domaine après le décès de ce prince. L'an 1435, par le traité d'Arras, il fut octroyé à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, puis réuni de nouveau à la couronne par Louis XI. François I[er], prisonnier à Madrid, le céda à l'empereur Charles-Quint; mais par le traité de Cambrai, conclu en 1529, on arrêta que le comté de Mâcon serait rendu au roi, ce qui fut confirmé à Crépi en 1544. Depuis cette époque il n'a cessé de faire partie de la monarchie de France. A. MAZUY.

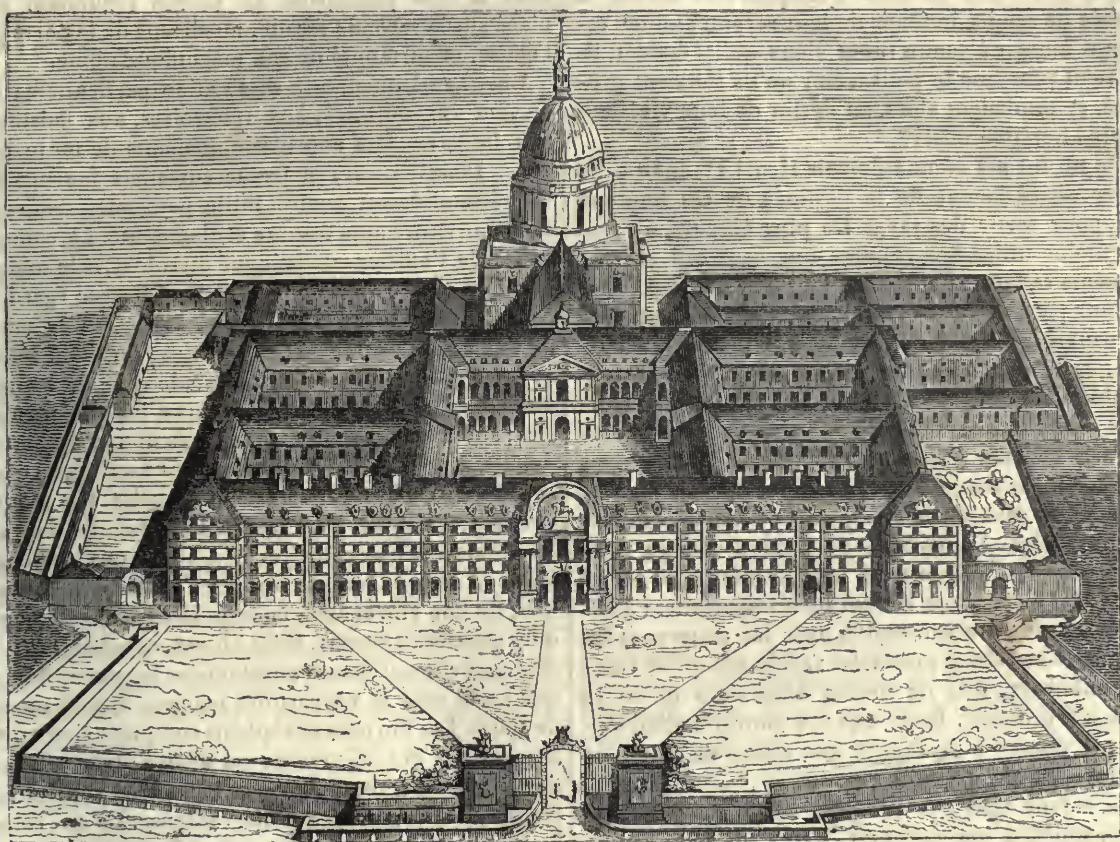


(Ancienne cathédrale de Mâcon.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

MONUMENTS DE PARIS.



(Hôtel des Invalides.)

HOTEL DES INVALIDES.

Les Romains et les Grecs, pour qui la guerre était le premier des besoins, et la gloire des armes la plus chère des illusions; ces peuples, reconnus par la postérité les premiers peuples du monde, et qui servent encore aujourd'hui d'exemple aux hommes, soit qu'ils se destinent à l'art périlleux des combats, ou à l'art difficile de l'éloquence; ces Romains et ces Grecs, qui voulaient que tout citoyen fût soldat en naissant, qui n'accordaient de dignités qu'à la condition d'avoir servi la patrie, ne songèrent pas pourtant à procurer un asile à leurs guerriers, lorsque, blessés ou infirmes, ils étaient forcés de déposer les armes.

On voyait le soldat romain, après une campagne glorieuse, traîner sa misère dans des champs incultes qu'on livrait à ses soins pour toute récompense; souvent, ne pouvant parvenir à rendre fécond le coin de terre qu'il labourait à grand'peine, forcé de l'abandonner, il venait au sein des villes opulentes qu'il avait sauvées du pillage mendier le pain de la pitié.

Nos rois français, plus humains que *les vainqueurs du monde*, cherchèrent dans tous les siècles à offrir un refuge à la valeur malheureuse; mais longtemps des difficultés insurmontables se placèrent entre le bienfaiteur et le bienfait. Pour réussir dans la grande pensée qui s'est développée au XVIIe siècle, il fallait des trésors immenses.

Les rois du moyen âge épuisaient facilement leurs ressources pécuniaires. A cette époque, les abbayes étaient les seules habitations spacieuses. Ces monuments auraient pu recevoir les vieux soldats, mais ils appartenaient à des hommes qui ne devaient aucun compte de leurs richesses au monarque; d'ailleurs les abbayes étaient encombrées. Cependant Charles IX, usant d'un droit accordé à la couronne qui permettait aux rois de disposer d'un nombre de lits dans chaque monastère, ordonna que ces lits seraient occupés par des soldats, et que les soldats seraient nourris et entretenus, jusqu'à leur mort, aux frais des communautés. Les religieux n'obéirent pas sans résistance à cet ordre, et forcés, après mains débats, d'y souscrire, ils traitèrent leurs hôtes si mal, que ces soldats demandèrent au roi la grâce de sortir de ces retraites qui, en les sauvant de la misère, leur donnaient un malheur plus grand peut-être, *celui de devoir quelque chose à des ennemis*. Du reste, on doit concevoir que pour des religieux, hommes instruits, civilisés, et, par état ou par goût, forcés d'afficher des mœurs pures, ce n'était pas sans danger, et surtout sans répugnance, qu'ils se trouvaient rapprochés intimement d'hommes la plupart sans mœurs et sans éducation. Cette association, pour ainsi dire monstrueuse, choqua l'au-

torité même, qui ne demanda plus à chaque abbaye qu'une pension proportionnée à son revenu. Cela établi, la masse était distribuée à chaque invalide; mais on s'aperçut bientôt que cette mesure était défectueuse; ces pensions étaient trop modiques pour satisfaire à leurs besoins. Quelques-uns eurent la pensée de vendre le fonds de leur revenu annuel, espérant mourir à temps; tout vieux qu'ils étaient, ils vivaient plus que le petit trésor qu'ils s'étaient procuré, et tombaient alors, au déclin de leur vie, dans la plus horrible misère.

On ne fut pas étonné de voir Henri IV enfin s'occuper sérieusement de la destinée de ces hommes qui, pour sortir des rangs les plus obscurs, ne sont pas moins utiles aux empires que ceux qui, suivant la même carrière, ont trouvé dans leur berceau l'épée de leur père. Henri IV, qui venait dans la chaumière du pauvre le consoler de sa misère, ne pouvait souffrir que le fils du pauvre, après l'avoir servi, fût misérable à son tour. Ce bon roi leur destina les maisons communes les plus vastes qu'on put se procurer à Paris et dans plusieurs villes du royaume; mais les ressources manquaient pour faire davantage, et le roi mourut sans avoir amélioré de beaucoup le sort des invalides. Louis XIII fit bâtir à Bicêtre pour augmenter les moyens de leur donner asile; mais toutes ces institutions étaient bien imparfaites: à Bicêtre, les soldats, confondus avec les pauvres et les malades, semblaient plutôt des vagabonds qu'on retenait enfermés, que de braves défenseurs qu'on se plaisait à protéger. Enfin une ère nouvelle allait s'élever et donner à la France une allure de grandeur qui lui était encore inconnue.

Un enfant assis sur le trône, voulant régner *lui-même*, appela à son aide tout ce que son pays comptait d'illustre, et, s'éclairant de toutes les lumières qui brillaient autour de lui, il sut ordonner ce qu'il fallait qu'on fît pour rendre son règne digne du nom de *grand siècle*, qu'on s'efforcerait en vain de lui ravir.

Pour un prince absolu, il n'est pas d'insurmontables obstacles, et, puisant, dans toutes les fortunes, l'or dont il a besoin pour se faire grand, il n'a pas de dépenses qui excèdent ses moyens.

C'est ainsi que sous Louis XIV s'élevèrent, pour un caprice, Versailles et Marly; qu'ici des marais fangeux se changeaient en terre promise, et que la Seine, étonnée d'être dérangée dans son cours, gravissait les collines escarpées pour aller arroser la demeure du roi. Les hommes d'Etat de cette époque étaient plus ambitieux de suivre le génie entreprenant de leur maître, que de l'arrêter dans les bornes de la raison, et lorsque ce maître, placé sur un terrain vaste et nu, leur ordonna d'y construire un asile pour ses soldats, ce fut un palais qui s'y éleva. Or, cette demeure du soldat blessé est un véritable palais.

Sur une façade de 600 pieds sont percées cent trente fenêtres qui laissent circuler librement un air pur dans de vastes dortoirs; deux ailes immenses se développent de chaque côté, et une seconde façade se présente au fond d'une cour régulière et carrée où près de quatre mille hommes peuvent être rangés; les bâtiments qui entourent cette place sont précédés de galeries qui servent de promenades aux invalides lorsque le temps les prive du beau jardin qui entoure l'hôtel. A part la façade et les bâtiments de cette grande cour d'honneur, il y a onze corps de bâtiments mitoyens qui ont chacun leurs cours et leurs jardins, et tous ces bâtiments séparés ont leur issue dans la cour principale. Le cadran régulateur est placé sur la seconde façade, au-dessus de la porte de l'église, et surmonté de son magnifique dôme.

Chaque bâtiment a sa destination particulière; ils servent aux dortoirs, aux réfectoires, aux cuisines, aux lingeries, aux approvisionnements de toute espèce. Deux cuisines et trente cuisiniers fournissent les réfectoires où quatre mille personnes trouvent une nourriture appétissante et abondante. Là, comme à l'armée, l'officier est distingué du soldat, et le soldat, quoique séparé de l'officier, est traité avec égard et prévenance; la vaisselle d'argent brille sur la table de l'officier, et sur la table du soldat un étain blanc et poli étale, à défaut de richesse, le luxe de la propreté. Les tables sont rangées dans d'immenses galeries; sur chacune d'elles sont placés douze couverts; deux fois la semaine on change les serviettes et les nappes, qui sont de toile fine et blanche. Ces braves peuvent ensemble, à ces banquets de famille, boire à la mémoire d'une belle journée, car ils ont tous dans leur verre ce qu'ils aiment le mieux après leurs souvenirs, du bon vin, et assez pour qu'il leur en reste quelques gouttes au dessert. Dans l'hiver, ce palais, c'est-à-dire cette ville est chauffée tout entière beaucoup mieux que ne le sont la plupart des maigres appartements de Paris. Les dortoirs des soldats comptent cinquante lits, et ceux des officiers six ou quatre; très-peu ont des chambres à part. Tous ces logements sont cirés, frottés et d'une propreté merveilleuse. Ce qui commande l'admiration (et l'on aime à reconnaître que c'est presque de même dans tous les établissements publics), c'est la tenue de l'infirmerie; vingt-huit Sœurs de Charité sont dévouées aux malades des Invalides, et là elles donnent leurs soins avec ce zèle religieux qui distingue ces femmes recommandables partout où elles sont appelées à soulager la souffrance. Le corps de bâtiment qu'elles habitent est complétement séparé des autres; elles y ont tout ce qui leur est nécessaire, leur cuisine, leur laboratoire, leur lingerie, et ces femmes n'ont d'autres rapports avec l'hôtel que pour ce qui concerne leurs occupations; elles ont une voiture pour faire les courses nécessaires à l'établissement de l'infirmerie. Lorsque l'une d'elles veut se marier, elle obtient son renvoi et on la remplace à l'instant.

Les officiers supérieurs sont logés à l'hôtel; le gouverneur est un objet de respect pour les nombreux habitants de ce palais: le tambour bat à la sortie et à la rentrée du gouverneur. Il a son hôtel séparé, son jardin, ses gens, sa maison. Tous les états utiles se trouvent réunis à l'hôtel, maçons, menuisiers, tailleurs, etc., etc.; puis les médecins, les chirurgiens, les officiers de santé, tout est là pour secourir, pour subvenir aux besoins de l'établissement.

En parcourant les vastes galeries, les cours spacieuses, les souterrains immenses, tout l'édifice enfin, quand on admire les détails de sa superbe architecture, les sculptures répandues avec profusion sur ses murailles, les canaux percés de toutes parts pour répandre l'eau en abondance dans toutes les parties de

l'hôtel, et ces peintures, ces arabesques qui décorent la plupart de ces superbes galeries, comment concevoir que Louis XIV, qui y posa la première pierre en 1670, put en 1674 y venir recevoir les témoignages de la reconnaissance des hôtes qui l'habitaient. Oui, en moins de quatre années, les soldats répandus dans la France çà et là, sans ordre ni discipline, furent appelés et réunis. Ils trouvèrent élevé pour eux ce palais, qui devait protéger dans tous les siècles les défenseurs de la patrie. Tous les artistes se disputaient l'honneur d'aider le roi dans sa pensée sublime; aussi non-seulement l'Hôtel des Invalides est le plus philanthropique et le plus mémorable des établissements, mais il est encore le plus beau monument que la France et l'Europe possèdent.

A peine une année s'était-elle écoulée, qu'on voulut élever un autre monument digne de celui qui existait; à la chapelle provisoire on substitua une église plus belle que toutes les églises. La construction de ce magnifique temple dura trente années.

La coupole s'éleva avec élégance à 300 pieds du sol; quarante colonnes la décorèrent. A l'intérieur elle fut ornée des peintures des plus célèbres artistes du règne de Louis XIV, et son pavé offrit la variété des marbres mosaïques de l'Italie : placée derrière le maître-autel, cette coupole semble une gloire pour monter vers Dieu. L'église est une vaste et longue galerie coupée en trois parties; le chapelle de la Vierge, toute de marbre blanc, est d'un effet simple qui contraste heureusement avec la richesse du maître-autel. Cette enceinte religieuse, où vient prier le vieux soldat, était autrefois encombrée de drapeaux; une défaite pensa les ravir à la France; mais les gardiens de ces trophées glorieux les mirent eux-mêmes en cendres, plutôt que de les rendre aux mains dont ils les avaient arrachés. Ainsi un moment ces murailles se trouvèrent veuves des insignes de gloire, mais il ne fallut que peu de temps aux Français pour leur rendre un nouvel éclat. Aujourd'hui l'oriflamme de la victoire y est encore attaché : cent drapeaux ont repris la place de ceux que le feu a dévorés devant les soldats attristés.

Le dôme des Invalides se voit des environs de Paris; le villageois, en tournant ses yeux vers la capitale, peut, en les fixant sur les Invalides, espérer une vieillesse heureuse si le sort l'appelle au combat. Si la vue du monument lui donne du courage, que serait-ce donc s'il pénétrait dans les détails de sa future retraite, s'il voyait les soins dont on entoure la vieillesse et l'infirmité, les soulagements qu'on apporte à la souffrance, et l'abondance qui entretient la santé!

Ces braves, accoutumés à une vie si active, peuvent encore s'occuper là, soit qu'ils travaillent de l'état qu'ils ont appris dans leur jeunesse, ou qu'ils s'exercent dans l'art de l'agriculture sur le petit terrain qu'ils appellent leur jardin. Ceux à qui l'éducation a donné l'amour d'un travail intellectuel, trouvent des ressources dans une magnifique bibliothèque. Les invalides doivent à Napoléon ce dernier bienfait, ainsi que plusieurs améliorations dans les détails de la vie du soldat. Il jouit de plus de liberté que dans l'origine de l'institution.

Les invalides peuvent contracter les liens du mariage, et tous les jours ils peuvent aller voir leur femme; mais la règle de la maison veut qu'ils soient rentrés avant dix heures du soir.

Quelques fils d'invalides sont élevés dans l'hôtel; ils y reçoivent une éducation propre à en faire de bons ouvriers et de braves soldats. Le nombre a été fixé par Louis XIV à dix-huit, et ce nombre n'a pas varié depuis. C'est ordinairement à ceux des invalides qui se conduisent le mieux que l'administration accorde le droit d'élever leurs enfants.

Dans un salon de l'hôtel, orné des portraits des maréchaux morts, se tient, une ou plusieurs fois par mois, le conseil présidé par le gouverneur. Sa mission est de maintenir les droits de cet établissement, régi encore aujourd'hui par les règlements que décidèrent les ministres du roi son fondateur.

De toutes les institutions françaises qui méritent la reconnaissance de la nation, il n'en est pas au-dessus de l'hôtel royal des Invalides, objet d'admiration de tous les étrangers, même des Anglais qui ont voulu l'imiter, et qui sont forcés, malgré eux, de convenir ici de notre supériorité.

AGLAÉ COMTE.

VOYAGE PAR EAU DE PARIS A LA MER.

Quatrième article. (V. p. 148.)

Quand on a passé Mantes, il y a sur le bateau des mines qui s'allongent déjà et des bouches qui bâillent. L'ennui commence à monter à bord. Songez donc! voilà près de quatre heures que l'on voit de l'eau : La Seine, la Seine, toujours la Seine! Qu'importe le changeant et divin spectacle des deux rives? le Parisien s'attendait à mieux que cela. Il a vu presque aussi beau en allant un jour à Corbeil ou à Saint-Cloud. Que faire jusqu'au dîner, bon Dieu! Que faire jusqu'à Rouen? « Quand serons-nous à Rouen, conducteur... je veux dire capitaine? Est-ce que le bateau ne s'arrête jamais en route? Est-ce qu'il n'y a pas moyen de mettre pied à terre quelque part? — Si fait, monsieur; *mais que* nous entrions dans l'écluse du Pont-de-l'Arche. — Ah oui! Pont-de-l'Arche, je connais une ville où il y a un pont d'une seule arche. — D'une seule arche! il y en a bien vingt-deux! — Vraiment? Tiens, tiens, tiens! Et à quelle heure serons-nous dans l'écluse? — Mais à ce soir, *entour* sept heures, sept heures et demie. — Pas avant? — Peut-être bien huit heures. — Merci! »

Alors le Parisien, voyant que le capitaine le quitte, achète un cigare au coq du bord, et l'allume en soupirant. Puis il avise un homme qui se tient debout à l'arrière du bateau, les mains sur une roue en cuivre qu'il fait tourner tantôt à droite, tantôt à gauche. Certes, le Parisien est fort en peine de savoir ce que fait cet homme; il n'aurait qu'à le lui demander, mais il s'en garderait bien! Est-ce qu'un Parisien peut avoir l'air d'ignorer quelque chose? Et sa dignité donc! Comme il regardait, un matelot vient lui dire qu'on ne fume pas à l'arrière, à cause des dames. Il se jette, tout grognon, en travers d'un banc, et, les bras croisés sur l'appui d'une écoutille, il contemple machinalement le va et vient des cylindres basculants de la machine à vapeur. Si, par aventure, quelques bonnes personnes pouvaient venir se placer à côté de lui, et s'expliquer l'une à l'autre l'ingé-

nieux mécanisme qu'il voit fonctionner sans y rien comprendre, le Parisien écouterait avidement; car il n'a pas plus horreur de s'instruire qu'un autre, après tout. Mais qu'il aille, lui, de propos délibéré, se faire démontrer l'action d'une machine oscillante? Allons donc! il en rougirait jusqu'au blanc des yeux.

Laissons-le tuer le temps comme il pourra. Voici Rosny et son château qui était tout neuf, lorsqu'en 1529, Anne, fille de Hugues, comte de Meulan, l'apporta en dot à Jean de Béthune. Trente ans après, les cloches et la mousqueterie du château annonçaient aux vilains qu'un héritier venait de naître à M. de Béthune. Quand l'enfant fut un homme, il trouva par le monde un roi qui, semblable à don Carlos, demandait à la guerre civile de le couronner. Ce roi le prit pour serviteur, pour ami, pour compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune, et quand il eut le trône, il lui donna les coffres de l'Etat, il le fit grand-maître de l'Arsenal et gouverneur de la Bastille, et tout ce qu'il voulut. Nous avons nommé Henri IV et Sully: Henri IV que Félix Pyat vient de juger si terriblement; Sully, un intègre ministre des finances, à qui il arriva pourtant de prêter à la petite semaine l'argent du trésor, et qui des intérêts s'acheta une vingtaine de châteaux que l'on peut voir peints à fresque eux et leurs dépendances dans la salle de spectacle du manoir de Villebon. A qui appartient maintenant ce domaine de Villebon, si religieusement gardé jusqu'à la mort par la petite-fille de Sully, Madeleine-Henriette-Maximilienne de Béthune, marquise de l'Aubespine, qui se pavane à l'heure qu'il est dans la grande salle gothique, où la vieille marquise se tenait constamment assise sur un fauteuil à baldaquin grand comme un trône, entourée de ses cinquante domestiques à la livrée hérissée d'or, qui tous les jours servaient pour elle et son curé une table de vingt couverts, dont les pauvres du village mangeaient la desserte? Qui peut à présent brûler ou vendre, car il en est le maître, la chambre de Henri IV, le lit de Henri IV, ses fauteuils, ses miroirs de Venise, ses meubles en écaille incrustés d'or, et jusqu'à l'armure que portait le *diable à quatre* à la bataille d'Ivry? Un enfant de dix-huit ans, petit-fils d'un négociant de Hollande! Et les Sully qui avaient tout cela, les héritiers du ministre économe qui laissa en mourant vingt-deux domaines, où sont-ils, s'il vous plaît? Sur une terre de leur aïeul, pardieu! à l'hospice de Nogent-le-Rotrou, où la commune, jadis vassale de leur famille, veut bien les nourrir par charité!

Mais on trouve à Rosny d'autres souvenirs que la naissance du ministre mort à Villebon. Ce village a son hospice aussi, saint et modeste asile dont la chapelle contient, dans un cénotaphe de marbre, le cœur du Bourbon tombé sous le couteau de Louvel. Ce fut la veuve du prince assassiné qui fonda cet hospice pour les pauvres de Rosny. Dieu veuille qu'il se trouve au fond des chaumières qui jadis tressaillaient de reconnaissance et d'amour à son approche, quelques voix assez hardies pour la plaindre et la bénir encore!

Après Rosny, on voit Rolleboise, une vieille tour que défendirent un jour cinquante mille Anglais, tenant la terre et la rivière. Dix mille hommes étaient seuls à l'assiéger, mais ces dix mille hommes venaient de Rouen, et à leur tête il y avait Bertrand Duguesclin. Les Anglais furent vaincus. Duguesclin! quel soldat! Fier et noble fils de la noble Bretagne, quand il fut captif, les lampes s'allumèrent dans les cabanes comme sous les plafonds sculptés des châteaux, et par tout le pays qui s'enorgueillissait d'un si glorieux enfant, le même refrain anima les veilles que l'on employait à gagner sa rançon:

Filez, femmes de la Bretagne,
Filez vos quenouilles de lin,
Pour rendre à la France, à l'Espagne,
Messire Bertrand Duguesclin.

Plus loin La Roche-Guyon, vieux bourg du IXᵉ siècle, commande la rivière par son rocher à pic, où fut bâti le premier fort élevé par les Francs pour fermer la Seine aux invasions des terribles Normands. Si l'on en croit la chronique, c'est à ce point de la rivière que fut arrêtée, en 885, une de leurs armées, après avoir menacé Rouen et ses environs. Sigefroi la commandait. Ils étaient quarante mille, les hardis pirates, avec sept cents barques qu'ils portaient vides sur leurs épaules à travers champs, quand ils trouvaient à passer un trop long circuit d'eau. La flotte, dit Abbon dans son poëme du *Siége de Paris*, prenait sur la rivière une longueur de deux milles. Les intrépides aventuriers, voyant que La Roche-Guyon tenait trop, débarquèrent pendant la nuit, et emportant à dos d'hommes leurs troncs d'arbres creusés, ils allèrent retrouver la Seine au lieu où est aujourd'hui Méricourt, puis filèrent sans obstacle jusqu'à Paris. Vous savez les prodiges de ce siége soutenu par l'évêque Gozlin et par le vaillant fils de Robert le Fort, Eudes. Mais, savez-vous les noms des douze hommes qui, seuls debout sur le pont écroulé qui s'appelait déjà le pont Saint-Michel, le défendirent trente heures durant, et moururent tous, moins un? Non. Ces douze *manants* ont pourtant sauvé Paris. Que fait cela, il est vrai, aux Parisiens venus mille ans après? Paris aurait bien toujours été Paris, n'est-ce pas?

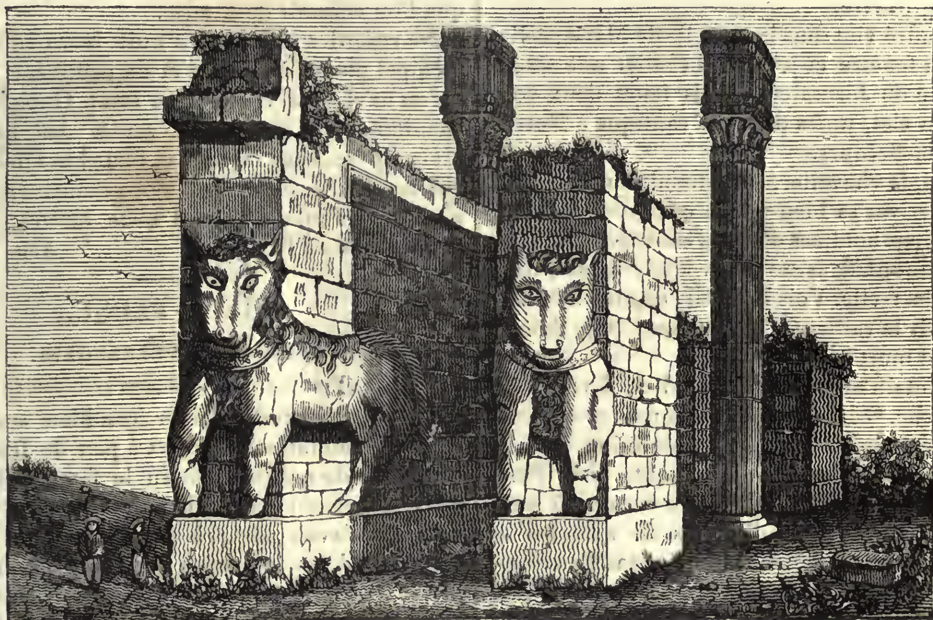
En revanche, on vous montre à La Roche-Guyon, dans le manoir plus récent des La Rochefoucault, une chambre où a couché Henri IV, le lit qui a eu l'honneur de le faire dormir, avec ses rideaux et son couvre-pieds parfaitement conservés; on vous montre aussi une miniature originale du monarque, le fauteuil où s'est reposée sa royale lassitude; ainsi qu'un autre fauteuil, non moins riche et non moins célèbre, qui a servi à Louis XIV. Plaignez-vous!

Nous allons toujours. Voici Vernon et le château de Bisy, vieux domaine des comtes d'Eu, passé par rachat à la famille d'Orléans. Louis-Philippe, avant d'être roi, aimait, dit-on, à le visiter. Voici le petit Andelys, où mourut Antoine de Bourbon, roi de Navarre, mari de Jeanne d'Albret, père de Henri IV: derrière est Villiers, un hameau bien chétif et bien grand; car c'est là que naquit Nicolas Poussin, le peintre du *Déluge*; Poussin, que nous trouverions peut-être plus grand que Raphaël, s'il fût né à Rome, comme il y est mort. Au-dessus du petit Andelys s'élève le château Gaillard, magnifique citadelle, dont les restes sauvages épouvantent le regard comme le ferait une construction de géants.

Arrêtons-nous. C'est l'heure du dîner: tout le monde est à table, et devant nous, au confluent de la Seine et de l'Andelle, s'ouvre le délicieux vallon

d'Amfreville. Nous sommes seuls : saluons la *côte des deux amants*, et rappelons la triste histoire à qui elle doit son nom.

La tradition a laissé peu de chose à cet égard, et les écrits, rien. Je vous donne le conte comme on me l'a fait. Il y a longtemps, bien longtemps qu'au lieu des charmantes fabriques qui peuplent le coteau d'Amfreville-sous-les-Monts, un ancien manoir, flanqué de hautes et puissantes tours, étalait sa masse féodale. Là vivait le farouche sire d'Andelle, l'effroi de la contrée, un homme de rapines et de meurtres, chez qui l'âge avancé n'avait fait que développer davantage les plus horribles passions. Universellement haï de ses vassaux et de ses voisins, ce tyran aurait dû vingt fois se faire assassiner malgré les gardes qui l'accompagnaient en tout lieu, malgré une triple robe de mailles qui ne le quittait ni jour ni nuit : mais un ange étendait sur lui ses blanches ailes et le protégeait de sa céleste nature. Cet ange, c'était sa fille, qui s'appelait Marie. Divine par sa beauté comme par sa bonté, Marie n'avait qu'à paraître, et les désolations qu'avait causées son père s'éteignaient ; toute larme était tarie, toute douleur consolée. Bientôt, à vingt lieues à la ronde, il ne fut bruit que de l'admirable fille du sire d'Andelle. Les chevaliers du plus haut parage briguèrent l'honneur de porter ses couleurs ; on fit pour elle des tournois, on se défia, on se battit à mort. Des princes eux-mêmes députèrent leurs pages au sire d'Andelle pour lui demander la main de Marie. Le vieux loup aurait bien voulu garder sa brebis; car il n'avait que Marie au monde. Sa femme était morte, à vingt ans, des mauvais trai-



(Ruines de Persépolis.— Voir l'article à la page suivante.)

tements qu'il lui faisait subir; ses deux fils avaient disparu depuis longues années pour se faire voleurs, à ce qu'on disait : et le sire d'Andelle n'avait pas un ami; il n'avait pas même de parasites, ce qui est bien plus fort. Pourtant, il fallut prendre un parti. La foule des prétendants grossissait tous les jours. Des prières plusieurs étaient passés aux menaces : ils ne parlaient de rien moins que d'assiéger et brûler le château, si Marie ne se prononçait point entre eux et leurs rivaux. Le sire d'Andelle les convia tous à un banquet. On en compta cent vingt, de plus noble et de plus pur lignage les uns que les autres. Quand ils eurent bien dîné, le châtelain les conduisit au bout de ses jardins, sur une terrasse, et les faisant plonger du regard dans l'effrayante profondeur de la vallée, il leur dit : « Celui d'entre vous, mes beaux sires, que ma fille aura choisi, ne l'obtiendra de moi qu'après l'avoir gagnée : il faudra que, la portant sur ses épaules, il monte cette côte rapide, sans s'arrêter ni prendre haleine un seul instant. Tous les chevaliers se récrièrent. «Vous m'avez demandé mes conditions, continua le sire d'Andelle, les voilà. A votre âge, je les eusse trouvées fort raisonnables, mais la jeunesse d'à présent ne vaut plus celle d'autrefois. Maintenant, j'ai dit ! Et plus de menaces, messeigneurs, ou j'en appelle au roi de France. »

Sur les cent vingt prétendants, les trois quarts étaient déjà partis en haussant les épaules à cette absurde condition. A moins d'être Satan, pouvait-on, en effet, essayer seulement de gravir un tel rocher avec une femme sur le dos ? Si Marie eût été fluette et mignonne encore ! mais elle avait taille et port de reine. Les chauds amoureux restaient ; ils regardaient, ils mesuraient et se taisaient en soupirant. « Si nous avions une rampe, une corde ou seulement un bâton ! » disaient les plus intrépides, ceux que le vin du seigneur avait le plus allumés. Puis ils s'en allèrent trois à trois, deux à deux, un à un ; ils s'en allèrent cent dix-neuf. Alors le père, qui ne voyait plus personne, vint à sa fille et lui dit : « Eh bien ! Marie, tu le vois, pas un de ces vantards n'a le courage de te mériter. Tu me resteras, ma bonne fille. — Ils ne sont pas tous partis, mon père ! répondit la demoiselle en rougissant. Regardez ! » et elle s'enfuit.

Le sire d'Andelle fronça ses terribles sourcils à la vue d'un chevalier qui n'avait point suivi ses concurrents. Il était beau, riche, illustre, mais petit et tout jeune. « Un sur cent vingt ! dit le père en ricanant : c'est avoir bien de la présomption pour une si jeune barbe ! Et ma fille est grande, pas vrai, messire?

— A mon âge, vous eussiez osé ce que j'ose, seigneur, répliqua modestement le chevalier. Vous l'avez dit !

— A ton âge, je tuais un cheval de mon poing fermé, et j'enlevais de selle un homme tout armé.

— Dieu et sainte Marie me donneront ce que vous aviez de plus que moi.

— A ton aise, mon brave fou ! Ton nom ?

— André de Méricourt.

— Eh bien, messire André de Méricourt, demain à midi, soyez en bas. A midi; pas plus tôt ! La chose vaut bien la peine que le soleil la voie, » ajouta le tyran avec un gros rire.

La nuit, André vint sous la tourelle de Marie; celle-ci se mit à la fenêtre et jeta au chevalier une sainte relique venue de Jérusalem : puis leurs deux voix montèrent au ciel, unies dans un cantique à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Midi sonné, le chevalier, qui attendait au pied du rocher, vit arriver sa bien-aimée conduite par deux prêtres que vingt hommes d'armes escortaient. Elle se précipita pleurant dans ses bras. « N'y va pas, mon André ! s'écria-t-elle. Vois le soleil ; comme il brûle !

— J'irai, dit le vaillant jeune homme. Si je dois en mourir, est-il mort plus belle ? »

Un son lointain de cor se fit entendre ; il venait du haut de la roche. C'était le signal. L'amant se confessa aux prêtres qui lui donnèrent l'absolution, puis il saisit sa maîtresse et monta en courant, tout d'une haleine, jusqu'en haut. De la plate-forme où personne n'osait l'attendre, mille cris de surprise et de joie s'élevèrent. Il entendit ce bruyant enthousiasme, il vit au niveau de sa tête, sous un pavillon de damas, l'autel nuptial dressé avec les cierges qui brûlaient, avec les prêtres qui chantaient déjà l'hymne du mariage. Alors son bonheur le rendit fou, ses jambes fléchirent, il fit en chancelant le dernier pas qu'il fallait pour atteindre le but, déposa sur le gazon son fardeau chéri et tomba mort.

Marie lui tendit la main, croyant qu'il était debout derrière elle, et puis le voyant mort, elle maudit son père et mourut aussi.

Tous deux furent enterrés sur cette plate-forme. Le tyran inconsolable enferma leurs cendres dans une chapelle que l'événement rendit bientôt célèbre au point d'y appeler en pèlerinage tous les amants malheureux. Quelques moines du pays, trouvant là leur fortune à faire, construisirent autour de la chapelle un vaste monastère, connu pendant plus de cinq cents ans sous le nom de *Prieuré-des-Deux-Amants*. La maison abbatiale existe encore.

A Pont-de-l'Arche, dernier point de la rivière où la marée se fasse sentir, il y a les ruines d'un édifice, moitié couvent, moitié palais, bâti par Charles le Chauve, cette chétive queue de Charlemagne. Deux conciles s'y assemblèrent dans le IXe siècle. Il en reste une magnifique église.

Vite ! vite ! nous approchons. Cette masse que vous voyez à gauche, de maisons grises et bleues qui grimpent les unes sur les autres, toutes surmontées d'une colonne carrée qui vomit une fumée noire, avec deux temples dessinant à peine leurs formes gothiques au milieu de cette sombre atmosphère, avec un couronnement immense de forêts perchées sur des montagnes, et lançant au ciel leur superbe amphithéâtre ; ce quelque chose d'imposant où rayonnent mille foyers rouges que la lune écrase de ses ruisseaux d'argent, où des bruits étranges, qui sourdent et qui grincent, accusent à notre oreille qui passe la gigantesque vie d'une cité manufacturière : c'est Elbeuf; Elbeuf, qui venait à peine de se créer sous Colbert, quand l'absurde cruauté du Jésuite Letellier fit révoquer à l'orthodoxe Louis XIV l'édit de nationalité pour les protestants, signé à Nantes par le mal croyant Henri IV. Alors les habitants d'Elbeuf, laborieux huguenots, s'enfuirent épouvantés, et allèrent enseigner aux Belges et aux Anglais l'industrie que l'on chassait de France.

Ne regardez plus ; il fait nuit. Nous voilà dans un archipel planté de saules et de peupliers ; il semble qu'on navigue à travers une forêt. Quelques lueurs tremblotantes annoncent seules les habitations. Mais, voyez-vous là-bas les blanches étoiles du gaz qui brûle ? Sentez-vous le bourdonnement d'une capitale qui s'endort ? Il est onze heures du soir, et nous sommes à Rouen. AUG. LUCH...

ASIE. — PERSE.

RUINES DE PERSÉPOLIS.

(Voir la gravure à la page précédente.)

Il est curieux d'observer combien souvent une grande renommée s'acquiert à peu de frais, et sans beaucoup de mérite; témoin le fameux Tavernier, qui à son retour s'avisa de publier le récit des voyages qu'il n'avait entrepris que dans un but purement commercial, et qui visita la Perse, non en savant, non en artiste, mais en marchand. N'est-il pas fâcheux de trouver dans l'œuvre d'un homme dont le nom est presque immortel, des passages comme celui-ci :

« Avant de décrire Schiras, je parlerai des fameuses ruines de Tcheelminar, ou Persépolis. Il faut pour voir ces ruines se détourner un peu à gauche de la rivière. On voit au pied d'une montagne plusieurs colonnes, les unes sur pied, le plus grand nombre en ruines. Un jour je visitai ces ruines avec le sieur Angel, hollandais, qui avait été envoyé par la Compagnie Hollandaise pour montrer à dessiner au roi Abas II. Il passa plusieurs jours à en faire le dessin; après l'avoir achevé, il avoua qu'il avait mal employé son temps, et que la chose ne valait pas la peine qu'on se détournât un quart d'heure de son chemin.

» Ce ne sont, au bout du compte, que de vieilles colonnes rompues, des sculptures de mauvais goût, et de petites chambres carrées et obscures. »

Il n'est pas étonnant que Tavernier, après avoir regretté le temps perdu à visiter les ruines de Troie, n'ait pas cru mieux l'employer à visiter les ruines de Persépolis. Cependant il s'en faut bien que ces monuments soient aussi insignifiants et aussi peu nombreux qu'il le prétend. Heureusement d'autres voyageurs n'ont pas été du même avis, et Chardin,

Kœmpfer, Franklin, Niebuhr, et dernièrement encore l'Anglais Ker Porter, ont visité les ruines de Persépolis, et nous ont rapporté des descriptions pleines d'intérêt et d'érudition, et Ker Porter, en particulier, des gravures d'une parfaite exactitude et d'une bonne exécution. C'est à ces écrivains consciencieux, à ces voyageurs vraiment dignes de ce nom, que nous empruntons les détails que nous donnons ici sur les ruines de la ville fondée par Djemchyd, le grand roi.

La plaine où elle était bâtie est longue de 18 à 19 lieues, large de 2, 3, et même 6, elle est arrosée par le fleuve Aras.

Les restes de Persépolis présentent de loin l'aspect d'un vaste amphithéâtre, la montagne s'enfonçant en demi-lune comme pour les embrasser. Les constructions reposent sur le penchant de la montagne aplani en terrasses ou plates-formes; elles sont, par la hauteur différente de ces terrasses, divisées naturellement en trois parties distinctes, élevées l'une au-dessus de l'autre. Un mur de 24 pieds de hauteur soutient le devant de la plate-forme, ainsi qu'une partie des côtés, et présente une admirable courtine de 1200 pieds de longueur au nord et au sud, sur 1690 pieds de profondeur à l'est et à l'ouest. Le mur, de figure irrégulière, forme vingt-deux angles, tous de grandeur différente. Les pierres du mur sont noires, plus dures que le marbre, quelques-unes très-polies, et toutes d'une grandeur telle qu'on a peine à concevoir qu'on ait pu remuer de si lourdes masses. Il y en a de 52 pieds de longueur; généralement elles ont de 30 à 35 pieds. Elles sont si admirablement jointes, qu'aujourd'hui, après plus de 4,000 ans, on a peine à reconnaître les points de jonction.

Le principal édifice, qui paraît avoir été un temple, est placé au centre de la terrasse la plus élevée; il est composé d'une grande quantité de colonnes qui ont fait donner à ces ruines le nom de *Tcheelminar*, ou les quarante colonnes.

Les terrasses communiquent entre elles par des escaliers. Le premier et le principal n'est pas placé au milieu de la façade, mais plus porté vers le côté septentrional. Le second escalier, qui regarde le midi, est plus petit, et composé de trente marches, autrefois d'une seule pierre. Le grand escalier est double, c'est-à-dire composé de deux rampes, qui s'éloignent à la base, pour se réunir au sommet. Cet escalier a perpendiculairement 22 pieds et quelques pouces de hauteur; il est composé de cent trois marches ou degrés, de 22 pieds de largeur. Il aboutit à un perron de 65 pieds de diamètre, qui se termine à un portique composé de piédestaux et de colonnes, offrant un passage de 16 pieds de large, sur une longueur de près de 180. Notre gravure présente ce qui en subsiste encore, quatre grands piédestaux et deux colonnes. Les piédestaux, qui font face à l'escalier, ont 30 pieds de diamètre, et les colonnes n'en sont éloignées que d'une vingtaine de pieds, tandis qu'elles sont à plus de 50 pieds de distance des deux autres piédestaux.

Au-devant de chaque piédestal est une figure en demi-relief, de grandeur colossale, et représentant des animaux monstrueux. Dans le haut sont des inscriptions tracées avec ces caractères *cunéiformes*, qui ont fait et feront longtemps encore le désespoir des savants qui tentent de les déchiffrer. Les colonnes sont de marbre blanc, et cannelées comme toutes les autres de ce monument.

La gauche du portique n'offre que des monceaux de ruines. A droite est un vaste espace, aussi encombré de fragments de toute espèce, et aboutissant à une terrasse soutenue par une muraille d'environ 300 pieds de longueur, et d'une hauteur qui varie de 6 pieds jusqu'à 10. On y monte par trois escaliers. Celui du milieu est à deux rampes, comme celui de la première terrasse. La partie occidentale de cette muraille est ce que ces précieux restes offrent de mieux conservé. Elle présente deux rangs de bas-reliefs, et un de demi-figures que le temps a respectés. Les figures ont un peu moins de 4 pieds de haut, et près d'un pouce et demi de saillie. Cet immense ouvrage est encore si entier, qu'il paraît sortir des mains du sculpteur. Les bas-reliefs paraissent représenter une procession solennelle; ils offrent le plus grand intérêt à l'antiquaire, qui y retrouve les armes, les ustensiles, les costumes des anciens Perses. Après avoir monté cet escalier, on entre dans une vaste salle de 400 pieds de long sur 300 environ de large. La partie la plus rapprochée de l'escalier est celle qui a le plus souffert, car une seule colonne a résisté, tandis que dans la partie opposée toutes les colonnes sont restées soit debout, soit au moins couchées sur le sol. Les colonnes les plus rapprochées les unes des autres sont cependant éloignées de 25 pieds. Ces belles colonnes sont hautes d'environ 56 pieds, y compris la base et le chapiteau; elles ont quarante cannelures larges chacune de 3 pouces. Le diamètre du fût est de 4 pieds. Ces fûts sont tous semblables, mais les chapiteaux sont différents de style et de richesse d'ornements. Il est difficile de se rendre compte si ces merveilleuses colonnes soutenaient une voûte, un plafond, un dôme, ou toute autre espèce de toit ou couverture. L'opinion la plus commune est qu'elles étaient simplement destinées à soutenir des statues d'idoles.

Traversant l'espace occupé par ces colonnes, on trouve un escalier aussi décoré de bas-reliefs représentant des combats de taureau et des chasses au lion. Au milieu est une grande inscription. Cet escalier conduit à une troisième partie du temple qui non-seulement est plus élevée que les autres, mais encore plus vaste et plus spacieuse que les deux autres ensemble. On y voit plusieurs grands amas de ruines, qui paraissent avoir appartenu à plusieurs constructions distinctes. C'est dans la partie méridionale que se trouvent les restes les mieux conservés. Ce sont des enclos de 15 pieds carrés avec six portes et douze fenêtres. L'épaisseur des murs et des fenêtres est en quelques endroits d'environ 4 à 5 pieds. Les fenêtres, élevées de terre de 3 pieds, en ont environ 6 de hauteur.

Beaucoup de parties de ces constructions conservent encore des traces de bas-reliefs, dont les figures sont généralement de grandeur naturelle, mais quelquefois aussi s'élèvent jusqu'à la proportion colossale.

Enfin, dans la montagne à laquelle sont adossées les ruines, se trouvent encore les restes de plusieurs tombeaux et d'habitations creusées dans le roc, et d'un puits admirablement conservé dont la profondeur n'est pas moindre de 80 brasses.

Telle est la description bien sommaire, bien abrégée de ce que le temps, et surtout la barbarie des hommes, nous ont laissé de cette malheureuse ville, qu'Alexandre incendia dans un moment d'ivresse, et qui dans les temps modernes a failli disparaître entièrement par l'ineptie d'un gouverneur. Il venait à cette époque beaucoup d'Européens en Perse, avec un caractère diplomatique, et qui par cette raison étaient défrayés sur leur route. Ils ne manquaient pas d'aller à Persépolis et de s'y arrêter quelques jours. Le gouverneur s'apercevant que cette dépense était assez considérable, s'écria dans un mouvement d'impatience : « Que le diable emporte la curiosité de ces Francs. Je les empêcherai bien de faire des pèlerinages au Tcheelminar. » Aussitôt il envoya l'ordre de détruire tout ce qui restait de ces antiquités ; mais l'ordre s'exécuta avec assez de lenteur, parce que les habitants du village n'étaient pas sans se trouver bien du passage des étrangers. Le roi lui-même fit suspendre la destruction. Ernest Breton.

CHATEAU DE NANTOUILLET

(SEINE-ET-MARNE).

Le village de Nantouillet est situé dans l'arrondissement de Meaux, à une demi-lieue de Juilly, si connu par le fameux collége des Pères de l'Oratoire. Nantouillet doit toute sa célébrité au magnifique château, construit par le cardinal Duprat, chancelier de France sous le règne de François Ier. Duprat mourut à Nantouillet le 9 juillet 1535, à l'âge de soixante-douze ans. Né avec une insatiable avarice, il employa tous les moyens de s'enrichir, et amassa des trésors immenses pour ce temps-là. Le roi fut obligé de mettre un frein à son avidité, et ne répondit plus que par ce demi-vers de Virgile à toutes ses demandes :

Sat prata bibêre.

Après la mort du pape Clément VII, Duprat conçut le dessein de monter sur le saint Siége ; François Ier, à qui il en parla, lui ayant répondu qu'il en coûterait, il répliqua qu'il fournirait 400,000 écus. François Ier envoya prendre le lendemain ces 400,000 écus chez Duprat et les fit porter à l'épargne. Aussitôt après la mort du chancelier, François Ier, voulant partager ses dépouilles, fit un emprunt forcé de 100,000 écus à ses héritiers. On montre encore au château de Nantouillet un caveau où Duprat avait amassé des sommes d'argent considérables que François Ier consacra aux besoins de l'Etat.

Le château de Nantouillet est aujourd'hui converti en ferme, et dans le plus grand état de délabrement. On remarque pourtant encore un bel escalier à jour, une vaste cheminée, ornée de trèfles, et le charmant perron que retrace notre gravure. Parmi les scuptures domine partout la salamandre de François Ier. Les peintres, les amateurs des monuments de la renaissance, trouveront dans diverses parties de ce château des détails du plus grand intérêt.



(Château de Nantouillet.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

INDES ORIENTALES. — POSSESSIONS ANGLAISES.



(Vue de Bombay.)

POSSESSIONS ANGLAISES DANS L'INDE.

Bombay se composait dans l'origine d'un groupe de petites îles couvertes de nombreux marécages, où croissait une épaisse végétation, et que les eaux de la mer abandonnaient et inondaient alternativement; sa situation était si insalubre, que quiconque venait s'y établir n'était pas réputé pouvoir y vivre plus de trois ans. Il n'en est plus de même aujourd'hui, quoique dans l'intérieur du fort, et surtout pendant la saison des pluies, le climat soit encore très-malsain. L'île de Bombay est à présent le principal établissement que les Anglais possèdent sur la côte occidentale de l'Inde; elle est d'une longueur de plus de deux lieues sur une lieue de large, et forme, avec les îles voisines de Colabah, de Salsette, du Boucher, de Caraujah, et d'Eléphanta, l'un des plus beaux ports des mers indiennes. Sur la première de ces îles, on a construit un phare qui s'élève à la hauteur de 150 pieds au-dessus de la mer, et qui répand sa clarté jusqu'à une distance de sept lieues; la capitale de cette île est environnée de larges fortifications. La partie qu'on appelle la ville neuve est bâtie sur un terrain plat et marécageux, où le sol est si bas qu'un grand nombre de maisons s'y trouvent au niveau de la haute mer; beaucoup d'autres sont situées en dessous ou fort peu au-dessus, à l'époque des hautes marées. Dans la saison des moussons, on ne communique qu'en bateau d'une maison à l'autre, et durant plusieurs mois la santé des habitants éprouve de fâcheux effets de ces inondations.

Autrefois la partie de Bombay, qui forme aujourd'hui l'esplanade, était entièrement ombragée de cocotiers; mais cet espace est maintenant vide et dépourvu de toute plantation, depuis l'extrémité la plus élevée de l'île jusqu'à Dungarie, vaste quartier qui n'est habité que par la population indigène. Le château est d'un aspect régulier, muni de nombreux ouvrages de fortification, surtout dans la partie qui regarde le port; les remparts de Bombay passent pour extrêmement forts, excepté du côté de la terre, où ils ne présenteraient qu'une faible résistance à l'ennemi qui, une fois débarqué, leur ferait subir un siége dans les règles. La ville, commencée par les Portugais, a été terminée par les Anglais; cependant les maisons, bien que bâties à différentes époques, ont été presque toutes construites dans le même style que celles des Portugais, ce qui donne à cette cité une chétive apparence comparativement à Calcutta et à Madras. La mer baigne les murs du fort de trois côtés; le quatrième est occupé par l'esplanade. Les quartiers situés au nord de la ville servent principalement de demeure aux Parsis, lesquels, quelle que soit la haute civilisation répandue parmi eux, sont en général si sales dans l'intérieur de leurs maisons, qu'on ne saurait passer sans dégoût dans les rues qu'ils habitent.

L'île de Bombay n'est qu'un rocher stérile, et n'a rien d'intéressant aux yeux de l'agriculteur; mais

sous le point de vue commercial, c'est une place de grande importance. Aucun établissement européen dans l'Inde ne possède d'aussi beaux chantiers de construction, et c'est de ce port que sont sortis en grand nombre des vaisseaux de guerre de première classe, ainsi que les plus gros navires de la Compagnie des Indes; le nouveau chantier qui appartient au major Cooper est d'une magnificence à peine inférieure à celle des plus beaux de l'Europe. Tous les bâtiments sont construits par les Parsis, qui louent les chantiers à la Compagnie, et jouissent d'un monopole exclusif dans ce genre de travaux; ce sont eux qui font toutes les réparations nécessaires aux vaisseaux qui viennent se radouber dans le port de Bombay, et ils sont réputés pour être les meilleurs constructeurs de navires qui existent dans l'Inde. La famille des Imusetjie était jadis, comme elle l'est encore aujourd'hui, à la tête des charpentiers de cette île qu'ils ont enrichie par leur supériorité dans cette industrie lucrative. Dans les dix dernières années ils ont construit douze vaisseaux de guerre de 74 canons, sans compter une multitude de navires marchands d'une grosseur égale à celle des frégates. On tire tout le bois nécessaire aux constructions navales, des forêts qui couvrent les montagnes dans la province d'Aromgabad; les nombreuses rivières qui descendent des hauteurs offrent un moyen de transport facile pour les matériaux. Les vaisseaux dont la charpente est faite en bois de *teak*, durent beaucoup plus longtemps que d'autres, mais ils sont moins bons voiliers: ceux qui sortent des chantiers de Bombay ont la réputation d'être les meilleurs qu'on ait jamais construits hors d'Europe; ils sont en conséquence évalués à un prix plus élevé que tous ceux que lancent à la mer les autres ports de l'Orient.

Le dernier recensement a porté la population de Bombay, y compris les indigènes et tous les individus de races différentes, à cent soixante-deux mille âmes, parmi lesquelles se trouvent treize mille Parsis: on calcule en outre que des intérêts commerciaux n'attirent pas moins de soixante à soixante-dix mille étrangers dans cette île, où ils viennent établir temporairement leur séjour. Quelques riches indigènes vivent à Bombay dans tout le luxe et l'éclat de l'opulence; ils y possèdent de vastes bâtiments, et, chose très-rare dans ces contrées, des maisons assez spacieuses pour que plusieurs de leurs enfants mariés y habitent avec leur famille. Le seul temple anglican qui existe dans cette ville est situé dans l'intérieur du fort; mais au dedans comme en dehors de son enceinte, il y a plusieurs églises portugaises et arméniennes. Les Juifs qui habitent Bombay, et dont le nombre s'élève environ à mille, possèdent de leur côté quatre petites synagogues. Les Arméniens forment à Bombay une communion respectable, quoique peu nombreuse; ils diffèrent également par leurs dogmes des Eglises grecque et latine; et, sous la main pesante de la persécution, ils n'ont cessé, avec une constance pareille à celle que déployèrent les premiers chrétiens, de maintenir dans leur intégrité les articles de foi et les institutions de leurs ancêtres. Une grande partie de l'île appartient aux Parsis; plusieurs d'entre eux y jouissent d'une fortune considérable et se livrent à de vastes spéculations; dans presque toutes les maisons de commerce européennes, c'est un associé Parsi qui fournit la plus forte part du fonds social. Cette portion de la population se compose d'hommes paisibles et inoffensifs, versés dans la connaissance des affaires, doués pour la plupart de finesse et d'intelligence, et qui recherchent de préférence la société des Européens; leur race se distingue par la beauté des formes; ils ont des traits réguliers, des yeux noirs et vifs, une barbe bien fournie, mais qu'ils rasent avec soin, en conservant seulement de petites moustaches; leur teint est basané, leur physionomie pleine d'expression. Les femmes sont jolies dans leur jeunesse; elles perdent bientôt avec rapidité toute leur fraîcheur, et sont généralement élevées dans des habitudes de malpropreté: il y a sans doute des exceptions, mais elles sont extrêmement rares. La religion de ce peuple consiste dans le culte des éléments, et en particulier dans celui du feu. Chaque matin on voit un grand nombre de Parsis se réunir sur l'Esplanade et se prosterner devant le soleil, au moment où il sort de l'Océan dans tout l'éclat de sa gloire matinale pour féconder l'univers; les femmes sont toujours absentes de ces pieuses assemblées, et ne sont point admises à partager les dévotions des hommes. Les Parsis demeurent strictement attachés à leurs anciennes coutumes; leurs funérailles se font sans grandes cérémonies; ils déposent les corps en plein air pour être dépouillés par les oiseaux de proie; un gardien veille avec soin pour observer lequel des yeux est le premier becqueté par les vautours et les corneilles. Si c'est l'œil gauche, une sentence rigoureuse, disent-ils, a été prononcée contre le défunt; si c'est l'œil droit, l'arrêt du ciel lui a été favorable.

L'île de Bombay a dû sa première importance aux Portugais, à qui elle fut cédée en 1530. Ils la retinrent en leur possession pendant plus d'un siècle, après quoi Charles II d'Angleterre en réclama la propriété, comme faisant partie de la dot de la reine sa femme. Sous le gouvernement des Portugais, cet établissement était à peu près désert; mais dès qu'il eut passé sous la domination britannique, il prospéra rapidement. La couronne en fit définitivement cession à la Compagnie des Indes, le 27 mars 1668, au prix d'une annuité de dix livres en or, payables le 30 septembre de chaque année. En 1702, cette île fut dévastée par la peste; les ravages furent si terribles qu'ils réduisirent la garnison à soixante-seize hommes. Par sa position même, la ville de Bombay est devenue le centre d'un commerce étendu avec les diverses contrées qui bordent les côtes du golfe Persique et de la mer d'Arabie, ainsi qu'avec les côtes occidentales et orientales de l'Inde, et surtout avec la Chine, où elle expédie chaque année des quantités considérables de coton. Les autres articles d'exportation sont le bois de sandal, les perles, la gomme que fournissent l'Arabie, l'Abyssinie et la Perse; le poivre de la côte de Malabar; les nids d'oiseaux et les autres provenances des Maldives et des îles du Levant; enfin, les dents d'éléphants qu'on tire de Cambaye. Les vaisseaux chinois arrivent généralement à Bombay vers la fin de juin ou au commencement de juillet; ils y restent uniquement occupés à débarquer leurs marchandises, et à prendre un chargement en retour, jusqu'au mois de décembre ou de janvier. Cet établissement entretient également des relations commerciales avec l'Europe et différentes parties de l'Amérique; mais,

nous le répétons, les affaires les plus considérables se font avec la Chine. Les marchandises importées d'Europe sont, pour la plupart, des articles de manufactures, tels que les soieries et autres étoffes, le vin, la bière et divers objets de consommation domestique. L'arsenal est extrêmement spacieux, admirablement disposé pour contenir des approvisionnements de toute espèce, et offrir les plus grandes facilités à la construction et à la réparation des navires, travaux pour lesquels on tient toujours en réserve une énorme quantité de bois de charpente.

Bombay est le siége d'une cour de judicature présidée par un seul juge appelé *recorder;* l'autorité et la jurisprudence de ce tribunal sont en tout point conformes à celles de la cour suprême de Calcutta. Il ne se commet que fort peu de crimes à Bombay, ainsi que le prouve un document publié par le *recorder* sir James Mackintosh, par lequel il établit que dans l'espace de six années il n'avait pas eu l'occasion de condamner une seule fois à la peine de mort; les délits de moindre gravité sont en revanche assez fréquents. Le magistrat de police, dans son rapport, représente Bombay comme le rendez-vous de tous les vagabonds et de tous les gens perdus de mœurs que vomissent les provinces situées depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à Goa, et qui ne séjournent dans l'île que le temps nécessaire pour y commettre leurs vols, puis ils se retirent sur le continent où ils tirent parti de leur butin. La distance de Bombay à Madras est de deux cent cinquante-six lieues, et de quatre cent trente à Calcutta.

Le voyageur qui arrive à Bombay ne manque jamais de faire une excursion dans les petites îles d'Eléphanta et de Salsette. L'île Eléphanta est ordinairement inhabitée : elle offre seulement de temps à autre un refuge à de malheureux bannis. A une portée de fusil du rivage, on voit une figure colossale d'éléphant, taillée grossièrement hors d'un bloc immense de roches noires; c'est à l'occasion de cette figure que les Portugais donnèrent à l'île son nom moderne d'Eléphanta. Il existe dans l'intérieur de cette île un magnifique temple, sorte de Panthéon complet, avec des milliers de figures sculptées, représentant toutes les divinités principales de la mythologie indoue : Brahma, Vichnou et Siva, leur trinité sacrée. L'île de Salsette a été réunie récemment à Bombay, au moyen d'une chaussée; jadis c'était un lieu renommé par sa sainteté; elle renferme un grand nombre de temples souterrains creusés dans ses montagnes, parmi lesquels deux ou trois sont de la plus grande magnificence. Les plus remarquables sont les temples-cavernes de Kennery, dignes de fixer l'attention, tant par leur nombre que par la beauté de leur site et l'élégance de leurs sculptures. Elles sont disséminées sur deux versants d'une immense colline rocailleuse, à beaucoup de hauteurs différentes, et varient d'étendue aussi bien que de formes. La plupart paraissent avoir servi d'habitations à des moines ou à des ermites; presque toutes ont de profondes citernes, qui, même aux époques de sécheresse, sont bien approvisionnées d'eau. La plus vaste et la mieux décorée était évidemment un temple consacré au dieu Bouddha, temple fort beau, majestueux, et qui dans son état actuel ferait encore un lieu convenable pour le culte catholique. On y entre par un superbe portique, qui a d'un côté un immense pilier, surmonté par trois lions assis dos à dos; de l'autre une statue colossale de Bouddha avec les mains levées dans l'attitude de bénédiction. Les murailles du temple sont couvertes de figures d'hommes et de femmes, sculptées avec infiniment d'art. A peu près au centre de l'île, les Anglais ont établi un parc d'artillerie. Le paysage y est d'un aspect pittoresque; la plaine est toute couverte d'un jongle épais, du milieu duquel surgissent de nombreuses collines de granit, jetées çà et là sans ordre et sans uniformité; ces collines élevées et les vallées fort étroites rendent d'ailleurs le séjour de Salsette très-malsain : c'est dans cette île que l'infortuné Jacquemont prit le germe de la maladie qui l'enleva aux sciences et aux découvertes, noble but de son zèle infatigable.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

NOUVELLE TRADUCTION, AVEC DES NOTES HISTORIQUES D'APRÈS LES CHRONIQUES FRANÇAISES ET ARABES DU XI[e] SIÈCLE,

PAR M. A. MAZUY.

(Article extrait de la FRANCE DÉPARTEMENTALE, livraison d'avril 1837.)

Nous n'avons en France, à vrai dire, aucune bonne traduction de la *Jérusalem délivrée*, magnifique épopée du XVI[e] siècle, sorte de cri de guerre jeté au milieu de la chrétienté menacée par le Turc. Le travail de Lebrun, jusqu'à ce jour le plus connu, est d'une inexactitude, d'un laisser aller déplorable; c'est moins une traduction qu'une imitation pâle et décolorée de la grande œuvre du Tasse. Des passages entiers ont été supprimés par Lebrun; il a dédaigné l'esprit religieux qui domine le poëme; il nous a donné une *Jérusalem délivrée* à lui, écrite dans le XVIII[e] siècle, avec l'esprit philosophique de cette époque, et sa phrase froide et prétentieuse.

La pensée de M. Mazuy est de faire justice de ce manque de conscience; c'est le texte en main qu'il se présente pour combattre l'œuvre vieillie de Lebrun, et l'on peut dire déjà qu'il ne restera pas au-dessous de sa tâche. Nous avons sous les yeux les quatre premières livraisons inédites de son travail, remarquable à plus d'un titre, par les notes historiques surtout, où l'on trouve à la fin de chaque chant une grande richesse d'érudition et d'idées neuves sur le poëme. Le Tasse a puisé tous ses épisodes dans les vieilles chroniques françaises et arabes, il a consulté les romans de chevalerie pour créer les personnages de Renaud, d'Armide, de Clorinde, d'Ismen l'enchanteur : « C'est ici que commencent les féeries du Tasse, dit M. Mazuy; elles tiennent une large place dans le poëme de la *Jérusalem délivrée*. Tout le moyen âge était rempli de ces traditions de fées et de magie, et c'est encore dans les romans de chevalerie que le Tasse, comme Boïardo et l'Arioste, est allé prendre ses inspirations. L'Ismen du poëte ne serait-il pas un souvenir de Maugis, enchanteur qui joue un si grand rôle dans la chronique des quatre fils d'Aymon, au siége du château de Montauban, par Charlemagne, et dont les agréables tours désolent tant le bon *empere* (empereur), pour me servir de l'expression des vieilles chroniques? »

La plupart des personnages nommés dans la *Jérusalem délivrée* sont historiques ; mais, poëte et non historien, le Tasse n'est pas toujours d'une stricte exactitude. M. Mazuy a voulu mettre la vérité de l'histoire à côté des gracieuses fictions, et ce n'est pas sans de longues recherches qu'il a pu atteindre ce but. La première note explique sa pensée : « Une indicible confusion historique domine la grande épopée du Tasse. Le poëte ne s'est point borné à décrire le siége de Jérusalem et les travaux qui s'y rattachent ; ce siége, d'après la chronique, dura à peine quarante jours, et n'offrit aucun épisode remarquable. Le Tasse a emprunté des faits qui avaient eu lieu antérieurement ; tel personnage qu'il nomme dans le dénombrement de l'armée à Jérusalem, était mort depuis deux ans à Nicée ou à Antioche ; presque tous les combats singuliers, et la bataille contre les forces musulmanes, ainsi que l'a décrite le Tasse, appartiennent également au siége d'Antioche. La tâche historique est donc laborieuse. Nous avons cherché à rétablir les faits dans leur véritable place ; au milieu de toutes les inventions et des anachronismes qui dominent le poëme, nous avons dû nous empreindre de la vérité absolue, d'après les chroniques françaises et les historiens arabes. Le départ de Godefroi de Bouillon pour la Palestine est du mois d'août 1096. La prise de Jérusalem est du mois de juillet 1099. Telle est la période comprise par le Tasse, et qu'il parcourt avec ses caprices poétiques. »

On trouve dans la note suivante une idée neuve et qui ne manque pas de vraisemblance : « La *Jérusalem délivrée*, fut publiée à l'époque où la chrétienté était effrayée des grandes invasions de Soliman et d'Amurath en Hongrie ; l'Italie elle-même avait été menacée par le pirate Barberousse. Toutes les puissances catholiques se préparaient à de nouvelles croisades contre le Turc ; le monde retentissait de chaleureuses prédications pour engager dans la guerre sainte rois et peuples, seigneurs et prélats. La *Jérusalem délivrée* fut donc un chant guerrier, un poëme de circonstance, pour appeler la chrétienté aux armes ; et il y aurait un rapprochement curieux à faire, c'est que la publication de la *Jérusalem délivrée* fut presque contemporaine de la bataille de Lépante, où les flottes chrétiennes, commandées par don Juan d'Autriche, dispersèrent l'escadre des Musulmans. C'est là, indépendamment de la beauté du poëme, une des causes de sa grande popularité. La *Jérusalem* est dans toutes les bouches italiennes ; le peuple la récite comme un souvenir national, et à Venise, les gondoliers ont varié les vers et changé le texte. On trouvait jadis communément, et l'on peut trouver encore des éditions du poëme avec l'original sur une colonne, et les variantes vénitiennes de l'autre. L'extrait suivant servira à montrer la différence de l'épopée toscane et des *canta alla barcarola*. » Et ici M. Mazuy donne en effet le chant vénitien en regard du texte toscan.

Dans le dénombrement de l'armée des Croisés marchant sur Jérusalem, le Tasse a compris deux cents Grecs commandés par Tatin ; puis, il apostrophe la Grèce : « Honte à toi, Grèce, ô lâcheté ! s'écrie-t-il ; si tu es maintenant dans un vil esclavage, ne te plains pas, ta servitude n'est point un outrage : c'est justice. » M. Mazuy accompagne cette phrase de la note suivante : « Lorsque le Tasse écrivait, l'antique empire d'Orient était détruit. Depuis plus d'un siècle, Constantinople se trouvait sous la domination des Turcs, après avoir été le siége des empereurs grecs, pendant onze cent vingt-trois ans. Toute la chrétienté avait les yeux tournés vers l'Orient, et les paroles du Tasse contre les Grecs retentirent comme un reproche politique, qui remontait à leur inaction durant la première croisade. Alexis I[er] occupait le trône de Constantinople à l'apparition de Godefroi et des Croisés ; leur présence autour de sa capitale l'effraya. Il concourut avec eux à la prise de Nicée ; mais ceux-ci se plaignirent bientôt de ce qu'il gardait adroitement leurs conquêtes, et de ce qu'au mépris des traités il les laissait manquer de vivres. Alexis fait-il un armement pour coopérer avec les troupes de Godefroi, il se retire aussitôt en apprenant leur triste position dans Antioche. Plus tard il envoie des pillards afin de les attaquer sur leur passage. Anne Comnène avoue elle-même les soupçonneuses précautions de son père. Les écrivains latins lui ont vivement reproché ces perfidies ; ils n'ont que des paroles de mépris pour l'empereur et ses peuples. Le Tasse, tout empreint des vieilles chroniques, s'est fait l'écho de leurs plaintes. Du reste, il est constant que les Grecs n'ont eu aucune part à la prise de Jérusalem ; Tatin ou Tatice, général d'Alexis, n'était même plus avec les Croisés, quoique le Tasse l'y comprenne encore ; il était retourné à Constantinople après la reddition d'Antioche. Voici ce que nous lisons dans Raimond d'Agiles, le chroniqueur le plus curieux à étudier, car il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'ont vu et fait ses compagnons : « Il y avait dans notre armée devant Antioche un homme de la maison de l'empereur, qu'Alexis nous avait donné en sa place, qui se nommait Tatin, n'avait point de nez, et était dépourvu de tout courage : j'avais presque oublié d'en parler, et certes il aurait bien dû demeurer à jamais en oubli. Après avoir trahi ses compagnons, et s'être parjuré lui-même, Tatin, au nez coupé, s'échappa par la fuite. Ayant acheté une honte éternelle pour lui et pour les siens, il feignit de se mettre en route comme pour aller rejoindre l'armée de l'empereur, et abandonnant ses tentes, il partit avec la malédiction de Dieu. » Cette circonstance du nez coupé de Tatin ferait supposer que c'était un esclave, élevé par Alexis aux dignités de l'empire, vieille coutume du despotisme en Orient ; ou bien encore, un de ces Tartares au nez épaté que les empereurs prenaient à leur solde. »

Le Tasse parle-t-il de la prise d'Antioche par les Croisés, nous lisons encore la note suivante : « Tous les détails historiques du siége et de la prise d'Antioche (3 juin 1098) semblent appartenir à l'épopée ; aussi est-ce là que le Tasse a puisé les principales idées de son poëme. On ne peut dire l'enthousiasme des Croisés à la vue d'Antioche, qui occupe une si grande place dans les annales du christianisme ; longtemps Antioche fut regardée dans la chrétienté comme la fille aînée de Sion, elle porta même le nom de Théopolis, *cité de Dieu*. Albert d'Aix dans son *Chronicon hierosolymitanum*, et Guillaume de Tyr, font une description très-étendue de cette ville ; le premier parle spécialement de sa situation et de sa force ; Guillaume de Tyr s'occupe de son histoire et de son

antiquité. Akhy-Syan (frère du noir), prince turc seljoucide, en avait alors le gouvernement ; il se comporta avec courage, et périt dans la mêlée. Kemal-Eddin, le seul des auteurs arabes qui s'occupe de la première période des croisades, parle avec indignation de la prise d'Antioche : « Il y avait dans cette ville un homme connu sous le nom de Zerrab, ou faiseur de cuirasses ; on lui avait donné en garde une des tours. Cet homme voulant se venger d'Akhy-Syan, qui lui avait enlevé ses richesses, écrivit à un des chefs de l'armée chrétienne appelé Bohémond : « Je suis dans telle tour ; » je te livrerai Antioche, si tu me promets avec la vie » telle et telle chose. » Bohémond souscrivit à tout. Dans la nuit du jeudi 1er de regeb (juin) le faiseur de cuirasses, que Dieu maudisse ! jeta une corde aux soldats de ce prince. Ils escaladèrent les murs ; ceux qui arrivèrent les premiers aidèrent aux autres, et dès qu'ils furent rassemblés, ils massacrèrent les sentinelles. Voilà comment ce Bohémond prit Antioche. Il serait impossible de décrire le nombre des Musulmans qui souffrirent en ce jour le martyre ; les Francs pillèrent la ville et la réduisirent en servitude. » Cette narration s'accorde avec celles des auteurs chrétiens. Raimond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, termine ainsi son récit : « Nous ne saurions dire combien de Sarrasins et de Turcs furent tués, et il y aurait de la cruauté à raconter les diverses manières dont ils moururent ou furent précipités. Nous ne pourrions dire tout ce qu'on enleva de butin dans l'intérieur de la ville d'Antioche ; imaginez-en tout ce que vous voudrez, et évaluez encore au delà. » (*Raimundi de Agiles ; Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem.*) Quelques jours après l'entrée des chrétiens dans Antioche, on vit apparaître une armée formidable d'Infidèles qui venait la secourir ; elle comptait plus de cent mille hommes de cavalerie, s'il faut en croire Alboufarage dans sa chronique syriaque. C'était une réunion de tribus arabes et de Turcomans de l'Asie Mineure, commandés par Kerboga, prince du Mossoul, auquel s'étaient joints Deccac, prince de Damas ; Genah-Eddaulé, prince d'Emesse ; Socman et Vatab, chefs de quelques escadrons d'Arabes nomades. A la suite d'une grande bataille sous les murs d'Antioche, l'armée musulmane fut dispersée. »

Nous terminerons ici nos citations, nous réservant de revenir plus tard sur ce travail important et sur les magnifiques gravures qui l'accompagnent. Une édition de la *Jérusalem délivrée*, telle que l'a conçue M. Mazuy, est un ouvrage classique qui s'adresse à toutes les intelligences ; c'est une étude instructive et amusante tout à la fois. F. DE B.



(Famille arabe.)

ÉGYPTE.

FAMILLE ARABE DU DÉSERT.

Le grand désert d'Egypte commence presque sous les murs de Jaffa ; Jaffa, la ville arabe dont le nom rappelle le grand dévouement de Bonaparte. Il est impossible de décrire la nouveauté et la magnificence de végétation qui se déploie de chaque côté de la route, à une distance de plus de deux lieues. A droite et à gauche, c'est une forêt variée de tous les arbres fruitiers et de tous les arbustes à fleurs de l'Orient. Cette forêt, divisée en compartiments par des haies de myrte et de jasmin, est arrosée de filets d'eau échappés des belles fontaines turques, ombragées de sycomores et de palmiers. Dans chacun de ces enclos on voit un pavillon ouvert, ou une tente, sous lesquels la famille qui les possède vient passer quelques semaines au printemps. Trois pi-

quets et un morceau de toile forment une maison de campagne pour ces heureuses familles. Les femmes couchent sur des nattes et sur des coussins sous la tente, les hommes couchent en plein air à l'abri des citronniers. Leur nourriture est frugale ; à peine y ajoute-t-on, de temps en temps, un agneau élevé par les enfants, et dont on fait, comme du temps de la Bible, le sacrifice aux jours solennels.

Jaffa a quelque chose, dans son ciel et dans son sol, de plus grandiose, de plus coloré qu'aucun des sites de l'Orient ; l'œil ne s'y repose que sur les immenses grèves du désert de l'Egypte, où l'horizon n'est interrompu que par le profil d'un chameau qui s'avance. Tous les costumes des habitants ou des voyageurs qui parcourent ces routes sont pittoresques et étranges ; ce sont des Bédouins revêtus de l'immense plaid de laine blanche, des Arméniens aux longues robes rayées, des Juifs de toutes les parties du globe et sous tous les vêtements du monde, des soldats égyptiens vêtus de vestes rouges ; enfin ce sont des agas turcs passant fièrement sur le chemin, montés sur des chevaux du désert et suivis d'Arabes et d'esclaves noirs; de pauvres familles assises sur les terrasses, mangeant dans une écuelle de bois le riz ou l'orge bouillis.

Une population, en général méchante et inhospitalière, habite les villages situés sur la limite du désert; ces villages sont des asiles où l'on échappe facilement à l'action des lois, parce qu'à la moindre tentative que fait l'autorité pour s'emparer des malfaiteurs, ceux-ci s'enfoncent dans le désert, emmenant avec eux leur famille, et emportant tout ce qu'ils possèdent. Quand le voyageur est attaqué dans ces villages, il ne peut compter sur la protection du cheyk, qui est souvent l'instigateur et le complice des vols. Le gouvernement est impuissant contre eux, et c'est avec les plus grandes difficultés qu'il obtient le paiement des tributs. Quand on traverse ces lieux, dont heureusement la mauvaise réputation est répandue au loin, on ne doit jamais abandonner ses armes, et ne perdre de vue ses bagages, ni le jour ni la nuit. La petite ville de *Kankah* est une des plus dangereuses à traverser ; l'audace des habitants est telle, qu'ils ont souvent dévalisé les tentes des généraux, dressées au milieu d'un camp de vingt-cinq mille hommes. Les paysans de Kankah sont renommés pour leur force, leur adresse, leur agilité. Lorsqu'aux mois de décembre et de janvier, les blés de Turquie sont en pleine maturité, et que leurs tiges ont jusqu'à 5 pieds de hauteur, il n'est pas prudent de s'aventurer dans la campagne après le coucher du soleil ; les chemins sont très-étroits, et bordés de part et d'autre de champs de maïs ; les paysans s'y tapissent en silence, et attendent les voyageurs. Ils laissent ordinairement passer devant eux, sans se montrer, celui qu'ils veulent dépouiller ; mais dès qu'il est de quelques pas en avant, ils s'élancent de différents côtés sur leur victime, et la dépouillent.

Lorsque les voleurs arabes du désert apprennent qu'il y a dans une maison de la ville voisine des provisions nouvellement récoltées, de l'argent ou des effets précieux, ils se réunissent trois ou quatre et entrent dans la cité au milieu de la nuit. Ils portent pour toute arme des sabres très-courts et une pioche ; leur corps, entièrement nu, est enduit de graisse, afin de glisser plus facilement entre les mains de ceux qui tenteraient de les saisir. Arrivés au pied de la muraille, ils plantent des petits piquets de bois avec lesquels ils l'escaladent sans peine ; les serrures cèdent promptement à leurs efforts, et ils enlèvent à la hâte et indistinctement tous les objets qu'ils rencontrent sous leurs mains. Quelques minutes leur suffisent pour dévaliser entièrement une maison. Il est rare qu'on les entende pendant qu'ils agissent, encore plus rare qu'on les prenne quand ils fuient.

Les Arabes sont naturellement fripons et de mauvaise foi, surtout dans leurs rapports avec les chrétiens ; tromper un *kafer* (impie) est pour ainsi dire une œuvre méritoire à leurs yeux. Aussi les vols domestiques sont-ils très-fréquents en Egypte, mais ils ne sont jamais considérables : ce que l'Arabe cherche dans le vol, ce n'est pas une richesse facilement acquise qui le mette à l'abri du besoin pour le reste de ses jours ; mais c'est une tasse de café, une pincée de tabac pour remplir sa pipe à l'heure même. Il n'a pas assez de prévoyance et de souci de l'avenir, dans sa vie générale, pour songer à voler des sommes importantes.

ÉTRANGE RENCONTRE.

En septembre 1833, je me rendais de Genève à la vallée de Chamouni. Vers la fin de la première journée, entre Cluse et Sallenches, on rencontrait la merveilleuse grotte de Balme, percée dans la montagne à 700 pieds au-dessus de l'Arve, qui arrose la vallée. Le gouvernement sarde, qui fait argent de toutes les curiosités de ce pays, a affermé l'exploitation de la grotte, ou, en d'autres termes, a concédé le monopole d'y guider les voyageurs, à une veuve savoisienne qui lui paie chaque année certaine redevance.

La *fermière* a dû faire, en outre, exécuter à ses frais des travaux considérables ayant pour but de substituer, dans le flanc du rocher, des rampes inclinées et faciles, à l'effrayante série d'échelles qu'il fallait jadis affronter, suspendu au-dessus de l'abîme, pour parvenir à l'orifice de la grotte.

Après avoir laissé ma monture dans la vallée, je me mis en devoir d'escalader la rude montée, sur les pas d'une jeune fille à l'accent et au caractère italiens, dont l'allure légère, la taille svelte et mignonne, le teint olivâtre, me rappelèrent la *Fenella* de Walter-Scott. Je ne ferai pas ici la description de cette caverne merveilleuse, du gouffre effroyable qui, sous la forme d'un puits, s'ouvre sous vos pieds à trois ou quatre cents pas de l'entrée, et laisse entendre le bruit des eaux souterraines qui traversent ses profondeurs.

Après avoir admiré toutes les beautés, toutes les bizarreries de nature qu'éclairait d'une lueur douteuse la torche de ma conductrice, je me disposai à redescendre, non sans avoir, sur son invitation, inscrit mon nom à la suite de ceux d'une foule d'honnêtes voyageurs jaloux de laisser pour la postérité une trace de leur passage. Je feuilletai machinalement le registre, lorsqu'un nom effacé d'une manière étrange, mais dont il était possible de deviner

encore les lettres, m'arracha une exclamation qui fit rapprocher ma jeune compagne.

« Pourquoi, lui dis-je, ce nom semble-t-il avoir été lavé? » Elle me regarda avec une expression d'intelligence extraordinaire, cherchant à lire ma pensée dans mes traits; puis : « Vous êtes bien Français, n'est-ce pas? » dit-elle. Sur ma réponse affirmative : « Eh bien, je vais vous conter l'histoire. » Nous sortîmes de la grotte, et tout en regagnant la vallée, elle me fit le récit suivant, dans un langage vif et coloré qui trahissait son origine étrangère, et dont j'essaierais vainement de reproduire la forme naïve :

« Il y a quelques mois, une société composée de trois jeunes voyageurs se présenta pour visiter la grotte. Je fus chargée comme d'habitude de les conduire. Peu après arriva un autre curieux avec un domestique, ma maîtresse fut obligée de leur servir de guide. En revenant du fond de la caverne, nous avions bien rencontré les nouveaux venus, mais l'obscurité ne permettait guère de distinguer leur visage, et mes voyageurs, qui paraissaient très-gais, n'avaient fait attention à eux que pour rire de leur accent.

» Ils allaient sortir, lorsque je leur rappelai, comme à vous, qu'ils avaient oublié d'inscrire leurs noms en arrivant. L'un d'entre eux, à qui les autres semblaient témoigner une certaine déférence, quoiqu'il parût être du même âge, me répondit qu'ils n'avaient pas l'habitude de le faire ; puis il se mit à feuilleter le registre par curiosité, lisant tout haut quelques noms et faisant des réflexions plaisantes sur certaines inscriptions. Arrivé au dernier feuillet, il jette un cri de surprise en prononçant le nom que vous avez remarqué.

» Les autres s'approchent, et tous trois se regardent un moment avec une expression singulière. Tout à coup le premier, saisi comme par une idée subite, reprend vivement le livre, et après avoir regardé de nouveau le nom : « Il est ici, s'écrie-t-il, » c'est lui que nous avons rencontré ! Mes amis, Dieu » nous le livre pour lui faire expier enfin son infa- » mie ! — Cherchons-le, » répondent les deux autres en s'élançant. Je restais, moi, interdite, ne comprenant rien à tout cela, mais effrayée de leurs cris et de leurs gestes, et ayant le pressentiment de quelque malheur.

» Ils m'arrachent ma torche des mains et s'enfoncent dans la grotte, heurtant dans leur précipitation, et sans paraître y prendre garde, les stalactites et les rochers. Mais bientôt, craignant de s'égarer à travers les passages, ils reviennent vers moi qui les suivais de loin, toute tremblante ; ils m'entraînent, me poussent devant eux en m'ordonnant de les guider.

» Nous parcourûmes ainsi plusieurs galeries sans rencontrer les voyageurs, que je devinais être l'objet de leurs recherches, et je commençais à espérer qu'ils étaient déjà sortis de la grotte, lorsqu'un bruit de voix assez rapproché vint me glacer l'âme. Les malheureux n'étaient séparés de nous que par l'angle d'un détour. A ce bruit, les trois jeunes gens s'élancent, en m'écartant, et, guidés par la lumière que portait ma maîtresse, ils se précipitent vers les étrangers....

» J'étais restée en arrière et n'entendis que confusément les premiers mots qui furent échangés ; quand j'arrivai près d'eux, celui qui paraissait le maître, saisi au collet et secoué avec fureur, demandait grâce, tandis que le domestique, tout effaré, intercédait à genoux pour lui. « Dans le gouffre ! dans le gouffre ! » cria une voix ; et repoussant le domestique, qui s'attachait à leurs habits, ils entraînèrent l'étranger vers le *puits* qui est au fond de la grotte. Lui s'accrochait de ses mains crispées aux stalactites, cherchant à s'y cramponner, et poussant des cris lamentables.

» Ses habits étaient déchirés, son visage et ses mains couverts de sang ; quelquefois il tendait les bras vers ma maîtresse et moi, en implorant secours avec des gémissements que je ne puis me rappeler sans frissonner encore ; mais notre épouvante était si grande, que nous n'avions pas même la force de crier. On le tira ainsi jusqu'au gouffre malgré ses efforts : là il essaya encore d'attendrir ses ennemis par ses larmes et par des protestations qui semblaient redoubler leur colère : « Infâme bourreau ! répétaient-ils, tu n'as pas eu pitié de ta victime ! Lâche ! ne t'attends pas à de la pitié. » Et ils le soulevaient, et déjà une moitié de son corps était au-dessus du gouffre.

» A ce moment ma maîtresse ne put se contenir ; elle se précipita entre eux, et saisissant avec force les pieds de l'étranger dont la voix semblait étouffée : « Grâce ! grâce ! mes bons messieurs, cria-t-elle ; grâce au moins pour moi, vous allez me perdre, me faire enlever le gagne-pain de mes enfants ; grâce ! grâce ! » La pauvre femme était toute en pleurs. Je m'étais mise à genoux aussi en criant grâce comme elle. Ils hésitèrent un instant, puis retirèrent à eux le corps, soit qu'ils fussent touchés de nos prières, soit qu'ils eussent voulu, ce que j'ai pensé depuis, effrayer seulement le malheureux. « Eh bien ! soit, dirent-ils après s'être consultés un moment, nous te faisons grâce de la vie, mais il faut une expiation digne de ta lâcheté : viens !... » Ils le ramenèrent alors à l'entrée de la grotte, pâle, tremblant, les yeux égarés et se soutenant à peine.

» Nous les suivions, presque dans le même état nous-mêmes, ne sachant ce qui allait se passer encore. Parvenus à l'ouverture, près de la table où est le registre, ils firent mettre l'étranger à genoux, malgré sa résistance. Il se croyait de nouveau près de ses derniers moments : « Misérable, lui dirent-ils, nous te condamnons à ôter ton nom infâme de ce livre qu'il déshonore ; » et comme il étendait la main pour prendre la plume sur l'écritoire : « Non, non, pas ainsi, s'écria le premier des trois, c'est avec ta langue qu'il faut l'effacer. » Il essaya de se débattre, mais, effrayé par leurs menaces, et la tête baissée de force sur le feuillet, il finit par obéir !.... puis ils le poussèrent honteusement hors de la grotte.

— Et leurs noms, interrompis-je, n'avez-vous pu les connaître ? — Non, répondit-elle, ils partirent sans le donner ; seulement j'ai su que le même jour un jeune homme, qu'on appelait Louis Bonaparte, était descendu à l'hôtel de Sallenches avec deux amis... »

Le nom à demi effacé était celui de sir Hudson Lowe... (*Gazette des Tribunaux*.)

L'IDIOT. — BALLADE.

« Réveille-toi, je t'en prie, ô ma mère !
» Mais voyez donc comme elle dort !
— Roger, la mort a fermé sa paupière. »
Roger ne connaît point la mort.

Roger est grand et toujours dans l'enfance,
Il vit heureux sans souvenir,
Il vit heureux, sans peur, sans espérance,
Et sans penser à l'avenir.

En lui donnant la mère la plus tendre,
Dieu lui fit une bonne part ;
Seule ici-bas, elle savait comprendre
Son œil stupide et sans regard.

Elle l'aimait d'une vive tendresse ;
C'était amour... c'était pitié.
Il chérissait sa mère avec ivresse,
Le ciel lui laissa l'amitié.

Elle était vieille, et sa jambe roidie
Ne pouvait plus se déployer.
Dans son fauteuil, immobile, engourdie,
Elle restait près du foyer.

Oh ! ce jour-là comme elle était malade,
Elle était triste, elle souffrait ;
Roger disait : « Ma mère est bien maussade,
» Et cependant je n'ai rien fait. »

Elle mourut ; et tout le voisinage,
En pleurant s'en vint l'entourer ;
Roger pleurait sans savoir davantage,
Et parce qu'il voyait pleurer.

La messe est prête et la tombe est creusée,
Du hameau la cloche a sonné,
De flots bénis la bière est arrosée ;
Roger était bien étonné !

Puis le convoi la porte au cimetière.
Roger le suivit sans effroi :
Quand le cercueil disparut sous la terre,
Alors il demanda : « Pourquoi ?

» Pourquoi, méchants, l'avez-vous enfermée ?
» Quand elle va se réveiller,
» Il lui faudra sa place accoutumée,
» Son grand fauteuil et son foyer. »

L'ombre est venue et la lune se lève ;
Dans le cimetière il est seul.
La terre est fraîche, il l'écarte et soulève
Sa mère dans son blanc linceul.

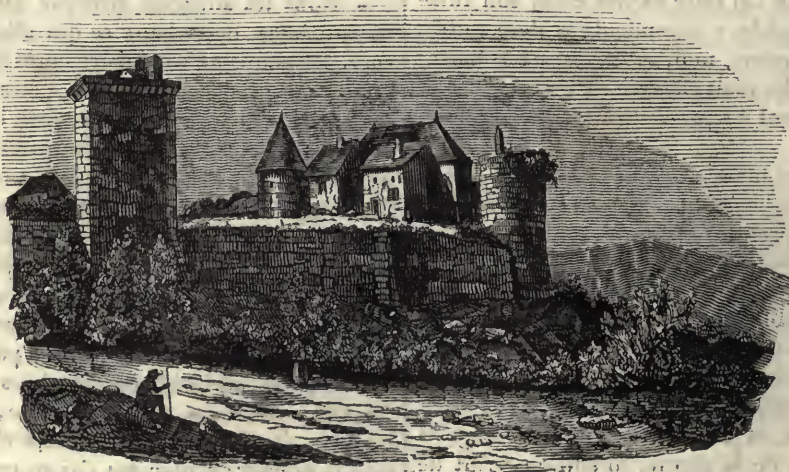
Le cœur joyeux il court à sa chaumière,
Pressant ce corps inanimé ;
Dans son fauteuil il a remis sa mère,
Et le foyer est allumé...

« Réveille-toi... car ta main est glacée,
» Viens, ton lit te réchauffera. »
Toute la nuit il la tint embrassée,
Et le matin il expira.

—

LE CHATEAU DE COUCHES.

L'origine de Couches, petit village du département de Saône-et-Loire, à quelques lieues d'Autun, remonte à une haute antiquité ; ce bourg occupe, suivant d'Anville, l'emplacement où Sacrovir fut défait par Silius, l'an 21 de l'ère chrétienne. Nous dirons peu de choses sur le château de Couches ; tous les voyageurs qui parcourent la route de Paris à Lyon, par la Bourgogne, ont dû remarquer ses belles ruines, nobles débris de l'époque féodale, qui s'offrent à la vue avec tout le grandiose des antiques constructions seigneuriales. Le château de Couches était célèbre dès le XIIe siècle, alors que les communaux commençaient à se rébellionner contre leurs sires ; plus d'une fois ses donjons noircis furent assiégés par une populace haletante, qui venait là, armée de pioches, pour obtenir quelques concessions. Aussi tous les restes de tours, ces murs de clôture d'un aspect si majestueux, frappent-ils vivement l'imagination en reproduisant à la pensée les coutumes d'un autre âge.



(Château de Couches.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

ISABEAU DE BAVIÈRE, REINE DE FRANCE.



(Isabeau de Bavière.)

ISABEAU DE BAVIÈRE.

1371—1435.

Isabeau ou Isabelle, fille d'Etienne II, duc de Bavière, et reine de France, naquit en 1371. Sa beauté, le crédit dont jouissait la maison de Bavière, le besoin qu'avait la France de se fortifier par une alliance en Allemagne, furent les causes principales de son mariage avec le jeune roi Charles VI. On a jusqu'à présent méconnu les caractères généraux du règne de Charles VI; il est essentiel de les préciser pour expliquer toutes les révoltes populaires de cette époque, et le rôle qu'y joua madame Isabeau.

Jusqu'à la mort de Charles V, le mouvement politique avait été purement bourgeois; les gens des halles s'étaient de temps à autre soulevés, dans les provinces surtout, mais ce n'était là qu'un retentissement de la révolte bourgeoise. Sous Charles VI, le peuple des campagnes agit sur l'administration; les bourgeois ne sont plus aussi turbulents, aussi jaloux de l'autorité royale; c'est le menu peuple qui s'émeut, et impose sa volonté, non-seulement à la cité, mais encore aux conseils du prince. Les riches bourgeois sont pour le parti de l'ordre et de la paix, ils montent le guet et garde, paient les redevances sans murmurer, mais les halles se révoltent, exigent des concessions. Le second fait remarquable de cette période, c'est la facilité avec laquelle la domination anglaise s'établit à Paris et dans la plus grande partie de la France. Sans doute la triste bataille d'Azincourt, la supériorité des archers anglais, contribuèrent à fonder la puissance de Henri V et du duc de Bedfort; mais jamais un gouvernement ne se consolide s'il n'y a sympathie et affection. Il faut bien le dire, cette affection existait; elle se retrouve dans le parlement, dans l'Université de Paris, dans le peuple des halles. La cause de Charles VI et du dauphin était celle des gentilshommes; le trône du roi anglais Henri V se liait aux intérêts de la bourgeoisie, des clercs et des métiers. On a fait de longs poëmes sur la joie qu'éprouva le peuple pour le rétablissement de Charles VII : il n'en fut rien. Le parlement, l'Université, les halles, en furent attristés. Chose curieuse! une des popularités de cette époque fut Isabeau de Bavière, dont nous allons tracer la vie; et Isabeau avait

signé le traité qui faisait passer la couronne au roi anglais!

Madame Isabeau fut conduite en France par le duc Frédéric de Bavière; elle vint à Amiens sous prétexte de pèlerinage, et y vit le roi, alors âgé de dix-sept ans; elle était parée avec luxe et magnificence, ce qui fait dire à Brantôme qu'elle est la première de nos reines qui a apporté en France ce goût effréné des beaux vêtements auquel les dames de la cour se livrèrent depuis sans retenue. Les épousailles eurent lieu à Amiens le 17 juillet 1385. Charles VI manda à ses bons bourgeois de Paris que la reine devait bientôt faire son entrée, et qu'ils se préparassent à la bien fêter. Les bourgeois n'étaient pas mécontents; à chaque grande solennité, la couronne leur accordait de nouveaux priviléges; « aussi, disent les chroniques, toutes les rues furent tendues de belles tapisseries, et il y avait, à chaque carrefour, diverses histoires et fontaines jetant eau, vin et lait. Ceux de Paris allèrent au-devant avec le prévôt des marchands, et grande multitude de peuple criant: *Noël! Noël!* Le pont sur lequel la reine passa était tout tendu d'un taffetas bleu à fleurs de lis; et il y eut un homme assez léger, habillé en forme d'ange, qui vint des tours de Notre-Dame à l'endroit dudit pont, et à l'heure que la reine passait, il lui mit sur son front une belle couronne. Et devant le Châtelet, il y avait un beau lit pour représentation du lit de justice en parlement. Le lendemain, Sa Majesté, pour festoyer sa femme, ordonna un grand tournoi avec joûtes à Saint-Denis; les chevaliers qui devaient joûter étaient menés par des dames vêtues de robes semées d'or, et les coursiers avaient au col de gros lacets d'or et de soie que les dames tenaient en leurs mains. »

Tous ces plaisirs et ébattements, dont les détails sont si divertissants dans les vieilles chroniques, durèrent peu. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, et on répandit le bruit d'une liaison adultère entre la reine et le duc d'Orléans, frère de Charles VI. Hélas! la faiblesse du monarque favorisait tous les désordres; des tailles exorbitantes furent levées; tous les bourgeois en accusèrent Isabeau et le duc d'Orléans. Le roi était alors dans un état complet de démence; la garde de sa personne avait été confiée à la reine, et le gouvernement de l'Etat au duc de Bourgogne. Nous avons déjà parlé dans de précédents articles des querelles qui divisèrent le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans, et de l'assassinat de ce dernier au mois de novembre 1407. Madame Isabeau vit la mort de ce prince avec une douleur profonde. Justement alarmée, elle s'éloigna de Paris où triomphait la faction du duc de Bourgogne; mais profitant bientôt d'une expédition qu'il fit en Flandre, elle revint dans la capitale avec la famille royale, et se fit déclarer gouvernante du royaume pendant la maladie du roi.

La reine ne songea plus dès lors qu'à se rendre maîtresse des affaires. Pour affermir son autorité, elle la fit confirmer par une délibération générale du parlement, des princes, des grands du royaume, et indiqua ensuite un lit de justice. Toutes ces mesures, mal concertées, n'arrêtèrent point le duc de Bourgogne, qui marcha de nouveau sur Paris. Le luxe et les prodigalités d'Isabeau avaient excité la haine des bourgeois; tout ce qui leur arrivait de malheureux, ils l'attribuaient à ses déportements. Un jour elle courut grand risque de se noyer sous le pont du Pec, et l'on ne manqua pas de dire que plus grande infortune lui arriverait, si elle ne se hâtait de payer ses dettes et de faire moins bonne chère en son hôtel, tandis que Sa Majesté le roi n'avait pas de quoi dîner, et que la nourrice du dauphin grelottait de froid, n'ayant pas de quoi se vêtir, s'il faut en croire le moine de Saint-Denis. Aussi, à l'approche du duc de Bourgogne, madame Isabeau fut obligée de se réfugier dans la Touraine.

La paix de Chartres, conclue en 1408, fit rentrer la famille royale à Paris. La reine alla habiter le château de Vincennes. C'est là qu'on dévoila ses relations coupables avec Louis de Boisbourdon, son grand-maître d'hôtel, jeune gentilhomme, l'un des plus braves du royaume. Le dauphin, qui avait découvert la triste conduite de sa mère, fit arrêter Boisbourdon; il fut appliqué à la torture, puis précipité à la Seine dans un sac de cuir, avec cette inscription: *Laissez passer la justice du roi.* Tous les officiers de la reine furent destitués, et elle-même exilée à Tours. Ce grand éclat produisit entre le fils et la mère outragée une haine que rien ne put jamais fléchir. Isabeau, captive à Tours, parvint à s'évader, et se rendit à Chartres, où elle proclama les premiers actes de son administration; elle créa un parlement, fit graver un sceau la représentant les bras étendus vers la France qui l'implore; dans toutes les lettres expédiées en son nom, elle s'intitule: « Isabelle, par la grâce de Dieu, reine de France, ayant, pour l'occupation de Monseigneur le roi, le gouvernement et administration de ce royaume. »

Alors tout fut double dans le pauvre pays de France: c'était l'image du chaos. Les Anglais y avaient une armée puissante, et profitaient de la guerre civile pour s'agrandir. Le duc de Bourgogne venait de périr à Montereau, et sa mort réduisit la France au dernier terme de ses misères. Cette catastrophe, qui avait été machinée par le dauphin, accrut l'ardeur de vengeance d'Isabelle; elle adressa à toutes les villes une déclaration fulminante contre le dauphin et ses complices, meurtriers du duc de Bourgogne; puis elle traita avec le roi d'Angleterre pour lui livrer la France. C'est à Troyes que fut conclu, en 1420, le fameux traité par lequel on régla que Henri V épouserait Catherine, fille de Charles VI et d'Isabelle; qu'après la mort du roi, il succéderait à la couronne; qu'en attendant il gouvernerait la France en qualité de régent, vu l'incapacité de Charles. C'était violer les droits de la nation, renverser les lois fondamentales du royaume. Tout fut consacré par le parlement, et la reine, entourée des deux rois Charles VI et Henri V, fit son entrée à Paris, où les halles la reçurent avec une magnificence merveilleuse.

En 1422, Charles VI ayant suivi au bout de deux mois Henri V au tombeau, Isabelle se trouva sans appui. Le peuple, dans ses caprices, brise le lendemain l'idole qu'il encensait la veille; au milieu même de Paris qui applaudissait naguère à toutes les mesures d'Isabelle, la reine manqua de tout, et traîna dans la misère sa vieillesse languissante. Le traité d'Arras accrut encore ses douleurs; ce traité, qui réconcilia Charles VII avec le jeune duc de Bourgogne, Philippe le Bon, fils de la victime de Montereau,

prépara la restauration du roi de France. Isabelle mourut à l'hôtel Saint-Pôl le 30 septembre 1435, dix jours après la signature du traité d'Arras; elle mourut, détestée des Français et méprisée des Anglais, ses alliés. Son corps fut porté par eau, pour éviter les frais, à Saint-Denis, n'ayant pour tout convoi que quatre personnes : ce fut l'abbé qui l'inhuma, pas un évêque ne s'étant présenté pour faire ses obsèques.

Silence... Elle fut reine! et l'on voyait encor
Briller sur son front pâle une couronne d'or.
Point de peuple à sa suite, et surtout point de larmes;
Un simple chevalier revêtu de ses armes,
Un serviteur, comme elle à la France étranger:
Dieu seul en ce moment semblait la protéger;
La prière, montant sur ses ailes de flamme,
Ne désespérait pas du salut de cette âme,

La grande croix d'argent, les grands cierges bénis,
Par des sentiers étroits marchaient vers Saint-Denis;
Et, d'un pieux respect conservant l'apparence,
Des moines tristement conduisaient son cercueil,
Pour qu'il ne fût pas dit qu'une reine de France
Descendît au tombeau sans cortége et sans deuil.

RECHERCHES SUR LES NAINS.

On doit entendre par nain un être chez lequel toutes les parties du corps ont subi une diminution générale, et dont la taille se trouve ainsi de beaucoup inférieure à la taille moyenne de son espèce ou de sa race. Cette définition, due à M. Geoffroy Saint-Hilaire, s'applique parfaitement à Mathias Gullias, ce nain de vingt-deux ans qui a été montré à l'une des dernières séances de l'Académie. Né de parents bien conformés, il a cessé de croître à l'âge de cinq ans. Sa tête est volumineuse, sa figure expressive et régulière, sans apparence de barbe; la poitrine est large et bien développée; la colonne vertébrale droite; les bras et les jambes proportionnés à sa taille de 3 pieds.

Les auteurs les plus anciens ont parlé des nains; ils en admettaient des peuplades entières dans les régions les plus arides et les plus desséchées de l'Afrique. Mais cette hypothèse est sans fondement, et l'existence des Troglodytes dans l'Abyssinie n'est pas plus digne de foi que celle des Pygmées, petits hommes que les Grecs supposaient toujours en guerre contre les grues. Abstraction faite de ces nations imaginaires, et de quelques histoires particulières, telles que celle d'un poëte nommé Philétas, si petit et si léger, qu'on était obligé de lui mettre des semelles de plomb pour l'empêcher d'être renversé par le vent, il est au moins incontestable que des nains ont été observés dans l'antiquité. Marc-Antoine en avait un dont la taille était de moins de 2 pieds, et auquel il donnait par dérision le surnom de Sisyphe. Domitien en fit rassembler un assez grand nombre pour pouvoir en composer une troupe de gladiateurs. Dans les temps modernes, on en voit sur le nouveau continent.

Lors de la conquête du Mexique, les Espagnols trouvèrent, dans le palais de Montézuma, plusieurs nains conservés pour l'amusement de ce prince. En Europe, la mode des fous de cour étant tombée vers la fin du XVIe siècle, ce fut aux nains qu'on accorda le triste privilége de les remplacer. Catherine de Médicis en avait réuni un certain nombre des deux sexes, entre lesquels elle se plaisait à former des mariages, qui presque toujours demeuraient stériles. On cite aussi une électrice de Brandebourg qui ne put davantage léguer une race de ces petits êtres aux plaisirs de la postérité. Cependant cette règle a ses exceptions. Les journaux anglais annonçaient, ces jours derniers, la naissance à Londres d'un nain de 13 pouces et demi, et pesant 1 livre 4 onces. Malgré sa naissance à terme et sa conformation extérieure parfaite, il n'a pas vécu plus d'une heure. Ce qui rend surtout ce fait remarquable, c'est la taille des parents. Loin d'être d'une stature ordinaire, comme on l'observe chez tous ceux qui engendrent des nains, don Santiago de Los Santos et sa femme Anna Hopkins sont nains eux-mêmes. Don Santiago est né à Manille. Abandonné à dessein dans une forêt, il fut sauvé par le vice-roi, qui le vit à la chasse et en eut pitié. Son père a 6 pieds et demi, et sa mère est d'une taille moyenne. Mais lui n'a pas plus de 25 pouces de haut, et il est âgé de quarante ans. C'est à Birmingham qu'il a fait connaissance de sa femme, âgée de trente et un ans, et plus grande que lui de 13 pouces. Tous deux se sont aimés dès le premier instant, et leur union a été célébrée dans cette ville le 14 juillet 1832. Don Santiago est doué d'une bonne constitution; il parle plusieurs langues, et aime la musique et les objets d'orfévrerie. L'eau chaude est sa boisson habituelle; les jours de fête il se permet seulement un peu de vin de France. Sa femme est remarquable par sa gentillesse; en un mot, c'est un ménage parfait.

Le nanisme peut n'exister que temporairement. M. Virey rapporte l'histoire d'un enfant nain, qui vers l'âge de quinze ans, se développa rapidement et ne tarda pas à atteindre 5 pieds. D'autres fois des sujets nés avec les dimensions normales s'arrêtent bientôt dans leur accroissement général, et restent toute leur vie au-dessous de la taille de l'adulte : c'est le cas de Mathias Gullias. Enfin des enfants, remarquables par leur extrême petitesse en venant au monde, sont nains à toutes les époques de leur existence. Ces trois genres de cas comprennent toutes les anomalies par diminution de la taille.

Les nains sont en général irascibles et turbulents. Chez eux la circulation et les autres fonctions s'opèrent avec plus de rapidité, puisque le tour et l'espace sont plus circonscrits; ils deviennent donc plus tôt pubères, et le cercle de leur vie étant plus promptement parcouru, ils sont vieux et cassés de bonne heure. Quelques-uns meurent caducs et infirmes avant vingt-cinq ans; d'autres poursuivent une longue carrière et conservent leur bonne santé dans un âge très-avancé. Les uns, comme le célèbre Bébé, sont presque idiots; d'autres, comme Borwilaski, gentilhomme polonais, montrent au contraire une intelligence peu commune. Jeffery Hudson, favori d'Henriette de France, reine d'Angleterre, fit preuve de courage; on sait qu'à la suite d'une querelle avec un nommé Croft, il ne craignit pas de l'appeler en duel. On se battit à cheval, au pistolet; Croft fut blessé à mort au premier coup.

Les causes du nanisme ne sont pas entièrement connues. Cependant le rachitisme produit le plus ordinairement ces arrêts dans le développement général

que l'on voit survenir après la naissance, et, par analogie, on est porté à lui attribuer de même ceux qui surviennent pendant le cours de la vie fœtale. Cette opinion est d'ailleurs pleinement confirmée par ce fait que presque tous les nains ont, dès leur première enfance, les caractères de ce qu'on nomme la constitution rachitique. Le squelette de Bébé présente des courbures évidentes dans l'épine dorsale et les os des jambes. Mathias Gullias est mieux conformé. On ne remarque chez lui aucune trace de rachitisme; son esprit est cultivé; il parle cinq langues : le croate, l'illyrien, l'allemand, le français et l'italien. Il monte à cheval, tire un fusil avec adresse, et cause agréablement. La puberté chez lui s'est déclarée à l'âge des autres hommes; il songe à se marier avec une personne de sa taille, qu'il a rencontrée en Italie.

CARICATURES DE LA LIGUE

CONTRE HENRI III,

APRÈS L'ASSASSINAT DES GUISES (1588).

Depuis quelques années les études historiques ont fait de grands progrès; des hommes de talent et de conscience ont secoué la poussière des vieux manuscrits, ils ont fouillé dans les bibliothèques où tant de richesses sont accumulées, et cette ardeur de recherches a jeté un jour nouveau sur les époques du passé. La Ligue, l'un des événements les plus importants de notre histoire nationale, a été de tous le plus mal connu, le plus mal jugé; les écrivains du XVIIIe siècle crurent avoir tout dit, parce qu'ils déclamèrent contre les *Seize* et contre le conseil de l'union; on traça l'histoire de la Ligue avec la *Satire Ménippée* et la fameuse *procession* caricaturée, deux documents d'une spirituelle vengeance. Il y avait cependant un point de vue plus élevé. « La Ligue, dit M. Capefigue dans son grand travail sur cette époque (1), ce fut la commune catholique défendant sa constitution, ses antiques usages auxquels elle resta profondément attachée lorsque les classes élevées les abandonnaient. La grande défense municipale de Paris par la Ligue n'avait rien de ridicule; le peuple mourait pour le saint de sa bannière, pour les libertés de l'Hôtel-de-Ville. Et quand nous avons vu les moines saisir encore une fois l'arquebuse, s'ensevelir sous les ruines de Sarragosse, est-il permis de se moquer de l'esprit religieux du XVIe siècle? Les temps changent; les mobiles de religion, de patrie et de gloire se modifient; l'héroïsme reste toujours une grande chose. Quand la vie est offerte en holocauste, il n'y a pas de place pour le ridicule. »

Nous allons chercher dans cet article à faire connaître sous son véritable jour l'organisation de la Ligue, le rôle qu'y joua la royauté jusqu'à la mort de Henri III; et nous dirons toute la nouveauté historique des deux gravures que nous donnons à nos lecteurs.

Henri III ceignit la noble couronne de France deux ans après les sanglantes exécutions de la Saint-Barthélemy. Le parti catholique était alors en pleine possession du pouvoir, aussi le nouveau roi s'empressa-t-il de lui donner des gages; il imprima à tous ses actes une couleur religieuse : les grandes processions, les visites des monastères, les saints pèlerinages, l'institution des confréries de pénitents : « Le roi, dit un vieil historien, séjournant à Paris le long du carême (1575), va tous les jours par les paroisses et églises, l'une après l'autre, ouïr le sermon, la messe et faire ses dévotions. Puis le dimanche 9 février, fête de Saint-Denis, le roi fit faire une procession générale et solennelle, en laquelle furent portées les reliques de la Sainte-Chapelle, et Sa Majesté y assista tout du long, disant son chapelet avec grande dévotion. La cour et le corps de ville s'y trouvèrent, ainsi que les princes, seigneurs et gentilshommes, hors les dames, que le roi ne voulut qu'elles s'y trouvassent, disant qu'où elles étaient il n'y avait point de dévotion. » Et le roi ne s'arrêtait point là; dirons-nous ses belles courses dans chaque communauté? « Il allait de côté et d'autre se promener avec la reine son épouse, visiter les monastères des nonnains, souvent par la fange et mauvais temps; et même le samedi 7 janvier, son coche étant rompu, fit bien une lieue à pied par le mauvais temps qu'il faisait, et arriva au Louvre qu'il était plus de minuit. »

Toutes ces démarches étaient en rapport avec les opinions de la ville de Paris; mais les Catholiques ne crurent pas à leur sincérité. Un tiers parti, désigné alors sous le nom de *politique*, s'était formé; son organisation militaire se plaçait dans le Languedoc, où il était complétement rapproché des Réformés; il avait à sa tête le prince de Condé, les maréchaux de Cossé et de Montmorency. La paix de 1576 entre Henri III et les Protestants éloigna de la royauté toute l'opinion catholique ardente, qui murmura hautement contre les concessions de la couronne. Dès lors, elle dut songer à s'organiser fortement elle-même, à choisir ses chefs, à fixer sa propre constitution. De là naquit la grande puissance de la Ligue. La pensée d'une ligue catholique était ancienne; elle formait comme la réaction au mouvement de la réforme de Luther; on en trouve des modèles pour toutes les provinces de la France dans les années qui forment la période de 1570 à 1575. Voici l'acte spécial de cette Ligue pour la province de Picardie : « Nous jurons et promettons de nous employer de toutes nos puissances à remettre et maintenir l'exercice de notre religion catholique, apostolique et romaine, en laquelle nous avons été nourris, et voulons vivre et mourir. Il sera levé bon nombre d'hommes de pied et de cheval, ainsi que les sommes et deniers nécessaires pour les mettre en guerre; Sa Majesté sera suppliée de les valider et autoriser, attendu que c'est pour employer en choses saintes et nécessaires. Et les provinces voisines auront si bonne intelligence, que chacune pourra aider et secourir l'un l'autre. Et si quelque catholique, après avoir été requis d'entrer en la présente association, faisait quelque difficulté ou traînait en longueur, il sera estimé ennemi de Dieu et déserteur de sa religion, rebelle à son roi, traître à sa patrie, et, du consentement de tous les gens de bien, abandonné et délaissé de tous, exposé à toutes les injures et oppressions qui lui pourront subvenir. »

On retrouve ces formes d'association pour la Bretagne, l'Anjou, la Provence, la Normandie; déjà le

(1) *Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV*; par M. Capefigue. 8 vol. in-8°. Paris, Dufey.

conseil du roi s'en inquiétait. Le projet de centraliser toutes ces ligues particulières dans une vaste résistance, idée simple, naturelle confédération des provinces, fut l'œuvre d'un avocat du nom de David. C'était un des chefs de la bonne bourgeoisie de Paris, un des parleurs dans les assemblées municipales. Depuis le dernier édit de pacification, il avait parfaitement démontré, en bons termes, aux universitaires, parlements et halles, qu'il était impossible de marcher plus longtemps avec une royauté qui pactisait sans cesse avec les Protestants. Ne pouvait-on pas trouver un moyen de sortir d'une hésitation perpétuelle? Et pourquoi n'élirait-on pas un chef, un conducteur de la sainte Ligue catholique? L'avocat David proposait de faire le voyage de Rome pour mettre la pieuse entreprise sous la conduite de notre saint Père le pape. Dans une petite assemblée, au parloir des bourgeois, il communiqua aux plus influents des quarteniers le projet qu'il avait rédigé dans l'intérêt de la maison de Guise, sincère et légitime représentant de l'empereur Charlemagne. D'après les idées primitives de l'avocat David, le duc de Guise n'était encore que le chef de fait de la royauté catholique; le pouvoir était provisoirement conservé à Henri III. Depuis on alla plus loin: puisqu'on élevait le duc de Guise, chef salué d'un grand parti qui était le peuple, pourquoi ne placerait-on pas la couronne sur sa tête? Pour ôter aux Valois et aux Bourbons le prestige de l'hérédité, on commença dans une suite de pamphlets à parler de la race capétienne, sur



(L'ajournement fait à Henri de Valois pour assister aux Etats tenus aux enfers.)

la carloyingienne, dont la noble expression vivait encore dans la maison de Lorraine.

Les esprits étaient partout préparés pour la grande association catholique, qui proclamait ainsi son chef et prenait ses précautions. On présentait requête et pétition au roi, afin que Sa Majesté fît un édit pour contraindre tous les sujets à faire profession de la religion catholique. Les hésitations du conseil de Henri III décidaient de plus en plus les Catholiques de province à s'affilier au vaste projet de la Ligue générale: « Dans tout mouvement d'opinion, dit M. Capefigue, il y a deux nuances; l'une qui remontre, se plaint et voudrait réformer sans détruire; l'autre qui conspire pour renverser. Il y avait de bons Catholiques qui s'associaient en province tout simplement pour entraîner le roi à favoriser la religion de ses ancêtres; les autres, au contraire, poussaient au trône M. de Guise sur la ruine des Valois. Par la marche naturelle des partis, la faction de Lorraine domina, parce qu'elle était active comme un complot, et que l'autre marchait simplement et paisiblement comme une amélioration. Quand il y a crise, les opinions timides se mettent en croupe sur une des opinions violentes; elles commettent tous les excès, et pourtant elles ne le voulaient pas! »

Un nouvel édit de pacification (1577) venait d'accorder aux Calvinistes la liberté de conscience, des places de sûreté, les prédications indépendantes, une juridiction mixte, des garanties d'avenir. Aussi la popularité de Henri III avait disparu; les pamphlets jetaient dans les esprits mille calomnies contre le roi; on l'accusait d'hypocrisie; dans toutes les paroisses de Paris, il y avait des prédicateurs ardents qui dénonçaient les faiblesses royales en présence de la foi menacée: « Dois-je vous dire, s'écriait Maurice Poncet, curé de Saint-Pierre-des-Arcis, la conduite

et actions déshonnêtes de ceux qui gouvernent l'Etat, l'édit de pacification qui fait triompher l'hérésie ; l'insolence, les scandales et les débauches des mignons parfumés! » Et prêchant le carême à Notre-Dame, il s'éleva avec force contre les confréries de pénitents qui comptaient Henri III parmi ses membres : « Ce sont tous gens pervers et débauchés, sociétés d'hypocrites et d'athéistes, qui commettent en secret choses épouvantables. J'ai été averti de bon lieu, qu'hier soir, qui était le vendredi de leur procession, la broche tournait pour le souper de ces gros pénitents, et qu'après avoir mangé le gras chapon, il eurent pour collation, la nuit, le petit tendron qu'on leur tenait tout prêt. Ah ! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu et de ses saints, sous le masque, et vous portez par contenance un fouet pendu à votre ceinture ! Ce n'est pas là, pardieu, où il faudrait le porter, c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous étriller très-bien; il n'est pas un de vous qui ne l'ait bien gagné ! »

La multitude s'irritait profondément en écoutant ces paroles ; les débauches royales dénoncées par la bouche d'un prêtre remuaient les entrailles. Pamphlets mordants, caricatures bizarres, tout poursuivait la personne de Henri III; et c'est pourtant avec ces documents de l'esprit et des agitations d'un peuple, recueillis dans l'espèce de caquetage parlementaire, connu sous le nom de *Journal de Henri III*, qu'on a écrit l'histoire d'un prince qu'il faut juger avec plus de calme. Nous, qui voyons aussi des satires mordantes, de spirituelles ébauches d'un crayon ennemi, n'est-il pas naturel que nous nous préservions de ces passions dans l'histoire. Dès que Henri III se sépara du parti catholique extrême, ce parti le flétrit plus qu'aucun autre, car ce qu'une opinion exagérée poursuit avec le plus d'acharnement, ce sont les timides et les modérés de sa couleur. Il n'était sorte d'accusation qu'on n'adressât au roi ; on ne peut dire toutes les folies qu'on lui attribuait pour ses mignons, jeunes hommes aux suaves manières, à la tournure efféminée. Nous trouvons à ce sujet, dans le travail de M. Capefigue, un passage que notre impartialité historique nous fait un devoir de citer.

« Je ne prétends rien juger et justifier, dit l'historien ; mais quand nous voyons ces braves jeunes gens : Schomberg, Quéluz, Maugiron, Saint-Mégrin, tirer l'épée avec tant de vaillance, courir aux duels comme à une fête; insouciants, exposer leur belle tête frisée à la mort pour le service du roi, n'est-il pas permis d'effacer quelques-unes de ces accusations que l'esprit de parti accumula ? J'explique cet abandon, cette vie intime de palais, à une époque d'assassinats et d'empoisonnements ; n'était-il pas naturel que le roi, en face tout à la fois des partis protestant et catholique extrêmes, se confiât à cette garde de jeunes hommes dévoués qui couchaient auprès de lui, et veillaient à sa conservation avec toute la tendresse de compagnons d'armes ? Quoi de plus naturel encore que Henri III récompensât cette fidélité par des postes de confiance quand tout le délaissait, et par des prodigalités méritées ? Et quoi de plus simple aussi que les partis, qui dénaturent tout, aient cherché dans ces témoignages d'une confiance abandonnée des rapports secrets et éhontés ? *Mignon* ne signifiait alors que de braves et nobles compagnons d'enfance, comme *menins* signifia plus tard les jeunes compagnons du dauphin. C'étaient tous de fols enfants de gloire et de dévouement qui se consacraient au service du prince, tandis que les partis extrêmes l'abandonnaient. »

Toutes les prédications contre Henri III fortifiaient la Ligue ; les causes qui l'avaient motivée prenaient ainsi chaque jour un plus grand développement; l'incertitude du roi dans toutes les questions de foi et d'intérêt religieux rapprochait les zélateurs ardents du catholicisme. La Ligue formait un corps, jetait les principes de son gouvernement ; ses actes circulaient parmi la bourgeoisie de Paris et dans les provinces ; elle avait adopté la maison de Guise, la seule fervente, la seule dévouée, la seule qui offrait des garanties au parti qui s'était confié en elle. Dans les villes on signait la charte d'union, comme le seul moyen de résister à la gentilhommerie territoriale dévouée aux doctrines calvinistes. Ces menées étaient publiques et avouées ; le parti catholique ne se déguisait plus. Aussi Henri III poursuivait-il de ses édits toute association qui se formerait sans l'assentiment de la puissance royale : « Mon cousin, écrivait-il au maréchal de Matignon, j'ai su que ceux du Rouergue, Quercy, Auvergne et Gévaudan, se sont ligués entre eux, et encore que ce soit sous prétexte d'empêcher ceux qui troublent leur repos, je doute qu'il y ait quelque autre chose sous cette couleur, qui ne pourrait que grandement préjudicier à mon service, et qui est directement contre mon autorité. Allez en Rouergue, et en ces quartiers-là ; faites séparer lesdites forces, ou au moins si elles étaient déjà debout, voyez qu'elles ne se grossissent et ne soient employées en nuls mauvais effets ; étant sur les lieux, vous verrez bien plus clair, et serez beaucoup plus à propos pour y remédier soudain comme il faut faire ; me rapportant à votre affection pour cette affaire, laquelle il ne faut négliger ; mais promptement, allez au-devant du mal. » Tout ceci ne décourageait pas la Ligue : elle était trop forte pour se dissiper devant quelques mesures de la couronne.

La ville de Paris, chef et tête de la sainte union, s'organisait alors pour prendre l'initiative dans le mouvement catholique qui se préparait sous le duc de Guise. La vieille constitution municipale de la cité s'adaptait parfaitement à tout projet populaire ; ses magistrats étaient élus par le peuple et les confréries bourgeoises : tels étaient les prévôts des marchands ; les quarteniers, chefs de quartiers, au nombre de seize ; les colonels ou centeniers ; les officiers du guet, ou dizainiers ; tous avaient un grand crédit sur la multidude qui se réunissait dans ses parloirs. L'autorité des magistrats de Paris s'exerçait sans contrôle; ils convoquaient les bourgeois, rassemblaient la garde de la ville ; ils fermaient ou ouvraient les portes à volonté, dressaient les chaînes, et tout habitant accordait obéissance aux ordres de messires les échevins. L'esprit tout catholique de Paris l'avait jeté dans la Ligue, et quand les agents du duc de Guise se présentèrent pour obtenir signature à la sainte union, toutes les confréries, tous les corps de métiers adhérèrent à la belle pancarte. L'organisation de la Ligue était merveilleusement adaptée à l'esprit du système municipal. Le conseiller d'Etat de Lezeau, qui nous a laissé de si précieux détails sur le mouvement populaire de Paris, s'exprime ainsi sur l'union : « Les

premiers qui travaillèrent à cette grande affaire de la Ligue, furent les sieurs de Rochibond, bourgeois de Paris, homme très-vertueux; Jean Prévot, curé de Saint-Séverin; Jean Boucher, curé de Saint-Benoît, et Mathieu de Launoy, chanoine de Soissons. Puis ils ajoutèrent à leur confédération et assemblées plusieurs autres, entre lesquels ils en choisirent seize qu'ils distribuèrent dans les seize quartiers de Paris, et pour ce, depuis, les plus zélés et affectionnés au parti, furent appelés les *Seize.* »

La colère du peuple éclata dans les journées des barricades (mai 1588). Le but du mouvement municipal de Paris était simple; il tendait à s'emparer du roi, afin de dissoudre le parti politique qui devenait une gêne pour la Sainte-Union. Les journées de la Saint-Barthélemy avaient été dirigées contre les Protestants, elles leur avaient arraché le pouvoir; alors on tentait la même révolution contre les Politiques, sous le duc d'Epernon. Henri III n'ignorait pas les projets décisifs des confréries de Paris; devait-il subir un conseil de ligueurs, abandonner ses amis pour constituer une administration toute dans les intérêts de l'union? C'était abdiquer la couronne; car le roi, aux mains des Catholiques, n'aurait plus eu aucune liberté d'action. Le conseil se décida à opposer la force à la force; il fit entrer dans la capitale quatre à cinq mille hommes de troupes suisses, bien armées, lesquelles devaient se rendre maîtresses des postes et des principales places qui dominaient la ville. L'approche de ces compagnies fit sur le peuple une impression profonde: où voulait-on en venir? chacun barrait ses portes, et fermait ses fenêtres. Le lendemain, tous les quartiers furent hérissés de barricades, et les troupes royales, partout attaquées, ne purent s'ouvrir un passage, ni se réunir en masse pour résister.

Le but principal du mouvement était, comme nous l'avons dit, de s'emparer de Henri III, de se saisir de ce grand point de ralliement pour le parti politique. Toutes les mesures avaient été prises dans cet objet par le duc de Guise. Il était donc important que le roi quittât Paris; affranchi de la rebellion, il pourrait facilement reconstruire son parti, devenir le point d'appui de tout ce qui se séparait de la Ligue. Il n'y avait pas d'autres ressources: « Sa Majesté, écrit un chroniqueur, sortit du Louvre à pied, une baguette en la main, comme allant (selon sa coutume) promener aux Tuileries avec une contenance gaie, ainsi qu'au plus joyeux jour qui lui eût su reluire. Son écurie était aux Tuileries. Là le roi monta à cheval avec ceux de sa suite qui eurent le moyen d'y monter; ceux qui ne l'avaient pas, ou demeurèrent, ou allèrent à pied. Il sortit par la porte Neuve, et, se retournant vers la ville, jeta contre elle quelques propos d'indignation, contre son ingratitude, perfidie et lâcheté. Il fut le soir coucher à Trappes, et le lendemain à Chartres, où peu à peu les siens se rangèrent à lui. » Le duc de Guise était ainsi maître de Paris; la bourgeoisie, les halles l'entourèrent d'une immense popularité, il fut mis à la tête du gouvernement et de l'administration de la ville.

Une transaction rapprocha Henri III du duc de Guise: il fut stipulé qu'on convoquerait à Blois les Etats-Généraux de la monarchie. Le catholicisme devait avoir majorité dans ces Etats. La Ligue était un grand contrat d'union et d'assurance mutuelle; elle avait des ramifications en chaque province, elle agissait par une seule pensée et sous une seule direction; la plupart des villes municipales étaient entrées dans ses intérêts; elle avait ses cahiers de doléances, ses ordres, ses volontés. Quand la majorité est ainsi organisée, il est difficile que les choix d'élection ne lui appartiennent pas. Le duc de Guise eut bientôt l'assurance que les Etats de Blois seraient entièrement à sa disposition: c'est ce qui arriva. Une erreur de l'esprit de Henri III avait toujours été, que son nom était encore une puissance sur l'opinion catholique; dans ses jeunes années, il avait rendu de grands services au catholicisme; devenu roi, cela s'était effacé. La qualité de chef de parti, son influence surtout, tient à la condition impérieuse de servir les caprices, les haines, les passions de ce parti; quand on secoue cette loi, on devient en exécration, et telle était alors la triste position de Henri III! Comment croire qu'il pouvait lutter de popularité avec le duc de Guise? Comment espérer qu'en foudroyant un coup d'Etat contre cette maison, il se substituerait à sa grandeur, à son influence? La race des Guises éteinte, il se serait élevé une autre famille, qui aurait été placée haut par la Ligue.

La pensée du roi s'arrêta cependant à l'exécution des princes de la famille de Lorraine: ils furent cruellement tués dans une des salles du château de Blois. D'où vint ce coup de force subit et désespéré? Qui l'imposa à Henri III? Il ne reste aucune délibération positive; mais tout porte à croire que l'assassinat des princes lorrains, que le coup d'Etat de Blois, fut conseillé par le tiers parti du duc d'Epernon, menacé lui-même du poignard par la Ligue, et qui, à la tête d'une armée, offrait ses braves hommes à la royauté mécontente. La nouvelle de la mort du duc de Guise et du cardinal son frère arriva au bureau municipal de Paris, comme à vol d'oiseau, « par un nommé Verdureau, qui échappa avant qu'on fermât les portes de la ville de Blois, et depuis a tant couru, qu'il arriva le lendemain sur les sept à huit heures du soir. » A minuit, les échevins, assemblés au bureau de la ville, se hâtèrent d'écrire à la famille de Guise, pour lui communiquer le funèbre message. Ils disaient au duc de Lorraine: « Monseigneur, vous entendrez par la dépêche de M. d'Aumale le malheureux acte commis en la personne de Monseigneur de Guise, ainsi que nous l'avons appris par deux courriers présentement arrivés. Cette nouvelle nous a réduits en telle perplexité et affliction, que nous ne vous en pouvons rien représenter; mais nous connaissons qu'il y va de la perte ou conservation de notre religion, et de tout ce qui nous est de plus cher en ce monde. Nous avons recours à Dieu, et à tout ce qu'il nous a donné de meilleur, pour de tout notre cœur embrasser sa querelle et la vôtre. En cette querelle, sa divine bonté nous a toujours assistés des princes de votre nom. Nous vous assurons, de notre côté, de nous; il vous en plaira faire état. Ce 24e décembre 1588, à minuit. » Jamais nouvelle n'eut un retentissement plus soudain, plus universel; le peuple des halles et des métiers, cette multitude qui s'était levée tout entière le jour des barricades, se réunit tumultueusement en armes. Chacun se rendit en foule aux sermons en sa paroisse; et le doc-

teur Lincestre déclara en chaire : « Que le vilain Hérodes, c'est-à-dire Henri de Valois, n'était plus leur roi, eu égard aux parjures, déloyautés et tueries par lui commises envers les Catholiques. » Ce fut le premier mot de la déchéance populaire prononcée par les halles contre Henri; en sortant, le peuple arracha avec furie les armoiries du roi qui étaient au portail de l'église, les brisa, jeta dans le ruisseau et les foula aux pieds.

L'on doit à M. Capefigue la découverte d'un précieux recueil sur la Ligue : c'est là où nous avons pris les deux gravures que nous publions aujourd'hui. Cette curieuse collection d'estampes, contemporaines de l'assassinat des Guises et de la mort de Henri III, était naguère enfouie dans les combles de la Bibliothèque royale; nous avons été des premiers à la parcourir, *et les premiers aussi*, nous donnons deux caricatures populaires contre Henri de Valois; elles ont été prises, sur l'original, unique en France, grossièrement gravé en 1589 *par Dubreuil, avec permission et approbation des docteurs de la faculté de théologie;* ces gravures, mieux que tous les raisonnements, font connaître l'esprit de la multitude à cette époque d'effervescence. Au-dessous de l'HERMITAGE PRÉPARÉ POUR HENRI DE VALOIS, on lit la légende suivante :

LES HERMITES INFERNAUX.

Laissez Henri, laissez les monastères humains,
Et cessez de hanter Feuillants et Capucins,
Qui sont les lieux auxquels avez fait l'hypocrite,
Et venez avec nous porter l'habit d'hermite.
L'hermitage est tout prêt, nous l'avons préparé,
Et de chêne et de fer tout à neuf réparé.

FRÈRE HENRI DE VALOIS.

O que je suis heureux de savoir où loger
Avec mes bons amis, qui jour et nuit sans cesse
Pour me désennuyer me chatouillent et caressent !
O bienheureux celui qui peut vivre avec eux,
Et qui peut comme moi leur être gracieux !

Au bas de l'AJOURNEMENT FAIT A HENRI DE VALOIS POUR ASSISTER AUX ÉTATS TENUS AUX ENFERS, on trouve également ces vers :

LE DIABLE.

Henri, je suis venu du profond de l'enfer,
Par le commandement du monstre Lucifer,
Afin de t'avertir qu'en la présente année
Mil cinq cent quatre-vingt-neuf, est faite une assemblée
De tels fautifs que toi. Tu as bien mérité
D'être le premier chef de la gent diabolique,
Car tu sais mieux qu'aucun les secrètes pratiques.

HENRI DE VALOIS.

J'ai si mal au talon que je ne puis trotter,
Mais je suis bien content si tu m'y veux porter.

Et ici en effet le diable le conduit aux enfers. Ces gravures étaient vendues dans les rues, elles entretenaient l'exaltation du peuple contre Henri III, et préparaient l'assassinat de ce malheureux prince; six mois après, à Saint-Cloud, Jacques Clément lui enfonçait son couteau dans la *panse*, comme le disent les pamphlets de l'époque, au grand applaudissement des Ligueurs.



(L'hermitage préparé pour Henri de Valois.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

CHILI. — AMÉRIQUE.



(Une vue de Santiago.)

CHILI. — SANTIAGO.

Santiago, capitale de la république du Chili, est situé au milieu d'une plaine unie et bien cultivée, couverte de plantations, et arrosée par deux rivières et autres ruisseaux descendant des montagnes. La plaine est entourée de forêts, dont une partie a été éclaircie pour faire place à des plantations. Le *litre*, qui est l'arbre *upas* du Chili, répand son ombrage sombre sur la plus grande partie de ces bois. Il est d'une nature vénéneuse si singulière, que, quand on le manie sans précaution, il affecte la peau d'une espèce d'érésypèle, et à cause de cette propriété, il est difficile de l'abattre. Les personnes qui font la sieste sous son ombrage s'éveillent avec des nausées et des vertiges, et sentent leurs paupières si enflées, que souvent elles ne peuvent continuer leur route sans guide. On dit que ceux qui dormiraient sous le *litre* pendant toute une nuit paieraient de leur vie leur imprudence, surtout si la rosée tombait abondamment.

On aperçoit de plus de trente milles la ville remarquable par le nombre de ses clochers et de ses tours blanches. Le fond de cet admirable tableau est formé par les Andes, qui s'élèvent majestueusement en immense amphithéâtre, et diminuent singulièrement par comparaison la hauteur des montagnes qui s'élèvent entre elles et la vallée.

En entrant dans Santiago, on trouve les rues étroites et mal pavées; mais à mesure qu'on s'approche du centre de la ville, l'aspect change entièrement. On voit de larges rues, bordées de belles maisons et de trottoirs de dalles de porphyre. La *Plaza Mayor* est spacieuse et bien entretenue. Au milieu s'élève une belle fontaine de bronze, entourée d'un bassin en pierres de taille. Autour se presse sans cesse la foule des *aguateros*, qui remplissent d'eau des barils qu'ils promènent à travers les rues sur des mulets.

Les édifices publics de Santiago, la cathédrale exceptée, sont tous bâtis en briques, et dans un très-beau style, surtout la *Casa de Moneda*. Cet hôtel isolé est situé sur une petite place, décorée d'une jolie fontaine. Il s'étend sur une superficie de deux cent cinquante pas environ, de chaque côté; il est haut de deux étages, et contient trois cours et une chapelle, dans laquelle on célèbre journellement la messe.

Le *Consulado*, où siége une Cour qui décide toutes les questions commerciales, et où sont établis les bureaux de la banque nationale, est situé dans la *Plazuela de la Campania*, en face de l'ancienne église qui appartenait autrefois à la Société des Jésuites. Près de cet établissement on remarque le collége fondé par ces Pères. Il est maintenant occupé par de jeunes élèves chiliens, qui reçoivent de nouveaux maîtres une éducation toute différente. A un autre côté de la petite place est l'*Aduana*, grande maison de douane, dans les cours de laquelle chaque charrette arrivant du port est obligée de conduire les

marchandises qu'elle a amenées. En face est le *Colisco*, vilaine salle de spectacle, qui cependant est toujours pleine le dimanche et le jeudi.

Le palais du président, dans lequel se trouvent tous les bureaux publics et la trésorerie, est un beau bâtiment de brique, dont la façade est en porphyre rouge ayant des pilastres du même marbre. Cet édifice avec la prison, *Carcel*, qui est bâtie dans le même style, et dont il paraît faire partie, forme un côté de la *Plaza*. On remarque encore la cathédrale, bâtie de pierres de taille, et le palais de l'évêque. Ce palais a été dernièrement converti en école pour les jeunes personnes. Là sont instruites les filles des principaux habitants; les langues anglaise et française font partie essentielle de leur éducation.

Parmi les églises et les couvents de Santiago, on remarque *Santo-Domingo*, *San-Francisco*, et *Santo-Agostino*. Dans la soirée du jeudi saint, les églises sont resplendissantes. Toutes rivalisent entre elles, exposant à la vue, dans cette soirée, tous leurs ornements d'or et d'argent. Les *custodias*, ou châsses qui renferment l'hostie consacrée, sont surtout d'une magnificence extraordinaire. Elles sont faites d'or massif et richement décorées de perles et de pierres précieuses. L'une d'elles appartenant à la cathédrale, a, dit-on, coûté plus de 300,000 dollars; et il y a trois ou quatre châsses dans la ville qui ont à peu près la même valeur.

Pendant toute la semaine de la Passion, mais plus particulièrement dans la soirée du jeudi saint, on voit se promener par les rues beaucoup de pénitentes, portant des voiles noirs, et se déchirant les épaules nues à grands coups de discipline. Une autre pénitence encore plus rude, consiste à porter une lourde croix de bois sur ses épaules, à quelques-unes des principales églises, ayant les poignets attachés aux bras de la croix. Les dévots doivent être suivis par des amis qui se chargent du soin de les empêcher de tomber. On conçoit que cette précaution est indispensable, car leurs mains n'étant pas en liberté, il suffirait d'un faux pas pour leur occasionner de graves blessures. On a vu beaucoup d'hommes robustes s'évanouir sous cette croix. Quand on a délié leurs bras, on a soin de ne les abaisser que par gradation, car autrement ils ressentiraient des douleurs horribles.

Le *Canada* est la principale promenade publique de Santiago. Les églises dans le Canada sont belles et nombreuses, et les jardins, qui appartiennent à des particuliers, sont les plus étendus de la ville. Pendant les mois d'été, les musiques des différents régiments en garnison à Santiago jouent tous les jours jusqu'à une heure avancée, et des garçons de café, portant toutes sortes de rafraîchissements sur des plateaux, viennent demander les ordres du public. Les *serenos*, espèce de watchmen, font des patrouilles continuelles, qui permettent aux nombreuses sociétés de rester à la promenade jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Les *serenos* ne sont admis qu'après avoir fourni un cautionnement. Tous les propriétaires des maisons sont tenus de payer une somme proportionnée à la valeur de leurs immeubles, aux caporaux et aux soldats de cette garde, et de leur côté ceux-ci sont passibles de l'amende ou de l'emprisonnement, en cas de négligence coupable. Les *serenos* sont obligés de crier l'heure et le temps tous les quarts d'heure; ils se servent en outre d'un sifflet très-aigu pour appeler leurs camarades, ou pour leur annoncer leur présence. Il entre encore dans les devoirs de leur emploi de faire parvenir de nuit des messages à quelque partie de la ville que ce puisse être, quand il s'agit de demander un médecin ou un confesseur; et cela a lieu en transmettant la demande de poste en poste, avec la fidélité, la discrétion, et presque la célérité d'une ligne télégraphique.

E. B.

L'INCENDIAIRE.

Dans un temps peu reculé, des incendies ravageaient une grande partie de nos provinces. Les uns attribuaient ces désastres, dont l'origine restait enveloppée d'un voile impénétrable, au fanatisme politique d'alors; d'autres à des vengeances particulières; d'autres enfin à des bandes de malfaiteurs échappés des bagnes et des prisons.

L'esprit public, avec juste raison, cherchait à connaître les coupables. Le peu de succès de son active surveillance augmentait sa légitime colère contre les auteurs invisibles de tant de forfaits.

A cette époque, l'un des départements voisins de la capitale avait plus à se plaindre que tout autre d'un fléau qui, chaque jour, ruinait et jetait dans la plus affreuse misère de nombreuses familles.

Un jeune homme riche, nommé Léonard ***, habitant de ce département et jouissant d'une considération acquise par sa famille, venait de perdre sa mère, dont la tendresse et les soins captivaient toutes ses affections. Le père, âgé de plus de cinquante ans, sentait le vide que cette perte laissait dans la maison, et il parlait souvent à son fils du besoin qu'il éprouvait d'avoir une compagne. Léonard, on ne sait par quel changement de sentiments, rejetait toujours l'idée d'une nouvelle union pour son père; ne lui déguisant pas d'ailleurs qu'une telle alliance serait contraire à ses intérêts, et que jamais il ne pourrait s'habituer à voir une nouvelle maîtresse dans la maison. Le père, prenant d'abord ses observations avec bienveillance, lui promit de ne point se remarier, si lui-même pouvait contracter une union avec une personne distinguée et capable d'être à la tête de la vaste exploitation de ses biens; que, dans ce cas, sa bru soulageant sa vieillesse, il l'aimerait comme sa fille et ne penserait plus à son premier projet. Léonard sentait bien la justesse des observations de son père; mais sa passion pour une jeune fille de dix-neuf ans, nommée Marguerite, l'empêchait de s'y soumettre.

Marguerite, employée dans la maison comme simple chambrière, avait captivé Léonard. Elle était belle, et s'était donnée à lui par suite d'un amour mieux senti qu'on ne le pourrait croire dans une femme de sa condition.

Le père de Léonard, qui n'avait renoncé à son projet de mariage qu'autant que son fils en ferait un lui-même, le pressait de se fixer, et lui proposait sans cesse quelque riche héritière; mais l'amour de Léonard pour Marguerite était tel, qu'il n'avait de désir

et d'yeux que pour elle; toute autre idée lui était devenue importune.

Ce fut sur ces entrefaites que le père de Léonard, reconnaissant enfin la nécessité de s'adjoindre une compagne qui réglât les intérêts de sa maison, et voyant que son fils ne consentait pas à se marier, se décide lui-même à épouser une riche veuve de son département.

Léonard apprit cette décision avec une peine qu'il concentra néanmoins, et qui lui aurait fait déserter aussitôt la maison paternelle, si Marguerite ne l'y avait retenu.

Il pouvait encore remédier à ce contre-temps, empêcher le changement qui allait s'opérer dans ses prétentions à la fortune de son père, qui se trouverait divisée par cette alliance; mais il n'avait plus même le raisonnement d'un homme de sens. La mort de sa mère lui avait causé un désespoir qui le rendait sombre et indifférent à toute chose; il y avait chez lui presque de l'abrutissement.

Le mariage du père fut arrêté, et le jour fixé pour l'union arriva. Léonard n'y assista pas. Le père, furieux de cette marque d'insubordination de la part de son fils, lui enjoignit de ne plus remettre les pieds chez lui.

Léonard, déjà froissé dans ses plus chers intérêts par le fait même du mariage de son père, fut exaspéré par cette dernière circonstance, et se promit intérieurement de venger et ses intérêts et son amour-propre compromis. Puis, il faut le dire, à ce projet de vengeance toute matérielle se joignait une idée en quelque sorte de fanatisme : il lui semblait que, du haut du ciel, sa mère voyait à regret une autre femme occuper sa place, et que la vengeance qu'il tirerait de son père serait à la fois pour elle et pour lui.

Léonard était toujours forcé, lorsqu'il venait visiter Marguerite, d'entrer dans la maison de son père furtivement et sans être vu.

Un soir il parut pensif, il quitta Marguerite plus tôt que de coutume, et descendit l'escalier sans lui dire adieu. Marguerite s'aperçut de son trouble, et, au lieu de se coucher, elle regarda machinalement à travers les vitres de sa croisée. Elle fut quelque temps absorbée dans ses réflexions. Enfin, un homme traversa la cour du château, tourna une lanterne sourde qu'il tenait à la main, mit le feu à la grange, et s'en retourna après avoir fermé la porte. Cet homme, c'était Léonard !

Pendant ces quelques minutes, Marguerite avait eu le temps de passer par mille sensations et de prendre une résolution ferme. Elle se leva, et, avant que le feu eût pu faire beaucoup de progrès, elle appela du secours, et, en un instant, tout le village fut sur pied.

L'incendie fit cependant des ravages horribles, et la police ordonna des recherches pour découvrir les coupables.

Alors se révéla en Marguerite un dévouement dont on a peu d'exemples. Son amour pour Léonard (car elle l'aimait véritablement) était un mélange de respect et de reconnaissance; elle ne songeait pas, elle, âme noble et pure, qu'il pouvait bien n'y avoir que de la brutalité dans celui de son amant. Elle croyait que c'était pour continuer de la voir et par attachement sincère pour elle, qu'il avait renoncé à plusieurs unions avantageuses; aussi l'aimait-elle de toute la force de son âme.

Le village entier savait que Léonard avait refusé d'assister à la noce de son père, et les paysans n'avaient pas été sans s'apercevoir de la haine que ce fils avait conçue pour la maison paternelle depuis qu'une belle-mère y était entrée. Ajoutons à cela que déjà son caractère sombre et bourru l'avait fait haïr de tout le canton; aussi les premiers soupçons planèrent-ils sur lui. C'était un cri général; un mot parcourait toutes les bouches : Léonard incendiaire !

Marguerite conserva toute sa présence d'esprit et résolut de sauver Léonard à quelque prix que ce fût.

Le lendemain de l'incendie, et avant que personne ne pût la voir, elle s'était rendue au lieu du désastre, et avait posé auprès des décombres encore fumants l'un de ses sabots avec un briquet et de l'amadou.

Le résultat qu'elle avait espéré ne se fit pas attendre. Des perquisitions furent faites, et le sabot de Marguerite éveilla les soupçons qu'elle désirait tant faire planer sur elle. On l'interrogea après avoir comparé l'autre sabot qu'elle avait laissé à dessein dans sa chambre.

« Est-ce vous qui avez porté à la grange ces matières combustibles ? demanda le juge d'instruction.

— Oui, monsieur, répondit-elle avec fermeté.

— Reconnaissez-vous ce sabot pour le vôtre ?

— Oui, monsieur.

— C'est donc vous qui avez mis le feu ?

— Oui, monsieur... »

Toutes ses réponses coïncidèrent avec celles-ci.

Léonard fut interrogé comme témoin, et, ce qu'il y a de plus horrible dans la conduite de ce monstre, c'est que toutes ses dépositions tendirent à confirmer la culpabilité de Marguerite.

Le jugement eut lieu, et la jeune fille persista à s'accuser; et, toutes les preuves parlant contre elle, elle fut condamnée à mort.

Pendant tout le procès, elle ne démentit pas un instant le dévouement de conviction et d'amour qui lui faisait sacrifier à Léonard jusqu'à sa vie et son honneur.

Il y avait déjà quelque temps qu'elle attendait la mort dans son cachot, lorsqu'un homme, qu'une sombre pensée semblait tourmenter, vint chez moi et demanda à me parler en secret. Je le reçus : c'était Léonard. Le remords l'avait porté à cette démarche; mais lui, criminel, n'avait pas assez de force pour sauver une innocente. Il aurait voulu le faire, mais sans se compromettre. Après l'aveu de son crime, dont j'avais promis sur l'honneur de ne point abuser, il me conjura de faire des efforts pour empêcher l'exécution de Marguerite. Je lui répondis qu'en ne négligeant aucune peine et en n'épargnant aucune démarche, il pourrait sans doute venir à bout de faire commuer l'arrêt de la Cour d'assises.

Il réfléchit quelques instants, et me répondit qu'il aurait certainement désiré que Marguerite ne mourût pas; mais que les démarches de cette nature demanderaient beaucoup de temps, et qu'un long séjour à Paris lui serait trop coûteux.

Je me transportai à la prison de *** pour voir cette malheureuse fille, et apprendre d'elle-même ce qui avait pu la porter à un tel excès de dévouement.

On me fit entrer dans son cachot. Sa figure était

calme, et elle me reçut avec empressement. Je lui parlai d'abord de sa position et des causes qui l'avaient amenée. Par degrés, je lui fis comprendre que je savais qu'elle était innocente... Elle eut l'air de se défier de moi.

« C'est faux, me dit-elle avec fierté; c'est moi qui ai mis le feu au château. Qui a pu vous dire un pareil mensonge ?

— Léonard, qui m'a avoué sa culpabilité.

— Oh! serait-il vrai, monsieur ? Quelle imprudence! Mais n'en dites rien! Quelle folie! Mais pourquoi, dans quel but vous a-t-il dit cela?»

Je ne savais que répondre.... « Pour vous sauver, lui dis-je.

— Oh ! il est si bon ! reprit-elle avec une expression angélique; il m'aime tant ! Mais, monsieur, n'en dites rien, je vous en conjure, je vous en supplie! Je veux mourir; je suis sans parents. Qui me regrettera? personne. Mais lui! il a une famille à qui il se doit, un honneur à conserver, dont la perte rejaillirait sur plusieurs ! Oh ! monsieur, par pitié, gardez notre secret! Une pauvre fille comme moi de plus ou de moins sur la terre, qu'est-ce que cela fait? Et puis, que sera-ce donc de mourir pour lui ? il a tant fait pour moi ! »

Je lui représentai de mon mieux qu'il ne fallait rien négliger si on pouvait la sauver...

Elle m'interrompit.

« Non, dit-elle, si je ne me faisais point coupable, il faudrait une victime à l'échafaud, une autre que moi; les soupçons se reporteraient sur Léonard. Oh! non, monsieur, laissez tout sur moi et contre moi, soupçons et preuves! D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, je veux mourir, et mourir pour lui surtout! »

Je quittai le cachot, le cœur rempli d'une sainte admiration pour Marguerite et d'horreur pour Léonard.

J'écrivis au garde des sceaux en le conjurant de surseoir à l'exécution de la pauvre fille. Il me dit qu'il y consentait, mais qu'il fallait nommer le vrai coupable.

Je me rendis chez un vénérable magistrat à qui je confiai tout, en lui demandant ses conseils. « Ne livrez pas le criminel, me dit-il, car au lieu d'une tête, le bourreau en aurait deux : Marguerite serait exécutée comme complice. »

Toutes les portes étaient donc fermées.

Marguerite monta sur l'échafaud. La population, qui se laisse impressionner par tout ce qui l'effraie, et exaspérée de la multitude d'incendies qui dévastaient les provinces, poussait des cris et des imprécations après la pauvre innocente, comme autrefois le peuple après les sorcières qu'on menait au bûcher. Et Marguerite, l'œil calme comme sa conscience, marchait la tête levée; et les assistants prenaient sans doute pour de la hardiesse et de l'effronterie ce qui était l'effet de la conviction intime d'une grande action et d'un dévouement digne d'une meilleure cause.

Sa fermeté ne s'est pas démentie, et l'échafaud, en l'envoyant à la justice de Dieu pour casser celle des hommes, entendit sans doute la voix de Marguerite donner une dernière parole de souvenir à Léonard.

Des témoignages aussi éclatants de la faillibilité humaine ne sont-ils pas des arguments bien puissants contre la peine capitale? Je conçois que de savants publicistes en proclament l'abolition dangereuse et surtout inopportune.... Peut-être ont-ils raison... Cependant, si, au moment de voter sur la peine de mort, l'exemple de la vertueuse Marguerite venait à se présenter à l'esprit du législateur, ce souvenir seul ne suffirait-il pas pour glacer tout à coup sa conviction d'un involontaire effroi, et changer dans sa main la boule noire, prête à sanctionner le maintien de ce châtiment épouvantable, parce qu'il est sans appel ?

APPERT.

LA NUIT DE NOEL.

Tandis que les flots du torrent
Inondaient la forêt par l'hiver dépouillée,
Une mère, à côté de son fils expirant,
Prolongeait sa triste veillée.
Muette et pâle de douleurs,
Dans sa cabane solitaire,
Elle pleurait... et sur la terre
Nul mortel n'a daigné s'informer de ses pleurs.
Sans se plaindre à l'Être suprême,
Elle a vu fuir tous ses amis :
Pauvre mère ! peut-être il faudra qu'elle-même
Du funeste linceul enveloppe son fils;
Son fils !... Elle succombe à ses tristes pensées.

Tout à coup du hameau les cloches balancées
Vers le temple des chants appellent les mortels;
On célébrait alors, au pied des saints autels,
Cette nuit chaste et fortunée
Qui vit naître l'enfant délices d'Israël;
Et, de rayons purs couronnée,
L'étoile de Jacob se montrait dans le ciel :
Sa miraculeuse lumière,
L'airain qui retentit de moments en moments,
Dans le cœur navré d'une mère,
Font naître par degrés d'heureux pressentiments.
Hélas ! à force de tourments
Elle avait oublié jusques à la prière.
Faible, le front couvert de deuil,
Confiant à son Dieu l'objet de ses alarmes,
De sa triste cabane elle passe le seuil,
Et bientôt les autels sont baignés de ses larmes.

« Toi ! dont le secours est promis
» Au chrétien souffrant et fidèle,
» Épouse du Seigneur, écoute-moi, dit-elle;
» J'abandonne pour toi la couche de mon fils.
» De tes demeures éternelles
» Daigne descendre dans ce lieu;
» Tu sentis comme moi les craintes maternelles,
» Tu tremblas pour ton fils, et ton fils était Dieu.
» Contre la tempête inhumaine
» Protége un lis mourant qui n'a plus de soutien;
» Mon enfant commençait à peine
» A prononcer le nom du tien.
» Ne m'en sépare pas; je l'entends qui m'appelle;
» De son lit de douleur je reprends le chemin;
» Adieu, je reviendrai demain
» Déposer son berceau dans ta sainte chapelle. »

Elle dit, et déjà ses pas
Se sont tournés vers sa chaumière;
Mais, au retour de la lumière,
Dans l'église rustique elle ne revint pas.
Les cierges des morts s'allumèrent,
Et devant le temple attristé,
Le soir, à leur pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent.

FRANCE. — CLERMONT-FERRAND
(Puy-de-Dôme).

FONTAINE DE SAINT-ALLYRE.

Parmi les curiosités dont le sol de la France est parsemé, on doit placer au premier rang la fontaine et le pont naturel de Saint-Allyre, faubourg de Clermont-Ferrand. Saint-Allyre posséda jadis un monastère fameux, placé sous l'invocation de saint Clément, pape, par saint Illydius, vulgairement nommé saint Allyre, quatrième évêque de Clermont, qui y fut enterré et qui donna son nom à ce lieu, qui auparavant portait celui de faubourg des Chrétiens.

Saint-Allyre doit toute sa célébrité à une source thermale d'une chaleur moyenne de 20 degrés, qui, quoique limpide et transparente, contient en dissolution des matières calcaires que dans son cours elle dépose sur tous les objets qu'elle arrose. Beaucoup de sources thermales, telles que les bains de Saint Philippe, près Badicofani en Toscane, ceux de Saint-Julien près Livourne, le lac de Bullicami près Viterbe, déposent aussi un sédiment calcaire; mais aucune d'elles ne contient ces matières en aussi grande abondance que la source de Saint-Allyre. Cette fontaine pétrifiante s'est bâtie elle-même un pont qui traverse le ruisseau de Tiretaine; il n'a qu'un arceau massif de pierre d'un seul bloc, long de 240 pieds, et qui, conservant toujours son niveau, malgré la pente du terrain, paraît à l'une de ses extrémités sortir de terre, tandis qu'à l'autre il a 16 pieds de hauteur, sur une largeur qui, croissant graduellement, finit par avoir 12 pieds. Quoique dans cette longueur il ait enveloppé quelques laves et autres matières étrangères, partout cependant il est calcaire, partout il est homogène. Tout est bizarre et irrégulier dans ces constructions spontanées; mais aussi tout en elles



(Pont de Saint-Allyre à Clermont-Ferrand.)

offre un sujet d'étude pour le naturaliste, d'admiration pour le vulgaire.

Maintenant le pont de Saint-Allyre est séparé de la source, qui, après avoir obstrué son premier lit, s'en est creusé un autre plus élevé, et aujourd'hui encore, si l'on n'arrêtait ses progrès, elle édifierait de nouveaux ponts et de nouvelles murailles; mais on a soin de démolir ces travaux incommodes à mesure qu'elle les produit.

L'antiquité de ce pont est telle que le vieux nécrologe de Saint-Allyre dit, en parlant de l'abbaye de ce nom :

Juxtà et fons saltûs pontem lapidescit in altum.

Le pont et la source qui l'a produit sont les plus remarquables de ces curiosités naturelles; mais ce ne sont pas les seules que renferme le faubourg de Saint-Allyre; on y trouve quelques autres sources qui produisent des effets analogues. Une partie des maisons est même bâtie sur une roche composée de ces dépôts calcaires.

La fontaine de Saint-Allyre est le but des excursions de tous les voyageurs qui visitent Clermont. Ses produits sont même devenus une branche de commerce pour les habitants qui déposent dans la source une foule d'objets de toute espèce, fruits, plantes, corbeilles, animaux, qui en peu de temps s'enveloppent d'un sédiment qui leur donne l'aspect de fossiles, et qui, suivant l'expression pittoresque employée par Pline, en parlant de la cascade de Terni, *lapideo cortice obducuntur*, se recouvrent d'une écorce de pierre.

Ces singulières pétrifications se vendent fort cher aux voyageurs, curieux d'emporter un souvenir de la fontaine de Saint-Allyre. E. B.

DOCUMENTS HISTORIQUES.

LE DUC DE FERIA ET LE DUC DE MAYENNE. — 1594.

Les grands jours de la Ligue touchaient à leur fin; Henri IV venait de se rendre maître de Paris, la bonne capitale, livrée par le duc de Brissac, et cet événement si grave avait jeté la terreur dans l'armée de la Sainte-Union. Quand une cause subit ses jours mauvais, la plaie qu'elle a le plus à redouter, c'est la division entre ses défenseurs. Les joies de la victoire étouffent souvent les ferments de discorde; il est rare qu'on se dispute dans une marche en avant; mais lorsque l'adversité commence avec ses froides réflexions, quand la défection s'annonce, et que l'avenir se noircit, alors les partis et les hommes se jettent à pleines mains les récriminations. C'est ce qui advint à la Ligue. La plus saillante de ces disputes se manifesta entre le duc de Feria, l'expression du parti espagnol, et le duc de Mayenne, modérateur timide, homme des termes moyens et d'ambition personnelle, qui ne secondait pas avec un entier dévouement la cause du roi d'Espagne, Philippe II. Il existe (1) une correspondance infiniment curieuse du duc de Feria et du duc de Mayenne, adressée au monarque espagnol; la plupart de ces lettres, inédites, sont d'une haute importance historique. Nous allons publier les deux principales; celles où les haines se manifestent violentes et sans déguisement.

« Sire, écrivait le duc de Feria à son souverain, je puis dire que jusqu'ici le duc de Mayenne n'a fait chose qui vaille, et a été plus pernicieux à la religion sous couleur de la défendre, qu'autre qui en ait prétendu la ruine; il n'a jamais eu autre considération que de son profit particulier, sans se soucier du général. Aussi il a perdu toute créance; nul aujourd'hui le regarde de bon œil, nul qui se fie en lui, même ses frères. Les politiques et faux catholiques comme lui ne le suivent que sur une espérance qu'il leur donne de faire bientôt la paix; les vrais catholiques le tiennent pour ennemi, connaissant qu'il les a trahis, après l'avoir élevé au degré d'honneur où il se voit, et l'avoir choisi pour leur chef, ne lui manquant que le nom de roi. Il a souillé ses mains, sous le manteau de la justice, du sang de ceux qui ont apporté le principal avancement à sa grandeur, et qui étaient les plus zélés catholiques de la France; il a livré à l'ennemi les principales places, et épargné le Béarnais au temps où il n'avait ni armée ni argent. Ce ne sont point soupçons, mais choses fort bien avérées. Je ne remarquerai les accidents auxquels il pouvait remédier, comme à la reddition de Meaux; il laissa perdre Dreux où étaient les meilleurs catholiques de France : la voix commune et publique est que ce fut de son consentement. Quand il rompit l'assemblée des Etats, n'était-ce point pour faire chose plus profitable à l'ennemi qu'à autre quelconque? Une partie à la vérité s'était licenciée d'elle-même, mais ce n'était pas assez pour effectuer ses desseins; il se résolut de partir de Paris, et laissa la ville en l'état que chacun sait, sans que les prières du légat, les miennes, ni celle des Etats, qui tous ensemble protestions du danger auquel il nous laissait, l'en pussent démouvoir. Les conseillers avec lesquels il conféra à son départ, étaient tous ennemis de la cause catholique, et entre autres le prévôt des marchands qui fut l'un de ceux qui lui cherchèrent de l'argent pour s'en aller; ce qu'il n'eût fait s'il n'eût bien su à quoi devait réussir le voyage. En toutes ses actions il a toujours fait connaître qu'il se défiait grandement des gens de Votre Majesté, et qu'il se fiait librement en ceux du parti contraire. Quand il fut à Amiens, qu'il livra la ville à l'ennemi, le maire d'Amiens lui a soutenu en présence que tout s'était fait de son consentement. Si je voulais poursuivre à conter de semblables traits, j'y serais jusqu'à la nuit et peut-être jusqu'au matin. Enfin il ne cessa jamais d'abaisser la puissance de Votre Majesté. L'on sait les paroles qu'il a tenues au duc de Guise, jusqu'à lui dire : « Quand viendra le temps où nous nous verrons avec une bonne armée contre ces Espagnols? » et l'expérience nous montre que, ayant par ci-devant été tenu le duc de Guise pour bien constant, sans nous avoir donné la moindre occasion de soupçon, maintenant que leur amitié s'est renouée, il nous donne beaucoup de sujets de défiances. Quant à l'affection qu'il a à la religion, on la peut connaître par les serments qu'il fit en pleine assemblée, et à moi en particulier, de se réputer à jamais serviteur de madame l'Infante. De tous ses serments il fait aujourd'hui fort peu de compte, disant que là où il est question d'affaires d'Etat on ne se doit que bien peu soucier des serments et promesses; et me souviens qu'à Paris, lui remémorant ce qu'il m'avait promis, il me répondit que les temps se changeant, les volontés doivent aussi changer. Une autre fois, comme nous disputions ensemble sur ce sujet, il me dit qu'on ne pouvait être bon chrétien et bon homme d'Etat tout ensemble. Puisque tels enseignements ont pris racine en lui, qu'il est de mauvaise conscience envers Dieu, ingrat à Votre Majesté, en discord et mauvaise intelligence avec ses propres parents, je ne sais quelle espérance d'amendement nous pouvons désormais espérer. Je suis bien d'avis que pour sûreté nous demandions la ville de Soissons être délivrée entre nos mains, en laquelle nous mettrons garnison pour Votre Majesté, sans y en avoir de française. »

Cette lettre, destinée à être tenue secrète, formait une dépêche spéciale adressée à Philippe II; c'était un de ces rapports intimes que multipliaient les ambassadeurs : mais la France était couverte de partisans sous la cornette blanche; la lettre tomba dans les mains de Henri IV. Esprit habile pour diviser ses ennemis, Henri s'empressa de la communiquer au duc de Mayenne, qui, bouillant de colère et de courage, s'adressa à Philippe : « Sire, j'ai reçu par les mains des ennemis la copie, plus l'original d'une lettre et avis du duc de Feria, pleine d'injures et de médisances contre moi, que Henri m'a envoyée, non pour me faire plaisir, mais pour m'exciter, et (par la mauvaise volonté qu'on me porte au lieu où je devrais espérer mon appui) chercher ma sûreté vers lui. Sire, je n'eusse jamais pensé que le désir de se venger de celui qui oncques ne l'offensa, eût tellement ôté audit duc de Feria l'usage de la raison, qu'il eût osé feindre et publier contre moi des calomnies et crimes si peu vraisemblables que le récit seul les fait con-

(1) Bibliothèque royale, manuscrit de Colbert, vol. 33, reg. en parchem.

naître pour impudents. Car l'ambassadeur de Votre Majesté se montre ignorant crasseux, vice qui n'est point excusable en personne de sa qualité, honoré d'une grande charge et par un grand roi; puis il se montre méchant, en ce qu'il essaie, contre ce qu'il sait, de diffamer la réputation d'un prince, homme de bien, le peignant comme une âme basse et abjecte. J'aurais bien mal employé mon temps, ma peine et mes périls, si j'avais acquis cette infamie en ne cherchant que l'honneur. Mais cet homme de peu de bien, qui n'en a point acquis, et auquel on en a peu laissé, ne me le saurait ravir, tant le désir de suivre la vertu est descendu en moi par la succession de mes ancêtres. Je lui ferai donc l'honneur qu'il n'a point mérité, qui sera de le faire mentir avec les armes, de sa personne à la mienne, ce que je supplie très-humblement Votre Majesté m'accorder, et vouloir excuser ma juste douleur, si je sors hors moi-même et du respect que je lui dois, parlant de cet imposteur qui a voulu si méchamment déchirer ma réputation. Lorsqu'il fut question de la conversion du roi de Navarre, je promis alors de faire ce que feraient d'autres princes et seigneurs du parti; d'y aviser et d'en résoudre, aussitôt que les forces seraient venues, et cela pour ôter tout soupçon de ne point reconnaître le roi de Navarre, après sa conversion, sinon que ce fût par le commandement de notre saint Père, condition répétée plusieurs fois en la présence de M. le légat, par moi et plusieurs autres princes. Qu'il me fasse honte si je n'ai été observateur de mes promesses, attendant ma ruine comme inévitable. Suivant d'autres chefs de l'accusation, je suis aussi celui qui ai fait livrer les principales places du parti à l'ennemi. Le misérable! le fourbe aveugle! Il prétend se justifier ainsi de sa tortueuse et mauvaise conduite. Mais la perte de ces places n'affaiblissait-elle pas d'autant mon autorité? S'il fallait faire la guerre, j'en devais être plus tôt ruiné; s'il fallait faire la paix, elle devait être moins sûre et moins honorable pour moi. Voulez-vous savoir au vrai, Sire, qui les a perdues? La mauvaise conduite d'aucuns de vos ministres pour avoir vu diverses choses qui les ont désespérés. Pour M. de Brissac, combien d'autres y ont été trompés comme moi! Je savais bien qu'il était fort avaricieux; mais pouvais-je entrer en soupçon qu'un gentilhomme de sa qualité, et qui détestait si bien le parti contraire, qui montrait même horreur de la paix plus qu'un autre, eût jamais voulu commettre une si lâche et si indigne trahison! C'est pourquoi je m'y laissai aller à lui donner le commandement de Paris, sur le rapport et à la prière des plus affectionnés de la ville. Avoir failli avec eux tous, et n'avoir pas découvert une méchanceté qui n'était connue que de Dieu seul, est-ce un crime particulier qui ne puisse être imputé qu'à moi, à la décharge même du duc de Feria, ce lâche impudent qui veut maintenant qu'on voie qu'il ne saurait faillir? Je finirai encore ma lettre par cette très-humble prière que j'ai déjà faite à Votre Majesté, de trouver bon que je justifie ma vie et mes actions passées, et fasse mentir le duc de Feria de tout ce qu'il a dit contre mon honneur, par le combat de sa personne à la mienne, que j'accepte dès maintenant en tel lieu et aux telles armes qu'il plaira à Votre Majesté ordonner. Bien certainement, Sire, j'ai souffert et dissimulé tant qu'il m'a été possible; mais le mal devient insupportable pour être sensible comme je dois à ce qui touche mon honneur, et être tant assuré de mon innocence que ce n'est pas le désespoir, mais le cri de ma conscience qui me met la provocation à la bouche. »

Ce défi chevaleresque, triste division des jours de disgrâce, eut beaucoup de retentissement, sans avoir de résultats positifs. Philippe II intervint pour apaiser les plaintes réciproques des ducs de Feria et de Mayenne. Il ne s'agissait pas alors d'accepter un défi, de vider une querelle personnelle dans la lice : des intérêts plus graves étaient en jeu.

LA NATATION

ET SON UTILITÉ DANS LA GUERRE.

« L'eau livrée à son indépendance, à ses mouvements naturels, c'est-à-dire tantôt profonde, tantôt rapide, tantôt calme, tantôt agitée, est une ennemie formidable avec laquelle il faut sans cesse lutter, qu'il faut sans cesse vaincre sous peine de mort. Cette lutte n'est autre chose que la natation. Nager n'est pas une faculté naturelle à l'homme; il n'a pas reçu du Créateur le don de nager, comme il a reçu celui de marcher, comme l'oiseau a reçu celui de voler. Il y a plus, la structure et la constitution de l'homme paraissent s'opposer à ce qu'il nage, car pour nager il est forcé de prendre des attitudes et des positions qui lui sont peu naturelles; il ne parvient à se diriger sur les eaux ou à s'élever dans les airs qu'avec le secours de l'art. »

Tel est le préambule d'un récent ouvrage publié par M. le vicomte de Courtivron (1). L'auteur s'est donné la tâche de faire ressortir l'utilité de savoir nager; car après la chasse, c'est le premier besoin que l'homme a dû éprouver. Privé du secours des ponts, ignorant la manière de construire des bateaux, il ne connaissait d'autres moyens de passer les rivières que de les traverser à la nage. Les inondations fréquentes auxquelles étaient exposés certains pays, la pêche dont vivaient certaines nations, et qui se faisait en poursuivant le poisson dans l'eau pour le prendre à la main, l'usage universellement reçu de se baigner dans les fleuves et sur les bords de la mer, le mettaient sans cesse dans la nécessité d'avoir recours à la natation. Aussi la voyons-nous en honneur chez les peuples les plus anciens, surtout parmi ceux qui habitaient les bords de la mer ou des rivières.

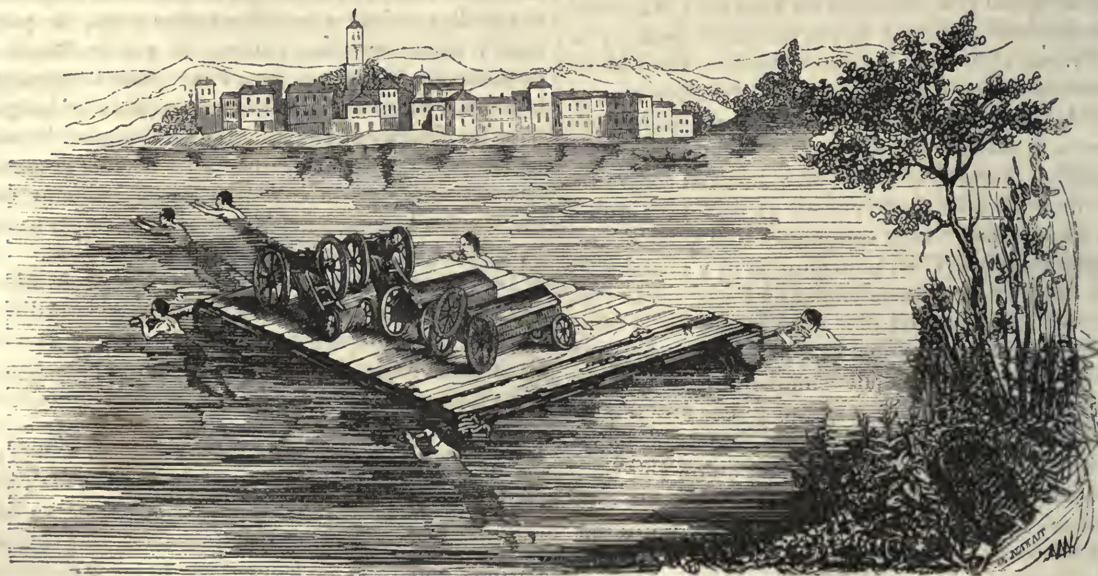
Le but principal de l'excellent travail de M. de Courtivron, c'est de prouver l'incontestable utilité de la natation appliquée à l'art de la guerre. Il a recueilli une foule de faits d'une lecture attachante; nous ne pouvons nous empêcher de citer le suivant : « Le blocus de Gênes est, par son importance et par les circonstances qui l'ont accompagné, l'un des épisodes les plus intéressants de nos guerres de la révolution. Rien ne saurait peindre l'extrémité où était réduite cette ville au mois de mai 1800. Sur soixante barques envoyées en France par le général en chef Masséna, pour ramener des subsistances, une seule avait pu échapper à la vigilance des croiseurs. Cependant les officiers, successivement dépêchés pour faire

(1) *Traité complet de natation. Essai sur son application à l'art de la guerre;* par M. le vicomte de Courtivron, officier supérieur. — Vol. in-8°, chez Piban de La Forest.

connaître la situation de l'armée, ne craignaient point d'affronter les périls de la traversée pour rapporter les réponses de Bonaparte et les avis des secours si souvent promis et si impatiemment attendus. La généreuse audace de ces officiers eut souvent plus de succès que les démarches intéressées des marins du pays. Parmi ceux qui se dévouèrent ainsi pour pénétrer jusqu'à Gênes après en être sortis, il faut remarquer le chef d'escadron Franceschi, devenu plus tard l'un des généraux les plus recommandables de l'armée. Le 26 mai, monté sur une embarcation que conduisaient trois rameurs seulement, il avait traversé, à la faveur de la nuit, la croisière anglaise, et était arrivé jusqu'à la chaîne des chaloupes les plus rapprochées de la place, lorsque le jour le surprit. Il se trouvait au milieu de la rade, à plus d'une lieue du rivage, et exposé au feu croisé des bâtiments. L'un des rameurs est tué, un autre blessé, Franceschi ne peut plus éviter d'être pris sur son frêle esquif. Dans cette extrémité, il attache ses dépêches autour de son cou, au moyen d'un mouchoir, se dépouille de ses vêtements et se jette à la mer pour gagner le rivage en nageant; mais il pense bientôt qu'il a laissé ses armes qui vont devenir un trophée pour l'ennemi, il retourne à l'embarcation, prend son sabre qu'il serre entre ses dents, nage longtemps encore, lutte opiniâtrément contre les vagues, et aborde enfin presque épuisé par la fatigue. »

La gravure qui accompagne cet article représente un radeau conduit par des soldats nageurs. Jusqu'à ce jour, quand on s'est servi de radeaux pour le transport des pièces et bagages d'artillerie, des hommes les dirigeaient avec des rames et des avirons, mais non sans beaucoup de peine et de bruit, vers le point où l'on voulait aborder. Un moyen certain d'éviter le bruit serait de remplacer les hommes qui sont sur le radeau, leurs rames et leurs avirons, par des soldats nageurs. Six de ces soldats, dont quatre seraient placés aux angles du radeau et deux par devant, le conduiraient avec facilité et en silence jusqu'à la rive désignée; nous disons avec facilité, parce qu'on ne saurait croire combien il faut peu de force pour faire mouvoir dans l'eau les corps les plus lourds. La simple pression du doigt d'un nageur suffit pour imprimer un léger mouvement à la poutre la plus pesante.

C'est M. le vicomte de Courtivron qui a exécuté ce petit modèle de radeau pour le transport de l'artillerie en campagne. Il est composé de quatre poutres qui s'enchâssent par les extrémités et forment un carré long. L'espace qui se trouve entre les poutres est couvert par des planches très-fortes, et aux angles de ce carré sont placés des tonneaux vides entourés de bandes de liége; ces tonneaux servent de support au radeau, et permettent de le charger d'un poids énorme. Les six soldats nageurs l'emporteraient nécessairement, sans autre secours que celui de leurs bras et de leurs jambes, sur les hommes que l'on est obligé de placer sur les radeaux. Les rames, les avirons et l'espèce de gouvernail que l'on adapte quelquefois aux radeaux comme aux trains de bois, deviendraient ainsi inutiles. « Des officiers de génie auxquels j'ai fait voir mon modèle de radeau, dit M. de Courtivron en terminant, ont pensé qu'une certaine quantité de vessies placées autour de cette machine, et à une petite distance les unes des autres, lui donnerait une force étonnante pour supporter les charges les plus lourdes. Je partage leur opinion, et suis persuadé que ce procédé serait très-économique. Je laisse aux ingénieurs le soin d'appliquer mes idées aux machines qu'ils pourraient faire construire pour le transport de l'artillerie. J'ai cherché à remplir ma tâche comme nageur, en leur offrant les moyens de faire aborder les radeaux avec plus de sûreté et avec autant de promptitude que par le mode en usage jusqu'à présent. »



(Radeau pour le passage de l'artillerie.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

CHILI. — AMÉRIQUE.



(Une vue de Valparaiso.)

CHILI. — VALPARAISO.

Après Santiago la ville la plus importante du Chili est Valparaiso, qui est en quelque sorte le port de la capitale. En entrant dans le port de Valparaiso, on est tout surpris de voir que cette ville ne justifie en aucune manière son nom de *vallée du Paradis*. Les hautes montagnes dont elle est entourée au midi et à l'est sont presque stériles, et ne paraissent pas susceptibles de culture. A peine sont-elles couvertes d'une végétation rabougrie, qui laisse entrevoir un sol de couleur rougeâtre. Quelques arbustes étiolés, quelques aloès croissent dans les *Quebradas*, aux ravins profonds et rocailleux, dont les torrents ont sillonné les montagnes. Les collines s'élèvent si brusquement du rivage de la mer qu'il n'y a de place que pour une rue qui conduit de la *Recova*, ou marché, à un espace découvert sur la grève, appelé la *Xarcia*, qui tire son nom d'une corderie établie dans ce lieu. On y trouve encore un marché principalement destiné aux fruits et aux légumes.

A peu de distance de ce marché se trouve le *bosquet des Amandiers*, ou *Almendral*, le plus considérable des faubourgs de Valparaiso. La ville proprement dite est désignée sous le nom de *Puerto* (le port). L'*Almendral* ne se compose que d'une rue très-longue et très-large, et de nombreuses maisons de campagne, avec de beaux jardins, et des plantations de pêchers; c'est sur le bord de la mer, dans cette partie de la baie, que les pêcheurs construisent leurs cabanes, et viennent amarrer leurs canots. C'est aussi là que sont établies les *Matanzas* ou boucheries. Il se passe rarement une année, sans que quelque violent incendie se déclare dans cet assemblage de huttes, dont le toit est couvert de feuilles de palmiers, et qui sont ordinairement tapissées de peaux grasses. Lorsque l'incendie est excité par les vents alisés, il devient souvent impossible de sauver même les bestiaux.

La principale rue du port, qui n'est autre chose que la partie qui s'étend du *Resguardo* ou maison des douanes, à l'arsenal, est la *Planchada*, qui suit le rivage de la mer. Avant le tremblement de terre de 1822, il n'y avait qu'une seule maison de quelque importance de ce côté du port; aujourd'hui, on y trouve une très-belle rangée de bâtiments, décorés de balcons, et ayant des boutiques au rez-de-chaussée.

Valparaiso est une des places marchandes les plus importantes de l'Amérique du sud. En 1821, les recettes de la douane s'élevèrent à 460,000 dollars, tandis que, sous la domination espagnole, elles n'en produisaient annuellement que 26,000, terme moyen. Quatre forts servent à contenir les ennemis au dedans et au dehors. Les principaux édifices sont: l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, la cathédrale et les couvents de Saint-François, de Saint-Augustin, de la Merci et de Saint-Dominique. La population de cette ville n'était que de huit à dix mille âmes avant 1826; elle en compte aujourd'hui seize à dix-huit mille. La distance qui sépare cette ville de Santiago est de 30 lieues environ; on peut y aller en voiture, mais les transports de bagages et de marchandises se

font à dos de mulets, ou dans de grands chariots traînés par des bœufs. On traverse plusieurs plateaux qui communiquent entre eux par des côtes escarpées, et on s'élève ainsi jusqu'au sommet de la *Cuesta de Prado*, d'où l'on descend dans la plaine de Santiago.

Valparaiso offre un bon ancrage la plus grande partie de l'année, c'est-à-dire depuis septembre jusqu'en avril inclusivement, et il s'y trouve une grande quantité de provisions à bon marché. L'eau seule est loin d'y être bonne, et il est difficile de s'en procurer, toute celle qu'on emploie dans le port étant achetée aux *Aguateros*, ou voituriers d'eau qui l'apportent sur leurs épaules, renfermée dans de petits tonneaux, de l'intérieur des terres.

Le mont *Allègre*, qui domine la côte de Valparaiso, est couronnée de maisons de campagne, d'où l'on a la vue la plus magnifique ; d'un côté le regard peut plonger dans des vallées sombres et fertiles, se reposer sur les cimes sauvages des hautes montagnes, ou planer sur l'immensité de l'Océan Pacifique.

Beaucoup de *quebradas* ou ravins s'enfoncent très-avant dans les montagnes. Au fond de ces ravins coulent de petits ruisseaux inoffensifs, pendant les chaleurs de l'été, mais qui, rapidement gonflés par les pluies d'hiver, deviennent de larges et impétueux torrents. C'est ainsi que, tous les ans, beaucoup d'habitations sont détruites, et qu'un grand nombre de personnes perdent la vie ; mais malgré toutes les représentations possibles, les indigènes rebâtiront, le printemps suivant, sur le même terrain d'où leurs chaumières auront été déracinées. Tous les *quebradas* sont singulièrement peuplés, surtout par des blanchisseuses qui forment la classe la plus nombreuse de Valparaiso. Nous devons cependant excepter celui de Saint-Augustin, situé en face du lieu de débarquement, où le théâtre est bâti sur l'emplacement d'un couvent abandonné, et ceux de *San-Francisco* et *Santo-Domingo*, dans l'un et l'autre desquels se trouvent des églises attachées à des monastères, et quelques-unes des principales maisons particulières. Dans les montagnes situées entre ces *Quebradas*, appelées par les indigènes *El Arayan*, et la *Cordillera*, se trouvent aussi de vastes quartiers (*barrios*), qui contiennent une population très-nombreuse appartenant surtout à la classe inférieure. Les *Ranchos*, ou chaumières de la plus petite espèce répandues sur les sommets des différentes collines, sont innombrables.

Je ne terminerai pas cet article sans parler du terrible événement qui, il y a peu d'années, a failli détruire entièrement Valparaiso. Le 19 novembre 1822, tout le pays fut ébranlé par un tremblement de terre, qui se fit sentir au midi jusqu'à l'Archipel de *Chiloe ;* c'était de mémoire d'homme le plus violent qu'on eût ressenti, et il frappa de terreur même les étrangers qui avaient été accoutumés à de semblables phénomènes dans d'autres pays. Le jour avait été extrêmement calme, et brûlant pour la saison, et la mer avait été houleuse, sans aucune apparence de vent.

A dix heures et demie du soir, le premier choc se fit sentir. Heureusement il ne fut pas très-violent, de sorte que les habitants eurent le temps de quitter leurs maisons. Après un moment d'intervalle, une autre secousse fut si forte qu'au bout de quelques secondes, toutes les églises de Valparaiso n'offrirent plus qu'un amas de ruines. Le palais du gouverneur, presque toutes les maisons particulières, et même la plus grande partie des *Ranchos*, furent détruits ou rendus inhabitables Les maisons de l'*Almendral* en particulier, bâties sur un sol sablonneux, furent si brusquement renversées qu'un grand nombre d'habitants périrent dans les ruines. Au même endroit, l'église de la *Merced* fut plus maltraitée que toutes les autres, bien qu'elle eut été bâtie si solidement, que la tour de brique ne se rompit pas en tombant. Un grand nombre d'habitants furent tués tout d'un coup dans leurs lits ; d'autres, qui étaient sortis précipitamment de leurs maisons, furent écrasés par des tuiles ou des pans de muraille, en essayant de fuir par des rues étroites. La confusion était horrible ; toutes les rues, toutes les places publiques étaient encombrées de fuyards, frappés de terreur, et la plupart à moitié nus, car la plus grande partie d'entre eux s'étaient élancés de leurs lits à la première alarme, et n'avaient pas eu le temps de s'habiller. On voyait en même temps des troupes de brigands errer dans les rues désertes, et profiter de cette horrible occasion de pillage. Enfin, des incendies éclatèrent dans plusieurs parties du port et de l'Almendral, parce que le chaume desséché des *Ranchos* vint tomber sur des âtres qui sont toujours au milieu des huttes.

Ce tremblement de terre ne maltraita pas seulement Valparaiso, car il étendit ses ravages sur toutes les villes et les villages environnants.

On oublie promptement des malheurs de cette espèce dans les pays où l'on est accoutumé à les essuyer. Aussi, au bout de quelques semaines, les habitants se mirent à rebâtir leurs maisons sur le même emplacement qu'elles occupaient. Les bâtisses, du reste, se font en très-peu de temps, car toutes les maisons, au Chili, se construisent avec des *adobes*, ou briques cuites au soleil, et dans les ruines d'une maison on trouve aisément des matériaux pour en bâtir une autre. E. B.

LE TASSE.

L'aigle immortel de Méonie,
Le chantre d'Achille et d'Hector,
Sur les campagnes d'Ausonie
A déployé ses ailes d'or :
Au sacré tombeau de Virgile
Il vole, du laurier fertile
Cueille le plus jeune rameau,
Et vient dans les murs de Sorente
Parer de sa feuille odorante
Le front d'un enfant au berceau.

A peine tes jeunes années
Auront fui sur l'aile du Temps,
Enfant aux nobles destinées,
La Gloire applaudira tes chants.
Telle, sous le ciel de Golconde,
La tige naissante et féconde
S'enrichit d'heureuses primeurs ;
Le jour le plus pur la colore,
Et les fruits qu'elle fait éclore
Devancent la saison des fleurs.

J'entends le clairon héroïque :
Clorinde, Tancrède, Aladin,
L'Asie, et l'Europe et l'Afrique,
Se choquent aux bords du Jourdain.
Dans les profondeurs du Tartare
La trompette rauque et barbare
Appelle aux combats des enfers ;
Et des milices immortelles
L'archange aux flamboyantes ailes
Guide les drapeaux dans les airs.

Mais, sur les plaines de Neptune,
Quel char aux suaves odeurs
Porte aux îles de la Fortune
Ce guerrier qu'enchaînent des fleurs?
Renaud, oubliant Idumée,
De la pelouse parfumée
Y foule la molle fraîcheur :
Vainement sa gloire en soupire,
Armide a vaincu d'un sourire
Ce bras qui semait la terreur.

Ah ! d'une Armide plus touchante
Il connut le charme vainqueur,
Le jeune cygne de Sorente !
Heureux s'il cachait ton bonheur !
Léonor, ta douce féric
Le retient dans l'île fleurie
Où s'ouvre la rose d'amour.
O revers ! ô terreur profonde !
L'île s'ébranle, le ciel gronde,
Et le charme fuit sans retour.

Dans ces cachots, dans ces ténèbres,
Quel est le criminel aux fers ?
Il pleure.... sur ces murs funèbres
Sa main vient de tracer des vers,
Ah ! c'est le peintre d'Herminie,
C'est le Tasse, c'est le génie;
Mais c'est le génie insensé ;
Les douleurs ont usé son âme :
De longs regrets, un cœur de flamme
Restent seuls au Tasse éclipsé.

Barbare Alphonse, dont l'outrage
Ote un grand homme à l'univers,
Tremble ! le monde d'âge en âge
Entendra le bruit de ses fers.
Vengeur du faible qu'on opprime,
Dieu ne garde pas seul au crime
Une affreuse immortalité :
Comme lui l'histoire équitable
Condamne un prince inexorable
A l'infernale éternité.

Aux yeux de l'auguste victime
Le Destin, lassé de punir,
Fait briller l'espoir légitime
D'un plus favorable avenir.
Sur ces bords que le Tibre arrose,
Où l'ombre d'Ennius repose
Dans le tombeau de Scipion,
J'entends la ville aux sept collines
Répéter les hymnes divines
Du chantre immortel de Sion.

Oui, Rome ! devance l'histoire,
Venge le Tasse, il vit encor :
Hâte-toi... sur le char d'ivoire
Porte-lui la couronne d'or.
Qu'une pompe auguste et chrétienne
Rende à la roche Tarpéienne
Ses vieux triomphes abolis ;
Et toi, Capitole sublime,
Ouvre à l'Homère de Solyme
Tes portiques enorgueillis.

Le Capitole !... sur la route
Que le char devait parcourir,
Trois fois l'airain sonne... J'écoute...
Un saint temple vient de s'ouvrir,
De l'enceinte silencieuse,
Une lampe religieuse
Éclaire le dôme noirci ;
J'entre à sa paisible lumière,
Et je lis, penché sur la pierre :
« Les os du Tasse sont ici. »

Qui que tu sois, mortel célèbre,
Qu'opprime un sort injurieux,
Devant cette pierre funèbre,
Apprends à pardonner aux dieux.
Cet astre que le Perse adore
Et que le Samoïède implore
Dans la longue nuit des hivers,
Céleste image du génie,
Voit-il sa lumière impunie
Éclairer en paix l'univers ?

Non, non, vaincu par la tempête,
Au sein de l'empire étoilé,
Souvent le dieu cache sa tête,
Lumineux encor, mais voilé.
Entouré de flammes livides,
Au fond des ténèbres humides,
Il semble décroître et pâlir :
Sous le voile impur qui l'outrage,
Il marche d'orage en orage,
Et la nuit vient l'ensevelir.

O Tasse ! voilà ton histoire,
Ta mort, ton immortalité.
Il reçut des mains de la Gloire
La coupe de l'adversité.
Enfin son triomphe s'apprête :
Des chants de victoire et de fête
Un peuple entier remplit les airs....
Arrête, peuple magnanime !
Le triomphateur.... la victime
Expire au bruit de tes concerts.

Tout près de son heure dernière,
« Brûlez, dit-il, tous mes écrits,
» Le temple obscur d'un monastère
» Cachera mes pâles débris. »
L'infortuné dans l'humble asile
Où du moins la vertu tranquille
Échappe à ses persécuteurs,
Sous la pierre étroite et modeste,
Redoute encor l'éclat funeste
D'un nom payé par tant de pleurs.

Hélas ! quand déjà l'Espérance
Lui promet des lauriers lointains,
Si le grand homme, à son enfance,
Pouvait lire dans ses destins,
Quels maux ! quelle orageuse vie !
Ah ! qu'avec terreur du génie
Il repousserait le flambeau !...
O toi dont la gloire est l'idole,
Va d'un pas ferme au Capitole :
Ne regarde pas ce tombeau.

GASTON, DUC D'ORLÉANS.

1608 — 1660.

Gaston de France, duc d'Orléans, troisième fils de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau le 25 avril 1608; jusqu'à 18 ans il porta le titre de duc d'Anjou. Il grandit à la cour de son frère Louis XIII, et à une époque où l'on hâtait tant les vies royales, un prince si rapproché du trône devait naturellement adopter un parti, et servir de bannière à une des grandes opinions qui divisaient la société. Marie de Médicis avait une prédilection marquée pour Gaston; non-seulement elle lui portait cette tendresse de mère qui était puissante chez la reine, mais elle y rattachait une pensée politique. Marie savait que pour dominer les volontés du roi, elle avait besoin de tous les appuis, et Gaston devait lui être en aide; le caractère de ce prince se prêtait au rôle que les partis voulaient lui faire jouer; il était jaloux de son frère; il n'aimait pas le voir la couronne au front, tandis que lui languissait au fond de son faible apanage sous le gouvernement du maréchal d'Ornano. Toutes les fois qu'on s'adresse à Gaston pour lui inspirer l'esprit de révolte, il n'hésite point; Huguenots, Catholiques ardents, tous lui font des offres de service. Louis XIII était sans enfants, et tout faisait croire qu'il n'aurait pas de postérité; dès lors Gaston aurait été appelé à la couronne. Le parti nobiliaire poussait encore plus haut ses projets; cette couronne que l'on pouvait attendre par succession, pourquoi ne s'en emparerait-on pas par un coup hardi? A toutes les époques la noblesse n'avait-elle pas voulu avoir un roi de son choix? De là sans doute cette méfiance de Louis XIII, cette tristesse maladive qui tourmentait ses longues journées et ses nuits fatiguées de rêves; Gaston lui devint insupportable.

Dès l'année 1629, par suite de quelques discussions avec le cardinal Richelieu, on apprit que Gaston d'Orléans avait quitté la cour pour se rendre en Lor-

raine. Le cardinal avait fait de grandes concessions au prince, frère du roi, pour l'attirer à ses intérêts; il avait présidé à son mariage, malheureuse union qui n'avait pas duré plus d'une année, car la princesse de Montpensier était morte en couches. Gaston avait reçu un bel apanage; à qui le devait-il, si ce n'était à Richelieu? Mais tout cela ne suffisait point au jeune prince; inconstant et léger, Gaston était sous l'influence d'un conseil de favoris auquel présidait Puylaurens. Jamais esprit plus hardi et plus faible en même temps que ce duc d'Orléans; il se jetait un jour avec toute imprudence dans une entreprise, le lendemain le repentir arrivait, les craintes, la peur, et avec cela les aveux, les trahisons envers ses amis. Gaston revint en France en 1630; cette année vit échouer la tentative de la reine-mère pour perdre le cardinal de Richelieu, et commencer les disgrâces de cette princesse, la toute-puissance du ministre, et les singulières fluctuations de la politique et de la vie de Gaston d'Orléans. A son retour en France, Gaston avait fait les plus grandes protestations au roi, il avait promis surtout de se séparer de la reine-mère, dans son opposition contre la puissance haute et absolue du premier ministre. C'était une promesse vaine, et dans les derniers jours de décembre, voici ce qu'il advint. Le cardinal de Richelieu était chez lui, bien couvert et bien calfeutré, lorsqu'on annonça la visite inopinée de Monsieur, suivi d'une longue file de gentilshommes. Richelieu fut tout à la fois surpris et effrayé, il se leva sur-le-champ et vint au-devant de Gaston, qui, le saluant à peine, lui dit : « C'est malgré moi que j'ai juré naguère d'être votre ami; je brise ce serment, je ne puis le tenir envers un homme de votre sorte; vous outragez la reine ma mère. » Et aussitôt les gentilshommes firent geste de main et d'armes comme pour la venger. Richelieu restait muet, sans réflexion, saluant, baissant la tête et son corps, comme pour demander grâce. Gaston continua : « Quant à moi, vous me traitez avec par trop d'insolence, homme de rien que vous êtes; vous mériteriez que je vous châtiasse comme un valet. » Et Gaston leva encore une fois la main; tous les gentilshommes qui accompagnaient le prince fixaient les yeux sur lui pour savoir ce qu'ils devaient faire, et s'ils devaient se débarrasser du cardinal par quelque bon coup d'épée. « Je t'épargne, Monsignor, ajouta Gaston en se moquant; mais prends garde, car rien ne te garantira pour l'avenir du châtiment réservé à ceux qui outragent des gens de notre qualité. » Et Richelieu, le visage pâle, se confondit en signes de soumission, dans la crainte d'irriter davantage le fougueux jeune homme; on voyait ses yeux s'animer et renaître à mesure qu'il accompagnait Monsieur, se retirant plein de colère vers la porte, et accablant d'injures l'orgueilleux cardinal; aussi, lorsqu'il eut tenu l'étrier à Gaston, et qu'il le vit s'éloigner, il ne put s'empêcher de dire : « Je dois un *ex voto* à Notre-Dame pour en avoir échappé si belle; mais tout ce monde-là me le paiera. »

Gaston se retira le même jour à Orléans; les magistrats se déclarèrent pour lui, et les habitants armés gardèrent les portes pour veiller à sa sûreté. On blâma le prince d'avoir manqué de résolution, de s'être borné à vouloir faire peur, de n'avoir pas du moins enlevé le cardinal qu'il pouvait enfermer au château d'Amboise. Gaston manda ses compagnies d'ordonnance, convoqua la noblesse de son gouvernement, fit des achats d'armes et de munitions de guerre, projeta de s'emparer des passages de la Loire, et ordonna dans la Normandie des levées de troupes qui devaient se réunir à Orléans. Il quitta cette ville le 13 mars 1631, avec sa suite, pour se rendre en Bourgogne, où le duc de Bellegarde, gouverneur, était dévoué à ses intérêts; mais Louis XIII, après avoir fait arrêter la reine-mère à Compiègne, s'était déjà mis à la poursuite de son frère; il était arrivé le premier à Dijon, et Gaston, à qui s'étaient réunis les ducs de Bellegarde et d'Elbeuf, se retira promptement en Lorraine. Le duc de Lorraine, qui avait personnellement à se plaindre du cardinal, écouta favorablement la proposition d'une ligue contre Richelieu, et celle du mariage de Gaston avec sa sœur. Le 1er avril, Gaston écrivit au roi son frère une longue lettre : « Je ne suis point sorti de la cour, disait-il, pour troubler votre Etat; si j'ai obtenu quelques faveurs des étrangers en ma retraite, la violence sans exemple de celui qui me poursuit avec vos armes les a comme obligés à ce faire. » A cette lettre Richelieu fit répondre : « Personne ne poursuit Monsieur que sa mauvaise conduite. Le roi est résolu de châtier ceux qui, malicieusement et faussement, voudront calomnier ses serviteurs. » Gaston se prépara à entrer en France à la tête d'une puissante armée, et il publia un manifeste d'une violence extrême, où Richelieu est accusé d'avoir voulu attenter à la vie du roi, à celle de Monsieur et de la reine-mère, pour usurper la couronne. En moins de six semaines, le duc de Lorraine avait mis sur pied douze mille fantassins et cinq mille hommes de cavalerie; des troupes avaient été aussi levées en France pour Monsieur, et l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, lui envoya des secours en argent. Tous ces préparatifs n'effrayèrent point Richelieu; il menaça le duc de Lorraine d'envahir sa principauté s'il ne licenciait ses troupes; et celui-ci, voyant l'orage près de fondre sur lui, ne trouvant dans Gaston ni l'audace ni les moyens pour une grande entreprise, obéit sans hésiter aux ordres du cardinal. Gaston se réfugia à Bruxelles.

A cette époque une commission jugeait, à Ruel, le maréchal de Marillac, et les menaces de Monsieur hâtèrent son exécution. Le prince se prépara à la guerre; ses pierreries et joyaux furent engagés à Amsterdam; il devait entrer en France avec les Espagnols, et le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, le recevrait dans sa province. Dix régiments de cavalerie allemande, liégeoise et wallonne, se réunirent à Trèves; Gaston y joignit douze cents chevau-légers et gendarmes; le duc d'Elbeuf eut la lieutenance générale de cette armée. Montmorency n'était pas encore en mesure; il avait demandé que l'armée de Gaston n'entrât en France qu'au mois d'août, mais elle s'était mise en marche dès le mois de mai. Langres, Dijon, et toutes les villes jusqu'aux frontières du Languedoc, refusèrent d'ouvrir leurs portes. Lodève, Pézenas, Béziers, reçurent Gaston; mais bientôt le combat de Castelnaudary renversa tous les projets du frère du roi. Lorsque après la défaite du maréchal de Montmorency, l'armée entière fuyait de toutes parts, Gaston voulut s'élancer tête baissée dans les rangs ennemis, et les seigneurs qui restaient auprès de lui eurent beaucoup de peine à

le retenir. Les Espagnols l'appelèrent en Roussillon, lui promettant encore des secours en hommes et en argent; mais il céda aux prières de la duchesse de Montmorency, qui espérait par la soumission du prince obtenir la liberté de son mari. Louis XIII et le cardinal de Richelieu venaient d'entrer en Languedoc avec une troisième armée. Gaston dépêcha vers son frère le sieur de Chaudebonne; et en même temps il reçut du roi un envoyé chargé de lui annoncer qu'il serait reçu en grâce s'il renonçait à conspirer contre l'Etat. La réconciliation eut lieu; Gaston promit de se retirer en telle ville que le roi aurait agréable, à ne recevoir aux charges de sa maison que des personnes agréables à Sa Majesté et nommées par elle, et de plus d'aimer tous ceux qui servaient Sadite Majesté, et particulièrement le cardinal de Richelieu, son cousin « *lequel il avait toujours estimé pour sa fidélité à la personne du roi et aux intérêts de l'État.* » Cette déclaration signée, Gaston alla habiter Tours.

Parmi ceux qui avaient embrassé la cause de Gaston d'Orléans, le sieur Cabestan fut exécuté à Lyon, le vicomte de l'Estange au Pont-Saint-Esprit, le sieur Deshayes, à Béziers, et le duc de Montmorency à Toulouse. Le supplice du duc de Montmorency surtout excita une impression profonde de pitié et de terreur; on avait foulé aux pieds les promesses secrètes, les engagements pris avec Gaston d'Orléans. Aussi Monsieur manifesta-t-il toute sa colère; c'était là un manquement de parole qui fortifiait sa haine contre Richelieu. Gaston n'hésita pas un moment;



(Gaston d'Orléans.)

poussé par ses courtisans, alléché par l'Espagne, il quitta encore une fois la France pour se retirer à Bruxelles. A Montereau, au moment où on le débottait, il prit la plume et écrivit au roi son frère une lettre où il se plaignait du mépris de la foi jurée, annonçant sa résolution de chercher auprès des étrangers une retraite assurée. Il y avait à peine six mois qu'il était à Bruxelles, lorsqu'il accepta les propositions d'accommodement qui lui furent faites de la part du roi, et on le vit reparaître à la cour, donnant la main à son *cher cousin* le cardinal. En 1636, le comte de Soissons voulant se défaire de Richelieu, à Amiens, quelques estafiers se chargèrent d'exécuter ce dangereux complot; mais la faiblesse de Gaston le fit échouer. En 1641, il laissa le duc de Guise et le duc de Bouillon traiter avec les Espagnols; mais l'année suivante, il s'engagea dans la conspiration de Cinq-Mars. Un traité fut signé à Madrid par Fontailles au nom de Gaston, et par Olivarez pour le roi d'Espagne; d'après ce traité, Monsieur devait recevoir quatre cent mille écus pour faire des levées en France, et cent vingt mille écus de pension. Richelieu découvrit ces trames, et Gaston demanda grâce, en chargeant et abandonnant ses complices. Dans cette affaire, il se couvrit de honte; l'original du traité avec l'Espagne avait été brûlé, son silence entraînait l'absolution de Cinq-Mars et de de Thou. Gaston consentit à se laisser interroger par le chancelier, et ses réponses seules servirent de preuves contre ses coaccusés.

Après la mort de Richelieu et de Louis XIII, la régence du royaume fut déférée à Anne d'Autriche, et Gaston nommé lieutenant-général du roi mineur. Mazarin prenait alors les rênes du gouvernement. Gaston, qui s'était montré si remuant sous le règne de

son frère, ne devait pas rester étranger aux intrigues et aux désordres d'une régence; et l'ennemi flottant de Richelieu ne pouvait être l'ami constant de Mazarin. La guerre de la Fronde commence en 1648 et finit en 1652. Si l'on vit à cette singulière époque de notre histoire le grand Condé assiéger Paris pour le roi, et bientôt après défendre Paris contre le roi; Turenne donner pour le roi le combat du faubourg Saint-Antoine, et l'année suivante prendre la qualité de lieutenant-général de l'armée contre le roi pour la liberté des princes, on sera moins étonné de la versatilité de Gaston, qui, gouverné par l'abbé de La Rivière, et ensuite par le cardinal de Retz, changea plusieurs fois de parti. En 1649, il se joint au prince de Condé pour faire le blocus de Paris; en 1650, Condé est arrêté prisonnier, et c'est avec le consentement de Gaston. En 1651, il traite avec les Espagnols et ramène en triomphe à Paris les princes mis en liberté. Bientôt il se sépare encore du prince de Condé. Anne d'Autriche l'avait plusieurs fois perdu et regagné, lorsqu'enfin il se réunit au prince de Condé pour forcer la reine-mère à renvoyer une seconde fois le cardinal Mazarin. Gaston fait partir pour Orléans mademoiselle de Montpensier, sa fille, avec la mission de maintenir cette ville dans son parti. Lors du combat du faubourg Saint-Antoine, Condé, refoulé sous les murs de Paris, allait être vaincu; le duc d'Orléans, cédant aux sollicitations des chefs de la Fronde, monte à cheval, fait armer le peuple et vient sauver Condé et son armée. Paris ouvre ses portes, et sur un ordre de Gaston, obtenu par Mademoiselle, et dont l'original est conservé à la Bibliothèque royale, le canon de la Bastille tire sur les troupes du roi.

Peu de temps après, le jeune Louis XIV rentra dans Paris. « Et quoiqu'il fût du devoir du duc d'Orléans, écrit un parlementaire, de venir au-devant du roi son neveu, cependant il ne le fit pas. Le sieur de Servin lui fut envoyé le même soir au nom de Sa Majesté, pour lui faire entendre qu'il devait se retirer dans son logis de Limours; à quoi il répondit avec quelques paroles qui marquaient son ressentiment. Le duc ne voulut point cependant suivre les conseils de ceux qui lui disaient de ne pas obéir: il résolut de céder et se retira le lendemain à Limours, avec divers seigneurs de son parti. » Depuis cette époque, la vie politique de Gaston n'offre plus rien de remarquable. Il mourut à Blois, le 2 février 1660, âgé de cinquante-deux ans. Gaston d'Orléans était l'homme du monde qui aimait le plus le commencement des affaires, comme il était l'homme du monde qui en craignait le plus le dénoûment; il entra dans tous les complots, parce qu'il n'eut pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient, et il en sortit toujours avec honte parce qu'il n'eut pas le courage de les soutenir. Du reste, brave de sa personne; on l'a présenté comme un lâche, il ne l'était point; sur plus d'un champ de bataille il avait croisé le fer et montré ainsi sa noble origine; mais il était dépourvu de cette énergie de volonté qui constitue l'homme politique; il n'avait point de tenue, et le président Mathieu Molé put dire de lui avec vérité que le dernier qui lui parlait avait toujours raison; son caractère facile convenait aux gens de loi et de basoche; aussi les caricatures, sous la Fronde, le placèrent sous un bonnet à mortier de président, qui absorbait sa tête fatiguée. A. Mazuy.

LE SIMPLON.

Situé presque à l'extrémité orientale du Valais, le Simplon est l'un des passages les moins élevés de ceux qui servent à la communication de la France et de l'Italie; mais aussi, plus qu'aucun autre, il réunit les merveilles de la nature à celles du génie humain. Sa traversée, de Brigg à Domo-d'Ossola, est de 13 lieues et demie. Jusqu'au commencement de ce siècle, il n'existait au milieu de ses rochers qu'un sentier étroit et périlleux, que parcourait à peine quelque muletier ou quelque voyageur guidé par une impérieuse nécessité.

Ce fut pour favoriser les relations militaires et commerciales de la France et de l'Italie que les travaux de la route du Simplon furent ordonnés par arrêté des consuls, du 20 fructidor an 8 (7 septembre 1800). Ils commencèrent au printemps de l'an 9 (1801) et furent terminés, en 1807, d'après les plans du général Thureau et de l'ingénieur en chef Céard, sous la direction de ce dernier, et sous l'inspection de MM. Lescot, Houdard, Cordier et Polonceau, pour la partie du côté de la Suisse, et de MM. Duchêne, Courmond, Maillard, Gianolla et Rossi, pour la partie de l'Italie.

La difficulté du travail fut beaucoup plus grande de ce dernier côté. Il fallut percer d'outre en outre des rochers d'une masse énorme et dans une vallée très-étroite, franchir des torrents et des précipices, soutenir des montagnes dont la base était minée par les eaux et le temps, et construire sur leurs flancs des massifs de murailles, quelquefois élevés de plus de cent pieds. Aucune de ces immenses difficultés n'a étonné les ingénieurs, et le succès a pleinement justifié leur noble confiance. De Brigg à Domo-d'Ossola la route, aussi unie qu'une allée de jardin, est tracée au milieu des rochers, des précipices et des torrents, se ployant avec élégance pour suivre les ondulations et la pente des montagnes. Sur une largeur invariable de 24 pieds elle conserve une inclinaison constante de 6 pouces seulement par toise, et insensiblement elle s'élève jusqu'au-dessus des nuages, à la hauteur de 4,014 pieds au-dessus de Brigg, pour redescendre de 5,255 pieds jusqu'à Domo-d'Ossola. On a établi de distance en distance, ainsi qu'au Mont-Cenis, des *tavernettes*, ou refuges pour le voyageur fatigué ou égaré; des parapets ou des bornes le rassurent dans les endroits dangereux, où, en un mot, celui qui traverse dans l'été cette route merveilleuse, jouit, sans courir aucun danger, des tableaux les plus imposants, les plus sublimes que puisse présenter la nature.

Les frais qu'a dû coûter cette œuvre gigantesque sont incalculables : on ne parle pas de moins de 12,000,000 francs, produit des contributions imposées à l'Italie, comme l'indique l'inscription de la grande galerie, ÆRE ITALO.

Tous les jours 3,000 ouvriers y travaillaient, et 160,000 quintaux de poudre suffirent à peine pour faire sauter les rochers. Et pourtant les aquéducs, les murs de soutènement d'une hardiesse étonnante, les ponts, au nombre de vingt-deux, plusieurs galeries énormes, tout fut achevé dans l'espace de six ans!

La route part de Brigg, bourg assez important, situé au pied du Simplon, et auquel plusieurs couvents, un château flanqué de quatre tours surmontées de

petits dômes moresques revêtus de lames de fer-blanc, donnent un aspect original. Laissant à gauche le village de Natters, on passe sur un pont couvert, construit en mélèze, la Saltina, torrent dont le nom doux et pittoresque annonce l'approche du pays où l'on parle la langue la plus harmonieuse de l'univers, et repose les oreilles fatiguées des noms rudes et barbares des contrées de la Suisse. Traversant une forêt de mélèzes, on arrive à la vallée de Ganther. Là était la première galerie du Simplon, détruite, il y a peu d'années, pour prévenir les accidents qu'aurait pu causer la chute des rochers désunis qui la formaient. On sort de cette vallée par un pont de 74 pieds d'ouverture ; on a déjà parcouru trois lieues depuis Brigg : il en reste autant à faire pour atteindre le col du Simplon. La route fait là de grands détours et traverse le petit village de Bérisaal ou Berixal, où est la poste. Encore une demi-heure de marche, on arrive à la galerie du Schalbet, située sur l'un des points les plus élevés du Simplon. Elle est, ainsi que toutes les autres, creusée dans le roc vif au moyen du pic et de la mine, sur une longueur de 95 pieds. Avant d'y pénétrer, qu'on ne manque pas de jeter un regard en arrière. Quel spectacle sublime ! Dans le lointain le village de Natters, les riantes prairies qui bordent les rives du Rhône, les montagnes du Valais qui s'élèvent en gradins jusqu'aux glaciers de la Suisse, et en avant la montagne de Leria que l'on vient de traverser et qui sert de premier plan et de repoussoir à cet admirable tableau... On en détache avec peine les regards pour s'enfoncer dans le sein du rocher. Au sortir de la galerie du Schalbet, la nature change entièrement de face ; les arbres, cédant à la rigueur du climat, ne font plus que languir, et bientôt disparaissent presque entièrement ; le gazon et les rhododendrons les remplacent et couvrent le peu de rochers dont les glaces ne se sont pas emparées. De vastes glaciers dominent la route ; les eaux qui s'en échappent forment une infinité de cascades qui animent cet admirable paysage. Ce lieu est dans l'hiver le paysage le plus périlleux du Simplon ; là il arrive souvent qu'un coup de vent détache quelques flocons de neige, qui, roulant de rochers en rochers, finissent par devenir d'une grosseur monstrueuse, et portent avec eux la dévastation et la terreur : on les appelle avalanches *venteuses*. Les avalanches du printemps sont plus terribles encore ; en hiver, des amas de neige s'attachent à la cime des rochers ; en avril et en mai, la chaleur du soleil les amollit, et le moindre bruit, la voix d'un homme, les clochettes des chevaux peuvent les faire détacher ; alors ces avalanches entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage ; quelquefois elles couvrent des espaces de plus d'une lieue.

Dans l'été, ces accidents n'arrivent pas, et généralement, comme je l'ai déjà dit, la traversée du Simplon n'est nullement périlleuse. Nous-mêmes pourtant nous faillîmes être victimes d'une catastrophe rare et imprévue. Au milieu des glaciers qui dominent la route, se dresse majestueusement la cime étincelante du plus élevé de tous, le Schon-Horn. La veille de notre passage, vers trois heures après midi, un vide s'étant formé sous sa voûte de glace, elle s'était affaissée avec un fracas horrible semblable à celui d'une mine, et qui, d'écho en écho, s'était répété pendant trois quarts d'heure dans les montagnes. Un torrent s'en était précipité, roulant des rochers énormes tombant presque à pic sur la route, et la traversant, pour aller se perdre dans l'abîme, dans un endroit où elle tournait rapidement. Pendant trois heures, le passage fut interrompu, et, lors même que nous avons traversé ce pas périlleux, quinze hommes suffisaient à peine pour soutenir notre voiture du côté du précipice, tandis que d'autres, armés de longs crochets, s'efforçaient de retenir les pierres dont sans cesse le torrent encombrait la route.

Bientôt, après avoir traversé la galerie des glaciers, longue de 130 pieds, on atteint le point le plus élevé du passage, désigné par une pierre milliaire surmontée d'une croix. L'aspect du plateau du Simplon est triste et sauvage ; de sombres rochers l'environnent de toutes parts, privés de toute végétation, et couverts seulement de neiges éternelles. Le plateau est borné par le magnifique glacier de Bosboden. On y voit les fondations d'un hospice qui eût été digne du noble but qu'on se proposait. Dans ces hautes régions, le voyageur est au milieu des nuages ; il les voit se traîner seulement au-dessous de ses pieds, sur sa route et sur sa tête ; il en est mouillé comme d'une forte pluie, et quelquefois enveloppé d'un brouillard si épais qu'il peut à peine se conduire.

A l'extrémité du plateau, la route commence à descendre, le vallon se rétrécit ; les rochers ne présentent d'abord qu'une complète aridité ; mais en avançant, la végétation s'anime. La route traverse successivement deux torrents qui descendent des glaciers du Bosboden, et bientôt on arrive au village du Simplon, où l'on est étonné de trouver une excellente auberge. La grande élévation du lieu où est construit ce village (4,548 pieds au-dessus du niveau de la mer), et les hautes montagnes qui l'entourent et le privent pendant plusieurs mois de l'année des rayons du soleil, concourent à y rendre les hivers fort longs et fort rigoureux. Au sortir du village, la route, tracée entre des montagnes très-resserrées, forme une espèce d'angle aigu en se repliant sur elle-même, et elle se trouve enfoncée dans un étroit vallon qui porte le nom de Krumbach. Cette vallée est recouverte de blocs de granit que les torrents ont détachés de la montagne. C'est au milieu de ces débris que le Krumbach vient se perdre dans la Doverina, torrent qui se précipite des glaciers de Laqui, qui terminent le fond de la vallée. On traverse la galerie d'Algaby, une des plus belles et des plus grandes du Simplon ; elle a 215 pieds de longueur ; les rochers s'élèvent et se rapprochent, l'intervalle qui les sépare n'est occupé que par la route et le torrent ; à peine entrevoit-on le ciel à une hauteur de 2,000 pieds ; on est dans la vallée de Gondo, le lieu le plus sauvage du Simplon. Le chemin creusé en corniche dans le granit est suspendu sur le précipice, au fond duquel mugit la Doverina. Sans oser abaisser les yeux, on traverse cet abîme sur un pont que sa hauteur prodigieuse a fait nommer *Ponte alto*. La nature semble avoir réuni dans cet étroit espace tout ce qu'elle peut créer de plus grandiose, de plus imposant, de plus sauvage et de plus terrible. Deux immenses rochers s'élèvent à perte de vue ; l'un d'eux, dont la base est couverte de noirs sapins, s'avance au-dessus du torrent ; il est traversé par la principale galerie du Sim-

plon, celle de Gondo. Elle est percée dans le granit, sur une longueur de 683 pieds; les travaux qu'elle exigea durèrent dix-huit mois, quoiqu'on travaillât jour et nuit, et qu'on eût attaqué le rocher de quatre côtés à la fois. Deux ouvertures y jettent une faible clarté. Au sortir de la grande galerie on se trouve sur un pont suspendu sur l'abîme, et sous lequel mugit une magnifique cascade, formée par les eaux de la Frascinone, qui s'élancent de la montagne et disparaissent au fond du précipice. Ce tableau inattendu et sublime arrête, captive le voyageur, le plonge dans une extase qui lui fait oublier la poussière humide qui l'inonde.

Continuant à descendre, quelques misérables habitations frappent les regards, c'est le triste village de Gondo. Bientôt la vallée prend un caractère moins sauvage, puis la scène change entièrement, la végétation renaît, les rochers disparaissent; un joli village se présente... C'est Isella, le premier de l'Italie. Une galerie, la plus petite de toutes, ajoute encore au charme de ces beaux lieux qui forment un contraste si tranché avec la sévère vallée de Gondo. On les quitte à regret; pendant quelques pas la nature redevient sauvage, comme pour mieux faire comprendre le sentiment de soulagement et de bonheur qu'on eprouve en pénétrant dans le riant vallon de Dovedro. Là, pour la première fois, on sent l'influence d'un nouveau climat, on sent l'Italie. Les mélèzes, les châtaigniers ombragent les montagnes; un joli pont traverse la Cherasca, qui se jette dans la Doverina. Bientôt on traverse la galerie de Crevola, la dernière du Simplon, et on dit pour toujours adieu aux rochers, aux torrents, aux précipices; on est en Italie. Le beau ciel d'un azur si pur, ces riantes campagnes; cette vaste plaine bien cultivée, où serpente la Toccia, descendant de la vallée d'Antigorio; ces coteaux de Trentano, de Monte Trestese, de Mazera; ces villages charmants qui animent ce paysage; tout cela, oui, tout cela, c'est l'Italie, c'est le plus beau pays du monde.

Pour la dernière fois on passe la Doverina, sur l'énorme pont de Crevola, l'un des travaux les plus considérables de la route. Il est soutenu par un pilier de 100 pieds de haut, et domine le village de Crevola, dont la chapelle et les maisons font ressortir la grandeur colossale.

Bientôt on arrive à la petite ville de Domo-d'Ossola, accablé de tant d'émotions, de tant de merveilles, que lorsque l'imagination retrace les tableaux sublimes qui se sont déroulés sous les yeux, on ne peut concevoir qu'ils se soient succédé en quelques heures; on croit avoir vécu plusieurs années en un moment.

Ernest Breton.



(Le Simplon, vallée de Gondo.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — HISTOIRE CONTEMPORAINE.



(Napoléon à Montereau.)

CAMPAGNE DE FRANCE. — COMBAT DE MONTEREAU.

FÉVRIER 1814.

Les grands malheurs de la campagne de 1813 et la bataille de Leipsick avaient appelé l'ennemi au cœur de la France même ; l'empereur Napoléon, après des prodiges de travail et d'activité administrative, se mit en campagne au milieu de l'hiver, dans le mois de février, pour rechercher l'ennemi qui se portait en masses par colonnes diverses sur Chaumont et Troyes. La ligne des Vosges était franchie. La bataille de Brienne n'avait pas été heureuse ; elle accrut l'ardeur des ennemis, et affecta d'une manière grave la confiance des jeunes soldats ; toutefois c'était un grand choc militaire plutôt qu'une victoire. Dans cette campagne de France, Napoléon avait retrouvé cette force de vie, cette jeunesse d'action qu'il avait déployée autrefois aux plaines d'Italie. Rien de comparable à ses courses militaires au milieu de terrains argileux pour se porter d'un point sur un autre, afin de surprendre l'ennemi par des forces qu'il n'attendait pas ; plus d'une fois le vieux Blücher, le prudent Schwartzenberg ou Sacken, furent attaqués à l'improviste, et payèrent chèrement l'honneur d'avoir mis le pied sur la terre sacrée de France. La présence de l'empereur équivalait, aux yeux des alliés, à une puissante armée ; aussi s'informaient-ils avec soin du lieu où était sa personne ; de ce seul renseignement dépendaient leurs manœuvres, et ce même guerrier, que l'on poursuivait comme vaincu, obligeait encore ses ennemis à se retirer dès qu'il se disposait à accepter le combat.

Napoléon, il est vrai, avait alors besoin de victoires, car le congrès de Châtillon continuait ses séances diplomatiques ; et il fallait des succès pour assurer dans ce congrès l'indépendance et la dignité de la France. Les succès ne faillirent point au vainqueur d'Austerlitz. Napoléon était campé sur la Seine lorsqu'il reçut du duc de Tarente plusieurs dépêches annonçant que l'armée de Silésie se portait sur Paris dont le sort était compromis si on ne se hâtait de l'arrêter. Cette armée, composée de Russes et de Prussiens, manifestait une grande défiance pour les troupes autrichiennes, et tenait à entrer la première dans la capitale de la France. *Paris! Paris!* tel était le cri de ralliement des soldats. On a même dit que, par enthousiasme, ils l'avaient écrit sur leurs schakos. Pleins d'ardeur et d'impatience, ils se portaient sur Meaux avec précipitation, ne laissant dans les villes qu'ils traversaient, que de très-faibles garnisons, occupées à contenir les paysans qui, ayant pris les armes, interceptaient les routes et arrêtaient les courriers. En même temps le feld-maréchal Blücher se dirigeait vers la plaine de Vertus, précédé du corps du général Sacken.

Paris, menacé d'une effroyable catastrophe, offrit l'aspect le plus morne, lorsque cette ville, le centre des plaisirs, le sanctuaire des arts, devint le refuge des ambulances de l'armée. Les arrivages de la Seine et de la Marne, à qui les habitants devaient leur prospérité et leurs subsistances, avaient cessé depuis que le pays qu'arrosent ces deux rivières était devenu le théâtre de la guerre ; les mêmes bateaux qui jadis ap-

portaient l'abondance, étaient alors chargés de blessés et de mourants; on fuyait les promenades publiques, on ne voyait partout que des soldats mutilés par le canon; braves militaires, restes précieux échappés à tant de batailles, ils se traînaient dans les rues implorant des secours. Enfin, des populations entières, abandonnant leurs villages envahis, accouraient dans la capitale, et par le récit de leurs maux excitaient la commisération publique. Le tableau déplorable de ces infortunes alarmait d'autant plus les Parisiens, qu'eux-mêmes allaient être exposés à de pareils fléaux; la perspective de tant de calamités, en consternant les esprits, causait une fermentation dont nulle éloquence ne pourrait retracer l'image.

L'empereur Napoléon, frappé d'un de ces rayons lumineux, qui, dans les beaux jours de sa gloire, avaient éclairé sa carrière militaire, se proposa, par une marche rapide, de tomber sur les flancs de l'armée de Blücher. Ce général, en s'éloignant trop du prince Schwartzenberg et en dispersant ses divisions, les avait mises hors d'état de lier leurs opérations et de se soutenir mutuellement. Il donna à Napoléon la facilité de recourir à sa tactique accoutumée, qui consistait à couper son ennemi, pour tomber avec des forces réunies sur des corps isolés; et c'est ce qu'il exécuta à Champaubert, à Montmirail et à Vauchamps.

La bataille de Champaubert, si honorable pour Napoléon, ne fut point meurtrière; elle prouva que les expéditions bien conçues peuvent, sans être sanglantes, avoir les résultats les plus décisifs. A Montmirail, la lutte fut plus acharnée; on se battait depuis plusieurs heures, et les deux armées conservaient leur même position; ce ne fut que vers le soir, lorsque la garde impériale arriva, que l'action devint générale. L'artillerie, placée au centre, fit un feu continu sur la ferme des Grénaux, où se trouvaient les principales forces de l'ennemi; l'empereur ordonna au général Friant de prendre avec lui quatre bataillons de vieux grenadiers, d'attaquer cette ferme et de l'enlever; le prince de la Moskowa, marchant à la tête des bataillons, les animait par son courage. Les combattants se trouvèrent si rapprochés, que les armes à feu ne purent plus jouer; on recourut à la baïonnette; la mêlée devint affreuse, et le succès paraissait indécis, lorsque Napoléon fit avancer la cavalerie de sa garde. Toutes les fois qu'un régiment défilait, il saluait l'empereur des acclamations accoutumées; puis il partait au grand trot. Quand les gardes d'honneur parurent, Napoléon leur dit avec feu : « Braves jeunes gens, voilà l'ennemi : souffrirez-vous qu'il aille à Paris? — Il n'ira pas! il n'ira pas! » s'écrièrent-ils tous à la fois, en brandissant leurs sabres. Nobles enfants qu'ils étaient, ils se précipitèrent avec impétuosité sur des masses d'infanterie russe, fiers de mourir en défendant le sol de la patrie. Bientôt un profond silence succéda au bruit du canon et au feu roulant de la mousqueterie; l'ennemi, désespérant de se faire jour, se retira à travers les champs dans le plus grand désordre. La division Ricard le poursuivit jusqu'à la forêt de Nogent. La victoire de Montmirail redoubla l'enthousiasme de l'armée. Depuis l'ouverture de la campagne, jamais succès aussi importants, achetés par moins de sacrifices, ne s'étaient succédé avec une telle rapidité.

Tandis que l'empereur délivrait la Marne et repoussait jusque vers Reims les corps prussien et russe, de nombreux renforts s'avançaient pour se réunir à eux, et leur donner les moyens de réparer les pertes qu'ils avaient éprouvées. L'armée de France triomphait dans les plaines de Vauchamps, lorsque Napoléon apprit que Paris était menacé par le prince Schwartzenberg. Aussitôt il suspend ses opérations sur la Marne, et dans la saison la plus rigoureuse, il s'avance avec rapidité pour combattre l'armée austro-russe. Rendu à La Ferté, après une marche de quatorze heures, il se fit précéder par le corps du duc de Tarente, qui s'élevait alors à plus de douze mille hommes. L'armée, encouragée par ses succès, obéissait aveuglément. Victorieuse des Russes et des Prussiens, elle pensait que la défaite des Autrichiens serait à la fois éclatante et facile. Par l'effet d'une admirable célérité, toutes les troupes, après avoir combattu sur la Marne et sur la Seine, à plus de 30 lieues de distance, se trouvèrent réunies dans l'espace de deux jours d'hiver. Cette concentration arrêta la marche rapide des coalisés, qui se mirent en ligne entre Guignes et Nangis pour faire face aux forces de Napoléon. Celui-ci, informé qu'une division russe occupait ce dernier bourg, résolut de l'attaquer; un bataillon du fameux 32ᵉ régiment s'avance à la baïonnette; l'infanterie russe, qui se déployait dans la vaste plaine de Mormant, se forme vainement en carrés; elle est enfoncée par des charges de cavalerie, auxquelles une division de dragons, arrivée d'Espagne, prit une part glorieuse. Après le combat, des nuées de Cosaques essayèrent de couvrir la retraite; partout ils furent chassés et taillés en pièces; leurs vêtements bizarres et de couleur tranchante ressortaient dans cette plaine couverte de neige, et l'observateur ne pouvait s'empêcher de réfléchir à ce concours d'événements qui, aux champs de la Brie, avaient amené des chevaux andalous et des chevaux tartares, pour expirer l'un à côté de l'autre, sous les murs de Paris. Dans cette action, qu'on appela le combat de Nangis, les Russes perdirent plus de quatre mille hommes, douze canons et quarante caissons.

Le lendemain on se battit à Montereau. Cette ville est située à 20 lieues à peu près de Paris, au confluent de l'Yonne et de la Seine, où la première de ces deux rivières perd son nom en se jetant dans l'autre. Si l'on remonte, en partant de Paris, le cours du fleuve qui le traverse, on a, en arrivant en vue de Montereau, à gauche, la montagne de Surville, que couronnent les ruines d'un vieux château; à droite, la cité tout entière, au milieu de ses maisons et de ses vignes, entourée des riches plaines du Gâtinais. Le pont de Montereau est doublement historique, et par l'assassinat du duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, et par le combat qu'y livra Napoléon; à quatre siècles de distance, il fut témoin de l'agonie de deux dynasties; l'une se sauva par un crime, l'autre ne put se sauver par une victoire.

Après le combat de Nangis, la cavalerie de France, harassée par trente-six heures de marche, avait besoin de repos; elle ne profita pas de son succès, car il lui fut impossible de poursuivre l'ennemi; celui-ci saisit cette circonstance pour se mettre à l'abri : il occupa les hauteurs de Montereau et le château de Surville; non-seulement cette position couvrait les

ponts de la cité, mais elle protégeait la retraite. Le prince Schwarzenberg, ayant fait repasser la Seine à ses bagages et aux troupes qui formaient ses réserves, laissa, pour la défense de ce poste important, deux divisions autrichiennes, et le corps wurtembergeois, fort d'environ dix mille hommes. Le général Château, gendre du duc de Bellune, commença l'attaque; il fut repoussé avec perte; ce jeune général revint trois fois à la charge; puis s'étant mis à la tête des tirailleurs, il fut blessé à mort en voulant enlever le pont de Montereau.

Le général Gérard, commandant la réserve, dite de Paris, allait se porter au secours du second corps et rétablir le désordre qu'avait occasionné la défaite des troupes du général Château, lorsque Napoléon l'investit du commandement de ces troupes, avec l'autorisation de recommencer l'attaque selon ses vues. Les Wurtembergeois et les Autrichiens, profitant de leur excellente position et du feu de quarante pièces d'artillerie, la reçurent sans s'ébranler. Jusqu'à trois heures du soir le combat fut très-animé. Napoléon, voyant qu'une action combinée et générale pouvait seule procurer la victoire, concentra une partie de ses forces, et se mit à leur tête suivi de son état-major. Aussitôt trente mille soldats et soixante pièces de canon s'avancèrent à la fois; ils furent suivis par le général Pajol qui arriva, avec sa division, par la route de Melun. En voyant ses dernières troupes, composées en grande partie des gardes nationales de la Bretagne et du Poitou, l'empereur leur dit vivement : « Montrez de quoi sont capables les hommes de l'Ouest; ils furent de tous les temps les défenseurs de leur pays, et les plus fermes appuis de la monarchie. » Ces paroles électrisent les braves Bretons; ils gravissent le flanc du plateau qu'occupaient les alliés, et les attaquent avec vigueur.

Cependant l'ennemi avait eu le temps d'enclouer des canons; on traîne à bras l'artillerie de la garde; Napoléon la dirige, la place, la pointe; la montagne s'allume comme un volcan; les boulets ennemis répondent, sifflent et ricochent sur le plateau. L'empereur est impassible au milieu de la mitraille; on veut le forcer de se retirer : « Laissez, laissez, mes amis, dit-il en se cramponnant à un affût, le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu ! » Protégées par le feu de cette redoutable artillerie, dont l'œil de Napoléon semble conduire chaque boulet, diriger chaque décharge, les gardes nationales bretonnes s'emparent à la baïonnette du faubourg de Melun, tandis que le général Pajol pénètre avec sa cavalerie jusqu'à l'entrée du pont; là il trouve Russes et Wurtembergeois tellement entassés, que ce ne sont plus les baïonnettes ennemies, mais les corps mêmes des hommes qui les empêchent d'avancer; il faut se faire avec le sabre un chemin dans cette foule. Alors Napoléon ramène tout le feu de son artillerie sur un seul point; ses boulets enfilent la longue ligne du pont, chacun d'eux enlève des rangs entiers. Le pont déborde, et en un instant la Seine et l'Yonne sont couvertes d'hommes et rouges de sang. Cette boucherie dura quatre heures.

Au bruit de la victoire, les habitants de Montereau sortent de leurs maisons, et d'opprimés deviennent oppresseurs. Irrités des mauvais traitements qu'ils avaient endurés, ils se présentent la vengeance au cœur, ils barricadent les rues pendant que les femmes et les enfants font pleuvoir sur l'ennemi les tuiles et les pierres. Les uns arrachent les armes aux prisonniers et s'en servent contre les fuyards, d'autres se présentent aux soldats vainqueurs pour les guider à travers les sentiers. Cette victoire, qui fit dire à Napoléon : « Mon cœur est soulagé, je viens de sauver la capitale de mon empire ! » lui donna quatre drapeaux et six pièces de canon. On estima la perte totale de l'ennemi à plus de six mille soldats, parmi lesquels le prince de Wurtemberg compta près de la moitié des siens.

On montre, suspendue à la voûte de l'église de Montereau, l'épée de Jean de Bourgogne. Sur toutes les maisons qui font face au plateau de Surville, on reconnaît la trace des boulets de Napoléon.

VOYAGE PAR EAU DE PARIS A LA MER.

Cinquième article. (V. p. 254.)

« Monsieur ! hôtel du Midi ! — Hôtel de la Rose ! — Monsieur descend à la Pomme-du-Pin ? — Ah ! je connais bien monsieur ! Il est pour chez nous, hôtel de France ! — Hôtel de Paris, ici en face ! — Hôtel Vatel, messageries pour tout l'univers, table d'hôte à cinq heures ! — C'est bon ! tais ta blague, toi ! — Allez-vous au grand hôtel de Rouen ? — Hôtel Vatel ! — Il ne va pas taire sa gueule, celui-là ! — Hôtel de Rouen ! — Ne l'écoutez pas, mon maître, on n'y loge plus. — Hôtel de Lyon ! — Puisque je te dis que monsieur est pour chez nous ! — De quoi ? — Vas-tu pas toucher aux bagages du voyageur ? En voilà un de filou ! — Filou ! ah ben, c'est bon ! — Hôtel de Rouen ! — On n'ira pas ! — On ira ! — On te connaît, la Pomme-de-Pin ! *Des puces !* — Je te dis que si ! — Je te dis que non ! — Hôtel de Dieppe ! — Cette autre chouette ! — Vas-tu laisser la malle tranquille ? — *Du sucre !* — Voleur ! — Brigand ! — Filou ! — Ta mère a volé, que je te dis ! — Bon ! — Tiens ! — Avale ! — Touche ! — Hupp ! — Ohé ! là-bas ! Une malle à la rivière ! Ohé ! matelots ! En voilà des forbans ! Où donc qu'est la police ? — Ma malle ! ma malle ! Ah ! mon Dieu ! ma malle ! »

Voilà ce que l'infortuné Parisien n'avait pas prévu, quand, séduit par les charmes révolutionnaires du moderne steamer, il a délaissé, l'ingrat, la vieille diligence de ses ancêtres ! A peine le bateau à vapeur a-t-il accosté le quai Henri IV, qu'une horde furieuse et dévorante se précipite à l'abordage et prend possession de la cargaison, hommes et bagages, au nom des aubergistes de la ville, nom qu'ils portent écrit sur leur chapeau, les enragés corsaires ! Vous n'avez pas idée de la désolation, de l'épouvante que jette autour d'elle cette terrible irruption. Chacun se serre tout en tremblant le long de ses paquets rassemblés tant bien que mal. Ce sont des jurons d'hommes et des cris de femmes à vous donner la chair de poule. En dépit de vos prières, de vos menaces, de vos larmes, ils vous saisissent et vous entraînent, ils vous prennent tout, ils vous portent pêle-mêle en haut ce qui était si bien arrangé et distribué en bas;

alors c'est à recommencer de trier, de chercher, de bousculer, et il fait nuit, remarquez! On frémit en songeant à tous les chapeaux changés, à tous les cartons écrasés, à toutes les caisses défoncées, à toutes les bouteilles cassées, à toutes les casquettes noyées et repêchées dans l'affreux branle-bas du débarquement. Que sont devenus ton fidèle manteau et ta blouse inséparable, ô mon Parisien? Tu les as laissés près du capot de chambre! Tu t'aperçois de ton malheur au *pont de fer* et tu retournes en courant. Pendant ce temps-là, hélas! tes malles que tu croyais portées à l'*hôtel de Rouen* sont jetées sous la porte de l'*hôtel Vatel*, et t'en voilà pour une nuit blanche à passer du quai d'Harcourt à la rue des Carmes, et de la rue des Carmes au quai d'Harcourt.

Rassure-toi, cependant! demain il fera jour et tes bagages te seront rendus. Console-toi! Depuis Mantes tu ne voulais plus, tu ne demandais plus que Rouen: t'y voilà. Promène-toi! Regarde, admire!

Oui, c'est une grande et belle ville, car on la trouve grande et belle, même en venant de Paris ou de Londres; c'est une ville riche et si visiblement riche qu'on n'oublie pas sa richesse, même dans les rues du Havre, où l'argent et l'or vous sonnent aux oreilles à chaque pas. C'est une ville attrayante et curieuse, toute peuplée d'antiques histoires écrites sur la pierre et sur le bois de ses églises, de ses palais, de ses maisons. C'est une ville noble et fière, pleine de bravoure et de loyauté, qui arrêta six mois au pied de ses murailles une formidable armée d'Anglais, commandée par leur roi Henri V, et ne se rendit qu'après avoir vu mourir de la famine plus de trente mille de ses habitants. C'est une ville savante et artiste, qui a produit Corneille et Fontenelle, Basnage et le Père Daniel, et Berruyer, l'historien du peuple de Dieu, et de Brumoy, le traducteur du théâtre des Grecs, et Jouvenet, le peintre qui fit tant de belles choses avec la main droite, et des chefs-d'œuvre avec la main gauche, quand il n'eut plus que celle-ci; et Géricault, le grand Géricault! et Champmeslé, l'amie et l'interprète de Racine, et Boyeldieu, et bien d'autres, tous célèbres. C'est une ville de progrès et de lumières qui, à cause de cela, pleure aujourd'hui son dernier enfant, illustre et beau entre tous ceux que nous venons de nommer, et qui le pleure sincèrement, amèrement, parce qu'elle en était orgueilleuse, la bonne vieille ville! Cet enfant s'appelait Armand Carrel. C'est une ville énergique et patriote, qui fut la terreur des troupes royales et le *diable noir* des alliés au temps de la double invasion. Nous n'avons pas oublié que Rouen venait au secours de Paris, quand avorta la grande chose de juillet; nous n'avons pas oublié que Rouen fit justice à M. Laffitte de l'ingratitude des électeurs parisiens. Enfin, c'est parmi les grandes cités manufacturières de France, la seule peut-être qui s'efforce un peu de maintenir à un taux passable le salaire du malheureux ouvrier. L'ouvrier vit presque à Rouen, tandis qu'il meurt partout ailleurs, pour ainsi dire. Et n'est-ce point une chose étrange que cette fabrique de Rouen, toute vulgaire, toute de coton et de laine, donne la vie à ses tisserands, tandis que la fabrique de Lyon, si brillante de soie et d'or, pousse incessamment le canut à l'insurrection ou au suicide? Ne semblerait-il pas, mon Dieu! que tout contact quelconque du pauvre avec le riche doive être nécessairement funeste au pauvre? Vous avez lu dernièrement dans tous les journaux cette statistique de l'industrie rouennaise, établissant que plus de cent mille ouvriers rouennais vivent de la mise en œuvre du coton. Ce résultat, obtenu en dépit de l'immense emploi des machines, est très-beau. Il y a là de quoi combattre victorieusement la haine instinctive que le bras humain porte au bras mécanique. Sans doute la machine en elle-même n'est pas ce qui tue l'ouvrier, elle peut tout au plus le déplacer; mais s'il manque de pain, la cause en est ailleurs. Ce n'est point ici le lieu de discuter une question si haute; qu'il nous soit seulement permis de nous étonner que le gouvernement, à qui venait de tomber la plus belle occasion imaginable de faire admirer au monde la gigantesque puissance de la vapeur, ne l'ait point à tout prix saisie. Comment! il avait fait venir avec des dépenses absurdes un morceau de pierre ridicule, mais affreusement pesant; il avait pour cela fait, défait, refait et perdu un navire, sans compter les hommes noyés. Le morceau de pierre est là, depuis un an au moins; on lui a nommé une administration comme pour une ville, comme pour une province; on lui a donné une garde, le sabre au côté, le pistolet à la ceinture, menaçant et couchant en joue quiconque ose en approcher; on a dépecé des montagnes pour tailler au morceau de pierre un trône sur lequel il pût se prélasser à l'aise; on a enfin jeté par les fenêtres quatre millions de bel argent, pour qu'à un jour désigné, deux ou trois cent mille personnes fussent conviées à venir voir comment un obélisque de granit rouge s'y prend pour monter sur un piédestal de granit gris; on a bien eu soin de faire à cet égard tout le charlatanisme de répétitions et de réclames d'un directeur de théâtre, annonçant une pièce à décors: et que va-t-on nous donner, s'il vous plaît? Du vieux! du commun! moins fort que sous Sixte-Quint! moins beau que chez les Russes! nous n'aurons pas même ce que Fontana fit voir aux cardinaux et aux paysans romains! nous aurons infiniment plus petit que Thorwaldsen ne montra aux moujiks de Pétersbourg, quand fut dressée la statue équestre de Pierre le Grand! C'est pitié de déranger tant de spectateurs pour un si pauvre spectacle.

Retournons à Rouen. A la bonne heure! Au moins là on ne recule pas. La vapeur gouverne. Regardez à vos pieds, mon Parisien, le long du quai d'Harcourt, ce bateau grand comme un vaisseau de ligne, sur le tambour duquel vous lisez écrit en lettres d'or: *Normandie*. C'est le paquebot que nous prendrons demain pour aller au Havre, s'il vous plaît. Voyez-vous, il y a des rues et des maisons sur ce bateau! voici des jardins; voici un hôtel garni pour dormir et manger; voici des cafés, voici un estaminet avec des tables de marbre pour les dominos, votre jeu chéri! Et si vous voyiez les salons peints et dorés, meublés et parquetés en bois de senteur, peuplés de jardinières fleuries, ayant des portes en cristal et des cheminées kapnofuges! C'est gigantesque, ce bateau; huit cents voyageurs peuvent y tenir; c'est le plus grand de l'Europe. Tous les constructeurs portent envie à son constructeur, M. Lenormand, un Rouen-

nais. Eh bien ! c'est une machine à vapeur qui fait courir cela sur l'eau ; 6 lieues, 7 lieues à l'heure ! Pensez-vous que cette machine eût fléchi devant l'obélisque ? Saluez donc l'homme en longue veste bleue qui est là, sur le quai, et qui semble admirer le bateau avec une joie toute paternelle. C'est son intrépide capitaine, M. Bambine, un héros qui cinq fois dans une semaine s'est jeté à l'eau pour sauver des imprudents qui se noyaient. Ne lui en parlez pas ; vous le verriez rougir, balbutier et s'en aller.

La mécanique entasse ici prodiges sur prodiges ; elle rit de l'impossible. Quoi de plus beau, de plus curieux que les mille et mille inventions de l'industrie soumise à la mécanique, sans cesse augmentées ou simplifiées par le génie des fileurs et des tisserands rouennais ? Est-il quelque chose de spirituel comme le métier qu'ils ont perfectionné d'après Jacquard, cet immortel ouvrier de Lyon, pour qui l'Académie lyonnaise s'est enfin décidée à commander un éloge qu'elle paiera très-bien 600 fr., la magnifique Académie ! J'ai vu agir ce métier au faubourg Saint-Gervais, dans la belle fabrique de MM. Patry-Auber, les dignes successeurs de Louis Auber, un honnête homme qui vient de mourir, et que tout Rouen a, dit-on, porté au cimetière. Figurez-vous un ouvrier, assis devant ce métier, et faisant tout seul une pièce de riche étoffe en laine, brochée de soie à fleurs. L'ouvrier, pour faire sa pièce, n'a qu'à passer et repasser deux ou trois navettes qu'il regarde à peine. Le métier ne lui demande que cela, il se charge de tout le reste. Seulement quand un fil se casse, ou qu'une navette s'épuise, le métier avertit l'ouvrier par une sonnette pour qu'il ait à lui renouer son fil, et à lui regarnir sa navette. Comment trouvez-vous ce métier qui se donne les airs d'avoir un domestique et de le sonner ?



(Clorinde et Tancrède.)
Gravure tirée de la *Jérusalem délivrée*, chant III.

TANCRÈDE.

10.. — 1112.

Tous les organes de la presse s'occupent de la nouvelle traduction de la *Jérusalem délivrée*, avec notes historiques, par M. A. Mazuy ; c'est là une de ces publications consciencieuses, malheureusement trop rares à notre époque. Le grand succès qu'a obtenu ce magnifique ouvrage dès son apparition, nous engage à donner à nos lecteurs l'une des vignettes qui l'accompagnent ; nous avons choisi celle qui, nous offrant le personnage historique de Tancrède, nous permet de tracer une vie jusqu'à ce jour peu connue.

Tancrède était Sicilien par son père, le marquis Odon, et Normand par sa mère Emma, sœur du célèbre Robert Guiscard. Aucun des auteurs qui ont parlé de lui n'a fixé l'époque de sa naissance, ni fait connaître sa jeunesse. Raoul de Caen, son historien, qui l'accompagnait à la croisade, s'exprime ainsi sur Tancrède : « Ni les richesses paternelles ne l'entraînèrent à la mollesse, ni la puissance de ses parents ne

s'induisit dans l'orgueil. Dès son adolescence, il surpassait les jeunes gens par son adresse dans le maniement des armes, les vieillards par la gravité de ses mœurs, donnant tantôt aux uns, tantôt aux autres, de nouveaux exemples de vertu. Dès cette époque, observateur assidu des préceptes de Dieu, il s'appliquait avec le plus grand soin à recueillir tout ce qu'il apprenait, et à mettre les leçons en pratique, autant du moins que le lui permettaient les mœurs de ses contemporains. La passion seule de la gloire agitait cette âme jeune. Cependant, rempli de sagesse, il était intérieurement tourmenté, et il éprouvait une grande anxiété en pensant que ses combats de chevaliers semblaient contrarier les préceptes du Seigneur. Mais lorsque la déclaration du pape Urbain eut assuré la rémission de tous leurs péchés aux Chrétiens qui iraient combattre les Infidèles, alors la valeur de Tancrède se réveilla en quelque sorte de son sommeil ; il recueillit de nouvelles forces, ses yeux s'ouvrirent, son courage fut doublé. Ayant donc fait ses dispositions de départ; en peu de temps il eut préparé tout ce qui lui était nécessaire ; il rassembla en quantité suffisante des armes de chevaliers, des chevaux, des mulets et les approvisionnements indispensables à ses compagnons d'armes. »

Tancrède partit pour la Palestine en 1096, accompagné de son cousin Boëmond. L'armée sicilienne étant arrivée à la rivière Vardari, campa quelques jours sur ses bords ; la rapidité du courant s'opposait au passage, et l'autre rive couverte d'ennemis effrayait les Croisés. Tancrède, voyant qu'on hésitait, traversa le fleuve, accompagné d'un petit nombre des siens. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il se vit enveloppé par des nuées de Grecs ; rien ne l'intimide, il s'ouvre un passage avec son épée et tue tous ceux qui l'attaquent. L'armée de Boëmond n'hésite plus à passer le fleuve ; les uns le traversent à la nage, les autres sur leurs chevaux ; et, dans un instant, toutes les troupes sont à l'autre bord. Il restait six cents pèlerins désarmés, que la vieillesse ou la maladie mettait hors d'état de combattre ; les Grecs les massacrèrent. Aussitôt Tancrède repasse le fleuve avec deux mille hommes, fait un carnage effroyable de la gent ennemie, venge sur elle la mort de pauvres vieillards, de faibles femmes sans défense ; puis il revient prendre sa place à l'avant-garde de l'armée.

Les Croisés se dirigèrent vers Nicée ; bientôt ils firent le siége de cette ville antique, si célèbre aux premiers siècles du christianisme. Le comte Raimond de Saint-Gilles avait placé ses tentes devant la porte orientale ; l'armée turque descendit par le revers de la montagne voisine pour entrer par cette porte, et donner secours aux assiégés. Un cri s'élève : le comte court le premier au-devant de l'ennemi ; les autres chefs le suivent. Tancrède, qui était éloigné, arrive à toute bride. Le combat était encore douteux ; mais Tancrède, d'un coup de sa longue rapière, abat la tête à un chef turc, et accroît l'ardeur des Croisés. Les Infidèles se hâtent de regagner les montagnes, poursuivis par les Chrétiens qui font retentir le camp du nom et des louanges de Tancrède. Après la prise de Nicée, l'armée des Croisés, ayant continué sa marche, eut à soutenir contre les Turcs un combat dans lequel Tancrède perdit son frère Guillaume ; il courut lui-même de grands dangers.

C'est durant le siége mémorable d'Antioche que Tancrède montra toute sa valeur ; il interceptait les chemins, de manière qu'aucun habitant n'osait sortir de la ville. Cependant les assiégés surprenaient quelquefois les Chrétiens. Pour prévenir leurs attaques imprévues, Tancrède alla se mettre en embuscade dans un lieu par lequel ils avaient coutume de passer. « Les Infidèles, écrit Raoul de Caen, ayant conçu quelques soupçons, je ne sais par quel motif, n'envoyèrent le premier jour que quelques hommes qui se tinrent éloignés. Les nôtres s'en étant aperçus se hâtèrent de se cacher ; aucun d'eux ne se montra. Le lendemain, les Turcs sortirent en plus grand nombre et s'approchèrent davantage de Tancrède, car ils s'étaient rassurés par la journée de la veille. Tancrède eut grand'peine à contenir ses gens : « Attendez, leur dit-il, attendez encore un petit jour, hommes vaillants ; demain, si je ne me trompe, une plus riche proie viendra tomber dans nos filets. » Ainsi qu'il avait prévu, ainsi arriva-t-il. Le troisième jour les Turcs sortent en grand nombre et dépassent le lieu où les Francs étaient postés. Alors Tancrède, rompant les barrières, s'élance au milieu des ennemis et en tue environ sept cents. Il envoya à l'évêque du Puy soixante-dix têtes de Turcs, comme la dîme de son triomphe. Un jour Tancrède étant sorti seul avec son écuyer, il fut attaqué par trois Arabes qu'il transperça d'outre en outre. Après le combat il fit jurer à son écuyer de garder le silence sur cette prouesse. » Raoul de Caen ne peut s'expliquer une telle modestie ; il la compare à tout ce que l'antiquité a de plus grand.

Antioche se rendit aux Croisés dans le mois de juin 1098. Au printemps de l'année suivante, les chefs réunis résolurent de marcher sur Jérusalem ; les Chrétiens de la ville sainte vinrent au-devant d'eux implorer leur secours. Tancrède partit avec trois cents hommes au milieu de la nuit, et planta l'étendard des Francs à Bethléem, la patrie du Christ. Tancrède fut un des premiers à entrer dans Jérusalem ; il prit possession de la mosquée d'Omar. Le butin qu'il y fit était si considérable, qu'il employa deux jours à le faire transporter. Parmi ces richesses on comptait soixante-dix lampes, dont vingt étaient d'or, et cinquante d'argent. L'envie ne manqua pas de s'élever contre Tancrède ; le prêtre Arnould, nommé gardien du temple, l'accusa de vol et de pillage dans le conseil des princes. Tancrède répondit avec une mâle éloquence. Les princes décidèrent qu'il rendrait sept cents marcs d'argent au temple : ce qu'il fit sans hésiter. Tancrède commandait l'aile gauche de l'armée à la bataille d'Ascalon, où les forces égyptiennes furent dispersées par les Croisés. Après cette victoire, la plupart des chefs de la croisade reprirent la route de l'Occident. Tancrède resta auprès de Godefroi, qui lui donna la principauté de Tibériade.

Après la mort de Godefroi de Bouillon, Tancrède voulut faire nommer son cousin Boëmond roi de Jérusalem ; ses tentatives échouèrent, et Baudouin, frère de Godefroi, fut reconnu son successeur légitime. Devenu roi de Jérusalem, Baudouin cita plusieurs fois Tancrède pour qu'il vînt lui rendre compte de sa conduite, et le saluer comme son seigneur et maître. Le prince de Tibériade hésita longtemps ; il finit enfin par demander au roi une entrevue, dans

laquelle il consentit à rendre hommage, sans renoncer à la principauté qu'il tenait de Godefroi. Toute la carrière de Tancrède n'est qu'une longue suite d'exploits et de conquêtes sur les Turcs; il se rendit successivement maître de plus de vingt-cinq villes ou châteaux-forts. La prise du château de Vetulum fut son dernier fait d'armes; il mourut à Antioche en 1112, laissant dans le monde un souvenir illustre de ses prouesses et de la sagesse de son administration, et dans l'Eglise la mémoire éternelle de ses aumônes et de ses œuvres de piété. Tancrède avait épousé une fille naturelle de Philippe, roi de France. On dit qu'à son lit de mort, voyant devant lui sa femme et un jeune homme nommé Ponce, fils du comte de Tripoli, il leur conseilla de se marier quand il ne serait plus: ce qui eut lieu. Tel est ce héros, d'après les vieilles chroniques; il fut par ses vertus guerrières le modèle des chevaliers de son temps. Son caractère, ainsi tracé par l'histoire, ne nous offre point l'éclat poétique et romanesque que lui a donné l'épopée. On cherche en vain dans les faits historiques de sa vie quelque chose qui puisse ressembler aux amours de Clorinde, dont le Tasse a fait une peinture si séduisante dans la *Jérusalem délivrée.*

BAROMÈTRES.

L'atmosphère est cette couche immense qui de toutes parts environne la terre. Elle est particulièrement constituée par une espèce de gaz, qu'on a nommé *air atmosphérique.* Cependant, d'autres fluides élastiques se mêlent à cet air: tous ces fluides étant pesants, sont répandus uniformément autour du globe, et le suivent dans toutes ses révolutions. L'atmosphère a une épaisseur d'environ 14 lieues; elle est transparente et incolore pour les petites masses, mais sous un grand volume, elle nous paraît bleue; couleur qu'elle doit peut-être à l'eau qu'elle tient en dissolution; c'est à cette couche bleue que nous donnons le nom de *ciel.*

L'atmosphère est pesante, puisqu'elle est composée de gaz qui obéissent aux lois de la pesanteur. Quoique l'air soit huit cents fois plus léger que l'eau, on conçoit que la grande élévation de l'atmosphère doit en rendre le poids considérable. Le physicien Toricelli a prouvé ce phénomène de la pesanteur de l'air par une expérience fort simple, et qui pourtant a produit les résultats les plus importants.

On prend un tube de verre A B d'un mètre de long, fermé par une de ses extrémités; on l'emplit entièrement de mercure, et pour le purger d'air parfaitement, on le met plus que plein, avec le doigt on presse le mercure, et on fait jaillir l'excédant en aplanissant la surface. On renverse alors le tube, et on le plonge dans un vase rempli de mercure. Il semble que le tube devrait se vider, et le mercure se réunir à celui du vase; il retombe en effet un peu, mais reste suspendu dans le tube à une certaine hauteur C. Voici comment s'explique cette expérience: l'air par son poids exerce une pression sur le mercure qui est contenu dans le vase; mais le tube fermé par le haut couvre une petite partie de la surface de ce mercure, et soutient lui-même la pression de l'air; d'où l'on doit conclure que le poids de la colonne de mercure contenue dans le tube est équivalente au poids de l'air qui presse la surface de celui qui est dans le vase. La hauteur de cette colonne de mercure est d'environ 28 pouces; 28 pouces de mercure sont d'un poids égal à 32 pieds d'eau; donc la pression atmosphérique égale une colonne de mercure de 28 pouces, ou une colonne d'eau de 32 pieds. Mais comme le poids de l'air varie selon les différents états de l'atmosphère, le mercure devait aussi, selon ces différents états, monter et descendre dans le tube. C'est ce qui donna l'idée d'employer le tube de Toricelli pour marquer l'état de l'atmosphère, et le baromètre n'est autre chose que cet instrument gradué.

Au lieu d'une cuvette dans laquelle on plonge le tube plein de mercure, on peut avoir simplement un tube recourbé DF, fermé par l'extrémité D et ouvert en F. Les deux colonnes de mercure GI et IH se font équilibre; cette dernière par l'ouverture F soutient le poids de l'atmosphère, auquel la colonne GE fait équilibre, la supposant ici haute de 28 pouces. Le vide parfait existe dans la partie ED du tube; aucune pression n'est donc exercée en E, ce qui permet au mercure de monter et de descendre avec la plus grande facilité.

C'est d'un baromètre à siphon qu'on se sert pour la construction du baromètre à cadran, qui est d'un usage si répandu. Sur le mercure de la plus courte branche, est un petit corps K qui n'est point assez gros pour boucher le tube, ni assez lourd pour gêner le jeu du mercure; il est suspendu à une petite poulie très-mobile, par un fil de soie extrêmement fin, tendu par un poids L, un peu moindre que celui du petit flotteur. A l'axe de la poulie est adaptée une aiguille très-légère, qui se meut sur un cercle divisé. Lorsque la pression atmosphérique augmente, le mercure descend dans la plus courte branche du syphon, et le petit flotteur le suivant, fait tourner l'aiguille de droite à gauche; si au contraire la pression atmosphérique diminue, le mercure et le petit flotteur remontent, et font tourner l'aiguille de gauche à droite. A l'endroit où s'arrête l'aiguille, quand la pression atmosphérique est de 28 pouces, on écrit sur le cadran, *variable;* à 28 p. $\frac{1}{3}$, *beau temps;* à 28 p. $\frac{2}{3}$, *beau fixe;* à 29 p., *très-sec;* à 28 p. moins $\frac{1}{3}$, *pluie ou vent;* à 28 p. moins $\frac{2}{3}$, *grande pluie;* enfin à 27 p., *tempête.*

Nous allons maintenant donner quelques règles qui pourront faciliter l'usage du baromètre, pour les prédictions météorologiques.

1o L'élévation du mercure présage en général le beau temps; son abaissement, au contraire, de la pluie, de la neige, du vent, des tempêtes ou des ouragans.

Dans le cas d'élévation, la surface du mercure est convexe; elle est concave dans le cas d'abaissement. De là vient que pour savoir si le mercure tend à monter ou à descendre, on peut frapper légèrement

sur le cadran ; cette oscillation facilite le mouvement du mercure; s'il doit monter, sa surface devenant plus convexe, élève le flotteur; si, au contraire, il doit descendre, la surface devenant plus concave, entraîne le flotteur avec elle; et l'aiguille indique sur le cadran quelle est la tendance de l'instrument.

2° Si, par un temps très-chaud, le mercure vient à baisser, c'est signe de pluie.

3° Son élévation en hiver présage la gelée; son abaissement pendant la gelée, le dégel.

4° Si le mauvais temps suit immédiatement l'abaissement du mercure, il sera de courte durée. Il en est de même pour un beau temps arrivé incontinent après son élévation.

5° Si, par un mauvais temps, le mercure s'élève et persiste dans cette élévation, pendant la durée du mauvais temps, on peut espérer un beau temps durable.

6° *Vice versâ*, si, par un temps serein, le mercure descend, et continue de baisser deux ou trois jours avant qu'il tombe de la pluie, il faut s'attendre à beaucoup d'humidité et à de grands vents.

7° Les oscillations du mercure annoncent de l'incertitude dans le temps.

8° En toute saison, l'abaissement subit du mercure est un signe certain de tempêtes, d'ouragans, de grosses pluies, de tonnerre.

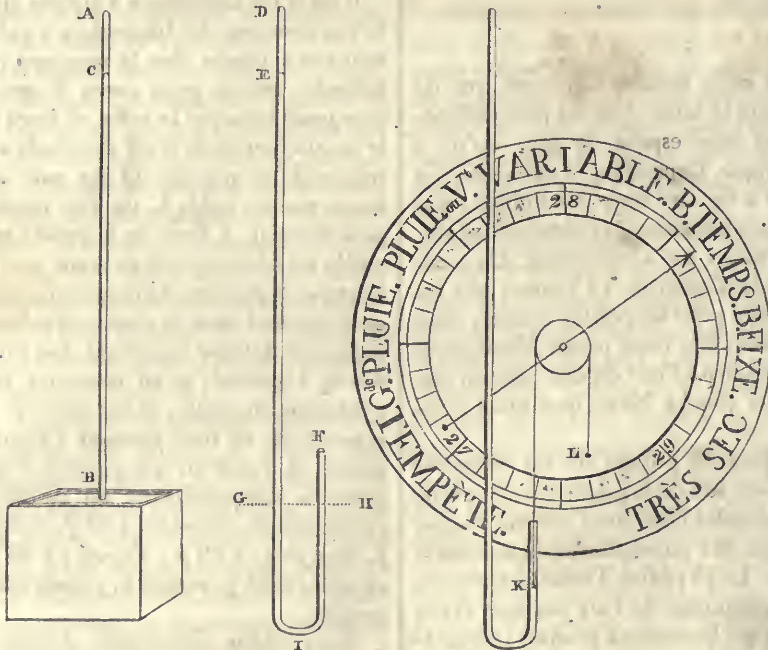
9° Si, après la pluie, le vent change, et le baromètre remonte, c'est un présage certain du retour du beau temps.

Le baromètre a encore un autre emploi d'une grande importance; il sert à mesurer l'élévation des hautes montagnes.

Si, comme je l'ai dit, la couche d'air atmosphérique qui entoure la terre a 14 lieues d'épaisseur, il est clair qu'en montant au sommet des montagnes l'épaisseur de cette couche sera, au-dessus de vous, diminuée de toute la hauteur des montagnes; donc la pression atmosphérique devra être d'autant moindre, et le baromètre descendre dans la même proportion.

On doit donc pouvoir connaître à quelle élévation on est au-dessus du niveau de la mer, par la hauteur du mercure, sachant la hauteur à laquelle il se maintient au bord de l'Océan. Ainsi, au sommet du Saint-Bernard, la hauteur du baromètre n'est plus que de $0^m 57$, au lieu de $0^m 76$, hauteur moyenne au bord de l'Océan. On a trouvé que le mercure s'abaissait d'un millimètre par $10^m 5$ d'élévation. Cependant, dans les régions très-élevées de l'atmosphère, l'abaissement est plus considérable ; cela tient à ce que l'air devient de moins en moins dense. A ces grandes hauteurs, le feu languit, le son n'est presque plus sensible, la respiration est grande et fréquente, les vaisseaux, qui ne sont plus assez pressés, se gonflent, et le sang s'échappe par les pores de la peau. M. Delaplace a trouvé qu'à 12 lieues de hauteur, l'air était aussi rare que sous une cloche purgée d'air au moyen de la machine *pneumatique*.

Ernest Breton.



(Baromètres.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

FRANCE. — CLISSON.



Vue du château de Clisson (Loire-inférieure).

CLISSON.

Pour se rendre à Clisson, on sort de Nantes par les ponts qui, dans l'étendue d'une demi-lieue, ajoutent à la ville les îles nombreuses que la Loire renferme dans son bassin.

A l'extrémité du pont de *Pirmil*, on voit encore des ruines de la tour construite en 1365 sur des fortifications plus anciennes, par l'amiral Bouchard, d'après l'ordre de Jean IV, duc de Bretagne, pour défendre Nantes du côté du Poitou.

La ville de Clisson est située au confluent de la Sèvre et de la Moine; à six lieues sud-est de Nantes; elle était autrefois sur les limites de l'Anjou, de la Bretagne et du Poitou. Elle renfermait avant la révolution trois mille habitants. On y comptait cinq églises, deux prieurés, deux couvents, et un hôpital. Elle possédait une haute justice qui ressortissait du présidial de Nantes. Les guerres de la Vendée ont été fatales à cette ville, qui plusieurs fois a été prise et reprise, et dont la population s'est trouvée réduite à douze cents habitants, qui vivent principalement du produit des usines établies en grand nombre sur la Sèvre.

Les environs de Clisson présentent des promenades délicieuses, et les bords de la Sèvre et de la Moine offrent à l'artiste les points de vue les plus pittoresques; mais c'est surtout aux ruines et aux souvenirs du château, que s'adressent les hommages du peintre et de l'historien. Pour approcher du château, on traverse une porte à demi démolie, garnie de deux tourelles de briques, et qui sert aujourd'hui de porte de ville. C'est là que se trouvent les murailles fortifiées qui entouraient le vieil édifice, et les maisons qui s'étaient groupées à ses pieds. Les murailles qui défendent encore la ville ont été élevées par Olivier Ier de Clisson, augmentées par le connétable, et réparées par François II, duc de Bretagne. Ces fortifications, qui datent d'une époque antérieure à la découverte de l'artillerie, font encore aujourd'hui l'admiration des ingénieurs.

On pénètre dans les ruines par la grande porte, qui est accompagnée d'une plus petite, qui, comme elle, avait un pont-levis. En passant dans la première cour, on y rencontre partout les vestiges des ravages des hommes, aussi terribles mais moins éloquents que les injures du temps.

Sur la gauche, on descend dans des caveaux humides. C'étaient des prisons qui ne recevaient le jour que par des grilles. Sur leurs voûtes transformées en terrasses, on aperçoit :

Ces dômes, ces degrés dans les airs suspendus,
Conduisant au sommet d'une tour qui n'est plus.
(*Delille*)

De la première cour on entre dans un bastion, où se trouvent deux ormes, dont la vieillesse atteste si bien la vétusté de ces ruines. Après avoir franchi dix portes, dont plusieurs sont défendues par des ponts-levis, et des herses pratiquées dans des murailles de 10 pieds d'épaisseur, on parvient à la dernière cour. C'est là qu'étaient les habitations de ces guerriers, qui faisaient une prison de leur demeure, et qui ne se croyaient en sûreté que lorsqu'ils étaient inaccessibles.

Le milieu de la cour était marqué par un puits, témoin des cruautés les plus atroces de nos dernières guerres civiles. Ce puits est comblé aujourd'hui.... Un arbre funéraire planté dans son enceinte proclame l'oubli pour le meurtrier, la pitié pour la victime.

Ici, mille sensations confuses vous assiégent. On considère ces fortifications assises sur le granit, pour rivaliser de durée avec lui. Des chambres ont été pratiquées dans leur intérieur, et on dirait une habitation destinée à des géants. Si quelque chose peut donner une idée de ces constructions colossales, c'est le foyer de la cuisine, partagé en deux cheminées, d'une longueur de 18 pieds sur 9 de profondeur.

Aujourd'hui, le soleil pénètre dans ces murs qui ne recevaient le jour que par d'étroites ouvertures, le vent siffle dans ces salles désertes, où retentissait le bruit des armes, le lierre rampe sur ces créneaux brisés où flottaient les nobles bannières. Ces tours qui avaient résisté tant de fois aux attaques de l'homme, n'ont pu soutenir les assauts du temps. Vers le milieu du XVII[e] siècle, la moitié du donjon s'est écroulée.

Les fenêtres partagées par une croix de pierre, la forme des créneaux, des machicoulis, le plan même de l'édifice, tout annonce cette architecture moresque née dans des climats plus doux, et qui paraît comme étrangère sous notre ciel humide.

Cette forteresse, en effet, fut construite par Olivier I[er] de Clisson, à son retour des croisades; mais bâtie sur un rocher, en face du confluent de deux rivières, sa position était trop avantageuse pour qu'on puisse supposer que quelque édifice ne s'était pas déjà élevé sur l'emplacement qu'elle occupe. Elle remplaça, dit-on, un ancien castel, qui lui-même avait succédé à des fortifications romaines détruites par les Normands.

C'est à ce monument que se rattachent les souvenirs les plus illustres des annales bretonnes. C'est là que naquit Olivier de Clisson, cet ennemi irréconciliable des Anglais, ce rival de Montfort, ce frère d'armes de Duguesclin, qu'il fut jugé digne de remplacer. Le guerrier célèbre semble évoquer autour de lui tous les souvenirs du XIV[e] siècle, comme il parut réunir en sa personne tous les vices et toutes les vertus de ces héros du moyen âge, tour à tour poëtes et guerriers; fidèles à l'amour, mais souvent traîtres envers la patrie; vengeurs de l'innocence opprimée, mais bravant impunément les lois; doués d'une âme héroïque, mais crédule et superstitieux; faibles et énergiques tout ensemble; capables enfin des plus grands crimes, comme des plus grands traits de courage et de générosité.

Depuis la réunion de la Bretagne à la France, jusqu'à l'époque des guerres de la Ligue, l'histoire ne fait plus mention de Clisson. Lorsque ces guerres cruelles commencèrent à désoler la France, Henri de Bourbon, roi de Navarre, assiégea ce château en 1588. Ne pouvant le prendre, il se rejeta sur Beauvais dont il s'empara. A la mort de Henri III, le duc de Mercœur, qui était le chef de la Ligue en Bretagne, et qui prétendait se rendre maître du duché, sur lequel il faisait valoir les droits de la maison de Blois, dont il avait épousé l'héritière, ne voulut plus reconnaître le successeur de ce prince. Les états de Bretagne se déclarèrent du parti contraire, et la plupart des places fortes de Bretagne furent fermées au prince rebelle. Il assiégea vainement le château de Clisson.

Depuis cette guerre, cet édifice était resté dans un abandon total. Déjà ses vieilles murailles, délaissées pendant deux siècles, commençaient à tomber en ruines, lorsque la guerre de la Vendée a achevé de le rendre inhabitable. A cette époque, il servit de place d'armes à l'armée de Mayenne.

Aujourd'hui les ruines de Clisson, devenues la propriété d'un artiste, grand amateur de l'antiquité, sont au moins jusqu'à nouvel ordre à l'abri d'une destruction totale, et longtemps encore, il faut l'espérer, elles feront l'admiration du paysagiste et du voyageur. E. B.

ÉTRANGE NAVIGATION

SUR UN GLAÇON.

Lorsque la mer d'Azow est gelée, les pêcheurs, dans plusieurs endroits de la côte occidentale de cette mer, s'établissent sur la glace même; il arrive qu'à la suite des dégels subits et des vents violents de l'est, des glaçons portant des hommes et des cabanes de pêcheurs se détachent des côtes et sont emportés dans la haute mer. Quelques pêcheurs sont jetés sur le rivage opposé; la plupart périssent. L'hiver dernier on vit un de ces malheureux sur un glaçon fragile, porté du détroit de Kestch dans la mer Noire. De la côte on remarqua son désespoir, mais il n'y avait aucun moyen de le sauver. Au mois de décembre de l'année passée, un autre événement semblable a eu lieu dans la mer d'Azow.

Un Cosaque de la mer Noire, nommé Jean Potapenko, du village de Grivennœ, se trouvait dans un établissement de pêcheurs, situé près d'Atchoniev. Le 25 décembre, la glace, à la suite de grandes gelées, paraissant très-ferme, il alla examiner ses filets tendus dans des ouvertures pratiquées dans la glace, à un quart de lieue de distance de la côte. Tout en s'occupant de son travail, il remarqua que le glaçon sur lequel il se trouvait s'était détaché, et voguait avec rapidité sur la surface de la mer. N'apercevant aucun moyen de salut, il se résigna à la volonté du Ciel, et attendit la mort avec calme. Il passa six jours dans cette cruelle attente, et quoiqu'il eût avec lui un petit morceau de pain, sentant une répugnance invincible à prendre de la nourriture, il n'en mangea point, et ne fit qu'étancher la soif qui le dévorait, en buvant de l'eau de pluie qui remplissait les crevasses du glaçon sur lequel il se trouvait. Il était chaudement habillé dans un temps de dégel, il ne souffrait donc presque

pas du froid ; il dormait très-peu, et cela assis sur la glace. Le septième jour, il aperçut une côte fort escarpée, et résolut de s'en approcher en marchant sur la glace ; mais la fatigue et l'épuisement le firent souvent tomber en défaillance. Pendant ce temps, le glaçon flottant s'attacha fortement à la glace solide qui bordait le rivage; et le neuvième jour de cette étrange navigation, le 2 janvier 1836, Potapenko descendit sur le rivage, près du cap de Kosan-Dip, entre Kertch et Arabat, et gagna le village tartare le plus proche, d'où il fut conduit à Théodosie, et ensuite à Kerch. C'est ainsi que fut sauvé cet homme, dont la perte paraissait inévitable. Il traversa, dans le courant de huit jours, un espace de 37 à 38 lieues de France, à compter de la côte orientale de la mer d'Azow, jusqu'à sa côte sud-ouest. Sauf quelques engelures aux pieds, et l'épuisement dont au reste il se remit facilement, Potapenko conserva sa santé.

ÉCHANGES

ENTRE LES MARINS ET LES NATURELS DE CERTAINES CONTRÉES.

On ne saurait trop déplorer la fâcheuse influence que les navires employés aux voyages de long cours exercent souvent sur les sauvages habitants des îles qu'ils visitent; outre l'exemple des vices les plus grossiers, qui est donné aux naturels par les matelots, et la mauvaise foi dont on use sans scrupule dans les rapports qu'on entretient avec eux, on les corrompt encore par les objets d'échange qu'on leur porte. Il arrive souvent qu'on n'a à leur offrir que des armes à feu, des munitions et de l'eau-de-vie, pour l'eau, les vivres et le bois dont on désire s'approvisionner sur leurs côtes ; tandis qu'on pourrait profiter de ces échanges pour les faire jouir de quelques-uns des avantages réels de la civilisation, et pour leur communiquer aussi des notions utiles. On n'apprendra pas sans intérêt que le capitaine Finch, commandant du *Vincames*, l'un des bâtiments de la marine des États-Unis, s'est fait la loi de ne jamais donner d'armes aux sauvages, de peur de leur faciliter par là les guerres qu'ils entretiennent de tribu à tribu. Ayant rencontré à Nukuhiva, l'une des îles de Washington, le navire français *le Pagure*, et sachant que le capitaine n'avait à bord d'autres objets d'échange que des mousquets et de l'eau-de-vie, le capitaine Finch fit faire par ses propres chaloupes les approvisionnements dont ce navire avait besoin, et offrit au capitaine français des étoffes de coton et des outils, pour les échanges qu'il serait dans le cas de faire pendant le reste du voyage.

Il visita successivement les Taïpis, les Teüs, les Taivas et les Hapas, qui habitent différents quartiers de l'île de Nukuhiva, et qui se livrent à de continuelles hostilités, et les exhorta à vivre en paix les uns avec les autres.

Les chefs de ces peuplades le remercièrent du conseil qu'il leur donnait, et exprimèrent leur étonnement de ce qu'aucun des navires qui les avaient visités auparavant ne leur en avait jamais donné un pareil.

FRANCE.

ARLES (BOUCHES-DU-RHONE).

Jules César a parlé le premier de la ville d'Arles ; sa fondation paraît due aux Marseillais; ils y établirent un comptoir après que Marius leur eut cédé le canal qu'il avait fait creuser pour la libre navigation du Rhône. César, trouvant le pays couvert de bois, y fit construire douze galères pour bloquer le port de Marseille, et, après la reddition de cette dernière ville, il envoya à Arles le questeur Tiberius, pour y créer une colonie tirée de la sixième légion. Arles est donc la seconde colonie fondée dans la province romaine, et, à ce titre, elle fut investie de divers priviléges. César forma de tous les pays qu'il avait enlevés aux Marseillais ou à leurs alliés, une sous-préture, dont le siége fut établi à Arles. La nouvelle colonie, enrichie d'un côté par les dons de César, favorisée de l'autre par son heureuse situation et par la déchéance de Marseille, grandit et prospéra. Cependant, toutes les fois que les empereurs tournèrent leurs regards vers la Gaule méridionale, ils répandirent leurs bienfaits à Nîmes plutôt qu'à Arles : cette dernière ville, pendant trois siècles, resta dans le rang moyen que César lui avait assigné.

La révolution opérée dans l'Empire par Constantin changea et éleva les destinées d'Arles. Ce prince y avait déjà séjourné, lorsqu'il faisait ses préparatifs contre Maxence. Fausta, sa seconde femme, y accoucha d'un fils; il fut baptisé par saint Marin, et fut nommé *Arles*. Après sa victoire sur Maxence, Constantin porta ses affections sur la ville d'Arles ; il y convoqua un concile le 1er août 314, dans lequel les Donatistes furent condamnés, et où fut assuré le triomphe de la religion chrétienne. Constant, troisième fils de Constantin, fit de cette ville la capitale de ses Etats ; il y renouvela les jeux dans les arènes; plusieurs autres empereurs, entre autres Théodore et Honorius, y fixèrent leur séjour. Enfin, depuis Constantin jusqu'à l'invasion des Wisigoths, Arles fut considérée comme la capitale des Gaules; indépendamment de ce haut rang politique, elle éclipsa Marseille par son commerce et ses richesses. Durant cette période de deux siècles, la ville d'Arles avait beaucoup plus d'étendue et de population qu'aujourd'hui. La partie qui est sur la rive droite du Rhône, réduite maintenant au faubourg de Trinquetaille, s'étendait alors jusqu'au petit Rhône ; on a trouvé des fondations de maisons à plus de 600 mètres du quai de Trinquetaille.

Sous la domination des Goths et des Mérovingiens, Arles soutint plusieurs siéges, éprouva plusieurs désastres ; mais elle conserva son rang et son influence. Si les monuments romains furent mutilés et abattus, elle vit s'élever sur leurs ruines des temples chrétiens et des édifices religieux. Toute l'autorité passa aux archevêques qui se constituèrent les défenseurs du peuple sous le règne de Boson et de ses successeurs, et qui devinrent, sous les premiers comtes de Provence, les lieutenants des empereurs d'Allemagne. Arles avait tant à se louer de la domination romaine, qu'après la chute des Césars, elle ne voulut point se

séparer des successeurs de Charlemagne qui avaient hérité de l'empire romain; elle se constitua en république sous la protection immédiate des empereurs d'Allemagne. L'existence orageuse de la république d'Arles influa tristement sur sa population; les troubles civils la firent refluer dans les pays situés à l'est de la Crau qui appartenaient aux archevêques. La partie située au delà du fleuve fut presque abandonnée, et la partie en deçà, déjà entourée de remparts, fut encore divisée intérieurement en plusieurs quartiers également fortifiés et flanqués de tours. Toutes ces constructions, résultat de la crainte et de la méfiance, se firent aux dépens de ce qui restait encore des anciens monuments élevés à des temps paisibles. Charles d'Anjou parvint à rallier au reste de la Provence cette ville qui n'avait pu soutenir son indépendance; et depuis cette époque, Arles, déchue du haut rang qu'elle avait si longtemps et si glorieusement occupé, a joui du moins d'une existence tranquille, qu'embellissent encore les souvenirs d'une antique illustration et les ruines imposantes de sa grandeur passée.

La ville d'Arles est située un peu au-dessous de l'angle du delta que le Rhône forme par sa division en deux branches. Elle est assise sur un banc de rochers qui domine la rive gauche du grand Rhône, en penchant doucement vers les bords. Les rues, sans être parfaitement alignées, ont en général une certaine régularité. Les places sont en petit nombre et peu spacieuses; on n'en compte guère que trois : la *place Royale*, autour de laquelle sont l'hôtel-de-ville, les prisons, le musée, la façade de l'église Saint-Trophime, et ayant de plus, pour principal ornement, l'obélisque antique dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs; la *place du Plan de la Cour*, et la *place des Hommes*. Ces trois places sont parfaitement régulières. La première sert de marché, de promenade d'hiver et de cirque pour la course des taureaux et les jeux gymnastiques; la seconde est fréquentée dans l'été, parce qu'elle est exposée au nord et presque toujours à l'ombre; enfin la troisième, qui est plantée d'ormeaux et entourée des principaux hôtels et des plus beaux cafés, sert de point de réunion en toute saison et à toute heure, soit aux étrangers, soit aux habitants de la ville. Les dehors d'Arles sont extrêmement riants; toute la partie méridionale forme une longue promenade appelée *la lice*, plantée de trois allées d'arbres; celle du centre, plus large que les deux autres, sert de grand chemin. Cette belle promenade est bordée extérieurement dans toute sa longueur par le canal de Craponne, au delà duquel sont des jardins et des prairies. Dans la partie septentrionale, sur le chemin de Tarascon et sur les bords du Rhône, est une autre promenade plantée de superbes ormeaux. Les *Éliscamps*, anciennement les Champs-Élysées, peuvent être considérés aussi comme une promenade, agréable par la variété des sites et des paysages, imposante par les méditations qu'elle provoque.

Des débris grandioses d'antiquités décorent la ville d'Arles; son amphithéâtre est un des plus majestueux. Cette sorte de monument est celle où se déploie de la manière la plus frappante la magnificence romaine. Étonnant par son immensité, imposant par l'avantage de sa situation, l'amphithéâtre d'Arles domine la ville et appelle l'œil du voyageur; c'est l'objet qu'il remarque d'abord, c'est celui qu'il est empressé de connaître. La longueur de son grand axe est de 140 mètres du nord au sud, sa largeur ou l'étendue de son petit axe est de 103 mètres de l'est à l'ouest. Il a dû avoir quarante-trois rangs de gradins et contenir vingt-quatre mille spectateurs. Il a deux ordres d'architecture, comme l'amphithéâtre de Nîmes, et comme lui aussi, il est percé de soixante arcades; mais ses dimensions sont un peu plus fortes, son étendue plus considérable, son architecture plus élégante. Le premier étage est en pilastres d'ordre dorique, le second était en colonnes d'ordre corinthien; la preuve incontestable de ce fait se trouve à la porte du midi, où la colonne de gauche conserve encore son chapiteau. Toutes les autres sont tronquées, et la partie supérieure de l'édifice est démolie jusqu'aux bandeaux des arcades. Cette circonstance de la démolition à peu près uniforme du haut de l'édifice avait induit en erreur quelques antiquaires, notamment le célèbre Scipion Maffei, et leur avait persuadé qu'il était toujours demeuré imparfait. Maffei assure n'avoir pu trouver dans l'enceinte aucun vestige de gradins; tout le monde peut reconnaître le contraire; trois gradins sont encore visibles presque vis-à-vis la chapelle Saint-Genest; un quatrième existe au haut de l'édifice, derrière la colonne que nous avons citée de la porte du midi; peut-être en trouverait-on d'autres sous les masures qui encombrent l'intérieur de la circonférence. D'ailleurs, les historiens parlent des jeux célébrés dans l'amphithéâtre d'Arles; des inscriptions font mention de ceux qui en étaient chargés; il n'est donc pas possible de douter que cet édifice n'ait été fini. La décoration seule était restée imparfaite; les feuillages du chapiteau resté debout ne sont qu'ébauchés, et dans tout ce qui est visible, les bases des colonnes sont à peine dégrossies.

Aux extrémités des axes étaient quatre portes; la principale est celle du nord; elle est belle quoique sans ornement, d'une grandeur imposante et d'une forme majestueuse. Le corridor par lequel elle introduisait dans l'arène est d'un aspect magnifique. Sous cette porte est l'entrée d'un étage souterrain, qui est la partie la plus singulière et la plus curieuse de l'édifice; sa construction est d'une forme proportionnée à l'énormité du poids qu'il devait soutenir. Outre que les pierres en sont, comme dans le reste de l'édifice, d'une prodigieuse grosseur, la voûte est renforcée d'arcades très-rapprochées; elle paraît bâtie pour l'éternité. A droite et à gauche sont les entrées des subdivisions de l'étage souterrain; on a cru y reconnaître les loges des bêtes destinées aux combats; des canaux en poteries descendent des étages supérieurs; ils servaient à l'écoulement des eaux, portées sans doute par des égouts dans le Rhône. Au VIIIe siècle l'amphithéâtre d'Arles fut changé en forteresse; on bâtit des tours sur les quatre portes; deux de ces tours existent encore; c'est pour les construire et pour boucher l'ouverture des arcades que l'on détruisit la partie supérieure de l'édifice. Cette destinée fut celle des grands monuments romains, en France comme en Italie : les arènes de Nîmes eurent le même sort.

Le théâtre antique d'Arles est un de ces monuments qui, par des singularités en quelque sorte in-

explicables et des caractères contradictoires, mettent en défaut la critique et confondent le jugement de l'observateur. Ce théâtre offre des parties dignes des plus beaux temps de l'art, et d'autres qui ne peuvent appartenir qu'à l'architecture corrompue des derniers âges de l'Empire. Nous ne voulons pas parler des superbes statues découvertes dans son enceinte. Un édifice, construit dans un temps où l'art était dégénéré, a pu être orné de figures plus anciennes; mais ce qui surprend, ce qu'on a de la peine à concevoir, c'est la réunion dans le même tout de parties si dissemblables; c'est le contraste frappant de la décoration barbare de l'enceinte avec ces somptueuses colonnes qui ont fait partie de la scène et dont la sculpture est si admirable encore dans son état de dégradation. L'édifice, bâti à une époque où l'on savait travailler le marbre avec tant de perfection, a-t-il été réparé deux siècles après, ou l'architecte chargé de le construire vers le déclin de l'Empire a-t-il dérobé à un monument plus ancien les ornements dont il voulait le décorer? Il faut choisir entre ces deux suppositions. Deux portions de la décoration extérieure du théâtre d'Arles sont encore visibles; elles sont directement opposées. Celle du nord n'a plus que l'arcade du rez-de-chaussée; celle du midi, engagée dans le mur de la ville, conserve ses trois étages : c'est ce qu'on nomme la Tour de Rolland. Cette tour, défigurée par les changements qu'ont nécessités les convenances d'une habitation moderne, conserve néanmoins un aspect pittoresque; elle est belle de



(Amphithéâtre d'Arles.)

masse, et riche de couleur. On a extrait du théâtre d'Arles de magnifiques statues de danseuses, des fragments d'autres figures, et une immense quantité de débris de frises, de corniches, d'architraves, tous d'un beau marbre et d'un excellent travail. Une seule fouille, entreprise dans la vue de creuser une cave, a produit, dit-on, ce trésor et d'autres fragments, cette Vénus d'Arles surtout qui a été pendant un siècle un des principaux ornements de la galerie de Versailles. Une mine si féconde avait été longtemps abandonnée; l'administration a ordonné de nouvelles fouilles : elles se poursuivent avec activité.

Arles renferme plusieurs églises. Celle qui tient le premier rang est Saint-Trophime; elle fut bâtie par saint Virgile au commencement du VIIe siècle, sous l'invocation de saint Etienne, et prit le nom de Saint-Trophime lorsqu'en 1152 les reliques du saint évêque y furent translatées. Dans son état actuel, cette église est une des plus remarquables du département. La seconde paroisse est celle de Notre-Dame-de-la-Major; sa fondation remonte au IIIe siècle. C'était, à ce qu'on croit, le temple de Cybèle. Le fameux autel de la déesse, conservé dans le Musée d'Arles, fut trouvé en 1758 sous le seuil de la porte de cette église. L'archevêque Ravennius la fit agrandir en 453; le pape Jules III, en 1451, lui accorda un chapitre composé d'un doyen et de neuf chanoines, qu'elle a conservé jusqu'à la révolution. L'église de l'abbaye de Saint-Césaire est dédiée à saint Jean l'évangéliste. Saint Césaire avait fondé cette abbaye, en 508, dans les Champs-Elysées. Les dangers auxquels les religieuses étaient exposées par les excursions de l'ennemi furent cause qu'on les transféra dans la ville en 1359. Il y avait à Arles, avant la révolution, un

grand nombre de couvents des deux sexes, qui avaient chacun leurs églises ; presque tous ont été vendus et ont reçu d'autres destinations. L'église de Sainte-Anne, qui était desservie par les Oratoriens, a été convertie en musée par décret du 9 janvier 1805. Dans le courant de l'année 1812, tous les restes d'antiquités épars dans la ville et le territoire, ou rassemblés déjà dans l'ancien Musée de Saint-Honorat, furent réunis dans le nouveau musée.

A une époque très-reculée, l'hôtel-de-ville d'Arles était situé dans le quartier de *Charles-Chinet*, près des arènes. Un arceau à plein cintre, de construction romaine, servant aujourd'hui d'entrée à plusieurs maisons particulières, indique encore l'emplacement de cet ancien hôtel-de-ville. En 1542, la communauté acheta le local occupé par le nouvel hôtel-de-ville, et onze ans après elle y fit construire la tour de l'Horloge. Enfin, sous le règne de Louis XIV, le 26 décembre 1665, on posa la première pierre de l'édifice actuel, construit sur les dessins de Mansard et terminé en 1673. La tour de l'Horloge fut conservée dans la nouvelle construction dont elle est devenue partie intégrante ; elle en augmente la beauté par son élévation et son élégance. Ce que l'on admire le plus dans cet édifice, c'est la voûte de son porche, remarquable par la hardiesse de la construction et le fini du travail. Les archives d'Arles sont d'un grand intérêt par la variété et l'ancienneté des actes et des titres qui les composent.

Après avoir parlé de la ville d'Arles et des principaux édifices qu'elle renferme, nous devons dire quelques mots du faubourg de Trinquetaille. Sous le règne de Constantin et de ses successeurs ce faubourg était plus grand que la ville, mais moins décoré ; c'était là qu'habitaient les mariniers et les marchands. Cette partie de la ville avait des temples, des places et des bains publics dont on a trouvé les ruines en différents temps. On voit encore les restes d'un ancien cimetière fort vaste. A la chute de l'empire romain, la population du faubourg, exposée aux ravages des Barbares, passa en partie dans la ville, et les individus qui restèrent abattirent les maisons des quartiers extérieurs, et employèrent les démolitions à construire des remparts pour leur défense. Ce nouveau bourg, ainsi fortifié, prit le nom de *Trencatallas*, de deux mots latinisés à cette époque : *truncare*, faire des tranchées ou des retranchements, *taillare*, tailler, couper, réduire ; parce que ce fut au moyen de la réduction de l'ancienne enceinte qu'on forma les remparts. Le bourg de Trinquetaille fut compris dans les domaines de l'archevêché d'Arles ; les archevêques l'inféodèrent à la maison de Baux vers le XI[e] siècle. Les princes de Baux y bâtirent un château fort, dont il ne reste que quelques fondations au haut du faubourg. L'ancienne église, dédiée à saint Pierre, était une dépendance de l'abbaye de Saint-Gilles : il en est question dans la bulle de Calixte II, de l'an 1120 : *Ecclesiam sancti Petri de Trincatellas*. En 1145, l'empereur Conrad III donna à Raimond de Baux et à Etiennette, sa femme, le privilége de faire battre monnaie à leur coin, à Arles, à Aix et au château de Trinquetaille. En 1300, Bertrand de Baux, comte d'Avelin, vendit cette seigneurie à Rostand, archevêque d'Arles ; enfin Sylvius de Sainte-Croix, un de ses successeurs, la revendit à la communauté d'Arles, au prix de 725 écus d'or, par acte du 7 septembre 1579.

Il s'est conservé à Arles plus de traces des mœurs romaines que dans tout le reste de la Provence. Le costume des femmes, tel qu'il était avant la révolution, ressemblait en partie à celui que portaient les dames romaines du temps de la domination des Goths, et il n'était lui-même qu'une altération des vêtements romains plus anciens. Le costume actuel des femmes a été beaucoup modifié ; elles portent un justaucorps très-court, d'une étoffe noire, sur un jupon de soie d'une couleur tranchante. C'est de tous les pays de la Provence celui où les femmes apportent le plus de soin, de propreté et d'élégance dans leur habillement, tandis que les hommes semblent se négliger. Les Arlésiens, naturellement vifs, ont un grand amour de leur pays, qui inspire d'ailleurs tant d'intérêt aux voyageurs ; leur constitution est forte, et ils l'entretiennent par des exercices gymnastiques ; ils respectent tout ce qui tient à la religion et sont fidèles aux coutumes de leurs pères. On s'aperçoit facilement que les souvenirs de la grandeur romaine et de l'indépendance dans laquelle ils ont longtemps vécu sous la protection de l'Empire, ne se sont point totalement effacés ; ils influent non-seulement sur le caractère individuel, mais encore sur le mode de traiter les affaires générales qui intéressent la cité.

THERMOMÈTRES. — PYROMÈTRES.

Tous les corps de la nature, à de bien légères exceptions près, augmentent de volume quand on ajoute à leur calorique, et diminuent lorsqu'on leur en soustrait. Cette faculté est dans tous proportionnelle aux quantités de calorique ajoutées ou soustraites ; mais elle varie considérablement dans les différentes espèces de corps : bien grande dans les gaz, elle est moindre dans les liquides, et très-faible dans les solides. C'est sur cette propriété de dilatation des corps par la chaleur, et de contraction par le froid, qu'est fondée l'invention du thermomètre, instrument vulgaire dont on se sert habituellement pour mesurer la température. Il fallait d'abord choisir pour construire le thermomètre le corps le plus convenable. Si on eût pris un solide, la dilatation eût été si peu apparente, qu'on n'eût su comment l'observer ; si on eût employé un gaz, la dilatation eût été si grande, qu'il eût fallu des instruments énormes ; on s'est donc arrêté aux liquides. Mais la plupart des liquides ont la propriété de se congeler, lorsque le froid arrive à une certaine intensité ; il a donc fallu en chercher un peu susceptible de congélation. On a choisi le mercure, ou vif-argent.

Voici quelle est la construction du thermomètre. Elle est soumise à un grand nombre de précautions. On prend un tube A ou E très-allongé, très-délié, et dont le diamètre soit parfaitement le même dans son étendue. A l'une des extrémités est soufflée une ampoule B ou F, terminée par un tube légèrement évasé C ou G. A l'autre extrémité du grand tube est adapté un réservoir allongé en forme de cylindre D, ou arrondi en forme d'ampoule H. On emploie plus communément le tube CAD ; c'est aussi sur celui-là que nous allons opérer.

La principale difficulté pour construire un thermomètre est de l'emplir de manière à le purger d'air; car on conçoit que s'il restait la moindre bulle d'air, celui-ci, se dilatant beaucoup plus que le mercure, on ne saurait comment marquer les divisions. Voici le moyen qu'on emploie pour éviter cet inconvénient. On chauffe légèrement le tube; la chaleur dilate l'air qu'il contient, et en fait sortir une partie; lorsqu'on juge qu'il ne peut en sortir davantage, on plonge dans un vase de mercure l'extrémité C. L'air contenu dans le tube se resserre en refroidissant et aspire une certaine quantité de mercure, qui entre dans la boule B; pour introduire ce mercure dans le réservoir D, on chauffe ce réservoir. L'air contenu se dilate, perce le mercure et sort en partie. Lorsque l'instrument est refroidi, la quantité d'air qui y était contenue étant diminuée, une certaine quantité de mercure tombe dans le réservoir. On recommence la même opération, jusqu'à ce que le tube soit plein. Lorsqu'il se fait une interruption dans la colonne de mercure, on chauffe le tube, et l'air sort au travers du mercure.

Pour que le mercure puisse s'élever dans le tube, il faut nécessairement qu'à la température ordinaire il ne le remplisse pas entièrement. Il s'agit donc de déterminer la quantité de mercure qui doit entrer dans la composition de l'instrument. Le terme le plus élevé que doive marquer le thermomètre est la température de l'eau bouillante. On plonge le tube plein de mercure, dans l'eau bouillante; le mercure échauffé se dilate, et sort en partie dans l'ampoule B. Lorsqu'il est arrivé à la température de l'eau bouillante, il cesse de se dilater et de sortir du tube. Alors on sépare ce qui est tombé dans l'ampoule, en penchant un peu l'appareil. On chauffe encore un peu le réservoir, de manière à faire encore sortir quelques gouttes, afin d'être gêné pour les divisions. On fond ensuite à la lampe l'endroit où la boule B se joint au tube, et on sépare la boule. Mais l'extrémité du tube A reste toujours ouverte; pour la fermer, on met le réservoir légèrement au-dessus du feu; sitôt que quelques gouttes de mercure paraissent à l'ouverture, on plonge cette ouverture dans la flamme d'une chandelle. Comme cette extrémité est très-fine, cette flamme suffit pour la fondre, et sitôt qu'on éloigne le réservoir du feu, elle se ferme. Il ne reste plus qu'à graduer le thermomètre. On a pris pour termes fixes la glace fondante et l'eau bouillante. En plongeant le mercure dans l'eau bouillante, il se dilate, et le point où il s'arrête est le terme de la chaleur. On le plonge ensuite dans la glace fondante, et le point où il descend est le terme fixe du froid, marqué par zéro. On divise cet intervalle en cent parties égales, et le thermomètre prend alors le nom de thermomètre centigrade. On peut le diviser aussi en quatre-vingts parties, et on l'appelle thermomètre de Réaumur, parce que cette division était celle adoptée par ce physicien. Le thermomètre de Fahrenheit dont on se sert en Angleterre est divisé en cent quatre-vingts parties.

Au reste, la plupart des thermomètres ne marquent pas la chaleur de l'eau bouillante, parce qu'on n'en a pas besoin pour les usages ordinaires. On les gradue dans ce cas, par comparaison avec un thermomètre déjà construit.

Le thermomètre offre deux sortes de dilatation : la dilatation apparente, et la dilatation réelle. En effet, la dilatation réelle doit être plus grande que la dilatation apparente; puisqu'en même temps que le liquide se dilate, le tube se dilate aussi. Ce n'est donc que sur la dilatation apparente qu'on se fonde pour graduer le thermomètre.

La meilleure manière de graduer le thermomètre est de marquer les degrés sur le tube même avec un diamant; on peut encore les marquer sur une plaque de cuivre; dans les thermomètres communs, on se contente de les indiquer sur une planche.

On peut encore faire des thermomètres avec de l'esprit-de-vin, ou de l'acide sulfurique. Dans ce cas, on les colore en rouge avec de l'orcanette. Comme la dilatation de ces corps est beaucoup plus grande que celle du mercure, on a soin de prendre un tube beaucoup plus large par rapport au réservoir.

L'esprit-de-vin bout à 75°, d'où on pourrait conclure qu'il ne peut marquer le terme de l'eau bouillante; il peut cependant l'indiquer. La partie supérieure du tube est complétement privée d'air; sitôt que l'alcool commence à bouillir, le vide du tube se remplit de vapeurs, qui, dès qu'elles sont formées, pressent l'esprit-de-vin, et empêchent la formation de nouvelles vapeurs.

L'alcool a un avantage sur le mercure, c'est qu'il se congèle beaucoup plus difficilement. Le mercure se congèle à 40° au-dessous de zéro; de sorte que lorsqu'on a à mesurer des froids extrêmement intenses, on doit employer le thermomètre à esprit-de-vin. Tous les thermomètres sont comparables entre eux; en effet, les degrés sont proportionnés à la grandeur de l'instrument, et la même température fait marquer à tous le même nombre de degrés.

Rutherfort a inventé deux instruments au moyen desquels on peut voir quelle est la température la plus élevée ou la plus basse, à laquelle le thermomètre est parvenu dans l'espace d'une nuit, même après qu'il est remonté ou descendu.

Le premier de ces instruments se nomme thermomètre *à maximum*. Il se compose d'un tube thermométrique I rempli de mercure comme pour un thermomètre ordinaire, mais dans lequel on a eu soin d'introduire un petit morceau de fil de fer K, qui doit servir d'index. On le fait glisser à la surface du mercure, au moyen d'un aimant qu'on approche du tube. Le mercure, en montant, pousse devant lui l'index, et lorsqu'il se retire, l'index n'ayant pour le mercure aucune affinité, reste à sa place, et marque ainsi la plus haute température à laquelle le thermomètre soit monté. Il ne faut pas oublier de placer cet instrument dans une position horizontale; car si on le mettait dans la position verticale, le poids de l'index le ferait retomber à la surface du mercure. La même précaution est nécessaire pour le thermomètre *à minimum*, qui est semblable au premier, si ce n'est que le liquide est l'alcool, et que l'index est d'émail. Cette matière a une grande affinité pour l'alcool; aussi lorsque celui-ci monte, l'index y étant plongé entièrement reste à sa place; mais lorsque l'alcool descend, l'index le suit dans le tube, et marque ainsi le degré le plus bas où soit parvenu le thermomètre.

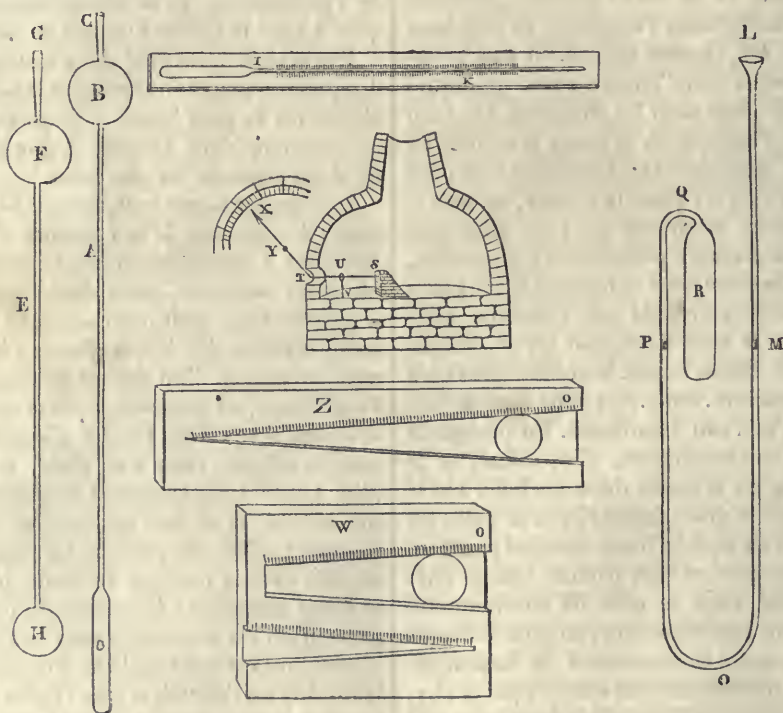
Bullani a composé un instrument qui réunit le maximum et le minimum. Voici quelle est sa construction : on a un tube recourbé LMNOPQ terminé par un fort grand réservoir R; le réservoir et

le tube jusqu'au point P sont remplis d'alcool; le tube, depuis le point P jusqu'au point M, est plein de mercure, et le reste du tube, terminé par un entonnoir, est rempli d'alcool. Aux points P et M, à la surface du mercure, sont deux index d'émail. Lorsque l'alcool se dilate dans le réservoir R, l'index M monte dans le tube, et lorsque le mercure se retire, il reste à sa place, et indique ainsi le maximum. Lorsque au contraire l'alcool du réservoir se resserre, l'index P remonte dans le tube, et restant à sa place, marque le minimum. Cet instrument peut se mettre dans la position verticale, parce qu'on a soin d'adapter aux index un cheveu frisé qui, par sa force de ressort, suffit pour l'empêcher de redescendre.

Un mot encore sur un instrument qui sert à mesurer de très-grandes chaleurs. La construction du pyromètre inventé par M. Brongniart, de Sèvres, est fondée sur la dilatation des solides. Il se compose d'une tige de platine ST fixée solidement dans le four au point S. Lorsque cette tige est violemment chauffée, elle se dilate, et, glissant librement dans le support UV, elle pousse l'extrémité T d'une barre de fer TX fixée par son milieu sur un axe Y, et l'extrémité X montant lorsque la tige se dilate, descendant lorsque la tige se resserre, marque les degrés sur un quart de cercle gradué. Tel est l'instrument dont en général on se sert aujourd'hui pour mesurer de grandes chaleurs, telles que celles d'un feu de forge ou d'une machine à vapeur; il a presque entièrement remplacé celui qui était autrefois en usage, et qui, du nom de son inventeur, se nommait pyromètre de Wegwood.

La chaleur en général dilate les corps; mais il y a certains corps composés qui perdent par l'action du feu un de leurs composants, et qui par conséquent se resserrent. On appelle cette contraction *retrait*. C'est sur le retrait de l'argile qu'est fondée la construction du pyromètre de Wegwood. On a une barre métallique Z, assez épaisse, dans laquelle est pratiquée une rainure qui devient de plus en plus étroite, à partir de l'une de ses extrémités; sur les côtés de cette rainure, sont tracées des divisions. On prend un peu d'argile de Cornouailles, qui est un composé d'alumine, de silice et d'eau. On en fait un petit cylindre d'une grosseur telle, qu'à une température de 500°, il entre à l'ouverture de la rainure, où l'on a marqué le 0 de la division. En chauffant encore le petit cylindre, il se retire, et entrant davantage dans la rainure, il marque ainsi les degrés. Pour que cet instrument soit plus portatif, on prend ordinairement une plaque de métal, ou on divise la rainure en deux, comme on le voit dans la figure W.

Ernest Breton.

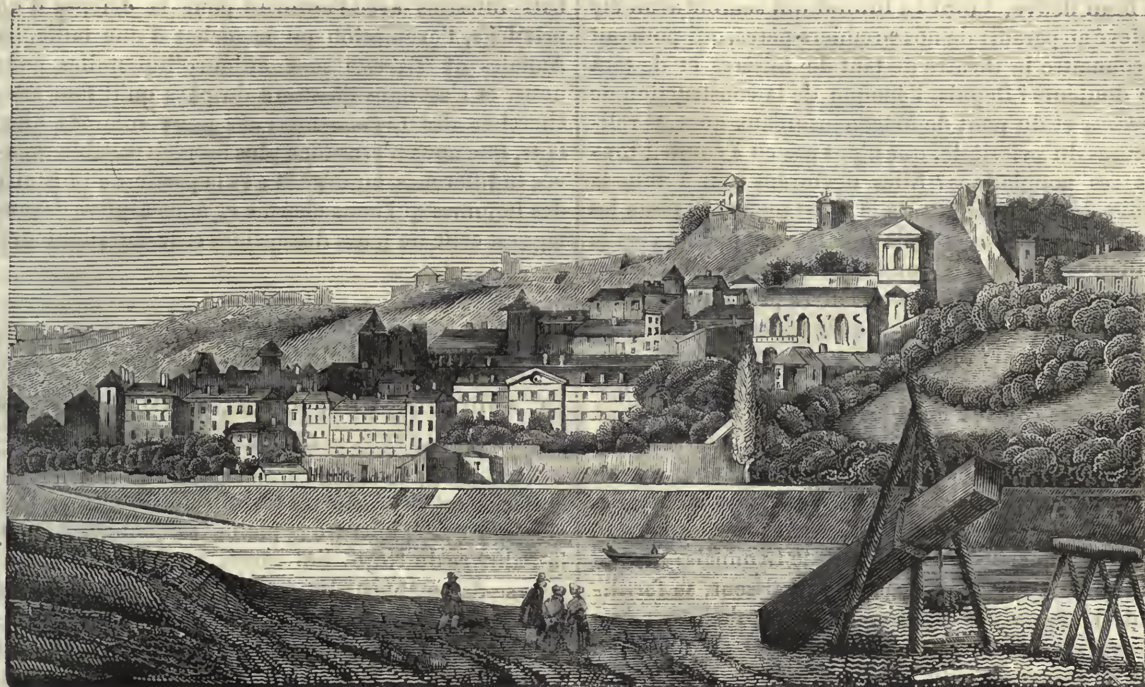


(Thermomètres. — Pyromètres.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — TRÉVOUX.



(Vue de Trévoux (Ain).

Trévoux, capitale, parlement et châtellenie de la principauté de Dombes, est bâtie sur le penchant d'une colline entre le Mâconnais et le Lyonnais. La Saône baigne sur toute cette rive les plaines fertiles de la Bresse, de ce département de l'Ain qui défend à la fois ses limites contre Lyon et contre Genève.

La ville de *Trévoux* est ancienne; il en est question dans l'Itinéraire d'Antonin, et c'est devant ses murs que Septime-Sévère remporta, contre son compétiteur Albinus, qu'il tua, la grande bataille de Trévoux, qui le fit plus réellement empereur que ses droits et le titre dont il était revêtu depuis quatre ans. Bâtie à l'endroit même où l'un des grands chemins qu'Agrippa avait fait établir dans les Gaules se partageait en trois voies, la ville fut d'abord nommée *Trivium* ou *Triviæ*, puis par corruption on a dit et nous répétons encore aujourd'hui *Trévoux*. Onze châtellenies se développaient autour de cette châtellenie principale, et résumaient toute la puissance du pays : c'étaient Beauregard, Montmerle, Toissey, Lent, Chalamont, Châtillon, Saint-Trivier, Villeneuve, Amberieu, Lignieu et Baneins. De la domination romaine la principauté de Dombes passa sous la domination des Bourguignons, et fit partie de leur royaume. Elle fut reconnue absolument indépendante dès le temps du roi Philippe-Auguste; François Ier la confisqua pour la réunir à la couronne, et, dans la suite, Charles IX, l'abandonnant à Louis de Bourbon, ne voulut en retenir autre chose que *la bouche et les mains*, c'est-à-dire le respect par la parole et le secours par les armes. Ainsi, sujets seulement d'hommage, ses princes, en véritables rois, établirent à Trévoux un parlement qui y rendait la justice sans appel; ils anoblirent et imposèrent les taxes à leur gré, et frappèrent monnaie à leur effigie. Ce dernier droit leur valut d'immenses richesses pendant tout le temps que dura le commerce des pièces de cinq sous et des sequins d'or avec le Levant. Les Vénitiens voulurent se plaindre de la fabrication des sequins au coin de saint Marc; mais il leur fut répondu que saint Marc était et demeurerait le patron de la ville libre de *Trévoux*, aussi bien qu'il l'était de Venise. Le roi Louis XIV consacra de nouveau l'indépendance et les droits de *Trévoux* par des lettres patentes qui déclarent que « son souverain n'est point à son égard comme un vassal à l'égard de son seigneur, mais simplement comme un souverain à l'égard d'un plus puissant. » Le faible intérêt qu'inspire l'histoire particulière des princes de *Trévoux* ne s'accroît qu'à de bien rares intervalles de l'intérêt de quelques événements généraux auxquels ils ont été associés. On n'aime pas à les retrouver aussi complétement étrangers à leur propre fortune; il y a dans leur puissance quelque chose de trop octroyé par les rois, et leur résignation dans les mauvais jours est trop prompte et tient trop de la faiblesse. Ce qu'ils devaient à la couronne leur imposait le devoir de prendre une part réelle à ses luttes, et rien ne saurait les relever d'avoir manqué d'énergie avec leur terrible voisin, le puissant duché de Bourgogne, dont la fortune balança deux fois celle de la France, et l'inquiéta pendant un siècle. Toutes ces pages de leur histoire n'ont ni caractère ni couleur, et se confondent dans l'histoire même de la Bourgogne.

Trévoux est située au milieu de l'un des plus magnifiques et des meilleurs pays du royaume. A voir les bords de la Saône et la riche apparence des vastes vignobles qui s'étendent au delà de Mâcon, à cette végétation puissante baignée par les flots purs d'un si beau fleuve, à tout ce littoral qui semble avoir été enlevé au paradis de nos premiers pères, qui pourrait reconnaître le théâtre de tant de misères et de tant de douleurs ? Depuis l'époque de la construction de *Trévoux* et du pont de Mâcon jusqu'aux guerres religieuses du XVIe siècle, que n'ont pas eu à souffrir toutes ces populations? Elles devinrent tour à tour la proie des conquérants de la Bourgogne; la peste les assaillit trois fois et trois fois les décima. Et vers le milieu du XIIIe siècle, saint Louis, partant pour la Palestine, et croyant faire une œuvre pie, acheta de ses deniers le comté de Mâcon, et lui laissa son étendard pour protecteur; mais le saint roi, en y faisant broder la double croix qui ornait son justaucorps, voua toute cette contrée et la principauté de Dombes aux luttes incessantes et aux haines vivaces de religion. Sur la rive droite et par opposition constante aux rivages de *Trévoux*, s'enchaînent de hautes montagnes d'une forme sévère, qui s'éloignent progressivement et laissent le fleuve s'élargir vers le Lyonnais; bientôt elles s'éloignent davantage, se rapetissent, se fertilisent et gagnent en richesse tout ce qu'elles perdent comme caractère.

L'ancienne *Trévoux*, la ville primitive, avait été bâtie presque au sommet de la colline, et domine entièrement la cité moderne, sur laquelle, s'il faut en croire une légende, elle laisse méchamment rouler une pierre chaque fois qu'on y parle mal de ses ruines. Les druides rendaient des oracles dans la forêt qui l'avoisinait, sorte de succursale de la célèbre forêt druidique qui couvrait la partie de la Côte-d'Or où s'élève aujourd'hui Saulieu, la ville incrédule, trois fois rebelle à Louis XI et toujours fidèle à Henri IV. *Trévoux* n'a rien de remarquable dans ses monuments; l'habitation seule des jésuites porte leur écusson sculpté : c'est une épée en sautoir, comme pour rappeler que saint Ignace de Loyola, blessé à la prise de Pampelune, fut obligé de renoncer à porter les armes, et, embrassant l'état ecclésiastique, devint le fondateur de cet ordre. Les terres qui s'étendent derrière *Trévoux*, coupées de plaines et de collines, sont arrosées par des étangs poissonneux et les trois petites rivières de Chalaronne, de la Veille et du Forment. Les forêts et les bois offrent la chasse la plus abondante, et presque toute la population de ce pays est une population de chasseurs. Cette passion de la chasse était même si forte chez les anciens habitants de la principauté de Dombes, que, soit pour la légitimer à leurs propres yeux, soit que leur dévotion fût réellement mal éclairée, on raconte que, dans une procession solennelle, ils rendaient un culte à tous les saints et à tous les rois chasseurs dont il est parlé dans l'Ecriture, et notamment au grand saint Hubert. En réfléchissant qu'il était d'usage de graver sur les tombeaux des saints martyrs des croix d'où jaillissait un jet d'eau, et au pied un cerf ou tout autre animal des bois se désaltérant, et que ce symbole était aussi gravé sur les tombeaux de saint Hubert et de saint Eustache, on serait porté à reconnaître là l'origine de cette croyance populaire qui veut que ces deux saints aient vu un crucifix entre les cornes d'un cerf qu'ils chassaient.

Dépourvues d'histoires locales qui présentent un haut intérêt, se traînant pendant des siècles à la suite des événements, exemptes même de ces petits combats intestins avec l'autorité pour la défense d'un privilége, l'exemption ou le rachat d'une taille, les Annales de *Trévoux* sont aujourd'hui nulles pour nous, et c'est dans l'histoire du pays qu'il faut aller chercher des événements; car nous sommes ainsi faits, que nous n'écoutons plus un récit paisible qu'avec indifférence ou dégoût ; et la partie de l'histoire des hommes qui nous charme et nous captive davantage est celle de leurs dissensions et de leurs douleurs.

—

BERLIN.

LA NOUVELLE ET L'ANCIENNE VILLE. — LE THIERGARTEN. — LE CAFÉ DE STÉHÉLY.

Berlin est situé sur un terrain stérile et nu; tout alentour se déploient des plaines sablonneuses ; c'est la Palmyre du Nord. Ses carrés parfaitement réguliers se dessinent sur les deux rives de la Sprée. A la vue de cette grande et riche capitale, on ne se douterait guère que l'emplacement qu'elle occupe avec ses faubourgs et ses jardins n'offrait, il y a cent ans, que des marais, de noires et profondes forêts de sapins, où la noblesse prussienne venait chasser le cerf, et qui retentissaient la nuit du hurlement sauvage des loups et des ours. Le premier objet d'admiration pour le voyageur qui entre par la porte de Brandebourg est cette porte elle-même, magnifique copie des Propylées d'Athènes. Debout sur un quadrige, une statue de femme en bronze surmonte l'attique : c'est la victoire brandissant avec fierté sa lance terminée par la croix de fer. Il fut un temps où elle était esclave aux rives de la Seine. Après la bataille d'Iéna, elle suivit le vainqueur. Quand Napoléon partit pour l'île d'Elbe, la noble captive revint au pays. L'œil s'arrête ensuite avec étonnement sur cette longue suite d'édifices construits dans le goût italien, qui borde des deux côtés l'avenue des Tilleuls, et parmi lesquels on remarque surtout l'hôtel du comte de Rœdern, intendant du théâtre royal, riche et vaste palais dont l'architecture rappelle celle du château grand-ducal à Florence. L'avenue des Tilleuls aboutit à la place Guillaume, décorée des statues des généraux qui se sont distingués pendant la guerre de sept ans. A droite de la place, on aperçoit l'hôtel du prince Guillaume, frère du roi, et plus loin celui des princesses de la famille royale. Ces deux hôtels, tout modernes, frais, élégants, sont ombragés par de gracieux jardins, dont les masses de verdure, s'avançant jusque sous les croisées, leur donnent l'aspect d'une villa italienne. L'édifice qui s'élève en face est massif, d'un style sévère, d'un caractère sombre ; de lourdes chaînes en fer, de nombreux canons en défendent l'entrée; tout près du grand portail se dresse la statue de Blucher : c'est l'arsenal. Ces monuments, ainsi que le palais de l'Université, font d'autant plus d'effet qu'ils sont entièrement isolés. Là où se termine le palais du prince

Guillaume s'ouvre une place immense, la place du Château (Schlossplatz); sur la gauche, au milieu de touffes d'acacias se détachent les colonnes blanches d'un temple grec, construit sur les plus grandes proportions; les colonnes, d'ordre ionien, ont plus de quatre-vingts pieds d'élévation; elles sont au nombre de dix-huit, et surmontées chacune d'un aigle en bronze de six pieds de hauteur. Sur les côtés de l'entablement, deux statues colossales, également en bronze, représentent Castor et Pollux : chacun des deux athlètes retient par les rênes un coursier qui se cabre. L'édifice entier forme un parallélogramme régulier de deux cent soixante-seize pieds de long, sur une largeur de cent soixante-dix. La rotonde qui forme le centre du rez-de-chaussée n'a pas moins de soixante-dix pieds d'élévation et cent quatre-vingts pieds de circuit. Dans la partie inférieure règne un péristyle avec vingt colonnes cannelées supportant une galerie par laquelle on pénètre dans les salles du premier étage qui renferment des tableaux. Au rez-de-chaussée s'étendent trois galeries, dont la plus grande a deux cents pieds de long, et qui sont consacrées aux antiques.

Le musée de Berlin est une des plus merveilleuses créations de l'architecture moderne, et fait honneur au génie de M. Schinkel. Il est à regretter que les objets d'art que l'on y conserve ne répondent pas entièrement à tant de magnificence. Toutefois, au milieu de tant de productions médiocres, il y a quelques bons ouvrages, surtout de l'école italienne. Si l'on pouvait réunir à Berlin les collections de Munich et de Dresde, cette capitale posséderait le plus beau et le plus riche musée de l'Europe.

Nous voici en face du château royal; tout est désert et silencieux; mais ne vous étonnez pas de n'entendre ni tambours, ni fanfares, ni le bruit des armes près de la demeure du chef d'une monarchie toute militaire : le roi ne réside point habituellement au château; il habite, pendant une grande partie de l'année, un petit palais simple et modeste dans le voisinage de l'hôtel de la princesse de Liegnitz, son épouse.

Nous traversons le château; après avoir franchi le grand portail, nous apercevons sur notre gauche un pont magnifique (le pont du château), dont le parapet en fonte s'appuie de distance en distance sur des blocs de granit dépolis. Ce pont nous conduit à la *vieille ville* (*altstadt*); la partie de Berlin que nous avons parcourue jusqu'ici s'appelle la ville de Frédéric (*Friedrichsstadt*).

Quand on a passé la Sprée, on ne trouve plus ces beaux quartiers, ces rues larges, ces constructions imposantes qu'on admire dans la Frédéricstadt; toutefois, les rues sont également tirées au cordeau et fort proprement tenues. Vous ne voyez à Berlin ni les maisons à tourelles de Nuremberg, ni les admirables sculptures de la haute Italie. Berlin est une ville toute moderne, jolie, coquette comme ses femmes; sans cesse elle renouvelle sa toilette; le moindre signe de vétusté l'inquiète; toute l'année elle est badigeonnée, restaurée, fardée, décorée à neuf. La vieille ville est la partie la plus populeuse de Berlin; c'est là qu'habitent les classes industrielles, c'est là que se trouvent les casernes, les fabriques, les manufactures, la manufacture royale de porcelaine, la fonderie royale, dont les productions très-estimées forment une branche importante de commerce. Rarement un de ces brillants équipages qui se succèdent sans interruption sous l'avenue des Tilleuls vient s'égarer dans ces rues plébéiennes, mais on y est étourdi du fracas des armes; toute la garnison de Berlin, qu'on peut évaluer au moins à trente mille hommes, se trouve concentrée dans ces quartiers. Les parades, les revues, la musique, toute cette pompe militaire intéresse et impose dans les premiers jours; bientôt elle fatigue et devient importune.

La Sprée est une rivière large comme la Seine à Paris; ses eaux bourbeuses et jaunâtres coulent si lentement, qu'on les dirait immobiles. Son cours est à peine de 50 milles géographiques, depuis Bautzen, où elle prend sa source, jusqu'au point où elle se jette dans la Harel qui va se réunir à l'Elbe. Les rives de la Sprée sont plates, tristes, monotones; ce sont des plaines et toujours des plaines grises, froides, presque sans culture; nulle part un passage un peu pittoresque. Aussi la seule promenade de Berlin est un parc, connu sous le nom de *Thiergarten*. Pour y arriver, il faut rentrer dans Frédéricstadt.

A droite et à gauche de la route qui conduit à Charlottenbourg, château de plaisance du roi, est le *Thiergarten*, les Champs-Elysées de Berlin. Il y a deux ans encore, là où circulent ces sentiers si bien sablés entre des parterres, des haies de rosiers, des touffes de plantes odorantes, se hérissaient des broussailles sauvages; un terrain humide, couvert de bruyères, fermentait au soleil et exhalait des vapeurs malfaisantes. Aujourd'hui il y a des bassins de marbre, des kiosques, des statues; un canal qui entre dans la Sprée fournit les eaux nécessaires pour alimenter les fontaines et les cascades. On y a élevé des rochers et des montagnes, les seules qui se trouvent à 50 lieues à la ronde; elles n'atteignent pas, comme on peut le croire, la ligne des neiges perpétuelles; aussi les ingrats Berlinois s'en sont-ils moqués. Un jour on a trouvé suspendue à un arbre de *Thiergarten* une tablette avec l'inscription suivante : « On est prié de vouloir bien ne pas écraser les montagnes en marchant, de ne pas emporter les rochers dans sa poche, et de tenir les chiens en laisse, de peur qu'ils ne mettent à sec les lacs et les cascades. »

Dans les deux grandes allées qui bordent la route de Charlottenbourg, on voit, tout comme aux Champs-Elysées, des faiseurs de tours, des saltimbanques, des géants et des nains, des chiens savants, les funambules, les ménageries, etc. Ici accourent le dimanche et les jours de fête les bourgeois de la vieille ville et les ouvriers avec leurs familles. C'est une véritable assemblée populaire; je n'ai pas besoin de vous dire qu'on n'y traite point les affaires de l'État; il est fort prudent même de n'en pas parler du tout. De toutes parts la police dresse ses innombrables oreilles; de toutes parts elle tient ses bras levés pour saisir l'étudiant qui porterait un toast à la république. Aussi les Berlinois ne perdent pas leur temps à de dangereuses et stériles discussions; ils vont voir *Hansevurst* (le pochinelle allemand), ou le sauvage qui déchire avec ses dents un lapin vivant et l'avale tout cru et tout chaud. Puis on se réunit sous les tentes, où l'on s'assied à des tables en plein vent pour boire de la bière blanche ou manger des pfann-

scuchen; il y a des pâtissiers qui en vendent jusqu'à quarante mille en un seul dimanche. La fête se termine par quelques walses joyeuses ou par des courses sur les montagnes russes.

Le *Thiergarten* est en grande faveur auprès des Berlinois; son seul rival est le café de *Stéhély*. A Berlin et dans toute la Prusse, ce nom est populaire. *Stéhély* est à la fois pâtissier, limonadier, confiseur, restaurateur, et de plus il tient un cabinet de lecture. Il y a un salon pour les pâtisseries; un autre où sont étalées dans des coupes de cristal, sur des assiettes de porcelaine fine, les friandises les plus délicates que puisse créer l'art du confiseur. Dans une troisième salle, vous trouvez tous les journaux et recueils périodiques qui paraissent en Allemagne; les journaux étrangers sont relégués dans un cabinet particulier, où vous pouvez lire à votre aise le *Journal des Débats* ou le *Moniteur*, les seules feuilles françaises qui ne soient pas prohibées en Prusse. Le *Constitutionnel* lui-même a été mis à l'index.

Dans ce salon on parle fort peu, et à voix basse; on y lit, on y mange, et on y boit sans cesse avec une gravité imperturbable. Le chef de l'établissement, Italien d'origine, comme son nom l'indique, n'a point les manières souples et insinuantes qui caractérisent sa nation; il se tient derrière son comptoir, dans une attitude fière et impérieuse; aux salutations des personnes qui entrent, il répond à peine par un léger mouvement de tête; jamais il ne descendra de sa dignité jusqu'à servir une pratique; du haut de son bureau, il surveille ses garçons; un coup d'œil lui suffit pour exciter et diriger leur activité. M. Stopany, son associé et compatriote, est, au contraire, l'homme le plus poli, le plus obséquieux que vous puissiez vous figurer; il est sans cesse occupé à recevoir les habitués; quand même vous n'achèteriez que pour la valeur de deux silbergroschen, il ne manquera pas de vous reconduire jusqu'à la porte, et de recommander son établissement à votre protection.

Le café de Stéhély est le rendez-vous du beau monde; mais les dames n'y viennent jamais. La société présente des aspects différents selon les différentes heures du jour. Dans la matinée, les chalands viennent faire leurs emplètes; vers midi, après la parade, les officiers arrivent en troupes brillantes et bruyantes; à une heure la scène change. Le bruit des sabres, les éclats de rire, les discussions tumultueuses sur une manœuvre, sur un chien de chasse, cessent tout à coup. Maintenant c'est la haute finance qui paraît, grave, silencieuse, occupée des nouvelles de bourse, et calculant les chances d'une spéculation; ce qui, du reste, ne fait aucun tort au déjeuner. Les Allemands traitent les affaires les plus importantes en mangeant.

Mais la foule devient plus nombreuse d'heure en heure. Les étrangers, les célibataires, l'étudiant qui vient de toucher le quartier de sa pension, les acteurs du théâtre royal qui sortent de leurs répétitions, se pressent autour des tables du café. Le soir, vers les huit ou neuf heures, vous rencontrez chez Stéhély les gens de lettres. On discute les beautés ou les défauts de la pièce nouvelle. Dans ces discussions souvent très-vives, et parfois intéressantes, le journaliste recueille ses matériaux pour le feuilleton du lendemain. C'est là que vous voyez les notabilités littéraires : M. Angely, auteur de quelques spirituels vaudevilles; M. Blum, le traducteur de Scribe; M. Toepfer, qui a écrit quelques comédies; M. Louis Rellstadt, journaliste connu par ses démêlés avec Spontini, et, avant tout, M. Raupach, le plus célèbre des poëtes vivants de l'Allemagne. Sa fécondité tient vraiment du prodige; il écrit par an une douzaine de tragédies ou de drames; et comme l'administration du théâtre lui paie tous ses drames l'un dans l'autre 50 thalers, il n'écrit que des pièces en cinq actes; ce qui fait à peu près soixante actes par an, sans compter les comédies et les farces qu'il trouve encore le temps de composer. Outre ces honoraires, le gouvernement prussien lui a accordé un traitement de 600 écus par an.

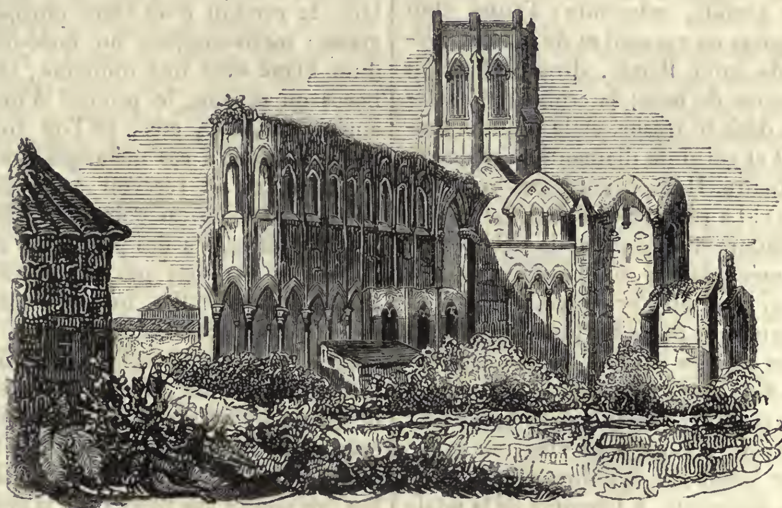
On parle aussi politique chez Stéhély, et même avec tout l'emportement de l'esprit de parti, quand il s'agit des affaires de la France, de la Grèce ou de l'Angleterre. Quant aux affaires de la Prusse, les Prussiens ne s'en mêlent pas; la *Gazette d'État* ne rapporte que des nouvelles des pays étrangers, tout au rebours du journal de la cour de Pecking, qui ne connaît que Pecking et la Chine. A Berlin M. Guizot et M. Thiers comptent des ennemis ou des partisans comme à Paris; un discours de M. Berryer est applaudi dans les cercles de la haute noblesse berlinoise avec le même enthousiasme qu'au faubourg Saint-Germain. Mais ce n'est pas seulement parmi la noblesse que le côté droit a des amis; le plus fougueux légitimiste de Berlin est M. Hackert, ancien danseur de l'Opéra. Il se distingue par une mise recherchée, par une morgue aristocratique, par une roideur, sous laquelle l'ex-batteur d'entrechats semble à dessein cacher l'agilité roturière de ses jambes; il recherche de préférence la société des officiers de la garde, connus par l'exaltation de leurs sentiments monarchiques. Lors du passage de Charles X à Spandau, après la révolution de juillet, notre danseur légitimiste fut le seul Berlinois qui eût le courage d'aller saluer cette majesté déchue : il se montra plus royaliste que la cour et toute la noblesse. Quand l'ex-roi de France partit de Spandau, M. Hackert suivit sa voiture en courant, et lui fit ses adieux par des cris répétés de *vive le roi!* K.

FRANCE. — ABBAYE DE SAINT-BERTIN.

L'abbaye de Saint-Bertin, dont les ruines existent dans la ville de Saint-Omer, fut bâtie vers le milieu du VIIe siècle à Sithieu, terrain environné de marais. Sa construction, sur un sol si peu favorable, passa pour un miracle à une époque de foi naïve et de pieuses croyances. Les moines firent tant d'efforts persévérants pour faire écouler les eaux, qu'en peu d'années ils parvinrent à poser leur édifice sur une base ferme et solide. La réputation du nouveau monastère se répandit bientôt au loin; on parlait des vertus, du savoir des cénobites, ainsi que de l'étendue de leurs riches possessions. Les rois de France s'empressèrent d'accorder de beaux et notables priviléges.

Les anciens habitants de cette contrée, dans leur reconnaissance pour leurs premiers bienfaiteurs, ne pouvaient se lasser d'admirer l'abbaye de Saint-Bertin, qui leur semblait sortie des eaux, et qui paraissait comme une petite ville fermée de murailles et de fossés. Bientôt l'abbaye de Saint-Bertin ne fut plus connue que sous la dénomination glorieuse du *monastère des monastères*. La dynastie carlovingienne vint établir sa résidence royale dans les environs, et elle confia Childéric III, fragile héritier de Clovis, à la sécurité de ce cloître. C'est là où Louis le Débonnaire reçut la première nouvelle de la révolte de ses fils.

Nous avons à parler des ruines de l'antique abbaye. Il faut remonter à l'époque de ses premières calamités. La destinée des ouvrages de l'homme roule dans un cercle de désastres ; les monuments périssent comme les mains qui les ont élevés. Deux fois les Normands renversèrent de fond en comble ce couvent de Saint-Bertin, sans pouvoir parvenir à y étouffer la civilisation naissante ; deux fois, grâce au zèle courageux des pieux solitaires, il se relève avec plus de majesté. Fondée en 648, brûlée par les Barbares en 861 et 881, renversée par un tremblement de terre en 896, un violent incendie consuma de nouveau, en 1020, presque entièrement et en un seul jour cette malheureuse abbaye. Après son quatrième rétablissement, elle soutint avec éclat sa première réputation. Déjà elle avait été témoin paisible des grands changements opérés dans la monarchie. *Baudouin Bras-de-Fer*, qui commence la puissante lignée des comtes de Flandre, avait voulu expressément y être inhumé ; et deux rois d'Angleterre, Alfred et Canut, y avaient séjourné longtemps. L'histoire nous fournit plusieurs exemples d'édifices épargnés lors de la prise violente des villes ; au sac de Saint-Omer, en 1071, par Philippe Ier, le monastère de Saint-Bertin fut respecté. Parmi les prisonniers de la bataille de Cassel, déposés dans l'enceinte de l'abbaye, se trouvait Pierre l'Ermite, alors à la suite du comte de Boulogne, et dont la voix entraînante allait bientôt retentir dans



(Ruines de l'Abbaye de Saint-Bertin.)

la chrétienté. Dix ans plus tard, l'abbaye de Saint-Bertin fut encore victime d'un nouvel incendie qui la ruina totalement ; elle fut reconstruite, mais en bois, disent les chroniqueurs, et avec une mince couverture de chaume.

Dans ces cloîtres, qui conservèrent longtemps le précieux dépôt des sciences et des connaissances littéraires de cette époque, on instruisait des enfants pauvres et délaissés. L'abbé Suger, cité encore comme le modèle des hommes d'Etat, né à Saint-Omer de parents obscurs, fut élevé à Saint-Bertin. C'est après avoir fait bénir ses armes dans le sanctuaire de cette église que le brave Geoffroi de Saint-Omer alla fonder à Jérusalem le fameux ordre des Templiers. Au commencement du XIIIe siècle, la ville de Saint-Omer étant passée sous l'autorité immédiate des rois de France, le monastère de Saint-Bertin fut visité par Philippe-Auguste, et par son fils, dont le front allait ceindre la couronne d'Angleterre. En 1231, saint Louis et la reine Blanche prirent leur logement dans l'abbaye ; ils confirmèrent, pendant leur résidence, tous les priviléges des religieux. Guilbert, quarante-neuvième abbé de Saint-Bertin, surnommé l'*Abbé d'or*, à cause des ouvrages somptueux qu'il avait fait exécuter en Belgique, entreprit la construction d'une nouvelle église dans son abbaye, à laquelle il avait fait obtenir les ornements pontificaux : mais le plan des bâtiments, digne d'une métropole, était si vaste et si coûteux, que ses successeurs n'osèrent terminer son œuvre magnifique. Le réfectoire était un des plus remarquables du royaume ; rien n'approchait de la richesse du chœur.

Les plus beaux édifices gothiques ont été construits dans le XIVe siècle ; le clergé était alors tout-puissant, et il ne faut pas se dissimuler que l'architecture, considérée comme art, est dans son principe éminemment religieuse. Ce fut l'époque de la huitième et dernière réédification de l'église de Saint-Bertin. L'un des successeurs de l'*Abbé d'or* avait renversé le bâtiment colossal entrepris en 1255, et avait fait jeter, en 1326, les fondations du chœur d'un plus modeste monument. L'église abbatiale fut commencée en 1330. En 1406, disent les Annales de Saint-Omer, au moment où Jean Sans-Peur promettait de rendre Calais

à la France, quelques misérables vendus à l'Angleterre mirent le feu dans les magasins de Saint-Bertin qui renfermaient une partie du matériel de l'expédition, et le monastère souffrit beaucoup de cet incendie. Le clocher, renommé par son élégance, fut élevé en 1411; trois ans après, le corps de l'église reçut sa riche couverture de plomb, et l'intérieur se vit en possession d'une précieuse bibliothèque. Dans les vicissitudes des guerres, l'abbaye de Saint-Bertin se trouva tantôt dans l'abondance, tantôt dans la pauvreté; mais en tout temps elle conserva son plus digne attribut, la charité envers les pauvres. Au XVIe siècle, ce monastère parvint à l'apogée de sa splendeur et de sa gloire. Jamais sa prospérité ne fut plus éclatante qu'à l'époque de la domination espagnole.

Plus d'un demi-siècle avant la révolution française, deux moines de la savante congrégation de Saint-Maur avaient visité l'abbaye de Saint-Bertin; ils s'empressèrent de faire connaître le résultat de leurs impressions. Ils publièrent que ce monastère était un des plus illustres de l'ordre de saint Benoît; que l'église était grande, splendide; l'autel était d'or, enrichi de figures en vermeil et de pierres précieuses. La Vie de saint Bertin, dirent-ils, était peinte sur des fenêtres de bois; la croix de Charlemagne se trouvait dans le trésor, et le chef du fondateur, en vermeil et garni de diamants, resplendissait dans le sanctuaire. Hélas! toutes ces richesses devaient disparaître! La révolution éclata. Le 28 mai 1790, on fit l'inventaire du temporel de l'abbaye de Saint-Bertin. L'année suivante, on y installa un curé constitutionnel, qui périt sur l'échafaud. Le 16 août 1791, tous les religieux de Saint-Bertin furent obligés d'abandonner leurs cellules chéries, après onze cent quarante-trois ans d'une possession non interrompue. Ils avaient été plus de cent cinquante dans le premier âge du monastère; ils étaient cent vingt au commencement du XIIe siècle; ce nombre s'était élevé sous la domination espagnole. A l'époque de la fatale sortie, on comptait à peine cinquante religieux.

Dans les tristes journées qui suivirent le départ des cénobites, l'abbaye de Saint-Bertin servit d'asile aux militaires blessés; la gloire française s'était réfugiée dans les camps, et c'est un beau spectacle de voir ce temple désert recueillir les derniers soupirs de ceux qui mouraient pour la patrie. Bientôt on fit la vente de toutes les dépendances du monastère; bâtiments, boiseries, sculptures, stalles, vitraux, croix royales, ornements des tombeaux, tout disparut rapidement; les cloches furent brisées et envoyées à la monnaie. Le 28 mars 1799, cette église fut vendue comme domaine national, pour la somme de 120,000 francs en numéraire; un habitant d'Arras en fut l'acquéreur; il commença un mois après à la faire démolir, à l'exception de la tour qui fut conservée pour l'usage du guet, établi depuis 1589. Ce vaste et beau monument de l'architecture gothique formait une croix latine avec bas côtés, au-dessus desquels régnait un rang de galeries, soutenu par quarante-huit piliers; sa longueur, prise intérieurement, était de 350 pieds; sa largeur, de 137; il avait pour frontispice la tour carrée, encore existante, de 175 pieds de hauteur.

La renommée de l'abbaye de Saint-Bertin est répandue dans toute l'Europe; son ancienneté, son admirable architecture, le mérite élevé d'un grand nombre de ses membres, les événements signalés dont elle a été l'impassible témoin, les personnages importants qui y ont séjourné, ses revenus considérables, justifient sa haute réputation. Les ruines de ce monastère peuvent être considérées comme un type de l'art. La curiosité publique les entoure de ses soins et de son admiration; l'enceinte délabrée se remplit d'observateurs attentifs. C'est qu'aujourd'hui ces belles ruines s'écroulent; rien n'a plus d'influence sur la mode que le grand spectacle des désastres humains.

ALBINOS.

Albinos (zool.), de l'espagnol *albino*, blanc. L'usage impose un grand nombre de dénominations particulières aux produits des mélanges des principales races humaines: c'est ainsi qu'on appelle mulâtre le produit d'un blanc européen avec une négresse; métis-mestices ou mest-indiens, le produit d'un blanc avec une indienne; zambi, labos, caribocos ou cafusos, le produit d'un nègre avec une américaine, etc., etc.; et l'on voit les générations qui succèdent à ces mélanges, former des variétés permanentes, et recevoir aussi des dénominations spéciales. Il n'en est point ainsi des Albinos de l'Afrique, des cagots des Pyrénées et des crétins du Valais: ce ne sont pas des races, mais de simples variétés accidentelles, qui doivent être considérées comme des affections maladives.

La singularité des Albinos consiste en ce que ces individus, nés de parents de couleur cuivrée ou noire, au lieu d'avoir la peau fortement colorée, ne présentent sur toute la surface de leur corps qu'une teinte pâle, d'un blanc mat et fade comparable au lait, au papier, au linge ou à la cire blanchie. Leurs cheveux, leurs sourcils, les cils et les poils peu abondants qui composent leurs barbe, offrent aussi une teinte blanchâtre, soit qu'ils les aient soyeux et fins, soit que, suivant leur race, ils les aient plats ou crépus. Leurs yeux larmoyants et très-sensibles à la lumière ont l'iris ordinairement rose ou rouge; leur prunelle est d'un rouge de feu, ce qui fait ressembler les yeux de ces individus à ceux des perdrix ou des lapins blancs. Les Albinos ne peuvent supporter une lumière constante; l'iris a une transparence trop grande. Le pigmentum noirâtre, matière qui enduit une des membranes de l'œil, lui manque; cette membrane laisse passer les rayons lumineux les plus excentriques; ceux-ci, après avoir frappé la rétine, se réfléchissent sur les parois internes du globe oculaire, dont la choroïde est rosée; et, réfléchis à leur tour sur mille angles variés, ils jettent une confusion inextricable dans la peinture des images au fond de l'œil. Aussi, voit-on les Albinos préférer l'obscurité au grand jour, et ne se retirer que rarement des cavernes où ils demeurent; circonstance qui leur a valu le nom d'hommes nocturnes. La stature des Albinos est peu élevée; leur constitution est ordinairement grêle; ils vivent dans un état de misère, de malpropreté déplorables, et sont l'objet d'une répu-

gnance et même d'une animosité générales. Leur caractère moral et leurs facultés intellectuelles sont extrêmement faibles; ceux qui habitent parmi les nègres sont en butte à leurs mauvais traitements; et, attrapés par eux, ils sont vendus comme objets de curiosité. On a vu pourtant des Albinos doués d'une assez grande intelligence; tel était l'Allemand Sachs, qui publia un essai d'histoire naturelle sur sa propre personne, et sur sa sœur qui était dans le même état que lui.

De tous les animaux, l'homme n'est pas le seul exposé à l'albinisme : une infinité d'autres offrent cette altération pendant toute leur vie, ou pendant une période plus ou moins longue de leur existence; tels sont les chameaux, les furets, les chats, les souris, les mouettes, les lièvres, les lapins, les écureuils, les singes, les cochons d'Inde, les taupes, les rhinocéros, les buffles, les éléphants, les corbeaux, les merles, les perdrix, les poules, les paons, les canards, les alouettes, les ortolans, etc. Dans toutes ces espèces d'animaux, l'albinisme est devenu, par la succession des produits, une seconde nature; et cette déviation organique, qui tient à la non-sécrétion du pigmentum de la peau, de l'iris et de la choroïde, est transmissible par la voie d'hérédité comme tous les autres états organiques, et ne peut être modifiée ou détruite que par le croisement successif des races, ainsi que l'ont démontré les belles expériences de Bacwel.

Les Albinos sont donc congénitalement affectés d'une maladie incurable. Maintenant peu importe que cette maladie soit ou la lèpre blanche dont a parlé Moïse, *leprosus quasi nix*, ou une cachexie, suivant Blumenbach; les malheureux qui sont atteints de l'albinisme n'ont rien à attendre des ressources de l'art de guérir, et le médecin doit se borner à exprimer le vœu qu'une philanthropie plus éclairée s'occupe de les affranchir de l'oppression qui pèse sur eux, et qui les rend l'objet de toutes les dérisions et de toutes les mortifications possibles de la part des hommes qui vivent avec eux.

Les Albinos, qu'on trouve surtout vers le détroit de Panama, aux îles Moluques, aux bouches du Gange, à l'isthme de Darien, au Brésil, à Sumatra, à Rali, à Amboine, à Manille, à la Nouvelle-Guinée, dans l'île des Amis et dans celle de la Société, ne sont pourtant pas rares en Europe, et on en a vu en Danemark, en Angleterre, en Irlande, en Suisse, en Italie, en Hongrie et en France.

Les hommes de notre époque ont pu en voir à Paris; il en existe un parmi les idiots de Bicêtre, et Béclard en présenta deux en 1820 à la Faculté de Médecine.

Achille Comte.

FRANCE. — CREST.

Crest, nommée dans divers documents manuscrits *Crista-Arnaudi*, sans doute de quelque seigneur qui portait le nom d'Arnaud, est une petite ville de cinq mille âmes, bâtie sur la rive droite de la Drôme; dans le principe, ce n'était qu'un fort appartenant aux comtes de Valentinois, qui eurent pendant plusieurs siècles leurs tombeaux au couvent des Cordeliers. On voit sur une des portes de la principale église un bas-relief de la ville, et dans l'intérieur de cette même église on lit sur les murs une inscription de l'année 1188, qui constate les libertés et franchises accordées par le comte Aymar de Poitiers à ses gens de Crest. Aymar, surnommé de Poitiers, est le chef de la seconde race des comtes de Valentinois. Dans le XIIe siècle, étant venu, accompagné de plusieurs gens, à Montélimart, il fut sollicité par la comtesse de Marsanne de la secourir contre les évêques de Valence et de Die, lesquels lui faisaient forte guerre. « Icelui Aymar, dit une vieille chronique, lui donna très-grand secours, et conquit plusieurs châteaux et villes aux pays de Valentinois. Et pour récompenser les services que ledit Poitiers lui avait faits, elle offrit donner la moitié de toute sa terre, ou qu'il lui plût la prendre tout entière, en prenant aussi à femme une sienne fille qu'elle avait seulement; laquelle fille il prit par mariage, et fut seigneur de toute la terre. »

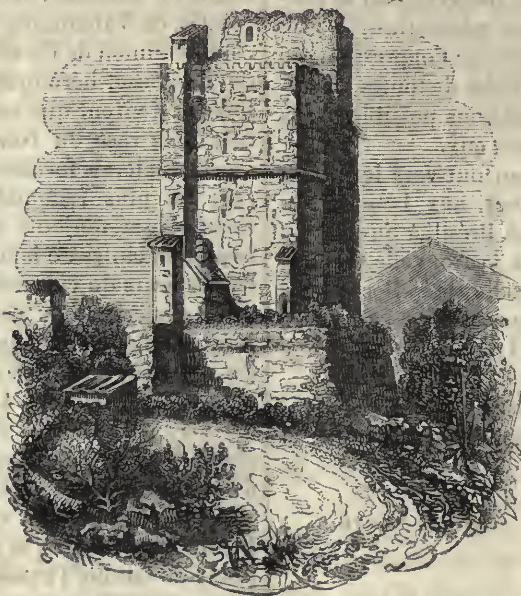
Crest offre un monument d'architecture curieux par sa forme, son élévation, sa solidité et la hardiesse de sa construction : c'est la tour connue sous le nom de *Tour de Crest*, autrefois prison d'Etat, et qui est maintenant convertie en maison de correction. Cette tour est placée sur l'extrémité méridionale d'un rocher de la forme d'une crête de coq; s'il faut en croire certains historiens, c'est ce qui aurait déterminé le nom de Crest. Noble débris du château qui dominait la ville et défendait le passage de la Drôme, la tour de Crest a été plusieurs fois assiégée, sans succès, par le comte de Montfort, dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Valentinois s'étaient d'abord rangés du côté de Simon de Montfort, pour combattre le comte de Toulouse, hérétique, relaps, excommunié; mais, lorsqu'ils virent que cette grande invasion des hommes de la race du Nord menaçait leur nationalité méridionale, ils fortifièrent leurs châteaux, et devinrent les plus redoutables adversaires des Francs. Crest résista toujours aux efforts des Croisés, leurs bonnes batailles de lances se brisèrent sous les formidables murs du château.

Cinq siècles plus tard, la révocation de l'édit de Nantes enfantait de nouvelles guerres religieuses dans ces contrées, et l'histoire a conservé le nom d'Isabeau Vincent, surnommée la *bergère de Crest*. Elle était née vers 1670; élevée dans les principes de la religion réformée, la bergère de Crest fut conduite, d'après les édits, à l'église catholique, où elle semblait profiter du soin qu'on prenait de l'instruire. Bientôt elle revint à sa première croyance; des malheurs de famille l'ayant obligée à quitter la maison paternelle, elle reçut un asile chez son parrain, qui lui confia la garde de ses troupeaux. Un jour qu'elle était dans les champs, un inconnu vint l'y trouver : « Tu es animée de l'esprit de Dieu, lui dit-il; désormais tu peux prophétiser, et annoncer à tes frères en religion le jour prochain de leur délivrance. » La jeune fille, l'imagination exaltée, parcourait les hameaux, et là elle exhortait les paysans à saisir la vieille arquebuse des ancêtres pour la défense de

leur foi. Voici ce que nous lisons dans le *Théâtre sacré des Cévennes,* ouvrage extrêmement rare, publié par les Calvinistes en 1689 : « A peine le jour marqué pour une assemblée commençait-il à poindre, que de tous les hameaux d'alentour on voyait sortir en foule hommes, femmes, filles, garçons, les enfants même; et quittant leurs chaumières à la hâte, ils perçaient les forêts, grimpaient sur les rochers, et volaient au lieu indiqué. Après que la bergère de Crest s'était agitée quelque temps, elle commençait à prêcher et à prophétiser; elle récitait à haute voix la prière que les fidèles avaient accoutumé de dire au commencement de leurs prêches, après quoi elle entonnait quelques psaumes de Marot ou de Bèze : « Mes frères, s'écriait-elle à plusieurs reprises, amendez-vous, faites pénitence, la fin du monde approche! repentez-vous du grand péché que vous avez commis, d'aller à la messe : c'est le Saint-Esprit qui parle par ma bouche. » Elle poussait de grands cris de miséricorde, d'imprécations contre les prêtres, contre l'Eglise, contre le pape, contre l'empire antichrétien; elle exhortait au repentir ceux qui avaient abjuré leur religion, elle prédisait la chute prochaine du papisme et la délivrance des réformés. Tout ce qu'elle disait alors était reçu avec respect et vénération. »

La réputation de la bergère de Crest s'étendit bientôt dans toutes les montagnes du Dauphiné; on accourait de plusieurs lieues pour l'entendre, et l'on s'en retournait rempli d'admiration. Son nom parvint jusqu'en Hollande; le ministre Jurieu écrivit à tous ses coreligionnaires que la bergère de Crest était suscitée par la Providence pour la consolation et le soutien de l'Église protestante. Cet enthousiasme pour les prédications d'une jeune fille s'explique par l'intelligence de l'époque où elle apparut. La religion réformée était alors persécutée par les édits implacables de Louis XIV; cette religion était puissante sur toute la ligne de montagnes qui s'étend depuis les Alpes jusqu'aux Cévennes; elle comptait là de nombreux adeptes, de fervents défenseurs. Au sommet des roches escarpées, il existait des familles simples de paysans, qui allaient aux prêches avec toute la ferveur des temps primitifs; depuis les jours de la persécution, leur zèle semblait se réveiller plus puissant et plus énergique. Aux époques de persécution, il s'élève toujours des âmes inspirées, des prophètes qui annoncent les jours meilleurs, et préparent ainsi à l'espérance. Le calvinisme si rigide, si profondément ennemi des miracles, eut pourtant des prophètes inspirés; la montagne retentit d'éclatantes paroles. De pauvres femmes, de jeunes filles, comme la bergère de Crest, agitées par l'Esprit saint, prêchaient au milieu des tourments et des supplices; toutes avaient le don de la double vue, elles apercevaient au loin les détachements de milice ou de dragons chargés d'exécuter les ordres impératifs de Louis XIV; elles prévenaient les fidèles. Et, tandis que le soldat avide de pillage brûlait les chaumières, enlevait les troupeaux, les pieux montagnards écoutaient la parole de ministres austères ou de jeunes vierges inspirées, qui parlaient des merveilles de la bonté de Dieu en face des flammes dévorantes.

A. MAZUY.



(Tour de Crest.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

LE MONT-SAINT-MICHEL.



(Vue du Mont-Saint-Michel.)

La célèbre abbaye du Mont-Saint-Michel, aujourd'hui prison d'État importante, s'élève sur le haut d'un rocher qui domine d'une part l'Océan britannique, et de l'autre de vastes grèves mouvantes où plus d'une fois ont disparu les pèlerins égarés. Ses murs, à la fois religieux et chevaleresques, offrent le plus hardi mélange des créneaux et des parvis sacrés, de la forteresse et du sanctuaire, des étendards et de la croix. Une fois par jour la mer inonde la plaine sablonneuse qui s'étend autour du Mont-Saint-Michel. On profite du flux pour pénétrer sur ce mont, qui, d'un côté, est défendu par une roche escarpée; de l'autre une porte fortifiée livre le seul accès de la place, où, par un sentier rapide que bordent les cabanes des pêcheurs, on monte au château, dont les plates-formes et les combles, tracés en galeries, planent sur l'immensité des flots.

Nous ne rapporterons pas ici le miracle qui donna lieu à la fondation de l'abbaye; il nous suffira de dire que saint Aubert, à qui saint Michel apparut sur ce rocher, en fut le fondateur. En arrivant au Mont-Saint-Michel par Pontorson, qui n'en est éloigné que de deux lieues, on découvre pour la première fois le monument sur une hauteur qui domine la contrée. De là le mont apparaît dans toute sa sauvage nudité : c'est une masse énorme de rochers arides et gris, couronnés d'édifices lourds et gris, au milieu d'une grève plate et grise. Les premiers objets qui fixent l'attention sont deux anciennes pièces de canon formées de lames de fer, et que les flots semblent avoir roulées sur la petite chaussée inclinée qui conduit de la grève à la porte extérieure. Cette porte, aujourd'hui remaçonnée et sans caractère, était encore munie, il y a peu de temps, de ses bras et chaînes de pont-levis. Elle avait aussi pour ornement deux aiguilles gothiques du XVᵉ siècle, sculptées en bas-relief sur le granit. En entrant dans la première cour, dite *du Lion*, sans doute parce qu'on y voit sur le mur du fond un bas-relief représentant un lion dont la patte pose sur un écusson, l'on dé-

couvre, échelonnés sur le flanc du rocher, de petits jardins, dont le plus grand est réservé au directeur de la maison centrale; les autres appartiennent à quelques habitants de la ville. La seconde cour présente du côté de la grève une petite terrasse de rempart, sous laquelle on voit encore l'embrasure à voûte de deux canons destinés à balayer la grève sans exposer les artilleurs. La porte féodale de l'ancienne abbaye communique de cette seconde cour à la rue principale ou plutôt unique de la ville. Elle porte encore au front une vaste table carrée en granit dans le style du xve siècle. Sur cette table on voit l'écusson de l'abbaye, et au-dessous les armes naturelles de la ville, savoir : une mer avec des poissons très-naïvement sculptés. Les armoiries de l'abbaye furent effacées pendant la révolution de 1789. Le logement de l'ancien concierge est au-dessus de cette porte, contigu au corps-de-garde, et ayant issue sur l'esplanade d'une tour, dite *du Roi*, laquelle est flanquée dans les remparts, d'où elle fait saillie. A quelques pas du corps-de-garde, dans l'intérieur de la place, on voit, appuyée sur le rempart, une petite tourelle d'observation; cette tourelle attenait à une sorte de casemate, réservée sans doute aux hommes de garde, et dont les larges cheminées se voient dans le café et la boutique de chapelets et d'ouvrages en paille qui occupent cet emplacement. Les remparts sont percés çà et là de meurtrières; ils sont bâtis en granit, en partie taillé, en partie brut; la maçonnerie en est d'une solidité peu commune. Les tourelles les plus rapprochées du château tombent cependant en ruines, faute d'entretien. On conçoit, en voyant ces fortifications, l'importance qu'avait autrefois le Mont-Saint-Michel, et la haute influence des religieux qui en étaient maîtres et seigneurs.

A l'extrémité de la rue centrale, un escalier qui s'ouvre sur la droite conduit, par les remparts, à l'entrée du château. On ne peut imaginer une entrée plus simple et plus imposante tout à la fois que celle de l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Michel. Deux tourelles, d'une exécution et d'un style parfait, dont la forme est celle de deux pièces de canon sur leur culasse, défendent la porte ou ouverture de voûte, sous laquelle rampe un grand escalier, éclairé seulement par deux demi-jours, celui d'en bas, et un autre dont les rayons, tombant d'en haut entre les deux corps d'édifice, répandent leur clarté mystique sur le portique intérieur, ogive surmontée de trois niches vides aujourd'hui. Vis à vis ce portique, on voit au fond du vestibule une large cheminée gothique du xve siècle, comme celles qui figurent dans les salles des gardes de tous les castels féodaux. Cette salle-vestibule sert aujourd'hui au poste de service dans l'intérieur. L'ancien grand réfectoire des religieux est un des beaux morceaux de l'abbaye; on en avait fait, il y a quelques années, un atelier où se fabriquaient des toiles à voiles; puis il a servi de caserne aux gardiens de la prison, et en sert maintenant à cinquante soldats de la garnison. Le cloître se compose d'une galerie quadrangulaire fermée par une triple rangée de colonnettes isolées ou en faisceaux; ces colonnettes sont, les unes en stuc fait avec des coquillages broyés, les autres en granit. La cour de ce cloître, qui repose presque tout entière sur les voûtes souples et massives de la salle des Chevaliers, est à 200 pieds au-dessus du niveau de la grève; elle sert maintenant à recevoir les eaux pluviales pour l'approvisionnement du château. Sur les galeries, on a ménagé de petites cellules où l'on renferme aujourd'hui ceux des détenus qu'on veut isoler. On a replâtré, il y a peu d'années, ces cellules avec bien peu de goût et une inconcevable mesquinerie.

L'église paroissiale du Mont-Saint-Michel, petite chapelle écrasée, renferme quelques tombeaux; le plus curieux est celui du sieur Lanctot de Sartainville, sur lequel on lit cette burlesque épitaphe :

> Ici loge le corps de Jean de Sartainville.
> Son esprit fut ravi par l'ange saint Michel,
> Qui pour le guerdonner le logea dans le ciel
> Après vingt ans qu'il fut gouverneur en sa ville.

On voit dans cette petite église un saint Michel aux prises avec Satan, groupe sculpté en bois par un détenu; l'archange, vêtu et armé en héros grec, tient Satan sous ses pieds, et le menace de la pointe de sa longue épée; le démon furieux, et n'ayant pour armes que ses griffes, ses cornes et sa queue munie d'un dard sanglant, tire sa langue et se débat les quatre pattes en l'air. « Lorsque ce groupe fut placé dans la chapelle, dit un historien moderne, une vieille femme fut tellement effrayée en le voyant pour la première fois, qu'elle revint après l'office, et munie d'un bâton, se mit en devoir de briser les cornes du démon; par bonheur le sacristain étant survenu, désarma la vieille, et lui dit pour l'apaiser que l'archange ferait bien son affaire tout seul. »

Le Mont-Saint-Michel a 9,000 mètres de circonférence; sa hauteur est de 45 mètres environ, à partir de la grève jusqu'à la racine des bâtiments, et de 125 à 126 mètres de la grève au plateau du télégraphe. En 1775, les géomètres calculèrent sa hauteur à 400 pieds; c'est qu'il y restait encore, à cette époque, une partie du campanille sur la tour. Il y a plus de cent ans que l'ancienne tour à flèche gothique, surmontée d'une boule dorée sur laquelle tournait, au souffle du vent, saint Michel l'épée flamboyante en main, est tombée dans un écroulement. Alors le clocher avait, d'après les chroniqueurs et les vieux historiens, 100 pieds de plus en hauteur. Aux yeux du voyageur, écrit M. Raoul, à qui nous empruntons ces détails, la ville du Mont-Saint-Michel n'offre rien de curieux; les habitants, au nombre de trois à quatre cents, ont le costume et les mœurs de toute la basse Normandie; la finesse et la ruse sont les traits dominants de leur caractère. L'air est très-vif au Mont-Saint-Michel, comme dans tous les lieux élevés, surtout lorsqu'ils sont voisins de la mer, et, ce qui est plus dangereux, exposés sans aucun abri aux vents du nord; puis il faut pour se promener ou circuler dans la ville, et surtout de la ville au château, monter et descendre continuellement; or, un vent froid vient à chaque instant vous glacer la sueur sur le visage; on a donc besoin d'user de très-grandes précautions. Il n'y a pas d'eau douce, mais seulement deux fontaines d'eau saumâtre au Mont-Saint-Michel; on n'y boit que de l'eau de pluie ou bien de l'eau apportée de Moidrey. La population se compose des employés, entrepreneurs et ouvriers de la maison centrale, puis d'aubergistes et de pêcheurs; ces derniers forment la majorité.

Comme le Mont-Saint-Michel était dans le prin-

cipe, et a été encore jusqu'au milieu du VIIIe siècle, visité par un grand nombre de pèlerins, les religieux, qui se faisaient un devoir d'accueillir et d'héberger dans l'hôtellerie du couvent tous ces voyageurs, sollicitèrent et obtinrent du roi l'autorisation de faire déposer à tout visiteur les armes qu'il portait, avant de le laisser entrer dans le château : *Ut nemo cum armis, ne cultello quidem, castellum ingrederetur.* Cette défense était encore de rigueur il y a quelques années. L'abbaye du Mont-Saint-Michel a servi, ainsi que beaucoup d'autres monastères, à différentes époques, de lieu de retraite à des prisonniers d'État; parmi eux on cite le malheureux Dubourg, gazetier de Francfort, qui, s'étant permis d'outrager Louis XIV, fut saisi par surprise et mis dans une cage de bois, où il mourut dans de cruelles souffrances. En 1792, on y envoya, comme prisonniers d'État, trois cents prêtres non assermentés que leur âge ou leurs infirmités exemptaient de la déportation. Le fameux Mathurin Bruneau, qui se prétendait et se croyait fortement Louis XVII, y est mort il y a une dizaine d'années.

Plusieurs rois de France ont fait le pèlerinage du Mont Saint-Michel ; Childebert II est le premier qui y soit venu en personne. En 1422, Charles VII s'y rendit en grande dévotion pour offrir à l'abbaye une pierre qui lui était tombée sur la tête, sans le blesser aucunement, lors de son passage à La Rochelle ; et cela, pensait-il, grâce à la haute et signalée protection de monsieur saint Michel. En 1469, Louis XI vint en grande pompe au Mont-Saint-Michel ; il fit réparer à ses frais les fortifications de la place, augmenta la garnison, et donna au monastère 600 écus d'or. Ce fut à son retour de son pèlerinage qu'il institua, en son château d'Amboise, l'ordre de Saint-Michel, dont il créa tout d'abord quinze chevaliers ; chaque chevalier reçut des mains du roi un collier d'or orné de coquilles d'argent, et portant une médaille en or à l'effigie de saint Michel terrassant le démon. Louis XI revint au Mont Saint-Michel en 1470, sous le prétexte de remercier Dieu de la naissance du Dauphin, mais en réalité pour avoir l'occasion de traverser la Bretagne, et d'inspecter les États de son beau cousin ; il fit ajouter trois coquilles aux quatre que portait l'écusson abbatial, de sorte que, depuis cette époque, l'abbaye du Mont-Saint-Michel porte, *de sable à sept coquilles d'argent, au chef d'azur, à trois fleurs de lis d'or.* A. Mazuy.

GUYANE FRANÇAISE.

COLONISATION DES BORDS DE LA MANA.

En 1819, la Restauration, qui n'avait pas encore fait la conquête d'Alger, cherchait, dans certaines parties du continent américain, des lieux où elle pût opérer l'écoulement de la population surabondante du royaume : de celle qui se trouvait privée de travail par l'emploi des machines, et de celle, plus nombreuse et plus remuante, qui se multiplie au sein des vices et de l'oisiveté des grandes villes. Les rives de la Mana parurent propres à offrir à des familles pauvres une existence qui leur était refusée en France. Des explorateurs furent chargés de reconnaître le pays, à la distance de 5 à 6 lieues des abords de cette rivière, et de tâcher de découvrir, sur les terres hautes, entre Maroni et le Sinamary, un site que son étendue, sa fertilité et ses moyens de communication avec la mer rendissent susceptible de devenir une colonie fondée et cultivée par des Européens. Construire quelques logements, entreprendre quelques cultures, et choisir dans l'escorte un nombre d'hommes suffisant pour le premier essai, telles furent les instructions données aux explorateurs. Leur rapport fut favorable au projet d'établissement. La Mana, navigable pour de grands bâtiments jusqu'à 4 lieues de son embouchure, peut être remontée par des caboteurs jusqu'à 7 à 8 lieues, et jusqu'à 30 par des barques plates et des pirogues. Les rivières qui débouchent dans la Mana sont, jusqu'à une assez grande distance de leur confluent, presque toutes navigables ou susceptibles de le devenir, sans exiger de grands travaux. Terme moyen, la température était alors de 22 degrés de Réaumur dans les parties basses, et seulement de 20 degrés dans les parties supérieures du pays. Les arbres de différentes espèces dont se composent les immenses forêts de ces contrées sont pour la plupart propres aux constructions navales. On ne rencontre dans ces lieux ni animaux ni reptiles dangereux. Les tribus d'Indiens, éparses sur le terrain exploré, sont fort peu nombreuses et d'un caractère inoffensif ; et les nègres, échappés de Surinam pour s'établir sur le Maroni, ne sont pas beaucoup plus redoutables que les Indiens. Les terres parurent propres à la production de toutes les plantes tropicales ; et quant au climat, les explorateurs n'en éprouvèrent aucune influence fâcheuse, malgré l'abondance des pluies, les privations de toute espèce et les fatigues qu'ils avaient éprouvées pendant les cinquante jours que leur exploration avait duré.

Cependant les résultats n'ont point justifié les espérances que le rapport avait fait concevoir. En 1820 et 1821, des agriculteurs chinois, tirés de Manille, et quelques familles de Settlezr des Etats-Unis, furent transportés à la Guyane; mais, quoique leur subsistance eût été assurée pour une année, que l'on eût mis à leur disposition des maisons, des bœufs de labourage, des instruments aratoires, des terres excellentes, et que toutes les précautions nécessaires à la conservation de leur santé eussent été prises, au bout d'un an il ne restait plus, des vingt individus composant les sept familles américaines, qu'une femme et quatre enfants : on les fit partir pour Boston. Quant aux vingt-sept Chinois et aux cinq Malais sur lesquels on avait compté pour jeter les fondements d'une colonie, après avoir inutilement tout tenté pendant quatorze mois pour vaincre leur paresse, il fallut les faire venir à Cayenne, où on les attacha au jardin du roi.

Une nouvelle expédition, composée d'ouvriers militaires, de sapeurs, d'orphelins et d'orphelines, au nombre de cent soixante-quatre, fut envoyée à la Mana et installée au mois de juillet 1823. La caserne, assez grande pour contenir deux à trois cents personnes, avait été préparée pour les recevoir. Mais les orphelines s'abandonnèrent à la paresse et au libertinage, les ouvriers s'adonnèrent à l'ivrognerie. Pour réprimer le désordre, la présence d'un détachement de gendarmerie devint nécessaire, et il fallut tirer

des habitations domaniales de la Guyane des esclaves pour remplacer les ouvriers.

Vers la fin de 1823, trois agriculteurs alsaciens, et au mois de décembre 1824, trois familles du Jura, composées de vingt-sept personnes, arrivèrent à la Mana, sous la conduite d'agents du gouvernement. Chaque famille reçut en partage une maison pourvue des meubles nécessaires et des principaux ustensiles de ménage, des outils, des instruments aratoires. Une cinquantaine de têtes de gros et de menu bétail, des jardins, des terres défrichées et plantées en riz, en maïs, en manioc, et deux mille bananiers prêts à donner leurs fruits, leur furent en outre concédés, et de vastes savanes furent mises en commun. Les premiers travaux eurent une pleine réussite; mais ce succès ne se soutint pas : dès la seconde année des chaleurs excessives détruisirent la moitié de la récolte. Le découragement gagna les cultivateurs : des trois familles une seule continua de s'adonner au travail des champs; les deux autres, pour ne pas mourir de faim, se livrèrent à la chasse et à la pêche. Dans les premiers mois de 1828, les trois familles, presque également réduites à l'état le plus misérable, demandèrent à revenir en France, et il fallut en ramener les restes.

La dernière expédition pour la Mana a été conçue et exécutée par une femme. Madame Javouhey, supérieure générale de la Congrégation des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, qui, depuis quelques années, fournissent aux colonies des Sœurs hospitalières et institutrices, soumit, en 1827, au ministère de la marine, un plan de colonisation dans cette partie de la Guyane française. Le but était de fonder des établissements où un grand nombre d'orphelins des deux sexes devaient être élevés dans le goût du travail, et se créer, par l'exploitation du sol, un avenir qui affranchît la métropole du fardeau qu'ils lui imposaient. Tout devait être en commun, l'esprit d'association étant la base de l'établissement. Des cultivateurs s'engageaient, moyennant un salaire convenu, outre la nourriture, l'entretien et le logement, à travailler pendant trois ans; et si, au bout de ce temps, ils voulaient se fixer dans la colonie, la communauté s'obligeait à les doter d'une étendue de terre suffisante pour assurer leur avenir et celui de leur famille. Quinze hectares de terrains défrichés, des constructions en bois au port de la Nouvelle-Angoulême et au bourg de Cormoran, les frais de trousseau, de déplacement, de voyage et d'installation des émigrants, les dépenses de leur entretien, de leur nourriture et de leur traitement en cas de maladie pendant les deux premières années de leur séjour, tels furent les avantages assurés aux quatre-vingt-six personnes qui s'embarquèrent à Brest et arrivèrent à la Mana vers la fin d'août 1828, sous la conduite de madame Javouhey. Tout dans le régime intérieur de cette association fut placé sous l'entière dépendance de la supérieure; il fut interdit par le gouvernement à l'administration locale de s'immiscer dans les affaires et la police de la colonie naissante. La culture des vivres et l'éducation des bestiaux devinrent l'objet des premiers soins de madame Javouhey. Ces cultures furent productives, et les bestiaux se multiplièrent assez promptement pour engager cette dame à demander l'envoi de cinquante-deux nouvelles sœurs et de deux cents orphelins de l'un et de l'autre sexe, de l'âge de trente à quarante ans. D'année en année, les envois devaient continuer d'avoir lieu jusqu'à ce qu'il y eût assez d'orphelins pour peupler quatre villages de mille habitants chacun. Mais le gouvernement jugea prudent d'attendre que le temps eût justifié et réalisé les espérances que les premiers succès avaient fait naître. Dès le principe de l'établissement, madame Javouhey fut obligée de renvoyer neuf colons cultivateurs qui lui avaient donné des sujets de mécontentement. Lorsque le terme des engagements des autres fut arrivé, tous, à l'exception de trois, se détachèrent de la communauté; le plus grand nombre est revenu en France. Cinq ou six au plus se sont établis à leur compte au port de la Nouvelle-Angoulême ou dans d'autres parties de la Guyane.

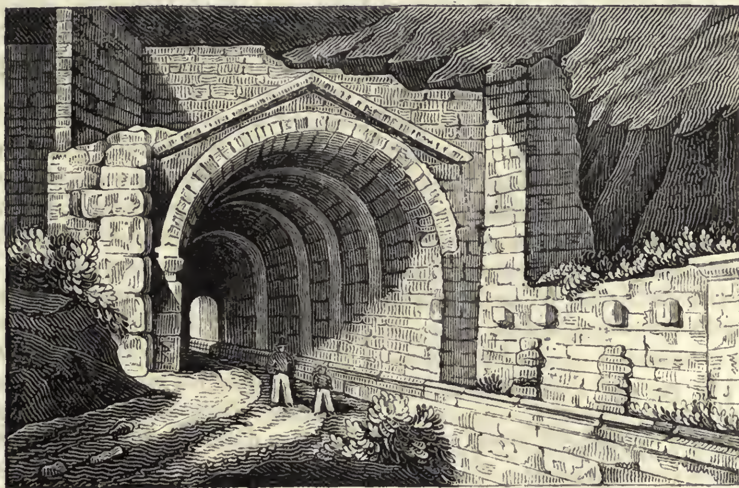
Madame Javouhey ne recevait plus, depuis la fin d'août 1830, aucune subvention du gouvernement français, et il ne lui restait que trente-deux personnes de couleur blanche. Elle leur adjoignit trente-deux noirs esclaves qu'elle acheta. A la fin de 1832, le nombre des carrés défrichés et réservés à la culture des plantes alimentaires était de quarante-deux, et la nourriture de la petite colonie se trouvait assurée pour une année. Mais si les revenus de l'établissement étaient suffisants pour subvenir à tous les besoins des colons, déjà la colonie fondait ses ressources sur une industrie étrangère à l'agriculture. Les laboureurs du Jura avaient été obligés, pour vivre, de se faire chasseurs et pêcheurs; les esclaves de madame Javouhey ont été en partie occupés à l'exploitation des bois de charpente et de menuiserie : cette dame vendait aux commerçants de Cayenne et de la Martinique des madriers et des planches d'acajou. Déjà elle préférait cette branche d'industrie, même à l'éducation des bestiaux; et son établissement, d'agricole qu'il devait être, devenait commercial et industriel. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une entreprise particulière, et le gouvernement renonce aux essais de la colonisation dans la Guyane par des travailleurs européens; car il est démontré que deux cents noirs peuvent, dans le même espace de temps, faire autant de travail que six cents blancs; où ceux-ci perdent quinze individus sur six cents, les nègres n'en perdent que deux. Les terres hautes, qui sont les plus saines, ne sont pas longtemps fertiles, et les terres d'alluvion, qui seules sont fécondes, produisent des myriades d'insectes dont la piqûre est insupportable aux Européens.

FRANCE. — ORGON.

La petite ville d'Orgon, dans le département des Bouches-du-Rhône, est située sur une colline, qui ne laisse entre elle et la Durance qu'une lisière pour le passage de la grande route. Cette lisière elle-même a été formée, partie aux dépens du rocher, et partie aux dépens de la rivière, dont on a encaissé le lit par des comblements et des travaux considérables, lesquels se continuent encore. La ville est entourée de remparts; en plusieurs endroits ils ont été percés pour donner du jour aux maisons qui y sont adossées. Cinq cents maisons environ occupent l'intérieur

des remparts, et forment des rues assez régulières; quelques habitations anciennes se font remarquer par des restes de sculpture d'un assez beau travail. L'église paroissiale est au haut de la ville, sur un perron : c'est un vieil édifice bien orné et entretenu avec soin; l'Hôtel-de-Ville au contraire tombe de vétusté. Les archives sont importantes, les pièces qu'on a pu classer remontent à l'année 1305. Au sommet de la cité se trouvent de belles sources qui alimentent une fontaine auprès des remparts; en dehors de la ville plusieurs auberges et quelques maisons forment un commencement de faubourg. Les alentours d'Orgon sont agréables, pittoresques, comme tout le beau pays de Provence; les ponts sur lesquels passe la grande route, les chaussées le long de la Durance, les écluses, le canal de Boisgelin, la voûte sous laquelle passe ce canal pour se rendre à Saint-Andiol, les plantations d'arbres qui se multiplient, tous ces objets attirent l'attention du voyageur, et procurent autant d'agrément que d'utilité aux habitants du pays.

La voie Aurélienne venant d'Apt à Arles passait à Orgon, et il en existe des vestiges dans ce qu'on appelle le *chemin Arlatan*. Tout ce pays avait été distribué à des familles romaines; elles y avaient des maisons de campagne, dont on trouve encore des restes en plusieurs endroits, notamment à Valdition. C'est là où se voient les ruines d'un aqueduc; on en a tiré plusieurs inscriptions, dont une paraît dédiée à l'empereur Antonin. Les aqueducs romains sont excessivement nombreux dans le département des Bouches-du-Rhône; on peut les diviser en trois classes : les uns conduisaient les eaux dans les villes, et étaient faits aux dépens du public; les autres portaient l'eau dans les maisons de campagne, et avaient été construits par les propriétaires des *villæ ;* enfin les troisièmes étaient destinés au dégorgement et à l'écoulement des eaux stagnantes, et semblent avoir été bâtis aux dépens de plusieurs associations. L'aqueduc d'Orgon entre dans la seconde de ces catégories, il conduisait les eaux d'une campagne à une autre. Les aqueducs particuliers sont innombrables dans ces contrées; si on voulait en faire le dénombrement, il faudrait nommer la plupart des fermes et des bastides de la Provence, car il y a bien peu d'endroits qui n'aient été cultivés et habités par les Romains; partout il y a des restes d'aqueducs, tous construits de la même manière.



(Aqueduc d'Orgon.)

Le vieux château d'Orgon paraît dater des derniers temps de l'empire romain. C'était probablement une citadelle élevée pour la défense du passage le plus important de la voie Aurélienne. D'après une vieille histoire manuscrite de la ville d'Arles, Euric, roi des Wisigoths, prit d'assaut le château d'Orgon et y logea des troupes. Ce fait est mentionné dans un autre manuscrit, avec une note qui dit en substance que cette forteresse s'appelait anciennement *castrum Druentiæ*, et quand elle fut passée sous la domination des Goths, on l'appela *urbs Gothorum*. C'est peut-être de là qu'est venu, par contraction, le nom de *Orgonum*, Orgon. Quoi qu'il en soit, on a la certitude que ce château fut possédé par tous les souverains qui ont régné dans la Provence; ils le considérèrent toujours comme une place forte et très-importante par sa position. Il en est souvent parlé dans les ouvrages des troubadours des XIIe et XIIIe siècles; il servait alors de prison à des seigneurs du Languedoc capturés dans les guerres. Les sires de Sault possédaient la seigneurie d'Orgon en vertu d'une donation du roi Robert; par diverses concessions des années 1424, 1435 et 1438, Orgon fut donné à Antoine Hermentery; mais il ne tarda pas à être réuni au domaine des comtes de Provence. Il faut remarquer que cette seigneurie avait été déclarée, à différentes époques, devoir être maintenue à perpétuité dans le domaine de la couronne; et même la reine Jeanne et Louis Ier avaient donné aux habitants d'Orgon le privilége de repousser à main armée tous ceux à qui cette seigneurie pourrait être donnée ou vendue par le souverain. Le roi René, en mariant sa fille aînée à Frédéric de Lorraine, lui donna en dot la seigneurie d'Orgon, qui depuis n'est plus sortie de la maison

de Lorraine. Le prince de Lambesc la possédait encore à l'époque de la révolution.

Le château d'Orgon fut démoli en 1483 par ordre du sire de Baudricourt, gouverneur de Bourgogne, envoyé à Marseille par Louis XI. A peine était-il reconstruit, qu'il fut compris, sous le règne de Louis XIII, dans le nombre des châteaux dont le cardinal de Richelieu ordonna la démolition, comme favorisant la révolte des seigneurs féodaux. Les ruines du château consistent en une grande citerne bien conservée, et en des restes de murailles dont la construction est de différentes époques. Au-dessus de ce château, et sur la montagne dite de Notre-Dame, on voit aussi les débris de l'ancienne forteresse. Le nom de *Nôtre-Dame*, donné à cette citadelle, vient d'une ancienne église dédiée à la Vierge, à côté de laquelle était un ermitage. Dans le XVIIe siècle, des moines Augustins remplacèrent l'ermite, et construisirent un couvent, maintenant en ruines. L'ancien village était immédiatement au-dessous du château, dans le quartier appelé aujourd'hui *la Savoie;* il était fortifié, et ne renfermait que des gens de guerre, des bergers et des familles attachées au seigneur du lieu. Le territoire n'offrait qu'un grand pâturage dans le bas, et des bois dans les parties montagneuses. Dès le XVe siècle, le sire commença à donner des portions de la terre inculte aux habitants, moyennant une redevance fixe ; la population s'accrut alors si rapidement, qu'on construisit un faubourg qui devint plus considérable que la cité. Le quartier de Savoie et le faubourg, réunis, ont formé la ville actuelle d'Orgon.

LE DUEL.

Eh! quoi, toujours du sang pour laver une injure!
Toujours la dague au poing, toujours la rage au cœur!
Homme, qui te dis grand, ô sauvage nature!
A tuer de sang-froid trouve-t-on du bonheur?...
Que tu sembles petit, quand, pour juger ton âme,
Tu n'apportes qu'un fer, une puissante lame,
Et que riant tu dis :
Voyez : elle est encore humide!...
Comme un éclair rapide,
Elle scintille, et tu ris!
Ah! ce rire inhumain qui me glace de crainte
Bruit comme un funèbre accord,
Comme le chant d'une âme éteinte
Ou comme un glas de mort.

Homme, pauvre insensé, quand de la nuit profonde
Ton âme s'envola, souffle de l'Eternel,
Elle vint, parmi nous, aux chemins de ce monde,
Pour marcher en pleurant, puis retourner au ciel.
Le vrai sage qui croit suit cette vieille route;
Ecartant de son âme et la crainte et le doute,
Il arrive en riant;
Et lorsqu'un insensé l'outrage,
Il lui dit : A votre âge,
Nous pardonnons, enfant;
Car, a dit l'Homme-Dieu, un désir de vengeance
N'entre qu'en l'âme d'un damné.
Le juste pardonne l'offense
Pour être pardonné!

Mais non, tu n'entends point cette sainte morale.
Pour te venger, maudit, tu veux des flots de sang;
Tu veux tuer ton frère! oh! ta rage infernale
S'assouvit-elle donc en le frappant au flanc?...
Est-ce fini, dis-moi, quand tombé sur la terre,
Ton ennemi vaincu, le front dans la poussière,
Meurt en te maudissant?...
Non, non, pas sitôt!... En ton âme,
Mystérieuse flamme,
Roule un remords sanglant!
En tout temps, en tous lieux, il te suit, il t'obsède.
Au jour qui passa sans repos,
Une funèbre nuit succède
Et fait suer tes os!

Qu'est ce farouche honneur dont tu fais ton idole?
C'est l'ange révolté contre son souverain.
Il a mis en ton cœur sa trompeuse parole,
Et de toi, fils du ciel, il fait un assassin...
Il te séduit, t'entraîne et te donne des armes,
De ton ange gardien il fait couler les larmes,
Car tu ne l'entends pas.
Tu cours où le démon te mène :
N'écoutant que ta haine,
Tu voles aux combats!
O frère malheureux, écoute. Dans la nue,
Gronde un foudre vengeur :
Aux cieux, la justice est rendue
Par un Dieu créateur!...

Par un Dieu créateur! entends-tu, pauvre atome!
Par un Dieu créateur, immense, glorieux,
Qui fit tout du néant; les cieux, la terre et l'homme,
L'espoir, l'amour, l'ivresse, accords mystérieux
Qui révèlent à tous sa grandeur infinie,
Comme des rayons d'or du plus puissant génie,
Descendus d'un beau ciel!
Et toi né pour l'aimer, le craindre,
En vain encore tu veux feindre
Ton sourire éternel!
Pleure; à genoux, maudit! A Dieu demande grâce!
Il attend peut-être ce jour
Pour te pardonner ton audace :
Car son cœur n'est qu'amour!...

L. DELPLANQUE.

SAMUEL RICHARDSON,

ROMANCIER ANGLAIS.

Samuël Richardson nous apparaît en quelque sorte comme le patriarche des romanciers, et il doit ce caractère au but moral, non moins qu'à l'étendue de ses écrits. On sait qu'il naquit en 1689, dans le comté de Derby, où son père exerçait l'état de menuisier; mais on ignore le nom du village où le hasard plaça son berceau. « Les premières années de sa jeunesse, a dit M. Villemain, furent obscures et pauvres; l'essor de son talent fut tardif. Cependant ce talent était reconnaissable dès son enfance; mais, retenu d'abord par les soins d'une profession laborieuse, celle d'apprenti imprimeur, il attendit, au milieu d'un travail modeste et lucratif, l'âge de cinquante ans pour écrire et pour mériter cette réputation, qui porta son nom dans toutes les parties de l'Europe. »

Voici ce qu'il raconte lui-même dans une lettre : « Je me souviens que, dès mon jeune âge, on remarquait en moi le don de l'invention ; je n'aimais pas à jouer comme les autres écoliers ; mes camarades me nommaient *le Sérieux* et M. *Gravité.* Cinq d'entre eux surtout se plaisaient à sortir avec moi, soit pour nous promener, soit pour aller chez leurs pères ou chez le mien, et ils me demandaient de leur conter mes histoires, comme ils disaient. Je leur en contais quelquefois de vraies que j'avais lues, et d'autres que j'inventais, et qui souvent les touchaient beaucoup... Toutes mes histoires, je suis fier de le dire, étaient d'une excellente morale. » Ce qui peut-être y dérogeait un peu, c'était la fonction de secrétaire qu'il remplissait auprès de quelques jeunes filles, en se chargeant d'écrire pour elles à leurs amants: ainsi se forma le futur secrétaire de *Paméla*, de *Clarisse* et de *Grandisson.*

« Quoi qu'il en soit de cette première éducation de son enfance, ajoute le critique déjà cité, ce fut surtout par la méditation, par une sorte de taciturnité réfléchie particulière aux Anglais, que Richardson amassa ce trésor de connaissances, d'idées et de nuances morales, qui font le charme et l'intérêt de ses livres. Sa condition pauvre, à une époque où la haute

société anglaise était encore fière de ses privilèges, et très-séparée du reste de la nation, devait l'éloigner du monde; mais une circonstance particulière le rapprocha d'un des modèles les plus originaux et les plus scandaleux que pouvait offrir cette société brillante, qui lui était interdite. Imprimeur, Richardson se trouva engagé à publier les pamphlets politiques du duc de Wharton, intrigant plein d'audace et de talent, affichant scandaleusement le mépris de tous les principes, homme d'esprit au plus haut degré, depuis peu tombé du pouvoir, et alors écrivant.

» Le duc de Wharton était, sous quelque rapport, s'il faut en croire les contemporains, digne de servir de modèle à ce héros de l'esprit et de la corruption que la main de Richardson a tracé avec de si vives couleurs, et dont le nom est devenu, pour ainsi dire, une personnification du vice élégant. Richardson, pour prix de ses communications avec lord Warthon, se trouva judiciairement poursuivi comme imprimeur; cependant il ne perdit pas son brevet, et, dans la suite, sir John Onslow, président de la Chambre des communes, auquel le mélancolique Young a adressé tant de dédicaces flatteuses, chargea Richardson de l'impression, beaucoup plus paisible et moins compromettante, des procès-verbaux de la Chambre des communes. »

A force d'imprimer les ouvrages d'autrui, Richardson jugea le temps venu d'occuper la presse pour son propre compte. Il avait cinquante ans : en trois mois il écrivit le roman de *Paméla*, dont le succès dépassa ses espérances. Du haut de la chaire, un prédicateur célèbre en recommanda la lecture à ses paroissiennes. Cependant la critique n'épargna ni le livre ni l'auteur. Pour se venger des railleries que Fielding lui avait prodiguées dans *Joseph Andrew*, Richardson publia *Pamela in high life*, que l'on est convenu d'appeler en France *Paméla mariée*. Mais sa réputation souffrit plus de la vengeance que de l'attaque. Au bout d'un silence de huit ans, il fit paraître les deux premiers volumes de *Clarisse*, que les huit autres suivirent à distance. Jamais la curiosité, ou pour mieux dire la sympathie publique, n'avait été si vivement excitée. Tant que la destinée de Clarisse demeura incertaine, Richardson reçut une multitude de lettres, dans lesquelles on le suppliait de lui sauver l'honneur, ou du moins la vie : Lovelace même inspirait les réclamations d'une pitié passionnée. Selon l'heureuse expression de M. Villemain, *Richardson fut inflexible*, et son chef-d'œuvre complet. La Harpe a bien jugé *Grandisson*, qui parut après *Clarisse*, en disant que c'était un roman de beaucoup de mérite et de peu d'effet. Telles sont, indépendamment de quelques autres écrits sans importance, les œuvres d'un homme en qui le génie avait suppléé l'éducation : Richardson ne possédait aucune des langues qui sont la clef de l'antiquité classique.

Entre le dédain superficiel de Voltaire et l'enthousiasme fanatique de Diderot pour le même livre, l'intervalle est grand sans doute : toutefois, dans cette circonstance, la vérité se trouve plus près de Diderot que de Voltaire. C'est l'auteur de *la Religieuse* qui a dit : « Tout ce que Montaigne, Charron, » La Rochefoucauld, Nicole ont mis en maximes, » Richardson l'a mis en action... Que de fécondité » dans la création des personnages! que de variété » dans la peinture des caractères! mais ce qui con- » fond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, » ses expressions, son ton, et que ces idées, ces ex- » pressions, ce ton, varient selon les circonstances, » les intérêts, les passions, comme on voit sur un » même visage les physionomies diverses des passions » se succéder. Dans ces tableaux immortels, comme » dans la nature au printemps, on ne trouve point » deux feuilles qui soient du même vert. »

Comme tous les grands écrivains, Richardson est resté inimitable et intraduisible. Il est mort le 4 juillet 1761. (*Ephémérides.*) E. M.

POMPES. — SYPHONS.

Il y a trois espèces de pompes : la pompe aspirante, la pompe foulante, et la pompe à la fois aspirante et foulante. Je vais d'abord décrire le premier de ces instruments.

Il se compose d'un corps de pompe AB, dans lequel se meut le piston CD. Au bas du corps de pompe est un long tuyau EF, que l'on nomme tuyau d'aspiration, et qui plonge dans l'eau. A l'endroit où le corps de pompe se joint au tuyau d'aspiration, est une soupape qui s'ouvre de bas en haut, et qu'on appelle soupape *dormante*; dans le piston est une autre soupape qui s'ouvre de même de bas en haut. Lorsque le piston est au plus bas point de sa course, la soupape dormante est fermée par le piston qui pèse sur elle, et la soupape du piston est ouverte. Lorsque le piston monte, le vide tend à se faire dans le corps de pompe, et fait fermer la soupape G, et ouvrir la soupape dormante. Lorsque le piston est arrivé au point le plus élevé, l'air contenu dans le tuyau d'aspiration s'est répandu également dans ce tuyau et dans le corps de pompe. Lorsque le piston redescend, l'air contenu dans le corps de pompe, se trouvant comprimé, fait fermer la soupape dormante et ouvrir la soupape G, par laquelle il s'échappe. Lorsque le piston est redescendu, la quantité d'air qui était dans le tuyau d'aspiration avant le premier coup de piston se trouve diminuée, et ne faisant plus équilibre à la pression atmosphérique, une partie de l'eau la remplace et monte dans le tuyau, jusqu'à ce que la force de ressort de l'air contenu dans ce tuyau, plus la hauteur de la colonne d'eau, fassent équilibre à la pression atmosphérique. Puis, lorsque le piston remonte, une nouvelle quantité d'air rentre dans le corps de pompe, s'échappe lorsqu'il redescend, et une nouvelle quantité d'eau monte dans le tuyau. Lorsqu'enfin ce tuyau est entièrement purgé d'air, et rempli d'eau, à un autre coup de piston, l'eau entre dans le corps de pompe, lorsque le piston descend, et lorsqu'il remonte, va sortir par une ouverture ménagée en haut du corps de pompe.

Si on se rappelle ce que nous avons dit de la pression atmosphérique dans notre article sur le baromètre, que cette pression équivaut au poids d'une colonne d'eau de 32 pieds, on concevra que la pompe aspirante ne pourra élever l'eau que de la hauteur de 32 pieds; car une fois que l'équilibre serait rétabli, l'eau cesserait de monter. La pompe ne devra même avoir guère que 28 pieds, car quand elle est plus longue, si le baromètre baisse beaucoup, on court risque de manquer d'eau, parce que, dans ce cas, l'at-

mosphère, plus légère, ne fait plus équilibre à la même colonne d'eau.

Dans la pompe foulante, le corps de pompe est plongé dans l'eau ; il est fermé par le bas, et ouvert par le haut. Dans le piston est une soupape H qui s'ouvre de haut en bas ; à la partie inférieure du corps de pompe, est un tuyau qui doit monter l'eau, et à l'origine duquel est une soupape I, qui s'ouvre du dedans au dehors du corps de pompe.

Lorsque le piston est au plus bas point de sa course et qu'on le remonte, le vide tend à se faire dans le corps de pompe, et fait fermer la soupape I, mais le poids de l'eau qui pèse sur la tête du piston fait ouvrir la soupape H, et l'eau pénètre dans le corps de pompe. Lorsque le piston redescend, l'eau se trouve comprimée, fait fermer la soupape H, ouvrir la soupape I, et pénètre dans le tuyau d'ascension. Lorsque le piston remonte, le poids de l'eau contenue dans le tuyau fait fermer la soupape I, et une nouvelle quantité d'eau entre dans le corps de pompe, pour pénétrer dans le tuyau, lorsque le piston descendra. Le même effet se répète, jusqu'à ce que l'eau sorte par l'extrémité supérieure du tuyau d'ascension.

Passons maintenant à la pompe la plus en usage, la pompe aspirante et foulante. Ainsi que son nom l'indique, elle participe des deux dont je viens de décrire la construction.

Elle ressemble à la pompe aspirante, si ce n'est que le piston K est plein, et qu'au bas du corps de pompe est un tuyau L, semblable à celui de la pompe foulante. Lorsque, par le mécanisme de la pompe aspirante, l'eau est arrivée dans le corps de pompe, le piston, en redescendant, la foule dans le tuyau, et la fait sortir par son extrémité.

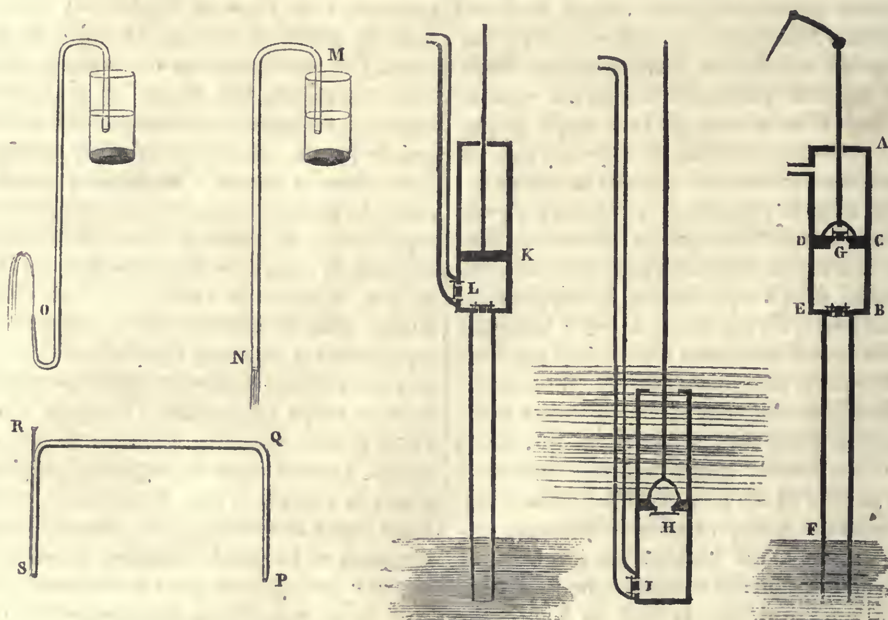
C'est encore sur le phénomène de la pression atmosphérique, qu'est fondée la théorie du syphon, instrument dont on fait grand usage dans les arts.

Le syphon simple est un tube recourbé M N, dont une des branches est beaucoup plus courte que l'autre. Si, bouchant avec le doigt la plus courte branche, on remplit le tube par l'ouverture de la plus grande, et qu'on renverse la plus courte dans un vase plein d'eau, l'écoulement commence par l'extrémité N, tant que l'extrémité M plonge dans l'eau contenue dans le vase. Voici comment s'explique ce phénomène. La pression atmosphérique empêche l'eau de redescendre dans la plus courte branche, mais l'adhésion du liquide pour lui-même, aidée de la pression atmosphérique qui agit de bas en haut, empêche la colonne de se diviser ; mais comme la plus longue colonne est plus pesante que la plus courte, elle entraîne cette dernière, et l'écoulement a lieu.

On peut au moyen du syphon produire un petit jet d'eau, en recourbant la plus longue branche, et en la terminant par un tube effilé O.

C'est à l'aide de cet instrument que se fait l'opération du soutirage. Seulement le syphon P Q R S employé à cet usage a les branches plus écartées, et est muni d'un petit tuyau R S, couché sur l'une des deux branches, et communiquant avec elle vers son extrémité inférieure : c'est à l'aide de ce tuyau additionnel que, par l'aspiration, on opère facilement le vide dans le syphon.

Ernest Breton.

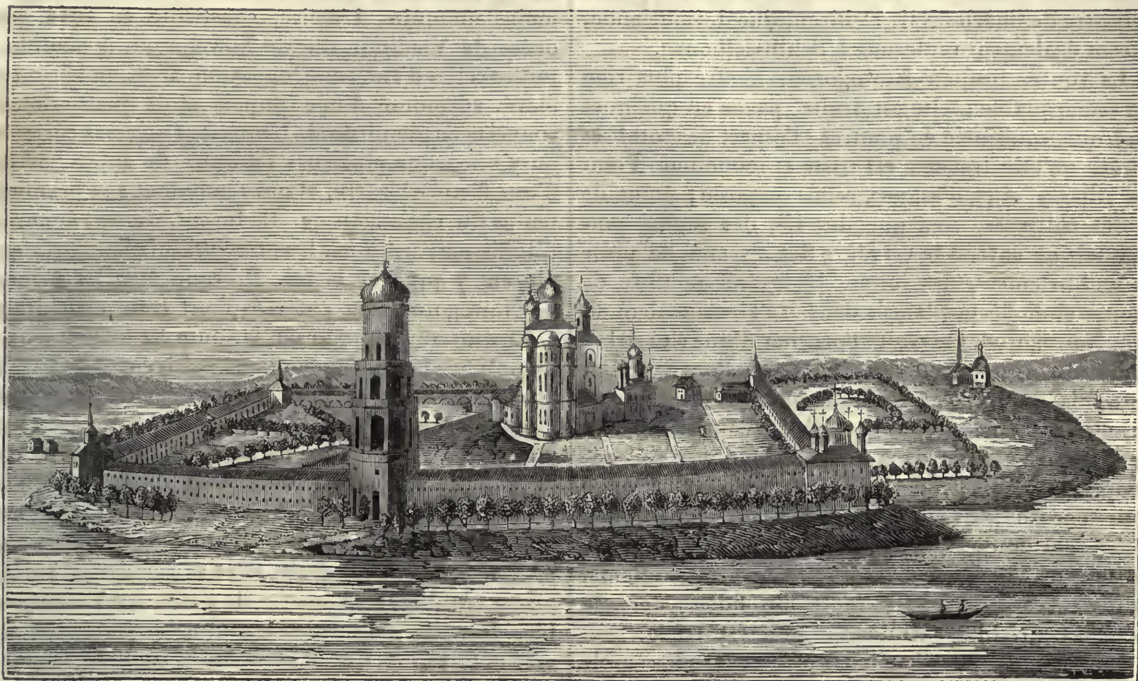


(Pompes. — Syphons.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

RUSSIE.



(Vue du couvent d'Otrotch).

ROUTE DE S.-PÉTERSBOURG A MOSCOU.

TSARSKO-SELO. — SCHLUSSELBOURG. — NOWOGOROD. — TWER. — LE COUVENT D'OTROTCH. — SA FONDATION. — LE TOMBEAU DU MAGICIEN. — VOLOSCHOK.

Saint-Pétersbourg est séparé de Moscou par un espace d'environ deux cents lieues de France; ce chemin, coupé en ligne droite, à travers des forêts, des plaines de sable et des marais, est franchi par le voyageur avec une extrême rapidité : il n'existe pas dans le monde de pays où l'on se transporte à moins de frais et plus promptement d'une cité à une autre. Le premier monument qui appelle l'attention de l'étranger en sortant de Saint-Pétersbourg, ce sont les vastes jardins et le splendide palais de Tsarsko-Selo, bâtis par Elisabeth avec luxe et mauvais goût tout à la fois. L'architecture en est lourde, disproportionnée; la quantité d'ornemens et de dorures dont on a voulu l'embellir, lui donne un aspect ridicule. L'intérieur répond à l'apparence du dehors; partout beaucoup de frais, rien de gracieux; Paul Ier voulait en faire une caserne, c'eût été une de ses rares preuves de bon sens. Cependant les jardins, tracés dans le genre anglais, présentent une certaine magnificence; on y trouve des collines, des prairies, de petites rivières, des îles, des ruines; à côté du sépulcre d'un guerrier, d'un noble russe, on aperçoit le tombeau d'un chien, chéri de la czarine, fondatrice de cette habitation royale, à une époque de civilisation naissante. Tout cela du reste est bien distribué et présente un coup d'œil agréable. Quelques jolis kiosques à la chinoise, jetés d'intervalles en intervalles, servent pendant l'été de logement aux aides de camp de l'Empereur.

A huit lieues de Tsarsko-Selo on découvre Schlusselbourg, célèbre forteresse que Pierre le Grand regardait comme la clef de son empire, et qui ne sert plus maintenant que de prison d'Etat. Située dans une île, au milieu de la Newa, à l'endroit où ce fleuve sort du lac Ladoga, il était possible d'en faire une place imprenable. On y a travaillé avec soin. Les murailles qui l'entourent sont hautes et solides; huit tours rondes, crénelées, dominent la campagne, et peuvent mettre à l'abri de toute surprise; un pont-levis est la seule entrée. Une étroite ouverture, laissée au sommet des bâtiments, permet à peine à quelques faibles rayons de lumière de pénétrer dans les cachots : l'air ne peut s'y introduire. Cette disposition représente parfaitement l'esprit soupçonneux et cruel du despotisme. Jamais on n'obtient de permission pour visiter ces souterrains. C'est là que le malheureux Iwan, fils de la duchesse de Mecklembourg, subissant, par l'ordre d'Elisabeth, toutes les douleurs d'une affreuse captivité, expia pendant vingt-trois ans le tort d'avoir été désigné par l'impératrice Anne pour lui succéder. Dégradant les ressorts de sa vie dans l'atmosphère infecte qu'il respirait, quand Pierre III, voulant déclarer illégitime la naissance de Paul et faire choix à son tour d'un successeur, vint interroger ce prince pour savoir s'il serait *bien aise* de redevenir empereur, il négligea, l'infortuné, de répondre à cette question, et borna ses vœux à demander *plus d'air*. Pierre III,

touché de compassion, ordonna de construire pour Iwan un petit palais avec un jardin, dans la cour de la forteresse ; mais la mort les surprit l'un et l'autre avant l'exécution de ce bienfait. Marie, sœur de Pierre Ier ; Eudoxie, sa première femme ; Piper, ministre de Charles XII, et Biren, duc de Courlande, furent également renfermés à Schlusselbourg.

La route, jusqu'à Nowogorod, n'offre plus rien de remarquable ; elle est droite, pavée en quelques endroits, continuée en poutres ; l'aspect des sombres forêts qu'elle traverse est triste et monotone. Point de villages, si ce n'est aux relais de poste ; point de terres cultivées, rien que des ifs, des sapins sous lesquels on entend le cri aigre des oiseaux de proie et les hurlements des loups. Un grand nombre de dômes et de flèches lancés dans les airs signalent au loin Nowogorod. On croit approcher d'une cité riche, puissante, et pourtant cette ville, où l'on comptait autrefois quatre cent mille habitants, en contient aujourd'hui à peine quinze mille ! Là fut le berceau de l'empire russe ; dans ces rues, aujourd'hui dépeuplées, se déployait jadis le luxe guerrier d'une cour encore sauvage ; ces murailles démantelées résistèrent à de nombreux assauts ; ces soixante églises, où viennent prier quelques rares habitants, suffisaient à peine à la foule des fidèles dont la piété les enrichit. Maintenant tout est triste, tout est désert, et la silencieuse Nowogorod semble placée entre deux puissantes capitales, comme une imposante leçon de la fortune.

Nowogorod est une des plus anciennes cités de la Russie ; sa fondation date, selon l'annaliste Nestor, du milieu du ve siècle. Instituée longtemps comme république, le peuple donnait à son premier magistrat le titre de grand-duc. Le commerce et les arts illustrèrent Nowogorod ; elle servait d'entrepôt aux villes anséatiques ses alliées ; elle accrut son opulence, son territoire et sa force, au point de faire passer en proverbe : *qui peut résister aux dieux et à la grande Nowogorod ?* Quand on songe à son ancienne magnificence, l'œil se promène avec effroi sur les tristes débris de cette antique splendeur. Soumise enfin par les chances de la guerre à la puissance des czars, Nowogorod voulut s'affranchir d'un joug qui lui parut bientôt insupportable ; de nouvelles défaites l'épuisèrent. Réduite à demander miséricorde, on transporta ses principaux habitants à Moscou, ainsi que la cloche *éternelle*, regardée jusque-là comme le palladium des libertés. Les murailles, les portes furent abattues, d'énormes contributions imposées, les franchises, les priviléges anéantis. Tous ces désastres n'étaient que le prélude de désastres plus grands encore. Indignés de tant de rigueurs, quelques citoyens, après avoir entretenu de secrètes intelligences avec le roi de Pologne, prirent les armes ; une femme audacieuse, Morpha, entraîna tout par son exemple. Iwan III, qui régnait alors, eut de nouveau à combattre Nowogorod, et cette malheureuse ville, trois fois vaincue, subit la plus horrible dévastation.

Un faible rempart de terre, flanqué de vieilles tours, enferme ce qui reste de Nowogorod. Les maisons y sont pour la plupart inhabitées ; des ruines, des broussailles, remplissent les espaces occupés naguère par de riches palais. Le Volkoff, fleuve large et profond, traverse la ville qui se divise ainsi en deux quartiers. Celui de la rive gauche n'est qu'une triste réunion de maisons de bois ; le quartier de Sainte-Sophie (rive droite), ainsi nommé de la cathédrale qui s'y trouve, est d'un aspect moins mesquin. L'église, construite en 1044, par ordre de Vladimir, duc de Nowogorod, ressemble à toutes celles d'ancienne fondation. C'est un bâtiment élevé, surmonté d'une coupole et de quatre dômes couverts en plomb doré. L'intérieur est assez curieux ; on y remarque plusieurs tableaux de sujets sacrés, d'une facture bizarre, et qui remontent aux premiers temps du christianisme. Ils furent, dit-on, apportés d'Italie en Russie par les premiers missionnaires qui vinrent y prêcher la foi. Presque tous les princes de Nowogorod sont enterrés dans cette cathédrale.

En quittant Nowogorod, la route est un peu moins monotone, la campagne mieux cultivée, plus fertile, plus animée. On arrive à Twer, siége de gouvernement, au confluent de la Twertza et du Volga. Cette ville, rebâtie par Catherine II, après un incendie qui l'avait entièrement détruite, peut être regardée comme l'une des principales de la Russie ; ses rues sont aussi bien disposées que celles de Saint-Pétersbourg ; coupées toutes à angle droit, elles se réunissent à deux places régulières, entourées de bâtiments remarquables. Sur une petite montagne qui domine la cité, on voit la forteresse que fit construire, en 1240, le grand duc Jaroslaw II, pour arrêter les incursions des habitants de Nowogorod.

C'est à l'embouchure de la Twertza que l'on montre aux voyageurs le célèbre couvent d'Otrotch ; nous en donnons aujourd'hui la gravure. Ce couvent fut fondé par Jaroslaw, à la mémoire d'un de ses favoris dont il avait fait le malheur. Voici ce qu'on raconte à ce sujet. Un jeune homme, qu'on appelait Jégor, élevé à la cour du grand-duc de Twer, après avoir dédaigné les brillantes alliances auxquelles sa naissance et la faveur du souverain lui donnaient droit de prétendre, s'éprit tout à coup d'une vive passion pour la fille d'un pauvre sacristain que le hasard lui avait fait rencontrer à la chasse. Elle se nommait Xénia : rien n'égalait sa beauté. Bientôt le noble favori n'a plus qu'une pensée, il veut que cette jeune fille devienne sa compagne ; il vole à la cour de Jaroslaw pour obtenir son approbation. Le grand-duc accorde son consentement, il ordonne lui-même les apprêts du mariage et veut l'honorer de sa présence. Déjà l'église est parée, le prêtre à l'autel attend les fiancés, ils viennent ; un cri d'admiration accueille Xénia ; à peine Jaroslaw a-t-il jeté les yeux sur elle, qu'un transport subit d'amour, de jalousie, anime son cœur ; l'amitié est muette dans son âme ; il arrache Jégor des bras de sa fiancée, et lui-même en fait sa femme. Le malheureux favori, tombé en disgrâce, livré au désespoir, abandonné de ses amis, met en lambeaux ses riches vêtements, prend ceux de la misère et court dans la forêt voisine cacher ses larmes et sa douleur. Il erra longtemps sans qu'on pût le découvrir. Enfin Jaroslaw, agité par le remords, se rendant un jour au temple témoin de sa perfidie, aperçut un pèlerin absorbé dans la prière. C'était Jégor qui venait demander à Dieu le terme de sa vie et de ses souffrances. Jaroslaw le presse dans ses bras, sollicite un pardon que son repentir avait mérité ; il

offre tout à son ancien ami : honneurs, pouvoir, richesses. Jégor, l'âme flétrie sous le poids d'une immense infortune, refuse; il n'était pas au pouvoir des hommes de réparer les maux qui l'avaient ulcéré; il bâtit une cellule à l'embouchure de la Twertza, s'y retira et y mourut. Jaroslaw, en expiation, éleva sur son tombeau le monastère d'Otrotch dont l'antique renommée, en Russie, ne peut être comparée qu'à celle de l'abbaye de Saint-Bertin en France.

Dans le trajet de Nowogorod au couvent d'Otrotch on montre le tombeau d'un fameux magicien dont la tradition raconte les incroyables merveilles; pendant la nuit les paysans n'osent en approcher. C'est une petite montagne régulière surmontée d'une église bâtie tout exprès pour vaincre les maléfices, mais dont la vertu n'est pas encore parvenue à dissiper les terreurs populaires. L'influence de ce pauvre sorcier est pourtant peu dangereuse! « Dans une de mes courses, écrit un voyageur, j'interrogeai mon guide pour apprendre quels événements surnaturels perpétuaient la foi des habitants dans la puissance occulte qu'ils redoutent; il me fit deux ou trois contes plus absurdes les uns que les autres, auxquels il s'aperçut bien que je ne croyais pas. Redoublant de feu dans sa narration, s'épuisant en démonstrations inutiles, je le voyais enfin désespéré de ne pouvoir me convaincre, lorsqu'un phénomène vint tout à coup corroborer ses arguments d'une manière invincible. Nous vîmes à quelque distance de nous se détacher un nuage épais des hauteurs de l'atmosphère, et tomber rapidement sur une forêt dans laquelle il nous fallait pénétrer pour suivre le chemin; des miasmes sulfureux empêchaient notre respiration : « Voyez-vous, dit en pâlissant le postillon, serez-vous encore incrédule? Il ne faut pas rire des choses diaboliques, des esprits malfaisants sont épars dans cette fumée; c'est le magicien qui les envoie pour nous tourmenter au passage; arrêtons-nous, et tâchons de les conjurer par les prières. » Aussitôt il se mit à faire mille contorsions dévotes; il ne continua sa route qu'après avoir recommandé son âme à Dieu, et il fut bien surpris de ne traverser qu'un brouillard, lorsqu'il croyait voir tous les diables de l'enfer. »

Nous oublions de parler de Voloschok, ville digne d'attention par sa prospérité qui démontre combien la liberté est nécessaire à l'industrie. N'étant encore qu'un misérable village, son heureuse position frappa les regards de Catherine II; elle y fit creuser le canal qui joint la Twertza à la Masta, afin d'établir par eau une communication suivie de la Baltique à la mer Caspienne. Les habitants furent affranchis; de serfs apathiques et fainéants qu'ils étaient, ils devinrent ouvriers ingénieux, commerçants actifs; tout l'ensemble prit un autre aspect; le mouvement, la vie, le bien-être succédèrent à la langueur. Voloschok est maintenant une cité opulente; elle a de beaux quais, une population nombreuse, active, des rues larges et régulières, de vastes magasins; elle est là comme un témoignage de toute la supériorité des créations de l'homme indépendant et libre, sur ce qu'impose la contrainte et la force brutale.

RELIGION D'ODIN.

(Études historiques.)

Les auteurs latins, et surtout Tacite et César dans ses Commentaires, nous ont laissé quelques données sur les Scandinaves; mais les Romains n'entendant pas la langue de ces peuples, avec lesquels d'ailleurs ils n'étaient pas en contact immédiat, il règne tant de contradiction entre ces témoignages divers, qu'il serait bien difficile de se faire une idée exacte des croyances et des mœurs de cette nation, si quelques débris de ses traditions n'étaient échappés aux ravages du temps. Lorsque les descendants des Scandinaves voulurent remonter jusqu'à leur origine et jeter leurs yeux sur l'histoire de leurs ancêtres, ils fouillèrent dans toutes leurs traditions, et recueillirent tous leurs souvenirs ; ces débris se trouvèrent des chants, tant l'amour du rhythme est naturel à l'homme : fille de tous les âges, la poésie comme la religion est toujours là pour le consoler de ses maux et verser quelque joie sur sa vie si triste. Ce recueil, composé par un savant islandais et abrégé plus tard par Snaron, autre islandais célèbre, nous est parvenu sous le nom d'Edda (l'aïeule). La mythologie scandinave y est exposée sous la forme de dialogues, où l'on a conservé encore la forme poétique. Il reste en outre un poëme intitulé la *Volupsa* (chant de la prophétesse Vola), et quelques odes d'une haute antiquité auxquelles nous emprunterons quelques citations.

On peut distinguer deux époques dans l'histoire des peuples dont nous allons essayer d'esquisser les mœurs. Dans la première, leur culte, pur encore de toute fable absurde, est celui des premiers temps, et leurs dogmes conservent l'antique simplicité : alors on les voit adorer un seul Dieu créateur et tout-puissant, l'auteur de tout ce qui existe, l'éternel, l'ancien, l'être vivant et terrible, le scrutateur des choses cachées, l'immuable, etc. (Edda). Ses attributs sont : une puissance infinie, une science sans bornes, une justice incorruptible (Edda). Quelles notions si sublimes de la Divinité? où trouver tant d'élévation ailleurs que dans la Genèse ? Et pour donner plus de grandeur à son nom, et plus de majesté au culte qu'on lui rendait, ce Dieu, que l'univers ne peut contenir, n'avait point de temples; il n'avait pas de statues ni d'images, il était invisible. La loi de Moïse prohibait aussi toute représentation de la Divinité, sans doute de peur que l'homme, sur lequel les objets matériels font bien plus d'impression que les choses intellectuelles, ne finît par substituer l'emblème du souverain principe à ce principe lui-même. Les Scandinaves reconnaissaient encore des dieux subalternes, ou génies chargés de présider aux éléments qu'ils associaient au culte rendu à l'Etre suprême, et on honorait surtout les tempêtes ou plutôt l'esprit des tempêtes comme ministre de la colère divine. Cette croyance se retrouve partout, chez les Grecs et les Romains, en Egypte, à la Chine et dans l'Indoustan ; l'on connaît assez les *djinas* des Arabes, et il n'est pas jusqu'aux sauvages de l'Amérique qui n'aient leurs esprits ou *manitous*. Quant aux vertus commandées par cette religion, la principale est le courage dans les combats : aussi les voit-on opposer

à tous les dangers l'indifférence la plus profonde, et cette vertu devenir chez eux du fanatisme ; et le plus grand éloge que l'on pût faire d'un guerrier, c'était de dire qu'il était mort en riant. Ce sentiment n'est nulle part mieux exprimé que dans ce fragment des poésies des Scaldes où Régnier Lodbrok entonne son chant de mort :

« Nous avons combattu avec l'épée ce jour où j'ai vu dix mille combattants couchés sur la poudre près d'un cap d'Angleterre ; une rosée de sang dégouttait de nos glaives : les flèches mugissaient dans les airs en allant chercher les casques : c'était pour moi un plaisir aussi grand que de tenir une belle fille dans mes bras.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée..... mais il est temps de finir. Odin m'envoie ses déesses pour me conduire dans son palais ; je vais, assis aux premières places, boire la bierre avec les dieux ; les heures de ma vie s'écoulent, je mourrai en riant. »

Que l'on rapproche ce morceau des chants de la Grèce moderne si énergiquement traduits par M. Fauriel; qu'on le compare au courage féroce avec lequel les sauvages de l'Amérique du nord supportent les indicibles tourments réservés au prisonnier de guerre, et l'on se convaincra que chez tous les peuples peu avancés en civilisation, le courage est la première des vertus.

Cette pureté de croyances se conserva jusqu'à la fin de la république romaine : environ ce temps les peuples du Nord sont soumis à une révolution qui en change la face, et dans ces troubles l'antique religion perd sa primitive simplicité. Allié de Mithridate et vaincu par Pompée, un chef de tribu, nommé Sigge, part d'Asgard, ville située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, s'enfonce dans les pays du Nord en cherchant des ennemis aux Romains, et soumet toutes les nations scandinaves. Étonnés de ses rapides conquêtes, ses sujets les attribuent à un pouvoir surnaturel ; et l'ambitieux aventurier, d'ailleurs célèbre par son éloquence et ses talents pour la poésie, sut accréditer cette opinion et en tirer parti. De cette époque date le culte qu'on lui rendit sous le nom d'Odin, l'antique divinité des peuples vaincus ; et comme tous les peuples voient dans leurs dieux les qualités qu'ils estiment le plus, les Scandinaves, dont l'affaire principale était la guerre, firent d'Odin le Dieu des combats; voici ce qu'en dit l'Edda : « Le Dieu terrible et sévère, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'aigle, le bruyant, le rapide, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans les combats, qui nomme ceux qui doivent être tués...» Aussi les guerriers, avant d'aller combattre, faisaient-ils vœu, pour se le rendre propice, de lui envoyer un certain nombre d'âmes d'ennemis tués de leur main, et souvent ils croyaient le voir apparaître dans la mêlée au milieu des tourbillons et de l'orage pour jouir de la vue du carnage et de l'odeur du sang. Une croyance qui ne servait pas peu à exciter leur courage, c'est la conviction où ils étaient que les guerriers morts sur les champs de bataille allaient jouir avec les dieux des délices du *Vahalla* ou paradis : dans cette demeure, leur principale occupation était les jeux guerriers et les plaisirs de la bonne chère : on leur servait à manger un sanglier qui renaissait tous les jours, et la chèvre qui broute l'arbre Gærada fournissait assez d'hydromel (il coulait de ses mamelles) pour enivrer tous les héros.

Frigga ou Freia (la terre), femme d'Odin, était la seconde divinité des Danois ; n'est-il pas étonnant de trouver la même déesse en honneur chez tous les peuples ? Les Grecs et les Lydiens en firent leur Cybèle, les Egyptiens leur Isis, les Phéniciens l'appelaient Astarte, les Thraces Bendis, les Etrusques Ops, épouse du vieux Saturne, et les Gaulois l'adorèrent sous le nom de Huthus : partout elle fut regardée comme la mère des dieux et des hommes; mais les peuples du Nord en firent de plus la déesse des amours, et elle réunit ainsi la ceinture magique de Vénus aux mamelles, signes de fécondité que portait Cybèle. Les Grecs firent de Vénus l'épouse de Mars ; de même Frigga suivait Odin dans les combats et partageait avec lui les âmes des morts. Entre les fils qui naquirent de ce couple, Thor est resté le plus célèbre : son domaine était les vents et les tempêtes ; ses armes, une massue qui, lancée sans cesse contre les géants, revenait toujours dans sa main ; il possédait aussi une ceinture qui avait la vertu de renouveler les forces épuisées, et sa principale occupation était de guerroyer contre les géants et les mauvais génies dont nous parlerons tout à l'heure; l'Edda l'appelle le plus vaillant des fils d'Odin. Il fut honoré particulièrement par les Norwégiens, tandis qu'Odin demeura la divinité privilégiée des Danois, et Frigga des Suédois.

Après ces trois divinités, venaient douze dieux et douze déesses subalternes : parmi les douze dieux on compte Niord, qui a l'empire des mers ; Bolda ou le soleil, dont les yeux resplendissent de majesté ; Thyr, le dieu des braves, Bragé de la poésie ; Iduna sa femme possède les fameuses pommes qui ont le pouvoir de rajeunir les dieux ; Heimdall, conçu par neuf déesses, est chargé de veiller au pont que les dieux ont jeté entre le ciel et la terre (l'arc-en-ciel) et d'en défendre l'entrée contre les mauvais génies : sa main est armée d'un glaive flamboyant, et il tient une trompette dont le son se fait entendre dans tous les mondes; Loke ou le dieu du mal, dont la femme s'appelle Signie : leurs enfants sont le loup Fenris, le serpent Migdard, Hela la mort. Après maints combats contre les dieux, le loup a été enchaîné jusqu'au dernier jour où il dévorera le soleil, le serpent Migdard jeté au fond de la mer, et Hela reléguée dans les mondes inférieurs. Quant à Loke, voici comment l'Edda décrit les supplices qu'il endure : « On le traîna dans une caverne sans miséricorde : les dieux se saisirent aussi de ses fils. Le premier, changé par eux en bête féroce, déchira et dévora son frère ; les dieux firent de ses intestins des chaînes à Loke, et le lièrent à trois pierres dont l'une lui pressait les épaules, l'autre les côtés, et la troisième les jarrets, et ces liens furent ensuite changés en chaînes de fer. Skada suspendit sur sa tête un serpent dont le venin tombe goutte à goutte sur son visage. Cependant Signie est assise à son côté et reçoit ces gouttes dans un bassin qu'elle vide lorsqu'il est rempli : durant cet intervalle, les gouttes tombent sur Loke, ce qui le fait hurler et frémir avec tant de force, que la terre en est ébranlée, et c'est ce qu'on appelle tremblement de terre. »

(*La suite à un prochain numéro.*)

HISTOIRE DES CROISADES.

—

GODEFROI DE BOUILLON.

Il serait fidèle le beau portrait que le Tasse a tracé du héros de son poème, s'il eût ajouté quelques traits pour rendre sa valeur plus brillante. Godefroi de Bouillon possédait toutes les perfections chevaleresques, la générosité, la loyauté, la douceur; toutes les vertus chrétiennes, la modestie, la pureté, la foi; toutes les qualités guerrières, le courage et la force, l'audace et la prudence. Il est la première et la plus belle gloire des Croisades; son nom seul est resté sans tache.

Godefroi était jeune encore, lorsqu'il défendit bravement son duché de Lorraine contre les prétentions de l'empereur Henri IV. Néanmoins, oubliant ses injures, lors des fameuses querelles de Grégoire et de Henri, il prit parti pour ce dernier, et il avait un commandement dans les troupes impériales qui s'emparèrent de Rome. Mais, atteint bientôt après d'une maladie grave, il crut que le Ciel le châtiait d'avoir porté les armes contre le pape, et promit à Dieu qu'il consacrerait sa vie à la défense des chrétiens de l'Orient.

Les pieuses fureurs de Pierre l'Ermite lui ayant offert l'occasion d'accomplir son vœu, Godefroi prit



(Godefroi haranguant les chefs Croisés.) (Gravure tirée de la *Jérusalem délivrée*, chant 1er.)

la croix. Pour subvenir aux frais de sa sainte entreprise, il fut obligé, comme la plupart des autres seigneurs, d'affranchir, moyennant rançon, la ville de Metz, dont il était suzerain, et de vendre ses cités et ses terres aux évêques, qui, bien que des plus intéressés dans ces querelles du Ciel, ne se faisaient aucun scrupule d'abuser du fol enthousiasme des Croisés pour les dépouiller à bon marché de leurs domaines.

Des hordes de chrétiens avaient déjà pris les devants et marqué leur route par des brigandages et des cruautés, lorsque Godefroi partit à la tête de l'armée croisée. Reconnu unanimement pour chef, quoiqu'il n'eût pas été élu, il agit, non pas en fanatique insensé, mais en général habile et prudent; il prépara par des précautions purement humaines le succès de l'expédition, et, sans refroidir le zèle ardent de ses troupes, il les soumit à une sévère discipline : il avait déjà de grands efforts à faire pour relever les Croisés dans l'opinion publique.

Son arrivée à Constantinople délivra quelques chevaliers, retenus captifs par l'empereur Alexis Comnène, qui, voyant bien, après quelques hésitations, qu'il ne pouvait raisonnablement rien refuser à six cent mille hommes, fit succéder des démonstrations d'amitié à des actes d'hostilité. Il combla les principaux chefs de présents magnifiques, de promesses et de protestations, et obtint d'eux qu'ils lui rendraient hommage pour toutes leurs conquêtes. L'habile empereur espérait tirer bon parti de son

alliance avec les Croisés, et il ne se trompait pas. Ce fut pour lui que les chrétiens firent le siége de Nicée: au moment où ils allaient s'en emparer, après de nombreux assauts, l'étendard d'Alexis, flottant sur les remparts, leur apprit que la ville appartenait à leur allié, et qu'ils n'avaient en conséquence plus rien à faire contre elle. Les Turcs, à l'instigation des agents secrets d'Alexis, avaient préféré lui rendre leur ville que de la laisser prendre par les Croisés.

Parmi les détails de ce siége de Nicée, on raconte, comme chose merveilleuse, une prouesse de Godefroi. Il perça d'une flèche le cœur d'un géant, devant qui tout fuyait. On parle aussi avec admiration d'un combat qu'il livra à un ours énorme, de chameaux dont il faisait voler la tête d'un seul coup de sabre, et surtout d'un cavalier qu'il frappa avec une si vigoureuse dextérité, qu'il sépara son corps en deux parties, dont l'une tomba à terre, tandis que l'autre continuait à courir à cheval. Ces exploits sont trop et trop peu merveilleux, pour qu'on eût dû les mentionner.

Après la prise de Nicée, les chrétiens, pour se procurer plus facilement des vivres, marchèrent divisés en deux corps, dont l'un était commandé par Bohémond, fils de Robert Guiscard, et l'autre par Godefroi. La première division, attaquée par l'actif Kilidge-Arsan, dans les plaines de Dorylée, allait succomber, malgré son héroïque résistance, lorsque Godefroi survint et arracha par sa bravoure et son habileté la victoire aux Infidèles.

Dans sa route de Nicée à Antioche, à travers les campagnes arides et brûlées de la Phrygie et de l'Isaurie, l'armée chrétienne souffrit les horreurs de la faim et de la soif. Le généreux Godefroi, non-seulement ranimait les Croisés par sa piété, son courage et sa douce éloquence, mais il épuisait ses provisions pour nourrir les femmes et les enfants.

Antioche était tombée; mais les chrétiens, assiégés dans leur camp, et dévorés par la famine et la maladie, étaient réduits à la dernière extrémité. Un miracle seul les pouvait sauver : on le disposa donc, et il réussit. « Un prêtre, nommé Pierre Barthélemy, » publia que Jésus-Christ lui avait révélé que, si les » chrétiens passaient trois jours dans le jeûne et la » prière, ils trouveraient le fer de la lance qui lui » avait percé le côté, et que par ce fer ils seraient » vainqueurs de leurs ennemis. Les Croisés, qui » manquaient de vivres, n'eurent pas de peine à » jeûner, et Barthélemy n'en eut pas davantage à » leur faire trouver un fer. Cependant les chefs pro- » fitèrent de la confiance que cette fraude pieuse » rendait aux soldats, et les Sarrasins furent com- » plétement battus. » Dans cette journée mémorable, Godefroi se couvrit encore d'une nouvelle gloire.

La route de Jérusalem était libre. Quelques jours après que cette ville eut été prise et saccagée, on l'érigea en royaume, et on s'occupa de lui donner un chef. Comme plusieurs chevaliers se mettaient sur les rangs, on choisit dix électeurs, qui devaient nommer le plus digne et le mieux méritant. Godefroi de Bouillon fut proclamé à la satisfaction générale : mais le modeste héros refusa les insignes de la royauté, disant qu'il ne porterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur avait été couronné d'épines.

Blessés dans leur fanatisme et leur amour-propre, les Sarrasins revenaient disputer leur conquête aux chrétiens. Godefroi marcha à leur rencontre; et la glorieuse victoire d'Ascalon, remportée le jour même de l'Assomption, mit fin à la guerre. Le roi de Jérusalem profitait de la paix pour assurer le bonheur et la prospérité intérieure de son nouveau royaume, lorsqu'une mort subite, attribuée au poison, vint interrompre ses travaux législatifs et détruire l'avenir de la Palestine. « Godefroi de » Bouillon, dit l'historien des Croisades, surpassa » tous les capitaines de son siècle par son habileté » dans la guerre : s'il eût régné plus longtemps, on » l'eût placé parmi les grands rois. »

Godefroi mourut le 18 juillet 1100.

A. Descroizilles. (*Ephémérides.*)

FRANCE. — ISÈRE.

CHATEAU DE BAYARD.

Sur la rive gauche de l'Isère, à dix lieues de Grenoble, s'élève l'antique château de Bayard; il est placé sur un mamelon isolé qui domine la vallée. Les restes de ce vaste manoir témoignent de son ancienne importance. Dans une position formidable, la cour était fermée et défendue, comme celle de tous les châteaux forts, par des murailles crénelées ; la porte, en arcade, était flanquée de deux tours rondes; l'une servait de chapelle, l'autre de colombier. L'histoire du château de Bayard se résume dans son nom, et ce nom est celui du preux chevalier sans peur et sans reproches, célébrité la plus universellement populaire. Bayard est de tous les héros celui dont la mémoire à le moins reçu d'atteintes. Les ans et les révolutions ont passé, et le souvenir de ses vertus, de ses faits d'armes, n'a pas vieilli, et ses statues glorieuses sont restées debout. En présence de cette unanimité de sentiments, a dit un moderne, il serait curieux de rechercher pourquoi, entre tant d'hommes aussi illustres que lui, Bayard est parvenu seul jusqu'à nous, en conservant intact son immortel renom. Certes, les Dunois, les La Hire, les La Trémouille, ses devanciers, se sont rendus célèbres par des faits d'armes et des services aussi éclatants que les siens; cependant, tout glorieux qu'ils soient, ces noms ne réveillent pas des sympathies aussi universelles. Celui de Bayard les éclipse tous. C'est que les uns n'acquirent leur célébrité qu'à l'aide de grands coups d'épée, tandis que l'autre fondait la sienne sur une bravoure qu'effaçaient toujours ses vertus; c'est que les qualités chevaleresques des premiers parlent à l'imagination; celles du second, moins brillantes, s'adressent au cœur.

Il naquit au château de Bayard, noble héritage de ses aïeux, en 1476; son père, Aymon du Terrail, était issu d'une des plus antiques familles du Dauphiné; elle faisait partie de ce qu'on appelait alors l'*écarlate des gentilshommes de France*, nom qu'avaient pris les anciennes maisons pour se distinguer des nouveaux anoblis par Louis XI. Le jeune Bayard, élevé sous les yeux de son oncle, évêque de Gre-

noble, s'était empreint de bonne heure des vertus qui devaient l'illustrer : « Mon enfant, lui disait le bon prélat, sois noble comme tes ancêtres, comme ton trisaïeul qui fut tué aux côtés du roi Jean, à la bataille de Poitiers ; comme ton bisaïeul et ton aïeul qui eurent le même sort, l'un à Azincourt, l'autre à Montlhéry; et enfin, comme ton père, couvert de blessures dans les dernières guerres. » Bayard avait douze ans à peine, quand son goût pour la carrière militaire et l'aveu qu'il en fit, fixèrent son avenir qui devait être si glorieux. L'évêque de Grenoble s'engagea de le présenter au duc de Savoie, allié de la France, pour le faire admettre au nombre de ses pages. Avant de quitter le toit paternel, sa mère lui parla ainsi : « Pierre, mon ami, vous allez au service d'un gentil prince. Autant que mère peut commander à son enfant, je vous commande trois choses tant que je puis, et si vous les faites, soyez assuré que vous vivrez triomphamment en ce monde. La première, c'est que devant toute chose vous aimiez, craigniez et serviez Dieu sans aucunement l'offenser s'il vous est possible. La seconde, c'est que vous soyez doux et courtois à tout gentilhomme, en ôtant de vous tout orgueil. Soyez humble et serviable à toutes gens ; ne soyez maldisant ni menteur ; fuyez l'envie, c'est un vilain vice ; soyez loyal en faits et dits, tenez votre parole ; soyez secourable à pauvres, veuves et orphelins. La tierce recommandation, que des biens que Dieu vous donnera vous soyez charitable aux pauvres nécessiteux, car donner pour l'amour de lui n'appauvrit oncques homme. Voilà tout ce que je vous encharge. » Et cette bonne mère, après avoir embrassé cet enfant chéri, monta sur le donjon du château pour le voir s'éloigner, et suivre de l'œil sa course rapide.

Il s'acheminait, le vaillant bonhomme, en compagnie de son oncle, chevauchant chacun une mule; bientôt ils arrivèrent à Chambéry. Le duc Charles les reçut avec force politesses; désormais le jeune Bayard dut faire partie de son cortége. Il était à sa suite lorsque ce prince vint visiter à Lyon Charles VIII ; frappé de sa bonne mine, de son adresse à manier un cheval, le roi de France le demanda au duc de Savoie, et le confia aux soins de Paul de Luxembourg. Ce n'était à la cour du Louvre que tournois et carrousels; Bayard s'y montra avec distinction. Appelé à des combats plus sérieux, il accompagna Charles VIII en Italie; il eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de Fornoue, et s'empara d'une enseigne qu'il présenta au roi. A partir du règne de Louis XII, commence pour Bayard cette série d'exploits qui lui ont assigné une si belle place dans l'histoire. Dans une attaque de Milan, il poursuivit les ennemis avec tant d'ardeur et de vaillance, qu'il entra avec eux dans la ville, et fut fait prisonnier. Le duc de Milan, Ludovic Sforze, l'interroge, lui demande comment il arrive qu'il se trouve seul dans la cité : « Par ma foi, monseigneur, répondit-il naïvement, je n'y pensais pas entrer seul, et cuidais bien être suivi de mes cinquante conpagnons, lesquels ont mieux entendu la guerre que moi, car s'ils eussent fait ainsi que j'ai fait, ils fussent comme moi prisonniers. » Cette franchise plut au duc de Milan, il eut la générosité de le renvoyer sans rançon, après lui avoir fait rendre ses armes et son cheval.

Pendant le séjour des Français dans la Pouille, Bayard défit un parti espagnol; il fit lui-même captif le capitaine don Alonzo ; mais non content de prendre la fuite, au mépris de sa parole, don Alonzo calomnia Bayard qui l'appela en combat singulier. L'Espagnol fut transpercé et expira au bout de quelques heures; plusieurs contemporains font mention de la victoire de Bayard, comme d'un prodige de force et d'adresse. Plus tard, il défendit seul un pont contre un groupe d'ennemis : « comme un tigre échappé, il s'accula à la barrière du pont, écrit Godefroi; et, à coups d'épée, se défendit si très-bien qu'iceux ennemis ne savaient que dire, et ne cuidaient point que ce fût un homme, mais un diable. » On connaît la noble conduite de Bayard envers ses hôtes de Brescia : blessé grièvement à l'attaque de cette place, il est porté dans la maison d'un gentilhomme qui venait de prendre la fuite, laissant sa femme et ses deux filles exposées à la brutalité des soldats; Bayard les protége, réprime une soldatesque avide de pillage, et, lorsque, guéri de sa blessure, il va rejoindre l'armée, il refuse 2500 ducats que ces trois femmes lui offrent; cette somme, il la partage entre les deux jeunes filles qu'il a protégées. Presque chaque jour il donne de nouvelles preuves de générosité : « Oncques n'eût écu qui ne fut au commandement du premier qui en avait à besogner, et bien souvent en secret, en faisait bailler aux pauvres gentilshommes qui en avaient nécessité, selon sa puissance. » — « Ce que le gantelet amasse, répétait-il, le gorgerin le dépense. »

A la bataille d'Agnadel, à Ravennes, à Pavie, à Guinegate, Bayard se montra dans toute sa valeur chevaleresque, avec cette bravoure aventureuse qui l'avait déjà distingué. Après trente ans de fatigues et de combats, le preux capitaine avait bien gagné ce titre de chevalier sans peur et sans reproches que lui donnèrent ses contemporains, et que la postérité lui confirme. François Ier nomma Bayard lieutenant-général en Dauphiné ; il fut chargé d'ouvrir le passage des Alpes et du Piémont. Prospert Calonne l'attendait dans des défilés, et espérait le surprendre ; mais Bayard s'empara de ce chef et le fit prisonnier dans la ville de Carmagnole. Par cette expédition brillante il préludait à la célèbre journée de Marignan, où ses beaux faits d'armes décidèrent la victoire. C'est à Marignan que François Ier se fit armer chevalier par Bayard. Le roi s'était bien battu, il se jugea digne de recevoir l'ordre de chevalerie. Ayant fait appeler Bayard, il lui dit : « Bayard, mon ami, je veux que aujourd'hui soie fait chevalier par vos mains, pource que le chevalier qui a combattu à pied et à cheval, en plusieurs batailles entre toutes les autres, est tenu et réputé le plus digne chevalier. » Bayard répond : « Sire, celui qui est couronné, sacré et oint, roi d'un si noble royaume, est chevalier sur tous les autres chevaliers. — Si, dit le roi, Bayard dépêchez-vous. » Alors Bayard prit son épée, et dit : « Sire, autant vaille que si estait Roland ou Olivier, Godefroi ou Baudouin son frère. Certes, vous êtes le premier prince que oncques fis chevalier; Dieu veuille que en guerre ne preniez la fuite. — Et puis après cria hautement, l'épée en la main dextre : « Tu es bien heureuse, épée, d'avoir à un si vertueux et si puissant roi, donné l'ordre de chevalerie. Certes,

bonne épée, vous serez moult bien comme relique gardée, et sur toutes honorée.... Et puis, fit deux sauts, et remit au fourreau son épée. »

La vie de Bayard offre une circonstance trop mémorable pour que nous l'omettions ici ; elle fit briller dans tout son éclat sa vertu si pure et si franche. Il n'est pas un foyer en France où ceci n'ait été raconté. Le preux chevalier était en convalescence à Grenoble; un jour une femme de mauvaise vie lui conduit une jeune fille toute sanglotante. Bayard, qui « d'ailleurs n'était pas un saint, » la regarde : « Comment, ma mie, qu'avez-vous, lui demande-t-il, ne savez-vous pas bien pourquoi vous êtes ici ? » La pauvre enfant se mit à genoux, et lui dit : « Oui bien, monseigneur, on m'a dit que je fisse ce que vous voudriez; toutefois je suis sage, innocente, et ne fis jamais mal de mon corps, ni n'avais pas volonté d'en faire, si je n'y fusse contrainte; mais nous sommes si pauvres, ma mère et moi, que nous mourons de faim ; et plût à Dieu que je fusse morte, au moins ne serais point au nombre des malheureuses filles et en déshonneur toute ma vie ! » Ces paroles attendrirent le bon chevalier : «Vraiment, ma mie, je ne serai pas si méchant que je vous ôte de votre bon vouloir. » Et la prenant par la main, il la couvrit d'un manteau, et la conduisit chez une de ses parentes à qui il la confia. Le lendemain il fit appeler la mère : « Tenez, dit-il en lui donnant une bourse qui contenait 400 écus, voilà pour marier votre fille. » Et il ne perdit pas de vue la pauvre fille qu'il rendait à l'honneur, qu'elle ne fût mariée à un jeune homme qui l'aimait.

Tel est ce beau caractère de Bayard. Il mourut le 30 avril 1524, au passage de la Sésia, d'un coup d'arquebuse qui lui rompit les reins : « Jésus, mon Dieu, s'écria-t-il, je suis mort ! » Voyant approcher les Espagnols, il ranime sa voix éteinte pour ordonner d'aller à la charge, et se fait placer au pied d'un arbre ; il expire les yeux tournés vers l'ennemi. Ses restes furent revendiqués par son pays natal, et déposés dans une église des Minimes, à un quart de lieue de Grenoble, après avoir reçu des honneurs funèbres qu'on n'avait jamais rendus qu'aux princes du sang royal. Mais le temps renversa cette église, et ses cendres furent regardées longtemps comme perdues. Dans les premiers jours de 1815, un paysan labourant autour des ruines qui encombraient son champ, découvrit le précieux tombeau. Il fut transporté avec pompe dans une chapelle de l'église Saint-André ; c'est là que les dépouilles du glorieux chevalier sont conservées, en face même de sa statue.

Que dirons-nous maintenant du château de Bayard ? Il est là, huché sur une éminence, bravant la tempête et la violence des vents du midi. Chaque jour une pierre s'écroule de ses murailles délabrées; ses tours percées en meurtrières, ses escaliers en colimaçons, tout tombe de vétusté. Mais la masse est encore imposante ; les murs ont plus de six pieds d'épaisseur ; les écuries, soutenues par des colonnes de granit, existent au rez-de-chaussée ; en face de la façade principale s'étendent trois terrasses élevées l'une sur l'autre et appuyées sur un glacis revêtu de gazon. Des étages de l'edifice il ne reste que le premier ; on y voit le cabinet de Bayard, et la chambre où il naquit.

A. Mazuy.



(Vue du château de Bayard.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — BEAUGENCY.



(Vue de Beaugency.)

FRANCE. — BEAUGENCY.

Beaugency (*Balgentiacum* et *Bugentiacum*) est une ancienne ville sur la rive droite de la Loire, à six lieues d'Orléans. Son antiquité est constatée par des médailles d'empereurs romains trouvées dans différents lieux de son enceinte. Jusqu'au XVIe siècle, cette ville joue un rôle important dans les annales de la monarchie; elle a été successivement prise par les Huns en 451, par les Saxons en 480, par les Normands en 854, et trois fois par les Anglais, en 1367, 1411 et 1428. Jeanne d'Arc la reprit en 1429. Beaugency avait réparé les pertes causées par ces invasions de Barbares, et les excès de l'étranger; mais les guerres religieuses du XVIe siècle lui portèrent un coup funeste, et depuis cette époque elle n'a jamais pu recouvrer sa puissance primitive. Elle était anciennement défendue par un château fort, qui passait pour être l'ouvrage des Gaulois; plus tard, sur ses ruines, fut construit celui dont on voit encore les restes. Ce château relevait en partie de l'église d'Amiens, et en partie du comte de Blois. La première de ces deux mouvances était beaucoup plus ancienne que l'autre, si l'on s'en rapporte aux monuments de l'église d'Amiens, et voici ce qu'ils portent à cet égard : « Au commencement du VIIe siècle, le corps de saint Firmin, apôtre d'Amiens, ayant été découvert par saint Sauve, l'un de ses successeurs, la réputation du premier, presque ensevelie dans l'oubli, s'étendit bientôt au loin et attira de nombreux pèlerins à son tombeau. Le seigneur de Beaugency, attaqué de la lèpre, fut du nombre des malades qui venaient demander leur guérison aux saintes reliques. L'ayant obtenue, il aurait soumis par reconnaissance une partie de son château et de ses dépendances à l'église d'Amiens, en lui faisant d'autres libéralités. L'évêque et les chanoines jouirent en commun de l'hommage de Beaugency, jusqu'au milieu du IXe siècle; mais dans la suite il aurait été réservé à l'évêque seul, qui donna en dédommagement d'autres biens à son chapitre. »

Ce récit ne repose sur aucun document authentique, n'est corroboré par aucune charte; ce qui est certain, c'est que depuis l'établissement des fiefs, sous la troisième race, les évêques d'Amiens ont joui de l'hommage de Beaugency jusqu'en 1291. Alors, l'évêque, Guillaume de Mâcon, fit à Jeanne, comtesse de Blois, cession de tous les fiefs et arrière-fiefs qu'on nommait Vendômois ou de Saint-Firmin, parmi lesquels se trouvait Beaugency, à la charge d'offrir tous les ans un cierge de cent livres à l'église d'Amiens; « ce qui avait encore lieu avant la révolution, disent les auteurs du *Gallia Christiana;* de là vient qu'en mémoire du miracle dont il a été parlé, la ville de Beaugency était tenue d'envoyer tous les ans, le 13 janvier, jour de l'*Invention de saint Firmin*, deux députés à Orléans, chargés d'offrir, par les mains du procureur de la nation picarde, un florin d'or à l'offertoire de la messe solennelle que cette nation faisait célébrer dans l'église de Saint-Pierre-le-Puellier. »

Beaugency était autrefois totalement entourée de murs flanqués de tours et de bastions; une partie

de cette enceinte est encore debout; une autre partie a été détruite, et a fait place à des promenades. Les fortifications du château s'étendaient alors jusqu'à ce magnifique pont de trente-neuf arches jeté sur la Loire; elles ont été rasées en 1767. Le seul débris de l'ancien château de Beaugency, qui ait traversé les âges, est une tour massive, où le mauvais goût de l'architecture gauloise se révèle en son entier; sa longueur est de 72 pieds, sur 62 de large; elle était autrefois environnée de murailles; sa couverture en plomb fut brûlée dans le XVIe siècle, par suite de l'incendie d'une abbaye voisine. L'élévation de la tour de Beaugency était de 125 pieds; mais en 1767 on a été forcé d'en démolir environ 10 pieds qui menaçaient ruine; deux vedettes ou guérites étaient construites à ses deux angles supérieurs, et il régnait tout autour un rempart; les murs étaient d'une épaisseur de 8 à 9 pieds. La partie inférieure est séparée du reste du monument par des voûtes en pierre; elle est éclairée par des jours étroits; un puits s'y trouvait creusé. On arrivait aux étages supérieurs par un escalier dont il ne reste plus que quelques degrés, et par une communication établie entre le premier étage et le château. Des arcs à plein cintre reposant sur des colonnes, partagent intérieurement la tour en deux parties presque égales, depuis le premier étage; ces arceaux et ces colonnes superposées soutenaient les planchers. Quatre corps de cheminée avaient été pratiqués dans l'épaisseur des murs; ils servaient aux quatre étages supérieurs, et sont plus récents que le reste de la tour; leur forme ne les fait pas remonter au delà de la renaissance. La tour de Beaugency, adossée à un monticule d'environ 30 pieds de hauteur sur 100 pieds de surface, offre encore aujourd'hui une masse imposante, qui fait apercevoir la ville de très-loin. L'hôtel-de-ville de Beaugency est un des édifices les plus remarquables de la cité; sa façade élégante et gracieuse est presque semblable, mais dans des dimensions plus petites, à celle de l'ancien hôtel-de-ville d'Orléans. Cette façade est sculptée avec goût, ornée de bas-reliefs, de portraits et d'une salamandre, emblème du règne de François Ier.

Jusqu'à la fin du XIIIe siècle, Beaugency a eu des seigneurs particuliers; il est difficile de suivre leur chronologie historique; ce n'est qu'après de longues recherches que nous avons pu obtenir un résultat. Ce résultat le voici. Lancelin, nommé aussi dans diverses chartes Landri Ier, paraît avoir été le premier seigneur héréditaire de Beaugency; il était, selon Bernier, allié à la maison royale de France, et vivait en l'an 1000. L'an 1033, au mois d'août, troisième année du règne de Henri Ier, il fit expédier une charte par laquelle il donnait à l'église de Saint-Euverte d'Orléans le village de Vesel: *villam de Veselo*. C'étaient alors les beaux jours où le clergé recevait force donations. Le baron pillard, qui avait dévasté dans sa jeunesse abbayes et monastères, avait le repentir au cœur sur la fin de sa vie; il se rendait auprès des chanoines du chapitre, et il leur accordait châteaux, gras pâturages, redevances en argent, afin d'obtenir la rémission de ses péchés, et que son corps fût admis sous le portique, ou dans l'un des caveaux de l'église abbatiale. C'est ce qui a constitué et maintenu dans le moyen âge l'immense force du clergé; à toutes les époques la force morale a dompté la force matérielle. L'acte de concession fait par Lancelin est signé, d'après la coutume du temps, par trois chevaliers, un clerc et cinq autres témoins. Lancelin vivait encore en 1051; on ne connaît pas l'époque précise de sa mort.

Lancelin ou Landri II succéda à son père. L'an 1078, il amena des troupes au roi Philippe Ier pour l'aider à réduire Hugues du Puiset, lequel, fier de la protection de Guillaume le Conquérant, s'était révolté contre son suzerain. Mais il eut le malheur d'être pris par Hugues dans un combat, ainsi que le comte de Nevers, et l'évêque d'Auxerre. On ignore combien dura sa captivité. Voici ce que porte à son sujet le cartulaire de l'abbaye de Vendôme. Lancelin, par sa naissance, était illustre; quant à ses qualités privées, il était très-renommé par son habileté dans les armes, par son économie et le soin qu'il eut d'agrandir ses domaines, de sorte qu'il passait pour l'un des hommes les plus adroits dans le maniement des affaires. Il acheva une église que la piété de quelques fidèles avait commencée dans le faubourg de son château, la fit dédier par l'évêque d'Orléans, puis il la donna aux moines de Vendôme. Les chanoines de Beaugency s'opposèrent à cette donation, sous prétexte que l'église était dans l'enceinte de leur cimetière. Lancelin termina cette querelle en présence de l'évêque, à Meung, et les chanoines furent obligés de céder. Raoul Ier, sire de Beaugency, après Lancelin II, son père, fut un des plus vaillants chevaliers de son époque. L'an 1090, il guerroya contre le comte de Vendôme, le fit prisonnier, et le contraignit de s'accommoder avec lui, aux conditions qu'il lui imposa. L'an 1096, il fit partie de cette brave noblesse qui suivit Godefroi de Bouillon à la conquête de la Terre-Sainte; il accomplit nombre de prouesses devant Antioche, et surtout au siége de Jérusalem. Depuis son retour, il eut avec Thibaut IV, comte de Blois, de violentes querelles qu'il voulut terminer par un combat singulier; il envoya le cartel de défi par un de ses hommes d'armes. Ives de Chartres, ami de Raoul, lui écrivit à ce sujet une lettre qui l'engagea non-seulement à se désister de ce défi, mais encore à se réconcilier avec son ennemi. La docilité de Raoul en cette circonstance fut d'autant plus louable, que son procédé contre Thibaut avait été approuvé par l'évêque d'Orléans. La réconciliation de Raoul avec le comte de Blois le fit un moment dévier de son devoir. Thibaut ayant formé en 1112 une ligue de plusieurs seigneurs contre le roi Louis le Gros, y entraîna le sire de Beaugency. Suger rapporte que dans la bataille qui se donna entre le monarque et les confédérés, Raoul, par sa valeur et son habileté, balança longtemps la victoire, avant qu'elle se déclarât pour le roi de France. L'an 1118, Raoul fut envoyé par le roi, avec Amaury de Montfort, vers Foulques le Jeune, comte d'Anjou, pour traiter avec lui de ses prétentions à la charge de grand sénéchal de France. La même année il rendit hommage à Enguerrand d'Amiens, évêque de cette ville, pour une partie du château de Beaugency. On croit qu'il mourut en 1128.

Simon Ier succéda à Raoul son père; sa vie est dénuée d'intérêt; l'an 1152, il reçut dans son château de Beaugency Louis le Jeune et la reine Éléo-

pore, sa femme, qui s'y étaient rendus pour faire prononcer la nullité de leur mariage par le concile assemblé dans cette ville. Lancelin III, son frère, recueillit sa succession; de son temps, le pape Alexandre III, fut reçu dans Beaugency par les rois de France et d'Angleterre. Jean Ier, fils de Lancelin III, n'est remarquable que par les fréquentes donations qu'il fit aux clercs. En 1192, il rétablit l'école de Beaugency; il fonda des prières dans l'abbaye, avec une lampe perpétuelle, pour le repos de l'âme de ses prédécesseurs, la sienne et celle de ses enfants; il fit construire une chapelle dans l'église de Beaugency, pour être le lieu de sa sépulture, et y établit un chapelain à perpétuité. — Jean II hérita des biens de son père, Jean Ier; il fut un des chevaliers bannerets qui servirent avec le plus de zèle Philippe-Auguste; l'an 1215, au mois de juillet, il vendit à ce prince tous les droits qu'il pouvait avoir sur le comté de Vermandois. Simon II lui succéda en 1218; il accompagna le roi saint Louis dans son expédition d'outre mer. On a de lui une charte donnée à la Toussaint 1241, par laquelle il renonce au droit qu'il avait de prendre une certaine quantité de verjus dans les vignes de ses vassaux. Raoul II fut le dernier sire de Beaugency. Sa vie est obscure. Se voyant sans enfants, il vendit dans le mois de mars 1292, au roi Philippe le Bel, la seigneurie de Beaugency, qui fut donnée plus tard en douaire à Clémence, veuve de Louis le Hutin. Après la mort de cette reine, Beaugency fut réunie définitivement au domaine. A. M.

RELIGION D'ODIN.

(Études historiques. Deuxième article.)

(Voir page 323.)

Les déesses sont Eira, savante dans la médecine; Gifione, déesse de la virginité; Fulla, confidente de Frigga; Freya, qui pleure toujours Osdrus son mari qui est absent, et ses larmes sont des gouttes d'or; Vara, déesse de la fidélité; Snotra, de la science; Gra, messagère des dieux. Les Valkyries sont chargées de servir les héros dans le Vahalla, de choisir les âmes réservées à Odin, et de donner la victoire au parti protégé par ce dieu. La cour des dieux se tient sous le *grand frêne*, au sommet duquel est un aigle aux regards perçants et dont les racines sont dévorées par un serpent: la sagesse est cachée dans une fontaine qui coule au pied de l'arbre, et trois vierges l'arrosent continuellement avec l'eau puisée à la fontaine des choses passées. Ces trois vierges ont nom le *passé*, le *présent*, l'*avenir*, et elles dispensent les jours aux hommes.

Quant au système cosmogonique des Scandinaves, voici ce que nous en dit l'Edda: « Au commencement des temps il n'y avait rien, ni mer, ni rivage, ni fondement en dessous; on ne voyait point de terre en bas ni de ciel en haut, un vaste abîme était tout (Volupsa); au nord est une contrée appelée le Nisthein, au milieu de laquelle coulent les fleuves suivants: l'Angoisse, le Séjour de la mort, le Gouffre, la Tempête, le Tourbillon, le Rugissement et le Hurlement, l'Abîme (Edda): au midi, existait avant toutes choses un monde lumineux et ardent, inhabitable; Surtur *le Noir* y tient son empire: il viendra à la fin du monde pour combattre les dieux (Volupsa). Les fleuves du Nisthein s'étant éloignés de leur source, le venin qu'ils roulaient se durcit comme les scories d'un fourneau refroidi, et les flots qui coulaient dessus formèrent des vapeurs glacées qui remplirent l'abîme: ces vapeurs, fondues par le vent du midi, formèrent, *par la vertu de celui qui gouverne*, un être nommé Ymer. Pendant le sommeil d'Ymer il naquit de lui un couple qui peupla la terre: race impie et perverse qui fut appelée *Géants de la gelée*, à cause de son origine. Cependant Born naquit, et ses fils furent Odin, Vile et Ve, dont les uns ont fait les trois fils de Noë et dans lesquels d'autres ont voulu voir la Trinité. Les fils de Born tuèrent le géant Ymer, et son sang causa une inondation où périt toute sa race, excepté un seul qui se sauva sur sa barque, ainsi que sa famille. Ensuite les fils d'Ymer traînèrent son cadavre dans l'abîme et formèrent la terre de ses chairs, la mer de son sang, et le ciel de son crâne que soutiennent les quatre nains, Est, Nord, Sud, Ouest. Après cela ils attachèrent des flambeaux à cette voûte pour régler le jour et la nuit, car, auparavant, le soleil ne savait pas où était son palais, la lune ignorait ses forces, les étoiles ne connaissaient pas la place qu'elles devaient occuper (Volupsa). Un jour les fils de Born trouvèrent sur le bord de la mer deux morceaux de bois dont ils firent le premier homme et la première femme, et ils appelèrent ce couple Aske et Emla.

Après une longue suite de siècles, viendra enfin le dernier jour du monde ou *crépuscule*. Ce jour sera précédé de plusieurs signes, dont voici les principaux: pendant trois hivers entiers (hiver pour année), le crime régnera sur la terre; les guerres civiles diviseront ses malheureux habitants, et alors le jour fatal approche: le grand frêne est violemment agité; Surtur vient du midi rempli de prestiges trompeurs; un soleil mobile rayonne sur son épée, les dieux se troublent, les hommes suivent en foule les sentiers de la mort, le ciel est fendu (Volupsa). Nous lisons dans saint Matthieu, chap. XIV: « Alors l'iniquité sera multipliée sur la terre et toute charité en sera bannie; » et dans l'Apocalypse: « Les étoiles tombèrent sur la terre; le ciel se retira comme un livre qu'on roule, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées » (chap. VI). Revenons à l'Edda; alors les génies passent à cheval sur le pont du ciel qui s'écroule; le mauvais principe brise ses fers, et un combat terrible s'engage entre lui et les dieux. Nous voyons dans l'Apocalypse: « En ce jour il y eut une grande bataille au ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon et ses anges combattaient: mais ils furent vaincus, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. » Zoroastre enseignait aussi que les combats d'Orosmane et d'Arimane dureraient jusqu'au dernier jour. Dans ce combat Odin est tué par le loup Fenris, qui dévore le soleil; Thor tue le grand serpent, mais il recule de neuf pas et tombe étouffé par les flots de venin que vomit le monstre, et Surtur embrase l'univers. Mais bientôt la terre reparaît plus belle et le mal est désormais banni de sa surface. Le Dieu suprême, oublié jusque-là, reparaît pour juger les hommes: les justes vont habiter un séjour que la

Volupsa décrit ainsi : Un palais plus brillant que le soleil se découvre, son toit est d'or pur : c'est là que le peuple des bons habitera et se livrera à la joie durant tous les âges. Opposez à cette peinture le hideux tableau de la demeure des méchants. Il est une habitation éloignée du soleil, dont toutes les portes sont tournées vers le nord : le poison y pleut par mille ouvertures ; elle est composée de cadavres de serpents, et des torrents de venin y coulent, dans lesquels sont les parjures, les assassins et ceux qui ont violé la foi conjugale : un dragon ailé vole tout autour et dévore les cadavres des malheureux qui y sont renfermés.

Dans ce système l'on retrouve, quoique altérés, les principaux points du récit de Moïse : d'abord le chaos qui dans toutes les religions précède le monde créé ; l'homme formé par Dieu du limon de la terre, et la femme tirée de l'homme ; le péché ou le mal personnifié dans Loke; les géants si célèbres dans les mythes grecs et dont la Bible parle comme d'une race de stature colossale; puis le déluge couvrant la terre à la voix du Seigneur, et une seule famille échappant au désastre universel; la fin du monde prédite avec des traits si ressemblants à ce que nous en dit saint Jean ; le jugement universel, et le dogme d'une autre vie où la vertu sera rémunérée et le vice puni. N'est-il pas merveilleux de retrouver ces notions conservées dans toutes les traditions, précieux débris qui prouvent assez que tous les peuples eurent la même origine ?

« Comme tous les peuples naissants, les Scandinaves crurent à la magie, et, selon eux, Odin en était l'inventeur ainsi que des caractères runiques. Voici ce qu'en dit une ode très-ancienne :

» Odin, le souverain des hommes, se lève ; il selle son cheval Shipner, il le monte et se rend dans le séjour souterrain de Héla.

» Le chien qui garde le séjour de la mort court au devant de lui : sa poitrine et sa mâchoire sont teintes de sang ; il ouvre sa gueule avide de mordre et hurle long-temps à la vue du père de la magie.

» Odin poursuit sa route : son cheval fait retentir les cavernes souterraines : enfin il touche au profond séjour de la mort et s'arrête près de la porte orientale où est le tombeau de la devineresse.

» Il lui chante des vers propres à évoquer les ombres; il regarde au septentrion ; il grave des caractères runiques sur son tombeau : il profère des paroles mystérieuses et demande qu'on lui réponde : enfin la devineresse vaincue se lève et parle ainsi :

» Quel est cet inconnu qui ose troubler mon repos, et m'arracher du sépulcre où je suis couchée depuis si longtemps, couverte de neige et arrosée par les pluies ? »

Aussi, pareils aux sauvages tribus qui errent sur les bords désolés de la mer de Baffin et que le capitaine Parry a vu entourer leurs prêtres ou sorciers en frissonnant de crainte, les nations d'origine scandinave tremblaient devant leurs *Prottes* qu'ils croyaient posséder tous les pouvoirs surnaturels que donne la magie.

Ils avaient aussi des géants, des nains, des fées qui dispensaient à leur gré le bonheur et le malheur à chaque homme, source féconde où les romans de la chevalerie moderne ont puisé tout le merveilleux dont ils sont remplis.

Parmi les devoirs imposés aux adorateurs d'Odin, le courage, l'hospitalité et le respect pour les vieillards, tenaient le premier rang : voici quelques sentences tirées du *Discours sublime* et qui nous donnent une idée de leur morale : « L'hôte qui vient chez vous a besoin d'eau pour laver ses pieds et de feu pour réchauffer ses membres. — Ne riez point des vieillards ni de votre vieux aïeul : des rides de la peau il sort souvent des paroles pleines de sagesse. —Soyez humain à l'égard du pèlerin que vous trouvez sur la route. — L'oiseau de l'oubli chante devant celui qui s'enivre et lui dérobe son âme. — La paix brille plus que le feu pendant cinq nuits entre de mauvais amis : mais elle s'éteint quand brille le sixième jour, et alors l'amitié se change en haine. »

(*La fin à un prochain numéro.*)

FRANCE. — LE PONT DU GARD.

Le pont du Gard, considéré isolément, est un des plus grands travaux entrepris par les Romains dans les Gaules ; mais quand on pense qu'il formait seulement la partie la plus remarquable d'un immense aqueduc de 130,000 pieds de longueur, l'admiration cède encore à l'étonnement; notre époque de petits hommes et de petites choses doit s'humilier devant ces vastes conceptions et ces constructions hardies des vieux âges. A sa vue, une impression magique frappe l'âme du voyageur. J.-J. Rousseau s'écria en découvrant ce beau monument : « Ce que je vois et ce que j'éprouve est fort au-dessus de ce que je m'étais figuré ; » et certes, l'imagination du citoyen de Genève était assez vive, pour s'accoutumer depuis longtemps aux imposantes proportions du pont du Gard, dont il connaissait les dessins et avait souvent lu la description. Cet aqueduc franchit une vallée profonde, inculte et presque sauvage, au fond de laquelle la rivière du Gardon, tantôt coule lentement, tantôt roule à grand bruit ses flots rapides à travers les rochers.

La colonie de Nîmes, protégée par Auguste, son fondateur, et comblée dans toutes les circonstances des faveurs de ce prince, devint bientôt assez populeuse pour sentir l'insuffisance des eaux de ses belles sources. Ce besoin qui devenait de jour en jour plus impérieux, devait être promptement satisfait chez un peuple qui ne connaissait pas les obstacles. Des recherches furent ordonnées, et les ruisseaux d'Eure et d'Airan, qui coulaient inutilement dans le vallon sauvage d'Uzès, au nord de la ville de Nîmes, fixèrent l'attention et les désirs des habitants. L'abondance et l'excellente qualité des eaux déterminèrent le choix des Romains ; dès lors ils ne furent arrêtés ni par la longueur du trajet, ni par les difficultés que présentaient des vallées à traverser et des rivières à franchir ; il fut décidé que les eaux d'Eure et d'Airan seraient conduites à Nîmes pour servir aux sacrifices, aux bains et aux plaisirs de la colonie. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque précise de la construction du pont du Gard. Les uns

l'attribuent à Agrippa, d'autres à Antonin, quelques-uns à Adrien. Aucune inscription, aucun indice, ne peuvent fixer l'incertitude à cet égard ; de là naissent les diverses opinions des savants, des historiens et des antiquaires. Ménard croit que cet immense monument a été élevé par Agrippa ; cette opinion est fondée sur le goût particulier du gendre d'Auguste pour ces constructions, goût qui lui valut à Rome le titre de *curator perpetuus aquarum*. Agrippa vint à Nîmes l'an 735 de Rome, dix-neuf ans avant Jésus-Christ, pour apaiser les troubles des Gaules ; pendant son séjour dans cette province, il fit ouvrir quatre grandes voies militaires, comme l'attestent diverses inscriptions. Ce fut sans doute à la même époque qu'il fit construire l'aqueduc du pont du Gard. Ces diverses voies, ainsi que l'aqueduc, durent exiger un temps considérable pour leur entière confection ; et les immenses travaux, commencés l'an 735 de Rome, ne purent être terminés que vers l'an 750. Il est même probable qu'Auguste vint au secours de la colonie, et contribua de ses trésors particuliers à une aussi forte dépense.

Le pont du Gard est composé de trois rangs d'arcs les uns sur les autres. Le premier rang, sous lequel passe la rivière du Gardon, est formé par six arches : le second en a onze, et le troisième trente-cinq ; outre les deux coupures des extrémités faites par les Barbares lors de leur invasion dans les Gaules, au commencement du ve siècle. Toutes les arches sont à plein cintre, et portent sur des pieds-droits plus ou moins élevés. C'est au-dessus du troisième rang qu'était établi l'aqueduc, lequel franchissait ainsi la vallée du Gardon, à plus de 150 pieds au-dessus des eaux de la rivière. La longueur du monument au niveau de la cimaise qui couronne le premier étage, est de 171 mètres ; elle est de 269 mètres au niveau de la seconde cimaise ; cette dernière longueur est à peu près la même au-dessus des dalles du couronnement de l'aqueduc, entre les deux extrémités rompues. La hauteur totale du pont du Gard est de 48 mètres 77 centimètres, savoir : 20 mètres 12 centimètres pour le premier étage, autant pour le second étage, et 8 mètres 53 centimètres pour le troisième jusqu'au-dessus des dalles du couronnement. La division des arches du premier et du second étage est absolument semblable. La grande arche du premier étage, sous laquelle passe exclusivement la rivière lors des basses eaux, forme le centre de l'ordonnance générale du monument. Cette arche est accompagnée de chaque côté, au premier et au second étage, de trois arcs d'un plus petit diamètre, à la suite desquels on en trouve trois autres d'un diamètre encore plus petit. Tous les arceaux du troisième étage sont égaux. MM. Grangent et Durand, dans leur beau travail, ont rectifié plusieurs erreurs commises par les ingénieurs leurs devanciers qui ont laissé la description ou donné le dessin du pont du Gard ; tous avaient reproduit le troisième étage avec un caractère de lourdeur qui détruisait la noble harmonie et l'étonnante légèreté de ce merveilleux monument.



(Le pont du Gard.)

Les deux montagnes qui forment la vallée du Gardon ne sont pas également hautes ; celle de la rive gauche est beaucoup plus basse que le niveau de l'aqueduc, tandis que celle de la rive droite s'élève fort au-dessus de ce même niveau. Ainsi l'aqueduc était soutenu d'un côté par une longue suite d'arceaux semblables à ceux du troisième rang du pont ; et de l'autre, il était tout de suite engagé dans les flancs de la montagne. Dans le premier cas, les pieds droits qui supportent les arcs sur le sommet des coteaux sont plus ou moins élevés suivant les divers mouvements du terrain ; et dans le second, l'aqueduc engagé dans les rochers se dérobe à nos recherches immédiatement après le pont du Gard, pour ne reparaître suspendu sur de nouveaux arcs que dans la traversée des gorges et des vallées qui divisent et découpent les revers de la montagne. L'appareil du pont du Gard est dans une harmonie parfaite avec ses dimensions colossales. Les pierres employées à sa construction ont des proportions qui nous étonnent ; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de leur grosseur ou de la précision de leurs joints. Le parement n'a été qu'ébauché ; une large ciselure, poussée seulement sur les arêtes de chaque pierre, annonce la position des assises. Le milieu des pierres est encore brut, et par conséquent en relief sur les ciselures. Les Romains, jaloux de jouir de leurs établissements publics le plus promptement possible, s'occupaient d'abord de la construction des masses, et ajournaient quelquefois l'exécution des détails des ornements extérieurs. Cette observation s'applique aussi bien

au pont du Gard qu'à l'amphithéâtre de Nîmes : la colonie a joui pendant plus de quatre siècles des bienfaits de ces monuments, sans se donner la peine de les confectionner.

Les pierres de taille employées à la construction du pont du Gard ont été prises dans une carrière très-voisine, sur la rive gauche de la rivière. C'est dans cette même carrière que les Romains avaient puisé les matériaux des portiques de l'amphithéâtre ; on y a pris encore récemment toutes les pierres qui ont servi à la restauration d'une partie de ce dernier monument. Les fondations du pont du Gard n'ont présenté aucune difficulté ; elles ont été faites sur le rocher à 6 pieds environ au-dessus des basses eaux. Les Romains n'eurent qu'à tailler le roc sur un plan de niveau, pour y établir la première assise des fondements. Cet emplacement est un heureux choix de l'architecte qui a franchi la vallée sur le point unique où il était possible de faire passer la rivière sous une seule arche, sans être forcé de fonder une pile dans l'eau. Le pont du Gard est entièrement construit en pierres de taille, depuis les fondements jusqu'à la troisième assise qui couronne les pieds-droits du troisième étage. Aucun moellon n'est entré dans le remplissage intérieur des pieds-droits et des arcs du premier et du second étage. Toutes les pierres sont posées à sec, sans aucune espèce de ciment, et doivent leur stabilité à la masse énorme de chaque bloc et à la précision inimitable de leurs joints. Les Romains, en construisant l'aqueduc au-dessus des petits arcs du troisième rang, ont évité de se servir des pierres de taille dans cette seule partie du pont du Gard. Ces derniers matériaux, employés sans ciment, auraient donné lieu à des pertes d'eau et à des filtrations considérables. Aussi toute cette partie du monument est-elle construite en moellons sur les deux faces du pont et de l'aqueduc, et en maçonnerie ordinaire dans l'intérieur. Cette maçonnerie, dans laquelle il entrait beaucoup de ciment aussi dur que la pierre même, formait une masse imperméable, et prévenait toute filtration qui aurait pu nuire à la conservation du monument.

L'aqueduc était engagé entre deux murs de maçonnerie de 87 centimètres d'épaisseur ; l'intérieur des murs et la base étaient recouverts d'une couche de ciment. Ce ciment, composé de chaux vive, de sable fin et de briques presque pulvérisées, est encore aujourd'hui d'une tenacité et d'une consistance égales à celles de la pierre la plus dure. On n'y trouve pas la moindre gerçure, et on ne peut y reconnaître la plus légère altération. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à en détacher quelques parties, à coups redoublés de marteau. Cette première et forte couche de ciment était recouverte, pour plus grande précaution, d'une seconde couche de mastic très-fin, et d'une couleur rouge foncée ; les parties conservées de ce mastic sur les côtés de l'aqueduc, sont aussi fines et aussi unies que le marbre le mieux poli. On doit faire remarquer que l'aqueduc est construit avec les mêmes soins sur toute sa longueur, depuis les sources d'Eure et d'Airan jusqu'à Nîmes ; soit qu'il fût suspendu sur des arcs comme le pont du Gard, soit qu'il fût souterrain et caché dans les revers des montagnes. La seule différence qui se trouve, c'est que, dans le premier cas, l'aqueduc était toujours couronné par des dalles ; dans le second, il était recouvert par une voûte en moellons.

On reconnaît, dans l'aqueduc du pont du Gard, une pétrification considérable formée de chaque côté, contre la seconde couche du ciment antique. Cette concrétion pierreuse est le résultat des dépôts successifs des eaux qui ont coulé dans l'aqueduc pendant plus de quatre siècles ; car il est très-vraisemblable qu'il fut rompu peu de temps après l'invasion des Barbares en 406. Leur première pensée fut sans doute de priver la ville de Nîmes des eaux qui lui étaient portées par l'aqueduc du pont du Gard. Si cet aqueduc avait survécu aux irruptions des Barbares qui vinrent ravager les Gaules et détruire tous les monuments, il eût fini par être totalement intercepté par l'augmentation progressive de la couche pierreuse qui s'était formée.

Le pont du Gard fut rompu par les Barbares à ses deux extrémités ; toutefois ils épargnèrent le monument, en se contentant des démolitions nécessaires pour empêcher les eaux d'arriver à Nîmes, et pour mettre les habitants dans l'impossibilité de le rétablir. Cette entreprise n'a rien qui doive étonner chez des hordes de Vandales ; mais on aura sans doute de la peine à croire aux mutilations exercées sur le pont du Gard dans le XVIII[e] siècle ; elles mirent en péril l'existence entière du monument, en occasionnant des lézardes considérables. Le duc de Rohan fut l'auteur de ces dégradations, pour faciliter le passage de son artillerie, à l'époque des malheureuses guerres de religion ; il fit couper la plupart des pieds-droits des arcs du second rang sur un tiers de leur épaisseur ; on démolit en même temps une partie du massif du premier rang. Une telle mesure devait entraîner la chute entière de ce beau monument, qui se trouva tout à coup privé de ses appuis sur un tiers de leur surface ; s'il a résisté et survécu à cette rude épreuve, on le doit à l'énorme dimension des blocs de pierre employés à la construction. Cette situation alarmante fixa l'attention de l'intendant du Languedoc ; il envoya des architectes pour examiner l'état du pont du Gard, et déterminer les réparations nécessaires pour sa conservation. Il fut délibéré qu'on réparerait tout de suite les dégradations faites par le duc de Rohan, en remplaçant les coupures, le plus exactement possible, avec des pierres de la même carrière et de même dimension. Cette opération, accomplie avec soin, eut le plus heureux résultat. Sans cette restauration importante, il est probable qu'un des plus beaux monuments de l'antiquité ne nous offrirait aujourd'hui que des ruines.

Nous ne terminerons pas cette description du pont du Gard sans dire un mot de l'immense aqueduc dont il fait partie, et qui, partant du fond de la vallée d'Uzès, allait distribuer aux habitants de Nîmes les eaux des fontaines d'Eure et d'Airan. Aujourd'hui ces deux belles sources, après avoir alimenté un grand nombre de moulins et d'usines, se jettent dans le Gardon, au-dessus du pont du Gard, et fournissent en été le plus grand volume des eaux de cette rivière. L'aqueduc depuis son origine était établi sur le revers du coteau de Saint-Maximin jusqu'au delà du château d'Argelliès. Il suivait tous les mouvements de la montagne, pour ne rien perdre de son niveau ; constamment souterrain dans cette pre-

mière partie, l'acqueduc était engagé en entier dans le roc vif. Les Romains avaient franchi sur de petits ponts les torrents qui se précipitent dans le Gardon; un de ces ponts existe encore dans son entier sur la cascade de Bord-Nègre. Après le château d'Argelliès, le coteau s'abaisse; ici les Romains ont suspendu l'aqueduc sur une longue suite d'arcs semblables à ceux du troisième rang du pont du Gard. Depuis le pont du Gard jusqu'à Nîmes, l'aqueduc avait des gorges et des ruisseaux à franchir. Les Romains devaient avoir établi de nombreux ponts aqueducs, mais il n'en reste aucun vestige; et si l'on retrouve un grand nombre de débris bien conservés de l'aqueduc souterrain, on ne peut reconnaître nulle trace des arcs qui traversaient les torrents. Tout a disparu sous les coups des barbares, et sous le soc de la charrue. Ainsi, on voit que le pont du Gard n'était qu'une partie de cet immense et magnifique aqueduc, mais sans doute la partie la plus remarquable. Il peut donner une juste idée de l'importance de la colonie de Nîmes, puisque les Romains se sont livrés à des travaux et à des dépenses aussi considérables, dans le seul but de conduire les eaux nécessaires aux besoins et au luxe des habitants.

FRANCE. — VIVIERS.

ARDÈCHE.

Viviers, ancienne capitale de la toute petite province du Bas-Vivarais, est elle-même une très-petite ville, bâtie sur la rive droite du Rhône, à quatre lieues du Pont-Saint-Esprit et à neuf de Valence. Tout ce pays était anciennement habité par les Helviens; leur capitale s'appelait Albe ou Albe-Auguste. Cette ville ayant été détruite en 420, par Crocus, roi des Allemands, l'évêque Auxonius transféra son siége à Viviers. Les rois de Bourgogne et d'Arles, les empereurs d'Allemagne leurs successeurs, étant en possession de cette partie du Vivarais, l'empereur Conrad, parent de Guillaume, évêque de Viviers, lui donna, ainsi qu'à son église, vers le milieu du XIIe siècle, la ville et le comté de Viviers. Les évêques jouirent librement de ce comté, sans dépendre en aucune manière des rois de France ni des seigneurs voisins, jusqu'après la réunion du Languedoc à la couronne. Les évêques, voulant soutenir leur dépendance de l'empire pour le temporel, implorèrent la protection du pape; mais pendant ces contestations, Philippe le Bel s'étant emparé de Lyon et de tout le cours du Rhône, força en l'année 1307 Albert Defeyre, évêque de Viviers, et son chapitre, à se soumettre à la couronne de France; ce qui fut confirmé par un traité conclu entre Charles V, et Bertrand de Châteauneuf, évêque de Viviers.

La situation de Viviers au milieu des roches calcaires qui hérissent les montagnes de cette rive du Rhône est plus effrayante encore que pittoresque. La nudité blanchâtre des cimes élevées n'est nuancée que par la teinte grise des chardons et de quelques plantes aromatiques.

Viviers fut longtemps une cité triste et mal bâtie; les rues étroites et sales en rendaient le séjour malsain. Depuis un siècle, la ville s'est embellie et aérée; un de ses évêques y fit construire à ses frais, en 1732, un évêché qui est aujourd'hui un des plus beaux de France, par sa position, ses bâtiments et ses jardins. La cathédrale est bâtie sur un rocher qui domine la ville; c'est un vaste et antique monument, le chœur et le cloître appartiennent à l'architecture gothique. La nef est moderne. Au-dessous de cette église s'élève un autre rocher taillé à pic et coupé en plate-forme; vu de loin, on dirait un château fort; il porte le nom de *Rocher du Château.* Indépendamment de la tour de Viviers, vieux débris de l'époque féodale, on voit dans cette ville la *Maison des chevaliers*, édifice de la renaissance, remarquable par la beauté de son architecture et l'élégance des ornements qui la décorent. Elle fut peut-être construite par un de ces preux chevaliers qui parcouraient les cités et les champs pour protéger et défendre l'opprimé. Un de ses descendants en aura dirigé la décoration; c'est lui sans doute qui a fait sculpter, des deux côtés du casque à visière fermée, quatre personnages délivrés par la bonne épée du héros; sur la frise qui est au-dessus du premier étage, un combat animé entre plusieurs chevaliers, est probablement destiné à reproduire une action d'éclat. Les amis des arts voient avec regret diminuer de jour en jour le nombre des monuments de la renaissance; il est déplorable qu'ils ne puissent être toujours habités par des personnes en état de les apprécier et de les conserver.

Le nom de Viviers est célèbre dans les guerres de religion. Déjà sous Philippe-Auguste, lors de la croisade contre les Albigeois, elle vit l'infortuné Raymond, comte de Toulouse, dépouillé d'une grande partie de ses biens et flagellé sur la place publique devant l'église; il fit hommage, la chaîne au cou, pour un fief qu'il dut reconnaître tenir du clergé. En 1562, Viviers adopta contre le roi le parti du prince de Condé; prise et reprise plusieurs fois, elle paya du sang de ses habitants et de la ruine de ses édifices, ses succès comme ses revers. Le baron Des Adrets, cette fière expression du protestantisme dans les Cévennes, s'empara souvent de Viviers. La première guerre religieuse du XVIe siècle peut se personnifier en deux caractères qui se montrèrent alors dans les camps opposés: Blaise de Montlûc, parmi les Catholiques, et le baron Des Adrets, parmi les Protestants, tous deux vaillants guerriers, images de ces violences féodales dont les annales de Flandre nous ont laissé un type dans le *Sanglier des Ardennes*. En 1562, Viviers servit de refuge aux Calvinistes du midi; ils avaient pour chef ce baron Des Adrets, taureau furieux, comme l'appelle un vieux chroniqueur, qui de ses cornes renversait églises et bataillons entiers de catholiques. Lyon, Grenoble, Valence, Orange, Montélimart furent successivement le théâtre des exploits du baron Des Adrets. Rien ne lui résistait. A Montbrison, il se livra à une cruauté qui ternit tous ses succès. Un jour, voulant se donner quelque distraction, il fit monter les soldats de la garnison prisonnière, sur une tour très-élevée, et il obligea ces malheureux à se précipiter eux-mêmes en sa présence. Un soldat seul dut son salut à une repartie qui a été conservée; cet infortuné prit deux fois son élan d'un bout de la plate-forme à l'autre, comme pour mieux sauter, et deux fois il s'arrêta au moment de se précipiter: « Allons donc, lui dit le baron, je n'ai pas de temps à perdre; voici déjà deux fois que tu te reprends — Je vous le donne en dix, »

réplique aussitôt la victime. Des Adrets, admirant la force d'esprit d'un homme qui pouvait plaisanter dans un danger si pressant, lui accorda sa grâce. On sait que plus tard le baron Des Adrets, la terreur des Catholiques, passa dans leurs rangs après avoir trahi ses anciens compagnons d'armes; il avait été neuf mois à peine à la tête des Protestants : «Jamais homme, dit Le Laboureur, ne s'acquit tant de réputation en si peu de temps; jamais capitaine n'en déchut plus tôt.—Il ne devait point abandonner un parti où il s'était fait un si grand nom, ajoute Brantôme, car, depuis, il ne fit jamais si bien pour les Catholiques que pour les Réformés.» Le baron Des Adrets mourut dans un âge avancé, négligé de toutes les opinions. « Je le vis très-vieux à Grenoble dans mes voyages, écrit M. de Thou, mais d'une vieillesse encore forte et vigoureuse, d'un regard farouche, le nez aquilin, le visage maigre, décharné et marqué de taches de sang, tel que l'on nous peint Sylla. Du reste, il avait l'air d'un véritable homme de bataille. »

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les évêques de Viviers avaient leur résidence à deux lieues de cette ville, à Bourg-Saint-Andéol. C'est là que l'on voit, près de la fontaine de Tournes, un curieux monument consacré au dieu Mithras, sous la figure d'un jeune homme, coiffé d'un bonnet phrygien, et couvert d'un manteau volant. Il dompte un taureau sur lequel un chien s'élance ; un énorme serpent le seconde dans cette lutte. Au-dessus, à droite et à gauche du jeune homme, on distingue à peine deux têtes; il serait difficile de dire ce qu'elles représentaient. Les habitants du pays croient que ce monument a été érigé en l'honneur d'un nommé *Turnus* qui aurait tué un énorme serpent, et donné son nom à la fontaine de *Tournes*. Mais il est facile de reconnaître ici le dieu Mithras, connu chez divers peuples de l'antiquité comme le dieu du soleil, et représenté ordinairement sous la figure d'un jeune homme, la tête couverte d'un bonnet phrygien, tenant le genou sur un taureau terrassé, et lui plongeant un poignard dans le cou, symbole de la force du soleil, lorsqu'il entre dans le signe du Taureau.

Les anciens écrivains nous apprennent que les mithriaques formaient une espèce de société mystérieuse, à laquelle on n'était associé qu'après de rudes épreuves, renouvelées à chaque grade que l'on voulait obtenir. Un grand-maître, nommé *le père des pères*, était le chef suprême de cette association que Plutarque dit avoir été connue des Romains, même du temps de Pompée. Cependant il est constant que le culte de Mithras, venu des Persans, ne s'introduisit chez les Romains que vers le IIe siècle; de là, il passa dans les Gaules, où il fut adopté. Une inscription paraît avoir porté la dédicace du monument de Bourg-Saint-Andéol : *Au dieu Mithras, seul dieu invincible!*

A. MAZUY.

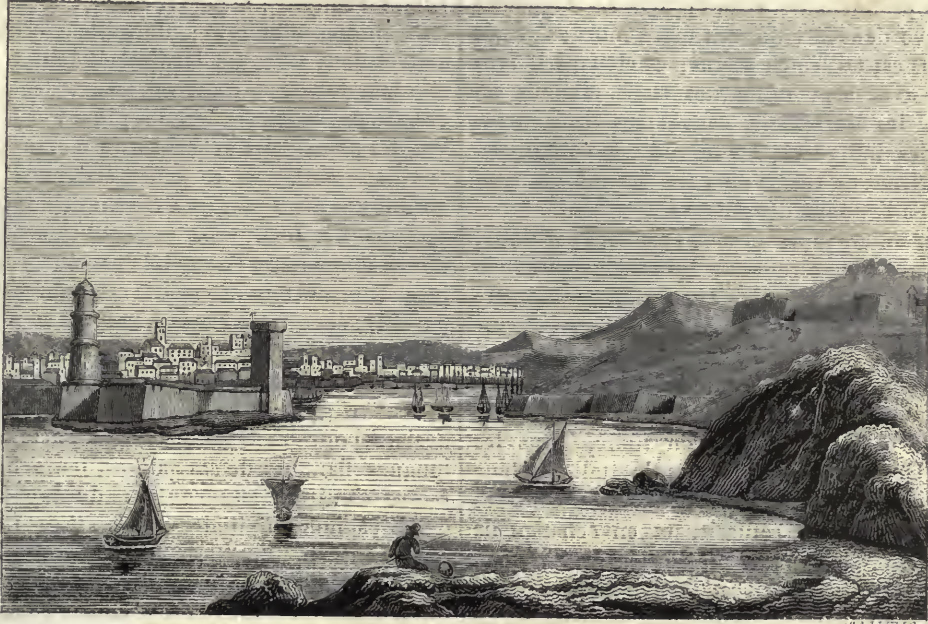


(Tour de Viviers.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — MARSEILLE.



(Une vue du port de Marseille.)

C'est un beau pays que la Provence, pays riant où le tambourin anime la danse, égaie même le travail qu'il transforme en plaisir. Eh bien, de ce beau pays, Marseille est la plus belle ville ; Marseille avec ses toits rougeâtres, ses mille pavillons qui flottent au vent, Marseille, fille de la Grèce, vieille patrie des Phocéens ! Une double muraille de sombres rochers la précèdent, et servent de voile à sa magnificence, d'abord cachée. Dans cette route, ou plutôt dans ce fossé large et profond, tout est triste. Pour ménager un merveilleux contraste, la nature a placé la stérilité du désert à l'entrée du site le plus pittoresque. Lorsque la dernière roche est enfin dépassée, une vallée immense se découvre à la vue. Les pins, les cyprès, l'olivier, les mâts de vaisseaux qui s'élèvent et se confondent, les couleurs de mille bastides gracieuses, la mer qui étend sous ce monde poétique ses nappes mobiles et bleuâtres, et au-dessus de ce champ d'azur le bel azur des cieux : voilà Marseille ! la voilà avec son air de force, de richesse et de majesté ; avec son élégante simplicité, encore revêtue de cette blancheur toute grecque, comme étaient les Cyclades du vieil Homère !

Marseille fut fondée par une colonie de Phocéens, sous la conduite de Simos et Protis, près de six cents ans avant l'ère chrétienne. Le premier soin des Phocéens, en mettant le pied sur la côte de Provence, fut de se placer sous la protection du peuple le plus voisin ; c'était la tribu des Celto-Lygiens, et Nannus en était le chef. Il accueillit amicalement la peuplade grecque, et lui permit de se fixer sur ses terres ; dès lors les Phocéens jetèrent les fondements d'une ville qu'ils nommèrent *Massilia* ; ils la bâtirent dans l'endroit où elle est encore aujourd'hui. On a donné plusieurs étymologies du mot *Massilia*. Les uns ont dit que lorsque les Phocéens abordèrent aux côtes liguriennes, ils lancèrent à un pêcheur qui se trouvait sur la plage une corde pour attacher un de leurs navires, et que cette circonstance servit à donner un nom à la nouvelle cité. D'après les auteurs qui ont embrassé cette opinion, *Massilia* viendrait de deux mots grecs qui signifient *lier* et *pêcher*. L'étymologie qui a prévalu est *Mas Salyorum*, maison ou habitation des Salyens. Par la constante protection de Nannus, la colonie naissante eut un accroissement rapide. Comanus, fils et successeur de ce chef, n'hérita pas de ses sentiments d'amitié pour les Marseillais ; ces étrangers lui parurent de dangereux voisins ; un de ses serviteurs redoubla ses alarmes par l'apologue suivant : « Une chienne pleine vint demander à un berger un lieu pour mettre bas. Elle l'obtint. Sommée bientôt de rendre la place, elle sollicita la permission d'y nourrir ses petits. Sa prière fut encore accueillie ; mais quand les chiens eurent grandi, la mère, aidée de leur secours, s'attribua la propriété du lieu. Ainsi, ajouta-t-il, les Marseillais, qui n'occupent aujourd'hui qu'un terrain emprunté, se rendront maîtres un jour de toute la contrée. » Comanus forma dès lors le projet de s'emparer de la colonie phocéenne. Les Marseillais célébraient les fêtes de Flore ; il feignit de vouloir adorer leurs dieux, et envoya dans la ville des groupes de soldats. Il y fit aussi entrer des chariots couverts de feuillage, sous lesquels d'autres soldats

étaient cachés. Lui-même vint se mettre en embuscade avec une armée dans les montagnes voisines. Ceux de ses guerriers qui étaient entrés dans Marseille devaient, pendant la nuit, lui en ouvrir les portes, et le massacre des habitants aurait été général. Une jeune fille découvrit ce complot. Aussitôt les Marseillais prennent les armes ; tous les Liguriens qu'on trouve dans la ville sont mis à mort ; l'armée de Comanus est taillée en pièces ; ce chef périt dans le combat avec sept mille des siens. Depuis cet événement, les Marseillais, convaincus de la mauvaise foi des indigènes, les surveillèrent attentivement, et prirent en temps de paix les mêmes précautions qu'à l'époque des guerres.

Dès les premiers jours de leur existence politique, les Marseillais comptèrent sur les ressources que la mer pouvait leur offrir ; ils s'appliquèrent avec persévérance à profiter de leur position avantageuse pour le négoce et la navigation. La pêche devint pour eux un objet important ; ils cultivèrent la vigne avec succès ; ils implantèrent l'olivier dans les Gaules, avant même qu'on le connût en Italie. Tous les ports de la Grèce et de la Péninsule italique leur étaient ouverts ; ils se procurèrent dans ces contrées ce que la nature leur refusait, et en échange ils donnaient leur vin et leurs poissons salés. Sa situation, son port superbe, la nature ingrate de son territoire, l'activité de ses habitants, tout faisait de Marseille une ville maritime et commerciale ; les Carthaginois, jaloux de sa puissance, l'attaquèrent, et pendant cette longue guerre, l'importance de Marseille, loin de déchoir, augmenta. Deux de ses citoyens, Pythéas et Eutymène, accrurent sa réputation par leurs voyages de découvertes. Au IIIe siècle avant Jésus-Christ, Marseille était l'Athènes des Gaules, une cité modèle de sagesse et de bonne administration. Son gouvernement était républicain et composé de six cents sénateurs. Elle s'allia avec Rome, et s'opposa en vain à l'invasion d'Annibal ; elle eût péri alors si Annibal était parvenu à dompter les Romains. Marseille embrassa la cause de Pompée contre César ; celui-ci, vainqueur, punit sévèrement la cité ; il détruisit les fortifications, les machines de guerre, se fit livrer les armes, les vaisseaux, le trésor public et la citadelle où il caserna deux légions. Marseille, privée de sa puissance, perdit son influence politique dans les Gaules, mais elle forma une république marchande, indépendante, sous la protection romaine. Au VIe siècle, les Bourguignons, les Ostrogoths et les Francs ravagèrent Marseille ; en 752, les Sarrasins la bouleversèrent de fond en comble ; tout ce qui lui restait de monuments antiques disparut.

Du Xe au XIIIe siècle, Marseille eut des vicomtes particuliers, qui se partagèrent avec les évêques le gouvernement de la ville. Leur administration fut sans lumières, sans prudence, sans esprit de conservation. Un usage consacré dans la famille des vicomtes leur fut surtout funeste ; ils divisèrent à l'infini leurs domaines ; les enfants partageaient l'héritage du père, les filles recevaient des seigneuries pour dot. La plupart des branches vicomtales adoptèrent un nom propre différend de celui qu'elles portaient d'abord ; elles s'appauvrirent, perdirent les traces de leur origine et tombèrent dans une obscurité profonde. Les Marseillais prirent une part active à l'immense mouvement des Croisades ; leur participation fut moins belliqueuse que commerciale, et les guerres saintes leur procurèrent de grands avantages mercantiles. Jamais, aux jours les plus brillants de l'ancienne république, la ville n'eut autant d'activité ; le port se couvrit de navires, toutes les richesses affluèrent ; Marseille voyait sans cesse arriver dans ses murs des Croisés de tous les pays, et elle leur fournissait des vaisseaux, des provisions et des armes ; la fabrication des piques et lances devint une des principales branches du commerce marseillais ; les ateliers en ce genre étaient si nombreux, qu'une rue assez longue a retenu de nos jours le nom de Lancerie. L'an 1257 la république de Marseille dut se soumettre à l'autorité des comtes de Provence, jusqu'à la mort du dernier de ces princes, Charles III, en 1481, époque où Louis XI se mit en possession de cette province ; Marseille et son territoire furent ainsi réunis à la couronne.

Au XVIe siècle, Marseille, fervente catholique, se déclara pour les Guise, et signa l'acte d'union ; les longues flammes de ses galères, leurs banderoles à croix, s'unirent aux couleurs du duc de Savoie et des Espagnols, auxiliaires de la sainte Ligue. Quelques gentilshommes, sous la conduite du sire de Village, avaient voulu crier : *Fueros les Savoyards!* mais le peuple, sous son premier consul Casaulx, avait salué le prince, défenseur de sa croyance et des franchises municipales. Cependant quelques différends s'élevèrent entre le consul Casaulx et le duc de Savoie, sur les priviléges de la ville ; les Marseillais n'auraient jamais souffert qu'une garnison oppressive entrât dans les murs de leur république, et, lorsque par surprise le parti des gentilshommes se fut emparé du monastère de Saint-Victor, Casaulx fit pointer des canons contre les hautes murailles de l'abbaye, car la ville voulait elle-même défendre ses droits et sa liberté religieuse. Après la reddition de Paris à Henri IV, Marseille tenait toujours pour la Ligue, mais un soudard, d'origine corse ou génoise, nommé Pierre de Libertat, vendit la cité aux gens de l'armée royale ; vainement Casaulx le ligueur, environné de sa garde, parcourut les places et carrefours ; un des soldats conjurés cria à Libertat : « Capitaine, voici M. le consul Casaulx. » A ce mot, Libertat met l'épée à la main, va droit sur son adversaire, et le perce de part en part. Le malheureux consul fut aussitôt achevé par les amis de Libertat, et criblé de coups de piques. Alors le président Bernard, des parlementaires, sortit de son logis avec sa soutane, portant un mouchoir blanc à son chapeau et une demi-pique à la main, et il cria par les rues : « Vive le roi Henri quatrième, notre souverain légitime ! » Bientôt des groupes se formèrent, et Libertat se hâta d'aller ouvrir les portes de la ville à l'armée royale, qui prit ainsi possession de Marseille au nom du Béarnais. On voit aujourd'hui dans le grand escalier de l'Hôtel-de-Ville, une statue en pied de Libertat, recouvert de son armure, la main appuyée sur le pommeau de son épée.

Marseille avait conservé des franchises qui lui furent ôtées par Louis XIV ; elle se révolta contre l'autorité souveraine sous la conduite d'un gentilhomme, Glandevès de Niozelles ; elle ne fut

soumise qu'en 1660. Alors la fin des troubles civils de la Fronde et de la guerre extérieure donnait une grande énergie à la royauté. Louis XIV, se rendant aux Pyrénées pour son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, parcourut les territoires du Midi en véritable conquérant et maître souverain. Il fit son entrée à Marseille dans toute la rudesse de la conquête. La vieille république des comtes de Provence, cette riche cité, toute pleine de confréries, de congrégations, de métiers et d'échevinage, avait donné trop de marques d'indépendance pour qu'elle ne fût point punie. Louis XIV ne voulut pas entrer par les anciennes portes; il fit brèche à coups de canon dans un large pan de muraille, et il entra, armé de pied en cap, comme un vainqueur qui veut humilier une cité domptée. Quand on fit remarquer au roi cette multitude de bastides qui agrandissaient et embellissaient la ville des Phocéens, Louis XIV s'écria d'un air moqueur : « Et moi aussi je veux avoir mes bastides! » Et il fit élever à l'entrée du port, sous l'invocation de saint Jean et de saint Nicolas, deux vastes forteresses, dont les canons étaient dirigés contre la ville, pour la maintenir dans l'obéissance et comprimer son esprit municipal. Le roi supprima le consulat, et le remplaça par deux échevins et un assesseur. L'asservissement de l'opulente république de Marseille fut la fin du système communal libre, puissant, de la vaste association des confréries.

Il n'est pas de ville où la peste, à différentes époques, ait fait plus de ravages qu'à Marseille; la plus mémorable, la plus terrible, la *grande peste*, se fit sentir en 1720; elle fut apportée par un vaisseau marseillais qui arrivait de Tripoli et de Chypre. Marseille fut alors en proie aux scènes les plus effroyables, et elle a conservé dans ses annales le nom de l'évêque de Belzunce et son dévouement sublime. On ne peut dire le zèle du prélat pour visiter les moribonds, calmer leur désespoir; il parcourait les rues à travers les cadavres; les pestiférés les plus hideux recevaient ses premiers secours; il vendit tous ses meubles, donna tout son argent; et lui, le saint évêque, resta toujours debout au milieu de la désolation générale : son courage ne le quitta jamais. La peste s'affaiblit vers la fin de septembre; mais la solitude la plus affreuse régnait dans la ville; près de la moitié des habitants avaient péri, les autres avaient pris la fuite. Ceux qui demeuraient dans la cité portaient des cannes d'une longueur de 8 à 10 pieds, vulgairement appelées *bâtons de Saint-Roch;* ils s'en servaient pour écarter les passants. Le 1er novembre, l'évêque de Belzunce, précédé de quelques prêtres, traversa la ville en costume épiscopal, la corde au cou, tenant une croix entre les bras; il se rendit sur une place publique où l'on avait dressé un autel. La multitude était prosternée; le prélat lui adressa une pieuse allocution; puis il célébra la messe au son de toutes les cloches, et publia un mandement sur l'établissement d'une fête annuelle qui se célèbre encore de nos jours. Deux ans plus tard, la peste éclata de nouveau à Marseille, mais avec un caractère moins violent. L'Europe entière était frappée d'une si grande terreur, que les relations commerciales ne furent entièrement libres que plus d'un an après; depuis cette époque, le régime sanitaire a été soumis à des règlements sévères, et quoique la contagion se soit montrée neuf fois au Lazaret, de 1741 à 1825, les précautions constantes qu'on a prises l'ont toujours étouffée.

Après un tel désastre, Marseille languit longtemps; elle portait de nouveau sa prospérité au plus haut degré, lorsque la révolution éclata; elle y prit part presque aussitôt que Paris même. Sous l'empire, Marseille se montra mécontente; son commerce languissait; elle ne reprit sa vieille importance qu'avec la restauration. Les réactions de 1815 forment la plus triste des pages de l'histoire de Marseille; il y avait là haine contre Napoléon et le despotisme impérial; les classes moyennes, ce peuple de marins agenouillés pendant la tempête devant l'image de la Vierge; la multitude flottante de Génois, de Catalans, tout cela prêtait une force brutale et fanatique aux projets des comités ardents. L'insurrection éclata le 25 juin. C'était un dimanche; la population oisive remplissait les églises. Tout à coup se répand le bruit du désastre de Waterloo; les masses exaspérées parcourent les rues, des corps francs arrivent des campagnes. Le général Verdier, qui commandait le département, effrayé de l'attitude menaçante du peuple, quitta Marseille dans la soirée à la tête de ses troupes, et fit sa retraite sur Toulon. Alors les réactions commencèrent. Le massacre dura toute la nuit et toute la journée du lendemain 26. On poursuivait les officiers en demi-solde, les soldats et tout ce que l'on soupçonnait appartenir à l'armée; on les égorgeait à coups de sabre et de baïonnette. Des réfugiés mamelucks, débris de la campagne d'Égypte, reçurent également la mort; leurs femmes, leurs enfants furent massacrés jusque dans le port où ces infortunés s'étaient précipités pour se dérober à la rage de leurs bourreaux. La plus élevée de ces victimes fut un homme d'instruction, d'esprit et d'honneur, une notabilité de Marseille, M. Anglès. Il avait été l'ami de Masséna, de Barras et de plusieurs sommités de la république et de l'empire. Quelque temps préfet militaire en Italie, il s'était retiré dans sa ville natale. Cet homme doux, inoffensif, fut percé de mille coups, traîné dans une écurie derrière sa propre maison, où on l'acheva à coups de sabre; sa mère pouvait entendre les cris de la victime.

Marseille présente la forme d'un fer à cheval, dont le creux est dessiné par le port; ce port est un des plus beaux de la Méditerranée, et celui qui offre aux navires le plus de sûreté. La nature presque seule en a fait les frais; c'est elle qui a creusé à cinq cents toises de profondeur ce magnifique bassin de forme ovale où douze cents bâtiments peuvent trouver place. L'entrée du port est resserrée entre deux rochers; deux forts, celui de Saint-Jean et celui de Saint-Nicolas, construits sur ces rochers, en défendaient l'entrée; la grande tour carrée du fort Saint-Jean date du roi René. Ces deux forteresses sont à demi ruinées, et servent de logement à une partie des troupes de la garnison. A une lieue du port de Marseille, on voit trois îles, ou plutôt trois rochers que la Providence semble avoir placés là tout exprès pour offrir à Marseille des lieux où les précautions sanitaires pussent se mettre en

pratique d'une manière vraiment utile. L'île d'If, la plus petite, est la première qui se présente. Les rochers qui environnent l'île d'If (*Hypœa* ou *Hypeata*, *Iffi* ou *Taxi insula*) sont escarpés et élevés d'environ 50 pieds au-dessus de la surface de la mer; la longueur de ces rochers est de 140 toises; leur largeur, de 55. Le fort qui les défend passe pour un des meilleurs de la Méditerranée; François Ier le fit bâtir en 1529; il consiste en un donjon de forme carrée, flanqué de quatre tours; le pourtour de l'île est fortifié d'angles rentrants et saillants conformes à la disposition du rocher, et formant une seconde enveloppe; ce lieu n'était auparavant qu'une place semée d'ifs. L'accès de ce fort est presque impraticable; même dans le calme il est battu par la mer. Le nom du château d'If était autrefois formidable comme ceux de Pierre-Encise, Vincennes, et des autres prisons d'Etat. Plusieurs prisonniers célèbres y ont été renfermés; le dernier que l'on cite est le comte de Mirabeau.

Le fort du château d'If garde et protége l'espace compris entre l'île de Ratoneau à droite, et celle de Pomègue à gauche, espace dans lequel on a construit en 1823 le port Dieudonné. Vers le milieu de l'île Ratoneau, et sur le point culminant, est un château entouré de quelques fortifications. C'est là que vers l'année 1765 un caporal, nommé Francœur, se déclara roi de Ratoneau; déjà il avait donné quelques marques de démence, mais on le croyait entièrement guéri, et ses camarades vivaient avec lui sans défiance. Un jour il était de garde à la porte du donjon; pendant que la troupe, sortie de la forteresse, cherchait des provisions sur le bord de la mer, Francœur abaisse le pont-levis, charge les canons, et commence à tirer sur ses camarades répandus dans l'île; ce n'est qu'avec peine que ceux-ci purent s'échapper à l'aide d'un bateau : « Maître de l'île, dit un écrivain moderne, M. Fabre, Francœur se persuada facilement qu'il en était le souverain absolu. Par le fait, il ne dominait que sur des troupeaux de chèvres; il disposait de leur vie au gré de son appétit. N'ayant aucune ressource pour se procurer du pain et du vin, son imagination lui en fournit une assurée; ce fut de rançonner les navires qui passaient à la hauteur de Ratoneau. Francœur remplissait seul toutes les fonctions militaires; la nuit, un fanal à la main, il allait reconnaître les postes. Du château d'If et de Pomègue on s'aperçut que le roi de Ratoneau faisait de fréquentes sorties; cette circonstance détermina le gouverneur de Provence à donner ordre à une compagnie d'aller le prendre. Les soldats partirent dans la nuit du 3 au 4 novembre, ils parvinrent à se glisser sous les remparts du donjon. Francœur vient faire sa ronde ordinaire, il abat le pont-levis; à peine est-il dehors qu'on l'entoure : « Braves gens, s'écria-t-il, c'est bien, ce sont les droits du combat. Le roi de France est plus puissant que moi, il a de bonnes troupes; je me rends avec les honneurs de la guerre; je demande seulement mon havresac et ma pipe. » Le lendemain Francœur traversa la ville en véritable triomphateur; on lui assigna pour palais l'hôpital des fous; plus tard il fut envoyé aux Invalides.

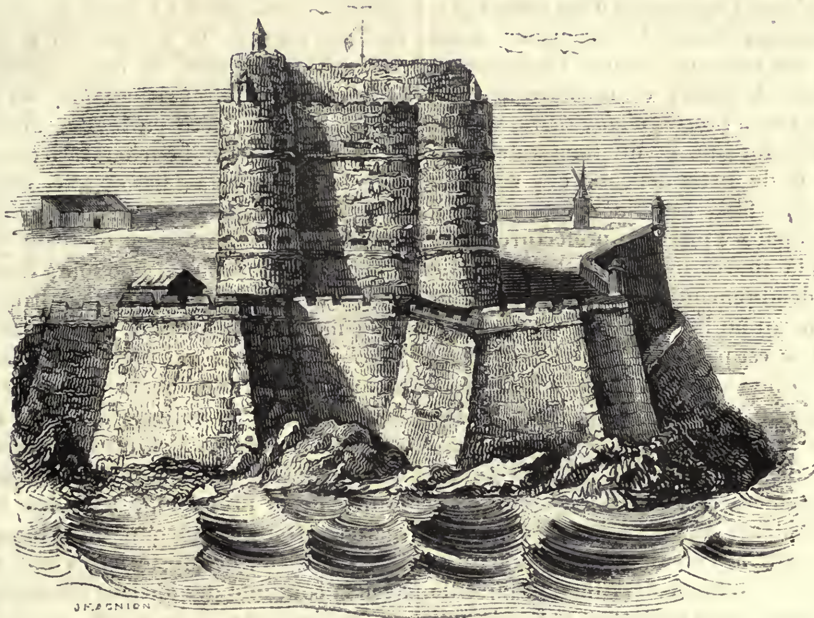
Un mont sacré s'élève au-dessus de Marseille; il domine la mer. Riante et couronnée des bluets de la dernière moisson, la Vierge; amie des matelots, y réside dans un temple modeste. Vierge miséricordieuse, elle a choisi ce promontoire pour être mieux aperçue des vaisseaux en péril. C'est Notre-Dame-de-la-Garde. La chapelle fut bâtie par un moine du nom de Pierre, à qui la colline fut cédée par Guillaume, abbé de Saint-Victor; cette colline, aujourd'hui si aride, où à peine quelques plantes aromatiques se montrent, était autrefois totalement boisée; là commençait une forêt qui avait plusieurs lieues d'étendue, *forêt sacrée*, dont Lucain a fait une si pompeuse description. Chaque année, à l'époque de la Fête-Dieu, la statue de la Vierge de la Garde est descendue dans la ville en grande solennité; la chapelle où elle réside est en vénération parmi le peuple marseillais; c'est en quelque sorte un lieu de pèlerinage, et durant les fêtes de la Pentecôte, les habitants s'y portent en foule; tous viennent déposer leur offrande aux pieds de la Mère du Christ; aussi l'église est-elle tapissée d'*ex voto*, et enrichie d'une multitude de présents. Le fort de Notre-Dame-de-la-Garde date du règne de François Ier; ce fort est peu de chose, mais ce qui le rend digne des étrangers, c'est le point de vue dont on y jouit sur la ville tout entière, la rade, les îles, les bastides marseillaises et le superbe amphithéâtre qui les enclôt. On connaît les railleries de Chapelle et Bachaumont sur cette forteresse de Notre-Dame-de-la-Garde : « Nous grimpâmes plus d'une heure avant d'arriver à l'extrémité de la montagne, écrivaient-ils, et l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante masure, prête à tomber au premier coup de vent :

C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château. »

Marseille, ville si antique, ne possède presque plus rien d'antique; les incendies, les siéges, les dévastations volontaires ont nivelé le sol où s'élevaient tant de beaux édifices. Cependant cette fatalité qui a poursuivi les anciens monuments, en a respecté un, remarquable par son étendue et sa belle construction. Les auteurs anciens l'ont désigné sous le nom de *Caves de Saint-Sauveur*, parce qu'il était dans les souterrains de l'abbaye de ce nom. Placé autrefois dans l'enceinte d'un couvent de femmes, il était inaccessible aux curieux; depuis que les événements en ont permis l'abord, une incompréhensible destinée l'a fait négliger aux voyageurs, et les habitants eux-mêmes ont oublié qu'ils possédaient au milieu d'eux un édifice du plus grand intérêt. Sous la masse des bâtiments qui composaient l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur, située sur la place de Linche, dans une position souterraine par rapport à la place, mais au niveau des rues inférieures en descendant vers le port, se trouvent ces caves fameuses : elles consistent en sept salles, toutes égales et parallèles, enveloppées de trois côtés par une galerie plus étroite et moins élevée. On ne peut douter que cet édifice n'ait été une caserne romaine; sa ressemblance est frappante avec celles que l'on

connaît en divers lieux. Si on le compare particulièrement avec le quartier des soldats de la *Villa-Adriana*, on y retrouve absolument les mêmes dispositions; la forme des salles, leur indépendance réciproque, l'exposition au midi, et enfin le soin de les garantir des influences du nord par un vide ménagé de ce côté; tout est pareil de part et d'autre. — On a regardé la porte de la Joliette comme un monument romain; l'excessive dégradation de toutes ses parties porterait bien à lui donner une haute antiquité; mais d'une part elle a un attique évidemment moderne, et cet attique n'est pas mieux conservé que la partie inférieure; d'un autre côté, les preuves se montrent à chaque pas de la rapidité avec laquelle l'air marin corrode et détruit la pierre dont cette porte est bâtie. La belle forme de la porte de la Joliette ne permet pas de la supposer plus ancienne que le règne de François Ier; nous la rapportons à ce prince. Trois siècles d'antiquité et son exposition au souffle du mistral chargé d'humidité saline des vagues, suffisent pour rendre compte de son état de dégradation.

L'ancien monastère de Saint-Victor, célèbre parmi les abbayes des Gaules, est un des édifices que l'on doit le plus regretter, soit à cause de son étendue et de son importance, soit par rapport aux nombreux monuments de divers âges dont il était enrichi. L'origine de ce monastère remonte aux premiers temps du christianisme en France; il fut fondé au commencement du ve siècle, par l'abbé Cassien, sur la



(Château d'If.)

grotte où avaient été déposées les reliques de saint Victor, et qui forme aujourd'hui la chapelle souterraine. Dans le principe, l'abbaye renfermait plusieurs espèces de moines. Les uns, nommés *monachi ad succurrendum*, étaient de nobles hommes frappés de quelque maladie dangereuse dont ils n'espéraient pas la guérison; ils se revêtaient du sac de la pénitence, imploraient les secours spirituels de la communauté, et se soumettaient à l'adoption de la discipline monastique, dans le cas où ils recouvreraient la santé. D'autres étaient appelés *anachorètes*. Brisant tous les liens qui les attachaient au monde, se condamnant à la plus étroite solitude, ils s'enfermaient pour le reste de leurs jours dans une cellule, à côté de laquelle étaient un petit jardin et une chapelle. A leur entrée, on apposait le sceau de l'abbé sur la porte de cette cellule, et on ne l'ouvrait que lorsque le reclus était malade. Plus tard, cette austérité des règles fut loin d'être suivie; les abbés de Saint-Victor acquirent d'immenses richesses, et devinrent de véritables souverains; ils luttèrent de puissance avec les évêques et les vicomtes de Marseille. L'abbaye eut des propriétés très-étendues; le pape Benoît IX les rendit inviolables par un bref ainsi conçu: « Si quelque téméraire, fût-il empereur, roi, duc, marquis, comte ou vicomte, archevêque ou évêque, ou de quelque autre rang, voulait s'approprier les biens dont cette abbaye est aujourd'hui en possession, ou qu'on lui donnera dans la suite pour l'amour de Dieu, qu'il soit frappé d'anathème; que, maudit dans ses désirs, dans son pouvoir, dans ses pensées, il soit effacé du livre de vie et boive au calice de la colère de Dieu, et qu'il serve d'aliment aux flammes éternelles, et qu'il endure ce supplice pendant les siècles des siècles, à moins, que touché d'un sincère repentir, il ne s'efforce de réparer le mal qu'il aura fait. »

Le premier établissement de Cassien était une chapelle entourée des cellules nécessaires aux cénobites; il y joignit ensuite deux petites salles qui furent consacrées en 440 par le pape saint Léon. Les Goths et les Sarrasins détruisirent l'abbaye; elle fut rebâtie avec les libéralités de Guillaume Ier, vicomte de Marseille, et de l'évêque Honoré, son frère. L'église n'a

été terminée qu'en 1279. Urbain V, ancien abbé de Saint-Victor, fit revêtir l'ancien mur de pierres de taille, y ajouta les hautes tours qui naguère étaient debout. Les tours donnaient à l'édifice religieux l'aspect d'une formidable forteresse; l'une d'elles, servant aujourd'hui de clocher, a été conservée ; il y a peu d'années qu'il y avait encore sur pied la partie extérieure de la plupart des autres; rien n'était plus pittoresque que l'ensemble de l'église et de ces tours ouvertes. Elles sont rasées maintenant; il ne reste du vieil édifice que le mur oriental, mélange bizarre du caractère robuste de l'ancien bâtiment, et de la mesquinerie des constructions modernes.

Marseille se divise en deux parties bien distinctes: la vieille ville et la ville neuve ; l'une vieille et laide en effet, sale et triste, aux rues étroites, tortueuses ; l'autre large et bien percée, ornée de belles constructions, de vastes places, de gracieuses promenades. L'hôtel de la préfecture se trouve dans ce dernier quartier ; c'était l'habitation d'un simple particulier, de M. Georges Roux. Ce négociant, assez riche pour armer des vaisseaux contre l'Angleterre, et dont le manifeste de guerre commençait par ces mots : *Georges de Corse à Georges d'Angleterre*, voulut un hôtel digne de sa fortune et du rang qu'elle lui avait acquis ; il y fit de fortes dépenses et y vécut en grand seigneur. En 1805, la ville acheta cet hôtel et ses dépendances pour y placer la préfecture; cette acquisition a été la source de dépenses très-considérables, vu le délabrement de l'édifice; avec ce qu'il a coûté on aurait pu bâtir un hôtel plus commode; cependant on est parvenu à le rendre digne de sa destination. Une vaste cour, avec ailes en terrasse, donne entrée au principal corps de logis, auquel on monte par un large perron de quinze marches. Marseille a déboursé près de 600,000 francs pour fixer définitivement et sans contestation dans son enceinte la résidence du préfet des Bouches-du-Rhône, que réclamait la ville d'Aix, ancienne capitale de la Provence. — L'hôtel-de-ville de Marseille est un assez beau monument moderne; sa façade, qui donne sur un des quais, est ornée de bas-reliefs et de sculptures ; on y remarque l'écusson des armes de France, de la main de Puget, malheureusement modifié par des artistes qui étaient loin d'égaler ce grand génie. Une longue inscription latine, en l'honneur de la cité, décore cette façade. L'hôtel-de-ville se compose de deux parties séparées par une rue, et communiquant par une galerie placée à la hauteur du premier étage; la vaste salle de la Bourse occupe le rez-de-chaussée.

L'église cathédrale de Marseille, Notre-Dame-de-la-Major, se trouve dans la vieille ville. Cette métropole, élevée sur l'emplacement du célèbre temple de Diane, jadis renfermé dans la citadelle, a été plusieurs fois reconstruite. Le monument, tel qu'il est aujourd'hui, n'a rien de remarquable; il appartient au moyen âge. — La flèche des Accoules est, par sa forme gigantesque, une des plus belles ruines de Marseille antique; c'était le clocher d'une église gothique, bâtie sur les débris d'un temple dédié à Apollon, s'il faut en croire la tradition qui paraît assez vraisemblable. Cette tour de forme carrée, surmontée d'une flèche élégante que termine une croix, sert aujourd'hui d'horloge à la cité, et l'on entend au loin le bourdonnement de sa grosse cloche.

Les processions, cette antique coutume du christianisme, se font à Marseille avec une grande pompe, une noble majesté religieuse. C'est un bien beau spectacle que ces processions de la Fête-Dieu aux flambeaux ; la jeune fille, toute rayonnante de candeur, soupire les cantiques divins ; toute la population, groupée autour de la bannière sainte, est dans un nuage d'encens. A une époque très-reculée, la procession principale du jour de la Fête-Dieu était ouverte par une troupe de diables qui traînaient des chaînes. C'étaient des hommes en caleçons noirs, le corps barbouillé de suie, et la tête couverte d'un grand masque armé de cornes. Ces diables n'ont été supprimés qu'à la fin du XVII[e] siècle. Un autre usage, peut-être plus ancien, s'est perpétué jusqu'à nos jours : c'est celui du bœuf. Des bouchers de la ville, qui de père en fils sont chargés de cette cérémonie, choisissent un bœuf de forte taille; ils dorent ses cornes, lui mettent sur la tête une espèce de bouclier composé de fleurs entrelacées ; ils couvrent son dos d'un riche tapis, sur lequel est assis un jeune enfant vêtu en lévite, orné de rubans et de fleurs. Quatre bouchers l'accompagnent; leur vêtement consiste en bas de soie blancs et souliers à boucles, une robe en damas de différentes couleurs, attachée à la ceinture et tombant jusqu'au genou seulement ; une ceinture de soie à franges et crépines d'or, une chemise bariolée de rubans ; enfin un chapeau monté à l'ancienne, bordé d'or avec plumes. Dans la semaine qui précède la Fête-Dieu, ce cortége, suivi de tambourins, parcourt les rues; les bouchers font la collecte de porte en porte, et le produit est destiné à couvrir la dépense. Le jour de la Fête-Dieu, le bœuf et ce cortége sont placés au milieu de la procession, avec les corporations de métiers. On a beaucoup disserté sur ce bœuf de la Fête-Dieu ; des historiens y ont vu un rapport avec la coutume des anciens Marseillais de dévouer un malheureux à la mort, après l'avoir chargé, comme le bouc émissaire des Juifs, de toutes les iniquités du peuple. Cette opinion a été contredite. Le taureau figure dans toutes les médailles de Marseille; les Marseillais l'offraient en sacrifice à Diane. Il est probable que le cortége du bœuf de la Fête-Dieu n'est autre chose que la représentation des anciens sacrifices. Dire comment cette coutume s'est conservée, pourquoi elle a été placée à la Fête-Dieu plutôt qu'à toute autre époque de l'année, c'est ce que l'on ne peut historiquement expliquer. Il suffit de faire remarquer que le costume des bouchers qui accompagnent le bœuf rappelle assez celui des sacrificateurs, lesquels portaient la robe courte; la victime était ornée de bandelettes, de guirlandes de fleurs; ses cornes étaient dorées, ce qui se pratique encore à l'égard du bœuf; enfin, dans les occasions solennelles, on distribuait au peuple la chair crue, ainsi que cela se faisait à Marseille avant la révolution.

Le mistral, vent furieux du nord-ouest, se fait souvent sentir à Marseille et dans les environs; on le voit déraciner les plus gros arbres, dessécher la verdure, et ramener l'hiver au milieu du printemps. Ce vent, et les débordements de la Durance, rappel-

lent le proverbe suivant : *trois fléaux en Provence, le parlement, le mistral et la Durance.* Toutefois ces deux derniers fléaux ont aussi leurs avantages ; les débordements de la Durance fertilisent les plaines qu'ils ont couvertes ; le mistral purifie l'air que les grandes chaleurs et les vapeurs fétides du port de Marseille pourraient rendre dangereux. Les anciens Marseillais avaient pour le mistral un grand respect ; Sénèque dit qu'ils lui doivent la sénérité du ciel sous lequel ils vivent. Auguste, pendant son séjour dans les Gaules, lui éleva un temple. On a remarqué qu'en 1769 et 1770 le mistral avait duré quatorze mois de suite.

Nous terminerons ici cet article sur Marseille ; nous l'avons rendu complet autant que possible dans les limites restreintes qui nous sont imposées. Pour bien faire connaître dans son ensemble cette magnifique cité, une des plus importantes de la France, la plus importante peut-être après Paris, il faudrait plusieurs volumes. Parlerons-nous de l'immense développement de son commerce, de la prodigieuse activité de son port ? Ce sont là de ces choses que la France, l'Europe, le monde entier savent aussi bien que nous ; les navires qui sortent du port de Marseille sillonnent toutes les mers, fréquentent les contrées les plus lointaines. La conquête d'Alger est venue encore accroître cette merveilleuse prospérité ; mais il reste ici beaucoup à désirer : un pouvoir véritablement fort, puissant, national, devrait rassurer les intérêts, et établir sur des bases solides la naissante colonie africaine en face de la vieille colonie des Phocéens.

A. Mazuy.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

L'auteur de *Paul et Virginie*, dont le nom est si populaire, survécut aux grands écrivains du XVIIIe siècle, comme pour servir de lien entre la littérature de l'ancienne France et celle de la France nouvelle. Dans sa conduite comme dans ses ouvrages, il sembla prendre à tâche d'être un second Rousseau ; mais cette tentative a mieux réussi à l'écrivain qu'à l'homme : rivalité d'imagination et de talents, hypocrisie de sentiments et de mœurs.

La première moitié de sa vie est, pour ainsi dire, un long vagabondage ; et il ne montre de constance que pour le changement. Après avoir servi à Dusseldorf sous le comte de Saint-Germain, il courut à Saint-Pétersbourg, où Catherine II attirait des Français pour donner de l'éclat à son règne. Il songeait à quitter la Russie, quand on le chargea d'organiser un système de défense militaire dans la Finlande. Le voilà transformé, à vingt-cinq ans, en Vauban et en Cohorn, et d'éclatantes faveurs allaient récompenser son zèle lorsqu'un motif généreux les lui fit dédaigner.

Il part pour s'associer aux Polonais qui défendaient leur indépendance.

Une résolution si soudaine fait présager quelques actions d'éclat, quelques grands services ; loin de là, une intrigue scandaleuse, romanesque, avec une princesse polonaise, des promenades successives dans toutes les parties de l'Allemagne, de puériles chicanes d'ambition dans les armées de Frédéric le Grand, le ramenèrent dans sa patrie à l'âge de trente ans, aussi pauvre qu'à son départ.

Après de longues sollicitations qui aboutirent enfin à un brevet d'ingénieur pour l'Ile-de-France, voilà Bernardin transporté dans cette contrée, dont il devait rendre toutes les localités si familières à notre imagination. Les admirateurs du plus naïf et du plus attendrissant des romans modernes se figurent peut-être le futur philanthrope consacrant tous ses loisirs à interroger, à secourir les malheureux esclaves, à intercéder pour eux, à recueillir dès lors tous les traits de ce plaidoyer en action, dont l'éloquence est si persuasive en faveur de la cause des nègres ; il faut, pour se détromper, l'entendre raconter lui-même, avec une simplicité inhumaine, que dans un voyage à pied qu'il fit autour de l'île, accompagné de deux esclaves, « il partagea sa cargaison en quatre paniers, deux de soixante livres et deux de quarante, et les fit attacher au bout de deux forts roseaux. *Côte* se chargea du poids le plus fort ; *Duval* prit l'autre. Pour lui, il était en veste, et il portait un fusil à deux coups. » Et dirons-nous pourquoi l'un de ces esclaves s'appelait *Duval?*... C'était en souvenir de la reconnaissance de Bernardin pour les services qu'il avait reçus à Saint-Pétersbourg du Genevois Duval, son ami : touchante illusion de sensibilité !... Eh bien ! le représentant d'un ami si cher, Duval l'esclave se fait au pied une blessure grave, et Bernardin, que rien ne presse, ne s'arrête pas pour le soigner. *La plaie de Duval saignait continuellement*, et Bernardin poursuivait sa route toujours leste et son fusil sur le dos. Exécrable calomnie ! s'écrierait-on, si ce récit nous était transmis par un autre ; mais c'est lui, c'est Bernardin qui le fait, et qui ne soupçonne pas même en le faisant la tache ineffaçable qu'il imprime à son caractère. Après cela un homme est à jamais jugé.

Il revint en 1771 en France, comme de toutes ses expéditions, sans argent, sans considération, avec des années de plus, mais non plus de sagesse et d'expérience dans l'art de pratiquer les hommes.

Des pertes imprévues ayant comblé la mesure de son malheur, il s'isola dans les quartiers les plus retirés, et travailla sans relâche aux *Etudes de la nature.* Ce ne fut qu'à grande peine qu'il trouva un imprimeur pour ce chef-d'œuvre.

Enfin l'ouvrage de Bernardin parut en 1784, et le succès fut immense ; dès lors, sa place fut marquée au premier rang des écrivains de son siècle. Il s'y affermit encore quatre ans plus tard par la publication de *Paul et Virginie*, dont la vogue aurait été sans exemple s'il était vrai qu'on en eût, dans la même année, répandu cinquante contrefaçons.

Il occupait, en 1792, la place d'intendant du Jardin des Plantes, et exerçait la place de professeur à l'École normale, lorsque la suppression de cette école et une banqueroute vinrent ébranler sa fortune à laquelle il tenait tant. Ce fut alors qu'il proposa un projet de souscription pour les *Harmonies de la nature*, qui n'étaient pas encore achevées. Il paraît que pour réparer ses pertes il eut recours à des moyens moins honorables, et qu'il fit le métier de

mendiant dans sa vieillesse, après avoir fait dans sa jeunesse celui d'aventurier.

En voici un curieux témoignage par la bouche de Napoléon : « A mon retour de l'armée d'Italie, dit-il, » Bernardin vint me trouver et me parla presque » aussitôt de ses misères ; moi qui, dans mes premiè- » res années, n'avais rêvé que *Paul et Virginie*, flatté » d'ailleurs d'une confiance que je croyais exclusive, » et que j'attribuais à une grande célébrité, je m'em- » pressai de lui rendre sa visite, et laissai, sur un » coin de sa cheminée, sans qu'on pût s'en aper- » cevoir, un petit rouleau de vingt-cinq louis; mais » quelle fut ma honte quand je vis chacun rire de » la délicatesse que j'y avais mise, et qu'on m'ap- » prit que de pareilles formes étaient inutiles avec » M. Bernardin, qui faisait métier de demander à » tout venant et de recevoir de toutes mains! je lui » ai toujours conservé un peu de rancune de m'avoir » mystifié. Il n'en a pas été de même de toute ma » famille; Joseph lui faisait une forte pension, et » Louis lui donnait sans cesse. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Ce cadre ne nous permet pas de caractériser ici chacun des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre ; ils sont d'ailleurs dans les mains de tout le monde et n'en sortiront pas. Enthousiastes de ce beau talent, qui produit l'illusion de tant de vertus, nous avons regretté de ne pouvoir, comme Bernardin lui-même l'avait tenté, couvrir du manteau de la philosophie la nudité de son égoïsme. En voici une dernière preuve caractéristique : dans sa vieillesse il épousa successivement deux jeunes demoiselles. Cependant les beaux cheveux blancs qui ombrageaient le front illustre de l'auteur des *Harmonies de la nature* auraient dû l'avertir de ne pas méconnaître la plus douce de toutes les harmonies.

Bernardin de Saint-Pierre est mort le 21 janvier 1814. P. D.



Cette gravure, tirée de la magnifique édition de *Paul et Virginie*, publiée par M. L. Curmer (*Voir l'annonce*), représente une visite du gouverneur à madame de La Tour.

« Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leur vieux domestique. Il n'y a, dit-il, ici que des meubles de bois, mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or. Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme. » M. de La Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié. »

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.— Presse mécanique.

GRÈCE. — CORINTHE.



(Une Vue de Corinthe.)

La fondation de Corinthe remonte à l'arrivée dans la Grèce des dynasties des dieux qui succédèrent aux Pélasges. Ephyre, fille de l'Océan, avait entouré l'Acropole de remparts, et Corinthus, qui descendait du soleil par Marathon, fils d'Epopie, issu d'Aloœus, lui avait donné son nom. Telle était l'origine de cette ville, si puissante par ses richesses et ses colonies. Elle fut renversée de fond en comble par les Romains, commandés par Mummius, qui vendit ses habitants à l'encan. Tous les naturels du pays avaient disparu, quand Pausanias visita Corinthe, car Auguste, qui la restaura à cause de l'avantage de sa position, y avait établi une colonie de vétérans et d'affranchis. Cependant, malgré ses désastres, sa splendeur surpassait encore celle de toutes les autres places de la presqu'île. C'est à ce terme que s'arrête la dernière période de son importance, car, depuis le IIe siècle, les écrivains qui parlent de Corinthe n'en font plus mention que pour raconter les désastres qu'elle éprouva. Située sur le chemin de tous les conquérants, on la voit pillée en 261 par les Hérules, qui saccagèrent Argos et Sparte. En 395, elle éprouva la fureur des hordes d'Alaric, et Stilicon, en délivrant la province des Barbares, lui porta un coup fatal. Exposée aux incursions des Scytho-Slaves, elle avait été délivrée de leur joug, quand elle fut cédée, après la prise de Constantinople, aux Vénitiens, qui y soutinrent des siéges contre Roger, premier roi de Sicile, et Jacques d'Avannes, lieutenant du marquis de Boniface.

Après tant de révolutions, il n'est pas étonnant qu'on se demande où est Corinthe, quand on est déjà au milieu des quelques maisons qui la composent.

Le point qui le premier attire les regards, est l'Acropole, où malheureusement il n'est pas permis aux étrangers d'entrer. Son élévation, que Strabon estime à trois stades et demie de hauteur perpendiculaire, est enveloppée, au couronnement, d'un rempart bastionné et crénelé, circonscrit par une enceinte beaucoup plus ancienne, formée d'assises de maçonnerie pélasgique. Le chemin qui conduit à la forteresse, dans une étendue sinueuse d'un très-grand développement, peut être battu dans tous ses détours par l'artillerie de l'Acropole. C'est dans l'intérieur que se trouve la fontaine *Pirène,* aujourd'hui *Source du Dragon.* Plusieurs temples étaient sur le bord de ce chemin. Quelques pins et des cyprès épars à la base occidentale de l'Acro-Corinthe, paraissent rappeler le souvenir du bois Cranaé, consacré à Bellérophon et à Vénus Mélanie (la brune), qui y avait un temple dont les colonnes ornent maintenant une mosquée. C'est encore de ce côté qu'on montrait le tombeau de Laïs, qui, voyant fuir les amours et les amants, inconsolable de la perte de ses charmes et de son abandon, dédia, au déclin de l'âge, son miroir à *Vénus toujours belle.*

A peu de distance au nord-ouest est un grand temple d'ordre dorique, qu'on dit être celui du so-

leil, sans apporter aucune preuve pour justifier ce titre. Les restes de cet édifice se composent encore de sept colonnes cannelées, d'ordre dorique, avec une partie de leurs architraves, et elles doivent être de la plus haute antiquité, puisqu'il leur manque presque la moitié de la hauteur, pour être dans la proportion requise avec leur diamètre. Cet ouvrage lourd, et pour cela même regardé comme antérieur au beau siècle de l'architecture, dut être très-soigné, si on en juge par quelques détails d'ornement, et d'après le stuc qui donnait à son péristyle l'apparence du marbre. A quelques pas est un caveau funéraire creusé dans le roc. Près de la porte Ténée on remarque les soubassements de deux grands édifices. Prenant le chemin de Sycione, on arrive à un ravin creusé par les eaux des torrents qui se rendent au Léché; là, est un puits peu profond et d'une eau excellente, qu'on dit être la fontaine à laquelle Glaucé donna son nom, en s'y précipitant pour se dérober aux enchantements de Médée. Une tradition populaire attribue deux tombeaux voisins aux enfants de Médée. A environ 200 toises au nord, on reconnaît les assises de la Cella d'un édifice qui présente une base de 260 pieds de longueur. On aperçoit encore quelques tambours en pierre *parique*, du diamètre de 6 pieds, qui formèrent des colonnes cannelées, autrefois enduites de stuc; c'était le temple de Minerve Chalinitis. A un temple attenant, qui dut être celui de Jupiter *Coryphée*, on voit les bases de plusieurs autres colonnes de 3 pieds et demi de diamètre. Enfin, non loin de là, des pans de murs en briques font deviner l'emplacement du théâtre. Il est plus difficile de se rendre compte d'une citerne profonde, recouverte d'un plancher, formé de colonnes placées comme des solives serrées les unes près des autres.

150 toises au nord-est du théâtre, on a trouvé une grande quantité de colonnes qui marquent l'emplacement du gymnase, qui dut être un édifice considérable. Il était à peu de distance de la fontaine de Lerne, dont l'aspect présente, quoique en petit, quelque analogie avec la fontaine de Vaucluse.

La topographie de Corinthe est tracée avec une telle précision par Strabon, et ses monuments sont si bien décrits par Pausanias, que c'est de toutes les villes de la Grèce, la plus facile à revivifier par des études archéologiques.

La moderne Corinthe, que les Grecs appellent Cortho, se compose de trois cent soixante dix-sept maisons, disséminées par groupes au milieu des champs labourés, et sur le chemin qui conduit à la citadelle. Les intervalles sont remplis et à de grandes distances par les minarets des mosquées, qui s'élèvent comme des obélisques, entourés de cyprès, emblème du deuil général de la florissante Corinthe. Un silence effrayant règne dans les places publiques, au port, dans les cirques; et ce tableau de désolation ne change qu'au printemps, avec le réveil accoutumé de la nature. La ville, divisée par des champs couverts de moissons, présente alors l'aspect de plusieurs grosses fermes entourées de leurs métairies. Mais c'est le seul moment de vie de cette terre peu fertile; dès que la récolte est finie, le terrain, que le soleil dessèche, n'offre plus qu'une triste aridité, dont la monotonie est à peine variée par des bosquets clair-semés d'orangers et de citronniers qui ornent les jardins de quelques particuliers. E. Breton.

LE CABARET DE LA CHAPELLE S.-DENIS.

1643.

La porte de l'antique collége de Sainte-Barbe venait de s'ouvrir, non pour un des pauvres écoliers que la charité de quelques grands seigneurs et les bienfaits d'un pieux évêque de Nevers y entretenaient, ni pour un des maîtres attachés à cet établissement; celui qui en sortait était un ancien officier qui, jeune encore, avait quitté le service après avoir fait deux campagnes à l'armée de Flandre, et avait demandé au collége de Sainte-Barbe la solitude et le silence nécessaires à des études sérieuses, à de savantes investigations au milieu des vieilles chartes et des poudreuses chroniques. Quoiqu'à peine âgé de trente ans, il paraissait déjà toucher à la vieillesse; son extérieur, plus que négligé, le désordre de ses vêtements, auxquels la vétusté donnait presque l'apparence des haillons d'un mendiant, ses joues creuses, et qui semblaient accuser de longs jeûnes ou de cruelles privations, tout aurait pu donner à penser que cet homme faisait une excursion hors de l'enceinte du collége pour lever des tributs sur la pitié publique.

Cependant il était loin d'avoir l'allure et la démarche qui préviennent ou sollicitent l'intérêt et l'attention des passants: son chapeau, dont les rebords étaient brisés ou déchirés en plusieurs endroits, était sur sa tête et non à sa main, suivant l'usage immémorial du pauvre qui demande l'aumône; il marchait d'un pas rapide, et descendait la rue de la Harpe avec une telle précipitation, qu'il faillit rouler sous les roues d'une énorme charrette contre laquelle il se heurta avec violence. Mais il en fut quitte pour quelques taches de boue qui salirent son habit, et il n'y prit pas garde; l'hôte fugitif du collége de Sainte-Barbe était si préoccupé, qu'il ne s'aperçut même pas d'une pluie ou d'une ondée terrible, dont les flots obligèrent les passants à chercher un refuge momentané sous les portes cochères, dans les allées ou dans les boutiques.

Poursuivant ainsi son chemin, droit devant lui, et sans s'arrêter un seul instant, il traversa successivement la rue Saint-Denis, puis la rue du faubourg de ce nom, et se trouva enfin hors de la ville. Alors il ralentit sa course, comme pour reprendre haleine; puis ôtant son chapeau et essuyant la sueur qui inondait son front et son visage, il s'achemina lentement vers le petit village de la Chapelle, qui alors était éloigné de la ville de près d'une demi-lieue. Il y avait déjà, à cette époque, dans cet endroit, de nombreux cabarets où les gens du peuple se donnaient rendez-vous le dimanche; mais, pendant la semaine, les cabarets recevaient souvent des hôtes distingués, des gentilshommes, des magistrats, des hommes de lettres qui venaient s'y dédommager de la contrainte des salons et de la réserve imposée par les lois d'une société polie.

C'était un des premiers jours du mois de juin 1643, que le pensionnaire de Sainte-Barbe était arrivé au village de la Chapelle, et les cabarets déserts annonçaient par leur silence que, ce jour-là, le peuple vaquait à ses travaux dans l'intérieur de la ville. Or, il y en avait un dont l'immense enseigne fixait l'attention et appelait les regards du passant; elle représentait un buveur tenant une bouteille d'une main et un gobelet de l'autre; ce tableau formait un singulier contraste avec les grossières peintures qu'on rencontrait dans les villages et même à Paris. Plus d'un élève de Poussin et de Philippe de Champaigne envia le talent qui avait tracé cette chaude et vigoureuse esquisse, avec une verve singulière et une vérité admirable d'expression. Ce buveur à la face rubiconde, enluminée par le vin, semblait inviter les passants à entrer dans le cabaret placé sous son patronage, c'était, pour ainsi dire, le gardien et le dieu du temple ouvert aux ivrognes. Cette enseigne, qui avait été peinte par un artiste habitué de l'endroit et ami du cabaretier, avait valu à ce dernier une grande vogue, l'avait mis en crédit auprès des peintres, des sculpteurs et des auteurs qui venaient faire de fréquentes libations chez le père Lefaucheur. Quelques membres de l'Académie française, entre autres l'avocat Patru et Conrart, *au silence prudent*, comme a dit Boileau, et Furetière qui se brouilla depuis avec l'Académie pour l'avoir prévenue dans la publication de son dictionnaire, connaissait fort bien l'enseigne du *Franc-Buveur;* ils avaient en grande estime et le père Lefaucheur et son vin; ils se rencontraient souvent dans son cabaret, y discutaient sur la littérature, sur la grammaire, sur l'orthographe, en vidant quelques bouteilles.

Or, la réputation du Franc-Buveur était parvenue jusqu'aux oreilles du pensionnaire de Sainte-Barbe, et il venait tout exprès à la Chapelle pour faire connaissance avec le père Lefaucheur. Il ne tarda pas à découvrir et à saluer l'enseigne; puis, il entra dans le cabaret. Le cabaretier était occupé à servir du vin à ses habitués qui avaient déjà la tête fort échauffée et faisaient grand bruit. Le nouveau venu avisa, au fond de la salle, une petite table inoccupée; pour aller s'y asseoir, il fut obligé de passer devant les buveurs qui, à sa vue, parurent étonnés de l'accoutrement misérable du pauvre diable. Ils le prirent pour un mendiant qui venait demander l'aumône, et déjà plusieurs d'entre eux fouillaient dans leurs poches pour en tirer quelques pièces de monnaie, quand le cabaretier, examinant à son tour le nouveau venu, alla droit à lui, et partageant la méprise des buveurs, lui demanda ce qu'il voulait: » Du vin, répondit-il, et du meilleur. »

Le père Lefaucheur recula de quelques pas, en entendant cette réponse qui ne causa pas moins de surprise aux gens placés devant les autres tables du cabaret: on se regardait, on chuchotait, et le cabaretier paraissait hésiter: « Du vin, donc, du vin! Est-ce que vous n'entendez pas le français, mon cher? ajouta le quidam.

— Mais, monsieur, mon vin ordinaire est fort bon, et, si vous voulez en goûter, je suis sûr que vous en serez satisfait.

— A la bonne heure, donnez-moi de votre vin ordinaire. »

Et le nouveau venu, tirant de sa poche des papiers, les étala sur la table, comme pour les mettre en ordre, en attendant le retour du cabaretier avec une bouteille de vin. Celui-ci ne bougeait pas, cependant il se retournait de temps en temps, et regardait, en souriant, les autres buveurs qu'il semblait consulter pour savoir s'il devait obtempérer au désir de sa nouvelle pratique, dont la mise, le ton et les manières étranges lui inspiraient de la défiance.

Alors une demande plus énergiquement formulée apprit au père Lefaucheur qu'il fallait ou refuser net et faire sortir l'homme singulier, ce qui, du reste, n'était ni poli ni convenable, ou lui apporter une bouteille de vin, comme s'il eût été en état de la payer. Le cabaretier prit bravement son parti et apporta la bouteille. « Bien, dit l'homme, bien, c'est fort heureux que vous vous soyez décidé à me servir. »

Cela dit, il se versa un verre de vin, en avala quelques gorgées pour procéder à l'épreuve de la dégustation, puis vida son verre. « Ma foi, père Lefaucheur, s'écria-t-il, en tendant la main au cabaretier, mes amis ne m'avaient pas trompé; votre vin, pour du vin ordinaire, est excellent; et je m'y connais, quoique je sois d'un pays à cidre...

— Vous êtes Normand, monsieur?

— Oui, et tout ce qu'il y a de plus Normand au monde, car je suis de Basse-Normandie. Un beau pays, ma foi, mais où malheureusement on ne boit que du cidre, et je ne l'aime pas, moi, le cidre. Vive le vin! et à votre santé! »

Le nouveau venu vida encore son verre, ce qui ne parut pas du tout faire plaisir au cabaretier, qui pressentit qu'au train dont ce buveur allait, il faudrait aventurer encore une nouvelle bouteille. Il ne se trompait pas, car celui-ci demanda encore du vin, afin, disait-il, de compléter sa provision de la journée. Le père Lefaucheur retourna, en murmurant, à sa cave, et apporta la bouteille demandée. « Bon, dit le buveur, maintenant apportez-moi une chandelle allumée.

— Une chandelle allumée! mais y pensez-vous, monsieur! nous sommes en plein jour, et, Dieu merci, cette salle est bien claire.

— N'importe, mon cher ami, n'importe! c'est mon habitude de travailler à la chandelle, le jour comme la nuit; j'ai des épreuves à corriger, et je les ai promises à mon libraire, pour demain matin...

— Vous êtes donc un auteur, monsieur?

— Hélas! mon cher Lefaucheur, pas encore tout à fait, car je n'ai encore rien publié, quoique j'aie beaucoup écrit. Mais, si Dieu et l'imprimeur le permettent, mon premier volume paraîtra avant la fin du mois. A votre santé, mon cher Lefaucheur. »

L'écrivain, qui venait de faire connaître sa profession vida un nouveau verre de vin, après cette déclaration au cabaretier, stupéfait, immobile de surprise. « Quoi! monsieur, vous êtes auteur, dit celui-ci à l'homme de lettres, et vous ne me le disiez pas! Mais savez-vous que je suis très-bien avec un grand nombre de vos confrères; de braves gens, ma foi, qui boivent sec et qui paient bien. J'ai l'honneur de recevoir souvent ici M. de Furetière, M. Patru, ce célèbre avocat.

— Ah! maître Patru? C'est mon intime ami.

— M. Patru est votre ami? Que diable ne le

disiez-vous donc plus tôt? Allons, monsieur, je ne veux pas que vous buviez de la piquette. Je vais vous aller chercher d'un petit mâcon vieux, dont j'ai encore une centaine de bouteilles au service des personnes distinguées, des auteurs mes bons amis.....

— Non, non, mon cher Lefaucheur, votre vin ordinaire me convient beaucoup. Gardez votre mâcon pour des confrères qui sont peut-être plus difficiles que moi.

— Non, non, il ne sera pas dit qu'un ami de M. Patru aura bu chez moi de la piquette... Je me croirais déshonoré.... »

Et voilà le cabaretier qui veut s'emparer de la bouteille qui contenait encore du vin; mais il éprouve une vive résistance de la part de l'auteur, qui cependant se voit forcé de céder. Le père Lefaucheur revint bientôt avec une bouteille de mâcon. « Ah! dit-il, celui-là du moins est digne d'un ami de M. Patru; j'espère que vous en serez content et que vous m'honorerez, monsieur, quelquefois de vos visites. Mais, puis-je, sans être trop indiscret, vous demander votre nom, afin que je remercie votre ami de l'honneur qu'il m'a procuré en vous indiquant ma maison. »

L'auteur regarda en souriant le cabaretier. « Mon nom, mon nom! ah! vous voulez le connaître, mais il n'est guère connu; il ne le sera peut-être jamais. Eh bien, je m'appelle Mézeray, historien-apprenti, reclus du collége de Sainte-Barbe, et ancien officier pointeur à l'armée de Flandre. Mais, je vous en prie, mon cher monsieur, apportez-moi donc ma chandelle; car il faut que je corrige mes épreuves.

— C'est bien sérieusement, monsieur, que vous en demandez...

— Certainement; je ne puis travailler sans cela; la nuit et le jour, il me faut une chandelle.

— Mais, dans un pareil lieu, au milieu du monde qui va et vient ici, vous serez exposé à être dérangé; si vous m'en croyez, vous passerez dans un petit cabinet particulier où vous serez plus à votre aise.

— A la bonne heure, répondit Mézeray, mais pourvu que cela ne vous dérange pas, car je serais désespéré de vous causer le moindre embarras, et je vous assure que je travaillerais tout aussi bien ici que dans la cellule de mon collége.

—Loin de me gêner, monsieur, vous me ferez grand plaisir; ainsi permettez-moi de vous conduire dans le cabinet que je vous destine. »

(La suite à un numéro prochain.)

FRANCE. — NARBONNE.

Narbonne, antique cité, a donné son nom à toute la contrée qui s'étend depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées, et particulièrement à celle qui se prolonge des rives du Rhône au pied de ces montagnes. Narbonne était le principal entrepôt de l'ancienne Gaule, et c'est par les relations que lui procurait son commerce que sont venues les premières notions sur le pays et l'état de l'île des Bretons (l'Angleterre). La situation de *Narbo* parut si favorable aux Romains, qu'ils y établirent une colonie; en effet, cette ville leur était de la plus grande utilité, à cause de son port, pour y rassembler les troupes qu'ils envoyaient en Espagne. Les habitants firent bon accueil aux Romains. L'an de Rome 636, Narbonne reçut le surnom de *Martius*, probablement à cause du culte qu'on y rendait au dieu Mars, ou du consul Martius qui avait commandé une armée dans la Gaule. On nomma aussi Narbonne *colonia Decumanorum*, parce que la légion qui s'y établit était la dixième. Auguste y tint l'assemblée générale de toute la Gaule. Ce fut sans doute alors que les habitants consacrèrent à ce prince les belles tables votives qu'on retrouva au milieu du XVIe siècle, dans les fondations des anciens murs. Ce fut aussi à cette époque qu'on fit une nouvelle distribution de la province; Narbonne devint le chef-lieu de la première Narbonnaise. Lorsque Galba marcha sur Rome contre Othon, Narbonne se déclara pour lui, et il y prit le titre de César. Sous le règne d'Antonin le Pieux, cette ville fut presque entièrement consumée par un affreux incendie, l'empereur fit rétablir à ses dépens les portiques, les thermes, les basiliques et les autres édifices qui avaient été la proie des flammes.

Narbonne demeura sous la domination romaine jusqu'au temps où elle fut prise par Ataulphe, roi des Wisigoths, qui y célébra ses noces avec Placidia, sœur de l'empereur Honorius; en 461, ces rois y bâtirent un palais et en firent la capitale de leurs États. Elle fut ensuite prise par les Bourguignons et par Childebert, roi de Paris, qui l'abandonna après l'avoir livrée au pillage. Les Sarrasins s'en emparèrent en 719; ils laissèrent aux habitants leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion et leurs lois. Les Sarrasins ne restèrent pas longtemps paisibles possesseurs de leurs conquêtes. En 750 un mouvement se manifesta parmi les chrétiens, pour s'affranchir du joug des infidèles. Pépin fit attaquer par les Francs les Musulmans de Narbonne. Ses soldats parurent pour la première fois, en 752, devant cette ville; leurs attaques, interrompues par les expéditions de Pépin en Lombardie et en Saxe, semblaient promettre peu de succès. Les Francs n'avaient nullement perfectionné l'art des siéges, tandis que les Sarrasins, secondés par les sciences des peuples civilisés, avaient réuni pour la défense de Narbonne tout ce qui paraissait devoir rendre cette ville imprenable. Mais les chrétiens étaient encore dans Narbonne en plus grand nombre que les Musulmans; après de longs combats, fatigués d'une guerre ruineuse, ils s'entendirent avec les Wisigoths, leurs compatriotes, déjà soumis aux Francs; ils se firent promettre par Pépin la conservation de leurs droits et de leur juridiction, puis, tombant tout à coup sur les Sarrasins qui gardaient les remparts, ils les massacrèrent, et ouvrirent les portes aux Francs. Il y avait alors sept ans que la guerre durait autour de leurs murailles, et quarante ans qu'ils obéissaient aux Musulmans. Charlemagne vint à Narbonne, et y tint une assemblée des grands. Enfin, en 858, les Normands descendirent sur les côtes de cette province, et ils occupèrent Narbonne. Cette ville devint la capitale du marquisat de Septimanie et de Gothie; les lieutenants que les marquis y établirent

furent appelés vidames, viguiers, puis vicomtes. Amovibles dans le principe, ils devinrent héréditaires vers la fin du XIIe siècle.

L'antiquité de Narbonne devrait offrir de précieux restes des magnifiques monuments qui la décoraient; mais les nombreuses révolutions qu'a éprouvées cette ville ont tout renversé; on peut seulement juger de son ancienne splendeur par l'immensité de tronçons de colonnes, de statues, d'inscriptions, de marbres de toute espèce qu'on y a trouvés. Tous ces débris ont été réunis il y a trois siècles, et par une idée bizarre, à laquelle on doit pourtant leur conservation, ils ont été placés autour des murs de la ville. L'ingénieur chargé de la construction des murailles rassembla tout ce qu'il put recueillir de fragments antiques, non-seulement dans la ville, mais dans toute la contrée; il rangea ces monuments sur deux lignes autour des murs, en mettant à des distances égales la figure d'un boulet à demi enfoncé, comme s'il eût voulu présenter tout à la fois l'instrument de la destruction et ses funestes effets. En général il a placé les inscriptions sur les murs, les bas-reliefs auprès des portes et sous leurs voûtes; il a formé ainsi un vaste musée, un trésor tel qu'aucune autre ville n'en peut offrir de semblable. On peut juger par là les cruelles dévastations auxquelles Narbonne a été livrée. Un nombre considérable de morceaux sont tellement brisés qu'ils n'offrent plus qu'un amas de jambes, de têtes, de mains, et des mots sans aucun sens; cependant il reste encore divers fragments assez



(Tour du palais de l'Archevêché à Narbonne.)

grands pour être dessinés et étudiés, et à peu près mille inscriptions assez bien conservées pour être lues avec intérêt. Narbonne est la seule ville au monde dont l'enceinte offre une aussi riche décoration. Le voyageur est surpris lorsque, suivant dans les fossés les murs extérieurs qui ont environ une lieue de circuit, il découvre cette suite continue de fragments en marbre blanc qui forment un cordon autour de la cité, et présentent une étonnante variété de bas-reliefs; on y voit des bacchantes, des génies, des trophées, des chapiteaux et divers objets inconnus. On remarque, sur la porte de la confrérie des pénitents, un entablement de marbre, enrichi d'une très-belle sculpture; deux aigles tiennent à leur bec un rameau de chêne, au milieu est la foudre couverte de la dépouille d'une victime. Cette pierre faisait partie de la frise d'un temple élevé par Auguste à Jupiter tonnant, pour remercier ce dieu de l'avoir préservé de la foudre qui tua, près de la litière de l'empereur, le chef de ses gardes. Il est incontestable que si l'on faisait exécuter des fouilles dans la ville et autour des murs, on trouverait des objets très-intéressants pour l'antiquité. Cette opinion est d'autant plus plausible, qu'il est certain que les murailles extérieures et différentes fortifications intérieures ont été en partie construites avec les matériaux des édifices antiques de Narbonne.

Le commerce de Narbonne était autrefois très-florissant; son port est le plus ancien du Languedoc; c'était, au temps de Strabon, l'arsenal maritime des *Arecomici;* on y faisait un négoce considérable. Cette ville profitait, si l'on en croit Ausone, des richesses du Levant, de l'Asie, de la Sicile et de l'Espagne; ce n'était que pour elle, dit l'historien, qu'on parcourait les mers du monde. Au Ve siècle, Narbonne était encore le rendez-vous des marchands de l'Egypte et de l'Afrique; le commerce s'y soutint sous la domination des Wisigoths, des Sarrasins, et sous les rois de

France jusqu'au XIIIe siècle. C'est ce que prouvent les différents traités conclus par les Narbonnais en 1222, 1224 et 1225, avec les villes de Marseille, d'Hyères, de Nice, Gênes et Pise, et avec les sires de Toulon. Raimond de Moncade, seigneur de Fraga, en Aragon, confirma les priviléges que Raimond Bérenger leur avait accordés pour le commerce dans la ville et le territoire de Tortose. On trouve même que deux citoyens de Narbonne, en qualité d'ambassadeurs de la cité, ratifièrent à Pise, le 6 juin 1279, l'élection d'un consul qu'avaient faite en cette ville les commerçants de Narbonne. Vers la fin du XIIIe siècle, le commerce de Narbonne commence à décliner ; Montpellier s'empare presque exclusivement des transactions de la province, et de nos jours l'antique métropole de la Narbonnaise n'a plus qu'un pâle reflet de sa vieille prospérité commerciale.

La ville de Narbonne est située à deux lieues de la mer, dans une plaine entourée de montagnes, sur la route de Paris en Espagne, et à l'embranchement de celle de Montpellier à Toulouse. L'intérieur est peu considérable, les maisons mal bâties, les rues disposées sans ordre, sans grâce, et mal percées. Le canal de la Robine divise la ville en deux parties, désignées sous le nom de Cité et de Bourg. L'esplanade, ou Plan-des-Barques, placée au centre, offre une promenade agréable, mais dépourvue de végétation, à moins que l'on ne veuille ainsi appeler de frêles acacias, véritables parias du règne végétal. On connaît toute la mauvaise humeur de Chapelle et Bachaumont pendant leur séjour à Narbonne : « *Dans cette ville de Narbonne, toujours il pleut, toujours il tonne.* Que cela ne vous surprenne point, écrivaient-ils; quand il pleut dix heures en cette ville, comme c'est toujours par orage, et qu'elle est bâtie dans un fond tout environné de montagnes, en peu de temps les eaux se ramassent en si grande abondance qu'il est impossible d'en sortir sans courir risque de se noyer. Nous voulûmes pourtant nous hasarder; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, et qui sans doute était perdu si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vite pour attendre que les passages fussent libres. Des messieurs que nous trouvâmes se promenant sur la grande place et qui nous parurent être des principaux du pays, ayant appris notre aventure, crurent qu'il était de leur honneur de ne pas nous laisser ennuyer. Ils nous firent donc voir les raretés de leur ville, et nous menèrent d'abord dans l'église cathédrale, qu'ils prétendaient être un chef-d'œuvre ; mais nous ne saurions pas bien vous dire si elle est ronde ou carrée :

Car, arrivés en ce saint lieu,
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le revoir de notre vie.

Digne objet de notre courroux,
Vieille ville toute de fange,
Qui n'est que ruisseaux et qu'égouts,
Pourrais-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta louange?
Va, tu n'es qu'un quartier d'hiver
De quinze ou vingt malheureux drilles.»

Ce récit des spirituels voyageurs est empreint d'une exagération évidente. La cathédrale de Narbonne est un bel échantillon de l'architecture gothique ; sans doute les deux tours qui la surmontent manquent de légèreté et n'offrent pas les découpures élégantes que l'on rencontre dans plusieurs parties de l'édifice ; mais ce n'est pas moins un monument très-remarquable par la pureté du style, la richesse, la profusion des ornements, la multiplicité et le luxe des vitraux ; le chœur surtout est justement admiré, à cause de la hardiesse des voûtes qui ont plus de 120 pieds d'élévation. Nous lisons dans les anciennes chroniques que cette église fut incendiée au commencement du Ve siècle ; un évêque, nommé Rustique, la fit rebâtir en 441. Charlemagne ordonna sa reconstruction sur un plan plus vaste, mais moins solide, puisqu'elle tomba en ruines du temps de saint Louis. Le pape Clément IV, qui avait été archevêque de Narbonne, jeta les fondements d'une nouvelle basilique le 3 avril 1272; la première pierre fut envoyée de Rome, toute bénite. La construction du chœur, celle des chapelles, et les deux grandes tours ne furent achevées qu'en 1332 ; la nef ne fut point bâtie. L'édifice resta ainsi imparfait jusqu'au commencement du XVIIe siècle, époque où l'archevêque résolut de le continuer ; l'argent manqua, et les travaux n'ont jamais été repris. L'intérieur renferme de précieux tombeaux, et surtout la moitié de celui de l'archevêque de La Jugie ; l'autre moitié est au musée de Toulouse. C'est un modèle de l'art au XIIIe siècle. — Le palais de l'archevêché à Narbonne ressemble à une forteresse; il est appuyé sur une grande tour de forme carrée, construite dans le moyen âge ; bâtie au centre de la ville, cette tour domine tous les autres édifices ; elle a acquis cette teinte jaune qui fait la beauté des anciens monuments, et leur donne un caractère sévère et grandiose. C'est dans ce palais que Louis XIII signa l'ordre de livrer Cinq-Mars et de Thou au jugement d'une commission.

Narbonne a eu trente-trois vidames ou vicomtes, et une vicomtesse Ermengarde. Cixilane est le premier; il gouvernait la cité au commencement du IXe siècle. L'histoire a peu de choses à dire sur la plupart de ces personnages; Raymond-Bérenger, dans le XIe siècle, a jeté quelque éclat ; il fut presque toujours en querelles avec l'archevêque de Narbonne, Guifred, touchant leurs domaines respectifs; souvent ils en vinrent à une guerre ouverte où le prélat joignit plus d'une fois les armes spirituelles aux temporelles pour réduire plus efficacement son ennemi. Bérenger, de son côté, fit tomber sur Guifred les foudres de Rome, en faisant connaître au pape la licence de ses mœurs. Parmi les lettres d'Ives de Chartres, on en voit une du pape Alexandre II au vicomte Bérenger, par laquelle il le félicite d'avoir sauvé la vie aux Juifs de ses terres, que des Francs, en passant par le Narbonnais pour aller guerroyer les Sarrasins d'Espagne, voulaient mettre à mort. — La vicomté de Narbonne ne devint héréditaire que vers la fin du XIe siècle, sous l'administration d'Aymeri ou Amauri Ier. L'an 1112, au mois d'octobre, Aymeri et Richard, archevêque de Narbonne, de concert avec les autres seigneurs de la province, abolissent le *droit de naufrage*, vieille coutume alors établie sur toutes les côtes de France, et qui consistait à s'emparer des débris de vaisseaux naufragés. Par l'acte d'abolition, on convint de laisser ces débris au maître du navire, de quelque nation qu'il fût; on n'excepta que les

Sarrasins. — Aymeri IV reçut à Narbonne, en 1285, Philippe le Hardi qui allait porter la guerre dans l'Aragon; le roi de France mourut dans cette ville le 5 octobre de la même année; il fut inhumé dans la cathédrale, et avant la révolution on voyait encore son magnifique tombeau. Aymeri signala plusieurs fois son zèle pour le service de Philippe le Bel; on cite les deux traits suivants. Le roi d'Aragon, redoutant toujours les armes de la France, avait envoyé deux ambassadeurs à Rome, afin de mettre le pape dans ses intérêts. Le vicomte les fit arrêter comme ils passaient à Narbonne, et les livra aux officiers du roi, qui les renfermèrent dans la forteresse de cette ville. Peu de temps après, ayant découvert que le chevalier de Durban, son vassal, entretenait des intelligences avec le roi d'Aragon, Aymeri le fit mettre au pain et à l'eau dans une étroite prison. — Guillaume II, vicomte de Narbonne, accompagna en 1419 le dauphin Charles à son entrevue avec Jean, duc de Bourgogne, sur le pont de Montereau; il fut un de ceux qui assassinèrent le Bourguignon. Charles VI, à l'instigation de la reine Isabeau et de Philippe, nouveau duc de Bourgogne, confisqua tous les domaines du vicomte. Cette confiscation accrut l'amitié du dauphin pour Guillaume; il l'envoya commander en son nom sur les côtes de Normandie; sa précipitation fut cause de la perte de la bataille de Verneuil contre les Anglais; il y périt; le duc de Bedfort, ayant fait écarteler son corps, le fit pendre à un gibet. — Le dernier vicomte de Narbonne est ce jeune et brillant Gaston de Foix qui prit une part si glorieuse aux guerres du Milanais sous Louis XII; commandant des troupes, on l'avait surnommé, à cause de ses exploits, *le foudre de l'Italie;* il mourut âgé de vingt-trois ans à peine, à la bataille de Ravenne, qu'il gagna sur les Espagnols, le 11 avril 1512. Cinq ans auparavant, Gaston avait échangé avec Louis XII la vicomté de Narbonne contre le duché de Nemours; dès lors, le roi donna commission aux trésoriers de France de prendre possession en son nom de cette vicomté, qui fut par là réunie à la couronne. — La maison Narbonne-Pelet, issue des vicomtes héréditaires de Narbonne, existe encore; celle de Narbonne-Lara, d'une même origine, s'est éteinte par la mort du comte Louis de Narbonne, l'élégant et spirituel diplomate qui servit Napoléon avec tant de dévouement!

A. Mazuy.

RELIGION D'ODIN.

Études historiques. Troisième et dernier article, voir page 331.

Il ne me reste plus qu'à donner quelques détails sur le culte de ces anciens peuples qui doivent tant nous intéresser, puisqu'ils tiennent de si près à nos ancêtres et que leur religion était la même, à quelque différence près due au climat et à la langue. Trois grandes fêtes divisaient les années religieuses : la première se célébrait en l'honneur de Thor au solstice d'hiver, appelé *la nuit mère*, et elle marquait le commencement de l'année; la seconde, en l'honneur de Frigga, au croissant de la seconde lune; la troisième, à l'entrée du printemps, et Odin y était spécialement adoré. Ces peuples n'eurent d'abord pour temple que le fond des plus épaisses forêts où se célébraient leurs rites mystérieux. Plus tard, dérogeant à leurs idées sur la nature du Dieu suprême, ils creusèrent dans le roc des grottes sacrées et lui élevèrent des temples. Celui d'Upsal était célèbre par sa magnificence et une chaîne d'or qui en faisait le tour. Leurs autels consistaient en une pierre carrée élevée sur quatre fragments de rochers et dont la forme rappelle les dolmens druidiques. Les offrandes furent d'abord les prémices des récoltes; plus tard, l'on attribua une vertu expiatoire au sang des animaux, et on immola des cavales et des taureaux à Thor, des pourceaux à Frigga, et à Odin des bœufs, des chiens et même des coqs. Bientôt l'on en vint à verser le sang humain, et alors on étendait la malheureuse victime sur la pierre du sacrifice, et le grand-prêtre lui ouvrait le corps avec son couteau d'or et tirait des présages de l'aspect de ses entrailles : quelquefois on la jetait dans un puits ou on la brûlait dans les forêts consacrées. Ces sacrifices étaient sans doute un sacrilége affreux : mais pourquoi ferait-on un crime aux Scandinaves d'un usage que l'on retrouve partout : chez les Hébreux prévariquant, chez les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Indous, au Mexique, au Pérou, et jusque chez les Insulaires de la mer du Sud; usage qui, comme l'a fort bien prouvé un savant de nos jours, a son fondement dans la croyance où étaient tous les peuples que le sang était nécessaire pour racheter les péchés des hommes, et qu'un Dieu lui-même verserait le sien pour les délivrer de la mort?

Et maintenant que reste-t-il de ce culte autrefois si répandu? Les adorateurs d'Odin sont passés avec leurs divinités : l'oiseau des déserts fait son nid dans le creux de leurs autels rongés de mousse et sur lesquels les flots de la mer Baltique viennent se briser tristement. Ainsi passe tout ce qui est de l'homme, ainsi périssent toutes les œuvres de ses mains, heureux que le souvenir d'aucun crime ne s'attache à ces humbles débris!

A. Vayssieres.

ANNE D'AUTRICHE,

Reine de France, femme de Louis XIII.

La physionomie historique de cette princesse varie beaucoup, suivant les peintres qui en retracent l'image. Trois hommes influèrent puissamment sur sa destinée, Louis XIII, Richelieu et Mazarin. Les sentiments divers qu'elle leur inspira furent également funestes à son bonheur et à sa gloire. Le roi, son époux, ne l'aima point assez, et les deux ministres l'aimèrent trop, suivant l'opinion générale. En retour de sa passion, qui allait jusqu'à la folie, le premier n'essuya que des risées dont il se vengea par des moyens atroces; pour prix de son attachement, le second obtint une confiance aveugle, et en abusa pour commettre des fautes.

Des accusations graves ont plané sur la tête de la fille de Philippe III; peut-être doit-on les rapporter toutes aux causes que nous venons d'indiquer. La haine violente de Richelieu put seule confondre la reine parmi les complices de Chalais. A l'imputation d'avoir voulu détrôner Louis XIII, et s'unir ensuite à son frère Gaston d'Orléans, Anne répondit par un mot victorieux : « J'aurais trop peu gagné au change. »

Quant aux soupçons de galanterie, ils n'étaient que trop justifiés par l'étonnante froideur du roi, par la beauté de la reine, et par le nombre de ses adorateurs. Pendant vingt-trois ans la France attendit vainement la naissance d'un prince, il fallut, soit le hasard, soit le conseil d'une maîtresse, pour rapprocher le monarque du lit conjugal. Les mémoires du temps sont féconds en conjectures sur la naissance de cet enfant royal, précédée, assure-t-on, de celle d'un autre enfant d'un sang moins noble, dans lequel on croyait reconnaître *l'Homme au masque de fer*.

Si les faveurs de la reine firent quelques heureux, ses dédains firent encore plus de mécontents, et dans ce nombre on est tenté de ranger le fameux cardinal de Retz, dont l'amour-propre offensé perce à chaque page de ses mémoires : « La reine, dit-il, avait, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que j'ai dit ci-dessus. » A ce portrait, célèbre par le mauvais goût et la profusion de ses antithèses, on oppose les jugements avantageux que portent des mémoires récemment publiés sur les agréments d'esprit et l'élévation d'âme dont la mère de Louis XIV était douée. On cite de cette princesse un mot bien remarquable; Mazarin cherchait à pénétrer ses intentions sur l'amour du jeune Louis pour mademoiselle de Mancini sa nièce, en lui exprimant fortement la crainte qu'il ne voulût trop fortement l'épouser. Anne d'Autriche lui répondit vivement : « Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi et contre vous. »

Anne d'Autriche, qui fonda des églises et des hôpitaux, aimait passionnément les spectacles, au point de s'y rendre portant encore le deuil du roi son époux, et de s'y cacher derrière une de ses dames. Elle était d'une délicatesse recherchée pour le linge et les ajustements. Mazarin lui disait : « Madame, si vous étiez damnée, votre enfer serait de coucher dans des draps de toile de Hollande. » Elle avait un goût prononcé pour les fleurs, et ne pouvait souffrir la vue des roses, même en peinture. Elle mourut d'un cancer, à l'âge de soixante-quatre ans, le 20 janvier 1666.



(Anne d'Autriche, reine de France.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

CARICATURES DE LA LIGUE.



(Le faux mufle découvert)

CARICATURES DE LA LIGUE CONTRE HENRI III. — SITUATION DE PARIS. — LES QUARTENIERS. — L'HÔTEL-DE-VILLE. — UNION DE HENRI III ET DU ROI DE NAVARRE. — IMPRESSION SUR LE PEUPLE. — ASSASSINAT DE HENRI III. — APOTHÉOSE DE JACQUES CLÉMENT. — CHANSONS. — LE ROI CHARLES X. — GOUVERNEMENT MUNICIPAL DE PARIS. — PENDAISON DES MEMBRES DU PARLEMENT. — RÉACTION EN FAVEUR DE LA BOURGEOISIE. — ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1593. — SATIRE MÉNIPPÉE. — DÉCADENCE DE LA LIGUE. — SA FIN. — RAPPROCHEMENT HISTORIQUE.

1589—1593 (1).

Nous avons dit l'explosion de haines qui accueillit à Paris la nouvelle de l'assassinat des Guises; on n'entendait dans les rues que plaintes et douleurs sur l'horrible massacre. Mille estampes, représentant le martyre des deux chefs de la maison de Lorraine, étaient distribuées dans la foule ; on y voyait : « Les corps des grands princes de Guise, étendus dans une salle du château de Blois, percés et dagués de mille coups, ayant chacun un crucifix en la main; et la démonstration comme Henri de Valois, perfide politique, masqué d'une vie sainte, ayant communié et dîné avec eux, les fait tôt après tuer et massacrer. » Il n'était pas un sermon, pas une de ces harangues qui parlaient aux masses, dans lesquels il ne fût question des princes de Lorraine. Madame de Nemours, la mère du duc de Guise, assistait aux sermons du Petit-Feuillant; le prédicateur, se tournant vers ladite dame, s'écria dans son invocation : « O saint et glorieux martyr de Dieu; béni est le ventre qui t'a porté, et les mamelles qui t'ont allaité! » Et le docteur Lincestre, au milieu de l'église Saint-Barthélemy, « exigea de tous les assistants le serment, en leur faisant lever la main, d'employer jusqu'à la dernière goutte de leur sang et jusqu'au dernier denier de leur bourse, pour venger la mort des deux princes lorrains. Il imposa un serment particulier au premier président de Harlay qui avait ouï sa prédication; l'interpellant par deux fois en ces mots : «Levez la main, monsieur le président, levez-la bien haut, encore plus haut, afin que le peuple la voie.» Ce qu'il fut contraint de faire. »

Et l'on voyait alors affichée, sur tous les murs de Paris, une caricature représentant le *faux mufle découvert*. C'est Henri III, ayant la tête, les cornes d'un mufle, sous le costume de pénitent, faisant une procession pour remercier Dieu de la mort de MM. de Guise (1). Le peuple, vivement ému, continuait à briser tous les signes de la royauté, toutes les marques de son antique sujétion aux Valois, tandis que les crieurs de ville faisaient retentir les places et carrefours d'une multitude de récits divers, tristes et piteux, sur le meurtre de Blois. Ces lamentations désordonnées n'étaient pas une forme de gouvernement, ne préparaient pas l'avenir du mouvement populaire que les chefs cherchaient à régulariser. Pour bien comprendre la marche et la portée de la révolution municipale de Paris, il est essentiel de préciser les divers pouvoirs qui s'y partageaient l'autorité. Nous allons laisser parler M. Capefigue; n'est-

(1) Les deux gravures que nous donnons ici, ont été calquées sur l'original, unique en Europe, dans le précieux recueil qui existe à la Bibliothèque royale, et dont nous avons déjà parlé dans un premier article (*Voir* page 272). L'importance de ces publications sera appréciée par nos lecteurs.

(1) Cette belle estampe se vendait à Paris, chez Roland Guérard et Nicolas Prevot, demeurant rue Montorgueil, *au Bon Pasteur.*

ce pas le travail si remarquable de cet historien, sur l'époque ligueuse, qui a bouleversé les vieilles idées, et jeté un jour tout nouveau sur ce grand épisode de notre histoire?

« Dans l'ordre hiérarchique, dit M. Capefigue, le conseil municipal, l'hôtel-de-ville, c'est-à-dire la réunion du prévôt et des échevins de la cité, tenait l'administration publique, commandait aux compagnies bourgeoises, réglait les halles, réunissait les métiers. Tous les mandements pour la police et la bonne gestion émanaient de la Grève. Quelque soin qu'eût pris le peuple de choisir des magistrats dévoués aux idées catholiques, à la sainte Ligue, comme ce conseil se composait de bons et notables bourgeois, il y avait dans son sein des hommes de propriété et de conservation, les éléments d'un système régulier. — A côté du gouvernement de la commune, il s'en était formé un autre dans un sens plus vif, plus prononcé. Paris (nous l'avons déjà dit) était distribué en seize quartiers, à la tête desquels se trouvait placé un quartenier élu du peuple, l'homme des métiers et des compagnies bourgeoises. Ces seize quarteniers formaient un conseil particulier, indépendant de l'hôtel-de-ville, et dominant même ses résolutions, parce que derrière eux était le peuple en armes. Il y avait là des assemblées qui saluaient des orateurs énergiques. Le plus puissant parmi eux était Senault, simple avocat de Paris. Sorte de tribun de la vieille Rome, quand au conseil il se proposait quelque affaire qui ne lui plaisait pas, et qu'il voyait que d'un commun consentement elle était prête à passer, Senault, se levant, disait tout haut : « Messieurs, je l'empêche et je m'y oppose pour quarante mille hommes; à laquelle voix, ajoute un vieil historien, tous baissaient la tête comme canes, et ne disaient plus mot. » En seconde ligne de talents, et avec une influence moins grande, on comptait encore le commissaire Louchart et Esmonnot, procureur au parlement. L'homme d'épée et d'action parmi eux était Bussy-Leclerc, encore procureur en la cour de parlement. C'était Leclerc qu'on chargeait de toutes les opérations actives de la commune. A la tête de la garde bourgeoise, il gouvernait la Bastille Saint-Antoine, faisait le guet de nuit, arrêtait les politiques tièdes, et messire Leclerc était bien connu des halles.

» Pour bien marquer la différence entre ces deux conseils, on pouvait dire que l'hôtel-de-ville représentait la bourgeoisie catholique ligueuse, mais amie de l'ordre et d'une administration régulière ; et le conseil des Seize, les métiers, les confréries, le peuple qui visait au tumulte des rues. C'étaient là les autorités purement municipales. Sous un titre plus général, et se rapprochant davantage de la royauté, se trouvait le parlement. Ce parlement devait jouer un rôle actif; tel qu'il était composé, la Ligue ne pouvait compter sur son appui, on y avait trop de dévouement pour le roi. Ne savait-on pas qu'il y avait des présidents, conseillers, en rapport avec Henri III, le tyran déchu? Il fallait un coup de force; plus tard le peuple de Paris l'essaya. La Sorbonne formait la grande autorité ecclésiastique; elle était pour les principes du gouvernement catholique ce que le parlement était pour les principes judiciaires. On pouvait compter sur ce grand corps. Les curés de Paris s'étaient prononcés ; en toutes les églises il se trouvait des prédicateurs qui correspondaient avec la Sorbonne; elle était en plein rapport d'opinion avec le conseil des Seize. »

Les deux forces actives, vivaces en présence, étaient alors les armées catholique et calviniste; l'une sous la conduite des ducs de Mayenne et d'Aumale, tous deux frères des Guises, assassinés à Blois; l'autre sous la cornette blanche du roi de Navarre. Au milieu de deux partis seuls en force, et qui seuls par conséquent pouvaient en prêter, que devait faire Henri III? Le tiers-parti des politiques avait repris toute faveur auprès de lui. Henri avait rappelé plusieurs de ses jeunes hommes dévoués; d'Epernon surtout était parmi cette téméraire jeunesse que les partis extrêmes appelaient mignons. C'était un lien facile de rapprochement avec le roi de Navarre. D'Epernon essaya dès ce moment à cimenter l'alliance d'Henri III avec le chef de la gentilhommerie béarnaise. Cette alliance fut bientôt conclue; le 26 avril 1589 un traité fut signé à Tours. Désormais Henri de Valois entrait en la pleine puissance des protestants; il avait pour maître et successeur le Béarnais et sa chevalerie aventureuse. On garda toutes les formes de respect dans la première entrevue des deux monarques alliés; le navarrois semblait abandonner ses méfiances, le roi de France cachait tous ses dépits : « Le roi de Navarre, écrit un témoin oculaire, méprisant plusieurs avertissements qu'on lui avait donnés pour différer cette entrevue, s'apercevant aussi qu'il n'y avait aucune apparence de danger, passa la rivière de Loire et alla trouver le roi de France; il y avait si grande presse des deux côtés, que leurs majestés demeurèrent l'espace de demi-quart d'heure à quatre pas l'une de l'autre, se tendant les bras sans se pouvoir toucher, tant la foule était grande. Leurs embrassements et salutations furent réitérés plusieurs fois, avec une mutuelle démonstration de joie et de contentement. »

L'alliance, impie aux yeux des catholiques, de Henri III avec le Béarnais, éloignait de plus en plus le roi de France de la sainte Union établie à Paris. Une série d'actes de la royauté témoigna que le roi voulait désormais établir son gouvernement en dehors de la turbulence populaire. Il régnait au milieu du peuple de Paris un sentiment de tristesse religieuse, une atmosphère de pénitence et de miséricorde : « Ceux qui portaient le visage un peu gai, écrit L'Estoile, étaient tenus pour politiques, et il y eut une famille honorable qui faillit d'être saccagée, pour ce que la servante et sa maîtresse avaient ri de bon cœur. » Il n'était point permis de se livrer aux fêtes, à ces folies, vieux souvenirs de la cour de Henri III : « Le mardi gras se fit de dévotes processions au lieu des mascarades accoutumées, entre autres s'en fit une de six mille écoliers, pris dans tous les colléges, dont la plupart avaient au plus douze ans, qui marchaient en chemises, portant un cierge de cire blanche, et chantant bien dévotement. Le peuple de la cité demandait les prédications dans les chaires publiques, comme à Athènes et à Rome il courait au forum pour entendre ses archontes ou ses tribuns. Et ces armes puissantes de la parole, contre qui étaient-elles dirigées? Quel était le but de ces ardentes prédications? Le roi Henri III, le tyran, le Néron qui s'alliait avec les Calvinistes contre la grande cité de

Paris. Lincestre, en son sermon du mercredi des cendres, avait dit au peuple : « Je ne vous prêcherai point l'Evangile, c'est chose commune ; mais je prêcherai la vie, gestes et faits abominables de ce perfide tyran Henri de Valois qui invoque le diable ! »

Pendant ce temps, les armées réunies de Henri de Navarre et du roi de France manœuvraient de concert ; elles se rallièrent à Saint-Cloud. Les deux princes étaient donc en face de Paris ; Henri III mourait de dépit de n'être plus maître d'une si belle ville, avec ses quatre cent mille habitants, autrefois si empressés de saluer leur prince. Vindicatif et colère, Henri III roulait dans sa tête de sinistres projets ; on l'avait entendu s'écrier : « Paris, chef du royaume, mais chef trop gros et trop capricieux, tu as besoin d'une saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de la frénésie que tu lui communiques ! encore quelques jours, et on ne verra ni tes maisons, ni tes murailles, mais seulement le lieu où tu auras été ! » Paris n'ignorait pas ces intentions du roi ; on les exagérait même pour animer le peuple et soulever ses haines. On ne peut se faire une idée de l'état d'irritation où étaient alors arrivés les esprits. Qui donnait en effet la supériorité aux Calvinistes ? qui conduisait leur armée jusque sous les murs de Paris ? N'était-ce pas Henri de Valois ? n'était-il pas le lien d'union entre deux croyances alors antipathiques ? en se débarrassant de lui, ne brisait-on pas ce pacte impie ? ne faisait-on pas rentrer dans le giron de la sainte Ligue ceux que l'influence du roi en avait détachés ? Depuis la mort du duc de Guise et du cardinal, il s'était formé à Paris une compagnie de jeunes hommes dont le vœu était de se débarrasser de Henri de Valois par le couteau. Quand une forte idée de patriotisme religieux ou politique fermente dans certaines têtes, il est rare qu'elle n'éclate pas par l'assassinat. L'assassinat, horrible pensée, s'ennoblit au cœur d'un fanatique de religion ou de liberté, par la conviction d'un grand service. Brutus fut placé haut dans le vieux patriotisme de Rome, dans le Panthéon de la république ; Jacques Clément fut fait saint et élevé dans le sanctuaire des confréries, comme un jeune martyr qui avait délivré la monarchie catholique de son oppresseur.

D'après la légende qui fut publiée à Paris, « Jacques Clément, jacobin, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, natif de Sorbonne, près Sens, se minait et consumait ordinairement, connaissant la tyrannie de Henri de Valois envers son peuple. Une nuit, comme il était en son lit, Dieu lui envoie son ange en vision, lequel, avec une grande lumière, se présente à ce religieux, et, lui montrant un glaive nu, lui dit ces mots : « Frère Jacques, je suis messager du Dieu tout-puissant, qui te viens annoncer que par toi le tyran de France doit être mis à mort ; pense donc à toi et te prépare, comme la couronne du martyre t'est aussi préparée. » Cela dit, l'ange disparut, et le laissa rêver à telles paroles véritables. Le matin venu, frère Jacques se remet devant les yeux l'apparition, et, douteux de ce qu'il devait faire, s'adresse à un sien ami, religieux aussi, homme fort scientifique et bien versé en la sainte Ecriture, auquel il demande si c'était chose désagréable à Dieu de tuer un roi qui n'a ni foi ni religion, altéré du sang innocent, et regorgeant en vices autant qu'il est possible. A quoi l'honnête homme fit réponse qu'il était défendu de Dieu d'être homicide ; mais, d'autant que le roi était un homme séparé de l'Eglise, qui bouffait de tyrannies exécrables, il estimait que celui qui le mettrait à mort, comme fit jadis Judith à Holopherne, ferait chose sainte et très-recommandable, attendu qu'il délivrerait un grand peuple de l'oppression tyrannique ; que même au cas où celui qui exécuterait un si bon œuvre fût mis à mort, il serait bienheureux. Lesquelles paroles furent si agréables à frère Jacques, que dès lors il se décida.

» Etant donc résolu, il fait, par plusieurs jours, jeûnes et abstinences au pain et à l'eau, se confesse, communie, et après avoir mis ordre à nettoyer et purger son âme, il regarde comment et par quel moyen il viendrait à bout de son dessein. Il arrêta d'aller par devers un seigneur qui lui remit des lettres signées et cachetées, auquel il promit de les faire tenir sûrement et sans aucune communication ; il fit provision d'un couteau long, bien tranchant et fort pointu, lequel il met en sa manche et s'en alla à Saint-Cloud où pour lors était le roi. Le mardi premier jour d'août 1589, environ huit heures du matin, le roi fut averti qu'un moine de Paris voulait lui parler ; il était sur sa chaise percée, ayant une robe de chambre sur ses épaules, lorsqu'il entendit que les gardes faisaient difficulté de laisser entrer, dont il se courrouça, et dit qu'on le fît entrer, et que si on le rebutait, on dirait qu'il chassait les moines. Incontinent le Jacobin entra, et ayant fait une profonde révérence au roi qui venait de se lever, lui présenta des lettres de la part du comte de Brienne ; le roi commença alors de lire, lequel moine le voyant attentif, tira de sa manche son couteau et lui en donna droit dans le ventre au dessous du nombril, si avant qu'il laissa le couteau dans le trou, lequel le roi ayant retiré à grande force, en donna un coup de la pointe sur le sourcil gauche du moine, et s'écria : « Ah ! le méchant moine, il m'a tué, qu'on le tue ! » Auquel cri étant lestement accourus les gardes et autres, ledit religieux fut à l'instant tué de divers coups ; puis ce pauvre religieux est dépouillé et mis à nu à la vue de tout le peuple pour savoir si personne le pouvait connaître, car plusieurs estimèrent que c'était quelque soldat déguisé, cet acte paraissant trop hardi pour un moine. »

Il était donc frappé Henri III ; ce fils des Valois tombait sous le couteau d'un jeune homme qui croyait délivrer la cité municipale de Paris et préparer le triomphe du catholicisme. On espérait d'abord que le roi survivrait à sa blessure ; le malheureux prince le pensait lui-même, car deux heures après le méchant coup de couteau, il écrivait à sa femme : « Ce matin, étant à mes affaires, et le sieur de Bellegarde seul étant en ma chambre, mon procureur-général m'a amené, par mon commandement, un jeune Jacobin qui disait avoir lettres du premier président de ma cour de parlement. Après m'avoir salué et baillé des lettres fausses, feignant avoir quelque chose de secret, j'ai fait retirer ledit sieur de Bellegarde et mon procureur-général ; lors, ce méchant et malheureux m'a donné un coup de couteau, pensant me tuer. Mais Dieu, qui est protecteur des rois et qui n'a pas voulu que son très-humble serviteur perdît la vie, me l'a conservée par sa sainte grâce, et telle-

ment détourné le coup, que ce n'est rien, et que j'espère dans peu de jours recouvrer ma santé, tant par le sentiment que j'en ai en moi-même que par l'assurance que m'en ont donnée les médecins et chirurgiens qui m'ont pansé, dont j'ai bien voulu vous avertir, afin que vous ne soyez point en peine par les bruits que l'on pourra faire courir. » Quelques heures après, toutes ces espérances de rétablissement s'évanouirent, et Henri III rendit son âme à Dieu, le 1er août 1589, au milieu des lamentations de tous les braves gentilshommes qui l'entouraient.

« Un roi de France mourait encore, victime des guerres civiles, écrit M. Capefigue ; Henri de Valois n'avait pas encore trente-huit ans ; sa jeune existence avait été bien remplie, car à dix-huit ans il avait vaincu à Montcontour et à Jarnac ; à vingt-deux il régnait en Pologne, à vingt-quatre en France. Il avait été la véritable personnification de la gentilhommerie de cour, de cette jeunesse folle, dissipée, passant sa vie au jeu, à la paume, au bilboquet, à la chasse, aux mascarades et aux processions, puis courant aux grandes batailles et s'exposant à la mort. Avec une plus haute capacité militaire que Henri de Navarre et le prince de Condé, les ayant toujours vaincus, Henri III n'avait pas, comme le Béarnais, cette activité des gentilshommes montagnards, cette force de rudesse qui le faisait coucher sur la dure en plein air. Insouciant, prodigue, Henri pressurait le peuple au profit de la jeunesse dévouée qui mourait pour lui ; comme sa mère, il aimait l'éclat et les fêtes, les jeux, les ris, tout ce qui jette quelque distraction dans une vie agitée. Il était rhéteur, maniait la parole souvent avec noblesse et facilité ; sa figure n'était pas belle, mais il avait cette grâce des bonnes manières, ces formes abandonnées qui le distinguaient même au milieu d'un cortége de brillants jeunes hommes. Il y avait en lui des charmes, car entouré de méfiances dans le royaume de Pologne, il était parvenu à s'y faire adorer ; en France les haines étaient trop vivaces, et peut-être cette indolence qu'on lui reproche tenait-elle à la nécessité de ne pas prendre de parti tranché. Les affections de Henri III étaient catholiques ; il avait là commencé sa vie, et l'on en garde souvenir ; il s'était jeté dans les mesures violentes de la Saint-Barthélemy, s'associant pleinement alors aux Guises. Devenu roi, il s'en sépara, et cela s'explique ; il se formait à côté de la couronne une ligue, c'est-à-dire un gouvernement avec ses chefs, ses lois, ses habitudes politiques, ses conditions d'avenir. Ce gouvernement proclamait le duc de Guise ; Henri ne pouvait plus être qu'une figure de roi s'il n'engageait une guerre avec un concurrent si puissant ; esprit borné, il s'imagina qu'un coup d'Etat sanglant, qu'un assassinat, privant la Ligue de sa tête chérie, il n'avait qu'à se substituer au duc de Guise, et que le parti catholique l'adopterait ; il se trompa. La Ligue brisa sa couronne, et après sa couronne, elle chercha son cœur pour le frapper, car Henri de Valois, persécuteur des martyrs de Lorraine, était désormais en haine à l'opinion catholique. Il y avait eu dans cette âme royale un mélange de tristesse et de débauches ; ce mélange des idées de dissipation et de tombeaux se rencontre dans les âmes épuisées. Henri III aimait les images sombres ; des têtes de mort parsemaient ses vêtements ; les ossements des cimetières étaient ses aiguillettes et se mêlaient à ses ordres de chevalerie ; au deuil de la princesse de Condé, qu'il avait passionnément aimée, il fit peindre de petites têtes de mort sur son habit, sur ses souliers. Il avait conçu un projet bien singulier : c'était de percer dans le bois de Boulogne six allées qui auraient abouti au même centre ; il aurait fait élever dans ce centre un magnifique mausolée pour y déposer son cœur et ceux des rois ses successeurs. Chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit se serait fait bâtir un tombeau de marbre avec sa statue : « Dans cent ans, aimait à répéter Henri III, ce sera une promenade bien délectable ; il y aura au moins quatre cents tombeaux dans ce bois. »

Paris alors était plein de pompes et de fêtes pour célébrer sa délivrance ; poésies, sonnets, tout était destiné à reproduire les joies du peuple ainsi débarrassé de l'oppression. Il existe encore une multitude de gravures reproduisant la mort du roi sous mille formes diverses ; et que d'éloges pour le saint, pour le martyr, qui, armé d'un couteau, avait tranché la vie à l'Hérode couronné ! « Les théologiens et prédicateurs, dit un vieil historien, criaient au peuple dans leurs sermons que ce bon religieux qui avait enduré la mort si constamment pour libérer la France de ce chien, Henri de Valois, était un vrai martyr ; et furent faits différents écrits et libelles à ce sujet. » On vendit *l'apothéose* du vertueux Jacobin ; d'un côté, Henri III, sur son lit de mort, était traîné aux enfers par mille diables et diablotins ; en regard c'était Jacques Clément porté au ciel, dans les nuages, par l'ange envoyé de Dieu (1) ; cette belle image ne coûtait qu'un sol tournois, et elle fut répandue à profusion. Voici les titres des principales estampes et chansons destinées à reproduire l'assassinat de Henri III, et l'apothéose du Jacobin : « La mort de Henri de Valois, avec le meurtre commis envers le religieux qui en dépêcha le pays (2). — Histoire abrégée de la vie de Henri de Valois, comprise en cinquante quatrains, propre à tout le peuple français, avec le portrait de frère Jacques Clément, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui l'occit. — Chanson spirituelle et actions de grâces contenant le discours de la vie et tyrannie de Henri de Valois, et la louange du frère Jacques Clément qui nous a délivrés de la main cruelle de ce tyran, le premier jour d'août l'an de grâce 1589 (3), dédiée à tout le peuple catholique

(1) Contemple ici, lecteur, frère Jacques Clément
Qui exposa sa vie à la mort franchement,
Et pour l'honneur de Dieu et foi des catholiques,
Tua Henri tyran, l'ami des hérétiques.

(2) Un jeune Jacobin, nommé Jacques Clément,
Dans le bourg de Saint-Cloud une lettre présente
A Henri de Valois ; et vertueusement
Un couteau fort pointu dans la panse lui plante.

(3) Il faut qu'en un temple honoré
Clément soit mis avec grand'gloire
En or ou cuivre élaboré
Pour une éternelle mémoire ;
Et qu'à l'entour de son portrait
Et de sa luisante effigie,
L'on mette avec un brave trait
Cette épitaphe de sa vie :
C'est ici ce Clément heureux,
Qui jadis délivra la France, etc.....

de France, sur le chant: *France réduite en vertu.* — Chanson pleine de réjouissances, avec actions de grâces sur la mort advenue à Henri de Valois, par un saint et très-digne de mémoire, frère Jacques Clément, religieux du couvent des Jacobins de Paris, natif de Sorbonne, poussé du Saint-Esprit pour mettre les catholiques en liberté (1). » Et que de bénédictions n'adressait pas le peuple à la sainte mémoire du Jacobin! quelle joie ne mettait pas au cœur des halles cette mort de Henri de Valois! On n'avait plus affaire qu'aux Calvinistes; plus de souverain tiède et politique; on pouvait élever un roi véritablement municipal et catholique, un roi de la sainte Union, et c'est à quoi le conseil de la Ligue poussait à Paris.

Ce roi ne tarda pas à être nommé; on choisit le cardinal de Bourbon; ce fut une idée parlementaire qui laissait l'avenir libre de tout engagement, car le cardinal était sans lignée, et on reconnaissait en même temps les droits de la maison de Bourbon. Le vieux cardinal était captif du Béarnais, il fut cependant élevé à la dignité royale; il prit le nom de Charles X, et dans plusieurs collections numismatiques, on rencontre encore des médailles à son effigie. Charles X fut reconnu par toutes les villes de l'union catholique et municipale; il y eut fêtes et pompes pour son avénement. Personnification du catholicisme, le cardinal de Bourbon fut très-populaire, il fit tous les actes de la royauté, battit monnaie, rendit quelques ordonnances. Dans un scel royal d'une vaste dimension, le cardinal de Bourbon est reproduit revêtu de ses habits royaux, sa couronne d'or sur la tête, tenant le sceptre et la main de justice; sa figure est douce et grave. La dernière pensée de l'union catholique était ainsi accomplie; elle avait abouti à élever un prêtre, un cardinal sur le trône. Pourtant le conseil de la Ligue se maintint sous son règne, parce que la cité voulait conserver ses garanties. Toutes les formes municipales furent soigneusement préservées; les quarteniers gardèrent leurs pouvoirs. Tandis que le duc de Mayenne, lieutenant-général du royaume, portait les armes en dehors de Paris, le conseil de l'Union et le bureau de la ville prenaient des mesures de surveillance et de répression politique. Il y avait donc en France deux têtes couronnées : Henri IV, salué par la brave et rude chevalerie de province; Charles X, élu par les catholiques et les villes municipales; l'une, royauté des gentilshommes; l'autre, du peuple.



(Apothéose de Jacques Clément.)

Dès la mort de Henri III, il s'était formé à Paris et dans les villes soumises à l'Union un tiers parti de négociateurs qui voulaient préparer une heureuse fin aux troubles de la France; tous admettaient la nécessité d'un roi catholique, et si Henri de Navarre se laissait instruire et convertir, s'il adoptait la foi romaine, n'était-ce pas un moyen d'en finir avec les tristes débats et les guerres civiles? Ce parti de transaction avait ses représentants dans les cours de justice, dans une minorité du parlement que conduisait le président Brisson. A tout prendre, le duc de Mayenne n'était pas éloigné de s'arranger avec lui. Le parti populaire vit bien que c'en était fait de la sainte Ligue, des libertés et priviléges de la cité, si les négociateurs amenaient l'armée royale dans les murs de Paris. Le but des Ligueurs devait être d'attaquer vigoureusement les consciences timides qui parlaient de transiger, lorsqu'il fallait mourir pour le service de Dieu et les franchises municipales : le conseil des seize quarteniers se réunissait tous les jours, et l'on parlait de mesures violentes contre les actes et les personnes. Un des membres du conseil des seize quarteniers nous a laissé le procès-verbal des délibérations qui furent alors concertées pour se

(1) Peuple dévot de Paris,
Réjouis-toi de courage
Par gaies chansons et joyeux ris,
Etant libre du naufrage.
Prions tous dévotement
Pour ce moine secourable
Qui s'est offert librement
Au supplice exécrable.

débarrasser des ennemis de la fédération catholique. « Le samedi, 2 du mois de novembre 1591, quelques bourgeois s'assemblèrent en un logis, rue de la Vieille-Monnaie. L'un d'eux dit qu'il ne fallait point s'arrêter à choses légères, qu'il se présentait des affaires de la plus grande importance auxquelles il fallait remédier. Le curé de Saint-Jacques, qui était présent, voyant qu'on ne voulait rien résoudre, usa de ces mots : « Messieurs, c'est assez connivé ; il ne faut jamais espérer ni justice ni raison de la cour de parlement ; il faut jouer des couteaux ! » Le sieur de Launoy, président, proposa de délibérer sur deux points très-nécessaires : le premier d'élire dix bourgeois de la compagnie, bien assurés, pour le conseil secret ; l'autre point était de réitérer le serment de l'Union plus étroit que jamais, attendu la nécessité des affaires et le nombre effréné des traîtres qui étaient en la ville. » Cette commission de dix habitants zélés fut immédiatement organisée; elle adopta une série de mesures de sûreté, en rapport avec ses opinions et les besoins d'une crise menaçante ; elle confisqua les propriétés de tous ceux qui suivaient Henri de Navarre ; les membres du corps de la ville qui n'étaient pas corps et biens dans ce mouvement populaire furent remplacés.

Le parlement fut également invité à punir les traîtres qui correspondaient avec les Calvinistes. Bientôt les chefs des halles dénoncèrent la trahison de ce parlement. Le président Brisson s'était jeté dans la Ligue, mais par peur ; le peuple avait eu vent de sa conduite incertaine, timorée, et ce peuple, qui ne pardonne pas, avait suivi toutes les actions du parlement. Il se trouva une circonstance qui parut confirmer les indices de cette trahison ; un procureur de la ville avait été accusé d'intelligence avec le Béarnais ; renvoyé devant le parlement, on instruisit son procès, et, au bout de quelque temps, les chambres prononcèrent l'acquittement de l'accusé. L'irritation populaire fut à son comble. Le conseil des Dix connaissait toute l'indignation du peuple contre les magistrats ; on tint une assemblée, et là il fut résolu de réprimer les traîtrises et conspirations qui se faisaient dans la ville. Bussy-Leclerc fut le chef de l'entreprise ; il prononça l'arrêt de mort du président Brisson et de deux conseillers de la cour judiciaire. Des députés de ce conseil envahissent la demeure du malheureux président, le saisissent et le conduisent prisonnier au Châtelet ; il n'y resta pas longtemps : après quelques heures d'attente, on lui signifie un jugement qui le condamne à être pendu et étranglé comme fauteur d'hérésie, ennemi et traître de la ville, et sur-le-champ la sentence est exécutée à une poutre du palais. Les deux conseillers subirent le même supplice, et le peuple applaudissait à ces sanglantes exécutions. Cette mesure contre le parlement était violente, énergique, comme toutes celles qui émanent d'une autorité populaire ; l'exemple était sévère contre le parti négociateur ; les bourgeois, bons catholiques, en furent même effrayés. Le conseil des Dix s'apercevait que les opinions modérées faisaient des progrès, il voulut les intimider par un coup de terreur. Toutes les autorités municipales, les quarteniers, furent épurés, afin de correspondre aux sentiments du peuple ; le pouvoir tomba tout à fait de la classe bourgeoise aux halles. Là, commence le gouvernement démocratique de la municipalité de Paris, sous la direction d'une commission populaire ; alors se développe une série de mesures violentes et de confiscations contre les timides.

Tout cela se passait en l'absence du duc de Mayenne, l'homme de la bourgeoisie, du parlement, de la révolution modérée ; il était alors en Flandre. On lui écrivit le triomphe complet des halles, événement grave qui présageait la chute entière du pouvoir de la maison de Guise, car le peuple se plaignait qu'elle avait perdu son illustre dévouement pour la cause catholique. La lettre était pressante, et le duc de Mayenne se hâta de se rendre à Paris dans l'objet de ressaisir le pouvoir. Alors la ville s'organisait démocratiquement ; le parloir des bourgeois s'emplissait d'un peuple d'ouvriers ; et là on délibérait en commun. Bussy-Leclerc exerçait la plénitude de toute autorité ; nouveau tribun, il présidait à toutes les résolutions soudaines, instinctives qui caractérisent le gouvernement des multitudes. Mais ce gouvernement n'avait pas pour lui les forces militaires, le parti des riches qui fournissait l'argent et les hommes de bataille. Aussi le duc de Mayenne, à peine arrivé, osa un coup hardi ; il était appuyé par la classe bourgeoise, une petite armée le suivait. Sa première manœuvre fut de s'emparer de la Bastille ; Bussy-Leclerc, qui la commandait, la remit entre ses mains par surprise et par peur, à la condition de n'être nullement recherché pour la mort des infortunés parlementaires. Mayenne fait prendre les armes à tous les bourgeois, établit à chaque coin de rue de bons corps de garde, s'assure de tous les points importants. Cinq jours se passent en préparatifs. Le sixième jour, on se saisit de Louchart, Auroux, Esmonnot et Ameline, chefs populaires, et ils furent incontinent pendus dans une salle basse du Louvre. Le greffier et le bourreau furent pris quelque temps après, et également pendus et étranglés en place de Grève, au milieu d'une double haie de bourgeois armés qui applaudissaient à la chute du gouvernement des halles.

Cette exécution rapide, militaire, des chefs, atteignit le mouvement démocratique de la municipalité de Paris ; le duc de Mayenne, l'homme de la bourgeoisie, profita de cet événement pour remettre le pouvoir à cette classe. La plupart des quarteniers reçurent des successeurs pris dans des hommes modérés, tous catholiques, mais sans énergie. Une semblable direction fut donnée à l'hôtel-de-ville qui s'organisa en rapport avec les idées et les intérêts de la bourgeoisie. Le pouvoir du parlement fut reconstitué; le bas peuple était mis hors de ligne : on n'allait pas tout à fait au parti négociateur, on restait dans la Ligue. La commission des Dix était dissoute pour laisser pleine liberté aux autorités régulières du parlement et de l'association catholique. Le triomphe du duc de Mayenne fut le commencement de la contre-révolution qui prépara le retour de Henri IV. Dans un mouvement populaire, lorsque le parti modéré s'empare du gouvernement, on peut dire que la fin approche, et qu'une restauration n'est pas loin. La multitude est violente, désordonnée, mais elle est énergique : elle a du cœur, du courage, et se bat. Quand la bourgeoisie touche le pouvoir, son idée est l'ordre, la paix ; une autorité paisible peut seule la

lui donner. Le duc de Mayenne et les bourgeois parlementaires furent maîtres de la ville de Paris; ils en expulsèrent les âmes courageuses et dévouées. Dès lors tout s'empreignit d'un caractère de mollesse et de transaction politique.

Ce mouvement municipal laissait entière la question d'avénement à la couronne; Charles X était mort, et cette perte avait ouvert une large voie à toutes les prétentions à la belle couronne de France. Qui choisirait-on pour souverain de l'Union? Plusieurs candidats étaient sur les rangs : l'infante d'Espagne, fille de Philippe II; le prince Ernest d'Autriche, le duc de Savoie, le duc de Guise, l'enfant du martyr de Blois; enfin le duc de Mayenne lui-même. La convocation des états-généraux pouvait seule mettre fin aux incertitudes du pays; mais le bureau municipal de Paris ne hâtait pas cette convocation : l'élection immédiate d'un roi aurait limité dans d'étroites bornes le pouvoir des prévôts et échevins sur les cités liguées. Cependant le duc de Mayenne dut se décider à rassembler les états-généraux, et dans l'année 1593 ils furent réunis à Paris. Dans ces états la conduite du parti étranger se résuma en petites intrigues; ces vues intéressées retentirent dans le public, et avancèrent les affaires de Henri de Navarre. Le Béarnais était actif, habile surtout; il attirait à lui les convictions incertaines, multipliant à tous les promesses, conquérant les villes une à une, en achetant d'autres par de l'argent et des dignités. La conduite des états-généraux de 1593 ne doit pas être appréciée par le petit nombre d'actes émanés de cette assemblée de provinces. On a jugé sévèrement ces états parce qu'ils ne conclurent rien; mais n'est-ce point à eux que l'on doit toutes les résistances passives aux intrigues qui se croisaient pour l'élection d'un roi? Ils ne suivirent pas l'engouement des populations ligueuses, voulant proclamer l'infante et le duc de Savoie. Aux exigences impérieuses ils opposèrent un système qui, en concédant quelque chose, aboutissait néanmoins à refuser le concours nécessaire à l'élection immédiate d'un souverain étranger. S'ils avaient repoussé brusquement les prétentions de l'Espagne, ils auraient déterminé une crise; en temporisant, ils l'évitèrent. Peut-on oublier qu'on leur doit les conférences de Surène et la conversion de Henri de Navarre qui en fut la suite?

Le plus spirituel pamphlet qui parut alors contre les états de 1593, fut celui qui est parvenu jusqu'à nous sous le titre de : *Satire Ménippée*, ou *de la Vertu du Catholicon d'Espagne, et de la tenue des États de Paris*. Tout le monde a entendu parler de cette publication; peu de personnes la connaissent. Nous allons l'analyser. « Vous ne savez pas la vertu du catholicon d'Espagne? s'écrie le pamphlétaire. Pendant qu'on faisait les préparatifs et échafauds au Louvre, et qu'on attendait les députés de toutes parts qui, de mois en mois, se rendaient à petit bruit, il y avait en la cour dudit Louvre deux charlatans, l'un espagnol et l'autre lorrain (l'ambassadeur de Philippe II et le duc de Mayenne); il faisait merveilleusement bon voir vanter leur drogue et jouer tout le jour. Le charlatan espagnol était fort plaisant; à son échafaud était attachée une grande peau de parchemin écrite en plusieurs langues, scellée de cinq ou six sceaux d'or, de plomb ou de cire, avec des titres en lettres d'or, portant ces mots : « Lettres du pouvoir de l'Espagnol et des effets miraculeux de sa drogue. » Quant au charlatan lorrain, il n'avait qu'un petit escabeau devant lui, couvert d'une vieille serviette, et dessus une tirelire pleine aussi de catholicon, dont toutefois il débitait fort peu, parce qu'il commençait à s'éventer, manquant de l'ingrédient plus nécessaire, qui est l'or. »

Cette curieuse publication donnait ensuite l'histoire abrégée des états de Paris : « Après la procession où l'on vit maître Pelletier, curé de Saint-Jacques, habillé de violet, la couronne et la barbe faite de frais, une brigantine sur le dos, avec l'épée et le poignard, une hallebarde sur l'épaule gauche, qui suait et haletait pour mettre chacun en rang, marchaient trois petits moinetons et novices, cinquante ou soixante religieux et six Capucins ayant un morion en tête, et au-dessus une plume de coq. Entré dans la salle des états, on admirait l'arrangement et les peintures historiées des tapisseries; l'une d'elles contenait le portrait fort bien tiré de son long, de M. le lieutenant général duc de Mayenne, habillé en Hercule, tenant en sa main des brides sans nombre, auxquelles étaient mêlés des veaux aussi sans nombre. Au-dessus de sa tête y avait une nymphe qui avait un écriteau portant ces mots : *Gardez-vous de faire le veau.* Et par la bouche dudit sieur de Mayenne en sortait un autre où étaient écrits ces mots : *Je le ferai.* Après que l'assemblée fut entrée bien avant dans la grande salle, la place fut assignée à chacun : « M. le lieutenant général du royaume, criait un héraut, montez là haut, en ce trône royal, en la place de votre maître; M. le duc de Guise, mettez-vous le fin premier, sans préjudice de vos droits à venir. » Le bruit et la mauvaise odeur passés, M. le lieutenant commença à parler de cette façon : « Messieurs, vous serez tous témoins que depuis que j'ai pris les armes pour la sainte Ligue, j'ai toujours eu ma conservation en telle recommandation que j'ai préféré de très-bon cœur mon intérêt particulier à la cause de celui qui saura bien se venger de ses ennemis. Par notre bonne diligence, nous avons fait que ce royaume, qui n'était qu'un voluptueux jardin, est devenu un grand et ample cimetière universel, plein de belles croix peintes, bières, potences et gibets. Messieurs, il nous faut principalement insister par quels moyens nous empêcherons la paix et rendrons la guerre immortelle en France. Tant qu'il y aura de cette race bourbonnienne, jamais ni moi ni les miens ne règnerons sans querelles; c'est pourquoi vous ne devez douter que je ferai tout ce que je pourrai pour m'en défaire. Nous avons un ennemi qui ne dort pas, et qui use plus de bottes que de souliers; vous y donnerez ordre, et vous garderez des écrouelles et de tomber du haut mal, si vous pouvez. »

» Alors chacun chanta : *O crux, ave*, etc... Le branle fini, le sort tomba à M. le cardinal de Pellevé, lequel, se levant sur ses pieds comme une oie, fit de très-profondes révérences : « Messieurs, s'écria-t-il, soumettez-vous aux archi-catholiques princes lorrains et super-catholiques espagnols qui aiment tant la France, et désirent tant le salut de vos âmes qu'ils en perdent la leur, dont c'est grand'pitié. Je vous servirai de père confesseur et à la France aussi, vous assurant que vos âmes ne passeront point par le

feu du purgatoire, étant assez purgées par les feux que nous avons allumés ès quatre coins et au milieu de ce royaume. Quant à l'élection d'un roi, je donne ma voix au marquis des Chaussons ; il n'est pas connu, mais bon catholique, apostolique et romain ; je vous le recommande et moi de même. — Chacun avisera à se pourvoir si bon lui semble, ajouta M. l'archevêque de Lyon, et de ma part je ne désire point la paix que premièrement je ne sois cardinal, comme on m'a promis, et comme je l'ai bien mérité. Courage, mes amis, exposez vos vies, et ce qui vous reste de biens pour M. le lieutenant et pour ceux de sa maison. Demanderiez-vous un plus beau roi, et plus gros et plus gras qu'il est ? C'est, par saint Jacques, une belle pièce de chair, et n'en sauriez trouver un qui le pèse. » Le sieur archevêque ayant fini avec grande émotion de corps et de voix, il demanda permission d'aller changer de chemise. En me retirant sur le soir, j'entendis qu'en la première session des états on avait mis en délibération de quel bois on se chaufferait le carême suivant. J'ai aussi su depuis que le résultat du conseil portait qu'on ferait plusieurs carêmes en l'année ; on y fit défense de vendre des œufs de couleur après Pâques. Quelques-uns dirent que si le roi de Navarre se faisait catholique, il fallait que le duc de Mayenne se fît protestant. Voilà à peu près ce que j'ai pu apprendre et puis rapporter de ce qui se passa aux états de Paris. »

Telle est la *Satire Ménippée* analysée rapidement : Il y avait de l'esprit dans ce pamphlet, des applications ingénieuses, des personnalités vives contre les hommes qui avaient présidé aux états; on se moquait de leurs lenteurs, de la politique qu'ils avaient suivie. Toutefois ce pamphlet ne donne des états qu'une peinture fausse et ridicule; car, nous le répétons, les états amenèrent la réconciliation des opinions modérées. Alors on commençait à placarder en tous les carrefours les caricatures extravagantes de la Ligue ; une belle estampe coloriée représente sa pauvreté et ses lamentations. Madame la Ligue, sous les traits d'une femme hideuse, déguenillée, est gisante au pied des murs de Paris ; derrière elle se trouve un diable jouant sur le violon l'air : « Vous reviendrez en nos enfers. » Et tout cela se vendait avec le portrait de la Ligue infernale, grande religieuse, la tête couronnée de serpents (1). Ces publications faisaient sur les esprits une impression profonde ; les parlementaires les multipliaient dans leurs réunions secrètes. Aux derniers jours d'un pouvoir débile, chaque coup est mortel : la Ligue en était là ! Elle perdit de sa grandeur primitive; les hommes qui la dominèrent firent de la petitesse avec la force populaire. Il n'y avait plus qu'un dénoûment possible, la reconnaissance haute et formelle de Henri IV : elle s'opéra par le mouvement naturel des choses.

(1) C'est le portrait d'une religieuse
Ayant les yeux sanglants et la cervelle creuse,
Deux faces en un corps, visant de tous côtés
Pour mieux dissimuler ses grandes cruautés.
La Ligue a de surplus les deux pieds griffonnés
Pour aller et venir vers les plus obstinés ;
Elle a le cœur d'acier, le corps d'une diablesse,
La langue de sorcière, et l'habit d'une abbesse.

(*La fin au numéro suivant.*)



(Henri III.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

BELGIQUE. — BRUXELLES.



(Une vue du parc de Bruxelles.)

Bruxelles, appelée dans les anciennes chroniques *Brosella* ou *Brussella*, doit son origine à saint Geri, évêque de Cambrai et d'Arras, qui, au commencement du VIIe siècle, bâtit dans une petite île formée par la Senne une chapelle autour de laquelle vinrent bientôt se grouper des habitations. En 1044, cette ville, déjà grande, fut entourée de murailles, par Lambert Balderic, et, en 1357, elle fut agrandie et munie d'un rempart fort élevé. Elle devint la résidence des ducs de Brabant, et par suite des gouverneurs autrichiens. Elle éprouva deux incendies considérables, l'un en 1326, qui consuma 2,400 maisons, l'autre en 1405, qui en dévora plus de 1400. En 1695, les Français la bombardèrent et incendièrent en vingt-quatre heures plus de 4,000 maisons. Après la bataille de Ramillies, en 1706, Marlborough s'en rendit maître. L'électeur de Bavière l'attaqua vainement en 1708. Les Français la prirent, en 1746, sous le maréchal de Saxe, et la rendirent à la paix d'Aix-la-Chapelle. Ils y entrèrent en 1792, après la bataille de Jemmapes. Forcés d'évacuer après le combat de Louvain, ils la reprirent le 10 juillet 1794. Bruxelles était la capitale des Pays-Bas autrichiens, et la résidence d'un gouverneur général. Les Français, qui en avaient fait le chef-lieu du département de la Dyle, la rendirent en 1814, et elle fit partie du royaume des Pays-Bas. Lorsque la dernière révolution sépara la Belgique de la Hollande, Bruxelles devint la capitale du nouveau royaume et la résidence du souverain.

Bruxelles est bâtie sur la Senne et sur un canal qui communique à l'Escaut par le Rupel. Elle est à neuf lieues et demie d'Anvers et à soixante lieues de Paris. Elle a deux lieues et demie de circonférence. Elle avait autrefois des fortifications que Joseph II fit raser, et sur l'emplacement desquelles il fit planter des allées d'arbres qui forment une belle promenade. Elle n'a plus qu'un simple mur. Elle est bâtie sur un terrain inégal. Plusieurs rues sont très-escarpées; dix portent le nom de montagne. Bruxelles forme deux villes en une seule. Par sa situation, elle se divise naturellement en ville haute et ville basse; et, par sa physionomie, on la partagerait volontiers encore en ville neuve et ville ancienne, en ville des nobles et ville du peuple.

La ville neuve est la plus belle partie de Bruxelles, sans être pourtant celle qui séduit davantage. Les rues sont larges et bien alignées, les maisons élevées et élégamment bâties. Le *Parc*, charmante promenade, toute plantée d'arbres, toute peuplée de statues, en est le centre principal; au milieu de la grande allée, le coup d'œil est magnifique. Sans les fleurs et la verdure qui vous entourent, on se croirait à Paris sur la place de la Concorde, car le palais royal et celui des États, qu'on aperçoit l'un à droite et l'autre à gauche, semblent, avec leurs façades, les miniatures de la *Madelaine* et de la Chambre des Députés. Un petit bassin que renferme le parc a acquis une grande célébrité : une inscription latine en fait foi. On raconte que Pierre le Grand, en 1747,

s'y laissa tomber dans un moment d'ivresse, *libato vino*. C'est là un singulier souvenir pour rappeler le grand homme. Une superbe rangée de palais et de belles maisons entoure le parc.

La place-Royale, le beau boulevard, celui de Namur, où habitent presque tous les étrangers, complètent cette partie de la ville. La place Royale est la plus belle des places publiques ; elle est entourée de huit magnifiques corps de bâtiments, au milieu desquels se trouve la belle église de *Saint-Jacques ae Ka den berg*. Son portique, surmonté d'un fronton, soutenu par six colonnes corinthiennes, a été élevé sur les dessins de Guimard, architecte français. A chaque côté de la porte est une statue colossale, représentant Moïse et David.

L'intérieur de l'église correspond à la beauté de la façade ; il est d'une noble simplicité et formé d'une seule nef bien éclairée. Une colonnade d'ordre corinthien, en demi-cercle, termine le chœur, dont le plafond est orné d'une riche sculpture. On admire la belle coupole de cette église. Saint-Jacques est peut-être la seule église catholique où l'on ne trouve aucun tableau, sa distribution intérieure ne comportant point de décoration qui nuirait à la simplicité de l'ordonnance.

On descend à la ville ancienne par une grande rue, parisienne de boutiques, d'étalage et d'irrégularité, appelée la rue Royale, et le coup d'œil, le style de l'architecture changent entièrement. On se trouve sur la grande place. D'un côté se présente la Maison du Roi, en flamand *brood-huys* (maison du pain). C'est un antique édifice dont l'origine remonte aux premiers agrandissements de la ville. Il servit de Maison de Ville jusqu'à la construction de l'Hôtel-de-Ville qui lui fait face.

Cet Hôtel-de-Ville date de 1404, et les maisons qui l'entourent ne réclament pas une moindre antiquité ; sa construction plaît surtout par sa bizarrerie. Il a une galerie ouverte qui règne sur toute sa façade, flanquée de six tourelles, et percée de quarante fenêtres ; puis une tour octogone entièrement à jour, qui, par je ne sais quel caprice, ne s'élève pas au milieu de l'édifice. Elle est haute de 364 pieds, et surmontée de la statue dorée de saint Michel terrassant le diable sous la forme d'un dragon. L'architecte se nomme *Van Ruys Brock ;* il mit à son œuvre quarante et une années de travail. On doit encore voir la place de Saint-Michel, et celle du *Grand-Sablon*, la plus vaste de Bruxelles ; elle est destinée aux exécutions judiciaires, à cause de son voisinage de la nouvelle prison.

Les fontaines sont presque toutes embellies de sculptures. Je ne citerai que les plus belles, ou les plus curieuses, et d'abord je devrai parler du *Manneken-pist* (petit homme qui pisse) Cette fontaine, célèbre sous ce nom de temps immémorial, n'avait eu jusqu'en 1648 qu'une petite figure de pierre. Cette année, le magistrat ordonna de la remplacer par une statue en bronze, dont le fameux sculpteur Duquesnoy donna le modèle. Cette figure, qu'on qualifie de *plus ancien bourgeois de Bruxelles*, a attiré les regards de plus d'un souverain, qui l'ont fait parer d'habillements, de cordons, etc. La fontaine de la rue Haute est un très-bel obélisque, dont l'architecte Guimard a donné le plan. Les fontaines de *Steen-Poort* et de la porte de Staal datent du temps de Charles-Quint. Celle du *Regorgeur* est du sculpteur Janssens. Un chef-d'œuvre de cet artiste la décorait. C'était une statue de médiocre grandeur, représentant Neptune en courroux, qui y avait été placée en avril 1776 : cette statue fut enlevée quelque temps après, sans qu'on ait jamais su ce qu'elle était devenue. Toutes ces fontaines sont alimentées par les eaux d'un lac, situé à environ un tiers de lieue à l'est de la ville. Je devrais encore mentionner le nouveau palais de justice, où sont réunis tous les tribunaux ; le palais royal, résidence de Léopold ; l'entrepôt, construit par Marie-Thérèse ; les églises Notre-Dame et du Sablon, le jardin botanique, le théâtre, l'allée verte, charmante promenade qui a près d'une demi-lieue, se prolongeant sur le bord du canal, jusqu'au pont de *Laeken*, et j'arrive à la belle cathédrale de Sainte-Gudule. L'histoire de cette célèbre église contiendrait à elle seule un volume. Elle fut commencée sous Lambert, comte de Louvain et de Bruxelles ; mais elle ne fut dédiée qu'en 1047, sous l'invocation de Saint-Michel. Le même jour, on transféra avec beaucoup de solennité le corps de sainte Gudule de l'église de Saint-Geri dans la nouvelle église, qui prit le nom de Saint-Michel et Gudule, et plus souvent de Sainte-Gudule seule. Elle fut rebâtie en 1226 et 1273, augmentée et restaurée en 1534 ; en 1543, on plaça un carillon, et l'horloge dans une des tours. Le 6 juin 1579, cette église fut saccagée par le peuple, et les reliques des saints dispersées, entre autres celles de la patronne, qu'on n'a plus retrouvées ; les peintures furent détruites, les statues des apôtres renversées ; la chaire, qui était de bronze, fut brisée. L'église fut *réconciliée* en 1585 par l'archevêque de Malines. En 1587, le conseil de Brabant fit restaurer la chapelle du saint Sacrement : chaque conseiller y fit poser un pilier de cuivre avec ses armes ; cet exemple fut imité par le conseil des finances, la chambre des comptes et les magistrats. Ces piliers furent enlevés par les Français en l'année 1793.

C'est à l'occasion du jubilé de trois cent cinquante ans du Saint-Sacrement des miracles, célébré en juillet 1720, que les états de Brabant et plusieurs évêques et abbés donnèrent une suite de dix-huit tableaux représentant l'histoire des hosties *poignardées*.

Le maître-autel est de marbre blanc et d'architecture composite. Contre les deux colonnes du sanctuaire sont deux statues, dues au célèbre sculpteur Delvaux ; elles proviennent de l'abbaye d'Affligem, et avaient été destinées au Musée national de France.

A la droite de l'autel, du côté de l'évangile, on voit le tombeau des ducs de Brabant, sur lequel est couché un lion d'airain doré, appuyé sur l'écu de Brabant ; ce lion pèse, dit-on, six mille livres. De l'autre côté du chœur, en face de ce mausolée, est celui de l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas, mort en 1595. Au-dessus des stalles on suspend, les jours de grandes fêtes, quatre magnifiques tapisseries, représentant des sujets tirés de l'histoire du Saint-Sacrement des miracles.

La nef de cette église est séparée des deux bas-côtés par des colonnes qui soutiennent une voûte très-élevée. A chaque colonne est adossée une statue

de 10 pieds de proportion, représentant Jésus-Christ, la Vierge et les apôtres.

Sainte-Gudule renferme de superbes vitraux, peints par les plus fameux maîtres flamands, tels que J. d'Ack, Roger, Jean de Labaer et Bois-le-Duc. On remarque aussi une *Annonciation*, bon tableau de B. Boulfongne.

Nous avons fini de visiter les principaux monuments de Bruxelles. Si nous voulions connaître ses habitants, ce serait dans la population roturière et commerçante qu'il faudrait chercher du caractère et de la nationalité. Il y a en effet de l'originalité dans cette foule de vendeurs et d'acheteurs, qui vont, viennent, crient et se coudoient dans les rues et les places de la vieille ville; dans ces diligences qui partent, qui arrivent; ces voitures bourgeoises qui ne sont ni calèches, ni landaus, qui peuvent contenir neuf ou dix personnes; cette infinité de petites charrettes traînées chacune par trois chiens, et qui se rendent au marché, portant le lait renfermé dans de petites cruches de cuivre poli; enfin, c'est un bruit qui, tout fatigant qu'il est, au lieu d'animé qu'il est en France, est au moins particulier à Bruxelles. Ce n'est pas le bruit de l'Allemagne, de la France ou de l'Italie, c'est celui de la Belgique. Ainsi, en résumé, il faut voir Bruxelles. Tous les banqueroutiers de France prétendent que c'est une des plus agréables capitales du monde.

ERNEST BRETON.

CARICATURES DE LA LIGUE.

(Fin. Voir page 353.)

Nous terminerons ce dernier article sur l'époque ligueuse par une citation du grand travail de M. Capefigue sur *la Réforme, la Ligue et le règne de Henri IV*; le rapprochement fait par l'historien, entre deux siècles agités, entre deux chiffres identiques, qui virent chacun une révolution, est de la plus haute curiosité: c'est là une belle page historique qui demande à être méditée: « A mesure que l'histoire avance dans les hautes voies de l'examen, et qu'elle abandonne les préjugés vulgaires, dit M. Capefigue, elle cesse de jeter du dédain sur un mouvement qui a tant de ressemblance avec l'autre révolution rapprochée de nous, et qui, les pieds dans le sang, eut sa gloire inouïe et ses gigantesques destinées. Plus on étudie l'époque agitée de 1589 à 1593 et qu'on la compare à l'autre période de 1789 à 1793, plus on reconnaît que ce n'est pas seulement une identité de chiffres, un rapprochement de dates que l'histoire peut y rencontrer. Il y a d'autres points de ressemblance. Un principe différent agite les masses; mais ces masses se montrent dans leurs mêmes conditions, avec un caractère de force, de résolution et d'énergie. Que se passe-t-il à Paris? quelle différence existe entre le parloir des bourgeois, les assemblées de halles, de quartiers, et les clubs d'une autre époque; les prédicateurs de la chaire et les orateurs de la place publique; les états-généraux de 1588 et 1593, et les Assemblées Constituante, Législative, de la grande révolution française; le conseil de l'Union et les comités politiques de salut public et de sûreté générale; le bureau municipal de l'Hôtel-de-Ville et la commune; les conseils des seize quarteniers et les sociétés des Cordeliers et des Jacobins? Et la lutte, entre qui s'engagea-t-elle? La bourgeoisie a vaincu les gentilshommes; elle a expulsé le roi de sa ville de Paris; bientôt elle est elle même dépassée par le peuple, par la multitude, qui veut lui arracher le pouvoir. N'est-ce pas là toujours la marche des révolutions? Sans doute la comparaison ne peut être absolue; les événements ne sont jamais identiques; ils se produisent dans la proportion des temps, sous l'impression des idées de chaque époque; mais le type populaire s'empreint indélébile à l'une et à l'autre période.

» La violence n'a qu'une courte durée, elle n'est qu'une crise; et quand les opinions modérées s'emparent du pouvoir, alors les idées de gouvernement régulier reviennent dans toutes les têtes, parce que ces idées sont l'ordre et la sécurité même. C'est ce qui explique la puissance croissante du tiers parti, après les excès du gouvernement catholique et municipal; c'est ce qui favorisa si puissamment la restauration de Henri IV. Les états-généraux de 1593, si spirituellement caricaturés par la *Satire Ménippée*, ne doivent-ils pas être replacés à la hauteur de la mission qu'ils exercèrent? ne préparèrent-ils pas la fin de la crise? quel usage firent-ils de cette immense souveraineté qui dispose d'une couronne? Placés entre mille partis divers, ne restèrent-ils pas nationaux, tout en proclamant le triomphe du catholicisme? Dans les époques d'émotions populaires, la vie est en dehors; nos récentes révolutions eurent leurs processions patriotiques, leurs héros du Panthéon, ces témoignages d'un culte enfanté par la philosophie du XVIIIe siècle. Qu'avaient de plus singulier ces braves processions d'un peuple de bourgeois, qui, sous la bannière de ses saints patrons, protecteurs du serf, consolateurs du pauvre et du pastourel, couraient aux remparts, remuaient les longues couleuvrines contre l'ennemi de son Hôtel-de-Ville, du clocher municipal, de cette pieuse chapelle où se conservait la relique vénérée, qui, aux époques d'invasions et de barbarie, avait préservé la bonne cité de Paris de l'épée d'Attila, des Sarrasins et des Normands? »

Y.

Sur d'antiques tombeaux, j'ai vu le Temps assis;
Il démolissait en silence.
Nos neveux apprendront, par d'imposants débris,
Notre grandeur et sa puissance.
Tout à coup j'ai vu l'homme, être faible et mourant,
D'un fer armer son bras; dans son ardeur guerrière,
Terrible, s'élancer comme un feu dévorant,
Semer partout la mort et ravager la terre;
Mais les débris affreux, témoins de ses fureurs,
Déjà se couvrent de verdure,
Et bientôt le zéphyr cache sous mille fleurs
Les ruines de la nature.

FRANCE. — NUITS.

(CÔTE-D'OR.)

Nuits (*Nucium à nucibus*) ne fut d'abord qu'un gros village dépendant des domaines de la puissante maison de Vergy. — Alix de Vergy, d'amoureuse et tendre mémoire, l'apporta en dot au duc de Bourgogne Eudes III qui, en 1212, lui accorda des priviléges et des franchises signées de son chancelier, de son sénéchal et de son connétable. Dès l'année 1385, Nuits est appelé : *bonne ville fermée ayant forteresse, foires, marchés,* etc.

J'aurais bien pu m'amuser à faire venir les *Nuictons* du Nord, avec les conquérants des provinces gallo-romaines ; mais le simple bon sens m'indiquait une origine beaucoup moins fabuleuse, et je viens de l'indiquer. Quant à l'étymologie du mot Nuits, *Nucium*, rien de plus naturel que de la rattacher à cette prodigieuse quantité de noyers qui couvraient, jadis les alentours de la ville. Presque tous ces arbres ont péri dans le rude hiver de 1709, mais il en reste encore un assez grand nombre pour attester le fait historique.

Le *bourg des Noyers* érigé en commune n'occupait pas la place du Nuits moderne; il se cachait en partie dans le vallon, et se groupait autour de deux églises, dont l'une (Saint-Symphorien) subsiste encore, et dont l'autre (celle de Saint-Julien) a été détruite de fond en comble par ces reîtres que Jean-Casimir, duc de Deux-Ponts, amenait pour auxiliaires aux protestants. — Le vieux et primitif noyau de Nuits n'est plus aujourd'hui qu'un faubourg nommé Nuits-Amont, où le patois de Bourgogne et les anciens respects narguent le beau français et les mœurs étudiées de la ville, tandis que le château proprement dit est devenu la cité. — Le besoin de sécurité et de protection força les habitants de Nuits-Amont à se réfugier dans le château, et voilà comment la ville actuelle est venue se condenser autour d'une maison de ville, d'un palais et d'une chapelle ducale. — Mais les guerres incessantes du moyen âge prirent fin, la population citadine fut trop nombreuse pour son enceinte, elle voulut respirer à l'aise, et Nuits-Aval, c'est-à-dire le faubourg de Quincey, se forma ; puis les trois Nuits se relièrent en un tout par des dépendances et de successives agglomérations. Les idées d'association ne sont pas aussi nouvelles qu'on veut bien le croire, et le système sociétaire pourrait trouver dans l'union des différents éléments nuitons un précédent en sa faveur.

Nuits, tel que nous le connaissons maintenant, est sans contredit le Paris des villes de trois mille et quelques cents âmes, la cité bourguignonne qui résume le mieux, non pas cette Bourgogne indécise de l'Auxerrois, non pas cette Bourgogne épuisée et bâtarde des Marches qui vient s'aplatir dans la Champagne, mais la noble et grande Bourgogne du cœur de la province, s'appuyant à l'ouest sur son coteau, et regardant le Mont-Blanc au fond de sa plaine, ayant pour s'abriter des vents cet admirable rideau qui cache un des premiers vins de la terre dans ses plis, et à quelques lieues de là, sa courtoise et murmurante Saône, pour se laver les pieds. — A Nuits, plus qu'en aucun lieu de la province de Bourgogne, vous trouverez l'allure bourguignonne bien caractérisée, franche, libre surtout, fière, enjouée, railleuse, pleine d'un sans-façon aisé et d'une spirituelle malice.

Une époque mémorable dans les fastes de la ville de Nuits, est celle du siége qu'elle eut à subir, d'abord en 1569, puis en 1576. Jean-Casimir, duc de Deux-Ponts, amenant un renfort de 13,000 Allemands à l'amiral de Coligny qui venait de perdre la bataille de Jarnac, s'arrêta devant Nuits en avril 1569, pilla la ville et brûla les faubourgs, pendant que le duc d'Aumale se reposait à Cîteaux, comme dans une nouvelle Capoue. Sept ans après, le même prince allemand revenant avec 25,000 reîtres (reiter, cavalier), au secours des Calvinistes, vint encore assiéger Nuits, qu'il battit cinq jours en brèche et somma trois fois de se rendre. Après une défense héroïque, les assiégés se décidèrent à capituler le 21 janvier 1576. Mais malgré les articles formels de la convention, Jean-Casimir abandonna la place à la brutalité de la soldatesque, qui dévasta la ville, la livra à l'incendie et massacra plus de 150 citoyens. — Ces malheureux s'étaient réfugiés, tant dans la chapelle des *Croisés* aujourd'hui détruite, que dans un four banal nommé le *Grand-Four* qui n'existe plus depuis fort peu de temps. Là ils furent assommés par les soldats furieux. Après cette boucherie, on retira les cadavres, à l'aide de bigots. — Depuis lors, on célébra tous les ans dans la chapelle des *Croisés* une messe de *Requiem*. Ce touchant usage s'est maintenu jusqu'en 1790. — Je ne sais pas jusqu'à quel point on doit admettre ou rejeter la tradition suivante : — L'on assure qu'un citoyen de Nuits ayant insulté Jean-Casimir en lui criant : *Casse-mie, casse-croûte, casse-neuzilles* (noisettes), fut la cause de la violation de la capitulation. L'histoire n'ayant, à cet égard, aucun document écrit, ne doit reproduire ce fait que comme un dicton populaire.

Il ne resta que deux maisons intactes; ce furent celles de Philibert Legoux et de Guillaume Desbarres, lieutenant civil. On assure que 367 coups de canon furent tirés.

Nuits suivit l'exemple offert par la plupart des villes de Bourgogne, il s'enchaîna au parti des Guises, et ne se soumit que tardivement à l'obéissance de Henri IV, grâce aux fermes résolutions de Hancelot-Juliot, son maire. — Cette ville fut encore ravagée en 1636, pendant deux jours, par les Suédois du duc de Weimar.

Avant la révolution, la ville de Nuits était le siége d'un bailliage civil et criminel dont le ressort était beaucoup plus étendu que celui de Beaune ; elle possédait un grenier à sel, elle était la cinquième qui députât aux états-généraux de la province, et la troisième qui nommait l'élu du tiers-état. Aujourd'hui c'est un simple chef-lieu de canton de l'arrondissement de Beaune, avec une population fixe de 3,120 habitants, d'après le recensement fait en 1831.

Toutes les ressources que la pensée peut supposer réunies dans une ville de cet ordre se trouvent réunies dans celle-ci. A défaut de collége communal, elle a une institution très-sagement et très-habilement dirigée, il ne lui manque qu'une école municipale d'instruction primaire et une bibliothèque com-

munale; mais avec le temps, ces améliorations se réaliseront indubitablement.

Les monuments de Nuits se bornent à l'église-mère de Saint-Symphorien, dont nous donnons ici l'aspect oriental; à l'église co-paroissiale de Saint-Denis, qui était autrefois une collégiale célèbre et dont les chanoines tiraient leur origine du chapitre de Vergy; à une maison-de-ville surmontée d'un beffroi, et à un hospice très-proprement tenu.

L'église de Saint-Symphorien est d'un type austère: œuvre de l'école romane, elle date de la fin du XIIe siècle, et n'a été achevée que dans le XIIIe; ainsi le système ogival vient s'y marier à la pensée bizantine. Une nef, un chœur, une croisée, deux bas-côtés, constituent cet édifice remarquable par la régularité de son plan et l'unité de ses lignes, à l'intérieur. La croisée et le chœur fermé en apside plate appartiennent au XIIIe siècle; sa nef est toute romane. Ce monument offre un objet de mobilier très-curieux, c'est un tryptique ou tableau sur bois à trois volets, donné par Jacques Maissot, en 1609. Cette peinture représente le donateur et sa femme, et la Cène au grand panneau du milieu. On lit, au pourtour, cette inscription :

AV. NOM. DE. DIEV. ET. DE. SAINCT. SYMPHORIEN
AMEN.
IACQVES. MAISSOT. LIEVTENANT. DES. GARDES. DV. ROY
EN LA. TERRE. D'ARGILLY
ET. CHRESTIENNE. DES. PRINGLES. SA. FEMME
ONT. FAICT. FAIRE. LE. PRESENT. TABLEAV.

MDCIX.

Ces trois pages sont délicieuses de coloris, correctes de dessin et du plus grand prix aux yeux des artistes.

A la Maison-de-Ville, on vous montrera encore l'enveloppe des vases d'argent dans lesquels était contenu le *vin d'honneur* que l'on offrait aux gouverneurs de la province et aux princes. — Prosper Jolyot de Crébillon était d'origine nuitonne; Jean Sarrazin, comédien du roi; N. Hornot, auteur de l'Abrégé chronologique de l'Histoire universelle; François Thurot, capitaine, célèbre marin, dont on voit un très-mauvais portrait au pastel dans la salle du Conseil, à la Maison-de-Ville; Antoine Broin, religieux de la Trappe, mort en odeur de sainteté, étaient nés à Nuits. — Les armes de cette ville sont d'azur à trois bandes d'or : autrefois, elles étaient de trois quinte-feuilles de Vergy.



(Église de Saint-Symphorien à Nuits.)

Louis XIII a couché à Nuits le 3 septembre 1730, et Louis XIV y fit son entrée en 1658. Bonaparte, alors simple officier d'artillerie, a habité assez longtemps cette petite cité pour en avoir gardé le souvenir et avoir remarqué l'esprit fin, délicat, l'amabilité constante de feue Madame Marey, mère de M. Marey-Gassendi, ancien maire de Nuits.

Le territoire de Nuits, qui comprend le clos de Vougeot, la Romanée-Conti, les Richebourgs, les Saint-Georges, les Saint-Julien, les Echéseaux, la Tâche, etc., produit les vins les plus distingués de toute la Bourgogne; cette ville, véritable capitale du haut vignoble, a vu partir de son sein le signal d'une industrie nouvelle qui a ouvert un immense avenir au commerce de Bourgogne, je veux parler des *vins mousseux*.

C'est dans les environs et le faubourg occidental de Nuits, que le patois bourguignon s'est le mieux

maintenu, pur de toute altération. —Voici un exemple de cette langue si accentuée, si abondante :

« Vah ! bô Gieu dé Gieu, qués sôpés que c'étô qué cé qui : en serai-t-y jamâ dé tant béâs su la târre ? — Pendant qu'aî mangeint ai foison, qui dé neus auiô osû aillé cri dé l'éâ à l'ai rivère ? »

Traduction. Ah ! bon Dieu de Dieu, quels repas que c'était, cela ! en sera-t-il jamais de plus beaux sur la terre ? — Pendant qu'ils mangeaient à merci, qui de nous aurait osé aller chercher de l'eau à la rivière ?

Ces phrases sont extraites de la conversation d'une bonne vieille racontant, un soir, à l'auteur de ce fragment, ce qu'étaient les repas des fées nuitonnes, dont le palais était aux *Trous légers*, dans le magnifique et pittoresque vallon de Nuits. Car il faut bien que vous le sachiez, c'est dans la vallée qui avoisine cette charmante cité, que dorment toutes les mythes populaires et toutes les pieuses traditions de la vieille Bourgogne. — Sans doute le siècle où nous vivons a soufflé sur toute cette tiède et vivifiante poésie du peuple, qui tapissait nos collines, et soupirait sous les pas de nos aïeux ; sans doute il a atténué tous ses souvenirs et désenchanté tous ses rêves ; mais assez de légendes ont survécu, ici, pour parfumer encore les âmes éprises comme la mienne de tout ce qui est mystère et passé.

Le chevalier Joseph Bard (de la Côte-d'Or),
Inspecteur des monuments historiques.

MIRABEAU,

(Honoré-Gabriel Riquetti, comte de), orateur et homme d'État.

Avant d'arriver au règne des lois, la France devait passer par tous les genres de tyrannie. Lorsque la révolution commença, il lui restait encore plusieurs jougs à subir, celui de l'éloquence, celui de la terreur et celui de la gloire. Mirabeau lui imposa le premier avec la force d'un géant. Favorisé par tous les hasards propres à rehausser la grande faculté dont l'avait doué la nature, dès les premières scènes du drame national, il fixa sur lui tous les yeux. La mort l'enleva longtemps avant que le drame finît ; mais son ombre resta présente, comme pour effacer tous ceux qui voudraient essayer après lui le rôle si énergiquement créé par son génie.

En étudiant la vie des hommes célèbres, on cherche d'abord quelle fut leur mission, et ensuite de quels moyens ils disposèrent pour la remplir. Quand on s'est bien convaincu que la mission de Mirabeau consistait uniquement à détruire un ancien ordre social, on admire le nombre et la puissance des ressources réunies en sa personne pour cette fin. C'était peu du talent et de la volonté : Mirabeau tenait aux classes privilégiées de l'ordre qu'il devait briser ; ce qui lui donnait le mérite d'un sacrifice. En même temps il avait beaucoup souffert ; ce qui lui sauvait le ridicule d'un extrême désintéressement ; car il y eut toujours plus de générosité que de puissance réelle dans les efforts de ceux qui tentèrent d'abolir un régime dont ils n'avaient recueilli que des bienfaits. Son immoralité même augmentait, dans une effrayante proportion, l'effet de ses attaques, en lui permettant d'agir sur les gens immoraux, qui n'ont de foi qu'en leurs semblables. Quant aux gens vertueux, Mirabeau se présentait à leurs regards sous un autre point de vue, et toujours comme un argument au profit de sa cause. En contemplant ses vices et ses infortunes, ils pouvaient se dire : « Voilà l'homme de naissance et de mérite tel que l'ancien régime l'a fait ! voilà comme il l'a traité ! »

Fils d'un grand seigneur écrivain, qui s'intitulait l'*ami des hommes*, et qui lança sur sa famille soixante-sept lettres de cachet, Mirabeau naquit au château du Bignon, près de Nemours, le 9 mars 1749. Sa jeunesse, ardente et studieuse, effleura une multitude de connaissances. Des mains d'un précepteur distingué, il passa dans une école militaire, où le célèbre Lagrange l'initia aux mathématiques. Destiné à la profession des armes, toute son attention se porta sur les sciences qui s'y rattachent et sur les auteurs qui en ont traité. « Je puis montrer, écrivait-il en 1778, les extraits de trois cents de ces auteurs, et des mémoires de moi sur toutes les parties du métier, depuis les plus grands objets de la guerre jusqu'aux détails de l'artillerie, du génie et des vivres même. » A quatorze ans, il composa l'éloge du Grand Condé ; à dix-sept, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie. Quelques dettes et une intrigue d'amour motivèrent les premières rigueurs paternelles. Une lettre de cachet confina le jeune homme au fort de l'île de Ré : il y resta près d'un an, et y composa l'*Essai sur le despotisme*. Ayant obtenu la permission de se rendre en Corse, dont les Génois et les Français attaquaient l'indépendance, il y mérita par ses services un brevet de capitaine de dragons. Suivant l'usage du temps, il supplia son père de lui acheter une compagnie : le père refusa en alléguant que *Bayard et Duguesclin n'avaient pas procédé ainsi*. Plein d'une indignation généreuse, il avait tracé le tableau de la Corse sous l'oppression génoise : le père, auquel ce travail fut remis, se hâta de l'anéantir. Malgré ce témoignage peu touchant de jalousie littéraire, le comte de Mirabeau se rapproche du marquis, gagne sa confiance, et, muni de ses pouvoirs, va s'enterrer dans le Limousin et dans le Périgord, pour ne plus songer qu'à faire valoir des domaines et à suivre des procès. Las de ces soins obscurs, il se rend à Paris en 1771. C'est là qu'il écrivait au marquis, dont il sentait la faveur passagère lui échapper : « Mais, mon père, quand vous n'auriez que de l'amour-propre, mes succès seraient encore les vôtres. »

Le mépris que Mirabeau laissa percer pour le charlatanisme des économistes, et pour la nouvelle magistrature créée par Maupeou, acheva de le brouiller avec son père. Il revint en Provence, et là, par le conseil de son oncle, il épousa une jeune et riche héritière, fille du premier président du parlement de ce pays. L'heureuse combinaison de cette alliance semblait devoir terminer tous les malheurs d'un jeune homme qu'accablait un avare despotisme : au contraire, elle lui ouvrit une carrière de souffrances plus amères et plus longues que toutes celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors.

Son existence va se diviser désormais en deux périodes, dont l'une appartient au roman et l'autre à l'histoire. D'abord on le voit, au bout d'un an de mariage, chargé d'une dette de 160,000 fr., et réduit

à accepter la tutélaire flétrissure d'une interdiction. Pour assurer l'effet de cette mesure, son père le promène d'exil en exil, du château de Mirabeau à Manosque, de Manosque au château d'If, au fort de Joux. Mirabeau, qui, dans la seconde de ces résidences forcées, avait compliqué sa position par une affaire d'honneur, l'aggrava singulièrement dans la dernière par une intrigue d'amour. Le scandale de ses liaisons avec madame de Monnier, leur fuite commune en Suisse, puis en Hollande, leur arrestation, leur captivité, ont reçu toute la consécration que des fautes et des malheurs peuvent recevoir : le récit en a été tracé par le principal acteur, qui s'est trouvé en même temps être un habile écrivain. Ecroué au donjon de Vincennes, le 8 juin 1777, Mirabeau n'en sortit que le 13 décembre 1780. Il avait alors trente et un ans, et voici dans quel état le revoyait la société. Frappé successivement de quatre lettres de cachet, d'un double exil, il avait subi quatre emprisonnements, une interdiction prononcée par le Châtelet de Paris, une condamnation judiciaire pour le soufflet donné en Provence, et il était sous le coup d'une condamnation capitale pour l'enlèvement commis à Pontarlier.

Rendu à la liberté, Mirabeau la sacrifie volontairement pendant quelques mois, afin de purger sa contumace. Le 12 février 1782, il passe les guichets des prisons de Pontarlier : une transaction, plus avantageuse pour lui que pour son infortunée complice, termina ce procès, dans le cours duquel il ne déploya pas moins d'habileté que d'audace. Les nombreux mémoires qu'il publia révèlent d'avance le grand orateur : il disait lui-même d'un de ses factums : « Si ce n'est pas là de l'éloquence inconnue à nos siècles barbares, je ne sais ce que c'est que ce don du ciel si séduisant et si rare. »

Les nombreux écrits de Mirabeau, les orages de sa vie, l'éclat de ses revers avaient entouré son nom d'une brillante célébrité : le temps approchait où il allait le couvrir de gloire. Ce temps était celui où une nation, longtemps asservie, muette par devoir, mais honteuse de son silence, conquit enfin une tribune, et le droit d'y parler d'elle-même, d'y juger le passé, d'y préparer l'avenir.

La place de Mirabeau était marquée à cette tribune. Gentilhomme provençal, c'était de la noblesse de la Provence qu'il devait tenir son mandat. Admis d'abord, puis exclu par ce corps, dont il avait osé combattre les prétentions exagérées, Mirabeau devint l'idole de la bourgeoisie et du peuple ; il parut comme un triomphateur à Aix, à Marseille, y calma des séditions, et fut nommé député aux états-généraux par l'une et l'autre ville. Le bruit de sa haute popularité l'avait précédé à Versailles. Cependant un murmure improbateur accueillit son entrée dans la salle des séances : Mirabeau témoigna par son maintien qu'il l'avait compris et qu'il le méprisait. Il avait la conscience de la dictature, que ses talents l'appelaient à exercer dans cette assemblée, qui détruisit tout, au lieu de tout constituer, et ne fonda que des idées.

Comment caractériser en peu de mots cette dictature ? Si nous en croyons madame de Staël, « Mirabeau, doué de l'esprit le plus énergique et le plus étendu, se crut assez fort pour renverser le gouvernement, et pour rétablir sur les ruines un ordre de choses quelconque, qui fût l'œuvre de ses mains. Ce projet gigantesque perdit la France et le perdit lui-même ; car il se conduisit d'abord comme un factieux, bien que sa véritable manière de voir fût celle de l'homme d'État le plus réfléchi. Ayant passé toute sa vie, jusqu'à quarante ans qu'il avait alors, dans les procès, les enlèvements et les prisons, il était banni de la bonne compagnie, et son premier désir était d'y rentrer. Mais il fallait mettre le feu à l'édifice social pour que les portes des salons lui fussent ouvertes. Mirabeau, comme tous les hommes sans morale, vit d'abord son intérêt dans la chose publique, et sa prévoyance fut bornée par son égoïsme. »

Un peu plus loin, le même écrivain ajoute : « Mirabeau se hâta de proclamer les principes les plus désorganisateurs, lui, dont la raison, isolée de son caractère, était parfaitement sage et lumineuse. M. Necker a dit de lui dans un de ses ouvrages, qu'*il était tribun par calcul, et aristocrate par goût.* Rien ne saurait mieux le peindre : non-seulement son esprit était trop supérieur pour ne pas connaître l'impossibilité de la démocratie en France ; mais ce gouvernement eût été praticable, qu'il ne s'en serait pas soucié. Il attachait un grand prix de vanité à sa naissance ; en parlant de la Saint-Barthélemy, on l'entendait dire : *L'amiral Coligny, qui, par parenthèse, était mon cousin ;* tant il cherchait l'occasion de rappeler qu'il était bon gentilhomme.

» Ses goûts dispendieux lui rendaient l'argent fort nécessaire, et l'on a reproché à M. Necker de ne lui en avoir pas donné, à l'ouverture des états-généraux ; les autres ministres s'étaient chargés de ce genre d'affaires, auquel le caractère de M. Necker n'était point propre. D'ailleurs Mirabeau, soit qu'il acceptât ou non l'argent de la cour, était bien décidé à se faire le maître et non l'instrument de cette cour, et l'on n'aurait jamais obtenu de lui qu'il renonçât à sa force démagogique, avant que cette force l'eût conduit à la tête du gouvernement. Il proclamait la réunion de tous les pouvoirs dans une seule assemblée, bien qu'il sût parfaitement qu'une telle organisation politique était destructive de tout bien ; mais il se persuadait que la France serait dans sa main, et qu'il pourrait, après l'avoir précipitée dans la confusion, l'en retirer à sa volonté. »

Telle fut en effet l'erreur capitale de Mirabeau, erreur partagée par l'Assemblée dont il était membre, et par la cour qui acheta ses services. Doué d'une puissance d'action extraordinaire, il s'aveuglait sur sa portée : il croyait pouvoir s'en servir également pour abattre et pour édifier, la pousser ou l'arrêter dans l'un ou l'autre sens, suivant ses intérêts ou ses caprices. La mort le surprit dans la plénitude de cette illusion funeste. Quelques mois encore, et la marche des choses aurait prouvé que, si la volonté d'un homme suffit pour exciter et calmer une émeute, le temps seul soulève et apaise les révolutions.

Si, en laissant de côté les erreurs du publiciste et les vices de l'homme, on ne considère en Mirabeau que l'orateur, il étonne, il attache, il confond. Depuis sa fameuse apostrophe à M. de Brézé, jusqu'à la séance où, d'un ton si impérieux encore, il imposait *silence aux trente voix*, Mirabeau fut toujours en scène, toujours en activité, non-seulement dans l'Assemblée, mais dans les clubs, dans les salons, dans

les places publiques : d'un excès de travail il passait à un excès de plaisir : il prodiguait son talent et sa vie avec la confiance qui lui inspirait son athlétique constitution. Presque toutes les fois qu'il prit la parole, il fut éloquent : le jour où il se surpassa lui-même fut celui où, défendant un décret de finances proposé par M. Necker, il peignit les horreurs de la banqueroute. « Trois fois, dit madame de Staël, il reparut à la tribune pour effrayer sur ce malheur : les députés des provinces n'y étaient pas très-sensibles ; mais comme on ne savait pas alors, ce qu'on a trop appris depuis, à quel point une nation peut supporter la banqueroute, la famine, les massacres, les échafauds, la guerre civile, la guerre étrangère et la tyrannie, l'on reculait à l'idée des souffrances dont l'orateur présentait le tableau. J'étais à peu de distance de Mirabeau, quand il se fit entendre avec tant d'éclat dans l'Assemblée ; et, quoique je ne crusse pas à ses bonnes intentions, il captiva pendant deux heures toute mon admiration. Rien n'était plus *impressif* que sa voix, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les gestes et les paroles mordantes dont il savait se servir ne venaient peut-être pas purement de l'âme, c'est-à-dire de l'émotion intérieure ; mais on sentait dans ses discours une puissance de vie, dont l'effet était prodigieux. »

Une courte, mais terrible décrépitude, annonça la mort de Mirabeau. Pâle, et les yeux profondément creusés, il ne marchait qu'à pas lents ; ses idées n'arrivaient qu'avec peine ; son regard ne lançait plus d'éclairs. Une dernière fois, dans la discussion d'une loi sur les mines, il prit la parole à cinq reprises différentes. « Vous vous tuez, » lui dit un ami qui le vit sortir de l'Assemblée. « Peut-on faire moins pour la justice et pour une si grande cause? » répondit Mirabeau. Quatre jours plus tard il avait cessé d'être. Sa maladie, sa mort portèrent les signes d'une calamité publique : le peuple voyait en lui son héros ; la cour le regardait comme son sauveur. Une foule immense se pressait chaque jour et à toute heure devant son hôtel. Un jeune homme ayant ouï dire que, si l'on introduisait du sang nouveau dans les veines d'un mourant, il revivrait, vint s'offrir pour sauver la vie de Mirabeau aux dépens de la sienne.

Mirabeau vit le trépas s'approcher avec calme, avec orgueil. *N'entends-je pas déjà les funérailles d'Achille?* disait-il au bruit du canon que l'on tirait pour une cérémonie. *Tu peux te vanter*, dit-il dans un autre moment à son valet de chambre, qui lui soutenait la tête, *de porter dans ce moment la plus forte tête de France.* On cite encore de lui ces paroles remarquables : *Après ma mort, les factieux se partageront les lambeaux de la monarchie.* Quelques instants avant l'heure fatale, il fit ouvrir les fenêtres, et dit à Cabanis : « Mon ami, je mourrai aujourd'hui ; il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs et s'environner de musique, afin de se livrer paisiblement au sommeil. » Des douleurs aiguës interrompaient souvent ces discours pleins d'une noblesse et d'une sérénité antiques. — Alors il rappelait à ses amis leur promesse de lui épargner des douleurs inutiles. Il demandait de l'opium avec instance. Pour le satisfaire, on lui présente une coupe, en l'assurant qu'elle contient le mortel breuvage. Il la saisit, la vide, et expire quelques minutes après, le 2 avril 1791.



Mirabeau)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

HOLLANDE. — ROTTERDAM.



(Une vue de Rotterdam.)

Rotterdam est une des cités les plus considérables de la Hollande, la première même, pour le commerce, après Amsterdam ; elle tire son nom de *la Rotter*, rivière qui se jette dans la Meuse, et la communication de toutes deux avec la mer rend la situation de cette ville très-favorable à la navigation. L'histoire de Rotterdam est obscure : on ne saurait dire à quelle époque elle fut bâtie ; on sait seulement que vers l'année 1270 on l'entoura de remparts et on lui donna des privilèges. L'entrée de la ville, près de la rivière, par la porte appelée *De nieuwe Hoofds Poort*, est belle, et d'une construction beaucoup plus élégante que celle *De oude Hoofds Poort ;* le nombre des rues plantées d'arbres, comme c'est l'usage dans toute la Hollande, présente un gracieux spectacle ; ces arbres font, relativement aux maisons, l'office d'éventail dans les chaleurs du jour. Ce qui frappe le plus le voyageur qui arrive en Hollande, ce sont les maisons bâties en briques, très-hautes et percées de grandes fenêtres, qui s'avancent à mesure que les étages montent. Rien n'est plus désagréable que les coins de rue formés par de tels bâtiments ; si ces maisons, toujours fraîchement décorées, n'avaient une apparence de solidité, un étranger tremblerait pour sa vie, et préférerait la route des canaux à celle des rues. Quoi qu'il en soit, aucun tableau n'est plus intéressant que celui qu'offre la ville de Rotterdam ; on aperçoit un mélange de mâts ornés de longues banderoles : ce sont les *Trechtschuitz*, petits bâtiments légers, avec leurs pavillons flottants et leurs hunes dorées ; puis de belles avenues d'arbres, des maisons richement dorées, et l'on voit rassemblés sous le même point de vue les traits caractéristiques de la campagne, de la ville et de la mer.

« Cette partie de la Hollande, écrit un voyageur, est le pays le plus bas, le plus plat de l'Europe, et même du monde entier. Toutefois ce pays, quoique dépourvu presque entièrement de ces mouvements du sol qui font ressembler d'autres contrées à un océan de terre onduleuse, n'est pas sans intérêt par le singulier aspect des eaux dont il est traversé en tous sens. Ces pâturages, séparés les uns des autres, non point par des murs, mais par des canaux; ces champs enclos de digues en guise de haies; ces maisons ceintes de fossés au lieu de murailles, et auxquelles on arrive par des ponts-levis qu'on retire chaque soir; cette verdure si riche et si variée; ces arbres vigoureux dont l'ombre se réfléchit dans mille canaux; toutes ces choses ont bien leur mérite, et pour mon compte, rien ne m'a paru plus piquant, plus neuf, plus original que l'humide Hollande. Je voyageais d'ailleurs par un temps propice, dans l'été, époque de l'année qui vous rend facilement partial pour tous les pays que vous traversez; ce n'était pas trop de toutes ces eaux au loin répandues et des légères vapeurs qui s'en exhalaient, pour me soulager de la chaleur étouffante. Les paysans assis devant leur porte, sur des bancs de bois, fumaient tranquillement leurs pipes, dont les bouffées montaient lentement dans cet air de plomb. Quelques ménagères, revenues des champs, au lieu de se reposer comme les hommes, nettoyaient les ustensiles du ménage avec cette propreté nationale qui distingue les Hollandais. Des vaches fatiguées levaient la tête vers le ciel pour aspirer de leurs larges narines quelque peu d'air, ou se plaisaient au bord des eaux à boire à plusieurs reprises. Vous auriez dit un tableau de Gérard Down. En général, la première idée qui vous vient à l'aspect d'un paysage hollandais, c'est qu'il a dû inspirer un de ces nombreux tableaux si champêtres dont les peintres flamands ont enrichi tant de galeries. »

Rotterdam a cet avantage sur Amsterdam que ses murs reçoivent, au moyen de vastes canaux, des vaisseaux marchands de toutes grandeurs. Ces vaisseaux s'arrêtent devant la porte des boutiques, y débarquent leurs marchandises, en prennent de nouvelles et repartent. Des ponts-levis, mis en mouvement par deux hommes, dont chacun en lève une moitié avec une facilité inouïe, se dressent de chaque côté pour laisser passer les navires, et s'abaissent ensuite pour livrer passage aux gens qui attendent sur les deux rives du canal, regardant passer le vaisseau avec cet œil fixe et cette attitude silencieuse qui caractérisent le Hollandais. Les canaux qui tiennent lieu de rues, les barques qui glissent avec rapidité, qui vont et viennent incessamment, donnent à Rotterdam un aspect qui la rapproche de Venise. Là, d'ailleurs, est toute la ressemblance; car pour l'architecture, il n'y en a pas à Rotterdam, cité dépourvue de monuments; c'est une honnête place de commerce; toute sa poésie est sur ces lourds vaisseaux qui lui apportent les produits de tous les mondes. Ce n'est pourtant pas une ville triste, quels que soient l'air de réserve et le silence de ses habitants. Une promenade pleine d'intérêt est celle qu'on peut faire sur un des canaux de Rotterdam, dans une trechtschuitz, entre deux rangées de beaux arbres, derrière lesquels se montrent les formes étranges des maisons qui semblent percées à jour, tant y sont nombreuses les fenêtres; les équipages de toutes les nations, l'activité commerciale, les bannières aux mille couleurs, tout cela n'est pas un spectacle ordinaire, même pour qui vient de voir Francfort, Coblentz et Cologne.

Le Boomquay ou Boompies (quai aux Arbres) est l'endroit le mieux habité de la ville; il s'étend à peu près un mille le long de la rivière, depuis la nouvelle jusqu'à la vieille tête du quai, deux passages dans lesquels l'eau entre dans Rotterdam, et remplit les canaux; la perspective de la Meuse et de la rive opposée est d'une grande beauté. Beaucoup de maisons sont bâties en pierres de taille, lesquelles, n'étant pas une production du pays, ont dû être transportées à frais coûteux; ces maisons magnifiques sont la résidence des familles les plus riches et les plus élégantes. On appelle *quai* cette promenade, mais ce n'est à proprement parler qu'une large terrasse plantée d'ormes; les habitations qui l'entourent peuvent être comparées aux plus beaux hôtels de Paris. Toutes ces habitations présentent un merveilleux ensemble de fraîcheur, d'ordre et de propreté; des voyageurs ont critiqué cette recherche d'entretien, cette attention minutieuse à laver et peindre sans cesse l'intérieur et l'extérieur des maisons. Mais si l'on avait bien considéré la nature du climat, les habitudes auxquelles il oblige les habitants, on aurait vu qu'une excessive propreté est nécessaire au maintien de la santé des Hollandais; il n'y a jamais rien de complétement absurde; tout un peuple, accoutumé à calculer scrupuleusement le prix du temps, ne se consacrerait pas à en perdre, s'il n'était convaincu que ce genre de soin lui est impérativement commandé pour sa propre conservation. Sur le Boomquay a résidé le célèbre Bayle, auteur du *Dictionnaire historique et critique*, professeur de philosophie et d'histoire à Rotterdam, exilé de France pour cause de religion. Les habitants de Rotterdam ont consacré le lieu où Bayle a vécu, et aucun étranger ne visite la ville, sans qu'on le conduise à sa petite demeure, toujours distinguée par son nom inscrit en lettres d'or.

On trouve dans plusieurs parties de Rotterdam les traces de l'occupation espagnole. La forme des maisons rappelle la manière de bâtir pratiquée en Espagne; divers édifices, construits à l'époque de cette domination, portent encore des inscriptions espagnoles. Rotterdam est la ville des institutions philanthropiques; il y en a pour tous les usages et de tous les noms; c'est aussi l'une des villes où l'esprit mercantile est le plus actif, la passion du gain la plus effrénée. Ces deux sentiments ne sont pas contradictoires. Outre le penchant naturel des esprits occupés à spéculer pour tout ce qui est ordre et régularité, les commerçants qui s'enrichissent sont assez disposés à ouvrir des asiles de charité et de bienfaisance à leurs concitoyens pauvres; d'abord pour diminuer l'envie, ensuite pour s'épargner le pénible spectacle de la pauvreté ambulante. On cite des traits curieux de l'avidité hollandaise. Lors des grandes guerres du commencement de ce siècle, le gouvernement hollandais avait défendu sévèrement l'importation des marchandises anglaises; mais les bourgeois n'en faisaient que plus activement ce commerce défendu. Pendant que les décrets du gouvernement étaient

affichés à tous les coins de Rotterdam, des négociants de cette ville s'arrangèrent avec les fournisseurs français pour leur procurer des draps d'Angleterre, si bien qu'il arriva que dix mille soldats français furent habillés par leurs ennemis, les fabricants anglais. — On rapporte un autre trait qui remonte à l'époque des guerres entre l'Angleterre et la Hollande : Dans une bataille navale, une cessation de combat ayant été convenue entre les deux flottes, des barques hollandaises vinrent offrir aux vaisseaux anglais, dont les munitions étaient épuisées, quelques livres de poudre à canon, à des prix considérables. De nos jours, les idées de patriotisme ont fait de notables progrès, et il est à présumer que ces circonstances peu honorables pour une nation ne se renouvelleraient plus.

Parmi les églises de Rotterdam, la seule digne d'attention est celle de Saint-Laurent; du haut de la tour on découvre la plus grande partie du midi de la Hollande. Il y a dans cette cathédrale peu de monuments remarquables; les seuls qui attirent l'œil du voyageur sont ceux des grands pensionnaires Corneille de Witt, Jean de Brakel, et de l'amiral Kornaar. On y a placé depuis plusieurs années un orgue magnifique, et cependant la somme allouée pour cet objet a été insuffisante; on voulait qu'il rivalisât avec celui de Haarlem, il aurait fallu plus de dépenses pour le rendre aussi bon. Ce serait une erreur de croire que cet orgue fut construit par amour de la musique; c'est encore ici une spéculation purement mercantile; il s'agissait de détourner la foule qui chaque année va entendre l'orgue d'Haarlem, ce qui procure un revenu considérable à cette dernière cité. Il n'est pas de peuple sur la terre, si l'on en excepte les Chinois, ces intrépides ennemis de toute innovation, qui ait montré plus que les Hollandais un véritable attachement à chaque provenance de son pays. Cet immuable respect pour les choses tenant au sol est, chez les Hollandais, d'autant plus singulier qu'étant depuis des siècles en relation de commerce avec les quatre parties du globe, ils ont rapporté chez eux leurs diverses productions; mais ce n'est ni pour les adopter, ni pour les imiter, ni même pour les consommer; c'est uniquement pour les profits d'une revente. Il n'y a donc rien d'étonnant que la Bourse soit le plus beau et même le seul monument de Rotterdam; il serait plus surprenant que ce fût une académie ou un musée. Nous avons peu de choses à dire sur cet édifice, lequel fut terminé en l'an 1736, sinon qu'il forme un carré long, d'une architecture d'assez bon goût. Il faut aller sur la place de la Bourse, ou plutôt il faut entrer dans la salle, pour emporter un souvenir complet de cette singulière gravité qui distingue les habitants de Rotterdam, et généralement les Hollandais. De sérieuses physionomies, des fronts plissés par des habitudes de calcul, peu de paroles, et ce peu dit à voix basse, à la différence des bruyantes causeries d'affaires de la Bourse parisienne; il y a là beaucoup de ressemblance avec les Anglais de la Bourse de Londres, lesquels d'ailleurs sont confrères d'intérêts et quelquefois compères de gain et d'agiotage avec les boursiers de Rotterdam.

Une espèce de reflet littéraire s'est répandu sur la cité de Rotterdam, par le grand nombre d'ouvrages qui y ont été imprimés dans les trois derniers siècles. Rotterdam est loin cependant d'être une ville littéraire; elle a imprimé beaucoup de livres, non par amour des lettres, mais parce que ces livres étant exposés en France à la censure, le débit n'en était que plus assuré et plus grand en Hollande, par les voies de la contrebande, et en raison de la prohibition, qui fait toujours la fortune des livres qu'elle proscrit. Rotterdam faisait donc une spéculation, un commerce, dont la matière était des imprimés; c'est là tout; elle vivait du prix des livres, non des livres eux-mêmes. Toutefois il y a à Rotterdam, sinon des goûts littéraires, du moins un noble respect pour les hommes qui ont illustré leurs noms par leurs écrits, et une sorte de piété filiale pour ceux de la ville qui ont eu part à la gloire des lettres: témoin la vénération qu'on y a pour Erasme; on lui a érigé une superbe statue en bronze d'une hauteur de 10 pieds, et placée au milieu d'un pont; elle fut finie en 1622, et passe pour être le chef-d'œuvre de Henri Keisel, célèbre sculpteur hollandais. Erasme, cette vaste tête d'érudition, naquit à Rotterdam vers la fin du XV[e] siècle, alors que la découverte de l'imprimerie se révélait au monde, et avec elle la noble époque de la renaissance, cette émigration des Hellènes qui avaient transmis en Italie, et de l'Italie en France et en Allemagne, la science pure de l'ancienne Grèce. On vit alors des idées nouvelles, une génération de savants se livrer à tous les travaux de l'esprit; un échange, un commerce de lettres, de disputes, de controverse, s'établit dans toute l'Europe scientifique, et un savant était à cette époque un homme universel, connu de tous, fêté par les souverains qui se disputaient l'honneur de le posséder à leur cour, de le placer dans leur université. Quand on découvrait un fragment d'Homère, quand on pouvait donner un bon texte d'Euripide ou d'Anacréon, un cri de reconnaissance se faisait entendre; on visitait l'érudit célèbre, on le couronnait au Capitole. Existe-t-il une imposante réputation comme celle d'Erasme? quelque chose est-il comparable à cette puissance de renommée qu'on saluait en même temps dans la Hollande, en Italie, en Allemagne, en France et en Angleterre? La vie d'Erasme est la vivante expression de l'érudition de ce siècle. Quand on parcourt ses œuvres immenses, ses commentaires, son spirituel *Éloge de la folie*, ses colloques, ses adages, ses épîtres, échange d'amitié, de science et de hardiesse, on y trouve déjà les premières tentatives d'une réforme religieuse, empreintes à chaque ligne, à chaque épanchement d'avenir. Le gymnase de Rotterdam porte le nom d'Erasme, et on lit sur le frontispice de la maison où il vit le jour, une belle inscription latine à sa louange.

E***.

HISTOIRE PROVINCIALE DE LA FRANCE.

—

INVASION DES FRANCS DANS LE LANGUEDOC. — CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS.

1206. — 1223.

(1[er] article.)

Le Languedoc, un des fiefs les plus puissants du royaume de France, était pour ainsi dire resté en dehors du grand mouvement politique, qui au com-

mencement du XIIIe siècle, centralisa l'autorité suzeraine. Les rapports de féodalité ne s'étaient point modifiés; les seigneurs territoriaux conservaient la même indépendance, leur privilége de législation et de gouvernement, sans que la royale famille des Francs exerçât une plus grande influence sur les populations du midi des Gaules. Cependant l'hérésie des Albigeois fut l'objet d'un drame sanglant que nous nous proposons de retracer; tristes scènes qui devaient amener, par l'extermination de toute une race d'hommes, la domination momentanée des enfants du Nord sur cette belle terre.

Les premiers symptômes d'hérésie dans le Languedoc remontent à 1147. Un clerc du nom de Henri (1), de concert avec un autre clerc, Pierre de Bruys, parcoururent le Dauphiné et la Provence; dans leurs prédications, écoutées avec passion par le peuple, ils rejetaient une grande partie de l'Ecriture sainte, et tout l'Ancien Testament; ils ne voulaient point d'église, point de sacrements, pas plus le baptême que l'eucharistie Ces deux hérésiarques furent poursuivis par Pierre le Vénérable, et condamnés au supplice du feu. Mais l'hérésie n'en avait pas moins fait d'immenses progrès, si bien qu'à l'instigation du pape Eugène III, saint Bernard quitta sa pieuse solitude de Clairvaux pour entreprendre la conversion des nouveaux mécréants. Il écrivit au comte de Toulouse pour lui annoncer son dessein. Saint Bernard a peint avec toute la pompe de son style religieux le triste état de la foi catholique dans le Languedoc: « On y voit des églises sans peuple, un peuple sans prêtres et des prêtres sans ministère; on ne célèbre pas les fêtes, les chrétiens meurent sans sacrements et on refuse le baptême aux adultes. Des hommes qui enseignent de telles erreurs peuvent-ils venir de Dieu, et l'on dit cependant qu'ils ont un grand nombre de serviteurs! »

En effet, la prédication de saint Bernard dans le Languedoc ne fut point heureuse, et quoiqu'il prêchât tous les jours publiquement, quoique les sectateurs avoués de l'hérésie ne fussent que de simples ouvriers, il ne put persuader personne, et à la fin de sa prédication il dut se convaincre qu'un grand nombre de notables habitants professaient en secret les doctrines hérétiques. A Verfeuil, petite ville à quatre lieues de Toulouse, le défenseur de la foi orthodoxe reçut une triste leçon. Il y avait cent maisons de chevaliers, tous fauteurs d'hérésie, et saint Bernard voulut porter un coup fatal à l'erreur en prêchant au milieu de ces nobles hommes. A peine avait-il commencé sa vive oraison, que tous, chevaliers et bourgeois, quittèrent l'église, et lorsque le saint homme se présenta sur la place publique, on se prit à rire et l'on se retira. Le lendemain les hérétiques causèrent tant de bruit, que personne ne put rien entendre, et saint Bernard se vit contraint d'abandonner le château de Verfeuil. Le prédicateur zélé dirigea ensuite ses pas sur Alby; tous les habitants avaient embrassé l'hérésie. Le légat du pape, qui précédait saint Bernard, s'avança vers la ville; mais, spectacle désolant pour les orthodoxes! les citoyens vinrent au devant de lui montés sur des ânes en signe de moquerie; ils tenaient des propos joyeux et chantaient des chansons populaires contre les clercs.

Les Albigeois ne reconnaissaient ni prêtres, ni hiérarchie ecclésiastique. Ils se divisaient en deux catégories; les uns prenaient le titre de *parfaits*, et les autres celui de *croyants*. Les parfaits étaient vêtus de noir, observaient la plus sévère chasteté, détestaient l'usage des viandes, des œufs et du fromage. Les croyants n'atteignaient point encore cette perfection; ils vivaient dans le siècle, et plaçaient leurs espérances de salut dans les exhortations et la conduite exemplaire des parfaits. Quelles que fussent les prédications constantes des prêtres, l'hérésie faisait sans cesse de nouveaux progrès, non-seulement parmi les classes simples de la campagne, les bourgeois des villes, mais encore chez la plupart des chevaliers et des barons. Le comte Raymond lui-même, le seigneur de tant de terres dans le Languedoc, favorisait ouvertement ces croyances. On disait qu'il ne quittait point les hérétiques et se nourrissait nuit et jour de leurs enseignements. Il y en avait sans cesse auprès de sa personne, afin de mourir entre leurs mains si la maladie le prenait. Le comte annonçait hautement qu'il élèverait son fils dans cette réforme religieuse, et il offrait de l'argent à ses serviteurs, à ses amis qui voulaient quitter les croyances orthodoxes.

On rapportait parmi les prêtres catholiques certains mots du comte de Toulouse qui faisaient présumer l'ardente protection qu'il accordait aux nouvelles doctrines. Un jour Raymond attendant avec impatience quelques serviteurs qui n'arrivaient pas à son gré, s'écria: « Il appert clairement que le diable a fait ce monde, car rien ne nous réussit à souhait. » Etant dans une église, ce Raymond, qui avait habituellement en sa compagnie un certain mime et bouffon, raillant les autres, selon l'usage, par gestes et grimaces, lui dit, au moment où le prêtre se retournait vers le peuple pour le *Dominus vobiscum*: « Arnal, contrefais-moi ce drôle-là; » et aussitôt le bouffon fit geste à la manière des histrions, et tout le peuple se prit à rire. Il jouait une autre fois aux échecs avec son chapelain, et il lui dit: « Maître Pierre, le Dieu de Moïse, en qui vous croyez, ne pourra vous aider en ce jeu; et quant à moi, que jamais ce Dieu me soit en aide, je n'en veux pas. » Il est possible sans doute que les chroniqueurs catholiques aient exagéré la ferveur hérétique du comte Raymond; mais il n'en était pas moins vrai qu'à Toulouse, Béziers, Alby, et dans tous les châteaux du Languedoc et de la Provence, les hérésies trouvaient appui et protection absolue.

Cette situation du Languedoc, l'exemple d'émancipation qu'elle pouvait donner à l'univers catholique, occupaient vivement les pontifes. Après l'inutile prédication de saint Bernard, la cour de Rome ne désespéra point cependant de faire rentrer toute cette grande population sous son autorité. Dès que la tiare eut touché la tête d'Innocent III, son génie hardi comprit le danger qui menaçait la suprématie romaine; toutes ses pensées se portèrent sur l'hérésie du Languedoc; il délégua frère Regnier et Pierre de Castelnau, pour visiter la province; il leur adjoignit Diégo de Azèbe, évêque d'Osma en Espagne, et Dominique, sous-prieur de son église, moines austères et fanatiques; ceux-ci proposèrent aux légats de

(1) De là le nom de *Henriciens*, que l'on donna d'abord aux hérétiques: on les nomma plus tard Albigeois, parce qu'ils furent condamnés au concile de Lombers dans l'Albigeois.

prêcher nu-pieds et de donner ainsi l'exemple de la vie des cénobites; mais les envoyés de la cour de Rome dirent: « Oh! nous ne le pouvons! ce serait une nouveauté. » On parcourut donc les provinces avec les pompes cléricales. Des désaveux, des conversions de bouche furent obtenus, mais les hérésies n'en restèrent pas moins dans toute leur force; elles trouvèrent faveur et protection parmi les chevaliers et bourgeois, si bien que durant cette prédication, les laïques, pris pour juges sur des points de foi, communiquaient les mémoires des prédicants catholiques aux fauteurs d'hérésie pour faciliter leurs réponses. Cette situation des esprits étant bien constatée, le légat Castelnau fulmina l'excommunication contre le comte de Toulouse, et jeta l'interdit sur toutes ses terres.

La guerre étant ainsi déclarée entre la cour de Rome, les seigneurs et les peuples du Languedoc, le pape se hâta d'écrire au comte de Toulouse et de le menacer de toute son indignation: « A noble homme, Raymond, comte de Toulouse. Si nous pouvions ouvrir votre cœur, nous y trouverions les abominations détestables que vous avez commises. Quelle est votre folie, homme pernicieux! vous êtes déjà à charge sur la terre, voulez-vous l'être encore à Dieu? Ne rougissez-vous pas d'avoir violé le serment prêté de chasser les hérétiques de vos fiefs? Nous confirmons la sentence prononcée par nos légats. » Le comte Raymond se soumit un moment aux ordres du pape; mais le légat n'étant pas satisfait du zèle que déployait le comte dans la poursuite des hérétiques, vint à Toulouse dans des transports de colère, et, en présence des barons du Languedoc rassemblés, il le traita de tyran et l'excommunia de nouveau. Raymond conserva beaucoup de sang-froid, mais il fit prier le légat et ses collègues de quitter



(Marie-Thérèse d'Autriche.)

la ville et de se retirer à Saint-Gilles. De plus en plus irrité, Pierre de Castelnau déclara qu'il abandonnait le Languedoc, et se mit en route avec ses collègues. Les bourgeois de Saint-Gilles lui donnèrent une escorte de leurs hommes, car Raymond avait dit: « Ils m'ont trop fait de mal; il faut que je me débarrasse d'eux. » Arrivés sur les bords du Rhône, au moment où Pierre se disposait à passer le fleuve, un chevalier qui l'avait suivi et s'était logé avec lui dans la même hôtellerie, lui asséna par derrière un grand coup de sa rapière qui le transperça d'outre en outre. Le légat, se sentant mourir, donna des ordres à ses clercs, récita quelques prières et expira.

On ne peut dire si le comte de Toulouse trempa dans cet attentat; les haines que le légat avait soulevées par sa conduite hautaine pouvaient toutes seules exciter des ennemis personnels, et il est bien possible que quelque sectateur des doctrines nouvelles ait été poussé par son zèle, sans aucune autre inspiration. Quoi qu'il en soit, le pape jeta tout le poids de ses colères sur Raymond, comte de Toulouse, et son autorité catholique, méconnue d'une manière si nouvelle et qui pouvait devenir si fatale, recourut à un moyen extrême. Il résolut de faire prêcher contre les Albigeois une croisade dans les mêmes termes et avec les mêmes moyens que pour les grandes expéditions contre les infidèles turcs et sarrazinois.

Après avoir décrit la triste mort de Pierre de Castelnau, Innocent III déclara aux archevêques d'Arles, de Toulouse, d'Aix et de Vienne, qu'il accordait une indulgence plénière à tous ceux qui entreprendraient de venger le sang du juste sur les hérétiques; le légat Milon et l'abbé de Cîteaux furent chargés de prêcher la croisade dans tout le royaume de France. Ils s'acheminèrent vers la cour plénière du roi Philippe, alors réunie à Villeneuve-

le-Roi. Ils étaient revêtus des insignes de légat et de tout l'appareil des pompes cléricales; partout sur leur passage, ils furent l'objet des respects et de l'hommage des populations; les chevaliers vinrent au-devant d'eux et les accueillirent avec honneur. Les légats exposèrent le but de leur mission, remémorant au roi et aux princes les lettres pressantes du pape qui les appelaient au service de la religion contre les rebelles et hérétiques du Languedoc. Le roi répondit avec grand calme : « Seigneur légat, bien avez fait de compter sur moi pour secourir notre sainte mère l'Eglise, mais j'ai à mes flancs deux grands et terribles lions, lesquels, de leur côté, travaillent à porter troubles et zizanies au royaume de France; ainsi d'aucune façon ne veux sortir ni laisser aller mon fils. Quant à mes barons, je leur octroie licence et permis d'aller contre les hérétiques et seconder sainte Eglise. » Alors les barons s'écrièrent : « Bien dites, sire roi ; allons châtier la méchante et perverse race des Provençaux! allons faire cesser les complaintes et propos malicieux contre l'apostole de Rome! »

Pour s'expliquer l'enthousiasme qui saisit toute la race des barons francs contre les Provençaux Albigeois, il faut répéter que l'esprit religieux du temps était ici secondé par les différences caractéristiques qui distinguaient les populations, différences qui étaient loin encore d'être effacées. Le Languedoc ne faisait point partie de la France; il y avait antipathie entre la race franque du nord et les populations du midi ; chacune conservait le caractère distinctif de son origine. L'an de l'incarnation 1209, aux environs de la fête Saint-Jean-Baptiste, les croisés s'acheminèrent vers Lyon; leur nombre s'élevait, disait-on, à cent mille, bien couverts de fer, et portant des croix sur leur casque, pour se distinguer des croisés d'outre-mer qui les avaient cousues sur leur cuirasse. Les chefs principaux étaient Eudes, duc de Bourgogne, le comte de Nevers, le comte de Saint-Pol, celui de Bar-sur-Seine, et le comte de Montfort. Au-devant d'eux marchaient, précédés de la croix des pontifes, l'archevêque de Sens, les évêques d'Autun et de Clermont.

Le comte de Montfort, dont le nom est tristement célèbre dans cette guerre des Albigeois, était fils puîné de Simon, comte de Montfort, et d'Amélie, comtesse de Leicester. Il possédait la petite seigneurie de Montfort-l'Amaury, située sur une montagne entre Paris et Chartres, et du chef de sa mère le comté de Leicester. Son caractère était ardent et son courage indomptable. Il avait été un des champions les plus hardis de la croisade de 1201, et suivit les chevaliers de France au siége de Zara. Durant cette expédition, Montfort s'était montré le constant défenseur des intérêts et des volontés du pape; au siége de Constantinople il avait quitté les croisés, et était passé au service du roi de Hongrie; puis il revint dans la Palestine servir cinq ans contre les infidèles. Il arrivait à peine en France de ses longs pèlerinages, et il accepta avec ardeur le poids d'une nouvelle expédition qui pouvait ajouter à sa petite baronie de Montfort-l'Amaury, les fertiles campagnes du Languedoc.

Ce fut à Lyon que le légat Milon passa les croisés en revue sous les gonfanons à mille couleurs. On pouvait voir réunis tous ces hommes de la race franque, les Flamands, les Normands et les Bourguignons; ils portaient le bourdon de pèlerin à la main, en même temps que leur armure de fer. Ils élurent pour leur chef suprême, Arnaud, abbé de Cîteaux, l'un des légats du pape, afin de marquer leur soumission au saint Siége. L'armée des croisés traversa le Rhône en bon ordre, et vint se concentrer à Montpellier, où elle s'arrêta pendant quelques jours. On résolut d'attaquer d'abord les terres du vicomte de Béziers, qui, étant informé de cette résolution des chevaliers de France, se rendit auprès du légat. Il passait pour un grand fauteur d'hérésie ; vainement chercha-t-il à s'excuser en jetant la faute sur ses officiers; on ne voulut point l'écouter. Le vicomte prit alors la noble résolution de défendre par les armes ses domaines. Les bourgeois de Béziers fermèrent leurs portes, réparèrent leurs tours et leurs murailles; et le vicomte se renferma dans Carcassonne avec le dessein d'opposer la plus sanglante résistance.

L'armée des croisés était parvenue devant Béziers, la première des cités hérétiques qui s'offrait sur son passage. Les prédicateurs catholiques racontaient mille faits capables d'exciter le zèle fanatique des pèlerins. Un jour, disait-on, un prêtre gagnait son église aux approches de la nuit pour y célébrer les saints mystères; il avait son calice dans les mains, lorsque des habitants de Béziers, embusqués, le saisirent et le frappèrent avec violence, de telle manière qu'il en eut un bras cassé; puis prenant le calice, ils firent maintes vilenies dedans. Un grand nombre de ces anecdotes religieuses racontées dans le camp des croisés réchauffaient leur ardeur, en même temps que les belles plaines de Béziers et de nobles châteaux excitaient leur ambition.

Avant d'entourer la ville par un siége régulier, les croisés firent sommer les notables bourgeois de se soumettre aux soldats de la croix; mais les habitants de Béziers répondirent qu'ils se défendraient jusqu'au dernier, la pique et l'arbalète au poing. Quelques-uns d'entre eux sortirent même des murailles, et vinrent attaquer à coups de flèches les avant-postes des pèlerins. Tout à coup les trompettes sonnent et les chevaliers prennent les armes. Les Francs avaient dans leur camp une race d'hommes du nom de Ribauds; ceux-ci saisissent leur armure, et s'adressant à l'abbé de Cîteaux, ils dirent: « Sire abbé, que devons-nous faire en cas que nous prenions la ville par assaut, pour distinguer les catholiques des fauteurs d'hérésie? —Tuez-les tous, répondit l'abbé, Dieu connaîtra quels sont les siens ; » car il craignait, ajoute la chronique, que les hérétiques ne singeassent les vrais chrétiens pour échapper à la mort. Les Ribauds courent en toute hâte vers les murailles, en criant: France! France! Les habitants de Béziers ne résistèrent que trois heures; les Ribauds escaladent les tours, se précipitent dans la ville, n'épargnent personne, ni les femmes ni les enfants; en moins de dix heures, l'antique ville de Béziers ne fut plus qu'un monceau de ruines. Le nombre des habitants qui périrent dans cette déplorable journée est infini; l'abbé de Cîteaux, dans la relation qu'il envoya au pape, déclare qu'on tua bien quinze mille âmes; les chroniques portent ce nombre jusqu'à

quarante mille. L'abbé deVaulx de Cernay, qui suivait les croisés, après avoir décrit cette grande hécatombe, s'écrie: « Et fut ladite ville prise le jour de la fête de sainte Marie Magdeleine, laquelle les hérétiques disaient avoir été la concubine du Christ. C'est juste donc, s'ils furent pris et exterminés le jour de la fête de celle dont ils avaient tenu tant de propos indécents. »

Le bruit de cette catastrophe jeta l'épouvante dans tout le Languedoc. Narbonne se rendit à de dures conditions ; plus de cent petits castels se soumirent : le Languedoc en était alors couvert, et partout on exigea foi et hommage envers l'armée des pèlerins francs qui s'avança sans plus tarder devant Carcassonne. Le vicomte de Béziers y avait cherché un asile, ramassant force cavaliers et nobles hommes, décidés à défendre l'hérésie et l'indépendance du sol. Tout fut bon pour augmenter les fortifications, les murailles et les tours élevées: « Les maudits bourgeois détruisirent les réfectoires, les caves et les cellules des chanoines, et ce qui est plus exécrable, les stalles même de l'église pour fortifier leurs murailles. Les maisons des paysans hérétiques demeurèrent en leur entier, et celles des serviteurs de Dieu furent jetées à bas. » Après de furieuses attaques, Carcassonne fut obligée de se rendre aux chevaliers de France qui y firent leur entrée au milieu d'une population silencieuse et mutilée.

La conquête de Carcassonne et de Béziers dépouillait tout à fait le vicomte, et la confiscation prononcée par les bulles donnait lieu à l'élection d'un seigneur pour les terres saisies. On assembla donc le conseil des croisés, afin de pourvoir, par un choix libre, au gouvernement des terres conquises. On proposa d'abord le duc de Bourgogne: « Je n'en veux pas, répondit le duc, car je ne puis en aucune manière dépouiller un homme de noble race qu'on retient captif contre le droit. » GUSTAVE ESTIENNE.

(*La suite au numéro prochain.*)

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE.

Reine de France.

(Voir le portrait, page 373.)

L'hymen du jeune Louis XIV et de la fille du roi d'Espagne, Philippe IV, avait formé l'une des bases du fameux traité des Pyrénées. Conclu le 3 juin 1660, cet hymen tout politique s'était consommé le 26 août suivant. Pour donner une idée du caractère et de l'esprit de la femme du grand roi, il suffit de rappeler sa réponse à une Carmélite qu'elle avait priée de l'aider à faire son examen de conscience. La religieuse lui ayant demandé si, en Espagne, dans sa jeunesse, elle n'avait pas éprouvé l'envie de plaire à quelque seigneur de la cour de son père : *Oh! non*, dit-elle, *il n'y avait point de rois*. En apprenant la mort de Marie-Thérèse, Louis XIV dit : « Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné. » Peut être ce mot lui était-il inspiré par un triste retour sur lui-même. Le moral Louis XIV ne garda pas la foi conjugale aussi longtemps que le peu moral Louis XV. Avant que la première année de mariage se fût accomplie, le volage époux adorait publiquement mademoiselle La Vallière, et la pauvre reine donnait à la douleur les heures du jour et de la nuit que le roi donnait au plaisir. A La Vallière succéda madame de Montespan ; madame de Maintenon seule adoucit la pénible situation d'une femme, dont toutefois les chagrins ne finirent qu'avec la vie.

Marie-Thérèse d'Autriche mourut le 30 juillet 1683.

FRANCE. — CHATEAU DE CRÉQUI.

Nous l'avons dit déjà, les monuments des vieux âges s'écroulent, tombent en ruines; chaque année enlève une pierre à leur donjon. Tous ces manoirs féodaux qui peuplaient au moyen âge le territoire de France, s'effacent peu à peu; le temps les emporte dans ses ravages, et c'est faire acte de patriotisme que de reproduire à la hâte les fragments encore debout. L'ancienne province de Picardie est riche d'antiquités; ici, là, sont jetées de pieuses cathédrales, avec leurs tours massives, leurs ogives dentelées, leur vaste porche où le baron s'agenouillait avant de pénétrer dans le sanctuaire ; et l'on peut citer comme modèles l'église métropolitaine d'Amiens, celle de Béthune et Notre-Dame de Saint-Omer avec sa grosse tour aussi large que l'église elle-même. Plus loin, ce sont d'immenses monastères, de vastes abbayes, avec leurs flèches élancées dans les airs où retentissait la cloche qui appelait le pauvre serf à la prière, et leurs cours nombreuses où les religieux, par des distributions quotidiennes, soulageaient la misère; la Picardie conserve les restes des abbayes de Saint-Bertin, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, de Saint-Waast bâtie au milieu d'Arras, de Saint-Eloi aux belles tours, et de Saint-Sauve dans la cité de Montreuil.

C'est près de la ville de Montreuil (Pas-de-Calais) qu'on remarque les ruines du château de Créqui, antique résidence des seigneurs de ce nom ; elles se composent de quatre tours délabrées et de quelques pans de muraille qui bientôt disparaîtront sans laisser traces. Sur le sommet des tours du manoir de Créqui le sire châtelain hissait son glorieux gonfanon, illustre dès le XIIe siècle, et sur lequel était inscrit, en grossiers caractères, le cri de guerre de sa famille : *A Créqui, Créqui le grand baron, nul ne s'y frotte*. Et de fait, qui s'y frottait était bien sûr de ne pas s'en retourner sain et sauf, car tous les sires de Créqui, bardés de fer, frappaient d'estoc et de taille ; nul ennemi n'ignorait leur vaillantise et les belles prouesses héréditaires dans cette vieille race. Aussi, lorsqu'en 1429 Philippe le Bon, duc de Bourgogne, institua l'ordre de la Toison d'Or, Jean de Créqui, seigneur de Canaples, fut un des premiers chevaliers; ce même Jean de Créqui défendit avec l'évêque de Thérouanne, l'Isle-Adam et plusieurs autres seigneurs réunis aux Bourguignons, la ville de Paris, contre l'armée royale conduite par Jeanne d'Arc ; l'année suivante, Créqui se trouva au siége de Compiègne où l'héroïne fut faite prisonnière ; il fut pris lui-même à la bataille de Germigny, et mourut quel

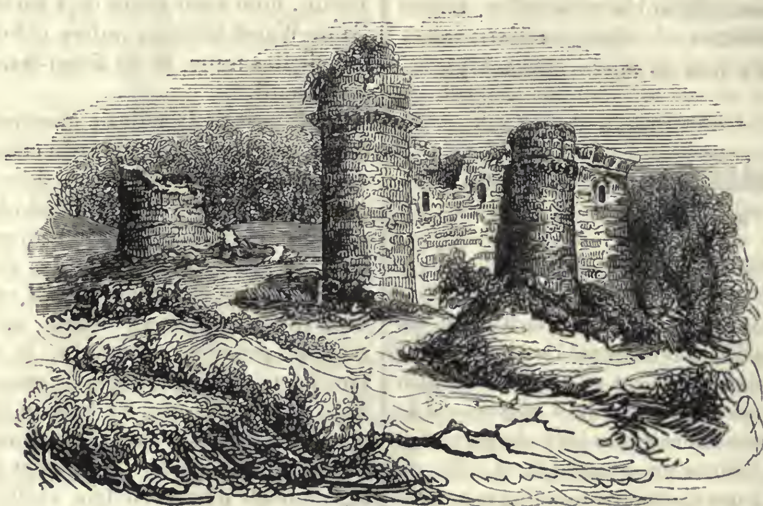
ques années après, regretté de son suzerain, Charles le Téméraire, qui le regardait comme un des plus habiles chefs de son armée.

Antoine de Créqui, fils du précédent, ne trouva jamais entreprise trop hasardeuse, comme l'écrit Brantôme; il commandait l'artillerie en 1512, à la bataille de Ravennes. Plus tard, renfermé avec deux mille archers dans la ville de Thérouanne, il arrêta longtemps tous les efforts de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de l'empereur Maximilien, qui commandaient une armée de plus de cinquante mille hommes. Créqui manquait de vivres, plusieurs brèches étaient ouvertes, et il refusait de capituler. Il fallut pourtant se soumettre. La conquête de Thérouanne avait été si chèrement achetée par les deux monarques, que, désespérant de ne pouvoir garder cette place, ils prirent le parti de la détruire. Créqui se distingua à la bataille de Marignan. Tandis que les armes de François Iᵉʳ éprouvaient en Italie de funestes revers, le nord de la France était menacé par les Anglais et les Espagnols. Créqui accourt en Picardie, sa province natale, et met en fuite l'ennemi. Il mourut d'une manière bien pitoyable, s'il faut en croire son biographe. Les Espagnols voulaient surprendre Hesdin; Antoine de Créqui était alors en son château, peu éloigné de cette ville; il le quitte aussitôt, et vient se renfermer dans la forteresse d'Hesdin, le jour même où elle devait être livrée par trahison; il fait placer des pétards et autres pièces d'artifice au-dessous et de chaque côté de la porte, et au moment où les Espagnols traversent le pont-levis, l'explosion subite jette la terreur au milieu d'eux, tous prennent la fuite; mais le sire de Créqui est atteint au visage par une fusée qui le fait incontinent trépasser.

On remarque dans les annales de France deux maréchaux, ducs et pairs, du nom de Créqui; tous deux furent de braves militaires, mais sans aucune de ces hautes qualités qui constituent l'homme supérieur dans les batailles. Toutefois, François de Créqui se montra habile en plusieurs circonstances: « Il mourut, dit Voltaire, avec la réputation d'un homme qui devait remplacer le maréchal de Turenne; » ce qui nous paraît un peu exagéré. Le duc de Saint-Simon place Créqui au nombre des familiers de Louis XIV, et trace son portrait en peu de mots: « Homme dont la vie était tout occupée de plaisirs, de bonne chère et du plus gros jeu. » Son fils fut le dernier seigneur de ce nom; il mourut sans postérité. Toute sa vie s'était écoulée dans le manoir de Créqui, au milieu d'une société brillante qui animait cette vieille demeure féodale, aujourd'hui si triste, si délaissée. Madame de Sévigné ne se lasse pas d'admirer les grâces, l'esprit, la bonne mine du dernier des Créqui; lorsqu'il paraissait à Versailles, toutes les dames de la cour se l'arrachaient, tant le gentil cavalier avait d'excellentes manières! ce fut à ce point, que, duchesses et marquises savaient par cœur le couplet suivant qui nous a été conservé par madame de Sévigné:

Si j'avais la vivacité
  Qui fait briller Coulanges,
Si j'avais aussi la beauté
  Qui fit régner Fontanges,
Ou si j'étais, comme Conti,
  Des grâces le modèle,
Tout cela serait pour Créqui
  Dût-il m'être infidèle.

A. Mazuy.



(Ruines du château de Créqui.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

ESPAGNE. — L'ESCURIAL.



(Vue du palais de l'Escurial.)

Avez-vous quelquefois voyagé en Espagne, dans *la real diligencia*, avec ses petites jalousies, ses frais ventilateurs, où tout est organisé pour vous préserver des grandes chaleurs du jour? Rien de plus original qu'une voiture espagnole; cet attelage de huit mules, ce *mayoral* et ces costumes andalous; espèce de Figaro d'auberge, ce petit garçon à pied, le fouet à la main, qui court excitant les mules patientes; et ces pauvres mules, *la capitana*, *la generala*, faisant dix lieues au galop, sans distinguer la montée de la descente, tout cela sans fatigue, sans sueur; puis dans le coupé quelques gros moines prémontrés devenus plus rares depuis la guerre civile entre les carlistes et les christinos, deux ou trois *senoras*, un marchand de Séville, un étudiant ramassé par charité; un chanoine, la veste courte, le *cigarro* à la bouche. Sur le haut de la diligence, quatre *escopetores*, anciens voleurs armés de leurs tromblons chargés jusqu'à la gueule; la diligence fait marché avec eux, ils la protégent contre leur vieille bande. Si vous leur adressez la parole, ils sont tout remplis du grand nom de José Maria! José Maria, le brigand andalou, l'hôte de Malaga, de Murcie, de Séville, de la Sierra-Morena, et qui a maintenant son *indulto*. La voiture glisse au milieu de ces beaux et grands chemins dont Charles III dota la Péninsule; voulez-vous savoir ce qu'il y a sur ces chemins? Des croix à chaque dix pas, comme dans un cimetière, et là se lit une inscription partout répétée : *Aqui muriò un hombre*. Le tout pour la plus grande instruction et la plus grande gaieté des voyageurs.

Et la voiture roule à un fort galop sur la poussière blanchâtre des routes qui conduisent aux résidences royales dans les environs de Madrid. Trois palais sont dignes d'être remarqués : *San Ildefonso* (la Granja), *Aranjuez*, et *San Lorenzo* (el Escorial). — San Ildefonso, bâti en 1720 par le roi Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, à l'imitation de Versailles, où il avait passé ses jeunes années; c'est là où le premier monarque espagnol de la maison de Bourbon repose à côté de sa femme Isabelle Farnèse. — Aranjuez, jeté sur des plaines sablonneuses, sur ces chemins arides, qu'on ne voit que dans le Midi; imaginez-vous, au milieu de cette nature morte, une oasis de trente mille arbres arrosés par le Tage qui, là, coule comme une rivière de troisième ordre; des mendiants à toutes les portes, un monument régulier que les eaux baignent, parce que la vieille coutume des Maures veut que dans ces climats brûlants le premier des plaisirs soit un jet d'eau de cristal, une riante fontaine. — L'Escurial, la plus vaste des résidences royales, et dont nous allons plus particulièrement nous occuper.

C'est à sept lieues de Madrid, au pied de la chaîne des montagnes de Guadarrama, et dans le petit village appelé *el Escorial*, que s'élève le somptueux monastère de *San Lorenzo el Real*, cette huitième merveille du monde, comme le nomme le P. Ximenès (1). Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de la Sierra-Guadarrama; rien ne peut se comparer à sa sauvage majesté; on dirait que les grandes cataractes du ciel ont laissé là les traces de leur passage, ou que quelque

(1) *Causando la admiracion de nacionales y extranjeros, que con razon la han llamado la octava maravilla.*

volcan éteint a déchiré les entrailles de la terre. Ce sont des amas de rochers, de pierres calcaires, de montagnes à pic sur pic, noires du pied jusqu'au sommet, çà et là dispersés, comme si la main d'un géant les avait semés sur le vieux sol de la création ; ces rocs couronnent de leur tête moresque le palais de l'Escurial, et servent d'ombre à un magique tableau. La fondation du monument fut le résultat d'un vœu de Philippe II, le jour de la bataille de Saint-Quentin en 1557 il le dédia à saint Laurent dont ce jour était la fête, et tout rappelle à l'Escurial l'instrument du martyre de ce saint. Non-seulement on le voit sur les portes, sur les fenêtres, sur les autels, sur les rituels, sur les habits sacerdotaux, mais l'édifice même de l'Escurial en a la forme. C'est un bâtiment quadrangulaire dont la façade est adossée aux montagnes ; sur le côté opposé qui fait face à Madrid s'avance le manche écourté du gril renversé, et ses quatre pieds sont figurés par les flèches de quatre petites tours carrées qui surmontent les quatre angles. Nous n'entreprendrons pas l'énumération exagérée de toutes les portes, fenêtres, cours de ce couvent célèbre. Sa masse a certainement quelque chose d'imposant, mais ne remplit pas tout à fait l'idée qu'on en conçoit d'après sa réputation. Son architecture n'a rien de magnifique ; elle a plutôt la simplicité austère qui convient à un couvent, que le faste qui annonce une résidence royale. La seule façade de l'occident a un beau portail formé de grosses colonnes à demi engagées dans la muraille, et de chaque côté deux grandes portes de belle dimension. Par ce portail on passe à une cour carrée, au fond de laquelle est l'église. Cette entrée principale ne s'ouvre, pour les rois d'Espagne et les princes de leur maison, que dans deux occasions solennelles : 1° lorsqu'après leur naissance ils sont portés à l'Escurial ; 2° lorsqu'on va déposer leurs dépouilles mortelles dans le caveau qui les attend.

De ce côté, la porte de l'église s'annonce par un beau péristyle dont la façade est surmontée des statues colossales de six rois d'Israël, qui paraissent comme en équilibre sur leurs maigres piédestaux. Ces six rois ont eu part à la construction ou à la réédification du temple de Jérusalem, ainsi que l'indiquent les inscriptions gravées sur la base de leurs statues. Les deux du milieu sont David et Salomon, auxquels le sculpteur a tâché de donner la ressemblance de Charles-Quint et de Philippe II son fils. La façade du midi est toute nue, mais elle a près de trois cents fenêtres sur quatre étages en comptant le soubassement qu'a nécessité de ce côté l'inégalité du terrain. Tout l'édifice est bâti en pierres de taille d'une espèce de granit dont la teinte rembrunie ajoute à la sévérité du monument. La carrière d'où on l'a tirée se trouve dans le voisinage de l'Escurial, et on assure que cette circonstance est un des motifs qui ont déterminé le choix de l'emplacement ; elle fournit des blocs si considérables, que chaque marche du vaste escalier principal n'est composée que d'une seule pierre. Lorsque la cour n'habite pas l'Escurial, ce n'est qu'un couvent où se trouvaient naguère près de deux cents Hiéronymites ; à l'arrivée de la maison royale, le couvent se transformait en palais ; une cellule était réservée au roi dans l'espace resserré qui forme le manche du gril. Philippe II semble en avoir voulu faire un lieu de retraite où la grandeur souveraine vient se familiariser avec le voisinage du tombeau ; et ses successeurs, fidèles à ce vœu d'humilité, se contentent de cette modeste enceinte ; elle communique par un escalier à l'église et à la sacristie, deux objets où tous les arts réunis ont déployé leur magnificence.

L'église de San Lorenzo a la forme d'une croix grecque surmontée d'un dôme. Tout le vaisseau pose sur des piliers, peut-être un peu massifs, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des autels. Son architecture est simple, mais majestueuse ; sur les voûtes du dôme et de la nef, Jordan a reproduit plusieurs traits de l'histoire sainte et quelques allégories religieuses. Le maître-autel, auquel on monte par une vingtaine de marches, est formé par trois ordres d'architecture, placés les uns au-dessus des autres ; rien n'a été épargné pour sa décoration, et cependant son ensemble a quelque chose de mesquin, qui contraste avec le grandiose de l'édifice. Mais les deux tombeaux qui l'accompagnent sont d'une véritable beauté ; d'un côté est celui de Charles-Quint ; de l'autre, celui de Philippe II ; ils occupent le devant d'une espèce de chambre ouverte, revêtue entièrement de marbre noir. Les autels de l'Annonciation et de Saint-Jérôme offrent des beautés d'un autre genre ; ce sont des reliques vénérées de tous les saints de Castille et d'Aragon, enchâssées dans des vases, dans des caisses d'argent et de vermeil, et enrichies de pierres précieuses ; on admire aussi un grand saint Laurent d'argent massif portant sur la poitrine plusieurs des dépouilles de ce martyr.

Toute la magnificence des rois d'Espagne, plus encore que leur piété, se déploie au Panthéon de l'Escurial, leur sépulture, où l'on descend par un escalier revêtu en marbre, ainsi que le Panthéon lui-même. Cette partie du monument est divisée en plusieurs chambres qui ont chacune leur destination particulière ; l'une est ce qu'on appelle le *Podridero* : c'est là où les restes mortels des rois et de leur famille sont livrés aux premiers ravages de la corruption. Dans une autre chambre, on dépose les corps de tous les princes et princesses d'Espagne qui n'ont pas régné ; c'est parmi cette auguste et lugubre assemblée que le duc de Vendôme est placé, glorieuse récompense de ses services au pouvoir naissant de Philippe V dans l'antique monarchie espagnole. Le véritable Panthéon ne sert de dernier asile qu'aux rois et aux reines d'Espagne ; une faible lueur éclaire à regret cette demeure sépulcrale ; on y supplée par un lustre suspendu au faîte de la coupole, qui n'est allumé que dans les occasions extraordinaires ; habituellement un simple flambeau guide les curieux au milieu de cette réunion de souverains. Des deux côtés d'un autel de marbre noir, sont rangées, sur trois étages, les caisses qui contiennent les corps des rois et des reines ; ces caisses de bronze sont d'une forme noble et simple. Le Panthéon, commencé par Philippe II, ne fut achevé que par son petit-fils, Philippe IV.

Dans l'ensemble de l'édifice sont distribuées cinquante et une statues, dont treize de pierre et trente-huit de bronze ; elles sont presque toutes plus grandes que nature ; quelques-unes excèdent deux et même trois fois les proportions naturelles. Douze salles sont décorées de peintures à fresques, ouvrage

des Peregrini, des Urbino et des Caravagiole. Quant aux peintures à l'huile, leur nombre excède seize cents; elles sont pour la plupart originales et d'un grand prix; Raphaël, le Titien, Véronèse, le Guide, Van-Dyck, le Corrége, Rubens et Michel-Ange peuplent de leurs merveilleux tableaux toutes les salles de cet immense monument; il n'y a pas de cloître, de galerie, d'appartement ni de salle qui ne renferme des morceaux de peinture faits en Italie, en Allemagne, en Flandre, en France et en Espagne. Plus de trente mille volumes couvrent les tablettes des deux bibliothèques; on remarque dans le nombre le *Codex aureus* qui contient les Évangiles écrits en lettres d'or sous le règne de l'empereur Conrad. Autrefois le nombre des manuscrits était très-considérable, mais l'incendie de 1671 en a réduit une grande partie en cendres. Par cet accident, périrent plus de trois mille ouvrages arabes. On ne peut dire toutes les richesses de cette splendide habitation; cinq cent quinze châsses, vases d'or, d'argent ou de cristal, sont destinés à conserver les reliques; six grandes lampes d'argent brillent dans les nefs de l'église, et parmi les huit orgues qui la décorent, on en voit un également en argent. Enfin, les cloches suspendues dans les tours sont au nombre de cinquante-une, dont trente-deux forment une suite musicale de sons; elles furent envoyées de Flandre par le comte de Monterey.

Le chœur des anciens moines de l'Escurial est au-dessus de la grande porte de l'église; on y admire un chef-d'œuvre de sculpture; c'est un Christ en marbre de grandeur naturelle, travail de Benvenuto Cellini, le même qui tua le connétable de Bourbon sur les murs de Rome. Les deux grands cloîtres du monastère, leur pavé de marbre, leurs nobles proportions, appellent encore l'attention du voyageur; des corridors étroits et obscurs y conduisent, et c'est là un des défauts les plus saillants de l'Escurial: les objets principaux ne sont pas à leur place pour faire effet. Le portail, le grand escalier ne se rencontrent que par hasard. Il y a une fort belle cour intérieure, ornée de deux rangs d'arcades; au centre se trouve un petit temple, morceau le plus régulier qu'il y ait à l'Escurial, mais il semble qu'on ait voulu dérober tout cela aux regards des curieux. En résumé, c'est surtout à sa collection de tableaux que le bâtiment de l'Escurial doit sa réputation; si on le dépouillait de cette partie de sa richesse, si la cour n'y venait porter tous les ans le faste qui l'accompagne, ce ne serait plus qu'un vaste couvent, imposant par sa masse et par sa solidité beaucoup plus que par la magnificence de son architecture.

On montre à l'Escurial la chambre dans laquelle, suivant la tradition du monastère, l'infortuné don Carlos, fils de Philippe II, termina ses jours. Cette catastrophe fut aussi mystérieuse que tragique; le drame et le roman s'en sont emparés; ils ont attribué à la jalousie et à un amour sans vérité le résultat d'un acte politique: le sombre monarque des Espagnes livrant son propre fils aux mains des inquisiteurs, faisait une concession à l'unité du catholicisme. Les pièces qui restent de ce sinistre procès, les correspondances de Philippe II, indiquent que l'héritier présomptif de la couronne ne manifestait pas l'attachement aux doctrines romaines, que le parti monacal voulait préserver en Espagne, et c'était là un crime irrémissible aux yeux des catholiques. On n'a rien de certain sur le genre ni même sur l'époque précise de la mort de don Carlos, placée généralement au mois de juillet 1568. Il y avait à l'Escurial, dans l'intérieur d'une des tours, un coffre de noyer fermant à trois clefs; on croyait que ce coffre contenait des papiers relatifs à la triste fin de don Carlos; c'était la cause du soin tout particulier qu'on mettait pour sa conservation. Lorsque les armées françaises pénétrèrent dans la Péninsule, les Espagnols profitèrent de cette circonstance pour faire ouvrir le coffre, et on y trouva seulement les pièces de la procédure criminelle de don Rodrigo de Calderon, dont on fit l'inventaire; cet inventaire est sans importance.

A. Mazuy.

LE CABARET DE LA CHAPELLE S.-DENIS.

(Deuxième article.) — *Voir* page 346.

Mézeray recueillit ses papiers et ses épreuves, et suivit le cabaretier, qui l'installa dans une petite pièce où il y avait une table et des chaises, sans oublier la chandelle et surtout la bouteille, puis il le laissa à son travail, en lui recommandant de l'appeler quand il aurait besoin de quelque chose. Mézeray se mit à revoir ses épreuves, à corriger, à raturer, puis la nuit vint sans qu'il s'en aperçût. Le père Lefaucheur, étonné de ne voir ni entendre l'homme de lettres, monta tout doucement, et crut le trouver endormi. Mézeray, tout entier à son œuvre, ne pensait guère au sommeil.

« Est-ce que vous ne songez pas, monsieur, à aller vous coucher? lui dit le cabaretier avec douceur; moi, je vais fermer ma boutique.

— Fermez, fermez, si cela vous convient. »

Telle fut la réponse de Mézeray, qui ne leva même pas la tête. Le père Lefaucheur, malgré son amour pour les lettres et son estime pour les auteurs, et surtout pour les historiens amis de maître Patru, commençait à être un peu embarrassé de la présence de son hôte.

— Savez-vous bien, monsieur, l'heure qu'il est?

— Eh! que m'importe?

— Il est dix heures passées, et je n'ai pas de lit à vous offrir.

— Je n'ai pas besoin de lit, mon cher Lefaucheur; apportez-moi seulement une nouvelle bouteille de votre mâcon, et puis allez vous coucher, moi je reste ici.

— Quoi! vous allez passer ici la nuit?

— Certainement; vous ne voudrez pas sans doute mettre à la porte un historien, l'auteur d'une nouvelle histoire de France.

— Non, monsieur; mais les réglements, les ordonnances de police ne me permettent pas...

— Allons, mon cher Lefaucheur, apportez-moi encore une chandelle et une bouteille de vin; et puis allez vous coucher. »

Le cabaretier prit encore son parti, car il vit bien qu'il avait affaire à un original dont l'entêtement n'était pas facile à vaincre; il lui souhaita le bonsoir. Le lendemain matin, à six heures, avant d'ou-

vrir son cabaret, il alla rendre visite à son hôte, qu'il comptait bien trouver, cette fois, endormi. Mézeray était encore à écrire sur sa petite table; sa chandelle, placée près de lui, ne jetait plus qu'une clarté mourante; l'historien était tellement absorbé par son travail, qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée du père Lefaucheur. « Eh bien! dit celui-ci, comment va la santé?

— Ah! fort bien, mon cher Lefaucheur; apportez-moi, je vous prie, une croûte et du vin, car mon estomac commence à m'avertir que je n'ai pas soupé hier.

— Volontiers, mon cher monsieur; mais une croûte, ça n'est pas trop restaurant, quand on n'a pas soupé. Pourquoi ne feriez-vous pas un déjeuner complet? J'ai là-bas une tranche de veau froid et des petits pois, que j'aurai bientôt fait réchauffer...

— Oh! oh! mon cher Lefaucheur, il y a là les éléments d'un bon déjeuner; mais, voyez-vous, mon premier volume n'a point encore paru, et mon libraire se fait tirer l'oreille pour me donner de l'argent. Ce monsieur Thierry est comme tous ses confrères... Alors...

— Votre escarcelle n'est pas trop bien garnie.

— Vous avez deviné juste; oh! vous avez, mon cher, une pénétration singulière.

— Dites plutôt que je connais beaucoup d'auteurs, et que je sais qu'ils n'ont pas toujours de l'argent dans leurs poches. Tenez, je parierais que vous n'avez pas le sou en ce moment...

— Ce serait, ma foi, possible. »

Mézeray fouilla dans ses poches avec inquiétude.

« Rien, rien, dit-il en poussant un gros soupir; je croyais cependant avoir emporté un écu et quelques sous que j'avais empruntés au portier du collége. »

Un éclat de rire du cabaretier rassura le pauvre écrivain. « Allons, allons, monsieur de Mézeray, laissez là vos paperasses, et venez m'aider à préparer notre déjeuner... c'est moi qui vous invite. Vous ne me refuserez pas, sans doute... Oh! j'ai plus d'une fois trinqué, tel que vous me voyez, avec M. de La Monnoye, avec M. Chapelain, avec M. Pucelle, avec M. Conrart, et avec votre ami M. Patru. »

Mézeray se leva alors, et, sautant au cou du cabaretier, un peu étonné de cette démonstration trop vive:

« Vous êtes un excellent homme, père Lefaucheur, et, si j'accepte votre déjeuner, je veux que, de votre côté, vous acceptiez mon amitié. J'ai passé ici la plus heureuse nuit de ma vie. J'ai terminé enfin mon introduction, et j'en suis content. Je vous la lirai en déjeunant, si toutefois cela ne vous ennuie pas.

— Mais, monsieur, je ne puis guère juger une œuvre d'esprit.

— Bah! bah! vos conseils et vos avis vaudront bien ceux d'un tas de prétendus juges, qui ne sont que des envieux ou des ennemis déguisés. Mais allons déjeuner. »

Le déjeuner eut lieu, et l'amitié toute nouvelle du cabaretier et de l'historien se resserra en vidant deux ou trois bouteilles. Si Mézeray était tout à fait sans morgue et sans façon, le père Lefaucheur était tout disposé à se prêter à la familiarité de l'écrivain; mais, d'un autre côté, il avait des qualités qui, après tout, méritaient bien que Mézeray franchît la distance sociale qui le séparait de cet homme.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsqu'ils se levèrent de table, ils étaient les meilleurs amis du monde, et que Mézeray, qui se trouvait beaucoup mieux au cabaret de la Chapelle que dans son austère retraite du collége Sainte-Barbe, ne songea nullement à retourner à sa dernière demeure. Il venait d'élire domicile chez le père Lefaucheur; il ne s'inquiéta point de ce qu'on penserait, au collége Sainte-Barbe, de son absence, et des recherches auxquelles elle donnerait lieu; il oublia même et le libraire et l'imprimeur, qui attendaient avec impatience les épreuves du premier volume de l'Histoire de France. Mézeray passa ainsi trois jours dans la petite chambre du cabaret du père Lefaucheur, trois jours à boire, à écrire, à corriger son introduction.

Or, le cardinal Mazarin, à qui le libraire Thierry confiait, à l'insu de Mézeray, les épreuves de l'ouvrage de celui-ci, en avait été fort satisfait, malgré quelques vérités un peu dures qui s'y trouvaient. L'adroit cardinal, plus peut-être par crainte de la franchise de l'historien, que par estime pour son talent, avait voulu se déclarer le protecteur de Mézeray; mais il avait attendu les dernières feuilles du premier volume pour lui donner un témoignage de sa protection. Il lui fit accorder par la cour une pension de deux mille livres, et l'envoya chercher pour lui en remettre lui-même le brevet. On ne trouva Mézeray ni au collége de Sainte-Barbe, ni chez le libraire Thierry, ni chez aucune de ses connaissances. Qu'était donc devenu l'écrivain jusque-là si studieux, si solitaire, et qui n'avait jamais manifesté le dégoût pour l'asile littéraire qu'il s'était choisi lui-même?

Alors on eut recours à la police de la prévôté de Paris, afin d'obtenir des renseignements sur le sort de Mézeray. Enfin, Patru, a qui on s'adressa, se rappela qu'il avait fait devant l'historien l'éloge du fameux cabaret de la Chapelle, et que celui-ci avait témoigné le désir de faire connaissance avec le père Lefaucheur. On le trouva là, toujours dans sa petite chambre, assis devant sa table, entre une chandelle allumée et une bouteille de vin. Ce fut Patru lui-même qui découvrit son ami, et lui annonça la faveur dont il venait d'être honoré. « Vive le cabaret, pour travailler à son aise! s'écria-t-il après avoir entendu l'avocat. Que je te remercie de m'avoir procuré la connaissance d'un homme tel que le père Lefaucheur! » Et il appela le cabaretier: « Allons, lui dit-il en lui sautant au cou, me voilà maintenant à même de m'acquitter envers vous. Une pension de deux mille livres! Avec cela, on peut se donner au moins une bouteille de mâcon tous les jours. »

En vain Patru voulut engager Mézeray à retourner au collége de Sainte-Barbe; notre auteur resta chez le père Lefaucheur, jusqu'à ce qu'il eût loué un modeste logement dans le haut du faubourg Saint-Denis, afin d'être plus près de son meilleur ami, qu'il visitait chaque jour. L'amitié entre Mézeray et le cabaretier résista aux démarches qu'on tenta pour faire rougir l'historien de cette liaison si peu convenable et si peu littéraire; rien ne put l'altérer, et, à sa mort, arrivée en 1683, Mézeray fit le père Lefaucheur son légataire universel.

Saint-Maurice.

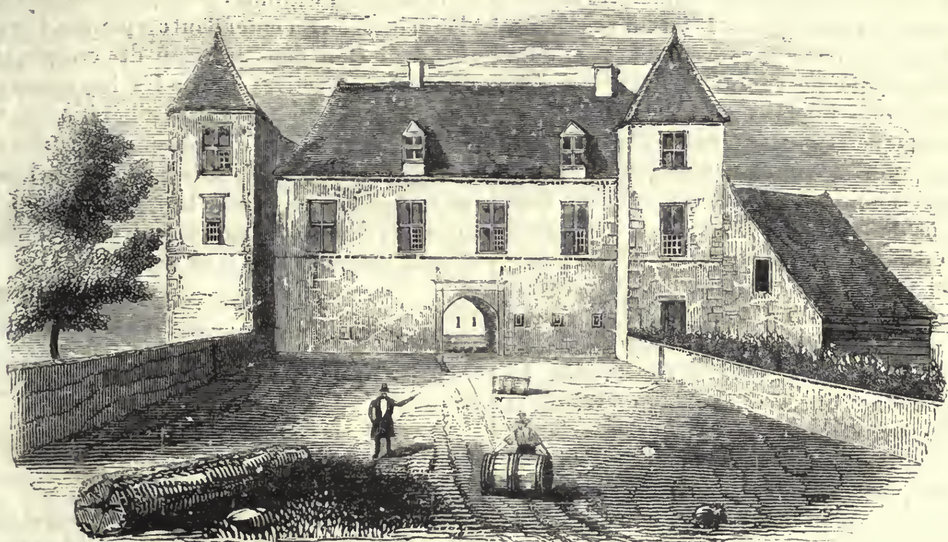
LE CLOS DE VOUGEOT.

Les premières constructions faites dans cette célèbre parcelle du territoire national, consistent dans un *grand cellier* dont les substructions, encore existantes, annoncent l'architecture du XIIe siècle. Ce ne fut qu'en l'année MDLI, que dom Jean Loysier, abbé de Cîteaux, édifia le château d'un type sévère que l'on voit aujourd'hui, et dont nous offrons le dessin (vue du côté du nord). Ce château, remarquable par son caractère monumental, occupe la partie haute du clos. Sa principale façade est dirigée vers le nord.

Le clos de Vougeot, situé à trois lieues sud de Dijon et à une lieue nord de Nuits, présente une surface dont aucun arbre ne rompt la constante et monotone nudité. Il appartenait à l'opulente abbaye de Cîteaux. Vendu comme propriété nationale, à l'époque de la révolution, il passa par plusieurs mains, et enfin il est arrivé à celles de M. Ouvrard fils, qui le possède aujourd'hui avec la terre et le château de Gilly, la Romanée-Conti, le Chambertin, le Petit-Vougeot et le Clos du Roi, au Corton d'Aloxe.

La contenance de la propriété est de quarante-sept hectares, son exposition est celle d'E.-S.-E. Ses éléments géologiques ont pour base le sous-carbonate de chaux. M. Joseph Bard a fait sur le clos de Vougeot un écrit remarquable auquel nous empruntons ces détails.

Fagon, médecin de Louis XIV, contribua, dit-on, à établir la renommée devenue plus qu'européenne des vins du clos, en en conseillant l'usage à son royal malade. L'aristocratie des gourmets, pourtant, préfère de beaucoup, à ces vins, ceux de la Romanée-Conti, au territoire de Vosnes, première tête de Bourgogne.



(Le clos de Vougeot.)

HISTOIRE PROVINCIALE DE LA FRANCE.

INVASION DES FRANCS DANS LE LANGUEDOC. — CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS.

1206. — 1223.

(Deuxième article.) — *Voir* page 371.

Telle fut à peu près la réponse du comte de Nevers. Les pèlerins tournèrent alors les yeux vers le comte de Montfort qui s'était rendu populaire en toute cette guerre par sa valeur merveilleuse et sa dévotion éclatante. Il accepta les terres des mains du légat et des barons. Le 22 août 1209, les princes étant réunis, Montfort fut proclamé, aux applaudissements de la foule, vicomte de Béziers et de Carcassonne; il était d'une stature très-élevée, une chevelure blonde et flottante signalait son origine franque; son corps était gracieux et agile, ferme en tous ses mouvements; aussi, barons, chevaliers, hommes d'armes, voyant sa bonne mine, approuvèrent ce choix.

Le comte Raymond de Toulouse s'était abaissé à toutes les soumissions qu'avait exigées l'armée des croisés; il avait même conseillé d'abattre certains châteaux voisins de ses domaines, qui par la suite pouvaient nuire aux comtes francs. Mais tous ces témoignages ne désarmèrent pas les ambitions et les haines. Raymond était à peine arrivé à Toulouse, que Simon de Montfort et les légats lui députèrent un grand nombre d'évêques pour le sommer, ainsi que les consuls de cette ville, de leur livrer quelques notables habitants, afin qu'ils vinssent se purger du crime d'hérésie qu'on leur imputait. Simon menaçait, en cas de refus du comte, d'envahir ses terres comme celles d'un relaps excommunié. Raymond répondit qu'il ne ferait point ce qu'on lui demandait; qu'il n'avait rien à démêler avec Montfort, et qu'il se plaindrait au roi de France et même au pape des vexations commises dans le Languedoc, sous prétexte d'hérésies; en même temps les consuls de Toulouse déclarèrent, de concert avec tous les habitants, qu'ils n'avaient point parmi eux d'hérétiques. Cela n'empêcha pas que le légat n'excommuniât de nou-

veau les citoyens et ne jetât l'interdit sur la ville.

Pendant ce temps, Montfort soumit les petits châteaux qui environnaient Carcassonne et couvraient l'Albigeois; il résolut le siége de Minerve, l'un des points les mieux fortifiés de tout le Languedoc. Après quelques jours de résistance, le châtelain de Minerve offrit de se soumettre. Le comte de Montfort déclara qu'il ne pouvait rien par lui-même, et qu'il fallait s'entendre avec le légat, maître et seigneur de l'armée. Le châtelain s'adressa donc à l'abbé de Cîteaux; celui-ci se trouva fort embarrassé; il désirait ardemment la mort des ennemis du Christ; mais, prêtre et religieux, il n'osait demander du sang. Que faire? Il ordonna à Simon de Montfort et au sire de Minerve de rédiger séparément des articles de capitulation; mais Montfort persistant toujours à s'en référer au légat, celui-ci accorda la vie sauve au châtelain et à tous les habitants de Minerve, et même aux hérétiques s'ils renonçaient à leurs erreurs. Alors Robert, l'un des croisés, haussant la voix, dit: « Sire abbé, nous sommes venus ici pour exterminer les hérétiques, et non pour les protéger. — Il seront tous occis, répondit le légat, car ils ne se convertiront pas. » En effet, aucun hérétique ne voulut renoncer à sa foi; on alluma de grands bûchers autour de la ville, et cent quatre-vingts personnes furent brûlées. Et à Castres, voyons ce qu'il advint. Les bourgeois s'étaient volontairement soumis à Montfort; celui-ci était toujours d'avis de brûler les hérétiques; voici donc quelle fut la décision de Montfort sur un cas particulier qui lui fut soumis. Comme on lui présenta deux hérétiques, dont l'un était *parfait* et l'autre *néophyte* ou *disciple*, il ordonna, dans son conseil de chevalerie, qu'ils fussent tous deux brûlés. Le néophyte, éprouvant une vive contrition, voulut se convertir. On retourna prendre l'avis du comte, lequel décida qu'on devait néanmoins le livrer au bûcher, parce que s'il était réellement repentant, le feu lui servirait d'expiation, et que s'il avait menti, il paierait le talion de sa perfidie; ce qui fut très-applaudi.

Tandis que l'armée des croisés poursuivait ses succès dans le Languedoc, le comte Raymond, noblement conseillé, cherchait à se rendre digne de sa race, et tirait l'épée contre Montfort. Six mille lances allemandes, tout récemment arrivées pour la croisade, furent dispersées par une valeureuse attaque du comte de Foix; Raymond chassa lui-même de Toulouse l'évêque Folquet, si célèbre dans cette guerre contre les Albigeois. Ce qui avait contribué à rendre quelque énergie au comte Raymond, c'était l'excommunication nouvelle qui venait d'être prononcée sans raison contre lui par le légat. Ce prélat avait voulu imposer au comte des articles de pénitence, afin de le réconcilier avec l'Eglise; on ne devait plus lui servir dans ses châteaux et à sa table, autrefois si abondante et si joyeuse, que de deux espèces de viandes; les habitants de ses domaines ne devaient porter que des chapes noires et grossières; aucun chevalier ne devait désormais habiter les cités, mais seulement la campagne, et toutes les fortifications des castels devaient être rasées; enfin Raymond devait se revêtir de la robe de Templier et partir pour la Palestine. Lorsque le comte montra au roi d'Aragon ces conditions si humiliantes pour un noble et jovial baron, celui-ci se prit à rire, et lui dit: « En vérité, on vous le fait payer trop cher. » Raymond comprit le reproche, et tira dès lors l'épée contre les Francs.

La guerre se trouvait déclarée entre le comte de Toulouse et Simon de Montfort; il fallait nécessairement que la seigneurie nouvelle effaçât la domination ancienne, ou que celle-ci expulsât l'autre des terres qu'elle venait de s'approprier par la force. La prise de Montferrand fut la déclaration de guerre entre le vieux comte et Simon; les Francs passèrent le Tarn et s'avancèrent vers Toulouse. Les capitouls et magistrats, pour détourner l'orage qui les menaçait, députèrent quelques-uns d'entre eux afin de connaître la cause de cette brusque invasion. Simon leur répondit: « Ce n'est pas à vous à qui nous en voulons, mais pourquoi reconnaissez-vous pour votre seigneur le comte Raymond, relaps et excommunié? renoncez au serment de fidélité que vous lui avez prêté. — Oh! pour cela, c'est impossible, répondirent les habitants; le comte a toujours été notre seigneur légitime: pourquoi manquerions-nous à la foi jurée? » En entendant ces paroles, l'évêque Folquet, qui était dans le camp des croisés, se livra à d'ardentes invectives contre les bourgeois: « Maudits de Dieu, leur dit-il, race d'hérétiques, vous préférez le comte à votre évêque qui vous délie aux yeux du Seigneur. Eh bien, je manderai aux chanoines de ma cathédrale de quitter la ville avec tous les vases consacrés; vous serez privés ainsi de tout office saint, et nous verrons ce qu'il en résultera. »

GUSTAVE ESTIENNE.

MADAME DE STAEL.

Presque toutes les nations de l'Europe ont vu des femmes se placer dans la politique au rang des plus grands rois. Chez le seul peuple où la loi leur interdise le sceptre, une femme sauva la monarchie, en se plaçant, par sa valeur inspirée, au rang des plus grands héros. Une autre, s'élevant par la force de la pensée, par le prestige de la parole et du style, au-dessus de tout son sexe, devait se placer dans la littérature au rang des plus grands hommes.

Appelée à marquer la transition de deux siècles, madame de Staël vit le jour à Paris le 22 avril 1766. A peine avait-elle dix ans, lorsque son père, M. Necker, déjà célèbre comme financier et comme écrivain, fut associé aux affaires publiques. Sa mère, la grave et méthodique madame Necker, voulut se charger elle-même de son éducation. Dans le système de l'institutrice, il y avait au moins cela d'heureux et de conforme à la nature de l'élève, que tout tendait à favoriser le développement de l'esprit. Le salon où mademoiselle Necker siégeait sur un petit tabouret de bois, à côté du fauteuil de sa mère, était pour elle la plus instructive des classes: on y traitait les plus hautes questions; Thomas, Buffon, Raynal, Marmontel s'y rencontraient avec Champfort, avec Grimm; aucun d'eux ne dédaignait l'entretien d'un enfant qui les étonnait par la vivacité de ses saillies. Ses lectures produisaient sur elle une impression ex-

traordinaire : elle a dit que l'enlèvement de Clarisse fut un des événements de sa jeunesse. A quinze ans elle avait fait des extraits de l'*Esprit des lois*, avec des réflexions, et Raynaldi l'engageait à écrire, pour son grand ouvrage, un morceau sur la révocation de l'édit de Nantes.

Rarement l'intelligence profite avec excès, sans que le corps souffre. La santé de mademoiselle Necker déclinant de jour en jour, Tronchin lui ordonna la campagne, le grand air et l'abandon de toute étude sérieuse. Dès lors, contrariée dans ses plans d'éducation, madame Necker y renonça entièrement. La liberté d'une existence active donna un nouvel essor aux facultés de sa fille; mais elle avait cessé de s'y intéresser comme à son ouvrage. Désormais indifférente, hostile même envers des qualités brillantes qu'elle n'avait pas formées, déguisant, sous le voile du regret, une jalousie involontaire pour un genre de supériorité qui n'était pas le sien, quand on la félicitait sur le prodigieux éclat de madame de Staël : *Ce n'est rien*, disait-elle, *absolument rien, à côté de ce que je voulais en faire.*

Au contraire, entre M. Necker et sa fille régnait la plus étroite sympathie : de la part de cette dernière c'était même une passion qui tenait de l'idolâtrie, un respect qui ressemblait à un culte. Dès son enfance, elle poussait le dévouement filial à tel point que, témoin de l'enthousiasme qu'excitait dans sa famille l'Anglais Gibbon, elle s'imagina qu'il était de son devoir de l'épouser, et en fit sérieusement la proposition à sa mère. A l'égard de M. Necker, madame de Staël resta toujours ce qu'elle s'était montrée à dix ans. Rapportant tout à lui, vivant en lui, tant qu'elle le posséda, jamais elle ne voulut envisager l'idée qu'elle pouvait le perdre : après sa mort, jamais elle ne put se soustraire à l'idée qu'elle l'avait perdu.

De nombreux prétendants aspiraient à la main de mademoiselle Necker, qui toutefois ne se maria qu'à vingt ans. Le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France, l'emporta sur ses rivaux, grâce à la protection de Gustave III et à la promesse de ne jamais forcer sa femme à le suivre dans son pays. Commencé froidement, ce mariage finit de même : le baron mourut en 1802, avec l'assurance que son nom ne périrait pas : seule indemnité réservée à l'homme nul qui épouse une femme de talent.

La première éducation de madame de Staël s'était faite au milieu de ces jeux de l'esprit qui agitaient doucement une société frivole, mais hardie. Peu à peu ces jeux devinrent plus animés, plus graves : la lice s'agrandit; les imaginations s'enflammèrent; aux débats littéraires succédèrent les thèses politiques. Placée au centre du grand mouvement, liée à ceux qui voulaient, soit le hâter, soit le contenir, madame de Staël passa par toutes les alternatives d'espérance, de terreur qui remplirent un espace de dix ans. Avec la révolution française commença pour elle une seconde éducation toute d'expérience, tandis que la première n'avait été que de théorie. Grandie par cette suite d'études, sa pensée devint une puissance qui lutta sous l'Empire contre celle de Napoléon.

On a cherché dans des souvenirs anecdotiques, toujours plus ou moins douteux, plus ou moins exagérés, les causes de cette longue persécution que le chef de vastes Etats fit subir à une faible femme. On a dit que, dans son enthousiasme pour le jeune vainqueur d'Italie, madame de Staël avait cherché par des obsessions trop assidues, trop vives, à le soumettre à son ascendant, et que, piquée de la brusquerie avec laquelle ses avances étaient repoussées, elle avait adopté dès lors un système d'opposition tracassière et bavarde, qui avait son salon pour métropole et pour succursale le Tribunat.

Quoi qu'il en soit de ces traditions, l'histoire n'en a pas besoin pour expliquer la conduite du despote envers la fille de M. Necker : il lui suffit de la différence de leurs idées et de leurs principes; il lui suffit de la distance infinie des termes vers lesquels chacun d'eux se dirigeait. La journée du 18 brumaire devait consommer leur divorce. Durant les quatre années suivantes, la colère de Bonaparte s'amassa lentement : c'était tantôt un écrit de M. Necker, tantôt un ouvrage de madame de Staël, tantôt un sarcasme, tantôt un discours. Enfin, la patience échappa au consul, qui, des marches du trône impérial, bannit à quarante lieues de Paris celle pour qui le séjour de Paris était l'existence même.

Les dix années d'exil étaient commencées. Madame de Staël parcourt l'Allemagne, visite l'Italie, revient en France pour recevoir l'ordre d'en sortir, retourne en Allemagne, et puis revient encore en France, d'où on allait encore la chasser. Cette fois on lui donne son château de Coppet pour prison, avec défense de s'en éloigner de plus de deux lieues. Madame de Staël s'en éloigne pour faire le tour de l'Europe : elle se rend en Angleterre en passant par la Russie et par la Suède. A Londres, elle apprend que la France lui est rouverte : son voyage et le despotisme avaient fini presque en même temps.

Madame de Staël revit donc cette patrie qui lui était si chère. Napoléon n'y était plus : mais il y avait des Anglais, des Prussiens et des Russes. Avec quelle éloquence n'a-t-elle pas raconté les douleurs que lui causait cette oppression nouvelle! comme elle a peint l'état de son âme durant les Cent-Jours! Quelles grandes leçons n'a-t-elle pas données à la royauté renaissante, dans ce livre admirable, qui résume si bien toute sa vie et qui la termine si glorieusement! Quelques années avant de mourir, madame de Staël avait réalisé ce qu'elle regarda toujours comme l'idéal du bonheur, l'amour dans le mariage; mais cette union, que tout le monde pouvait blâmer, resta enveloppée de mystère. Beaucoup plus jeune que madame de Staël, M. de Rocca lui survécut peu de temps.

A cette rapide esquisse d'une existence si brillante, si élevée, si féconde, ajoutons un portrait qui doit être ressemblant, puisqu'il est tracé par madame Necker de Saussure : « Madame de Staël, dit sa » parente, avait de la grâce dans tous ses mouve- » ments; sa figure, sans satisfaire entièrement les » regards, les attirait d'abord et les retenait ensuite, » parce qu'elle avait, comme un organe de l'âme, un » avantage fort rare; il s'y déployait subitement une » sorte de beauté, si on peut le dire, intellectuelle; » ses pensées successives se peignaient d'autant mieux » sur son visage, qu'à l'exception de ses yeux, qui » étaient d'une rare magnificence, aucun trait bien » saillant n'en avait déterminé d'avance le caractère.

» Elle n'avait aucune de ces expressions permanentes, qui à la longue ne signifient rien, et sa physionomie était, pour ainsi dire, créée sur place par son émotion. Peut-être aurait-elle même eu dans le repos les paupières un peu pesantes; mais le génie éclatait tout à coup dans ses yeux; son regard s'allumait d'un noble feu, et annonçait, comme l'éclair, la foudre de sa parole.

» De même elle n'avait point dans sa contenance ni dans les traits cette mobilité inquiète, qui est un indice si trompeur. Une sorte d'indolence extérieure régnait plutôt chez elle; mais sa taille un peu forte, ses poses marquantes et bien dessinées donnaient une grande énergie, un singulier aplomb à ses discours; il y avait quelque chose de dramatique en elle, et même sa toilette, quoique exempte d'exagération, tenait à l'idée du pittoresque plus qu'à celle de la mode.

» Lorsque madame de Staël entrait dans un salon, sa démarche était assez grave et solennelle; un peu de timidité l'obligeait à recueillir sérieusement ses forces, quand elle allait attirer les regards; et comme cette nuance d'embarras ne lui avait permis de rien distinguer d'abord, il semblait que son visage s'allumât à mesure qu'elle reconnaissait les personnes. On pouvait juger que tous les noms étaient inscrits chez elle avec bienveillance, et bientôt ces mots charmants dont elle était si prodigue, montraient qu'elle avait présentes à sa pensée les actions et les qualités les plus distinguées de chacun. Ses louanges partaient du cœur et y arrivaient, parce qu'elles étaient données avec sincérité. Elle louait sans flatter : *la politesse,* suivant elle, *n'étant que l'art de choisir dans ce qu'on pense.* »

La liberté politique et littéraire, voilà ce que réclamait madame de Staël, et ce qu'elle a contribué à établir dans son pays. Son existence se trouve liée à l'histoire des idées pour le passé et le présent, à leur marche pour l'avenir. Son nom n'est pas un de ces noms qu'on pourra rayer arbitrairement de la liste générale, sans briser la chaîne des influences et des progrès. Trois époques distinctes marquent les différents âges de son génie : dans la première, à peine sortie de l'enfance, elle s'essayait par quelques légers opuscules; elle écrivait une comédie, une tragédie, et traçait les *Lettres sur Rousseau,* qui déjà révélaient une âme ardente et un esprit élevé. Dans la seconde, elle publiait la *Défense de la reine*, le livre de l'*Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, celui de *la Littérature,* et *Delphine.* Dans la troisième, *Corinne*, *l'Allemagne*, et *les Considérations sur la révolution française* mettaient le sceau à une renommée qui, à mesure qu'elle approchait de la postérité, devenait toujours plus digne de paraître devant elle.

Madame de Staël est morte le 14 juillet 1817.

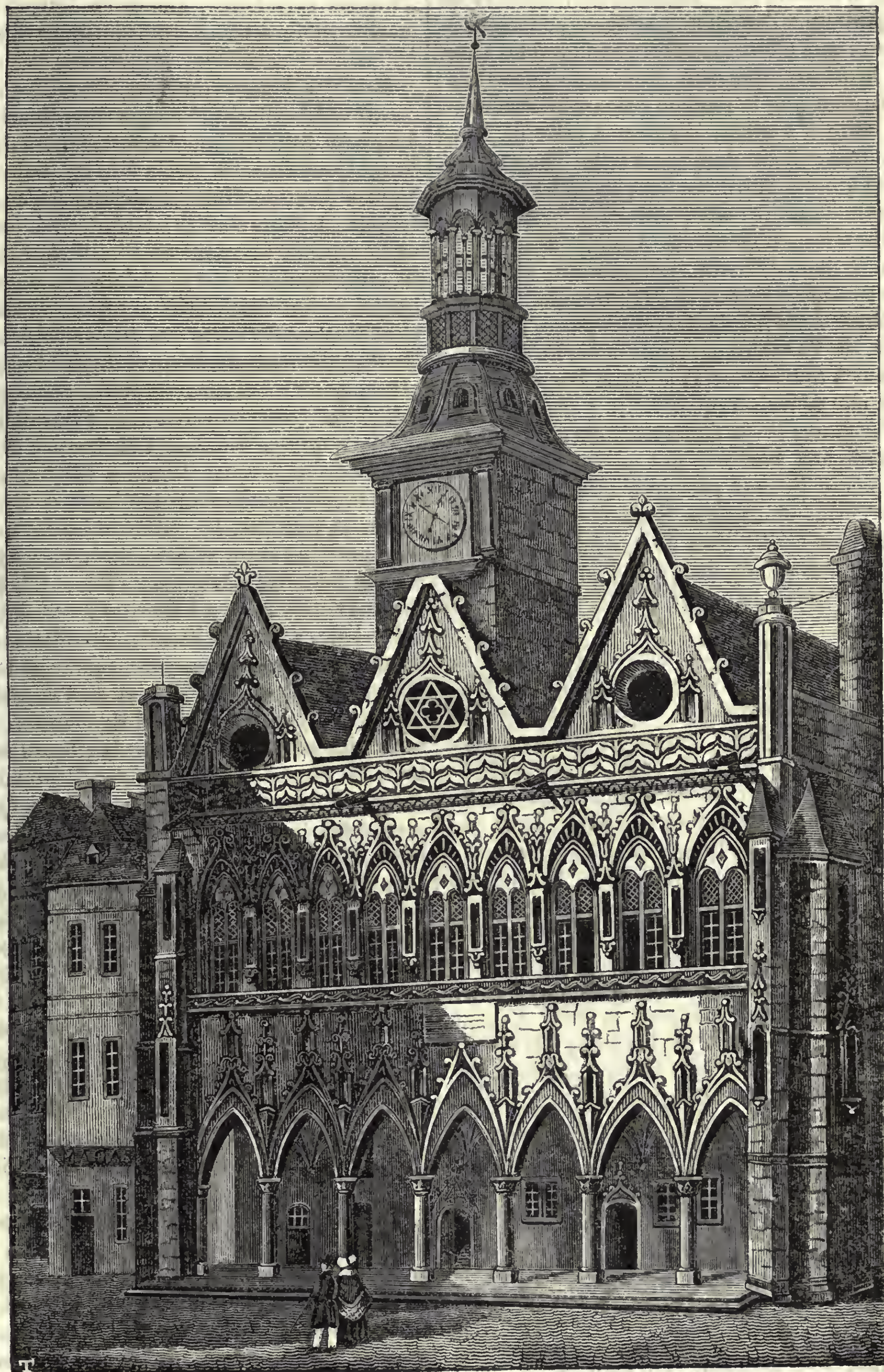


(Madame de Staël.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — SAINT-QUENTIN.



(Hôtel-de-Ville de Saint-Quentin.)

HOTEL-DE-VILLE DE SAINT-QUENTIN.

L'origine de la ville de Saint-Quentin est obscure: est-elle ou n'est-elle pas l'ancienne Samarobrive de l'époque gauloise? C'est ce que nous ne pouvons décider, c'est ce que n'ont pas encore expliqué les vingt ou trente brochures que cette question a fait naître. Les uns assurent que le nom de Samarobrive appartient à la ville d'Amiens, d'autres à celle de Vermand, d'autres enfin le donnent à Saint-Quentin. Si nous avions à opter entre ces trois hypothèses, nous adopterions la dernière ; elle paraît résulter des *Commentaires* de César. L'empereur Auguste ayant placé une colonie à Saint-Quentin, nomma cette ville *Augusta Viromanduorum;* sous ce dernier nom, elle devint la capitale de la Gaule Belgique. Après la chute de l'empire, les Vandales, les Huns et les Francs l'envahirent tour à tour. Ouverte à toutes les incursions auxquelles elle n'avait à opposer que des haies, de mauvaises terrasses et un gouvernement sans protection, elle cède aux Barbares qui ne lui laissent pas pierre sur pierre. Sous la première race des rois de France, le Vermandois, dont Saint-Quentin était la capitale, reçut un comte qui y fit sa résidence ; l'exercice de l'administration politique fut placé dans ses mains, sous la seule charge du service militaire envers le roi.

A toutes les époques de la monarchie, la ville de Saint-Quentin a joué un rôle glorieux; sous Philippe-Auguste, elle arma de bonnes batailles de lances qui se distinguèrent auprès du preux monarque à Bovines : un habitant de Saint-Quentin, Wallon de Montigny, portait l'oriflamme, et Philippe VI adopta en 1330, pour garder sa personne royale, *les arbalétriers et pavésiens* de ladite ville. Vers la fin du xve siècle, l'empereur Maximilien la fit surprendre par un millier d'hommes bien armés; Frédéric de Horn, seigneur de Montigny, les commandait; déjà ils avaient pénétré dans les murs de la cité, mais bientôt la population les repousse: la plupart d'entre eux périssent, les autres prennent la fuite. Cependant Saint-Quentin, quel que fût le courage de ses habitants, fut prise en 1557, sous le règne de Henri II. Soixante mille Espagnols, Flamands, Allemands, Anglais et Écossais, ayant pour chef le duc de Savoie, représentant le roi d'Espagne Philippe II, s'en emparèrent après vingt-cinq jours de tranchée ouverte. Rien ne put la sauver, ni le connétable de Montmorency, d'une si puissante renommée militaire, ni l'amiral Coligny, ni le brave et courageux Dandelot, plus tard brillant capitaine des Calvinistes dans les guerres religieuses, et qui, à travers les lignes ennemies et les marais de Rocourt, avait conduit cinq cents hommes à la garnison. La malheureuse cité éprouva tous les désastres; elle fut pillée, ravagée, saccagée comme au temps des invasions du ve siècle. Les Anglais enlevèrent tous les ornements et les vases sacrés de la grande église ; les Espagnols prirent les tapisseries d'or qui reproduisaient l'histoire du martyre de Saint-Quentin : Philippe II en orna les vastes galeries de l'Escurial, somptueux monastère qu'il élevait à sa victoire. La ville fut dépeuplée à ce point qu'il n'y resta que deux habitants; l'histoire a conservé leur nom : l'un, simple ouvrier, s'appelait Penquoy; l'autre, clerc bien famé, se nommait Simon. Le dévouement héroïque de la cité de Saint-Quentin, dans cette circonstance mémorable, a été célébré par le poëte Santeuil. On lit encore aujourd'hui six vers latins, gravés en lettres d'or sur un marbre noir attaché au frontispice de l'Hôtel-de-Ville.

Dans les longues guerres de religion sous François II et Charles IX, lorsque sous Henri III la Ligue forme un gouvernement à part, séparé de la royauté, Saint-Quentin reste fidèle à la dynastie des Valois; en vain Jean de Montluc cherche à s'en emparer : il échoue. A peine s'est-il retiré, les majeurs, échevins et bourgeois se réunissent en l'Hôtel-de-Ville, et signent unanimement la déclaration suivante : « Nous jurons de nous maintenir et conserver sous l'autorité et obéissance de notre roi très-chrétien suivant les commandements de Dieu et de son Église, et d'employer nos vies et moyens pour nous opposer à ceux qui nous voudraient distraire, par quelque voie ou manière que ce soit, de l'obéissance et fidélité que nous devons à notre Dieu, à l'Église romaine son épouse, et à notre foi ; et d'assister de nos forces, vivres et moyens, les villes unies ou qui s'uniront avec nous en cette sainte, chrétienne et catholique résolution.» Après la mort de Henri III, Saint-Quentin ouvrit ses portes à Henri IV ; on lui prépara en l'Hôtel-de-Ville une excellente collation, et lorsque les officiers de bouche vinrent pour goûter les mets, Henri s'y oppose : « Je n'ai rien à craindre en si bonne compagnie, s'écrie-t-il, d'autant que je suis avec mes meilleurs amis. » Quelques années plus tard, on répand le bruit qu'une formidable citadelle menacera bientôt les murs de Saint-Quentin ; les magistrats font d'humbles remontrances à Sa Majesté; Henri IV se rend dans la ville, et déclare « que ce ne fut oncques et n'était son intention ni volonté de faire bâtir ou construire aucune citadelle ni place forte au préjudice de la ville ; et que pour toute citadelle, il ne voulait que la fidélité engravée au cœur de tous ses bons sujets et habitants de ladite ville, lesquels il tenait pour ses très-fidèles amis et serviteurs, pour leur très-grande et singulière constance au service de la couronne de France.» Depuis cette époque, l'histoire de Saint Quentin n'offre rien de saillant : elle se lie à celle de la monarchie, centralisée par la main puissante de Richelieu, et plus tard par Louis XIV.

La ville de Saint-Quentin est bâtie au sommet et sur le penchant d'une vaste colline, au bas de laquelle coule la Somme. Depuis 1732, le canal de Picardie l'environne d'une demi-ceinture plantée de beaux arbres, dans toute la partie de l'est; elle est ouverte par trois faubourgs qui conduisent à Cambrai et au Cateau, à Guise et à La Fère, à Ham et à Péronne. Naguère un rempart de 1500 toises de circonférence entourait la cité; six bastions, ouvrages des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, la protégeaient; de nos jours la démolition s'est emparée de tous ces vieux débris : à peine quelques fragments sont debout. Saint-Quentin est pour ainsi dire dépourvue d'antiquités : la cathédrale, si ancienne, où se

conservent les pieuses reliques du martyr qui a donné son nom à la ville ; l'église Saint-Jacques et l'Hôtel-de-Ville, sont les seuls édifices épargnés par la destruction. « Quoique irrégulières, les rues principales de Saint-Quentin sont larges et bien percées, dit un écrivain moderne; quoique imprégnées du mauvais goût et de l'esprit d'économie des temps anciens, quelques-unes sont assez bien bâties. Le dernier siècle y a mis de beaux édifices; le siècle actuel, des maisons de quelque magnificence. La grande place, presque au centre, peut passer pour un monument; au milieu d'une des quatre façades, un Hôtel-de-Ville, porté sur huit colonnes de grès formant arcades et galeries, surmonté d'une lanterne circulaire et à jour, avec un carillon et une horloge, déploie des formes singulièrement antiques, bien que né à une époque où l'architecture en France commença à prendre ces nobles formes que nous admirons dans les monuments de François Ier : c'était en 1509. Il contraste aujourd'hui avec la jeunesse des maisons particulières dont il est environné; et cette circonstance semble ajouter quelque chose au respect qu'inspire le vieux monument.» En face et au milieu de la place, un puits, remarquable par sa vaste circonférence et par sa construction légère, appelle l'attention. Derrière la place, mais à une très-petite distance, et également en regard de l'Hôtel-de-Ville, s'élève, attachée à l'ancienne église paroissiale de Saint-Jacques, une tour carrée, lourde bien que moderne, avec un petit donjon octogone que la ville a fait placer sur son couronnement pour servir de beffroi. Un chanoine de Saint-Quentin, Charles de Bovelles, fit en 1510, sur l'année de la construction de l'Hôtel-de-Ville, la bizarre énigme suivante :

D'un mouton et de cinq chevaux
Toutes les têtes prendrez. M. CCCCC.
Et à icelles, sans nuls travaux
La queue d'un veau joindrez, V.
Et au bout ajouterez
Les quatre pieds d'une chatte; IIII.
Rassemblez, vous apprendrez
L'an de ma façon et ma date. M, CCCCC, VIIII.

Déjà au XIIe siècle Saint-Quentin avait adopté une branche spéciale d'industrie; on fabriquait dans les corporations le drap et la *sayette*. Philippe le Long institua une foire franche, et par lettres patentes la fixa au jour de saint Denis. Les relations commerciales étaient alors bien précaires, et pendant plus de trois cents ans, Saint-Quentin resta dans sa laborieuse obscurité industrielle. Dans le XVIe siècle, des fabriques de toile de lin descendues de la Hollande en Belgique, et de la Belgique à Valenciennes et à Cambrai, arrivèrent à Saint-Quentin avec une famille flamande. Des établissements se formèrent bientôt, et en 1595, époque de leur naissance, ils brillaient d'un vif éclat et d'une merveilleuse prospérité. Aujourd'hui Saint-Quentin met en œuvre, au moyen d'environ six mille ouvriers, un quart en hommes, la moitié en femmes et un quart en enfants, le quarantième des cotons que la France reçoit chaque année. Les filatures de Paris, de Lille et de Roubaix fournissent aussi une quantité considérable de leurs produits aux fabriques de Saint-Quentin, et près de quinze cents personnes sont employées au blanchiment des toiles et aux apprêts des étoffes de coton. A. Mazuy.

HISTOIRE PROVINCIALE DE FRANCE.

(Troisième et dernier article. — Voir page 360.)

Le comte Raymond fit un appel à ses vassaux; les sires de Foix et de Comminges accoururent les premiers sous son gonfanon, mais comme ils n'étaient point en nombre suffisant, ils firent en toute hâte leur retraite sur Toulouse ; on les suivit, et les bannières de Montfort se présentèrent bientôt devant les murailles de la cité. La première tentative des Francs contre la capitale du pays ne réussit point. Raymond avait avec lui une brave chevalerie, et un corps de bourgeois qui ne craignaient pas de se hasarder contre les lances de France. Plusieurs fois le camp de Simon de Montfort fut surpris par les Provençaux; il faisait si chaud, que des maladies se mettaient dans l'armée des croisés habitués à des climats tempérés. « Au milieu du jour, où les nôtres n'étaient bons à rien, dit un chroniqueur, ils faisaient un somme, et souvent les maudits Provençaux les surprenaient à cette méridienne. » Ce mouvement national des Provençaux s'opérait sur tous les points contre les Francs; la plupart des châteaux et des cités qui avaient reconnu la domination de Montfort secouaient le joug étranger et arboraient les couleurs de Toulouse. Les Francs voyaient leurs rangs s'affaiblir; les troupes de Montfort étaient dispersées, de sorte que le chef de la croisade fut obligé de se retirer en toute hâte à Castelnaudary; les habitants étaient d'intelligence avec le comte de Toulouse et les Provençaux; mais Montfort les maintint dans l'obéissance. Ledit Montfort ne pouvait compter que sur ses propres hommes; il avait voulu lever quelques chevaliers dans ses nouveaux domaines du Languedoc, mais à peine étaient-ils réunis, qu'ils se débandèrent. Il y avait un châtelain nommé Guillaume Cat, de race méridionale, que Montfort avait comblé de biens et de fiefs. Il le manda pour qu'il lui prêtât appui; mais les répugnances nationales étaient telles, que Guillaume, au lieu d'amener les chevaliers qu'il avait pris à son service, les conduisit contre les pèlerins qui arrivaient pour soutenir les croisés. Montfort devint furieux à cette nouvelle : « Par notre sainte mère l'Eglise et par les pieds de Dieu, s'écria-t-il, je ne veux plus avoir affaire avec les hommes de cette maudite langue de Provence. » En effet, depuis il ne confia la garde de ses châteaux qu'à des Francs sur lesquels il pouvait compter.

Toutefois ces premiers succès du comte Raymond furent de peu de durée ; de nouveaux chevaliers s'avançaient vers Castelnaudary pour délivrer le comte de Montfort assiégé; les Provençaux avaient chaque jour à combattre des troupes de pèlerins qui arrivaient de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne; une seconde publication de la croisade avait amené quelques centaines de nobles Francs, lesquels

jetaient l'effroi dans toutes les terres qu'ils traversaient. La chevalerie du midi était épuisée, elle ne pouvait résister à ces bandes se refoulant sans cesse dans le Languedoc et se plaçant sous les gonfanons d'un chef habile et vaillant. Tous les châteaux qui étaient revenus à l'hommage du comte de Toulouse passèrent successivement aux Francs. Montfort soumit ensuite l'Agenois, le comté de Foix et de Comminges; de sorte que celui qui naguère n'était que le pauvre sire de Montfort-l'Amaury, devint le maître des plus beaux fiefs de la Provence.

Trois ans plus tard, les choses changèrent de face. Le comte Raymond et son fils, qui s'étaient réfugiés à Gênes, vinrent débarquer à Marseille, et bientôt l'effervescence publique, l'enthousiasme des populations, les engagèrent à reconquérir l'héritage dont ils avaient été injustement dépouillés. Dès ce moment des intelligences s'établirent entre les magistrats des cités du Languedoc et leurs vieux seigneurs; on résolut de dénoncer la guerre au comte de Montfort. La prise de possession de Beaucaire fut le manifeste de ce soulèvement; les hommes d'armes et les communes entrèrent dans cette cité qui secoua le joug des étrangers. Toulouse avait à peine appris l'arrivée du fils de son ancien seigneur, que déjà une sourde conjuration se tramait parmi les habitants contre Montfort; on n'osait point encore arborer les couleurs nationales, mais des symptômes d'effervescence se faisaient remarquer. Pendant ce temps, le comte Raymond parcourait au pas de course les montagnes, et à la tête de plus de mille lances il passa la Garonne et pénétra pendant la nuit dans les murs de Toulouse. Le lendemain, au bruit des cornets et trompettes, le vieux gonfanon est arboré sur les remparts et sur les tourelles des principaux bourgeois.

Lorsque les Provençaux eurent appris que le comte Raymond était en possession de sa capitale, tous vinrent à l'envi lui faire hommage. Montfort et ses Français, au contraire, éprouvèrent de l'étonnement et de la frayeur. Il appela de nouveaux secours. Une grande foison d'hommes d'armes vinrent le joindre devant Toulouse, dont il poursuivait péniblement le siége depuis neuf mois. Les assauts devenaient chaque jour plus meurtriers; les Toulousains faisaient de violentes sorties afin de détruire les machines de guerre construites pour ce siége. Un jour que Montfort luttait vaillamment contre les bourgeois, il fut frappé à la tête d'une pierre lancée par un tout petit nain, les autres disent par une femme. Montfort fut renversé roide mort. Ainsi tomba celui que les chroniques contemporaines comparent à Judas Macchabée, et qui avait soumis au joug des Francs les populations libres du Languedoc; on le couvrit de son manteau, et il fut transporté sous la tente du légat. Cette mort jeta la consternation dans le camp; les chevaliers levèrent le siége en toute hâte, et Toulouse put demeurer en paix sous la domination des seigneurs du sol auxquels les bourgeois avaient juré complète soumission.

Le jeune Amaury de Montfort suivit les lugubres funérailles de son père; puis il parcourut toutes les villes de ses domaines afin d'inspirer du zèle pour sa cause. Le clergé réchauffa, autant qu'il le put, le dévouement des Provençaux, mais pas un bras ne se leva pour le comte Franc; un mois ne s'était pas écoulé depuis son avénement, que partout on arborait les couleurs de Raymond. A Avignon le prince d'Orange fut mis en pièces par les citoyens, pour s'être opposé aux manifestations générales qui éclataient dans le Languedoc. Jamais mouvement national ne s'était opéré plus unanimement. Avec les gonfanons des comtes du sol reparut l'hérésie; en 1222, une assemblée générale des Albigeois se tint encore à Pieussan; plus de cent ministres et prédicants se réunirent pour discuter l'état de leur Eglise. Que pouvaient faire les clercs et les comtes Francs dans cette situation? Le découragement se mit parmi eux quand ils virent tous les châteaux, villes et communes, passer sous la domination des anciens seigneurs. Ce fut une fureur de quitter le Languedoc; tous les chevaliers d'Amaury de Montfort reprirent la route de France. Enfin, le 14 janvier 1223, on conclut un traité d'évacuation du Languedoc par les Francs. Il fut arrêté qu'Amaury et ses chevaliers quitteraient cette terre, et iraient consulter leurs amis en France afin de savoir ce qu'ils devaient faire; ils promettaient de rendre réponse, pour la paix définitive, au plus tard à la Pentecôte prochaine. Toutes les églises devaient demeurer avec leurs priviléges, et une trève de deux mois était accordée aux habitants de Narbonne et d'Agde, villes qui étaient encore au pouvoir d'Amaury. Un pardon général fut octroyé au petit nombre de Provençaux qui avaient suivi le parti des Francs, et leurs terres leur furent rendues sans distinction de services.

Ces conventions arrêtées, le comte de Montfort et ses chevaliers sortirent de Carcassonne et prirent la route de France; leur domination avait duré près de quatorze ans et n'avait jamais été un moment paisible. Plus tard, de nouvelles violences troublèrent encore le Languedoc, mais jamais les Francs ne purent s'y consolider. La cession faite à saint Louis d'une partie de ces provinces fut le seul résultat de ce grand trouble, mais le Languedoc conserva ses mœurs, ses habitudes, ses institutions municipales libres et son gouvernement à part. Les opinions religieuses s'y maintinrent dans leur indépendance; la réforme du XVIe siècle y trouva et y trouve encore de nombreux partisans. Quoique la révolution française, en passant le niveau sur les vieilles distinctions coutumières, tende à rapprocher toutes les populations diverses qui composent le territoire, des traits caractéristiques distinguent toujours les deux races; l'idiome populaire n'est pas le même; des désignations méfiantes ou moqueuses séparent les habitants des rives opposées de la Loire, et il faudra bien des siècles d'un gouvernement uniforme et central pour opérer une complète fusion.

GUSTAVE ESTIENNE.

BAÏES DANS LES ENVIRONS DE POUZZOL.

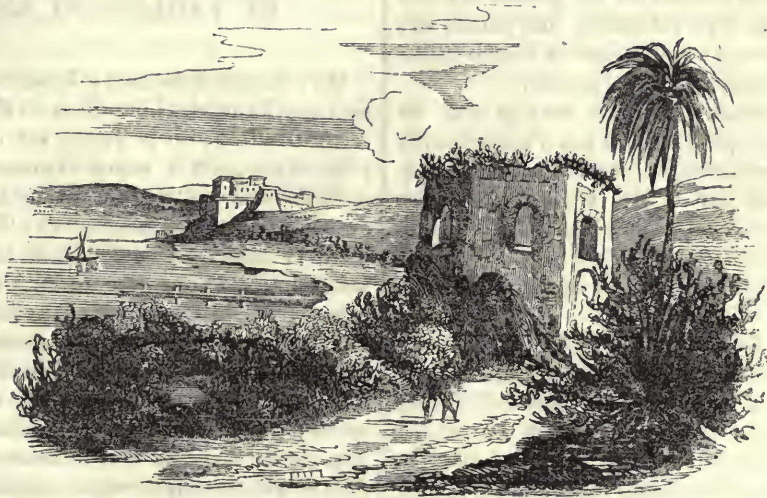
(Royaume de Naples.)

Aucun lieu peut-être au monde ne réunit plus que Pouzzol et ses environs les curiosités naturelles de toute espèce aux plus intéressants souvenirs histori-

ques ou poétiques; ici, les temples de Sérapis, de Diane, de Mercure, de Vénus; là, la grotte de la Sibylle, les bains de Néron et Baïes.

La grotte de la Sibylle, où l'on entre avec des torches, dont on a soin de faire provision à Pouzzol, était, dit-on, un chemin souterrain qui conduisait d'Averne à Baïes. Elle n'est plus praticable au delà de cent cinquante pas. Presque au fond, à droite, est un étroit corridor qui conduit à plusieurs salles. L'eau du lac y ayant pénétré, on est forcé de se faire porter sur les épaules du cicerone, qui marche dans l'eau jusqu'aux genoux. On trouve d'abord une salle de bains, avec une baignoire et deux lits de pierre. De là, on passe dans un grand corridor, au fond duquel est un arc en briques que l'on croit avoir été la principale entrée de la grotte. Enfin, d'une troisième salle partent deux routes souterraines comblées, dont on suppose que l'une allait à Baïes, l'autre à Cumes. Les parois de ces salles étaient revêtues de marbres et de mosaïques dont il reste encore quelques traces.

Les bains de Néron, ou étuves de Tritoli, sont situés sur le penchant d'un rocher au bord de la mer, près du lac Lucrin. Le nom vulgaire de *Tritoli* vient par corruption du mot italien *fritole*, endroit où l'on frotte. Dans deux salles, qui sont au pied de la montagne, on voit plusieurs baignoires en pierre fort dégradées. L'eau qui y séjourne est très-chaude, et la vapeur qui s'en exhale couvre les murailles d'alun. Gravissant la montagne, on se trouve en face des étuves supérieures. Elles consistent en six corridors. Le plus profond, qui a 224 pieds, descend par une rampe rapide jusqu'au niveau de la mer; il y a une source tellement brûlante, qu'il est impossible d'y tenir la main. Les *ciceroni* y pénètrent presque nus, puisent dans un petit seau de bois l'eau de la source, y mettent des œufs, et reviennent en courant, tout en nage, et la figure aussi enflammée que s'ils sortaient d'un four; les œufs se trouvent cuits. Les personnes qui ne sont pas habituées à la chaleur de ces étuves parviennent rarement à y descendre. La montagne contient un si grand feu intérieur, que la chaleur se fait sentir à plusieurs toises en mer, et que le sable, quoique continuellement rafraîchi par la vague, est encore chaud au toucher et devient brûlant dès qu'on y enfonce la main.



(Temple de Vénus, et fort de Baïes.)

En sortant des étuves de Néron, on arrive bientôt aux lieux occupés par les ruines de Baïes, lieu de délices des Romains. De tant de magnifiques palais, pas un ne conserve une hauteur assez considérable pour qu'on puisse le remarquer. Le port de Baïes moderne est superbe et commandé par une forte citadelle. En 1828, les flottes française et anglaise s'y arrêtèrent en revenant de Navarin.

L'intervalle qui existe entre le promontoire de Misène et la dernière pointe de Baïes est occupé par deux bassins, séparés par une langue de terre, qui, rompue au milieu, a été réunie par un pont à trois arches, bâti en lave et en pierre volcanique. Ces deux bassinst orment un port et un arrière-port encore plus grand, dont les eaux sont toujours calmes; c'était là qu'était la flotte romaine sous Auguste; là aussi commandait Pline le naturaliste lors de la première éruption du Vésuve. L'arrière-port, aujourd'hui *Mare morta*, est le fameux marais du Styx, *Stygia Palus*, où Virgile avait placé l'inexorable Caron.

FRANÇOIS HALS.

Si la vie d'un artiste est dominée par une grande pensée, sans doute cette pensée est de gloire et d'avenir. Cette pensée, c'est sa muse inspiratrice. Et si ce n'était pas elle, que serait-elle donc, cette muse? Serait-ce le désir des richesses? mais si l'artiste veut de l'or, c'est pour se faire la vie plus belle, c'est pour l'épandre autour de soi, pour acheter tout ce qui se vend, pour rapprocher par un luxe enchanteur l'existence positive de son existence intellectuelle.

Cette muse, serait-ce le seul besoin de produire? Non; car nul n'a produit pour lui seul; nul n'a dit: Mon œuvre ne sera point vu du monde; seul, je jouirai de mon génie; non, un tel homme ne peut exister. Pour produire, il faut que le démon de l'amour-propre éperonne l'imagination paresseuse.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est de voir que cette gloire, qui fut l'unique rêve de sa vie, ne couronne l'artiste, après sa mort, qu'en raison de sa fortune.

Ainsi, tout le monde connaît l'opulent Van Dyck, de nom au moins. Van Dyck est l'homme de cour et le commensal des rois; mais qui connaît François Hals?... Hals dont Van Dyck disait lui-même: « Il serait le plus grand peintre de portraits, s'il savait rendre sa couleur plus tendre. Je ne connais aucun peintre plus maître de son pinceau. »

Et ne vous étonnez pas de cet étrange partage de gloire entre eux: tout à l'un, rien à l'autre! pour s'enivrer de bonheur et d'inspiration, il ne fallait à Hals que les joies du cabaret et les joyeux refrains des buveurs; à Van Dyck, il fallait des palais, des vins exquis, d'harmonieuse musique et l'atmosphère des cours: l'un fut connu, l'autre ignoré.

François Hals naquit à Malines vers la fin du XVIe siècle. Ses biographes ne sont pas d'accord sur la date exacte de sa naissance, et donnent à peine quelques renseignements sur sa vie. L'un d'eux nous a conservé l'anecdote suivante que nous reproduisons sans rien changer au style, quoiqu'il soit assez incorrect, de crainte de lui faire perdre quelque chose de sa naïveté.

« Lorsque Van Dyck fut déterminé à passer en » Angleterre, il fut exprès à Harlem, pour y voir » Hals. Inutilement fut-il souvent chez lui, il était » les trois quarts de sa vie au cabaret. Le peintre » d'Anvers lui fit dire que quelqu'un l'attendait chez » lui pour se faire peindre. Dès que Hals fut arrivé, » Van Dyck lui dit qu'il était étranger, qu'il voulait » son portrait, mais qu'il n'avait que deux heures à » lui donner. Hals prit la première toile venue, » arrangea sa palette assez mal et commença à peindre. Peu de temps après, il dit à Van Dyck qu'il » le priait de se lever pour voir ce qu'il avait fait; le » modèle parut fort content de la copie, et après » avoir causé sur des choses indifférentes, Van Dyck » lui dit que la peinture lui paraissait assez aisée et » qu'il voulait à son tour essayer. Il prit une autre » toile et pria Hals de se mettre à la place qu'il » venait de quitter. Celui-ci, quoique surpris, ne tarda » pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à quelqu'un qui » connaissait la palette et son usage. Peu de temps » après, Van Dyck le pria de se lever à son tour. » Quelle fut sa surprise! « Vous êtes Van Dyck, » s'écria-t-il, en l'embrassant, il n'y a que lui qui » peut faire ce que vous avez fait. »

» Van Dyck voulut l'engager à le suivre en Angleterre, il lui promit une fortune bien au-dessus de » son état, qui était assez misérable; il ne put rien » gagner. Abruti par le vin, il lui dit qu'il était » heureux, et ne désirait pas un meilleur sort que le » sien.

» Ils se séparèrent avec regret. Van Dyck fit enlever son portrait que Hals venait de faire, après » avoir répandu quelques guinées dans les mains des » enfants du peintre, que le père prit à son tour » pour aller répandre dans les guinguettes. »

Ces détails prouvent la mauvaise conduite du pauvre François, et sur cela malheureusement tout le monde est d'accord. Son peu de réputation dit plus, c'est qu'il ne suffit pas d'avoir du talent; mais qu'il faut encore savoir le faire briller au grand jour, si l'on veut arriver à une légitime célébrité.

Ses tableaux ont une grande force et ses portraits une vive expression. Il excellait dans ce dernier genre; il y balança tous ses concurrents et ne fut surpassé que par Van Dyck.

Il mourut le 20 août 1666, laissant plusieurs enfants qui furent tous peintres ou musiciens.

Louis de Planque.

RECONSTRUCTION DES CHAMBRES DU PARLEMENT ANGLAIS.

On s'occupe beaucoup à Londres de la reconstruction prochaine des Chambres du Parlement: « Cette reconstruction, dit le *Times*, est un événement des plus importants à notre réputation en beaux arts pour l'avenir; il faut ériger un bâtiment qui cadre avec la dignité de cet empire. » Notre but n'est pas d'entrer dans tous les détails de cette question; toutefois nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en traçant l'historique du dernier incendie qui a consumé l'ancien bâtiment, et en leur donnant un aperçu des travaux projetés qui en sont la suite.

Ce fut le 16 octobre 1834, vers six heures du soir, qu'une clarté extraordinaire se dessina dans la direction de l'abbaye de Westminster; en un instant des flots de peuple arrivèrent sur le théâtre de l'incendie; déjà les flammes sortaient par toutes les fenêtres de la façade de la Chambre des lords, et le toit était également embrasé. Les constables eurent toutes les peines du monde à contenir la foule, afin de faciliter le service des pompes, qui, à Londres, se fait par des compagnies d'assurance contre l'incendie, *fire office*. Plus d'une heure s'écoula avant que les pompes pussent jouer, parce que la marée était basse, les tuyaux qui servent à distribuer l'eau dans Londres n'étaient qu'imparfaitement remplis. Aussi les flammes firent à chaque instant des progrès; entre dix et onze heures deux grandes masses du fronton de la Chambre des lords s'écroulèrent, tandis que la Chambre des communes était presque déjà consumée; le lendemain matin la destruction était complète. Ce ne fut qu'après des efforts inouïs qu'on parvint à sauver Westminster-Hall, édifice attenant à la Chambre des communes, où siégent toutes les Cours de justice et où se conservent les archives judiciaires.

Le monument qui a été si malheureusement détruit était situé sur la rive gauche de la Tamise, à l'extrémité occidentale de la cité de Westminster, au pied du pont de ce nom, et entre la célèbre abbaye et le fleuve. La Chambre des lords était dans le principe la Cour des requêtes, où l'on recevait les pétitions adressées au roi; la salle où les pairs s'assemblaient était bien décorée, quoique sans luxe; elle

formait un carré long; les murs étaient garnis de la célèbre tapisserie représentant la défaite de la grande *armada* espagnole de Philippe II; chaque compartiment, encadré dans une bordure de bois noirci, représentait un épisode de l'événement; les têtes sculptées dans cette bordure étaient les portraits des divers officiers qui commandaient la flotte anglaise dans les combats qui suivirent la tempête. Entre la Chambre des lords et la Chambre des communes se trouvait la *Chambre peinte*, où se tenaient les conférences qui avaient lieu entre les deux Chambres, à l'occasion des amendements dont on parvient souvent en Angleterre, par ce moyen, à éviter le renvoi. Cette pièce passait pour avoir été la chambre d'Edouard le Confesseur. Une grande partie de cette masse de bâtiments qui formait l'ancien palais du monarque anglais, et qui avait été construite par ce prince, fut réduite en cendres, en 1512, et ce fut à cette époque que la cour se transporta à White-Hall et à Saint-James.

La Chambre des communes était dans l'origine une chapelle érigée par le roi Etienne, et dédiée à son patron; c'est de là qu'est venue la dénomination de chapelle de saint Etienne (saint Stephen) si souvent appliquée à cet édifice. Il fut reconstruit en 1347 par Edouard III, et après la réformation, Edouard le donna aux Communes, qui depuis ce temps y avaient toujours tenu leurs séances. La chapelle, telle qu'elle avait été terminée par Edouard III, était d'une beauté si remarquable, que les antiquaires avaient souvent regretté qu'elle eût été transformée en Chambre des communes; il y avait une belle fenêtre gothique sur la facade occidentale, qui se voyait encore avant l'incendie. Les bibliothèques, et en particulier celle de la Chambre des lords, étaient fort considérables, et renfermaient non-seulement des ouvrages de législation et de politique, mais encore de belles-lettres. La plupart étaient magnifiquement reliés, et il y en avait de tellement rares, qu'on n'a guère l'espoir de pouvoir les remplacer. Ainsi, avant de servir de théâtre aux luttes parlementaires, cette antique chapelle avait vu s'agenouiller Guillaume le Bâtard et ses barons normands. Edouard III y médita sur les moyens d'assurer le bonheur de son peuple. Plus tard, Hampden y était venu braver le faible et malheureux Jacques II. Quelques heures ont suffi pour priver l'Angleterre d'un de ses plus précieux monuments, de ces voûtes que les deux Pitt, Fox, Sheridan, Addington et tant d'autres, avaient fait retentir des accents de leur mâle éloquence ou des traits de leur verve acérée.

Dans le courant de la dernière session du parlement anglais (1836), l'assemblée invita un concours général d'architectes à produire leurs plans. Un programme fut fait par un comité formé de membres des deux Chambres; on offrit des prix dont le nombre ne devait point excéder cinq, et cinq juges furent désignés; le comité prévenait que le style du bâtiment devait être ou gothique ou élizabéthien (c'est-à-dire dans le genre du règne d'Elizabeth). Quatre-vingt-dix-sept plans, ne comprenant pas moins de quatorze cents dessins, furent soumis d'après cela au comité qui adjugea des prix aux auteurs de quatre plans, savoir : 1500 livres sterling au premier, et 500 à chacun des trois autres.

L'auteur du premier plan est M. Charles Barry, architecte de la nouvelle église de Brighton sur la route qui conduit à Londres, et du bâtiment du club des voyageurs, *Travellers' Club-House*, dans Pall-Mall (quartier de Londres). Les membres du comité, dans leur rapport au roi, affirment que le plan de M. Barry porte des preuves de génie et d'une supériorité de talent si évidentes, qu'il mérite en tout la préférence qu'ils lui ont accordée sur les autres; et ils n'hésitent point à dire que l'architecture est d'un genre si supérieur et décèle tant de goût et de connaissance du style gothique, qu'il n'y a aucun doute que le talent de l'auteur ne soit en état de répondre aux ordres de Sa Majesté Britannique, si elle jugeait convenable de l'honorer de sa confiance. C'est donc le plan de M. Barry qui va être prochainement mis à exécution. La façade du monument aura 870 pieds en longueur sur la rive gauche de la Tamise, et 340 en largeur. L'architecte a fait en sorte que les Chambres du parlement, les cours de justice, *law courts*, et Westminster-Hall ne formassent qu'un bâtiment qui deviendrait plus commode et serait d'un extérieur plus magnifique.

La terrasse est destinée à l'usage spécial du président, *speaker*, et des membres des deux Chambres, et offre un passage particulier à chacun d'eux. Les entrées pour le roi, les ministres, les officiers et pour le public sont disposées de manière à être séparées les unes des autres. Une énorme tour, dite tour royale, cadrera avec l'abbaye de Westminster; les étages supérieurs de cette tour serviront de dépôt aux archives publiques. Les deux Chambres occupent autant que possible le centre de la masse des bâtiments, cette position étant considérée comme la plus convenable pour les communications entre elles et la facilité de tout ce qui les entoure. Le but de M. Barry a été de réduire les deux chambres à la plus petite dimension compatible avec leur emploi, et de leur donner une forme qui fournît le plus grand nombre de siéges dans le plus petit espace. Les journalistes se réuniront un peu au-dessus du parquet, et de manière à pouvoir entendre et voir tout ce qui se passe. Dans la Chambre des communes, deux rangs de siéges sous les galeries avec des passages particuliers de communication sont réservés pour les lords et les visiteurs de distinction, qui, par cet arrangement, seront séparés des places appropriées spécialement aux membres des communes. On a disposé un passage conduisant des corridors à la barre, de sorte que les membres qui voudraient présenter des pétitions pourront le faire sans déranger personne. Les bibliothèques des deux Chambres sont placées vers la rivière, afin d'éviter le bruit, et d'obtenir la clarté du jour.

Il n'a encore été fait que peu de critique sur l'œuvre de M. Barry. Le Journal d'architecture, *Architectural magazine*, en considère le dessin comme possédant tous les caractères du style gothique, particulièrement dans l'intérieur. Si l'on doit y trouver quelques défauts, la façade de la rivière demanderait un peu plus de variété; car cette façade doit être d'une si grande étendue, qu'elle produirait à l'œil un effet monotone si on lui conservait son extrême simplicité. Le *Gentleman's Magazine* a fait à peu près les mêmes objections; il ne trouve pas la hauteur du monument en rapport avec sa largeur; il a blâmé surtout le peu

d'élégance de la tour royale, masse uniforme, plus lourde que tout ce qu'on peut imaginer en architecture.

D'après le second rapport du comité parlementaire, la dépense du bâtiment s'élèvera, en y comprenant les frais imprévus, à peu près à 18,124,600 fr., auxquels il faut ajouter 1,500,000 fr., pour l'achat d'un terrain dans Abington-Street, et 750,000 pour l'ameublement, ce qui forme un total de 20,374,600 f. : « Cette somme est immense, s'écrie un journal anglais influent, mais l'occasion est bien choisie pour une telle dépense, car voici la première fois depuis que fut érigée l'église Saint-Paul, qu'on élèvera en Angleterre un monument digne de son objet : ne le gâtons pas par une économie mal entendue ! »

LE CHATEAU DE ROUSSILLON.

Le Roussillon, dont l'ancien comté de ce nom, *comitatus Ruscinonensis*, ne faisait qu'une partie, comprend aujourd'hui dans son étendue le Vallespir, le Conflant et la Cerdagne française, et forme le département des Pyrénées-Orientales. Cette contrée s'appelait autrefois *Regio Sardonum*, vraisemblablement à cause d'une colonie que les Romains y avaient transportée de Sardaigne. C'est la ville de *Ruscino*, colonie romaine, qui a donné son nom au pays dont elle était anciennement la capitale ; ce fut là que, l'an 536 de Rome, les rois Celtes Tectosages s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens d'empêcher Annibal de traverser leur pays, dans la crainte qu'il n'attentât à leur liberté. Mais il paraît que cette ville fut détruite ou du moins ruinée par les Vandales, à leur entrée en Espagne. Il n'est pas fait mention de Ruscino dans l'histoire de l'expédition du roi Vamba contre le duc Paul, écrite sous le règne de ce prince par Julien, évêque de Tolède, quoiqu'il y soit parlé d'Elne et de toutes les forteresses du pays. Même silence dans le jugement rendu alors contre les révoltés, qui contient un récit abrégé de cette expédition. En retournant en Espagne, après l'avoir terminée, Vamba séjourna deux jours à Elne qui devait être sans doute la principale ville ; Constantin lui donna le nom d'*Helena* en mémoire de l'impératrice sa mère. Il n'est donc pas surprenant qu'elle soit devenue la capitale du Roussillon, après la ruine de Ruscino dont l'histoire ne parle plus sous la domination des Wisigoths.

Le Château-Roussillon, dont nous donnons aujourd'hui la gravure, est bâti sur l'emplacement de l'antique Ruscino, à une lieue de Perpignan. On trouve encore, en fouillant les terres, des médailles romaines et des fondations d'édifices qui paraissent avoir été considérables ; en 1768, on découvrit de nombreuses colonnes, des chapiteaux, des corniches et divers socles de marbre. Il ne reste d'autres vestiges de cette ville qu'une tour remarquable par son ancienneté, des fragments de bains publics et quelques parties de rempart ; la tour est de forme ronde, et dans une position admirable ; elle montre au loin sa muraille noircie par les années. Plusieurs masures, environ six ou sept maisons bâties auprès de la tour, une vieille chapelle qui sert de boutique, voilà tout ce qui orne l'ancienne colonie romaine, et encore ces habitations délabrées ne sont-elles que les ruines d'un castrum élevé sur les ruines de Ruscino. Débris sur débris, ruines sur ruines, telle est l'action du temps, telle est la marche des siècles !



(Château de Roussillon.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

ESPAGNE. — CADIX.



(Une vue de Cadix.)

L'Andalousie, connue autrefois sous le nom de *Bétique*, a tenté tour à tour l'ambition des peuples conquérants ; toujours envahie et toujours subjuguée, il semble que son destin ait été d'appartenir à des étrangers. Les plus anciens documents nous la font voir fréquentée par les Phéniciens qui y formèrent des établissements, puis conquise par les Carthaginois qui en furent chassés par les Romains. A l'époque marquée pour leur décadence, ceux-ci se virent enlever leurs colonies d'Espagne, avec la plus grande partie de l'empire du monde ; l'Andalousie devint la proie des habitants du Nord qui inondèrent l'Europe au commencement du ve siècle, et elle échut aux Vandales, dont elle reçut le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. La domination des Vandales eut une courte durée ; ils furent dispersés par les Goths, et l'Andalousie, après quelques efforts partiels pour se soustraire à la domination de ces nouveaux maîtres, fut réunie à la monarchie qu'ils fondèrent en Espagne. L'empire des Goths subsista environ deux siècles jusqu'à l'invasion des Maures en 711. L'Andalousie fut la première province d'Espagne dont les Arabes s'emparèrent et la dernière d'où ils furent expulsés, après l'avoir possédée durant huit siècles.

L'Andalousie est bornée au nord par les montagnes de la Sierra-Morena, qui la séparent de l'Estramadure et de la Manche ; au levant, par le royaume de Murcie ; au midi, par l'Océan et le détroit de Gibraltar ; au couchant, par le petit royaume des Algarves. L'affection que les Maures prirent pour l'Andalousie s'explique par les agréments dont la nature l'a pourvue. Il n'est point dans toute l'Espagne de province plus fertile, mieux située pour le commerce, plus riche en grains, en mines, en pâturages ; les ardeurs du midi auxquelles elle est exposée sont tempérées en général, soit par le voisinage de la mer, soit par plusieurs chaînes de montagnes, ou par les ruisseaux qui découlent de ces montagnes, et vont concourir, avec plusieurs grandes rivières, à arroser la plaine. La principale de ces rivières est le Guadalquivir, qui traverse toute la province ; elle avait chez les anciens une réputation comparable à celle du Pactole. Du sommet de la Sierra-Morena, on découvre les belles plaines de l'Andalousie, et les souvenirs historiques augmentent les charmes de l'aspect dont on jouit. Cordoue, patrie de Sénèque et capitale du premier empire des Maures, déploie d'abord sa magnificence ; puis Séville, si renommée par la richesse et la beauté de ses édifices ; Italica, patrie de Trajan, d'Adrien, de Théodose ; enfin Cadix, commerçante encore, riche et voluptueuse comme autrefois.

Cadix, fondée par les Phéniciens et embellie par les Romains, était située dans un lieu différent de la ville actuelle ; on voit quelques restes de ses ruines et de l'emplacement de son fameux temple d'Hercule, près de l'île Saint-Pierre. La ville moderne est bâtie

au bout de la langue de terre qui s'avance dans l'Océan ; c'est une place de commerce et de guerre presque inattaquable par sa situation et ses ouvrages de défense, et d'une miraculeuse opulence par ses relations étendues dans toutes les parties du monde. Sa baie a dix lieues de circonférence, et sert à la fois de magasin de marchandises, d'arsenal de guerre et de bassin de construction. Cadix est une ville bien bâtie ; ses rues, ses places, y sont tenues avec une extrême propreté, et l'on se croirait transporté dans une cité hollandaise, autant par l'activité que par l'ordre qui y règne.

Cadix renferme peu d'édifices publics où l'on puisse trouver des objets dignes d'une attention particulière : une ville commerciale, dominée par l'esprit de spéculation et de négoce, devient rarement un lieu où l'on cultive avec succès les sciences et les arts. Toutes les idées à Cadix sont tournées vers le commerce maritime; la position de son port, il est vrai, est des plus avantageuses; il est à l'entrée de l'Océan, ce qui rend sa communication facile avec le Portugal, l'Angleterre, la Hollande ; placé à côté du détroit de Gibraltar et de la Méditerranée, il communique par là avec le midi et l'est de la France, l'Italie, le Levant et l'Afrique. Aussi ce port est-il devenu un des plus importants de l'Europe.

Le passage de la grande baie de Cadix à la baie des *Puntalès*, est défendu par les deux forts Matagordo et San-Lorenzo, placés l'un vis-à-vis de l'autre. C'est le détroit protégé par ces deux forts qu'on traverse pour se rendre à *Chiclane*, lieu de récréation et de délices pour les habitants de Cadix, car la situation de leur ville, entourée par la mer dans presque toute sa circonférence, réduit à peu de choses les plaisirs de la promenade; à une centaine de pas de la porte de terre, la stérilité commence et règne à plusieurs lieues au loin. Dans la belle saison, on va à Chiclane se dédommager de cette privation de verdure ; là, beaucoup de commerçants ont de jolies maisons de plaisance. Les dames de Cadix, qui joignent tout ce que les femmes andalouses ont de plus piquant, à ces formes décentes que leur donne la fréquentation des étrangers, les sémillantes *Gaditanas*, viennent y naturaliser pendant quelques semaines les distractions et les amusements de la cité ; grands repas, bals, concerts, tout l'étalage de l'opulence, tout le luxe de la toilette; c'est en quelque sorte une lice ouverte aux plaisirs, où les spéculateurs viennent dérider leurs fronts plissés par le calcul. Et quoi de plus ravissant que l'aspect d'une ville espagnole un jour de fête ? Il n'y a pas comme en France quelque chose de compassé et d'ordonné dans les joies publiques; cette ville de balcons, ces rideaux de soie de mille couleurs à toutes les croisées, ces roses artificielles, ces femmes à mantilles avec leurs brillants éventails, ce costume andalou, cette vie d'intrigues, tout cela jette dans un doux étonnement. Le voyageur est transporté là dans un monde nouveau, il peut dire avec quelque satisfaction : Je ne suis pas à Paris, à Londres, à Naples même, au milieu de cette société d'Anglais et de Français dont les physionomies vous suivent partout.

A Cadix, comme dans toute l'Andalousie, se déploient les grands vestiges de la domination mauresque ; chaque montagne porte sur son sommet une petite tour crénelée qui était destinée à garder le pays; là se trouvaient des émirs chargés de veiller sur les populations chrétiennes qui cultivaient les terres. Partout la domination militaire se ressemble. Descendez le Rhône depuis Châlons jusqu'à Avignon, la ville papale, vous y verrez également des montagnes couronnées de ces tours en ruines ; les vieux châtelains féodaux gardaient aussi les terres acquises par la conquête. A mesure qu'on marche vers Cadix, tout se ressent de la civilisation maure ; à dix lieues autour de la cité, tout est coupé par des canaux artificiels au milieu de plaines fertilisées à bras ; des villages entiers conservent les formes orientales, la porte des maisons est tournée vers le lever du soleil. Les traditions se perpétuent en Espagne ; il y a dans toutes les pompes quelque chose d'antique et de solennel, et rien n'est curieux comme une procession municipale. D'abord en tête, cinq ou six hommes du peuple, avec des massues, frappent de droite et de gauche, et il faut bien se garder de ne pas se retirer avec humilité; ils vous assommeraient saintement, parce que, selon les paroles de la Bible, les Juifs supportaient les plaies que Jehova leur envoyait dans sa colère. Puis arrivent *los gigantes*, mannequins à formes colossales, habillés en rois maures qui dansent et se trémoussent d'une manière grave ; la foule les poursuit, et leur jette des fleurs ou des pierres selon le caprice. Après viennent *los enanos*, nains difformes qui excitent le gros rire espagnol par leurs contorsions, roulant leurs yeux comme des possédés. Enfin, les mystères joués par des personnages en bois, jeu sacré où dominent saint Christophe et la Vierge. Au moyen âge, la chevalerie avait divinisé les deux objets de son amour et de sa crainte. La Vierge était l'expression des damoiselles de castels ; saint Christophe était l'image des géants. Du reste, ces jeux de géants se rencontrent partout où les Espagnols portèrent leur domination ; Anvers a ses géants municipaux, aussi bien que Cadix et Valence. Peut-être cette tradition se lie-t-elle plus particulièrement en Espagne à l'expulsion des Maures ; la procession est le souvenir d'une marche triomphale où les rois maures étaient exposés à la risée de la multitude, comme à Rome les rois vaincus marchaient liés à la roue des chars. Il n'y a rien d'absolument absurde chez les peuples.

E***.

VOYAGE DE PARIS A LA MER.

ROUEN.

(Voir page 291.— 6e article.)

Nous allons quitter Rouen, mon Parisien! Bonne nouvelle, n'est-ce pas ? Patience ; demain à quatre heures du matin, jour ou non, un domestique de l'hôtel viendra, vos bottes et sa lanterne à la main, frapper à votre porte, et vous crier d'un ton de watchman : *Il est quatre heures ! Habillez-vous ! la vapeur chauffe!* Mettons le temps à profit ; refaites votre malle, venez voir avec moi Saint-Ouen et Saint-Maclou ; nous dînerons et puis nous irons à la comédie. Saint-Ouen, qui n'aurait pas de rivale au

monde, si son portail eût été achevé; car si l'on peut reprocher à la cathédrale certaine profusion d'atours, certaine surcharge de toilette qui rappellent un peu la marchande endimanchée, Saint-Ouen est pur, simple, tranquille, sublime comme une vierge de Raphaël. Notre-Dame est toute luisante de marbre et d'or ; elle porte colliers sur colliers, diadèmes sur diadèmes. Saint-Ouen n'a que de la pierre et du fer ; Saint-Ouen ne porte au front qu'une tour et qu'une couronne; mais quelle tour ! quelle couronne ! Entrez à Saint-Ouen quand il n'y a personne ; car c'est ainsi, dans la solitude et le silence, qu'il faut aller voir les églises : montez les deux ou trois marches qui exhaussent le pavé du chœur, et là, le dos tourné au maître-autel, regardez cette nef inimitable dont les piliers semblent être sortis de terre, tout seuls, et avoir poussé comme des arbres. Regardez cette voûte vaporeuse que l'on dirait flottante dans les airs, tant il est incompréhensible que le bras de l'homme ait pu s'étendre si haut; séparez les détails irréprochables de cet irréprochable ensemble, la croisée, les portes, l'orgue, les piliers, les voûtes, les trèfles, les ogives ; étudiez une à une toutes ces choses, et cherchez bien! Qu'est-ce qui n'est pas admirable là dedans? Pensez donc aux deux roses de la croisée, ouvrage mémorable du vitrier Alexandre Berneval et de son apprenti ; magnifique concours du maître et de l'élève, où le maître fut vaincu par l'élève, ce qui fit que le maître poignarda l'élève au mois de septembre 1439. Voyez! voyez! Et devant tant de prodiges, liés l'un à l'autre par une mystérieuse harmonie, se parant l'un de l'autre avec une magie divine, si vous restez froid, si des larmes d'admiration ne vous viennent point aux yeux, je vous plains alors! C'est que vous n'avez jamais ni souffert ni pleuré.

Certes, il n'est plus donné aux hommes de produire ces œuvres gigantesques. La nef de Saint-Ouen est dans les choses à jamais passées, comme la tour de Saint-Ouen et sa couronne ducale, comme les portes de Saint-Maclou, la gracieuse basilique, comme le dôme et l'escalier de Saint-Maclou, comme l'enthousiasme religieux qui mettait le ciseau à la main de Jean Goujon, le sculpteur de Saint-Maclou, et qui le fit assassiner, hélas! avec tant d'autres, le jour de Saint Barthélemi. La foi catholique bâtissait des cathédrales, alors ; mais aussi elle élevait des potences, elle allumait des bûchers. Plus de potences aujourd'hui, plus de bûchers, plus de fanatisme théologique, mais aussi plus de cathédrales. Le fanatisme est ailleurs ; il est descendu de Dieu aux hommes ; il émane d'une idée, d'un nom ; il ne fait plus d'inquisiteurs ni de martyrs ; il fait ce que vous venez de voir, des hommes comme le chef d'escadron Parquin, dévoués au nom d'un mort et à tout ce qui porte ce nom. A la bataille de Montereau, racontait le chef d'escadron Parquin, l'empereur me dit : « Capitaine Parquin, allez me faire des prisonniers! — Où ça, sire? — Passez le pont. — Oui, sire. — Et en fîtes-vous, demanda l'interlocuteur? — Si j'en fis, monsieur! L'empereur l'avait dit! L'empereur m'eût dit de monter avec mes dragons sur les tours de Notre-Dame, que nous y serions montés, monsieur! Je passai le pont. J'étendis quarante hommes sur la place, trente dans les fossés de la route, *pour faire tableau* ; et je revins à l'empereur avec quatre-vingts prisonniers. — Capitaine! c'est bien, me dit-il. Oh! vous ne savez pas, vous ne savez pas, vous autres, ce qu'il tombait de gloire et d'orgueil sur le cœur de l'homme à qui l'empereur avait dit : C'est bien! »

A l'église de Saint-Ouen sont attenants les bâtiments de l'ancienne abbaye, qui renferment la bibliothèque, les archives et le musée de la ville. Je ne dirai rien du musée. La plume de mon jeune camarade, Charles Blanc, fera sûrement quelque jour pour Rouen et les grandes villes de France ce qu'elle vient de faire pour l'exposition de peinture de Bruxelles. Un mot seulement sur une grande toile que le bon Garneray, notre peintre de marine, aujourd'hui conservateur du Musée de Rouen, me donnait à moi, profane, pour être de Raphaël. Qu'elle soit ou non de Raphaël, cette Vierge, fort belle du reste, me rappelle une anecdote qui me fut contée sur le bateau de la Bouille, par un antiquaire de Dieppedalle. Le cardinal Georges d'Amboise Ier étant archevêque de Rouen, avait, dit la tradition, commandé le tableau à Raphaël pour l'église Notre-Dame. Au temps de la révolution, le tableau fut décadré et caché dans un grenier de l'abbaye de Saint-Ouen, derrière un tas de vieilles planches. Puis, certain jour d'hiver, un employé aux archives, qui avait froid aux pieds, chercha du haut en bas de la maison quelques débris de tapis bon à mettre entre le pavé de son bureau et la semelle de ses galoches. En furetant le grenier, il découvrit un rouleau de grosse toile bien épaisse qui lui convenait parfaitement. C'était le tableau! Cependant la révolution avait porté ses fruits : Napoléon était devenu empereur, et M. Beugnot préfet; depuis lors, on avait bouleversé toute la ville pour retrouver le Raphaël perdu, quand le préfet, visitant les administrations, avisa le digne employé qui tenait ses pieds sur de la toile, et lui fit donner un paillasson. Alors la toile fut secouée et déroulée, pour que l'on sût à quoi elle pouvait servir. On reconnut le Raphaël. Je vous donne l'histoire du tapis de pied de 100,000 fr. comme Garneray m'a donné le tableau : jugez l'une, et si vous voulez, allez voir l'autre.

La bibliothèque, qui s'est beaucoup enrichie des livres d'un célèbre orientaliste, Richard Simon de Dieppe, si savant que les Dieppois le croyaient lié avec le diable, la bibliothèque renferme un vrai bijou. C'est le fameux *Graduel* de Daniel d'Aubonne, jadis à l'usage des offices de l'abbaye, ouvrage qui a pris trente années de la vie de son auteur, et qui ne renferme pas moins de deux cents vignettes peintes, avec un nombre infini de lettres variées. Il fallait de la foi aussi pour qu'un homme dépensât trente ans à *illustrer* un volume.

Pendant que nous en sommes aux choses de religion, vous savez que toutes les églises de France ont eu, jusqu'au XVIIe siècle, ce qu'on appelait le *droit d'asile;* l'homme poursuivi, même pour meurtre, qui se réfugiait dans un temple y demeurait inviolable. Cela s'étendit plus loin. Certaines églises avaient le pouvoir de délivrer des prisonniers, des condamnés. Ce précieux privilége de quelques églises s'exerçait toujours un jour de grande fête et très-solennellement; il y avait là une pensée belle et touchante;

c'était de rappeler l'œuvre du Christ, la rédemption universelle, par la délivrance réelle d'un homme. L'église de Rouen tenait ce droit des premiers ducs normands. Aux processions des Rogations, elle faisait porter au bout d'un bâton, et triomphalement, devant la croix, une figure de dragon, la tête levée, la gueule ouverte, emblème du mal, qui, selon les dogmes chrétiens, gouvernait le monde avant la venue du Christ. Mais le jour de l'Ascension, la croix marchait la première à la procession, le dragon suivait d'un air abattu. Alors, quand le cortége passait devant la prison du bailliage, un condamné à mort lui était remis, chargé de chaînes, ayant la tête couverte de cendres, et l'histoire de son crime écrite sur le dos. On l'amenait dans cet état jusqu'au palais ducal; là ses chaînes et son écriteau tombaient; il soulevait trois fois sur ses épaules une châsse appelée la *fierté de saint Romain*, et s'en allait libre. Maintenant vous savez que l'habitude a toujours été de donner à ces sortes de priviléges une origine merveilleuse; ainsi Notre-Dame de Chartres avait la chemise de la Vierge, qui absolvait le voleur, parce qu'il avait fallu un vol pour se procurer cette chemise; Notre-Dame de Rouen fit du dragon vainqueur pendant trois jours et vaincu le quatrième un monstre appelé la *Gargouille*, et le chapitre imagina qu'au temps de l'évêque saint Romain, l'an 520, Rouen avait été désolé par cette *Gargouille*, affreux dragon qui soufflait partout la peste et l'incendie. Chaque jour, deux ou trois cents personnes, sans compter des milliers de bestiaux, devenaient la proie du monstre; autour de la ville les moissons séchaient, les eaux s'empoisonnaient, les fruits tombaient sous son haleine infecte. Beaucoup d'entre les nobles et le peuple étaient partis pour combattre la terrible Gargouille, et nul n'était revenu. La terreur avait tout envahi, on émigrait, on abandonnait la ville. Saint Romain fut ému des douleurs de ses ouailles; il invoqua Dieu, il exhorta le peuple; mais plus personne n'osait aller défier le dragon. Saint Romain se dévoua. Il dit : « J'irai! qui veut me suivre pour voir comment je ferai? » Aucune voix ne répondit. Alors l'évêque se fit ouvrir la prison des assassins, et s'adressant aux condamnés à mort, il promit la grâce à qui oserait venir avec lui. Que risquaient-ils, ces condamnés? Rien. Un seul pourtant eut le courage de suivre l'évêque. Saint Romain sortit de la ville, vêtu de ses ornements pontificaux, l'anneau pastoral au doigt, la mitre en tête; le prisonnier portait sa crosse. Ils trouvèrent la Gargouille qui dormait dans les joncs d'un marais. A leur approche, elle s'éveilla en poussant des hurlements affreux, et lançant du venin sur le prisonnier, elle fit tomber la crosse épiscopale de sa main paralysée. « Ramassez la crosse et frappez le serpent! » cria l'évêque à l'homme perdu. L'homme eut la foi, il ramassa la crosse et en frappa le serpent. La Gargouille n'attendit point le second coup, elle tomba et resta immobile. Alors l'évêque l'appela à haute voix, et, ayant étendu son étole sur sa tête, il lui ordonna de le suivre. La Gargouille obéit. On reprit le chemin de la ville; l'évêque en tête, la Gargouille ensuite; le prisonnier fermait la marche. Le peuple, qui voyait cela du haut des murailles, bénissait Dieu et criait *Noël!* à saint Romain. L'honnête Gargouille se laissa docilement conduire jusqu'à la place publique, où l'attendait un bûcher dans lequel on la fit se précipiter. Rouen fut délivré et le prisonnier eut la vie sauve, ainsi qu'il avait été dit. Ce que Dagobert Ier ayant appris, il accorda aux successeurs de saint Romain *le privilége et le pouvoir de délivrer chaque an, au jour de l'Ascension, un prisonnier ou une prisonnière, pour quelque cas ou crime qu'ils fussent détenus.*

Voici les halles, immense et vieille construction que l'on s'accorde à regarder comme la plus belle et la plus curieuse du genre. C'est ici qu'une nombreuse colonie normande, qui partage avec les Juifs de Paris l'exploitation de la longue rue Saint-Martin, vient tous les vendredis enlever les quatre ou cinq mille pièces d'étoffes fabriquées pendant la semaine par les pauvres petits tisserands rouennais. Ces étoffes, connues dans le commerce sous le nom de *rouenneries*, portent les noms bizarres de *glacée tabac, rayée 2 et 2 ou 4 et 4 tabac, glacée Virginie, carreau Virginie, rayée palliacat*, etc. Les mille et mille ouvriers de la banlieue et des faubourgs de Rouen grimpent à quatre heures du matin le double escalier de pierre que vous voyez, et vont s'entasser, eux et leurs pièces, dans une salle de 300 pieds de long. Bientôt arrivent les *négociants* de la rue Saint-Martin, vomis par torrents de vingt diligences. N'espérez jamais partir de Paris pour Rouen le jeudi soir, ni de Rouen pour Paris le vendredi : ce serait folie. Ces deux nuits-là, c'est le commerce seul qui tient la route. Vous n'avez pas idée du bruit et du mouvement de cette vente qui dure depuis six heures du matin jusqu'à midi; c'est une foire de Beaucaire répétée cinquante-deux fois par an; et toujours c'est un événement pour la cité; la halle du vendredi est le thermomètre de la prospérité rouennaise; deux cents pièces vendues de moins un jour que l'autre épouvantent le fabricant, parce qu'il en augure que la rue Saint-Martin est engorgée de marchandises. La toile rayée tabac est le fonds public de Rouen, la halle en est la bourse. Une baisse à la halle fait prendre le deuil, une hausse ferait presque mettre des lampions aux fenêtres. Et c'est une chose grave en effet, puisqu'une halle manquée peut réduire une population d'ouvriers à n'avoir ni travail ni pain pendant toute la semaine qui suit. Et vous savez si le fabricant tremble quand l'ouvrier n'a ni travail ni pain.

Nous dînons nécessairement chez Lejay. Tout homme qui voyage doit dépenser 12,000 fr. par an. Tout homme qui voyage est riche; dînons donc chez Lejay. Descendons ensuite jusqu'au quai, jusqu'au pont de fer, le pont Séguin, qui a supplanté le vieux pont de bateaux, cette antiquité rouennaise, brisée, noyée, méprisée juste le lendemain de l'inauguration du pont de fer. O mon vieux pont de quinze bateaux! rangés de front comme une file de la vieille garde, pardonne aux Rouennais leur ingratitude, le pont de fer est moins beau que toi. Remontons au cours Boyeldieu, avenue de jeunes arbres, au milieu de laquelle s'élève, dit-on, une colonne que je n'ai jamais vue, *érigée à la mémoire du grand compositeur de ce nom.* Cette colonne est surmontée, je dois le croire, d'une urne funéraire qui renferme les entrailles de l'auteur de la *Dame Blanche* et du *Petit Chaperon rouge*. Ils veulent absolument que l'intelligence de l'homme soit dans ses intestins, laissons-les. Cette belle porte à quatre battants vitrés est la

porte du théâtre. Au-dessus vous voyez un magnifique balcon, c'est le balcon du foyer du théâtre. Ne frappez point à cette porte, car elle ne s'ouvre jamais. Tournez à gauche : au coin de la rue des Charrettes et de la rue Grand-Pont, voici une autre porte vieille, enfumée, ignoble ; c'est la bonne, c'est la vraie. Faites une boutique de l'autre, puisque personne ne s'en sert. Entrons. « Voici donc, comme disait notre confrère Victor Herbin, voici donc ce roi des théâtres de la province, si vieux en réputation, si fécond en talents ; cette scène, sur laquelle a passé tout ce qu'il existe de grands artistes ; ce parterre, superbe jusqu'au despotisme, sévère jusqu'à la cruauté ; parterre brutal et sauvage sur qui pèsera à jamais la honte d'avoir sifflé Talma ! »

Oui ! il a sifflé Talma, ce public ! Il a sifflé Bocage, notre grand, notre digne artiste, tout de flamme et de poésie ! Et il a couronné, il a mis sur le trône M. Alexandre, que Paris, la terrible cour d'appel des parterres de province, siffle et ressiffle à cœur joie ! Le public de Rouen ! le parterre de Rouen ! bon Dieu ! Entrez donc le matin d'un début au café de la comédie : voyez ces gens, les grands juges du parquet du théâtre des Arts, l'œil collé aux vitres du café, avisant un pauvre homme bien modeste et bien pâle, qui rase le mur en marchant, qui baisse la tête, et tient les mains dans ses poches pour cacher les *soieries* déchirées de sa redingote jadis noire ! — Drôle de tête ! dit l'un. — Eh ! mais, vous ne savez pas ? c'est le débutant ! — Ah ! oui ? — Drôle de tête, tout de même ! — Oui, figure d'imbécile. — *Je vous le joue aux dominos.* — C'est cela pourtant ! Ils jouent aux dominos le succès, la réception, l'avenir, la vie d'un homme que nul d'entre eux ne connaît, qui a peut-être une femme et des enfants, l'infortuné ! qui vient demander au théâtre de Rouen du pain, ou au moins une feuille de route pour une autre ville ; ils jouent tout cela aux dominos, les inhumains, et



(Une Vue de Limoux.)

si la partie est perdue, il faudra que cet homme, un grand artiste peut-être, une organisation magnifique peut-être, soit sifflé, hué, bafoué à chaque mot qu'il dira, à chaque note qu'il chantera, lui, un musicien sublime peut-être ! parce qu'il a plu à un paresseux qui avait mal dormi la nuit passée de trouver sa figure ridicule et son maintien déplaisant ! O honte ! honte éternelle sur de pareils hommes ! Et si le pauvre artiste que le double-six a condamné, s'étonne et s'indigne d'un accueil si barbare, s'il oublie son costume et son rôle, s'il se souvient qu'il est homme, s'il dit à ce parterre de sauvages de l'écouter avant de l'immoler, voilà que le parterre l'injurie, voilà que le parterre le chasse, appelant à grands cris le directeur et le commissaire ; voilà que le parterre jette à l'artiste des pommes cuites et des œufs ; voilà qu'il trouve que cet homme lui manque de respect ! *de respect !* Alors le comédien sent le rouge lui monter au front, quelque chose d'affreux lui parcourt la cervelle, il ne pense plus à sa femme malade, à ses enfants qui manquent de pain, il rend au public injures pour injures, et le public, tout gorgé de viandes et de vin, le public tout retentissant d'écus, crie *haro !* sur le pauvre ver affamé qui ose dresser la tête sous le talon de sa botte ; il demande que le comédien fasse des excuses, qu'il s'agenouille, qu'il soit mis en prison. Et tout ce droit infâme sur l'amour-propre, sur la dignité, sur la liberté, sur la vie d'un homme, savez-vous ce qu'il coûte au public ? *Vingt sous !* Oui ! pour vingt sous les Rouennais s'investissent de l'omnipotence dramatique ; ils proclament, ils renversent, ils reçoivent, ils chassent, ils enrichissent ou ruinent qui leur plaît. Voilà le sale côté de la population rouennaise, et havraise, et bordelaise, et lyonnaise, et marseillaise ; voilà une des plaies affreuses de la province. C'est que les gens de province en sont encore à regarder les comédiens comme des saltimbanques, créés et mis au monde pour leurs menus plaisirs, comme des gens hors la loi civile et religieuse, comme des damnés, comme des maudits. Le clergé de province rejette de l'Eglise le comédien mort ; pourquoi le public de province ne garderait-il pas à l'égard du comédien vivant les traditions du Fort-l'Evêque et des Madelonnettes ? Tout se tient.

Aug. Luc...

VUE DE LIMOUX.

Plusieurs écrivains modernes assurent que Li-

moux, petite ville du département de l'Aude, existait du temps de Jules César, et qu'elle était défendue par un château appelé *Rheda*. Aucun document historique ne corrobore cette opinion. Il est parlé pour la première de Limoux dans un diplôme de Charles le Chauve, au IXe siècle, en faveur de l'abbé de Saint-Hilaire. Le Razès, dont Limoux était la capitale, fut autrefois l'apanage des cadets de la maison de Carcassonne. En 1209, Limoux se soumit à Simon de Montfort qui en fit raser les murs, et le pape Jean XXII l'érigea en évêché; mais, à la sollicitation de l'évêque de Narbonne, le siége fut transféré à Alet. Les habitants de Limoux se déclarèrent d'abord contre les Albigeois; plus tard, ils se joignirent à eux et les favorisèrent de tous leurs moyens; conduite qui les fit excommunier *au son des cloches et à l'extinction des cierges*, lors du concile tenu à Narbonne en 1226. Par suite des troubles de religion et des guerres du comte de Toulouse, la ville de Limoux, primitivement bâtie sur une colline, fut détruite par ordre du roi de France et rebâtie dans la plaine. Elle prit part, en 1305, au complot qu'avaient formé les consuls de Carcassonne pour livrer ces deux villes à l'infant de Majorque; quarante de ses habitants furent pendus. En 1347, Limoux obtint la permission de rétablir ses fortifications pour se défendre contre les préparatifs d'invasion, dont les Anglais menaçaient le Languedoc. Dans le XVIe siècle, Limoux, longtemps au pouvoir des Calvinistes, fut assiégée par le maréchal de Mirepoix qui s'en rendit maître au nom de la sainte Ligue; mais, à l'avénement de Henri IV, elle ouvrit ses portes à l'armée royale.

Limoux est située au milieu d'un vallon, sur la rive gauche de l'Aude; deux petites rivières, le Congain et la Corneilla, l'arrosent à ses extrémités; les coteaux qui l'environnent sont entièrement couverts de vignobles qui produisent le vin blanc si connu sous le nom de *blanquette de Limoux*, ce rival du vin de Champagne. Vue du côté de la hauteur où était, dit-on, anciennement bâtie la ville de Rhéda, l'aspect de Limoux est des plus gracieux; la vue s'étend sur une belle vallée qu'entourent des masses de montagnes, et l'on suit le cours ombragé de l'Aude, dont les eaux coulent à travers de vertes prairies. A peu de distance de la ville s'élève la chapelle si célèbre, connue sous le nom de Notre-Dame de Limoux, joli édifice orné de tableaux et d'une grande fresque assez bien conservée. Qui pourrait dire tous les miracles attribués par les légendes à Notre-Dame de Limoux? Aussi est-elle surchargée d'*ex-voto*, et chaque année la population du département se rend en pèlerinage auprès de la madone vénérée. L'arrondissement de Limoux est en partie composé de montagnes qui appartiennent, soit aux Pyrénées, soit aux Corbières; il offre par conséquent un ensemble de communes pauvres; cependant l'industrie prospère dans plusieurs localités; il y a de nombreuses forges, une grande quantité de fabriques de drap et des filatures de laine qui occupent des milliers d'ouvriers.

L'ARTISTE DU XIVe SIÈCLE.

I.

Avenir.

Il y avait, un jour, un homme qui rôdait devant la façade, alors inachevée, de la cathédrale de Strasbourg. Et, après avoir rôdé longtemps à l'entour du sublime édifice, il se prit à s'asseoir sur l'un des blocs de pierre rouge qui gisaient sur la place étroite qu'assombrit l'œuvre immortelle d'Hervin de Steinbach. Cet homme était coiffé d'un énorme capuchon de drap écarlate : il se croisa les bras, et resta comme pétrifié à la place qu'il avait choisie.

« Ah! cette basilique traversera les siècles, se disait l'homme au capuchon rouge, sur son bloc de pierre; qu'il serait beau d'y graver son nom, qu'il serait beau de compléter l'œuvre de pierre par une œuvre de mécanique et de science! »

Ainsi parlait l'homme au capuchon rouge; et la nuit se faisait avancée; et il restait toujours immobile sur son bloc de pierre, comme une statue sur son socle.

« Holà! s'écria tout à coup le sergent de la garde bourgeoise; que fais-tu là, à cette heure? ne sais-tu pas que le couvre-feu a sonné, et que nuls êtres ne vagabondent à travers rues et carrefours, en pleine nuit, si ce n'est truands, larrons ou esprits diaboliques? »

Et l'homme est conduit au cachot de la Maison-de-Ville.

« Que viens-tu faire à Strasbourg, étranger? lui demanda dès le lendemain le stettmeister.

— Une œuvre en l'honneur de Dieu.

— Quelle œuvre, étranger?

— Je veux mesurer la marche du soleil, celle de la lune et des planètes. Je veux qu'une harmonie inconnue apprenne à l'homme quels pas il fait vers sa tombe. Je veux que la sainte Vierge, patronne de la cité de Strasbourg, soit représentée à tous les yeux. Je veux.........

— Arrête là, fit brusquement le stettmeister; quelle œuvre rêves-tu, parle?

— Une horloge.

— Eh bien, soit. Ton nom?

— Dans l'Orient, on me nomme Ben-Al-Benzar. En Allemagne, je suis Jehan Boërnave.

— Eh bien, soit encore, maître Jehan. Veux-tu de l'or?

— L'or ne paie pas la science. Je ne demande qu'une seule faveur, je l'exige même. Je veux que mon nom soit gravé sur une table d'airain, au milieu du grand frontail de la cathédrale.

— Il sera gravé. »

C'était merveille, en MCCCXLVII, qu'une horloge. Les Arabes seuls les connaissaient. La première horloge qui parut en Europe, fut celle donnée à un roi de France par un roi d'Orient. Que l'on juge de la stupéfaction du stettmeister, à la proposition du mathématicien.

II.

Le lendemain, Jehan Boërnave était à l'ouvrage, et cinq ans se passèrent sans qu'il le quittât.

Mais, un beau jour, Jehan Boërnave va trouver

l'ammeister-régent, et lui dit : « L'HORLOGE EST PRÊTE. »

Le *magistrat* voulut assister à l'inauguration de l'œuvre de science; le matin d'une belle journée de juillet est choisi : le *populaire* ne manquera pas de s'y trouver aussi.

L'art, dans les XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles, était chose bien prodigieuse : surtout il parlait aux yeux, il avait de ces symboles que le peuple comprenait, il s'appliquait à tout, il remplissait une mission véritablement sociale. C'est que l'art alors avait foi en lui, foi en l'avenir, foi en la gloire. Aujourd'hui, rentré dans les conséquences de l'architecture grecque toute positive, il a secoué ce caractère idéal qui fit sa force au moyen âge. Et puis, cet immense désir de gloire qui animait les *maîtres de l'œuvre*, les *tailleurs d'ymaiges*, les mécaniciens, où le trouver maintenant parmi ces hommes isolés, sans pensée commune, qu'on nomme artistes ?

Quoi qu'il en soit, Jehan Boërnave, en présence du *magistrat* de Strasbourg, sous les yeux d'une population ébahie, a touché l'ingénieux mécanisme, et l'horloge a fonctionné; et l'on vit venir les trois rois mages qui s'inclinèrent devant la Mère du Sauveur, et l'on entendit chanter le coq, et l'on écouta une céleste musique d'anges et de séraphins, et maître Jehan parut lui-même sur la petite galerie au-dessus des cadrans représentant les douze signes du zodiaque et le mouvement périodique de la lune, salué par les unanimes acclamations du peuple. Parmi tous ces cadrans était scellée une table d'airain, sur laquelle on lisait en lettres d'argent :

JEHAN BOERNAVE.

Et en caractères arabes :

BEN-AL-BENZAR.

Alors, le corps de ville vint chercher maître Jehan, pour le conduire à un banquet splendide qui l'attendait. Sa marche, depuis la cathédrale jusqu'à la Maison-de-Ville, fut un véritable triomphe.

III.

Jehan Boërnave fait honneur aux nombreux toasts dont il est l'objet; les fumées des vins de Hongrie échauffent sa tête; l'empire de sa puissante raison cesse, et il a l'imprudence de répondre à ses amphytrions :

« Vous demandez, mes maîtres, s'il existe sous le soleil un mathématicien capable d'exécuter un travail plus merveilleux que celui dont je viens d'embellir votre église cathédrale? Il en est un, un seul sur la terre.

— Où donc est-il?

— Devant vous. »

Cet aveu avait de la portée. Pourquoi l'a-t-il laissé échapper ce propos; pourquoi maître Jehan n'a-t-il pu éviter de fournir à l'envie les armes qui lui manquaient; pourquoi donc ces deux mots d'une bien légitime, mais bien intempestive présomption ?

Alors, il se fit dans l'opinion une de ces révolutions soudaines qui changent l'admiration en courroux et la bienveillance en haine. Un astrologue de Mayence, grand ennemi de Jehan, dévoré par la jalousie que lui inspirait une si haute science, jetait des charbons sur un feu dont la flamme menaçait l'illustre et malheureux artiste.

« Cet étranger que nous avons comblé de largesses, sa passion pour la gloire va le conduire à Trèves, à Cologne, à Harlem; il se rira de nous et construira dans ces villes une horloge bien supérieure à la nôtre. Mais c'est un magicien, un sorcier, un réprouvé, un damné, que cet étranger, il entretient commerce avec les esprits infernaux. » Tels étaient les propos qui circulèrent, pendant trois jours, dans la cité de Strasbourg.

Dans les têtes du XIVe siècle, de pareilles idées ne fermentaient pas longtemps sans demander une victime.

. . . .

. . . .

Quatre jours après son triomphe si éclatant et si solennel, quatre jours après les ovations du *populaire* et les caresses du *magistrat*, maître Jehan Boërnave était aveugle. L'envie, la lâche calomnie, la férocité des mœurs incandescentes et mobiles de l'époque, lui avaient crevé les yeux.

Bientôt l'horloge mystérieuse fut brisée par le peuple, avec la table d'airain, et l'on n'entendit plus parler de maître Jehan.

Ainsi, cette soif immense de la gloire qui engendra tant de sublimes créations dans les trois siècles virils du moyen âge, aboutit pour le malheureux Arabe à un chef-d'œuvre et à un supplice.

Ce ne fut que deux cents ans environ après la destruction de cette horloge que cinq années de merveilleux labeurs avaient faite, qu'un astronome, du nom de Dasipodires, recueillit quelques débris de l'horloge primitive échappés au vandalisme des hommes du XIVe siècle, et construisit une nouvelle machine fort curieuse, fort compliquée, qui existe encore aujourd'hui, mais ne fonctionne plus.

Le coq qui la surmonte est, dit-on, un reste de l'œuvre de Jehan Boërnave. A ce reste, Dasipodires rendit la vie; mais les révolutions, le temps presque aussi rongeur qu'elles, ont passé sur ce symbole de la vigilance, ont éteint sa voix tremblotante et criarde. Qui la lui rendra ?

(Dans le 1er volume du *Magasin Universel*, p. 125, nous avons donné une gravure représentant l'horloge de Strasbourg, mais c'est celle de l'intérieur. L'horloge dont il est ici question se trouve au portail méridional de l'Église et est encore visible.)

Le chevalier Joseph BARD, de la Côte-d'Or.

FRANCE. — CAMBRAI.

Cambrai, l'ancienne *Cameracum* des Romains, a joué un rôle actif à toutes les époques, autant par sa position que par les formidables défenses dont elle a été constamment entourée. On sait que Clodion prenait le titre de roi de Cambrai. Après avoir appartenu aux rois de France jusqu'au règne de Charles le Simple, cette ville fut cédée aux empereurs d'Allemagne, lesquels donnèrent tout droit de souveraineté aux évêques. Vers le milieu du XIe siècle, alors que des idées de liberté commençaient à fomenter dans les têtes, les bourgeois de Cambrai s'insurgèrent pour conquérir le droit de commune à leur cité :

« Comme le clergé et tout le peuple étaient en grande paix, s'écrie un moine chroniqueur, l'évêque Gérard s'en alla visiter l'empereur Henri quatrième, son suzerain et bon ami. Mais ne fut pas très-éloigné quand les bourgeois de Cambrai, par mauvais conseil, jurèrent une commune, et firent ensemble une conspiration, et s'allièrent par serment que si ledit évêque n'octroyait icelle commune, ils lui défendraient l'entrée de la cité. Cependant l'évêque était à Lobbes, et lui fut dit le mal que le peuple avait fait, et aussitôt quitta sa route, et accompagné de son ami Baudoin, comte de Mons, vinrent à la cité avec grande cavalerie, et les bourgeois les refusèrent. Alors l'évêque prit en grande pitié cette folie, et manda aux bourgeois qu'il traiterait tout en sa cour et en bonne manière; ainsi les apaisa. Il advint que lorsque le seigneur évêque fut entré, grand nombre de chevaliers, sans son su et consentement, assaillirent les rebelles en leurs osts et maisons, en occirent aucuns, et plusieurs blessèrent. Dont furent les bourgeois très-esbahis, et par ainsi la commune défaite. »

Quelques années plus tard, les habitants de Cambrai se rébellionnèrent encore, et établirent une nouvelle commune qui ne fut pas plus heureuse que la première; en 1107, l'empereur Henri V l'abolit; vingt ans après, elle était reconstituée. Philippe de Valois accorda de grands priviléges aux bourgeois et manants, à cause de la belle défense qu'ils opposèrent à l'armée anglaise forte de plus de quatre-vingt mille hommes. Charles-Quint s'empara de Cambrai, et y bâtit une des plus fortes citadelles de l'Europe; cependant elle capitula devant les armées de Louis XIV, et Cambrai resta définitivement à la France par le traité de Nimègue conclu en 1678. Cette ville, située sur l'Escaut, renferme plusieurs édifices remarquables : la cathédrale, l'Hôtel-de-Ville et la porte Notre-Dame dont nous donnons le dessin exact. La cité de Cambrai est entourée de fortifications considérables et flanquée de tours rondes antiques; en 1793, les Autrichiens l'assiégèrent sans succès.

Cambrai, simple évêché depuis le concordat de 1802, était autrefois le siége d'un archevêché illustré par Fénelon, et la ville reconnaissante a élevé sur une de ses places un monument à la mémoire du vertueux prélat. La sainteté des anciens évêques, la sévérité de la primitive Église, la douceur de la plus indulgente vertu, le charme de la plus séduisante politesse, une infatigable bonté, une charité inépuisable, telles étaient les brillantes qualités de l'archevêque de Cambrai. Les malheurs de la guerre à la dernière époque du règne de Louis XIV avaient amené les troupes alliées dans le diocèse de Fénelon; ce fut pour le prélat l'occasion d'efforts et de sacrifices nouveaux : sa sagesse, sa fermeté, son langage engagèrent les généraux ennemis à respecter les malheureuses provinces de la Flandre. La situation de Cambrai attirait auprès de Fénelon beaucoup d'étrangers; tous ne l'approchaient et ne le quittaient que pénétrés d'une religieuse admiration : « J'aime mieux ma famille que moi-même, aimait-il à répéter; j'aime mieux ma patrie que ma famille, mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie. » Admirable progression de sentiments et de devoirs !

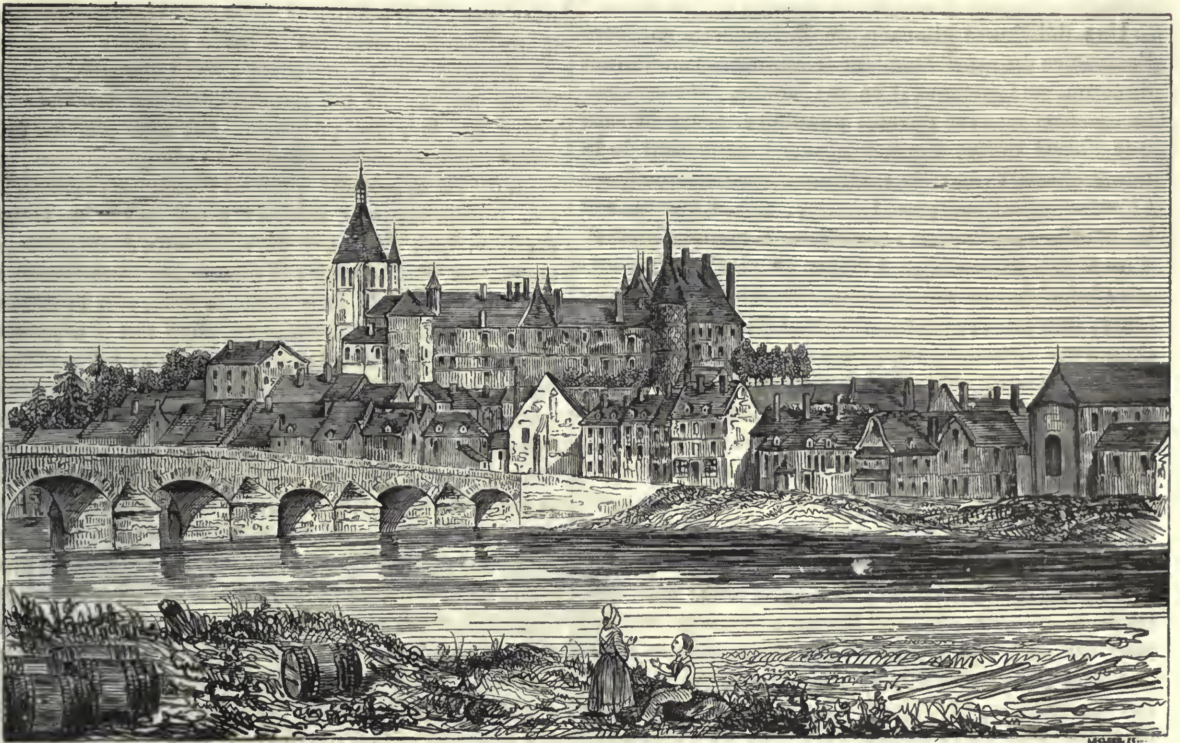


(Porte Notre-Dame à Cambrai.)

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye. — Presse mécanique.

FRANCE. — GIEN.



(Une Vue de Gien.)

Le nom de *Genabum*, dont se sert César dans ses *Commentaires*, doit-il être appliqué à Orléans ou à Gien, deux villes du département du Loiret qui se disputent depuis des siècles la possession de ce nom de *Genabum?* C'était là un vaste champ pour les érudits, pour les savants de toutes les académies; eh bien, la question n'est pas encore résolue, quelles que soient les nombreuses dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, quels que soient aussi les beaux raisonnements de l'abbé Lebeuf. Ce qu'il y a de certain, c'est que la ville de Gien avait anciennement le titre de comté; la première charte où il en est fait mention est un acte de Pépin le Bref, en 760. Vers la fin du VIIIe siècle, Charlemagne y fit bâtir un château qui devint la propriété d'Étienne de Vermandois; ce beau château existe encore de nos jours; il appartient à la cité, et il est devenu le siége de tous les établissements publics de l'arrondissement, de la mairie, du tribunal de première instance et de la sous-préfecture dont Gien est le chef-lieu. C'est dans ce château que furent célébrées, en 1410, les noces de la fille de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, avec le comte de Guise; dix ans plus tard, on y signait le traité, connu sous le nom de *Ligue de Gien*, contre le duc de Bourgogne qui avait fait assassiner le duc d'Orléans. Charles VII, François Ier, Louis XIV, ont tour à tour habité le château de Gien. Quant à la ville, il y a peu de choses à en dire; elle s'élève sur la rive droite de la Loire, et le seul monument un peu remarquable après son château, c'est le pont sur lequel on passe pour se rendre dans ses murs; en 1494, l'enceinte de la ville de Gien fut réparée et agrandie par Anne de France, régente du royaume.

Anne de France, fille aînée de Louis XI, avait été choisie par son père pour gouverner la monarchie pendant la jeunesse de Charles VIII. Cette préférence de Louis XI pour sa fille, au préjudice des princes du sang, se justifia dans la suite par l'habileté avec laquelle Anne de France dissipa les factions. Le duc d'Orléans, placé par sa naissance le plus près du trône après Charles VIII, ayant pris les armes pour réclamer dans les affaires la part qu'il croyait due à son rang, fut vaincu et fait prisonnier. La régente le retint captif pendant plus de deux ans dans la grosse tour de Bourges et à Gien; elle refusa constamment sa liberté aux sollicitations des grands de l'État; ce fut Charles VIII qui alla lui-même le tirer de prison, et qui n'eut jamais à se repentir de cet acte de confiance et de générosité. Depuis cette époque, Anne perdit le crédit qu'elle avait à la cour; elle se retira à Gien et y vécut sans éprouver aucune violence. Lorsque le duc d'Orléans parvint au trône, sous le nom de Louis XII, il se plut à accabler de bienfaits celle qui l'avait persécuté, oubliant les mauvais traitements qu'il en avait reçus, pour ne se souvenir que des services qu'elle avait rendus à la monarchie.

VOYAGE DE PARIS A LA MER.

(Septième article. — *Voir* page 394.)

LE ROI DE ROUEN. — LE CHATEAU DE ROBERT LE DIABLE.

Une délicieuse chanson de Béranger a consacré l'existence du *roi d'Yvetot*, et le monarque en bonnet de coton, roi fainéant s'il en fut jamais, *se levant tard*, *se couchant tôt*, est devenu populaire. C'est en vain que l'abbé Vertot a prétendu nier l'institution de la monarchie d'Yvetot; la tradition maintient que le roi Clotaire ayant assassiné Gautier, sire d'Yvetot, sur les marches de l'autel, se condamna, pour pénitence d'un si grand sacrilége, à ériger en royaume héréditaire le fief de son vassal égorgé. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que le dernier roi d'Yvetot de la onzième ou douzième dynastie s'appelait Camille d'Albon, et fut un très-joli écrivain? Enfin, ne lisez-vous pas dans Flodoart, je crois, un illustre poète du XIV[e] siècle:

Au noble pays de Caux,
Y a quatre abbaies royaux,
Six prieurez conventuaux,
Et six barons de grand arroi,
Quatre comtes, trois ducs, un ROI.

A moins que par ce dernier titre le poëte n'ait entendu le *roi de Rouen*, car Rouen a aussi eu son roi *pour lui seul*, comme disent les chroniqueurs. C'était sous Charles V, dit le *Sage*, parce qu'il n'aimait pas les femmes; Charles V, roi facétieux, qui, voulant distraire les bourgeois de Paris de l'énormité d'impôts dont il les accablait, s'avisa de leur donner à tous la *noblesse*, qui était comme la croix d'honneur du temps; Charles V, roi maçon, propriétaire émérite, qui passa la moitié de sa vie à se bâtir des maisons de ville et des maisons de campagne, que les *nobles* Parisiens payaient, et qui étaient ensuite attribuées au domaine de la couronne; Charles V, roi dévot et avare, qui, tandis que les Anglais et les routiers ravageaient le royaume et brûlaient les moissons, travaillait paisiblement à son salut en fondant force couvents, et à la famine publique en accumulant des lingots d'or dans les souterrains de Melun et de Vincennes; Charles V, roi gourmand, qui exempta de toutes contributions publiques quelconques ses *bien amez chapelains et orateurs en Dieu* les Célestins, parce qu'ils avaient inventé en son honneur l'omelette *à la célestine*.

Les gens de Rouen, assez mécontents de ce roi, qui jadis, pour défendre Paris assiégé par son confrère Edouard d'Angleterre, n'avait su que donner aux habitants l'ordre d'incendier les maisons des faubourgs Saint-Marcel, Saint-Jacques et Saint-Germain; les gens de Rouen se révoltèrent, et vinrent en foule un matin sur la place du Parvis, criant: «Nous ne voulons plus de Charles V! Nous fermons la vieille couronne de nos ducs et nous en faisons une couronne royale!.. Qui veut la prendre? qui veut être roi des Rouennais?» Alors il y eut un bonhomme qui ouvrit sa fenêtre afin de demander ce que signifiait tout ce bruit; plusieurs parmi le peuple, qui le connaissaient pour un digne bourgeois, s'écrièrent aussitôt en le désignant: Nommons-le! — Nommons-le!» répéta la foule avec des applaudissements à faire tomber la cathédrale. Le bonhomme se retira effrayé et ferma vite sa fenêtre. Mais ceux qui étaient en bas ne voulurent pas en avoir le démenti. Les voilà qui frappent à coups redoublés à la porte et l'enfoncent; ils se précipitent, ils montent l'escalier; d'autres dressent des échelles contre le mur, grimpent jusqu'aux fenêtres et les brisent, afin d'envahir par toutes les issues le modeste logement du nouveau roi. Celui-ci est enlevé malgré ses refus et ses prières; il est triomphalement descendu et porté sur la place publique. Là, aux cris de joie d'une multitude qui grossissait à chaque instant, un fauteuil est dressé sur quatre bâtons; on y installe le roi, pompeusement couvert d'une pièce de laine écarlate. Une douzaine de vigoureux drapiers soulèvent sur leurs épaules la monarchie improvisée, et vont la proclamer dans toute la ville, qui la reconnaît et la salue à l'unanimité. Dieu sait si le pauvre homme avait peur! La plaisanterie ne lui semblait point être de celles qui finissent bien. Il s'attendait certainement à être jeté à l'eau, lorsque ces gens seraient las de jouer avec lui et de le promener à dos d'homme comme une relique. Quelle ne fut point sa surprise, quand, après avoir fait le tour de la ville, il se vit déposer respectueusement au plus beau des palais des anciens ducs de Normandie! quand les premiers de la cité vinrent se ranger à ses côtés et lui demander ses ordres, tête nue! quand il arriva des ministres, un chancelier des gardes, des courtisans, des notables et de belles femmes qui l'appelèrent Sire! quand on le fit asseoir à une table magnifiquement servie, avec des hommes nobles derrière lui pour changer son assiette et lui donner à boire! quand du balcon de son palais, où le soir il fut supplié de se montrer, il vit les maisons illuminées en son honneur, il entendit une voix immense qui criait: *Vive le roi!* Il fallut bien finir par croire et se résigner à cette puissance si drôlement imposée. Pourtant, lorsque la cour se fut retirée, le pauvre roi pleura en pensant à sa femme et à ses enfants qu'on avait peut-être tués dans la bagarre. Alors une porte s'ouvrit, une femme et deux jeunes gens parurent, royalement habillés, et se jetèrent dans les bras du bonhomme, qui fut aussitôt consolé. Quelques jours après, on procéda au couronnement du citoyen élu de la souveraineté rouennaise. Il lui fut présenté avec la couronne une sorte de programme, qui déclarait la ville indépendante, et entourait le trône populaire d'institutions républicaines. Le roi mit la couronne sur sa tête et jura tout ce qu'on voulut. Puis il se demanda, fort inquiet, comment il ferait pour tenir tout cela, si, comme on devait s'y attendre, Charles le Sage lui déclarait la guerre. Alors la frayeur revint à ce pauvre homme de conscience, et la nuit il alla se cacher, si bien que toutes les perquisitions pour le retrouver furent vaines. Il resta près de vingt ans sans reparaître à Rouen, et quand il osa se représenter sur le théâtre de son ancienne gloire, quelqu'un s'étant avisé de le reconnaître et de lui demander si par hasard il ne se souvenait point d'avoir été roi de Rouen, il regarda le fâcheux témoin d'un air désolé, s'enfuit de nouveau; et depuis on ne le revit plus. N'est-ce pas là une bonne histoire?

En quittant Rouen pour naviguer vers le Havre, vous êtes émus, saisis, transportés au magnifique spectacle que présente la Seine coulant avec majesté

entre deux montagnes couvertes de vieilles forêts. Déjà quelque chose vous annonce la mer. Le paquebot, où vous voilà, file rapidement à travers une flottille marchande de bricks et de goëlettes qui descendent et montent la rivière avec une lenteur qui vous rend joyeux d'orgueil comme les voyageurs d'une voiture de poste quand ils rasent en courant la pénible charrette. Parmi ces navires qui vous semblent immobiles, tant vous allez vite, il y en a pourtant qui viennent de faire des milliers de lieues : et les hommes qui sont dessus se moquent de vous qui leur riez au nez en passant, car ils savent bien qu'avec votre tuyau de tôle vernie et vos roues de moulin si propres, si vermeilles, vous ne pourriez jamais aller d'où ils viennent avec leurs voiles faites de toile à torchons rapiécée. Vous êtes brillants et ils sont forts : vous n'avez qu'une puissance d'emprunt, qui vous abandonne à une certaine distance; eux trouvent la leur partout. Que votre chaudière s'éteigne, fiers passagers du bateau à vapeur, vous voilà inquiets et perdus. Que faut-il au vaisseau? une boussole et de l'air. Pour voir ce que ces hommes ont vu, il vous faudrait traîner à la remorque du vôtre leur navire plein de houille jusqu'aux écoutilles. Eh! bon Dieu, iriez-vous seulement flâner en curieux à l'embouchure de la Seine, comme vous allez, si ces lourdes machines n'eussent pas traversé dix fois la mer pour vous apporter de quoi faire du feu? Vous êtes les gens de loisir et ils sont les travailleurs. Vous êtes l'aristocratie et ils sont le peuple. Et ne les méprisez pas, gardez-vous-en bien ; car ils n'ont pas si grand besoin de vous que vous avez d'eux : ils n'en seraient pas moins sans vous. Mais vous, que pourriez-vous, que seriez-vous sans eux? Dieu te préserve de la tempête, Dieu te donne bientôt le port, mon vieux, mon patient navire aux voiles si lasses et si déchirées !

Voyez à droite la forêt de Roumare (*la mare de Rou*); ce fut là que Rou ou Rollon, devenu duc et législateur de la Normandie, voulant donner une bonne fois l'idée du respect de la propriété à ses pillards de compagnons, institua une loi qui punissait de mort le voleur et le recéleur. Et pour éprouver la puissance de cette loi, vous savez ce qu'il fit! «Un jour, dit Guillaume de Jumiéges, dans son Histoire de Normandie, après avoir chassé dans la forêt qui s'élève sur les bords de la Seine, tout près de Rouen, le duc, entouré de la foule de ses serviteurs, était assis au-dessus du lac que nous appelons en langage familier *la Mare*, lorsqu'il suspendit à un chêne des bracelets d'or. Ces bracelets restèrent pendant trois ans à la même place, intacts, tant on avait une grande frayeur du duc. »

Regardez à gauche, maintenant : c'est la forêt de Rouvray, forêt druidique où les prêtres de nos ancêtres sacrifiaient des hommes à Dieu, conformément au principe infâme que le sang rachète les fautes du coupable. Quand les Romains furent maîtres des Gaules, il est probable que la forêt de Rouvray leur servit pour quelque établissement agricole assez considérable, car vers la fin du XVIIIe siècle, des fouilles pratiquées dans cette forêt firent découvrir une grande quantité d'instruments aratoires et de monnaies en cuivre à l'effigie des Trajan, des Antonin et des Marc-Aurèle. Au bout de la forêt de Rouvray, après avoir passé les quatre villages du Petit et du Grand Quevilly, du Petit et du Grand Couronne, le marinier vous fait remarquer Moulineaux, et si vous suivez bien son doigt levé vers le point le plus haut du site, vous apercevrez peut-être un semblant de ruines qui se nomme le *château de Robert le Diable*.

Ce reste douteux d'antiques murailles serait tout ce qui rappelle maintenant au voyageur l'une des plus terribles et des plus merveilleuses légendes de la Normandie, si nous n'avions l'admirable poëme de Meyerbeer, toujours si splendide, toujours si frais, toujours si jeune, malgré ses cinq ans de date et ses trois cents représentations ; le poëme de Meyerbeer, étonnant chef-d'œuvre de la musique dramatique, cette langue, seule vraiment et sûrement universelle. Nous avons entendu des écrivains et des peintres, au retour de la musique de Meyerbeer, dire en repoussant de dédain leurs toiles et leurs livres : « Avoir fait *Robert le Diable*, et mourir ! » Sans doute, parbleu! c'est la pensée désespérante qui doit saisir tout artiste, en présence d'un tel ouvrage, comme devant une vierge de Raphaël, comme devant une comédie de Molière, une tragédie de Corneille, un portrait de Van Dyck, un paysage d'Hobbema!

Voilà donc le fort si affreusement historique, *commandant la terre et les eaux*, où Robert le Diable enfermait ses victimes, cachait ses rapines, et venait avec ses dignes compagnons déshonorer, après d'infernales orgies, les vierges et les religieuses, fiancées des nobles et de Dieu, qu'il avait enlevées dans ses courses. C'est la clef de ce fort qu'il envoya au duc son père, par un ermite, lorsqu'ayant appris de sa mère l'horrible mystère de sa naissance, il partit pour aller à Rome demander au pape un confesseur et une pénitence. C'est sous le vestibule de ce fort qu'il égorgea ses fidèles écuyers Boute-en-Courroye, Rigolet, Lambin et Brise-Godet, parce qu'ils ne voulurent point comme lui renoncer au vol, au meurtre, au viol, et s'en aller pèleriner en honnêtes moines auprès du saint Père, car il était sanguinaire jusque dans son repentir, le bon prince. C'est à la porte de ce fort qu'il pleura du sang par les deux yeux, en réparation du mal qu'il avait fait aux écuyers de son père Huchon et Pierron, en leur crevant un œil à chacun, et leur disant qu'ils auraient moins de peine à dormir, car c'était un prince fort jovial. Mais qui donc était-ce que Robert le Diable, fils du *si grand et si puissant* duc de Normandie, lequel, après avoir désolé et ruiné de tout ce qu'il put les Etats du duc son père, fut tout à coup pris de componction en causant avec sa mère au château d'Arques, chargea un ermite de faire rendre à chacun les joyaux et les lingots qu'il avait pris, et se mit en route pour Rome, *non à cheval*, *mais à pied*, quoiqu'il fût habillé de fer? Comme l'a si bien démontré M. Achille Deville, savant membre de la Société des antiquaires de Normandie, parlant d'après les contemporains Guillaume de Jumiéges et Orderic Vital, Robert le Diable n'a rien de commun avec Robert le Magnifique, père du conquérant Guillaume de Normandie. Robert le Diable n'est et ne peut être que Robert *Courteheuse* ou *Courte-Botte*, comme son père l'avait plaisamment surnommé, à cause de sa petite taille. Or, Robert Courte-Botte n'était point le père, mais le fils de Guillaume le Conquérant, qui le maudit et le chassa pour ses infâmes pillages, viols, meurtres et incen-

dies. L'entrevue si décisive de Robert le Diable et de sa mère au château d'Arques le prouve, car le château d'Arques ne fut bâti que sous Guillaume, fils de Robert le Magnifique. La reine Mathilde, femme du conquérant, l'habita quelquefois. D'ailleurs encore, cette partie de la Tour de Londres, qui s'appelle la tour de Robert le Diable, parce que l'enragé prince y fut longtemps enfermé, n'a pu prendre ce nom d'un événement antérieur à Guillaume le Conquérant.

Robert, qui renversait d'une pression d'épaule le plus fort chevalier et son plus fort cheval, qui seul et sans armes avait un jour mis à mort sept hommes bardés de fer; Robert va docilement trouver un ermite que le pape lui indique; il confesse ses péchés, et apprend du saint homme qu'il lui faut désormais faire le fou et le muet et ne point prendre d'autre nourriture que celle qu'il pourra disputer aux chiens. Là-dessus, le fils de Guillaume le Conquérant s'en va, couvert de haillons, coucher à la porte du palais de l'empereur. Les gardes veulent le chasser, mais l'empereur vient pour se mettre à table et défend que l'on fasse du mal au mendiant. Il dit même à son écuyer de lui offrir à manger, Robert refuse, quoiqu'il ait grand faim. Alors, l'empereur appelant son lévrier favori, lui jette un os de cerf.

Louvet, *dit-il*, tien Louvet, tien,
Mange cela.

A l'instant Robert saisit l'os que tenait déjà le chien.

Regardez! au chien s'en va là (*dit un chevalier*),
Oster li veult son os sans faille (1),
Et le chien aux denz, qu'il ne faille (2),
Le tient forment........
A li oster tent durement,
Mais le chien le tire et débat:
Sans faille, vez ci bon esbat,
Et bien à rire. . . . .
Combien qu'aux denz le chien fort tire!
Tire encore plus fort le fol;
Et happé l'a si par le col
Que osté li a . . . .

L'EMPEREUR.

Laissiez le menger, ne vous chaille (3),
Il fait comme vrai fol qu'il est.
Tien, tu avas ce pain, Louvet,
Louvet, tien, tien! . . . . .

LE CHEVALIER.

Le fol le va tolir au chien
Avant que poin en ait gousté;
C'est fait, il li a tout osté,
Vueille ou ne vueille, etc.

Tout à coup les Sarrasins viennent attaquer la ville. Robert, à la vue des nobles qui courent aux armes, pleure de ne plus combattre. Dieu lui envoie un ange pour lui dire qu'à un lieu désigné une armure blanche l'attend. Robert va revêtir cette armure, met les infidèles en fuite, reprend ses haillons et revient se coucher à côté du chien Louvet, devenu son ami. L'empereur fait chercher partout le chevalier aux armes blanches, qui a si vaillamment défendu sa couronne. Personne n'a pu le trouver. Mais arrive un effronté sénéchal, qui prétend que c'est lui. On le croit, on va le récompenser richement, quand une petite muette qui a vu Robert prendre ses armes dément, par signes, le dire impudent du sénéchal. L'empereur hésite; Dieu fait un miracle, et la muette, recouvrant la parole, raconte ce qu'elle a vu. On interroge Robert, qui feint de ne pas entendre, et continue à jouer avec le chien. L'empereur renvoie au lendemain à décider entre le sénéchal et la muette; mais pendant la nuit les Sarrasins reviennent et mettent la ville à feu et à sang. Robert s'arme une seconde fois, et tue le chef des ennemis, qui tenait déjà l'empereur prisonnier. La ville est délivrée: Robert tombe de cheval, blessé à la cuisse; on court afin de le relever, il disparaît. L'empereur, qui ne se connaît pas de joie, déclare aussitôt qu'il donnera sa fille en mariage au chevalier blanc, avec la moitié de son royaume. Or, sachez que Robert a vu la princesse, et qu'il en est éperdument amoureux. Alors sa pénitence lui coûte bien, au pauvre Robert; et puis il souffre de sa blessure; heureusement son ami Louvet la lèche et la guérit. Sur ces entrefaites, le sénéchal a pris ses mesures, il s'est fait faire une armure blanche, et s'est légèrement blessé à la cuisse: il arrive boitant, pour réclamer la main de la princesse. A ces preuves éclatantes, l'empereur est confondu; la muette a beau parler, les faits parlent plus haut qu'elle. Comment supposer d'ailleurs que de telles prouesses soient l'œuvre d'un pauvre fou! Bref, le sénéchal va certainement épouser la princesse, qui gémit, car au fond elle aime Robert, elle a su deviner sous ses haillons l'air et la naissance d'un chevalier. Robert cache sa douleur dans le sein de Louvet, et prie Dieu d'avoir un tel sacrifice en expiation. Alors on entend un chœur d'anges, le pape et le saint ermite paraissent; Dieu a pardonné à Robert, il lui permet de parler, de reprendre son titre et son nom. Le chevalier se lève, et de ses haillons souillés tombe le tronçon du javelot qu'il s'est lui-même ôté de la cuisse. Il dit au sénéchal: — Tu mens! je suis Robert de Normandie! — Le sénéchal se sauve, l'empereur embrasse Robert et veut mettre sa main dans celle de la princesse; mais le pécheur n'ose croire à tant de miséricorde, il refuse et prétend qu'il faut qu'il se fasse ermite. Désespoir de la jeune princesse. Le pape intervient et déclare à Robert que Dieu désire qu'il se marie. Le grand échanson vient annoncer que le souper impérial est servi: l'empereur fait placer Robert à sa droite. Chœur général. Fin du *Miracle de Notre-Dame*.

AUG. LUCH...

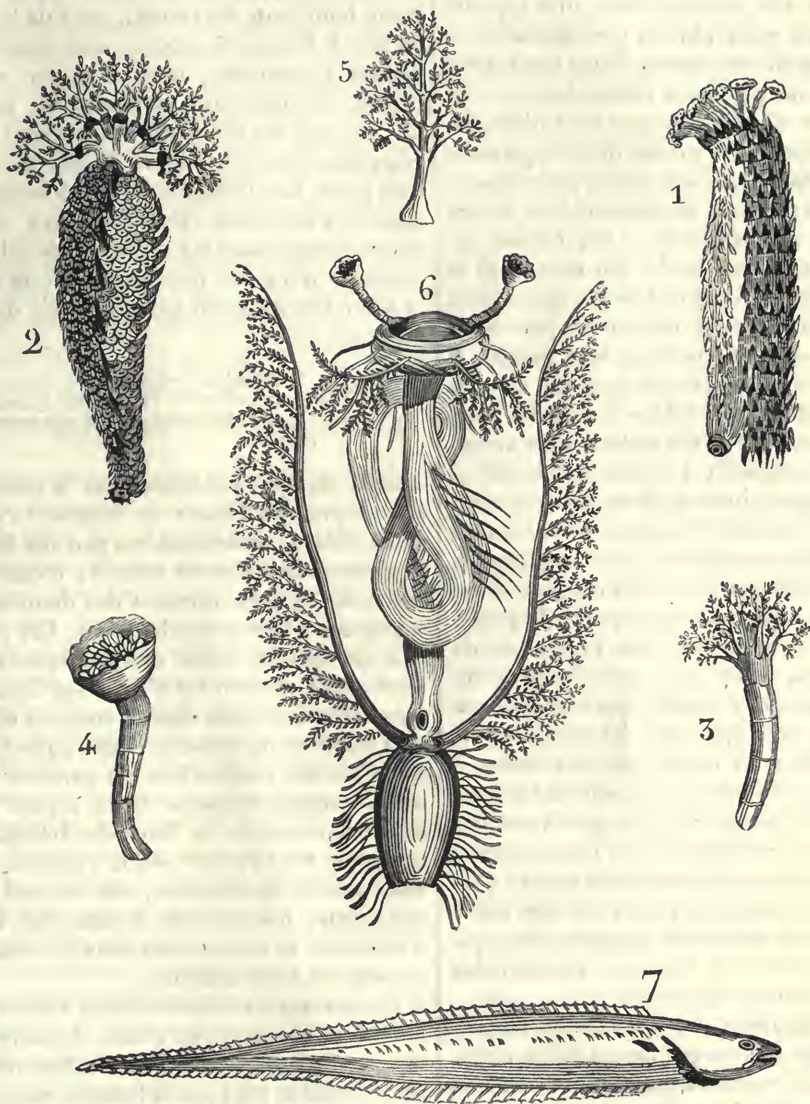
HISTOIRE NATURELLE.

ZOOLOGIE. — ZOOPHYTES.

De temps immémorial les hommes ont remarqué autour d'eux trois grandes modifications de l'existence qui, par leur aspect général, frappent d'abord les plus inattentifs: l'état brut ou inanimé, le végétal et le vivant. Soumis à l'assentiment général, les naturalistes adoptèrent trois divisions primaires qui résultaient de ces trois modifications, et Linné lui-même n'en imagina pas d'autres, mais il soupçonnait la possibilité d'une quatrième division: « Les corps naturels, disait-il, sont tous ceux qui sortirent de la main du

(1) Sans doute.
(2) De peur qu'il ne s'échappe.
(3) Ne vous déplaise.

Créateur pour composer notre terre ; ils sont constitués en trois règnes aux limites desquels sont les zoophytes. » En effet, d'après la définition que le savant Suédois donnait du mot ambigu de zoophytes, il est évident que de tels êtres, comme il le concevait, n'étaient guère plus que des plantes ; il leur donnait pour caractère une double vie végétale, résultant d'une tige, munie de racines susceptibles de se ramifier. « Si les zoophytes étaient simplement des plantes, ajoutait Linné, ils seraient dépourvus de sens et de mouvement ; s'ils étaient des animaux, ils ne végéteraient pas privés de facultés locomotives. » Les zoophytes, ainsi définis, devinrent le quatrième ordre de la classe des vers. Cuvier parut, et donna au mot zoophyte une signification tout à fait différente de celle qu'avait consacrée l'usage et qu'établissait l'étymologie (zoophytes, c'est-à-dire animaux-plantes). Pour l'illustre naturaliste, les zoophytes sont de véritables animaux, et cette opinion a prévalu. Les zoophytes jouissent de la sensibilité, du mouvement volontaire ; ils se nourrissent, pour la plupart, de matières qu'ils avalent ou qu'ils sucent, et qu'ils



digèrent dans une cavité intérieure : ce sont donc bien certainement des animaux.

L'Océan contient une prodigieuse quantité de zoophytes qui puisent leur nourriture au milieu de tous ces débris d'êtres organisés qui s'y accumulent sans fin ; aussi trouve-t-on partout de ces animaux, qui ont bien diverses localités spéciales, mais qui peuvent cependant vivre sous certaines latitudes, par la faculté qu'ils ont de changer de température en se portant à des profondeurs plus ou moins grandes. C'est par ce moyen, sans doute, que ceux que les courants transportent à de grandes distances du lieu où ils sont nés, contrebalancent ce que les influences atmosphériques peuvent avoir de dangereux pour leur existence. L'extrême pleine mer n'est pas fertile en zoophytes, qui semblent se plaire davantage sur les limites des tropiques, principalement au voisinage des terres ; c'est ainsi qu'on en trouve beaucoup le long de la côte d'Afrique et sur celles de la Nouvelle-Hollande. La mer des Moluques en fournit peu, bien que la multiplicité des terres et des eaux calmes soit la condition favorable ; on n'a pu se rendre compte de ce fait qui ne présente qu'une ou deux exceptions. La plupart de ces faibles animaux, dont les moyens de locomotion sont si bornés, se trouvent entraînés par les courants, qui les réunissent quelquefois en si grand nombre, que la mer en est comme couverte et diversement colorée. Il leur arrive aussi

d'être portés sur les terres où l'ardeur du soleil les tue lorsqu'ils restent trop longtemps échoués.

LES HOLOTHURIES.

Parmi les divers zoophytes, les plus curieux sont incontestablement les holothuries; nous donnons aujourd'hui la gravure d'une espèce récemment découverte. Les voyageurs ne se sont point encore assez attachés à l'étude de ces animaux; il est vrai qu'il ne suffit pas de les recueillir, il faut encore les dessiner dans leur épanouissement et avec leurs couleurs; car une fois racornis dans une liqueur conservatrice, on ne peut plus en tirer aucun parti pour la détermination des espèces. Nous remarquerons qu'il résulte de plusieurs recherches sur un assez grand nombre d'individus que tous n'ont pas la même organisation, qu'il y a des différences assez notables dans les viscères, dont on ne peut cependant pas trop se servir pour la classification de ces êtres, laquelle doit plutôt être prise des formes extérieures, et surtout des tentacules qui entourent la bouche. Les principales fonctions de ces appendices sont de porter dans l'orifice buccal les particules nutritives qui peuvent se trouver à leur portée. A cet effet, lorsque tout le disque est épanoui, chacun d'eux se recourbe et s'enfonce dans la bouche pour en ressortir promptement et faire place à un autre. Il est rare que deux agissent à la fois. Les holothuries ont encore un autre moyen de se nourrir, c'est d'avaler une grande quantité de sable, parmi lequel se trouvent quelques animalcules; leur long intestin en est toujours rempli, et c'est tout au plus si ces délicates membranes peuvent en supporter le poids. Toutes les espèces ne sont pas dans l'habitude de rejeter leurs viscères, lorsqu'on les touche ou qu'on les tourmente; celles, par exemple, qui sont coriaces ou cartilagineuses, ne le font pas. La rade du port Jackson en donne de cette nature qui se tiennent à une assez grande profondeur, sans qu'on les voie jamais ramper sur le rivage; le plus grand nombre se tient sur les bords sablonneux; il en est même, comme l'holothurie noire, qui se recouvrent en partie de sable, à l'exception des points du dos où se trouvent ce que nous nommons les spiracules, qui sont à nu. D'autres fuient la lumière et se tiennent constamment cachés sous les pierres.

Une bonne monographie des holothuries serait à désirer, car il n'est pas certain que toutes celles, en assez grand nombre, qu'on trouve mentionnées dans les auteurs, soient des espèces bien distinctes. A l'époque où plusieurs d'entre elles furent décrites, on ne tenait pas assez compte des couleurs et des formes diverses qu'elles sont susceptibles de prendre. Les mêmes peuvent très-bien à cause de cela avoir reçu des noms différents; leur histoire est donc à faire, en se servant avec précaution des matériaux qu'on possède. Ceux qui ont été fournis dans ces derniers temps, et qui sont relatifs aux holothuries étrangères, ont en général plus de correction, quand on a tenu compte des caractères que donnent les tentacules, la disposition des suçoirs et surtout la forme de l'animal. L'étude de ces zoophytes n'est pas toujours des plus faciles, surtout dans les voyages de circumnavigation où l'on est obligé d'opérer rapidement. Il en est en effet qui sont d'une lenteur désespérante à se développer, ou qui, en se contractant, perdent leurs viscères et leur forme naturelle. Les pays chauds contiennent un bien plus grand nombre d'holothuries que les pays froids; elles font encore l'objet d'un certain commerce avec la Chine, car l'habitude de manger des holothuries se maintient toujours dans ces contrées et dans les Moluques; c'est là une branche d'industrie peu considérable, quoiqu'elle s'étende jusqu'aux îles Marianes, qui envoient leurs produits à Manille. Il suffit, pour la conservation de ces zoophytes, de les vider, de les plonger dans l'eau bouillante un instant, puis de les faire sécher au soleil. Certaines espèces sont seules recherchées comme comestibles, mais c'est par préjugé qu'on rejette les autres qui paraissent de même nature; tôt ou tard on finira par les prendre toutes. Nous regrettons que le travail de M. Mertens n'ait pas encore paru. Les recherches sur les holothuries de ce laborieux et savant naturaliste, trop tôt enlevé aux sciences, sont pour les moindres détails d'une exactitude et d'un fini précieux, dont on apprécie tout le mérite en songeant aux difficultés qu'il lui a fallu vaincre.

§ Ier. Fig. 1. Holothurie ananas.
Fig. 6. Intestins de l'holoturie ananas.
Fig. 3 et 4. Diverses parties appartenant à la même espèce.

Cette espèce d'holothurie est la plus grande; elle atteint près de 2 pieds de longueur; elle est aplatie en dessus, en dessous, un peu sur les côtés et aux extrémités. Son dos est coriace, recouvert de larges replis de la peau formant des demi-cercles et des couronnes à la tête et à la queue. Ces corps sont autant de spirales creux communiquant avec l'intérieur; leur couleur est d'un rouge-brun mélangé de noir à leur base. Les espaces compris entre ces replis sont piquetés de jaunâtre et de rouge-brun. Le ventre, d'un joli rouge-clair, est parsemé de suçoirs irrégulièrement disposés. Cette espèce se trouve au havre Carteret de la Nouvelle-Irlande; elle vient rarement sur la plage; on la rencontre aussi à une assez grande profondeur, sur un seul point de l'île des Cocos; les naturels la mangent. Les habitants d'Amboine la connaissent sous le nom d'ananas, et ce nom lui a été conservé.

En ouvrant les holothuries on trouve presque toujours leur cavité pleine d'eau, de sorte que tous les viscères flottent dans ce liquide. Son introduction ne paraît point se faire par la bouche, car, dans un grand nombre d'individus, les intestins sont entièrement remplis de sable; elle parvient par les spiracules du dos et peut-être par les suçoirs; ces ouvertures sont constamment béantes et assez grandes pour que de petits crustacés de 3 à 4 lignes de diamètre puissent y pénétrer et y vivre. L'holothurie ananas est de celles qui rejettent leurs intestins avec l'eau contenue dans le corps; on n'a pu savoir encore combien elles pouvaient vivre de temps après cet accident. Il est surprenant de trouver les viscères de cet animal aussi bien colorés; l'eau dont son ventre est rempli peut donner lieu de penser que celle qu'absorbent les tubes doit avoir un but: elle sert peut-être à une sorte de circulation particulière dont la marche n'a pas encore été bien observée.

§ II. — Fig. 2 et 5. — Holothurie épineuse.

Cette espèce a la forme ovalaire d'un petit concombre, pointue à l'extrémité anale, présentant plusieurs dentelures à l'opposée. Son enveloppe coriace a la dureté de celle des ananas; une rangée latérale d'épines distingue encore cette holothurie qui a neuf ou dix tentacules de couleur rougeâtre sur tout le corps, avec une tache brune à la base de chacun d'eux. La bouche est festonnée et d'un rouge plus intense dans son contour; les suçoirs et les spiracules n'ont point de dispositions régulières. Indépendamment de ces formes extérieures, voici ce que l'organisation plus intime de ce zoophyte présente. La partie intérieure est tapissée d'une membrane jaunâtre, unie à l'enveloppe cartilagineuse par de nombreuses fibres. Le tube digestif peut avoir trois ou quatre fois la longueur du corps; il est jaunâtre, et d'un diamètre à peu près uniforme dans son étendue, sans accroissement stomacal. Cette holothurie conserve toujours sa forme, et ne change que très-peu dans l'esprit-de-vin. Ne pouvant pas se contracter, elle ne rejette point ses viscères. On la prend en assez grand nombre et par plusieurs brasses de profondeur, dans la rade de Sydney, au port Jackson; jamais on ne la rencontre sur le rivage.

§ III. — Fig. 7. — Poisson parasite de l'holothurie ananas.

Nous terminerons cet article par une citation de MM. Quoy et Gaimard, sur le poisson parasite de l'holothurie ananas. La chose la plus surprenante que nous ayons vue, écrivent ces savants naturalistes, a été de trouver dans la grande holothurie ananas un poisson vivant, long de six pouces, du genre Fierasfer. Cette circonstance n'était point due au hasard, car elle s'est reproduite plusieurs fois, et au retour de notre voyage, nous avons vu dans les beaux travaux de M. Mertens sur les holothuries, qu'il avait rencontré la même chose dans d'autres lieux que nous. Ce poisson, très-allongé, un peu aplati, ne saurait par sa grosseur loger dans l'estomac; comme de sa nature il n'y voit que fort peu, et fuit la lumière, lorsqu'il donne au milieu des tentacules épanouis de ces grandes holothuries, il s'introduit par la bouche, et demeure entre les viscères et l'enveloppe extérieure, probablement au milieu de l'eau qui a dû s'introduire avec lui, ou que les spiracules apportent. Nous avons quelquefois rencontré deux de ces poissons parasites à la fois, sans que rien indiquât leur présence et que l'animal parût en souffrir.

BEFFROI DE BERGUES-SAINT-WINOC.

Le nom primitif de la ville de Bergues était *Groen-Berg*, c'est-à-dire la Montagne Verte; les Morins, peuples grossiers et sauvages, occupaient ce territoire. Vers la fin du VIIe siècle, Winoc, prince breton, se rendit en France, et vint se soumettre à la discipline du monastère de Saint-Bertin; bientôt il prit possession du *Groen-Berg*, accompagné de plusieurs religieux; là, ils élevèrent une petite chapelle, et convertirent au christianisme tous les petits seigneurs et les chefs féodaux de cette partie de la Morinie. Winoc mourut le 6 novembre 717. Son tombeau donna lieu à des miracles comme ceux de Saint-Omer et de Saint-Bertin; il attira la dévotion des peuples, et contribua aux accroissements de la cité à laquelle il a laissé l'empreinte ineffaçable de son souvenir. Le culte de saint Winoc devint célèbre dans la Morinie; les habitants de Bergues, à toutes les époques, ont témoigné une profonde vénération pour leur fondateur; jadis la châsse du saint, d'une grande magnificence, se voyait au-dessus du maître-autel de l'abbaye; son chef reposait dans un buste d'argent qui fut brisé à la révolution, et envoyé à la Monnaie.

Quand le voyageur s'arrête un moment dans l'un des nombreux vestibules de l'Hôtel-de-Ville, il y découvre, parmi divers objets précieux pour les arts, un tableau figurant une lente navigation de la châsse de saint Winoc dans un cercueil de plomb, sur les eaux paisibles de la Colme, en présence d'une multitude de chrétiens accourus sur les bords de la rivière. On raconte à ce sujet maintes traditions qui subsistent encore, et voici la version la plus accréditée. La fille unique d'un bourgeois opulent était tombée dans la Colme; ses parents avaient tenté des moyens inouïs pour la sauver ou pour recouvrer son corps; tout avait été infructueux; soudain une voix inconnue s'écrie : « Adressez-vous à saint Winoc. » Le père désolé se rend à l'abbaye; il supplie l'abbé de faire placer sur les eaux les dépouilles du saint; les moines y consentirent, et à peine les reliques étaient-elles plongées dans la Colme, que la jeune fille reparut pleine de vie. Telle est la cause donnée à l'immersion annuelle de saint Winoc, qui a procuré si longtemps à son monastère d'immenses bénéfices. A travers les narrations des miracles et des pieuses légendes conservées dans les archives monastiques, il est certains faits qui peuvent s'expliquer. Les Flamands avaient pu mettre la navigation de la Colme sous la protection de saint Winoc, comme les Anglais avaient placé le passage du détroit sous les auspices de sainte Marguerite. Les saints au moyen âge produisaient un enthousiasme égal à celui des héros dans l'antiquité; c'est la même conviction formulée d'une autre manière, le même penchant à immortaliser ceux qui ont dévoué leur vie au salut ou au bien-être d'autrui.

Dans le XIVe siècle, la ville de Bergues, qui s'était déclarée pour les Anglais, fut prise d'assaut et incendiée par l'armée de Charles VI; quelques années plus tard elle renaissait de ses ruines, et devenait plus forte qu'avant son désastre; de notables embellissements y furent faits. Le maréchal de Termes s'en empara en 1558, et toute la population fut massacrée; la ville et l'abbaye furent réduites en cendres. Philippe II, roi d'Espagne, releva les fortifications de cette place; en 1667, Louis XIV s'en rendit maître, et, par le traité d'Aix-la-Chapelle, elle est demeurée à la France. Parmi les monuments de Bergues-Saint-Winoc, on distingue spécialement l'Hôtel-de-Ville et le beffroi. L'Hôtel-de-Ville est un monument très-remarquable; sa construction date de 1664; l'architecture en est gracieuse, et l'on ne trouverait peut-être pas dans tout le département du Nord une salle plus vaste et plus majestueuse que celle réservée aux

séances du conseil d'administration. Cette salle attire l'attention générale par son magnifique aspect, comme les pièces voisines frappent l'œil du voyageur par leurs belles collections de tableaux. Avec quelques réparations, cet Hôtel-de-Ville ressemblerait à un joli palais des anciens gouverneurs des Pays-Bas. Plusieurs des tableaux sont attribués à Rubens; son portrait par Van-Dyck mérite surtout d'être mentionné. Cette riche collection, ainsi que la bibliothèque, proviennent de l'abbaye de Saint-Winoc, débris précieux qui prouvent, comme ceux du monastère de Saint-Bertin, l'influence exercée dans ces contrées par les moines, sur les travaux industriels, les sciences et les arts.

Le beffroi, haut de 150 pieds, est l'édifice le plus curieux de Bergues; sa construction est d'une grande hardiesse, sa forme d'une élégance recherchée. L'origine de ce beffroi est espagnole; l'architecte, dit-on, ne comptait guère sur la solidité de son œuvre, et l'on raconte qu'à sa sortie il se retourna plus d'une fois avec inquiétude pour s'assurer si le monument était toujours debout. On y posa deux belles cloches; la première, qui avait un son éclatant, fut suspendue le 25 novembre 1643; il y a quelques années, le carillon se faisait encore entendre, et retentissait chaque fois que la grosse cloche sonnait. Le 23 février 1805, un orage affreux éclata sur la ville; la foudre pénétra avec explosion dans le beffroi, et mit le feu à la toiture. Le beffroi est une tour carrée, ornée de plusieurs rangs de cannelures et flanquée à son sommet de quatre guérites; le carillon est surmonté d'une flèche dont la girouette est armoriée aux armes de la cité. Les archives municipales gisent éparpillées dans une salle de la tour.

Mais la merveille de la ville de Bergues, c'était l'abbaye de Saint-Winoc dont la destruction est déplorée par ceux qui l'ont vue dans tout son éclat; le chœur de l'église était d'une grande magnificence, enrichi de marbre et d'or; des milliers de volumes, débris de la bibliothèque du monastère, garnissent aujourd'hui les dépôts littéraires de Dunkerque et de Bergues. L'abbaye de Saint-Winoc, renversée de fond en comble en 1558, n'avait jamais été complétement rétablie; elle portait encore les traces des guerres féodales, lorsque la révolution française l'anéantit. Abandonnée en 1791, elle fut démolie deux ans plus tard, et les ruines vendues; deux tours seules furent réservées pour servir de phare aux marins. Le 9 mars 1812, à six heures du soir, la *Tour blanche* s'écroula avec un fracas épouvantable; on l'a rebâtie en même temps que la *Tour bleue*, si utile aux navigateurs (1).

(1) La plupart de ces détails sont extraits des recherches de M. Piers, bibliothécaire de la ville de Saint-Omer, l'une des capacités départementales les plus laborieuses et les plus fécondes.



(Beffroi de Bergues-Saint-Winoc.

Les Bureaux d'Abonnement et de Vente sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1, près de l'Abbaye.—Presse mécanique.

FRANCE. — LILLE.



(Ancien château de Courtrai.)

S'il faut en croire divers auteurs, Lille devrait son origine à un château bâti par Jules César. On ignore où était ce château; plusieurs le placent aux environs de l'église Saint-Maurice; il paraît plus vraisemblable qu'il a été où est présentement le cirque; son élévation et les fossés qui l'entourent désignent encore l'emplacement d'une antique forteresse; sa position dans une île formée par la Deûle aura vraisemblablement donné le nom de Lille, *Illa*, à la ville qui s'est formée autour d'elle. Cette ville fut ensuite la demeure des châtelains que les Romains laissaient dans les pays qu'ils avaient conquis, et enfin des forestiers qui gouvernèrent la Flandre sous les rois de la première race jusqu'aux comtes de Flandre. Baudouin IV, dit *à la belle barbe*, sixième comte, trouvant que la ville, qui s'était bâtie autour du château, pouvait faire un poste de résistance, la fit entourer de murs en 1030; son fils continua l'ouvrage; en 1047, il termina l'enceinte, y fit percer quatre portes, et obtint le surnom de *Lille,* à cause des grands établissements qu'il fit dans la cité.

En 1128, Lille soutint un premier siége contre Louis le Gros, qui fut obligé de l'abandonner. Philippe-Auguste en fit le deuxième siége, en 1213, et s'en empara; le roi reprenait la route de sa capitale, lorsque les habitants se révoltèrent et chassèrent les troupes qu'il y avait laissées; Philippe-Auguste revint sur ses pas et réduisit la ville en cendres; l'incendie fut si violent que le terrain marécageux s'enflamma. C'est cependant à ce désastre que Lille doit son premier agrandissement; la cité fut rebâtie; elle s'accrut de la paroisse Saint-Sauveur; elle eut alors six portes. Après Baudouin et la comtesse Jeanne, nul souverain n'a plus favorisé Lille que Louis XIV; sous son règne la ville s'est fortifiée; aussi au-dessus de la *porte de Paris* on voit le buste du grand roi couronné par la Victoire. On s'est occupé récemment à restaurer une partie des ornements de la porte de Paris; c'était justice, surtout à l'égard des deux statues de Mars et d'Hercule qui furent dénoncées comme aristocrates en 1793, et à qui on avait coupé la tête. Pendant plus de trente ans, ces deux infortunés figurèrent dans cet état; mais le jour de la justice étant arrivé, Hercule et Mars durent avoir part aux restitutions, et on leur remit la tête sur les épaules. Que n'a-t-on pu en faire autant à bien d'autres victimes?

La défense de Lille a été complétée par Vauban. La citadelle est une des plus belles qu'il y ait en Europe; elle est séparée de la ville par une vaste esplanade, dont une partie est plantée de plusieurs allées d'arbres et forme une promenade agréable, la seule qui existe à Lille. La position de cette forteresse est telle qu'on ne peut l'attaquer qu'après la prise de la cité, ce qui ajoute beaucoup à sa force et à son importance. Vauban n'a rien négligé pour lui donner le degré de perfection que savait atteindre son génie; les fossés sont larges, profonds, bien en-

tretenus ; toute la garnison, en cas de bombardement, peut s'abriter sous des casemates ; les dehors sont couverts, d'un côté par un grand retranchement en forme de digue, de l'autre par un fossé rempli d'eau. Au-dessus de la porte d'entrée, vers l'esplanade, on lit une longue inscription latine en l'honneur de Louis XIV ; une seconde porte donne sur la campagne, et ne s'ouvre qu'en temps de siége. Enfin, Lille, qui compte une population de soixante-dix mille âmes, rivalise, comme place forte, avec les plus formidables cités de la France et de l'Europe ; c'est aussi une des plus importantes villes du royaume, et la plus considérable de tous les départements du nord.

De la force matérielle passons à la force morale, de la citadelle aux églises. La plupart des paroisses de Lille possèdent quelque chose digne de remarque. L'église Saint-André est une des plus belles; elle a été dévastée dans les mauvais jours de la révolution, mais depuis on l'a restaurée avec soin ; sa façade, ornée de colonnes, est d'une élévation imposante. — L'architecture de l'église Sainte-Catherine est simple et noble ; comme presque tous les vieux monuments, elle a le défaut d'être encadrée dans de grossières constructions; il y a dans le chœur un magnifique tableau de Rubens, représentant le martyre de Sainte-Catherine. La haute tour qui s'élève au-dessus de l'église porte le télégraphe de Lille. — L'église Sainte-Madeleine, couronnée par un gracieux belvédère, se distingue par sa coupole élégante des autres édifices religieux de la cité. — L'église Saint-Sauveur possédait une belle flèche gothique qui servit de point de mire aux Autrichiens lors du fameux siége de 1792 ; cette flèche fut renversée par les boulets ennemis. Enfin, l'église Saint-Maurice, vénérable édifice du XIIe siècle, est le plus antique, le plus vaste des monuments de la cité, remarquable par l'élévation de ses arceaux et le nombre de ses chapelles. La grosse tour qui menaçait ruine a été abattue depuis plusieurs années.

L'ancien *château de Courtrai*, à Lille, avait été construit en l'année 1300, par Jacques Châtillon, d'après les ordres de Philippe le Bel, maître depuis peu de la cité, et qui n'avait pas lieu de compter sur le dévouement des habitants. En effet, Jacques Châtillon fut expulsé deux ans plus tard, et la ville se retrouva au pouvoir de Jean de Namur, fils du comte de Flandre. En 1577, le château de Courtrai fut démoli par ordre des états-généraux assemblés à Bruxelles, ainsi qu'on l'avait fait de la plupart des citadelles des Pays-Bas, afin d'ôter aux insurgés l'occasion de s'en emparer et de s'y maintenir. Philippe II ratifia cette mesure, et accorda à la ville le terrain avec les matériaux provenant des démolitions ; une partie des fossés qui entouraient le château subsiste encore; cet emplacement, ainsi que le faubourg de Courtrai, a été enclavé dans Lille par l'agrandissement fait en 1617. Le *palais de Rihour* fut bâti en 1430 ; Charles-Quint et Philippe IV, son arrière-petit-fils, l'ont habité ; ce dernier le céda, en 1660, aux magistrats, et il sert aujourd'hui d'hôtel-de-ville. L'aile droite, avec ses tours à créneaux et ses croisées gothiques, date du XVe siècle ; l'aile gauche est moderne, un incendie l'ayant consumée il y a plus de cinquante ans.

A NOS LECTEURS.

Notre quatrième volume est terminé. Il réalise en partie la pensée que nous avons conçue, de faire des publications pittoresques une question d'art, et non point une spéculation égoïste. On aura pu voir les améliorations successives introduites dans le choix des dessins, dans la confection des gravures, et dans la perfection du tirage. Nous avons également cherché à donner à la rédaction du texte un cachet historique, pour la distinguer de toutes ces productions éphémères qui laissent l'esprit vide lorsqu'elles ne le démoralisent pas. Notre but est éminemment moral et scientifique : c'est là une belle mission. Aussi, nous mettons en vente avec une sorte d'orgueil ce quatrième volume; il porte avec lui son éloge, et en définitive le public prononcera.

Notre cinquième année va commencer, et avec elle s'ouvre encore une nouvelle ère de progrès. La première gravure de chaque numéro, supérieure à celles que nous avons données jusqu'à ce jour, sera désormais tirée en blanc, afin de conserver toute sa pureté. Nous varierons davantage nos sujets; nous nous occuperons surtout des sciences naturelles, des antiquités nationales et étrangères, de façon à ce que la collection du *Magasin Universel* soit un répertoire complet de ce qu'il n'est pas permis d'ignorer à une époque studieuse et de haute intelligence. — Des causes exclusivement administratives nous ont forcé de supprimer les abonnements à la semaine. — (POUR LA SOUSCRIPTION A LA CINQUIÈME ANNÉE, VOIR LES CONDITIONS SUR LA COUVERTURE DU VOLUME.)

Avis important. — *Les Souscripteurs qui ont à compléter leur collection sont invités à le faire avant la fin de l'année pour les livraisons qui leur manquent. Après le* 1er *janvier tout sera mis en volumes.*

F. KNAB, éditeur, 20, rue des Grands-Augustins.

BUREAU CENTRAL DU MAGASIN UNIVERSEL.



DÉLIVRÉE,

NOUVELLE TRADUCTION,

AVEC LA VIE DU TASSE,

ET DES NOTES HISTORIQUES,

D'APRÈS LES CHRONIQUES FRANÇAISES ET ARABES DU XI[e] SIÈCLE;

Par M. A. MAZUY.

Édition classique et de luxe,

ILLUSTRÉE DE **21** VIGNETTES ET DE **30** CULS-DE-LAMPE, D'APRÈS **J. LÉCURIEUX.**

Ce magnifique ouvrage sous le triple point de vue littéraire, historique et typographique, a pris place, dès son début, parmi les remarquables productions de l'époque actuelle. C'est là un travail entièrement neuf, et qui manquait jusqu'à ce jour à la gloire du grand poëte.

20 livraisons à 30 cent. ont déjà paru. Le volume complet en aura 28, et sera mis en vente dans la seconde quinzaine d'octobre. On pourra ainsi le destiner aux étrennes du jour de l'an.

		fr.	cent.
PRIX :	Pour Paris.	8 fr.	cent.
	Pour les Départements, *franco par la poste.* .	9	50

Envoyer *franco* un bon sur la poste ou sur une maison de commerce à Paris.



TABLE ALPHABÉTIQUE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

LES GRAVURES SONT INDIQUÉES PAR LE SIGNE *.

BIOGRAPHIE.

HISTOIRE.

HISTOIRE NATURELLE.

MELANGES DE PHYSIQUE, D'HYGIÈNE; ARCHÉOLOGIE, ETC.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES, ANECDOTES.

POÉSIES.

VOYAGES, GÉOGRAPHIE.

VUES ET MONUMENTS FRANÇAIS.

VUES ET MONUMENTS ÉTRANGERS.

